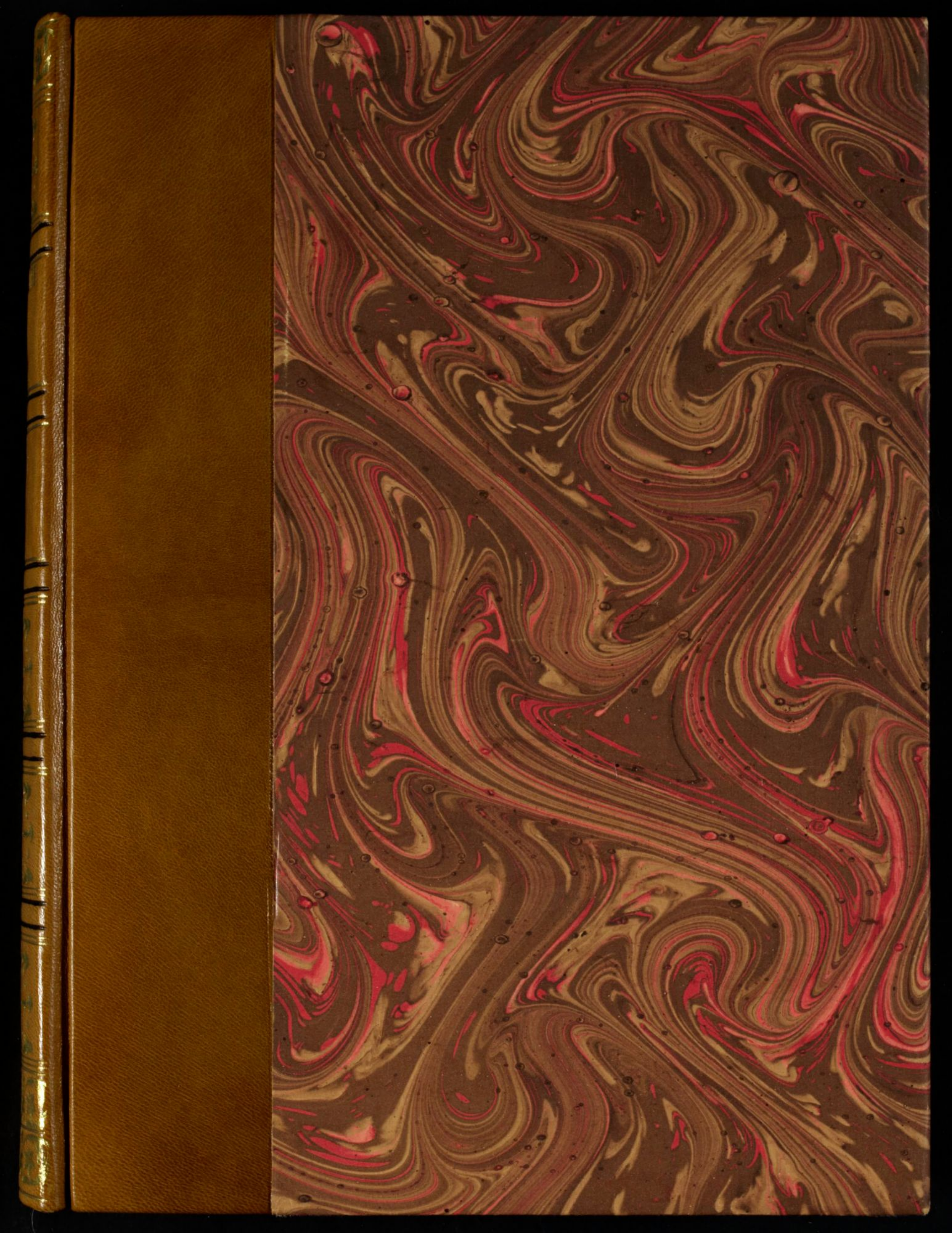
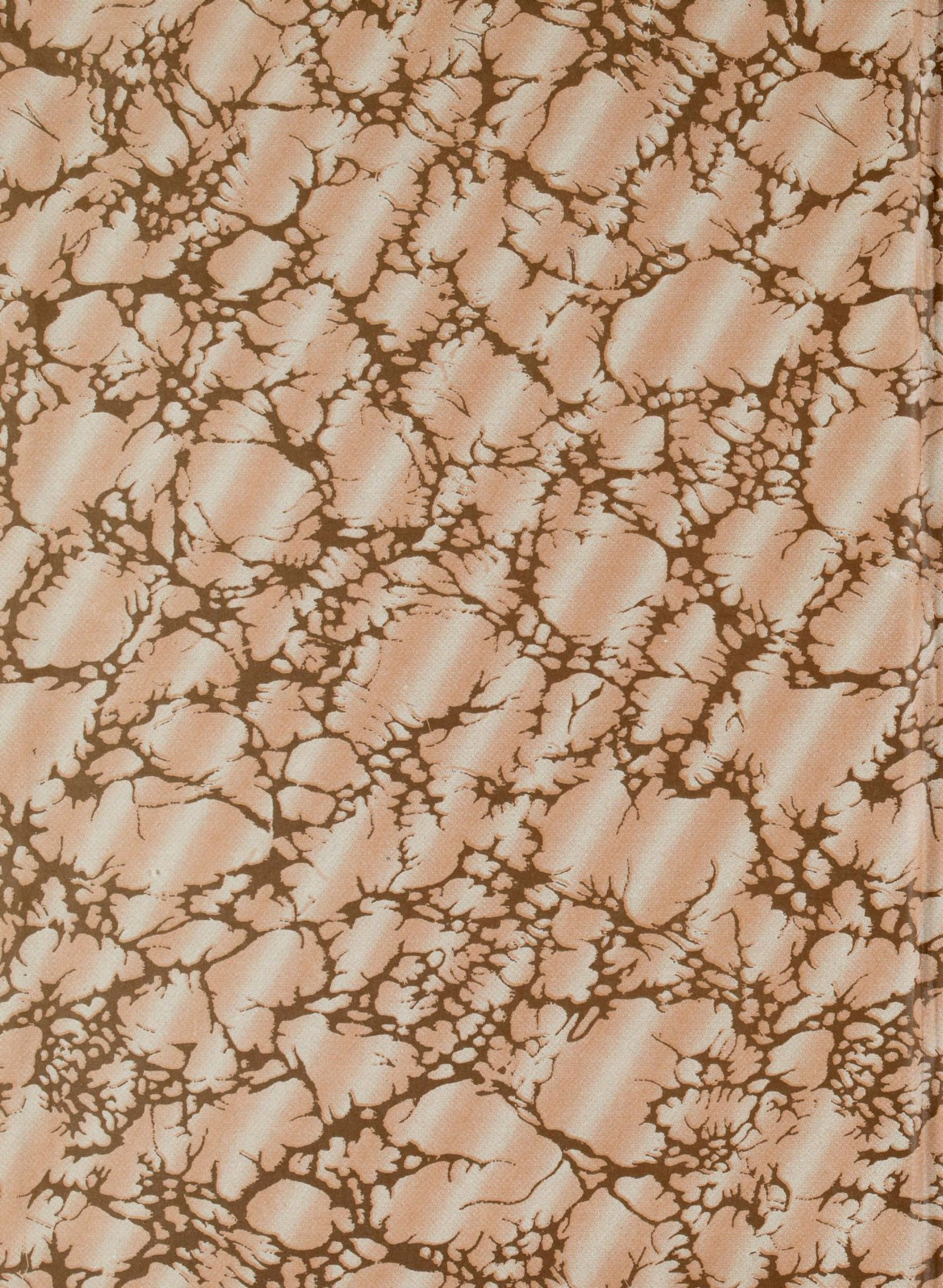

DICTIONNAIRE
DES
ANIMAUX
TOME IV
S - Z









DICTIONNAIRE
RAISONNÉ
ET UNIVERSEL
DES ANIMAUX.

TOME QUATRIEME.

DICTIONNAIRE RAISONNÉ ET UNIVERSEL *DES ANIMAUX*, OU LE REGNE ANIMAL,

CONSISTANT

En Quadrupedes, Cétacées, Oiseaux, Reptiles, Poissons, Insectes, Vers, Zoophytes, ou Plantes animales; leurs propriétés en Médecine; la classe, la famille, ou l'ordre, le genre, l'espece avec ses variétés, où chaque animal est rangé, suivant les différentes méthodes ou nouveaux systêmes de Messieurs LINNÆUS, KLEIN & BRISSON:

Par M. D. L. C. D. B.

OUVRAGE COMPOSÉ D'APRÈS CE QU'ONT ÉCRIT les Naturalistes anciens & modernes, les Historiens & les Voyageurs.

Major rerum mihi nascitur ordo;
Majus opus moveo. Æneïd. VIRG. Lib. VII.

TOME QUATRIEME.



A PARIS,
Chez CLAUDE-JEAN-BAPTISTE BAUCHE, Libraire, Quai des Augustins, à l'Image Sainte Geneviéve, & à Saint Jean dans le Désert.

M. DCC. LIX.



AVERTISSEMENT.



NE Traduction de la Matiere Médicale tirée du Regne Animal, par M. LINNÆUS, qui se lit dans son *Systême de la Nature*, *Edition 6.* & dans le *Tome II.* des *Amœnitates*, se trouve à la fin de ce *Dictionnaire raisonné & universel des Animaux.* Elle ne peut que faire plaisir au Lecteur que ces connoissances affectent.

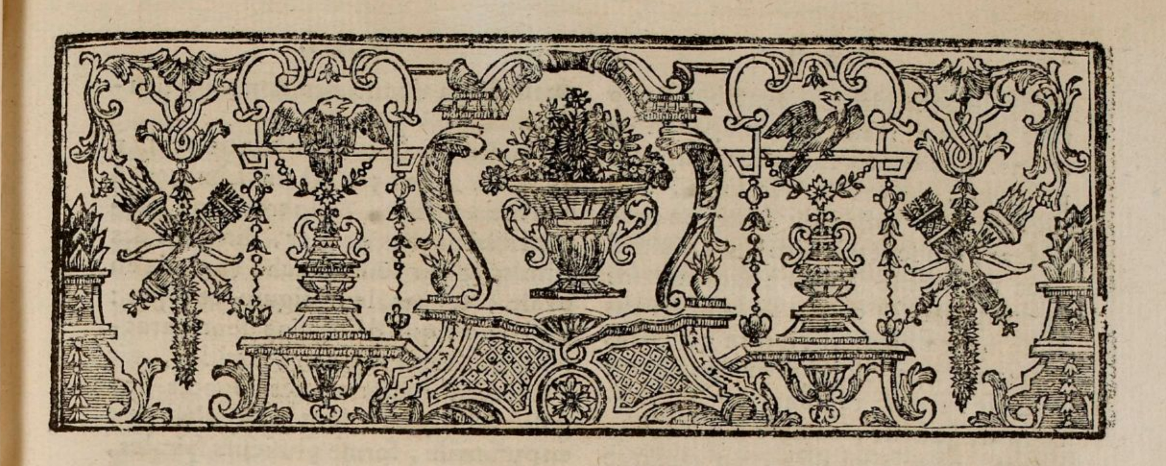
Messieurs ARNAULT DE NOBLEVILLE & SALERNE, Médecins à Orléans, ont publié six Volumes *in-12.* sur la Matiere Médicale du Regne Animal, pour servir de suite à celle de M. GEOFFROY. La liste des animaux que ces Auteurs ont choisis, & dont ils donnent les descriptions, avec les propriétés en Médecine, se trouve à la suite de la Matiere Médicale de M. LINNÆUS.

J'allois terminer cet Ouvrage par les Tables synoptiques des diverses classes des animaux, suivant les différentes méthodes de Messieurs LINNÆUS, KLEIN & BRISSON : mais au moment même que je les préparois pour l'impression, je fus averti que le premier de ces Naturalistes venoit de donner à Stockolm une nouvelle Edition de son *Systême de la Nature*, où l'ordre est totalement changé, & que cette même Edition, traduite en Latin, se réimprime en Hollande : c'est ce qui m'empêche de remplir entierement mes engagemens ; je me borne seulement à faire connoître la Division générale du Systême de ce savant Naturaliste Suédois. J'y joins celle des Quadrupedes & des Oiseaux par M. KLEIN ; la méthode de tout le

Regne Animal par M. BRISSON, avec l'arrangement de ses Quadrupedes & de ses Cétacées, publiés en l'année 1756. (la classe des Oiseaux de cet Auteur est encore actuellement sous presse); l'ordre dans lequel M. D'ARGENVILLE a placé les Coquillages, & la marche toute différente que M. ADANSON a prise pour ceux qu'il a observés au Sénégal & ailleurs. J'ai consulté tous ces Auteurs, ainsi que les autres Ecrivains anciens & modernes, pour enrichir l'Histoire des Animaux.

J'aurois voulu, (comme je l'ai promis à la fin du *Discours sur l'Histoire du Regne Animal*, qui se trouve à la tête du premier Volume de cet Ouvrage), finir ce quatrieme Tome par les corrections & augmentations dont un Ouvrage de la nature de celui-ci peut être susceptible : mais il convient que je differe, pour y joindre les remarques & observations que plusieurs Naturalistes m'ont fait la grace de me promettre, que quelques-uns d'eux m'ont même déjà communiquées, & dont je ferai usage. Je demande la même faveur à tous les autres Savans que l'histoire de la vie & des mœurs des animaux occupent journellement. Je soumets ce *Dictionnaire* à leur juste critique : ils me flatteront beaucoup de me faire part de leurs découvertes par la voie du Sieur BAUCHE, Libraire. Ce sera contribuer à sa perfection, & ils rendront un grand service à l'Histoire Naturelle, qui commence à se débrouiller dans beaucoup de ses parties, dont l'étude, vraiment intéressante & curieuse, est devenue celle d'un grand nombre de personnes de différens états & des deux sexes, & qui par-tout annonce la gloire & la puissance du Créateur.





DICTIONNAIRE
RAISONNÉ
ET UNIVERSEL
DES ANIMAUX.



SABLE : C'est un poisson qui porte le nom d'*Yvoire* au Royaume de Congo. Les Negres en font tant de cas, qu'il est défendu de faire usage de leur peau, sans la permission du Roi. Chaque *Sable* vaut un Esclave, selon ce qui est rapporté dans l'*Histoire Générale des Voyages*, *Liv. XIII. p.* 245.

SABLON, nom qu'on donne à la Rochelle, dit M. D'ARGENVILLE (*Hist. Conchyl. Part. II. p.* 33.) à une espece de Limaçon à bouche demi-ronde, figuré Planche III. lettre B. dudit Ouvrage. Il ne differe point du Limaçon à bouche ronde, nommé *Vignot* en Poitou, quant à l'animal. Il en a à-peu-près les mêmes parties ; il est vrai qu'il est d'une taille moins grosse ; mais il se nourrit comme lui sur le rocher. Il porte un opercule & il rempe de la même maniere. Le col, la bouche, & le mantelet qui l'enveloppe dans l'intérieur de sa coquille, sont les mêmes, ou du moins se ressemblent beaucoup, à la grandeur près. La différence sensible entre ces deux Testacées, c'est que ce dernier est d'un blanc vineux, au lieu que les autres sont verdâtres, d'un jaune pâle & presque tout noirs. Les yeux, quoi-

qu'également placés, sont beaucoup plus petits ; mais leur usage est le même. Les cornes sont assez longues, pointues, déliées & très-fines, à la différence de celles du Limaçon précédent, qui sont très-grosses. L'animal dans sa marche balance sans aucune interruption ses cornes de haut en bas & de bas en haut. Il est rare que dans ce mouvement l'une précede l'autre : elles se suivent toujours avec beaucoup de justesse, comme si elles battoient, pour ainsi dire, en quelque sorte la mesure.

Quoique la bouche demi-ronde de ce Coquillage soit la même que celle de la Nérite, il n'est cependant point de son espece, puisqu'il n'a ni dents, ni palais chagriné, ni gencives, ni ombilic comme elle. Ce Limaçon à bouche demi-ronde, qui n'a point de gencives ni de dents, pourroit s'appeller *Natice*, du mot Latin *Natica*, que les Anciens ont donné à ce Coquillage, qui ne differe de la Nérite que par ces deux endroits. Voyez NATICE.

SABOT : M. Adanson distingue ce Coquillage de la Toupie, avec laquelle plusieurs Conchyliologues l'ont confondu. Il divise les Limaçons en *Limaçons univalves*, & en *Limaçons operculés* ; ceux-ci composent trois petites familles. La premiere famille renferme quatre genres, savoir le *Rouleau*, la *Pourpre*, le *Buccin* & la *Cérite* ; la seconde trois genres, savoir le *Vermet*, la *Toupie* & la *Natice* ; la troisieme deux genres, qui sont le *Sabot* & la *Nérite* : ces deux Coquillages operculés ont quatre cornes, dont les deux extérieures portent les yeux sur leur sommet. Le *Sabot*, en Latin *Turbo*, doit son nom à sa figure qui est faite en cône renversé, avec cette différence, que sa base, ou sa partie supérieure, n'est pas coupée sur un plan horisontal, mais fort oblique. M. Adanson a observé sur les côtes du Sénégal dix especes de *Sabots*, auxquelles il a donné des noms particuliers.

Le *Sabot* chez M. d'Argenville (*Part. I. p.* 215.) est un Limaçon à bouche applatie, & le troisieme genre des Limaçons de mer, différens des autres, & par leur bouche applatie en ovale, & par leur figure conique : c'est-là ce qui détermine leur caractere générique. Cette famille, dit l'Auteur, renferme des especes singulieres. Il y en a dont la tête s'élevant en pyramide, forme plusieurs spirales, & ce sont-là les vrais *Sabots* ; d'autres s'élevent la moitié moins & conservent mieux la forme des vrais Limaçons : d'autres enfin sont entierement applatis, tels que la Lampe antique & l'Escalier. Ces remarques font connoître que l'élévation de la figure ne détermine pas le vrai caractere d'un Coquillage. Il y a une espece de *Sabots*, qui sont ombiliqués : d'autres ne le sont pas. La Planche VIII. de cette premiere Partie de la *Conchyliologie* de l'Auteur présente plusieurs especes de *Sabots* ou Limaçons à bouche applatie. Les plus remarquables sont, *lettre A.* le *Sabot* à plusieurs étages, chargés de tubercules, sur un fond rayé & raboteux de couleur cendrée ; on lui donne trois noms, qui sont le *Toit Chinois*, la *Pagode* & le *Cul de Lampe* : *lettre B.* un très-gros *Limaçon* à tubercules, qui n'est point ombiliqué : *lettre C.* un *Sabot* à fond blanc, bariolé de rouge & de brun, nommé le *Bouton de la Chine* : *lettre D.* un *Limaçon*, dont la volute est applatie, & qui imite par sa figure la Lampe antique : *lettre E.* une autre espece de *Lampe antique*, ombiliquée dans son milieu : *lettre F.* un *Sabot*, qui, à cause des bords évasés de sa bouche, présente un Cornet de Saint Hubert, ou celui d'un Chasseur : *lettre G.* un *Sabot* ombiliqué à fond blanc, tacheté de noir, nommé la *Pie* : *lettre H.* un *Sabot* nommé l'*Éperon*. Voyez les autres especes de *Sabots* à la Planche ci-dessus indiquée.

Le même Auteur, *Partie II.* de sa *Conchyliologie*, *Planche III. lettre D.* donne la figure d'une espece de *Sabot*, nommé *Sorciere* en Bretagne. Sa figure est ordinairement élevée en cône, & très-large par le bas. On distingue deux sortes de Limaçons à bouche plate, savoir un très-petit, dont les spirales sont très-applaties & qu'on nomme *Sorciere* : il est ombiliqué & tire sur la couleur cendrée, avec des taches brunes. L'autre, qui est beaucoup plus grand, est le vrai *Sabot*, dont les spirales plus élevées sont chargées entierement de cordelettes d'une couleur de pourpre foncée, avec des marques bleuâtres comparties, & présentant une Nacre assez belle. L'animal, dit M. d'Argenville, *p.* 34. logé dans cette coquille, tirant sur le jaune, est reçu dans un sac d'un brun foncé, avec une bouche brune. Les yeux sont gros & noirs & sont placés à l'ordinaire. Les cornes, qui sont aussi de la même couleur, sont coupées dans toute leur largeur par une ligne brune, ce qui les rend épaisses & d'une pointe fort camuse. Trois particularités, ajoute-t-il, se présentent dans ce Testacée. La premiere consiste dans une petite languette charnue, ferme & ondée, d'une teinte blanchâtre, qui paroît annexée & sortir du fond de la poche, & se rendre le long du col : elle ne paroît qu'en rompant une partie de la coquille. La seconde particularité est une base charnue sur laquelle il rempe : elle porte dans son pourtour une lisiere en forme de bordure, formée par un amas de petits points bruns chagrinés, ce qui offre la figure d'un ruban. Son opercule fait la troisieme différence : il est plus mince que les autres & très-brillant. Comme il est parfaitement rond, il ne paroît pas pouvoir s'appliquer exactement à sceller une bouche ovale, mais il se replie sur lui-même & se joint aisément aux parois de la coquille.

L'avantage que le Limaçon à bouche plate a sur les Limaçons à bouche demi-ronde, & les Limaçons à bouche ronde, c'est de n'être point sujet par la configuration & la juste proportion du poids de son corps avec la plaque charnue sur laquelle il rempe, à se renverser en passant dans les endroits escarpés, au-lieu que les autres allant par les mêmes endroits, entraînés par le poids de leur coquille peu proportionnée pour la grosseur à la force de l'animal, sont renversés, froissés & blessés, avant qu'ils ayent pu s'en garantir en retirant leurs cornes, leur bouche, & rentrant promptement dans leur coquille. C'est ce que plusieurs expériences ont fait remarquer à M. d'Argenville.

Rondelet (*L. II. Part. II. p.* 56. *Edit. Franç.*) parle de diverses especes de *Sabots*.

La premiere espece est une grande Coquille pointue, nommée *Sabot*. Elle a les bords épais & ridés. Toute la coquille est rude & âpre. Elle a plusieurs traits & élevures; un trou rond, & une fente pour jetter dehors ses excrémens. Elle tient contre les rochers, le bout pointu tourné en haut.

La seconde espece comprend les Coquilles faites en *Sabots*, couvertes de bossettes. Il y en a qui sont noires, d'autres blanches, quelques-unes de diverses couleurs. Elles ne sont jamais grandes, & leur grosseur n'excede pas celle du pouce.

La troisieme espece est la Coquille à plusieurs angles : elle est de couleur de marbre.

La quatrieme est celle qui est garnie de pointes, pourprée en dedans & blanche en dehors.

La cinquieme espece se trouve dans les Éponges. Il y en a qui ont une fente au lieu d'un trou, & qui ne sont point tournées en vis : d'autres qui sont toutes blanches, & lorsqu'elles sont dissoutes dans du jus de Citron, elles servent aux femmes à faire du fard. Rondelet dit qu'on en fait des

colliers, & qu'on choisit les plus épaisses & les plus dures pour orner les harnois des Chevaux.

La sixieme espece représente une oreille, c'est ce qui fait qu'on la nomme *Turbo auritus*. C'est une Coquille faite en forme de *Sabot* à oreilles. Les retours & révolutions sont ornés de bossettes élevées, disposées dans un bel ordre. Cette Coquille est la plus belle & la plus rare.

La septieme, dont parle PLINE, est nommée *Pentadactylus*, à cause de ses cinq pointes, qui sont de la longueur du doigt.

Il y en a une autre espece, qui n'a que quatre pointes, nommée en Latin *Tetradactylus*. Quelques-unes de ces Coquilles sont blanches, d'autres noires, & d'autres de diverses couleurs.

Les *Trompes*, ou *Toupies*, sont aussi des especes de *Sabots*. Voyez TROMPE & TOUPIE.

A la *lettre E*. Planche LXXII. de l'*Histoire des Insectes de Surinam*, par Me MERIAN, est figuré une espece de *Sabot*, ou *Toupie d'Amboine*. C'est un beau Coquillage, qui paroît être d'agathe de diverses couleurs.

SABURON, nom que M. ADANSON, *p.* 112. donne à un Coquillage operculé du genre des Pourpres à canal court, échancré & replié en dehors. Il est figuré à la Planche VII. *n.* 8. de l'*Histoire des Coquillages du Sénégal*. L'Auteur l'a trouvé dans les sables de l'Isle de Gorée. L'animal de cette espece & celui du Fasin, autre espece de Pourpre, ne different des autres especes, qui sont les premiere, seconde, troisieme, quatrieme, cinquieme & sixieme, qu'en ce que leur manteau sort un peu sur la levre droite de l'ouverture de la coquille.

Sa coquille ressemble à celle de la cinquieme espece, par sa forme & par son peu d'épaisseur; mais elle est beaucoup moins fragile. Elle n'a qu'un pouce & demi de longueur, & un tiers moins de largeur.

Elle est composée de sept spires bien renflées & arrondies, mais peu distinguées les unes des autres. La surface extérieure de ces spires est relevée d'un grand nombre de petites canelures fort serrées, qui tournent avec elles. On en compte trente-cinq sur la premiere, douze sur la seconde, huit sur la troisieme & beaucoup moins sur les autres. La premiere spire a encore sur sa gauche un bourrelet assez relevé, qui la traverse de haut en bas.

Le sommet est conique, pointu, fort convexe, une fois plus large que long & une fois & demi plus court que l'ouverture.

Celle-ci ressemble à la précédente, mais elle n'a qu'une fois & demi plus de longueur que de largeur.

Le bourrelet de la levre droite est applati au dehors & arrondi sur sa surface intérieure, qui est ridée de vingt-cinq à trente petites côtes fort courtes & irrégulieres.

La levre gauche est extrêmement ridée dans sa partie supérieure, qui forme un bourrelet considérable. L'ombilic se trouve caché derriere ce bourrelet, qui se replie par-dessus lui avec le canal de l'ouverture.

Cette Coquille est fort belle & bien lustrée. Cinq rangs de taches fauves quarrées tournent sur la premiere spire, dont le fond est agathe ou couleur de chair. L'endroit où ces taches rencontrent les deux bourrelets, est d'un brun très-foncé. Les autres spires n'ont qu'un pareil rang de taches. Le contour de l'ouverture est d'un blanc de lait, & son intérieur paroît fauve, à cause de sa transparence qui laisse voir les taches du dehors.

Il est bon de remarquer ici que le bourrelet qui se trouve sur la gauche de la premiere spire de cette coquille & presque à l'opposé du bourrelet de la levre droite de son ouverture, a été autrefois le bourrelet de cette même

levre, pendant que la coquille avoit une demi-spire de moins: c'est pour cela qu'il n'est pas toujours placé au même endroit dans toutes les coquilles, mais tantôt plus loin, tantôt plus proche du bourrelet de la levre droite, selon que l'accroissement de la coquille est plus ou moins avancé.

M. ADANSON range sous le nom de *Saburon*, le *Buccinum parvum*, de RONDELET, *Pisc. Edit Lat. p.* 83. qui est le *Cornet de mer*, du même, *Poiss. Edit. Franç. p.* 53. C'est le même dont parlent BOSSUET, *Aquat. Pars altera*, *p.* 41. GESNER, *de Aquat. p.* 153. & ALDROVANDE, *Exsang. p.* 330.

La *Cochlea in parte concavâ candido colore*, *carneolo in gibbosâ*, *insuper transversis lineis*, *tanquam scalpro incisis*, *rugata*, *punctisque fulvis aspersa*, de BONANNI, *Recreat. p.* 115. *class.* 3. *n.* 20. du *Musæum* de KIRKER, *p.* 451. *n.* 20.

La *Cassis fimbriata*, *striata*, de RUMPHIUS, *Mus. p.* 84. *Tab.* 25. *fig.* 9.

La *Cochlea Cassidiformis*, *umbilicata*, *umbonata*, *striata*, de LANGHIUS, *Meth. p.* 30.

Le *Rocher* couleur d'agathe, dont les levres forment un bourrelet, avec une bande ou côte de relief, qui traverse la coquille dans son milieu, depuis la tête jusqu'à la base, chose très-singuliere & unique, de M. D'ARGENVILLE:

Et enfin la *Cassis striata*, *costosa & falcata*, *fimbriâ maculosâ*, *rubedine obtusa*, *maculis puniceis super costis*, de M. KLEIN, *Tent. p.* 92. *spec.* 3. *n.* 3.

SAC

SACA, Chat sauvage de l'Isle de Madagascar. Il s'en trouve de très-beaux, qu'on prend assez aisément lorsqu'ils cherchent à s'accoupler avec les Chats domestiques. La plûpart de ces *Sacas* ont la queue toute recroquevillée.

SACHETO, nom que les Vénitiens donnent au Serran, sorte de poisson de mer. Voyez au mot SERRAN.

SACRE, ou FAUCON-SACRE, oiseau de Fauconnerie, nommé Τριόρχης par ARISTOTE (*L. VIII. c.* 3. *L. IX. c.* 1.), dit BELON (*de la Nat. des Oif. c.* 24. *p.* 108. *L. II.*), & *Buteo* & *Subbuteo* en Latin; cependant selon RAY (*Synop. Meth. Av. p.* 15. *&* 16.) & M. LINNÆUS (*Fauna Suec. n.* 64. *&* 65.), le *Subbuteo* est le Hobereau, & le *Buteo* est le Busard. Il y a trois especes de *Sacre*, comme je l'ai dit au mot FAUCON-SACRE, où je renvoie le Lecteur, savoir le *Saph*, qui se trouve en Égypte & à Babylone, nommé aussi *Sacre Égyptien*, le *Seuri*, & le *Sinaire*.

SACRET: On donne ce nom au mâle du Faucon-Sacre, dit BELON, mais il se trompe. Le *Sacret*, aussi nommé *Tiercelet*, est tout le contraire des autres, parcequ'il est la femelle du Sacre, au-lieu que les Tiercelets des autres oiseaux de proie sont les mâles. Les bons ont la taille esclame, la tête & les yeux gros, le col long, bien affilé, les mahutes bien relevées & déliées, les naseaux grands, le champ du plumage brun & de grosses mailles par devant. Le *Sacret* vole pour les champs le Chat-Huant, le Courlis, le Héron, le Milan & la Corneille. Son vol est plus agréable que celui du Sacre. Cet oiseau n'est pas si sujet aux maladies. On le gouverne aisément. Il est de bonne prise: il souffre la faim & il est timide & froid, & quand il est échauffé à sa volerie, soit pour le Milan, soit pour le Héron, il est chaud & furieux & de longue haleine. Son combat est très-agréable à voir. C'est un oiseau pillard. Les Fauconniers le mettent, ainsi que le Sacre, dans un lieu retiré, sec, éloigné du grand bruit & où il y ait peu d'air.

SADANELLA, nom que les Italiens donnent à un petit poisson, que nous appellons *Célerin*, lequel est nommé *Calchis* par ARISTOTE & *Erica* par GAZA. Voyez CÉLERIN.

SADOT, Coquillage operculé des côtes du Sénégal, du genre de la Pourpre & du nombre de celles à canal court, échancré & simple. C'est la quatrieme espece de Pourpre de M. ADANSON, qu'il a fait figurer Planche VII. *n.* 4. de l'*Histoire des Coquillages du Sénégal.* L'animal du *Sadot* ressemble, dit-il, à celui de la premiere espece, nommée *Sakem*; mais sa couleur est d'un très-beau blanc, sans aucune tache. Son opercule est ovale, elliptique, arrondi aux extrémités.

Sa coquille est fort épaisse, de figure ovoïde, pointue aux deux extrémités, longue d'un pouce un quart & presqu'une fois moins large. Elle porte sept spires peu renflées & peu distinguées. La premiere est environnée de quinze canelures fort peu élevées, qui en font le tour. Ces canelures sont en petit nombre & encore moins apparentes sur les autres spires.

Le sommet est fort pointu, plus court d'un tiers ou d'un quart que l'ouverture, & un peu plus large que long.

L'ouverture est assez grande au dehors & fort retrécie en dedans par l'épaisseur considérable de la levre droite. Elle n'a aucune sorte d'échancrure à son extrémité inférieure & celle de son canal supérieur est si peu sensible, que l'on pourroit rapporter cette Coquille aux especes douzieme & treizieme, &c. de la troisieme section de l'Auteur, desquelles elle se rapproche beaucoup.

Sa levre droite est extrêmement épaisse, tranchante sur les bords & armée intérieurement de quatre à sept petites dents, qui y sont distribuées du haut en bas.

La levre gauche a un bourrelet médiocre, comme dans la premiere espece de ce genre de Coquillage: elle est arrondie de même.

La couleur de ces Coquilles, lorsqu'on leur a enlevé la crasse verdâtre qui les enveloppe, est blanche, ou grise, ou cendrée, ou jaunâtre. Dans quelques-unes les spires du sommet sont environnées d'une bande fauve: dans d'autres, cette bande est brune, & fait deux tours sur la premiere spire.

Plusieurs de ces Coquilles ont les canelures écailleuses ou taillées, je veux dire recouvertes de petites lames arrondies & relevées en onglets, disposées de la même maniere que les tuiles creuses, dont on couvre certaines maisons. Ces mêmes Coquilles tuilées n'ont point de dents à la levre droite; mais les bords sont ondés & marqués de quinze à dix-huit crenelures peu profondes. D'autres n'ont ni les dents ni les crenelures, & il s'en trouve parmi les unes & les autres qui ont un petit ombilic, creusé au milieu du bourrelet de la levre gauche. L'Auteur dit avoir une autre variété, laquelle a la coquille beaucoup moins épaisse & même fort mince, relativement aux autres de la même espece.

L'Auteur a observé ce Coquillage dans le Port de l'Orient, à l'Isle de Tenerif, l'une des Canaries, à celle de Fayal, l'une des Açores, & il marque qu'elle se trouve fréquemment sur toutes les côtes de la Bretagne.

Il range sous le nom de *Sadot*, le *Buccinum brevirostrum, album, denticulo unico ad imam columellam, Anglicum*, de LISTER, *Conchyl. Tab.* 956. *fig.* 19.

Et le *Buccinum brevirostrum, supra modum crassum, ventricosius, labro denticulato*, du même, *ibid. fig.* 18.

SAG

* SAGITTAIRE, en Latin *Sagittarius*. ÉLIEN, au rapport de GESNER (*de Aquat. p.* 967.), dit que c'est un poisson de la mer Rouge, qui

a la figure & la ressemblance d'un Hérisson.

SAGORIS, petit Singe d'Angola, nommé aussi *Sagouin*. Voyez ci-dessous SAGOUIN.

SAGOUIN, espece de Singe, mis dans l'ordre des *Anthropomorpha* par M. LINNÆUS, & par M. KLEIN dans la grande & nombreuse famille des Pentadactyles, qui comprend sous le nom générique de *Satyrus* toutes les différentes especes de Singes. Le genre des Singes compose le troisieme ordre des Quadrupedes chez M. BRISSON, qui partage ces animaux en plusieurs races. Voyez au mot SINGE, où je ferai connoître les ordres méthodiques de ces Auteurs & toutes les différentes especes de Singes. Je ne vais parler ici que du *Sagouin*, suivant ce qu'en ont écrit les Voyageurs.

Il y a peu de pays où les Singes soient en plus grande abondance & avec plus de variété dans leur grandeur & dans leur figure qu'au Royaume d'Issiny en Afrique. La plus jolie espece est de ceux qu'on nomme *Sagouins*. Ils ne sont pas plus gros que le poing. Les uns ont le dos noir & le ventre blanc, avec de longues barbes: d'autres sont gris, sans aucun poil au visage, ni aux mains, & de la grosseur d'un Chien médiocre: d'autres sont d'une grosseur extraordinaire, furieux & capables de se défendre contre les Negres, lorsqu'ils en sont attaqués. Les Issinois les appellent des *Hommes sauvages* & prétendent que la crainte du travail est la seule raison qui les empêche de parler. Ces étranges animaux se bâtissent des cabannes dans les bois & s'assemblent en troupes, pour ravager les champs des Negres. Au mois de Janvier 1702. un Matelot du Fort, qui étoit en même temps le Chasseur de la garnison, blessa un de ces gros Singes & le prit. Le reste de la troupe, quoiqu'effrayé par le bruit d'une arme à feu, entreprit de venger le prisonnier, non-seulement par ses cris, mais en jettant au Chasseur de la boue & des pierres en si grand nombre, qu'il fut obligé de tirer plusieurs coups pour les écarter: enfin il amena au Fort le Singe blessé & lié d'une corde très-forte. Pendant quinze jours il fut intraitable, mordant, criant & donnant des marques continuelles de rage. On ne manquoit pas de le châtier à coups de bâton & de lui diminuer chaque fois quelque chose de sa nourriture. Cette conduite l'adoucit par degrés, jusqu'à le rendre capable de faire la révérence, de baiser la main & de réjouir toute la garnison par ses souplesses & son badinage. Dans l'espace de trois mois il devint si familier, qu'on lui accorda la liberté, & jamais il ne marqua la moindre envie de quitter le Fort. Ce fait est rapporté par LOYER. On lit la même chose dans l'*Histoire Générale des Voyages* & dans une *Histoire des Singes* qui en est extraite.

M DE LA CONDAMINE, dans sa *Relation de la Riviere des Amazones*, dit que le Gouverneur de Para lui fit présent d'un *Sagouin* d'une espece singuliere & l'unique qu'on eût vue dans le pays. Le port de son corps étoit argenté & de la couleur des plus beaux cheveux blonds: celle de sa queue étoit d'un maron lustré approchant du noir. Il avoit une autre singularité plus remarquable; ses oreilles, ses joues & son museau étoient teints d'un vermillon si vif, qu'on avoit peine à se persuader que cette couleur fût naturelle. Il l'a gardé pendant un an. Presque à la vue de la France, il se faisoit un plaisir de l'y apporter vivant; mais malgré ses précautions continuelles pour le préserver du froid, la rigueur de la saison vraisemblablement le fit mourir. CLUSIUS (*Exot.* 372.), NIEREMBERG (*L. IX. p.* 177.), M. KLEIN (*Prod. Quad. p.* 11.) & les autres parlent d'un *Sagouin*, qui est une des plus petites especes des Cercopitheques. Il y en a un autre que le

même CLUSIUS nomme *Cay*, de couleur noire & de la grandeur d'un Écureuil.

Il y a auſſi une eſpece de *Sagouin*, qui a de la peine à ſupporter le mouvement d'un vaiſſeau agité par la mer. Il eſt peu endurant. Le *Callitriches* des Anciens eſt encore une eſpece de *Sagouin*, blanc & très-beau, mais ſi délicat, qu'il faut pour le réchauffer le tenir dans une peau fourrée. Voyez SINGE.

SAGRÉE, nom qu'on donne à Gênes, diſent WILLUGHBY, *p.* 57. RAY (*Synop. Piſc. p.* 21. *n.* 8.) & ARTEDI (*Ichth. p.* 95. *n.* 4.), à une eſpece de Chien de mer, différent du *Galeus Acanthias*, *ſeu Pinax* d'ALDROVANDE, de RONDELET & de GESNER. Il en differe par ſa couleur brune. Il a auſſi la partie inférieure d'un brun plus obſcur & plus rude que le dos. Il a le muſeau obtus, les narines grandes & ſituées à l'extrémité du muſeau. Son dos eſt large, & ARTEDI nomme ce poiſſon cartilagineux, *Squalus pinnâ ani carens*, *naribus in extremo roſtro*.

SAGUEERDRINKER: Il y a de certains arbres dans l'Iſle d'Amboine, nommés *Sangueerbomen*, qui ſont des Palmiers des Indes, du fruit deſquels on fait du vin. Ces arbres ont donné le nom de *Sagueerdrinker* à un poiſſon volant, que RUYSCH (*Collect. Piſc. Amb. p.* 13. *n.* 20. *Tome I.*) rapporte être du genre du Milan poiſſon. Il dit même que ſi ce n'eſt pas celui dont parle SALVIEN, il en differe peu. Quand ce poiſſon quitte l'eau, il vole ſur les Palmiers & en mange les fruits. Après qu'il eſt raſſaſié, il ſe laiſſe tomber à terre, ſoit parceque ſes ailes deſſéchées ne le peuvent plus ſoutenir en l'air, ſoit parcequ'il eſt pris d'un vertige. Quelque temps après il cherche l'eau. Il eſt armé de quelques aiguillons très-longs ſur le dos, & il en a d'autres du côté de la queue & d'autres ſous le ventre.

SAKEM, nom que M. ADANSON donne à un Coquillage operculé, qui eſt ſa premiere eſpece de Pourpre, très-commun, dit-il, ſur les rochers de l'Iſle de Gorée. Il eſt appellée *Sakem* par les Negres des environs, qui le mangent cuit ſur les charbons. Sa chair eſt blanche & aſſez tendre. L'Auteur donne la figure de ce Coquillage Planche VII. *n.* 1.

La coquille de cette premiere eſpece eſt ovoïde, obtuſe & arrondie par le haut & pointue par en bas. Sa plus grande longueur eſt de trois pouces & quelques lignes, & ſurpaſſe de moitié ſa largeur.

Elle eſt médiocrement épaiſſe & compoſée de dix ſpires un peu renflées dans leur milieu, & bien diſtinguées par un ſillon profond, qui les ſépare les unes des autres. La premiere eſt preſqu'une fois plus longue que les neuf autres, qui forment le ſommet. A l'extérieur elles ſont toutes coupées par un grand nombre de ſillons, qui tournent avec elles. On en compte vingt-ſix ou vingt-ſept dans la premiere ſpire, douze dans la ſeconde, & beaucoup moins dans les autres. Chaque ſpire eſt encore élevée vers ſon milieu d'un rang de boſſettes qui en font le tour: il s'en trouve quelquefois deux rangs dans la premiere ſpire, mais elles ſont placées vers ſa partie inférieure, & ce qui paroît en relief au dehors eſt en creux au dedans.

L'ouverture eſt grande, ovale ou elliptique, arrondie par le haut & aigue vers le bas. Sa longueur eſt double de ſa largeur. Elle eſt un peu oblique à l'axe de la coquille & échancrée à ſon extrémité ſupérieure en un canal fort court, & qui a un peu plus de profondeur que de largeur. Son extrémité inférieure eſt auſſi échancrée, mais d'une maniere peu ſenſible.

La levre droite eſt mince & tranchante: on remarque au-dedans vingt-ſix ou vingt-ſept petites canelures peu élevées, & qui viennent ſe terminer en

en autant de petites dents rangées ſur les bords. Ces canelures répondent aux vingt-ſept ſillons qu'on apperçoit en creux au dehors de la premiere ſpire.

La levre gauche eſt renflée, arrondie, liſſe, unie, creuſée en arc vers ſon milieu, & comme recouverte d'une lame rougeâtre, extrêmement mince & d'un poli parfait. Un peu au-deſſus du milieu de ſa longueur on voit un renflement ou bourrelet conſidérable & ridé, qui va en ſerpentant ſe terminer à l'échancrure. Ce bourrelet ne ſe voit point dans les jeunes, mais ſeulement dans les vieilles, & il laiſſe un léger enfoncement entre lui & la lame polie de la levre gauche.

Le ſommet eſt conique, fort élevé, terminé par une pointe très-fine, & une fois plus court que l'ouverture: il a un peu plus de largeur que de longueur.

Le périoſte qui recouvre l'extérieur de cette coquille eſt fort mince & peu ſenſible. Il ſemble même qu'il ait été altéré par la frange & la croûte verdâtre dont elle eſt ordinairement enveloppée.

La couleur n'eſt pas la même dans les jeunes & dans les vieilles. Celles-ci ſont cendrées en dehors, blanches en dedans, & fauves tout autour de leur ouverture. Les jeunes ont le bord interne de la levre gauche & leur ſurface extérieure d'un brun cendré, & leurs boſſettes blanchâtres.

On obſerve encore quelques variétés dans les unes & les autres. Les unes ſont plus courtes proportionnellement à leur largeur, & elles ont deux rangs de boſſettes à la premiere ſpire, au-lieu que les vieilles n'en ont qu'un rang, du moins auprès de la levre gauche.

La tête de l'animal qui remplit cette coquille eſt petite, eu égard au reſte du corps: elle eſt cylindrique, de longueur & de largeur preſque égales.

De ſon extrémité, qui paroît comme échancrée & creuſée en arc, ſortent deux cornes épaiſſes, de figure conique, & près de deux fois plus longues qu'elle. Ces cornes ſont renflées conſidérablement depuis leur racine juſqu'au milieu, & coupées en deſſous par un ſillon qui en parcourt la longueur.

C'eſt ſur ce renflement que les yeux ſont placés, au milieu de la longueur des cornes & à leur côté extérieur. Ils ſont noirs, fort petits & ſemblables à deux points qui ne ſaillent point au-dehors.

La bouche ſe fait reconnoître par un petit trou ovale, ouvert tranſverſalement au-deſſous de la tête, vers le milieu de ſa longueur.

Il y a apparence qu'elle renferme une trompe ou une langue en forme de tuyau, comme il eſt ordinaire à la plûpart des eſpeces de ce genre; mais l'Auteur n'en parle pas, n'ayant pas été aſſez heureux, dit-il, pour la voir ſortir.

Une membrane peu épaiſſe tapiſſe les parois intérieures de la coquille, ſans s'étendre au dehors, & ſert de manteau à l'animal. Ce manteau eſt ondé & comme légerement friſé ſur les bords: à ſa partie ſupérieure il ſe replie en un tuyau, qui ſort d'une longueur égale à la ſixieme partie de la coquille par ſon échancrure ſupérieure, & qui ſe rejette ſur la gauche.

Le pied eſt un gros muſcle elliptique, obtus à ſes extrémités, une fois plus long que large, & près de moitié plus court que la coquille. On remarque en deſſous deux ſillons, dont l'un le traverſe à ſon extrémité antérieure, pendant que l'autre parcourt ſa longueur, en croiſant le premier à angles droits: le reſte de ſa ſurface eſt encore coupé d'un nombre infini de petits ſillons longitudinaux. Lorſque l'animal marche, ce pied cache la tête en deſſous & une partie des cornes, comme on le voit dans la premiere figure de la Planche VII. de l'Ouvrage de l'Auteur.

Un opercule mince & cartilagineux

eſt attaché entre le manteau & le pied de l'animal, un peu au-deſſous du milieu de ſa longueur. Il a la forme d'une demi-lune. Sa longueur eſt double de ſa largeur, & une fois moindre que celle de l'ouverture de la coquille: il la bouche cependant très-exactement, en rentrant avec l'animal juſqu'au milieu de la premiere ſpire, qui ſe trouve beaucoup rétrécie dans cet endroit. Sa ſurface eſt liſſe, d'un brun noir & marquée de cinq ſillons légerement creuſés en arc, dont les cornes ſont tournées en haut.

Les deux ſexes ſont fort bien diſtingués dans ces animaux. Il y a des mâles & des femelles. Les premiers ſe peuvent reconnoître à la forme de leur coquille, qui eſt moins renflée, & qui porte un plus petit nombre de boſſettes: au reſte ils laiſſent ſortir de temps en temps vers la droite une petite verge, ſemblable à une languette triangulaire & applatie, qui ſeule ſuffit pour les caractériſer.

Tout le corps de l'animal eſt d'un cendré noir en deſſus, & d'un blanc pâle en deſſous.

M. ADANSON range ſous le nom de *Sakem*, le *Turbo mucronibus aſper, qui binos circulos in maximo orbe effingunt, carneo colore in facie internâ, helvaceo in externâ pictus*, de BONANNI, *Recreat. p.* 163. *claſſ.* 3. *n.* 346. & du *Muſæum* de KIRKER, *p.* 472. *n.* 345.

Et la *Cochlea canaliculata, recta, craſſior, vulgaris, mucronata, ſtriata ac fimbriata, canaliculo rugoſo, & quaſi in ſe contorto, mucrone tuberoſo*, de LANGIUS, *Meth. p.* 24.

SAL

SALAMANDRE *, eſpece de Lézard de couleur noire, marqueté de taches jaunes. Il a la tête & le ventre plus gros que les Lézards verds communs, mais il a la queue plus courte. Cet animal a le muſeau court & les yeux gros. Chacun de ſes pieds eſt armé de fortes griffes, mais il marche plus lentement que le Lézard commun. Il a ſur le dos une figure à-peu-près ſemblable à une croix, & deux raies, qui regnent depuis le col juſqu'à la queue.

Les Anciens, dit TILINGIUS, dans les *Éphémérides des Curieux de la Nature, Obſerv.* 60. *ann.* 1683. ont débité quantité de fables ſur la *Salamandre*, & entr'autres que l'activité du feu ne pouvoit la bleſſer. Quelques Auteurs ont en effet avancé que non-ſeulement la *Salamandre* réſiſtoit à l'ardeur du feu, mais même qu'elle y vivoit comme dans ſon propre élément, & qu'elle ſe nourriſſoit de ſa ſubſtance. Quelques autres ſe ſont contentés de dire que la *Salamandre* pouvoit vivre à la vérité quelque temps dans le feu, ſans s'y brûler, parce-qu'elle l'éteignoit d'abord par l'exſudation aqueuſe que la chaleur faiſoit ſortir de ſon corps; mais que ſi alors on rallumoit le feu & qu'on en augmentât l'ardeur, elle s'y brûloit & s'y conſumoit. D'autres enfin ont ſoutenu avec plus de raiſon que rien n'étoit plus contraire aux *Salamandres* que le feu; qu'auſſi-tôt qu'on les y avoit jettées, elles y périſſoient & y étoient bien-tôt réduites en cendres, ce qui ſe trouve vérifié par les obſervations de pluſieurs Auteurs modernes. TILINGIUS ſe perſuade que ce qui a donné lieu à une opinion ſi erronée, laquelle a paſſé des Auteurs anciens, qui ſe ſont copiés les uns les autres, aux Auteurs modernes, c'eſt qu'on ne connoiſſoit autrefois de la *Salamandre* que ſon nom. De-là les peintures & les

* Cet animal eſt nommé en Hébreu *Letaa*; en Syriaque, *Szeruritha*; en Arabe, *Aladhaia*; en Grec Σαλαμάνδρα, d'où le Latin *Salamandra*; en Italien, *Salamantuega*; en Eſpagnol, *Salmander*; en Allemand, ſelon M. KLEIN, *Molch*, *Molle* & *Buntermaul*. On l'appelle aux Indes *Jekko*, ou *Gekko*; mais les noms de *Gekko*, ou *Jekko*, ne conviennent pas exactement à la *Salamandre*, & il eſt impoſſible de déterminer au juſte la ſignification de ces noms: il paroît ſeulement que ce ſont différentes ſortes de Lézards.

descriptions monstrueuses que quelques-uns en faisoient, lesquels la représentoient, tantôt avec une tête de Brebis, tantôt avec une tête de Serpent; quelquefois revêtue d'une peau lanugineuse, d'autrefois d'une peau écailleuse, rude, huileuse, &c. Un Auteur la mettoit dans la classe des Vers, un autre dans celle des Araignées, de sorte que ces descriptions & ces peintures ne ressemblent pas plus à la *Salamandre*, que l'Âne au Cheval, & le Hibou au Perroquet.

Les *Salamandres* que l'on jette au feu n'y vivent pas un seul instant. Si-tôt qu'on les a mises sur les charbons, après avoir fait quelques efforts inutiles pour se sauver, elles bâillent & expirent, & elles ne peuvent soutenir l'ardeur du feu pendant le plus petit espace de temps. Cependant elles y restent ensuite assez long-temps sans se consumer, parcequ'il se fait bientôt une exsudation abondante d'une humeur laiteuse des pores de leur peau, comme on l'a observé, qui diminue l'activité du feu pour quelques instans; mais cette humeur ne tarde pas à s'épaissir: la *Salamandre* s'appetisse alors, se consume peu-à-peu & se réduit en cendres. Or, qu'y a-t-il en cela d'extraordinaire, qui soit particulier aux *Salamandres*? N'arrive-t-il pas la même chose, comme le dit TILINGIUS, toutes les fois qu'on met de la chair crue dans le feu, ou même du bois, lesquels ne s'enflamment point que l'humidité qu'ils contenoient ne soit évaporée? Sans avoir égard à l'autorité & aux histoires superstitieuses des Anciens sur les *Salamandres*, on ne doit donc pas craindre d'avancer, conformément à l'expérience, que non-seulement les *Salamandres* ne vivent point dans le feu, comme dans leur propre élément; qu'elles ne s'en nourrissent point, & qu'elles ne l'éteignent point par une propriété qui leur soit particuliere; mais qu'elles y meurent & y sont consumées aussi promptement que tous les autres animaux.

On lit dans les *Transactions Philosophiques*, *ann.* 1661. *n.* 21. *art.* 7. que le Chevalier CORVINI ayant jetté dans le feu une *Salamandre* qu'on lui avoit apportée des Indes, elle s'enfla & vomit une grande quantité d'une matiere épaisse & visqueuse, qu'elle jetta sur les charbons qui étoient auprès d'elle: elle s'y retira aussi-tôt, les éteignant de la même maniere lorsqu'ils se rallumoient, & par ce moyen elle se garantit du feu pendant l'espace de deux heures. Il ne voulut pas l'exposer à une nouvelle expérience. Elle vécut ensuite neuf mois. Il l'a conservée onze mois sans autre nourriture que ce qu'elle léchoit de la terre sur laquelle on l'avoit apportée des Indes. Cette terre étoit d'abord couverte d'une humidité épaisse; mais s'étant desséchée dans la suite, elle l'humectoit avec son urine. Le Chevalier CORVINI voulut éprouver au bout d'onze mois comment elle se trouveroit de la terre d'Italie: elle mourut trois jours après ce changement.

JACOBÆUS, Professeur de l'Université de Coppenhague, dans les *Actes de Coppenhague*, *ann.* 1676. *Observ.* 11. & dans le *Tome IV. des Collections Académiques*, parle ainsi de la *Salamandre*. La surface interne de la peau, dit-il, est entierement couverte d'une humeur gluante & visqueuse, qui a l'éclat du vernis: c'est à cause de cette humeur semblable à la mucosité qui sort des narines, que NICANDER donne à la *Salamandre* le nom Grec de *Lipporinos*. STENON, dans la description anatomique de la Raie, dit avoir observé dans les poissons la source d'une humeur onctueuse, qui abbreuve continuellement la surface de leur corps. Elle est, selon lui, aussi nécessaire pour faciliter leurs mouvemens au milieu de l'eau, qu'un enduit de suif, de vieux oin, ou d'autre matiere grasse l'est aux vaisseaux que l'on veut exposer

à la mer. Quelques-uns croyent que cette humeur viſqueuſe fermant les pores de la *Salamandre*, lui ſert de préſervatif contre la violence des flammes. C'eſt ainſi, dit-on, qu'on voit des Charlatans manier le feu ſans ſe brûler, après s'être frotté les mains d'une certaine mixtion. Il y avoit, ſelon VARRON, dans le territoire des Faliſques, une certaine eſpece d'hommes, qu'il appelle *Hirpini*. Ces gens, dit-il, avoient coutume de s'oindre les piéds d'une compoſition de même nature, à l'aide de laquelle ils marchoient ſur les charbons ardens, ſans en être offenſés.

On lit dans les Relations d'Orient, qu'avec des peaux de *Salamandres* on fait des ceintures qui ne ſe conſument point au milieu des flammes. C'eſt une propriété qui eſt reconnue dans l'Amianthe, & que quelques-uns attribuent aux œufs de Serpens. Les Prêtres d'Égypte voulant déſigner un homme qui s'étoit tiré des flammes ſain & ſauf, employoient l'hieroglyphe d'une *Salamandre*, qu'ils mettoient ſur des charbons bien allumés; emblême dont nos Peintres ſe ſervent encore aujourd'hui. Tous ces différens témoignages, continue JACOBÆUS, m'ont inſpiré la curioſité d'examiner la choſe par moi-même. J'ai jetté dans le feu pluſieurs *Salamandres*, qui m'avoient été données par NICOLAS MARCHANT, Botaniſte à Paris, & je les ai vu ſe conſumer en très-peu de temps. Il eſt vrai qu'elles réſiſterent pendant quelques inſtans à l'action des flammes, ſoit à cauſe de cette humeur viſqueuſe de leur peau, ſoit par rapport au froid & à l'humidité qui ſe font remarquer en elles; ſur quoi PLINE a dit, que la *Salamandre*, ſemblable en ce point à la glace, éteignoit le feu par ſa grande froideur.

AGRICOLA rapporte que le ſel fait mourir la *Salamandre*. C'eſt un fait vérifié par pluſieurs expériences. Qu'on en mette une ſur un petit monceau de ſel, on la verra tourner, s'agiter & mourir enfin, après avoir roulé tout ſon corps en ſpirale. La même choſe arrive au Lézard commun, au Ver de terre & à d'autres petits animaux.

Lorſqu'on ouvre le corps de la *Salamandre*, il en ſort avec abondance une humeur laiteuſe, que NICANDER nomme en Grec ἰχὼρ. J'ai expérimenté, continue JACOBÆUS, que la même choſe arrive en ouvrant un Crapaud; mais je n'ai jamais ſenti dans l'humeur laiteuſe que rendent la *Salamandre* & le Crapaud, cette odeur infecte dont les Anciens ont parlé. J'ai ſouvent taché d'irriter la *Salamandre*: dans cette vue, je l'ai même bleſſée quelquefois, & je n'ai cependant jamais pu l'engager à mordre; ainſi je ne puis rien décider ſur ſon venin, que l'on aſſure être d'une grande activité. Je ne parle point de ſa ſalive, à laquelle on attribue la propriété de faire tomber les cheveux, & que l'on fait entrer, dit-on, dans la compoſition des dépilatoires.

Le péritoine eſt marqueté de petits points noirâtres: il s'étend juſqu'à la région des pieds de devant, & ſert à ſéparer, non-ſeulement le diaphragme, mais encore le cœur, des poumons & des viſceres de l'abdomen.

L'œſophage, comme dans les Grenouilles, s'avance beaucoup au-delà du goſier, environne le palais & s'étend dans toute la circonférence de la mâchoire inférieure.

L'eſtomac n'eſt point incliné du côté gauche, comme dans les autres animaux; mais il deſcend en droite ligne depuis l'œſophage. Je l'ai toujours trouvé vuide; ainſi j'ignore ce qui ſert de nourriture aux *Salamandres*. Tout ce que je puis dire, c'eſt que j'en ai gardé pendant près d'un an dans l'eau, & qu'elles y ont vécu ſans autre aliment. M. MARCHANT que j'ai cité, m'a dit la même choſe des *Salamandres* qu'il conſerve.

Sa rate eſt oblongue & d'un rouge noirâtre.

Le foie qui eſt rouge & d'une groſſeur conſidérable, eſt diviſé en quatre lobes : il s'étend ſur l'eſtomac & ſur une partie des inteſtins, & il couvre le poumon droit.

La véſicule du fiel eſt d'un bleu pâle.

Deux petits ſacs clairs, tranſparens, & propres à recevoir l'air, compoſent les poumons : ces ſacs s'étendent le long du conduit alimentaire, depuis le commencement de l'œſophage juſqu'aux ovaires.

Le cœur eſt blanchâtre & tacheté de petits points noirs, comme dans le Crapaud. La *Salamandre* ſe remue par intervalles encore pluſieurs heures après que le cœur & les autres viſceres lui ont été tirés du corps. La même choſe peut ſe remarquer dans les Crapauds & dans les Grenouilles. WILLEIS attribue ce mouvement à l'effervefcence que produit dans les fibres charnues le concours du ſang & du ſuc nerveux. D'autres lui donnent pour cauſe la viſcoſité des eſprits animaux; mais cette derniere opinion, qui eſt plus hardie que vraie, a été pleinement réfutée par GASPARD BARTHOLIN, fils de THOMAS, dans une Lettre que j'ai jointe à mon Traité des Grenouilles. La queue eſt la derniere partie qui ceſſe de ſe mouvoir. REDI rapporte qu'il a fait la même obſervation à l'égard de la Torpille.

Aux reins qui ſont oblongs, ſont attachés de petits ſacs, remplis d'une matiere huileuſe.

L'ovaire eſt double, de même que dans le Lézard commun, la Grenouille & le Serpent. Le fœtus de la *Salamandre* paroît comme une ſubſtance blanche, marquée dans le milieu de petits points noirâtres.

Les trompes de Fallope s'élevent en ſerpentant juſqu'à la région des pieds de devant, & ſe joignent par l'une & l'autre extrémité.

Les mâles ont quatre grands teſticules, les uns exactement ronds, les autres en forme de poire : à ces quatre grands teſticules ſont attachés pluſieurs autres teſticules plus petits, qui ſont peut-être les épididymes, mais je n'oſe l'aſſurer. Dans la *Salamandre*, comme dans la Grenouille, les teſticules ont de petits ſacs adhérans, pleins d'une matiere huileuſe & pareils à ceux des reins dont nous avons parlé. Voilà ce que dit JACOBÆUS de la *Salamandre*.

Les Auteurs qui ont traité des *Salamandres*, les diſtinguent en terreſtres & en aquatiques. M. DE MAUPERTUIS (*Hiſt. de l'Acad. Royale des Sciences*, 1729. *p.* 5. *& ſuiv.*) n'en a vu que de terreſtres, ou priſes ſur la terre. M. DUFAY a trouvé que les ſiennes, quoique priſes ſur la terre, vivoient auſſi bien dans l'eau, ou priſes dans l'eau, vivoient auſſi bien ſur terre; ainſi il a jugé qu'elles étoient amphibies, ce qu'il faut reſtreindre à celles qu'il a vues; car toutes ne ſont pas amphibies. Il en reconnoît trois eſpeces différentes par leur grandeur & par les variétés de couleur & de taches de leur peau. Ce Naturaliſte a vu des *Salamandres* vivre plus de ſix mois ſans manger. Non-ſeulement elles ne vivent pas dans le feu, mais au contraire elles vivent ordinairement très-bien dans l'eau qui s'eſt glacée par le froid, & où elles ont gelé. Les *Salamandres* qui ſont dans l'eau changent de peau tous les quatre ou cinq jours, au printemps & en été : en hiver ce n'eſt que tous les quinze jours. Elles s'aident de leur gueule & de leurs pattes pour ſe dépouiller. On voit quelquefois ces peaux qui ſont très-minces flotter ſur l'eau.

Il peut arriver aux *Salamandres* un accident que M. DU FAY a obſervé. Il leur reſte à l'extrémité d'une patte un bout de l'ancienne peau, dont elles n'ont pu ſe défaire. Ce bout ſe corrompt, leur pourrit cette patte, laquelle tombe enſuite, & elles ne s'en

portent pas plus mal. Tout conclut qu'elles ont la vie très-dure ; cependant M. DU FAY a trouvé le poiſon qui leur eſt mortel : c'eſt du ſel en poudre. Quand on leur en jette ſur le corps, il ſort de toute leur peau cette liqueur viſqueuſe qu'on a cru qui les préſervoit du feu, & elles meurent en trois minutes.

La *Salamandre* eſt un animal, dont il y a mâle & femelle, fort connu en Normandie ſous le nom de *Mouron*, où il eſt fort commun, & dans les autres Provinces de France ſous celui de *Sourd*, nom qui lui a été donné, non point que la *Salamandre* ſoit privée de l'ouie, mais peut-être à cauſe du mot *Saura*, qui en Grec ſignifie un Lézard, dont la *Salamandre* eſt une eſpece. Les Auteurs anciens mettent la *Salamandre* au nombre des animaux les plus venimeux. PLINE (*L. XXIX. c.* 4.) parle de ſon venin, comme capable d'empoiſonner toute une Province. Les Modernes, comme GESNER (*de Quad. L. II. p.* 96.) diſent qu'en France principalement leur morſure eſt mortelle. Cependant M. PERRAULT l'a éprouvé, & il a vu que quoiqu'on faſſe pour les irriter, on ne peut leur faire ouvrir la gueule pour mordre ; mais comme ces animaux ſont fort différens d'eux-mêmes, ſelon la différence des ſaiſons, il peut être arrivé, ajoute cet Obſervateur, que ces expériences aient été faites en des temps qui les rendent mal diſpoſées à la colere. On lit dans le *Dictionnaire de Médecine* que la morſure de ce Reptile eſt eſtimée auſſi dangereuſe que celle du Serpent. Il inſinue par ſa morſure un ſuc laiteux virulent & fort acrimonieux. Il contient une bonne quantité de ſel cauſtique, volatil, d'huile & de phlegme ; cependant la plus commune opinion eſt que leur venin n'eſt point à leur morſure, mais à la bave qu'elles laiſſent tomber ſur les parties qui ſont mordues, laquelle ulcere même les parties du corps qui en ſont touchées. ÉLIEN (*de la Nat. des Anim. L. IX. c.* 28.) dit que la chair des Pourceaux qui ont mangé des *Salamandres* eſt venimeuſe, quoique les Pourceaux les mangent ſans danger. Les fables que les Anciens ont débitées ſur cet animal n'ont gueres plus de fondement que ce qu'ils ont dit du Caméléon. Il y a même plus d'apparence que le Caméléon puiſſe vivre de l'air, que la *Salamandre* ſe nourriſſe de feu : ce qui peut avoir donné lieu à la croyance que l'on a eue qu'elle éteint le feu, n'eſt autre choſe que l'humidité dont ſa peau ſue inceſſamment, ce qui la rend toujours très-luiſante, comme ſi elle étoit frottée de graiſſe, ſelon l'expreſſion de NICANDER.

La *Salamandre* eſt tout-à-fait ſemblable au Lézard en groſſeur & en figure : elle a les yeux à fleur de tête comme les Grenouilles, auxquelles elle reſſemble mieux, quant à ſon muſeau rond, qu'aux autres Lézards. Ses yeux ſont noirs & luiſans, de même que ſa peau qui paroît généralement noire. Regardée avec le microſcope, elle eſt toute ſemée d'une infinité de petites taches jaunes : outre ces petites taches preſque imperceptibles, il y en a d'autres plus grandes en pluſieurs endroits du corps, & de figures différentes ; mais qui ſont telles qu'elles ne peuvent faire appeller le corps de la *Salamandre* étoilé, ainſi que PLINE (*Hiſt. Nat. L. X. c.* 67.) l'a nommé. Les taches de la tête, des jambes & de la queue ſont de figure ovale. Il y en a deux rangs ſur le dos, un à chaque côté de l'épine, compoſé de quatre taches de la forme d'une ſemelle de ſoulier. Le long du deſſus du col, & du dos, il y a de petites éminences formées par les apophyſes épineuſes des vertebres. La queue n'en a point, étant parfaitement ronde.

Les pieds de devant n'ont que quatre doigts : ceux de derriere en ont cinq ; ils ſont fort pointus, mais ils

n'ont pas d'ongles comme les Lézards en ont.

La *Salamandre*, non plus que le Caméléon & la Tortue, n'a aucune ouverture aux oreilles. ARISTOTE (*L. I. c.* 11.) dit que tous les animaux qui engendrent un animal vivant ont des oreilles externes, excepté le Veau marin, & les autres Cétacées. On y peut ajouter la *Salamandre* avec la Vipere, parcequ'elles engendrent aussi un animal vivant. La langue de la *Salamandre* est courte, ronde, & adhérante à la mâchoire inférieure, à-peu-près comme au Crocodile & à la Tortue, au-lieu qu'elle est longue, mince, détachée, & fendue en deux aux Lézards. PLINE (*L. X. c.* 68.) dit que les *Salamandres* n'engendrent point, & que dans leur espece il n'y a ni mâle ni femelle. Les descriptions anatomiques de la *Salamandre* de JACOBÆUS & d'autres prouvent le contraire. Voyez les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, Tome III. Part. III. p.* 80.

La *Salamandre* ne commence à se montrer qu'au printemps, & durant les grandes pluies: elle disparoît lorsque le beau temps est venu. Elle ne sort point de son trou, pendant le chaud & le froid qu'elle craint également.

La *Salamandre* est d'une nature froide: après l'avoir tenue quelque temps dans la main, on y sent un froid à-peu-près semblable à celui qu'y laisseroit un morceau de glace, mais dont une heure après il ne reste aucune impression. Cette qualité froide, qui lui est particuliere, est peut-être cause qu'on a cru qu'elle vit dans le feu; mais je le répete encore après des Observations toutes nouvelles faites en Normandie sur le Mouron, & qui m'ont été communiquées, que la *Salamandre* meurt dans le feu, quoiqu'un peu plus tard. Le Mouron, dit le Naturaliste, dans une Lettre écrite à un de ses amis, aime la fraîcheur, se retire dans les haies au pied des vieux troncs d'arbres entourés de broussailles: il se plaît à parcourir les terres nouvellement remuées, sans doute pour y trouver plus aisément des Vers, dont il fait sa principale nourriture. Cet Auteur prit un Mouron vivant il y a quelques années dans un fossé nouvellement fait: il le mit au pied de son escalier en arrivant chez lui. Il rendit par la gueule un Ver long de trois pouces, encore vivant & qui vécut plus d'une heure, quoique égratigné, apparemment par les petites dents du Mouron qui sont imperceptibles & qu'on a peine à découvrir avec la loupe. L'antipathie du Mouron avec le Crapaud est une fable. L'Observateur ajoute qu'une pluie d'orage lui fit appercevoir nombre de ces animaux qu'il mit les uns vis-à-vis des autres dans une orniere, & il les excita inutilement à se faire la guerre. Il ouvrit ensuite un de ces Mourons, & il en vit sortir une quantité de petits au nombre de cinquante, formés & colorés comme la mere, dont la peau étoit jaune & noire: ils s'agiterent & marcherent avec une vivacité surprenante. Ce Mouron femelle avoit le bout de la queue arrondi, sans piquans, & n'avoit pour toutes dents que de petites pointes formées du même os que la mâchoire, ou plutôt cette partie de mâchoire étoit en forme de scie très-fine.

La laideur & l'engourdissement de la *Salamandre*, sa tête courte, le ventre & la queue gros & larges, les doigts courts, la langue courte & épaisse, & une peau grasse; voilà, dit M. KLEIN, ce qui la distingue des Lézards. Des Auteurs ont mis le Scincus, le Cordyle & le Seps dans le genre des *Salamandres*, & non point dans celui des Lézards.

SEBA (*Tab.* 108.) a fait graver des œufs de Gekkos, qu'il dit être de vraies *Salamandres*, couverts ou enveloppés d'une espece de duvet, & il marque que des expériences certaines lui ont



appris que ces animaux déposent leurs œufs dans des lieux exposés au Soleil, dont la chaleur journaliere a la vertu de les faire éclorre avec le temps. M. KLEIN, contraire au sentiment de SEBA, assure que la *Salamandre*, comme la Vipere, met bas ses petits vivans, enveloppés d'une peau, de laquelle ils sortent successivement; ou comme le veut HONORIUS FABER, la *Salamandre* conçoit des œufs parfaits, & elle les fait sortir de son ventre, quand il est temps que les petits voyent le jour. ALDROVANDE a dit aussi la même chose en parlant du Seps.

La *Salamandre* avec les Lézards est mise par Messieurs LINNÆUS, KLEIN & BRISSON, & par tous les Naturalistes méthodistes dans la classe des amphibies. SEBA parle de plusieurs especes de *Salamandres*. Voici celles qu'il a décrites.

SALAMANDRE TACHETÉE D'EUROPE: C'est principalement en Allemagne & en Italie qu'on la trouve: elle est d'un noir de poix, entrecoupé de taches d'un noir foncé, dont les unes sont longues & les autres rondes: elle a quatre pattes courtes & épaisses; celles de devant sont fendues en quatre doigts, & celles de derriere en cinq. Ces doigts ne sont point armés d'ongles. Le ventre est long & pendant, la tête est assez grosse, & la queue est obtuse. Elle vit dans les lieux marécageux, dans les étangs, dans les marais, & quelquefois sur la terre. Cet animal ne fait point de mal à l'homme; il fuit quand on l'approche.

SALAMANDRE D'AMBOINE *portant sur la tête comme un bouclier*. Elle a la tête petite & armée d'un petit bouclier, le col gros & rond; ses oreilles sont comme celles des Lézards, avec lesquels elle paroît avoir du rapport; mais néanmoins elle a la tête & la langue de la *Salamandre*. *Thes. I. Tab.* 109. *n.* 4.

Autre SALAMANDRE D'AMBOINE *extraordinaire & comme munie sur la tête d'un double bouclier*. Elle a le derriere de la tête armé, comme le Caméléon, de deux cornes pointues. Sur la pointe de la gueule est placé un gros tubercule boutonné tout autour d'autres tubercules blanchâtres; ses yeux sont grands & cerclés d'anneaux; son col est goîtreux: il s'éleve sur le dessus du corps. Elle a une denture taillée en façon de dents de scie plus séparées sur le dos, & plus serrées sur le derriere du corps & sur la queue. Tout son corps est d'un jaune pâle, ombré d'un bleu clair, & marqueté comme par gouttes de quantité de boutons blancs, ronds, élevés, qu'on prendroit pour des Perles. On apperçoit de pareils boutons sous les yeux & autour de la mâchoire inférieure; mais on n'en voit point sur la queue qui est couverte d'écailles & entourée de quelques anneaux bleus: les cuisses, les pattes, & les doigts des pieds de cette *Salamandre* sont longs, déliés, revêtus d'assez grandes écailles bleuâtres. L'on a rapporté à SEBA que ces animaux se trouvant dispersés jettent un cri que leurs pareils répetent en maniere d'écho, & que ce cri est le signal qu'ils ont pour se rassembler. *Thes. I. Tab.* 109. *n.* 3.

SALAMANDRE AQUATIQUE DE L'ISLE DE CEYLAN: Elle a le tronc du corps bas & écrasé; ses jambes sont courtes, sa queue est longue, large, plate & flexible; de maniere qu'elle s'en sert comme d'une rame en nageant; ses côtés sont mouchetés de rouge & de noir. Le reste du corps est fauve & blanc, & relevé de taches noires. *Thes. II. Tab.* 12. *n.* 7.

SALAMANDRE AQUATIQUE D'ARABIE, ou SALAMANDRE D'ÉGYPTE, nommée aussi *Cordylus d'Egypte*. J'en ai parlé au mot CORDYLE. Cet animal, dit SEBA, est appellé quelquefois

quefois par les Arabes *Samabras*, par les Egyptiens *Salamandre-Cordylus*, & par Pline, *Salamandre étoilée d'Éthiopie* fouettant sa queue. Les Egyptiens la nomment *Cordylus*, parceque lorsqu'il tonne, elle quitte l'eau & vient sur terre, ainsi que fait le Thon, poisson marin, qu'on appelle autrement pour cette raison *Cordyla*, parcequ'on dit qu'il est si effrayé du tonnerre, qu'il se met sur le dos, & se tenant couché dans cette posture sur la surface de l'eau, on peut le prendre alors sans peine. Dans le premier Volume de son Ouvrage, Seba a donné à la Planche CI. le Lézard nommé *Cordylus*, ou *Fouette-queue*, lequel differe néanmoins & pour la grandeur, & pour la figure de la *Salamandre*. Elle lui semble approcher davantage des *Salamandres*, dites *Gekkos*, dont on trouve plusieurs sortes différentes que Seba représente à la Planche CVII. du même Tome. Il est vrai que par rapport aux pieds de devant, ces sortes de *Salamandres* ont toutes beaucoup de ressemblance avec celle de Hollande, mais la figure de leur corps en général leur est absolument particuliere.

Sa tête, par sa longueur tient davantage de celle du Lézard que de la *Salamandre*, qui l'a plus courte & plus ronde; le dessus de sa tête est couverte de mêmes écailles qui deviennent un peu plus grandes sur le nez; sa langue est large, épaisse, contenue dans sa gueule, qui est armée de plusieurs petites dents; ses oreilles sont situées derriere les mâchoires, sont profondément enfoncées dans la tête; son col est épais, court & presque goîtreux; le dessus de son corps n'a point d'écailles, mais il est lisse, mol à-peu-près comme un drap couleur d'un bleu turquin sursemé de feuilles blanchâtres. Ces feuilles sont vermeilles au milieu, & sont rangées avec une jolie symétrie jusqu'au commencement de la queue, laquelle est d'un jaune pâle, toute marquetée de taches coralines; les deux côtés de la queue ont deux especes d'ailerons, approchant comme sont ceux des poissons, & qui sont partagés en faisceaux, lesquels sont plus courts vers le haut bout, & du reste ils sont de couleur vermeille, telle qu'est celle des nageoires des Perches. Ces ailerons ainsi attachés à la queue ressemblent assez bien à ces plumets qu'on porte aux chapeaux. Ses cuisses & ses pieds sont garnis d'écailles losangées d'un bleu foncé, & mouchetées de taches vermeilles pareilles à celles de la queue. Les pieds de devant se fendent en cinq doigts, qui sont ronds, larges, munis d'ongles longs, jaunes & recourbés; les pieds de derriere sont plus gros, plus larges & plus longs que ceux de devant; ils sont d'un rouge orangé, vif, & joints à la façon des pieds d'Oies par des membranes mitoyennes, ce qui leur sert pour nager avec plus de vîtesse.

Le Pere Feuillée, dans son *Journal d'Observations Physiques & Botaniques, Tome II. p.* 319. représente une *Salamadrre* noire aquatique assez semblable de figure à celle-ci; mais fort différente pour la couleur & pour la forme de la queue. Seba a fait tirer d'après nature ce rare animal lorsqu'il l'envoya au Czar Pierre I. pour son Cabinet de Curiosités naturelles, & depuis ce temps-là il ne ne lui a pas été possible, dit-il, de faire l'acquisition d'aucune *Salamandre* de cette sorte. *Thes. II. Tab.* 103. *n.* 2.

SALAMANDRE rare de l'Isle de Saint Eustache. Les diverses especes de *Salamandres* que produit cette Isle sont fort rares & magnifiquement colorées; celle-ci est d'un gris clair, ombré de taches noirâtres jusqu'au bout de la queue; le dessus de son corps est divisé par une longue raie blanchâtre. *Thes. I. Tab.* 87. *n.* 6.

SALAMANDRE DU MEXIQUE: Elle est goîtreuse & rare; son

goître eſt d'une toute autre nature que celui de quelques Lézards nommés *Iguana*, dont j'ai parlé au mot IGUANA : il reſſemble au jabot des oiſeaux, ou à un ſac pendant, large en haut, & ſe retréciſſant en bas, au-lieu que le goître de cette *Salamandre* du Mexique eſt tout couvert de petits grains ou boutons ſemblables aux œufs de poiſſons, & n'imite pas mal les goîtres auxquels les habitans des Alpes & autres lieux pareils ſont ſujets; la couleur de ſon goître eſt d'un incarnat fort pâle, le reſte du corps eſt cendré-gris, parſemé de taches brunes. La queue faite comme celle des Lézards, eſt cerclée d'anneaux verdâtres juſqu'au milieu; l'autre moitié de la queue eſt blanchâtre juſqu'au bout. Les raies qui s'étendent ſur le ventre ſont brunes. *Theſ. II. Tab.* 20. *n* 4.

SALAMANDRE D'AMÉRIQUE *à queue fourchue :* C'eſt une eſpece bâtarde de Lézard. Le dos de cette ſorte de *Salamandre* eſt tacheté de noir & de jaune foncé, qui s'éclairciſſent un peu davantage ſur les côtés. Son corps eſt couvert de grandes écailles qui ſont diſpoſées avec ſymétrie, & formées par anneaux qui regnent pareillement ſur ſa queue fourchue; les écailles du front ſont plus grandes, & elles ſont d'un jaune pâle; celle des pattes & du col ſont plus petites. *Theſ. I. Tab.* 109. *n.* 5.

SALAMANDRE AQUATIQUE D'AMÉRIQUE : Quand il tombe une pluie chaude, cette *Salamandre* ſe porte aſſez ſouvent ſur terre, comme pour ſe refaire & prendre le plaiſir de diverſifier ſa nourriture. Sa queue eſt large, s'étend obliquement, & ne reſſemble pas mal à une rame; au moyen de laquelle cet animal nage dans l'eau; ſon ventre eſt rond & aſſez gros. Le deſſus de ſon corps eſt d'un châtain obſcur, couvert de minces écailles tachetées de noir; le deſſous eſt d'un jaune pâle varié de pluſieurs taches rouſſâtres. Sa langue, comme celle de toutes les *Salamandres*, eſt épaiſſe & courte. On trouve auſſi en Hollande, dit SEBA, cette eſpece de *Salamandre*, dont la couleur eſt deſſus le corps d'un brun foncé, & le deſſous eſt jaune, tacheté de noir. *Theſ. I. Tab.* 89. *n.* 4.

SALAMANDRE D'AMÉRIQUE, animal amphibie, mâle, qui a le derriere du corps d'un Lézard. Sa tête & ſon corps ſont tels que dans les autres *Salamandres;* mais elle reſſemble au Lézard par les pattes & par les pieds; ſa tête eſt groſſe, ramaſſée, garnie par deſſus de piquans, & couverte par deſſous d'une peau bai-brune, munie d'écailles minces qui ſont d'une couleur plus claire, toutes hériſſées comme de petites pointes. Sa langue eſt courte, blanche & épaiſſe; ſa gueule eſt armée de petites dents affilées tant à la mâchoire ſupérieure qu'à la mâchoire inférieure; ſes yeux ſont grands, noirâtres, défendus par des ſourcils cartilagineux qui s'avancent en dehors; ſes oreilles ſont très-courtes & reſſemblent à un anneau. Le conduit de l'ouie deſcend profondément vers l'intérieur de l'oreille. Le deſſous du corps eſt revêtu d'écailles de couleur ſombre, parſemées de points blancs, & de petits boutons noirâtres, rudes au toucher. Les écailles des cuiſſes, des pattes & des doigts des pieds, ſont comme dans les Lézards d'une couleur moins chargée; ſa queue, groſſe dans ſon origine, menue au bout, eſt formée par anneaux d'écailles piquantes, qui ſont d'une couleur griſe cendrée. Son ventre eſt d'un cendré gris, couvert de petites & minces écailles. *Theſ. I. Tab.* 107. *n.* 1.

SALAMANDRE D'AMÉRIQUE, animal amphibie, femelle de la précédente : Elle reſſemble beaucoup de figure à ſon mâle, excepté qu'elle a le corps plus court & marqué plus joliment; ſa tête eſt couverte de petites écailles blanches parſemées de petits boutons, ou petites

verrues hérissées de pointes. Ses yeux sont cachés sous une espece d'arcade très-propre à les défendre des injures de dehors. Le derriere de la tête est assez large, couvert d'une peau lâche & piquante par de petites épines. Tout le dessus du corps est d'un cendré obscur, raboteux par des tubercules hérissés de petites épines. Il regne sur le dos cinq grandes taches blanches, posées transversalement, formant chacune comme un amas de Perles relevées en pointes, & marquées au milieu de petites écailles minces; de plus grandes écailles pointues couvrent sa queue, formée en anneaux; ses cuisses & ses pattes sont attachées au ventre au moyen d'une peau ridée & fort lâche; son ventre est revêtu de minces écailles d'un cendré clair. Les doigts des pieds & les ongles sont faits de même que ceux des Lézards. *Thes. I. Tab.* 107. *n.* 2.

Autre SALAMANDRE D'AMÉRIQUE fort approchante du Lézard : La tête de cette *Salamandre* ressemble à celle du Caméléon; elle est revêtue jusqu'au col d'écailles uniformes : son col est d'une peau lâche formant divers plis. Le dessus du col est armé d'épines pointues qui regnent aussi en façon d'écailles de chaque côté de cette partie derriere les oreilles; le dessus du corps est d'un cendré jaune & garni de petites écailles piquantes; le ventre tire sur un cendré clair; les cuisses & les pattes sont munies d'assez grandes écailles aigues pareillement. Il en est de même de la queue, qui au reste n'est point faite en anneaux comme celles des deux *Salamandres* précédentes, mais qui a le dessus couvert d'écailles blanches. *Thes. I. Tab.* 109. *n.* 3.

Autre SALAMANDRE D'AMÉRIQUE assez ressemblante au Lézard, ayant la queue grosse, & terminée par un nœud. Elle ressemble par la tête & par les pieds à un Lézard : son corps est gros; il est revêtu par dessus d'écailles uniformes qui sont cendrées-brunes. Chacune de ces écailles, tant celles de la tête que celles de la queue & des pieds, a un côté qui est aussi de couleur brune. L'ouverture de la gueule est bordée de jaune. Les oreilles sont couvertes de poils piquans & ont une bordure semblable. Le nœud où le gros tubercule qui termine la queue est d'un bai-rouge obscur, & paroît formé comme d'un peloton de poils. On transporte de l'Amérique en Hollande, mais très-rarement, cette espece d'animal, qui tient le milieu entre le Lézard & la *Salamandre* : il a la langue grosse comme celle de la *Salamandre*. *Thes. I. Tab.* 98. *n.* 3.

SALAMANDRES DE L'ISLE DE CEYLAN, nommées dans le pays *Gekkos*. SEBA dit que les *Gekkos* sont les vraies *Salamandres* : il en donne huit especes qui lui ont été envoyées de l'Isle de Ceylan. Il y en a encore, ajoute-t-il, plusieurs especes de même genre, & qui different entr'elles, tant par la figure que pour le tacheté. Ce n'est pas la seule Isle de Ceylan qui produit ces animaux : on les trouve aussi dans divers autres endroits des Indes Orientales, principalement dans les endroits incultes, ou remplis de forêts, comme à Amboine, à Java, à Macassar, &c. suivant le témoignage de FRANÇOIS VALENTYN.

Le premier Gekko dont SEBA donne la figure, est un des plus grands qu'il ait jamais eu occasion de voir ou de rencontrer : sa tête est fort large, tout le dessus de son corps est marqueté fort joliment; car les écailles cutanées d'un roux cendré, sont hérissées d'éminences, comme autant de petits côteaux bai-bruns, qu'entrecoupent des taches blanchâtres, composées, en façon de bouquets, de plusieurs tubercules qui ressemblent à des Perles, & ornées au milieu d'un tubercule élevé au-dessus des autres; ce qui est

tout-à-fait joli à la vue. Toutes les taches marquées ſur la tête ſont plates, unies, ſans tubercules, qui ne commencent à paroître qu'autour des oreilles & ſur le col. Ses oreilles ne ſortent point en dehors, mais elles s'enfoncent dans la tête par un conduit oblong. Ses yeux ſont grands, défendus par un ſourcil oſſeux ; ſa gueule eſt obtuſe par devant ; ſes narines ſont fort ouvertes ; ſes babines ſont épaiſſes & dentelées ; ſa langue eſt groſſe, grande & large ; ſes mâchoires ſont armées de pluſieurs petites dents ; ſes cuiſſes & ſes pattes ſont couvertes d'écailles ſemblables à celles qui regnent ſur le deſſus du corps, & relevées pareillement par des tubercules ronds. Ses pieds ſe fendent en cinq doigts, munis d'ongles aux extrémités, qui ſont larges & arrondies. Son ventre eſt d'un gris clair revêtues de petites écailles minces, & de figure orbiculaire ; ſa queue eſt courte, obtuſe & raboteuſe par des tubercules dont elle eſt garnie & qui imitent des Perles. VALENTYN dit que cette eſpece de *Salamandre* paſſe pour venimeuſe ; qu'elle ſe plaît dans les eaux croupiſſantes, & que quand le temps ſe met à la pluie elle jette une bave très-dangereuſe pour un homme qui auroit le malheur d'avaler de cette eau empoiſonnée. Dès qu'il a plu, elle ſort de la taniere qu'elle habite, pour chercher à ſe nourrir de Fourmis & de Vers ; mais d'abord que la terre vient à ſe ſécher, elle retourne ſe cacher dans ſon trou. SEBA dit que pour lui il a bien de la peine à croire que le venin de ces animaux ſoit auſſi violent que le rapporte cet Auteur. *Theſ. I. Tab.* 108. *n.* 1.

Le ſecond Gekko de Ceylan eſt à queue cerclée d'anneaux compaſſés : il approche beaucoup du précédent par la figure ; mais il a la queue longue & finiſſante en pointe, comme il eſt ordinaire à preſque toutes les *Salamandres*, & cerclée d'anneaux, qui ſemblent emboités les uns dans les autres. Tout le deſſus du corps eſt couvert de petites écailles, qui ſont en partie cendrées & en partie d'un jaune pâle, marquées de taches rondes blanchâtres relevées par deſſus, reſſemblantes à des Perles, d'ailleurs ſans aucuns tubercules, qu'on apperçoit ſeulement autour du col & autour des oreilles, où ils ſont d'un bai-obſcur. Son front eſt large, revêtu de petites écailles blanches comme d'autant de Perles. Sa queue eſt joliment parſemée de taches rondes, blanches & relevées. *Theſ. I. Tab.* 108. *n.* 2.

Le troiſieme Gekko de Ceylan ne differe preſque du précédent que par ſa queue, qui n'eſt point compaſſée d'anneaux, mais qui eſt toute couverte de petites écailles blanchâtres aſſez élevées ; du reſte il eſt formé & tacheté de la même maniere. *Theſ. I. Tab.* 108. *n.* 3.

Le quatrieme Gekko que SEBA repréſente couché ſur le dos, a le commencement de ſa queue entouré de deux grands anneaux en forme d'articulations ; les écailles de tout le corps ſont blanchâtres & reſſemblent à des Perles. Le deſſus de la mâchoire inférieure eſt bordée en devant d'écailles longues & épaiſſes. SEBA a dépeint cette *Salamandre* couchée ſur le dos, pour faire voir la ſuture qui s'étend ſur le milieu du deſſous de la queue ſelon toute ſa longueur. *Theſ. I. Tab.* 108. *n.* 4.

Le cinquieme Gekko reſſemble par ſon corps maigre & délié au Gekko repréſenté ſous le *n.* 3. ſa queue, dans le milieu eſt faite en anneaux, & elle eſt garnie d'écailles à l'extrémité. En général la différence qui ſe rencontre dans ces animaux, conſiſte principalement dans la diverſité de la queue & du tacheté du reſte du corps. *Theſ. I. Tab.* 108. *n.* 5.

Le ſixieme Gekko de Ceylan a le commencement de la queue cerclé de ſix anneaux, qui s'articulent enſemble, tandis que l'autre partie de la

queue eſt couverte de minces & petites écailles, ſemblables à celles qui garniſſent tout le deſſus du corps, qui eſt auſſi parſemé de petits tubercules blancs, orbiculaires, comme d'autant de Perles. *Theſ. I. Tab.* 108. *n.* 8.

Le ſeptieme Gekko eſt à queue cerclée d'anneaux compaſſés; le gros bout de ſa queue eſt composé d'anneaux enchâſſés l'un dans l'autre, & ſon extrémité revêtue de minces & petites écailles, finit en pointe. Son col eſt entouré de deux anneaux en place de collier; ſon corps eſt marqué de points & moucheté de taches blanchâtres ſemblables à des Perles; ſes cuiſſes & ſes pattes ſont auſſi marquetées de ſemblables taches, mais plus grandes. *Theſ. I. Tab.* 108. *n.* 7.

Enfin, il y a un petit du Gekko, qui a la tête oblongue & le deſſus du corps couvert de petites écailles très-minces, parſemées de taches d'une couleur fort claire; ſa queue eſt grande, faite en anneaux, grainée comme de petites Perles qui ſemblent pointues. *Theſ. I. Tab.* 108. *n.* 8.

M. KLEIN (*Diſp. Quad. p.* 111.) parle d'une *Salamandre terreſtre* ou *ſaxatile.* Celle des Indes Orientales eſt noire & a pluſieurs taches d'un clair doré. ALDROVANDE, WURFFBAIN, RAY. & pluſieurs autres, donnent à la *Salamandre terreſtre* des taches rouſſes.

Il y a une grande *Salamandre* de l'Amérique, d'un noir ſombre, ſur un fond cendré, qui a des taches de couleur de paille ſur le corps. Selon le Pere LABAT (*Tome I. p.* 325.), on lui donne le nom de *Maboya* en Amérique.

La *Salamandre* de Quedlinbourg approche, dit M. KLEIN, de la *Salamandre Orientale* pour la variété des couleurs.

ALDROVANDE fait mention d'une *Salamandre*, qu'il nomme *Salamandra aquatica minor.* GREW parle d'une très-monſtrueuſe *Salamandre*, & HOFFMANN d'une autre qui paroît être la *Salamandre aquatique* de BESLERUS.

SLOANE (*Itin. Jam. II. p.* 334. *t.* 237. *fig.* 7. *&* 8.) parle d'une petite *Salamandre de la Jamaïque*, qui eſt brune, marquée de taches blanches, qui peut être le Mabouga du Pere DU TERTRE, *p.* 315. & de ROCHEFORT, *p.* 147.

MATHIOLE parle d'une *Salamandre aquatique*, qui eſt fort commune dans le Frioul: elle a la tête plus courte & plus ronde que la *Salamandre de terre;* ſon dos eſt noir, ſon ventre eſt roux & tout marqueté de taches jaunes: elle eſt auſſi fort hideuſe à voir.

GREW diſtingue trois eſpeces de *Salamandres.* Il appelle la premiere eſpece *Salamandre vulgaire:* elle a le tronc du corps fort épais, le muſeau obtus & ovale, les pieds de derriere très-éloignés de ceux de devant. La ſeconde eſpece a le corps menu, la tête groſſe, le muſeau menu & plus pointu que l'eſt celui de la précédente: comme elle eſt moins groſſe, elle eſt moins ventrue. La troiſieme a la queue groſſe & faite en forme de poignard; les pieds de derriere ſont plus proches de ceux de devant. PAUL WURFFBAIN, comme on l'a dit, dans un Ouvrage qu'il a donné en 1683. prouve que les *Salamandres* ſont des animaux vivipares.

La *Salamandre*, dit LÉMERY, appliquée extérieurement eſt corroſive, brûlante, & dépilatoire. Il eſt difficile de la toucher ſans ſe bleſſer les doigts. Les cendres de la *Salamandre* ſont excellentes dans la cure des ulceres ſcrophuleux: pour cet effet, on en ſaupoudre les parties affectées. On recommande la *Salamandre aquatique* en poudre pour faciliter l'évulſion des dents.

RAY (*Synop. Quad. p.* 273.), PETIVERT (*Muſ. p.* 18. *n.* 111.), & CHARLETON (*Onom.* 26.), parlent

des *Salamandres aquatiques*, & SEBA (*Thes. I. p.* 141. *t.* 89. *f.* 4. *&* 5.) de celles de l'Amérique. M. LINNÆUS (*Fauna Suec. p.* 95. *n.* 256. *&* 257.) en donne de deux especes. Il nomme la premiere *Lacerta pedibus inermibus fissis, manibus tetradactylis, plantis pentadactylis, caudâ ancipiti*; & la seconde, *Lacerta pedibus inermibus fissis, manibus tetradactylis, plantis pentadactylis, caudâ teretiusculâ.*

On distingue à la côte d'Or plusieurs especes de Lézards, parmi lesquels il y a une espece que les Blancs appellent *Salamandre :* elle se glisse dans les chambres, où elle fait la guerre à toute sorte de Vermine. BOSMAN (*Hist. Gén. des Voyages, L. IX. c.* 191. *Edit. in-*12.) s'imagine que l'opinion commune sur l'incombustibilité des *Salamandres*, vient de l'aversion que ces animaux ont pour le feu, & de la nature de leur constitution, qui est extrêmement froide.

Les Auteurs qui ont écrit sur les *Salamandres terrestres* & sur les *Salamandres aquatiques*, sont M. LINNÆUS, dans ses *Amœnitates*, *p.* 131. 133. 288. *&* 292. SEBA, *Thes. I. & II.* GESNER, *de Quad. p.* 80. ALDROVANDE, *de Quad. p.* 639. SCHWENCKFELD, *Rept. p.* 163. *Olear. Mus. p.* 9. *Tab.* 8. *fig.* 4. MATHIOLE sur DIOSCORIDE, *p.* 274. *& Tab.* 274. CHARLETON, *Exercit. p.* 28. RAY, *Quad. p.* 273. JONSTON, *Quad. p.* 194. *Tab.* 77. *fig.* 10. RONDELET, *Part. II. p.* 171. *Edit. Franç.* RUYSCH, *de Quad. p.* 137. & les autres.

SALAMANDRE, poisson des Indes Orientales, nommé en Hollandois *Salamandre Visch.* RUYSCH (*de Piscib. p.* 330. *Tab.* 17. *n.* 8.) dit qu'il ne sait pas pourquoi on a donné ce nom à ce poisson. C'est peut-être, ajoute-t-il, à cause des grandes taches qu'on lui voit des deux côtés du ventre, comme on en voit à la *Salamandre*. Ce poisson est armé de dix aiguillons sur le dos, lesquels sont joints ensemble par une membrane jaune. Il est d'un bleu clair sur le dos, & blanc sous le ventre. Ses premieres nageoires sont rousses, les dernieres sont vertes. Il a sur la tête une tache jaune, qui en descendant occupe la mâchoire inférieure, & les yeux de chaque côté.

SALAR, nom que M. ADANSON (*Hist. Nat. des Coquillages du Sénégal, p.* 97.) donne à un Coquillage operculé du genre du Rouleau. C'est la septieme & derniere espece, gravée Planche VI. *n.* 8. Elle se trouve au Sénégal aux Isles de la Magdelene. Le pied de l'animal est aussi long, & presque aussi large que sa coquille.

Son opercule est beaucoup plus petit que dans toutes les autres especes : il n'a que la huitieme partie de la longueur de l'ouverture de la coquille ; du reste il ressemble assez à la sixieme espece.

Sa coquille a un peu plus de deux pouces de longueur & une fois moins de largeur. Elle est assez mince, à-peu-près cylindrique, obtuse à son extrémité supérieure, & pointue par le bas.

On n'y compte que huit spires, dont celles qui forment le sommet sont un peu renflées ou relevées d'une petite côte au-dessus de leur milieu. Le sommet ressemble à celui de la premiere espece ; mais la partie inférieure de la premiere spire, à l'endroit où elle se replie en dessous, est relevée de sept à huit tubercules, qui deviennent insensibles dans les autres spires.

L'ouverture est plus évasée que dans les autres especes : sa longueur surpasse à peine trois fois sa plus grande largeur.

La surface extérieure de cette coquille est lisse & polie ; le fond de sa couleur est blanc, ou blanc sale, ou agathe, marqué de brun, & taché de petits points bruns plus foncés, rangés sur plusieurs lignes qui en font le tour. La disposition de ces marbrures lui a fait donner par quelques-uns le nom de *Géographie*, que d'autres ont changé en celui de *Brocard de soie*.

M. ADANSON range sous le nom de *Salar* plusieurs especes de Coquillages ; savoir le Rouleau appellé *Bro-*

card de soie, qu'il imite par sa bigarrure brune sur un fond blanc, figuré à la Planche XIII. *Lett. A. de la Conchyliologie* de M. D'ARGENVILLE, *Part. I. de l'Edit.* 1757.

La *Cochlea Geographicam Tabulam repræsentans*, de BONANNI, *Recr. p.* 157. *class.* 3. *n.* 319. du *Musæum* de KIRKER, *p.* 470. *n.* 319.

Le *Rhumbus maximus ex rufo vermiculatus, claviculâ muricatâ, ex insulâ Mauritii*, de LISTER, *Hist. Conchyl. Tab.* 747. *fig.* 41.

La *Voluta nubeculæ*, de RUMPHIUS, *Mus. p.* 103. *art.* 6. *Tab.* 31. *fig. G.*

Le *Cylindrus Moluccensis lævis, ex rufo alboque marmoratus*, de PETIVERT, *Gazoph. Vol. II. Cat.* 244. *Tab.* 98. *fig.* 8.

La *Cochlea cylindroidea, umbonata, lævis, nitens, ore elongato angustiore*, de LANGIUS, *Meth. p.* 16.

La *Cochlea longa pyriformis intorta, integra, mucronata, basi muricatâ, ex fusco maculata & vermiculata*, de GUALTIERI, *Ind. Tab. & p.* 26. *Litt. E.*

Et la *Nubecula, Tabula Geographica*, de M. KLEIN, *Tent. p.* 76. *spec.* 3. & 4.

SALIAN, oiseau du Brésil de la grandeur du Coq Turc, dit RUYSCH (*de Av. p.* 125.), d'après LAET (*Ind. Occid. L. XV. c.* 7.). Il a le bec & les jambes d'une Cigogne. Quoiqu'il ne puisse voler, il court d'une si grande vîtesse qu'un Chien de chasse ne peut l'attraper à la course.

SALICARIA, petit oiseau, dont parle GESNER, qui, selon RAY (*Synop. Av. p.* 81.) peut être la *Silerella* de BROWN; il a le ventre brun, le dos jaune, du blanc aux côtés & autour du col. Le bec est droit & menu, & ses petites jambes sont de couleur rousse.

SALICOT, ou SALICOQUE, espece d'Écrevisse de mer, dont l'usage est fort commun en plusieurs endroits, & qui n'a cependant pas les pattes faites en tenailles, mais droites & pointues. Il y en a beaucoup d'especes, qui different en grandeur & en couleur, décrites par JONSTON & par les autres Naturalistes. La chair du *Salicot*, dit M. LÉMERY (*Traité des Alimens*), est d'un bon goût, pectorale, fortifiante, & plus aisée à digérer que celle des autres Écrevisses de mer. A Paris, le *Salicot* est nommé *Chevrette*, & RONDELET (*Liv. VI. Part. II. p.* 31. *Edit. Franç.*) en parle sous le nom de *Caramot*. Voyez aux mots CHEVRETTE & CARAMOT.

SALMERIN, du Latin *Salmerinus*; en Italien *Salmerino*, & *Salamandrino*: C'est un poisson à nageoires molles, *Piscis malacopterygius*, du genre des Saumons, & nommé par ARTEDI (*Ichth. Part. V. p.* 24. *n.* 6.), *Salmo dorso fulvo, maculis luteis, caudâ bifurcatâ.* SALVIEN en parle, *f.* 102. Ce poisson a la tête ronde, le museau court, la bouche petite, garnie de dents, & les yeux ronds. Sa queue est large & fourchue: ses écailles sont petites; elles ne tombent pas aisément. Il a les nageoires & la queue de couleur rouge: le ventre & les côtés sont d'un blanc tirant sur le rouge: le dos est d'un blanc tirant sur le jaune, & marqué de taches rousses. La figure de ce poisson est ronde & oblongue. Il y a de ces poissons qui pesent jusqu'à deux livres; mais leur poids ordinaire est d'une livre. Le *Salmerin* aime les lieux froids & pierreux. Il fraye au commencement de l'été. Sa chair est tendre, & d'un très-bon goût, dit SALVIEN. Il est tout semblable au Saumon, mais plus petit. Il est commun du côté de Trente en Italie. On trouve ce poisson dans les rivieres & dans les lacs. Il a quelque chose de la Truite, & il est au moins d'aussi bon goût. Sa chair est tendre, délicieuse & courte, & n'est point du tout visqueuse. Il est même si facile à digérer, qu'il y a des Méde-

cins qui le permettent aux malades. Il ſe corrompt promptement, quand il n'eſt point ſalé, & produit à-peu-près les mêmes effets que le Saumon.

SALOVA, eſpece de Caille de l'Arabie Heureuſe. Voyez au mot CAILLE.

SALPE, ou SALPA, du Grec Σάλπη, poiſſon dont parle ATHÉNÉE. Il l'appelle *Bœuf*, parcequ'il ſe nourrit d'Algue. Selon GESNER (*de Aquat. p.* 981.), on le nomme *Sopi* à Marſeille; *Salpa* à Rome, ou *Sarpa*. Il eſt d'une médiocre grandeur: il eſt oblong, large, & ſes écailles ſont de différentes couleurs. C'eſt un poiſſon à nageoires épineuſes, *Piſcis acanthopterygius*, mis dans le rang des Spares par ARTEDI (*Ichth. Part. V. p.* 60. *n.* 7.), qui le nomme *Sparus lineis utrinque undecim aureis, parallelis, longitudinalibus*. ARISTOTE (*L. IV. c.* 8. *L. V. c.* 9. & 10. *L. VI. c.* 17. *L. VIII. c.* 2. & 13. *L. IX. c.* 37.), ÉLIEN (*L. IX. c.* 7. *p.* 516.), OPPIEN (*L. I. p.* 6.), & ATHÉNÉE (*L. VII. p.* 320.) en parlent ſous le nom de Σάλπη. OVIDE (*Hal. v.* 121.), PLINE (*L. IX. c.* 57.), CUBA (*L. III. c.* 78.), PAUL JOVE (*c.* 14. *p.* 73.), BELON (*de Piſc.*), RONDELET (*L. V. ch.* 23. *Edit. Franç.*), SALVIEN, *fol.* 119. ALDROVANDE (*L. II. c.* 21. *p.* 189.), JONSTON (*L. I. c.* 1.), CHARLETON, *p.* 141. WILLUGHBY, *p.* 316. RAY, *p.* 134. & RUYSCH (*de Piſcib. p.* 48.), en font mention ſous le nom de *Salpa*. Les Génois le nomment *Sarpa*. La *Salpe*, ou *Saupe*, ſelon RONDELET, que quelques-uns ont pris mal-à-propos pour le *Stockfiſch*, dit ce Naturaliſte, eſt un poiſſon de mer, qui fréquente les rivages. Il eſt couvert d'écailles; il vit ſolitaire, & reſſemble à la Dorade, ou plutôt au Bogue, qui eſt grand d'un pied. Il a le muſeau preſque fait comme celui d'un Muge, & la tête petite. Depuis les ouies juſqu'à la queue, ce poiſſon a pluſieurs traits dorés également éloignés les uns des autres. Ses nageoires, ou ailerons, ainſi que ſes aiguillons & ſes ouies, reſſemblent à ceux de la Dorade, & ſa queue eſt ſemblable à celle du Sargo. Ses yeux ſont dorés, ſes ſourcils ſont verds, & ſa bouche eſt petite; ſes dents entrent les unes dans les autres. Il a la toile du ventre noire, & l'eſtomac de la même couleur; les boyaux ſont larges, & pleins d'Algue & d'ordure. Son foie eſt rouge, & la veſſie du fiel s'y trouve. Son cœur eſt fait en angle. Parceque ce poiſſon ſe nourrit auſſi d'excrémens, RONDELET dit qu'on l'a nommé *Mange-merde*. ARISTOTE le met au rang des poiſſons qui entendent, & qui frayent en automne. La chair n'eſt pas agréable au goût, & elle eſt une fort mauvaiſe nourriture. Il y a un poiſſon en Languedoc, qui porte le nom de *Vergadelle*, au rapport de RONDELET, & qui reſſemble parfaitement à celui-ci, mais il eſt plus petit. Selon le même Naturaliſte (*Part. II. p.* 97. *ch.* 4. *Edit. Franç.*), ce poiſſon ſe pêche auſſi dans les étangs, ou dans les rivieres.

SALVELIN, nom qu'on donne en Allemagne, dit RAY (*Synop. Meth. Piſc. p.* 64. *n.* 7.), à un poiſſon de riviere, qui peut être l'*Umbla altera* de RONDELET, & dont parlent GESNER, *de Aquat. p.* 1201. & ALDROVANDE, *de Piſc. L. V. c.* 48. Ce poiſſon eſt noir ſur le dos, & il a des taches jaunes ſur les côtés. Le ventre & les nageoires du ventre ſont jaunes; les unes & les autres ſont d'une couleur plus ou moins pâle. Il a une ligne droite qui commence aux ouies, & finit à la queue. Les écailles ſont petites. Ce poiſſon eſt commun dans l'Autriche, & on en pêche un grand nombre proche de la ville de Lintz.

SALUZ, nom, dit RONDELET (*Part. II. p.* 134. *Edit. Franç.*), qu'on donne en Suiſſe à un poiſſon de riviere

& de lac, ſemblable au *Glanis.* Voyez ce mot.

SAM

SAME: Le même Naturaliſte nomme ainſi une eſpece de Muge, qui eſt le Κεςρεὺς d'ARISTOTE (*L. II. c.* 17. *L. IV. c.* 8. & 10. *L. V. c.* 5. 9. 10. 11. *L. VI. c.* 13. 15. 17. *L. VIII. c.* 2. 13. 19. 30.), & d'ATHÉNÉE (*L. VII. p.* 306. *L. I. p.* 4. *L. III. p.* 86.), & le Κέςρα d'OPPIEN (*L. I. p.* 5. *L. II. p.* 53.); GAZA l'a traduit par le nom de *Mugil.* Ce poiſſon à nageoires épineuſes, *Piſcis acanthopterygius*, eſt ſemblable au Cabot, dit RONDELET, *L. IX. c.* 2. *p.* 209. *Edit. Franç.* Ce Cabot eſt le Κέφαλος d'ARISTOTE (*L. V. c.* 11. *L. VI. c.* 17. *L. VIII. c.* 2. 19.), d'ÉLIEN (*L. I. c.* 3. *p.* 7. *L. XIII. c.* 19.), & d'OPPIEN (*L. I. p.* 5.), & ARTEDI (*Ichth. Part. V. p.* 52. *n.* 1.) les nomme l'un & l'autre *Mugil.* Ce poiſſon de mer ne prend d'autre nourriture que l'eau & la bourbe qu'il avale. Il ne fait aucun mal aux autres poiſſons, ſe contentant de cette ſimple nourriture, qui ne fait que paſſer dans ſon corps, & que par conſéquent il répete ſouvent ce qui lui a fait donner le nom de *Goulu* & d'*Inſatiable* par ARISTOTE, parceque ne prenant aucune nourriture ſolide, il eſt néceſſaire qu'il hume ſouvent l'eau & la bourbe, qui, comme je viens de le dire, font toute ſa nourriture. Ce poiſſon a la tête plus petite & plus pointue que le Cabot. Son foie eſt entre le rouge & le blanc. Son fiel eſt clair comme de l'eau, & ſa chair eſt plus molle, moins blanche & moins graſſe que celle du Cabot. On lui trouve des pierres dans la tête. Les femelles ſuivent les mâles dans le temps qu'elles frayent & viennent frayer à l'embouchure des rivieres. On trouve de ces poiſſons dans la Garonne, le Rhône & la Loire. On en pêche dans les étangs du Languedoc.

SAMIER, Coquillage operculé des côtes du Sénégal, qui eſt une eſpece de Pourpre à canal ſimple & échancré, qui ſe trouve ſur la pointe Septentrionale de l'Iſle de Gorée. M. ADANSON l'a fait figurer à la Planche VIII. *n.* 14. de ſon *Hiſtoire des Coquillages du Sénégal.*

Sa coquille, dit l'Auteur, eſt fort épaiſſe & fort dure; elle eſt de figure à-peu-près triangulaire, mais allongée & pointue aux deux extrémités. Sa longueur eſt double de ſa largeur, & ſa largeur n'a qu'un pouce d'étendue, ou un peu davantage.

Les ſept ſpires qui la compoſent ſont peu renflées & ſont peu diſtinguées. Sa ſurface extérieure eſt toute raboteuſe par vingt groſſes canelures longitudinales & par un grand nombre d'autres qui les traverſent en angles droits & laiſſent un petit bouton au point de leur réunion. La premiere ſpire a de plus un gros bourrelet, lequel s'éleve à côté de la levre gauche de l'ouverture, & s'étend ſur la ſeconde ſpire.

L'ouverture eſt étroite & a deux fois plus de longueur que de largeur. Son canal inférieur eſt court, fort étroit & ſans échancrure.

La levre droite eſt applatie en devant ſur le bourrelet, qui n'eſt point creux: elle eſt bordée intérieurement de cinq à ſix dents extrêmement groſſes.

La levre gauche n'a que douze ou quinze rides. A ſon extrémité ſupérieure on apperçoit un petit ombilic ſemblable à un long ſillon formé par le bourrelet qui y eſt appliqué.

Le contour de l'ouverture eſt couleur de chair: le reſte de la coquille eſt blanc, & quelquefois auſſi couleur de chair.

Ce Coquillage eſt le même que le Buccin ſingulier par ſes ſtries aurore, interrompues par de gros tubercules blancs, qui a la levre garnie de dents, & qui forme un repli, dit M. D'ARGENVILLE.

SANCLÉS, nom qu'on donne en Provence à un poiſſon que RONDELET nomme *Melet*. Voyez au mot MELET.

SANDAT, eſpece de Perche, connue en pluſieurs endroits de l'Allemagne. Voyez NAGMEUL.

SAND-CRÉEPER, nom que les Hollandois donnent à l'Ammodyte des Indes, qui eſt l'Anguille de ſable, poiſſon, dit RAY (*Synop. Piſc. p.* 154. *n.* 7.), qui devient de la grandeur d'une médiocre Morue, nommé *Coddus*. On tire ce poiſſon du ſable, proche du Cap de Bonne-Eſpérance. Outre ce poiſſon, dit le même Auteur, il y en a deux ou trois autres, qui ſe cachent dans le ſable, dont l'un eſt l'*Ammodyte* de GESNER, qui eſt le *Sand-Eels* des Anglois, & l'autre le *Tajaſica*, dont parle MARC GRAVE, *L. IV. c.* 2. Voyez AMMODYTE.

SANDERLING DE CORNOUAILLES, en Latin *Arenaria Anglorum*. ALBIN (*Tome II. n.* 74.) dit que la longueur de cet oiſeau eſt de huit pouces & demi, depuis la pointe du bec juſqu'à l'extrémité des griffes, & de huit, juſqu'à celle de la queue : la largeur, les ailes étendues, eſt de ſeize pouces ; ainſi cet oiſeau eſt plutôt long que rond. Il a le bec droit, noir & délié, & de la longueur d'un pouce. La mâchoire ſupérieure eſt un peu plus longue que celle de deſſous. La langue s'étend juſqu'à la pointe du bec. Les narines ſont oblongues & les oreilles grandes. Les cuiſſes, les pattes & les griffes ſont noires, & ce qui eſt plus digne de remarque, c'eſt qu'il lui manque le doigt de derriere : celui de devant eſt ſéparé ou déſuni des autres, depuis la naiſſance même. La tête eſt menue & bigarrée de gris de fer, de brun & de noir. Le col, le milieu du dos, les épaules & les plumes ſcapulaires ſont d'un brun charmant. Quelques-uns de ces oiſeaux ont leurs plumes tantôt blanches, tantôt noires, quelquefois noirâtres, ou couleur de frêne. La queue a ſes plumes de cette derniere couleur, & les bords en ſont blancs. Chaque aile a vingt-deux longues plumes, dont les quatre qui ſont les plus avancées en dehors ſont par-tout brunes ou preſque noires, excepté les dards, qui ſont blancs : les autres ont leurs moitiés ſupérieures, à proportion qu'elles ſe font voir au-deſſus du ſecond rang, d'un brun ſombre, & leurs moitiés inférieures blanches : quoi qu'il en ſoit, ces couleurs ne ſe partagent pas également entre les plumes en général ; car en comptant de la cinquieme, le blanc s'augmente par degrés, de façon que dans la vingtieme il occupe preſque la plume entiere : celles qui ſont immédiatement après la dixieme ont leurs pointes blanches. Le premier rang des plumes couvertes, qui ſont immédiatement près des longues plumes de l'aile, ont leurs pointes blanches, leſquelles, lorſque les ailes ſont déployées, font une raie longue & blanche qui traverſe : cette raie s'élargit de plus en plus, depuis le point où elle commence à s'étendre. Les plumes qui ſont près du ſommet de l'aile & ſur la jointure extérieure ſont toutes brunes, & preſque noires dans les mâles, ou de la même couleur que le milieu du dos. Les ailes pliées s'étendent auſſi loin, ou même plus loin que la queue, qui eſt courte, n'ayant environ que deux pouces de longueur : elle conſiſte en douze plumes. Tout le ventre & le deſſous des ailes ſont blancs comme la neige. Quelques-uns de ces oiſeaux ont la poitrine tachetée ou nuancée de brun, & quelques autres n'ont point de ces taches. Ces oiſeaux ſe tiennent ſur les côtes ſablonneuſes de la mer, & on les voit en grand nombre ſur celles de la Province de Cornouailles.

Le même Auteur parle (*Tome III. n.* 88.) d'un autre oiſeau, que les Anglois nomment *Sanderling d'arbre* ou *the Tree Widle*. Il croit que c'eſt la

femelle du précédent. Cet oiſeau, dit-il, eſt environ de la grandeur de la Bécaſſine. Il a le bec noir, les narines oblongues, la tête & le col d'un brun pâle, le dos & les ailes d'une couleur plus foncée. Les plumes longues des ailes ſont de cette même couleur, tirant beaucoup ſur le noir, & leurs bords extérieurs ſont d'un brun clair. Le ventre & les cuiſſes ſont blancs. La queue conſiſte en douze plumes, qui ſont brunes en deſſus, & blanches en deſſous. Cet oiſeau eſt chauve au-deſſus des genoux. Les jambes & les pieds ſont noirs. Le doigt de derriere eſt très-petit. Albin nous donne cette deſcription ſur un oiſeau de cette eſpece qui fut tué au bord d'un étang.

SANDILZ, nom que les Anglois donnent à l'Anguille de ſable, nommée auſſi *Ammodyte* par les Naturaliſtes, & *Tobis* par les Suédois. Voyez ANGUILLE DE SABLE.

SANGLIER *: C'eſt un Porc ſauvage, mis, ainſi que le Porc domeſtique, dans l'ordre des *Jumenta* par M. Linnæus (*Syſt. Nat.* & *Fauna Suec. p.* 12. *n.* 36.), & nommé par ce Naturaliſte, *Sus dorſo anticè ſetoſo, caudâ piloſâ.* Il eſt chez M. Brisson dans l'ordre ſeptieme de ſes Quadrupedes: il le nomme, *p.* 108 *Sus caudatus, auriculis brevibus, ſubrotundis, caudâ piloſâ.* M. Klein (*Diſp. Quad. p.* 251.) place le *Sanglier*, le Cochon domeſtique, le Babi-Roſſa, ou Babi-Roeſa, &c. dans la famille des Dichelons. Le *Sanglier* eſt à-peu-près de la grandeur du Cochon domeſtique. Il a les dents canines, appellées en François *défenſes*, beaucoup plus longues. Il a les oreilles plus courtes, plus arrondies & noires, ainſi que les pieds & la queue. Tout le reſte de ſon corps eſt couvert de poils roides & noirs, mêlés d'un peu de blanchâtre. Cet animal ſe retire dans les forêts, ſans ſe laiſſer jamais apprivoiſer. Il a les yeux furieux, & quatre dents ou défenſes, dont les deux d'en haut ne ſervent qu'à éguiſer les deux de la barre de deſſous, qui percent tous ceux que l'animal peut atteindre: celles-ci ſortent de ſa gueule & ſe tournent en demi-cercle. Le *Sanglier* éventre les Chiens & les Chevaux avec ſes défenſes. Il ſe nourrit d'herbes, de Figues, de Glands & de Pommes. A ſix ans on l'appelle *grand Sanglier*, & à ſept *grand vieux Sanglier*. La chaſſe de cet animal ſe fait en beaucoup de manieres. La premiere eſt à force, c'eſt-à-dire par les Chiens de meute & à force de relais. On a peine à forcer les *grands vieux Sangliers*, parcequ'ils courent long-temps, & qu'à la fin ils ſe jettent dans les étangs, où ils demeurent enfoncés dans la bourbe, ſans qu'on puiſſe les y aller attaquer. Quand on attaque les *grands vieux Sangliers*, on ſe ſert de charriots chargés d'Arquebuſiers, qu'on poſe dans les paſſages pour le tirer. Il n'y a perſonne qui oſe demeurer à pied, parceque ces animaux accourent au bruit & à la voix des perſonnes, & qu'ils font de grandes bleſſures, s'ils ne les déchirent. Ils ſont à craindre, ſur-tout dans le tiers ou quart an, c'eſt-à-dire à trois ou quatre ans; mais en vieilliſſant, ils deviennent mirés, & leurs défenſes étant tournées, elles ne coupent plus. On chaſſe encore le *Sanglier* en mettant des Lévriers derriere une toile faite exprès, à bon vent ſur les côtés, & de gros Lévriers au fond. Dès que le *Sanglier* ſort, on lui donne une leſſe d'un côté: il veut fuir de l'autre, où il en trouve encore une, ce qui l'engage à vouloir ſe ſau-

* Cet animal eſt nommé en Hébreu *Chazir*; en Chaldéen, *Chazira*; en Syriaque, *Chaziro*; en Grec Κάπρος; en Latin *Aper*; en Anglois *Wild-Suine*, ou *Wild-Boar*; en Allemand, *Wild-Schweein*; en Suédois, *Will-Svin*; en Eſpagnol *Puerco ſylveſtre*, *Puerco montes*, ou *Javali*; en Italien *Porco ſylvatico*, *Cinghiale*, ou *Cinghiare*; en Illyrien, *Weprz.* La femelle du *Sanglier* ſe nomme en François *Laye*, & ſon petit, *Marcaſſin.*

ver au milieu : c'est-là qu'il trouve les gros Lévriers en tête, qui l'arrêtent jusqu'à ce que les Chasseurs l'ayent tué à coups d'épée.

On chasse encore le *Sanglier* avec des Chiens, que l'on appelle *Abboyeurs*. Ils guettent dans les grands bois, & ayant trouvé la bête, ils abboyent, sans approcher ; ils fuient dès que le *Sanglier* court sur eux : cependant les Arquebusiers qui se coulent à l'entour le tirent, & jamais les Abboyeurs ne le laissent, qu'il ne soit tué. Si on chasse une femelle, on a la ruse de ramasser tous ses petits Marcassins dans un buisson fort épais, à l'autre bout de la forêt, sans plus approcher du lieu où elle a mis ses petits. S'ils sont assez grands pour la suivre, elle se met à leur tête & s'en va à dix lieues de-là sans tourner, passant par les plaines, côteaux, rivieres, marais & bois avec sa troupe.

Les femelles sont appellées *Layes*. Elles entrent en rut en Décembre & en Janvier, & portent quatre mois & une semaine, ainsi que les Truies communes. En ce temps elles se recelent fort & on a beaucoup de peine à les trouver.

Le *Sanglier*, dit M. Lémery (*Traité des Alimens*), doit être choisi jeune, gras, & d'une chair tendre & ferme. Celui qui est pris à la chasse & qui a été fortement agité n'en vaut que mieux pour le goût & pour la santé. Il est beaucoup moins humide que le Cochon ordinaire par rapport à l'exercice & aux alimens dont il use : c'est ce qui fait que sa chair est aussi moins visqueuse, plus agréable & plus aisée à digérer. Elle nourrit beaucoup, parcequ'elle abonde en sucs huileux & balsamiques. Elle convient en hiver aux jeunes gens d'un tempérament chaud & bilieux, à ceux qui ont un bon estomac & aux personnes qui fatiguent beaucoup, parcequ'étant compacte & resserrée en ses parties, elle a besoin d'un estomac qui soit fort pour la digérer. D'ailleurs comme les personnes accoutumées à un grand exercice de corps perdent beaucoup de leur propre substance, il leur faut un aliment grossier, qui demeure long-temps attaché aux parties & qui se dissipe difficilement. Quant aux personnes oisives & délicates, elles doivent s'en abstenir. La chair de tout *Sanglier* n'est pas également bonne. Ceux qui sont renfermés dans les Parcs ne sont pas si bons que ceux qui ont la liberté de courir par-tout & qui vivent de racines, de froment & de tous les fruits qu'ils trouvent dans la terre. On fait grand cas en cuisine des jeunes *Sangliers*, qu'on appelle *Marcassins*.

SANGLIER DES INDES ORIENTALES. Voyez BABIROESA.

SANGLIER DU MEXIQUE. Voyez TAJACU.

Les *Sangliers* qui passent avec raison pour des bêtes voraces, n'ont pas à la côte d'Or tant de férocité qu'en Europe, mais ils y sont rares ; cependant Bosman en ayant mangé a trouvé leur chair tendre & délicieuse. La graisse, dit-il, en est extrêmement délicate. Barbot qui en juge de même ajoute que tout le pays à l'Est, vers le golfe de la Guinée, contient un si grand nombre de ces animaux, qu'on en trouve des troupeaux de trois ou quatre cents. La chasse en est agréable, parcequ'ils sont fort légers à la course. Les Negres de Mina les appellent *Parpor* : dans d'autres lieux on les nomme *Koctokon*.

Les *Sangliers* de la Gambra & du Sénégal sont fort gros, suivant ce que nous en apprend Jobson. Leur couleur est un bleu foncé. Ils sont armés de longues défenses & fournis d'une longue queue touffue, qu'ils tiennent presque toujours levée. Les habitans parlent beaucoup de leur adresse & de leur férocité. Ils les tuent pour prendre leur peau, qu'ils apportent aux Comptoirs Anglois. Jobson (*Hist.*

Gén. des Voyages, *L. VII.*) en vit une de quatorze pieds de longueur, dont la couleur étoit brune & rayée de blanc. La chair des *Sangliers* du Sénégal est plus blanche que celle des *Sangliers* d'Europe; mais fort inférieure pour le goût.

Les *Sangliers* du Royaume de Congo & d'Angola, suivant DAPPER (*Descript. de l'Afrique*), ont deux monstrueuses défenses. Les Negres les appellent *Enguttos*. Ces animaux déchirent tout ce qu'ils attaquent. Il n'y a point de bêtes farouches, qui causent tant d'épouvante aux Negres; car ils tremblent à leur approche.

On prétend que la râpure de leurs défenses, étant avalée dans quelque liqueur, est un antidote infaillible. Les Portugais en font usage; ils prétendent même qu'une pierre frottée contre leurs dents communique à l'eau une vertu admirable contre la fievre. Ils ajoutent que le *Sanglier* lui-même rétablit sa santé en frottant sa langue & ses dents contre une pierre. Voyez l'*Histoire Générale des Voyages*, *L. XIII. p.* 244.

Les *Sangliers* sont en grand nombre à la Chine. Ils sont aussi fort communs dans les bois & dans les plaines de Tartarie. On reconnoît leurs traces, à la terre qu'ils remuent pour trouver des racines, dont ils font leur nourriture.

Outre les Naturalistes ci-dessus cités, qui ont écrit sur le *Sanglier*, on peut encore consulter GESNER, *Quad. p.* 146. ALDROVANDE, *Bisul. p.* 1013. CHARLETON, *Onom. p.* 11. JONSTON, *Quad. p.* 74. RAY, *Synop. Quad. p.* 96. RUYSCH, *de Quad.* & les autres.

SANGLIER, sorte de poisson mis dans le genre de ceux que les Latins nomment *Zeus*, & que l'on comprend sous la dénomination générique Latine, *ex genere Zeorum*. Ce poisson est couvert d'écailles fort dures. Il a le corps velu, & presque rond, avec un museau qui approche beaucoup de celui du Cochon. ARTEDI (*Ichth. Part. V. p.* 78. *n.* 3.) le nomme *Zeus totus rubens*, *caudâ æquali*, *rostro sursùm reflexo*. C'est le Κάπρος d'ARISTOTE (*L. II. c.* 13. *L. IV. c.* 5.) & d'ATHÉNÉE (*L. VIII. p.* 331.), & l'*Aper* de GAZA sur ARISTOTE, de même que celui de GESNER (*de Aquat.*), d'ALDROVANDE (*L. III. c.* 12. *p.* 297.), de JONSTON (*L. I. c.* 1.), de WILLUGHBY, *p.* 296. & de RAY, *p.* 99. On le nomme à Rome *Riundo*, & à Gênes *Strivale*. RONDELET (*L. V. c.* 27. *p.* 141. *Edit. Franç.*) dit que ce poisson est fort rare. Ses yeux sont grands. Il a sur le dos des aiguillons durs & pointus; ils sont droits comme de la soie. Les premiers sont courts, & ceux du milieu longs; les derniers sont plus petits que ceux-ci, & plus longs que les premiers. Il a deux ailerons proche des ouies, & deux autres au ventre, garnis de forts aiguillons: après l'anus sont trois autres aiguillons courts & pointus. Sa queue est unie, & lui sert de nageoire.

Il y a un autre poisson qu'ARISTOTE nomme Καπρίσκος, différent de celui-ci, qui a des dents, au-lieu que le *Sanglier de mer* n'en a point. C'est le même poisson que le *Porc marin*. Voyez ce mot.

Il y a aussi un poisson extraordinaire dans l'Isle de Madagascar, selon le rapport de plusieurs Voyageurs, auquel on donne le nom de *Sanglier de mer*. FLACOURT dit en avoir vu un de la grosseur d'un Bœuf, & sans écailles, mais velu comme un Sanglier de terre, ou Porc sauvage, qui avoit un trou sur la tête, & une nageoire sur le dos. Les pieds de ce poisson étoient faits comme ceux des Crocodiles. Il avoit des yeux fort petits, & environ cinquante dents de chaque côté de la gueule, qui étoient aussi grosses que les doigts d'un homme. La queue de ce Monstre marin étoit velue & de la longueur d'une brasse, qui diminuoit en pointe. Il étoit mort

proche du Fort Dauphin, où la mer l'avoit jetté, & il commençoit à sentir si mauvais que personne n'osa l'écorcher.

SANGSUE*: M. LINNÆUS qui met cet insecte aquatique dans le rang des Reptiles, en donne quatre différentes especes. Il nomme la premiere (*Fauna Suec. p.* 364. *n.* 1272.), *Hirudo depressa fusca, margine laterali flavo.* C'est celle dont parle RAY (*Inf.* 3.), & qui est très-commune en Angleterre. Les Suédois la nomment *Snigel.* Elle se trouve dans les eaux de marais & dans les fossés.

Le savant Naturaliste Suédois nomme la seconde espece (*n.* 1273.), *Hirudo depressa nigra, abdomine subcinereo.* Cette espece de *Sangsue*, qui se trouve dans toutes sortes d'eaux, est noire sur le dos.

La troisieme espece, qui se trouve sous les pierres dans les eaux, & en assez grande quantité, est nommée par le même Auteur (*n.* 1274.), *Hirudo depressa alba, lateribus acutis.* Il en est parlé dans le *Voyage de Gothlande*, *p.* 182. & 250.

La quatrieme espece, que M. LINNÆUS nomme (*n.* 1275.) *Hirudo teres, extremitatibus dilatatis*, & M. FRISCH (*Germ.* 5. *p.* 25. *t.* 11.), *Hirudo ore caudâque amplis*, s'attache par la bouche & par la queue sur les poissons.

RONDELET & d'autres Naturalistes ne reconnoissent que deux sortes de *Sangsues;* l'une qui vit dans la mer, & l'autre qui se trouve dans les eaux bourbeuses des ruisseaux, rivieres, étangs, &c. Commençons par celle-ci dont on fait un si grand usage en Médecine, & rapportons ce qu'en ont écrit différens Auteurs.

SANGSUE *qui se trouve dans les eaux bourbeuses.* SWAMMERDAM dit que l'on trouve des *Sangsues* de différentes grandeurs. Selon REDI, on peut être certain que dans les deux sexes des Limaces, soit de terre, soit de mer, aussi-bien que dans les deux sexes des Limaçons de terre à coquilles, les parties de la génération sont parfaitement semblables, & que les mâles & les femelles des *Sangsues* ont peut-être la même conformité dans ces organes; du moins, ajoute le même REDI, je les ai trouvés tels dans toutes les *Sangsues* que j'ai disséqueés. Il ne prétend pas décider s'il peut se trouver ou non des *Sangsues* dans lesquelles ces parties soient différemment conformées; mais il marque n'y avoir jamais trouvé de différence, & ce qu'il avance des *Sangsues* d'eau douce, il l'assure de même des *Sangsues* de mer. Il dit avoir toujours trouvé les organes de la génération parfaitement semblables dans tous les individus de chacune de ces deux especes, quoique ces organes, aussi-bien que les conduits des alimens, soient très-différens d'une espece à l'autre. REDI n'est pas le seul qui avance que, comme les Limaçons & les Limaces, la *Sangsue* est hermaphrodite. LÉMERY le dit aussi, & plusieurs autres.

Les Auteurs de la *Suite de la Matiere Médicale*, avec tous les Modernes, ont reconnu que la *Sangsue* est vivipare comme l'Anguille. C'est un insecte aquatique, sans pieds, sans nageoires, & sans arêtes. Il a la figure d'un gros Ver, long comme le petit doigt, marqueté de points & de lignes. Sa peau est composée d'anneaux par le moyen desquels elle nage dans l'eau. Elle se contracte tellement hors de l'eau, quand on la touche, qu'elle n'a gueres plus d'un pouce de lon-

* Cet insecte est nommé en Hébreu *Aloukah*, du verbe *Alaxa* en Arabe, qui signifie *être suspendu*, parceque la *Sangsue* se suspend aux parties où elle s'attache. Elle porte en Grec le nom de Βδέλλα, & en Latin celui d'*Hirudo*, *ab hærendo*, parcequ'elle s'attache au corps des animaux, & celui de *Sanguisuga*, *à sanguine sugendo*, parcequ'elle leur suce le sang. Les François l'appellent *Sangsue*, comme qui diroit *Suce-sang*.

gueur ; alors on y apperçoit des éminences & des tubercules. Son dos est de couleur brune-noirâtre, ayant des deux côtés une ligne d'un blanc jaunâtre, parsemée ordinairement de petits points noirâtres : son ventre est aussi marqueté de taches qui sont de couleur blanche-jaunâtre. On lui trouve à la tête l'ouverture de la bouche, située entre les deux levres, & composée, comme elle, de fibres très-souples, moyennant quoi elle prend toutes les formes convenables au besoin de l'animal : cette ouverture est triangulaire, & armée de trois dents très-aigues & assez fortes, capables de percer non-seulement la peau d'un homme, mais même celle d'un Cheval, ou d'un Bœuf ; c'est comme un instrument à trois tranchans, qui fait trois plaies à la fois. On voit distinctement les trois plaies marquées sur la peau, au bout de trois à quatre jours, lorsque le gonflement est passé.

M. Morand, célebre Chirurgien & Membre distingué de l'Académie Royale des Sciences, a découvert dans le fond de la bouche de la *Sangsue* un mammelon très-apparent, d'une chair assez ferme, un peu flottant, auquel il assigne l'office d'une langue, qui fait le piston, & sert à sucer le sang coulant de la triple plaie, pendant que la partie de la bouche continue aux levres fait le corps de la pompe. Ensuite se présente le pharynx, dont les fibres circulaires resserrent le canal & déterminent vers l'estomac le sang qui vient d'être pompé. Ce sang rentre alors dans une poche membraneuse, qui sert d'estomac & d'intestins à la *Sangsue*, & qui occupe intérieurement une grande partie du reste de son corps. Si l'on introduit de l'air dans cette partie par la bouche de la *Sangsue*, l'air entre dans un tuyau droit qui est au centre, & qui s'ouvre des deux côtés dans les sacs ou cellules bien plus larges que le tuyau principal. Tout cet organe est fait d'une membrane bien mince, jusques vers la queue de l'animal, où la membrane est fortifiée de quelques fibres circulaires fort distinctes, dont quelques-unes sont spirales. Si l'on fait de ces sacs autant d'estomacs, on en pourra compter jusqu'à vingt-quatre dans une *Sangsue* assez grosse.

Il y a grande apparence que le sang sucé par la *Sangsue* séjourne longtemps dans ces réservoirs, comme une provision de nourriture : on a du moins la preuve qu'il y reste plusieurs mois presqu'entierement caillé, plus noir que dans l'état naturel, & sans aucune mauvaise odeur ; & comme le sang d'un animal quelconque est le résultat de la nourriture qu'il a digérée, on pourroit croire que la *Sangsue* ne vivant que de sang, n'a pas besoin d'une grande dépuration de la matiere qui lui sert de nourriture : au moins est-il vrai qu'on ne lui connoît point d'anus, ou d'ouverture qui en fasse la fonction, & s'il est absolument nécessaire que quelques parties hétérogenes s'en séparent, apparemment que cela se fait par une transpiration perpétuelle au travers de sa peau, sur laquelle il s'amasse une matiere gluante, qui s'épaissit par degrés & se sépare par filamens dans l'eau, où l'on conserve les *Sangsues*. Comme cette matiere en se délayant dans l'eau ne forme que de petits lambeaux déchiquetés, M. Morand a mis des *Sangsues* dans de l'huile & les y a laissées plusieurs jours. Elles y ont vécu, & lorsqu'il les a remises dans l'eau, elles ont quitté une pellicule, qui représentoit alors une dépouille entiere de l'animal, comme feroit la peau d'une Anguille. On voit à l'occasion de cette expérience qu'il n'en est pas des *Sangsues* comme des Vers terrestres, & qu'elles n'ont pas leurs trachées à la surface extérieure du corps. Il est vrai-semblable qu'elles respirent par la bouche ; mais il ne paroît pas facile de décider quelle partie leur sert de poumons : tout

ce qu'on a pu jusqu'à présent apprendre sur cela, c'est qu'elles ont certains mouvemens qui répondent à ceux de la respiration; car ces mouvemens sont alternatifs & isochrones, c'est-à-dire qu'ils se font toujours à temps égaux, quoiqu'ils puissent dans une atmosphere plus ou moins chaude, devenir plus ou moins vifs.

A ces Observations de M. Morand sur la *Sangsue*, les Auteurs de la *Suite de la Matiere Médicale* ajoutent ce qui suit. La *Sangsue*, disent-ils, en ouvrant la bouche, l'applique comme une ventouse à l'endroit qu'elle veut piquer: elle plonge alors un instrument tricuspidal ou à trois pointes, comme il a été dit ci-dessus, avec lequel elle fait trois plaies à la fois. Le sang coule & il passe de la bouche dans l'estomac, à l'extrémité duquel il y a un sphincter, qui s'ouvre pour le laisser passer dans le canal intestinal, composé de deux parties d'une substance différente, de sorte qu'on peut regarder la premiere portion comme un intestin grêle, & la seconde comme un gros intestin, qui va se terminer à l'anus. De plus il y a entre ces deux portions un autre sphincter, qui les sépare l'une de l'autre, de façon que le tout, composé de l'estomac & des deux portions d'intestin, doit être considéré comme un canal continu, qui s'étend en droite ligne de la bouche à l'anus, & qui est séparé par deux sphincters. On apperçoit aussi le long du canal intestinal un corps vésiculaire, couché de chaque côté & composé de douze vésicules de part & d'autre. Ces vésicules paroissent remplies d'eau dans les *Sangsues* qui sont conservées dans l'eau ou qu'on vient de pêcher; mais après qu'elles ont tiré le sang de quelqu'un, les mêmes vésicules paroissent remplies de sang, quoiqu'on ne sache pas encore par quels vaisseaux ce sang y entre, & par où il en sort.

Entre les *Sangsues* d'eau douce, on remarque des différences en figure, en couleur & en grosseur. Ce sont, outre la *Sangsue* de mer, les différentes especes de *Sangsues* d'eau douce, dont j'ai donné la notice d'après M. Linnæus. Albert le Grand dit qu'il y a des *Sangsues* d'eau douce noires, qui ont des taches rouges sur le dos, & quelquefois ridées. En Suisse les petites sont noires: les grandes sont vertes, avec des taches noires semées çà & là.

Nieremberg parle d'une espece de *Sangsue* fort dangereuse, qui vit parmi les herbes & les arbres des montagnes. Elle est longue d'un demi-doigt & fort menue. Elle attaque les passans, leur suce le sang & ne les quitte point qu'elle n'en soit remplie: alors elle tombe d'elle-même & ne fait point de mal. Ainsi, comme il a été dit, entre les *Sangsues* d'eau douce, on remarque des différences en figure, en couleur & en grosseur. Les plus grandes sont appellées *Sangsues de Cheval*, parcequ'on prétend qu'il n'en faut que neuf pour faire mourir un Cheval, en lui suçant tout son sang.

En général les *Sangsues* durent plusieurs mois, même sans nourriture, dans de l'eau douce, soit de pluie, soit de riviere, ou de marais; mais on observe que si on ne leur donne que de l'eau toute pure, elles sont moins vives. Elles se passent mal aisément de terre, soit qu'elles s'en nourrissent en partie, ou que la terre leur procure la commodité de nettoyer leur peau des excrémens muqueux qui s'y attachent. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que ces animaux coupés en travers vivent plusieurs semaines & même plusieurs mois sans paroître moins vigoureux, ni cesser de mouvoir les parties séparées. Quand une *Sangsue* veut percer la peau & la chair d'un animal ou d'un homme, pour en sucer le sang, elle s'affermit sur sa queue, tenant son ventre libre & dégagé: alors elle y applique

applique l'ouverture triangulaire de sa bouche, où sont renfermées ses trois pointes ou tranchans, qu'elle enfonce si avant, qu'on ne sauroit presque l'en arracher. De-là vient que si on l'arrache de force, elle laisse souvent ses pointes dans la chair, ce qui cause une inflammation, suivie de suppuration, & fait accuser à tort l'animal d'être venimeux, tandis que tout le mal dépend des instrumens tranchans qu'il a laissés. Les *Sangsues* font une plaie plus aigue & plus sensible hors de l'eau que dans l'eau; car dans l'eau elle fait souvent moins de mal que la morsure d'une Puce, & cependant le sang en coule plus long-temps, sans que les gros vaisseaux soient ouverts. Elles n'affectent point d'ouvrir les arteres pour se nourrir du sang le plus pur, comme quelques-uns se l'imaginent; mais elles piquent indistinctement tous les vaisseaux sanguins, affamées ou non. Quelquefois le sang coule pendant six heures & même vingt-quatre heures, sur-tout dans une eau tiede d'étang, de fossé ou de marais, où les pieds sont échauffés: aussi est-il arrivé que des personnes étant tombées la nuit dans un étang plein de *Sangsues*, y ont péri en perdant tout leur sang.

Le Docteur SAMUEL SEDELIUS, Médecin de Grunberg dans la basse Silésie, rapporte dans les *Éphémérides des Curieux de la Nature*, *Déc. II. ann.* 2. 1683. *Observ.* 142. qu'une jeune fille agée de neuf ans, d'un Bourg près de la Ville de Bomst, dans la grande Pologne, qui gardoit des troupeaux à la campagne, ayant apperçu dans le grand chemin qui conduit à la Ville, un Soldat d'un régiment Polonois, qui lui paroissoit venir à elle à grands pas, effrayée au dernier point de cette rencontre, s'enfuit avec précipitation & s'alla cacher dans un marais voisin, parmi des arbres. Ce marais étant rempli de *Sangsues*, elles s'attacherent en si grande quantité aux pieds & aux jambes nues de cette jeune fille, qu'à force de lui sucer le sang elles la firent mourir.

Une *Sangsue*, qui auparavant ne pesoit qu'un scrupule ou un demi-gros, pesera bien trois gros & plus, lorsqu'elle est pleine de sang. DILENNIUS remarque comme une chose singuliere qu'une *Sangsue* coupée par morceaux, se remue dans l'eau, & que sa blessure se consolide, avec cette différence que les parties qui regardent la queue ne survivent pas aussi long-temps que celles du côté où est la tête, car de ces dernieres il en a gardé pendant plus de cinq mois, au-lieu que la partie inférieure quoique plus longue, s'est trouvée morte & pourrie au bout de cinq semaines. Selon le même Auteur, la *Sangsue* devroit plutôt être mise au rang des animaux amphibies que parmi les aquatiques, vu qu'elle peut vivre long-temps hors de l'eau.

Le sel est un poison pour la *Sangsue*; car il la fait mourir en moins d'une demi-heure dans les convulsions. L'esprit de cornes de Cerf ne lui est pas moins contraire, ainsi que la cendre ordinaire, la cendre gravelée, l'esprit & l'huile de vitriol, l'huile de tartre par défaillance, le poivre & les liqueurs acides. Les oiseaux & les poissons lui font aussi la guerre, comme les Anguilles, les Lamproies & les Lamproyons, les Hirondelles de mer, & plusieurs autres oiseaux de riviere ou de marécage.

Quant à l'usage des *Sangsues*, disent les Auteurs de la *Suite de la Matiere Médicale*, il n'est pas impossible que les Anciens ayent appris de ces insectes cette maniere de tirer du sang; car tout le monde sait que lorsque les Chevaux sont attirés au printemps par l'herbe verte dans les étangs & les rivieres, de grosses *Sangsues* que nous avons déjà dit qu'on appelloit pour cela *Sangsues de Chevaux*, s'attachent à leurs jambes & à leurs flancs, leur percent une veine, leur procurent une hémorrhagie abondante, & qu'ils en

deviennent plus ſains & plus vigoureux. Themison eſt le premier des Médecins qui en ait fait mention. Hippocrate n'en a point parlé, & Cælius Aurelianus n'en dit rien dans les extraits qu'il a faits des écrits de ceux qui ont pratiqué la Médecine depuis Hippocrate juſqu'à Themison. Les Diſciples de Themison ſe ſervoient de *Sangſues* en pluſieurs occaſions. Ils appliquoient quelquefois les ventouſes à la partie d'où les *Sangſues* s'étoient détachées, pour en tirer une plus grande quantité de ſang. Galien ne fait aucune mention de ce remede. Il y a apparence qu'on doit aux payſans la découverte de ſon uſage.

Aujourd'hui perſonne n'ignore l'uſage des *Sangſues* en Médecine. Elles ſervent à ſucer le ſang; mais pour qu'elles le faſſent bien, il faut les laiſſer dégorger & jeûner quelques jours dans de l'eau claire avant que de s'en ſervir, afin qu'étant affamées, elles s'attachent plus vîte aux endroits du corps où l'on a intention de les placer. Quand elles ont ſucé le ſang & qu'elles en ſont gorgées, elles ſe retirent quelquefois d'elles-mêmes; mais bien ſouvent elles reſtent trop long-temps ſur la veine qu'elles ont ouverte, & alors on eſt obligé de répandre deſſus un peu de ſel commun pulvériſé, ce qui les irrite, les fait entrer en convulſion & leur fait lâcher priſe. Les vues que les Médecins ont en ſe ſervant des *Sangſues*, ſont de diminuer la trop grande quantité de ſang, qui s'accumule ſur une partie ou dans ſon voiſinage, & par-là en détourner la fluxion, ou l'empêcher de ſe former. Ainſi on les applique avec ſuccès aux hémorrhoïdes gonflées & douloureuſes, pour les dégorger d'un ſang épaiſſi qui ſurcharge ces vaiſſeaux; au front, pour les migraines invétérées; aux gencives, dans les fluxions ſur les dents, & même à l'orifice interne de la matrice, pour y rétablir le cours des regles ou ſupprimé ou pareſſeux. On trouve dans les *Ephémérides d'Allemagne* pluſieurs Obſervations à ce ſujet du Docteur Samuel Ledelius, *Déc. II. ann.* 4. *p.* 51. Il paroît que l'application des *Sangſues* lui avoit réuſſi dans tous les cas que nous venons d'expoſer. Le Docteur Langelot, premier Médecin du Duc de Holſtein & de Sleſwick, rapporte auſſi (*Déc. II. ann.* 6. *&* 7. *Obſerv.* 9. *p.* 19.), que deux perſonnes de ſa connoiſſance, après avoir tenté en vain bien des remedes contre des maux de tête ſi violens, qu'ils leur ôtoient la raiſon, n'avoient pu être ſoulagées que par l'application des *Sangſues* aux arteres temporales, laquelle les avoit guéries comme par enchantement; qu'une de ces mêmes perſonnes ayant été attaquée dans la ſuite d'une fluxion ſur la langue, qui la lui avoit groſſie de moitié, en ſorte qu'elle étoit prête d'être ſuffoquée, s'étoit encore tirée d'affaire en ſe faiſant appliquer à la langue quelques *Sangſues*. Voyez le *Tome III.* des *Collections Académiques*, *p.* 254. où ces deux guériſons ſont rapportées. Il n'eſt donc pas douteux que ces inſectes ne ſoient fort utiles en divers cas: leur uſage néanmoins demande quelques attentions. Comme il y en a de pluſieurs eſpeces, dont quelques-unes ſont réputées venimeuſes, & dont la morſure eſt ſuivie de fâcheux accidens, comme d'inflammation, & même de fiſtule ou de gangrene, il faut les ſavoir choiſir, & ne les pas prendre indifféremment. Celles dont on ſe ſert en Chirurgie doivent être petites, ayant la tête menue, le dos rayé de couleurs verte & jaune, & le ventre rougeâtre: elles doivent auſſi avoir été priſes dans des eaux claires, courantes & bien vives. On les applique ordinairement en les tenant entre les doigts; mais comme elles ſont fort gliſſantes, & qu'elles peuvent s'échapper & s'introduire, ſoit dans l'anus, lorſqu'on les applique aux vaiſſeaux hémorrhoïdaux, ſoit dans l'œſophage,

lorſqu'on les applique aux gencives ou à la langue, il ſeroit plus prudent de les engager dans un petit tuyau de bois ou de roſeau, ouvert par les deux bouts, afin de les aſſujettir ; car il eſt arrivé quelquefois qu'elles ſe ſont gliſſées dans le *rectum*, où leur ſéjour a été ſuivi de ſymptômes fâcheux. Pluſieurs en ayant avalé ont été travaillés de cruels accidens, juſqu'à ce qu'ils les ayent eu rejettées, parceque ces inſectes s'attachent aux veines de l'eſtomac, & les mordant continuellement irritent ce viſcere & occaſionnent la cardialgie.

Mais LÉMERY, dans ſon *Dictionnaire des Drogues ſimples*, penſe que le remede qu'on pourroit apporter à cet accident, ſeroit de faire boire à la perſonne de l'eau ſalée, parcequ'on ſait par expérience que le ſel irrite les *Sangſues* & leur fait lâcher priſe, & qu'il faudroit enſuite purger le malade avec le Mercure doux, ou quelqu'autre préparation mercurielle. Cette méthode nous paroît fort bonne, diſent les Auteurs de la *Suite de la Matiere Médicale*, & elle peut avoir lieu en pluſieurs occaſions; car le Docteur SWINGER rapporte dans les *Éphémérides d'Allemagne*, *Centuries VII. & VIII. p.* 59. avoir traité une perſonne qui avoit bu, en faiſant voyage, de l'eau qu'elle avoit trouvée ſur ſa route, & où il y avoit de petites *Sangſues*. Il dit même l'avoir guérie en la faiſant vomir avec de l'Émétique ; ce qui lui avoit fait rejetter les *Sangſues*, qui avoient fort groſſi depuis quelques mois qu'elle les portoit dans ſon eſtomac, où elles lui cauſoient des douleurs inſupportables. Il ajoute enſuite qu'il termina la cure en lui faiſant uſer pendant quelque temps d'une décoction vulnéraire, moyennant quoi le malade avoit repris ſon embonpoint, & n'avoit plus ſouffert aucune douleur.

On a pluſieurs Obſervations de pareils accidens, & l'on voit par-là qu'il n'eſt pas indifférent de boire à la campagne de toutes ſortes d'eaux, puiſque la plûpart ſont remplies de différens inſectes, qui peuvent être nuiſibles ; & nous connoiſſons, ajoutent les mêmes Auteurs, une femme qui allant chercher des Simples pendant la chaleur de l'été, & ſe trouvant très-altérée, but de l'eau d'une marre qu'elle rencontra en ſon chemin. Quelques jours après elle ſe ſentit incommodée de douleurs dans l'eſtomac, qui furent accompagnées au bout d'un mois de déjections, où l'on appercevoit pluſieurs portions d'un *Tænia*, ou Ver ſolitaire, qu'elle continue de rendre de temps à autre, depuis plus de vingt ans, ſans qu'aucun remede ait pu détruire entierement ce Ver; & ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'un Chien qu'elle avoit avec elle, & qui but de la même eau, rendit auſſi pendant long-temps des portions de *Tænia* ; ce qui fait préſumer que ces deux maladies avoient une même origine, ſavoir l'eau, qui étoit vraiſemblablement remplie de ces ſortes de Vers, encore tout petits, ou de leur ſemence, qui trouvant une chaleur convenable dans l'eſtomac, y avoient éclos & pris leur accroiſſement.

S'il arrivoit donc malheureuſement qu'en appliquant des *Sangſues* aux vaiſſeaux hémorrhoïdaux, elles vinſſent à ſe gliſſer dans l'anus, il faudroit ſur le champ donner abondamment des lavemens ſalés juſqu'à leur entiere expulſion. DIOSCORIDE dit que pour faire ſortir une *Sangſue*, qu'on auroit avalée, en buvant de l'eau de marre ou bourbeuſe, il faut boire de la ſaumure, ou prendre des feuilles de Serpitium ou de Bettes, avec du vinaigre, ou bien avaler une pelotte de neige, avec du vinaigre & de l'eau ; que ſi la *Sangſue* ſe tient attachée à la gorge, il faut que celui qui l'a avalée entre dans un bain chaud, & qu'il tienne de l'eau fraîche dans ſa bouche ; car la *Sangſue* pour fuir l'eau

chaude du bain, se jettera dans l'eau fraîche, qu'il sera aisé au malade de cracher.

Il est encore à remarquer que comme l'hémorrhagie continue ordinairement pendant quelque temps, après que les *Sangsues* sont tombées ; qu'on ne reçoit point alors le sang dans les vaisseaux, & qu'il est entierement absorbé par le linge, il paroît être en beaucoup plus grande quantité qu'il n'y en a en effet ; cela suffit quelquefois pour allarmer le malade, & jetter dans une vaine consternation les assistans, qui ne manquent pas de supposer que l'hémorrhagie est abondante, & de craindre qu'il ne s'ensuive une foiblesse extrême & même la mort. On préviendra ces terreurs paniques en arrêtant en peu de temps l'effusion du sang, soit par la compression, soit par l'application d'un stiptique. Mais un fait plus ordinaire, c'est qu'on soit obligé de baigner avec de l'eau chaude la partie piquée pour en faire sortir le sang plus librement, lorsqu'il n'en vient point une quantité qui réponde à l'intention que l'on avoit en appliquant les *Sangsues*.

RONDELET (*Part. II. p. 77. Edit. Franç.*) parle d'une *Sangsue* qui est de la longueur du doigt. Elle a la tête menue, la queue un peu grosse, & le corps comme celui des autres insectes aquatiques de ce genre, composé de plusieurs anneaux. Elle a la peau dure ; c'est ce qui fait qu'elle ne peut pas, comme les autres *Sangsues*, ni se raccourcir, ni se rallonger. Sa tête & sa queue lui servent à se remuer. Elle vit dans la fange. Cette espece est venimeuse ; cependant les poissons bourbeux s'en nourrissent. On dit que cuite dans l'huile très-ancienne, elle est excellente pour le mal d'oreilles. On prétend aussi que cuite dans de l'huile d'amande douce, elle est bonne pour les hémorrhoïdes, & dans le vin, pour les maladies des nerfs & pour les convulsions.

Il y a des *Sangsues* venimeuses qui ont une grosse tête de couleur verdoyante, & qui reluisent comme si c'étoient des Vers ardens. Elles sont rayées de bleu sur le dos, ainsi que celles qui vivent dans les eaux bourbeuses.

Les *Sangsues* de l'Isle de Ceylan sont noirâtres, vivent sous l'herbe & sont fort incommodes aux Voyageurs qui marchent à pied. Elles ne sont d'abord pas plus grosses qu'un crin de Cheval ; mais en croissant elles deviennent de la grosseur d'une plume d'Oie, & longues de deux ou trois pouces. On n'en voit que dans la saison des pluies : c'est alors que montant aux jambes de ceux qui voyagent pieds nuds, suivant l'usage du pays, elles les piquent & leur sucent le sang avec plus de vîtesse qu'ils n'en peuvent avoir à se délivrer. On auroit peine à conçevoir une action si prompte, si KNOK, dans sa *Relation de l'Isle de Ceylan*, n'ajoutoit que le principal embarras vient de leur multitude, qui feroit perdre le temps, dit-il, à vouloir leur faire quitter prise : aussi prend-on le parti de souffrir leur morsure, d'autant plus qu'on les croit fort saines. Après le voyage on se frotte les jambes avec de la cendre, ce qui n'empêche pas qu'elles ne continuent de saigner longtemps. On y voit aussi des *Sangsues* d'eau douce, qui ressemblent parfaitement aux nôtres.

Au Cap de Bonne-Espérance on voit dans les rivieres des *Sangsues* comme celles de l'Europe, & d'environ six pouces de longueur.

A l'égard des différentes propriétés des *Sangsues* en Médecine, consultez le *Dictionnaire de Médecine* au mot HIRUDO, où je renvoie le Lecteur. Ceux qui désirent en savoir encore davantage sur ces insectes aquatiques n'ont qu'à lire ALDROVANDE, GESNER, BOTALLUS, PETRUS-MAGNUS PAUL, SEBIZIUS, HEARNIUS & CRANSIUS, ainsi

que SCHRODERUS & STAHL, qui en ont traité plus au long.

SANGSUE DE MER: GESNER & JONSTON en disent très-peu de chose ; le premier dans son Livre *de Aquatilibus*, & le second dans celui *des Poissons*. Cette *Sangsue*, qui n'est pas commune, s'attache au poisson que l'on nomme *Xiphias*, ou *Epée de mer*. PAUL BOCCONE, Sicilien, & Membre de la Société Royale de Londres, l'appelle dans les *Transactions Philosophiques, années 1665. jusqu'à 1683. (n. 99.) Hirudo*, ou *Acus caudâ utrinque pennatâ*, à cause qu'elle s'ouvre un passage dans la chair de ce poisson, & qu'elle en suce le sang. Suivant sa description, elle a environ quatre pouces de long: son ventre est blanc, cartilagineux & transparent: elle n'a point d'yeux, ni de tête, du moins l'Observateur n'en put-il remarquer ; mais au lieu de tête, on voit un museau creux environné d'une membrane très-dure, qui est d'une couleur & d'une substance différentes de celles du ventre. La *Sangsue* enfonce ce museau en entier dans le corps du poisson: elle s'y tient aussi ferme qu'une tarriere enfoncée dans un morceau de bois, & ne lâche point prise qu'elle ne l'ait rempli de sang jusqu'à l'orifice. Sa queue a la figure d'une plume, & lui sert à se mouvoir: par dessous on remarque deux filamens, ou fibres minces, plus longues que l'insecte, par le moyen desquelles il s'attache aux pierres & aux herbes, & se cramponne d'une maniere plus ferme sur le corps de l'Épée de mer, en n'attaquant que les parties ou les nageoires de ce poisson, mais toujours loin de ces endroits. Cependant l'observateur remarqua dans le ventre de la *Sangsue* quelques vaisseaux semblables à de petits boyaux, qui s'étendoient d'une extrémité à l'autre, & qui en les pressant de l'ongle, se portoient jusqu'à l'orifice du museau, d'où ils se retiroient ensuite & reprenoient leur situation ordinaire. Il paroît que cet insecte de mer se sert de ces vaisseaux pour sucer le sang, parceque le museau n'a ni fibres ni valvules, pour attirer ce fluide, & que ces vaisseaux ont un mouvement approchant de celui d'une pompe, le museau faisant l'office de piston, & tirant le sang d'une extrémité à l'autre. Le ventre de cette *Sangsue* étant en forme d'anneaux, il peut par ce moyen pousser vers l'orifice les vaisseaux intérieurs, & les retirer.

Cet insecte qui tourmente l'Épée de mer, comme on vient de le voir, est à son tour fort incommodé d'un autre insecte, qui est d'une couleur cendrée, & qui se cramponne vers sa queue, & s'y attache au moins aussi fortement que la Limace de mer s'attache à un rocher. M. BOCCONE lui donne le nom de *Pou*. Il est de la grosseur d'un Pois, & il a une petite fente, d'où sortent plusieurs fils déliés, entrelacés & chevelus. Autant qu'on a pu l'apprendre, il ne s'attache qu'à cette *Sangsue*.

SANGSUE-LIMACE, espece de *Tænia*, Ver qui a le corps long & étroit, plat, convexe, sillonné en long, qui a la bouche large & échancrée, & les mâchoires horisontales, connu chez les Naturalistes sous le nom de *Fasciola*. Voyez ce mot, *Tome II.* de ce *Dictionnaire*, *p.* 158. où j'en ai parlé d'après le savant M. LINNÆUS, qui en donne la figure dans son *Systema Naturæ*, *Edit. 6. Tab. 6. n.* 1. Le même insecte est représenté dans les *Actes de Stockolm*, 1747. *p.* 108. *Tab.* 5. *fig.* 6.

SANGUILLO, oiseau du Fort Saint George, dont on voit la figure dans RAY, *n.* 21. Cet oiseau, dit l'Auteur (*Synop. Meth. Av. p.* 197.), a la tête & la queue noires. Il est de la grandeur de la Pie. Il a le haut de la tête élevé, le bec, le col & la queue très-noirs ; les ailes, les plumes scapulaires, le dos & le croupion rouges;

le ventre & les cuiſſes blancs. La marque caractériſtique de cet oiſeau eſt d'avoir le haut de la tête en pointe, une queue compoſée de trois larges plumes, qui finiſſent en pointe : celle du milieu eſt plus longue que les deux autres, & donne à cette queue la figure d'un dard.

* SANQUALIS, oiſeau que les anciens Romains, dit PLINE (*L. X. c. 7.*) nourriſſoient pour leurs ſacrifices. Quelques-uns ont cru que c'eſt le petit de l'*Oſſifraga*.

SANSONNET, en Latin *Sturnus*, oiſeau qui ſiffle. Il eſt de la groſſeur d'un Merle, & de couleur griſe & noire. Il a le bec jaune, le ventre marqueté, & le col d'une couleur luiſante, tirant ſur une couleur ou maniere de verd noirâtre. Cet oiſeau parle & ſiffle ; mais il a toujours un ton enrhumé, qui fait que ſon ſifflet & ſon parler ne ſont pas fort agréables, comme chez le Perroquet. Il eſt facile à nourrir & vit de toutes ſortes de viandes. Le niais eſt le meilleur pour tenir en cage : il apprend plus facilement que celui qui ramage. Sa chaſſe commence vers la Saint Jean & finit à la mi-Août. Les filets dont on ſe ſert pour cela ſervent auſſi à prendre les Étourneaux de paſſage. On ajuſte une vingtaine de repréſentations ou environ, avec une perchante ou croiſée, où il y a quatre *Sanſonnets* ou Étourneaux. Il faut faire en ſorte, s'il eſt poſſible, que ce ſoit dans un endroit où il y ait trois ou quatre doigts d'eau, proche de quelques arbres ou buiſſons, & qu'il n'y en ait point d'autres aux environs où ils ſe puiſſent aller laver. On abat en cet endroit l'herbe avec une branche d'arbre, afin qu'ils puiſſent découvrir l'eau plus facilement. *Dictionnaire de Trévoux*. Le *Sanſonnet* eſt du genre des Étourneaux. Voyez ÉTOURNEAU.

SANSONNET : C'eſt auſſi le nom qu'on donne à un poiſſon de mer, qui eſt mis dans le genre des Maquereaux par les Naturaliſtes. On l'appelle encore autrement *petit Maquereau*. Voyez MAQUEREAU.

SAP

SAPAJOU, ſorte de Singe, qui eſt fort petit. Il y en a qui tiennent que ceux qui ont le dos roux, la poitrine, le ventre & le dedans des cuiſſes gris ou blancs, ſont les véritables *Sapajous*. Le *Sapajou* chez M. BRISSON, *p.* 193. eſt de la race des Singes Cercopitheques, qui ont la queue longue & le muſeau court. Il y a le *Sapajou brun*, le *Sapajou noir*, le *Sapajou cornu*, le *Sapajou à queue de Renard* & le *Sapajou jaune*. Voyez au mot SINGE ces différentes eſpeces de *Sapajou*.

SAPINETTE, nom qu'on donne dans pluſieurs de nos Ports de mer à la Conque Anatifere, Coquillage multivalve, plat, triangulaire, compoſé de cinq pieces, attachées à un long pédicule avec quatorze filamens. J'ai parlé de ce Coquillage au mot ANATIFERE. M. D'ARGENVILLE (*Conchyl. Part. II. p. 67. Edit.* 1757.) des trois Conques Anatiferes que produit l'Océan, a fait figurer à la Planche VII. *lettre J.* celle qu'on nomme *Concha Anatifera adhærens*. Ce Coquillage, dit-il, qui eſt un des plus ſinguliers dans l'Hiſtoire des Teſtacées marins, n'eſt jamais ſeul, mais toujours groupé avec quantité de ſes ſemblables. Tantôt il ſe trouve attaché à du bois ou à un rocher : tantôt il cache ſous ſa maſſe des corps étrangers, tels que de groſſes Coquilles, des racines, des plantes & des Madrepores. Sa coquille chiffrée, *lettre J.* comme je l'ai dit, de la Planche VII. eſt compoſée de cinq pieces, de même que la Pholade dont parle LISTER, dont la couleur qui tire ſur l'onyx eſt coupée de pluſieurs ramifications plus foncées. Le contour de ces cinq pieces eſt relevé d'un liſéré ou cordon jaune : les deux grandes pieces auxquelles elles paroiſſent attachées vers le haut, &

deux plus petites valves recouvrent avec une cinquieme plus étroite & courbée le bord des quatre battans d'un côté, & toute la charniere par le bas: cette figure en général est pointue & très-plate. Ces cinq valves qui different entre elles assez considérablement quant à la forme, sont accouplées dans une étroite union par une mince pellicule, qui tapisse la surface intérieure. Le jeu qu'elle donne aux pieces dans l'extension de l'animal, leur permet de s'écarter foiblement & de se rapprocher.

Le pédicule où est attaché l'animal & la coquille, est un boyau d'environ neuf pouces de long, sur sept à huit lignes de large, qui varie suivant l'âge du poisson. Sa couleur est d'un jaune de safran, & il est couvert de replis ou de rides, qui lui servent à s'allonger, pour prendre plus aisément sa nourriture. C'est la partie supérieure de ce boyau qui adhere aux corps étrangers, & dont la couleur est toujours plus claire que l'autre extrémité, qui tire sur le noir foncé. Cette partie est la seule qui souffre quelque contraction, puisque l'animal n'a aucun mouvement progressif, non plus que le Gland & le Poussepied. Elle est pour cet effet sillonnée principalement du côté de la coquille. On y voit de grosses stries transversales qui viennent mourir & se perdre vers le milieu du boyau.

Ce pédicule ressemble à un intestin, qui ne contient rien de dur. Il est rempli d'un mucilage glaireux, qui a l'air d'une vraie gelée. Tant que l'animal est sain, ce boyau est ferme & résiste à une longue pression; mais si-tôt que le poisson commence à manquer d'eau ou d'alimens, il se flétrit, & le mucilage qui y est contenu se fond peu-à-peu, & sort par l'ouverture des valves.

Sa frange ou houpe, faite en forme de plumaceau, paroît confuse; mais à l'examiner de près, elle s'allonge, & ses filamens se divisent & sortent de la coquille. L'Auteur dit qu'on a remarqué dans la derniere expérience, faite depuis l'impression de la premiere Partie de sa *Conchyliologie*, que cette frange se partage en vingt-six filamens, dont le plus long, qui est à la pointe de la coquille est le plus mince, & qu'à mesure que ces filamens diminuent d'étendue, ils augmentent de volume, de maniere que la pointe de l'un ne passe pas l'autre. Chaque filament est un composé continu de plusieurs vertebres qui s'engrainent. Chaque vertebre porte dans sa surface inférieure trois petits poils déliés & assez longs. Tous ces poils qui paroissent jouer dans l'eau de la mer, n'ont qu'un mouvement d'ascension, dont le jeu des vertebres les rapproche plus ou moins, & lorsque le corps entier du plumaceau veut rentrer dans la coquille, tous les filamens se rapprochent & se retirent sous la forme d'un croissant.

L'animal à la *lettre K.* de la Planche ci-dessus citée de l'Auteur, est figuré de profil, sorti de sa coquille, garnie de sa frange ou houpe, composée d'un rang de filamens, qui s'élevent de chaque côté au nombre de vingt-six, & que l'on nomme *cirri.* Sa bouche est principalement au centre de cette partie, & au bas de ces filamens est l'anus, d'où sortent les excrémens. C'est-là que commence la partie charnue & celle qui constitue vraiement l'animal. Elle est grosse & ramassée tant que le poisson est renfermé sous ses valves; mais lorsqu'il s'allonge & paroît en dehors, son volume diminue & s'allonge aussi. Les alimens étant reçus dans le petit trou qui constitue sa bouche, sont ensuite portés ou dirigés dans un long conduit, qui va se terminer & s'ouvrir à la figure de la *lettre M.* C'est-là l'issue des excrémens. Le muscle au-dessus retient & lie les grandes pieces de la coquille, & à l'opposite sont les parties de la génération. C'est ainsi que M. D'ARGENVILLE parle de

l'animal de la Conque Anatifere, connue dans nos Ports sous le nom de *Sapinette*.

SAR

SARACHE, du Latin *Sarachus*, nom qu'ALDROVANDE (*L. III. c.* 58.) donne à l'*Agonus* de BELON, de RONDELET & de GESNER, qui, selon RAY (*Synop. Meth. Pisc. p.* 106.) n'est pas différent de l'Alose, ni de la *Sardella* des Italiens. Ce sont, dit ARTEDI (*Ichth. Part. V. p.* 16.) de petites Aloses, qui ne sont pas encore parvenues à leur perfection. Voyez au mot ALOSE.

SARCELLE, CERCELLE, CERCERELLE, ou QUERCERELLE, du Latin *Querquedula*, oiseau aquatique, qui est mis au nombre des Canards, dont il est une espece singuliere. Il y en a de deux différentes sortes, l'une petite & l'autre grande. La petite qui est la plus en usage parmi les alimens, ressemble assez en tout au Canard ordinaire, excepté qu'elle n'est pas si grande, mais d'un goût plus agréable, & qu'elle se digere plus facilement. WILLUGHBY, dans son *Ornithologie*, dit que les *Sarcelles* appliquées sur le nombril attirent toutes les malignités du ventre. Les *Sarcelles* sont en grand nombre à Madagascar. Voyez au mot CERCELLE, où j'ai plus amplement parlé de ces deux oiseaux aquatiques.

SARDANELLA, en Italien: Ce poisson porte en François le nom de *Célerin*, dit RONDELET, & c'est une espece de Sardine, qui se pêche dans le lac de Garde, le lac Majeur & autres, & qui differe du Célerin de mer, qui se pêche en quantité dans l'Océan. Voyez CÉLERIN.

SARDE des Anciens: C'est, selon GESNER (*de Aquat. p.* 991.), la Sardine des Modernes, qui se pêche en Provence, en Italie & ailleurs; mais, selon RONDELET, la *Sarde* est plus grande que la Sardine. Voyez SARDINE.

SARDE: C'est aussi, selon LABAT (*Relat. de l'Afr. Occident. Tome IV. p.* 155.), un poisson rouge d'Afrique, très-bon, qui pese près de quatre livres. Ces poissons naissent dans un grand lac d'eau à demi-salée. Ce lac est formé par une petite riviere d'eau douce. La décharge de ce lac se rend dans la mer entre le Cap Verd & le Cap Manuel. Il est rempli de poissons de toutes especes, c'est-à-dire d'eau douce & d'eau salée. Les Negres y en pêchent un très-grand nombre.

SARDINE, petit poisson de mer à nageoires molles, *Piscis malacopterygius*, du genre de l'Alose, & nommée, comme l'Alose, par ARTEDI (*Ichth. Part. V. p.* 15. *n.* 2.), *Clupea apice maxillæ superioris bifido, maculis nigris utrinque.* COLUMELLE (*L. VIII. c.* 17.), RONDELET (*L. VII. chap.* 10. *p.* 181. *Edit. Franç.*), GESNER (*de Aquat. p.* 822.), WILLUGHBY (*p.* 224.), RAY (*p.* 104.), SCHONNEVELD (*p.* 66.), JONSTON (*L. I. c.* 1.) & ALDROVANDE (*L. II. c.* 38.) parlent de ce poisson. C'est le Τριχὶς ou Τριχίας des Grecs. RONDELET dit qu'il y a peu de différence entre la *Sardine* & la Sarde; cependant la Sarde est plus grande. La *Sardine* par la bouche, les ouies & les yeux, ainsi que par le nombre & la situation des nageoires, les écailles & la queue, ressemble parfaitement à l'Alose; mais l'Alose est plus large. La *Sardine* a de grandes écailles: les premieres sont de diverses couleurs. Sa tête est dorée; son ventre est blanc. Son dos est verd & bleu; ces deux couleurs reluisent, quand on la tire vivante de la mer: le verd se perd avec la vie; le bleu reste, mais il perd de son éclat. Ses boyaux sont petits & droits comme ceux des Aloses. Elle n'a point de fiel; ce qui fait que sans la vuider, on la fait cuire sur le gril, ou dans la

la poele. On ſale ce poiſſon, & il ſe garde deux ans. On fait de la ſaumure de la *Sardine*, comme des Anchois, mais elle n'eſt pas ſi bonne, parceque les écailles & les arêtes ne s'ôtent pas aiſément, & ne peuvent pas ſe fondre entierement.

On trouve communément la *Sardine* dans la Méditerranée : on en pêche auſſi dans l'Océan. Elle ſe nourrit des ordures qu'elle trouve dans la mer. Les *Sardines* courent de côté & d'autre en grandes troupes ; tantôt elles ſe trouvent au milieu de la mer, tantôt vers le rivage, tantôt vers les rochers & les pierres. La *Sardine*, dit M. LÉMERY (*Traité des Alimens*), doit être choiſie jeune, tendre, bien nourrie, récente, & qui ait été priſe dans le mois de Mars ou celui d'Avril : elle nourrit médiocrement ; elle lâche un peu le ventre, & elle produit un aſſez bon ſuc. Quand elle eſt ſalée elle échauffe beaucoup, elle excite la ſoif, elle rend les humeurs âcres & picotantes, & produit à-peu-près les mêmes inconvéniens que le Hareng ſalé ; mais elle eſt d'un goût beaucoup plus agréable que lui. On met la *Sardine* au nombre des alimens qui ſont plus agréables qu'utiles & ſalutaires.

Les *Sardines* ne feroient que ſe montrer, dit M. DESLANDES, d'après M. ANDERSON, dans ſon *Traité de la Pêche du Saumon*, ſur les côtes de la baſſe Bretagne, ſi pour les y retenir on ne les amorçoit avec une compoſition préparée en Norwege, dont il faut alors couvrir la mer. Cette compoſition eſt faite des parties intérieures de tous les gros poiſſons qui ſe prennent dans les mers du Nord : compoſition qui eſt devenue un objet de commerce aſſez important, & dont la baſſe Bretagne ne peut point ſe paſſer pour les *Sardines*. Il eſt inconcevable combien elle y employe de filets, de bâtimens, de Matelots, & en même temps combien elle en retire de profit. Les *Sardines* preſſées ou dépouillées de leurs parties huileuſes, ainſi que celles confites au vinaigre, ſont très-recherchées dans tous les pays maritimes.

SARDINE DES INDES : RUYSCH (*de Piſc. p.* 13. *n.* 16.) ne trouve aucune différence avec cette *Sardine* étrangere & les nôtres, excepté qu'elle a la tête tachetée, le corps rempli de petits points blancs & des nageoires rouges.

La mer, & la riviere d'Iſſini, produiſent une grande abondance de *Sardines*.

La côte d'Or eſt auſſi fort abondante en *Sardines*.

Vers les mois de Juin, & ceux de Juillet & d'Août, on prend ſur les côtes de Commendo & de Mina une prodigieuſe quantité de petits poiſſons qui ont le goût de la *Sardine* ; mais ils ſont remplis d'arêtes. Il s'en trouve de plus gros de la même eſpece, au rapport de BARBOT.

Les *Sardines* de l'Iſle de Tabago ſont plus petites que celles d'Europe. Ce poiſſon entre dans les Golfes pour être à l'abri contre les pourſuites des gros poiſſons, & on en prend ſouvent des quantités prodigieuſes, avec des filets jettés à propos.

Les *Sardines* que l'on pêche aux environs des Iſles des Barbades ſont fiévreuſes dans certains mois de l'année.

SARDOLA, ou SCARDA, nom que les Italiens donnent à la Brême, que les Latins appellent *Cyprinus latus*. Voyez BRÊME.

SARGO, en Grec Σάργος, en Latin *Sargus*, poiſſon à nageoires épineuſes, *Piſcis acanthopterygius*, mis dans le rang des *Spares* par ARTEDI, qui le nomme (*Ichth. Part. V. p.* 58. *n.* 2.), *Sparus lineis tranſverſis varius, maculâ nigrâ inſigni ad caudam*. Ce poiſſon eſt connu des Anciens & des Modernes. ARISTOTE, *L. V. c.* 9. 11. *L. VI. c.* 17. & *L. VII. c.* 2. ÉLIEN, *L. I. c.* 23. *p.* 29. *L. II. c.* 19. &

L. XIII. c. 2. OPPIEN, *L. I. p.* 19. *L. IV. fol.* 14 34. 47. & 148. ATHÉNÉE, *L. VII. p.* 321. OVIDE, *Hal. v.* 105. & PLINE, *L. IX. c.* 17. 51. & 59. parmi les Anciens en font mention ; & parmi les Modernes, BELON, *de Pifcib.* RONDELET, *L. V. c.* 5. *p.* 114. *Edit. Franç.* SALVIEN, *fol.* 178. 179. & 180. GESNER, *de Aquat. p.* 996. ALDROVANDE, *L. II. c.* 16. *p.* 176. JONSTON, *L. I. c.* 1. CHARLETON, *p.* 141. WILLUGHBY, *p.* 309. RAY, *p.* 130. RUYSCH, *France Antarct. p.* 107. *in verſ.* & les autres.

Le *Sargo*, ainſi nommé par les Italiens, eſt un poiſſon de mer & de rivage, ſemblable au *Cantheno*, ſelon RONDELET, & au *Melanurus*, ſelon GESNER. Il a le corps rond, plat, plus épais que le *Cantheno*, de petites écailles couleur d'argent. Du dos, juſqu'au ventre, il a des traits noirs : le premier eſt plus large & plus grand ; le ſecond eſt plus petit & moins viſible ; le troiſieme eſt ſemblable au premier ; le quatrieme reſſemble au ſecond, & ainſi des autres juſqu'à la queue, laquelle a une tache noire comme le Sparaillon. Ses yeux ſont fort ronds, ſes dents ſont aſſez larges ; ſes ailerons près des ouies ſont rougeâtres, ainſi que le bout de la queue, & les nageoires du ventre ſont noires. La nageoire du dos eſt compoſée d'une peau déliée. Celle qui ſe trouve proche de l'anus, qui va juſqu'à la queue, eſt plus grande que celle de la Dorade. Sa queue eſt fourchue, il a quatre ouies, & ſon cœur eſt fait en angle. Selon OPPIEN, ce poiſſon vit entre les rochers. C'eſt ce que ne dit pas ÉLIEN ; mais, ſuivant le rapport de RONDELET, il vit entre les pierres, qui ſont ſur le rivage, & principalement dans les lieux fangeux. C'eſt ce que marque ARISTOTE, en rapportant qu'il ſe plaît aux endroits que fréquente le Surmulet. Or le Surmulet eſt un poiſſon de rivage. Entre les *Sargos*, ceux qui vivent ſur les rivages entre les pierres, ſont meilleurs que ceux qui vivent dans la bourbe. Ce poiſſon fraye deux fois par an, au printemps & en automne, ſelon ARISTOTE, & il eſt très-amoureux. OPPIEN & ÉLIEN rapportent que l'ombre des Chevres, qui paiſſent ſur les rivages, fait ſauter le *Sargo* de joie, que les Pêcheurs ſe couvrant d'une peau de Chevre avec les cornes, & jettant dans l'eau de la farine détrempée avec du brouet de Chevre, voyent venir à cette odeur des *Sargos*, & qu'il s'en prend beaucoup à l'hameçon. Cependant ce poiſſon eſt fin, il briſe la ligne contre les pierres. Sa chair approche pour le goût de celle de la Dorade, mais elle eſt plus ſeche & plus dure, & nourrit beaucoup. C'eſt ainſi que RONDELET parle du *Sargo*. RAY dit que le Jaguacara du Bréſil, dont parle MARC GRAVE, eſt le même, ou du moins un poiſſon qui lui reſſemble beaucoup.

Il y a un autre poiſſon que BELON & GESNER nomment *Sargus* & *Sargo*, *Cephalus* & *Gardo*, auſſi nommé par ARTEDI, *Cyprinus Sargus dictus*. Il eſt dans le rang des poiſſons à nageoires molles, *Piſcis malacopterygius*. Nous le nommons en François *Gardon*. C'eſt un poiſſon de riviere. Voyez au mot GARDON.

SARGON, nom qu'ALBIN (*Tome I. n.* 96.) donne à l'*Anas clangula*, qui eſt le *petit Plongeon*. Voyez CANARD & PLONGEON.

SARI, nom donné par M. ADANSON (*Hiſt. des Coquillages du Sénégal, p.* 184.) à un Coquillage operculé, du genre du Sabot, figuré à la Planche XII. *n.* 5. de ſon Ouvrage, & qu'il a obſervé ſur les rochers de la pointe auſtrale de l'Iſle de Gorée. Sa coquille n'a gueres plus de deux lignes de longueur ; ſes ſix ſpires ſont peu renflées & environnées de pluſieurs petits ſillons. On en compte douze dans la premiere, cinq à ſix dans la ſeconde, &

quatre dans la troisieme. Son sommet est aussi long que large, & un peu plus long que l'ouverture. Son ouverture & ses levres sont parfaitement semblables à celles de l'Ofilin qui est la premiere espece. Elle n'a pas plus d'ombilic, au moins il n'y est pas marqué d'une maniere bien sensible. Le fond de sa couleur est d'un cendré noir, ou gris, ou brun, ou verd, ou rouge, pointillé ou marbré de blanc. L'animal a les cornes aussi longues que sa coquille, aussi-bien que son pied, qui a près de deux fois plus de longueur que de largeur.

SARICOVIEME, espece de Loutre de l'Amérique. Les Sauvages, dit THEVET (*France Antarct. p.* 107. *in vers.*) ont donné ce nom à cet Amphibie, comme qui diroit *Bête friande*. Il demeure plus dans l'eau que sur terre. Il n'est pas plus grand qu'un petit Chat: sa peau est mêlée de gris, de blanc & de noir, & elle est fine comme du velours. Ses pieds sont faits comme ceux d'un oiseau de riviere. Sa chair est fort délicate & bonne à manger. RUYSCH parle de cet animal, *de Quad. p.* 104.

SARIGOY, nom que LERY donne à une espece de Renard du Brésil, que MARC GRAVE appelle *Carygueia*. Voyez ce mot.

SAT

SATAL, espece d'Huître du Sénégal, qui se trouve, mais rarement, dans les rochers de l'Isle de la Magdelene. Elle est figurée Planche XIV. *n.* 7. de l'Ouvrage de M. ADANSON.

Sa coquille est plus épaisse, & la plus pesante de toutes celles qu'il a observées à la côte du Sénégal: elle est assez exactement ronde & semblable à une boule de quatre pouces & demi de diametre. Sa surface est raboteuse, mais sans pointes, & toute piquée d'une infinité de petits trous qui ne pénetrent pas jusqu'à la surface interne qui est lisse & polie.

Elle differe de la précédente, en ce qu'elle a plus d'épaisseur, & que le battant supérieur est aussi creux que l'inférieur.

Le fond de sa couleur au dehors est un rouge de sang qui la pénetre à plus de deux lignes d'épaisseur; au-dedans elle est blanche & bordée de la même couleur.

De toutes les especes d'Huîtres que l'Auteur a décrites, il n'y a que la premiere qui soit mangeable, c'est celle qui naît sur les arbres. Il semble que les pierres sur lesquelles croissent les autres, dans les courans ou dans les lieux de la mer éloignés du limon, leur ôtent la bonne qualité: elles sont dures, coriaces, & même désagréables au goût, & l'on n'en fait pour cette raison aucun usage.

* SATHERION, du Grec Σαθέριον. C'est, selon ARISTOTE, un animal amphibie. AVICENNE, dit GESNER, a traduit ce mot par *Kakhineum*, & ALBERT LE GRAND le nomme *Martarum*. Il lui donne une couleur fauve, un gosier blanc, & le fait de la grandeur d'un Chat. Tout ce que nous en dit GESNER, ne nous fait pas connoître quel peut être cet animal, qui pourroit être le même que le Σαθέριον d'ARISTOTE (*L. VIII. c.* 5.), autre animal amphibie, dont AVICENNE a défiguré le nom, en l'appellant *Fassuron*. Voyez GESNER, *de Quad.*

SATYRE, selon la fiction des Poëtes Payens, c'étoit un demi-Dieu des bois, moitié Homme & moitié Bouc. On trouve dans le Royaume de Quoja une espece de *Satyres* que les Negres appellent *Quojas Morrou*: ils ont la tête grosse, le corps gris & pesant, les bras nerveux, & n'ont point de queue. Ils marchent tantôt tout droit, & tantôt à quatre pieds. Les Negres prétendent que ces animaux naissent des hommes, & qu'ils deviennent moitié bêtes à force de demeurer dans les bois. Ils se nourrissent

de fruits & de miel ſauvage, & ſe battent à tous momens les uns contre les autres : ils ont même aſſez de courage pour attaquer les hommes armés.

Il y a ſoixante ans ou environ qu'on apporta en Hollande un de ces *Satyres*, dont on fit préſent au Prince FRÉDÉRIC-HENRI DE NASSAU. Il étoit d'une taille quarrée, de la grandeur d'un enfant de cinq ans, mais bien plus épais, fort vigoureux & agile; en ſorte qu'il levoit des choſes fort peſantes, & les portoit d'un lieu à un autre; il avoit le devant de ſon corps nud, & le dos couvert de poils noirs : ſa face avoit quelque choſe de l'homme; mais ſon nez étoit plat & retrouſſé. C'étoit un animal femelle, dont les oreilles, le ſein, les mammelles, les coudes, les mains, le bas du ventre, les parties naturelles, les jambes, & les pieds, reſſembloient parfaitement à ceux d'une femme. Il ſe tenoit debout, & marchoit ſouvent tout droit, il buvoit fort proprement portant d'une main le pot à ſa bouche & le ſoutenant de l'autre. Il avoit la même adreſſe à ſe coucher, & après avoir mis ſa tête ſur le chevet, il ajuſtoit la couverture ſur ſon corps, ce qui l'auroit fait prendre pour un homme, lorſqu'il étoit étendu de cette ſorte. Les Negres aſſurent que cet animal force les femmes & les filles lorſqu'il en rencontre. C'eſt l'eſpece de Singe, qu'on appelle *Homme des Bois*. Voyez SINGE.

SATYRE, en Latin *Satyrus* : M. LINNÆUS donne ce nom à un Papillon, qui ſe repoſe ſur les pierres & ſur les rochers. Il le nomme (*Fauna Suec. p.* 238. *n.* 785.) *Papilio Tetrapus, alis rotundatis fuſco nebuloſis, primariis ſeſquiocello, ſecundariis quinis ocellis*. MOUFFET (*Edit. Ang. p.* 972. *Edit. Lat. p.* 104. *n.* 9. *f.* 10.) JONSTON, *Inſ. p.* 58. *n.* 9. *t.* 6. Me MERIAN, *Hiſt. des Inſ. de l'Europe*; ROBERT, *p.* 10. & 15. *f.* 2. & ALDROVANDE, *p.* 245. *t.* 244. *f.* 12. parlent de ce Papillon. C'eſt le même que MERRET, *Pin.* 198. *n.* 10; nomme *Papilio ultimâ parte alæ exterioris clypeolo nigro, quem medium punctum eburneum ornat, decoratus*. RAY (*Inſ.* 123 *n.* 15.) l'appelle *Papilio medius alis fulvo, ſeu rufo, & nigricante colore variis cum ocello propè extimum angulum alarum exteriorum*; & PETIVERT (*Muſ. p.* 34. *n.* 312.) *Papilio oculatus ex aureo & fuſco marmoratus*. Ce Papillon eſt encore nommé le *grand Argus des prés*. M. LINNÆUS dit qu'il a les ailes très-entieres, brunes par deſſus, les yeux noirs, la paupiere blanche, la marque d'un œil ſur les premieres ailes, & trois ſur les ſecondes.

SAU

SAUBILLANG : Les Hollandois donnent le nom de *Geſtréepte Saubillang*, à un poiſſon des Indes, qui a la forme & le goût d'une Anguille : il eſt long d'un pied, & on en trouve qui en ont juſqu'à deux. RUYSCH (*de Piſcib. p.* 13. *n.* 12. *Collect. Piſc. Amb.*) dit qu'il ne ſait pas pourquoi le nom de *Saubillang* lui a été donné, & il a celui de *Geſtréepte*, à cauſe des lignes larges qu'il a ſur les côtés.

SAUGE, ou OISEAU DE SAUGE : Les Anglois nomment ainſi la *Silicaria* de GESNER, dit ALBIN, *Tome III. n.* 60. Cet oiſeau a le bec délié, droit, & d'un rouge ſombre : il a une bande de blanc ſale, qui part de la racine de la mâchoire ſupérieure, en s'étendant juſqu'au-deſſus des yeux. Le deſſus de l'oiſeau, ainſi que les ailes, eſt d'une couleur brune : la poitrine & le ventre ſont d'un blanc pâle & jaunâtre. Tous les bords extérieurs des plumes des ailes ſont d'un jaune pâle. Les jambes & les pieds ſont d'un jaune rougeâtre. La queue eſt compoſée de douze plumes brunes. Ces ſortes d'oiſeaux fréquentent des endroits humides entre les Saules & les grandes Sauges. Le

même Albin ajoute que cet oiseau se nourrit de Mouches, d'Araignées, & autres insectes qu'il trouve parmi les Saules, & pour les avoir à lui seul, il en chasse tous les autres petits oiseaux.

SAULARY, oiseau du Fort Saint George, dont le mâle a un plumage mêlé de blanc & de noir. Les Anglois le nomment *Cock Saulary*. Ray en donne la figure, *n.* 19. Cet Auteur (*Synop. Meth. Av. p.* 197. *n.* 19. & 20.) dit qu'il est de la grandeur de l'Étourneau. Il a la poitrine, le ventre, les cuisses, la partie inférieure de la queue, & une marque sur les ailes, d'un beau blanc; tout le reste est noir. La femelle de cet oiseau, dont le même Auteur (*n.* 20.) donne la figure, est variée de brun & de blanc, & est distinguée du mâle par sa queue pointue, & par sa couleur, qui est brune.

SAUMON*, ou SAULMON, poisson de mer & de riviere à nageoires molles, *Piscis malacopterygius*, nommé par Artedi (*gen.* 11. *Syn.* 22. *spec.* 48.), & par M. Linnæus (*Fauna Suec. n.* 306.), *Salmo rostro ultrà inferiorem maxillam sæpè prominente.* Pline (*L. IX. c.* 18.), Ausone (*Mos. v.* 97.), Hildegarde (*L. IV. p.* 1. *c.* 6. *p.* 89.), Albert le Grand (*Anim. L. XXIV.*), Cuba (*L. III. c.* 78. *f.* 88.), Paul Jove (*p.* 143.), Wotton (*L. VIII. p.* 190. *f.* 169.), Rondelet (*p.* 122. *Edit. Franç.*), Salvien (*fol.* 100.), Gesner (*de Aquat. p.* 970.), Jonston (*L. II. c.* 1. *p.* 106.), Charleton (*Onom. p.* 150.), Willughby (*Ichth. p.* 189. & *seq.*), Ray (*Synop. Meth. Pisc. p.* 63.), Belon (*de Aquat. p.* 177.), Aldrovande (*de Pisc. p.* 483.) & Schonneveld (*Ichth. p.* 64.) parlent de ce poisson. Mais de tous les Naturalistes qui en ont écrit, la description d'Artedi, que je vais donner est préférable: elle est suivie des observations anatomiques faites par Peyerus sur les entrailles du *Saumon*. Je rapporte ensuite d'après les Auteurs de la *Suite de la Matiere Médicale*, ce que Willughby, Rondelet, Belon, M. Linnæus, &c. en disent. Je donne après cela les remarques de M. Deslandes sur le *Saumon*, & l'Histoire de la pêche de ce poisson par le même Auteur; & je finis cet article par les propriétés du *Saumon* en Médecine.

Description du Saumon par Artedi.

Le *Saumon*, dit cet Ichthyologue, porte une tête aigue & petite, à proportion de la taille ou grandeur du corps, & en quelque façon conique, quand la bouche est fermée. Il a l'ouverture de la bouche assez grande, le bec ou museau avancé au-delà de la mâchoire inférieure, lorsque la bouche est fermée; les narines sont percées de deux trous un peu plus proches des yeux que du bec. Ce poisson

* Ce poisson est appellé par Ausone *Salmo*, quand il est vieux; *Sario*, ou *Fario*, quand il est du moyen âge, & *Salar*, quand il est jeune. Pline s'est servi du mot Latin *Salmo.* On ne trouve point de nom Grec à ce poisson; & cela n'a rien d'étonnant, vu qu'il se trouve seulement dans l'Océan, & les rivieres qui vont s'y rendre, où les anciens Grecs n'ont jamais pénétré. Il y a des Auteurs qui prétendent que *Salmo* vient du mot Latin *sal*, en François *sel*, parcequ'on sale presque tous les *Saumons* qu'on pêche pour les garder; ou bien *à saliendo*, qui veut dire *sauter*, parceque ce poisson saute avec beaucoup de force & d'agilité: d'autres Naturalistes veulent que ce nom vienne plutôt de l'Allemand *Salm.* Les Italiens le nomment *Salmone*; les Espagnols & les Anglois *Salmon*, ainsi que les François, selon Nicot; aujourd'hui nous disons uniquement *Saulmon*, ou *Saumon.* Les Flamands lui donnent le nom de *Saelim.* Les Suédois l'appellent *Lax*, ou *Blanklax.* Cassiodore (*L. XII. Epist.* 4.) le nomme *Anchorago*; & Cuba (*L. III. c.* 32. *f.* 78.) lui donne le nom d'*Eriox*, ou celui d'*Erox.* Nous nommons le petit Saumon, *Tacon*, & la femelle *Becard*, parcequ'elle a le museau plus crochu que le mâle.

a les yeux ronds, ſitués aux côtés de la tête, avec une iris argentée, mêlée d'un peu de verdâtre, & une prunelle noirâtre poſtérieurement ronde, & finiſſant antérieurement en un angle un peu aigu : il a les couvercles des ouies argentés, compoſés de chaque côté de deux ou plutôt de quatre lames oſſeuſes, & de douze os un peu larges & courbés, joints enſemble par une membrane; il y a de grandes taches arrondies, ou irrégulieres, aux couvercles ou lames des ouies. La ligne latérale du corps eſt très-droite, plus proche du dos que du ventre; elle a des taches noires & irrégulieres au-deſſus, & un peu au-deſſous de la ligne latérale, mais elles ſont clair-ſemées. Il a les écailles médiocres, arrangées en façon de tuiles, plus grandes & noirâtres au dos; ailleurs elles paroiſſent argentées : le dos eſt convexe & le ventre un peu large. Le *Saumon* a une ſeule rangée de dents aigues, 1°. au bord de la mâchoire, tant inférieure que ſupérieure, entre leſquelles il y a quelques dents plus petites & mobiles; mais il faut remarquer qu'il y a un plus grand nombre de dents à la mâchoire ſupérieure : 2°. deux rangs de dents robuſtes aux côtés du palais, diſpoſées en droite ligne, ſuivant la longueur, dans l'interſtice deſquelles il y a en devant deux, trois & quatre dents plus petites, du reſte tout le palais eſt liſſe au milieu; au commencement du goſier, vers la partie ſupérieure & inférieure, où ſont les moindres ouies, il y a quelques dents aigues tournées en dedans. La langue eſt épaiſſe; elle eſt garnie comme de deux rangées de quatre, cinq, ſix à ſept dents aigues, recourbées en dedans. Ce poiſſon a quatre ouies de chaque côté, munies chacune à leur partie cave d'une double rangée de tubercules un peu âpres, faits en forme de dents : or ces tubercules ſont plus petits à la partie intérieure & plus grands à l'extérieure. A la derniere ouie, qui eſt auſſi la plus grande, les tubercules extérieurs ſont longs & aigus, au-lieu que les intérieurs ſont en très-petit nombre & menus. Il a deux nageoires au dos, dont la premiere eſt compoſée de quinze rayons, deſquels les trois premiers ſont petits & ſimples; tous les autres ſont branchus au bout : le quatrieme rayon & le cinquieme ſont les plus longs, & les deux derniers très-voiſins l'un de l'autre La nageoire poſtérieure du dos eſt noire, graſſe & membraneuſe, & dépourvue d'arêtes. Les nageoires de la poitrine ſont noirâtres à leur extrémité, compoſées de quatorze arêtes, dont la premiere eſt la plus grande & ſimple, mais toutes les autres ſont branchues par le bout; la derniere eſt la plus petite. Les nageoires du ventre ſont blanchâtres, avec un peu de noir mêlé ſupérieurement, compoſées de neuf arêtes & quelquefois de dix, dont la premiere & la ſeconde ſont les plus longues; toutes les autres ſont fort branchues au bout & robuſtes; la derniere eſt la plus petite : la premiere eſt toute ſimple à ſa naiſſance, ſans être piquante à ſa pointe. Il eſt à remarquer qu'il y a toujours près de ces nageoires ſupérieurement une grande apophyſe écailleuſe & blanche. La nageoire de l'anus, blanche & un peu graſſe, eſt compoſée de douze ou treize arêtes, dont les deux ou trois premieres ſont petites & ſimples; la quatrieme & la cinquieme ſont les plus longues, & elles ſont branchues au bout, ainſi que les ſuivantes. La queue eſt noirâtre, un peu fourchue, ou creuſée comme en ſegment de cercle, compoſée de dix-neuf longues arêtes, excepté les dernieres qui ſont courtes. Ce poiſſon a le cœur quarré, le foie grand, rouge, ſimple, ſitué au côté gauche, convexe & liſſe ſupérieurement, inférieurement inégal, & diviſé ſeulement en certaines apophyſes; la véſicule du fiel eſt d'un verd obſcur en deſſous. L'eſto-

mac defcend d'abord tout droit vers le milieu du bas-ventre ; puis il fe réfléchit prefque au diaphragme, & au milieu de cette partie réfléchie, où eft le pylore, il y a de très-nombreufes appendices, entourées de graiffe, qui fe continuent jufqu'à la fin de cette même partie. Enfin l'inteftin va du diaphragme tout droit à l'anus, & cet inteftin eft plus ample & ridé au milieu de fa partie inférieure. Ce poiffon a deux ovaires fimples, remplis d'œufs, grands & rouges, dont un de chaque côté : il eft à propos d'obferver que les ovaires fe rempliffent d'œufs, en commençant premierement à la partie antérieure, près du diaphragme, & ainfi de fuite. Il a le diaphragme robufte, le péritoine de couleur de chair, & la veffie aërienne longue, étendue par toute la capacité du bas-ventre ; & le long de l'épine du dos, on lui voit trente-fix vertebres, & environ trente-trois côtes de chaque côté. Sa longueur totale eft de vingt-huit pouces fept lignes. Son lieu natal eft la mer Baltique, & toutes les plus grandes rivieres, qui vont fe décharger dans cette mer. C'eft ainfi qu'ARTEDI parle de ce poiffon.

Obfervations anatomiques fur les entrailles du Saumon par PEYERUS.

CONRAD PEYERUS, dans les *Ephémérides des Curieux de la Nature*, *Déc. II. ann.* 1. 1682. *Obferv.* 85. a donné des obfervations anatomiques fur les entrailles des *Saumons*. Ces mêmes obfervations fe trouvent auffi dans le *Tome III. des Collections Académiques*, p. 501. *& fuiv.* L'Auteur s'exprime en ces termes. Les ouies du *Saumon*, dit-il, étoient compofées de plufieurs petites voûtes en partie offeufes & en partie cartilagineufes, où l'on voyoit un nombre infini de pointes rapprochées, dont chacune étoit garnie de rameaux de veines & d'arteres. Sur l'ufage de ces pointes & de ces voûtes, il faut lire THOMAS WILLEIS, *de Anim. Brut. c.* 3. Le cœur eft fitué au-deffous des ouies : il eft femblable au creufet, dont fe fervent les Chimiftes, & formé d'une grande quantité de fibres mufculeufes ; mais il eft plus rouge que les mufcles, & que le refte de la chair du *Saumon*. Il n'y avoit qu'un ventricule, dont l'intérieur étoit fort inégal ; car on y voyoit plufieurs petites foffettes & plufieurs tubercules charnus. Il n'y avoit auffi qu'une oreillette plus colorée que le cœur, & qui avoit de même à l'intérieur des colomnes fibreufes & des foffettes. Elle fe remuoit quelquefois d'elle-même, quoiqu'on eût ôté auparavant tous les vifceres du *Saumon*. Il y avoit deux orifices dans le cœur & deux canaux à travers lefquels le fang paffe. La veine cave décharge le fang par une grande ouverture ; mais l'aorte le chaffe dans la tête, ainfi que dans les ouies, & dans le refte du corps. L'aorte, continue l'Obfervateur, m'a paru à fon commencement d'une ftructure admirable ; car elle eft élevée en forme de bulbe, & a la figure d'une oreillette ; elle eft munie de fortes fibres par le moyen defquelles elle pouffe par elle-même avec force le fang. Entre la poitrine & le bas-ventre, il y a au lieu de diaphragme une membrane, qui eft comme un mur mitoyen. Le conduit, qui eft entre la bouche & l'œfophage, eft fort large. L'œfophage cependant s'infere dans le ventricule, qui ne paroiffoit pas avoir plus de capacité que lui ; mais il étoit plus fort que l'œfophage, car il avoit un grand nombre de fibres très-robuftes. Le ventricule étoit prefque vuide, & il n'y avoit prefque rien qu'un peu de morve ; c'eft pourquoi je ne puis rien dire de certain fur la nourriture des *Saumons*. Il y a des Pêcheurs qui affurent qu'ils vivent de petits poiffons. Au-deffus du pylore font attachées un très-grand nombre d'appendices, qui reffemblent

à l'inteſtin *cœcum* de l'homme, ou qui ſont ſemblables à des Vers : il y en avoit plus de ſoixante ; elles ſont chacune de la groſſeur d'une plume d'Oie, mais leur longueur n'eſt pas la même à toutes, car elles décroiſſent comme les tuyaux d'orgues, & il y en a auſſi pluſieurs rangs. Près du ventricule, on voit un plus grand nombre d'appendices, & elles y ſont plus longues qu'ailleurs, en ſorte que le pylore en eſt environné ; mais enſuite leur nombre & leur longueur diminue, & elles ſont rangées cinq à cinq, quatre à quatre, trois à trois, & deux à deux. Tous leurs orifices ſont ouverts dans l'inteſtin au-deſſous de la valvule du pylore : l'autre extrémité n'eſt point couverte. Toutes ces appendices ſont jointes par des vaiſſeaux & une grande quantité de graiſſe, qui nous paroiſſoit tenir lieu d'épiploon. Elles ſont compoſées de fibres muſculeuſes, en partie droites, en partie ſpirales, & d'une membrane nerveuſe, qui eſt fort ridée à l'intérieur, & fortifiée d'une eſpece de croûte mince. Il y avoit dans les appendices un ſuc blanc en forme de chyle : dans quelques-unes il étoit teint par la bile qui y étoit mêlée. J'ai auſſi trouvé dans quelques autres, ajoute le même Obſervateur, un ou deux Vers larges, comme on en trouve quelquefois dans les poiſſons. MALPIGHI (*Diſſ. de Bombyce*) aſſure qu'il s'amaſſe un levain dans ces appendices. Notre Obſervateur croit auſſi que le chyle ſe perfectionne dans ces endroits. ALBERT LE GRAND, cité par ALDROVANDE (*L. IV. c.* 8.) & par JONSTON, dit que près de ces appendices l'inteſtin du *Saumon* ſe diviſe en pluſieurs doigts ; mais au-deſſous de ces appendices, l'inteſtin, après s'être plié, va droit à l'anus. La ſubſtance de cet inteſtin eſt la même que celle du ventricule : mais la ſurface intérieure eſt différente ; car ſi on diſſeque l'inteſtin en haut, il paroît entiérement ridé, ou figuré de même qu'un rayon de miel, & ſi on le diſſeque par en bas, il y a pluſieurs valvules, dont les unes ſont tranſverſales, & empêchent que les alimens ne coulent avec trop de précipitation, ou que les excrémens ne remontent. Je n'ai trouvé par-tout, dit encore PEYERUS, qu'une morve jaune & bourbeuſe ; mais il n'y avoit point du tout de chyle. Outre cela, l'Obſervateur dit avoir vu près du ventricule & de l'inteſtin, au côté gauche, une veſſie très-longue membraneuſe, & plus mince que le ventricule. Elle étoit longue d'environ un pied & demi, & large d'un pouce : elle étoit au haut de l'œſophage, & s'ouvroit à travers l'œſophage dans le goſier. GESNER a trouvé que c'étoit un ſecond ventricule, & a conjecturé que les *Saumons* ruminoient : mais notre Obſervateur aſſure n'avoir trouvé dans cette veſſie aucun veſtige d'aliment, & même le paſſage, de la nature du goſier, dans cette veſſie étoit étroit & difficile. C'eſt pourquoi il eſt probable qu'il n'y entre aucune autre choſe que de l'air, pour donner de la légereté aux poiſſons, & la facilité de nager. Le foie, le plus grand des viſceres, étoit d'une couleur pâle, & diviſé en deux lobes. Il n'y avoit aucune communication de la véſicule du fiel avec le foie, que par deux grands canaux, qui portent la bile du foie dans la véſicule. Celle-ci eſt fortifiée de pluſieurs fibres muſculeuſes, par l'action deſquelles la bile eſt chaſſée dans le conduit cyſtique, qui eſt étroitement joint au foie, & qui reçoit dans ſa longueur pluſieurs canaux qui viennent de ce viſcere : mais l'ouverture par laquelle ſe décharge le conduit, ſous le pylore, eſt étroite, & ſi reſſerrée par les fibres qui l'environnent, qu'il faut une grande force pour pouſſer la bile dans les inteſtins. La rate étoit auſſi fort grande, & reſſembloit à du ſang caillé. Je n'ai point trouvé, ajoute l'Obſervateur, de pancréas, ni de méſentere ; car

car les veines & les arteres s'étendoient librement vers les inteſtins & le ventricule. C'eſt ainſi que PEYERUS parle ſur les entrailles des *Saumons :* mais ſur tout ceci voyez les Planches II. & III. du *Tome III. des Collections Académiques.*

Sentimens de WILLUGHBY, *de* RONDELET, *de* BELON, *de* GESNER, *de* M. LINNÆUS, *& de pluſieurs autres Naturaliſtes, ſur le Saumon.*

Le *Saumon*, dit WILLUGHBY, eſt un poiſſon long, écailleux, mais couvert de très-petites écailles, qui a la tête petite, le muſeau pointu, la queue fourchue, le dos bleuâtre, le reſte du corps blanc, tantôt tacheté & tantôt ſans taches. La mâchoire inférieure eſt recourbée en haut, mais principalement dans la femelle, ſelon RONDELET & BELON. D'autres bons Auteurs aſſurent au contraire que cela arrive plutôt au mâle qu'à la femelle. Il y en a qui diſent que le bec ne ſe recourbe en crochet que dans les *Saumons* maigris & fatigués pour avoir mis bas; mais ils ſe trompent, car ceci eſt commun aux ſains & aux malades. Mais perſonne juſqu'ici, que je ſache, ne nous a enſeigné quel eſt l'uſage de ce crochet, ce qu'il devient, & ſi le bec recouvre enſuite ſa premiere forme. Ce poiſſon a la peau un peu épaiſſe, la chair rouge en dedans, entremêlée de graiſſe par-tout, & des nageoires graſſes & gluantes. Il naît dans les rivieres; de-là il deſcend dans la mer, puis il revient à ſon lieu natal, pour y jetter ſes œufs. GESNER rapporte, d'après HECTOR BOËTIUS, qu'en automne les *Saumons* ſe joignant ventre contre ventre jettent leurs œufs pour l'ordinaire dans des ruiſſeaux, ou dans des endroits où l'eau eſt baſſe, & qu'ils les couvrent de ſable, & que dans ce temps le mâle eſt ſi épuiſé de ſes laitances, & la femelle de ſes œufs, qu'ils en deviennent maigres. Au reſte, ajoute-t-il, de ces œufs couverts de ſable, il naît au commencement du printemps de petits poiſſons ſi moux, qu'ils reſſemblent à de la gelée : alors guidés par un inſtinct naturel, ils vont à la mer, & dans l'eſpace de vingt jours ou d'un peu plus, on ne ſauroit croire juſqu'à quelle grandeur ils croiſſent; mais cet accroiſſement ſi prompt des *Saumons* nous paroît réellement incroyable, ou au moins peu vraiſemblable.

Suivant des Relations plus exactes, les *Saumons* remontent en foule au commencement du printemps, de l'Océan dans le Rhin, de ſorte qu'au mois de Mai ils abondent en grand nombre autour de Baſle en Suiſſe : or ils ſe plaiſent à remonter, ſur-tout quand les rivieres ſont groſſes & troubles. Lorſqu'ils mettent bas ils changent de couleur & de goût, même de figure & de nom, à cauſe de leur maigreur. Cette maigreur commence peu de temps après le ſolſtice d'été, & va en augmentant inſenſiblement. Vers la fin du mois de Novembre ils remontent les rivieres tant qu'ils peuvent, pour y porter leurs œufs, ce qu'ils commencent d'abord après le ſolſtice, puis continuent pendant l'automne & l'hiver, quelquefois même juſqu'au commencement du printemps. Pour cela ils cherchent un lieu commode, c'eſt-à-dire des ſables, ſur leſquels la riviere coule rapidement. Ils y creuſent une foſſe longue de trois à quatre pas, & large d'environ quatre pieds. Alors la femelle y jette des œufs gros comme des pois, que le mâle arroſe de ſes laitances, & pour empêcher que la riviere ne les entraîne, ils ont l'induſtrie de les entourer d'un rempart de pierres. Les œufs reſtent ainſi juſqu'au printemps, ſaiſon dans laquelle la chaleur les anime & en fait naître des *Saumonneaux*. C'eſt une choſe digne d'admiration, de voir que les *Saumonneaux* mâles ſe trouvent quelquefois pleins

de laites & qu'ils frayent avec les femelles adultes, tandis que dans les *Saumonneaux* femelles on ne trouve jamais d'œufs: or ils jettent leurs œufs plus volontiers dans les petites rivieres qui tombent dans le Rhin, que dans le Rhin même, dont l'eau eſt alors moins douce ou moins graſſe. Quand ils ont achevé de mettre bas, les mâles & les femelles redeſcendent le Rhin, & retournent à la mer pour la plûpart. Quelquefois les crues des rivieres diſſipent les œufs dépoſés dans les foſſes, & il en périt une partie, ou par inondation, ou parcequ'elle eſt dévorée par les poiſſons. Quelquefois auſſi il arrive que les foſſes reſtent à ſec, ſans pourtant que les œufs périſſent; car dès que les eaux y reviennent, ils s'animent & écloſent, comme s'ils n'avoient point manqué d'eau. Les Pêcheurs conjecturent par l'abondance ou la diſette des eaux s'il faut attendre pour l'année ſuivante une grande ou petite proviſion de *Saumons*. Les *Saumonneaux* ne ſe tiennent pas volontiers un ou deux ans dans le Rhin; mais d'ordinaire avant l'année révolue, ils deſcendent des autres rivieres dans le Rhin, & de-là dans l'Océan, ce qu'ils font dès qu'ils ont quatre à cinq pouces de longueur; car il s'en trouve rarement qui ayent huit à neuf pouces. Enfin lorſqu'ils ont pris leur accroiſſement dans l'Océan, juſqu'à devenir de vrais *Saumons*, ils remontent le Rhin, comme il a été dit plus haut.

Le *Saumon* eſt un des plus grands poiſſons de riviere que nous connoiſſions. Il eſt gros comme la cuiſſe, & a quelquefois trois coudées de long, ſelon BELON. RONDELET dit qu'il égale le Thon pour la grandeur. On en prend en effet qui peſent depuis vingt-quatre juſqu'à trente-ſix livres, ou même un peu plus. La chair du *Saumon* eſt blanchâtre avant d'être cuite, mais étant cuite ou ſalée, elle devient rouge: elle eſt graſſe, ſur-tout au ventre, & par cette raiſon fort raſſaſiante. GESNER rapporte, ſur la foi d'un Auteur, que ce poiſſon fait perpétuellement effort contre le courant des rivieres, & que s'il trouve quelque obſtacle à ſa rencontre, il fléchit ſon corps en maniere de cercle, pour ſaiſir ſa queue à belles dents, après quoi lâchant priſe, il ſaute par deſſus avec impétuoſité: c'eſt auſſi ce que nous avons oüi dire plus d'une fois à pluſieurs Pêcheurs. Nous accorderons volontiers que les *Saumons* ſont très-agiles à ſauter, & l'expérience journaliere le confirme: mais il nous paroît plus vraiſemblable qu'ils ſe mordent la queue pour mieux ſauter. Nous ne ſommes pas plus portés à croire ce que diſent quelques Auteurs de la promptitude avec laquelle les *Saumonneaux* croiſſent dans la mer; car nos Pêcheurs diſtinguent les *Saumons* ſuivant l'âge, & avancent qu'ils ne parviennent à leur perfection qu'au bout de ſix ans. Il y en a qui diſent que les Sangſues incommodent beaucoup les *Saumons*, & qu'elles les contraignent à ſauter. Comme les Auteurs ne s'accordent point entre eux touchant la nourriture dont uſe le *Saumon*, il faut conſidérer là-deſſus l'expérience; car nous ſavons de bonne part qu'il avale aſſez avidement les Vers de terre, les Goujons ou autres petits poiſſons qu'on lui préſente pour amorce. Ceux donc qui aſſurent qu'il ſe nourrit d'eau pure, par la raiſon qu'on ne lui trouve dans l'eſtomac aucune nourriture ſolide, ſe trompent, quoique nous ne nions pas qu'au défaut d'autre aliment il ne puiſſe vivre d'eau pure, comme font les autres poiſſons. Voilà ce que rapporte WILLUGHBY.

Selon M. LINNÆUS, le *Saumon* habite dans les grandes rivieres de la Suede, qu'il remonte pour y dépoſer ſes œufs, & cela plutôt dans les Provinces Méridionales, plus tard dans les Septentrionales, où il abonde, comme à Torne & à la pointe du Golfe de Bothnie: rarement paſſe-t-il l'hi-

ver en Suede, par exemple dans le lac Siljan en Dalécarlie, & pour-lors il change notablement de figure. Il est à observer que ce poisson a la mâchoire inférieure rétrécie comme le doigt, & réfléchie en haut, où elle entre dans le sinus de la mâchoire supérieure. On a cru chez nous, ajoute ce Naturaliste, que cette marque dénotoit une espece distincte ; mais ayant plusieurs fois fait la dissection de ces poissons, j'ai reconnu que tous ceux qui ont la mâchoire crochue sont les mâles, & les autres les femelles.

Si cela est ainsi, comme l'on n'en sauroit douter, après une assertion si positive & en même temps si décisive, BELON s'est trompé, quand il nous a donné la tête d'un *Saumon* femelle, comme une chose très-rare. Le *Saumon* femelle, dit cet Auteur, que les François, à cause de ses œufs, nomment une *Portiere*, ou, à cause de son bec fait d'étrange façon, un *Becard*, est différent du mâle, en ce qu'on lui trouve comme un crochet à la mâchoire d'en bas, qui s'emboite dans celle d'en haut. On apperçoit dans le premier plus de taches & des variétés de couleurs plus vives que dans le mâle, le surplus étant le même.

Nous avons dit ci-dessus que le *Saumon* est en même temps poisson de mer & poisson de riviere ; car ordinairement il monte au printemps, de la mer dans les fleuves, continuant, de même que l'Alose, jusqu'en Juillet & même plus tard, à faire la joie des Pêcheurs, à des soixante & quatre-vingt lieues loin de la mer. On a remarqué que d'abord il s'engraissoit beaucoup dans l'eau douce, & que sa chair devenoit alors plus succulente & d'un meilleur goût qu'elle n'étoit auparavant ; mais que quand il restoit plus d'un an dans les rivieres, sa chair devenoit pâle, seche, maigre & d'une saveur peu agréable. Ce poisson vit plusieurs années, & on le peut tenir long-temps hors de l'eau sans qu'il meure. Quant au petit *Saumon*, appellé en Latin *Salmero* ou *Salmerinus*, quoique JONSTON en fasse une espece différente, & que GESNER dise avoir consulté un Pêcheur, fort habile dans son métier & honnête homme, qui l'avoit assuré que ce poisson ne deviendroit jamais aussi grand que le *Saumon* ordinaire, quand même on le laisseroit plusieurs années dans une riviere, bien des gens néanmoins prétendent qu'il ne differe du précédent que par l'âge, & qu'il devient par la suite aussi grand que lui. C'est aussi le sentiment de M. LINNÆUS. Le *Saumon* ne se trouve point dans la mer Méditerranée. Selon SALVIEN il est extrêmement rapide, & quand il nage contre le fil de l'eau, on diroit que c'est un trait qui est décoché. Il suit les salines ou bateaux de sel, qui remontent nos rivieres jusqu'à leur source. Il differe en grandeur & en bonté, suivant les lieux où il habite. On vante les *Saumons* de la Tamise, du Rhin, de la Moselle, de la Loire, de la Garonne, de la Dordogne & de l'Allier. Ceux qu'on pêche en Laponie passent, selon RONDELET, pour les plus excellens *Saumons* de l'Europe. ALDROVANDE observe que c'est une prérogative du *Saumon* d'être le seul chez les Hollandois, où il y a une grande quantité de poissons délicieux, qui se vende à la livre, comme étant préférable à tous les autres, & digne d'être servi sur la table des Grands seulement. BELON dit que les Poissonnieres de Londres ont coutume de trancher le *Saumon* en long, au-lieu que les nôtres le coupent par darnes ou tranches rondes en travers, ce qui est commode pour l'apprêter. Il ajoute que le *Saumon* frais est plus commun chez nous au printemps & en carême, mais que le salé l'est en tout temps.

Outre les Sangsues, dont les morsures fatiguent & épuisent le *Saumon*, si l'on en croit certains Pêcheurs, ce poisson est encore sujet, comme bien

d'autres, à nourrir dans ses entrailles des Vers plats : c'est ce que j'ai rapporté d'après CONRAD PEYERUS. REDI & d'autres Observateurs y en ont aussi trouvé. Il y a quelques années, disent les Auteurs de la *Suite de la Matiere Médicale*, que nous avons observé dans le ventre d'un *Saumon* qui pesoit plus de vingt-cinq livres, un *Tænia* d'une longueur extrême & d'une grande blancheur, lequel étoit encore plein de vie quatre jours après la mort du poisson.

Remarques sur le Saumon, faites par M. DESLANDES.

Ce qui distingue le plus la Ville de Châteaulin, petite Ville en basse Bretagne, ainsi nommée d'un ancien Château, qui appartenoit à ALAIN II. du nom, Comte ou Duc de Bretagne, dit M. DESLANDES, c'est une pêche considérable de *Saumons*, qui s'y fait tous les ans, & qui monte quelquefois jusqu'à quatre mille. Le détail de cette pêche est assez curieux. Les Physiciens & les Naturalistes qui ont fait différentes recherches sur les poissons, tant sur ceux de mer que sur ceux de riviere, n'ont point touché à cet article. Moi-même je l'aurois toujours ignoré, si un hasard favorable ne m'avoit conduit sur les lieux. Il y a dans le fond des Provinces mille industries particulieres, qui, faute d'Observateurs, ne sont point connues, & qui cependant méritent beaucoup de l'être.

Avant que de venir à la pêche de Châteaulin, on me permettra quelques remarques préliminaires ou générales.

Les *Saumons* forment un genre de poissons assez singulier. Ils naissent dans les rivieres, descendent ensuite à la mer, & retournent chaque année dans les mêmes rivieres, jusqu'à ce qu'ils meurent, ou, ce qui leur arrive plus ordinairement, jusqu'à ce qu'ils soient pris. J'ajouterai que quand ils entrent dans une riviere, ils la remontent très-constamment, quelquefois à plus de cent lieues de son embouchure, de sorte que dans des Villes très-éloignées de la mer, on a le plaisir de prendre un poisson qui ne se prend gueres en pleine mer. Effectivement, quoique la riviere de Châteaulin se décharge dans la rade de Brest, je ne sache pas que dans cette rade on ait jamais pris des *Saumons*, ce qui doit paroître d'autant plus étonnant, que la pêche y est d'ailleurs très-abondante. On en verra bientôt la raison, qui est très-singuliere.

Une autre particularité qui distingue les *Saumons*, c'est qu'ils ne viennent jamais que par grosses troupes & comme en armée. J'avoue que quelques autres poissons se trouvent à-peu-près dans le même cas, tels que les Harengs, les Maquereaux, les Thons & les Sardines; mais il y a sur cela une différence à faire, & une différence essentielle. Les Harengs, quands ils se jettent sur les côtes de Normandie, y sont attirés par une infinité de petits Vers, dont la mer est alors couverte. Ces Vers ont été mieux décrits par RONDELET que par tous les autres Naturalistes. Il les appelle *Chenilles de mer*, & ils sont très-communs dans les mois de Juin, de Juillet & d'Août. Les Maquereaux se rassemblent à l'entrée du printemps pour paître en compagnie une espece d'Algue marine, dont ils sont extrêmement avides, & suivant que les côtes abondent en cette espece d'Algue, les Maquereaux viennent avec plus ou moins d'ardeur pour la ronger. Les Thons, quand ils se répandent sur les côtes de Provence & de Languedoc, semblent s'y réfugier pour chercher un asile contre les insultes d'un ennemi, dont ils ne peuvent autrement se défendre que par la fuite. Cet ennemi est le poisson nommé l'*Empereur* par les Naturalistes. Il ne faut pas le confondre, dit M. DESLANDES,

avec le poiſſon *Xiphias*, nommé *Epée de mer* par les François qui navigent dans le Levant, & par les Italiens *Peſce Spada*. Le poiſſon l'Empereur a un tel aſcendant ſur les Thons, timides de leur naturel, qu'à ſon approche ils ſe faufilent, pour ainſi dire, les uns ſur les autres, & vont échouer à la premiere terre. Les Sardines ne feroient que ſe montrer ſur les côtes de baſſe Bretagne, ſi, pour les y retenir, on ne les amorçoit avec une compoſition préparée en Norwege, dont il faut alors couvrir la mer. Voyez SARDINE.

A l'égard des *Saumons*, ce qui les invite à s'attrouper & à marcher pour ainſi dire en compagnie, c'eſt le plus vif, & peut-être le plus noble de tous les inſtincts, que LUCRECE a ſi bien caractériſé par de beaux vers adreſſés à la Déeſſe VENUS.

En effet quand les *Saumons* entrent dans une riviere, les femelles vont toujours devant, les mâles ſuivent avec différentes vîteſſes. Il y a apparence que les plus galans ſont les plus preſſés, & quand le temps arrive que les femelles jettent leurs œufs, alors les mâles les fécondent à l'envi les uns des autres. Rien ne les arrête, rien ne peut les détourner. Au reſte les *Saumons* ne fréquentent pas toutes les rivieres. Il y en a deux dans la rade de Breſt, preſque égales & paralleles; mais on ne pêche des *Saumons* que dans une ſeule: ſans doute que la nourriture qu'ils y trouvent leur eſt plus convenable, & les attire davantage. C'eſt toute la raiſon qu'on peut rendre de ce choix.

Une remarque que je ne dois pas omettre ici, c'eſt que dans les lieux où ſe fait la pêche des Thons, des Harengs, des Sardines, la mer s'engraiſſe pendant tout le temps que dure cette pêche, & file comme de l'huile. Quelquefois même elle étincelle, ſur-tout quand on la frappe avec des rames, ou plutôt avec leur tranchant, ſans contredit, parceque ces rames développent les parties du feu contenues & empriſonnées dans la matiere huileuſe, qui ſurnage l'eau de la mer. On ne voit rien de ſemblable dans les rivieres où ſe fait la pêche des *Saumons*, quoiqu'il s'y en prenne des quantités prodigieuſes, & que cette pêche dure pluſieurs mois de ſuite. L'eau n'y eſt jamais troublée ni épaiſſie.

Une autre remarque que je ne dois pas omettre, c'eſt que les poiſſons qui répandent beaucoup d'huile, & d'ordinaire une huile fétide, ne ſont pas également bons à manger toutes les années. Il y en a de certaines, où ils contractent une qualité dangereuſe, & où l'on défend même d'en apporter dans les marchés. Ceux qui font peu de cas de cette défenſe éprouvent des démangeaiſons & une gale preſque univerſelle. On n'a rien de pareil à craindre du *Saumon*, de qui la chair eſt compacte, & ne ſe réduit point en huile.

Outre cet avantage, ils ont un inſtinct qui a quelque choſe de particulier, & qu'un Phyſicien ne doit pas avoir honte d'admirer. On ſait que l'eau d'une riviere ne va pas également vîte à ſa ſurface & dans les autres parties. Proche du fond elle eſt beaucoup plus retardée par la rencontre des pierres, des herbes & des autres inégalités: elle va avec plus de vîteſſe à ſa ſurface, où tous les corps hétérogenes & de figure irréguliere ſont pouſſés vers les bords, comme étant moins propres que l'eau à un mouvement uniforme & continu. Cette obſervation eſt dûe à feu M. MARIOTTE, de l'Académie Royale des Sciences, & elle ſe trouve dans ſon *Traité du Mouvement des eaux & des autres corps fluides*. Je l'ai encore vérifiée dans la riviere de Châteaulin, où l'eau fait environ deux pieds trois quarts en une ſeconde, & j'ai vu avec plaiſir que les *Saumons* en la remontant ſe tiennent tout le plus près qu'ils peuvent du fond, au-lieu qu'en la deſ-

cendant ils s'élevent tous à la surface. La raison de cette différente allure se découvre aisément. Le courant nuiroit à la marche des *Saumons*, & par-là même quand ils veulent remonter une riviere, ils cherchent l'endroit où ce courant est plus fort, pour n'avoir qu'à s'y laisser aller, & c'est à sa surface. Le plus habile Physicien pourroit-il rien imaginer ni exécuter de mieux ?

L'observation particuliere de M. Mariotte m'a conduit à une observation générale, dont j'ai été souvent frappé, & avec sujet. Les bords de toutes les rivieres sont remplis de sinuosités, de détours, d'avances, de saillies, que la Nature semble avoir ménagés exprès, afin que l'eau venant à frapper contre ces bords en fût insensiblement retardée, & que le milieu augmentât de force & de rapidité. De-là naît un double avantage, dont savent si bien profiter ceux qui navigent sur les rivieres. Les veulent-ils remonter, ils conduisent leurs bateaux le long des bords, où le courant est le moins rapide. Les veulent-ils descendre, ils cherchent le milieu de ces mêmes rivieres, où l'eau les entraîne avec d'autant plus de vîtesse, qu'ils savent mieux gouverner. Ainsi la Nature présente aux hommes, non-seulement tout ce qui peut servir à leurs besoins, si nombreux, si diversifiés, mais encore tout ce qui peut diminuer leurs peines & leurs travaux dans le cours ordinaire de la vie. Nous profitons, nous jouissons de mille avantages, que nous ne connoissons pas, ou que nous ne connoissons que confusément.

Passons à présent à la maniere dont on pêche les *Saumons* à Châteaulin.

Histoire de la pêche du Saumon par M. Deslandes.

Tout cela posé, continue M. Deslandes, je viens à l'établissement qui a été fait à Châteaulin pour la pêche des *Saumons*. Cet établissement consiste dans un double rang de pieux, qui traversent la riviere d'un côté à l'autre, & qui étant enfoncés par la force du mouton, forment une espece de chaussée, sur laquelle on peut passer. Ces pieux sont mis les uns près des autres, & il y a encore de longues traverses assujetties par des boucles de fer qui les retiennent, tant au-dessus qu'au-dessous de l'eau. A gauche en montant la riviere, est un coffre fait en forme de grillage, lequel a quinze pieds sur chaque face. On l'a tellement ménagé, que le courant de la riviere s'y porte de lui-même sans aucun effort. Au milieu de ce coffre, & presque à fleur d'eau se voit un trou de dix-huit à vingt pouces de diametre, environné de lames de fer blanc, un peu recourbées, lesquelles ont la figure de triangles isoceles & s'ouvrent & se ferment facilement. Le *Saumon* conduit par le courant vers le coffre, y entre sans peine, en écartant les lames de fer blanc qui se trouvent sur son passage, & dont les bases bordent le trou. Ces lames en se rapprochant les unes des autres, forment un cône, & elles s'ouvrent jusqu'à devenir un cylindre. Au sortir du coffre, le *Saumon* entre dans un réservoir, d'où les Pêcheurs le retirent par le moyen d'un filet attaché pour cela au bout d'une perche. Leur adresse est alors si grande, qu'ils ne manquent pas de retirer aussi-tôt celui qu'ils choisissent de l'œil. J'en ai été moi-même souvent le témoin.

Les *Saumons* ne viennent pas toujours avec la même abondance. Quand ils se suivent de loin en loin & comme des especes de Voyageurs, ils se rendent tous dans le coffre, & du coffre dans le réservoir, sans monter davantage ; mais quand ils arrivent par grosses troupes, les femelles attirant les mâles, ceux-ci redoublent d'ardeur & de force pour les suivre : alors ils passent à travers les pieux qui forment la chauſ-

sée & y passent avec une vîtesse incroyable : à peine les peut-on suivre des yeux. Par ce moyen un grand nombre de *Saumons* échapperoit aux Pêcheurs, s'ils n'avoient attention de s'embarquer dans de petits bateaux plats, & de se couler le long de la chaussée, en y tendant des filets, dont les mailles sont extrêmement serrées. Tout le poisson qui s'y prend est aussitôt porté dans le réservoir, où il se dégorge & acquiert un goût plus délicieux; car il est à propos de remarquer, qu'au contraire des animaux terrestres, qu'il faut nourrir avec soin pour les trouver & les manger meilleurs, les poissons ont besoin de jeûner quelques jours & d'être retenus en eau courante, pour devenir un mets plus agréable & plus flateur. J'ai déjà dit, continue M. Deslandes, que les *Saumons* passoient à travers les pieux qui forment la chaussée de Châteaulin, quoique ces pieux fussent mis extrêmement près les uns des autres, & à cette occasion j'ajouterai que tous les poissons, plus encore ceux de la mer que ceux des rivieres, sont enveloppés d'un enduit gras & huileux, qui les rend d'une souplesse infinie, & avec cela très-propres à passer par les lieux les plus étroits.

Cet enduit se renouvelle à chaque instant, & il est fourni par une infinité de petits vaisseaux excrétoires, qui viennent aboutir aux vuides presque insensibles que les écailles laissent entre elles. Il y a apparence que ces vaisseaux charient un suc qui leur est particulier, & qui sert non-seulement à nourrir & à accroître les écailles, mais encore à les teindre de diverses couleurs, & quelques-unes de ces couleurs sont si brillantes, que l'art le plus exquis auroit de la peine à les imiter. On parle de plusieurs autres usages, à quoi cet enduit gras & huileux paroît destiné, comme à défendre le sang des poissons du froid de l'eau, qui devroit naturellement les transir, & à redoubler leur chaleur naturelle par la réflexion ou le renvoi des exhalaisons du corps, ce qui devient tout-à-fait nécessaire dans l'Océan Septentrional, où le froid n'épargneroit aucun poisson.

Outre le *Saumon* ordinaire, que tous les Naturalistes ont assez bien décrit, il y en a un autre dont ils n'ont point parlé, & qui peut être nommé *Saumon coureur*. Il differe du premier par trois choses, savoir par son corps qui est plus long & plus mince, & par conséquent plus favorablement taillé pour fendre les eaux; par sa chair qui est si glaireuse, que ceux mêmes qui se contentent de mets vils & grossiers n'en peuvent point manger, & par sa queue, qui est très-large & très-flexible, & dont il se sert avec un art infini. Cette espece de *Saumon* vient continuellement sur l'eau, qu'il frappe du plat de sa queue, mais avec une vîtesse si soudaine & si brusque, que l'eau s'arrête en quelque maniere & devient à son égard un corps solide, par le moyen duquel il s'éleve douze à quinze pieds au-dessus de sa surface. D'autres poissons ont la même faculté, & même le plus énorme de tous, qui est la Baleine. On la voit quelquefois bondir & s'élancer hors de la mer de quinze à vingt pieds de haut : elle remonte ensuite avec un bruit épouventable. Il me paroît que cette méchanique approche assez du vol des oiseaux. Je dis qu'elle en approche assez; car au fond je sens bien en quoi ces deux choses different. Quand un oiseau s'éleve & que pour cela il étend ses ailes qui étoient pliées & les abaisse, il pousse au même instant l'air par en bas; mais il le pousse avec une vîtesse si grande, que cet air ne pouvant circuler & remonter en haut assez promptement, devient une espece de corps solide qui lui résiste, & sur quoi son aile abaissée s'appuie, ce qui forme tout le jeu, mais le jeu surprenant & admirable, du vol des oiseaux.

Il m'eſt venu ſur cela une penſée, que je ſoumets à la critique. Lorſque la mer ſe retire, on voit ſur tous les bords une infinité de petits Vers de couleur rougeâtre, qui ſe dégorgent peu-à-peu & ſortent du ſable, & qui, ſelon toutes les apparences, viennent reſpirer un air nouveau. Rien n'attire plus les poiſſons que ces ſortes de Vers. Ils en paroiſſent tous extrêmement friands, & l'on remarque que la facilité qu'ont quelques-uns d'entre eux de s'élever au-deſſus de la ſurface de l'eau, leur ſert encore plus pour ſe jetter ſur le rivage que la mer a abandonné, & pour y ſaiſir ces mêmes Vers. Aucun mets ne paroît plus à leur goût. Ici pourroit s'appliquer ſans peine le principe reçu de quelques Philoſophes, que la Nature ne fait rien qu'elle n'ait une raiſon ſuffiſante pour le faire. En effet, à quoi ſerviroient tant de millions d'inſectes cachés dans le ſable de la mer, & qui ne ſe montrent que lorſqu'elle ſe retire, s'il n'y avoit en même temps des poiſſons qui euſſent une ſorte d'adreſſe pour les aller chercher, & du goût pour s'en nourrir.

Après toutes ces réflexions, que peut-être on ne trouvera point déplacées, je reviens à l'hiſtoire de la pêche de Châteaulin, qu'il eſt temps de finir. Cette pêche s'ouvre vers le milieu du mois d'Octobre, les *Saumons* commençant alors à goûter la riviere, & les Pêcheurs jugent à certaines marques qui leur ſont propres, ſi la récolte en ſera bonne ou mauvaiſe. Je ne parlerai point de ces marques. On ſent bien qu'elles dépendent toutes d'un vrai caprice & ne ſont fondées ſur aucun principe, quel qu'il ſoit. C'eſt ainſi que preſque tous les états de la vie croyent avoir des obſervations qui leur ſervent de regles; mais qu'on les approfondiſſe ces prétendues obſervations, rien ne paroîtra plus frivole ni plus chimérique: on ne les trouvera liées à rien de raiſonnable.

Les premiers *Saumons* ainſi paſſés, les autres accourent en plus grand nombre, & la pêche augmente inſenſiblement. Vers la fin de Janvier elle ſe trouve dans ſon fort, & elle ſubſiſte à-peu-près ſur le même pied pendant les mois de Février, de Mars & d'Avril. On prend alors des quantités prodigieuſes de *Saumons*. En Mai les femelles jettent leurs œufs, qui ſont en même temps fécondés par la ſemence des mâles attachés à leur ſuite. Auſſi commence-t-on à voir la ſurface de la riviere ſe couvrir de petits *Saumons*, qui ne demandent que la mer, & vont ſe rendre à leur patrie commune. Dès ce moment la pêche diminue, & les *Saumons* qui ſe laiſſent prendre portent avec un air foible & preſque hébété, je ne ſais quel goût déſagréable. Enfin ils diſparoiſſent au mois de Juillet, que la récolte des Chanvres ſe trouvant finie, on les met rouir dans les eaux courantes; & comme toutes ces eaux communiquent les unes aux autres, elles s'infectent en peu de temps & contractent une qualité malfaiſante, qui chaſſe les poiſſons de tous les ruiſſeaux & de toutes les rivieres qui abreuvent la baſſe Bretagne. Peut-être croira-t-on qu'il faudroit abolir l'uſage de faire rouir les Chanvres: tout au contraire, ces Chanvres ſont très-utiles & trop indiſpenſables, premierement au Royaume, pour les cordages dont la Marine a beſoin, en ſecond lieu à la Province, pour les toiles qui s'y fabriquent, & ſur-tout pour les toiles à voiles. La ſûreté de la plûpart des vaiſſeaux, & même des barques qui font le cabotage, dépend de leur bonne qualité.

Auſſi-tôt que les *Saumons* commencent à quitter la riviere, on leve les écluſes ou éventaux qui tiennent à la digue, afin que le poiſſon qui s'eſt porté au-deſſus puiſſe redeſcendre avec facilité. Ces éventaux reſſemblent aſſez aux baſcules des moulins à eau. Une fois ouverts, toute la riviere ſe débouche,

bouche, & elle prend une couleur tirant ſur le jaune, qui provient de la teinture des Chanvres qu'on y a fait rouir.

Il me reſte encore deux éclairciſſemens à donner, & que je ſouhaite qu'on liſe avec plaiſir. Le premier regarde cette couleur rouge qui affecte les *Saumons*, lorſqu'ils ſont cuits en entier, & qu'ils n'ont preſque plus quand on les coupe par morceaux & qu'on les fait légerement griller. Pour découvrir d'où pouvoit venir cette couleur, j'ai ouvert pluſieurs *Saumons* ſur le lieu même & au ſortir de l'eau, & j'ai trouvé qu'ils avoient tous dans l'eſtomac un petit corps rouge, aſſez ſemblable à une grappe de Groſeille, qui cédoit facilement ſous les doigts. J'ai taché enſuite de ſaiſir ce petit corps & l'ai jetté dans un verre d'eau tiede, qui a pris ſur le champ un œil rouge. Il y a apparence que quand le *Saumon* eſt cuit en entier, ce petit corps ſe diſſout & communique par une eſpece de tranſfuſion inſenſible ſa couleur à toutes les parties du poiſſon; au-lieu que quand ces parties ſont coupées & ſéparées les unes des autres, elles ne peuvent recevoir la même couleur, & ne la reçoivent point effectivement. Lorſqu'un *Saumon* eſt gardé ſept ou huit jours, (il peut encore être gardé plus long-temps ſans ſe corrompre), cette petite grappe ſe transforme en une eſpece de boue fine & légere, qui a les mêmes propriétés jointes aux mêmes effets. Le ſecond éclairciſſement, plus néceſſaire encore que le premier, roulera ſur une choſe que j'ai avancée au commencement de ce Traité, ſavoir que les *Saumons* reviennent tous les ans dans la même riviere où ils ſont nés, & cela juſqu'à ce qu'ils meurent, ou qu'ils ſoient pris. Comment, me dira-t-on, a-t-on pu ſavoir cette particularité, qui a échappé à tous les Naturaliſtes anciens & modernes? Il eſt à propos d'en inſtruire le Lecteur. J'avois chargé les Pêcheurs de Châteaulin de retenir une douzaine de *Saumons* parmi ceux qui deſcendent la riviere, & après leur avoir attaché à chacun un petit cercle de cuivre vers la queue, de les remettre dans l'eau, ce qu'ils ont exécuté avec beaucoup d'adreſſe & en trois années différentes; j'ai enſuite appris d'eux-mêmes qu'ils avoient repris quelques-uns de ces *Saumons*, une année cinq, une autre année trois, une autre enfin deux. La diſpoſition du coffre, & plus encore du réſervoir où le coffre aboutit, rendoit cette obſervation très-aiſée. Je me reſſouvenois d'ailleurs d'en avoir lu quelques-unes de ſemblables. Tous les Princes d'Aſie qui aiment la pêche avec autant de paſſion, & peut-être de fureur que les Princes d'Europe aiment la chaſſe, font mettre avec art de petites chaînes d'or ou d'argent aux poiſſons extraordinaires qu'ils prennent, pour voir ſi ces poiſſons remis dans l'eau viendront encore ſe prendre à leurs filets, & il arrive ſouvent qu'une pareille curioſité leur réuſſit. On aſſure même que c'eſt par des poiſſons ainſi marqués qu'on a reconnu la communication de la mer Caſpienne avec la mer Noire, ce qui n'empêcheroit point encore ſa communication avec le Golfe de Perſe, dont pluſieurs Voyageurs rapportent des preuves aſſez vraiſemblables, fondées ſur certaines plantes aquatiques qui naiſſent vers le printemps dans la mer Caſpienne, & qu'on voit à demi-flétries ſur la fin de l'automne dans le Golfe de Perſe, où apparemment elles ont été entraînées par des conduits ſouterrains.

M. ANDERSON, dans ſon *Hiſtoire Naturelle de l'Iſlande*, *p.* 221. confirme en peu de mots ce que dit ici M. DESLANDES. Proche de Holm, dit-il, dans l'Ellera, près de Kleppée, & dans d'autres Golfes profonds, où ſe déchargent des ruiſſeaux & de petites rivieres qui tombent avec impétuoſité des montagnes & des rochers, on trouve des *Saumons* qui nagent contre les

plus fortes cascades, & qui s'élancent souvent jusqu'à des hauteurs prodigieuses. Les Islandois ont l'adresse d'en prendre quantité par le moyen d'une espece de coffre fait de treillage serré qu'ils dressent directement dans la route du poisson, & qui, sans l'empêcher de monter dans l'eau, l'arrête lorsqu'il veut descendre à la mer. Dans le temps que le *Saumon* est le plus gras, on tend dans la riviere des filets ordinaires, qui s'étendent d'un rivage à l'autre, & avec lesquels on va des deux côtés en remontant l'eau, & en poussant toujours en avant les *Saumons*, qui sentant qu'ils ne peuvent plus reculer, s'élancent à droite & à gauche sur le rivage, où ils sont aussi-tôt pris par les Paysans qui les y attendent, & c'est ainsi qu'on en prend souvent jusqu'à deux cens à la fois. Le *Saumon* contient beaucoup d'huile & de sel volatil. Ce poisson est d'un fort bon goût & se sert sur les meilleures tables. On doit le choisir bien nourri, assez gras, d'un âge moyen, d'une chair tendre, friable, rougeâtre, & qui ait été pris dans une eau claire & courante. On mange le *Saumon* ou frais ou salé. Le frais est d'un goût beaucoup meilleur que le salé, mais il se corrompt aisément. On le sale pour le garder plus long-temps & pour le transporter en différens lieux. Le meilleur endroit du *Saumon* est la hure. On estime ensuite le ventre; mais comme cet endroit est fort gras, il n'est pas si sain.

Ce poisson, dit M. Lémery, abonde en sels volatils, & en principes huileux & balsamiques, qui le rendent nourrissant, corroboratif & restaurant: il provoque l'urine, & il est bon pour la poitrine; mais lorsqu'il est fort gras, si l'on en mange trop, il cause des envies de vomir & des indigestions; & s'il est vieux, sa chair est seche, dure, & pesante sur l'estomac.

Quoique le *Saumon* soit regardé par quelques-uns comme un aliment chargeant & trop rassasiant, néanmoins on peut dire, avec raison, qu'il convient en tout temps, & à toute sorte d'âge & de tempérament, pourvu qu'on en use avec modération.

Le fiel du *Saumon*, appliqué en liniment, sur les taches de la cornée, les emporte & les dissipe: un peu de coton trempé dans ce fiel, & introduit dans l'oreille, remédie au tintement.

Il y a un poisson, marqué de taches cendrées, qui est le *Salmo cinereus* ou *griseus* de Johnson, le *Grey* des Anglois, & le *Gratax* des Suédois, disent Willughby, *p.* 193. & Ray, *p.* 63. Artedi (*Ichth. Part. V. p.* 23. *n.* 1.) le nomme *Salmo maculis cinereis caudæ extremo æquali.* Ce poisson a la queue unie, & differe par-là du *Saumon* ordinaire qui l'a fourchue. Ray dit que sa chair est plus délicate. Le même Auteur donne le nom de *petit Saumon*, en Latin *Salmulus*, & en Anglois *Samlet*, à un autre poisson très-semblable à la Truite. Il a sept pouces de long & six de large, & rarement il devient plus grand. Il differe encore de la Truite, 1°. en ce qu'il est un peu plus large; 2°. en ce qu'il a peu de taches sur le corps, moins vives, noires, & plus petites; 3°. en ce qu'il est plus blanc; 4°. en ce que sa queue est plus fourchue; 5°. en ce que les côtés, sous les taches, sont moins roux; 6°. en ce que les lignes des côtés dans la Truite sont beaucoup plus grandes & plus rouges, & 7°. en ce que ce poisson a proche des lignes qui traversent des taches bleues que n'a pas la Truite. On en prend beaucoup dans la riviere de Wye en Angleterre, & il paroît que c'est plutôt une espece de Truite que de *Saumon*, ainsi qu'un autre poisson décrit dans les *Actes d'Upsal*, 1741. *p.* 86. par M. Gronovius. Voyez TRUITE.

On peut consulter sur le *Saumon* tous les Ichthyologues cités au commencement de cet article.

SAUPE, ou SALPE, poisson

de mer & d'étang, dont parlent RONDELET & ARTEDI, ainſi que les autres Ichthyologues qui en ont écrit. Voyez SALPE.

SAURUS, du Grec Σαῦρος, poiſſon qu'on nomme *Tarantola* à Rome, & qui eſt le *Lacertus peregrinus* de RONDELET. ARTEDI (*Ichth. Part. V. p.* 22. *n.* 2.) lui donne le nom d'*Oſmerus radiis pinnæ ani undecim.* Voyez au mot LÉZARD DE MER.

SAUTERELLE *: C'eſt un genre d'inſecte coléoptere, mis par M. LINNÆUS dans le genre du Grillon. Il en donne (*Fauna Suec. n.* 621. 623. 625. & 626.) quatre eſpeces différentes. La premiere eſt le *Grillon champêtre*, ou la *grande Sauterelle verte*, & qui eſt décrite ci-après. La ſeconde eſt une petite *Sauterelle brune.* La troiſieme eſt une *Sauterelle* qui a les antennes plus courtes que la moitié du corps. La quatrieme eſt une *Sauterelle*, la plus petite de toutes, qui a les antennes compoſées de vingt-trois articles ou environ.

Le genre des *Sauterelles* comprend un grand nombre d'eſpeces, qui ſont différentes en figures, en grandeurs & en couleurs. SWAMMERDAM dit en avoir obſervé vingt-une eſpeces, tant mâles que femelles ; ſavoir, neuf grandes, ſix moyennes, & ſix petites. Les unes avoient les ailes rouges, & les autres étoient de couleur de pourpre, ou bleues, ou verdâtres, ou enfin mêlées de différentes couleurs. HOFFNAGEL a repréſenté quinze eſpeces de *Sauterelles*. Quelques *Sauterelles* femelles ont des queues, & les mâles n'en ont point, d'où ALDROVANDE préſume que la femelle s'en ſert pour creuſer la terre, & y dépoſer ſes œufs : il y a de ces queues qui ſont quadruples & même quintuples. SWAMMERDAM ne doute pas que la *Sauterelle* ne rumine : il croit même s'en être apperçu ; car il a trouvé ſon eſtomac triple, très-ſemblable à celui des Ruminans. On y voit ſur-tout bien diſtinctement cette partie, qu'on nomme la *panſe*.

Deſcription de la Sauterelle verte.

La *grande Sauterelle verte*, nommée *Locuſta* par ALDROVANDE, *Inſ. p.* 404 de même que par JONSTON, *p.* 62. MOUFFET, *p.* 117. CHARLETON, *p.* 44. MERRET, *p.* 200. SCHRODERUS, *p.* 343. DALE, *p.* 388. & par LÉMERY, *p.* 515. eſt appellée *Locuſta viridis major* par RAY, *Inſ.* 61. & par M. LINNÆUS, *Grillus caudâ enſiferâ rectâ, corpore ſubviridi.* Cette eſpece nous eſt la plus connue : en voici la deſcription d'après les Auteurs de la *Suite de la Matiere Médicale.*

Cette *Sauterelle* eſt d'une couleur d'herbe verte, excepté ſeulement une

* Cet inſecte eſt nommé en Hébreu *Arbé*, à cauſe de ſa grande fécondité, & en Syriaque *Gobba*. Il y a des *Sauterelles blanches* qui ſe nomment en Hébreu *Galak*, parcequ'elles rongent les fruits avec leurs levres, & qu'elles léchent les feuilles avec leur langue, comme avec leur aiguillon. M. JAULT dit que l'Hébreu *Hhaſil* eſt le nom d'une ſorte de *Sauterelle*, ainſi appellée du verbe *Hhaſal*, qui ſignifie *conſumer*, ou *détruire*. Le nom de *Gozam*, ſelon BOCHART, eſt donné à une autre eſpece de *Sauterelle*. On nomme cet inſecte en Arabe *Giazana*, qui veut dire *couper*, ou *ronger*. Au reſte, il eſt impoſſible de déterminer au juſte la ſignification de ces différens noms Hébreux de *Sauterelles*, ainſi que de pluſieurs autres ſortes d'animaux ou d'inſectes, & encore plus de les rendre par des noms François, qui y répondent exactement. La *Sauterelle* eſt nommée en Italien *Cavalletta*, ou *Saltarella*; en Eſpagnol, *Langoſta*; en Allemand, *Heuchert*; en Anglois, *Locuſſ*; tous ces noms ont la ſignification de *ſauter*. Les Grecs l'appellent Ἀκρὶς. Quelques Auteurs nomment les grandes *Sauterelles* des *Loguſtes*, du mot Latin *Locuſta*, & les petites des *Sautereaux*. Dans certaines Provinces de France, on appelle la *grande Sauterelle verte*, un *Jeudi*, diſent les Auteurs de la *Suite de la Matiere Médicale*, & dans d'autres un *Aoûtron*, ou une *Aoûtrelle*, parcequ'elle eſt fort commune au mois d'Août parmi les moiſſons, & on en trouve fréquemment dans les chaumes, la moiſſon faite.

ligne d'un bai brun, qui paſſe ſupérieurement par le dos, la poitrine & le ſommet de la tête, & deux lignes pâles au-deſſous du ventre, & de la derniere paire des jambes. On y diſtingue principalement la tête, la poitrine, ou le corſelet & le ventre. La tête eſt oblongue, regardant la terre, aſſez reſſemblante à celle d'un Cheval : ſa bouche eſt recouverte d'une eſpece de bouclier rond, ſaillant, mobile, & munie de deux mâchoires dentées, dont les dents ſont d'un bai brun, pointues, & réfléchies par le bout. On y trouve en dedans une groſſe langue rougeâtre, attachée à la mâchoire inférieure, qui eſt large & arrondie. Il y a près des mâchoires une mouſtache verdâtre, velue, qui ſe plie par le moyen de trois articulations. Les antennes ſont noueuſes, fort longues, de plus en plus déliées, pâles, placées au ſommet de la tête, & les yeux hémiſphériques, un peu ſaillans comme un point noir. Le corſelet eſt élevé, étroit, armé en deſſus & en deſſous de deux épines dentelées. Le dos porte un bouclier oblong, auquel ſont fortement attachés les muſcles des jambes de devant, & ces muſcles ſont environnés de vaiſſeaux aëriens, ou de trachées blanches comme de la neige, & ils ſont ſi remarquables qu'on ne peut s'empêcher d'admirer la ſageſſe de l'Auteur de la Nature. La premiere paire de jambes eſt plus courte que les autres. Les cuiſſes ſont tant ſoit peu marquetées, & profondément ſillonnées. Les jambes, proprement dites, ſont épineuſes ; & les extrémités, qui ſont proprement les pieds, ſont terminées par deux hameçons. La ſeconde paire de jambes eſt de la même conformation. La derniere eſt la plus longue, bien diſpoſée pour ſauter, très-épineuſe, marquetée & ſillonnée, & fortifiée par des tendons fort robuſtes. Elle a quatre ailes, traverſées dans leur milieu par une groſſe côte verte ; les ailes antérieures naiſſent de la ſeconde paire de jambes, & les poſtérieures de la troiſieme paire. Ces dernieres ailes ſont bien différentes des premieres ; car elles ſont preſque pliées & blanchâtres, ſans aucun plexus réticulaire, mais traverſées par des lignes blanches. En outre, elles ſont & plus amples & plus déliées. Le ventre eſt conſidérablement grand, formé de huit anneaux, & terminé par deux petites queues, velues comme une queue de Rat, entre leſquelles on découvre trois mammelons mobiles pareillement velus. De l'extrémité du ventre, dans la femelle, ſort une double pointe un peu dure & longue, ſemblable à une épée. Il y a des trachées répandues par toute la capacité du ventre, artiſtement pelotonnées, entre les anneaux & les inteſtins.

Dans l'intérieur, on trouve après l'œſophage le ventricule ; enſuite un ſecond eſtomac, comme dans le Grillon, ſillonné & dentelé en dedans ; puis deux appendices d'inteſtin, ou les cavités du troiſieme ventricule, & enfin l'inteſtin *rectum*. De plus, il y a des vaiſſeaux de couleur d'émeraude, qui ſont remarquables, ſemés parmi les trachées, & dans la poitrine ; on voit ſix oſſelets attachés aux muſcles pour affermir les jambes.

Peu de temps après que les *Sauterelles* ont pris des ailes, elles s'accouplent de façon que le mâle ſaiſit la femelle avec ſes dents par le chignon du col, la tenant ainſi aſſujettie avec ſes deux premieres paires de jambes, & qu'il introduit dans le vagin de la femelle l'aiguillon ſitué à l'extrémité de ſon ventre. Ces inſectes reſtent long-temps accouplés & ſi fortement unis, qu'on a de la peine à les ſéparer. Vers la fin de l'automne la femelle cherche à ſe délivrer du poids de ſes œufs : elle perce la terre avec ſon épée pour les y dépoſer le plus avant qu'il lui eſt poſſible ; après quoi elle périt & ſe deſſeche. On dit que ce

ſont de petits Vers qui leur viennent autour du col, & qui les étranglent. Les mâles ne ſurvivent gueres aux femelles. Ces œufs demeurent cachés en terre juſqu'au retour du printemps, que le ſoleil dirigeant ſes rayons plus perpendiculairement ſur notre horiſon les échauffe. Ils ſont de figure ovale ou oblongs, dit SWAMMERDAM, & de la conſiſtance de la corne. Leur groſſeur égale à-peu-près celle des grains d'Anis : ils ſont blanchâtres, enveloppés dans une membrane tiſſue de petits filets blancs comme de l'argent, qui ſont les arteres & les veines de l'ovaire, tel qu'il eſt dans le ventre de la femelle, composé d'une peau fort délicate & tranſparente, qui étant preſſée entre les doigts fait un craquement. L'humeur qu'ils renferment eſt blanchâtre, un peu viſqueuſe & tranſparente. Quand donc l'hiver étant paſſé, le ſoleil commence à réchauffer le ſein de la terre, les œufs des *Sauterelles* en reçoivent les bénignes influences, leur humeur s'échauffe à proportion, & à la fin d'Avril, tantôt plutôt, tantôt plus tard, ſuivant le degré de chaleur, auquel ils ont été expoſés, il en naît des Vers qui ne ſont pas plus gros qu'une Puce ; ils ſont d'abord de couleur blanchâtre, puis noirâtre au bout de deux ou trois jours, & enſuite de couleur rouſſe. Ces Vers prennent la forme de petites *Sauterelles*, qui commencent dès-lors à ſauter, quoiqu'elles ne ſoient encore que dans leur état de Nymphe.

C'eſt une choſe bien remarquable, dit SWAMMERDAM (*Tome V. des Collections Académiques*, *p.* 133. *& ſuiv.*), de voir combien peu de différence il ſe trouve entre la *Sauterelle*, & la Nymphe dont elle provient ; car elles ne different toutes deux qu'en ce que les ailes de la *Sauterelle* ſont étendues & couchées le long de ſon corps, au-lieu que celles de la Nymphe ſont renfermées en quatre boutons, dans leſquels elles ſont pliées & entortillées enſemble. C'eſt ce qui a fait dire à ARISTOTE, PLINE, ALDROVANDE, JONSTON, MOUFFET, & à quantité d'autres Naturaliſtes, que les Vers dont ſe forment les *Sauterelles* étoient des *Sauterelles* ſans ailes, & c'eſt ce qui leur a fait donner le nom d'*Attelabus*, lorſque leurs ailes commençoient à pouſſer, & celui d'*Aſellus*, quand le corps, ſur-tout celui de la femelle, prenoit plus d'accroiſſement. Il eſt bien conſtant, comme l'obſervent les Auteurs de la *Suite de la Matiere Médicale*, que quand on ne connoît pas bien exactement toutes les formes qu'un même inſecte prend ſucceſſivement, il eſt très-aiſé de tout brouiller & de faire deux ou pluſieurs inſectes d'un ſeul & même animal. C'eſt auſſi ce qui a fait dire que les Nymphes des Demoiſelles ont été priſes par RONDELET pour des Cigales aquatiques, par MOUFFET pour des *Sauterelles* & des Puces aquatiques, par REDI pour des Scorpions aquatiques, & par JONSTON pour quelque autre eſpece d'animal. De-là vient auſſi que divers Auteurs ont pris une même *Sauterelle*, vue dans ſes trois états, pour trois différentes ſortes d'animaux. La Nymphe au bout de vingt-quatre à vingt-cinq jours, plus ou moins, ſonge à quitter ſa robe, & pour s'y diſpoſer, elle commence par ceſſer de manger, puiſqu'elle va chercher un lieu commode, c'eſt-à dire, pour l'ordinaire, une Épine, ou un Chardon, où elle s'attache. D'abord elle agite & gonfle ſa tête & ſon col, juſqu'à ce que ſa peau ſe creve au-deſſus du col. La tête ſort la premiere par cette ouverture avec quelque difficulté ; enſuite la Nymphe faiſant de nouveaux efforts, & ſe gonflant de plus en plus, ſort toute entiere avec ſes ſix jambes, & laiſſe ſa dépouille attachée à l'Épine & au Chardon. Or il eſt inconcevable, ajoute SWAMMERDAM, comment les Nymphes peu-

vent ſe dépouiller d'une membrane très-délicate, de cornes ſi longues & ſi déliées, avec des dents dures & des ongles fort pointus.

Quand les *Sauterelles* ſe trouvent dans cet état, la ſubſtance de leur corps eſt ſi tendre & ſi molle, qu'on peut leur plier les jambes comme ſi elles étoient de cire, & leur donner telle forme que l'on veut. La *Sauterelle*, ainſi dégagée de ſa vieille peau, ne montre plus cette couleur obſcure qu'elle avoit auparavant, mais une couleur blanchâtre, ou d'un verd plus clair; & comme elle s'eſt beaucoup fatiguée pour quitter ſa dépouille, & que ſon corps eſt encore trop tendre pour pouvoir ſoutenir la violence des impreſſions de l'air, elle ſe laiſſe tomber par terre, où elle demeure à demi-morte pendant une heure. C'eſt en effet une choſe curieuſe de voir que ſi-tôt qu'elle s'eſt dépouillée de ſa peau, ſes ailes ſe développent & s'allongent au point de ſurpaſſer la longueur de deux jambes poſtérieures. L'inſecte paroît alors, & eſt réellement moins court & moins difforme: cependant toutes les *Sauterelles* ſont aſſez difformes & ridées. Leur bouche eſt comme couverte d'écailles, & derriere la tête elles portent un coqueluchon qui finit où les ailes prennent leur naiſſance.

Différentes eſpeces de Sauterelles.

Il y a des *Sauterelles* qui ont des ailes aſſez jolies, les unes bleues, les autres rouges & d'autres bigarrées. La plûpart ſautent plus qu'elles ne volent, & leur ſaut eſt tel, qu'il va deux cents fois plus haut que la longueur de leur corps. La *Sauterelle verte* a un chant qui n'eſt pas déplaiſant, & dans les climats froids, où l'on ne connoît point la vraie Cigale, on lui donne aſſez communément le nom de *Cigale*, quoiqu'il y ait entre elles une très-grande différence. Il n'y a que le mâle de la *Sauterelle verte* qui chante, de même que dans les autres eſpeces de *Sauterelles*; la femelle eſt muette.

Mais les Auteurs ne s'accordent point, quand il s'agit de déterminer d'où procede le ſon ou le chant du mâle. PLINE l'attribue à la forme de leurs dents, qu'elles frottent, ce qui produit le ſon qu'elles rendent. On entend ce bruit environ entre les deux équinoxes; mais dans un autre endroit, il dit que les *Sauterelles* font ce bruit par le frottement de leurs ailes contre leurs cuiſſes. ARISTOTE dit que ce bruit vient du frottement de leurs pieds de derriere.

SWAMMERDAM ſe range de l'avis de ceux qui aſſurent que c'eſt avec ſes ailes que les *Sauterelles* rendent un ſon, lorſqu'elles ont quitté la forme de Nymphe: puis il ajoute qu'il s'en trouve une eſpece qui chante avec ſes ailes ſeulement, & une autre qui le fait avec les ailes & les jambes tout enſemble. M. LINNÆUS n'eſt pas du même avis. Il dit que le mâle a vers la baſe des fourreaux de ſes ailes un grand trou, fermé par une membrane tranſparente, qui eſt l'organe de ſon chant. Cet inſecte ne dit mot pendant tout le jour. Il commence à chanter le ſoir au coucher du ſoleil, & ne diſcontinue point pendant la nuit, étant poſé ſur une tige d'herbe, de Bled ou d'arbuſte, dans les prés, dans les champs ou dans les haies. Il ſe nourrit d'herbes, & pour peu qu'on lui preſſe le ventre, on lui fait rendre par la bouche le ſuc des herbes encore tout verd. Quoique pareſſeux à s'envoler & lent dans ſon vol, ſur-tout quand le temps eſt froid ou humide, il ne laiſſe pas de voler quelquefois aſſez loin. Si on lui prend une des jambes de derriere, elle ſe détache du corps à ſa naiſſance, & alors il ne ſauroit preſque plus voler, parceque ſes jambes lui ſervent à s'élancer en l'air. Lorſqu'on le ſerre dans la main, il mord ſi fort, qu'on eſt obligé de le lâcher.

Quand il vole, il fait un peu de bruit avec ses ailes. Les *Sauterelles* ne viennent point dans les pays des montagnes, ni dans les terres maigres. Elles cherchent la plaine & font leurs œufs dans les fentes d'une terre grasse & crevassée.

Il y a une *Sauterelle* nommée *Mante*. C'est la plus singuliere & en même temps la plus grande de toutes. Elle est nommée ainsi, du mot Grec Μαντὶς, qui signifie *Prophetesse*, soit parcequ'elle annonce le printemps quand elle paroît, soit parceque son arrivée, comme celle des autres *Sauterelles*, présage la disette, soit enfin parcequ'elle semble dans son attitude la plus ordinaire prier DIEU, les mains jointes, comme faisoient les Prophetes de l'ancienne Loi : aussi le Peuple de Provence l'a-t-il appellée *Pregue-Dieu*. Elle y est regardée avec une sorte de vénération, comme un insecte dévot. Sa charité dit-on est grande, au moins pour les enfans. Lorsqu'il y en a quelqu'un qui lui demande le chemin, elle le lui montre avec un de ses pieds. On assure qu'il est rare qu'elle lui enseigne mal, & que cela n'arrive presque jamais. MOUFFET, & bien d'autres Auteurs rapportent cette fable, dont j'ai déjà parlé ailleurs.

SAUTERELLES ÉTRANGERES.

SWAMMERDAM parle de plusieurs especes de *Sauterelles étrangeres*, entre autres de deux *Sauterelles* d'Afrique. L'une avoit le corselet en forme de capuce ; deux pieds très-longs, qui tenoient à des cuisses hexagonales, & armés d'un double rang de pointes, semblables aux dents d'une scie. Ses ailes étoient couleur de pourpre, ou couleur de feu très-foncée ; mais elle étoit une de celles qui ne montrent leurs couleurs qu'en volant. L'autre *Sauterelle* d'Afrique avoit les pieds courts, les antennes grosses & courtes, & les yeux fort saillans. L'Auteur parle encore d'une *Sauterelle* des Moluques, qui avoit le corps très-mince, comme le *Cavalluccio* de REDI ; la queue recourbée en bas ; les ailes longues & de plusieurs couleurs, comme celles des Poules d'Afrique ; le col extrêmement long & la tête courte ; & enfin d'une *Sauterelle* d'Espagne, qui ne differe de celle d'Afrique que par sa taille, par la distribution des veines de ses ailes, & par sa couleur qui est rousse.

On voit aussi dans l'Amérique une espece particuliere de *Sauterelle*, qui porte sur la tête comme un capuchon de Moine de couleur jaune. Le reste du corps est d'un rouge très-foncé, mêlé de blanc : sa tête pousse deux cornes & ne ressemble pas mal d'ailleurs à la tête d'un Cheval. Ces sortes de *Sauterelles* ont six pieds & servent de pâture, dit SEBA, aux Armandilles, & à d'autres animaux.

Les *Sauterelles* sont de diverses especes au Cap de Bonne-Espérance ; mais il n'y en a que deux qui méritent attention, à savoir une qui est fort petite & se voit tout l'été. Elle est brune. Ses ailes sont vertes. Elle est argentée sous le ventre & ses jambes sont cendrées. Au printemps on la trouve le plus souvent dans les lieux plantés de Choux, ou dans les champs ensemencés, où elle fait beaucoup de mal ; aussi dès que les Européens en apperçoivent dans ces endroits, ils font bouillir de l'eau avec du Tabac & y répandent de cette décoction, pour laquelle elle a une antipathie si forte, que non-seulement elle quitte le lieu qui en a été arrosé, mais encore elle n'y revient point de toute l'année.

La seconde espece de *Sauterelle* est de la même figure ; mais elle differe en couleur, celle-ci ayant la tête rouge, les oreilles d'un rouge obscur, le dos cendré, le ventre argenté & les jambes rouges. Ces *Sauterelles* ne paroissent que long-temps après les premieres ; mais c'est toujours par bandes

très-nombreuſes. On ne ſauroit croire le dégât affreux qu'elles font dans les jardins, les vergers & les champs, ſi on ne prend un ſoin particulier pour les chaſſer. KOLBE, *Deſcription du Cap de Bonne-Eſpérance, Tome III.* p. 112.

Au Royaume d'Iſſiny les *Sauterelles* y font un bruit étrange dans les campagnes & même au ſommet des maiſons.

Il y a beaucoup de ces inſectes à la Baie de Saint Louis, aux Indes Orientales, dans l'Iſle de Madagaſcar. Ils ſautent au viſage & à la poitrine avec tant de force, qu'à peine a-t-on la liberté de reſpirer. Ils ont de petites ailes, qui leur ſervent pour voler. Étant à terre ils ſautent comme les autres *Sauterelles*. Ils ravagent les campagnes de Riz, & les habitans ſe dédommagent de cette perte en mangeant ces petits animaux qu'ils font rôtir ſur les charbons, après leur avoir arraché les ailes.

Il y a pluſieurs ſortes de *Sauterelles* dans les Antilles. Les unes ne ſont remarquables que parcequ'elles ſont une fois plus grandes que celles qu'on voit ici dans les Bleds. Leur couleur eſt verte ou rouſſe. On les trouve ordinairement ſur les arbres qui ont les feuilles un peu tendres, comme les Gommiers blancs.

Parmi ces *Sauterelles*, il y en a une eſpece fort hideuſe, & en même temps très-dangereuſe. Elle eſt auſſi groſſe que le tuyau d'une plume d'Oie, longue de ſix ou ſept pouces, & diviſée en neuf ou dix ſections ou jointures, dont la premiere ſépare le corps d'avec la tête, qui eſt preſque ronde, laquelle a deux petits yeux, qui s'élancent au-dehors, comme dans les Crabes, avec deux poils, qui lui tiennent lieu de cornes. Tout le corps qui eſt parſemé de petites excroiſſances, groſſes à-peu-près comme des pointes d'épingles, va toujours en diminuant juſqu'à la queue, qui eſt encore diviſée en trois nœuds. Au bout de ces nœuds eſt une maniere de fourreau, qui couvre un petit aiguillon, dont la piquûre cauſe par tout le corps un frémiſſement ou tremblement, qui paſſe en fort peu de temps, & qui s'appaiſe ſur l'heure, lorſqu'on frotte l'endroit piqué avec de l'huile de Palme. Cette bête a ſix grands pieds, comme ceux des autres *Sauterelles*, deux à la premiere jointure, qui diviſe la tête d'avec le corps, deux autres à la ſeconde, & les deux derniers à la quatrieme. Elle ne pique perſonne, ſi ce n'eſt lorſqu'on la ſerre trop en la touchant.

Il y en a une autre preſque ſemblable, mais de la moitié plus petite & ſans aiguillon.

M[e] MERIAN (*Hiſt. des Inſect. de Surinam, Planche XXVII.*) repréſente des *Sauterelles*, qui proviennent de Vers couleur d'orange, qui ſe nourrit ſur les feuilles d'un arbre dont les fruits ſont nommés à Surinam *Pommes de Sodome*.

Le même Auteur (*Hiſt. des Inſect. de l'Europe*, p. 83.) parle d'une eſpece de *Sauterelle*, qui tous les ans s'arrête dans les Pays Bas, autour des vieux Tilleuls, vers les mois de Novembre & de Décembre. Elles ſucent l'humeur de ces arbres & en ſubſiſtent quelque temps. L'hiver approchant, toutes celles qui ſont ſorties des Tilleuls abandonnent ces arbres & meurent infailliblement. Les Vers qui reſtent dans le cœur ou la moëlle de l'arbre, ſe diſpoſent à la transformation. Il en vient des *Sauterelles*, qui premierement changent de peau, & puis après de couleur.

Il y a à la Louiſiane une eſpece de *Sauterelle*, plus groſſe que les autres, qu'on nomme *Sauterelle-Cheval*. Elle eſt de la groſſeur du pouce. Son corps & les grandes ailes ſont noires. Les petites ailes de deſſous ſont du plus beau pourpre que l'on puiſſe voir. Elle a la tête faite comme celle d'un

Cheval, qui auroit les oreilles coupées près de la tête. Les autres *Sauterelles* ont la tête de même que celle dont on vient de parler, & mériteroient par conséquent le même nom, dit M. LE PAGE DU PRATZ.

Dégât que font les Sauterelles.

Les *Sauterelles* sont appellées par les Hébreux *Arbé*, à cause de leur multitude. Il n'y a presque point d'animal qui multiplie comme elles le font : c'est ce qui fait que dans l'Écriture Sainte un nombre infini est comparé à la multitude des *Sauterelles*. Les mêmes Hébreux les appellent aussi dans leur langue *Gob*, d'un mot qui signifie sortir de la terre ; car une des propriétés naturelles aux *Sauterelles*, selon ARISTOTE (*Hist. Anim. L. V.*), est de déposer leurs œufs en terre. Ils y restent l'hiver, & l'été il en sort des *Sauterelles* qui s'envolent. ARISTOTE, & DAMIR, Auteur Arabe, leur donnent six pieds, quatre avec lesquels elles marchent, & deux jambes postérieures, avec lesquelles elles sautent, & qui sont comptées pour des pieds. Les Hébreux ne regardent pas ces deux jambes comme des pieds : c'est par la même raison qu'ils ne donnent que quatre jambes aux Mouches, quoiqu'elles en ayent six. Quand les *Sauterelles* sont en campagne, elles partagent entre elles le butin. Elles ont entre elles un Chef, qui marche à leur tête suivant le hasard, & où il s'arrête, les autres restent & ne passent pas outre. Il est fait mention dans les Histoires sacrées & profanes, anciennes & modernes, & dans les Relations, du dégât extrême que font les *Sauterelles*. Elles viennent en troupes, comme on ne l'a que trop vu en Allemagne. Elles se jettent sur la moisson déjà prête à cueillir. Elles ravagent les prés, les pâturages, détruisent les jardins, avec les arbres fruitiers, consument en peu d'heures l'espérance de toute une année & causent la famine dans un pays. Elles engloutissent, dévorent, écorchent, rongent & pelent tout ce qu'elles trouvent de verdoyant dans les champs : bien plus, après avoir ravagé, elles brûlent tout ce qu'elles touchent. Leur salive même est un venin si nuisible aux arbres & aux herbes, que par-tout où elles tombent, elles consument & détruisent tout. Si elles font tant de mal de leur vivant, elles en font encore après leur mort. Dans les endroits où elles sont tombées, elles infectent l'air par leur contagieuse odeur, ce qui cause des maladies OROSE nous apprend que l'an du Monde 3800. il y eut un nombre incroyable de *Sauterelles* en Afrique, qui, après avoir consumé toutes les herbes, se noyerent dans la mer d'Afrique, & jetterent une puanteur si violente, qu'on croit qu'il mourut en peu de temps trois cents mille hommes.

Les *Sauterelles* d'Égypte, dont il est parlé dans l'Exode, surpassoient en grandeur toutes les autres especes. PLINE (*L. IX. c.* 3.) parle des *Sauterelles* des Indes, qui sont de la grandeur de quatre coudées, & ailleurs (*L. X. c.* 29.), il dit qu'il y en a de la longueur de trois pieds, & qu'on se sert de leurs jambes & de leurs pieds au lieu de scie, dès qu'elles ont été desséchées.

Si l'on en croit BOCHARD, on trouve dans la *Sauterelle*, tout petit animal qu'elle puisse être, la tête du Cheval, les yeux de l'Éléphant, le col du Taureau, les cornes du Cerf, la poitrine du Lion, le ventre du Scorpion, les ailes de l'Aigle, la cuisse du Chameau, les pieds de l'Autruche & la queue du Serpent. Les *Sauterelles* volent en faisant grand bruit. Selon PLINE (*L. II. c.* 29.), elles secouent si fortement leurs ailes en volant, qu'on les prendroit pour des animaux plus vigoureux. Au rapport de quelques Auteurs, elles font un bruit si

grand, qu'on peut les entendre à six mille pas. Elles tombent dans les campagnes avec grand tintamarre. En mangeant, & en brisant même les Bleds avec les dents, elles se font entendre.

Les Livres Sacrés parlent en plusieurs endroits de l'ordre & de la marche des *Sauterelles*, qui gardent leur rang & ne se séparent jamais. Les Payens ont fait des vœux & des sacrifices à leurs Dieux, pour être délivrés des *Sauterelles*. Au rapport de PLINE (*L. X. c.* 37.), les habitans du Mont Casie voyant que les *Sauterelles* gâtoient les fruits de la terre, eurent recours à JUPITER, de qui ils obtinrent que des oiseaux de Séleucie vinssent exterminer & dévorer ces insectes. ZOZIME dit la même chose des Peuples de Cilicie, qui obtinrent la même grace d'APOLLON, ce qui le fit nommer *Parnopier* par les Athéniens, parcequ'il avoit chassé les *Sauterelles*. Des Hérétiques ont prétendu que DIEU n'étoit pas le Créateur des *Sauterelles* & des autres insectes malfaisans. C'est ce qui a fait dire à Saint JERÔME que ces Hérétiques, comme ARNOBE, VALENTIN, MARCION & APELLÉS, nomment un autre Créateur des Fourmis, des Vers, des Moucherons & des *Sauterelles*, & un autre Créateur du ciel, de la mer & des Anges.

Suivant un Extrait de deux Lettres écrites à M. l'Abbé de SAINT-USSANS, l'une de Javarow en Pologne, le 14 Septembre 1690. & l'autre de Biala en Lithuanie, le 20 du même mois, imprimé à Paris en 1690. chez JEAN MUSIER, au Saint-Esprit, sur le Quai des Grands Augustins, il vint la même année en Russie des *Sauterelles* par trois endroits différens, comme en trois corps. Le premier alla à l'armée Polonoise, l'autre passa à droite de Léopold, venant de Volhinie, & le troisieme vint par les côtés des montagnes de Hongrie. Ces bêtes se répandirent dans la Pologne & dans la Lithuanie, en une si prodigieuse quantité que l'air en étoit tout obscurci, & la terre toute couverte comme d'un drap noir.

Il s'en trouva en certains endroits, où elles étoient mortes les unes sur les autres, jusqu'à quatre pieds de hauteur; celles qui étoient vivantes, se perchant sur les arbres, faisoient, par leur nombre étrange, plier les branches jusqu'à terre. Cela faisoit par tout un extrême dommage, & la terre paroissoit toute rongée.

Ces insectes, dit l'Auteur de cet Extrait, étoient très-particuliers; car outre la bisarrerie du corsage, ils avoient des lettres Hébraïques sur leurs ailes, où se lisoient les mots qui signifient en François *colere de Dieu*. Un Rabbin les lut en présence de l'Auteur.

Une chose si extraordinaire parut un présage funeste. Les uns en augurerent une peste prochaine; les autres la famine, & il y avoit assez d'apparence à ces malheurs; car les pluies faisant mourir ces bêtes, elles infecterent l'air, & les Bœufs qui en mangoient parmi l'herbe, ainsi que les autres bestiaux, en crevoient presque aussi-tôt.

Les anciens du pays remarquerent qu'un pareil désastre étoit arrivé en 1648. & fut suivi de la révolte des Cosaques.

Il en vint aussi des marais Méotides en 1542. & elles infesterent toute la Hongrie, & une grande partie de l'Allemagne & de l'Italie, rongeant toutes les herbes, & ne laissant aucun fruit entier.

La même chose est encore arrivée ces années dernieres en Hongrie, en Bohême, & autres lieux.

En 1756. on a vu tomber en quelques endroits du Portugal un nombre infini de *Sauterelles*, qui ont ravagé les campagnes, vers le temps du tremblement de terre arrivé à Lisbonne, Capitale de ce Royaume.

En Chypre, il y avoit une Loi qui obligeoit de faire chaque année trois fois la guerre aux *Sauterelles ;* premierement en caſſant leurs œufs ; ſecondement en tuant leurs petits, & enfin troiſiemement en faiſant mourir les grandes.

Il paſſe ordinairement à Balſora, Ville de Perſe, quatre ou cinq fois l'année, une ſi prodigieuſe quantité de *Sauterelles*, qu'elles paroiſſent de loin comme un gros nuage, dont l'air eſt entierement obſcurci. Quelquefois le vent les jette par deſſus l'Euphrate, & elles vont mourir dans les déſerts.

Il eſt venu quelquefois de groſſes nuées de *Sauterelles* d'Afrique en Italie, & en pluſieurs autres pays.

Dans la Province de Xinſi en Afrique, il en vient tous les ans en ſi grande abondance qu'elles déſolent tout, mais on leur fait auſſi une cruelle guerre, & perſonne n'eſt diſpenſé d'y aller.

On lit dans l'*Hiſtoire Générale des Voyages* que pluſieurs Provinces de la Chine, ſur-tout celle de Chan-Tong, ſont ſouvent expoſées aux ravages des *Sauterelles*. Elles détruiſent en peu de temps les eſpérances de la plus belle moiſſon. On trouve, dit M. DU HALDE, la deſcription ſuivante de ce terrible fléau dans un Auteur Chinois. On voit paroître une ſi prodigieuſe quantité de *Sauterelles*, que couvrant entierement le ciel, leurs ailes ſemblent s'entretoucher. On croit alors voir fondre ſur ſa tête de groſſes montagnes de verdure. Il ajoute que le bruit que ces inſectes faiſoient en volant reſſembloit à celui du Tambour. Ces dangereuſes légions ne viſitent la Chine que les années ſeches, qui ſuivent les inondations. Dans ces malheureuſes occaſions, les Laboureurs s'agitent beaucoup ſous un ciel brûlant, pour chaſſer l'ennemi de leur travail, en étendant des draps ſur leurs champs. Quelquefois ce mal ne ſe fait ſentir que dans l'eſpace d'une lieue, pendant que la moiſſon reſte fort belle dans tout le reſte de la Province.

On dit que dans le pays des Coſaques, ou l'Ukraine, durant les étés ſecs, on eſt tellement infeſté de *Sauterelles*, qui y ſont portées par un vent d'Eſt, ou de Sud-Eſt, qu'elles obſcurciſſent l'air dans le temps le plus ſerein, & dévorent tout le Bled du pays. Elles dépoſent en automne chacune deux ou trois cents œufs, & meurent peu de temps après : mais ces œufs venant à éclorre le printemps ſuivant, ils produiſent un ſi grand nombre de *Sauterelles*, qu'elles font beaucoup plus de mal qu'auparavant, à moins qu'il ne ſurvienne des pluies, qui détruiſent les œufs & les inſectes, ou qu'il ne s'éleve un grand vent du Nord, ou du Nord-Eſt, qui les chaſſe dans le Pont-Euxin. Les Cochons du pays aimant fort ces œufs, en dévorent auſſi une grande quantité, & contribuent par-là à en purger la terre, qui ſouvent eſt tellement infectée de ces inſectes, qu'ils entrent dans les maiſons, s'inſinuent dans les lits, tombent ſur les tables & dans les mets à un tel point qu'il eſt difficile de n'en pas avaler. Lorſqu'ils ſe repoſent ſur terre pendant la nuit, ils la couvrent de l'épaiſſeur de trois ou quatre pouces, & ſi une roue vient à paſſer ſur eux, il en réſulte une puanteur inſupportable.

MEZERAY, après avoir expoſé les triſtes effets d'une tempête extraordinaire, qui, ſous LOUIS XIII. s'étoit fait ſentir en divers endroits de la France, au mois de Janvier 1613, continue ainſi : » Quelque grande que fut » la perte cauſée par ces vents & par » ces tonnerres, elle n'approcha pas » néanmoins de celle que les *Sauterelles* firent dans la campagne d'Arles » en Provence vers le mois de Mai. » Il s'engendra une ſi grande quantité » de ces inſectes dans ce pays qu'en » moins de ſept à huit heures, elles » rongerent juſqu'à la racine des her-

» bes, ou des grains, dans l'eſpace » de plus de quinze mille arpens de » terre. Elles pénétrerent juſques dans » les greniers & dans les granges, & » conſumerent tous les grains qui y » étoient. On aſſure que quand ces » *Sauterelles* s'attroupoient, & s'éle- » voient en l'air, elles formoient une » eſpece de nuage qui cachoit le ſo- » leil. Quoi qu'il en ſoit, quand elles » eurent ravagé tout le territoire voi- » ſin d'Arles, elles paſſerent le Rhône, » & vinrent à Taraſcon & à Beau- » caire, & ne trouvant plus de Bled » ſur pied, elles mangerent toutes les » herbes des jardins, & les Luzernes » qu'on avoit ſemées. De-là elles al- » lerent à Bourbon, à Valabergues, » à Montfrin & à Aramon, où elles » firent le même dégât. Enfin, elles » furent mangées par la plûpart des » Etourneaux, & par d'autres oiſeaux » blancs, que l'on nommoit dans le » pays *Gabiano*. Celles qui en échappe- » rent formerent en terre, & princi- » palement dans les lieux ſablonneux, » une eſpece de tuyau ſemblable à un » étui rempli d'une ſi grande quantité » d'œufs, que tout le pays en auroit » été déſolé, ſi on les eût laiſſé éclorre: » mais par les bons ordres que don- » nerent les Conſuls des Villes d'Ar- » les, de Beaucaire & de Taraſcon, » on en fut délivré en peu de temps. » On en ramaſſa plus de trois mille » quintaux, qui furent enterrés, ou » jettés dans le Rhône. On ſupputa » enſuite le nombre des inſectes que » ces œufs auroient produit, & en » comptant ſeulement vingt-cinq par » tuyau, on trouva qu'il y en avoit » un million ſept cents cinquante mille » au quintal. «

Combien de fois, dit M. Lesser, dans ſa *Théologie des Inſectes*, les Laboureurs ne ſe trouvent-ils pas fruſtrés d'une abondante récolte par les dégâts des *Sauterelles* ? Ces animaux voraces quittent ſouvent des pays éloignés, traverſent les mers, fondent par milliers ſur des champs enſemencés, & enlevent en peu d'heures juſqu'à la moindre verdure. Sur quoi M. Lyonnet fait la remarque ſuivante : En voici un exemple aſſez mémorable que l'on trouve dans l'Hiſtoire de Charles XII. Roi de Suede, *Tome IV. p.* 160. Son Hiſtorien rapportant que cet infortuné Prince fut très-incommodé dans la Beſſarabie par les *Sauterelles*, s'exprime en ces termes : » Une horrible quantité de *Sauterelles* » s'élevoit ſur le midi, du côté de la » mer ; premierement à petits flots, » enſuite on voyoit comme des nuages » qui obſcurciſſoient l'air, & le ren- » doient ſi ſombre & ſi épais, que dans » toute cette vaſte plaine le ſoleil pa- » roiſſoit entierement éclipſé. Ces in- » ſectes ne voloient point proche de » terre ; mais à-peu-près à la même » hauteur que l'on voit voler les Hi- » rondelles, juſqu'à ce qu'ils euſſent » trouvé un champ ſur lequel ils puſ- » ſent ſe jetter. Nous en rencontrions » ſouvent ſur le chemin, d'où ils s'éle- » voient avec un bruit ſemblable à » celui d'une tempête. Ils venoient » enſuite fondre ſur nous, comme un » orage, ſe jettoient ſur la même plai- » ne où nous étions, & ſans craindre » d'être foulés aux pieds des Che- » vaux, ils s'élevoient de terre, & » couvroient le corps & le viſage, à » ne pas voir devant nous, juſqu'à ce » que nous euſſions paſſé l'endroit où » ils s'arrêtoient. Par-tout où ces *Sau-* » *terelles* ſe repoſoient, elles y faiſoient » un dégât affreux, en broutant l'her- » be juſqu'à la racine, en ſorte qu'au » lieu de cette belle verdure, dont la » campagne étoit auparavant couver- » te, on n'y voyoit qu'une terre aride » & ſablonneuſe. On ne ſauroit jamais » croire qu'un ſi petit animal pût paſ- » ſer la mer, ſi l'expérience n'en avoit » ſouvent convaincu ces pauvres Peu- » ples ; car après avoir paſſé un petit » bras du Pont-Euxin, en venant des » Iſles, ou Terres voiſines, ces inſectes

» traversent encore de grandes Provin-
» ces, où ils ravagent tout ce qu'ils ren-
» contrent, jusqu'à ronger les portes
» mêmes des maisons. «

On peut voir dans ALDROVANDE, & dans différens Auteurs, les ravages affreux que ces insectes ont causés en divers temps. Il n'est point d'année, dit SCALIGER, que les *Sauterelles* ne ravagent quelques contrées, non-seulement dans les pays chauds, mais encore dans les pays du Nord. Souvent aussi la consternation des Peuples est si grande, qu'elle leur fait regarder ces insectes comme apportés de loin par les vents, quoiqu'ils soient nés dans les pays mêmes, & comme des animaux d'une taille énorme, qui ont un aspect & un cri lugubres, tandis qu'ils n'ont rien d'extraordinaire que leur multitude.

Les Auteurs nous ont laissé plusieurs recettes pour éloigner ou faire périr les *Sauterelles*; mais nous ne croyons pas qu'on doive y ajouter foi. ALDROVANDE avoue que trop souvent les ressources de l'esprit humain n'y servent de rien, & que l'unique moyen d'exterminer ces insectes est de recourir à DIEU par des prieres publiques. Au reste les *Sauterelles* s'entredétruisent elles-mêmes, & les plus fortes dévorent les plus foibles.

Peuples qui se nourrissent de Sauterelles.

Mais quoiqu'il n'y ait presque point d'animal plus pernicieux & plus nuisible au genre humain que les *Sauterelles*, elles ne laissent pas néanmoins d'avoir leur usage; car Saint JEAN-BAPTISTE en a mangé dans le désert, & le docte BOCHARD a réfuté ceux qui ont prétendu que les *Sauterelles* que ce Saint mangeoit, étoient des racines. Les Histoires, tant anciennes que modernes, font mention d'une espece de *Sauterelles* fort commune dans les pays Orientaux, dont la chair est aussi blanche que celle des Écrevisses, & qu'on dit être d'un goût excellent. Les Peuples de ces contrées les préparent de différentes façons. Les uns les font bouillir; d'autres les mettent rôtir dans une terrine, où les jambes & les ailes se détachent, mais la tête & le corps deviennent rouges comme ceux des Écrevisses, & font un fort bon manger. Il y en a qui les font frire avec du beurre, & mariner avec du vinaigre, du sel & du poivre. DAMPIERRE rapporte dans ses Voyages que cela se pratique encore parmi ces Peuples.

DIODORE de Sicile nous apprend que les Éthiopiens servoient des *Sauterelles* sur leurs tables, ce qui leur a fait donner le nom d'*Acridophages*, qui veut dire *Mangeurs de Sauterelles*: mais, dit-il, cette nourriture est assez mal-saine, & les Peuples qui en usent ne vivent pas long-temps. Quand vers l'Équinoxe du printemps les vents du Midi & du Septentrion soufflent le plus chez eux, il y vient des terres inconnues une multitude innombrable de *Sauterelles*, poussées par les vents, qui different fort peu des oiseaux en force & en vîtesse, mais en grandeur. Ces Peuples en mangent en tout temps, en les salant, ou les accommodant d'une autre façon. Ces Acridophages pour les prendre jettent dans un lieu profond une matiere qui jette beaucoup de fumée. Lorsque les *Sauterelles* y veulent passer en volant, elles tombent d'abord à cause de l'obscurité causée par la fumée. DIODORE de Sicile parle aussi de cet endroit profond, qui contenoit plusieurs stades, creusé, & qui étoit rempli de matiere combustible, dont la grosse fumée arrêtoit les *Sauterelles* à leur passage; & voici comme CAMERARIUS raconte, d'après DIODORE & STRABON, la misérable condition de ces sortes d'Acridophages. Il y a, dit-il, dans l'Éthiopie proche du désert un Peuple de plus petite taille que les autres; les habitans de ce pays sont

maigres & extrêmement noirs. Il arrive ſouvent qu'au printemps les vents du Septentrion & du Midi chaſſent dans leur contrée une multitude indicible de *Sauterelles* hors du déſert : ces pauvres habitans les prennent avec beaucoup de ſoin & d'induſtrie. Après les avoir ſalées, ils les gardent, & s'en ſervent comme d'une viande fort appétiſſante. Ils ne mangent pas autre choſe tant que dure la ſaiſon des *Sauterelles ;* car ils n'entretiennent point de bétail, & ne mangent point de poiſſon, étant fort éloignés de la mer. Ils n'ont point auſſi d'autre animal, qui leur puiſſe ſervir de nourriture. Ce ſont des gens fort légers de corps, agiles à la courſe, & d'une aſſez courte vie. Ceux qui vivent le plus parmi eux, ne paſſent pas l'âge de quarante ans. On dit que quand ils approchent de cet âge, il ſort de leur corps des Poux d'une forme horrible, qui ont des ailes de différentes couleurs : ces Poux leur rongent le corps, la poitrine, le ventre, & dévorés par cette Vermine ils meurent miſérablement. PLINE rapporte à-peu-près la même choſe. Il dit que les Éthiopiens ne vivent que de *Sauterelles* qu'ils ſechent à la fumée, ou qu'ils ſalent. Ils en font proviſion pour toute l'année, & ces perſonnes ne vivent pas au-delà de quarante ans.

Dans les pays où l'on mange des *Sauterelles*, on les porte régulierement au marché, comme c'étoit autrefois la coutume à Athenes, ſuivant ARISTOPHANE, & on les y vend, comme l'on fait les oiſeaux chez nous. Les *Sauterelles* doivent auſſi avoir été une nourriture connue dans la Judée, puiſque MOÏSE avoit permis aux Juifs d'en manger de quatre ſortes qui ſont ſpécifiées dans le Lévitique. Mais en Europe on ne connoît point ce ragoût, ou plutôt un mets ſi frugal, & l'on ſe contente d'admirer la frugalité des Orientaux ſans cependant vouloir les imiter.

Les *Sauterelles* contiennent beaucoup d'huile & de ſel volatil. Quant à leur uſage en Médecine, il eſt très-borné. DIOSCORIDE aſſure que ces inſectes, pris en forme de parfum, guériſſent la rétention d'urine, ſur-tout dans les femmes : d'autres les conſeillent contre les vapeurs. Pour cela, on les fait ſécher & pulvériſer, & cette poudre ſe donne à la doſe de douze à vingt grains dans quelque liqueur appropriée, comme dans une décoction de Turquette, ou de Pariétaire. M. LINNÆUS dit qu'en Suede les gens de la campagne font mordre les verrues de leurs mains à notre *grande Sauterelle verte*, qui en mordant vomit ſur la plaie une liqueur qui les fait ſécher.

SAUTERELLE-PUCE : On la trouve, dit SWAMMERDAM, cachée ſous l'écume qui ſe forme ſur la ſurface de toutes ſortes de Plantes. Il lui pouſſe ſur le dos quatre tubercules, qui ſont les fourreaux des ailes. Cet animal n'a point de dents, comme les autres eſpeces de Sauterelles, mais ſeulement, comme les Cigales, une trompe, ou un aiguillon terminé en pointe, & couché ſur la poitrine.

SAUTERELLE : GOEDARD (*Part. I. Exp.* 39.) donne ce nom à une Chenille, qui ſe plaît au ſommet des Ormes, dont elle mange les feuilles. Le froid lui cauſe la mort. Elle ſe fabrique une petite toile pour s'y loger, & ſe métamorphoſer en une Chryſalide, qui eſt devenue Mouche au bout de neuf mois. L'Auteur a donné à cette Chenille le nom de *Sauterelle*, parce-qu'à la maniere des Sauterelles, elle s'élance d'une place à une autre.

SAUVE-GARDE, animal qui avec le temps, dit Mᵉ MARIE-SYBILLE MERIAN (*Hiſt. des Inſectes de Surinam, Planche IV.*), devient grand comme un Crocodile de dix ou douze pieds. Il ſe nourrit de charognes ; mais il n'attaque pas les hommes, comme le Crocodile. Lorſqu'il veut pondre ſes

œufs, la Nature enseigne à la femelle à creuser le sable sur le bord de quelque riviere, où elle laisse au soleil le soin de le faire éclorre. Les Indiens mangent ces œufs, qui sont gros comme ceux d'une Poule d'Inde, mais un peu plus longs. Cet animal est amphibie, vivant également sur terre & dans l'eau, en sorte que quand il ne trouve point de charognes, il fait la guerre aux poissons, & au défaut de ceux-ci, il vit de Mouches & de Fourmis. L'Auteur l'a représenté en grand à la Planche LXX. Me MERIAN y dit qu'elle ne sait pas pourquoi on lui a donné le nom de *Sauve-Garde*. On le trouve dans les forêts de Surinam. Ses écailles sont minces & polies. Pour la figure & pour les membres, il ressemble à un Lézard; mais il est beaucoup plus grand. J'ai dit au mot LÉZARD qu'il y en a de plusieurs especes, au nombre desquels on met la Salamandre; & cet animal, selon le même Auteur, tient le milieu entre le Lézard & la Salamandre. Me MERIAN ajoute qu'elle a vu dévorer par cet animal les œufs de différentes sortes d'oiseaux.

SAX

SAXATILE, Serpent d'Afrique, qui se nourrit de Grenouilles & de Crapauds, & qui se cache dans les fentes des pierres & des rochers, pour mieux guetter & attraper sa proie. Le dessus de son corps est d'un bai brun, qui s'éclaircit vers le ventre, dont les écailles blanchâtres sont en travers & dans un bel ordre, de même que celles qui garnissent le dos, lesquelles sont taillées en rhombes. Sa tête est couverte d'un bouclier jaune, pâle, divisé longitudinalement au milieu par une raie noirâtre, que trois autres raies coupent transversalement en croix, & sa gueule est armée de fort petites dents.

La femelle ne differe du mâle que par quelques bandelettes très-étroites, ou des raies qui la cerclent d'espace en espace, jusqu'au milieu du corps. L'autre moitié, jusqu'au bout de sa queue pointue, est ornée simplement d'écailles losangées. SEBA a fait figurer ces deux Serpens mâle & femelle, *Thes. II. Tab.* 37. *n.* 1. & 2.

SAY

SAYACU, oiseau du Brésil, qui est de la grandeur du Chardonneret, dit RUYSCH, *de Avib. p.* 132. Tout son corps est couvert de plumes de couleur cendrée & de verd de mer, mêlées ensemble; mais ce verd de mer, sur les ailes & sur le dos, jette un bel éclat au soleil. Il a le bec noir & les yeux entierement de la même couleur.

SCA

SCADE, nom qu'on donne dans la Province de Cornouailles en Angleterre, à une espece de Maquereau, nommé *Sicarel* par RONDELET. Voyez SICAREL.

SCAGAROL, nom qu'on donne, dit le même RONDELET, en Provence & en Espagne, au *Limaçon de mer*. Voyez ce mot.

SCALOPES: SEBA donne ce nom à un Rat sauvage d'Amérique. Il a fait figurer (*Thes. I. Tab.* 31. *n.* 1.) le mâle couché, le corps droit, afin qu'on pût voir son ventre, d'où pendent de gros & grands testicules, assez semblables aux tettes de la Brebis. Plus en arriere, vers la queue, descend sa verge. Dans divers de ces animaux, ces parties sont situées différemment. La tête de cet animal est de la forme de celle du Renard, & terminée en pointe. Son museau est peu différent de celui du Cochon: il s'en sert pour fouir la terre, y chercher sa nourriture, & se creuser des tannieres, qui le mettent à couvert des autres bêtes féroces. Ses oreilles sont larges, pendantes, presque chauves, garnies seulement de quelques poils

clair-ſemés. Il a les yeux grands, noirs, défendus de tous côtés par des poils d'un rouge foncé ; la levre ſupérieure, qui porte une longue mouſtache, & toute la partie ſupérieure du corps, ſont velues de poils d'un rouge chargé, & d'un jaune clair ſur le ventre & ſur le front. Cet animal a la queue longue & friſée, les pieds blanchâtres & ſans poils, faits comme ceux du Singe, munis de quatre doigts & un pouce, & il s'en ſert à différens uſages. Sa queue lui ſert à s'attacher & à ſe cramponner partout.

La femelle, repréſentée *ibid. n.* 2. eſt de la figure du mâle, & a ſept ou neuf tettes, dont chacune ſe remplit de lait, à proportion du nombre des petits qu'elle alaite, juſqu'à ce qu'ils ſoient en état de chercher leur nourriture.

SCANDEBEC, comme qui diroit *Brûle-bec.* RONDELET (*L. I. chap.* 33. *p.* 29. *Edit. Franç.*) donne ce nom à une eſpece d'Huître, qui a le goût piquant, & qui échauffe la bouche. Elle a la coquille crêpée & recroquevillée en dehors, jaunâtre en quelques endroits, rouge en d'autres, & d'un blanc poli en dedans. Le poiſſon eſt petit, piquant, ſalé, quelquefois amer, & déſagréable au goût. RONDELET croit que c'eſt l'eſpece d'Huître dont parle PLINE, qu'il dit naître dans les lieux pierreux, ou bien cette eſpece d'Huître que les Grecs ont nommé ἀγρὶς, c'eſt-à-dire *ſauvage.* Voyez HUÎTRE.

SCARABÉES*. Les Naturaliſtes donnent ce nom à des inſectes volans, dont les ailes ſont enfermées dans des étuis, ce qui les diſtingue des Papillons, qui ont les ailes farineuſes, & des Mouches, qui les ont tranſparentes. La claſſe des *Scarabées* eſt d'une grande étendue pour l'Hiſtoire Naturelle. Elle comprend beaucoup de genres & beaucoup d'eſpeces. J'ai donné la notice du plus grand nombre au mot ESCARBOT, d'après les Naturaliſtes qui les ont obſervés. M. DE RÉAUMUR avoit travaillé à leur hiſtoire, & il ſe préparoit à la donner, au moment que la mort nous l'a enlevé.

Remettons ſous les yeux du Lecteur, mais d'une maniere abrégée, la diviſion des *Scarabées* par M. LINNÆUS. SWAMMERDAM en a obſervé un grand nombre. Je vais ſommairement rapporter ce qu'il dit des différentes eſpeces qu'il a étudiées ; faire enſuite connoître ceux que M. BARRERE a examinés à Cayenne, & donner les deſcriptions de quelques *Scarabées*, comme celles du *Monoceros* par SWAMMERDAM ; du *Scarabée cornu*, autrement dit *Cerf volant*, du *Scarabée pilulaire* & du *Scarabée onctueux*, par les Auteurs de la *Suite de la Matiere Médicale ;* d'un *Scarabée* qui ſe trouve pendant le mois de Mai, & d'un *Scarabée des Lys*, par le Docteur JEAN MURALTO ; & enfin celles du *Scarabée de la Teigne des Lys*, du *Scarabée des Teignes d'Orge & d'Avoine*, de celui des Teignes de Chardon, de deux autres ſortis de Vers à ſix jambes, ennemis des Pucerons, & d'un *Scarabée* ſorti d'un Ver, qui ſe forme dans les galles des feuilles de Viorne, par M. DE RÉAUMUR. Le *Hanneton*, j'entends le *Hanneton ordinaire*, ſorti du Ver de Bled, & nommé dans nos Provinces *Meûnier* ou *Farinier*, & une autre eſpece, appellée *Moutardier*, parcequ'elle eſt plus rougeâtre, ou de couleur de moutarde, & une troiſieme eſpece plus petite, plus velue, d'un jaune pâle ou cendré, avec trois lignes blanches longitudinales, ſont d'aſſez groſſes eſpeces de *Scarabées*. J'en ai donné une hiſtoire aſſez détaillée au mot HANNETON : j'y renvoie le Lecteur. On peut encore

* Le nom de *Scarabée*, ou celui d'*Eſcarbot*, qui eſt commun à tous les inſectes du même genre, vient du mot Latin *Scarabæus.*

core

core consulter les Auteurs de la *Suite de la Matiere Médicale* qui ont écrit sur les *Hannetons*.

Division des Scarabées par M. LINNÆUS.

Tous les insectes Coléopteres sont des *Scarabées*. Il y en a de grands, de moyens & de petits. M. LINNÆUS (*Fauna Suec. p.* 128.) conserve le nom de *Scarabæus* aux grands, tels que sont le *Cerf volant*, le *Rhinoceros*, autrement dit *Monoceros*, les différentes especes de *Hannetons*, le *Scarabée pillulaire*, connu sous le nom de *Fouille-Merde*, &c. Il donne vingt-trois especes de ce genre. Le second genre des *Scarabées* est composé des *Dermestes*, nommés *Scarabées Disséqueurs*, dont dix-sept especes : le troisieme genre, des *Cassida*, dits *Scarabées Tortues*, dont onze especes : le quatrieme genre, des *Coccinella*, dont vingt-cinq especes : le cinquieme genre, des *Chrysomela*, dont trente-deux especes : le sixieme genre, des *Curculio*, en François *Charençons* ou *Calandres*, dont trente-trois especes : le septieme genre, des *Cerambyx*, nommés *Capricornes*, dont dix-huit especes : le huitieme genre, des *Leptura*, dont quinze especes : le neuvieme genre, des *Carabus*, nommés par M. DE JUSSIEU, *Scarabées Jardiniers*, dont vingt-trois especes, tant grandes que petites : le dixieme genre, des *Mordella*, connus sous le nom de *Scarabées sauteurs*, dont quatorze especes : l'onzieme genre, des *Cicindela*, dont six especes : le douzieme genre, des *Buprestis*, insectes dangereux aux Quadrupedes qui les mangent en paissant, dont sept especes : le treizieme genre, des *Disticus*, nommés *Scarabées d'eau*, dont douze especes : le quatorzieme genre, des *Elater*, dits *Scarabées à ressort*, dont onze especes : le quinzieme genre, des *Cantharis*, en François *Mouches Cantharides*, dont dix especes : le seizieme genre, des *Tenebrio* ou *Scarabées noirs*, dont deux especes : le dix-septieme genre, des *Meloë* ou *Scarabées des Maréchaux*, dont une espece : le dix-huitieme genre, des *Necydalis*, qui est la *Puce volante* des *Actes d'Upsal*, dont deux especes : le dix-neuvieme, des *Forficula*, nommés *Perce-Oreilles*, dont deux especes : le vingtieme genre des *Staphylinus*, en François *Courtille* ou *Courtilliere*, dont seize especes : le vingt-unieme genre, des *Blatta*, dont deux especes ; & le vingt-deuxieme genre, des *Gryllus*, ce qui comprend les *Grillons* & les *Sauterelles*, dont onze especes. Je parle de tous ces différens genres à leurs articles.

Remarques de SWAMMERDAM *sur les Scarabées qu'il a observés.*

SWAMMERDAM dit que ce qu'il y a de plus remarquable dans les *Scarabées*, c'est que leurs os, ou cette substance analogue à la corne, qui leur en tient lieu, se trouve au dehors & couvre leur chair, comme l'a très-bien remarqué FABRICIUS AQUAPENDENTE, au-lieu que dans les grands animaux qui ont du sang, les os sont toujours cachés sous la chair. Mais les muscles de ces insectes ont la même structure que celle qu'a découvert STENON dans les muscles des animaux qui ont du sang. Cette structure est sur-tout admirable dans les muscles des pieds des Sauterelles, dont la force est telle, que cet animal, comme je l'ai dit au mot SAUTERELLE, peut sauter en l'air à une hauteur de deux cents fois plus grande que celle de son corps. Il y a donc autant de conformité entre les muscles des grands animaux & ceux de ces insectes, que de différence entre les os des premiers & cette substance analogue à la corne, laquelle en tient lieu aux autres. SWAMMERDAM ne voit point parmi les *Scarabées* de différen-

ce plus marquée que dans la ſtructure de leurs cornes, & ce caractere lui paroît très-convenable, pour diſtinguer les différentes eſpeces de *Scarabées*.

HOFFNAGEL a peint trente-cinq ſortes de *Scarabées* communs, & neuf plus rares. On trouve dans GOEDARD la deſcription de dix-neuf eſpeces de petits *Scarabées*, & des figures aſſez exactes de cinq de leurs Nymphes. On lit dans SWAMMERDAM qu'il avoit dans ſon Cabinet neuf grandes eſpeces de *Scarabées*, vingt-une moyennes, trente-ſept petites, & cent trente-ſix très-petites, parmi leſquelles il y en avoit trente-cinq eſpeces étrangeres, ſavoir des Indes Orientales & Occidentales, de l'Égypte, du Bréſil, de France & de quelques autres pays.

Il parle de ſept eſpeces de *Scarabées Monoceros*. L'un avoit la corne recourbée en arriere. L'Auteur le conſervoit avec les Poux dont l'inſecte étoit rongé. Il vient de la plus grande eſpece de Teigne, laquelle vit deux ou trois ans avant que d'arriver à l'état de Nymphe. Outre ſa corne il avoit encore deux antennes, dont la naiſſance eſt auprès des yeux, & qui étoient noueuſes à leur extrémité. Deux autres cornes de *Monoceros* fort petites, étoient fourchues dès leur origine. Un autre *Monoceros* avoit la corne recourbée en avant, armée de quatre pointes ou dents ſur ſon côté concave, tandis que l'os des épaules, des lombes & de la poitrine ſe prolongeoit en avant, en forme de corne arquée, dont la cavité étoit couverte de poils durs & dorés. Le même Auteur parle encore de deux autres *Monoceros*, dont les cornes commençoient chacune par un tronc ſimple & étoient fourchues à leur extrémité. Dans ces *Monoceros*, l'os de la poitrine qui eſt noir & de conſiſtance de corne, étoit fendu de même; mais dans l'un il ſe terminoit par une eſpece de corne dentelée vers ſon extrémité, au-lieu que dans l'autre il s'ouvroit & finiſſoit par deux cornes obtuſes. Ce dernier avoit auſſi des antennes noueuſes auprès des yeux. Le plus grand de ces *Scarabées* étrangers, que SWAMMERDAM conſervoit, avoit ſix pouces de long, y compris ſa corne. La largeur du corps étoit de plus d'un demi-pouce; mais ſes ailes étendues avoient plus de ſept pouces d'envergure. Voyez ci-deſſous la deſcription d'une eſpece de *Monoceros* par le même.

Parmi les *Scarabées*, le *Cerf* ou *Taureau volant* mâle a des cornes, & la femelle, dit-on, n'en a point. Cet inſecte & tous ceux du même genre ont leurs ailes renfermées dans des eſpeces de fourreaux, qui s'élevent & ſe tiennent ainſi redreſſés, mais ſans mouvement, pendant que l'animal vole. Ce qu'il y a de plus remarquable dans le *Cerf volant*, c'eſt la trompe avec laquelle il ſuce ſon aliment, lequel n'eſt autre choſe qu'une eſpece de miel liquide, qui diſtille des Chênes. Cette trompe eſt très-bien repréſentée dans les figures d'HOFFNAGEL. Les ailes de cet inſecte ne ſont pas ſimplement reſſerrées dans leurs fourreaux, mais contractées & repliées ſur elles-mêmes, au moyen d'une articulation qu'elles ont à leur extrémité, & qui eſt mue par des muſcles particuliers: c'eſt pourquoi quand on bleſſe ces ailes, il en diſtille quelque humidité, ce qui n'arrive pas aux ailes purement membraneuſes. SWAMMERDAM dit qu'il a conſervé vivant un *Cerf volant*. Lorſqu'il lui préſentoit du miel au bout d'un couteau, il le ſuivoit comme un petit Chien, & ſuçoit fort avidement ce miel avec ſa trompe.

Il y a pluſieurs eſpeces de *Capricornes volans*, appellés par quelques-uns *Chevres volantes*. Les uns ont les cornes très-longues, les autres plus courtes, & les autres encore plus courtes. SWAMMERDAM parle de vingt-

une especes de *Capricornes*, qui avoient les cornes très-longues ; de dix-fept autres especes, dont les cornes étoient beaucoup plus courtes, & de neuf autres especes, dont les cornes étoient encore plus courtes que celles des dix-fept especes précédentes. Parmi les especes dont les cornes étoient très-longues, les unes étoient branchues, ou plutôt épineufes, & divifées par des articulations noueufes, les unes proche des autres. Dans quelques-unes les articulations étoient plus éloignées, & les cornes n'avoient point d'inégalités, fi ce n'eft à l'endroit des articulations : elles étoient un peu courbées dans les intervalles. Le plus grand de ces *Capricornes volans* avoit quatre pouces & demi de long, fans compter les cornes, qui étoient auffi longues que tout le corps. Un autre étoit long de plus de deux pouces & couvert d'un poil de différentes couleurs, qui faifoit l'effet d'un tapis de Turquie. Une autre efpece avoit les cornes & les jambes très-foibles, quoiqu'affez groffes aux endroits de leurs jointures, & à ceux où les mufcles font renfermés. Parmi les *Capricornes* qui portoient des cornes beaucoup plus courtes, l'un de ces infectes avoit le mouvement des ailes fi rapide, qu'il étoit très-difficile de l'attraper. SWAMMERDAM le nomme *Scarabée Mouche*. Il differe de tous les autres *Scarabées*, en ce que fes dents font branchues. Cet infecte vole pendant le jour, & il appartient à la quatrieme efpece des *Cerfs volans* de MOUFFET, qui eft une efpece rare.

Le Ver luifant fe métamorphofe en un *Scarabée*, qui paroît alors comme une petite étoile volante. Il ne brille pas moins dans l'état de Ver à fix pieds ; mais dans celui de *Scarabée*, il ne jette de la lumiere que lorfque les fourreaux écailleux de fes ailes fe relevent, ou que fa queue, c'eft-à-dire l'extrémité de l'abdomen, s'étend au-delà des enveloppes qui la cachent.

SWAMMERDEM, dans la *Collection de fes Scarabées*, en comptoit trente-deux efpeces, dont les cornes ou antennes fe terminoient par un bouton. Ces boutons étoient de diverfe ftructure : les uns reffembloient à des grappes de raifin ; d'autres repréfentoient des feuillets, comme ceux d'un livre ouvert ; d'autres enfin avoient diverfes autres formes. On diftingue aifément les mâles des femelles, au moyen de ces cornes ou antennes. Ces différentes efpeces de *Scarabées* volent prefque toute la nuit. Les uns font oblongs, d'autres ronds, d'autres courts, quelques-uns dentelés, découpés, colorés, velus, farineux comme les ailes des Papillons, parfemés de tubercules, de taches, d'yeux & d'autres ornemens. L'Obfervateur dit en avoir trouvé dans les nids des Abeilles fauvages.

Deux *Scarabées pillulaires* qu'il poffédoit, avoient auffi les antennes terminées par un bouton. Ces deux efpeces avoient les couleurs éclatantes, comme les *Scarabées Bupreftes*. Dans l'une le corps étoit d'un beau violet, *Melaoocyanei*, (c'eft la *groffe Mouche luifante* de M. BARRERE), & dans l'autre il étoit d'un verd fondu avec la couleur d'or. Les *Scarabées Bupreftes* font au nombre de quatre efpeces. Ceux que l'Auteur confervoit étoient d'un verd doré & exhaloient une mauvaife odeur. Leurs antennes étoient faites comme celles des *Capricornes volans*. Les mâles de ce genre font plus petits que les autres. Il en avoit encore une autre efpece, qui avoit l'odeur de Rofe.

Les *Cantharides* ont paru à SWAMMERDAM de la même nature que les *Scarabées Bupreftes*. Les œufs du *Scarabée doré vulgaire* font comme des Perles. Quelques-uns de ces infectes ont les antennes noueufes : d'autres les ont comme le *Capricorne volant*.

Ce Naturalifte range encore dans fa *Collection des Scarabées*, un *Scara-*

bée, dont le corps étoit parſemé de petites cavités, comme l'eſt un dez à coudre, qui lui fut envoyé par GUILLAUME PISON, Médecin du Prince MAURICE DE NASSAU.

Un *Scarabée* des Indes, dont les fourreaux des ailes, noirs & luiſans comme l'ébene, avoient de petites cavités, où étoient logées des eſpeces de plumes longues & de toutes couleurs, qui effaçoient l'éclat des pierres précieuſes.

Le *Scarabée de la Calandre*, ou du Ver qui ronge le Bled, dont REDI a donné la figure en grand.

Le *Proſcarabée*, ou *Ver de Mai*, nommé auſſi *Cantarel*. SWAMMERDAM en avoit trois eſpeces, dont deux portoient des cornes ou antennes, comme les *Capricornes volans*, & l'autre les avoit noueuſes.

Le *Staphilin*, *Courtille* ou *Courtilliere*, qui ſemble tenir le milieu entre les *Scarabées* & la *Scolopendre*. Il a deux dents, avec leſquelles il tue promptement les Vers de terre, dont il ſuce enſuite le ſang. MOUFFET a décrit & l'inſecte & ſon Ver. Ces animaux ont les cornes comme les *Capricornes volans*, mais leurs ailes ſont pliées, comme celles des *Scolopendres volantes*, d'une maniere fort extraordinaire.

Quatre eſpeces de *Scarabées à reſſort*, qui, ſoit qu'ils ſe trouvent poſés ſur le ventre, ou renverſés ſur le dos, ſavent contracter leur tête & leur poitrine, comme par l'action d'un reſſort, les preſſer contre terre, & s'élancer dans l'air avec grande force ; c'eſt pourquoi le Naturaliſte Hollandois le nomme *Scarabée Sauterelle*.

Un petit *Scarabée*, qui fixe ſes pieds de devant ſur de vieux bois, ſur des murailles & des planchers, & qui baiſſant enſuite la tête entre ces mêmes pieds, produit une eſpece de battement & de bruit ſi marqué, qu'il ſuffit pour effrayer les perſonnes foibles, qui croyent aux Lemures & aux Spectres : ainſi on pourroit nommer *Sonicéphale* ce *Scarabée*.

Il y a d'autres *Scarabées* qui font du bruit par le frottement de leur tête contre leur poitrine, & d'autres enfin par celui de leur queue, ou de leur ventre contre les fourreaux de leurs ailes.

Quatre eſpeces de *Scarabées Tortues*, nommés *Caſſida* par M. LINNÆUS. GOEDARD en a décrit deux différentes eſpeces.

Un *Scarabée* dont la queue eſt faite en forme d'aiguillon, ce qui eſt une ſingularité que SWAMMERDAM marque n'avoir trouvée dans aucun autre de ces inſectes.

Un petit *Scarabée* qui provient d'un Ver ſans pieds, de l'eſpece des *Mineurs de feuilles*. Les feuilles qu'il mine ſont celles de Saule, dont il vit, juſqu'à ce qu'ayant acquis ſa forme parfaite, il ſe change en Nymphe.

Un autre *Scarabée* qui provient d'un petit Ver qui ronge la racine du Ningi, ou Ninſi, dans la ſubſtance de laquelle il ſe change en Nymphe. On le trouve auſſi dans le vieux bois.

Les *Scarabées* qui viennent de certains Vers qui rongent les chairs deſſéchées, & qu'on peut employer à nettoyer parfaitement les oſſemens autour deſquels il reſte de la chair ; ce ſont les *Dermeſtes* de M. LINNÆUS, nommés en François *Scarabées Diſſéqueurs*.

Un *Scarabée*, dont le Ver ronge les petites poches dans leſquelles on apporte le muſc.

Et enfin les *Scarabées aquatiques*, grands, moyens & petits.

La plus petite eſpece de ces *Scarabées aquatiques* eſt nommée vulgairement *Puce d'eau*. Lorſqu'elle ſe plonge dans l'eau, elle fait introduire & renfermer adroitement dans ſa queue une petite bulle d'air. SWAMMERDAM croit que le *grand Scarabée aquatique*, appellé *Hydrocantharus*, pourroit bien venir du Ver aſſaſſin de cet inſecte,

nommé en Latin *Vermis ſicarius.* Les parties de la génération de ce *grand Scarabée aquatique* ſont repréſentées, *fig.* 8. *Planche XX. du Tome V. des Collections Académiques*, où je renvoie le Lecteur.

Telles ſont les différentes eſpeces de *Scarabées*, que ce Naturaliſte a obſervées, & qu'il place dans le troiſieme ordre des transformations ou développemens des inſectes.

SCARABÉES DE L'ISLE DE CAYENNE.

M. BARRERE a obſervé à Cayenne pluſieurs eſpeces de *Scarabées*. Voici ceux dont il donne la notice.

Il nomme le premier (*Hiſt. Nat. de la France Équin. p.* 205.), *Scarabæus atratus*, *naſicornis*, *proboſcidatus in arbore degens*. Cette eſpece eſt connue en Europe.

Le ſecond, nommé *Lemoulemon* à Cayenne, eſt notre *Capricorne*, appellé par l'Auteur *Scarabæus Capricornus*, *major*, *ater*.

Le troiſieme eſt un autre *Capricorne*, connu à la Jamaïque, & nommé en Latin *Scarabæus Capricornus dictus*, *major*, *viridis*, *ſuaveolens*.

Le quatrieme, nommé *Quinci* au Bréſil, eſt le *Scarabæus Cerambyx* de JONSTON.

Le cinquieme, nommé *Quinci-Miri* au Bréſil, eſt nommé *Scarabæus ſylvaticus*, *parallelogrammi figurâ*.

Le ſixieme eſt le *Rat verd*, nommé en Latin *Scarabæus minor domeſticus*, *ſpadiceus*. Cet inſecte a une odeur inſupportable. Il ſe gliſſe entre les bois des armoires où il vole : il fait des milliers de petits œufs, comme des grains de Moutarde, leſquels écloſent en peu de temps. Il ronge le pain ; il cherche le vin dans les verres, les confitures, & les infecte de ſa puanteur.

Le ſeptieme, nommé *Tambeiva* au Bréſil, eſt le *Scarabæus minor*, *teſtudini terreſtri ſimilis*, *viridis*, *ſplendens*, *punctis rubris variegatus*.

Le huitieme eſt nommé en François *Oiſeau de Mouche*, & en Latin *Scarabæus ſtridulus*, *hirtus*, *proboſcide longâ*.

Le neuvieme, qui eſt le *Taurus volans alius* de MARC GRAVE, eſt nommé *Scarabæus volans naſicornis*.

Le dixieme, qui eſt le *Cervus volans* de MARC GRAVE, en François *Cerf volant*, eſt nommé *Scarabæus major*, *niger tricornis* par SLOANE. Cet inſecte differe de celui de l'eſpece précédente par deux cornes qu'il a de plus, qui ſont placées une de chaque côté de la tête, outre celle qui eſt la plus grande, qui eſt recourbée ſur le dos, & qui eſt moins dentelée.

L'onzieme, nommé *groſſe Mouche luiſante*, eſt le *Scarabæus maximus*, *elegantiſſimus*, *ſplendens*. Les Sauvages de la Guiane ſe parent ordinairement des ailes de cet inſecte, ſur-tout les Indiennes, qui en font des pendans d'oreilles, qu'elles mettent aux jours de réjouiſſance.

Le douzieme eſt nommé *Scarabæus maximus*, *fuſcus*, *cruribus anterioribus falcatis*.

Le treizieme eſt nommé *Poyou*, en François *Mouche à feu*. Il eſt appellé *Cicindela* par MARC GRAVE, & *Scarabæus parvus noctilucus*, *ſeu inſtar ignis ſplendens* par M. BARRERE.

Ces ſortes d'inſectes, dit-il, paroiſſent la nuit, comme des étincelles de feu. Ils ne luiſent gueres que dans le temps des pluies.

Donnons à préſent la deſcription de quelques eſpeces de *Scarabées*, telle qu'on la trouve dans les Auteurs dont j'ai parlé.

SCARABÉE MONOCEROS *. On diſtingue, dit SWAMMERDAM, le *Scarabée Monoceros* mâle d'avec la femelle, lorſqu'il eſt dans l'état même de Nymphe, à un ſigne extérieur & [...]

* Cet inſecte eſt auſſi nommé *Naſicorne*, *Unicorne* & *Rhinoceros*, à cauſe de la corne que porte le mâle ; ce qui le diſtingue du *Scarabée cornu*, ou *Cerf volant*, qui en a deux.

certain : c'eſt la corne proéminente que portent les mâles ſur la partie antérieure de la tête, & qui manque aux femelles. D'ailleurs le *Scarabée* mâle a le corps plus petit que la femelle. Il a encore deux antennes plus longues, terminées par un bouton, qui, lorſque l'animal vole, s'épanouit en pluſieurs feuillets, qu'on peut comparer aux feuillets d'un livre. Mais avant de m'arrêter aux parties propres & caractériſtiques de chaque ſexe, je décrirai d'abord les parties qui ſont communes au mâle & à la femelle.

Parties internes & externes du Scarabée Monoceros, mâle & femelle.

Les parties communes à l'un & à l'autre ſexe ſont les ſtigmates ou orifices extérieurs de la reſpiration, les yeux, le cerveau, les trachées, les véſicules pneumatiques, le cœur. La corne & les organes maſculins de la génération caractériſent le mâle, & l'ovaire eſt propre à la femelle. SWAMMERDAM les indique par ordre; mais il s'abſtient de décrire ſcrupuleuſement chaque partie intérieure ou extérieure, & d'entrer dans des détails hiſtoriques ſur les mœurs, le naturel & la maniere de vivre de cet animal; ſur ſa maniere de voler, le bruit que font ſes ailes, les alimens dont il ſe nourrit, la durée de ſa vie, & enfin ſur ſes qualités utiles ou nuiſibles.

Entre toutes les parties extérieures du *Scarabée*, les ſtigmates, dit-il, méritent une attention particuliere. Il ſe contente d'en décrire & d'en repréſenter l'un des rangs; car c'eſt la même choſe des deux côtés, tant pour la ſtructure que pour la poſition. Voici les propres termes dans leſquels s'exprime l'Obſervateur. Les ſtigmates du *Scarabée* ſont fort différens de ce qu'ils étoient dans le Ver. Ils ſemblent jettés au haſard & ſans ordre, les uns plus haut, les autres plus bas, & ne ſont rien moins que paralleles les uns à l'égard des autres: d'ailleurs ils ſont plus ovales, plus enfoncés, plus creux dans le *Scarabée* que dans le Ver; enfin les tuyaux qu'ils diſtribuent au-dedans du corps ſont auſſi plus amples & plus ouverts. Cette derniere différence peut être attribuée à celle du genre de vie du *Monoceros* dans ces deux états: dans l'un il rempe ſous la pouſſiere, & dans l'autre il fend les airs.

Le premier ſtigmate eſt placé dans la cavité du ſecond anneau du corps, ou de l'os du corſelet, & on ne le voit qu'après avoir enlevé cet os. Le ſecond eſt un peu plus éloigné du premier, plus enfoncé vers les parties inférieures que dans le Ver. Il ſe trouve ſur les côtés du cinquieme anneau, & par conſéquent ſous les ailes, & il eſt dans une ſituation inclinée à l'égard du premier. Le troiſieme eſt placé ſur le ſixieme anneau, en ſuivant le contour du bord de l'abdomen. Il eſt encore plus enfoncé que le ſecond ſtigmate, & il eſt plus près que celui-ci ne l'eſt du premier. Le quatrieme plus enfoncé & plus près du précédent, ſe trouve ſur le ſeptieme anneau, & le cinquieme ſur le huitieme anneau, encore plus enfoncé. Ces cinq premiers ſtigmates, qui ſont dix en tout, puiſqu'ils ſont en même nombre ſur les deux côtés du corps, ſont les principaux paſſages de l'air; car des huit autres qui paroiſſent dans le Ver, les uns ſont fort reſſerrés, & les autres entierement fermés, à cauſe de l'accroiſſement du corps. Les dix ſtigmates ſont couverts par les fourreaux écailleux des ailes, excepté quand le *Scarabée* vole; car alors les fourreaux ſe trouvent dreſſés & immobiles, de ſorte que les ſtigmates étant découverts, l'animal attire l'air plus aiſément & en remplit ſes véſicules pneumatiques, ce qui le rend plus léger & lui donne plus de facilité à ſe ſoutenir dans les airs.

Les ſixieme, ſeptieme & huitieme ſtigmates qui regnent ſur les côtés des

neuvieme, dixieme & onzieme anneaux, sont fort resserrés & moins marqués que les précédens. Comme l'abdomen s'étrécit & se termine en pointe, les douzieme, treizieme & quatorzieme anneaux sont fort contractés & fort diminués, de sorte que le neuvieme stigmate qui s'y trouve sur chaque côté du corps est entierement obliteré.

Les yeux sont aussi des parties très-remarquables dans le *Scarabée*. Ils different de ceux du Ver, tant par la grandeur que par le nombre & la figure. Il y en a un sur chaque côté de la tête, & cet œil est un assemblage de plusieurs petits yeux ou globules, qui tous ensemble forment une espece de réseau hexagonale. Ce réseau constitue la tunique cornée; car dans tous les insectes que je connois, la tunique extérieure est d'une substance écailleuse, & qui est divisée en plusieurs hexagones, dont la partie supérieure est convexe; mais dans notre *Scarabée*, ces hexagones ont moins de convexité que dans les yeux des Mouches ou des Abeilles, & ils sont non-seulement plus applatis, mais encore plus petits & tout-à-fait dénués de poils. Les divisions de ces hexagones pénetrent dans toute l'épaisseur de la cornée & semblent produites par un réseau de trachées qui y rempent. Sous cette cornée réticulaire se trouve la tunique uvée, ou une particule qui lui est analogue: elle est de couleur noirâtre & se trouve contenue dans les cavités des hexagones de la cornée, en sorte qu'elle n'occupe que la partie superieure de l'œil, & non pas le fond. Dans l'homme & dans les Quadrupedes, l'uvée s'étend jusqu'au fond de l'œil, & elle est percée dans sa partie antérieure; mais rien de tout cela n'a lieu dans l'œil du *Scarabée*. Ainsi les rayons de la lumiere ne peuvent se rassembler au dedans de cet œil: ils passent seulement au travers des hexagones convexes de la cornée, & s'arrêtent sur l'uvée, & quoiqu'il soit probable que les rayons se rassemblent en quelque sorte en traversant la cornée, je ne voudrois pas l'assurer. Si l'on enleve l'uvée de la cavité intérieure de la cornée, avec de l'eau & un pinceau très-fin, la cornée reste claire & transparente.

Après l'uvée on trouve une espece de gelée un peu visqueuse, qui se divise en filamens très-fins, lesquels doivent être regardés comme des fibres pyramidales renversées. Quand on sépare la cornée de ces filamens, on apperçoit au dedans de l'œil quelques points noirâtres, qui sont les restes de l'uvée; car l'uvée fait la liaison de ces fibres pyramidales avec les cavités de la cornée. Toutes ces fibres aboutissent dans une tunique assez épaisse, fibreuse & fort blanche, dont la substance prend une couleur plus obscure, à l'endroit où elle reçoit le nerf optique. Beaucoup de trachées serpentent en cet endroit & attachent fortement le nerf optique à cette tunique fibreuse, & même ces trachées passent à travers la tunique & accompagnant les fibres pyramidales renversées, arrivent par des ramifications très-subtiles jusqu'à la cornée, dont je crois qu'elles produisent les divisions hexagonales; d'où l'on peut concevoir comment l'œil, lorsque l'insecte quitte sa dépouille, acquiert son accroissement, sa forme & sa convexité, à l'aide de l'air & du sang qui s'y portent. Les racines des trachées dont je parle sont placées sous le nerf optique, & s'attachent d'abord à la tunique dont il est revêtu. Elles tirent leur origine d'une branche considérable, adhérente au-dessous, & elles sont environnées d'autres petites trachées semblables. Le *Scarabée* doit mieux voir de nuit que de jour. On en peut juger, dit Swammerdam, en comparant la structure de l'œil de cet insecte avec celle de l'œil de l'Abeille, dont la vue est au contraire plus perçante pendant le jour

L'Obſervateur paſſe de l'œil aux conduits pulmonaires ou trachées de notre inſecte, leſquelles étoient ſimples dans le Ver, & ſe trouvent accompagnées de véſicules ſéminales dans le *Scarabée*. Ces conduits, dit-il, qui dans le Ver reſſembloient à des branches d'arbres dénuées de feuilles, repréſentent dans le *Scarabée* des rameaux chargés de feuilles, avec cette différence que les feuilles d'arbres ſont minces & plates, au-lieu que les véſicules de ces trachées ſont des ellipſoïdes creux & un peu gonflés par l'air qui s'y introduit. Une autre différence remarquable, c'eſt que les extrémités de ces véſicules, qui portent ſur les trachées comme ſur des tiges, jettent des branches latérales, qui ſe dilatant, forment de nouvelles véſicules, d'où partent encore des ramifications ſemblables avec leurs véſicules, & ainſi de ſuite, juſqu'à ce que les ramifications des trachées deviennent preſque imperceptibles, ſans perdre leur forme de tuyaux creux, ſtructure qui les rend aſſez ſemblables à certains *fucus*, ſur-tout au *fucus tertius maritimus* de Donœus. Quelquefois une même véſicule produit pluſieurs ramifications. Quand l'air s'échappe de ces véſicules, elles s'affaiſſent, & leurs parois s'appliquant l'une à l'autre, elles reſſemblent parfaitement à des feuilles d'arbres, au-lieu que les tuyaux qui leur ſervent de tiges, conſervent toujours leur forme cylindrique; car ils reſſemblent à des tubes, compoſés par les circonvolutions d'un fil d'argent, qu'on auroit fait tourner en ſpirale autour d'un petit cylindre de fer. La ſubſtance de ce fil eſt dure, tranſparente, argentée, ou plutôt de couleur de Nacre de Perle, & l'on diſtingue ſes anneaux ou ſes tours de ſpirale, qui ſont interrompus en quelques endroits. Ces trachées ſont tapiſſées à l'intérieur de membranes très-fines, qui attachent leurs anneaux, & qui les maintiennent en ſituation: elles ſont tout-à-fait membraneuſes aux endroits où elles forment des véſicules en ſe dilatant, & au microſcope on les voit en ces endroits parſemées de petites bulles ou de petits grains. Les véſicules ſont d'un blanc pâle & mat, comme la toile d'Araignée, ou la moiſiſſure, au-lieu que les trachées ont le luſtre & l'éclat de la Nacre.

La différence qui ſe trouve entre les trachées du Ver & celles du *Scarabée* vient des mues qu'elles ont éprouvées. On peut ſouffler les trachées du *Scarabée Monoceros* avec de petits tuyaux flexibles de plomb, ou avec les tuyaux des plumes de l'aile de l'Émeu ou Caſuel, autrement dit *Cazoar*. Cela réuſſit, ſur-tout quand on a eu ſoin d'introduire ces trachées dans un petit tube de verre.

On peut voir les véſicules pneumatiques ſans ouvrir l'inſecte. Il ne faut qu'éloigner un peu du corps les fourreaux écailleux des ailes, & les regarder au jour avec le microſcope. On en apperçoit auſſi à travers l'abdomen & juſques dans la ſubſtance écailleuſe & membraneuſe dont il eſt revêtu; mais on les voit mieux entre les lames des fourreaux des ailes, où elles forment diverſes figures ſingulieres. Trois gros rameaux de la trachée artere paroiſſent en cet endroit, les deux plus grands ſur les deux côtés, & l'autre un peu plus court au milieu. Ces rameaux portent les véſicules, d'où naiſſent d'autres trachées plus menues, qui produiſent d'autres véſicules plus petites, ſuivies de nouvelles ramifications de trachées, toujours décroiſſantes, & qui ſe réduiſent enfin à des filamens imperceptibles. Sur la ſurface intérieure des fourreaux des ailes ſe trouvent de petites éminences, du milieu deſquelles ſortent de longs poils, qui, je crois, dit Swammerdam, empêchent que l'aile ne ſoit trop comprimée, & font qu'elle ſe plie & s'arrange plus aiſément ſous ſon fourreau. Quant à ce grand nombre de conduits & de véſicules pulmonaires, ils contribuent beaucoup, comme

on l'a dit, à l'expansion des fourreaux des ailes. Ces vésicules sont un peu applaties, ce qui vient peut-être de la diminution de volume de ces fourreaux, occasionnée par l'évaporation de leurs humeurs & par la cessation de la circulation des liqueurs dans leurs vaisseaux sanguins, qui se ferment.

Le cœur du *Scarabée* est beaucoup plus court & plus variqueux que celui de son Ver. SWAMMERDAM qui marque ne l'avoir pas observé fort attentivement, passe à la description des parties caractéristiques de chaque sexe. Celles du mâle sont la corne, la verge, les testicules & les vésicules séminales, & celles de la femelle, l'ovaire, la matrice & la vulve.

Corne du Scarabée Monoceros mâle.

La corne est d'une substance écailleuse & si forte, qu'on peut s'en servir pour percer le bois le plus compact. Elle est recourbée en arriere, de sorte qu'elle regarde le corselet. Sa couleur est un brun foncé, & sa surface est si polie, qu'elle a le brillant d'une glace. Il en est de même de l'os du corselet & des fourreaux des ailes. Leur couleur est aussi brune, mais tirant davantage sur le rougeâtre. On voit sur la corne quelques petites cavités. Dans la Nymphe cette corne est membraneuse & comme remplie d'une liqueur aqueuse ; mais elle s'affermit peu-à-peu & acquiert enfin une assez grande dureté ; & quoiqu'elle soit encore flexible, quand l'insecte quitte la dépouille de Nymphe, elle a deux ou trois jours après la dureté, non-seulement d'un cartilage, mais même celle d'un os. Cette corne n'est point placée sur le nez, mais sur la tête de l'animal, & on doit la regarder comme une expansion du crâne ; car elle sort en effet de cette partie du crâne, sous laquelle se trouve le cerveau. Elle est creuse à l'intérieur & semblable à la corne d'un Bœuf. Sa cavité ne contient autre chose que des vésicules pneumatiques & des trachées en grand nombre, lesquelles pénetrent même dans la substance dure, ce qui la rend d'autant plus légere & moins incommode à l'animal, soit qu'il marche ou qu'il vole. Cet insecte est donc une véritable Licorne ; mais cela n'est vrai que du mâle. Des Auteurs veulent qu'il ne vienne point de cornes aux Cerfs qui ont été coupés, de sorte que la castration les rend à cet égard semblables aux Biches elles-mêmes, qui n'ont point de cornes, & aux femelles de notre *Scarabée*.

Parties de la génération du mâle.

Quant à la verge du *Scarabée Monoceros*, SWAMMERDAM y distingue la partie nerveuse & la partie écailleuse. Cette derniere est comme le prépuce ou plutôt la gaîne, d'où la verge se déploie au temps de l'érection, & dans laquelle elle rentre & se renferme ensuite. A la partie antérieure de cette gaîne sont placés deux petits osselets, en forme d'ongles ou de crochets, séparés l'un de l'autre, & qui s'écartant à l'aide de certains muscles, laissent un libre passage à la verge, lorsqu'elle est en érection. Ces muscles sont placés dans la substance écailleuse du prépuce, avec laquelle ils s'articulent. Le mâle se sert de ces crochets pour se cramponner à l'anneau écailleux de la vulve de la femelle dans l'accouplement. Derriere ce prépuce est placée la partie nerveuse & molle de la verge, qui est fort grosse & qui contient un petit osselet, semblable à celui qui se trouve à la racine de la verge de l'Abeille mâle. Ensuite paroît le corps ou la racine de la verge, qui est un petit canal, muni d'un nerf assez apparent, à l'endroit où les vaisseaux déférens, & les vésicules séminales viennent s'y rendre. SWAMMERDAM dit avoir vu ce même nerf dans l'*Hydrocantha-*

rus, connu ſous le nom de *Scarabée aquatique*.

Les vaiſſeaux déférens ſe voyent ſur les deux côtés, & contiennent une liqueur ſéminale très-blanche : ils ſont étroits à leur jonction avec la racine de la verge ; mais ils ſe dilatent vers le milieu, & ſe reſſerrent de nouveau en ſe joignant de l'un à l'autre côté au vaiſſeau du teſticule.

Les teſticules, d'où la liqueur ſéminale paſſe dans les vaiſſeaux déférens, ſont d'une ſtructure fort ſinguliere dans ce *Scarabée ;* car ils ſont compoſés chacun d'un ſeul vaiſſeau teſticulaire d'environ deux pouces de long. Les vaiſſeaux déférens, & le vaiſſeau teſticulaire, ſont pourvus d'un grand nombre de véſicules pneumatiques & de trachées, qui contiennent & lient ſi fortement les circonvolutions du vaiſſeau teſticulaire qu'on ne peut le développer qu'après avoir coupé & enlevé toutes ces trachées ; ce qui demande beaucoup de temps & de dextérité.

Entre les vaiſſeaux déférens paroiſſent les véſicules ſéminales, qui contiennent une matiere plus griſe, que celle qui ſe trouve dans les teſticules, & les vaiſſeaux déférens dilatés. Il me paroît certain, dit l'Obſervateur, que la production & la ſécrétion de cette matiere ſe fait dans les véſicules mêmes ; ce qui a lieu auſſi dans l'homme & dans les Quadrupedes, dans quelques-uns deſquels elles contiennent pluſieurs onces de cette matiere. Chacune de ces véſicules ſe termine par un petit conduit ou filament tortillé, qui ſe diviſe en ſix autres tuyaux fort étroits, à l'extrémité deſquels ſe trouvent autant de petites glandes, qui communiquant avec ces tuyaux, verſent au temps de l'accouplement une liqueur ſéminale dans la verge par les véſicules ſéminales. Ces véſicules ſéminales n'ont aucune communication avec les vaiſſeaux déférens dans cet inſecte, non plus que dans le Taureau, & dans beaucoup d'autres animaux, & même dans les autres inſectes.

Toutes ces parties génitales ſont fort blanches, à l'exception des véſicules, à travers leſquelles on voit la couleur griſe de la matiere qu'elles contiennent. Ces organes ſe trouvent ſitués dans la région inférieure de l'abdomen, & tellement entrelacés, qu'au premier coup d'œil il paroît impoſſible de les déployer.

Parties de la génération du Scarabée Monoceros femelle.

La femelle du *Scarabée Monoceros*, continue encore SWAMMERDAM, eſt aiſée à diſtinguer du mâle, en ce qu'elle n'a point de corne ſur la tête. Son ovaire, dit le même Naturaliſte, eſt placé dans la région inférieure de l'abdomen, mais il monte un peu plus haut, quand il eſt plein d'œufs. Pour faire mieux entendre tout ceci, l'Obſervateur Hollandois repréſente dans une même figure la tête, l'œſophage & l'eſtomac qui eſt fort grêle, avec les inteſtins & leur iſſue qui ſe trouve tout auprès, & au-deſſous de celle de l'ovaire. Voyez la *Planche XIV. fig. 8. du Tome V. des Collections Académiques.*

Cet ovaire eſt compoſé de douze *oviductus*, ſix de chaque côté, leſquels ſe réuniſſent en deux troncs, qui ſe joignant encore n'en forment plus qu'un ſeul, auquel on peut donner le nom de *matrice*, ou plutôt celui de *vagin :* ce tronc s'étend juſqu'à l'extrémité de l'abdomen, & les œufs en ſortent par un anneau écailleux, fait en croiſſant, & velu par deſſous. Dans l'un des deux trous de l'ovaire, on voit un œuf parfait, & quatre œufs moins avancés dans trois des *oviductus* particuliers, qui aboutiſſent à ce tronc : les autres *oviductus* du même côté ſont vuides, & ne contiennent plus d'œufs. Dans les *oviductus* de l'autre partie de l'ovaire paroiſſent auſſi trois

œufs, dont l'accroissement est plus avancé. Tous ces *oviductus* sont fort resserrés, & fort étroits dans les endroits où il n'y a plus d'œufs.

En examinant l'intérieur de la vulve, ou de l'orifice du vagin, qui est hérissé de poils, on y discerne huit particules dures & brunes, avec les communications qui vont au vagin & à l'intestin *rectum*. Sous le vagin, assez près de la vulve, on voit un sac allongé en forme de Poire, qui s'insere dans le vagin par un petit tuyau : si l'on ouvre ce sac, on y trouve une matiere jaunâtre qui, après s'être coagulée, se divise en petits grains friables, quand on la manie. Sa couleur jaune paroît à travers les parois du sac qui la contient.

Un peu plus haut sont deux autres conduits aveugles, ou en cul-de-sac, & qui se réunissant ensemble ne forment plus qu'un petit tuyau, lequel a aussi son insertion dans le vagin. L'un de ces conduits est transparent comme un vaisseau lymphatique, & l'autre paroissoit très-blanc, dur & nerveux.

Enfin toutes ces parties sont pourvues d'une multitude infinie de trachées, lesquelles ont beaucoup de vésicules, d'où partent de nouvelles trachées. Ces trachées attachent tellement ensemble les *oviductus*, l'estomac, les intestins, & toutes les parties que l'on vient d'indiquer, qu'il est très-difficile de les séparer.

Une chose à remarquer, c'est que le *Scarabée Monoceros*, soit mâle, soit femelle, a d'autant plus de trachées & de vésicules pulmonaires, qu'il avoit plus de sacs de graisse étant Ver. La ponte de ces *Scarabées* finit ordinairement vers la fin du mois d'Août.

SWAMMERDAM a aussi donné l'anatomie du Ver du *Scarabée Monoceros*; la maniere de le tuer & de le conserver; la transformation de ce Ver en Nymphe & le déplacement de ses stigmates; la dissection de la Nymphe, & sa transformation en *Scarabée Monoceros*. Voyez son *Biblia Naturæ*, nouvellement traduit en François, & qui compose le *Tome V. des Collections Académiques*.

M. LINNÆUS (*Fauna Suec. n.* 340.) nomme cet insecte, *Scarabæus capite unicorni recurvo, thorace gibboso, abdomine hirsuto.*

Les Auteurs qui ont écrit sur le *Scarabée Monoceros* sont OLEARIUS, *Mus.* 27. *t.* 16. *fig.* 4. JONSTON, *Ins. t.* 15. *n.* 2. IMPERATI, *p.* 694. WORMIUS, *Mus. p.* 242. JACOBÆUS, *Mus.* HOFFNAGEL, *Ins.* & les autres.

SCARABÉE CORNU*: J'ai déjà parlé de cet insecte au mot CERF VOLANT, & de ses différentes especes connues au Cap de Bonne-Espérance & ailleurs; mais en voici une description plus détaillée par les Auteurs de la *Suite de la Matiere Médicale*. Le *Cerf volant*, disent-ils, est le plus grand de tous les *Scarabées*, que nous connoissions dans ce pays-ci, vu qu'on lui trouve jusqu'à cinq ou six doigts de longueur. On y distingue la tête, la poitrine & le ventre.

La tête est quarrée, plus large que la poitrine, assez dure, anguleuse sur les bords, tant antérieurement que postérieurement, & armée en devant de deux cornes remarquables, qui sont d'un beau rouge, lisses & luisantes comme du verre; elles sont longues, égales, mobiles, branchues, dentelées, & divisées en deux branches à leur extrémité, avec un rameau vers le milieu & de petites dentelures sur leur côté intérieur au-dessus & au-dessous de ce rameau, applaties en dessus dans leur premiere moitié, lesquelles, comme les pinces des bras

* Cet insecte est aussi nommé *grand Escarbot*, ou *Cerf volant*, & *Taureau volant* par quelques-uns. Il est différent du *Monoceros*, autrement dit *Rhinoceros*. Il est appellé en Latin *Cervus volans*; en Italien, *Cervo volante*; en François, *Cerf volant*, à cause de ses cornes branchues qui ressemblent en quelque façon à celles du Cerf.

des Écrevisses, ou des Crabes, se joignent l'une à l'autre par le bout, à l'aide d'un fort muscle fibreux & blanchâtre, pour saisir fermement tout ce qui se présente. On lui trouve entre les deux cornes une bouche assez grande, d'où sortent quatre plumes d'un jaune pâle, dont les deux supérieures sont les plus longues, & qui constituent la trompe ou la langue. De chaque côté de la bouche, il y a une moustache noire à quatre articulations, plus longue, située près des plumes supérieures, & une autre moustache près des plumes inférieures, qui, quoique plus courte de moitié, est cependant composée d'autant d'articulations que la premiere. La mâchoire inférieure ressemble à une feuille de Lierre. A la base des cornes, au-dessus des yeux, sont deux antennes noires comme du Jais, ou Jayet, assez longues, pliées, composées chacune de six nœuds ou jointures à leur extrémité, & terminées d'un côté seulement de quatre petites franges, qui leur font un ornement fait en façon de plumaceau pliant. Ses deux yeux placés à côté des cornes sont ronds, petits, noirs, ou d'un brun tirant sur le rouge, luisans, un peu saillans, convexes & égaux.

La poitrine est pareillement quarrée, bien jointe d'une part à la tête, & de l'autre au ventre, par des muscles jaunâtres, revêtue d'une croûte dure. Elle donne attache en dessus à la premiere paire de jambes, qui sont les plus longues & les plus grosses, dont les cuisses se trouvent garnies d'une sorte de duvet jaune. La jambe, proprement dite, est postérieurement épineuse, ou faite en dents de scie; & le bout des pattes, que l'on peut appeller le *pied*, est formé de quatre nœuds ou jointures, terminé par deux petits crochets, outre une épine plus courte intermédiaire; ce qui fait comme un hameçon à trois pointes.

Le ventre est composé de six anneaux, qui vont en diminuant de longueur, dont le premier est quadrangulaire, & le plus considérable donnant attache à la seconde paire de jambes, comme le second anneau le donne à la troisieme paire. Sur le dos, les vraies ailes sont enfermées sous les fausses, c'est-à-dire, sous deux fourreaux durs & crustacés, de couleur de châtaigne, d'égale longueur, & aussi longs que le corps, lesquels tirent leur origine du milieu de la poitrine. Ces ailes se plient en dessous; elles sont larges, & soutenues par de fortes nervures rougeâtres.

Outre la chair fibreuse, contenue dans la poitrine & le ventre, il y a une infinité de trachées ou vaisseaux pulmonaires d'une structure admirable pour servir à la respiration: mais l'œsophage, qui passe par le milieu de la poitrine, de même que le ventricule & les intestins, vont droit à l'anus par un canal simple: ils contiennent une humeur jaunâtre; car l'animal se nourrit du suc vitriolique lequel il tire du Chêne, du Tilleul, & d'autres arbres. La partie masculine est roulée entre quatre petites feuilles, & quand on presse l'extrémité du ventre, on l'en fait sortir par sa pointe.

Jean Muralto a donné l'anatomie du *Cerf volant*, mâle & femelle, insérée dans les *Éphémérides d'Allemagne*. La femelle, dit-il, a tout le corps noir, & grainé comme une peau de chagrin. La tête est plus ronde que celle du mâle, & elle a deux petites cornes pointues, mais très-fortes & armées de trois branches. Cette femelle porte deux moustaches, dont l'extérieure, qui est la plus longue, a trois articulations. Elle a deux langues de plumes jaunes qui lui sortent de la bouche, & des antennes à six nœuds, dont le bout est orné d'une plume à quatre feuilles pliantes. Les yeux sont saillans, oblongs, luisans, & noirs comme du Jayet. La bouche est couverte d'un bouclier feuillu en dessus

& en deſſous. Les ailes ſont pliées ſous les fourreaux d'une façon ſinguliere, & leur plus grande nervure eſt crenelée & ſillonnée. Elle a ſix pattes, dont les premieres ſont articulées ſous le bouclier du corſelet, & les ſuivantes, ſous le ventre, ſont placées de même que celles du mâle. Une chair fibreuſe, artiſtement arrangée ſous l'os quadrangulaire de la poitrine, eſt parſemée d'un nombre très-conſidérable de trachées & de véſicules pulmonaires, par le moyen deſquelles le ventre bat les ailes, & l'animal a vie; car juſqu'ici l'on n'a pu y obſerver aucune apparence de cœur: mais en récompenſe on lui trouve caché dans le ventre un ovaire remarquable, avec environ vingt œufs, aſſez gros, pâles, & pleins d'une humeur gluante.

Swammerdam dit que ce qu'il trouve de plus curieux dans le *Cerf volant* eſt cette eſpece de petite trompe, ou de langue, qui lui ſert d'inſtrument pour prendre ſa nourriture. Or tout ſon aliment n'eſt autre choſe qu'une humidité qui découle des Chênes, & qui approche aſſez de la ſubſtance du miel liquide. Le même Auteur admire dans cet inſecte la maniere étrange dont ſes ailes ſont pliées & ramaſſées enſemble ſous les écailles dont elles ſont revêtues. Il ajoute qu'on découvre encore à l'extrémité des ailes certaines jointures, où l'on apperçoit de petits muſcles qui leur donnent le mouvement: c'eſt pourquoi, lorſque les ailes de l'inſecte ſont bleſſées, on en voit ſortir de l'humidité; ce qui n'arrive jamais aux ailes, dont toute la ſubſtance eſt membraneuſe.

Il eſt très-faux que le *Cerf volant* naiſſe en partie de bois ſec & vermoulu, ſur-tout du Chêne; car tout *Scarabée* ſe produit & ſe multiplie par l'accouplement. Cependant quoiqu'on le nomme quelquefois *Taureau volant*, il ne ſe ſert pourtant pas de ſes cornes pour frapper ou heurter comme fait le Taureau, mais pour pincer & ſerrer avec force ſes aggreſſeurs: auſſi les Allemands lui donnent-ils en leur langue le nom de *Ver ſerrant*. Quand on lui touche quelque partie du corps, il ſe redreſſe & ſe retourne pour faire face à l'ennemi en lui préſentant ſes cornes qui lui ſervent de défenſes; & s'il peut attraper le doigt entre les deux pointes de ſes cornes, qui ſont diſpoſées en façon de tenailles, il le ſerre tellement qu'il en fait ſortir du ſang avec beaucoup de douleur. On le trouve au mois de Mai, & en été, dans les bois, principalement dans les Chenayes; le jour il ſe tient caché ſous une pierre, une racine, ou un tronc d'arbre, & le ſoir après le coucher du Soleil, il ſort & s'envole. Lorſqu'il vole, il tient ſon corps dans une poſition perpendiculaire. Les étuis écailleux qui couvrent ſes ailes, s'ouvrent auſſi-tôt pour en faciliter le battement, & demeurent dans le même état, ſans le moindre mouvement, tant qu'il vole. Son vol eſt plus lent que rapide, & peu élevé. Ce qu'il y a de particulier à cet inſecte, c'eſt que ſi l'on ſépare la tête du reſte du corps, les deux parties vivent ſéparément: mais la tête vit beaucoup plus long-temps que le reſte; de ſorte qu'au bout de quelques jours elle pince encore. Cet inſecte eſt extrêmement fort: ſi on l'enferme vivant dans une boëte, il y fait autant de bruit qu'en pourroit faire un animal beaucoup plus grand que lui; peu-à-peu ce fracas diminue à proportion de ſes forces, qui ſe perdent faute de nourriture.

Le *Cerf volant* contient beaucoup de ſel volatil & d'huile. Toutes les eſpeces d'*Eſcarbots* en général ont beaucoup de rapport avec les Cantharides, pour l'uſage tant interne qu'externe. Celles-ci, comme nous l'avons dit, ſont toutes remplies d'un ſel volatil cauſtique, par la vertu duquel elles excitent extérieure-

ment des vessies, & passent intérieurement par les urines. Les *Escarbots* en font de même, mais dans un degré plus adouci, en sorte que l'usage n'en est ni si dangereux, ni ne demande autant de précautions. On peut donc regarder le *Cerf volant* comme diurétique, & l'employer dans les maladies où il convient de purger les sérosités, comme dans l'hydropisie, le rhumatisme, la goutte & la néphrétique. Si par hasard il causoit quelques irritations aux conduits urinaires, on auroit recours aux émulsions. On le donne en poudre depuis quatre grains jusqu'à huit, dans trois ou quatre onces de Pariétaire ou de Saxifrage. La meilleure façon de préparer cette poudre, suivant HARTMAN, est de mettre ces insectes dans un vaisseau de verre bien bouché; de les exposer ensuite au soleil pour les faire sécher, & de les réduire en poudre. On estime encore les *Cerfs volans* propres pour appaiser les convulsions & la douleur des nerfs, étant écrasés & appliqués sur la partie, ou bien cuits dans un onguent approprié. Suivant SCHRODERUS, l'huile extraite de ces insectes par infusion & distillée dans l'oreille, en appaise les douleurs & même en ôte la surdité. ETTMULLER assure que l'huile de *Cerf volant* & celle de *Scorpion* jointes ensemble guérissent l'épilepsie des petits enfans & facilitent l'accouchement difficile. Quelques-uns conseillent de porter ce *Scarabée* vivant, enveloppé ou suspendu au col en amulette, pour guérir la fievre quarte. D'autres en attachent les cornes au col des enfans, pour les aider à retenir leur urine; mais nous ne croyons pas qu'on doive faire aucun fond sur ces amulettes, & nous pensons que s'ils réussissent quelquefois, c'est plutôt en agissant sur l'imagination des malades, que par quelque vertu singuliere qui agisse matériellement sur la maladie.

Le *Cerf volant* est le *Scarabæus cornutus* de SCHRODERUS, *p.* 345. de DALE, *p.* 389. de WORMIUS, *p.* 242. de HERMANN, *p.* 519. le *Scarabæus major cornutus* de MOUFFET, *p.* 148. de JONSTON, *Inf. p.* 67. le *Cervus volans* d'ALDROVANDE, *p.* 451. de CHARLETON, *p.* 46. le *Scarabæus Cervus volans* de MERRET, *p.* 201. le *Taurus volans* d'OLEARIUS, *p.* 27. le *Scarabæus maximus platyceros*, *Taurus volans* de RAY, *Insect. p.* 74. le *Scarabelaphus*, *seu Scarabæus Cervus lucanus*, *seu Cervus volatilis*, *Scarabæus bicornis*, *seu corniger*, *Hippocantharus & Bos lignivorus* de quelques Auteurs. M. LINNÆUS (*Fauna Suec. n.* 337.) le nomme *Scarabæus cornibus duobus mobilibus*, *æqualibus*, *apice bifurcis*, *introrsùm ramo*, *denticulisque instructis*.

SCARABÉE PILULAIRE *: Cet insecte, disent les mêmes Auteurs de la *Suite de la Matiere Médicale*, a la tête plate en dessous & un peu bombée en dessus, avec plusieurs éminences sensibles, ou, suivant l'expression de M. LINNÆUS, est munie d'un bouclier obtus, de figure rhomboïde, & élevé dans son milieu comme une écaille de Tortue. Il en part des deux côtés deux antennes à masses un peu courtes, dont la tige est rougeâtre, divisées au bout en plusieurs petits filamens. La poitrine est lisse, avec un sillon creusé au milieu, vers la partie postérieure. Les fourreaux ou étuis qui couvrent les ailes sont pareillement lisses, noirs, canelés. Tout le corps est arrondi, compacte, large, d'une couleur noire, bleuâtre, luisante en dessous. Les jambes sont antérieurement dentelées en maniere de scie, & l'on apperçoit à la partie antérieure des cuisses de la premiere

* Cet insecte a le nom de *Scarabée pilulaire*, parcequ'il fait des pilules avec ses excrémens, ou de petites loges creuses & sphériques pour y déposer ses œufs. Le nom de *Fouille-Merde* lui a été aussi donné, parcequ'il se plait parmi les excrémens.

paire des jambes attachées au milieu de la poitrine, une grande tache tannée & velue. La bouche de l'insecte est garnie de deux mâchoires rabattues, parsemées d'un verd tanné.

Il y a plusieurs autres especes de *Scarabées pilulaires*, qui ne different de la précédente que par leur petitesse & par quelques autres accidens. Les Anciens rapportent plus d'une histoire faite à plaisir sur leur compte. On a prétendu qu'il n'y avoit point de femelle parmi ces animaux, & qu'ils suivoient le cours du Soleil, employant l'espace de vingt-huit jours à former avec leurs pieds de derriere de grosses pilules, & à les échauffer pour perpétuer leur race. On ajoute qu'ils détestent les Roses & que la seule odeur de ces fleurs les fait mourir. Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'ils aiment tellement l'ordure & la fiente, sur-tout celle de Cheval & de Vache, qu'attirés de loin par leur odeur, ils y volent avec rapidité, & notamment le soir à la brune; car le *Fouille-Merde*, comme la plûpart des *Escarbots*, est vraiment nyctalope, c'est-à-dire qu'il voit plus clair de nuit que de jour, parceque le soleil ou le grand jour l'aveugle. Il vole aisément; mais il marche plus lentement, ce qui n'empêche pas que son travail ne soit continuel & opiniâtre pour la propagation de son espece. Souvent ces insectes chargés de pilules ou boules de fiente qu'ils ont formées, retombent à terre, par l'impétuosité des vents qui les précipitent de haut en bas, d'où ils se relevent par de nouveaux efforts. Mais quoiqu'ils déposent leurs œufs dans ces sortes de pilules & qu'ils les y échauffent, on auroit tort de dire ou de penser qu'il n'y a que des mâles parmi eux. La plus saine partie des Naturalistes & l'expérience nous apprennent qu'ils se multiplient par l'accouplement des deux sexes, de même que les autres insectes. En un mot, ce *Scarabée* fait ses délices de la fiente des animaux & en tire sa nourriture. Mais ce qu'il y a de particulier, c'est qu'aimant l'ordure comme il l'aime, il est néanmoins toujours propre & lustré. On le dit seulement sujet à être mangé de Poux, qui s'attachent entre ses jambes.

Il contient beaucoup d'huile & de sel volatil. Outre la vertu diurétique que cet insecte a de commun avec les autres *Escarbots*, laquelle le rend propre, étant pris intérieurement, dans toutes les maladies où il est nécessaire d'évacuer une sérosité surabondante, & de déterger les glaires des reins & de la vessie, on en estime encore quelques proprietés qui lui sont particulieres, & qu'il ne faut pas ignorer. Sa poudre soulage dans la protubérance ou le staphilôme des yeux, & semée sur le *rectum* dans la chute du fondement, elle l'empêche de retomber, lorsqu'il a été remis; que si la chute du *rectum* a été occasionnée par l'inflammation & le gonflement des hémorrhoïdes, il faudra faire bouillir les *Fouilles-Merde* dans de l'huile de Mastic, pour en faire un liniment sur la partie relâchée. On prépare avec les mêmes insectes une huile par infusion, & une par décoction. La premiere se fait en les mettant infuser dans de bonne huile au soleil pendant un mois ou six semaines, dans une bouteille fermée. A l'égard de l'huile par décoction, on met une livre d'*Escarbots* tout vivans avec deux livres d'huile de Lin dans un vaisseau de terre que l'on couvre & que l'on place sur un petit feu, pour y faire bouillir doucement la liqueur, & quand l'humidité est consumée, on coule l'huile avec expression, & on la garde pour l'usage. Ces huiles sont résolutives, adoucissantes & fortifiantes. On s'en sert en liniment, en y trempant du coton, pour résoudre les hémorrhoïdes, & pour en appaiser la douleur.

Les *Fouilles-Merde* sont la base de

l'huile de *Scarabées* de la Pharmacopée de Paris. Cet insecte est le *Scarabæus pilularis* de SCHRODERUS, *p.* 345. de DALE, *p.* 389. de JONSTON, *Inf. p.* 70. de CHARLETON, *p.* 47. d'ALDROVANDE, *Inf. p.* 449. de MOUFFET, *p.* 153. le *Scarabæus pilularis Melanocyaneus* de MERRET, *p.* 201. le *Scarabæus magnus ex purpurâ niger, tibiis omnium pedum serratis*, de LISTER, *Inf. p.* 17. le *Scarabæus stercorarius niger, major* de FRISCH, *p.* 13. le *Scarabæus major niger vulgatissimus, antennis globosis, elytris lævibus*, de RAY, *Insect. p.* 98. le *Scarabæus ater, dorso glabro, elytris sulcatis, capitis clypeo rhomboïde, centro prominulo*, de M. LINNÆUS, *Fauna Suec. n.* 349. & le *Scarabæus stercorum, seu fimarius;* le *Scarabæus solaris, sive equinus, Fodimerda vulgò dictus* de quelques Auteurs.

SCARABÉE ONCTUEUX *: C'est, disent les mêmes Auteurs, un des plus grands *Escarbots*, gros comme le doigt, long presque comme le petit doigt, ou du moins de la longueur de ses deux premieres Phalanges. En général il est tout noir & mollasse. Il a la tête & le col d'un pourpre foncé ou violet, de même que les antennes, qui sont faites en forme de collier; la bouche couverte d'un bouclier un peu recourbé, munie de deux mâchoires, qui ressemblent à des pinces; six jambes, trois de chaque côté, qui, comme le ventre, sont de la même couleur que la tête, le col & les antennes. Il a le ventre dodu, gras, luisant, plus long que les étuis ou fourreaux, qui ressemblent à un cuir mollet ou ridé, mais sans ailes au-dessous. On apperçoit autour du corps plusieurs cercles nuancés de bleu, de verd & de jaune. Son estomac est un peu grand, & ses intestins sont longs & grêles.

Ces insectes s'accouplent queue à queue, la femelle traînant le mâle, qui étant maigre & plus petit, est contraint de remper à reculons. La femelle est couchée sur le dos, approchant en quelque façon d'une attitude humaine. Si on lui verse un peu d'huile sur le corps, elle entre aussi-tôt en convulsion & expire. Pour peu qu'on lui touche, dit M. LINNÆUS, elle jette une liqueur grasse & onctueuse de couleur jaunâtre, semblable à une huile très-limpide, qui sort de toutes les jointures de ses jambes, & qui teint les mains. On la trouve en Mai, rarement plus tard, le long des chemins, dans les bois, dans les champs, sur les côteaux couverts d'herbes & exposés au soleil, & dans les prés médiocrement humides, quelquefois même dans de petites fosses parmi les bruyeres. Quand on l'écrase, elle répand une assez bonne odeur. Elle se nourrit de Vers, mais principalement de feuilles de Violette & d'herbe tendre. Sa démarche est fort grave & extrêmement lente.

Cet insecte, disent les Auteurs de la *Suite de la Matiere Médicale*, contient beaucoup d'huile & de sel volatil. Il tient le premier rang parmi la race escarbotique. La liqueur onctueuse, âcre & d'une odeur un peu forte qu'il rend, quand on le manie, guérit, au rapport de GLAUBER, les maladies chroniques, & préserve de la néphrétique & de la goutte. Elle vuide quelquefois par haut & par bas; mais ordinairement par les urines. Il n'en faut commencer l'usage que par quelques gouttes, car c'est un puissant remede, qui tient plus que les autres de la nature caustique des Cantharides. Quant à l'insecte même, après l'avoir fait mourir à la vapeur du vinaigre chaud, on le réduit en poudre, comme les autres *Escarbots*, & l'on s'en sert aux

* Cette espece particuliere d'insecte est aussi nommée *Proscarabée*, comme qui diroit *Faux-Scarabée;* mais le nom d'*Escarbot*, ou bien celui de *Scarabée onctueux*, lui ont été donnés, parcequ'il distille de son corps une huile grasse.

mêmes

mêmes uſages. Wierus recommande cette poudre contre la morſure du Chien enragé, & dans la goutte vague & irréguliere.

On trouve dans les *Ephémérides d'Allemagne*, *Déc. I. ann.* 3. *p.* 302 une obſervation du Docteur Roesler, qui rapporte que deux enfans ayant été mordus d'un Chien enragé, furent guéris, après avoir pris deux *Eſcarbots*, dont on avoit ôté la tête. Il eſt vrai qu'il avoue que ces enfans ſe trouverent fort incommodés, & qu'ils piſſerent le ſang; mais enfin ils guérirent, & ſi cette guériſon prouve d'un côté la bonté de ce remede, elle fait voir de l'autre combien il eſt actif, & avec quelle précaution il faut l'adminiſtrer. On dit que la liqueur onctueuſe, dont nous venons de parler, eſt un bon topique pour les plaies. Elle entre dans les emplâtres contre les bubons & les charbons peſtilentiels. On la mêle auſſi avec les antidotes. L'huile par infuſion qui ſe prépare avec ces inſectes, paſſe pour être très-bonne contre la piqûure des Scorpions.

Ce *Scarabée onctueux* eſt le *Proſcarabæus* de Mouffet, *p.* 162. de Jonston, *p.* 74. de Merret, *p.* 201. de Dale, *p.* 391. le *Scarabæus unctuoſus* de Schroderus, *p.* 345. le *Proſcarabæus*, *ſive Anti-Cantharus* de Charleton, *p.* 46. le *Scarabæus mollis, ex nigro violâ nitens*, de Lister, *p.* 292. le *Vermis*, *ſive Vermiculus Maïalis* des Allemands, le *Elæoſcantharus* de quelques Naturaliſtes, & enfin le *Meloë* de M. Linnæus, *Fauna Suec. n.* 396.

Il y a un autre *Scarabée* du mois de Mai, nommé *Scarabæus Maïalis foliaceus* par Jean Muralto. On en trouve la deſcription dans les *Collections Académiques*, *Tome III. p.* 484. tirée des *Éphémérides d'Allemagne*, *Déc. II. ann.* 1. *Obſerv.* 60. Ce *Scarabée*, dit le Naturaliſte Allemand, eſt de la longueur d'un pouce. Sa tête eſt couverte d'un large bouclier & porte une mouſtache. Vers le grand angle de l'œil, de chaque côté, s'élevent des antennes noueuſes ou des cornes, qui ſont ornées d'une ſorte de plumage: le plus grand des nœuds finit vers le bouclier du nez. La tête peut ſe cacher dans le bouclier de la poitrine, & brille comme un miroir juſques vers les yeux. La tête & la bouche ſont velues par devant, ainſi que les cornes ou antennes ou quatre nœuds. Les eſpeces de plumes dont elles ſont garnies, peuvent ſe plier. La mouſtache a cinq articulations, dont la derniere eſt oblongue, & finit en une pointe convexe. Les yeux ſont convexes & compoſés de petits miroirs, qui ont la figure d'un rhombe. Le col eſt couvert d'une croûte brillante comme une glace, & ſe cache dans la poitrine. La bouche eſt couverte d'un bouclier ou d'une levre dure, & au lieu d'une bouche, proprement dite, il y a un trou rond qui conduit à l'œſophage.

Le bouclier de la poitrine dans les mâles eſt noirâtre, & rouge dans les femelles. Outre cela il eſt raboteux & couvert de duvet ſur les bords. Au-deſſous de ce bouclier, où les ailes ſont attachées, il y a une autre petite piece noirâtre, triangulaire, luiſante & velue.

Il y a de chaque côté deux ailes, dont l'inférieure eſt membraneuſe & ſe dreſſe par le moyen de pluſieurs petits fils ou côtes: elle peut auſſi ſe plier: la couleur des fils eſt d'un rouge brun. Ces ailes ſont attachées vers les bords du bouclier de la poitrine. Les ailes ſupérieures ſont en forme d'écorce, dures, de couleur de châtaigne, tranſparentes, ornées de ſix lignes, & attachées ſur le dos, qu'elles couvrent exactement. Le dos eſt formé de neuf côtes ou ſillons moux. Le bord des côtes eſt blanchâtre. Le croupion eſt très-dur & finit en une pointe recourbée. Le ventre eſt compoſé de

ſept plis ou anneaux contigus : les bords de chaque ſegment ſont marqués de côté & d'autre d'une petite ligne blanche. Cet inſecte a ſix pieds, armés de crochets, velus ou épineux : ceux de devant ſont plus courts & moins charnus ; ceux de derriere ſont muſculeux & plus forts. Il y a dans la poitrine des chairs poreuſes, preſque rondes, qui ſont de couleur rouge. Je doute, continue MURALTO, ſi ce ſont des poumons. Au milieu paroît l'œſophage, qui eſt noirâtre : on voit en haut le cœur, ſous la forme d'un point rougeâtre. J'ai trouvé, dit l'Obſervateur, douze œufs adhérens à l'uterus, qui a deux cornes. Les inteſtins ſont élégamment contournés, & ornés de pluſieurs trachées, par le moyen deſquelles l'air eſt porté aux viſceres. L'eſtomac eſt placé au milieu des inteſtins.

SCARABÉE DES LYS : Le même MURALTO (*ibid. Obſerv.* 63.) parle ainſi de cet inſecte. Sa tête, dit-il, eſt brune, & ſe meut en tout ſens ſous le bouclier de la poitrine, qui eſt poli & tacheté.

Il lui ſort du front des cornes longues, couvertes de duvet, & qui ont douze nœuds. Elles ſe meuvent en tout ſens, & ſont pliées au ſommet. Les yeux ſont ſitués près des cornes : ils ſont d'un noir tirant ſur le jaune, compoſés comme de pluſieurs miroirs anguleux, & environnés de toutes parts de paupieres velues.

Les ſutures de la tête forment comme une étoile. Le bouclier qui couvre la bouche eſt velu : on voit de chaque côté deux petits becs dentelés, figurés comme des faulx, & au milieu une langue couverte d'un duvet en maniere de plumes. La bouche eſt ornée d'une mouſtache, qui ſe diviſe en trois parties, & ſe cache ſous le bouclier. La mâchoire inférieure eſt plus courte que la ſupérieure. Le col eſt ſaillant comme dans l'Écureuil.

Toute la tête eſt velue : le col eſt environné d'un large collier rouge ; marqué de points qui forment comme une rangée de Perles. On voit ſur le dos un double rang d'ailes : celles de deſſus ſont comme de l'écorce, rouges, & ſillonnées ſur le bord ; elles couvrent les ailes inférieures, qui ſont membraneuſes, pliées, & affermies par ſix nervures rouges.

Le bouclier du dos eſt convexe, parceque la partie poſtérieure de la poitrine fait une eſpece de ſaillie en haut. La poitrine eſt environnée par le bas d'une ceinture, & les parties latérales ſont applaties.

On lui remarque ſix pieds, qui ſont armés de crochets, velus & raboteux. L'aiguillon ſort dans un ſens contraire aux crochets, afin qu'ils puiſſent s'appuyer fortement, & affermir leur marche. Chaque pied a trois articulations : ils ſont mus par des muſcles placés en haut.

L'abdomen de cet inſecte eſt compoſé de pluſieurs fourreaux frangés & luiſans.

Les inteſtins ſont de couleur de ſafran, & fournis d'une grande quantité de vaiſſeaux.

Outre cela, on voit des glandes conſidérables. Le cœur eſt ſitué au commencement de l'abdomen. Dans la poitrine, on trouve l'œſophage, environné d'un grand nombre de vaiſſeaux aëriens, & ſans doute que l'air paſſant de ces trachées, ſous les anneaux du bas-ventre, produit le ſon que rendent ces petits animaux. Au lieu d'anus, ils ont deux petites feuilles noirâtres, & l'extrémité du ventre eſt recouverte de deux rangs de poils.

MURALTO marque avoir auſſi trouvé quelquefois dans l'ovaire un très-grand nombre d'œufs cylindriques de couleur pâle, & peints élégamment de veines rouges.

M. DE RÉAUMUR parle d'un *Scarabée de la Teigne des Lys*, ainſi que d'un *Scarabée des Teignes d'Orge*

& d'Avoine, d'un *Scarabée des Teignes de Chardon*, & de deux *Scarabées de Vers à six jambes*, *ennemis des Pucerons*. C'est par où je vais finir cet article des *Scarabées*.

SCARABÉE *de la Teigne des Lys :* Pendant une partie du printemps & une partie de l'été, on voit souvent sur les Lys les plus communs dans nos jardins ce petit *Scarabée*, qui, quoiqu'il ne soit que de deux couleurs, est un joli insecte. Presque toute sa partie supérieure, c'est-à-dire les fourreaux de ses ailes, & le dessus de son corselet, sont d'un beau rouge, ou d'un rouge qui approche du vermillon. Sa tête, & ses antennes qui sont à filets grainés, ses jambes, le dessous du corps & du corselet, sont d'un noir luisant. Quand on le tient il fait quelquefois entendre un petit cri produit par le frottement de ses derniers anneaux, contre les fourreaux des ailes ; car plus on presse les fourreaux des ailes contre le corps, & plus le cri est fort. Autant ce petit animal est joli sous la forme de *Scarabée*, autant est-il vilain sous celle de Ver. Ces petits *Scarabées*, dont le dessus du corps est d'un rouge de vermillon, & dont le reste est du plus beau noir, paroissent quelquefois de bonne heure sur les Lys. M. DE RÉAUMUR dit qu'en 1732. il en a vu dès le 8 Février, qui s'accouplerent même dès-lors. Le mâle se place sur le corps de la femelle. Leur accouplement dure au moins une heure, & peut-être en dure-t-il plusieurs. Après que l'accouplement est fini, la femelle se promene sur le Lys. Elle cherche un endroit à son gré, pour y déposer ses œufs, & cet endroit est toujours près de quelque feuille. Elle les y arrange les uns auprès des autres, mais avec peu d'art & de régularité. Chaque œuf sort du corps de la femelle, enduit d'une liqueur propre à le coller sur la feuille, contre laquelle il est ensuite appliqué. Chaque femelle en dépose ordinairement huit ou dix les uns auprès des autres. Ces œufs sont oblongs ; étant nouvellement pondus, ils sont rougeâtres, & ils brunissent quand la liqueur visqueuse, qui les couvre, commence à se dessécher. Au bout de quinze ou vingt jours, il en sort des Vers, qu'on voit paroître sur les Lys. Ce sont des especes de Teignes, que M. DE RÉAUMUR (*Mém. VII. Tome III.*) appelle *Teignes des Lys*. Voyez ce mot. On lit aussi l'Histoire de cette *Teigne de Lys*, qui se métamorphose en ce petit *Scarabée*, parmi les Observations de VALISNIERI, imprimée en l'année 1713. elle est de LORENZO PATAROL.

SCARABÉE *des Teignes d'Orge & d'Avoine :* Il est petit, & du nombre de ceux dont le corps est long. Les fourreaux de ses ailes sont d'un beau bleu. Le corps est de la même couleur ; mais le corselet est d'une couleur rougeâtre, qui tire sur celui d'une Gomme Arabique, haute en couleur. Les jambes sont de la même couleur rougeâtre, excepté auprès de leurs bouts, qui sont presque noirs. Ses antennes sont de celles que M. DE RÉAUMUR nomme *à filets grainés*.

SCARABÉE *des Teignes de Chardon :* Cet insecte mange les feuilles de Chardon, comme il les mangeoit sous la forme de Teigne. C'est sur les mêmes feuilles qu'il laisse ses œufs ; ils sont oblongs. Il les arrange les uns auprès des autres ; il en forme une petite plaque, que M. DE RÉAUMUR a quelquefois trouvée couverte d'excrémens. Il n'a remarqué aucunes différences entre ceux de ces insectes, qui vivent des feuilles d'Artichaux, & ceux qui vivent des feuilles de Chardons. Les uns & les autres lui ont paru de la même espece. Il en a pourtant observé de différentes grandeurs. Il a vu souvent des femelles aussi petites que des mâles ; mais tous les individus d'une même espece d'ani-

maux, & d'un même ſexe, dit-il, ne ſont pas également grands, & ç'a été quelquefois ſur la même Plante, qu'il a trouvé de ces *Scarabées* de même ſexe, qui différoient en grandeur.

SCARABÉE *d'un Ver à ſix jambes, ennemi des Pucerons :* Il eſt nommé par les Naturaliſtes *Scarabée hémiſphérique*, parceque ſon corps a la figure d'une demi-ſphere, ou d'un ſegment de ſphere. Il n'a gueres, dit M. DE RÉAUMUR, plus de diametre qu'une Lentille ordinaire, ou qu'un petit Pois. Ces *Scarabées* ſont très-jolis : ils ſemblent de très-petites Tortues, couvertes d'une écaille qui a l'éclat & le brillant de celle qui a été miſe en œuvre, & cette écaille paroît polie avec grand ſoin. Ce ſont les fourreaux des ailes de ces *Scarabées*, qui, bien appliqués l'un contre l'autre, paroiſſent former ſur le corps une voûte d'écaille d'une ſeule piece. La couleur de ces fourreaux des ailes eſt auſſi ce qui ſe fait le plus remarquer dans ces *Scarabées*. Le fond de la couleur des uns eſt brun ; celui des autres eſt rouge, & de différens rouges ; celui des autres encore eſt jaune ou de couleur de citron : il y en a même à fond violet, &c. Enfin ſur ces fonds de différentes couleurs ſont des taches ordinairement brunes, différemment arrangées, & elles le ſont quelquefois d'une maniere fort agréable. Les Naturaliſtes, qui regardent ces variétés de couleurs, comme des caracteres qui ſuffiſent pour déterminer les eſpeces, trouvent bien des eſpeces de ces petits *Scarabées*. Il y en a auſſi un grand nombre, dont quelques-unes ſont caractériſées par des différences de grandeur, & par d'autres particularités. En général, ces *Scarabées* paroiſſent très-gentils aux enfans ; il les prennent volontiers, & il y a grande apparence, dit M. DE RÉAUMUR, que ce ſont eux qui leur ont donné les différens noms que ces inſectes portent en divers pays, comme ceux entr'autres de *Vaches à Dieu*, de *Bêtes à Dieu*, de *Chevaux de Dieu*, & de *Bêtes de la Vierge*. Les femelles de ces *Scarabées*, après s'être accouplées avec les mâles, dépoſent des œufs oblongs, qui ſont de la couleur des Plantes, ou de celle de l'ambre. Les petits Vers ne ſont pas longtemps à éclorre, & dès qu'ils ſont nés, ils vont à la chaſſe des Pucerons.

Autre SCARABÉE *d'un Ver à ſix jambes, ennemi des Pucerons :* Il eſt nommé *Hériſſon blanc*, ou *Barbet blanc* par M. DE RÉAUMUR. Ce *Scarabée* eſt aſſez rond ; mais moins rond & plus applati que le précédent. Les fourreaux de ſes ailes ſont d'un brun qui tire ſur l'olive : ils ont quelquefois des taches plus brunes.

SCARABÉES *ſortis des Vers qui ſe forment dans les Galles qu'on voit ſur les feuilles de Viorne :* Ce ſont de petits *Scarabées*, dont les fourreaux des ailes ſont de couleur de canelle. Ces mêmes fourreaux ont des canelures dirigées ſuivant leur longueur. Les antennes de ces *Scarabées* ſont à grains, & terminées chacune par un petit bouton.

Les Auteurs que l'on peut conſulter ſur les différentes eſpeces de *Scarabées*, ſont MOUFFET, ALDROVANDE, JONSTON, IMPERATI, CHARLETON, HOFFNAGEL, Madame MERIAN, *Olearium Muſæum*, *Wormenſe Muſæum*, DALE, RAY, GOEDARD, LISTER, les *Actes d'Upſal*, M. LINNÆUS, *Fauna Suec.* & les autres.

SCARDA, ou SCARDOLA, nom que les Italiens donnent à un poiſſon, que nous nommons *Brême*. Voyez BRÊME.

SCARE, poiſſon de mer à nageoires épineuſes, *Piſcis acanthopterygius*, dont deux eſpeces. Le premier eſt nommé par ARTEDI (*Ichth. Part. V. p.* 53.) *Labrus qui Scarus Auctorum.* C'eſt le Σκάρος d'ARISTOTE (*L. II. c.* 17. *L. VIII. c.* 2. *L. IX. c.* 37.), d'ÉLIEN (*L. I. c.* 2. *p.* 5. *L. II. c.* 52.), d'OPPIEN (*L. I. p.* 5. 6. *L. II. p.* 53.), d'ATHÉNÉE (*L. VII.*

p. 319.), & le *Scarus* d'OVIDE (*V.* 9. & 119.), de PLINE (*L. IX. c.* 17.), d'AMBROSIN (*L. V. c.* 5.), de GAZA, ſur ARISTOTE, de CUBA (*L. III. c.* 31. *f.* 77. 78.), d'ALDROVANDE (*L. I. c.* 2. *p.* 7.), de WILLUGHBY, *p* 306. de RAY, *p.* 129. de GESNER (*de Aquat. p.* 1000.), de JONSTON (*L. I. c.* 2.), & de RONDELET, *L. VI. c.* 2. *p.* 143. *Edit. Franç.* Son nom vient de σκαίρειν, qui ſignifie *ſauter :* ce poiſſon ſe nourrit d'Algue & d'herbes marines. Il a été fort connu & eſtimé des Anciens. Il eſt ſaxatile. Ses écailles ſont grandes & minces. Sa couleur tire entre le bleu & le noir. Il a le ventre blanc. Il eſt ſemblable au Sargo, par la figure du corps, qui eſt preſque ronde, par ſes aiguillons & par la ſituation de ſes nageoires ; mais il en differe en ce qu'il n'a point de taches noires à la queue, ni de traits noirs du dos au ventre. Sa queue eſt très-fourchue : ſes yeux ſont noirs, & ſes ſourcils bleus. Il a deux ouies de chaque côté, une ſimple & une double. Son cœur eſt fait en angle : ſon foie eſt diviſé en trois lobes. La bourſe du fiel eſt attachée aux boyaux. Le fiel eſt noir, ainſi que la rate. L'eſtomac eſt petit & le boyau entortillé. Tel eſt, ſelon RONDELET, la deſcription du vrai *Scare.* Sa chair eſt bonne, friable, légere, de facile digeſtion. Ses boyaux ſentent la violette, & on ne les jette pas. On le mange bouilli, frit ou grillé. On en prend à Marſeille, & il eſt commun dans l'Iſle de Rhodes.

Le *Scare*, comme l'ont remarqué ARISTOTE & PLINE, eſt le ſeul qui ait les dents larges & plates. Tous les autres poiſſons les ont ſerrées les unes près des autres. Il vit d'herbes marines, principalement d'Algue, & jamais de poiſſons. Au rapport des Anciens, le *Scare* eſt le ſeul qui dorme la nuit dans les rochers, ce qui fait qu'il n'eſt jamais pris la nuit. OVIDE & PLINE écrivent que les *Scares* s'aiment les uns les autres, & qu'ils ſe défendent. Un *Scare* pris dans une naſſe, ne cherche pas à en ſortir par la tête, mais par la queue, avec laquelle il élargit le trou, pour en ſortir à reculons : en faiſant ſes efforts, il eſt ſecouru par un autre *Scare*, qui n'eſt pas pris : celui-ci le tire par la queue & lui aide à ſortir de la naſſe. ÉLIEN rapporte ce fait. Ce poiſſon eſt ſi amoureux, que les Pêcheurs, avec une femelle vivante, peuvent prendre un grand nombre de mâles.

La ſeconde eſpece de *Scare* eſt nommée par ARTEDI (*Ichth. Part. V. p.* 55. *n.* 5.) *Labrus ex purpureo, viridi, cæruleo & nigro varius.* C'eſt le *Scarus varius* de RONDELET (*L. VI. c.* 3. *p.* 145. *Edit. Franç.*), de GESNER (*de Aquat. p.* 1000.), d'ALDROVANDE (*L. I. c.* 2. *p.* 6.), de JONSTON (*de Piſc.*), de WILLUGHBY, *p.* 306. & de RAY, *p.* 129. Ce *Scare*, dit RONDELET, eſt nommé Αἰόλος par les Grecs, c'eſt-à-dire de diverſes couleurs ; car il a les yeux, le bas du ventre ou l'anus de couleur de pourpre ; le reſte du corps en partie verd, en partie noir, en partie bleu, & les écailles couvertes de taches obſcures. Il a la bouche petite, les dents larges à la mâchoire ſupérieure : à la mâchoire inférieure elles ſont clair-ſemées & aigues. Du dos preſque juſqu'à la queue, il a des aiguillons qui ſe tiennent par une petite membrane. Les ailerons proche des ouies ſont larges, & preſque de figure ovale. Il a au milieu du ventre deux taches rouges. Son eſtomac eſt aſſez grand : ſon foie eſt blanchâtre : ſes boyaux ſont larges. Il a beaucoup de fiel & la rate noire. C'eſt un fort beau poiſſon à voir. Sa chair eſt tendre & délicate. GALIEN & les autres Médecins de l'Antiquité, au rapport de RONDELET, en ont fait grand cas. On en pêche dans la Méditerranée, proche Antibes & Marſeille.

C'eſt un poiſſon ſaxatile comme le précédent.

SCARKER, poiſſon qui ſe pêche à Sierra-Leona en Afrique. Il reſſemble au Requin, excepté que ſa tête ſe termine en une eſpece de pelle. Il ſemble que c'eſt le *Marteau*, ou le *Pantouflier*. Voyez ces mots.

SCAVARDINO, nom que les Pêcheurs d'Italie donnent à l'Able ou Ablette, poiſſon de Seine & autres rivieres. Voyez ABLE.

SCH

SCHANEPUE, nom d'un oiſeau du Bréſil, nommé *Bemtere* par les Portugais, & *Pitangua-Guacu* par MARC GRAVE. RAY en parle. Voyez PITANGUA-GUACU.

SCHELFISCH: C'eſt, ſelon M. ANDERSON (*Hiſt. Nat. d'Iſl. p.* 184.), une eſpece de Morue, & l'*Onos* ou *Aſinus* des Anciens; l'*Aſellus tertius* ou *Æglefinus* de RONDELET; l'*Æglefinus* ou *Ægrefinus* de BELON, & le *Haddok* des Anglois. Il eſt de l'eſpece des Cabéliaux; mais ce poiſſon n'eſt pas de ſi bon goût, ni ſi grand que l'eſpece ordinaire. Il a outre cela de petites écailles ſenſibles à l'attouchement, au-lieu que toutes les autres eſpeces de Cabéliaux ſont unies & abſolument ſans écailles. Le nom de *Schelfiſch*, qui veut dire *Poiſſon à écailles*, vient, dit M. ANDERSON, ſelon quelques-uns, de ce que ſa chair étant cuite, s'écaille plus facilement qu'aucune autre, ce qui flatte en effet beaucoup la vue & réveille l'appétit. Mais le ſavant Naturaliſte, d'après qui j'écris, eſt plus porté à croire que ſon nom vient des écailles ſenſibles qui le couvrent par dehors, & par leſquelles il ſe diſtingue de tous les autres poiſſons de ſa claſſe.; car les Hollandois, & même les Pêcheurs & Marins des bas Allemands appellent les écailles de poiſſons *ſchelſen*, & ils diſent *ſchelfern*, pour écailler un poiſſon, *deſquamare Piſcem*. Voyez ÉGLEFIN pour la deſcription de cette Morue & les Auteurs qui en ont écrit, & MORUE *ſeptieme eſpece* de RAY.

SCHELLENT, nom que GESNER donne à un oiſeau aquatique, qu'ALDROVANDE (*Ornith. p.* 223.) croit être l'*Anas capite ſubrufo, major*, de la même grandeur, ou un peu plus grand que la Cane Penelope. Voyez CANARD.

SCHINDEL, en Latin *Schilus*, & *Nagemulus*, ſelon GESNER (*de Aquat. Paralip. p.* 1289.), nom qu'on donne à Augſbourg au *Nagmaul* des Allemands, poiſſon, eſpece de Perche du Danube, qui n'eſt connue qu'en Allemagne. Les plus longues ſont d'une aune. RAY (*Synop. Piſc. p.* 98. *n.* 24.) dit, d'après GESNER (*Paralip. p.* 1288.) & ALDROVANDE (*L. V. c.* 59.), en avoir vu d'un pied & demi de long. Rarement ce poiſſon peſe plus de dix livres. Sa figure eſt plus longue que celle de la Perche. Il va en diminuant juſqu'à la queue. Son muſeau eſt plus long & plus pointu. Il a le dos élevé, le ventre large & plat, les écailles bordées de filets épais & durs; le dos & les côtés d'un jaune ſale, tirant ſur le brun, avec des taches obſcures, placées ſans ordre; le bas du ventre & les nageoires du ventre un peu rouges, mais moins que dans la Perche; la mâchoire ſupérieure un peu élevée au-deſſus de l'inférieure, & toutes les deux garnies de petites dents. C'eſt un poiſſon du Danube, qui ſe pêche auſſi dans le lac Ammerſée en Baviere. GESNER met de la différence entre le *Nagemulus* & le *Schindel* du Danube.

SCHNOTFISCH, nom qu'on donne à Straſbourg à une eſpece de Muge de riviere. Voyez MUGE.

SCHRAITSER, eſpece de Perche, qu'on pêche à Ratiſbonne. WILLUGHBY, *p.* 335. & RAY, *p.* 144. en parlent. ARTEDI (*Ichth. Part. V. p.* 68. *n.* 5.) nomme ce poiſ-

ſon *Perca dorſo monopterygio , & lineis utrinque longitudinalibus nigris.* Ce poiſſon, dit RAY, très-commun dans le Danube, a ſix pieds & demi de long, du moins celui ſur lequel il a fait ſa deſcription. Il convient avec la Perche de la petite eſpece, par l'unique nageoire qu'il a ſur le dos, dont une partie des rayons eſt épineuſe, & l'autre molle; ils ſe tiennent par une membrane tachetée. Mais il en differe par la figure de ſon corps, qui eſt plus longue & plus menue; par ſon dos, qui n'eſt pas ſi élevé; par ſon muſeau, qui eſt plus allongé; par dix-huit marques qu'il a à la nageoire du dos; par deux lignes blanches qu'il a tout le long des côtés; par la couleur entre les lignes, qui eſt blanche, & par ſa queue, qui eſt plus fourchue.

SCHROF-SLAZZE, nom que les Hollandois, habitans du Cap de Bonne-Eſpérance donnent à un Limaçon à vis. Voyez LIMAÇON A VIS.

SCI

SCIE, poiſſon à nageoires cartilagineuſes, *Piſcis chondropterygius*, nommé par ARTEDI (*Ichth. Part. V. p.* 93. *n.* 1.) *Squalus roſtro longo, cuſpidato, oſſeo plano, utrinque dentato.* Ce poiſſon eſt le πρίςης d'ARISTOTE (*L. VI. c.* 12.), d'ATHÉNÉE (*L. VIII. p.* 333.) & d'OPPIEN (*L. I. p.* 14.), & le πρίςις d'ÉLIEN, *L. IX c.* 49. PLINE (*L. IX. c.* 3. 4. *L. XXXII. c.* 11.), CUBA (*L. III. c.* 68.), GESNER (*de Aquat. p.* 859.), JONSTON (*L. V. c.* 2.), CHARLETON, *p.* 168. ALDROVANDE (*L. I. de Cetis*, *c.* 5. *p.* 693.), CLUSIUS (*Exot. L. VI. c.* 9.), WILLUGHBY, *p.* 61. RAY, *p.* 63. & RONDELET (*L. XVI. c.* 11. *p.* 356.) en parlent ſous le nom de *Priſtis*, & quelques-uns d'entre eux ſous celui de *Serra.* Les Suédois le nomment *Saog-Fisk*, & les Anglois *Saw-Fish.* RONDELET l'a nommé *Vivelle* en François. On pêche ce poiſſon dans les mers d'Occident & dans celles des Indes, où il y en a, dit RONDELET, de deux cents coudées de long; ainſi il a rang parmi les Cétacées. Son muſeau eſt fait comme une ſcie, qui a des dents des deux côtés. Le nombre de ces dents n'eſt pas fixe. Il y en a qui en ont vingt-cinq de chaque côté; d'autres vingt-ſix, & d'autres plus. Ce poiſſon, pour la figure du corps, reſſemble au Chien de mer. Ses nageoires ſont comme celles du Tiburon. Il en differe par ſa tête, qui eſt longue, étroite, plate, & par ſon muſeau plat, dur, garni, comme on l'a dit, de dents des deux côtés. Ce poiſſon eſt inconnu ſur nos côtes.

SCIE, ou MOUCHE A SCIE: Il y en a une nommée par M. LINNÆUS (*Fauna Suec. n.* 945.) *Tenthredo Gallæ foliorum Salicis.* Le Ver dont elle provient eſt ſemblable à une de ces Chenilles qui ſe roulent, & qu'on appelle *Convolvuli* ou *Rouleuſes.* Ces inſectes, ainſi nommés, à cauſe de leur attitude, ne ſont point de véritables Chenilles: ce ſont des Vers, qui ſe changent en Nymphes, & enſuite en ces Mouches du genre de celles que l'on a appellées *Tenthredines*, en François *Mouches à ſcie.* On les diſtingue des Chenilles, même dans l'état de Larves, en ce qu'elles ont plus de ſeize jambes, & par la forme de leur tête, qui eſt conſtamment plus arrondie, & ſur laquelle on n'apperçoit de chaque côté qu'un œil, au-lieu que les Chenilles ont cinq à ſix yeux de chaque côté: du reſte la forme de leur corps pourroit les faire prendre pour de vraies Chenilles au premier coup d'œil; & c'eſt pour cela que M. DE RÉAUMUR a donné à ces Vers le nom de *Fauſſes-Chenilles.* Voyez FAUSSES-CHENILLES, *Tome I. p.* 581. *& ſuiv. de ce Dictionnaire*, après le mot CHENILLES; & encore MOUCHES

DE FAUSSES-CHENILLES, où j'ai déjà parlé de ces insectes.

M. LINNÆUS donne vingt-huit especes de *Mouches à scie*, ou *Mouches à tarriere*, dont voici la notice.

Il nomme la premiere espece (*ibid. n.* 923.) *Tenthredo antennis clavatis, atra, segmentis abdominalibus tertio, quarto, quinto, ferrugineis.* Elle habite le Saule, l'Aune & le Bouleau. Elle est de la grandeur du Frêlon, noire & velue : elle a les troisieme, quatrieme & cinquieme articles de l'abdomen de couleur ferrugineuse ; les autres noirs ; les cuisses & les jambes sont de la même couleur : les pieds sont jaunes ; les antennes, faites en forme de massue, sont aussi jaunes, à la réserve du dernier article qui est noir ; & les ailes sont garnies de veines d'un noir ferrugineux, mais elles sont brunes au bord postérieur. La Larve ou le Ver dont provient cette *Mouche à scie*, est sans poil, de couleur verte, & muni de vingt-huit pieds. Ce Ver, qui est une fausse Chenille, est nommé par M. FRISCH, *Eruca Salicina viridis, rugis sexaginta duabus.*

La seconde espece est nommée (*n.* 924.) *Tenthredo antennis clavatis, atra, abdomine ovato, alis ferrugineis.* C'est l'*Ichneumon ater, alis testaceis, antennis clavatis*, des *Actes d'Upsal*, 1736. *p.* 29. *n.* 9. L'Auteur l'a observée dans la Laponie sur des feuilles d'Aune. Cette *Mouche à scie* est de la grandeur du Bourdon vulgaire, & de figure très-obtuse. Elle a l'abdomen rond, applati, velu, d'un noir foncé, & soyeux : la poitrine & la tête sont noires. Elle a les antennes faites en forme de massue, noires, composées de six articles, & très-obtuses : les ailes sont ferrugineuses, faites en réseaux, marquées d'un point noir au bord, & chargées de veines rousses.

La troisieme, nommée (*n.* 925.) *Tenthredo nigra, artubus ferrugineis, ani corniculo cylindrico*, est l'*Ichneumon flavus, abdomine medio nigro, caudâ acutâ, aculeo umbilicali triplici exerto*, des *Actes d'Upsal*, 1736. *p.* 28. *n.* 1. C'est une des *Mouches à scie* de M. DE RÉAUMUR. Il en est aussi fait mention dans les *Actes de Stockolm*, *année* 1739. Cette *Mouche à scie*, qui se trouve par-tout, differe, dit le savant Naturaliste Suédois, manifestement de toutes les autres especes de ce genre qu'il a connues : 1°. par sa grandeur, qui surpasse du double celle des autres : 2°. par son ventre obtus par derriere, & terminé par une petite corne : 3°. par l'insertion d'un aiguillon noir, placé au milieu de l'abdomen en dessous : 4°. par sa couleur, ayant la tête noire, & étant de couleur jaune derriere les yeux. Elle a le thorax tout noir, velu, élevé à sa base de chaque côté par un point jaunâtre, & les ailes ferrugineuses : les antennes, plus courtes que la moitié du corps, sont jaunes, composées de vingt-deux articles : l'abdomen est de la figure d'un cylindre oblong, marqué de six incisions, dont les deux premieres sont jaunes, & les quatre autres noires, du moins en plus grande partie : le dernier segment est obtus, terminé par une petite corne droite, ronde & pointue : le dessous de l'abdomen est d'un noir foncé, & à son milieu il y a une ouverture fendue, de laquelle sort un aiguillon droit, noir, plus long que l'anus, & la petite corne de l'abdomen, roide, composée de trois soies ou filets joints ensemble ; les cuisses sont courtes & noires, les jambes & les pieds jaunes.

La quatrieme, nommée (*n.* 926.) *Tenthredo atra, pedibusque ferrugineis, ani apice depresso, acuto*, a été examinée par l'Auteur à Stockolm. Cette Mouche le dispute pour la grandeur avec la précédente. Elle est toute noire. Elle a la tête & la poitrine velues ; l'abdomen sans poils, composé de neuf articles, dont le dernier, ou celui de l'anus est une grosse épine pointue, ou cylindrique ; un triple aiguillon

aiguillon sous le milieu de l'abdomen, qui s'étend par-delà l'épine de l'anus; les ailes brunes, les antennes noires, brunes vers la base, composées de vingt articles; les cuisses, les jambes & les pieds de couleur ferrugineuse. Cette espece de Mouche differe de la précédente par sa couleur toute noire, & par l'épine de l'anus, qui est difforme: du reste elle lui ressemble assez.

La cinquieme, nommée (*n.* 927.) *Tenthredo antennis septinodiis, flava, capitis vertice, thoracisque medio nigris, maculâ alarum ovatâ*, se trouve sur les feuilles de Saule. Elle a l'abdomen, qui tient à la poitrine, de couleur jaune; la poitrine de la même couleur, mais au milieu du dos une grande tache noire, & en dessous entre les premiers & seconds pieds une pareille tache noire; la tête noire derriere les yeux; les antennes brunes, composées de sept articles, & pointues comme des alênes; les ailes couchées, membraneuses, en forme de réseaux, marquées d'un point noir au bord; les pieds jaunes, mais ceux de derriere très-noirs.

La sixieme, nommée (*n.* 928.) *Tenthredo antennis septinodiis, abdomine flavo, ponè nigro*, est une *Mouche à scie*, que l'Auteur a trouvée fort commune au mois de Mai dans les prairies d'Upsal. Elle a les ailes couchées, noirâtres & diaphanes; les trois ou quatre premiers articles de l'abdomen roussâtres; le reste du corps noir & les pieds roux.

La septieme espece, qui se trouve dans les jardins & les prairies, est nommée (*n.* 929.) *Tenthredo antennis septinodiis, corpore flavo, maculâ alârum longitudinali, sternoque nigro*, & dans les *Actes d'Upsal*, 1736. *p.* 29. *n.* 14. *Ichneumon alis planis, luteis, margine exteriore nigris, collari nigro.* Cette *Mouche à scie* par la face & les couleurs convient avec les deux précédentes. Elle a l'abdomen & la poitrine jaunes; le milieu du dos & du sternum noir; les yeux & le derriere de la tête de la même couleur; les pieds jaunes & les articles noirs; les antennes faites comme une alêne, brunes, composées de sept articles. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que le point marginal des ailes n'est pas ovale, comme dans la précédente, mais étendu longitudinalement avec le bord extérieur de l'aile jusqu'à la base.

La huitieme, nommée (*n.* 930.) *Tenthredo flava, alarum maculâ ferrugineâ*, se trouve au printemps dans les prairies. Elle est de la grandeur d'une petite Fourmi, & ventrue, d'une couleur jaune par-tout, excepté aux yeux. Elle a les ailes d'un jaune gris, & au milieu une tache jaune irréguliere.

La neuvieme, nommée (*n.* 931.) *Tenthredo nigra, pedibus flavis, thoracis caracteribus flavis*, habite les prairies & les bois. Elle a la tête noire; par derriere deux petites lignes jaunes; les mâchoires rousses & dentelées; la poitrine noire, dont la pointe est jaune, & qui a à sa base de côté un tubercule jaune; l'abdomen noir, les pieds jaunes, les deux premieres cuisses noires vers la base; les ailes d'un noir luisant, chargées de veines noires, marquées au bord d'une tache d'un noir foncé, laquelle est de figure ovale. Les antennes sont soyeuses, & composées de plus de trente articles.

La dixieme, nommée (*n.* 932.) *Tenthredo atra, antennis undecimnodiis, alis nigro, alboque maculatis*, est d'une médiocre grandeur. Elle a tout le corps, ainsi que l'abdomen, la poitrine, la tête & les membres de couleur noire. Cette *Mouche à scie* a de simples antennes, composées d'onze articles: les ailes sont membraneuses, & veinées; les supérieures sont marquées d'une double tache noire; celle plus proche de la poitrine est en forme

de croiſſant, l'autre ronde, & une tache blanche à la pointe des ailes.

L'onzieme eſpece, qui eſt nommée (*n.* 933.) *Tenthredo Salicina*, *Larvæ cæruleo-viridis, pectore caudâque fulvis*, ſe trouve ſur les feuilles de Saule. C'eſt l'*Ichneumon flavus, Larvæ viridis, nigro punctatæ*, de M. Frisch. Lister ſur Goedard en parle, ainſi que M. de Réaumur, *Mém. de l'Acad. des Sciences*, *Tome V.* M. Linnæus dit n'en avoir vu que la Larve, qui eſt très-commune. Cette *Mouche à ſcie* a tout le corps bleu, ou d'un verd bleuâtre, neuf rangs de taches noires en long, mais les trois premiers ſegmens & les trois derniers ſont jaunes, cependant ponctués de noir : la tête eſt noire & ſans poil : on lui voit trois paires de pieds qui tiennent à la partie de la poitrine, qui eſt jaune, & ſix paires à la partie du corps, qui eſt bleue, & enfin la paire qui touche à la queue, qui eſt de couleur jaune : elle a en tout vingt pieds.

La douzieme, nommée (*n.* 934.) *Tenthredo Populea*, eſt une *Mouche à ſcie* du Peuplier, qui n'a pas encore été vue du Naturaliſte Suédois. Sa Larve, dit-il, eſt verdâtre. Cette ſorte de Mouche a la tête noire ; le col & la queue ſont jaunes : elle a quatre rangs de taches noires en long ; chaque côté eſt marqueté de onze taches ou points. La Larve, ou Ver de cette Mouche, reſſemble beaucoup à celle de la précédente.

La treizieme, nommée (*n.* 935.) *Tenthredo antennis ſeptinodiis*, *nigra*, *ſegmentorum abdominalium marginibus*, *excepto ſecundo & tertio*, *flavis*. M. Linnæus dit que cette *Mouche à ſcie* ſe plaît ſur les différentes eſpeces de Scrophulaires, ſur-tout ſur la puante, & qu'elle a ravagé pendant pluſieurs années les jardins de l'Académie d'Upſal. On la voit ordinairement paroître vers le premier Juin. Elle a la tête noire ; les mâchoires ſont de la même couleur, & dentées. La levre ſupérieure eſt jaune : ſous chaque œil, elle a une petite ligne jaune. Les antennes à maſſue ſont de couleur ferrugineuſe ou fauves, compoſées de ſept articles ; la poitrine eſt de couleur noire. Elle a de chaque côté, depuis la baſe juſqu'aux ailes, une ligne jaune ; aux deux côtés de la baſe eſt un point jaune : ſous l'inſertion de l'aile, il y a une tache jaune. Le haut de la poitrine eſt marqué d'un double point jaune, placé l'un après l'autre. Elle a une tache jaune proche la baſe de la troiſieme paire des cuiſſes. Les ſegmens de l'abdomen qui eſt noir, excepté le deuxieme ſegment & le troiſieme, ſont terminés par des lignes jaunes, dont la premiere & la ſeconde ſont plus eſpacées : tous les ſegmens par deſſous ſont jaunes au bord. Elle a toutes les cuiſſes noires, mais les jambes rouſſes. Les ailes ſont de couleur d'eau, marquées au bord d'un point ferrugineux, & le bord extérieur des grandes ailes eſt auſſi de la même couleur. Cette *Mouche à ſcie* eſt de la grandeur & de la figure d'une Mouche Guêpe.

La quatorzieme, nommée (*n.* 936.) *Tenthredo antennis ſeptinodiis*, *dorſo nigro*, *lineis pallidis, tranſverſis, arcuatis, recurvis*, a été obſervée en Oſtrogothie. Elle a les ailes membraneuſes ; les grandes ailes ſont marquées d'un point noir & oblong, au bord extérieur qui eſt auſſi noir : les cuiſſes & les jambes ſont pâles, & noires par derriere. Cette *Mouche à ſcie* a les yeux noirs, l'abdomen en deſſous eſt jaune, & noir depuis le dos juſqu'aux côtés : chaque ſegment eſt couvert d'une grande tache demi-circulaire ; le bord de derriere & latéral eſt pâle ; le haut du corſelet eſt d'un jaune blanc, au-dedans duquel il y a une tache jaune, & à ſes côtés ſont deux petits points pâles. Elle a les antennes noires, compoſées de ſept articles.

La quinzieme, nommée (*n.* 937.) *Tenthredo antennis octodecim nodis*,

pedibus ferrugineis, posticis albo, nigroque annulatis, se trouve sur les feuilles de Rose. M. de Réaumur en parle, *Tome V*. Elle est du nombre des petites *Mouches à scie*. Elle a la figure d'une Mouche Ichneumon. Sa couleur est noire ; mais ses cuisses, ses jambes & ses pieds sont de couleur ferrugineuse, excepté ceux de derriere, qui sont variés de blanc & de noir. Elle a les antennes d'un noir foncé, & composées de dix-huit articles.

La seizieme espece, nommée (*n.* 938.) *Tenthredo antennis duodecimnodiis, nigris, abdomine subtùs ferrugineo, pedibus flavis, alis immaculatis*, est l'*Ichneumon Bedeguaris* des *Actes d'Upsal*. M. de Réaumur en a parlé, *Mém. de l'Acad. des Sciences, Tome V*. Les Suédois lui donnent le nom de *Soemntorn*. Cette *Mouche à scie* est de la grandeur d'un Pou. Elle a les antennes noires, droites, composées environ de douze articles ; la tête & la poitrine sont noires ; l'abdomen est ovale, plus court que les ailes, cariné, ferrugineux en dessous, noir vers l'anus ; les pieds sont ferrugineux, & les ailes blanches, sans aucune tache remarquable.

La dix-septieme, nommée (*n.* 939.) *Tenthredo thorace viridi-æneo, abdomine aureo*. Cette *Mouche à scie*, qui se trouve sur les Roses, comme les deux especes précédentes, est la plus belle de toutes celles de son genre, dit M. Linnæus. Elle est de la grandeur d'une petite Fourmi. Elle a les antennes cylindriques, noires, & plus courtes que la moitié du corps ; la poitrine est d'un verd de cuivre ; l'abdomen est doré, ou d'une couleur de feu ; les pieds sont incarnats ; l'aiguillon est triple, fin comme une soie, & de la longueur du corps, noir & rouge au milieu.

La dix-huitieme espece, nommée (*n.* 940.) *Tenthredo cæruleo-ænea, pedibus pallidis, alis immaculatis*, est l'*Ichneumon viridis in Erucâ rubrâ Salicis*, de M. Frisch. Cette *Mouche à scie* se trouve sur les différentes excroissances du Saule, avec plusieurs Vers. Elle a le corps de la grandeur d'un Pou, d'un bleu luisant, sans aucune rougeur à l'abdomen. Les antennes plus courtes que la moitié du corps sont noires. Les pieds, sur-tout vers les extrémités & proche des genoux, sont d'un blanc pâle. La queue à sa pointe est partagée en trois filets soyeux, & les ailes de couleur d'eau sans aucun point marginal.

La dix-neuvieme, nommée (*n.* 941.) *Tenthredo atra, thoracis tergo virescente, pedibus saltatricibus*, se trouve sur les feuilles de Saule. Cette *Mouche à scie* est de la grandeur d'une Puce. Elle a tout le corps, les pieds & les antennes d'un noir foncé. Les antennes sont menues comme un fil également par-tout, & plus courtes que la moitié du corps : l'abdomen est ovale & pointu : la tête & le dessus de la poitrine sont de couleur verte. Cette espece de Mouche se sert de ses pieds pour sauter, quoiqu'ils ne soient pas fort gros.

La vingtieme, nommée (*n.* 942.) *Tenthredo thorace viridi nitente, abdomine fusco, basi cingulo pallido, pedibus flavescentibus*, est une de ces *Mouches à scie*, dont le Ver se retire dans les galles de feuilles de Saule, & en sort sur la fin d'Avril, métamorphosé en une Mouche, qui est de la grandeur d'une Puce. Elle a la tête & le corselet d'un verd de Cerise luisant, & l'abdomen ovale, brun, ceint à sa base d'un cercle pâle : les pieds sont pâles ; les antennes moins pâles, & plus courtes que le corps.

La vingt-unieme espece, nommée (*n.* 943.) *Tenthredo nigra, femoribus flavis*, est encore une de ces *Mouches à scie*, dont le Ver fait sa demeure dans les galles de feuilles de Saule. Elle est de la couleur de la Mouche noire, & porte ses ailes couchées. Elle est de couleur noire. Cette *Mouche à*

scie a les antennes en forme d'alêne ; plus courtes que le corps, composées de huit articles ; les pieds sont de couleur pâle, & un point noir sur le bord des ailes.

La vingt-deuxieme, nommée (*n.* 944.) *Tenthredo atra, tibiis femoribusque albis*, se trouve en dessous sous les feuilles de Cerisier, qu'elle perce en les rongeant, & dont elle fait comme un crible. Elle a les antennes, la tête, le corselet & l'abdomen d'un noir foncé : les ailes sont de la couleur d'un verd de mer, marquées au bord d'un point oblong qui est d'un noir foncé : les cuisses & les jambes sont blanches, mais les pieds, sur-tout ceux de derriere, sont noirs : les antennes, sortant du devant de la tête, sont pointues, & composées de sept ou huit articles.

La vingt-troisieme, nommée (*n.* 945.) *Tenthredo gallæ foliorum Salicis*, est cette espece de *Mouche à scie*, dont j'ai déjà parlé ci-dessus, avant que de donner la description de toutes les différentes especes de *Mouches à scie* de M. LINNÆUS. J'ai dit que le Ver, dont elle provient, & qu'on appelle *Convolvulus*, parcequ'il se roule dans les feuilles de Saule, est une des *Fausses-Chenilles* de M. DE RÉAUMUR. Ce Naturaliste en parle, *Mém. de l'Acad. des Sciences*, *Tome III.* On la nomme ordinairement *Mouche de la verrue des feuilles de Saule.* Cette Mouche est l'*Ichneumon foliorum Salicis*, de M. FRISCH.

La vingt-quatrieme espece, nommée (*n.* 946.) *Tenthredo gallæ foliorum Fagi*, & par M. FRISCH, *Ichneumon foliorum Ulmi*, a les ailes plus longues que le corps, abattues comme dans les Phalenes, & marquées d'un point marginal.

La vingt-cinquieme, nommée (*n.* 947.) *Tenthredo gallæ glabræ foliorum Querci*, est l'*Ichneumon gallarum foliorum Querci* de M. FRISCH, de REDI, de LÉEWENHOECK, de BLAKNER, de M. DE RÉAUMUR, & des autres. Les Suédois la nomment *Gallaeple.* M. LINNÆUS dit qu'on en trouve beaucoup en Smolande sur les feuilles de Chêne, & qu'elle est rare en Uplande.

La vingt-sixieme, nommée (*n.* 948.) *Tenthredo gallæ imbricatæ*, habite aussi dans la galle de Chêne, c'est-à-dire que le Ver, ou la Fausse-Chenille, dont cette *Mouche à scie* provient, s'y nourrit.

La vingt-septieme espece, nommée (*n.* 949.) *Tenthredo gallæ Glechomæ*, est appellée par BLAKNER, *Hedera terrestris.* M. DE RÉAUMUR en parle.

La vingt-huitieme & derniere espece, nommée (*n.* 950.) *Tenthredo Hieracii*, doit sa naissance à un Ver qui se nourrit dans la galle d'une feuille du Hieracium. Cette espece de *Mouche à scie* est une de celles que M. LINNÆUS n'avoit pas encore observées, quand il écrivoit. Voilà les différentes especes de *Mouches à scie* rapportées dans la *Fauna Suecica* du savant Naturaliste Suédois.

Cet Observateur dit que ce genre de *Mouches à scie* lui avoit paru pouvoir appartenir à celui des Mouches Ichneumons; mais leurs différentes métamorphoses, & leurs Larves ou Vers, ont quelque chose de différent qui leur est particulier. Il y a quelques especes de *Mouches à scie*, sur-tout les mâles, qu'on a de la peine à distinguer par la figure extérieure, des Mouches Ichneumons : mais en les examinant avec attention, & en comptant le nombre des articles dans les antennes, on en verra la différence. C'est l'observation que M. LINNÆUS n'avoit pas faite d'abord, & qu'il dit avoir faite depuis.

SCINQUE, ou SCINCUS, espece de Lézard, de la classe des Amphibies, & mis par M. LINNÆUS (*Syst. Nat. Edit. 6. p.* 36.) dans l'ordre des Reptiles à quatre pieds, &

par M. Klein (*Disp. Quad. p.* 113.) dans celui des Quadrupedes digités sans poils. Il y a, dit ce Naturaliste, le *Scinque*, qui est le *Crocodilus terrestris* de Dioscoride, & que Belon nomme mal-à-propos *petit Crocodile*, en Latin *Crocodilus minor;* le *Scinque* d'Égypte & d'Arabie, en Latin *Scincus Ægyptius & Arabicus;* le *grand Scinque de mer* de l'Arabie, en Latin *Scincus maritimus maximus*, qui est la *Lacerta maritima maxima*, *sive Crocodilus ex Arabiâ* de Seba, *Thes. II. p.* 112. *t.* 105. *n.* 3. Aldrovande, *p.* 660. en parle sous le nom de *Lacerta Cyprius Scincoïdes;* & le *grand Scinque brun* de la Jamaïque, en Latin *Scincus marinus fuscus*, dont parle Sloane (*Voyag. de la Jam. Tome II. p.* 334. *t.* 273. *fig.* 9.), est le *Mabouya* ou *Scinque de terre* du Pere du Tertre (*Hist. Nat. des Ant. p.* 314.); le *Brochet de terre* de Rochefort, *p.* 149. & le *Caciz* du Pérou & du Chili de Feuillée, *p.* 744. Je ne vais parler que du véritable *Scinque*, qui est celui d'Égypte & d'Arabie, & de celui d'Italie.

Le *Scinque* d'Égypte & d'Arabie est nommé par M. Hasselquist dans les *Actes d'Upsal*, 1750. *p.* 30. *Lacerta caudâ supremo cylindricâ, apice attenuatâ, compressâ, pedibus pentadactylis, digitis lobato-squammosis.* Sa tête est droite, contigue au corps, oblongue, courte, allant en diminuant jusqu'au bout, convexe par en haut, un peu serrée par les côtés. Cet animal a la mâchoire supérieure plus longue que l'inférieure : celle-ci est triangulaire, obtuse au bout. Les narines, placées au bord de la mâchoire supérieure, sont rondes & amples. La langue est pointue, en forme de cœur, échancrée à sa base, menue au bout, d'une substance épaisse & charnue. L'ouverture de la gueule est petite. Les dents qu'il a aux deux mâchoires sont courtes, égales, obtuses par le bout & étroites par les côtés. Les yeux sont à la base de la tête, proche le bord du sommet. Il a les orbites des yeux d'un oblong pointu, l'iris brune & les paupieres noires. Il n'a point de col, à moins qu'on ne prenne pour tel la partie qui est entre la tête & les pieds antérieurs, qui cependant par sa grosseur & par sa figure n'est pas différente du corps. Le corps est d'un ovale oblong, égal, angulaire par le dos, d'un angle long, convexe, élevé, commençant un peu au-dessous de la tête, & finissant proche des pieds de derriere. La queue, qui continue avec le corps depuis les pieds de derriere, va toujours en rétrécissant : elle est par dessus cylindrique, épaisse, menue par le bout & serrée. Ses quatre pieds sont égaux : les premiers sont éloignés de la base de la tête d'un pouce ; ceux de derriere de deux pouces, & ils sont placés à chaque côté de l'abdomen. Les cuisses sont serrées, égales, & les genoux sont placés au milieu, convexes en dehors, & en dedans courbés en arc. Il a cinq doigts fendus à chaque pied, fins, convexes par dessus, plats par dessous, articulés & couverts d'écailles. M. Klein dit qu'ils sont courts & qu'ils n'ont point d'ongles. Ce Lézard a la tête, le corps & les pieds couverts d'écailles. Celles du sommet de la tête sont grandes, irrégulieres & en petit nombre. Le bord de la mâchoire supérieure est couvert de cinq écailles perpendiculaires, un peu larges, creuses, un peu crenelées à leurs bords : celles du corps sont creuses en dessous, rhomboïdes : celles des côtés sont plus larges : celles de l'abdomen & des pieds sont de la même figure que celles du corps, mais plus petites, toutes polies, un peu larges, luisantes & minces. Ce Lézard a le sommet de la tête d'un verd de mer tirant sur le jaune. Le dos, jusqu'au milieu des côtés de l'abdomen, est couvert alternativement d'anneaux noirs & jaunes. Le reste des

côtés, comme le bas du gosier, l'abdomen & les pieds sont blancs. Ce *Scinque* ainsi décrit par M. HASSELQUITS a un spithame (cette mesure est de neuf pouces) & un pouce de long. Sa tête a six lignes. Ses pieds ont un pouce & deux lignes. Depuis la base de la tête jusqu'aux pieds antérieurs il a un pouce & trois lignes de long : entre les pieds il a trois pouces de large. La queue est longue de deux pouces six lignes : sa grosseur autour du milieu de l'abdomen est de deux pouces ; autour du milieu de la tête, d'un pouce ; proche de la base de la queue, d'un pouce six lignes : la pointe est de la grosseur d'une plume à écrire. Ce Lézard se trouve en Égypte, dans les lieux montueux entre l'Égypte & l'Arabie, & dans les monticules de l'Arabie pétrée. Les Arabes se servent assez souvent du *Scinque* pour s'exciter à l'amour. C'est un secret que les Égyptiens ne négligent pas, mais que les Européens méprisent. On fait de la poudre de cet animal desséché un électuaire, & les Arabes, quand il vient d'être tué, en tirent une espece de jus ou de bouillon, dont ils font usage. Voilà apparemment leur *Aphrodisiacus* ou secret pour s'exciter à l'amour. Les Paysans d'Égypte portent au Caire des *Scinques*, d'où par Alexandrie on les transporte à Venise & à Marseille, pour les disperser dans toutes les Pharmacopées de l'Europe.

Ce *Scinque*, disent les Naturalistes, se trouve non-seulement en Égypte & en Arabie, mais encore dans les Indes & vers la mer Rouge. Selon PAUSANIAS, il y a des *Scinques* dans la Lybie, qui ont deux coudées de long. Il s'en trouve dans la terre de Vizena, proche de Venise, dont les Apothicaires se servent au défaut de ceux qu'on apporte d'Égypte & d'Arabie ; mais ils n'ont pas la même vertu, & si l'on en croit MATHIOLE, il y a du danger à s'en servir. Cette espece de *Scinque* d'Italie a le corps comme un grand Lézard, le ventre gros, marqué de quantité de taches de différentes couleurs ; la tête un peu ronde & noire, ainsi que la queue. MATHIOLE ajoute que le *Scinque* est aussi semblable à la Salamandre terrestre, que les Tortues d'eau ressemblent à celles qui se nourrissent sur terre. Voilà le *Scincus* ou *Crocodilus terrestris* de DIOSCORIDE.

Le *Scinque* d'Égypte se nourrit d'herbes aromatiques. RONDELET (*Part. II. p.* 173. *Edit. Franç.*), comme les autres Naturalistes, rapporte qu'on le vend à Venise éventré & salé, où il est apporté d'Alexandrie en Égypte, enveloppé d'Absynthe.

SEBA parle de deux *Scinques marins* de l'Amérique. L'un est à longue queue & vit d'Araignées & de petits Crabes : l'autre, qui est plus petit, vit de Vermisseaux & d'Araignées, manger bien plus léger que la chair dure des Crabes. L'un & l'autre *Scinque* est figuré, *Thes. II. Tab.* 10. *n.* 4. & 5.

SCITALE, Serpent d'Afrique & d'Amérique. Voyez SCYTALE.

SCL

SCLAVE, nom qu'on donne sur la mer Adriatique à la Mendole, poisson de mer. Voyez MENDOLE.

SCO

SCOLLOP, ou PEIGNE *de l'Isle de Tabago* : C'est une Coquille fort épaisse, de couleur de Perle, univalve, dont le poisson se tient attaché aux rochers. Il est d'un très-bon goût lorsqu'il est bien préparé.

SCOLOPAX, Serpent d'Arabie. Le mâle, dit SEBA, présente une tête superbe par l'admirable appareil de ses grandes écailles jaunes, accompagnées d'autres petites écailles blanches & rouges. Son col est orné d'un collier jaune. Le reste du corps

eſt marqueté d'un mélange de taches ſingulieres de différentes grandeurs, à pluſieurs angles inégaux, & qui ſemblent former comme des eſpeces de caracteres. Il a ſous ces taches des écailles argentines, brillantes, chevauchées çà & là par d'autres écailles rembrunies, de figures irrégulieres, qui ſe perdent pour ainſi dire dans les premieres. Il n'eſt point de plus beau Serpent. La femelle, quoique ſemblable en couleur à ſon mâle, eſt inférieure pour la variété & la beauté de ſa madrure. *Theſ. II. Tab.* 39. *n.* 1. *&* 2.

SCOLOPENDRE DE MER*: RONDELET (*L. XVI. c.* 12. *p.* 357. & *Part. II. p.* 74. *c.* 2. *Edit. Franç.*), & GESNER (*de Aquat. p.* 1009.) diſent qu'il y a deux eſpeces de *Scolopendres marines*.

Ces Naturaliſtes nomment la premiere *Scolopendre cétacée*. Elle a beaucoup de pieds, comme les *Scolopendres terreſtres*, & ces pieds lui ſervent à nager, comme autant de rames. RONDELET dit en avoir vu la figure telle qu'ÉLIEN l'a décrite, ſavoir que c'eſt un grand poiſſon cétacée des Indes, que l'on ne ſauroit regarder étendu mort ſur le rivage ſans quelque frayeur. Les Mariniers diſent que ce poiſſon s'éleve quelquefois ſur la mer, & qu'on lui voit les poils des narines, qui ſont fort grands. Il a la queue faite comme la Langouſte. RONDELET compare ſon corps à une galere à trois rangs de rames, parceque ſes pieds ſont diſpoſés ça & là comme des rames rangées le long d'une galere. Voilà un poiſſon inconnu aux Voyageurs & aux Modernes, ſur lequel nous ne pouvons rien dire de plus que ce que RONDELET en rapporte & qui ne nous inſtruit pas beaucoup.

L'autre eſpece de *Scolopendre* eſt un inſecte aquatique, ſemblable à la *Scolopendre terreſtre*, comme le marque ARISTOTE, mais un peu plus petit. RONDELET donne la figure de deux. La premiere eſt toute rouge, longue de douze doigts. De la tête à la queue elle eſt çà & là fournie de pluſieurs pieds. Elle ſe courbe en pluſieurs replis. La ſeconde eſt beaucoup plus longue. Elle croît juſqu'à une coudée de long. Elle eſt menue, d'une couleur qui tire ſur le blanc: comme la premiere, elle a beaucoup de pieds.

RAY (*Inſ.* 44.) & MATHIOLE, ſur DIOSCORIDE, *p.* 235. parlent de cette eſpece de *Scolopendre de mer*. M. LINNÆUS (*Fauna Suec. p.* 361. *n.* 1259.), qui la nomme *Scolopendra marina*, dit qu'il y en a beaucoup dans la mer Boréale, proche de la Laponie. Ces *Scolopendres marines* viennent dans les lieux pierreux, & ſont plus rouges que celles de terre. Le nombre de leurs pieds eſt auſſi plus grand, mais ils ſont plus minces. Elles ne ſe tiennent pas dans les lieux profonds, non plus que les Serpens d'eau.

SCOLOPENDRE TERRESTRE, inſecte qui mord, qui a pluſieurs pieds, long de trois à quatre doigts, qui naît & vit dans les pieux fichés en terre, ou dans des troncs d'arbres. M. LINNÆUS (*Fauna Suec. p.* 361. *n.* 1260. 1261. 1262. 1263. *&* 1264.), d'après les autres Naturaliſtes, en donne de cinq eſpeces.

La premiere a cent pieds de chaque côté. Il la nomme *Scolopendra teres, pedibus utrinque centum*. C'eſt la *Scolopendra terreſtris minor* d'ALDROVANDE (*Inſect.* 637. *t.* 636. *f.* 4.); le *Julus quartus glaber* de MOUFFET (*Lat.* 30.), de JONSTON (*Inſect. t.* 23.), de RAY (*Inſ.* 46.), & peut être celle que FRISCH (*Germ.* 11. *p.* 21. *t.* 18. *f.* 3.) nomme *Scolopendra longa, cylindracea*. Cet inſecte ſe retire en terre. Son corps eſt de figure cylindrique, marqué tout le long du

* Ce poiſſon eſt nommé en Hébreu *Mea Raglaim*; en Syriaque, *Jadigdo*; en Italien, *Centopiede Verme*; en Allemand *Haarechtig*, ou *Vermelin Mit*, ou *Vil Fuſen*; en Eſpagnol, *Centopied*; en Anglois *Rough*, ou *Verme Mit*, ou *Many Feel*.

dos de deux lignes de couleur de fer. Ses antennes ſont compoſées de cinq articles, dont le dernier eſt globuleux. Cette *Scolopendre* eſt petite & a la peau noire.

La ſeconde, que M. LINNÆUS nomme *Scolopendra plana, pedibus utrinque ſeptuaginta*, eſt la *Scolopendra vulgaris ac vera* d'ALDROVANDE (*Inſect.* 637. *t.* 636. *f.* 8.); les *Scolopendræ valdè exiles, longæ* de RAY (*Inſect.* 45.), & la *Scolopendra plana, longa* de FRISCH, *Germ.* 11. *p.* 22. *t.* 8. *f.* 1. Celle-ci eſt rouge, menue comme un fil, tortueuſe comme un Serpent. FRISCH n'a trouvé à celle qu'il a obſervée que cinquante-quatre pieds de chaque côté. M. LINNÆUS en a compté ſoixante-dix ou ſoixante-huit à celle qu'il a examinée. Cette eſpece de *Scolopendre*, comme la précédente, ſe trouve en terre.

La troiſieme, qui habite ſous les pierres, dans la grande Iſle de Carlſoea, dit M. LINNÆUS, eſt nommée dans le *Voyage de Gothlande*, *p.* 280. *Scolopendra teres, pedibus utrinque centum & viginti.* RAY (*Inſect. p.* 47.) l'appelle *Julo glabro adfinis, lividis albiſque circulis.* Elle eſt de la longueur d'un travers de doigt, de la groſſeur d'une plume de Pigeon. Sa peau eſt unie & cendrée. Elle a tout le long du dos deux lignes de couleur de fer pâle. Chaque article du corps par les côtés eſt ſtrié en long : la couleur en eſt plus pâle. Son corps a environ ſoixante anneaux. Ses antennes ſont compoſées de cinq articles. Pour peu qu'on la touche en lieu uni, elle ſe ramaſſe, les pieds tournés contre terre : ces pieds ſont blancs. Cette eſpece a la figure de la précédente.

La quatrieme eſt nommée par M. LINNÆUS, *Scolopendra plana, pedibus utrinque quindecim.* Cet inſecte, dit RAY (*Inſect.* 45.), qui approche de la *Scolopendre*, eſt muni de trente pieds, *ad Scolopendram accedens, triginta pedibus inſtructa.* Les Suédois le nomment *Twaeſtiert.* Selon M. LINNÆUS, ſa couleur eſt rouge, & à peine a-t-il un travers de doigt de longueur. Les pieds de devant ſont gros & forts : les derniers ſont très-longs. Sa queue eſt comme fourchue. Les articles d'un côté du corps ſont plus longs de moitié que les autres.

La cinquieme & derniere eſpece, nommée par le Naturaliſte Suédois *Scolopendra ovalis, pedibus utrinque duodecim, caudâ albo penicillo*, & dans les *Actes d'Upſal*, 1736. *p.* 39. *n.* 3. *Oniſcus minimus, caudâ albâ*, ſe trouve à Upſal dans les racines des arbres parmi la mouſſe, & il y en a beaucoup au printemps. Elle eſt de la grandeur d'un pouce, & montée ſur douze pieds.

On trouve dans SEBA la deſcription de pluſieurs eſpeces de *Scolopendres*, auxquelles il donne le nom de *Scolopendre*, ou celui de *Chenille.*

La premiere eſpece eſt une *Scolopendre de mer*, nommée auſſi *Chenille & Coralline.* Elle eſt munie de pluſieurs pieds. On l'a priſe, dit SEBA, ſur le rivage de la mer, près du village de Sandvoort, & elle eſt tombée entre ſes mains étant encore vivante. Le deſſus de ſon corps eſt brun, couvert pour l'ordinaire de poils courts, & entouré de tous côtés de faiſceaux de poils, réunis en forme de divers pinceaux : ces faiſceaux de poils ſortent de ſa peau, & lui tiennent lieu de pieds. Il ſort du deſſous du corps de ſemblables faiſceaux de poils, mais plus petits, tendans en bas, & ſitués entre les autres ; ce qui forme un double rang de faiſceaux de poils grands & petits. Ses pieds chevelus jettent un éclat merveilleux de diverſes couleurs, ſemblables à celles de l'arc-en-ciel. Sa peau par deſſous eſt blanchâtre, & dénuée de poils. Sur le deſſus de ſon corps on voit une mouſſe Coralline, qui pouſſe des tiges menues & déliées auſſi de diverſes couleurs. C'eſt une choſe très-merveilleuſe que des

ces Plantes Corallines bourgeonnent ſur le dos d'un animal, ou d'une Chenille vivante. *Theſ. I. Tab.* 90. *n.* 1.

La ſeconde eſpece eſt auſſi une *Scolopendre de mer* de la même figure que la précédente. Elle eſt munie ſous le ventre d'un grand nombre de pieds, diſpoſés en façon de faiſceaux, ou de pinceaux de poils, déployés par-tout, & dont elle ſe ſert pour nager. Elle differe de la précédente, en ce qu'elle n'a que ce ſeul rang de grands pieds, au-lieu que l'autre en a deux. Son ventre, qui tire ſur le blanc, eſt tout ombré comme de nuages de points rougeâtres. Cet animal, quand il eſt en vie, ſe peut mouvoir de toutes parts : cependant on ne peut lui découvrir ni tête, ni queue, & encore moins une bouche pour prendre ſa nourriture. Ses côtés ſont couverts de poils ; mais ſon dos en eſt preſque entierement dénué, & ne porte point deſſus de Coralline. Sa peau eſt épaiſſe & rude comme du cuir. *Theſ. I. Tab.* 90. *n.* 2.

La troiſieme eſpece de *Scolopendre de mer* eſt munie de pluſieurs pieds ; mais elle eſt plus petite dans la figure que Seba en donne. On peut héſiter avec raiſon ſi on n'y diſtingue pas une tête & une queue. Elle a les pieds faits comme ceux de l'eſpece précédente. Son dos eſt couvert de tubéroſités oblongues, reluiſantes de même que les pieds, & formées de poils courts & déliés ; elles ſont rangées tranſverſalement trois à trois par bandes, & chacune de ces bandes eſt ſéparée par une couche d'une eſpece de laine fine & brune, dont le dos paroît comme s'il étoit ombré. *Theſ. I. Tab.* 90. *n.* 3.

La quatrieme eſpece eſt une très-longue *Scolopendre de mer* qui a deux têtes, c'eſt-à-dire que les deux extrémités de ſon corps reſſemblent à deux têtes ; mais qui n'ont néanmoins ni l'une ni l'autre aucun trou. La plus groſſe des deux extrémités a plus l'air d'une tête, par une tache brune en guiſe d'œil, qu'elle porte au milieu, que l'autre extrémité ; d'ailleurs il ne paroît aucune marque d'un véritable œil. Ces deux extrémités ſont larges d'un pouce, & n'ont point de poils. Tout le deſſus du corps, au contraire, eſt couvert de cinq bandes, qui ſont toutes formées de divers faiſceaux de poils, luiſans, rangés avec un bel ordre, & ſe répondant les uns aux autres : cependant il ne faut pas croire que ces faiſceaux de poils tiennent lieu de pieds à cette ſorte de *Scolopendre de mer*, quoique Seba ait remarqué qu'ils ont cet uſage dans la premiere eſpece qu'il a décrite ; il faut plutôt les regarder ici comme des ornemens, tels qu'on en remarque auſſi dans les Chenilles qui ſe trouvent ſur les arbres & ſur les plantes. *Theſ. I. Tab.* 90. *n.* 4.

Seba donne le nom de *Chenille* à ces différentes ſortes de *Scolopendres de mer*, comme il a été déjà dit plus haut. Jonston (*Planche VIII.*) a dépeint parmi les Crabes une de ces *Scolopendres*, mais qui eſt un peu plus petite.

SCOMBER, nom générique qu'Artedi donne à pluſieurs eſpeces de poiſſons à nageoires épineuſes, *Piſces acanthopterygii*, entre autres au *Maquereau*, au *Thon*, à la *Bonite*, au *Sicarel*, & à la *Liche*. Voyez ces mots.

SCOPS : Selon Aldrovande & Ray, c'eſt le plus petit de tous les oiſeaux nocturnes. Si nous en croyons Belon (*de la Nat. des Oiſ. L. II. c.* 32.), cet oiſeau, dont ont parlé Aristote (*L. XII. c.* 8.) & Pline (*L. XII. c.* 49.), eſt le Hibou ſans cornes, ou Chat-Huant, qui imite par ſes ſignes de tête les geſtes des Danſeurs & des Baladins, ce qui lui a fait donner le nom de *Scops* par les Anciens ; cependant ce *Scops*, dit Ray (*Synop. Meth. Av. p.* 25. *n.* 3.),

d'après ALDROVANDE, a des oreilles ou des cornes : ce n'eſt donc pas le Hibou ſans cornes de BELON. Cet oiſeau, comme on le lit dans RUYSCH (*de Av. p.* 31. *c.* 3.), a quelque choſe de commun preſque avec tous les oiſeaux nocturnes. Il reſſemble au grand Duc, *Bubo*, & au moyen Duc, *Otus*, par ſes cornes; à la Hulote, *Ulula*, & au Hibou, *Aluco*, par le nombre des doigts des pieds; aux différentes eſpeces de Chevêches, *Noctuæ*, par la compoſition, la figure, la couleur & la grandeur de ſes pieds. Cet oiſeau eſt dépeint par ATHÉNÉE & par ÉLIEN, comme le plus petit oiſeau nocturne, dont le plumage eſt de couleur plombée, marquée de points blancs, & qui a de chaque côté des temples deux plumes, qui ſont ſes oreilles ou ſes cornes.

Les Anciens, comme ATHÉNÉE (*L. IX.*), ont diſtingué deux eſpeces de *Scops* ; l'un qu'on entend & qu'on voit en tout temps ; l'autre qui eſt muet & qui paroît quelquefois en automne pendant un jour ou deux. Il y a une de ces eſpeces qui eſt fort commune en Italie, & qu'on y nomme *Chiovino* : l'autre ſe voit en Allemagne, & eſt ſemblable au précédent ; mais ſa couleur eſt plus blanche, & ſa queue & ſes oreilles ſont plus longues.

Voici comme ALDROVANDE décrit le *Scops* qu'on voit en Italie. C'eſt un petit oiſeau nocturne, dit-il, de la grandeur d'un Pigeon, le plus petit de tous : ſi l'on en excepte un autre, qui n'eſt pas plus grand qu'une Alouette, & qui eſt rare. Sa tête eſt ronde, couverte par-tout de plumes de couleur de plomb. Ses oreilles ne ſont formées chacune que d'une plume, qui à peine paroît quand il eſt mort. Toute la ſuperficie de ſon corps eſt de couleur cendrée, mêlée un peu d'une couleur de plomb, avec des taches blanches. Les grandes plumes des ailes & de la queue ont des taches blanches qui les traverſent ; les petites ſont coupées en long par une ligne noire. Autour du col & au commencement des ailes, ſon plumage eſt mêlé d'une couleur rouſſe. Ses pieds ſont petits & bruns, approchans de la couleur de plomb, & couverts d'écailles. Ils ſont garnis de quatre doigts, dont deux devant & deux derriere. Les ongles ſont bruns. Cet oiſeau de nuit, comme tous les autres, eſt un oiſeau de proie.

SCORPENO, nom Italien qu'on donne à un poiſſon nommé *Scorpion* en François, en Latin *Scorpæna*, & en Grec Σκόρπιος, ſelon ARISTOTE (*L. II. c.* 17. *L. V. c.* 9. *&* 10. *& L. VIII. c.* 13.), qui nomme la femelle Σκορπὶς & Σκόρπαινα. C'eſt un poiſſon à nageoires épineuſes, nommé par ARTEDI (*Ichth. Part. V. p.* 75. *n.* 1.), *Scorpæna pinnalis ad oculos & nares*. Les Anciens, d'après ARISTOTE, ont connu ce poiſſon, entr'autres ATHÉNÉE (*L. VII. p.* 320.), OPPIEN (*L. I. p.* 7. *L. II. p.* 46.), OVIDE (*V.* 116.), & PLINE (*L. XXXII. c.* 11.) ; & parmi les Modernes, ALDROVANDE (*L. II. c.* 24.), WILLUGHBY, *p.* 331. RAY, *p.* 142. CUBA, *L. III. c.* 85. *fol.* 90. WOTTON, *L. VIII. c.* 178. GESNER, *de Aquat. p.* 1017. & CHARLETON, *p.* 142. On lui donne à Rome le nom de *Scrofanello*. RONDELET (*L. VI. p.* 169. *ch.* 19. *Edit. Franç.*) dit que Σκόρπιος & Σκόρπαινα ſont divers poiſſons dans ATHÉNÉE. Ce poiſſon, ſelon notre Ichthyologue François, eſt appellé *Scorpion*, non pas à cauſe de ſa reſſemblance avec le Scorpion de terre, mais parceque, comme lui, il pique, & que ſa piqûre eſt venimeuſe. Il a, dit-il, la tête groſſe, le corps garni d'aiguillons dangereux, une bouche grande, & des dents petites & épaiſſes. Ce poiſſon a la mâchoire baſſe faite en triangle bien formé ; au lieu de four-

cils, on lui voit deux excroiſſances molles & cartilagineuſes. Les ailerons ſont larges & forts; ceux près des ouies tiennent preſque la moitié du corps; ceux de deſſous ſont un peu plus petits; celui qui eſt proche de l'anus eſt grand & large, ſoutenu d'aiguillons fort piquans. Les nageoires du dos en ont neuf bien forts. Sa queue eſt unie. Ce poiſſon eſt couvert de petites écailles, plus ſemblables à celles d'un Serpent, qu'à celles des poiſſons. Il a quatre ouies de chaque côté, l'eſtomac grand, huit additions, le foie blanc, la bourſe du fiel verte, la rate noire, les boyaux larges, & le cœur grand. Il eſt de couleur rougeâtre ou rouſſe, & en quelques endroits noirâtres. Sa chair eſt dure, & étant gardée quelque temps, elle devient tendre. On la mange, dit le même RONDELET, bouillie avec le vinaigre: lorſqu'elle eſt rôtie, elle n'eſt pas ſi bonne. L'eau dans laquelle la chair de ce poiſſon eſt cuite lâche le ventre. Selon PLINE & DIOSCORIDE, ce poiſſon a d'autres propriétés en Médecine. Il a tant d'aiguillons au dos & à la tête, qu'on ne le peut prendre que par la queue. Ses piquûres cauſent de l'inflammation & de grandes douleurs. Il vit ſur les rivages & dans la fange. RONDELET dit avoir ſouvent guéri des piquûres de ce poiſſon, en mettant deſſus la plaie un Surmulet fendu en deux, & le foie du *Scorpeno* même.

Il y a un autre poiſſon de ce genre, nommé *Scorpion de mer*, dont parlent GESNER (*de Aquat. p.* 1017.), WILLUGHBY, *p.* 331. RAY, *p.* 142. CHARLETON, *p.* 142. & SALVIEN, *fol.* 199. On le nomme à Rome *Scrofano*. ARTEDI (*Ichth. Part. V. p.* 76. *n.* 2.) l'appelle *Scorpæna tota rubens, cirris plurimis ad os.* Ce peut être celui qu'on nomme à Marſeille *Scorpæna*, & auquel RONDELET donne une couleur jaune; l'autre étant noir, dit-il. Ce *Scorpion de mer*, ſelon RAY, eſt très-ſemblable à celui dont on vient de parler. Il en differe en ce qu'il eſt trois ou quatre fois plus grand. Il eſt rouge par tout le corps, marqué de quantité de taches noires. Il a pluſieurs filets, ſur-tout autour de la mâchoire inférieure, & quelques-uns à la mâchoire ſupérieure, ce que n'a pas l'autre *Scorpion de mer.* Ce poiſſon tire ſur la couleur de foie, & preſque ſur celle de ſafran. Les angles de la couverture de ſes ouies ſont garnis d'aiguillons. On pêche de l'une & de l'autre eſpece de ces poiſſons dans la Méditerranée, où il y en a en abondance.

Il y a encore un autre poiſſon, qui ſe pêche en abondance dans la mer d'Occident, qu'ARTEDI (*Gen.* 49. *Syn.* 77. *ſpec.* 86.) nomme *Cottus alepidotus, capite polyacantho, maxillâ ſuperiore, paulò longiòre.* C'eſt le *Scorpæna Belonii ſimilis* d'ALDROVANDE (*Ichth.* 201.), de WILLUGHBY (*Ichth.* 138.), & de RAY (*Synop. Piſc. p.* 145.); & le *Scorpio marinus* de SCHONNEVELD (*Ichth.* 67.), & de JONSTON, *de Piſc.* Les Hollandois le nomment *Poſtheſt;* les Anglois, dans la Province de Cornouailles, *Father-Laſcher.* Les Suédois, ſelon M. LINNÆUS, l'appellent *Roet-Limpa, Skrabba, Skaelryta, & Ulka.* Ce poiſſon de mer cartilagineux, dit RAY, eſt long d'un demi-pied. Il a la figure du gros Goujon de mer. Sa tête eſt groſſe; ſon corps eſt menu. Il a la tête hériſſée d'épines ou d'aiguillons. Son ventre eſt large & plat. Il a des lignes latérales, marquées de trois ou quatre taches noires, larges, & qui traverſent: la couleur, dans les eſpaces, eſt plus pâle. L'ouverture de ſes ouies n'eſt pas grande; elle eſt couverte d'une membrane, qui, quand le poiſſon eſt hors de l'eau, devient enflée comme une veſſie. Ce poiſſon a deux nageoires au dos; celle de devant eſt garnie de huit ou neuf aiguillons, qui, dans les poiſſons adultes,

ſont un peu durs & pointus. La circonférence de ſa queue eſt ronde. RAY dit avoir vu de ces poiſſons dans la Province de Cornouailles, proche la ville de Saint-Yves.

SCORPION, nom qu'on donne à une eſpece de Coquillage, du genre des *Murex*, de la claſſe des Univalves, dont le corps de couleur jaunâtre eſt tout ridé, & chargé de tubercules. Il ſort de ſa levre cinq groſſes pattes, & deux autres plus recourbées, dont l'une ſort de ſa tête ou de ſon ſommet, & l'autre de ſa queue. Rien n'eſt plus beau que ſes levres rayées de blanc & de violet, dit M. D'ARGENVILLE. Voyez MUREX.

SCORPION TERRESTRE *: Preſque tous les Naturaliſtes anciens & modernes ont parlé de cet inſecte ſi commun en Italie, qu'il n'y a ni maiſon, ni chambre, ni cave, où l'on n'en trouve, dit MATHIOLE.

Erreur de quelques Auteurs ſur la génération des Scorpions.

Des Auteurs modernes ont dit fauſſement ſur la foi de PLINE, que les Écreviſſes de mer étant mortes produiſoient des *Scorpions*. PLINE a pu prendre cette opinion d'OVIDE, & il ajoute à ce qu'a dit ce Poëte, une de ces conditions myſtérieuſes qui font tant d'impreſſion ſur le Vulgaire, qui eſt qu'il faut choiſir pour cette opération le temps où le ſoleil entre dans le ſigne de l'Écreviſſe. Cette fable, comme le dit REDI, a été rejettée avec raiſon par THOMAS BARTHOLIN: il aſſure même dans une Lettre écrite au Docteur SACHS, qu'en Dannemarck, où il ſe trouve un très-grand nombre d'Écreviſſes de mer, il a obſervé qu'elles ne produiſent point de *Scorpions*; mais SACHS qui croit cette production poſſible, prétend que les expériences faites en Dannemarck ne prouvent rien, parceque les pays Septentrionaux ſont de tout temps exempts de *Scorpions*. Il faut cependant obſerver que SACHS, & tous ceux qui ont adopté ſon opinion, ſe ſont trompés. Mais PLINE ne s'eſt pas ſeulement contenté de faire naître les *Scorpions* des Écreviſſes mortes, il a prétendu qu'il s'en formoit auſſi dans le Baſilic pilé, & couvert d'une pierre. Beaucoup d'Auteurs modernes ont adopté cette opinion; quelques-uns ſeulement veulent qu'au lieu de renfermer le Baſilic ſous une pierre, on l'expoſe au ſoleil. VOLFANG OEFFERT, cité par SACHS, prétend qu'on a vu de ſon temps un Apothicaire en Autriche, qui ſe procuroit des *Scorpions* factices par cette méthode; & comme les anciens préjugés agiſſent avec force ſur l'eſprit des hommes, il ne faut pas s'étonner, dit REDI, que LOLLIER ait dit ſérieuſement dans ſa Pratique Médicinale, qu'il s'étoit engendré un *Scorpion* dans le cerveau d'un homme, pour avoir trop reſpiré l'odeur du Baſilic: cependant, ajoute REDI, ce préjugé n'eſt pas général; car GALIEN nie que le Baſilic produiſe des *Scorpions*, & MICHEL FEHR, cité par SACHS, aſſure qu'il en a fait l'expérience avec toutes les précautions requiſes, & qu'il a trouvé que c'étoit une erreur d'attribuer la production des *Scorpions* au Baſilic, comme l'ont fait grand nombre d'Auteurs.

* Cet inſecte eſt nommé en Hébreu *Akrab*, qui ſignifie *grande pointe* ou *aiguillon*; en Chaldéen *Akraba*, & de même en Syriaque; en Italien, *Scorpione*; en Eſpagnol, *Eſcorpion*; en Flamand, *Schorpioen*; en Allemand & en Anglois *Scorpion*, comme on le nomme en François. Tous ces différens noms viennent du Latin *Scorpio*, ou *Scorpius*, qui vient du Grec Σκόρπιος, de ſorte qu'on peut dire avec ALDROVANDE, que cet inſecte porte le même nom dans preſque tous les pays de l'Europe. On le nomme *Scorpion terreſtre*, pour le diſtinguer non-ſeulement d'un autre petit inſecte, que SWAMMERDAM appelle *Scorpion aquatique* ou *volant*, mais encore d'un poiſſon de mer, que quelques-uns appellent *Scorpion marin*, ou *Scorpeno*, ou *Raſcaſſe*, dont j'ai parlé ci-deſſus.

Quelques-uns d'eux ont accordé la même propriété, & avec aussi peu de fondement, au Cresson & au bois pourri, & l'on a prétendu aussi faire naître des *Scorpions* de la terre par le moyen du suc de l'Oignon.

Le P. KIRKER convaincu qu'il n'y a pas une petite parcelle d'un insecte, qui ne puisse devenir un insecte tel que celui dans la composition duquel elle entre, nous donne une recette curieuse pour produire des *Scorpions :* elle mérite d'autant plus d'être rapportée, que ce Pere croyant en avoir fait l'épreuve avec succès, invite le Lecteur à la répéter, lui certifiant qu'il la trouvera très-véritable. Prenez, dit-il, des cadavres de *Scorpions*, broyez-les, & mettez-les dans un vase de verre ; arrosez-les d'une eau dans laquelle des feuilles de Basilic aient été macérées, & pendant un jour d'été exposez le tout au soleil. Si vous observez ce mélange avec une loupe, ou un microscope, vous verrez qu'il s'est converti en une quantité innombrable de *Scorpions*. On voit bien, remarque à ce sujet M. DE RÉAUMUR, ce qui peut en avoir imposé au P. KIRKER. Il aura, sans doute, pris des insectes des liqueurs pour des *Scorpions :* ce qui l'embarrasse dans ce fait, n'est pourtant pas la naissance de tant de *Scorpions*, c'est la sympathie que la Plante appellée *Basilic* peut avoir avec le *Scorpion*. Il n'est pas nécessaire de répéter l'expérience, qui fait naître des *Scorpions*, quelque simple qu'elle soit : rien de plus faux que cette recette prétendue véritable, ainsi que plusieurs autres faits, qui sont, 1°. que les *Scorpions* ne piquent que les parties du corps couvertes de poils, & qu'ils y enfoncent leur aiguillon toujours obliquement : 2°. que ceux qui ont sept nœuds à la queue, sont beaucoup plus venimeux que ceux qui n'en ont que six : 3°. qu'ils sont bien plus dangereux à jeun, que quand ils ont mangé : 4°. qu'un homme piqué par un *Scorpion* n'en pourra jamais guérir, s'il a mangé ce jour-là du Basilic : 5°. que les *Scorpions* dévorent leurs petits & qu'il n'en reste qu'un, qui étant plus adroit que les autres, se met sur le dos, ou sur le derriere de la mere, à l'abri de sa morsure & de son aiguillon, pour venger la mort de ses freres, en tuant ses pere & mere : 6°. que dans toute l'Italie ces insectes ne sont point venimeux ; il est pourtant vrai que les *Scorpions* sont plus redoutables en été dans le temps de la Canicule, quand ils sont échauffés par l'ardeur du soleil, & tourmentés par la soif, qu'en toute autre saison de l'année, sur-tout si on les comprime, ou si on les irrite : 7°. que durant l'hiver, il n'y a rien à craindre de leur piquûre, parce qu'ils sont alors tout-à-fait engourdis par le froid : 8°. qu'étant renfermés, ils peuvent vivre long-temps sans manger : 9°. que le *Scorpion* ne s'apprivoise jamais non plus que la Vipere, & qu'enfin il marche de travers, & qu'il se dépouille de sa vieille peau à la maniere des Écrevisses.

Mais pour revenir à la génération des *Scorpions*, ARISTOTE l'a bien mieux connue ; car il a dit que les *Scorpions* sont produits par l'accouplement du mâle avec la femelle, & que les femelles ne font pas des œufs, comme beaucoup d'autres insectes, mais qu'elles font leurs petits vivans & tous formés : ce que PLINE (*L. XI. c.* 25.) n'a point nié, non plus qu'ÉLIEN (*L. VI. c.* 20.), & ce qui a été très-exactement observé par FURENIUS, par RHODIUS dans ses Observations de Médecine, & par les expériences réïtérées de REDI, de MURALTO, de JACOBÆUS, de SWAMMERDAM & de LÉEWENHOECK, de même que par celles faites par Messieurs DE RÉAUMUR & DE MAUPERTUIS, & les autres.

Description du Scorpion.

Le *Scorpion* est un insecte de moyen-

ne grandeur, ressemblant à une petite Écrevisse, de couleur blanchâtre, jaunâtre ou noirâtre. On en établit de neuf especes, distinguées par la diversité des couleurs. Il y en a de jaunes, de roux, de cendrés, de couleur de rouille, de verds, de jaunâtres, qui ont la queue tirant sur le noir, de vineux, de blancs & d'obscurs comme de la suie. On y remarque principalement quatre parties, savoir la tête, la poitrine, le ventre & la queue. La tête est un peu large & saillante: elle paroît jointe & continue avec le corselet & la poitrine. On lui trouve d'abord deux yeux situés vers la partie antérieure de la tête, puis deux autres vers le milieu de la tête & de la poitrine. Ces yeux sont si petits, qu'à peine peut-on les appercevoir.

La bouche est munie de deux mâchoires, dont l'inférieure est fendue en deux, accompagnées de deux especes de petites serres ou pinces dentelées, qui semblent lui tenir lieu de dents, pour broyer sa nourriture, & que l'animal peut tellement retirer en dedans, qu'elles deviennent entierement imperceptibles. Aux deux côtés de la tête on voit sortir deux bras, composés chacun de quatre articulations, dont la derniere est assez grosse, contenant de forts muscles & faite en forme de tenailles, ou fourchue comme l'extrémité des bras des Écrevisses de riviere Au-dessous de la poitrine, il y a huit pattes, quatre de chaque côté, divisées chacune en six jointures, dont les dernieres sont pareillement fourchues, & pourvues de petits ongles crochus, ou de petites serres, le tout parsemé de poils. Le ventre se divise en sept anneaux, du dernier desquels part la queue, qui est longue, noueuse, lequel anneau est composé de six petits boutons arrondis & velus, attachés bout à bout, en maniere de grains de chapelet, mobiles, creux, dont le dernier est armé d'un aiguillon long, recourbé, fort pointu, dur, creux, percé vers sa base d'un petit trou, par lequel en piquant il pousse une petite gouttelette de liqueur blanche, virulente, venimeuse, âcre, mordicante, dont le réservoir est dans une vésicule, laquelle est placée au bout de la queue. On distingue aisément les femelles des mâles, parcequ'elles sont plus grandes & plus grosses. Celui-ci est longuet & grêle, de couleur rougeâtre. L'autre, comme je l'ai dit, fait ses petits vivans, suivant les observations d'Aristote, confirmées par Redi & par tous les autres Naturalistes.

Redi nous apprend qu'entre plusieurs femelles mises séparément dans des vaisseaux de verre, une y fit non-seulement onze *Scorpions*, comme les Anciens l'avoient cru, mais jusqu'à trente-huit bien formés, & d'un blanc de lait, laquelle couleur devint de jour en jour plus tannée; & une autre vingt-sept de la même couleur, qui, comme les premiers, sembloient attachés au dos & au ventre de leur mere. Il dit de plus qu'ayant eu la curiosité d'ouvrir quelques femelles, avant qu'elles eussent fait leurs petits, pour voir comment ces insectes étoient disposés dans le ventre de leur mere, il les y trouva en divers nombres, mais jamais moins de vingt-six, ni plus de quarante, tous pendans à un long fil & revêtus d'une membrane très-mince, dans laquelle les petits étoient séparés les uns des autres par une cloison mitoyenne des plus déliées. Comme les yeux sont plus apparens dans le fœtus que dans l'adulte, on peut, sans le secours du microscope, en découvrir les vestiges, marqués par deux points noirâtres, ainsi que la queue repliée sous le ventre, & les bras au-dessousde la tête & collés au corps.

Swammerdam divise le *Scorpion* en trois parties, savoir la tête, la poi-

trine & le ventre. Voici comme il en parle.

La tête, dit-il, eſt unie & continue à la poitrine, & cela lui a paru de même dans tous les *Scorpions* deſſéchés qu'il a vus. Il y a deux yeux ſur le milieu de la partie ſupérieure de la poitrine ou ſur la tête, & deux autres un peu plus en avant. Au-deſſous de ceux-ci ſont deux petits bras ou deux pinces courtes, dont le *Scorpion* ſe ſert ſans doute comme de dents pour porter & broyer les alimens dans ſa bouche. Le *Scorpion* peut retirer dans ſa bouche ces pinces ou dents, de façon qu'on n'en voye aucun veſtige au dehors.

Sur la partie inférieure de la poitrine s'articulent huit jambes, diviſées chacune en ſix phalanges, à la derniere deſquelles ſe trouve une eſpece de pouce, qui forme la pince en ſe rapprochant de cette phalange, qui eſt épaiſſe & forte; auſſi contient-elle des muſcles très-forts & ſemblables à ceux que renferment les bras de l'Écreviſſe.

Le ventre ſe diviſe en ſept anneaux: du ſeptieme anneau ſort la queue, qui a ſept articulations ou vertebres globuleuſes & toutes hériſſées de poils, mais dont la derniere eſt armée d'un aiguillon.

Redi dit avoir vu ſortir une goutte de liqueur blanche de l'aiguillon du *Scorpion*. Je le crois aiſément, dit Swammerdam; car l'Abeille lance auſſi par ſon aiguillon une liqueur venimeuſe très-limpide, dans les piquûres qu'elle fait avec ſon aiguillon; c'eſt pourquoi je ſoupçonne que l'aiguillon extérieur du *Scorpion* n'eſt, comme celui de l'Abeille, qu'une gaine qui renferme le véritable dard. Je n'ai pu vérifier ce fait, n'ayant point de ſujets vivans.

Dans un autre *Scorpion*, Swammerdam dit avoir trouvé les deux bras fort différens de ceux du précédent; car les pinces en étoient beaucoup plus déliées & terminées en pointe. Au-devant de la tête ſe trouvoient auſſi les deux petites pinces ou dents, dont on a parlé, & au-deſſus de chacune il y avoit trois yeux, ce qui fait ſix en tout. A l'égard des autres membres ce *Scorpion* reſſembloit aſſez au premier, à de très-petites différences près. On jugeoit à la fineſſe de ſes pinces qu'elles étoient moins fortes; mais auſſi leur longueur lui donnoit un grand avantage pour atteindre & ſaiſir ſa nourriture de plus loin.

Swammerdam a eu un autre *Scorpion* beaucoup plus grand, qui venoit des Indes Orientales. On y voyoit très-clairement les petites pinces antérieures ou dents, leſquelles étoient hériſſées de poils: au deſſus de chacune étoient ſix yeux, qui bordoient la tête, & alloient en diminuant de grandeur. Dans l'endroit où la tête étoit unie à la poitrine, étoient deux autres yeux fort apparens, & les ſeuls auſſi dont les Auteurs ayent fait mention; car ils ne diſent mot des douze qui ſont au-deſſus des pinces: toutes les autres parties étoient auſſi plus apparentes que dans les deux autres premiers. Les ſix phalanges des jambes étoient parfaitement ſemblables à celles des petits *Scorpions*. Les bras avoient de même quatre articulations, & portoient des pinces énormes; mais la queue étoit fort différente de celle des petits *Scorpions*; car au lieu d'avoir ſix vertebres, elle n'en avoit que trois: au reſte Swammerdam doute fort que cette différence fût naturelle. Il lui a paru que la queue de ce grand *Scorpion* avoit été caſſée & recollée, mais qu'on n'y avoit pas remis toutes les vertebres. Ce *Scorpion* étoit d'un très-beau noir.

Le même Auteur parle d'un *Scorpion* d'Amérique, preſque auſſi grand que celui des Indes Orientales, & dont la queue n'avoit que cinq vertebres; mais il croit qu'elle n'étoit pas encore entiere, & que dans tous les

Scorpions, la queue a six vertebres. M. PADBRUGGE, Gouverneur des Isles Moluques, lui envoya la figure d'un *Scorpion*, dont la couleur étoit un rouge bleuâtre, & qui avoit six vertebres dans la queue : au reste il ne différoit du grand *Scorpion* des Indes Orientales, que par sa taille, qui étoit de moitié plus petite.

Expériences faites par M. DE MAUPERTUIS, *sur la piquûre des Scorpions.*

J'ai vu à Montpellier, dit ce savant Académicien (*Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, an.* 1731. *p.* 223.), deux especes de *Scorpions*. L'un se trouve assez communément dans les maisons : l'autre habite la campagne. Les premiers sont beaucoup plus petits que les derniers. Leur couleur est celle du caffé brûlé. Je n'ai fait aucune expérience sur les *Scorpions* de cette espece. Les *Scorpions* qui habitent la campagne peuvent avoir, étant étendus, la longueur de deux pouces, & sont d'un blanc tirant sur le jaune. Ils se trouvent en si grande quantité vers un Village appellé *Souvignargues*, à cinq lieues de Montpellier, que les Paysans en font une espece de petit commerce. Ils les cherchent sous les pierres & les vont vendre aux Apothicaires des Villes voisines, qui les croyent utiles pour quelques compositions contre la piquûre du *Scorpion*. C'est cette espece que j'ai examinée.

La premiere de mes expériences fut de faire piquer un Chien, qui reçut trois ou quatre coups de l'aiguillon d'un *Scorpion* irrité à la partie du ventre qui est sans poils. Une heure après il devint très-enflé & chancelant. Il rendit tout ce qu'il avoit dans l'estomac & dans les intestins, & continua pendant trois heures de vomir de temps en temps une espece de bave visqueuse. Son ventre, qui étoit fort tendu, diminuoit après chaque vomissement ; cependant il recommençoit bientôt à s'enfler, & quand il l'étoit à un certain point, l'animal revomissoit encore. Ces alternatives d'enflûre & de vomissement durerent environ trois heures : ensuite les convulsions le prirent, il mordit la terre, se traîna sur les pattes de devant, & enfin mourut cinq heures après avoir été piqué. Il n'avoit aucune enflûre à la partie piquée, comme en ont les animaux piqués par les Abeilles & par les Guêpes. L'enflûre étoit générale, & l'on voyoit seulement à l'endroit de chaque piquûre un petit point rouge, qui n'étoit que le trou qu'avoit fait l'aiguillon, rempli de sang extravasé. J'ai observé la même chose sur tous les animaux que j'ai fait piquer par le *Scorpion*, & je n'ai jamais vu que sa piquûre fit élever la peau.

Quelques jours après je fis piquer un autre Chien cinq ou six fois, au même endroit que le premier : quatre heures s'étant écoulées, sans qu'il parût malade, je fis réiterer les piquûres ; mais quoique plusieurs *Scorpions* irrités le piquassent dix ou douze fois, & enfonçassent leur aiguillon si avant, qu'il y demeuroit attaché ; cependant le Chien jetta seulement quelques cris pendant les piquûres ; mais il ne se ressentit en aucune maniere du venin. Il but & mangea de grand appétit, & comme il étoit fort éloigné de donner aucun signe de mort, je le remis en liberté. C'étoit un Chien du voisinage, & il fit si peu de cas du péril qu'il avoit couru, que comme il avoit été mieux nourri chez moi qu'il n'avoit coutume de l'être chez son Maître, il y revenoit souvent s'offrir à de nouvelles expériences. Je crus que mes *Scorpions* pouvoient avoir épuisé leur venin : j'en fis venir de Souvignargues : je fis piquer sept autres Chiens, & malgré toute la fureur & tous les coups des *Scorpions*, aucun Chien ne souffrit le moindre accident. Enfin je répétai l'expérience sur trois Poulets

Poulets que je fis piquer ſous l'aile, & ſous la poitrine ; mais aucun de ces oiſeaux ne donna le moindre ſigne de maladie.

De toutes ces expériences il eſt aiſé de conclure que quoique la piquûre du *Scorpion* ſoit quelquefois mortelle, elle ne l'eſt cependant que rarement. Elle aura beſoin pour cela du concours de certaines circonſtances, qu'il ſeroit difficile de déterminer. La qualité des vaiſſeaux que rencontre l'aiguillon, les alimens qu'aura mangés le *Scorpion*, une trop grande diete qu'il aura ſouffert, peuvent contribuer ou s'oppoſer aux effets de la piquûre; peut-être même la liqueur empoiſonnée ne coule-t-elle pas toutes les fois que le *Scorpion* pique, &c.

REDI remarque que les Viperes n'ont qu'une certaine quantité de venin, laquelle, étant une fois épuiſée par l'emploi que ces animaux en ont fait, a beſoin d'un certain temps pour être réparée; & qu'après avoir fait mordre & piquer pluſieurs animaux par des Viperes, dont la bleſſure eſt extrêmement dangereuſe, les derniers ne mouroient plus, & les Viperes ne recommençoient d'être venimeuſes que quelques jours après. Mais je ne ſaurois attribuer à cette cauſe, ajoute l'Obſervateur, le peu d'effet du venin de mes *Scorpions :* les derniers étoient nouvellement pris, & n'avoient fait aucune diſſipation de leurs forces. Je me ſervis auſſi de mâles & de femelles pour mes expériences, ainſi l'on ne peut s'en prendre à la différence de ſexe, pour expliquer la variété des effets qui ſuivirent la piquûre.

C'eſt peut-être le peu de malignité de ces *Scorpions* qui aura mis en crédit certains contrepoiſons, dont on ſe ſert en Languedoc. On noye des *Scorpions* dans l'huile, qu'on garde après comme un remede aſſuré : étant appliqué ſur la partie, on prévient les mauvais effets de la piquûre; mais je ſuis fort tenté de croire, que tous ces antidotes ne doivent leur vertu qu'au peu d'efficace du poiſon. Quelqu'un peut-être aura été piqué d'un *Scorpion ;* il aura peut-être même ſenti des maux de cœur & des défaillances : il aura eu recours à l'huile, ou au *Scorpion* écraſé; la confiance aura guéri les maux qu'avoit fait la crainte, & il aura cru ne devoir ſa conſervation qu'au prétendu remede.

Mais puiſque de pluſieurs animaux piqués, auxquels on n'a fait aucun de ces remedes, il n'en eſt mort qu'un, il y a grande apparence que ceux qui, après avoir été piqués, ſe ſont ſervis de ces antidotes, n'ont été guéris que par la raiſon qu'ils n'étoient point empoiſonnés. On m'avoit ſouvent rapporté un fait ſingulier ſur ce prétendu contrepoiſon. On m'aſſuroit qu'une Souris ayant été renfermée dans une bouteille avec un *Scorpion*, le *Scorpion* la piqua, & que la piquûre fut bientôt ſuivie de la mort ; mais qu'une autre Souris ayant été remiſe dans la bouteille, & piquée comme la premiere, dévora ſon ennemi, & fut aſſez heureuſe pour ſe guérir & ſe venger en même temps. On regardoit ce fait comme conſtant, & la Souris comme inſpirée de la Nature, pour reconnoître le remede à ſon mal. Je mis donc dans une bouteille une Souris avec trois *Scorpions* : elle reçut bientôt pluſieurs piquûres, qui la firent crier : elle prit alors le parti de ſe défendre, & à coups de dents tua les trois *Scorpions ;* mais elle ne mangea d'aucun, & ne les mordit que comme elle eût fait tout autre animal, qui l'eût bleſſée. Je l'obſervai enſuite, & elle ne donna pas la moindre marque de maladie juſqu'au lendemain matin, que je lui fis ſubir un autre genre de mort.

Il ſuit de cette expérience & des précédentes, que dans l'hiſtoire qu'on me rapportoit, ſi elle eſt vraie, la premiere Souris avoit reçu une piquûre mortelle ; que la ſeconde ne

reçut plus que des piquûres inefficaces, soit parceque le *Scorpion* s'étoit épuisé sur la premiere, soit par quelque autre des circonstances, qui empêchent que la piquûre soit mortelle; qu'enfin si la Souris mordit ou mangea le *Scorpion*, c'étoit ou pour se défendre ou pour se nourrir, sans qu'il soit besoin de supposer ni instinct ni antidote.

Tous les Naturalistes voyant les effets qui suivent quelquefois la piquûre du *Scorpion*, conviennent que le *Scorpion* verse quelque liqueur dans la plaie que fait l'aiguillon. Ils ont donc tous conjecturé que l'aiguillon devoit être percé d'un petit trou à son extrémité, pour donner issue à la liqueur empoisonnée. REDI cependant après avoir cherché ce trou avec les meilleurs microscopes, avoue qu'il ne l'a jamais pu appercevoir : il vit seulement un jour à l'extrémité de l'aiguillon du *Scorpion* irrité une petite goutte, qui lui donna lieu d'assurer qu'il y avoit quelque ouverture. LÉEWENHOECK en cela plus heureux que REDI, au lieu d'un trou unique, que les autres Auteurs supposoient, en a vu deux; mais comme la figure & la description qu'il en donne different un peu de la mienne, ce qui vient sans doute de la différence qui se trouve entre les especes de *Scorpions* que nous avons observées, je vais donner la description de ces trous, tels que je les ai vus dans un *Scorpion* de Souvignargues.

Le dernier nœud de la queue du *Scorpion* est une petite phiole, d'une espece de corne, qui se termine par un col noir, fort dur & fort pointu, & ce col est l'aiguillon. J'apperçus, avec le microscope, deux petits trous beaucoup plus longs que larges, qui au lieu d'être placés à l'extrémité de l'aiguillon, sont placés des deux côtés, à quelque distance de la pointe. Dans plusieurs aiguillons, j'ai vu quelquefois la situation de ces trous varier un tant soit peu, quoique ordinairement ils commencent à la même distance de la pointe; j'ai encore vu quelquefois l'un un peu plus vers l'extrémité que l'autre. Il n'est pas même nécessaire que le microscope grossisse beaucoup les objets pour appercevoir ces trous; on les voit fort bien avec une loupe de deux ou trois lignes de foyer, & lorsque REDI n'a pu les voir, c'est qu'apparemment il s'est attaché à chercher à l'extrémité de l'aiguillon un trou qui n'y est point, & que présentant toujours à son microscope l'aiguillon par la pointe, il ne pouvoit pas les appercevoir placés comme ils sont. On peut même s'assurer de leur situation sans microscope : mais si l'on presse fortement la phiole que je viens de décrire, on voit la liqueur qu'elle contient s'échapper à droite & à gauche par ces deux trous.

Les expériences qui peuvent avoir quelque utilité étant faites, je passai à celles qui ne sont que curieuses. On dit que si on renferme le *Scorpion* dans un cercle de charbons, il se pique lui-même & se tue. Je fis une enceinte de charbons allumés; j'y mis un *Scorpion* qui sentant la chaleur chercha passage de tous côtés, & n'en trouvant point, il prit le parti de traverser les charbons qui le brûlerent à demi : je le remis dans l'enceinte, & n'ayant plus eu la force de tenter le passage, il mourut bientôt, mais sans avoir envie d'attenter à sa vie. L'expérience fut répétée sur plusieurs autres, qui agirent tous de la même façon.

Voici je crois, continue M. DE MAUPERTUIS, ce qui a pu donner lieu à cette histoire. Dès que le *Scorpion* se sent inquiété, son état de défense est de retrousser sa queue sur son dos, prête à piquer : il cherche même de tous côtés à enfoncer son aiguillon. Lorsqu'il sent la chaleur des charbons, il prend cette posture, & ceux qui n'y regardent pas d'assez près croyent qu'il se pique; mais quand

même il le voudroit, il auroit beaucoup de peine à le faire, & je ne crois pas qu'il en pût venir à bout, tout son corps étant cuirassé comme celui des Écrevisses.

Le savant Académicien ne parle point de plusieurs histoires extravagantes de ces sortes d'animaux, que racontent PLINE & ÉLIEN. ALBERT LE GRAND entr'autres dit que les *Scorpions* ne s'accouplent point, & qu'ils s'engendrent de la grande ardeur du soleil & de pourriture; qu'ils naissent dans le bois pourri; que les *Scorpions* morts reprennent vie, si on les frotte avec de l'Éllébore blanc; que si on lie dix Cancres ensemble, avec une poignée de Basilic, tous les *Scorpions* qui seront en ce lieu-là se rangeront vers ces Cancres, &c. On se contente seulement de rapporter ici quelques Observations qui ne s'accordent pas entierement avec celles de REDI, qui est celui qui a le mieux observé les *Scorpions*, & SWAMMERDAM après lui.

ARISTOTE, PLINE & ÉLIEN disent que pour l'ordinaire la femelle des *Scorpions* porte onze petits. REDI les rend beaucoup plus fécondes, & marque depuis vingt-six petits jusqu'à quarante pour les limites de leur fécondité : mais les *Scorpions*, dont il parle, le cédoient encore de beaucoup à ceux de Souvignargues. Dans plusieurs femelles que j'ai ouvertes, dit M. DE MAUPERTUIS, j'ai trouvé depuis vingt-sept petits jusqu'à soixante-cinq.

Au reste, les *Scorpions* sont aussi cruels, à l'égard de leurs petits, que les Araignées. Une mere que j'avois renfermée dans une bouteille, continue notre Académicien, les dévoroit à mesure qu'ils naissoient. PLINE parle aussi de cette férocité des meres à l'égard de leurs petits : mais il ajoute qu'il n'en réchappe qu'un seul, qui a l'adresse d'éviter la mort, en se tenant sur le dos de sa mere, ainsi qu'il a été dit plus haut, & qui ensuite devient le vengeur de ses freres en la tuant elle-même.

Ces insectes n'observent pas mieux les loix de la société entre eux, que les sentimens de la nature pour leurs petits. J'en avois mis, (c'est toujours M. DE MAUPERTUIS qui parle), environ cent ensemble, qui se mangerent presque tous : c'étoit un massacre continuel, sans aucun égard ni pour l'âge, ni pour le sexe. En peu de jours il ne m'en resta de ce grand nombre que quatorze, qui avoient dévoré tous les autres. On pourroit dire, pour les excuser, qu'ils manquoient d'autre nourriture. En effet, je fus quelque temps sans connoître les alimens de leur goût ; mais leur ayant présenté des Mouches, ils en mangerent, sans cependant oublier tout-à-fait leur férocité ; car de temps en temps on recommençoit à se dévorer. Ils mangerent aussi des Cloportes ; mais je leur donnai un jour une grosse Araignée, & ce fut de tous les mets que je leur servis celui qu'ils mangerent de meilleur appétit. Trois ou quatre *Scorpions* l'attaquerent à la fois, & chacun y demeura long-temps attaché.

Les *Scorpions* font voir beaucoup de force & de courage contre les Araignées. J'ai vu souvent, dit le même Académicien & Observateur, un fort petit *Scorpion* attaquer & tuer une Araignée beaucoup plus grosse que lui. Il commence d'abord par la saisir avec l'une ou l'autre de ses grandes serres, quelquefois avec les deux en même temps : si l'Araignée est trop forte pour lui, il la blesse de son aiguillon, qu'il retrousse par dessus sa tête & la tue : après quoi les deux grandes serres la transmettent à deux beaucoup plus petites qu'il a au-devant de la tête, avec lesquelles il la mâche, & ne la quitte plus qu'il ne l'ait toute mangée.

JEAN WOLKAMER, le jeune,

dit aussi dans les *Éphémérides d'Allemagne*, *Déc. II.* 1687. *an.* 6. *Observ.* 224. qu'ayant acheté des *Scorpions* vivans, pour vérifier l'antipathie qu'on dit être entre ces insectes & les Araignées, il mit un de ces insectes avec une Araignée dans un bocal de verre. L'Araignée commença aussi-tôt à faire tous ses efforts pour embarrasser & envelopper le *Scorpion* de ses fils : le *Scorpion* irrité se mit en défense, & lui porta un coup mortel ; ensuite il lui coupa toutes les pattes avec ses pinces, & ramenant vers sa bouche le tronc mutilé, il en suça toutes les parties molles, & n'en laissa que la carcasse. Si la peau écailleuse qui servoit de bouclier au *Scorpion*, n'eût pas été si dure, WOLKAMER croit que malgré ses pinces la victoire eût été très-incertaine ; car il a vu, dit-il, plusieurs fois une Araignée vaincre & mettre à mort un Crapaud de terre.

M. DE MAUPERTUIS marque n'avoir point vu d'autres dents au *Scorpion*, que les petites serres avec lesquelles il mâche ses alimens. La bouche, dit-il, est garnie de petits poils, & quoique la peau soit une véritable écaille, il ne laisse pas que d'être velu en plusieurs endroits, & principalement aux serres, aux jambes & au dernier nœud de la queue.

Lieux où l'on voit des Scorpions.

Ces insectes se trouvent dans les pays chauds, comme en Italie, en Espagne, en Provence, en Languedoc, en Asie, en Afrique & en Amérique. A peine les connoît-on dans les pays froids, & dans toute la Gascogne, dit SCALIGER. Les anciens Naturalistes rapportent que ceux que l'Allemagne & la Suisse produisent ne font point de mal. Ils habitent ordinairement les lieux humides & frais : on en voit dans les murailles, sous les pierres, & dans la terre ; où ils se nourrissent de Vers, de Mouches, de Moucherons & d'herbes. Il y en a de plusieurs especes, comme je l'ai déjà dit ci-dessus.

Les *Scorpions* de Tunis sont jaunes, plus grands, & plus dangereux que ceux d'Italie. Plus le climat est tempéré, moins ils sont venimeux : il y a même des pays, où ils n'ont point de venin. On en voit aussi qui sont ailés. ALDROVANDE avoue qu'il n'a jamais eu occasion de voir aucun *Scorpion ailé* ; mais CARDAN assure qu'un jour en se promenant dans le territoire de Padouë, il en trouva un qui lui fit beaucoup de peur, sans pourtant lui faire de mal. Selon STRABON, il y a des *Scorpions ailés*, qui sont portés en l'air d'une région en une autre. PLINE rapporte qu'en Éthiopie il y avoit un grand pays que les *Scorpions* avoient rendu désert, n'y ayant laissé ni hommes ni bêtes.

Les *Scorpions* sont très-communs au Cap de Bonne-Espérance. Ils habitent pour l'ordinaire, dans ce pays-là, parmi les pierres : aussi les Européens prennent-ils bien garde comment ils mettent leurs mains entre les pierres, crainte d'y en rencontrer quelques-uns. Leur piquûre est très-dangereuse, & met souvent la vie en danger. Le *Scorpion* du Cap a deux pouces & demi ou trois pouces de long. Sa couleur est d'un verd brun tacheté de noir. Il ressemble exactement à l'Écrevisse, excepté la queue, qui est plus longue & plus mince. KOLBE dit avoir souvent vu des *Scorpions*, qui étoient dans la Baye de la Table, & qu'il ignore comment ils y vont.

Ils sont en très-grand nombre à la côte d'Or : les uns sont fort petits ; d'autres sont de la grosseur d'une Écrevisse ; mais la différence de la taille n'en met point dans le venin de leur piquûre, qui, suivant ARTUS, est toujours mortelle. BOSMAN a donné la figure d'un grand *Scorpion*, tiré, dit-il, d'après nature, & il assure qu'il en a vu de la grandeur d'une

Écreviſſe de mer, avec des pattes & des pieds de la même forme, & le corps tout couvert d'un poil fort long. Perſonne n'ignore, ajoute BOSMAN, combien cet animal eſt à craindre & redoutable pour l'eſpece humaine. Il a communément vers l'extrémité de ſa queue une petite bourſe d'un demi-doigt de largeur, remplie d'une liqueur noirâtre, qu'il lance indifféremment ſur tout ce qui le bleſſe, & dont l'effet eſt immédiatement funeſte. Le *Scorpion* dont BOSMAN donne la figure, avoit cette veſſie terrible; mais elle n'étoit pas plus groſſe qu'un Pois blanc. BARBOT, qui a copié BOSMAN, aſſure que ce poiſon eſt toujours mortel, ſi le remede n'eſt pas apporté ſur le champ.

On lit dans l'*Hiſtoire Générale des Voyages, Liv. VII.* que MOORE trouva dans une Ville voiſine de Bruko, en Afrique, un monſtrueux *Scorpion*, qui avoit douze pouces entiers de longueur.

Il y a dans le Royaume de Siam pluſieurs ſortes de *Scorpions*. L'un de ces animaux eſt de la grandeur d'une groſſe Écreviſſe, & d'un poil gris tirant ſur une couleur noirâtre, qui ſe hériſſe lorſqu'on en approche.

JEAN-OTTON HELBIGIUS, dans ſes Obſervations ſur différentes curioſités des Indes, dit qu'il a été ſouvent piqué par les *Scorpions* de la grande Iſle de Java, & qu'il ne lui en eſt jamais arrivé qu'une tumeur douloureuſe. Il aſſure que ſans s'embarraſſer de contrepoiſons, il ſe guériſſoit en frappant ſur l'endroit avec du fer, ou avec une pierre, comme font les Indiens, juſqu'à ce que la chair fût devenue preſque inſenſible, & que la douleur, ainſi que la tumeur, fuſſent diſſipées. Le même Auteur dit que le venin des *Scorpions* eſt beaucoup moins âcre & fermente moins que celui des Abeilles. Il ajoute que les *Scorpions* ſe dépouillent de leur peau, de la même maniere que les Serpens. Il dit avoir eu chez lui quelques-unes de ces dépouilles.

JEAN RHODIUS de Coppenhague dit avoir vu à Padouë en 1649. un *Scorpion* qui avoit deux cornes. Il piqua, & fit mourir en très-peu de temps un Crapaud qui lui fut préſenté. Lorſqu'il étoit en repos, ſes cornes étoient retirées.

Il ſe trouve en Hollande, dit SWAMMERDAM, une eſpece de *Scorpions*, auſſi petits que la Punaiſe, à laquelle ils reſſemblent encore par la partie poſtérieure de leur corps, qui ſe diviſe en onze anneaux étroits; ils n'ont point de queue. Leurs jambes, au nombre de ſix, ſont compoſées chacune de quatre phalanges; elles s'articulent à la poitrine, qui eſt diſtinguée de la tête: au-devant de la tête eſt un bec aigu, couvert de poils, & beaucoup d'yeux, diſperſés ſur les deux côtés de la tête: au-devant des yeux, ſous les bras, qui ſortent de la tête, comme les antennes dans les Papillons, ils ont quatre phalanges en comptant la pince. Toutes ces parties ſont couvertes d'un poil fin, & leur couleur eſt la même que celle des *Scorpions* communs d'Allemagne & d'Italie. Les bras ſont très-longs, relativement au corps, & l'animal exécute par leur moyen des mouvemens ſinguliers, lorſqu'il marche & ſe meut progreſſivement, comme le Cancre terreſtre. Cet inſecte ſe trouve dans la pouſſiere des coffres, des caſſettes & des boëtes, qui n'ont pas été nettoyés depuis long-temps. SWAMMERDAM croit qu'il ſe nourrit des autres inſectes qui ſe multiplient dans la même pouſſiere, & qu'il les ſaiſit avec ſes pinces. Cet Obſervateur dit avoir trouvé de ces petits *Scorpions* dans de l'écarlate qui étoit enfermée depuis long-temps.

SEBA parle de pluſieurs eſpeces de *Scorpions*, dont voici la notice.

Le premier eſt un très-grand *Scorpion* du Bréſil, auquel il paroît entre

le ſecond & le dernier nœud de ſa queue deux petits boutons, percés au milieu par un trou que l'Auteur, dans la Planche qu'il en donne, repréſente d'un côté ſous la *lettre A.* & de l'autre ſous le *n.* 2. Voyez *Theſ. I. Tab.* 70. *n.* 1.

Le ſecond eſt auſſi un *Scorpion* du Bréſil, dont la queue eſt fourchue : mais cette queue, ainſi fendue, eſt, de même que les pattes, hériſſée de poils ; du reſte ce *Scorpion* ne differe en rien du précédent. Il eſt figuré, *Theſ. I. Tab.* 70. *n.* 3.

Le troiſieme eſt un *Scorpion* de l'Iſle de Ceylan, qui reſſemble à l'un de ceux du Bréſil, à cela près qu'il eſt plus petit, & d'un roux ſur le dos plus obſcur & plus foncé. *Theſ. I. Tab.* 70. *n.* 4.

Le quatrieme eſt un *Scorpion* de Surinam, qui eſt beaucoup plus petit que ceux des eſpeces précédentes : ſes pattes de devant ſont armées de pinces longues & menues. Sa couleur eſt jaunâtre. *Theſ. I. Tab.* 70. *n.* 5.

Le cinquieme eſt encore un *Scorpion* d'Afrique, mâle & femelle. Dans la Planche que Seba en donne, celui qui a les groſſes pinces eſt le mâle, & l'autre dont les pinces ſont plus menues eſt la femelle. Ils ont le deſſus du corps roux, comme les gros *Scorpions* du Bréſil ; mais ils n'ont point de poils, tant aux pattes qu'à la queue, non plus que les *Scorpions* de Surinam, qui ſurpaſſent conſidérablement ceux-ci en groſſeur & en grandeur. *Theſ. I. Tab.* 70. *n.* 6.

Propriétés du Scorpion en Médecine.

Le *Scorpion*, diſent les Auteurs de la *Suite de la Matiere Médicale*, contient beaucoup de ſel volatil & d'huile. On le regarde en Médecine comme propre pour exciter l'urine, pour chaſſer le ſable des reins & de la veſſie, pour procurer la ſueur & pour réſiſter à la malignité des humeurs. La façon la plus ſimple de le préparer eſt de le faire ſécher au ſoleil, après en avoir ôté le bout de la queue, & de le réduire enſuite en une poudre, qui ſe donne depuis ſix grains juſqu'à un ſcrupule, dans les embarras des reins, pour en déterger les glaires & les graviers. Cette poudre, quoique bonne, eſt cependant de peu d'uſage, & l'on donne la préférence à l'huile de *Scorpion*, tant ſimple que compoſée, qu'on vend dans les boutiques. La premiere ſe fait par la ſimple infuſion de ces inſectes dans l'huile d'amandes ameres. On prend pour cela vingt gros *Scorpions* vivans, qu'on met dans un pot de terre verniſſée : on verſe deſſus une livre d'huile d'amandes ameres : on couvre le pot exactement, & l'on fait cuire les *Scorpions* au bain-marie : on coule enſuite l'huile avec expreſſion, & on la garde pour l'uſage. Sa doſe en eſt depuis un demi-gros juſqu'à deux gros dans un bouillon, ou mêlée avec une portion huileuſe, dans les ſuppreſſions d'urine & dans la colique néphrétique. Il faut en même temps faire un liniment avec cette huile ſur la région des reins & de la veſſie, & appliquer ſur ces endroits un cataplaſme d'Oignons blancs & de Pariétaire.

A l'égard de l'huile compoſée, appellée *huile de Scorpion* de Mathiole, dans laquelle entre un grand nombre d'ingrédiens, dont on trouve le détail dans tous les diſpenſaires, on l'eſtime encore plus efficace que la précédente ; mais la doſe n'en eſt que de trois à ſix gouttes, quand on la donne intérieurement. On s'en ſert contre les poiſons & les venins ; pour faire ſortir la petite vérole ; dans les fievres malignes, dans la paralyſie, dans l'épilepſie & dans les autres maladies du cerveau, où il faut fortifier les nerfs & atténuer une pituite froide & groſſiere, qui y cauſe des embarras. On ne prépare l'huile de *Scorpions* que dans les pays où ces inſectes

ſont communs, comme en Languedoc, en Provence & en Italie. On pourroit bien les tranſporter vivans dans les autres Provinces; mais ils perdroient en chemin beaucoup de leur vigueur, & l'huile n'en ſeroit pas ſi bonne. La coction de l'huile de *Scorpions* au bain-marie, dans un pot bien couvert, eſt préférable aux autres préparations, parceque l'on conſerve par cette méthode le ſel volatil de ces inſectes, qui en fait la principale vertu. Quelques-uns y ajoutent du vin; mais il n'eſt pas abſolument néceſſaire. Il faut alors faire bouillir la liqueur, ce qui diſſipe une bonne partie du ſel volatil.

HEISTER (*Inſtit. de Chirurgie*) dit que le *Scorpion* eſt un antidote excellent contre ſon propre venin. Quelques-uns l'écraſent & l'appliquent ſur la plaie; d'autres l'avalent dans du vin, & d'autres verſent de ſon huile dans la plaie. La piquûre du *Scorpion* eſt ſuivie d'une douleur très-violente dans la partie, avec froid, tenſion, engourdiſſement, ſueur froide autour de la plaie & par tout le corps. Ceux qui en ſont piqués aux parties inférieures, ſont affectés d'enflûres aux aines; ſi la plaie a été faite aux parties ſupérieures & qu'elle ſoit légere, il ſe forme une tumeur ſous les aiſſelles; mais ſi la piquûre eſt conſidérable, la partie eſt affectée d'une chaleur pareille à celle que cauſent les brûlures: il paroît des meurtriſſures, accompagnées de démangeaiſons autour des levres de la plaie, auſſi-bien que ſur tout le corps, de ſorte qu'il ſemble que le malade ait été frappé de la grêle. Il a le viſage contrefait. Il s'amaſſe des matieres gluantes autour des yeux. Les larmes ſont viſqueuſes. Les jointures perdent leur mouvement, & cet accident eſt accompagné de la chute du fondement, & d'un deſir continuel d'aller à la ſelle. Le malade écume de la bouche, vomit beaucoup, eſt attaqué du hoquet; & il tombe dans des convulſions, qui tiennent de l'*opiſthotonos*.

On remédie à ces accidens, en prenant intérieurement la racine d'*Althæa* & d'*Elaphoboſcus*. Cette derniere eſt un remede excellent, ſoit qu'on la mange verte, ou qu'on la prenne en poudre. Les ſemences de panais ſauvage & les noiſettes produiſent auſſi de très-bons effets, & les dernieres, quand on les porte avec ſoi, ſont un préſervatif contre la piquûre de cet inſecte.

On trouve dans le *Tome III.* des *Collections Académiques*, *p.* 495. des Obſervations ſur les *Scorpions*, ou plutôt une deſcription abrégée de cet inſecte par JEAN MURALTO; dans le *Tome IV.* du même Ouvrage, *p.* 367. des Obſervations de JACOBÆUS; celles de REDI, dans ſes *Expériences ſur les Inſectes*, où il expoſe la ſituation des petits *Scorpions* dans l'*uterus*. Il donne la deſcription des *Scorpions* d'Égypte & de Tunis, avec celle de leur aiguillon, qui eſt percé. Les *Scorpions* chez SWAMMERDAM appartiennent à ſon premier ordre des inſectes, qui comprend ceux qui ſortent de leurs œufs, parfaitement formés & pourvus de tous leurs membres, qui croiſſent enſuite par degrés, & qui deviennnent Nymphes, en arrivant à leur dernier degré d'accroiſſement. Dans cet état ils n'ont plus aucune transformation à ſubir, mais ſeulement un ſimple changement de peau.

SCORPION AQUATIQUE, inſecte ailé, mis par M. LINNÆUS (*Fauna Suec. p.* 213. *n.* 691.) dans l'ordre des Hémipteres. Il y en a de deux eſpeces. Il nomme la premiere, *Nepa abdominis margine integro.* C'eſt le *Scorpio paluſtris* de MOUFFET (*p.* 321. *Edit. Lat.*), de PETIVERT (*Gaz. t.* 74. *f.* 4.), de RAY (*Inſect. p.* 58.) & de SWAMMERDAM (*Bibl. t.* 3. *fig.* 4.); l'*Araneus aquaticus* de BAUHIN, *p.* 212. & d'HOFFNAGEL (*Inſect. t.* 11. *fig.* 2.); les *Scorpiones*

aquatici de JONSTON (*Insect. t.* 27. *f.* 1. & 2.) & de BRADLEY, *t.* 26. *f.* 2.

Cette eſpece ſe trouve dans les fleuves, dans les étangs, dans les marais & dans les lieux bourbeux, ſurtout, dit M. LINNÆUS, dans une riviere du côté d'Upſal, nommée *Sahla*.

Ce Naturaliſte, d'après M. DE GÉER, nomme (*n.* 692.) la ſeconde eſpece de *Scorpion aquatique*, *Nepa abdominis margine ſerrato*. Cet inſecte eſt le *Cimex aquaticus latior* de M. FRISCH.

Il y a de ces inſectes aquatiques à Surinam, qui, ſelon Me MERIAN, ſe transforment en un inſecte volant, tel qu'on en voit un repréſenté à la Planche LVI. Dans l'Iſle de Madagaſcar, les marais & les eaux croupies, diſent les Voyageurs, ſont infectés d'une eſpece de *Scorpions*, que les beſtiaux avalent quelquefois en buvant, & qui leur cauſent même la mort.

Le *Scorpion aquatique* a un aiguillon dans la bouche, dit SWAMMERDAM. La grande eſpece a été décrite par ALDROVANDE, ſous le nom de *Tipule aquatique*, & la plus petite par MOUFFET, qui lui a conſervé le nom de *Scorpion aquatique*. REDI parle d'un *Scorpion de mer*, qu'il dépeint ſans follécules ou fourreaux qui contiennent les ailes, parcequ'il ne l'a pas vu dans le degré d'accroiſſement, où les fourreaux paroiſſent ſur le dos du Ver.

Le *Scorpion aquatique* eſt placé par SWAMMERDAM dans le ſecond ordre de ſes inſectes, qui ſont ceux qui ſortent de leurs œufs, munis de ſix pieds, & qui arrivent à l'état de Nymphe, lorſque les ailes ont pris tout leur accroiſſement dans des gaînes, où elles ſont renfermées. La premiere eſpece, qui eſt la plus commune, eſt la plus petite. Il donne la deſcription de ſes parties extérieures & intérieures. La voici telle qu'on la lit dans le *Tome V.* des *Collections Académiques*, *p.* 146. & *ſuiv.*

Parties extérieures des Scorpions aquatiques ailés.

Le *Scorpion aquatique*, dit l'Obſervateur, de même que beaucoup d'autres inſectes, eſt diviſé en trois parties, qui ſont la tête, le corſelet & l'abdomen.

Sur la tête on voit les yeux, & au-deſſous des yeux une bouche, qui eſt comme un bec recourbé. La tête eſt d'un noir rougeâtre, & ſa ſubſtance eſt fort dure. Les yeux ſont hexagones & réticulaires. L'aiguillon renfermé dans cette bouche ou ce bec recourbé, eſt creux & d'une couleur brunâtre. Sur le corſelet, qui eſt de même ſubſtance & de même couleur que la tête, ſe trouvent les quatre ailes : ſous le même corſelet ſont les quatre pieds : les deux bras ſont ſitués un peu plus en avant, & plus près de la tête. Les ailes ſupérieures ſont de la même couleur que le corſelet : la baſe de ces ailes, qui naiſſent des omoplates, eſt d'une ſubſtance beaucoup plus ſolide & plus ferme que l'extrémité oppoſée, laquelle n'eſt qu'un tiſſu membraneux, parſemé de vaiſſeaux : elles ſe joignent avec tant de préciſion & couvrent les ailes inférieures ſi exactement, que celles-ci ne paroiſſent point du tout, & qu'elles ne ſont jamais mouillées, quoique l'animal nage tout le jour. Ces ailes inférieures ſont d'un gris pâle : c'eſt un tiſſu membraneux, où ſe diſtribuent des nerfs ou des conduits pulmonaires, tachetés de jaune & de rouge. La partie ſupérieure de l'abdomen, que cachent ces ailes, eſt d'un rouge foncé & tranſparent, couvert d'un poil touffu. Les quatre pieds ſont diviſés chacun en pluſieurs phalanges, & leur extrémité eſt armée de deux ongles. La ſtructure des ailes eſt la même que dans

dans les autres *Scorpions* , excepté qu'il n'y a pas de pinces ; mais la derniere phalange du bras peut faire l'office de pince , en se recourbant sur elle-même , pour embrasser la proie qu'elle a rencontrée. La partie inférieure de l'abdomen est d'un gris pâle , & se termine par une queue fourchue. Au reste le corselet & le ventre de cet insecte sont si applatis , qu'ils semblent ne contenir presque point de visceres.

J'ai souvent trouvé sur cet animal des lendes de différentes grandeurs , de sorte que je ne puis décider si ce sont de vraies lendes , ou des insectes particuliers , qui croissent en suçant le sang de ce *Scorpion*. La forme de ces petits corps est à-peu-près ovoïde. Ils ne sont point divisés en plusieurs anneaux , & leur peau est tendre & luisante. Ils ont un col en forme de poire , allongé, dont l'extrémité pointue pénetre dans le corps du *Scorpion*. Leur couleur est un rouge tirant sur le pourpre , & lorsqu'ils ont une certaine grandeur, leur transparence laisse voir une particule remarquable , qui m'a fait naître le desir de disséquer ces petits corps. En les ouvrant , je trouvai qu'ils contenoient un animalcule , de la forme à-peu-près d'une Araignée ovale. A la partie antérieure paroissoit la tête , au-dessous de laquelle étoient les yeux , & sous les yeux , les pieds recourbés & repliés ; mais on voyoit encore plus distinctement ces pieds , leur arrangement & les poils dont ils étoient couverts , dans l'animalcule renversé sur le dos. La couleur de cet animalcule , qui étoit , comme je l'ai dit, un rouge tirant sur le pourpre , paroissoit à travers la peau ou la coque , dont il se trouvoit revêtu. J'ignore ce que c'est que cet animalcule , à quelle grandeur il arrive & par quelle espece d'animal il est ainsi déposé sous la forme d'un œuf sur ces *Scorpions aquatiques* , pour s'y nourrir & y croître ; mais cette observation me paroît très-singuliere & très-remarquable , en ce qu'elle nous fait voir un œuf qui tire sa nourriture du dehors ; à moins qu'on ne veuille plutôt appeller cet être un *animalcule* , dénomination que j'adopterois sans beaucoup de peine , puisqu'un œuf n'est autre chose qu'un animal qui croît dans une coque , jusqu'à ce qu'il devienne assez fort pour la rompre.

Parties internes des Scorpions aquatiques ailés.

De toutes les parties internes de ce *Scorpion aquatique* , continue SWAMMERDAM , celles que j'ai examinées le plus attentivement , ce sont les organes de la génération. J'ai trouvé l'estomac & les intestins pleins d'une matiere verte. Quand ils sont vuides , ils sont transparens , & laissent voir quelques glandes, aussi transparentes & blanchâtres. On voyoit des vaisseaux variqueux derriere le pylore. L'abdomen contenoit aussi une multitude de corps graisseux , qui étoient d'un beau blanc & sembloient comme divisés en plusieurs sacs ou appendices aveugles. Les trachées ou conduits pulmonaires n'étoient pas en grand nombre , en comparaison de ce qu'on en trouve dans les autres insectes : leurs principaux rameaux étoient un peu jaunâtres , & les plus petits d'un blanc argenté : leurs orifices se voyoient sur les deux côtés de l'abdomen , où ils étoient recouverts par les ailes. On trouvoit dans la poitrine deux vésicules pneumatiques & aëriennes. Sa moëlle épiniere avoit très-peu de nœuds médullaires.

L'examen des parties de la génération du mâle demandoit tant d'attention , de soin & de temps , que je négligeai de dessiner la verge. Elle est située en arriere , dans l'anus , où se trouvent encore plusieurs autres parties très-petites , mais qui méritent de l'attention. La racine ou le corps

nerveux de la verge, qui eſt blanc, eſt placé un peu plus haut dans l'abdomen. Ce corps nerveux après avoir fait quelques ſinuoſités, ſe diviſe en quatre parties, dont les deux premieres ſont les vaiſſeaux déférens, & les deux autres font l'office de véſicules ſéminales, & s'ouvrent dans la racine de la verge, où elles répandent la liqueur, qui s'eſt élaborée dans leur cavité. Cette cavité eſt aſſez conſidérable, mais moins que celle des véſicules ſéminales. Il paroît par la ſtructure de ces vaiſſeaux déférens, qu'ils font la ſecrétion d'une liqueur ſéminale, différente de celle qui s'élabore dans les teſticules; car les vaiſſeaux déférens ont des glandes & ſont d'un tiſſu épais & ſpongieux : en approchant des teſticules, ils diminuent de diametre & ſe réduiſent à de petits tuyaux déliés, qui ſont proprement les vaiſſeaux déférens, puiſqu'ils tranſmettent ſimplement la liqueur qu'ils reçoivent des teſticules. Chacun des teſticules ſe diviſe en cinq corps longs, blancs & glanduleux, d'où partent autant de vaiſſeaux, qui s'entrelacent enſemble, en faiſant diverſes circonvolutions. Les véſicules ſéminales ſont plus courtes que les vaiſſeaux déférens; mais, comme je l'ai dit, elles ont plus de diametre, & leur cavité eſt plus conſidérable. Elles contiennent une liqueur ſéminale aqueuſe, au-lieu que celle des vaiſſeaux & des glandes des teſticules & des vaiſſeaux déférens eſt d'un blanc décidé.

On voit par ce que je viens de dire que les organes de la génération de cet animal ſont fort ſemblables à ceux du Scarabée Monoceros : ils ont même beaucoup de rapport avec ceux de l'homme, quant à la ſtructure des vaiſſeaux déférens, des vaiſſeaux des teſticules & des véſicules ſéminales, rapports qu'il eſt important de remarquer, pour tirer de l'anatomie comparée quelques réſultats généraux ſur l'économie animale.

L'organe de la génération dans la femelle eſt un ovaire, diviſé en cinq *oviductus*. Les œufs contenus dans ces *oviductus* ſont à-peu-près de même figure que la graine de Chardon bénit: leur couleur eſt jaune; leur forme eſt un peu allongée, & arrondie par le bout inférieur: mais ſur le contour de leur extrémité ſupérieure, ils produiſent ſept rameaux déliés, ou ſoies dures, dont la pointe eſt rouge & le milieu blanchâtre. Ces appendices, ou ſoies, diſpoſées circulairement ſur la circonférence du ſommet de chaque œuf, forment une eſpece de coquetier à jour, qui reçoit dans ſa cavité la partie inférieure de l'œuf ſuivant, de ſorte que les appendices du premier œuf, ou de celui qui eſt le plutôt prêt à ſortir, embraſſent de même le troiſieme œuf, celles du troiſieme le quatrieme, & ainſi de ſuite dans toute la longueur de l'*oviductus*.

Ces *Scorpions aquatiques* paſſent le jour dans l'eau; mais la nuit & même le ſoir, ils prennent leur eſſort & voltigent en divers endroits; ils vont même chercher leur vie dans d'autres amas d'eaux que ceux qu'ils habitent ordinairement, ſur-tout quand leurs foſſés ſont à ſec. S'il ſe trouve donc de ces inſectes juſques dans les plus petits amas d'eaux, ce n'eſt pas qu'ils s'y engendrent de la corruption, mais c'eſt qu'ils y viennent le ſoir ou pendant la nuit.

Un homme qui fait ſon plaiſir de la pêche, dit encore l'Obſervateur, m'a même rapporté qu'il avoit vu des œufs de certains poiſſons collés ſur des ailes de Canards, d'où il jugeoit que ces poiſſons pouvoient bien ſe multiplier dans les eaux des montagnes & des vallées, où leurs œufs auroient été portés par ces Canards; mais pour la Nymphe ambulante du *Scorpion aquatique*, elle demeure toujours dans les mêmes endroits, juſqu'à ce que ſes ailes ayent acquis leur perfection; alors cet inſecte vole & va

chercher ſon ſemblable pour perpétuer l'eſpece.

La grande eſpece du *Scorpion aquatique* differe peu de celle que je viens de décrire, & ſeulement en ce que le corps de celui-ci eſt plus long & plus aigu, les membres plus diſtincts, & la couleur plus pâle, un peu plus griſe & tirant ſur le roux. Ce qu'il y a de remarquable dans les bras, c'eſt que les articulations auxquelles tiennent les ongles, forment deux petites éminences aigues, à l'endroit où la pointe de l'ongle s'y rejoint en ſe repliant. Les pieds, beaucoup plus longs que dans l'autre *Scorpion*, ſont comme des ſoies roides. Il y a une différence conſidérable dans les extrémités membraneuſes des ailes ſupérieures. Quant aux parties internes, je ne les ai point obſervées. Ainſi parle SWAMMERDAM des deux eſpeces de *Scorpions aquatiques*.

SCORPION MOUCHE, nommé en Latin *Panorpa*, ſelon M. LINNÆUS (*Fauna Suec. p.* 221. *n.* 729.), & ALDROVANDE (*Inſ. t.* 386. *f.* 8. 9. *& t.* 387. *f.* 5. 6.) l'appelle *Muſca Scorpiuros*, ou *Muſca Scorpiura*, ſelon MOUFFET (*Edit. Lat. p.* 62.), HOFFNAGEL (*Inſ. t.* 2. *f.* 14.), FRISCH (*Germ.* 9. *p.* 29.), & M. DE RÉAUMUR, *Mém. de l'Acad. des Sciences*, *Tome IV*. Cet inſecte à ailes nerveuſes ſe trouve dans les prés. Voyez au mot MOUCHE SCORPION.

SCORPION ARAIGNÉE: Cet inſecte eſt nommé par M. LINNÆUS (*Fauna Suec.*), *Acarus pedibus primiparis cheliformibus*. FRISCH l'appelle *Scorpio Araneus*; & dans le *Voyage d'Œlande*, il eſt nommé *Acarus, Scorpio Acarus dictus*. Il ſe trouve dans les maiſons & dans les cabanes qui ont été long-temps fermées, & où l'air n'a point pénétré. Il ſe nourrit ordinairement des Poux qui naiſſent dans le vieux bois. Le *Scorpion Araignée* eſt facile à diſtinguer des autres par les pieds de devant, qui ont des pinces comme les Cancres, ou les Écreviſſes, & par ſa maniere de marcher en rétrogradant.

SCY

SCYLLA, poiſſon dont parle PLINE, *L. II*. GESNER croit qu'il faut lire *Squilla*, à moins qu'il n'ait voulu parler du *Scylla*, monſtre de mer fabuleux, dont il eſt fait mention dans VIRGILE.

SCYTALE, Serpent qui tire ſon nom du Grec Σκυταλὴ, qui veut dire *bâton*, parceque ce Serpent a le corps cylindrique, ou eſt comme un bâton. Quelques-uns l'appellent *Cécile*, ou *Aveugle*, parceque quand il ſort de ſa caverne au commencement du printemps, il évite de rencontrer du foin, pour ne pas recouvrer la vue, diſent quelques Naturaliſtes. Sa figure eſt ſi égale & ſi unie, que l'on voit ſa tête & ſa queue en même temps. Il a différentes taches ſur le dos. Sa morſure n'eſt pas mortelle. Il ne cauſe qu'une inflammation, telle que peut cauſer la piquûre d'une Abeille, ou d'une Guêpe. RUYSCH dit que LUCAIN s'eſt trompé dans la deſcription qu'il a faite de ce Serpent.

SEBA parle de différentes eſpeces de Serpens d'Afrique & d'Amérique, auxquels il donne le nom de *Scytales*, en Latin *Scytalæ*, parcequ'ils ſont étendus en ligne droite, & qu'ils reſſemblent en quelque ſorte à la figure d'un bâton.

Le premier dont parle cet Auteur eſt un *Scytale* d'Afrique, mâle & femelle. Sa peau eſt couverte d'écailles, faites en forme de réſeaux, dont la ſuperficie ſupérieure eſt d'un jaune roux : elle eſt toute couverte de très-petites taches d'un châtain foncé. Les petites écailles tranſverſales du bas-ventre ſont d'un cendré clair. Ces Serpens ſe nourriſſent de Vers, d'Araignées, & d'autres inſectes. *Theſ. II. Tab.* 1. *n.* 1. *&* 2.

Le ſecond eſt un Serpent de Surinam, dont la peau eſt de couleur de châtaigne; elle eſt picotée de points blancs & noirâtres. Les écailles tranſverſales du ventre ſont d'un cendré clair : du reſte il reſſemble aux précédens. *Theſ. II. Tab.* 1. *n.* 5.

Le troiſieme eſt un Serpent d'Amérique, mâle & femelle, qui rempe du côté de la tête & de la queue. JEAN-BAPTISTE MANTUANUS le nomme *Serpent peint*, à cauſe de l'admirable variété de ſes couleurs : d'autres l'appellent *Serpent à deux têtes;* OLAUS MAGNUS eſt de ce nombre. Il n'y a cependant rien de tel ; car il a la figure d'un bâton. NICANDER le range parmi les Serpens volans, auxquels les Grecs ont donné le nom d'*Acontias*, & il aſſure que ces Serpens ſont armés d'un aiguillon caché, comme les Abeilles & les Guêpes en ont ; mais la choſe eſt autrement, ainſi que SEBA dans la figure qu'il en donne le fait voir à l'œil. Le ſommet de ſa tête eſt bleu. Les écailles du reſte du corps ſont petites, rhomboïdes, mouchetées de points bruns, ou noirs, ou d'un bleu pâle. *Theſ. II. Tab.* 2. *n.* 1. *&* 2.

Le quatrieme eſt un Serpent de la Nouvelle-Eſpagne, qui par la beauté de ſes couleurs égale celles des Serpens précédens, & toute la différence qu'on y remarque, c'eſt que le haut de ſa tête eſt rouge, au-lieu que dans les autres Serpens de ce genre il eſt bleu, & que le reſte du corps tire davantage ſur le brun. SEBA donne la figure du mâle & de la femelle. Ils ont la tête petite, & la queue obtuſe comme les Vers de terre. *Theſ. II. Tab.* 2. *n.* 3. *&* 4.

Le cinquieme eſt un Serpent des Indes Orientales & Occidentales : ces Iſles produiſent cette eſpece de Serpent, qui a beaucoup de reſſemblance à ceux des autres pays, par rapport à la figure, à la couleur & au tacheté, malgré la différence du climat ; mais ſeulement le rouge de ceux des Indes Orientales eſt plus brun, & la couleur de leur tacheté, qui regne en forme de bandelettes noirâtres, eſt plus obſcure. Leur gueule eſt garnie de petites dents, mais ils n'ont point d'odorat. *Theſ. II. Tab.* 21. *n.* 4.

Le ſixieme eſt un petit Serpent rondelet de l'Amérique, dont les écailles ſont rouſſâtres, & pointillées de rouge : tout ſon ventre eſt blanc ; ſa tête eſt belle, & ſa queue obtuſe. *Theſ. II. Tab.* 42. *n.* 4.

Le ſeptieme eſt un Serpent de l'Iſle de Chio, rond de corps, joli & petit. Il eſt paré de petites écailles brunes, marquetées de points blancs & noirs. *Theſ. II. Tab.* 86. *n.* 4.

SEC

SECHE *: C'eſt le nom qu'on donne à une eſpece de poiſſons moux, mis par M. LINNÆUS (*Fauna Suec. n.* 1281.) dans le rang des inſectes marins, qu'il nomme *Vermes Zoophyta.* C'eſt un poiſſon de mer, long d'environ un ou deux pieds, & quelquefois approchant de la grandeur de deux coudées, couvert d'une peau mince, mais ferme : il eſt laid & difforme, reſſemblant beaucoup à la Poulpe, ou Polype de mer, & au Calmar, mais un peu plus large, ayant un corps charnu en dehors, & garni en dedans ſur le dos d'une forte écaille aſſez ſolide, ou d'un os gros comme la main d'un homme, épais d'un pouce au milieu, plus mince aux côtés, blanc, opaque, léger, uni, & tant ſoit peu dur en deſſus, tendre & ſongueux,

* Ce poiſſon eſt nommé en Grec Σηπία, d'où vient le Latin *Sepia ;* en Suédois, *Black-fisk.* Son ancien nom François eſt *Baruphron*, mot purement Grec, ſelon les Auteurs de la *Suite de la Matiere Médicale*, & qui peut ſe rendre en Latin par *valdè prudens*, la *Seche* ayant toujours paſſé pour très-aviſée. Le nom de *Baruphron*, diſent les mêmes Auteurs, répond à l'épithete qu'OPPIEN lui donne en l'appellant *Doliophron*, comme qui diroit *Ruſée*, *doloſus.*

un peu rude & friable en dessous, gonflé des deux côtés, rayé ou veiné, d'un goût un peu salé & âcre, sans odeur, & connu vulgairement sous le nom d'*os de Seche*.

PLINE dit qu'on ne voit point de *Seches* dans la mer Noire. L'Océan Septentrional en fournit beaucoup. On en voit plus en France qu'en Italie, & plus dans la mer Adriatique, que dans la mer de Toscane. ACHESTRATE loue fort celles que l'on prend proche Abdere, Ville de Thrace, & proche Marognia sur l'Archipel. Les *Seches* ne fréquentent que les rivages, comme le dit ARISTOTE, & OPPIEN ajoute qu'elles font des trous dans le sable, où elles font leur séjour. Elles se nourrissent de petits poissons, & souvent du Mulet, qu'elles chassent & qu'elles attrapent avec leur longue trompe. Elles font leurs œufs sur terre, parmi les roseaux, sur de la mousse, ou quelque autre matiere que la mer jette sur ses bords. ARISTOTE dit qu'elles ne vivent pas plus de deux ans. On reconnoît aisément la *Seche* mâle & la *Seche* femelle. Le mâle est plus noir. Il a différentes lignes, & sa queue est plus pointue. Quand on frappe la femelle, le mâle vient à son secours; mais quand on frappe le mâle, la femelle, dit-on, fuit. Ces animaux ont coutume d'aller deux à deux. OPPIEN, dans son *Halieuticon* ou *Poëme de la Pêche*, dit que pour prendre la *Seche* on n'a besoin ni de nasses, ni de filets; mais qu'il n'y a qu'à traîner avec une corde une femelle dans l'eau; car du plus loin que le mâle peut l'appercevoir, il court à elle, ce qui donne aux Pêcheurs toute la facilité possible de le prendre. Ceci est attesté par PIERRE GILLES, lequel ajoute qu'au printemps les Pêcheurs de Marseille prennent les *Seches* à la nasse & au miroir. ARISTOTE & ATHÉNÉE nous apprennent que la *Seche*, le Calmar & le Polype ne vivent que deux ans au plus. Toutefois, dit MATHIOLE, si l'histoire de PLINE est vraie, qu'on montra un jour à LUCULLUS un Polype gros comme un tonneau, & long de plus de trente pieds, on pourroit bien croire que ces poissons vivent dix & vingt ans, ce qui peut aussi arriver à la *Seche* & au Calmar, d'autant plus que PLINE ajoute qu'on a trouvé dans les mers d'Espagne des *Seches* & des Calmars de la grandeur de ce Polype, qui avoient été jettées par les vagues sur le rivage. Mais on pourroit répondre à MATHIOLE, disent les Auteurs de la *Suite de la Matiere Médicale*, que la longueur de la vie ne suit pas la grandeur du corps, & que comme les Polypes si prodigieusement grands sont mis au rang des merveilles de la Nature, on ne voit pas ce qu'on en pourroit conclure pour la durée de ces animaux en général. D'ailleurs ARISTOTE ne parle ici que des poissons moux de la mer Méditerranée.

PLINE, & après lui plusieurs Naturalistes, ont avancé que la liqueur noire qui abonde plus dans la *Seche* que dans le Calmar, tenoit lieu de sang à ces poissons moux; mais RONDELET se croit plus fondé à croire qu'elle est analogue à la bile: car, dit-il, la Nature n'auroit garde de prodiguer ainsi dans la moindre frayeur le trésor de la vie, outre qu'on ne trouve dans cette sorte de vessie aucun vaisseau propre à distribuer l'humeur vitale par tout le corps. Quant à la cause qui fait que le Calmar & la *Seche* jettent leur liqueur noire dans le besoin, les Physiciens ne s'accordent pas là-dessus. Presque tous les Anciens disent que c'est une ruse de la *Seche*, qui la porte à répandre son encre dans la mer, pour en troubler l'eau, quand elle se voit poursuivie, & se dérober à la vue des Pêcheurs, qui veulent l'attraper, imitant en cela les Dieux d'HOMERE, qui enveloppent d'un nuage épais ceux qu'ils veulent sauver

du danger. D'autres s'imaginent que ces animaux étant naturellement fort peureux, c'est peut-être la crainte, qui, en relâchant le sphincter de la vessie, où est contenue la liqueur noire, en occasionne souvent l'écoulement, comme il arrive à quelques personnes timides, dans lesquelles la crainte relâche tellement les sphincters de l'anus & de la vessie, que l'urine & les excrémens sortent involontairement. D'autres enfin croyent que ces poissons s'en servent pour troubler l'eau, dans la vue d'empêcher leur proie de leur échapper, & non pour se dérober à la poursuite de leurs ennemis, comme on l'a cru assez généralement.

Ce qu'il y a de certain, c'est que les fragmens ou restes d'alimens qu'on leur trouve dans l'estomac, prouvent qu'ils se nourrissent d'animaux, & qu'entre autres ils vont à la chasse des Pélamides, des Melettes, des Écrevisses de mer ou Langoustes, & d'autres petits poissons, qui se retirent dans les bas-fonds, pour éviter les Calmars & les *Seches*, qui les y poursuivent en foule, tandis que ces derniers sont poursuivis à leur tour par les Loups marins & les autres poissons carnassiers, qui aiment beaucoup leur chair. D'ailleurs le suc noir de la *Seche* peut servir dans les Arts : par exemple d'encre à écrire, ou à imprimer; & nous lisons dans les *Satyres* de PERSE, que les Romains s'en servoient de son temps pour écrire. Si l'on en croit HERMAN, dans sa *Matiere Médicale*, les Chinois mêlent ce suc avec du bouillon de Riz ou d'autres légumes, pour l'épaissir & en former une composition, qu'ils envoyent dans tout l'Univers, sous le nom d'*encre de la Chine*.

REDI dit avoir trouvé dans les mâles de ces sortes de poissons des especes de Vers blancs & transparens, longs de quatre ou cinq travers de doigt, qui étant tirés hors de leurs enveloppes, ont un mouvement presque imperceptible. Ces prétendus Vers sont apparemment les vaisseaux séminaux, contournés en spirale, & plus ou moins gros, selon leur degré de maturité, dont parle fort au long M. NÉEDHAM, dans son *Histoire du Calmar*. Le même REDI ajoute que le commun des Pêcheurs s'imagine que les Anguilles sont engendrées par les *Seches*, par les Calmars & par les Polypes, & que pour confirmer leur sentiment, ils montrent dans ces poissons où ils n'ont remarqué aucune différence de sexe, une espece de petit sac, plein de Vermisseaux, qu'ils appellent de *petites Anguilles ;* sentiment qu'il traite avec raison de chimere.

M. LYONNET, dans ses *Remarques sur la Théologie des Insectes* de M. LESSER, dit, en parlant du *Systême de la Nature* de M. LINNÆUS, qu'il n'est point du tout certain qu'il y naît des insectes, auxquels le nom de *Zoophytes pourvus de membres* puisse convenir; qu'au moins c'est un nom qui ne convient nullement aux Oursins, à la *Seche*, aux Étoiles, ni aux Orties de mer, puisque ce sont tous de vrais animaux, d'une forme à la vérité très-bisarre, mais pourtant tous capables de fonctions animales, d'un mouvement progressif, & qui ne tiennent nullement de la nature des Plantes. Le sentiment de M. LYONNET paroît très-raisonnable, & nous ne doutons point, disent les Auteurs de la *Suite de la Matiere Médicale*, que la plupart des Physiciens de nos jours ne l'embrassent volontiers.

Les *Seches* pleines passent pour les meilleures, sur-tout dans les mois de Janvier, de Février & de Mars. On préfere celles qui sont bouillies à celles qui sont rôties. On sale les plus grandes, & des côtes de la mer Adriatique, on les porte à Venise, comme de Gênes à Milan. On appelle en Languedoc les œufs des *Seches*, un *raisin de mer*, parcequ'ils se tiennent l'un

contre l'autre, & qu'ils ressemblent à une grappe de raisin. Ces œufs sont petits au commencement, comme un grain de Mirthe; mais le mâle y vient jetter sa semence, ce qui les colle les uns contre les autres, & les fait croître de la grosseur d'une aveline. Ces œufs deviennent d'abord blancs, ensuite noirs. La petite *Seche* se forme du blanc qui est dans chaque œuf, & elle en rompt la peau pour sortir. Voilà en abrégé ce qu'on dit de la *Seche*.

De tous les Naturalistes qui en font mention, il n'y en a point qui en ayent plus savamment écrit que SWAMMERDAM. La *Seche* a mérité de sa part une attention particuliere, tant par sa figure extérieure, que par sa conformation intérieure. Il ne rapporte pas toutes les erreurs reçues au sujet de cet animal, & il ne s'attache point à réfuter les Auteurs qui en ont écrit avant lui. Il se contente de décrire les parties internes & externes, telles qu'il les a vues. Ce Traité sur la *Seche* finit son *Histoire des Insectes*, nouvellement traduite en François, & qui compose le *Tome V.* des *Collections Académiques*, & le *Tome II.* de la *Partie de l'Histoire Naturelle.* Écoutons parler ce grand Observateur Hollandois sur la *Seche.*

Description anatomique de la Seche mâle, par SWAMMERDAM.

Ce poisson, dit-il, est muni de huit pieds & de deux longs bras. Il a la tête courte, les yeux gros & un bec semblable à celui d'un Perroquet. Le corps est oblong, assez large & assez épais. Le dos a des taches & des stries blanchâtres, distribuées avec une sorte de simétrie.

On trouve souvent en été des *Seches* mortes sur nos rivages de Hollande, & c'est-là où j'en ai vu pour la premiere fois, & où j'ai dessiné quelques-unes de leurs parties internes; mais le petit Traité que j'en donne aujourd'hui n'est que le précis de ce que j'ai remarqué en dernier lieu dans deux *Seches*, qui me furent apportées vers le milieu du mois de Mai. Je les dessinai sur le champ, & j'employai quatre jours à les observer.

Les parties les plus apparentes de la *Seche* sont les pieds & les bras. Les pieds, au nombre de huit, sont disposés autour de la bouche: les deux qui se trouvent en avant, quand la *Seche* est couchée sur le ventre, ont beaucoup plus de largeur & d'épaisseur que les six autres, qui sont assez égaux entre eux. Tous ces pieds ont l'une de leurs faces revêtue d'une peau commune assez forte, de couleur tirant sur le pourpre, & parsemée de points noirs: les deux plus gros ont aussi quelques stries blanches, qui les font paroître marbrés.

Mais ce qu'il y a de plus remarquable dans ces pieds, c'est qu'ils sont couverts d'un grand nombre de suçoirs, qui sont des especes de globules applatis & concaves, portés chacun sur un pédicule. Ces suçoirs sont sur-tout apparens vers les extrémités des bras, que les Auteurs ont comparés à la trompe de l'Éléphant, & qui sont fort longs, en comparaison des pieds. Ces bras sont placés aux deux côtés du bec, entre la plus grosse paire de pieds & la suivante: la forme en est cylindrique, & la couleur blanche, parsemée de quelques points noirs & pourprés: leur substance est molle comme celle des pieds, & ils sont revêtus d'une peau semblable, avec cette différence seulement qu'ils en sont entierement enveloppés, au-lieu que les pieds n'en sont couverts que d'un côté: au reste leur extrémité est construite comme celle des pieds, excepté que les suçoirs y sont plus gros & les pédicules des suçoirs beaucoup plus longs & plus forts; enfin l'extrémité de l'un de ces bras est toujours un peu plus grosse que celle de l'autre.

Les Auteurs ont donné le nom de

coupes à ces suçoirs, parcequ'ils ont à-peu-près la forme de coupe ou de godet. RONDELET dit que l'animal s'en sert pour s'attacher aux corps qu'il rencontre, comme les ventouses s'appliquent à la peau, par une sorte de suction. Cette comparaison m'a paru très-juste, en examinant la structure des suçoirs, que je décrirai bientôt.

La peau qui revêt la face inférieure des huit pieds, au lieu de les couvrir tout autour, les quitte à l'endroit où sont placés les suçoirs, & forme à chaque pied une large bordure, qui flotte dans l'eau quand l'animal nage ; ainsi cette peau pourroit en se repliant couvrir toute la surface du pied, avec les suçoirs qui s'y trouvent, & cela, non-seulement à l'origine & au milieu du pied, mais même à son extrémité aigue, où les suçoirs sont plus petits que par-tout ailleurs. Cette bordure de la peau paroît sur-tout vers l'extrémité des bras.

La cuticule qui occupe les interstices des suçoirs, & qui revêt & leurs pédicules & la face intérieure des bords de la peau extérieure, est un tant soit peu musculeuse, & d'un tissu bien plus fin que cette premiere peau : au reste les pédicules qui soutiennent les suçoirs sont de vrais muscles assez visibles, qui servent à leur mouvement. J'ai observé aussi sur le côté interne des bords de la peau extérieure les petits muscles moteurs qui s'y distribuent, & c'est pourquoi j'ai dit que cette peau étoit musculeuse en cet endroit. Mais SWAMMERDAM pour mieux faire entendre ce qu'il dit des muscles de ces suçoirs, en représente quelques-uns séparément, & de grandeur naturelle. Voyez la Planche XXXIV. *fig.* II. *n.* I. *&* 2. *du Tome V. des Collections Académiques.*

Ainsi la faculté dont jouït ce poisson de s'attacher aux corps qu'il rencontre, & de les saisir pour les porter à sa bouche, me paroît résider en entier dans ses suçoirs ; car lorsqu'il les applique à la surface de quelque corps, & qu'il en retire ensuite les pédicules musculeux, de maniere que l'eau ne puisse pénétrer dans la cavité des suçoirs, ce fluide repousse & presse ces mêmes suçoirs contre le corps qu'ils touchent : les bords musculeux de la peau des pieds & des bras contribuent encore à cet effet ; car ils contiennent & environnent les suçoirs, pendant qu'ils sont en action, & empêchent qu'il n'entre de l'eau dans leur cavité.

L'effet de ce méchanisme consiste donc en ce que la cavité des suçoirs étant augmentée & vuide de tout fluide, l'eau environnante presse par son poids la surface externe de ces suçoirs sur les corps auxquels ils sont appliqués, d'où résulte une véritable suction, & cela explique très-bien ce que dit RONDELET, que quand la mer est agitée, la *Seche* se sert de ses deux bras comme de deux ancres, pour se fixer à quelque corps ; ce qu'elle fait sans doute en y appliquant ses suçoirs & en augmentant leur cavité.

Le bec, qui se trouve placé entre les pieds, est semblable à celui d'un Perroquet, & est composé de deux mâchoires toutes mobiles, lesquelles s'emboëtent l'une dans l'autre par une espece de charniere. La chair ou levre charnue qui environne le bec est circulaire & se fronce quelquefois comme une bourse fermée. Au-dessous du bec & des jambes on voit la tête, dans laquelle les yeux sont fort apparens. Ce qu'il y a de plus remarquable dans ces yeux, c'est que la tunique cornée est lâche & flottante, à-peu-près comme une paupiere interne. A travers la cornée on apperçoit distinctement l'opercule de la pupille ; mais dans l'œil de la Raie cet opercule se voit mieux que dans aucun autre animal, & STENON l'a très-bien décrit. J'ai aussi découvert, dit l'Observateur, l'opercule de la pupille dans l'œil d'un Cheval,

val, où il eſt de couleur noire. De l'autre côté de l'œil la pupille eſt un peu proéminente, & non pas exacte-ment ronde: lorſque l'opercule s'étend ſur cette pupille, il intercepte entierement la viſion. J'ai remarqué depuis peu que dans l'œil du Crocodile, comme dans celui du Chat, l'ouverture de la pupille, continue SWAMMERDAM, expoſée au grand jour, n'eſt qu'une fente aſſez longue.

Le col de la *Seche* eſt fort court & coloré comme la peau de la tête: c'eſt un fond couleur de pourpre, parſemé de points noirs. Le ſommet du dos s'éleve aſſez conſidérablement au-deſſus du col, de ſorte que la *Seche* peut retirer ſa tête ſous cette avance, comme le Limaçon ſous ſon limbe.

Toutes les parties que je viens d'indiquer ſont molles, à l'exception du bec & des anneaux écailleux des ſuçoirs: mais le dos eſt dur, & n'a aucun mouvement propre; car l'os de la *Seche*, qui eſt continu & ſans aucune diviſion ni vertebre, regne tout le long du dos juſqu'à la queue, & les muſcles y ſont attachés: cet os ne couvre pas en entier le corps de la *Seche*. Une bordure muſculeuſe regne le long des côtés & déborde au-delà de l'os; cette bordure muſculeuſe paroît être d'un grand uſage à l'animal pour nager: l'os même du dos eſt encore aſſez propre pour cela; en effet il ſurnage, quand on le jette dans l'eau même, à l'inſtant qu'on l'a détaché du corps de l'animal, & qu'il eſt encore humide & frais.

La *Seche* qui m'a ſervi de ſujet pour cette deſcription, ajoute le même SWAMMERDAM, avoit le dos parſemé de ſtries blanchâtres, qui ſembloient être autant de veines ponctuées de noir; entre ces ſtries la peau ſe trouvoit d'une couleur plus foncée, & les points noirs y étoient plus larges: au-delà des ſtries, il y avoit des taches blanches, rondes & ovales; les extrémités des ſtries étoient de même forme. Mais la bordure muſculeuſe du corps, un peu plus foncée & tirant ſur le pourpre, étoit parſemée de points noirs plus petits, & de quelques taches blanches de figure ronde; enſuite elle devenoit plus blanchâtre, & ſe terminoit enfin par un limbe couleur de pourpre chargé: à la partie poſtérieure, où ſont placés la queue & l'anus dans les autres animaux, la bordure du corps a une échancrure ou bifurcation, qui la diviſe en quelque ſorte en deux parties.

En maniant le bec, je le ſéparai de la tête, dit l'Obſervateur, ce qui me donna la facilité de l'examiner à mon aiſe: ſa ſubſtance eſt écailleuſe, & la piece ſupérieure, dont l'animal ſe ſert principalement pour mordre, eſt plus épaiſſe & plus ſolide que l'inférieure *, qui reçoit les muſcles du bec, & qui eſt plus tendineuſe & plus membraneuſe: ce bec reſſemble par ſa forme à celui du Milan, avec lequel il a pluſieurs autres rapports; la piece ſupérieure eſt fort épaiſſe & d'un brun foncé, qui s'affoiblit & tire ſur le rougeâtre, à meſure que le bec devient plus membraneux. Les deux parties, ou mâchoires, dont il eſt compoſé, leſquelles s'emboëtent & ſe meuvent l'une dans l'autre, ſont différemment conformées: celle du deſſous produit deux expanſions entre leſquelles le bec ſupérieur ſe meut & s'approche de l'autre; plus en arriere le bec inférieur ſe roule ſur lui-même dans toute ſa longueur; ce qui rend ſon

* M. NÉEDHAM, ſuivant la remarque des Traducteurs de SWAMMERDAM, dit que dans le Calmar le mouvement des deux pieces du bec ſe fait de droite à gauche: ſi la même choſe a lieu dans la *Seche*, il n'y aura point de mâchoire ſupérieure, ni de mâchoire inférieure, mais ſeulement deux mâchoires latérales. Au reſte, c'eſt une obſervation qui ne ſe peut faire que ſur le bec d'un poiſſon vivant, & non ſur un bec ſéparé de l'animal, & tel que SWAMMERDAM l'obſervoit; cependant la figure qu'il donne de la *Seche* repréſente le bec, de maniere à confirmer l'opinion de M. NÉEDHAM.

fommet, ou fa pointe d'autant plus épaiffe & plus forte; plus en arriere encore fa face inférieure eft creufée d'un fillon; enfin, le bec paroît entierement fibreux & compofé de tendons membraneux, durcis, & prefque offifiés. La mâchoire fupérieure eft de même texture que l'autre, & n'en differe que par fa forme & par fa courbure : la cavité que laiffent entre elles fes deux moitiés en fe repliant eft beaucoup plus ample & plus profonde que celle du bec inférieur, de forte que la langue qui s'y trouve logée s'y meut librement; les mufcles font à l'aife auffi dans ces cavités du bec, & ils ont leurs attaches dans fes expanfions membraneufes.

La langue paroît n'être qu'une chair fpongieufe; mais je l'ai trouvée, dit SWAMMERDAM, compofée de fept offelets cartilagineux, contigus, & joints enfemble par une membrane commune : le fommet de cette langue eft un peu recourbé; fa partie inférieure s'infere dans la chair fpongieufe & mufculeufe, dont j'ai déjà parlé, qui la renferme comme un étui auquel elle eft adhérente : cette partie charnue de la langue eft fillonnée de rugofités qui femblent produites par de petits conduits falivaires; j'ai même découvert en la difféquant un conduit falivaire très-apparent qui débouche dans cette chair.

Ce conduit forme un long tuyau, qui defcend par le col dans la poitrine, où fe trouvent deux glandes très-remarquables qui lui donnent naiffance; car elles produifent chacune un petit canal, & ces deux canaux fe réuniffent en un feul, qui eft le conduit dont je parle : ces glandes me parurent être de la nature des conglobées, quoiqu'à l'extérieur elles femblaffent conglomerées : en les ouvrant j'y trouvai une cavité intérieure, où fe raffemble la falive qui fe filtre dans leur fubftance fpongieufe; je n'ai pu découvrir, ajoute l'Obfervateur, dans le parenchyme de ces glandes, en y injectant des liqueurs colorées, aucunes ramifications des deux canaux qu'elles produifent : elles font placées dans la poitrine, fous l'œfophage, une de chaque côté; ce qui fe voit fort aifément quand on ouvre l'abdomen d'une *Seche* renverfée fur le dos; & lorfqu'on tire hors du bec la langue avec toutes fes parties, on amene fouvent en même temps quelques mufcles qui y tiennent.

On voit bien mieux la ftructure de la langue lorfqu'on l'a féparée de l'étui charnu & mufculeux où elle s'enracine; mais pour la voir encore plus diftinctement, il faut enlever la membrane qui couvre la racine de cette langue, ou de cet affemblage d'offelets cartilagineux, & féparer leurs extrémités par le moyen d'un fcalpel très-fin : enfuite fi on examine la langue au microfcope, on voit fur chacun de ces offelets plus de foixante papilles cartilagineufes *, en forme de dents recourbées, affez femblables aux papilles de la langue des Bœufs, & elles fervent à préparer les alimens pour la déglutition **: leur partie antérieure eft d'une couleur de fuccin diaphane; mais la partie poftérieure qui conftitue la racine de la langue eft d'un blanc tranfparent : enfin fi on retourne cette langue, & qu'on en examine la racine au microfcope, on voit que fa texture forme un réfeau très-régulier, qui eft produit par la liaifon des offelets cartilagineux que j'ai ci-devant décrits : j'ai voulu faire deffécher cette langue, mais fa forme en

* M. NÉEDHAM prétend qu'il n'y a que quarante-quatre dents dans chaque rang, au lieu qu'il en a compté cinquante-fix dans le Calmar, dont la langue a neuf de ces rangs de dents.

** Une obfervation finguliere, mais plus facile à faire dans le Calmar que dans la *Seche*, dit M. NÉEDHAM, c'eft que toutes les dents font dirigées vers le centre de l'ouverture du gofier.

fut fort altérée, & ſon luſtre preſque entierement terni.

Selon M. Nérdham, dans le Calmar, comme dans la *Seche*, une même membrane compoſe la langue & le goſier : cette membrane développée & étendue ſur un plan approche beaucoup de la figure d'un rectangle ; ſa portion la plus large venant à ſe renverſer, fait par ſon inclinaiſon, ſur la portion plus étroite, un angle d'environ quarante-cinq degrés, & ſes deux côtés s'uniſſent par un fort ligament : au-deſſous de ce ligament, la portion la plus étroite de la membrane, en rapprochant ſes côtés l'un de l'autre, forme un cylindre creux, ou plutôt un goſier, tandis que la portion ſupérieure renverſée ſur ce goſier, & garnie de neuf rangs de dents, fait l'office de langue. Dans cet état, la forme totale de la membrane eſt à-peu-près ſemblable à celle d'un Champignon, dont la tige eſt parfaitement repréſentée par la portion roulée en cylindre, & dont le chapiteau eſt bien figuré par la portion renverſée ſur la portion cylindrique. Des neuf rangs de dents de la langue du Calmar, celui du milieu & les deux qui ſont à droite & à gauche de celui-là, ſont compoſés de dents à trois pointes : les deux rangs ſuivans, auſſi à droite & à gauche, ſont compoſés de crochets recourbés en forme de faucilles : les dents des deux rangs ſuivans ſont coniques, & ſemblables à des défenſes de Sanglier ; enfin les deux rangs les plus éloignés de celui du milieu ſont compoſés de dents, qui étant émouſſées, ont quelque rapport avec les dents molaires.

Lorſque la *Seche*, continue Swammerdam., eſt renverſée ſur le dos, on voit l'abdomen qui eſt beaucoup plus blanc que le dos, & les points y ſont auſſi plus clair-ſemés ; le deſſous du corps eſt ouvert de toutes parts, en ſorte qu'on peut paſſer la main entiere entre l'abdomen & le tégument ample & muſculeux dont il eſt entouré.

Si l'on fend ce tégument par le milieu, & dans toute ſa longueur, en commençant par le haut de la poitrine & continuant le long du ventre juſqu'à la queue, on peut voir toutes les parties qu'il cachoit ſans offenſer aucun viſcere : quelques-unes de ces parties ſe montrent à nud, & d'autres ſe laiſſent ſeulement entrevoir à travers les membranes de la poitrine & de l'abdomen.

La premiere partie qui s'offre aux yeux, (c'eſt toujours Swammerdam qui parle), & qui occupe la région antérieure du thorax, eſt un ſac, qui ſe nomme *ſac excrétoire commun* ; ſa couleur eſt blanche, ſa ſubſtance muſculeuſe, & ſa forme eſt celle d'un entonnoir renverſé, fort ouvert & fort ample par le bas, mais étroit par le haut : aux deux côtés de ce ſac ſont attachés deux corps ovales & concaves, qui ſont de ſubſtance cartilagineuſe & muſculeuſe : ces corps reçoivent deux grandes papilles ou éminences cartilagineuſes qui tiennent au tégument du ventre : mais l'effet de l'admiſſion de ces papilles, dans les corps concaves, eſt d'aſſujettir ce tégument, d'empêcher que rien ne puiſſe ſortir des parties inférieures du corps par d'autre voie que par le ſac excrétoire commun, & que les excrémens, la ſemence, les œufs ou la liqueur noire qui paſſent par ce même entonnoir, ne ſouillent & n'offuſquent les yeux de l'animal, ce qui arriveroit néceſſairement ſi ces matieres s'inſinuoient entre le ſac excrétoire & le tégument ample & muſculeux du deſſous du corps de l'animal.

Je ne puis dire, ajoute l'Obſervateur, ſi ces papilles adherent naturellement & conſtamment aux parois internes des corps ovales & concaves ; je les y ai trouvées quelquefois adhérentes, & d'autrefois non, ſans qu'il y eût dans ce dernier cas aucun veſtige de déchirement : la ſurface interne des corps concaves qui les reçoivent eſt

toujours liſſe & les papilles ſont polies & luſtrées ; ce qui me fait préſumer que la *Seche* peut au beſoin les faire ſortir de leurs cavités & les y faire rentrer.

Les deux muſcles oblongs, compactes & blancs, qui aboutiſſent aux corps concaves, en pénétrant dans le bord inférieur du ſac excrétoire, me paroiſſent n'avoir d'autre uſage que de pouſſer les papilles hors de la cavité des corps ovales, & de les y ramener. On voit ces muſcles à nud dans la poitrine, ſans qu'il ſoit néceſſaire de rien couper pour les découvrir. Il me paroît auſſi qu'en pouſſant les corps concaves vers les papilles, ils dilatent le ſuc excrétoire, & facilitent ainſi l'éjection des humeurs qui ſortent du corps par cet entonnoir.

Tant que ces papilles ſont en place, il eſt impoſſible de paſſer la main entiere, comme je l'ai dit ci-deſſus, dans le corps de la *Seche*. Il faut auparavant tirer les papilles hors de leur cavité.

Lorſqu'on fend le ſac excrétoire, on trouve qu'il eſt d'une ſubſtance muſculeuſe aſſez compacte : ſa partie inférieure, qui ſe joint avec la poitrine, forme au-dedans un petit lobe qui eſt tout-à-fait ſemblable à une languette un peu large.

On voit enſuite ſans rien couper de plus les ouies qui ſont molles, ſpongieuſes & placées de chaque côté du corps. Un grand nombre de vaiſſeaux ſanguins d'une blancheur éclatante rempent ſur ces ouies, qui ſont de couleur griſe.

J'ai compté dans la moitié ſeulement de l'une de ces ouies plus de quarante ramifications de gros vaiſſeaux ſanguins, de ſorte que chacune des ouies en a plus de quatre-vingt bien ſenſibles ; mais la multitude des ramifications ſanguines, qui pénetrent dans le centre des ouies, où ſe rendent auſſi les muſcles qui les meuvent, eſt preſque innombrable.

La ſtructure de ces ouies eſt très-compliquée & très-difficile à décrire, & la figure que j'en donne, dit SWAMMERDAM, n'en eſt qu'une ébauche groſſiere. Les lames dont chacune des ouies eſt compoſée, ſont membraneuſes au-deſſous vers leur baſe, où elles ſe terminent, en diminuant peu-à-peu d'épaiſſeur. Elles ſemblent jointes dans ce même endroit par un ligament aſſez fort ; mais je ne ſais s'il n'eſt pas auſſi compoſé de vaiſſeaux ſanguins : car je n'ai pu, faute de ſujets, vérifier exactement ce fait. On découvre parfaitement ce ligament des ouies, quand on ſépare leurs lames, & l'on apperçoit en même temps comment elles s'amincіſſent peu-à-peu.

Mais dans les poiſſons qui ont le ſang rouge, on voit bien plus diſtinctement la ſtructure des ouies. Quelques-uns ont dans ces parties des cartilages, & d'autres y ont de véritables oſſelets, dont la ſuperficie & les côtés ſont parſemés de vaiſſeaux ſanguins. J'ai fait il y a fort long-temps, dit le même SWAMMERDAM, cette découverte dans l'Eſturgeon, le Cabéliau & pluſieurs autres poiſſons, en injectant de la cire dans leurs vaiſſeaux ſanguins. J'ai vu par ce ſecours, & j'ai vu avec étonnement, la ſtructure & le méchaniſme de ces parties, que je décrirai quelque jour, pourvu que je retrouve l'occaſion de les obſerver encore une fois. J'en conſerve quelques-unes, injectées de cire qui ſont de différentes couleurs.

Dans la région du corps de la *Seche*, à laquelle je donne le nom de *thorax*, il ſe trouve un corps protubérant, que les Auteurs ont appellé *mutis*, & ſur lequel eſt toujours poſé un conduit ouvert, qui flotte dans le corps de l'animal, librement & ſans aucune adhérence : ce conduit eſt l'inteſtin *rectum*. L'on voit à ſon extrémité une ouverture, par laquelle ſort la liqueur noire de la *Seche*. Le réſervoir de cette liqueur noire eſt un ſac ſitué au fond

de l'abdomen *, & qui paroît au travers : vers la partie inférieure du *rectum* il y a deux autres petits tuyaux ouverts & courts, qui versent la matiere séminale, dont les vaisseaux sont cachés sous une membrane qui fait un renflement dans l'abdomen, au-dessous de ces tuyaux : plus bas est l'estomac, & au-dessous de l'estomac encore un autre corps, qui fait partie des organes de la génération.

De même que l'extrémité de l'intestin *rectum* flotte dans le côté droit du corps, on voit flotter aussi dans le côté gauche de l'abdomen le vaisseau déférent, par où la matiere séminale du testicule passe dans le sac excrétoire commun d'où elle se répand ensuite dans l'eau. Le testicule est placé avec son vaisseau déférent dans le côté gauche, au-dessous des ouies, où on l'entrevoit un peu.

Avant de décrire dans un plus grand détail les parties dont on vient de faire l'énumération, SWAMMERDAM indique encore celles que présente la tête, quand la *Seche* est renversée sur le dos. Le bec ou la bouche, ou levre musculeuse qui environne le bec, sont représentés dans la figure très-exactement, tels qu'ils sont dans l'animal, mais un peu plus petits. Pour ne pas trop aggrandir la figure, il a retranché les jambes & les bras, & n'en a donné que les troncs, qui suffisent pour faire voir leur position naturelle. Il a eu soin de représenter sur les deux jambes extérieures l'ordre dans lequel paroissent les suçoirs, quand leurs muscles sont contractés. On peut, dit-il, à la volonté, les mettre dans cet état de contraction, en jettant dans l'eau bouillante un morceau de la jambe qu'on a coupé, avec les suçoirs qui y tiennent, & les tirant un moment après : par ce moyen leurs muscles se contractent sur le champ, quoique l'animal soit mort. On voit à la Planche XXXV. *fig.* 11. les muscles & les suçoirs sur l'extrémité de l'un des bras, dépouillée de sa peau extérieure, afin qu'on voie bien distinctement l'arrangement de ces suçoirs, & comment ils sont attachés à leurs muscles. On y voit aussi que les suçoirs & les muscles du milieu de cette espece de main sont plus gros que ceux des extrémités. On voit par la coupe de l'une des deux grosses jambes, situées immédiatement au-dessus des yeux, quelle est leur structure interne. Elles sont fibreuses & musculeuses à leur circonférence : le dedans est plus spongieux. Il a remarqué au centre un point noir, qui lui a paru être un vaisseau sanguin.

Quand on veut observer les visceres de la *Seche*, continue SWAMMERDAM, il faut d'abord enlever le sac excrétoire commun & les muscles moteurs des deux corps concaves qui tiennent à ce sac : ensuite il faut ouvrir adroitement la partie que je nomme *thorax*, & en séparer la peau membraneuse : alors on découvre une partie molle & spongieuse, semblable à un foie, & que les Auteurs ont nommée *mutis*. Je l'ai trouvée divisée en deux parties très-distinctes : sa région supérieure est fort épaisse, & en s'y prenant adroitement, on y distingue aisément deux lobes ; mais si on déchire la tunique dont elle est revêtue, il arrive souvent que sa substance s'écoule, car elle est très-molle & très-semblable à du foie qu'on a broyé, pour en exprimer le parenchyme. Ce corps est très-large & très-spongieux dans son milieu ; mais à son extrémité inférieure il se termine de chaque côté par une appendice un peu obtuse, qui s'étend jusques dans l'abdomen. Le commencement de ce corps porte en partie sur

* Les Traducteurs de SWAMMERDAM observent ici que M. NÉEDHAM place le réservoir de l'encre beaucoup plus haut dans le Calmar, & il semble avoir pris l'intestin *rectum* pour ce réservoir ; ce qui pourroit avoir donné lieu à cette méprise, c'est que le *rectum* donne issue à la liqueur noire, ainsi qu'aux excrémens.

l'œſophage & ſur les glandes ſalivaires ; car l'œſophage poſé ſur ces glandes paſſe toujours ſous le *mutis*, pour arriver à l'eſtomac. Sous l'œſophage on voit la grande artere, qui monte de l'abdomen, où le cœur de la *Seche* eſt ſitué, & jette dans le *mutis* deux gros rameaux, leſquels y deſcendent, comme s'ils venoient du *thorax*. La plus grande partie de ce corps, des deux côtés de l'œſophage & de la grande artere, eſt appuyée ſur l'os de la *Seche*, & n'en eſt ſéparée que par une membrane fibreuſe.

Si l'on ouvre la membrane propre de ce corps, & qu'on la renverſe un peu, on apperçoit le cours des vaiſſeaux ſanguins, qui ſe diſtribuent au dedans ; mais le parenchyme qui ſe répand alors de toutes parts en dérobe la vue : il faut donc ſéparer ce parenchyme d'avec les vaiſſeaux ſanguins, à l'aide d'une ſpatule, & les laver avec beaucoup d'eau, par ce moyen on les diſcerne très-bien, & l'on reconnoît auſſi que le parenchyme du *mutis* eſt une eſpece de pouſſiere très-peu adhérente aux vaiſſeaux ſanguins ; mais il faut un excellent microſcope pour diſcerner les petits grains qui compoſent cette pouſſiere : ſa couleur eſt entre le jaune & le rouge, tirant un peu ſur le roux. J'ignore quel eſt l'uſage de cette ſubſtance : elle eſt toujours renfermée dans une membrane particuliere & diviſée en deux corps bien diſtincts, & elle ne reſſemble nullement à un foie. Je ne prétens pas pour cela décider qu'elle n'en tienne pas lieu ; car je ſais que dans les divers animaux, les parties analogues ſe trouvent conformées avec beaucoup de variété, comme on le voit par les organes de la génération de celui-ci, que je décrirai bientôt.

L'œſophage paſſe, comme je l'ai dit, ſous le *mutis*, & commence où finit le goſier. J'entends par le goſier la partie muſculeuſe de cette peau froncée, qui s'étend depuis le bec ou la bouche juſqu'à la naiſſance de l'œſophage ou conduit qui va de la bouche à l'eſtomac. Ce conduit paſſe ſous le cerveau, puis ſe plongeant dans le *thorax*, il ſe poſe mollement ſur les deux glandes ſalivaires, que j'ai déjà indiquées, & s'avançant directement vers l'abdomen, il débouche dans l'eſtomac, qui eſt un ſac globuleux, un peu renfoncé dans ſon milieu, & ſur lequel ſe diſtribuent des vaiſſeaux ſanguins, qu'on voit bien clairement, lorſqu'on injecte dans les arteres quelque liqueur colorée. Ce ſac eſt compoſé de trois tuniques, dont l'extérieure eſt membraneuſe, & celle du milieu muſculeuſe. La troiſieme ou l'intérieure ſe ſépare aiſément de la ſeconde, & on peut la tirer de l'eſtomac avec les alimens qu'elle contient.

La *Seche*, ſelon SWAMMERDAM, ſe nourrit de Squilles boſſues ; car j'ai reconnu, dit-il, très-diſtinctement les yeux, les jambes, la queue & quelques anneaux du corps de ces inſectes, parmi le reſte d'alimens que je lui ai trouvés dans l'eſtomac. J'y ai vu auſſi des arêtes de quelques petits poiſſons.

L'eſtomac eſt ſuivi de l'inteſtin *rectum ;* car ce poiſſon n'a aucun autre boyau : l'aliment paſſe donc immédiatement de l'eſtomac dans les veines, pour être porté au cœur & ſervir à la nutrition, en ſe diſtribuant de-là dans toutes les parties du corps.

Sous l'inteſtin *rectum* on voit une appendice de l'eſtomac, roulée en ſpirale & qui s'ouvre dans l'eſtomac par un orifice particulier. En diſſéquant ce corps il m'a paru que c'étoit une eſpece de pancréas : je ne prétends cependant pas l'affirmer ; mais mon opinion eſt fondée ſur ce que dans beaucoup de poiſſons le pancréas eſt à-peu-près de même ſtructure, ſans qu'il ſoit néanmoins contourné comme celui-ci. Cela ſe voit par les figures du pancréas de différentes eſpeces de poiſſons que j'ai deſſinées d'après

nature, & que j'ai insérées dans un petit Traité, que COMMELINUS a publié sous le titre de *Collegium Amstelodamense*. D'ailleurs ce corps est lisse & glissant à l'intérieur, & il est plein d'une matiere semblable au suc pancréatique des autres poissons.

Le sac blanc qui contient la liqueur noire de la *Seche*, continue l'Observateur, est situé pour la plus grande partie dans le côté gauche de l'abdomen, & jette un petit tuyau qui aboutit à l'extrémité supérieure du *rectum*, de maniere que les excrémens & la liqueur noire sortent par un seul & même orifice. Ce sac est en partie membraneux & musculeux. Des vaisseaux sanguins rempent sur sa surface, & j'ai trouvé dans sa cavité une petite masse glanduleuse, qui produit peut-être la liqueur noire; mais j'ai négligé de m'assurer de ce fait, m'étant lassé de laver cette masse, que la liqueur noire inondoit sans cesse.

C'est pourquoi lorsqu'on veut disséquer une *Seche*, il faut sur-tout prendre garde de ne point offenser cette partie; car si la liqueur noire vient à se répandre, elle obscurcit tout le reste, & on ne peut plus rien discerner: l'intensité de sa couleur est telle, qu'il ne faut que ce qui est contenu dans un seul sac, pour teindre en noir plusieurs seaux d'eau. Les observations que j'ai faites, dit SWAMMERDAM, ne m'ont point indiqué l'usage de cette liqueur: je ne suis pas même assuré que la *Seche* la répande pour se dérober aux yeux des poissons voraces, quand elle s'en voit poursuivie. La quantité en étoit beaucoup plus grande dans les *Seches* qu'on avoit trouvées mortes sur le rivage, que dans celles qui m'avoient été apportées vivantes. Cette liqueur est insipide, & je ne comprends pas comment ce corps, destitué de saveur, étant cuit avec la *Seche*, peut lui donner du goût, comme l'assurent ceux qui se nourrissent de ce poisson: au reste on le mange aussi desséché simplement à l'air.

Si l'on recueille cette liqueur dans un vase de verre, au sortir du sac qui la contient, elle se coagule & se durcit dans l'espace de quelques jours, puis se gerse & se divise en plusieurs fragmens, qui broyés sur une pierre, donnent une très-belle couleur noire Je suis même convaincu que les Indiens ne composent leur encre qu'avec cette liqueur de la *Seche*. Les taches qu'elle fait lorsqu'elle est encore fluide sont ineffaçables. J'en ai fait l'épreuve sur une étoffe légere, sur laquelle l'eau forte avoit fait une tache jaune.

Entre les sinuosités du pancréas vers l'estomac se trouve un corps glanduleux, qui s'étend jusqu'à l'œsophage: j'ignore aussi ce que c'est que ce corps, mais je crois qu'il appartient aux organes de la génération, dont je parlerai, après que j'aurai décrit le cœur, le cerveau & les nerfs: ensuite je dirai un mot de l'os de la *Seche*.

Le cœur n'est pas situé dans le *thorax*, comme celui de la plûpart des animaux, mais dans l'abdomen: sa forme est oblongue & triangulaire, & sa couleur ressemble à celle d'un muscle, dont on auroit exprimé presque tout le sang. Sa surface extérieure est assez lisse: l'intérieure est médiocrement fournie de fibres, & l'on y voit de petites cavités & des colonnes fibreuses proéminentes. Je n'y ai apperçu qu'un seul ventricule.

L'oreillette du cœur de la *Seche* est double, ce qui semble une suite nécessaire de la position des ouies, qui sont situées aux deux côtés du corps & fort loin l'une de l'autre. On voit dans la Planche XXXVI. *fig.* 1. des *Collections Académiques*, *Tome V.* ces deux oreillettes coupées à la naissance du vaisseau sanguin des ouies. Leur texture est membraneuse, & leur figure telle que SWAMMERDAM la représente, lorsqu'elles sont soufflées. Je n'en puis rien dire de plus, ajoute-t-il; car

lorſque le haſard me les fit découvrir, je négligeai de les examiner autant qu'il l'auroit fallu, & je ne l'ai pu depuis, faute de ſujets.

Au reſte c'eſt une ſingularité très-remarquable dans la *Seche*, que le cœur n'ayant qu'un ventricule, ait cependant deux oreillettes. Quant au ſang de ce poiſſon, il eſt blanc, mais je ne l'ai pas examiné, quoique j'euſſe deſſein d'en recueillir dans un tube de verre, pour l'obſerver au microſcope, & le comparer au ſang rouge des grands animaux.

La grande artere eſt conſtruite à ſon origine, comme dans les autres poiſſons, mais elle s'amincit peu-à-peu en s'éloignant du cœur, & jette deux groſſes branches qui envoyent dans le *mutis* deux de leurs ramifications, tandis que les autres ſe diſtribuent aux parties muſculeuſes du reſte du corps: on voit très-bien, à travers la peau, quelques-unes de ces ramifications y ſerpenter ſous les deux muſcles, qui font mouvoir les deux corps ovales & concaves du ſac excrétoire commun; elles vont de-là aux ouies & à diverſes autres parties du corps: la grande artere redevient enſuite un tronc ſimple qui s'avance juſqu'à la baſe du cerveau, & s'y diviſe en pluſieurs rameaux, dont les uns percent les enveloppes cartilagineuſes du cerveau, qui font l'office de crâne, & les autres ſe diſtribuent aux jambes & à tout le reſte du corps; mais je ne ſais point s'il y a une premiere & une ſeconde artere, comme dans les autres poiſſons: je n'ai pas ſuivi non plus le cours des veines; enfin j'ignore ſi les deux vaiſſeaux qui ſortent de la partie inférieure du cœur, & que j'ai tirés d'après le naturel, ſont de véritables veines, comme ils me l'ont paru: on pourroit aiſément éclaircir tous ces points en diſſéquant une *Seche* dans cette vue.

Le cerveau de la *Seche*, ajoute SWAMMERDAM, eſt fort petit, & eſt diviſé en deux lobes, dont l'un à droite & l'autre à gauche: pour le découvrir il faut que la *Seche* ſoit poſée ſur ſon ventre, & après qu'on lui a ouvert la tête, on fend les cartilages qui renferment le cerveau; on doit ſe ſervir pour cela d'un ſcalpel très-aiguiſé, afin de ne point offenſer les nerfs. La partie poſtérieure du cerveau eſt preſque entierement plongée dans de la graiſſe: il eſt difficile d'enlever toute cette graiſſe ſans bleſſer le cerveau, dont la texture eſt très-délicate. Les nerfs optiques ſont de même enveloppés de graiſſe à leur naiſſance; mais ayant percé les cartilages du cerveau, ils ſe dilatent & forment chacun un ganglion très-ſenſible partagé en deux tubercules, d'où partent une multitude de nerfs qui vont aux yeux, comme j'ai tâché de le repréſenter d'un côté: ces nerfs avant que de s'inſérer dans la tunique choroïde de l'œil, qui eſt peinte de très-belles couleurs, ſont traverſés par un vaiſſeau ſanguin fort apparent, & cette tunique choroïde eſt comme revêtue & fortifiée par un grand nombre de petites fibres, qui ſemblent même la conſtituer en partie, & qui embraſſent le globe de l'œil de tous les côtés: mais vers la région antérieure de l'œil, où paroît l'iris dans les autres animaux, la tunique, dont je parle, fait un renflement globuleux, ſur lequel s'éleve encore la lentille cryſtalline.

L'opercule de la pupille, dit l'Obſervateur, eſt une continuation de la choroïde; j'en donne la figure à part. Le côté qui a été ſéparé de l'œil eſt d'un verd foncé qui s'affoiblit peu-à-peu: ſon tiſſu eſt parſemé de vaiſſeaux très-fins. Le côté oppoſé, qui flotte librement dans l'humeur aqueuſe, & qui eſt poſé ſur la lentille cryſtalline, eſt d'un blanc argenté: il a des ſtries ou fibres très-déliées, qui paroiſſent ſe prolonger, non-ſeulement juſqu'aux filamens de l'iris, mais juſqu'à ceux de la choroïde. L'endroit de cette opercule, qui

qui couvre la partie ſupérieure de la lentille cryſtalline, eſt d'un noir très-foncé.

J'ai trouvé, dit SWAMMERDAM, très-peu d'humeur aqueuſe dans cet œil : la lentille cryſtalline, au contraire, étoit aſſez groſſe & aſſez compacte : j'ai remarqué que ſa tunique eſt fort épaiſſe, & que le ligament ciliaire ſerre tellement cette lentille, qu'il s'y enfonce beaucoup, & la diviſe comme en deux parties, ce qui ſe voit aiſément du côté antérieur : mais ſi l'on fait cuire l'œil avec le ligament ciliaire & la tunique de la lentille cryſtalline, ces deux ſegmens ſe ſéparent, & cette lentille coagulée paroît préciſément comme un globe renfermé dans un demi-globe.

L'humeur vîtrée n'a que très-peu ou point du tout de conſiſtance, & tient plutôt de l'humeur aqueuſe que de l'humeur vîtrée : je n'ai pas bien diſcerné la rétine, continue l'Obſervateur, parceque la matiere noire de l'uvée, s'étant détachée, obſcurciſſoit tous ces objets ; ainſi je ne pus, faute de ſujets, ſuivre plus loin la diſſection de l'œil : je reviens donc au cerveau & aux nerfs qu'il produit.

La région antérieure du cerveau produit trois paires de nerfs, leſquels ayant percé les cartilages du cerveau ſe rendent aux muſcles de la tête, du bec, des pieds, & des parties adjacentes ; de ces trois paires de nerfs, celle du milieu forme un ganglion, d'où, comme d'un centre, naiſſent pluſieurs nerfs.

Pour donner une idée plus nette de la poſition de toutes ces parties, j'indique les cartilages qui renferment le cerveau, & ceux qui ſervent de point d'appui aux jambes, environnent la tête & le bec. La partie poſtérieure du cerveau jette deux gros nerfs, leſquels percent le thorax, paſſent ſous les muſcles qui meuvent les deux corps concaves du ſac excrétoire commun, & forment chacun un ganglion très-apparent, d'où ſortent encore des nerfs : j'en ai compté plus de vingt de chaque côté ; ces nerfs ſe diſtribuent dans la région des ouies, & l'on en voit quelques-uns à travers la peau de chaque côté des deux corps concaves de l'excrétoire commun.

On peut diſtinguer dans l'appareil de la génération de la *Seche mâle* trois ſortes d'organes, ſavoir un teſticule, dont deux parties glanduleuſes, entre leſquelles eſt ſitué un autre corps glanduleux, diviſé en pluſieurs petits lobes ; enfin un corps glanduleux & ſpongieux fait en forme de cœur, & ſur lequel porte le réſervoir de l'encre.

La partie que je nomme *teſticule*, à cauſe de ſa forme extérieure, ſe termine par un conduit ouvert, qui flotte librement dans l'abdomen comme l'inteſtin *rectum* ; ce conduit eſt proprement un vaiſſeau déférent, car il ſert à l'émiſſion de la ſemence contenue dans le teſticule : j'ai vu ſortir de la cavité de ce tuyau quelques petites fibres blanchâtres & molles ; mais je ne ſai pas ſi cela étoit naturel ou accidentel, car je n'ai jamais obſervé de *Seche* vivante. Le teſticule eſt ovale & un peu aigu par le bas : dans ſon milieu on trouve quelque choſe de fort analogue aux proſtates des Quadrupedes, & même de l'homme ; c'eſt un tuyau creux qui fait beaucoup de contours en ſe repliant ſur lui-même, après quoi il ſuit un cours plus droit : je n'en ai découvert ni l'origine ni l'extrémité ; ce conduit devient large, à meſure qu'il approche davantage du teſticule, ce qu'on voit aiſément en retournant le teſticule, & le dépouillant des membranes dont il eſt revêtu, leſquelles ſont en grand nombre : il m'a paru même que tout le teſticule pouvoit ſe développer ou ſe dévider, & qu'il n'étoit compoſé que d'un ſeul conduit étroit à ſa naiſſance, plus large dans ſon milieu, & qui ſe reſſerre enſuite & ſe termine par un petit vaiſ-

ſeau tortillé : toutes ces parties ſont d'une texture glanduleuſe.

Dans la partie la plus étroite du conduit que j'ai décrit, ajoute SWAMMERDAM, ſe trouve une matiere ſéminale blanche, & ſemblable à du lait caillé, qui s'échappe quand on déchire le tuyau : à l'endroit où il s'élargit, la ſubſtance qu'il renferme eſt plus tranſparente ; mais dans ſa plus grande capacité, il contient des milliers de tubes blanchâtres, flexibles & un peu recourbés, libres, & ſans aucune adhérence à leur extrémité poſtérieure ; mais qui du côté antérieur ſe terminent chacun par un filament très-fin, au moyen duquel ils s'entrelacent enſemble : ce fil peut s'étendre au double de la longueur du tube auquel il tient ; mais ſi on l'enleve en l'air avec le tube, il s'y endurcit comme le fil des Vers à ſoie, & il devient brillant comme un fil de verre.

Si l'on met ces tubes dans un vaſe plein d'eau, & qu'on les y laiſſe un peu de temps, on les y voit ſe mouvoir & s'entr'ouvrir par le bout poſtérieur, & quelquefois auſſi par l'extrémité oppoſée, & ils jettent au dehors la ſubſtance blanche qu'ils contiennent, laquelle ſort en ſerpentant, ſans que le tube s'affaiſſe ou ſe reſſerre, lorſque ſa cavité eſt vuide. Cette ſubſtance ſortie du tube paroît au microſcope comme un Ver de terre très-blanc, diviſé en pluſieurs anneaux d'une extrême petiteſſe. Si on la laiſſe dans l'eau, elle s'en imbibe & s'y gonfle de plus en plus, ce qui me fait préſumer que l'eau pourroit bien être la cauſe du mouvement qu'on remarque dans ces tubes, lorſqu'ils y ſont plongés.

Le teſticule, dit l'Obſervateur, & toutes les parties que je viens de décrire étant miſes dans l'eſprit de vin, y conſervent leur forme & ne s'entr'ouvrent point.

On apperçoit à travers la tunique du teſticule ces tubes, qui forment pluſieurs rangs : on les voit même ſe mouvoir, en ſe contournant en ſpirale, & jetter la matiere blanche qu'ils contiennent, ſans que le teſticule ſoit ouvert.

En examinant ces tubes au microſcope, on voit que leur extrémité poſtérieure eſt diaphane, comme ſi elle renfermoit une bulle d'air. Un peu plus haut ſe trouve l'eſpace qui contient la ſubſtance blanchâtre. L'Auteur repréſente cet eſpace bien plus court qu'il ne paroît au microſcope, afin de ne point trop agrandir la figure : plus en avant le tube redevient tranſparent : enfin ſon extrémité antérieure ſe contourne & produit le filament qui ſe durcit à l'air, comme le fil du Ver à ſoie.

Mais je ne puis dire, continue SWAMMERDAM, ſi ce filament eſt encore un tuyau creux, ni ſi la ſemence ſe forme dans les tubes, comme dans des vaiſſeaux, d'où elle ſort enſuite, ou ſi ces vaiſſeaux ſortent du teſticule avec la ſemence, au moment de l'émiſſion. Je me borne donc à décrire ces parties, telles que je les ai vues, ſans vouloir expliquer leur action, que j'ignore abſolument.

Quant aux autres parties qui m'ont ſemblé être encore des dépendances de l'appareil de la génération, il ſe trouve deux glandes blanches fort diſtinctes, ſituées d'un & d'autre côté de l'abdomen, & attachées aux ouies, d'où je les ai ſéparées en les coupant. Sur chacune de ces particules eſt placé un autre corps glanduleux, qui y tient par le moyen d'un tube auſſi glanduleux. Ces corps ont un orifice aſſez large, & leur fond eſt criblé de petits trous, par où diſtille la matiere ſéminale qu'ils contiennent, & celle qui vient des glandes inférieures. Cette matiere paſſe des corps glanduleux dans la cavité du ſac indiqué, & elle ſort par les deux conduits qui ſe voyent aux deux côtés de l'inteſtin *rectum* : on peut même l'en exprimer, en preſſant

ces conduits: au reste je ne puis dire ce que c'est que ces glandes surmontées d'autres corps glanduleux, ni décider si le nom de prostates leur convient.

L'intervalle qui les sépare est encore occupé par un corps glanduleux, divisé en plusieurs lobes réunis entre eux par des membranes déliées: ces lobes sont encore découpés en plusieurs ramifications, toutes parsemées de glandes molles, & comme membraneuses. Il découle aussi une autre espece de liqueur séminale de ce corps. Ses lobes & leurs glandes sont en partie blanchâtres, & en partie d'une couleur plus grise; enfin le corps glanduleux m'a paru avoir communication avec les glandes dont je viens de parler; mais je n'en suis pas sûr: il faudroit avoir plusieurs sujets & pouvoir suivre ces observations, pour établir quelque chose de certain sur tous ces points. Il seroit nécessaire aussi de disséquer ce poisson dans la saison où la semence n'est pas encore produite.

Enfin le troisieme organe que je mets au rang des parties de la génération, occupe la région inférieure de l'abdomen, & sert de base & de support au réservoir de l'encre. Sa substance est glanduleuse & spongieuse, & il contient une matiere séminale blanche, qu'on en fait sortir quand on le comprime. Sa partie supérieure a une petite échancrure, & la partie opposée se termine par une pointe fourchue, de sorte qu'il ressemble assez à un cœur. Je ne puis représenter l'issue par où s'échappe la liqueur qu'il contient; car je l'ai déchirée en arrachant ce corps de la place qu'il occupe dans l'animal.

Je ne puis donner, continue Swammerdam, une description exacte des parties de la génération de la *Seche* femelle; car les deux individus qui m'ont servi de sujets étoient mâles, & je n'ai pu m'en procurer d'autres. J'ajouterai seulement ici une figure des organes féminins de la *Seche*, que j'ai dessinée il y a plusieurs années, & qui servira toujours à en donner une idée, en attendant que j'aie occasion de les observer de nouveau.

A l'intestin *rectum* adhere un conduit, qui est l'issue de la liqueur noire, dont le réservoir est posé sur l'ovaire. De l'autre côté du *rectum* est le conduit par où sortent les œufs. Je représente trois de ces œufs à la Planche XXXVI. *fig.* 9. *lettre F.* mais une fois plus petits qu'ils ne sont naturellement. Sur l'ovaire & sur la vésicule de l'encre se trouvent deux corps glanduleux, mais je ne puis dire ce que c'est; car lorsque je dessinai ces parties, je me contentois de joindre à mes figures une simple explication. Sur ces deux corps ou entre leurs appendices est placée une particule ovale, qui contient une liqueur rougeâtre. Aux deux côtés de tout cet appareil on voit les ouies dans leur position naturelle, avec leurs vaisseaux & leurs lames.

Je finirai, ajoute Swammerdam, ce petit Traité par la description de l'os de la *Seche*. Pour voir cet os, qui est unique dans tout le corps de l'animal, & que la chair recouvre comme ceux de l'homme & de la plûpart des animaux, il faut ouvrir la peau sur le dos, puis séparer les membranes & les tégumens de l'eau; ce qui est fort aisé.

Lorsque cet os vient d'être tiré du corps de l'animal, il est dans un état moyen entre la sécheresse & l'humidité; cependant il surnage dès lors si on le jette dans l'eau, & c'est sans doute ce qui lui a fait donner le nom d'*écume de mer*: aussi voyons-nous ces os flotter en été le long des côtes de la Hollande & arriver sur les rivages en plus ou moins grande quantité, suivant qu'il meurt plus ou moins de *Seches*. Les Pêcheurs les recueillent & les vendent pour divers usages. Cette seule partie de la *Seche* fourniroit la matiere d'un long Traité; mais je me

bornerai, dit l'Obſervateur, à la décrire en peu de mots, & à expliquer pourquoi elle flotte ſur l'eau.

Si on lime la croûte d'un de ces os à quelques travers de doigt de ſon extrémité antérieure, & qu'on le caſſe enſuite en cet endroit, on voit qu'il eſt compoſé de pluſieurs lames, dont celles du deſſus ſont beaucoup plus courbes & plus longues que les lames inférieures, voiſines de la croûte de l'os : ces dernieres ſont auſſi plus éloignées les unes des autres, ſans doute parceque recevant en plus grande abondance les ſucs nourriciers dans le temps où la petite *Seche* commence à prendre de l'accroiſſement, elles ſe développent & s'écartent plus que les lames ſupérieures.

Dans les intervalles qui les ſéparent il y a des filamens ou colonnes verticales, qui vont d'une lame à l'autre, les ſoutiennent & les empêchent de ſe joindre : c'eſt ce qui fait que cette ſubſtance ſurnage néceſſairement à la ſurface de l'eau.

Pour examiner ceci au microſcope, il faut enlever deux lames des moins ſerrées, & les ſéparer du reſte de l'os, en briſant avec la pointe d'une épingle fine les colonnes qui les attachent à la lame ſuivante, ce qui ſe fait aiſément ; car ces colonnes ſont fort délicates. On voit alors très-diſtinctement à l'aide du microſcope l'arrangement des colonnes entre la lame ſupérieure & la lame inférieure. On reconnoît auſſi que ces colonnes ſont des faiſceaux de fibres très-déliées & compoſées de globules. On apperçoit encore de petites fibres tranſverſales, qui ſoutiennent ces colonnes & les attachent enſemble. Enfin on voit que ces colonnes s'enfoncent plus ou moins entre les deux lames, & que leur figure varie beaucoup.

Mais pour voir encore plus diſtinctement la ſtructure interne de cet os, il faut coller à quelque choſe la partie qu'on a enlevée, comme je viens de le dire, & la laiſſer ainſi deſſécher, puis tacher de ſéparer la lame ſupérieure, ſans offenſer les colonnes qui la ſoutiennent, ce qui m'a très-bien réuſſi, dit SWAMMERDAM. On reconnoît alors que ces colonnes ſont comme autant de tuyaux creux, qui naturellement contiennent de l'air, ce qui contribue à faire ſurnager cet os.

Quelques-unes de ces colonnes ſont cylindriques ; d'autres ſont de forme irréguliere : il y en a un grand nombre qui reſſemblent à des morceaux de papier pliés en différens ſens : enfin leur ſtructure approche beaucoup de celle des cornets du nez des Chiens de chaſſe & des Chevaux ; car le cartilage qui conſtitue l'organe de l'odorat dans ces animaux eſt roulé & replié à-peu-près comme les colonnes dont je parle : au reſte le microſcope ne découvre la forme de ces colonnes que quand on a enlevé l'une des lames auxquelles elles aboutiſſent : autrement elles paroiſſent toutes cylindriques, parcequ'elles ſont tranſparentes & que c'eſt un effet du microſcope de faire paroître ronds tous les corps creux & diaphanes.

La ſubſtance qui conſtitue la croûte des lames & des colonnes de cet os, eſt comme un ſel alcalin, & fait une violente efferveſcence, quand on la mêle avec des acides. Si l'on dépouille cette croûte des membranes dont elle eſt revêtue, on reconnoît qu'elle eſt de même matiere que les lames & les colonnes ; ainſi cet os alcalin & pierreux qui occupe le dos de la *Seche* ſemble tirer ſon origine de membranes durcies. Cela paroît encore plus évidemment, quand on conſidere attentivement au microſcope la partie de l'os qui eſt logée dans la queue de la *Seche*, & les membranes qui la revêtent ; car on trouve qu'elles ont la même texture que les lames & les colonnes de l'os. Il eſt vrai qu'il eſt difficile d'enlever ces membranes, parcequ'elles adherent fortement à la croû-

te de l'os ; mais lorsqu'on parvient à les détacher, on voit que l'os de la *Seche* se termine par une queue d'autant plus longue & plus aigue, que l'animal est plus âgé, parceque dans les jeunes sujets, les membranes ne sont pas encore durcies. Toutes ces observations nous découvrent donc une parfaite analogie entre l'os de la *Seche* & ceux de l'Homme & des Quadrupedes, & il paroît certain qu'il se forme de la même maniere. On voit même très-clairement des vaisseaux sanguins qui pénetrent dans cet os & qui se distribuent à sa surface.

Usage de la Seche en aliment & en Médecine.

Comme la faim & la gourmandise font trouver tout bon, disent les Auteurs de la *Suite de la Matiere Médicale*, la *Seche* entre dans les alimens, malgré son horrible laideur ; mais quoiqu'elle se nourrisse de petits poissons, même excellens, tels que les Sardines, elle n'en est pas meilleure pour cela ; car sa chair est fort dure, coriace, d'assez mauvais goût & fort difficile à digérer : elle l'est même plus que celle du Calmar, & contient à-peu-près la même quantité de sel & d'huile, un peu moins de phlegme & plus de parties terreuses. La *Seche* est estimée meilleure bouillie que rôtie, sur-tout si elle est pleine, comme en Janvier, Février & Mars. On n'en mange point à Paris ; mais c'est un poisson fort commun à Lyon, à Bordeaux, à Nantes & en plusieurs autres Villes du Royaume, où il se sert sur les tables. Pour cela on le fait bouillir dans l'eau ; puis on le coupe par morceaux, pour l'apprêter avec du beurre, de l'Oignon, des Ciboules, du Persil, un peu de Poivre, y ajoutant sur la fin quelques gouttes de vinaigre ; mais il faut avant tout qu'il ait été attendri dans de l'eau salée, mêlée de chaux vive & de cendres, moyennant quoi les bons estomacs peuvent s'en accommoder. A Lyon on le prépare avec de la cendre gravelée. Il nourrit beaucoup quand on le peut digérer ; mais comme l'a remarqué HIPPOCRATE, il resserre le ventre. Il produit un sang épais & grossier, qui appesantit la tête & qui charge les yeux. Le bouillon de ce poisson est néanmoins laxatif.

Les parties de la *Seche* usitées dans les boutiques, sont sa liqueur noire, ses œufs & ses écailles. La liqueur noire lâche le ventre, prise intérieurement. Les œufs détergent les reins & les ureteres, & provoquent les urines & les regles. L'écaille ou l'os de la *Seche* est particulierement d'usage. Il doit être choisi, pour être de bonne qualité, épais, blanc, léger & friable. On le regarde comme apéritif, détersif & dessicatif, comme propre, étant réduit en poudre, à exciter l'urine & à chasser les sables & les graviers. La dose en est depuis vingt grains jusqu'à un demi-gros dans un verre d'infusion de Turquette ou de Pariétaire, ou bien l'on mêle cette poudre dans les opiates diurétiques & antinéphrétiques. Quelques-uns recommandent l'os de la *Seche*, pour procurer les regles supprimées ou paresseuses ; mais comme l'on a des remedes plus efficaces contre ces maladies, celui-ci n'est pas fort usité. On l'employe aussi avec succès dans les gonorrhées & les fleurs blanches, pour arrêter l'écoulement. On en fait un bol avec le baume de Copahu, qui manque rarement son effet.

Quant à l'usage externe de l'os de la *Seche*, il entre dans presque tous les remedes dentifriques, c'est-à-dire qui sont propres à nettoyer les dents, & dans les collyres secs qu'on souffle dans les yeux, pour emporter & consumer les taies qui se forment sur la cornée.

Dans les Arts & Métiers, les Orfévres s'en servent pour faire des mou-

les de cuilliers, de fourchettes, de bagues & d'autres petits ouvrages; car sa partie spongieuse reçoit aisément l'empreinte des métaux qu'ils veulent fondre nettement. L'os de la *Seche* entre dans les pilules astringentes, & dans les dentifrices de la Pharmacopée de Paris.

Les Auteurs qui ont écrit sur la *Seche*, sont parmi les Anciens ARISTOTE & PLINE; & l'on peut encore sur ce poisson sans sang entre les Modernes consulter MATHIOLE sur DIOSCORIDE, *p.* 244. SALVIEN, *de Aquat. p.* 165. ALDROVANDE, *Exsang. p.* 44. JONSTON, *Exsang. p.* 7. BELON, *de Aquat. p.* 336. RONDELET, *L. XVII. c.* 1. *p.* 365. *Edit. Franç.* GESNER, *de Aquat. p.* 1024. CHARLETON, *Exercit. p.* 51. DALE, *Pharm. p.* 392. LÉMERY, M. LINNÆUS, *Fauna Suec. p.* 366. *n.* 1281. & les autres.

Petite SECHE, en Latin *Sepiola*, selon RONDELET, *L. XVII. p.* 375. *c.* 8. *Edit. Franç.* Ce poisson, dit-il, n'est de l'espece, ni des Seches, ni des Poulpes, ni des Calmars. Il est semblable à une Seche qui vient de naître, & n'excede jamais la longueur d'un pouce. Il a huit pieds & deux longues jambes. Il n'a point au dos un os, comme la Seche, ni de couteau, comme le Calmar. De chaque côté il a une espece de petite aile ronde & étroite, qui environne tout le ventre, comme dans les Seches: elle n'est point large & finit en angle aigu, comme dans les Calmars. Ce petit poisson est semé de points noirs au-dessus du corps. Par les yeux, la bouche, le conduit & les parties intérieures, il n'est pas différent de la Seche. Sa chair est plus molle & plus délicate que celle de la Seche & du Poulpe. On en pêche beaucoup au printemps avec les autres poissons. On n'en fait pas de cas, parcequ'il est fort petit. Les Anciens n'ont point fait mention de ce poisson.

SECOUASCOU, nom que LERIUS donne à des Cerfs de l'Amérique. Voyez CERF.

SED

SEDENETTE, ou MULAR, noms que RONDELET donne au Φυσητήρ d'ARISTOTE, qui est le *Physalus* des Latins, en François *Souffleur*, poisson cétacée. Voyez SOUFFLEUR.

SEF

SEFEF, nom qu'on donne en Afrique, disent LÉON l'Africain (*L. IX.*), & RUYSCH (*Quad. p.* 91.) au *Dabuh* des Arabes, qui est une espece de Loup. Voyez DABUH.

SEFFER, ou NEGRE, poisson Royal du Cap de Corse, à la côte d'Or, que les Anglois regardent comme un des meilleurs & des plus délicats de la côte; mais il faut qu'il soit pris dans la saison qui lui convient. Sa pleine longueur est d'environ cinq pieds. Quelquefois on en découvre des troupes nombreuses le long du rivage. Plusieurs Écrivains le nomment *Seffer*, & d'autres *Negre*, parcequ'il a la peau noire. Sa retraite ordinaire est entre les rochers; mais dans de certains temps il se tient sur les basses & si près de la terre, que les Negres le percent à coups de dards, dans leurs pêches aux flambeaux. Ce poisson, selon BOSMAN (*Hist. Gén. des Voyages, L. IX.*), est extrêmement gras dans la saison qui lui convient, & il a le goût de l'Anguille. On le coupe par tranches, qu'on fait sécher comme le Saumon.

SEG

SEGA, Serpent d'Afrique, qui a le corps long & délié. Il aime à se reposer à l'ombre du Lentisque, attiré peut-être par l'odeur agréable de cet arbre. On trouve ce Serpent mâle & femelle figuré chez SEBA, *Thes. II. Tab.* 5. *n.* 3. *&* 5.

SEI

SEIDA, animal sauvage à quatre pieds, qui naît en Afrique, & qui est haut d'environ une demi-coudée. Il a le museau d'un Liévre, les mous-

taches d'un Tigre, les oreilles d'un homme. Il eſt tout couvert de longs piquans, ronds, blancs & noirs, qui lui ſervent de défenſes contre les animaux qui l'attaquent. Il ne boit point, & mange de toutes ſortes de choſes.

SEINCOS, petite bête à quatre pieds, eſpece de petit Crocodile terreſtre, de la groſſeur d'une Salamandre ou d'un Lézard verd. Cet animal a la queue ronde & écaillée, & ſe nourrit de fleurs odoriférantes. Les petits ſortent de la coquille où la mere a pondu les œufs. C'eſt le même animal que le Scinque ou *Scincus* des Naturaliſtes. Voyez SCINQUE.

SEL

* SÉLEUCIDES, oiſeaux de Séleucie, que les habitans du Mont Caſſien, dit la Fable, demanderent à JUPITER, pour détruire les Sauterelles qui ravageoint leurs campagnes. PLINE (*de Av. p.* 152.) fait mention de la prétendue voracité de ces oiſeaux fabuleux.

SELLÉS, ou POISSONS SELLÉS: Ce ſont, dit RUYSCH (*Collect. Piſc. Amb. p.* 23. *Tab.* 12. *n.* 12. & 13.), deux ſortes de poiſſons des Indes, ainſi nommés parcequ'ils ont une eſpece de ſelle ſur le dos. Ils ont l'un & l'autre un muſeau fait comme le bec d'un Perroquet, & proche de l'anus une peau dure, qui a la figure d'une cuiraſſe : elle eſt fort mince par ſes bords, & elle leur ſert d'aiguillons & de nageoires. Elle eſt tranchante, & ils s'en ſervent comme d'un couteau, pour déchirer les poiſſons qu'ils rencontrent. Ils ſe reſſemblent aſſez tous les deux pour la figure. Il y a quelque différence dans la couleur, mais elle n'eſt pas grande.

SELOT, Coquillage operculé, du genre de la Nérite, qui ſe trouve ſur la côte du Sénégal, ainſi nommé par M. ADANSON, qui l'a fait figurer à la Planche XIII. *n.* 3. de l'*Hiſtoire des Coquillages du Sénégal.* La coquille du *Selot* a tout-à-fait la forme de celle du Lagar, autre Coquillage du même genre & du même pays ; mais elle n'a que neuf lignes de longueur. Elle eſt beaucoup moins épaiſſe, & relevée de quinze groſſes canelures, qui tournent ſur la premiere ſpire.

La levre droite de l'ouverture n'a que dix dents, & la levre gauche eſt liſſe ſur ſa ſurface, & bordée de trois groſſes dents échancrées & comme partagées en deux à leur extrémité.

Trois couleurs différentes, le rouge, le noir & le blanchâtre, ſont également répandues ſur toute ſa ſurface extérieure, où elles s'étendent par marbrures ondées.

Ce Coquillage eſt le même que la *Nerita cujus veſtem formant frequentes & ſpiſſi funiculi flavidi, ex colore purpureo adjecto magis viſibiles, & maculis atris notabiles*, dont parlent BONANNI, *Recreat. p.* 141. *claſſ.* 3. *n.* 217. & le *Muſæum* du Pere KIRKER, *p.* 462. *n.* 217.

La *Nérite* canelée & jolie par ſa couleur, mêlée de blanc, de couleur de roſe, & de noir, de M. D'ARGENVILLE.

La *Nerita ſtriata* de LANGIUS, *Meth. p.* 53.

Et le *Platyſtoma ore ſimplici, ſulcatum, & punctuatum maculis atris, ſuper funiculis flavidis ex colore purpureo*, de M. KLEIN, *Tent. p.* 14. *ſp.* 1. *n.* 3. *lettre A.*

SEM

SEMENDA, oiſeau des Indes, dit RUYSCH (*de Avib. p.* 152.), dont on dit beaucoup de choſes, qui ne ſont pas vraiſemblables. ALDROVANDE (*Ornith. L. XII. c.* 28.) rapporte qu'il a vu la tête d'un de ces oiſeaux dans le Cabinet du Duc de Florence. Elle étoit groſſe : la partie de devant étoit blanche, & celle de derriere d'une couleur de pourpre obſcure : ſa figure étoit ovale. Le bec avoit une paume de long : il étoit très-pointu & creux en dedans, mais

ſans ces trous, qui ſervent, à ce qu'on dit fabuleuſement, au *Semenda*, pour chanter muſicalement.

SEN

SÉNATEUR, nom que FRÉDÉRIC MARTENS donne à un oiſeau de Spitzberg, nommé *Raths-Herr* en Allemand.

SENCLE & SANCLEZ, nom qu'on donne à Marſeille, dit RONDELET (*L. VII. c. 9. p.* 180. *Edit. Franç.*), à un petit poiſſon de mer, qu'on nomme *Melet* à Montpellier. Voyez MELET.

SENEMBI, nom que RAY, SLOANE, MARC GRAVE & SEBA donnent à une eſpece de Lézard, nommé auſſi *Leguana*, *Yvana*, *Iguana* ou *Leguan*. Voyez IGUANA.

SEBA parle en ces termes d'un *Senembi* ou *Iguana*, Lézard amphibie d'Amboine. Ce Lézard, dit-il, eſt fort au-deſſus de tous les autres quelconques que produit l'Amérique, par la beauté incomparable de ſes couleurs & de ſon tacheté. Quoiqu'il differe peu pour la figure de celui qui eſt repréſenté dans la Planche XCVII. *n.* 5. il le ſurpaſſe néanmoins à tous ces égards, de même que par rapport à la grandeur. Les écailles dont il eſt couvert ſur le dos ſont minces, petites, bai-brunes & tirant ſur le pourpre, blanchâtres vers la baſe, & par-tout mouchetées de taches d'un brun obſcur. Son grand goître pendant, jaunâtre, hériſſé de dents ſur la mâchoire, plié en divers plis & finiſſant en pointe, reſſemble à celui du Lézard peint au *n.* 1. *Tab.* 97. Du dos pointu & effilé de ce Lézard ſort un rang de grandes pointes ou dents jaunâtres, aigues, recourbées & faites comme des dents de ſcie. Le haut de ſon dos eſt couvert d'une peau marquetée de taches noirâtres. Son front eſt garni de grandes écailles d'un bleu pâle, relevées en forme de bouclier. Ses yeux ſont grands, pleins de feu, défendus par un bord relevé, arrondi, cartilagineux & demi-circulaire. Ses cuiſſes, ſes pattes & les doigts des pieds ſont munis d'écailles aſſez grandes, piquantes, d'un bleu pâle. Sa queue eſt principalement remarquable par ſa longueur & par de larges eſpaces, qui, depuis le commencement juſqu'au bout, ſont marquées, ici d'un bleu clair, là d'un bleu plus foncé. Sa large gueule, ornée d'un bord dentelé, eſt joliment couverte deſſus & deſſous d'écailles d'un bleu plus clair. Ses mâchoires ont de petites dents tranchantes. Sa langue eſt épaiſſe, large, ſemblable à celle des Salamandres, au-lieu que dans les Lézards d'Amérique la langue eſt fourchue. Son ventre a les côtés d'un bleu turquin & le deſſous blanchâtre.

FRANÇOIS VALENTYN & J. D. H. L. dans l'*Hiſtoire de Surinam*, rapportent que ces animaux ſervent de nourriture aux habitans des Indes Orientales & Occidentales. L'on mange même les œufs de ces Lézards, qu'ils rendent ſouvent juſqu'à trente en une ſeule ponte. Ces œufs ſont plus longs que ceux de Poule, & ont la coque fort mince: leur jaune eſt couleur de ſafran & enveloppé d'une peau robuſte. SEBA a eu une aſſez grande quantité de ces œufs, dont la coquille eſt au dehors d'un cendré clair, & marquetée de petits points roux. On s'en ſert à Amboine à-peu-près pour les mêmes uſages auxquels nous employons les œufs de Poule. On les met ſur quelque fin duvet, pour en faire éclorre les petits par la chaleur du ſoleil, ſuivant la maniere des autres Lézards, des Salamandres & des Serpens. Ce Lézard-ci eſt amphibie, comme on l'a dit, vivant dans l'eau & ſur la terre. *Theſ. I. Tab.* 98. *n.* 1.

SENTINELLE, nom que GOEDARD (*Part. I. Exp.* 57.) donne à une eſpece de Chenille, qui ſe nourrit de feuilles de Lavas. Voyez au mot

mot CHENILLE DE FEUILLES DE LAVAS.

SEO

SEOVASSEU, eſpece de Cerf de la Virginie, qui eſt ainſi nommé par LERIUS. Voyez CERF.

SEP

SEPEDON, nom que SEBA donne à un Serpent d'Amérique, qui eſt figuré *Theſ. II. Tab.* 72. *n.* 1.

SEPS: C'eſt une eſpece de Lézard, nommé par M. LINNÆUS (*Amœnit. Muſ. Princip. Tom. I. p.* 293. *n.* 20.) *Lacerta caudâ verticillatâ, pedibus ſubpentadactylis, ſquamis quadratis*; & par RAY (*Synop. Anim. Quad. p.* 272.) *Lacerta Chalcidica.* M. KLEIN met (*Quad. Diſp. p.* 114.) cet animal dans la famille des Salamandres. Nous en trouvâmes un, dit COLUMNA dans ALDROVANDE, *p.* 628. à Livourne ſur le bord de la mer. C'étoit plutôt un Serpent, qui avoit des pieds, qu'un Lézard. Il étoit petit, rond, & marqué de lignes noires paralleles tout le long du dos: ſes oreilles & ſes yeux étoient petits, & ſa queue finiſſoit en pointe. Ce qu'il y a ſurtout de merveilleux, c'eſt qu'il avoit quatre jambes très-petites, des pieds fendus, qui lui étoient inutiles pour marcher. Les deux premiers n'étoient pas fort éloignés de la tête; les deux autres étoient placés proche de l'anus: ſes écailles étoient de figure rhomboïde, & ſon ventre blanc, mêlé d'un peu de bleu: ſes narines étoient placées à l'extrémité du muſeau. Il avoit le poumon long, diviſé en deux lobes: ſon foie étoit auſſi très-long, & ſon ovaire double. Cet animal étoit une femelle. COLUMNA tira de ſon ventre quinze petits tous vivans. Les uns étoient enveloppés d'une membrane; les autres étoient entourés d'une peau tranſparente, comme on le remarque dans les petits de la Vipere. RAY remarque que ce *Seps*, ainſi décrit par COLUMNA, peut être différent de celui qu'il a vu en Angleterre; car il étoit beaucoup plus grand, ayant, dit-il, deux pieds de long. Il étoit de couleur de cuivre, & n'avoit point de lignes noires. L'Auteur ajoute que TANCRED ROBINSON a vu ce Serpent, ou cette Couleuvre, dans le curieux Cabinet de CHARLETON. Les Auteurs parlent diverſement du *Seps*. On tient qu'il y en a beaucoup dans l'Iſle de Chypre & dans la Lybie, où l'on en voit dans les lieux ſecs & entre les pierres. Les uns font le *Seps* ſemblable à nos Lézards, & les autres à une eſpece de Serpent. Selon AËTIUS, il eſt long de deux coudées: ſon corps va toujours en diminuant vers la queue. Il marche droit, & lentement, ajoute-t-il: ſon muſeau eſt pointu; ſa tête eſt large, & ſon corps eſt marqué de petites taches blanches. PAUSANIAS le fait ſemblable à une petite Vipere, & lui donne une couleur cendrée: il dit que cet animal a des taches par intervalles, la tête plate, le chignon du col étroit, le ventre gros, la queue petite, & il le fait marcher à la maniere des Cancres en ſe pliant. ABENSINA lui donne une tête large, un col petit, une queue courte, un ventre rond, & ſur le dos des lignes de différentes couleurs. ÉLIEN rapporte qu'il a quatre dents. VOLATERRANUS ajoute qu'elles ſont courbes, & qu'il y en a quelques-unes couvertes d'une pellicule. Il n'y a pas, dit RUYSCH (*de Serpent. p.* 14. *art:* 5.), une fort grande différence entre le *Seps*, & le Sépédon, autre Serpent, quoique le Scholiaſte NICANDER donne au *Seps* une couleur d'écarlate, & au Sépédon diverſes couleurs. LUCAIN a fait la deſcription des effets ſurprenans du poiſon du *Seps*. PLINE, pour guérir de ſa morſure, enſeigne l'écorce & des branches de Laurier, ou de l'Oxymel, ou de la viande de poiſſon ſalé. AËTIUS loue beaucoup une

éponge qui est trempée dans du vinaigre chaud, & appliquée sur la morsure. Selon DIOSCORIDE, cet animal bû dans du vin est un contrepoison à ses piquûres. Enfin PAUSANIAS rapporte qu'ÆGYPTUS, Roi d'Arcadie, fut piqué du *Seps* en allant à la chasse, & qu'il en mourut.

S E R

SERBANDER : Les Hollandois des Indes Orientales, dit RUYSCH (*de Piscib. p. 26. Tab. 9. n. 5. & 6.*), donnent ce nom à deux petits poissons, dont l'un est mâle & l'autre femelle. Ils ont sur le corps des raies de diverses couleurs : les unes descendent en droite ligne de haut en bas, & les autres les coupent.

SEREN, Serpent qui se trouve en Sicile, dit SEBA (*Thes. II. Tab. 5. n. 1.*), marqué de rouge, de brun & de blanc.

SERGENT : Les Hollandois donnent ce nom à un poisson des Indes Orientales, parcequ'on ne le prend jamais seul. Il est toujours accompagné de quelques autres poissons, à qui il sert de guide. Il a le corps presque rond & canelé, une couleur fauve dans le milieu, la tête & la queue bleues, & trois aiguillons, dont il est armé sur le dos, & une espece de pique, qui va du côté de la queue, dit RUYSCH, *ibid. p. 21. Tab. 11. n. 14.* C'est aussi d'où lui est venu le nom de *Sergent*.

SERIN*, petit oiseau du genre des *Aves Passeres*, qui a le bec court, jaune sous la gorge, estimé pour son chant, auquel on apprend à siffler & à chanter des airs entiers. Il y a le *Serin commun*, & le *Serin de Canarie*. M. LINNÆUS (*Fauna Suec. p. 77. n. 203.*) nomme le premier, *Fringilla remigibus in medio luteis, primis quatuor immaculatis, rectricibus duabus extremis, reliquisque apice albis.* Il nomme le second (*n. 207.*) *Fringilla rostro, corporeque albicante, rectricibus, remigibusque virescentibus.*

Le *Serin commun* est semblable au Tarin, mais un peu plus gros. On en éleve en cage. Cet oiseau, qui chante fort agréablement, a le champ de son plumage jaune & verd. On voit au mâle une tache sur la tête, beaucoup plus noire que celle qu'a la femelle : son corps est aussi plus jaunâtre. ALDROVANDE dit avoir vu une femelle qui avoit la tête blanche. Le *Serin commun* n'est point si sauvage que le Chardonneret. Ces oiseaux ne se battent jamais avec les autres. Ils volent en troupes. On en prend en automne, quand les premiers froids se font sentir & que les premieres neiges arrivent. Ils quittent les montagnes, viennent dans les plaines, se cachent dans les bois épais. Ils font leurs nids dans ces bois, où ils se retirent tout l'été. Ils font quatre ou cinq œufs. Il y a des Auteurs qui disent qu'ils en font jusqu'à douze. Ces oiseaux vivent de Navette & d'autres semences. On voit quantité de ces *Serins* en Hongrie. Ils sont de passage & viennent tous les trois ans en grande abondance : ce n'est pas qu'ils ne viennent toutes les années, mais non en si grande quantité, sur-tout en Provence, en Italie & dans les pays chauds. Il y en a qui passent en Angleterre, & cela suivant les vents qui les amenent.

Le *Serin de Canarie* est venu en Europe des Isles Canaries, & il est fort commun parmi nous. On l'éleve en cage, où il fait son nid. Il varie par les couleurs. Les Chardonnerets s'accouplent avec les *Serins de Canarie*, mais les petits qui en proviennent ne multiplient point ; ainsi le Chardonneret & le *Serin* conviennent ensemble, & ils

* Cet oiseau est nommé en Grec Ἀκανθίς ; en Latin *Passer Canarius*, *Avis Canaria*, *Luteola Canaria*, ou *Avicula Sacharina*, selon SCHWENCKFELD & WILLUGHBY ; en Italien, selon OLINA, *il Canario o Passera di Canaria* ; en Anglois, *Canary Bird* ; en Suédois, *Siska*. Le *Serin de Canarie* est appellé *Fogel* en langue Suédoise.

créent une troisieme espece. Mais M. Klein ne convient pas avec Frisch, que des animaux différens entre eux, qui s'accouplent, fassent des petits qui soient du même genre, soit du mâle ou de la femelle. Gesner avance que deux animaux de différente espece peuvent produire un troisieme genre d'animal, & que la nature n'en differe pas beaucoup. C'est comme le Mulet, sorti d'un Âne & d'une Cavale, mais qui ne produit pas.

Le *Serin de Canarie* est de la même grandeur que la Mésange ordinaire. Il a un petit bec blanc, épais à la base, & qui finit en pointe aigue. Toutes les plumes des ailes, du corps & de la queue sont de couleur verte : il y en a quelques-unes blanches, & différemment bigarrées de jaune. Les plumes du mâle sur la poitrine, sur le ventre & sur le dessus de la tête, tout près du bec, sont plus jaunes que celles de la femelle. Ces oiseaux ont la voix douce & perçante, qu'ils soutiennent long-temps, sans perdre haleine. Ils peuvent l'abaisser & l'élever de temps en temps, par différentes inflexions ou accords, avec lesquels ils font une mélodie fort agréable. Albin enseigne la maniere de les élever & d'en avoir soin. Cet oiseau naît dans les Isles Canaries, situées dans la mer Atlantique, sur la gauche de la Mauritanie, auxquelles les Anciens ont donné le nom d'*Isles Fortunées*. Cet oiseau est d'un tempérament très-chaud. Il n'y en a point qui l'égale pour le chant. Il a une si grande force de gorge, que sans l'expérience, on ne s'en douteroit pas. Il vit pour l'ordinaire dix-huit à vingt ans, pourvu qu'on en ait soin. On le nourrit de Navette, de Millet & de Chenevi. Il faut toujours continuer la même nourriture, c'est-à-dire la même graine qu'on lui a donnée d'abord, parcequ'en lui changeant sa mangeaille, il tombe aisément malade. La Poirée qui est rafraîchissante, ou la plante nommée *Mouron* le réjouit beaucoup & le maintient en santé. On fait un grand cas de ceux qui ont le corps le plus menu & la queue la plus longue.

Le *Serin de Canarie* est sujet à avoir des aposthumes sur la tête, qui deviennent jaunes. M. Hervieux (*c.* 18. & 19.) les appelle *galles jaunes*. On les oint de beurre, ou de graisse de Poule par trois fois : puis l'ayant laissé dans cet état trois jours entiers, on lui coupe ces aposthumes. On réïtere l'opération si le mal revient. Le *Serin* est aussi sujet à devenir mélancolique. Pour l'en garantir on lui coupe un petit bout du croupion : ensuite on lui donne des herbes à manger, comme Laitues, Bettes, Poirées & autres semblables : si nonobstant cela la mélancolie continue, on le rafraîchit avec de la semence de Melon. On lui met du sucre candi deux fois par semaine dans son abreuvoir ; ce que l'on continue une fois tous les mois, quand il est en santé. La mue est aussi une maladie ordinaire au *Serin de Canarie*. Pendant ce temps on lui donne de la graine de Melon, & on l'asperge d'un peu de bon vin deux ou trois fois la semaine, puis on le laisse au soleil, pendant un peu de temps pour le sécher. On en fait de même s'il a des Poux, afin d'exterminer cette Vermine qui le mange. C'est ce qu'on peut aussi pratiquer pour les autres oiseaux qui en sont attaqués. Leurs autres maladies sont l'avalure, un bouton au croupion, le flux de ventre, la langueur, le trop de graisse & d'embonpoint, le mal-caduc, une trop grande échauffaison, l'asthme, l'extinction de voix, &c.

M. Hervieux, qui a fait un *Traité des Serins de Canarie*, où je renvoie le Lecteur, contenant la maniere de les élever & de les apparier, pour avoir de belles races, a donné aussi des remarques sur les signes & les causes de leurs maladies, & plusieurs secrets pour les guérir.

Cet Écrivain distingue les *Serins*, *chap.* 21. de son Ouvrage, suivant la différence de leurs couleurs. Il y a, dit-il, le *Serin gris commun ;* le *Serin gris* aux duvets, & aux pattes blanches, qu'on appelle *Race de panachés ;* le *Serin gris* à queue blanche, aussi *Race de panachés ;* le *Serin blond commun ;* le *Serin blond* aux yeux rouges ; le *Serin blond doré ;* le *Serin blond* aux duvets, autre *Race de panachés ;* le *Serin blond* à queue blanche ; le *Serin jaune commun ;* le *Serin jaune* aux duvets, dit de même *Race de panachés ;* le *Serin jaune* à queue blanche, qui est aussi nommé *Race de panachés ;* le *Serin agathe commun ;* le *Serin agathe* aux yeux rouges ; le *Serin agathe* à queue blanche, auquel on donne le nom de *Race de panachés ;* le *Serin agathe* aux duvets, dit encore *Race de panachés ;* le *Serin isabelle commun ;* le *Serin isabelle* aux yeux rouges ; le *Serin isabelle doré ;* le *Serin isabelle* aux duvets ; le *Serin isabelle* à queue blanche ; le *Serin blanc* aux yeux rouges ; le *Serin panaché commun ;* le *Serin panaché* aux yeux rouges ; le *Serin panaché de blond ;* le *Serin panaché de blond* aux yeux rouges ; le *Serin panaché de noir ;* le *Serin panaché de noir & de jonquille* aux yeux rouges ; le *Serin panaché de noir & de jonquille*, dont le mélange des couleurs est régulier, & le *Serin plein ;* ces dernieres especes sont aujourd'hui les plus rares.

On appelle *Serins Mulets*, ou simplement *Mulets*, les *Serins* qui sortent de l'accouplement d'un *Serin* avec un autre oiseau. Il se trouve des *Serins bâtards* qui sont issus des Naturels de Canarie. Ils viennent de l'Isle d'Elbe. Ceux-là sont plus gros, & sont sujets à un tournoiement de tête, ainsi que s'ils étoient fous. Ils sont les pires de tous. Ces oiseaux se retirerent un jour dans l'Isle d'Elbe de la maniere qu'on va le raconter. Il y avoit un Navire parti de Canarie pour s'en revenir en Europe ; mais ayant été surpris par la tempête, il fut poussé d'un vent si contraire, qu'il fut brisé & mis en pieces contre les écueils de cette Isle. Il étoit chargé de quantité de ces oiseaux qui se sauvant des débris du Navire se jetterent dans l'Isle, où la race depuis s'est toujours conservée. Ils sont plus jaunes par le dessous du bec que les Naturels de Canarie. Les mâles de ces *Serins bâtards* ont les pieds noirs.

Les *Serins d'Allemagne* passent pour être les meilleurs de tous, & surpassent les *Serins* de Canarie pour leur beauté & pour leur chant. Ces premiers ne sont jamais sujets à s'engraisser, leur grande vigueur, & la longueur de leur ramage, étant un obstacle à ce qu'ils deviennent gras. On les éleve dans des cages, ou dans des chambres préparées & exposées au Levant. Ces oiseaux couvent trois fois l'année, dans les mois d'Avril, de Mai & de Juin, & quelquefois en Août ; ce qui n'est pas fort ordinaire, ni en Angleterre, ni en Allemagne, dit Albin, *Tome I. n.* 65.

Les *Serins de Canarie* qu'on apporte en Angleterre sont nés dans les barancos, ou dans les sillons que l'eau forme, en descendant des montagnes de l'Isle de Ténérife, dit l'*Histoire Générale des Voyages*, *L. V. p.* 195.

Kolbe, dans sa *Description du Cap de Bonne-Espérance*, *Tome III. chap.* 19. *p.* 183. dit qu'on trouve dans les campagnes du Cap de Bonne-Espérance un petit oiseau qui ressemble trop au *Serin de Canarie* pour l'en séparer. Heustin, dans son *Traité des Oiseaux* le nomme *Serinus*. Il n'a aucun nom au Cap. Le ramage de cet oiseau est charmant, & ressemble beaucoup à celui du *Serin de Canarie ;* mais comme les Européens du Cap n'ont pas beaucoup de goût pour les oiseaux qui chantent, ils n'en ont que fort peu en cage. Les habitans du pays les tuent, & on les mange comme les

autres oiſeaux. La poitrine & le ventre de ce *Serin* ſont d'un verd qui tire ſur le jaune. Les plumes qu'il a ſur le dos ſont de la même couleur & mêlées de gris.

RAY (*Synop. Meth. Av. p.* 188. *n.* 50. *&* 51.) parle de deux oiſeaux de la Jamaïque, qui approchent des *Serins*. Le premier, dit-il, a huit doigts de long, & douze de large. Son bec eſt court & gros. La mâchoire ſupérieure eſt d'un bleu rembruni, & l'inférieure eſt d'une couleur plus claire : ſa tête eſt couverte d'un plumage blanc, & ſon dos eſt garni de plumes rouſſes tirant ſur le brun : ſes ailes & ſa queue ſont d'un brun obſcur, marquées de lignes blanches : ſon menton eſt blanc ; ſa poitrine & ſon ventre ſont de couleur rouſſe. Le deſſous de la queue eſt blanc, & les pieds ſont bleus.

Le ſecond a quatre doigts de long & ſix de large ; ſon bec, qui a un quart de doigt de long, eſt large à ſa baſe. La queue a un doigt & demi de long. La tête & le col ſont noirs, ainſi que le dos, qui a une légere teinture dorée. Les grandes plumes des ailes & la poitrine ont auſſi la même teinture dorée. Le ventre eſt blanc, & les pieds ſont noirs. Cet oiſeau ſe nourrit de Fourmis.

M. BARRERE, Auteur de l'*Hiſtoire Naturelle de la France Équinoxiale*, *p.* 121. dit qu'il y a dans l'Iſle de Cayenne pluſieurs eſpeces de *Serins*.

Il nomme le premier *Acanthis amethyſtina*, *Leucocephalos* ; en François *Serin*, ou *Sauteur*. Ce petit oiſeau n'a rien d'agréable par ſon chant, mais il eſt remarquable par la beauté de ſon plumage, qui eſt violet, & approchant de la couleur d'améthyſte : les plumes les plus proches de la tête ſont d'un jaune doré.

La ſeconde eſpece, qu'il nomme *Acanthis vulgaris & cinerea*, eſt le *Serin commun*.

Il nomme la troiſieme eſpece *Acanthis obſcurè violacea*, *concolor*.

Les Auteurs qui ont écrit ſur le *Serin de Canarie*, & ſur le *Serin commun*, ſont M. LINNÆUS, *Fauna Suec. n.* 207. GESNER, *Av. p.* 240. BELON, *de la Nat. des Oiſ. L. VII. c.* 14. *p.* 354. ALDROVANDE, *Ornith. p.* 553. JONSTON, *Ornith. p.* 36. *&* 37. CHARLETON, *Exercit. p.* 79. WILLUGHBY, *Ornith. p.* 192. RAY, *Synop. Meth. Av. p.* 91. *n.* 1. *&* 6. ALBIN, *Tome I. n.* 65. *& Tome III. n.* 71. & les autres.

SERPENT : Ce nom vient du Latin *ſerpere*, qui veut dire *remper*. Il a été donné aux animaux Reptiles, qui rempent & qui ne marchent pas. Le nom de *Serpent*, dit RUYSCH, pris généralement, comprend, & les animaux qui n'ayant pas l'uſage des pieds, ſont obligés de remper, & ceux qui les ont ſi petits, qu'ils paroiſſent plutôt remper que marcher. Je vais commencer cet article par la diviſion des *Serpens* par M. LINNÆUS.

SEBA nous a donné une ample Collection de *Serpens* & de *Couleuvres*, connus dans les différentes parties du Monde ; mais elle eſt ſans ordre & ſans méthode. M. LINNÆUS, ſur ceux qu'il a eu occaſion d'examiner, en a établi ſix genres différens.

Le premier contient ceux qui ont le corps nud, des rides latérales, la levre ſupérieure élevée, deux filets, & point de queue : *Corpus nudum*, *rugis lateralibus*, *oris labium ſuperius prominens*, *tentaculis duobus*, *caudâ nullâ*. Tel eſt le *Serpent Aveugle*, nommé auſſi *Anvoye*, en Latin *Cœcilia*, décrit dans les *Surinamenſia Grylliana* des *Amœnitates* du ſavant Naturaliſte Suédois, *Tome I. p.* 489. *n.* 3. SEBA parle d'un *Cœcilia* de l'Iſle de Ceylan, *Theſ. II. Tab.* 17. *n.* 2. d'un autre des Indes Orientales & Occidentales, *ibid. Tab.* 21. *n.* 4. d'un autre de l'Amérique, *Tab.* 24. *n.* 1. & d'un autre encore de l'Iſle de Ceylan, *Tab.* 25. *n.* 2. Voyez ANVOYE.

Le ſecond ordre ou genre de *Serpens* de M. LINNÆUS, ſont ceux qui ont des anneaux tout autour du corps

& de la queue : *Annulis circularibus truncum, caudamque cingentibus*. C'est l'*Amphisbene*, qui a deux cents anneaux autour de l'abdomen, & trente autour de la queue. Il est décrit dans le *Musæum Principis* des *Amœnitates*, *Tome I. p.* 295. *n.* 22. RAY en parle, *Synop Quad. p.* 228. Les Anciens lui ont donné le nom d'*Amphisbene*, c'est-à-dire *Serpent à deux têtes*, parce-qu'ayant le bout de la queue de la même grosseur que la tête, ils ont cru faussement qu'il avoit deux têtes. L'*Ibiara* de MARC GRAVE, *Bras. p.* 239. l'*Apamea Syriaca Biceps* de SEBA, *Thes. II. p.* 106. *Tab.* 100. *fig.* 3. & plusieurs autres, dont ce dernier Auteur parle, sont des *Amphisbenes*. Voyez AMPHISBENE, APAMEA & IBIARA.

Les *Serpens* du troisieme genre sont couverts d'écailles à l'abdomen & sur la queue : *Squamæ abdomen, caudamque subtùs tegentes*. Tel est un *Serpent* qui a cent trente-cinq écailles à l'abdomen, & autant à la queue, dont parle M. LINNÆUS, *Fauna Suec. n.* 258. Il se trouve en Suede, où on le nomme *Ormislao*, ou *Koppar-Orm*. Tels sont encore un *Scytale*, qui a deux cents quarante écailles autour de l'abdomen, & treize à la queue, décrit dans le *Musæum Principis* des *Amœnitates*, *Tome I. p.* 296. *n.* 23. un autre de la Nouvelle Espagne, dont parle SEBA, *Thes. II. p.* 4. *Tab.* 2. *fig.* 3. *&* 4. & deux autres, dont l'un de l'Amérique, l'autre de l'Isle de Chio, décrits & figurés par le même, *ibid. Tab.* 42. *n.* 4. & *Tab.* 86. *n.* 4.

Les *Serpens* du quatrieme genre sont les *Couleuvres*, qui ont l'abdomen couvert de bandes circulaires, & des écailles dessous la queue : *Scuta abdomen, & squamæ caudam subtùs tegentia*. Tels sont la *Couleuvre* à bandes, *Coluber lemniscata*, qui a deux cents cinquante bandes écailleuses à l'abdomen, & trente-cinq écailles à la queue ; le *Cencoatel* ; la *Couleuvre* nommée *Apachycoalt* ; celle connue sous le nom de *Petola* ; la *Naia* de l'Isle de Ceylan, qui est le plus venimeux de tous les *Serpens*, dit M. LINNÆUS ; le *Serpent couronné* des Indes, ou *Serpent à lunette*, dont parle RAY, *Synop. Quad. p.* 330. les différentes especes de *Cobra* ; le *Serpent d'Esculape* du Brésil, dont parle SEBA, *Thes. II. Tab.* 42. *n.* 1. & qui est le *Panama* de l'Amérique, nommé aussi *Argoli* ; l'*Ahætula* décrit parmi les *Amphibies de Gyllemborg*, & dans les *Amœnitates*, *Tome I. p.* 115. *n.* 2. le *Cobella* ; l'*Œsping* ; enfin les différentes especes de *Viperes*, & bien d'autres, dont j'ai donné la notice dans le *Systême Naturel du Regne Animal*, *Tome I. p.* 228. *& suiv.* imprimé en 1754. & qui se trouve chez le même Libraire qui a le débit de ce *Dictionnaire raisonné & universel des Animaux*, & qui sont décrits dans ce dernier Ouvrage, ou à leurs noms particuliers, ou au mot COULEUVRE.

Dans le cinquieme genre, M. LINNÆUS comprend sous le nom de *Cenchris* les *Serpens*, qui ont à l'abdomen & sur la queue des bandes écailleuses, la tête couverte de petites écailles, & la queue sans appendices : *Scuta abdomen, caudamque subtùs tegentia, caput squamis parvis tectum, cauda absque appendice*. Il en est parlé dans le *Syst. Nat. Edit. 6. p.* 35. *n.* 90. Tels sont le *Boiguacu*, dont on fait mention dans les *Surinamensia Grylliana* des *Amœnitates* de M. LINNÆUS, *Tome I. p.* 497. *n.* 16. & dont il a donné la figure à la *Table* 14. le *Constrictor* de KÆMPFER, qui est le *Javelot*, autrement nommé *Acontias* ; l'*Anacandra* de l'Isle de Ceylan ; le *Serpent* stupide de NIEREMBERG ; le *Pimberoch* de SEBA, *Thes. II. p.* 97. *Tab.* 91. *n.* 1. & plusieurs autres. Voyez ces mots.

Enfin les *Serpens* du sixieme genre, selon le même M. LINNÆUS (*Syst. Nat. Edit. 6. p.* 35. *n.* 91.), ont des

bandes écailleuſes à l'abdomen & à la queue, & au bout de la queue des eſpeces de ſonnettes, qui ſont compoſées d'écailles. Ce Naturaliſte en donne deux différentes eſpeces ſous le nom de *Crotalophorus*. La premiere a cent ſoixante & douze bandes écailleuſes à l'abdomen, & vingt & une écailles à la queue : *Scuta abdominalia centum ſeptuaginta duo, caudæ viginti-una ſquamæ*. Ce *Serpent à ſonnettes* eſt décrit dans les *Surinamenſia Grylliana* des *Amœnitates*, *Tome I. p.* 500. *n.* 17. & preſque par tous les Voyageurs, & par le plus grand nombre des Naturaliſtes, mais ils en ont preſque tous parlé différemment, comme je l'ai dit au mot BOICININGA, qui eſt le nom que les Indiens lui ont donné. Ce *Serpent* eſt la *Dame des Serpens* de JONSTON, d'OLEARIUS, & des autres Naturaliſtes. La ſeconde eſpece eſt le grand *Serpent venimeux* de la Virginie, nommé en Latin *Serpens venenoſus maximus Virginianus*, dont parle VINCENT, dans ſon Catalogue, *p.* 4. *n.* 38. Les Indes Orientales, l'Afrique, le Mexique, le Bréſil & pluſieurs autres pays, fourniſſent un très-grand nombre de ces *Serpens à ſonnettes*.

Telle eſt la diſtribution des *Serpens* par le ſavant Naturaliſte Suédois. Il convient à préſent de rapporter en abrégé ce que les Anciens & les Modernes ont dit des *Serpens* en général, juſqu'aux fables mêmes qu'ils en ont débitées. Profitant de la riche Collection des *Serpens* par SEBA, je vais préſenter, ſous le même coup d'œil, quelques eſpeces de ces Reptiles connues en Europe, comme en Allemagne, en Eſpagne, en Italie & en Hollande : enſuite celles des Indes Orientales, comme d'Amboine, de Siam, & d'ailleurs ; le même ordre ſera obſervé pour les *Serpens* des différentes parties d'Afrique, qui ſont ceux du Cap de Bonne-Eſpérance, de la Côte d'Or, de l'Iſle de Ceylan, du Royaume de Congo, &c. de même pour ceux des contrées de l'Amérique, telles que les Antilles, la Guadeloupe, la Nouvelle-Eſpagne ou le Pérou, la Jamaïque, le Bréſil, l'Iſle de Cayenne, la Louiſiane ; enfin de toutes les parties du nouveau Monde, qui fourniſſent des *Serpens*, de toutes couleurs & de toutes grandeurs, les uns venimeux, les autres ſans venin. C'eſt non-ſeulement d'après SEBA que je vais parler, mais encore d'après quelques Voyageurs, tels entr'autres que les Peres DU TERTRE, LABAT, Me MERIAN, & les autres. Mais pour ne me pas répéter, je ne vais faire ici mention que des *Serpens* qui n'ont point de noms particuliers ; & pour ne rien omettre de leur Hiſtoire Naturelle, donner quelques Obſervations du Docteur D'HERRAM ſur les *Serpens*, leurs propriétés en Médecine, l'uſage que l'on fait en Amérique de leur graiſſe, celui de la pierre de *Serpent* ; dire quelque choſe de ces *Serpens ailés* dont ont parlé des Voyageurs, & finir par les *Serpens marins* connus des Naturaliſtes.

Les *Serpens* ont les uns la tête petite, les autres la tête groſſe ; d'autres ont la tête large, d'autres l'ont étroite : les uns l'ont blanche, les autres noire, & quelques-uns marbrée de taches jaunes. Il y en a qui tournent ſi promptement la tête de côté & d'autre, qu'ils paroiſſent, quand on les regarde, en avoir deux. Leurs oreilles, s'ils en ont, ne paroiſſent point : ce ſont des trous, comme le dit PLINE, par où ils entendent. La Nature ne les a point pourvus de narines. Ils ont les yeux très-durs & ne remuent pas la paupiere ſupérieure : ils ne clignent qu'avec l'inférieure. Leurs dents ſont en maniere de peigne. C'eſt une eſpece d'écorce qui leur ſert de peau, & dont ils ſe dépouillent. La queue eſt différente, ſelon les eſpeces de *Serpens*. Leur langue eſt petite, longue, de couleur noire,

fourchue à l'extrémité. Selon quelques-uns elle est velue, ou couverte d'un poil très-fin. PLINE appelle la langue du *Serpent*, *langue à trois pointes*, parcequ'il la lance avec tant de célérité, qu'il semble qu'il tire trois langues à la fois. On trouve sous la langue de quelques-uns une petite peau, qui, comme une petite vessie, couvre leurs dents, & dans laquelle est le venin, qu'ils communiquent, aussi-tôt la morsure faite. Le cœur des *Serpens* est long & petit : il tient à la derniere artere, est très-chaud de son naturel, ce qui a fait dire à GALIEN qu'il falloit mettre les *Serpens* au rang des animaux les plus audacieux. Selon PLINE les *Serpens* & les poissons sont assez semblables, avec cette différence que les *Serpens* ont des poumons, & que les poissons n'en ont point; mais ceux-ci ont les ouies, qui leur en servent. Le poumon des *Serpens* est simple, fibreux, très-long, fongueux & proche du cœur. Ils ont un ventricule étroit & de figure longue; des entrailles si longues & si petites, qu'à peine les peut-on distinguer les unes des autres; le foie long; le fiel attaché aux intestins, noir comme de l'encre & en grande quantité : c'est ce qui a fait dire à PLINE qne les *Serpens* abondoient en fiel. ARISTOTE remarque que les *Serpens* n'ont ni reins, ni vessie, ainsi que les oiseaux & les poissons : il en faut excepter la Tortue. VINCENT en donne la raison, *in Specul. Nat. L. XX. c.* 3. C'est, dit-il, parceque les *Serpens* & les oiseaux ont peu d'humidité. Les premiers la perdent dans leurs écailles, les autres dans leurs plumes; mais aussi ces animaux, comme les poissons, jettent une plus grande abondance de matiere fétide. Ils n'ont point ou presque point de testicules, à cause de la longueur de leur corps, mais des conduits, par où s'écoule la matiere séminale. N'ayant pas de mammelles, ils n'ont point de lait : tout est contenu dans les œufs qu'ils rendent. On leur compte autant de côtes qu'il y a de jours dans le mois : c'est ce qui fait que PLINE leur en donne trente.

Le même Auteur rapporte qu'il n'y a point de *Serpens* dans l'Isle d'Ivice, au Royaume de Majorque. ARISTOTE & SOLIN disent qu'il ne s'en trouve point dans l'Isle de Crete. CARDAN dit qu'il n'y en a pas en Angleterre, & selon d'autres il ne s'en trouve pas dans la Laponie; cependant BELON dit en avoir vu dans l'Isle de Crete, & CARDAN est réfuté par SCALIGER. Il y a beaucoup de *Serpens* dans l'Isle de Rhodes, aussi-bien que dans l'Isle de Melite ou Malte, dans la Thessalie, l'Apulée, l'Arabie, la Numidie, l'Éthiopie, les pays Septentrionaux, la Suisse & l'Italie. La Thessalie en est si remplie, que si les Cicognes ne les mangeoient pas, les habitans seroient obligés de quitter le pays. Dans l'Arabie on les trouve auprès des arbres qui portent l'encens, & on assure qu'ils s'en vont en Égypte. Dans la Numidie il meurt tous les ans beaucoup de personnes de la morsure des *Serpens*. Les Africains sont tous ou guêtrés ou bottés, pour éviter leur morsure. On en voit beaucoup dans les Indes. Dans les pays Septentrionaux les campagnes & les forêts en sont remplies. SCALIGER dit qu'on en trouve de plusieurs especes dans la Lombardie & le Ferrarois. Ils se plaisent beaucoup dans les chaumieres, les étables de Brebis, les cavernes, les prés, les bois taillis, & autour des arbres. RUYSCH, *p.* 5. sur la foi du Pere KIRKER, dans son *Histoire Naturelle des Serpens*, dit qu'il y a une caverne située entre Brazza, Isle de la mer Adriatique, & Rome, toute remplie de *Serpens*, & que les Ladres, les Lépreux, les Paralytiques, les Gouteux, &c. qui entrent dans cette caverne, reçoivent leur guérison, de la chaleur qu'ils y ressentent, laquelle les fait suer. Cet Auteur,

teur, qui dit l'avoir visitée, assure ce fait.

Les *Serpens* se nourrissent d'herbes, de mottes de terre : en Afrique, de Chenilles, de Cloportes : dans l'Orient, dit VITRIACUS, de Poivre blanc. Ils mangent peu, comme l'ont éprouvé les Naturalistes, qui en ont conservé dans des cassettes, & qui les ont nourris avec un peu de son. AMBROSIN en a conservé pendant six mois, sans leur donner à manger. RUYSCH dit que pendant l'hiver jusqu'au printemps ils peuvent vivre sur un coussin ou proche du feu. Quand ils mangent des oiseaux, ils en vomissent & les os & les plumes. Au Sénégal ils font la chasse aux petits Perroquets. Ils aiment beaucoup le vin, le lait, l'eau & les jaunes d'œufs. Les jeunes *Serpens* passent pour aimer le jus des Poires, & les grands, dit ARISTOTE, sont amoureux du vin : c'est ce qui fait qu'on met, dit RUYSCH, du vin proche des seps de Vigne, pour faire la guerre aux Viperes. Il y a des *Serpens* qui sont d'un tempérament froid, & d'autres qui sont d'un tempérament chaud. GALIEN estime les premiers, & AVICENNE fait cas des seconds.

Quant à la génération des *Serpens*, sans nous arrêter à la Fable, qui dit qu'ils sont sortis du sang des Titans tués par JUPITER & par OPS, ou des gouttes de sang sorties de la tête de MÉDUSE, &c. rapportons ce que disent là-dessus les Naturalistes. Selon DÉMOCRITE & PLINE, il en naît du mélange confus du sang de quelques oiseaux ; d'autres Auteurs assurent qu'il en provient de la Sauge pourrie dans le fumier. On en a trouvé sous le Pontificat de MARTIN V. dans des tombeaux de marbre, qu'on a crus provenus de la pourriture des corps qui y étoient enfermés. Mais pour engendrer, comme le disent ARISTOTE & PLINE, les *Serpens* s'accouplent, & ne paroissent plus dans cette situation qu'un *Serpent à deux têtes*. Ils enfouissent leurs œufs, qui l'année suivante produisent chacun un *Serpent*. Il y en a qui rendent leur fœtus tout vivant ; c'est ce que dit ÉLIEN : en effet, la Vipere est de ce nombre.

La voix des *Serpens* est le sifflement. Il y a une antipathie entre l'homme & eux. On dit que notre salive est comme une goutte d'eau bouillante qui les fait fuir. Ils ont aussi pour ennemis les Quadrupedes, les Oiseaux, les animaux qui n'ont point de sang & même les Plantes. Quelques Modernes croient que les Aigles mettent dans leur nid une pierre précieuse, dont ils connoissent la proprieté, pour que leurs petits ne soient pas dévorés des *Serpens*. Les Paons les épouvantent par leurs cris. Les Cigognes en Thessalie les tuent. Les oiseaux de proie, les Ibis d'Égypte, les Vautours, &c. les dévorent. Enfin ils craignent les Hirondelles, les Coqs, les Poules, &c. Parmi les Quadrupedes, les Éléphans les font sortir des cavernes. Ils évitent l'odeur du Léopard. Le Cerf s'en nourrit ou s'en sert comme de médicament. Les Cochons mangent les Couleuvres qu'ils trouvent. Parmi les animaux qui n'ont point de sang, il y a une espece de Sauterelle qui combat avec les *Serpens* & les tue. L'Écrevisse les prend avec ses pinces. Les Araignées qui se retirent à l'ombre des arbres, après le coup qu'elles portent au *Serpent*, le rendent sujet au vertige. Quant aux Plantes, le *Serpent* ne peut pas supporter l'ombre du Frêne. L'If dans le terroir de Terracine, ou dans la campagne de Rome, le fait mourir, ainsi que les feuilles de Chêne, dit un Auteur. On dit qu'en enfermant dans un cercle de Bétoine un *Serpent*, il n'ose en sortir, & que l'y fustigeant il se tue. Enfin la Ruë, l'Absynthe & plusieurs autres Plantes sont contraires aux *Serpens*.

Ils s'aiment les uns les autres ; car

on en trouve dans les cavernes par pelotons. Ils ſont amis de l'Anguille, du Renard, du Chat, avec leſquels on en voit quelquefois jouer. On n'en trouve point dans les lieux où les hommes marchent d'ordinaire. Selon quelques Auteurs, leur venin eſt à la queue, qui, renfermé dans une veſſie, eſt porté ſous la langue. Après qu'ils l'ont jetté, la veſſie qui le contient ſe remplit dans l'eſpace d'un jour. Les *Serpens* ſe cachent pendant les quatre mois les plus froids de l'année, & ils ne mangent rien pendant ce temps. Dans les chaleurs de la Canicule ils ne ſont jamais en repos. Au printemps ils ſe dépouillent de leur peau : ils commencent par la tête, & cela eſt fait dans l'eſpace d'un jour. Ils vivent fort long-temps, ſoit parcequ'ils quittent leur peau, ſoit parcequ'ils mangent peu en comparaiſon des autres animaux. Les *Serpens* dorment les yeux ouverts. On les prend pour le ſymbole de la Prudence, parcequ'ils expoſent leur corps aux dangers, pour en préſerver leur tête. Ils ſe guériſſent facilement, ſi leur tête n'a pas été attaquée ; mais lorſqu'elle l'a été, ils meurent ſur le champ. Quand on les frappe avec un roſeau, ils reſtent comme morts & immobiles. Si on continue de les frapper de toutes ſes forces, ils tâchent de mordre. Le véritable excrément du *Serpent* ſent fort bon. On en trouve entre Calécut & Cranganon dans les Indes, dont l'odeur ſuave approche de celle du muſc.

Le venin des *Serpens* eſt dangereux tant l'hiver que l'été. Ils ſont plus à craindre quand ils ont quitté leur peau. On demande s'ils manquent quelquefois de venin. RUYSCH répond qu'il eſt faux que la douleur le leur faſſe perdre. Dans les Indes, des Chiens ou des Porcs mordus par des *Serpens* peuvent encore vivre huit jours. Un homme qui en a été mordu meurt au bout d'un jour. S'il eſt guéri de cette morſure par des remedes, il n'a plus à craindre dans la ſuite le danger de pareilles morſures. Ailleurs le ſouffle des *Serpens* tue les paſſans. PONZET rapporte qu'un homme eſt mort pour s'être baigné dans une eau chauffée avec du bois qui avoit crû proche de la caverne d'un *Serpent*. SCALIGER dit qu'un autre proche de Tortone en Italie mourut pour avoir tué un *Serpent* avec ſa lance. MATHIOLE raconte qu'un Pâtre en gardant ſes Vaches dans le territoire de Trente, étoit en danger de mort, par la même cauſe, s'il n'eût pas été ſecouru & ſoulagé par la vertu de la Thériaque ; mais ceci n'eſt pas général. On croit que ceux que l'on trouve parmi les Plantes de l'Arabie ſont moins dangereux que les autres. Quand on eſt piqué d'un *Serpent*, le malade tombe en défaillance, la plaie fait du mal, elle change de couleur, elle devient rouge, livide, noire, & le malade eſt tout en feu.

Il y a des remedes contre la morſure des *Serpens*. RUYSCH en nomme quelques-uns, comme du lait de Chevre, de la moëlle de Cerf, de l'excrément de Cochon. DIOSCORIDE recommande la fiente de Vache. Dans les Indes il y a des arbres qui répandent un baume ſpécifique contre les morſures des *Serpens*. Il y avoit certains Peuples autrefois, comme les Ethiopiens, ſi nous en croyons HÉRODOTE, & les Candiens, ſelon PLINE, qui ſe nourriſſoient de la chair de *Serpens*, ainſi que les Arabes, dit SOLIN. Tout ſert dans un *Serpent* pour la Médecine, la tête, la queue, les tronçons, &c. On s'en ſert pour la ſquinancie, les douleurs d'oreilles, la chute des cheveux ; pour nettoyer la peau de l'homme ; pour déraciner les dents, pour les faire percer aux enfans ; pour l'épilepſie, la fiſtule, la groſſeſſe, les douleurs de gencives, les hémorrhoïdes, la lépre, les dartres, les maladies vénériennes, les accouchemens difficiles, le mal

des yeux, la paralysie, la peste, la phthisie, la goutte, les morsures des *Serpens*, les ulceres & bien d'autres maladies. Les *Serpens* dont on tire plus de secours en Médecine, sont l'*Acontias*, le *Serpent d'Esculape*, l'*Aspic*, l'*Anvoye*, les *Dragons*, l'*Hydre*, & la *Vipere*.

Les Anciens se servoient des *Serpens* pour punir les parricides. Les Égyptiens jettoient ceux-ci dans une fosse pleine de *Serpens*. Les Romains les cousoient dans un sac, avec un Singe, un Coq & un *Serpent* & les jettoient à la mer. La différence est grande entre les *Serpens*. Il y en a de petits & de grands, & leurs variétés viennent aussi des lieux qu'ils habitent, de la couleur qu'ils portent, de leur odeur, de leur regard & du mal qu'ils peuvent faire. Les mâles sont plus gros que les femelles. Dans les pays Septentrionaux, dit RUYSCH, on trouve dans le commencement de l'été de petits *Serpens*, qui ont un Roi couronné, & qui ne reparoissent plus dès qu'il a été tué. Si l'on en croit BELON, il y a en Thessalie un *Serpent*, que les habitans ont en grande vénération. Il y en a un autre qui tue par son seul sifflement. Dans l'Inde ils sont si grands, qu'ils avalent des Cerfs & des Taureaux. Proche de la mer Rouge on en a vu de onze coudées, & gros à proportion, dit ÉLIEN. Si l'on en croit POSSIDONIUS, entre la mer de Gênes & la mer de Toscane, il s'en trouva un qui avoit la longueur d'un arpent de terre, & qui étoit si gros, que deux Cavaliers un de chaque côté ne pouvoient se voir. PORUS, Roi des Indes, en envoya un à AUGUSTE, qui avoit dix coudées de long. On en trouve dans le Malabar de la longueur de huit pieds, qui aiment fort les enfans. Lorsqu'ils sont couchés, ils ont la figure d'une petite Anguille, & debout ils paroissent aussi haut qu'un homme.

ANDRÉ CLEYERUS, dans une Lettre écrite de Batavia au Docteur CHRÉTIEN MENTZELIUS, dit qu'il y a un *Serpent* des Indes Orientales, qui dévore & avale un Buffle sauvage tout entier. Ce Serpent, dit-il, a plus de vingt-cinq pieds de longueur, mesure de Leyde. Il marque avoir trouvé dans le corps de l'un de ces *Serpens*, un Cerf de moyen âge, encore tout entier, avec sa peau & tous ses membres; dans un autre un Bouc sauvage, auquel il ne manquoit de même aucune des parties de son corps, & dans un troisieme un Porc-Épic, armé de tous ses petits dards ou piquans. Lorsque la faim presse ces *Serpens*, ils se mettent en embuscade, & tâchent de surprendre quelque animal: lorsqu'ils l'ont saisi, ils s'entortillent à l'entour de son corps si étroitement, qu'ils lui brisent les os en le serrant. Si l'animal est fort & robuste, qu'il résiste, & que le *Serpent* ne puisse l'étouffer ainsi, il tâche de s'accrocher à quelque tronc d'arbre, qu'il entoure avec sa queue, & acquérant par-là de nouvelles forces, il redouble d'efforts, & parvient à le suffoquer: il le saisit en même temps aux narines avec les dents, & non-seulement il lui intercepte ainsi la respiration, mais les plaies profondes qu'il lui fait par ses morsures, occasionnant une grande effusion de sang, il tue de cette façon les plus gros animaux.

Des personnes dignes de foi, dit le même Auteur, l'ont assuré avoir vu dans le Royaume d'Astracan, sur les frontieres de celui de Bengale, un pareil combat entre un énorme *Serpent* de cette espece, & un Buffle. Ces *Serpens* ont le gosier étroit, mais susceptible d'une très-grande dilatation. Ils commencent à saisir leur proie par la tête, & parviennent à l'avaler toute entiere, par de fortes suctions réitérées: mais il leur faut quelquefois deux jours, & même davantage, selon la grosseur de l'animal, pour en venir à bout; après quoi le *Serpent* gorgé

d'une si grande quantité de nourriture, qui lui rend le ventre prodigieusement gros, est hors d'état & d'attaquer & de se défendre; il ne peut plus s'enfuir, ni même se mouvoir de sa place, de sorte que les Villageois & les Chasseurs du Canton lui mettent en toute sûreté une corde au col, dont ils l'étranglent, ou quelquefois même l'assomment à coups de bâtons. Ils le coupent ensuite par morceaux, & ils en portent vendre la chair dans les Villes voisines, où elle est regardée comme un mets des plus délicats; mais ils en séparent la tête, dans la persuasion où ils sont que les dents de la mâchoire supérieure sont entourées de vésicules, remplies d'une liqueur venimeuse, lesquelles en se crevant dans le temps de la morsure, répandent leur venin dans la plaie, qui se communique bientôt à la masse du sang, & fait infailliblement périr toute espece d'animal, lorsqu'il est parvenu au cœur.

Cleyerus dit n'avoir jamais apperçu ces vésicules aux dents de ces *Serpens*; mais il a vu par expérience que la dent elle-même est venimeuse, même après que toutes les parties charnues des mâchoires en ont été séparées par la cuisson & par la chaux-vive. Suivant le Docteur Mentzelius, ce qu'on raconte de ces *Serpens* d'une prodigieuse grandeur, qui avalent de gros animaux tout entiers, n'est point une fable : mais on peut douter qu'il existe des *Serpens* assez grands, pour pouvoir avaler & engloutir en quelque façon un Cavalier, & en même temps le Cheval sur lequel il est monté, comme quelques Auteurs le rapportent d'après Possidonius. Tel fut ce *Serpent* d'Afrique, dont parle Aulugelle, qui a tiré cette histoire d'un Ouvrage de Lælius Tubero, & de Pline (*Hist. Nat. L. VIII.*), d'après Magastene. Ce *Serpent*, si l'on en veut croire ces anciens Auteurs, avoit plus de cent vingt pieds de longueur, & ne put être mis à mort que par une armée Romaine.

On a vu autrefois en Norwege, sur les bords de la mer, dans des cavernes de rochers, près de Berguhen, dit Olaus Magnus, un *Serpent* qui avoit plus de deux cents pieds de longueur, & vingt pieds d'épaisseur; mais cela paroît incroyable. George Andersen, dans son *Voyage des Indes Orientales*, assure qu'il y a des *Serpens* dans l'Isle de Java, qui avalent des hommes tout entiers. Iversen dit en avoir tué un dans l'Isle de Ceran, qui avoit vingt-trois pieds de longueur.

Baldæus rapporte dans sa *Description de l'Isle de Ceylan*, que l'on y voit des *Serpens* de huit, neuf & dix aunes de longueur, & de plus grands encore dans les Isles de Java & de Banda; qu'on en avoit autrefois pris un dans la premiere de ces Isles, dans le corps duquel on avoit trouvé un grand Cerf, & qu'on en avoit tué un autre dans l'Isle de Banda, qui avoit avalé une femme. Marc-Paul Venetius dit que dans la Province de Carajan, on voit de très-grands *Serpens*, dont quelques-uns ont jusqu'à dix pas de longueur, & dix palmes d'épaisseur.

A l'égard des *Serpens* des Indes Occidentales, Dapper les a décrits dans son *Histoire de l'Amérique*, où il parle d'un *Serpent* du Brésil d'une monstrueuse grosseur, & qui a vingt-quatre pieds de longueur, que les Naturels du pays nomment *Boiguacu*. Voyez ce mot. Il y a aussi au Chili, dit-il, des *Serpens* qui avalent des hommes, & même des Cerfs tout entiers.

Pigafetta dit à-peu-près la même chose des *Serpens* d'Afrique, & il ajoute que l'excès que ces Reptiles font d'une pareille nourriture les enyvre en quelque façon, & leur procure un sommeil profond, qui dure quelquefois

cinq ou six jours, pendant lequel temps un enfant seroit en état de les tuer. Dans le Royaume de Congo, il y a des *Serpens* qui avalent une Brebis, & qui ont jusqu'à vingt-cinq pieds de long. Ils s'étendent ordinairement au soleil pour digérer ce qu'ils ont mangé : lorsque les Negres s'en apperçoivent, ils les tuent, leur coupent la tête & la queue, les éventrent & les mangent. On les trouve quelquefois gras comme des Cochons. Voilà ce que différens Historiens & Voyageurs disent de ces *Serpens* d'une énorme grandeur.

Tous les *Serpens* naissent par le concours des deux sexes, & on doit regarder comme absolument fabuleuses, toutes les autres générations des *Serpens* rapportées par les Auteurs, soit qu'ils les attribuent à la corruption, ou à quelque autre cause, & l'on ne peut admettre celle que le P. KIRKER indique, & qu'il dit avoir constatée par l'expérience, qui est de faire dessécher & pulvériser des *Serpens*, de semer cette poudre dans un terrein gras & humide, de l'arroser légerement d'eau de pluie, & de l'exposer au soleil du printemps ; qu'au bout de huit jours on verra toute cette masse de terre fourmiller d'un très-grand nombre de petits Vermisseaux, lesquels étant nourris avec un mélange de lait & d'eau prendront de l'accroissement, & enfin deviendront de petits *Serpens* parfaitement formés, & qui bientôt se mêleront ensemble & perpétueront leur espece par les voies ordinaires & accoutumées. L'autorité du P. KIRKER avoit engagé REDI a répéter plusieurs fois l'expérience dont il parle ; mais cet Observateur avoue de bonne foi qu'il n'a jamais réussi à voir naître ces *Serpens* factices.

La couleur des *Serpens* est différente, suivant les divers pays qu'ils habitent. On dit que la couleur des *Serpens* des pays Septentrionaux est différente de celle des *Serpens* des autres contrées de la terre. Dans les Indes, si nous en croyons ÉLIEN, ils ont des taches depuis la tête jusqu'à la queue, dont les unes sont de couleur d'or, les autres de couleur d'argent, & d'autres tirent sur le bronze. THEVET dit qu'il y en a qui sont rouges, & couverts d'écailles de diverses couleurs, dont quelques-unes sont vertes comme des feuilles de Laurier.

Les *Serpens* sont de deux différentes sortes, c'est-à-dire *aquatiques* & *terrestres*. Les uns vivent dans les montagnes, & les autres dans les plaines : ceux-ci dans les chenaies ; ceux-là dans les antres, proche des Hêtres & des Coudriers. On connoît aussi des *Serpens amphibies*. J'en ai parlé à leurs articles.

Il y a des *Serpens* qui ont une odeur musquée, tel est le *Serpent d'Esculape*. En Espagne, ils ne font point de mal. Ils n'ont pas tous les yeux de la même grandeur. Ceux de Lybie les ont grands ; d'autres les ont aussi petits que ceux des Sauterelles. Enfin plusieurs ont la gueule grande, & plusieurs autres l'ont petite. Quelques-uns ont des crêtes sur la tête, quelques autres des cornes, & d'autres des ailes. Voilà tout ce que l'on peut dire en général des *Serpens*, d'après ce qu'en ont écrit ARISTOTE, PLINE, BELON, RUYSCH, & d'autres Naturalistes. Il ne nous reste plus à présent qu'à parler des *Serpens* de différens pays, d'après SEBA & les Voyageurs, sur-tout de ceux qui n'ont point de noms particuliers, comme il a été dit plus haut.

SERPENT COMMUN D'ALLEMAGNE : Il a, dit SEBA, des écailles bleuâtres sur le dos, qui sont mouchetées de taches noires, ainsi que les grandes écailles transversales du ventre. Ce Reptile a un collier jaune & large, avec deux taches presque noires ; les écailles de la tête sont grandes, tirant sur le brun ; la

mâchoire ſupérieure eſt bordée d'un blanc rayé de noir ; les dents ſont petites. Quand ces ſortes de *Serpens* ont quitté leur peau ; ils ſont viſqueux, luiſans, gliſſans au toucher, gras, charnus, & les femelles ſont pleines d'œufs. Cet animal a été envoyé à SEBA de Francfort ſur le Mein, d'où chaque année on en tranſporte quantité en Hollande, dont on ſe ſert à divers uſages. Il eſt repréſenté *Theſ. II. Tab.* 47. *n.* 1.

SERPENT *des bords du fleuve Hoer, proche de Lucko, Capitale de la haute Volhinie.* SEBA dit l'avoir reçu de Ruſſie avec d'autres raretés. La peau de ce Reptile tiroit ſur le pourpre ; ſa tête paroiſſoit comme ornée d'un diadême, peint d'une couleur jaune pâle & d'un jaune roux : ſon front étoit défendu par de fortes écailles de couleur citrine, mouchetées de trois taches, & piquetées de points incarnats. Les écailles du corps étoient minces, liſſes & brillantes, & peintes chacune d'un pourpre clair, nuancé d'un pourpre tirant ſur le brun. Les écailles du ventre étoient rouſſâtres, blêmes, & vergetées de taches brunes : ſa queue très-mince finiſſoit en pointe. *Theſ. II. Tab.* 52. *n.* 2.

SERPENT D'ITALIE *des collines du Padouan.* Ce *Serpent*, envoyé au même Auteur, avoit ſur toute l'étendue des côtes du ventre, qui étoient d'un jaune clair, des taches rouges ; d'autres d'un jaune brun, ſur les écailles tranſverſales du corps : ſa tête étoit mince, d'un jaune blafard, revêtue de grandes écailles ſur le front, & parée ſur la nuque d'une eſpece de couronne, peinte de rouge & de jaune enflammé : ſon dos étoit arrondi & tout couvert d'écailles. Il y a pluſieurs eſpeces de ces *Serpens*, qui, quoique de couleurs diverſifiées, reſſemblent parfaitement pour le reſte à ceux d'Allemagne & de Hollande. En général, dit SEBA, les *Serpens* de montagne varient beaucoup davantage en couleurs que ceux qui vivent dans les plaines arroſées d'eaux. Pour celui dont je viens de parler, il eſt figuré *Theſ. II. Tab.* 48. *n.* 1.

SERPENT DE SÉVILLE : Il a le front tout-à-fait charmant. Tout le deſſus de ſon corps paroît auſſi liſſe que s'il venoit de prendre une nouvelle peau. Il eſt orné d'écailles blanches & noires ; mais les écailles tranſverſales du ventre ſont d'un jaune blême. On ne peut gueres voir de *Serpent* plus joli, dit SEBA, qui la fait figurer *Theſ. II. Tab.* 56. *n.* 2.

SERPENT JOUFFLU *de l'ancienne Béotie*, nommée aujourd'hui *Stramulipe.* Celui, dont parle l'Auteur Hollandois, avoit la gueule grande, les babines larges, épaiſſes dans leurs bords, & qui paroiſſoient comme jaſpées. Son aſpect avoit quelque choſe d'affreux. Sa tête étoit défendue par de grandes écailles : celles du dos étoient rembrunies, variées de blanc, & diſpoſées dans le même ordre que celle des poiſſons. Les écailles tranſverſales du ventre étoient fort grandes, d'un tanné clair, avec un mélange de blanc. Sa queue étoit cerclée de larges anneaux. SEBA en donne la figure, *Theſ. II. Tab.* 57. *n.* 3.

SERPENT DE SICILE : SEBA (*Theſ. II. Tab.* 5. *n.* 1. *&* 2.) donne le nom de *Serene* à deux *Serpens*, mâle & femelle, du Royaume de Sicile, marquetés de taches brunes, rouges & blanches.

SERPENT D'ARMÉNIE : Ce Reptile, dont parle le même Auteur, étoit merveilleuſement peint de diverſes couleurs. Il avoit de petites écailles blanchâtres, marbrées de taches brunes, imitant le grivelin qu'on obſerve ſur la poitrine de la Perdrix. Sa tête étoit colorée de roux : ſes écailles, ſous le ventre, étoient piquetées de points cendrés jaunes. *Theſ. II. Tab.* 51. *n.* 1.

SERPENT ORDINAIRE DE HOLLANDE : On en trouve

en grande quantité dans les bruyeres, ou dans les lieux humides & maréca-geux de Hollande. La Frise Occiden-tale eſt ſur-tout fertile en *Serpens* de cette eſpece. On en prend principale-ment au mois d'Avril, que le Soleil commence à réchauffer la terre par ſa chaleur. Après qu'on les a dépouillés de leur peau, lavés & ſéchés, on les apporte en Hollande, & on les em-ploie dans la compoſition de divers médicamens. Ces *Serpens*, dit Seba, ont les mêmes vertus, que ceux d'Al-lemagne & d'Italie. Leur peau eſt très-jolie, mais marquetée quelquefois diffé-remment : elle eſt dans pluſieurs d'un châtain qui ſemble marbré de taches noirâtres. Les écailles du ventre ſont grandes, tirant ſur le rouge. *Theſ. II. Tab.* 4. *n.* 1.

SERPENT FAMILIER, nommé en Latin *Serpens manſuefactus* : Ruysch (*de Serpent. p.* 26.) don-ne ce nom à de certaines Couleuvres vertes des Indes, qui, apportées des campagnes, ne ſont que de la groſ-ſeur du pouce. On leur fait dans un tonneau, ou autre choſe ſemblable une eſpece de petit lit, où elles ſe repoſent, & n'en ſortent que quand le beſoin de manger le demande. Alors elles montent ſur les épaules du Maî-tre de la maiſon, qui reçoit les ca-reſſes de ces petits animaux, qui font la figure d'une roue, & quand on leur a donné à manger, elles ſe retirent dans leur niche & y dorment.

SERPENS D'ARABIE : Seba en donne quatre différentes ſortes, dont voici la notice.

La premiere eſpece eſt un *Serpent* brun, marqué de taches noirâtres en forme de flammes. Son dos d'un bai brun eſt coupé de taches noires & tranſverſales, qui vont en flammes. Les côtés du ventre ſont d'un jaune déteint. Le deſſous du corps eſt muni d'écailles tranſverſales blanchâtres. La tête ſe fait remarquer par deux taches jaunes & deux autres taches noires beaucoup plus grandes. Les écailles ſont taillées en rhombes ſur tout le corps. *Theſ. II. Tab.* 33. *n.* 1.

La ſeconde eſpece eſt un beau *Ser-pent* moucheté de taches, comme au-tant d'yeux noirs. Cet animal eſt d'une grande beauté, tant par ſes couleurs que par ſa madrure. Il a la tête bleue, marquée vers le derriere du col de deux grandes taches rouges entrecou-pées par un eſpace qui eſt jaune : ſes yeux ſont jolis & vifs : ſa large gueule eſt toute garnie de petites dents tran-chantes : ſa queue finit en pointe : ſon dos eſt de couleur ſaffranée. Les côtés du ventre, dont le fond eſt d'un jaune pâle, attirent les regards par leurs belles mouchetures de taches noirâtres ſemées par-tout : chaque écaille de ſon corps eſt entourée d'une double bordure d'un jaune foncé. Les écailles tranſverſales du ventre ſont blanches & rayées de noir en zigzag. *Theſ. II. Tab.* 33. *n.* 2.

La troiſieme eſpece eſt un *Serpent* céladon, fouetté tranſverſalement de taches brunes & noirâtres ſur tout le corps. Ses écailles loſangées ſont d'un verd luiſant. Son dos eſt d'un verd obſcur, marqueté de points ou taches noirâtres. Ses côtés ſont peints d'une couleur brune ſombre. Les écailles, ſous le ventre, ſont blanchâtres juſ-qu'à une moitié de corps ; enſuite elles commencent à tirer tantôt ſur le verd, tantôt ſur le blanc ſale, alter-nativement juſqu'au bout de la queue, qui eſt obtuſe à la maniere des *Ser-pens* nommés *Doubles Marcheurs*. Le deſſus du corps eſt d'un verd de mer. La nuque du col frappe la vue par ſes deux taches rouges. La gueule eſt munie de petites dents affilées. *Theſ. II. Tab.* 33. *n.* 3.

La quatrieme eſpece eſt un *Serpent* marqué de taches, qui ſont faites en forme de chaînons. Ses petites écailles loſangées ſont d'un jaune doré ; elles ſont ombrées ſur le dos, & ſur les deux côtés du ventre, de taches bai-

brunes, de figure elliptique, rangées par anneaux faits en maniere de chaîne. Les taches, sur le ventre, sont parsemées de points noirs, de même que les écailles transversales. La tête n'a rien de particulier, que les quatre écailles oblongues & jaunâtres, dont elle est couverte. *Thes. II. Tab.* 52. *n.* 1.

SERPENT DE MALABAR: Ce Reptile porte une robe qui est tissue d'écailles blanches, rondes, cerclées, depuis la tête jusqu'à l'extrémité de la queue, de bandes d'un noir de Jais, larges sur le dessus du corps, devenant plus étroites en s'approchant du ventre, & quelquefois disparoissant auparavant. Les écailles blanchâtres qui traversent sous le ventre, sont partagées au milieu par une suture ou ligne noirâtre. La tête est garnie tant de grandes que de petites écailles, peintes, d'une maniere charmante, d'un mélange de blanc & de noir. SEBA dit que ce *Serpent* a quelque chose de si agréable & de si mignon, que dans les Indes Orientales, non-seulement les femmes se font un plaisir de le regarder, mais encore de le mettre dans leur sein, pour se rafraîchir pendant les grandes chaleurs. *Thes. II. Tab.* 54. *n.* 1.

Autre SERPENT DE MALABAR: Il est parlé dans les Nouvelles de la République des Lettres du mois de Janvier 1699. *p.* 33. d'une espece de *Serpent* fort singulier, qui se trouve dans le Malabar, & qui est très-dangereux. Ce *Serpent*, gros comme le doigt, & long de cinq ou six pieds, est de couleur verte, ce qui empêche de le distinguer sur l'herbe. Il ne fuit point le monde. Cet animal s'élance sur les passans, choisissant presque toujours les yeux, le nez & les oreilles pour s'y attacher. Ce n'est pas par sa morsure qu'il empoisonne; mais il a sous le col une vessie de venin subtil qu'il répand où il s'attache. Il n'y a point de remede contre un pareil venin.

SERPENS DE SIAM: On lit dans l'*Histoire Générale des Voyages*, *Tome VIII. in-4°. p.* 312. qu'il y en a de toutes les couleurs dans ce pays. Le mélange de la chaleur & de l'humidité en produit d'une monstrueuse longueur. Il n'est pas rare de leur voir plus de vingt pieds de long, & plus d'un pied & demi de diametre. Les plus grands ne sont pas les plus venimeux. GERVAISE parle avec horreur de celui qui n'a gueres plus d'un demi-pied de long, & qui n'est pas si gros que le doigt, mais dont le venin est fort subtil, & la petitesse de l'animal lui aide à s'insinuer par-tout.

SEBA (*Thes. II. Tab.* 34. *n.* 2. *&* 5.) parle de plusieurs especes de *Serpens* qu'on voit au Royaume de Siam. La premiere espece, dit-il, est un mâle, qui a la tête grosse & pourtant belle; la queue très-déliée; les écailles rousses & jaunes sur le dos, d'une couleur plus claire sous le ventre, & piquées de points noirâtres. Son dos est curieusement varié de taches blanchâtres, d'une figure particuliere, avec une bordure noire, effilée. On met cet animal au rang des Cérastes, autrement dits *Serpens cornus*. La femelle ressemble pour la figure, la couleur & le tacheté, à son mâle; mais la tête est plus large. SEBA dans la figure qu'il en donne la représente renversée en arriere, pour mieux faire voir ses couleurs par dessus. L'ouverture de la gueule est ourlée tout autour d'une bordure un peu frisée, jaune & dure comme de la corne. On ne lui trouve aucunes dents. Ses narines sont étroites & fort petites. Cette espece de *Serpent* n'est point méchante. Elle mange les petits insectes, Chenilles, Araignées, &c.

On trouve aux environs du Grand Caire en Égypte de ces sortes de *Serpens cornus*. Les plus grands n'ont pas plus d'une aune & demie de long. Ils se nourrissent d'oiseaux. Ces *Serpens* sont joliment peints: ils ont la peau revêtue

revêtue d'écailles de couleur cendrée, grise, tachetées de noir & de blanc ; le ventre d'un cendré jaune, relevé de taches noires & blanches, parsemé par dessus d'assez grandes écailles ; la tête longuette & la gueule sans dents. La queue va en diminuant & insensiblement en pointe. *Thes. II. Tab.* 19. *n.* 1.

La seconde espece est un *Serpent* cerclé de bandes blanches & noires successivement. Sa tête est fort belle. SEBA l'a fait figurer *Thes. II. Tab.* 34. *n.* 4.

La troisieme est un *Serpent* qui a l'air doux, la tête petite & jolie ; les écailles menues, blanchâtres, rayées de bandelettes noires autour du corps. Il est représenté, *ibid. Thes. II. Tab.* 34. *n.* 5.

La quatrieme espece, nommée *Sybilla* au Royaume de Siam, est fort estimée par les Siamois, parcequ'ils croyent fermement que sa rencontre est un présage certain d'une heureuse année. Son petit corps, jaune comme le safran, est couvert de petites écailles minces & luisantes. Il est entouré de bandelettes rouges. La tête est d'un jaune pâle, & le bout de la queue fort menu. *Thes. II. Tab.* 100. *n.* 5.

SERPENT *du pays de Kokura au Japon.* SEBA (*Thes. I. Tab.* 28. *n.* 2.) dit qu'on lui en apporta un, dont le corps étoit long & délié. Il avoit la partie supérieure, depuis la tête jusqu'à l'extrémité de la queue, marquetée de points d'un rouge foncé, avec des bandelettes de couleur cendrée. Le ventre, d'un bleu cendré, paroissoit agréablement tacheté de points jaunes aux extrémités des écailles qui le traversent.

SERPENT DE ZAGARA : C'est un beau *Serpent*, ceint sur le sommet de la tête d'une bande orangée, & sur le front de deux autres bandelettes étroites, traversant d'assez grandes écailles de couleur de ponceau, tachetées de jaune en quelques endroits. Les narines & la bordure de la gueule sont jaunâtres. Les écailles qui couvrent la peau sont petites, losangées, d'un jaune verdoyant, parsemées d'une jaspure de points verds sombres. Tout le dos est embelli de taches, les unes d'un rouge obscur, les autres d'un jaune pâle, & qui représentent comme des armoiries. Les écailles du ventre sont d'un jaune blême. On ne peut gueres voir de plus joli *Serpent*, dit SEBA, *Thes. II. Tab.* 56. *n.* 1.

SERPENT DE MADERASPATAN, Ville sur la côte de Malabar. Ce Reptile est couvert d'écailles maillées d'un beau jaune, varié sur le dos de taches de couleur de feuille morte. Sa tête est ornée de grandes écailles, enjolivées par des points dont elles sont piquées. Le long du ventre regne une mouchetture réguliere de taches rouges. Les écailles sous le ventre sont d'un cendré clair. *Thes. II. Tab.* 57. *n.* 1.

SERPENT TIGRÉ de l'Isle de Baly, située au Levant de celle de Java. Ce Reptile a le dessus du corps couvert d'écailles couleur de safran, marquées de taches brunes & noires : celles qui sont placées en travers sous le ventre sont en partie jaunes, en partie olivâtres. La tête est peinte uniformément d'un brun sombre. La queue amenuisée vers le bout, finit en une pointe très-aigue. *Thes. II. Tab.* 46. *n.* 3.

SERPENT DE LA CHINE : C'est un *Serpent* rouge comme le Corail. Ses petites écailles sont d'un roux clair, & ont des taches d'un rouge qui approche du Corail. La couleur de sa tête tire sur un roux clair jaunâtre, & celle des écailles du ventre est d'un jaune cendré. Cette espece de *Serpent* est peu commune, dit SEBA, *Thes. II. Tab.* 1. *n.* 8.

Il se trouve aussi en Chine des *Serpens* d'une grandeur prodigieuse dans l'Isle de Kay-Nan ; mais ils sont si

timides que le moindre bruit les fait fuir. Ils ne peuvent être fort dangereux par leurs morſures, puiſque les habitans ſont accoutumés à voyager jour & nuit, & ſouvent pieds nuds dans les bois & dans les plaines, ſans avoir la précaution de s'armer.

SERPENS D'AMBOINE: SEBA en décrit pluſieurs eſpeces. La premiere eſt d'un rouge de Corail. Sa peau blanchâtre eſt parſemée d'un rouge vif, tandis que les écailles du ventre ſont d'un cendré clair. *Theſ. II. Tab.* 1. *n.* 4.

La ſeconde eſpece a la peau tigrée, excepté le capuchon de la tête, qui eſt d'une grande blancheur ſans taches. Ce *Serpent* ſe nourrit de Chenilles. SEBA a trouvé dans ſon corps un ovaire entier, contenant neuf œufs attachés les uns aux autres à la file, & adhérens à toute la longueur de l'épine du dos. Chacun de ces œufs étoit enveloppé de ſa propre membrane. *Theſ. II. Tab.* 15. *n.* 2.

La troiſieme eſpece eſt un *Serpent* à bandes coralines, qui avale des Lézards preſque auſſi gros que lui, en les ſuçant avec violence. Ses mâchoires pour cette action s'ouvrent ſi fort, qu'on les croiroit diſloquées; mais l'animal n'eſt pas ſuffoqué par la grandeur d'un pareil morceau, parcequ'il a la trachée-artere ſituée antérieurement dans la gueule, ce qui laiſſe un paſſage libre à l'entrée & à la ſortie de l'air. Ce *Serpent* eſt orné de ſeize bandes, dont chacune paroît comme faite d'une chaîne de Coraux, joints les uns aux autres. Ces bandes ſont placées le long du dos; mais ſur les côtés, à peu de diſtance du ventre, ce ſont des écailles rangées ſur les côtés & ſous le ventre en long & en travers. *Theſ. II. Tab.* 17. *n.* 1.

La quatrieme eſpece eſt un *Serpent* d'un bleu pâle, moucheté çà & là de taches noires ſur le deſſus du corps. Les écailles du ventre ſont marquetées de petits points noirs, rangés deux à deux avec ordre. *Theſ. II. Tab.* 18. *n.* 1.

La cinquieme eſpece eſt un très-joli *Serpent*. Son dos eſt d'un rouge de Corail, orné de demi-anneaux de la même couleur, qui ſont deux à deux, depuis la tête juſqu'au milieu du corps, où alors ces anneaux ſont comme une marbrure ondée. Ses petites écailles ſont d'un verd de mer, entrecoupées çà & là de quelques-unes, qui ſont blanchâtres; mais les écailles du bas du ventre ſont toutes d'un jaune clair. ALDROVANDE & GREVIN mettent ce *Serpent* au rang des Dipſas. SEBA croit que ce n'en eſt pas un. *Theſ. II. Tab.* 27. *n.* 5.

La ſixieme eſpece eſt un *Serpent* qui a les écailles du dos d'un rouge orangé, plus brunes vers leur origine, plus pâles vers le ventre. Il eſt couvert par deſſous d'écailles tranſverſales, rouſſes & enfumées. *Theſ. II. Tab.* 46. *n.* 1.

La ſeptieme eſpece eſt un *Serpent* cendré-jaune, qui ſe ramaſſe en replis tortueux: c'eſt ainſi que SEBA le repréſente. Ce Reptile ramaſſe ſon corps, pour attraper des Chenilles, dont il fait ſes repas. Il a les écailles du dos rhomboïdes, cendrées, jaunes; celles du ventre blanchâtres; celles qui garniſſent le front, grandes, de couleur ſaffranée; les yeux grands & brillans, & les dents fort petites. *Theſ. II. Tab.* 65. *n.* 2.

La huitieme eſpece eſt un *Serpent* revêtu d'écailles ſemblables à l'écorce du Chêne. SCALIGER & GREVIN l'appellent *Querculus*; d'autres l'ont nommé *Chelydras* & *Teſtudineus*, en François *Serpent à écailles de Tortue*. Il eſt châtain ſur le dos & ſur les côtés, tacheté d'un mélange de blanc & de jaune. Les écailles qui paſſent en travers ſous le ventre, ſont marbrées ou variées de rouge & de blanc. Sa tête eſt faite de même que celle des autres *Serpens*. Il n'a point les narines

cerclées d'un anneau, comme le dépeignent GESNER & ALDROVANDE, JONSTON & quelques autres Auteurs. On ne trouve nulle part de pareils *Serpens* : ce n'est que dans les figures copiées mal-à-propos les unes sur les autres qu'ils existent; mais la description que SEBA en donne a été tirée, dit-il, sur l'original. Ces sortes de *Serpens* ont une longueur & une largeur proportionnées. Ils forment leur corps en divers plis & replis, & entortillent pareillement leur queue, ce que ne sauroient faire d'autres *Serpens*, chez lesquels les articulations ou osselets de la queue se trouvent attachés ou joints d'une maniere si serrée, qu'ils peuvent bien à la vérité remuer cette partie, mais non pas la fouetter, ni même la tourner. Dans ce genre de *Serpens*, dont on parle ici, les articulations sont fort lâches; ce qui fait qu'ils ont la facilité de se plier en tous sens à leur fantaisie. *Thes. II. Tab.* 72. *n.* 2.

La neuvieme espece est un *Serpent* qui a la tête couverte de grandes écailles jaunes, bordées d'un rouge vermeil: celles du corps sont minces, d'un jaune roux. Sur le dessus du corps, depuis la tête jusqu'à l'extrémité de la queue, regne une bande roussâtre. Ce *Serpent* est marqué de taches sur le chignon du col, lesquelles taches forment ensuite de courtes bandes larges, roussâtres, qui traversent, & se transforment ensuite en des taches rondes. Les côtés du ventre sont marqués de points blancs & vermeils. Il a les écailles du ventre entierement blanches. *Thes. II. Tab.* 100. *n.* 4.

La dixieme espece est un *Serpent marin*, couronné sur la tête. Il a de chaque côté de la tête, proche des mâchoires, deux petits ailerons velus, ou plutôt hérissés de poils. Il porte sur la tête une marque noire, qui a quelque ressemblance avec la figure d'une couronne. Son dos est d'un cendré jaune, marbré de taches brunes. Son ventre est d'un bleu sale, mêlé de jaune. Ces sortes de *Serpens*, dit SEBA, sont amphibies, vivans également sur terre & dans l'eau. *Thes. II. Tab.* 18. *n.* 3.

SERPENS VOLANS D'AMBOINE : SEBA en donne deux especes. Le premier a les écailles toutes séparées les unes des autres. Chacune est peinte d'une maniere particuliere, & forme un fond d'un noir de Corbeau, sur lequel sont parsemées des taches aussi blanches que la neige, & comme frangées à leur bord. Les écailles du ventre sont blanches. *Thes. II. Tab.* 7. *n.* 1.

La seconde espece a les écailles du dos bleues, mêlées de blanc. Celles qui regnent en travers sous le ventre jusqu'au bout de la queue sont blanches, & celles qui couvrent le dessus de la queue vers son extrémité forment comme un ouvrage à chaînette. On trouve aussi cette espece de *Serpent* en Égypte, dans la Lybie, l'Isle de Lemnos, celle de Rhodes, dans la Calabre, & dans la Sicile. AGRICOLA, BELON, AMATUS pensent qu'on doit mettre ces *Serpens* au nombre des Viperes; mais comme ils leur donnent une figure & un tacheté tout différens, SEBA (*Thes. II. Tab.* 44. *n.* 1.) croit qu'il faut les distinguer des Viperes. Ces deux *Serpens volans* sont des especes d'*Acontias*. Voyez ce mot.

SERPENT ORIENTAL: C'est, dit SEBA, un animal qui saute. Il a le corps très-long : sa longueur est de quatre coudées, & sa grosseur n'est que de deux pouces & demi. Ses écailles sont belles, losangées, peintes de diverses couleurs : celles du col sont blanchâtres, mélangées de roux. Cet animal a le tronc du corps jusqu'au commencement de la queue d'un cendré jaunâtre, revêtu d'écailles singulieres, vermeilles, figurées en façon de rubans, marquetées au milieu de taches blanches, doubles près de la queue, qui est grande,

roussâtre & finit en pointe. Ses écailles transversales du ventre sont jaunes-pâles, & barrées de raies d'un rouge déteint. Sa tête proportionnée au reste du corps est defendue sur le front par de grandes écailles de couleur citrine. Son col est orné d'un collier d'un beau rouge. *Thes. II. Tab. 65. n. 1.*

Petit SERPENT ORIENTAL : Ce Reptile a la queue terminée en pointe. Il est roux par dessus, jaune par dessous, tacheté depuis la tête jusqu'à l'origine de la queue de points noirs, rangés par ordre. La queue finit en une pointe aussi piquante qu'une aiguille. *Thes. II. Tab. 53. n. 8.*

SERPENT DES INDES : Il est long & noir. C'est une espece de *Serpent volant*, ou pour mieux dire une espece d'*Acontias*, long, menu, taché sur le dos de blanc & de noir : les écailles du dos ont une marbrure de blanc, de brun & de noir. Il étend avidement sa tête magnifique vers un petit oiseau perché au-dessus de lui, dont il fait sa proie, comme le représente SEBA dans la figure qu'il en donne. Tout son ventre jusqu'à la pointe de la queue est tacheté de noir. On l'appelle *Serpent volant*, ou *Serpent* qui s'élance aussi vîte qu'un trait, parcequ'il fond avec une extrême vîtesse sur son gibier. *Thes. II. Tab. 62. n. 1.*

SERPENT DE TERNATE : Ce Reptile est magnifiquement tacheté, & ses taches sont comme autant d'yeux. Il a les écailles rhomboïdes, de couleur roussâtre, variées sur le dos par de grandes taches jaunes & bordées de rouge. Sur chaque côté du ventre, sur la longueur, entre deux des grandes taches, on voit d'autres taches plus petites, jaunes, rondes, rangées avec ordre, assez semblables à des yeux, bordées tout autour d'un anneau rouge, & ayant au milieu comme une prunelle d'un rouge foncé. Il y a encore sous ces taches, un autre rang de taches qui sont d'un rouge brun. Les écailles du ventre tirent sur le roux. *Thes. I. Tab. 56. n. 4.*

SERPENS DE L'ISLE DE CEYLAN, nommée *Ceylon* par les Hollandois. SEBA en donne la description de beaucoup d'especes.

La premiere est un *Serpent* à raies brunâtres : ces raies s'étendent depuis la tête jusqu'à l'extrémité de la queue. Son ventre blanc est couvert de petites écailles rhomboïdes. Il a de chaque côté une petite bande toute unie, ce qui orne infiniment ce petit animal, dit SEBA, *Thes. II. Tab. 12. n. 3.*

La seconde espece est un *Serpent* d'un rouge de Corail. Sa peau tire sur un rouge pâle : elle est couverte de taches d'un rouge écarlate, placées avec ordre, ce qui releve la beauté de ce *Serpent*. Sa tête est garnie d'écailles un peu plus grandes, qui sont aussi d'un rouge fort pâle. Sa queue se termine en pointe très-déliée. *Thes. II. Tab. 1. n. 3.*

La troisieme espece est un *Serpent* d'une grande beauté, peint singulierement. Il a le dessus du corps orné de deux bandelettes, qui se croisent l'une & l'autre en forme de réseau à claires voies, pointillées dans chaque interstice de taches rondes & blanchâtres, qui semblent disparoître vers le ventre. Sa tête est sur-tout d'une merveilleuse beauté. Son col est menu. Les écailles transversales du dessus du corps sont d'un blanc sale. Cette espece de *Serpent* vit d'insectes & de Lézards. *Thes. II. Tab. 32. n. 2.*

La quatrieme espece est un *Serpent* qui vit dans les masures & se tient caché dans les fentes des vieilles murailles, d'où il ne sort de temps en temps, que pour butiner les Mouches, les Escarbots & autres insectes. Il est d'un bon naturel & ne fait mal à personne. On le nomme *Carowalo* dans le pays. Sa peau est traversée de taches en forme de flammes. *Thes. II. Tab. 33. n. 3.*

La cinquieme eſt un *Serpent* très-mince, qui porte des raies noires & blanches ſur le dos. Il eſt muni d'aſſez grandes écailles, violettes, ſillonnées ſur toute la longueur du corps de raies noires & blanches. Les écailles du ventre ſont d'un violet plus pâle. *Theſ. II. Tab.* 45. *n.* 2.

La ſixieme eſpece eſt un *Serpent* marqué de belles taches étincelantes. Son dos eſt revêtu de petites écailles jauniſſantes, mouchetées de taches blanches ou ponceau, ſi brillantes, qu'elles ſemblent jetter des étincelles. Sa tête eſt garnie de grandes écailles jaunâtres, mélangées de blanc. Les écailles du ventre tirent ſur le jaune : elles ſont relevées d'un peu de rouge çà & là. *Theſ. II. Tab.* 45. *n.* 3.

La ſeptieme eſpece eſt un *Serpent* à longues bandes. Sa couleur eſt un châtain, coupé de rouge & de blanc, relevé de bandes faites en réſeau, qui s'étendent ſur toute la longueur du corps. Il a la tête & le nez d'un Chien, mais joliment tacheté. Ce *Serpent*, dit Seba, jette un ſifflement moqueur, par lequel néanmoins il ſemble inviter les paſſans à jetter un œil curieux ſur ſa beauté. *ibid. n.* 5.

La huitieme eſpece eſt un *Serpent* marbré de taches annulaires, liſſe, joli, long, glabre, menu, cendré, jaune, marqué de taches d'un brun obſcur ſur des écailles amples & loſangées dont il eſt couvert. Ces taches ſont larges & marbrées, faiſant le tour du corps en maniere d'anneaux. Les écailles du ventre tirent ſur le rouge, & ſont d'une largeur & d'une longueur proportionnées à celles des autres. Il a les yeux beaux & brillans, le front muni de grandes écailles blanchâtres. Son nez eſt traverſé d'un bandeau châtain. Le derriere du col eſt ombré d'une aſſez vaſte tache. *Theſ. II. Tab.* 76. *n.* 2.

La neuvieme eſt un *Serpent* roux, jaune & ceint depuis la tête juſqu'au bout de la queue de larges bandes brunes. Son corps eſt grêle, long, chargé de petites écailles rhomboïdes. Les écailles ſous le ventre ſont d'un cendré clair. Il a la tête petite. Les Ceylanois laiſſent entrer cette ſorte de *Serpent* dans leurs maiſons ; car il ne fait pas de mal. *Ibid. n.* 3.

La dixieme eſpece eſt un *Serpent* nommé *Croix*, parceque ſon corps eſt vergeté de raies noires, qui forment en ſe croiſant des eſpeces de croix, entre leſquelles on voit une peau blanche, tachetée de noir. Il eſt couvert de petites écailles, qui n'imitent pas mal un marbre de deux couleurs. *Theſ. II. Tab.* 12. *n.* 2.

L'onzieme eſpece eſt un des plus beaux & des plus rares *Serpens*. Il porte une triple bande, noire, blanchâtre & rouſſâtre. Son ventre eſt d'un beau blanc, traverſé par des écailles noires. Sa tête eſt revêtue de jolies écailles. *Theſ. I. Tab.* 95. *n.* 5. Les Indiens l'appellent *Rotange*. Voyez ce mot.

La douzieme eſpece eſt un *Serpent* qui a des raies longues, rouſſes, formées en façon de chaînes, qui s'étendent magnifiquement ſur le dos. Il a ſur toute la longueur du ventre des écailles d'un bleu pâle. Le ventre eſt d'une couleur jaune, picotée de points rouges. *Ibid. n.* 6. Il eſt nommé par les Ceylanois *Javara Epeba*. Voyez ce mot.

La treizieme eſpece eſt un *Serpent* mangeur de Rats, dont les couleurs ſont fort belles. Seba (*Theſ. II. Tab.* 8. *n.* 2.) l'a fait figurer avec la tête d'un Rat qu'il avoit dévoré.

La quatorzieme eſpece eſt un très-beau *Serpent*, qui a les yeux brillans & étincelans, les écailles du deſſus du corps très-noires, luiſantes, marquetées au dos de fleurs blanchâtres, faites en forme de fleurs de roſe, & mouchetées d'autres taches miſes en croix : chacune de ces dernieres taches eſt compoſée de cinq taches oblongues, qui ne reſſemblent pas mal à

une fleur à quatre feuilles. Sur toute la longueur du ventre il y a des raies assez longues, blanchâtres, rangées avec ordre. Sa tête est barrée de raies jaunes, placées en travers, & picotées de petits points jaunes. Les écailles transversales du ventre sont vertes & jaunâtres. *Ibid. n.* 2.

La quinzieme espece est un petit & joli *Serpent*, qui a la peau joliment marquetée, le dos marbré de taches larges, rouges & blanchâtres, relevées en forme de bouclier; le ventre & les côtés marqués de taches d'un jaune foncé. Celles qui ornent la tête sont de la même couleur, mais formées en maniere de bosses. *Thes. I. Tab.* 94. *n.* 8.

La seizieme espece est un *Serpent* qui a le front d'un roux clair, le corps couvert de grandes & petites écailles; celles du dos très-minces, de couleur rousse, marbrées de taches blanches de différentes grandeurs. *Thes. I. Tab.* 100. *n.* 4.

La dix-septieme espece est un *Serpent* long, délié, communément nommé le *Mangeur de Loirs*. Il surpasse les Chats dans l'adresse à les prendre. Il vit aussi de Lézards & de Grenouilles. Cet animal a la tête & le col tachetés magnifiquement; les yeux grands & brillans; le dos depuis le chignon du col jusqu'à l'extrémité de la queue, rayé de bandelettes faites en forme de réseaux de diverses couleurs, jaunes, blanches, vertes & ponceau. Le jaune qui y regne est un jaune doré; le blanc, un blanc argentin; le verd couché sur ce blanc, un verd gai, vif & éclatant. Il a les écailles sur le ventre toutes blanchâtres; celles du dos de figure oblongue, & celles des côtés, rhomboïdes Les *Serpens* de cette espece qui viennent d'Amérique sont beaux, mais fort inférieurs à ceux de Ceylan pour la vivacité des couleurs, dit Seba, qui donne la figure de celui-ci, *Thes. I. Tab.* 109. *n.* 1.

La dix-huitieme espece est un *Serpent* qui a des écailles d'un noir d'ébene, tacheté sur le dessus du corps de points blancs. Il a comme un collier de perles tout autour du front; le dos parsemé de fleurs blanches, taillées en roses, rangées avec ordre. Ses écailles transversales sont d'un jaune verdoyant. Seba (*Thes. II. Tab.* 60. *n.* 2.) dit qu'on pourroit donner à cette sorte de *Serpent* le nom de *Serpent revêtu d'un riche habit de deuil.*

SERPENS DE LA CÔTE D'OR: On voyoit au Fort Hollandois d'Axim la peau de deux *Serpens cornus* ou *Cérastes*. On avoit pris soin de les faire sécher & de les remplir de paille, pour leur rendre leur grandeur naturelle. Le plus grand avoit quatorze pieds de longueur, & on remarquoit encore deux pattes, sur lesquelles on prétend que ces *Serpens* se levent & courent plus vîte que tout autre. Sa tête, qui ressembloit pour la forme à celle d'un Brochet, étoit armée de deux terribles rangées de dents.

Il y avoit une autre peau d'un *Serpent cornu*, long de cinq pieds, de la grosseur au moins du bras d'un homme, rayé de noir, de brun, de jaune & de blanc, avec un mélange fort agréable. La plus curieuse partie de son corps étoit la tête, qui paroissoit fort large & fort plate: elle n'avoit pour arme offensive qu'une très-petite corne ou plutôt une dent, qui lui sortoit de la mâchoire d'en haut par le nez. Elle étoit blanche, dure & pointue comme une alêne. C'est sans doute le *Céraste*, ou *Serpent cornu*, dont Pline fait mention. Il arrive souvent aux Negres de marcher sur cet animal, lorsqu'ils vont nuds pieds dans les champs; car se remplissant le ventre avec avidité, il tombe ensuite dans un si profond sommeil, qu'il ne faut pas peu de bruit & de mouvement pour l'éveiller. Il est aisé alors, dit Bosman,

de le prendre ou de le tuer. Voyez CÉRASTE.

ARTUS dit que les *Serpens* de la côte d'Or ont communément vingt pieds de longueur, & cinq ou six de largeur, mais qu'il s'en trouve de beaucoup plus grands. L'Auteur en vit un, qui, sans avoir plus de trois pieds de longueur, étoit assez gros pour faire la charge de six hommes. La plûpart ont la gueule si large, qu'ils sont capables d'avaler des Poules & des Oies. Ces *Serpens* sont amphibies. Lorsqu'ils ont dévoré leur proie, ils s'endorment. Les Negres les tuent, en mangent la chair & la préferent à la meilleure volaille.

BOSMAN (*Hist. Gén. des Voyages, L. IX.*) s'étend comme ARTUS sur le nombre & la grandeur des *Serpens* de la côte d'Or. Le plus monstrueux qu'il ait vu n'avoit pas moins de vingt pieds de longueur; mais il ajoute qu'il s'en trouve de beaucoup plus grands dans l'intérieur des terres. Les Hollandois, dit-il, ont souvent trouvé dans les entrailles de ces monstres, non-seulement des animaux, mais des hommes entiers. La plûpart sont venimeux, sur-tout une espece, qui n'a pas plus d'une verge de long & de deux paumes d'épaisseur: elle est mouchetée de blanc, de noir & de jaune. L'Auteur faillit un jour près d'Axim à être mordu par un de ces *Serpens*, qui s'étoit approché de lui, tandis qu'il étoit assis tranquillement sur un rocher.

Ces monstres infectent non-seulement les bois, mais les cabannes des Negres, & vont jusqu'aux Forts des Européens, où l'Auteur en tua plus d'un.

SERPENS DE LA SIERRA-LEONA: Ceux-ci sont si monstrueux qu'ils seroient capables d'avaler un homme entier. Les Maures font une guerre perpétuelle à ces animaux, & connoissent l'usage de certaines herbes, qui sont un remede infaillible contre leurs morsures. *Hist. Gén. des Voyages, L. VII.*

Sur la riviere de Kurbali on voit des *Serpens* de trente pieds de long, qui seroient capables, dit-on, d'avaler un Bœuf entier. Les Negres de la Gambra parlent de quelques *Serpens* qui ont une crête sur la tête & qui chantent comme le Coq. D'autres ont deux têtes qui sortent du même col; mais en faisant leur description, MOORE confesse que c'est sur le témoignage d'autrui. *Ibid. L. VII.*

SERPENS DU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE: KOLBE dit qu'un de ses amis lui fit présent d'un *Serpent* qu'il avoit tué, & dont les Européens du pays ne purent lui dire le nom. Ce *Serpent* avoit un pied & demi de long: son épaisseur étoit d'environ trois quarts de pouce. Il avoit la tête blanchâtre, le dos rouge, tacheté de brun. Le même Auteur rapporte qu'il a vu dans les campagnes divers autres *Serpens*. Les uns hantent les rochers, les autres se tiennent ordinairement dans les lieux unis & sablonneux; une espece habite sur les grands chemins ou aux environs, & il y en a même qui se plaisent dans les roseaux & parmi la paille: ceux-là sont petits & noirs. On en trouve fort souvent dans le chaume qui couvre les maisons des Colonies: c'est-là qu'ils déposent leurs œufs & qu'ils élevent leurs petits. Lorsqu'ils sont parvenus à leur grosseur ordinaire, ils ne passent pas en longueur le doigt du milieu de la main d'un homme fait, & en épaisseur le tuyau d'une plume d'Oie. L'œuf de cette espece de *Serpent* est gros comme un petit Pois.

Selon le même Auteur, il y a un *Serpent* qui se trouve au Cap, nommé *Serpent d'arbres*, parcequ'il est toujours sur les arbres. Sa longueur est de deux aunes, & son épaisseur de trois quarts de pouce. Il s'entortille autour des branches d'arbres, & demeure dans cette situation fort long-temps sans

aucun mouvement. Un homme qui n'a pas de bons yeux & qui ne connoît point les allures de cet animal, pourroit aiſément s'y tromper & le prendre pour une branche d'arbre, dont il ne differe pour la couleur que par de petites taches : auſſi en eſt-on quelquefois attaqué, ſi l'on s'approche de l'endroit où ils ſont juchés. Ils élevent leur tête contre le viſage, pour le bleſſer, & le bleſſent effectivement aſſez ſouvent : dès que le coup eſt fait, ils deſcendent promptement de l'arbre, & ſe retirent, ou plutôt ils tâchent de ſe retirer ; car ils ſont ſi lents dans leurs mouvemens, qu'il eſt fort aiſé de les tuer, avant qu'ils ſoient parvenus à terre. Pour en deſcendre ils s'entortillent d'une branche à l'autre, juſqu'à ce qu'ils ſoient parvenus au pied de l'arbre. Il y a des gens au Cap, qui mettent ces *Serpens* dans de l'eſprit de vin, lorſqu'ils peuvent en attraper, & les envoyent ainſi en Hollande, pour en faire préſent à quelque ami curieux. Quelquefois auſſi on en fait fondre la graiſſe, que l'on mêle avec quelques autres ingrédiens, & de ce mélange on fait faire une chandelle, qui, allumée dans un lieu obſcur, le fait paroître tout rempli de *Serpens*.

On voit au Cap le *Cobra de Capello*, que les habitans nomment *Serpent chevelu*, voyez COBRA DE CAPELLO ; & le *Serpent d'Eſculape*, voyez ESCULAPE.

SEBA parle de pluſieurs eſpeces de *Serpens* du Cap de Bonne-Eſpérance, dont voici la notice.

La premiere eſt un *Serpent* dont les petites écailles qui couvrent le dos, ſont d'un rouge obſcur : celles qui paſſent en travers ſur le ventre ſont d'un brun ſombre, & celles du front aſſez larges & d'un rouge effacé. Ses yeux ſont vifs, pétillans. Cette eſpece de *Serpent* entortille ſon corps de divers replis, mais il n'eſt point venimeux. *Theſ. II. Tab.* 35. *n.* 3.

La ſeconde eſpece eſt un *Serpent* liſſe au toucher, cerclé de bandes blanches & noires. Sa grande blancheur eſt relevée tant ſur le dos que ſur le ventre de bandes noires, qui font le tour du corps. Il reluit merveilleuſement, & eſt fort gliſſant dans les mains, ſi on le veut tenir. Sa tête eſt oblongue & ſa queue obtuſe. SEBA en donne la figure, *Theſ. II. Tab.* 43. *n.* 3.

La troiſieme eſpece eſt un *Serpent* à bandes annulaires. Il eſt cerclé d'un bout du corps à l'autre de bandes rouges d'une égale largeur, rangées deux à deux, miſes enſemble & laiſſant des eſpaces vuides, qui couvrent des compartimens d'écailles ſingulierement façonnées. Les deux bandes circulaires du col, comme celles de l'extrémité de la queue, ſe réuniſſent & n'en forment qu'une ſeule, qui eſt doublement large. Les écailles du dos tirent ſur le bleu pâle, & celles du ventre ſur le roux. Sa queue ſe termine en une pointe fine. *Theſ. II. Tab.* 46. *n.* 4.

La quatrieme eſpece eſt un *Serpent* orné ſur tout le deſſus du corps d'un tiſſu de bandes blanches & noires. Ces bandes paroiſſent tiſſues enſemble avec un ſingulier artifice. Les côtés du ventre ſont revêtus d'écailles rhomboïdes, variées de blanc & de noir. Les écailles tranſverſales ſont de couleur iſabelle, marquées d'un peu de rouge dans leur partie inférieure. Sa tête eſt fort jolie. *Theſ. II. Tab.* 62. *n.* 3.

La cinquieme eſt un *Serpent* griſâtre. Il a de petites écailles griſes & jolies, cerclées de taches vermeilles, qui ſont comme marbrées. Sa jolie tête porte au-deſſus comme l'empreinte d'une crête. *Ibid. n.* 2.

La ſixieme eſpece a le corps gros, rond, muni d'écailles de couleur de pourpre, depuis la tête juſqu'à l'extrémité de la queue entourée d'anneaux blancs de différente largeur. Ceux de la tête & du nez ſont d'un jaune pâle. Les écailles

écailles du ventre ressemblent à celles du dos, & les anneaux font le tour du corps. *Thes. II. Tab.* 27. *n.* 3.

La septieme espece est un *Serpent* peint de diverses couleurs & moucheté comme un Tigre. Son ventre & ses écailles transversales tirent sur un bleu mourant. *Thes. II. Tab.* 31. *n.* 3.

SERPENS DE LA NIGRITIE, pays d'Afrique. SEBA en décrit deux especes. La premiere est un beau *Serpent*, qui a la tête d'un beau rouge pâle, couverte de grandes écailles, découpées par des raies blanchâtres. Sur le sommet de la tête regne deux taches blanches, entre lesquelles il y a un quarré blanc, qui ressemble à un petit dé. Toutes les autres écailles du reste du corps sont d'une couleur plus pâle, & revêtues par dessus de longues bandes en diverses couleurs, qui vont tout le long du dos jusqu'à l'extrémité du corps. Il a la bande du milieu d'un jaune de safran, celle qui la touche d'un bleu clair, la suivante jaune, & la derniere proche du ventre d'un verd passé. Les bandes qui couvrent le ventre sont d'un cendré pâle. *Thes. I. Tab.* 86. *n.* 1.

La seconde espece est un *Serpent* tout joli, petit, tacheté dessus & dessous. A la partie du ventre où l'anus est situé, il sort de chaque côté deux petites excroissances, qui ont la figure de deux épines, & servent peut-être à la génération; cependant SEBA ne l'assure pas, ayant seulement observé que la partie naturelle dans quelques *Serpens* mâles, simple dans son origine, se fourche ensuite en deux, à-peu-près comme est la langue des *Serpens* & des autres Lézards. *Ibid. n.* 3.

SERPENT DE MADERE en Afrique, nommé par excellence le *Serpent maigre & agile*, parceque son corps est long, mince, & qu'il rempe avec une grande vîtesse. Sa couleur est d'un violet pâle, tacheté sur une petite partie du dos de taches rhomboïdes & bai-brunes, qui disparoissent sur le reste du corps. Le long de la plus grande partie du ventre, il a une petite chaîne jaune, qui disparoît tout d'un coup. Les écailles du ventre sont d'un cendré clair. La tête est couverte d'écailles d'un violet pâle, & l'ouverture de la gueule est bordée de jaune. *Thes. I. Tab.* 99. *n.* 3.

Il y a encore un autre *Serpent* de Madere, qui se nourrit de Grenouilles. Celui qu'on voit figuré dans SEBA (*Thes. II. Tab.* 51. *n.* 4.) a la tête grosse & munie d'écailles roussâtres, gravées de points vermeils. Son corps est d'un roux fauve, & revêtu d'écailles rouges, taillées en figures rhomboïdes. Les écailles du ventre sont d'un brun cendré. La queue est assez grosse & obtuse à l'extrémité.

SERPENS DE GUINÉE: SEBA en décrit plusieurs especes. La premiere est un *Serpent* marqué d'une maniere admirable. Il porte depuis la tête jusqu'à la queue sept lignes artistement tissues de différentes couleurs, rouge, jaune, bleue, blanche, verte & noire, ce qui fait comme un ruban de plusieurs couleurs ou de plusieurs morceaux. Il a sous le ventre des lignes transversales noires. *Thes. II. Tab.* 15. *n.* 3.

La seconde espece est un *Serpent* de couleur bleue, qui passe pour être fort venimeux, mais qui ne fait du mal à personne, dit SEBA. Tout son corps est orné d'une distribution de taches & de couleurs, qui font un très-bel effet à la vue. *Thes. II. Tab.* 13. *n.* 4.

La troisieme espece est un *Serpent* de couleur roussâtre, tacheté de brun sur tout le dessus du corps. Les écailles du ventre tirent entierement sur le blanc. Sa tête est d'un brun roussâtre, plus clair sur le dos. *Thes. I. Tab.* 110. *n.* 3.

La quatrieme espece est un *Serpent* de Medock en Guinée, beau & singulier. Il a presque la moitié du corps blanchâtre, marbrée de noir, & toute

l'autre moitié, jusqu'au bout de la queue, qui est pointue, d'un châtain obscur. Cette espece de *Serpent* va à la chasse des Lézards & des autres insectes, dont il se régale. *Thes. II. Tab.* 49. *n.* 1.

La cinquieme espece est un petit *Serpent* de Guinée, long & menu. On lui a donné le surnom d'*Intestinal*, parceque son corps est par-tout de la même grosseur, à-peu-près comme l'intestin d'un oiseau, ou de quelque autre animal. Le long de son dos il y a une raie blanchâtre, qui s'étend de la tête à la queue, & de chaque côté de son ventre regne une raie; ce qui forme sur son corps deux especes de bandelettes bai-rouges. Son bas-ventre est garni de bandes transversales noires & blanches, qui forment un bel effet. La raie blanchâtre du dos se partage en deux, depuis la tête jusqu'au bout du nez. *Thes. II. Tab.* 2. *n.* 7.

La sixieme espece est un très-beau *Serpent*. Sa tête est d'un bleu turquin, ornée sur le sommet d'un petit arc blanc, qui en fait le tour. De chaque côté de la tête, jusqu'à l'extrémité de la queue, il a un rang de taches noires, qui sont jointes ensemble, comme les Coraux d'un collier. Les taches noires marquées sur le dos sont toutes disposées en ordre & séparées les unes des autres. Le dessous du corps est d'un fond blanc, parsemé de points noirs. SEBA (*Thes. II. Tab.* 19. *n.* 3. & 4.) représente le mâle & la femelle.

SERPENT DE LYBIE: Tout le corps de ce Reptile est blanc, vergeté d'un petit nombre de taches noires. Il a deux aunes & demi de longueur, est couvert de grandes écailles, disposées sur le dos en façon de chaîne: le bout de la queue est noirâtre. Il vit d'oiseaux & d'autres animaux. *Thes. II. Tab.* 15. *n.* 1.

SERPENT DU SÉNÉGAL: Il est couvert d'écailles blanchâtres, ornées de bandelettes & de taches brunes, luisantes, entrecoupées d'autres petites taches noirâtres dans l'endroit où la peau de cet animal montre la plus grande blancheur. *Thes. II. Tab.* 6. *n.* 2.

SERPENS DU ROYAUME DE DAMEL dans l'Afrique Occidentale. Les *Serpens*, dit le P. LABAT, sont fort communs dans ce pays. On en voit de fort gros, dont la morsure est des plus dangereuses. Les Negres prétendent s'en garantir par les Grisgris de leurs Marabous. Il est certain que sans recourir aux enchantemens, il peut bien se trouver des simples assez forts, pour les étourdir & les faire fuir; mais les Negres n'ont pas assez d'habileté pour cela, & d'ailleurs que gagneroient les Marabous, si leurs Grisgris devenoient inutiles? Il est certain que l'on voit peu d'accidens causés par les *Serpens*. Il semble qu'il y a paix entre les uns & les autres; car les *Serpens* entrent librement dans les cases des Negres, s'y promenent, chassent aux Rats, & quelquefois aux Poules. Il arrive pourtant assez souvent que les Negres en sont mordus: leur remede est d'appliquer le feu à la plaie; quand ils ont de la poudre, ils en répandent sur la morsure & y mettent le feu. Cette opération attire au-dehors tout ce qu'il y a de venin, pourvu qu'on ne tarde pas à appliquer le remede; car pour peu qu'on differe, le venin gagne les parties nobles, & la mort suit très-promptement.

Les Cercres, autre Nation Negre, ne sont pas de si facile composition, avec ces animaux, que les Negres de leur voisinage. Comme ils n'ont ni Marabous, ni Grisgris, ils craignent les *Serpens* & les éloignent de chez eux autant qu'il leur est possible. Ils leur font une rude guerre & leur tendent des piéges avec beaucoup d'adresse, les prennent, les mangent & prétendent que la chair est fort bonne.

On en trouve de quinze & vingt pieds de longueur, & de plus d'un pied

& demi de diametre. On prétend que ceux-là ſont moins dangereux que ceux de leur même eſpece qui n'ont qu'un ou deux pouces de groſſeur & quatre ou cinq pieds de long ; au moins eſt-il plus facile de les éviter, puiſqu'on les voit de plus loin, & que pour l'ordinaire ils ſont moins vifs que les autres. Il y en a de tout verds, qu'il eſt impoſſible de diſtinguer d'avec l'herbe. D'autres ſont noirs, & d'autres tachetés & ondés de pluſieurs couleurs très-vives. On prétend qu'il y en a de tout rouges, dont la morſure eſt ſans remede ; mais ce ſont probablement des contes que leurs Marabous ſont, pour vendre leurs Griſgris plus cher. Cequ'il y a de certain, c'eſt que le venin inſinué dans un artere, eſt bien plutôt porté au cœur que quand il n'eſt que dans la chair ou dans les veines. Dans le premier cas le remede vient toujours trop tard, au-lieu que quand il n'y a que les veines ou les chairs piquées, il eſt plus facile d'empêcher le progrès du venin. Ces *Serpens* ont encore des ennemis plus vigilans & plus à craindre que les Negres ; ce ſont les Aigles, dont on trouve une quantité très-conſidérable dans tout le pays.

Le même Auteur (*Relation de l'Afrique Occidentale*, *Tome V. p.* 249.) dit qu'il y a dans l'Afrique, près de la riviere de Canoburi, des *Serpens* d'une prodigieuſe grandeur. On en trouve de vingt-cinq ou trente pieds de longueur, & d'une groſſeur proportionnée. On prétend qu'à la réſerve des cornes, ils avalent un Bœuf tout entier ; c'eſt beaucoup dire, dit le P. LABAT ; mais ce ſont les Portugais qui avancent ce fait, qui n'eſt certainement rien moins qu'inconteſtable.

Aux Royaumes de Congo & d'Angola, il ſe trouve, ſelon LOPEZ, un *Serpent* d'une exceſſive grandeur, qui a quelquefois, dit-il, vingt-cinq empans de longueur, ſur cinq de largeur, dont la gueule & le ventre ſont ſi vaſtes, qu'il eſt capable d'avaler un Cerf entier. Les Negres l'appellent le *grand Serpent d'eau*, ou l'*Hydre*, dans leur langue. Il vit en effet dans les rivieres, mais il cherche ſa proie ſur terre, & monte ſur quelques arbres, d'où il guette les beſtiaux : ſitôt qu'il voit un animal qu'il peut ſaiſir, il ſe laiſſe tomber deſſus, s'entortille autour de lui, le ſerre de ſa queue, & l'ayant mis hors d'état de ſe défendre, il le tue par ſes morſures ; enſuite il le traîne dans quelque lieu écarté, où il le dévore à ſon aiſe, juſqu'à la peau, les os & les cornes, dit l'Auteur. Lorſque ce *Serpent* eſt bien rempli, il tombe dans une eſpece de ſtupidité, ou de ſommeil ſi profond, qu'un enfant ſeroit capable de le tuer, comme on l'a dit plus haut de quelques autres ſortes de *Serpens*. Il demeure dans cet état l'eſpace de cinq à ſix jours, à la fin deſquels il revient à lui-même. Cette eſpece redoutable de *Serpent* change de peau dans la ſaiſon ordinaire, & quelquefois après s'être monſtrueuſement raſſaſié, ceux qui le trouvent ne manquent pas de le montrer en ſpectacle. La chair de cet animal paſſe chez les Negres pour un mets plus délicieux que la Volaille. Lorſqu'il leur arrive de mettre le feu à quelque bois épais, ils y trouvent quantité de ces *Serpens* tout rôtis, & dont ils font un admirable feſtin. Ce récit eſt confirmé par celui du Voyageur CARLI, qui raconte qu'un jour étant à ſe promener ſous des arbres près de Kohango, les Negres de ſa compagnie découvrirent un grand *Serpent* qui traverſoit la riviere de Quanza. Ils s'efforcerent de le faire retourner ſur ſes traces en pouſſant des cris, & lui jettant des mottes de terre ; car il ne ſe trouve point de pierre dans le pays : mais rien ne put l'empêcher de gagner le rivage & de prendre poſte dans un petit bois aſſez près de la maiſon. Il ſe trouve de ces *Serpens*, dit le même Auteur, qui ont

vingt-cinq pieds de long, & qui ſont de la groſſeur d'un Poulain. Ils ne font qu'un morceau d'une Brebis : auſſi-tôt qu'ils l'ont avalée, ils vont faire leur digeſtion au ſoleil, ainſi qu'il a été dit au commencement de cet article. Les Negres qui connoiſſent leurs uſages apportent beaucoup de ſoin à les obſerver, & les tuent facilement dans cet état, pour le ſeul plaiſir d'en manger la chair. Ils les écorchent, & ne jettent que la queue, la tête & les entrailles. Ce *Serpent* paroît être le même qui porte, ſuivant Dapper, le nom d'*Embamma* dans le Royaume d'Angola, & celui de *Minia* dans le pays de Quojao.

Nieremberg dit que les *Serpens* de Bamba ſont d'une extrême groſſeur, ſur-tout ceux qui vivent dans les marais. Ils avalent en entier des Cerfs, & autres animaux de la même grandeur. Ce ſont des *Serpens aquatiques* qui ſortent de l'eau pour vivre, & qui y retournent, quand ils ſont raſſaſiés. Les habitans du pays les appellent *grands Nageurs*. Ils montent dans les arbres fort élevés pour épier & remarquer ces animaux qui vont çà & là. Quand ils en ſont proche, ils ſe jettent ſur eux avec violence, & après les avoir tués, ils traînent leur proie dans quelque lieu écarté & ſolitaire, où ils la mangent en entier avec la peau & les os. Ces *Serpens aquatiques* ſont de la même eſpece que ceux dont on a parlé plus haut.

Autres SERPENS D'AFRIQUE : Outre les *Serpens* du Cap de Bonne-Eſpérance, de Guinée, de la Nigritie, &c. dont je viens de parler, Seba donne la deſcription de quelques autres eſpeces de *Serpens* d'Afrique. Les voici :

La premiere eſpece eſt un *Serpent* de couleur jaune, qui a le dos couvert d'écailles auſſi jaunes, faites en loſanges, & partagées ſi artiſtement par des lignes d'un jaune plus clair, qui ſe croiſent les unes ſur les autres, qu'on le prendroit pour un reſeau. Son ventre eſt un peu roux ; mais ſa tête eſt belle, & couverte de grandes écailles de la couleur de celles du dos. On voit au-deſſus des yeux deux taches qui tirent ſur un roux très-foncé : il y en a de toutes ſemblables ſur ſon nez, ſi cependant on peut donner le nom de *nez* à ce qui n'a point de narines. Cette eſpece de *Serpent* ſe cache ordinairement ſous les Jacinthes, & l'on ne s'eſt pas apperçu que cette ſorte de Plante lui cauſât aucun dommage. *Theſ. I. Tab.* 12. *n.* 4.

La ſeconde eſpece eſt un *Serpent* cerclé d'anneaux bleus, joliment parſemés de blanc & de cendré-jaune. *Theſ. II. Tab.* 17. *n.* 3.

La troiſieme eſpece eſt un *Serpent* de couleur jaune, petit, & qui a le deſſus du corps parſemé de quelques taches bai-brunes. Les petites écailles du ventre ſont d'un cendré jaune-roux. *Theſ. II. Tab.* 27. *n.* 4.

La quatrieme eſpece eſt un *Serpent* à bandes annulaires rouges & blanches. Le corps eſt environné de bandes blanches. *Theſ. II. Tab.* 43. *n.* 4.

La cinquieme eſpece eſt un *Serpent* de couleur d'or au front blanc. Les écailles du deſſus du corps ſont petites & d'un roux doré. Il a le front blanc, les yeux bleus & brillans, & les écailles tranſverſales extrêmement blanches. *Theſ. II. Tab.* 86. *n.* 5.

La ſixieme eſpece eſt un *Serpent* de couleur bleue-céleſte, dont le deſſus du corps eſt couvert d'écailles, en partie violettes & en partie bleues-pâles. Les écailles de la tête ſont grandes, & tirent ſur un bleu très-clair : celles du ventre ſont entierement blanches.

Seba donne le nom de *Serpenteaux* à deux petits *Serpens* d'Afrique, qui different peu l'un de l'autre. L'un eſt d'un rouge vermeil, marqueté de taches bai-brunes d'une égale grandeur. L'autre eſt d'un cendré gris, madré ſur le dos de taches de couleur de

châtaigne, & il a le ventre d'un gris cendré clair. Ils vivent tous deux de petits Rats. *Thes. II. Tab. 64. n. 5. & 6.*

SERPENS DES ANTILLES : Il y en a de trois sortes, mais qui rarement sont dangereux. Les premiers & les plus communs n'ont pas plus de deux pieds, ou deux pieds & demi de longueur. Leur grosseur est d'un pouce. Ils fuient toujours devant le monde, & les habitans du pays marchent nuds pieds dessus, sans qu'ils leur fassent aucun mal. Ils les prennent dans leurs mains sans courir aucun danger d'être mordus.

Les seconds ont leur peau, dessus le dos, toute marquetée de noir & de jaune. Le ventre est grisâtre, mêlé aussi de jaune. Ceux-ci ont quelquefois jusqu'à six pouces de longueur, & quoique l'agréable variété de leur peau fasse plaisir à la vue, ils ont un regard affreux qui fait reculer les plus hardis. Ils se repaissent ordinairement dans les lieux montagneux, secs, pierreux & arides. On se sert de leur peau pour faire des baudriers qui sont parfaitement beaux.

Les derniers sont tout noirs, beaucoup plus gros, & plus longs que les *Serpens* des deux autres especes. Ils poursuivent opiniâtrement ceux qui les attaquent, & vivent de petits Lézards, de petits Oiseaux, de Ravets & de Grenouilles, de même que les deux autres sortes de *Serpens*, dont on vient de parler.

L'Isle de Saint Domingue en produit d'une quatrieme espece. Ce *Serpent* n'est pas plus gros que le bras, & a dix ou douze pieds de long. Il se jette d'ordinaire sur les Poules, autour desquelles il s'entortille en un moment, & les étouffe sans les piquer ni les mordre, mais seulement en les serrant ; après quoi il les avale sans les mâcher.

On s'étonne, avec raison, que les Isles de la Martinique dans lesquelles on ne trouve point de bêtes venimeuses, ne laissent pas que de produire des *Serpens* dont les piquûres sont mortelles. Les Sauvages rapportent que les Acrouages, qui sont des Peuples de la Terre-Ferme, se voyant toujours tourmentés par les continuelles incursions des habitans de ces Isles, pour se venger d'eux, ramasserent un grand nombre de *Serpens*, qu'ils renfermerent dans des paniers & des calebasses, & que les ayant apportés dans l'Isle de la Martinique, ils leur donnerent la liberté, afin que sans sortir de leurs terres, ils leur pussent nuire par le moyen de ces animaux. Quoi qu'il en soit, il y a de trois sortes de *Serpens* dans ce pays, tous fort dangereux. Les uns sont d'un gris velouté, & tachetés de noir en plusieurs endroits ; les autres sont jaunes comme de l'or, & les troisiemes sont roux. Quelques-uns prennent les gris veloutés pour de véritables Viperes, sur-tout ceux qui n'ont gueres plus de deux pieds de long, & qui quelquefois sont plus gros que le bras. Cette grosseur est la même jusqu'à deux ou trois pouces près de la queue, laquelle depuis cet endroit se termine tout-à-coup en pointe par un petit ongle. Ces *Serpens* ont la tête très-plate, & large presque comme la main, armée quelquefois de quatre dents & souvent de huit, qui sont longues ordinairement d'un pouce : ces dents sont pointues comme des aiguilles & courbées en forme de croc. Ils ont à chacune un petit aiguillon, qui pénetre depuis la racine jusqu'au bout, & c'est par-là qu'ils font glisser le venin dans la plaie où se rencontre la dent. Ce venin est renfermé dans de petites vessies qui environnent les dents, & qui sont grosses comme des Pois.

Les *Serpens* jaunes ont leur venin un peu jaunâtre & plus épais que les autres, & c'est le moins dangereux. Les gris l'ont comme de l'eau un peu trouble ; & les roux ont le leur clair

comme de l'eau de roche : on croît que ce venin-là eſt le plus ſubtil. Ces *Serpens* ne mâchent jamais les alimens dont ils ſe nourriſſent ; mais ils les avalent tout entiers, après les avoir preſſés & applatis s'ils ſont trop gros. Quelques Voyageurs diſent que s'ils employoient leurs dents à les mâcher, ils s'empoiſonneroient eux-mêmes, & que cela eſt cauſe qu'ils couvrent leurs dents de leurs gencives en prenant leur nourriture. Le meilleur remede qu'on puiſſe pratiquer quand on a été mordu de ces *Serpens*, c'eſt de boire l'infuſion de la racine broyée d'une Plante qui croît dans toutes ces Iſles, & que l'on appelle *Bois de Couleuvre*, mêlée avec de l'eau de Roſe & du vin.

Tous les Auteurs qui en ont écrit aſſurent qu'il y a une telle antipathie entre cette Plante & les *Serpens*, qu'ils la fuient, & qu'ils ne mordent jamais ceux qui la portent. On croit même qu'ils crevent & meurent ſi-tôt qu'ils en ſont touchés. Le Pere DU TERTRE rapporte qu'il a vu au pied d'un arbre tout couvert de cette Plante, ſur le bord de la riviere du Fort Saint Pierre dans l'Iſle de la Martinique, ſept ou huit *Serpens* de différentes grandeurs, morts ſur ces tiges. Il y en avoit quelques-uns qui étoient gros comme le bras.

Il y a auſſi dans ce pays un *Serpent* qu'on appelle *Coule-ſang*, parceque le ſang coule par tous les conduits du corps de celui qui en a été mordu. C'eſt un petit *Serpent*, grand comme une Vipere, ayant les yeux fort ardens, & la peau extrêmement luiſante. Selon AVICENNE, il a le dos marqueté de taches noires & blanches, le col fort étroit, & la queue menue.

Le *Serpent Pourriſſeur*, dont parle PAUSANIAS, eſt de couleur cendrée, ayant la tête large, le col étroit, le ventre gros, & la queue courbée. Il chemine obliquement à la maniere des Cancres. Il a des taches ſéparées les unes des autres : elles ſont bariolées & polies, c'eſt-à-dire de diverſes couleurs, comme un tapis velu. Il eſt nommé *Pourriſſeur*, parceque la partie qu'il a mordue ſe pourrit incontinent, non ſans de grandes douleurs.

SERPENS DE L'ISLE DE CAYENNE : On y en voit de pluſieurs eſpeces. Voici ceux dont M. BARRERE (*Hiſt. Nat. de la France Equin. p.* 156.) donne la notice.

Le premier eſt un *Serpent à deux têtes*, en Latin *Serpens Biceps vulgò dictus*. C'eſt l'*Amphiſbene* de GESNER, & l'*Ibyara* de MARC GRAVE. Ce Reptile eſt nommé *Serpent à deux têtes*, parceque le vulgaire confond enſemble la tête & la queue de ce *Serpent*, à cauſe du peu d'attention qu'il fait pour les diſtinguer. Voyez au mot AMPHISBENE.

Le ſecond eſt un *Serpent à grelots*, en Latin *Serpens caudiſonus*. C'eſt le *Boicininga* de MARC GRAVE, & la *Domina Serpentum* de NIEREMBERG & de JONSTON. Ce Reptile, auſſi connu ſous le nom de *Vipera caudiſona Americana* par SEBA, par M. LINNÆUS & par les autres, & dans les *Eſſais ſur l'Hiſtoire Naturelle de la Caroline & des Iſles de Bahama*, eſt, dit M. BARRERE, très-bien repréſenté dans JONSTON. La figure qu'on voit dans MARC GRAVE ne répond nullement à la deſcription qu'il en a donnée. La queue de ce *Serpent* eſt toujours terminée par de petites vertebres, appellées à Cayenne *grelots*, qui vont en diminuant, dont l'articulation eſt lâche, & dont le frottement fait un bruit, qu'on entend d'aſſez loin, pour avertir ſans doute de ſe tenir ſur ſes gardes. Il ſemble même, comme l'a très-bien remarqué PISON, que la Nature a prévenu par ce ſignal la malice d'un ſi dangereux *Serpent* : *Huic tam pernicioſo Colubro benigna Natura, cautionis quaſi gratiâ, notam addidiſſe videtur, ut illius ſonitu admonitus quilibet, tempeſtivè ſibi caveat*

à vicino hoste. PISON, *p.* 41. Cette espece de sonnette est composée, suivant MARCGRAVE, d'autant de pieces que le *Serpent* a d'années : *Quot annos Serpens, tot partes habet crepitaculum hoc.* MARCGRAVE, *p.* 240. Mais si l'on ajoute foi à MARCGRAVE, il faut que cet animal vive long-temps, parceque, dit M. BARRERE, je conserve un de ces grelots, où l'on compte jusqu'à dix-neuf pieces articulées ensemble. C'est le propre de ce *Serpent*, quand il a mordu, de s'engourdir & de rester sur la place. J'en ai donné la description suivant différens Auteurs au mot BOICININGA. Voyez ce mot.

Le troisieme est un *Serpent monstrueux*, en Latin *Serpens omnium maximus, cynocephalus.* C'est le *Boiguacu* des Brésiliens, aussi nommé *Ikiriou* à Cayenne.

Le quatrieme est un *Serpent*, nommé en Latin *Serpens Echinatus.* Il a cinq ou six pieds de long. Sa morsure est mortelle.

Le cinquieme est un *gros Serpent*, en Latin *Serpens ferreus longissimus.* Ce peut être le *Caninana* de PISON. Voyez CANINANA.

Le sixieme est un *petit Serpent*, nommé en Latin *Serpens flavescens, parvus, atris maculis variegatus catenam æmulantibus.*

Le septieme est un *grand Serpent*, varié de rouge, de blanc & de noir, en Latin *Serpens maximus, ex rubro, albo & nigro eleganter variegatus.*

Le huitieme est un *Serpent*, nommé en Latin *Serpens obscurè olivaceus, ventre croceo.* Il est appellé *Araouai* à Cayenne. Ce peut être le *Boitiapo* de PISON.

Le neuvieme est un *Serpent rouge*, nommé en Latin *Serpens parvus, cinnabarinus.*

Le dixieme est un *petit Serpent*, nommé en Latin *Serpens parvus, ex rubro, albo & nigro variegatus.* Ces deux derniers *Serpens* ont quelque rapport à l'*Aspic* de GESNER. Voyez au mot ASPIC.

SERPENS DE LA LOUISIANE : Il s'en trouve une grande quantité dans ce pays. M. LE PAGE DU PRATZ dit qu'ils sont semblables à nos Couleuvres de France, & qu'ils font beaucoup de ravage dans les Poulaillers, où ils mangent les œufs & les Poulets naissans.

On en trouve dans les prés une espece qui est toute verte & si déliée, qu'elle court sur les herbes. Ce *Serpent* n'est pas plus dangereux qu'une Couleuvre. Il y a aussi des Viperes à la Louisiane, mais elles sont plus rares. L'Auteur n'y en a vu qu'une, après en avoir long-temps fait chercher.

SERPENS DE SURINAM : Me MERIAN à la Planche XLV. de l'*Histoire des Insectes de Surinam*, a représenté au bas d'un Jasmin un beau & rare *Serpent*, qui a une maniere particuliere de s'entortiller, en cachant sa tête au milieu de tous ses replis.

Le même Auteur parle d'un autre *Serpent* de Surinam, tacheté, dont les œufs n'ont pas une coque, comme ceux des oiseaux, mais comme ceux des Crocodiles & des Sauvegardes, ou même des Tortues. Ce *Serpent* est oblong, couvert d'une peau tachetée de bleu. On en voit la figure à la Planche V. On y voit aussi le *Serpent à javelot*, nommé *Acontias*, & le *Serpent à sonnette*, nommé *Boicininga*, voyez aux mots ACONTIAS & BOICININGA.

SEBA décrit aussi plusieurs *Serpens* de Surinam. La premiere espece est un *Serpent* tout bleu, garni de petites écailles d'égale grandeur, lesquelles sont sur le dos d'un bleu azuré, & sur les côtés & le ventre d'un bleu mourant. *Thes. II. Tab.* 24. *n.* 3.

La seconde espece est un fort beau *Serpent*, dont le corps est revêtu de petites écailles d'un gris clair, ornées par une belle marbrure de taches d'un

rouge déteint & d'un rouge éclatant. Les eſpaces qu'il y a entre les taches ſont remplis d'une moucheture de points noirâtres. *Theſ. II. Tab.* 31. *n.* 1.

La troiſieme eſpece eſt un *Serpent* qui a le corps entouré de pluſieurs anneaux blanchâtres, éloignés les uns des autres à la diſtance d'un travers de doigt. Il eſt auſſi couvert de grandes écailles rhomboïdes, dentées & ombrées de bai-brun, ce qui repréſente à la vue un contraſte fort agréable. Sa tête, qui eſt d'une ſeule couleur, eſt défendue par de grandes écailles : celles du ventre ſont jaunes & rouſſes. *Theſ. II. Tab.* 38. *n.* 2.

La quatrieme eſpece eſt rare. C'eſt un *Serpent* qui a de chaque côté du ventre une bande étroite, rouge, laquelle ſépare les écailles du deſſus du corps d'avec celles du ventre : ces dernieres ſont de couleur d'Outre-mer. La tête un peu angulaire eſt couverte de longues écailles. *Theſ. I. Tab.* 15. *n.* 2.

La cinquieme eſpece eſt un *Serpent* qui fait du bruit par ſes claquemens. Il claque des mâchoires, comme pour avertir ceux qui ſont proche de lui de s'en éloigner. Il a la gueule bordée d'un jaune clair & d'un ratelier de pluſieurs dents très-aigues. Son aſpect eſt horrible & menaçant. Sa tête eſt couverte de grandes écailles, qui ſont d'un gris cendré. Le reſte du corps eſt revêtu d'écailles de la même couleur, environnées de larges bandes rouſſes, jaunes, poſées à égales diſtances. Les écailles qui traverſent le ventre ſont grandes, jauniſſantes & ſurſemées de points roux. *Theſ. II. Tab.* 59. *n.* 2.

SERPENS DU PEROU : La premiere eſpece dont SEBA parle, & qui eſt figurée, *Theſ. II. Tab.* 21. *n.* 1. eſt un *Serpent* magnifique, & des plus rares qui ſoient dans ces contrées. Sa tête eſt peinte des plus belles couleurs. Il a le deſſus du corps marbré de taches noires & blanches, avec un mélange d'un jaune rouſſâtre autour des écailles & ſur les côtés. Il a les mâchoires garnies d'un grand nombre de petites dents. Son ventre eſt revêtu de grandes écailles tranſverſales, qui tirent ſur un rouge pâle. La Nouvelle Eſpagne produit quantité de ces ſortes de *Serpens*, qui ne ſont point mauvais. Ils vivent de Loirs, de Rats, de Sauterelles, d'Eſcarbots volans ou Scarabées, dont le bourdonnement leur eſt inſupportable ; c'eſt pourquoi ils leur font la guerre & les mangent.

La ſeconde eſpece eſt un *Serpent* mâle, que le même Auteur repréſente jouant avec ſa femelle. La tête de cet animal eſt canine. La Nature l'a décoré d'un étalage de diverſes couleurs. Le mâle differe de ſa femelle, en ce qu'il a la tête parée de divers ornemens, & que la femelle n'eſt revêtue ſimplement que de petites écailles. Dans tous les deux le fond des écailles eſt châtain, mélangé d'un jaune pâle. La femelle a ſur le dos des anneaux ou des ronds mouchetés au milieu d'une tache verte, & on lui voit au ventre des écailles d'un cendré jaune. *Theſ. II. Tab.* 28. *n.* 5. *& 6.*

La troiſieme eſpece eſt un *Serpent* orné de bandes faites en maniere de chaînes. Il eſt merveilleuſement chamarré par deſſus tout le corps de raies & de cordons, qui s'étendent en façon de chaînes. Les raies du dos ſont blanches, & les cordons ou bandelettes d'un bleu turquin ; mais ſur le ventre, qui eſt d'un gris cendré clair, les cordons ſont d'un bleu céleſte, & forment avec les raies un tiſſu, qui ſemble une vraie broderie à l'aiguille. Les écailles de la tête ne ſont pas arrangées artiſtement. La bordure de la gueule eſt joliment façonnée. Il a les dents pointues, les yeux grands, à fleur de tête, & le col mince. On rapporte, dit SEBA, que cette eſpece de *Serpent* pouſſe des ſons auſſi harmonieux que quelques petits oiſeaux. *Theſ. II. Tab.* 60. *n.* 1.

La quatrieme eſpece eſt un Serpent couvert de petites écailles, minces, d'un jaune ſombre, cerclées de bandes vertes, les unes larges, les autres étroites. Il a la gueule large; le bandeau, qui paſſe ſur ſa tête, eſt d'un jaune blafard, & les écailles tranſverſales du ventre ſont variées de blanc & de jaune tirant ſur le brun, *Theſ. II. Tab.* 80. *n.* 2.

La cinquieme eſpece eſt un *Serpenteau* du Pérou. La femelle porte autour du col un collier obſcur. Ces ſortes de petits *Serpens* ont le devant de la tête d'un roux foncé, & le derriere blanchâtre. Les écailles du deſſus du corps ſont cendrées-rouſſes, avec une pointe noirâtre, & celles du ventre ſont toutes blanches. *Theſ. II. Tab.* 85. *n.* 2.

SERPENT DE LA GUADELOUPE, *Iſle de l'Amérique Méridionale :* Ce Reptile eſt ceint de fort jolies bandes tout autour du corps, & ſon habillement magnifique eſt de couleur de jaſpe jaune. Il a ſur la tête une raie ſaffranée, qui forme une courbure d'arc, depuis les côtés inférieurs du col juſques ſur les yeux; la gueule & les écailles du front ſont terminées par une bordure marbrée de jaune clair; le col, de même que le reſte du corps, eſt de couleur de jaſpe d'un roux enfumé; la queue eſt obtuſe, en partie cerclée de bandes larges, blanches, faites en réſeau, & en partie entourée d'autres bandes rouſſes-brunes, preſque auſſi larges que les blanches. Cet animal rempe avec une vîteſſe extraordinaire, & il laiſſe après lui une fort douce odeur. *Theſ. II. Tab.* 58. *n.* 2.

SERPENT DE LA JAMAÏQUE : Ce Reptile, dit SEBA, eſt une eſpece de *Serpent volant*, c'eſt-à-dire une ſorte d'*Acontias*, nommé en Latin *Jaculus*, ou *Jaculator*, & qui s'entortille autour des arbres, ou des branches d'arbres : il demeure immobile, en attendant ſon gibier, & dès qu'il l'apperçoit, il ſe jette deſſus auſſi promptement qu'un trait ou vol d'oiſeau. Son entortillement n'eſt point un obſtacle à l'impétuoſité de ſes mouvemens. Il entend l'art de ſe débarraſſer, &, pour ainſi dire, de faire des évolutions avec la derniere vîteſſe. Ces ſortes de *Serpens* ont la tête couverte de grandes écailles, ſans doute pour mieux réſiſter par leur dureté aux obſtacles qu'ils pourroient rencontrer en fondant ſur leur proie. Le deſſus du corps de ce *Serpent* eſt tapiſſé de grandes écailles loſangées, qui ſont d'une couleur jaune tirant ſur le brun; & on y voit s'étendre une bande blanchâtre, compoſée comme de petites Perles jointes les unes aux autres. Les écailles ſous le ventre ſont jaunâtres. *Theſ. II. Tab.* 56. *n.* 3.

SERPENS DE LA VIRGINIE : On en trouve de deux eſpeces décrites chez SEBA. La premiere eſt un *Serpent*, qui a la peau d'un cendré jaune, marquetée ſur le dos de grandes taches brunes, qui deviennent plus petites ſur les deux côtés du ventre. Les écailles tranſverſales du ventre ſont tout-à-fait blanchâtres. Sa tête eſt magnifiquement marquetée de taches de diverſes couleurs. Le corps eſt long & mince, de même que la queue. Il ſe repaît d'oiſeaux. *Theſ. I. Tab.* 72. *n.* 6.

La ſeconde eſpece ſe nourrit de Grenouilles. Ce *Serpent* a le deſſus du corps entouré de bandelettes jaunes, qui ſont diſpoſées par ordre : elles ne ſe voyent point vers la tête, ni vers la queue, qui ſont des parties colorées d'une maniere uniforme. Il a les écailles du ventre entierement blanches, la gueule garnie de dents pointues, & les yeux perçans. *Theſ. I. Tab.* 75. *n.* 4.

SERPENS DU BRÉSIL : Voici la notice des différentes eſpeces de *Serpens* de ce pays, dont SEBA donne la deſcription.

La premiere eſpece, qui eſt décrite

par cet Auteur Hollandois, eſt un *Serpent* de couleur olivâtre, joliment marqueté ſur tout le corps de taches preſque noires. Le ventre eſt d'un cendré blanc. Ces ſortes de *Serpens* ont une aune de long. Leur corps eſt grêle, & ils ont la queue menue, terminée en pointe. Ils ſe nourriſſent d'oiſeaux, principalement de celui nommé *Titu* au Bréſil, & d'autres animaux. *Theſ. II. Tab.* 11. *n.* 1.

SEBA a fait figurer la ſeconde eſpece; ce ſont deux *Serpens*, dont l'un mâle & l'autre femelle, qui jouent enſemble. Leur tête eſt longuette, & ne reſſemble pas mal à celle d'un Chien. Ils ſont peints l'un & l'autre d'un ſingulier mélange de couleur. Les petites écailles, dont le mâle eſt revêtu, ſont cendrées-jaunes, coupées par un roux obſcur; mais ſa couleur s'éclaircit un peu davantage ſur le ventre. La femelle porte, depuis la tête juſqu'au bout de la queue, une large bande, bai-brune, qui s'étend en ſerpentant ſur toute la longueur du dos, avec une bordure noire, & effilée ſur les côtés. Les écailles du ventre ſont d'un gris blanchâtre. *Theſ. II. Tab.* 28. *n.* 3. & 4.

La troiſieme eſpece eſt un *Serpent* artiſtement peint de noir, de blanc, de rouge & de jonquille ſur les écailles du deſſus du corps. Les taches, dont il eſt parſemé, ſont les unes grandes & les autres petites: les grandes ſont rouſſes ou de couleur de ponceau; les petites taches, marquées ſur des écailles blanches ou de couleur de châtaigne, tirent ſur le noir. Les écailles du ventre ſont d'un jaune paillé. Sa jolie tête eſt couverte de grandes écailles d'un rouſſâtre clair: ſes yeux ſont étincelans: ſon col eſt nu d & ſans aucun ornement: ſes dents ſont petites, & ſa queue ſe termine en pointe. *Theſ. II. Tab.* 71. *n.* 2.

La quatrieme eſpece eſt un *Serpent* de couleur de porphyre. Il a le deſſus du corps magnifiquement peint de rouge, de blanc, de noir & de jaune, mélangés enſemble merveilleuſement, & formant comme un tiſſu de veines qui ont toutes ces différentes couleurs. Les écailles du ventre ſont marbrées de blanc, de noir & de rouge. Ce Reptile a la tête large, d'une figure aſſez approchante de celle d'un Veau, & qui eſt couverte de grandes écailles de diverſes couleurs. Il a l'aſpect extrêmement farouche. Cette eſpece de *Serpent* eſt peu commune. *Theſ. I. Tab.* 85. *n.* 1.

La cinquieme eſpece eſt un *Serpent* d'une extrême beauté, & magnifiquement paré. Il paſſe à Guaira au Bréſil pour la *Reine des Serpens*. Ses couleurs, & leur merveilleuſe variété, ſont ſi ſuperbes, qu'il eſt difficile d'en donner une juſte deſcription. Il a des écailles d'un cendré gris, nuancées d'un bai rouge, avec des taches orangées ſur le dos, peintes de noir, relevées d'un rouge brun, & bordées d'un blanc de neige: les côtés du ventre ſont couverts de taches blanches en forme de nuages, & marqués de points rouges. Le ventre n'eſt pas décoré de moindres ornemens. La blancheur de ſes écailles tranſverſales eſt ombrée d'un grand nombre de taches rouſſes. Ce Reptile a ſur la tête une tache noirâtre, faite en maniere de fleche, bordée tout autour d'une liſiere blanche; les mâchoires ſont tachetées de même, & la gueule eſt toute garnie de longues dents recourbées en arriere. *Theſ. II. Tab.* 99. *n.* 2.

SERPENT DU CAP, nommé en Portugais *Cabo de Tyburon*. Ce *Serpent*, nuancé de pluſieurs couleurs, a d'amples écailles, variées de blanc, de brun & de noir, ſurſemées de belles taches, qui s'étendent par ondes, en façon de flammes. Les plus grandes écailles ſont celles qui couvrent le front; leur couleur eſt feuille-morte. Les yeux ſont brillans & pleins de feu. Si quelque petit oiſeau ſe préſente à ſa vue, il ne manque gueres

d'en faire ſa proie, quand il veut, & de le ſurprendre finement au milieu de ſon ramage. SEBA, *Theſ. II. Tab.* 75. *n.* 1.

SERPENT DE MOCULO en Amérique. Le même Auteur repréſente ce *Serpent* dans la poſture où il eſt, quand il va à la chaſſe des Araignées, dont il fait ordinairement ſes repas. Ce Reptile a les écailles de couleur plombée, & marbrées de raies noires tracées dans un ordre régulier. *Theſ. II. Tab.* 75. *n.* 3.

SERPENT DES BERBICHES: Ce *Serpent* eſt de couleur de vermillon. Tout ſon corps eſt orné en rond de bandes rouges, & parſemées en haut de très-belles taches blanches. *Theſ. I. Tab.* 15. *n.* 2.

Autres SERPENS D'AMÉRIQUE, qui n'ont point de noms particuliers, & que SEBA a décrits & fait figurer ſous le nom général de *Serpens de l'Amérique.* On en trouve neuf eſpeces différentes dans ſon *Theſaurus I.* dont voici la notice.

La premiere eſpece eſt fort eſtimée des Curieux. C'eſt un *Serpent* en grande vénération chez les Américains. Les Anciens l'ont mis au rang des *Ammodytes*, à cauſe de ſa queue extrêmement dure, ferme, courte, pointue, & ramaſſée par la ſituation des vertebres épaiſſes. Ce Reptile a la tête large par derriere; elle eſt allongée par devant en forme de muſeau de Chien. Les petites écailles de la peau ſont d'un gris cendré clair, & on lui voit une ligne qui traverſe le front. Des taches oblongues d'un jaune clair embelliſſent ſon dos, & ſont diſpoſées en forme de chaînes. Il a de plus ſur le reſte du corps des taches griſes tirant un peu ſur la couleur de châtaigne, qui ont comme des yeux au milieu, & ces taches ſont encore marquées de points noirs. Il n'y en a pas à la queue; mais cette queue a des écailles déliées, rouſſâtres & jaunes, dentelées en petites bandes blanchâtres, noires au milieu, & dont les bords ſont de la même couleur. *Theſ. I. Tab.* 36. *n.* 5.

La ſeconde eſpece eſt un *Serpent* de couleur de vermillon, varié partout de taches rouſſâtres. Le deſſous eſt couvert d'écailles blanches. *Theſ. I. Tab.* 52. *n.* 4.

La troiſieme eſpece eſt un *Serpent* tacheté d'une maniere ſinguliere. Cet animal fait ſa demeure ſur les arbres, ou dans des creux d'arbres. On l'eſtime beaucoup, tant par rapport à ſa peau, qui eſt agréablement tachetée, que parcequ'il ne fait aucun mal à l'homme. Il ſe nourrit des animaux qu'il peut attraper, & principalement de jeunes Armandilles & autres ſemblables. Les Indiens ne voyagent jamais ſans avoir un de ces *Serpens;* ils tireroient à mauvais augure d'en être privés. La peau de ce *Serpent* eſt couverte d'écailles rhomboïdes, d'un cendré gris & d'un jaune foncé, entrelacées comme des filets, & parſemées de taches noirâtres de diverſes grandeurs. Il a la tête allongée; la langue aſſez grande & fendue; les dents petites & pointues; le milieu de la tête couvert d'une bande d'un roux tanné, qui ſe diſtribue en chaînons par tout le deſſus du corps, formant çà & là comme des iſles de différentes grandeurs & figures, aſſez ſemblables à celles qui ſont marquées dans les Cartes Hydrographiques. Sa queue eſt obtuſe, & agréablement tachetée. Pour le faire voir plus diſtinctement, SEBA dans la figure qu'il en donne le repréſente entourant une branche de l'arbre nommé *Bois-ſaint;* car ces *Serpens* aiment beaucoup à s'y attacher, à cauſe que ſon écorce unie lui permet de s'y entortiller aiſément. *Theſ. I. Tab.* 33. *n.* 1.

La quatrieme eſpece eſt un *Serpent* gris, dont les écailles ſont d'un cendré gris, diſtinguées par une ligne noire, & qui s'étend ſur le deſſus du dos. Sa tête eſt d'une couleur un peu plus

claire, & magnifiquement variée de diverſes couleurs en façon de marbre. *Theſ. I. Tab.* 55. *n.* 5.

La cinquieme eſpece eſt un *Serpent* auquel le même Seba donne le nom de *Chef-d'œuvre de la Nature.* Cet animal a depuis ſa tête juſqu'au bout de la queue, qui eſt terminée en pointe, de même que ſur tout le deſſus du corps, des bandelettes noires, marquées de petits points ronds d'un rouge foncé. Ces bandes reſſemblent à un ruban brodé à l'aiguille, dont le fond blanchâtre ſeroit ſemé de bandelettes de différentes largeurs. *Theſ. I. Tab.* 81. *n.* 9.

La ſixieme eſpece eſt un *Serpent* qui rempe de la tête & de la queue. Il eſt couvert de belles écailles, & quelquefois de demi-anneaux, qui ſont d'une couleur blanche, & paroiſſent tirer ſur la couleur de plomb. *Theſ. I. Tab.* 84. *n.* 1.

La ſeptieme eſpece eſt un gros *Serpent* rond, qui eſt de diverſes couleurs. Sa tête eſt courte, jaune, garnie de grandes écailles, marquées de taches noirâtres. Il a de très-petits yeux, qui ſont défendus comme par un voile. Sa queue eſt fort groſſe & obtuſe. Tout le corps de ce *Serpent*, à l'exception de ſa tête, ſemble être formé de minces anneaux, collés les uns aux autres dans leur contour, & barrés d'écailles oblongues très-petites. Il a un mélange de diverſes couleurs, comme de blanc, de noir, de couleur de châtaigne & de gris-cendré, qui lui regne ſur tout ſon corps. La nouvelle peau dont ce *Serpent* ſe revêtit au printemps eſt extrêmement liſſe & polie. *Theſ. I. Tab.* 88. *n.* 3.

La huitieme eſpece eſt un *Serpent* orné de bandelettes faites en forme de chaînons. De chaque côté du ventre s'étendent deux bandelettes noires formées en façon de chaînes. Sur l'épine du dos, depuis la tête juſqu'à la queue, il a une bande d'un rouge foncé. L'eſpace qui eſt entre cette bande, & celle qui eſt faite en chaîne, eſt d'un bleu mourant. Les écailles du ventre ſont d'un jaune pâle : chacune de ces écailles eſt marquetée de deux points rouges qui imitent de petits yeux. Sa tête eſt en partie rouge, & en partie tirant ſur un bleu clair. *Theſ. I. Tab.* 110. *n.* 1.

La neuvieme eſpece eſt un *Serpent* marbré fort joliment de diverſes couleurs. Il eſt couvert de petites écailles minces, qui ſont d'un jaune foncé varié de taches bai-brunes en maniere de flammes. Les écailles du ventre ſont ornées d'un pareil mélange de blanc & de brun. Sa tête eſt garnie de petites écailles menues, qui ſont auſſi d'un jaune foncé. La queue ſe termine en pointe très-aigue. *Theſ. I. Tab.* 110. *n.* 2.

On trouve dans le ſecond *Theſaurus* de Seba, les deſcriptions & les figures de vingt-trois autres *Serpens*, connus ſeulement ſous le nom de *Serpens de l'Amérique.*

La premiere eſpece eſt un petit *Serpent* joliment marbré. Il a la tête oblongue, & la gueule fort large. Les écailles ſont extrêmement minces, mélangées de couleur de châtaigne, de gris & de blanc. Le deſſous du corps eſt d'un jaune pâle. *Theſ. II. Tab.* 2. *n.* 8.

La ſeconde & la troiſieme eſpece ſont deux *Serpens*, du nombre de ceux qui font la guerre aux Rats. Celui figuré à la *Tab.* 11. *n.* 2. *Theſ. II.* eſt d'un cendré gris, roux ſur le dos, & cerclé par tout le corps juſqu'à la pointe de la queue. Il a des bandes rouſſes. L'autre *Serpent* eſt jaune ſous le ventre, d'un cendré gris ſur le deſſus du corps, & marqueté juſqu'au bout de la queue de taches noirâtres diſpoſées avec ſymétrie.

La quatrieme eſpece eſt un *Serpent* à longues bandes fort étroites, noirâtres, qui s'étendent tout le long du corps, dont la couleur eſt cendrée, jaune par deſſus, & d'un jaune clair

par dessous. Sa tête est couverte d'écailles d'une maniere fort jolie. *Thes. II. Tab.* 11. *n.* 4.

La cinquieme espece est un *Serpent* qui ressemble à une Vipere par la grosseur de sa tête. Ce Reptile est remarquable par le merveilleux artifice de ses couleurs & de son tacheté. Il a la peau lisse, couverte de grandes écailles, relevées par des bandes de couleur blanche & brune; le ventre blanc & tigré de taches noires. Cet animal a de grands yeux. Les Anciens, dit Seba, ont mis ce *Serpent* au nombre des Aspics. *Thes. II. Tab.* 12. *n.* 1.

La sixieme espece est un *Serpent* que l'Auteur (*ibid. n.* 4) représente dormant, qui a de très-belles écailles, de larges bandes, cendrées, jaunes & brunes, & le front couvert d'une grande tache blanche.

La septieme espece est un *Serpent* qui a le dos ombré de brun, & le ventre blanchâtre, couvert d'écailles variées de blanc. Sa queue finit en pointe. *Thes. II. Tab.* 13. *n.* 3.

La huitieme espece est un *Serpent* revêtu d'écailles d'un rouge éclatant, entremêlé de noir. Il a le ventre blanchâtre, écaillé & tacheté de rouge. Ce Reptile figuré par Seba, *Thes. II. Tab.* 15. *n.* 3. est un *Serpent* femelle, du ventre de laquelle il a tiré cinq œufs.

La neuvieme espece est un *Serpent* tacheté par tout le corps, qui est entierement marqueté de taches brunes & cendrées grises. *Thes. II. Tab.* 17. *n.* 4.

La dixieme espece est un *Serpent* d'une grande beauté, parsemé de quelques taches noires & blanches. Toute la surface de son corps est couverte de taches d'une blancheur de neige, barrées par dessus de raies fort noires, qui sont treillissées & losangées. Ces raies vont jusqu'à la moitié de la queue, & prennent leur origine du milieu de la tête, où elles sont d'un noir déteint, qui laisse appercevoir la grande blancheur de la peau située dessous. L'autre portion de la queue est parsemée de quelques taches noirâtres, quadrangulaires, & faites en facettes. La tête, qui est presque blanche, paroît comme si elle étoit couverte d'un voile. Les écailles transversales du ventre sont larges & assez longues. *Thes. II. Tab.* 22. *n.* 1.

L'onzieme espece est un petit *Serpent* très-beau, moucheté de taches noires & blanches. Quoique ce *Serpent* soit petit, il n'est pas moins beau de figure & de tacheté que d'autres sortes de *Serpens*. Ses écailles qu'on prendroit pour des Perles sont blanchâtres, & forment sur la peau comme un ouvrage en broderie à l'aiguille, relevé de quatre rangs de points noirs, étoilés, disposés deux à deux joints ensemble, & formant une espece de ligne parallele, depuis la tête jusqu'à la queue. Les étoiles qui regnent sur le dos sont semblables à celles qui sont marquées sur les côtés. Sa tête est singulierement marquetée de blanc & de noir. *Thes. II. Tab.* 22. *n.* 2.

La douzieme espece est un *Serpent* entrecoupé de taches brunes & blanches. Outre que ce *Serpent* ne déplaît point à l'œil, étant revêtu d'écailles coupées de taches blanches, & d'autres brunes tirant sur le châtain, il ne fait d'ailleurs aucun mal, & ne peut mordre personne n'ayant point de dents. *Thes. II. Tab.* 24. *n.* 2.

La treizieme espece est un *Serpent* corallin d'Amérique. Ce Reptile a pris son nom des écailles vermeilles, ou corallines, dont il est couvert: ces écailles sont extrêmement petites & de figure rhomboïde. Son dos est moucheté de taches noirâtres. Son ventre est aussi pointillé de taches de la même couleur, mais plus petites. Il est par dessous d'un jaune pâle. *Thes. II. Tab.* 27. *n.* 4.

La quatorzieme espece est un *Serpent* mangeur de Rats, qui est revêtu de jolies écailles, & magnifiquement

madrées, principalement ſur la tête, de grandes taches ſemblables à celles des Tortues. Son ventre eſt brunâtre, & ſon dos eſt d'un brun plus foncé. Tout ſon corps eſt marqué de taches ſemées ſans ordre, les unes grandes, les autres petites, & dont quelques-unes ſont œillées de blanc au milieu. Les écailles tranſverſales du ventre ne ſont rien moins que grandes; ce qui eſt une marque que ces ſortes de *Serpens* habitent plus ſouvent les eaux que les rochers. Ils font la guerre aux Rats, & les mangent. *Theſ. II. Tab.* 29. *n.* 1.

La quinzieme eſpece eſt un *Serpent* varié de diverſes couleurs. Son corps eſt longuet, délié, nuancé en façon de marbrure d'un bel aſſemblage de différentes couleurs. Sa tête eſt petite, & ſa queue qu'il étend ſe termine en pointe. *Theſ. II. Tab.* 29. *n.* 3.

La ſeizieme eſpece eſt un *Serpent* orné de bandes faites en façon de chaînes. Il eſt d'un bleu mourant, & paré ſur le dos d'une double chaîne de couleur de châtaigne, compoſée de pluſieurs chaînons, deſquels chacun dans ſon enceinte laiſſe un eſpace tout piqué de petits points blanchâtres. Depuis la tête, qui eſt belle & revêtue de grandes écailles, juſqu'au bout de la queue déliée & pointue, s'étendent de chaque côté du ventre des taches ovales, rangées en maniere de chaîne, dont les chaînons ſeroient déjoints, d'ailleurs d'une même couleur que ceux du dos, & pareillement pointillés de blanc. Les écailles du bas-ventre ſont d'un cendré clair. *Theſ. II. Tab.* 38. *n.* 1.

La dix-ſeptieme eſpece eſt un *Serpent* couvert d'écailles, qui imitent celles des Tortues, ou d'écailles faites comme l'écorce de Chêne. Ces écailles ſont d'un gris cendré obſcur, parſemées de taches noires & blanches. Son ventre, d'un cendré clair, eſt moucheté de noir. Le ſommet de la tête eſt d'un brun ſombre. Ce *Serpent* eſt liſſe ſur tout le corps, & quitte chaque année ſa vieille peau ou ſa dépouille. Il ramaſſe ſon corps en replis tortueux ſerrés, & fait la chaſſe avec ardeur aux oiſeaux & à d'autres animaux, ſur leſquels il s'élance inopinément comme un trait. *Theſ. II. Tab.* 40. *n.* 2.

La dix-huitieme eſpece eſt un petit *Serpent* à longues bandes, que SEBA, dans la figure qu'il en donne, repréſente comme nouvellement éclos. Il eſt orné de bandes noires & blanches, qui vont ſur toute la longueur du dos. *Theſ. II. Tab.* 42. *n.* 5.

La dix-neuvieme eſpece eſt un *Serpent* repréſenté la gueule toute ouverte. SEBA a fendu & renverſé la gueule exprès, pour faire voir à découvert l'intérieur des mâchoires, & montrer qu'en effet ce Reptile n'a aucune véſicule de venin attachée aux dents, comme pluſieurs Écrivains l'ont avancé, & entre autres PLINE, quand il a écrit que le venin du *Serpent* étoit renfermé dans une véſicule adhérente aux gencives, opinion que GESNER & pluſieurs Modernes ont enſuite adoptée; cependant la vue des ſeuls *Serpens* de Hollande prouve évidemment le contraire. Les alvéoles de leurs dents ſont revêtus par-tout également d'une ſeule ſubſtance charnue & membraneuſe, ſans qu'on rencontre la moindre trace de venin, tant dans les plus grands, que dans les plus petits *Serpens*. L'inflammation qu'ils cauſent par leur morſure, ne vient que de leurs petites dents crochues, qui bleſſent les nerfs, lorſqu'ils mordent des hommes ou des bêtes. Ce *Serpent* eſt le *Serpent ordinaire* de l'Amérique. *Theſ. II. Tab.* 42. *n.* 6.

La vingtieme eſpece eſt un *Serpent* d'un gris cendré clair ſur le dos, & rouſſâtre ſur les côtés; ainſi ſon habillement tout ſimple n'a preſque rien de remarquable. *Theſ. II. Tab.* 43. *n.* 1.

La vingt-unieme eſpece eſt un *Ser-*

pent noir comme le charbon. On pourroit le nommer *Serpent Charbonnier;* car outre qu'il a le dessus du corps d'un noir de charbon, il est encore cerclé de taches noirâtres, faites en anneaux. Sa queue est obtuse. Cette espece de *Serpent* se glisse fréquemment dans les maisons habitées, se cache sous les toits, prend les Rats & s'en nourrit; mais il ne nuit d'ailleurs ni aux autres animaux ni à l'homme, selon le témoignage des habitans. Les plus gros de ces *Serpens* butinent sur les Loirs. On a beaucoup de peine à les chasser des maisons ou à les tuer. *Thes. II. Tab.* 64. *n.* 2.

La vingt-deuxieme espece est un *Serpent* très-menu, grisâtre, traversé de bandes annulaires rouges. Les écailles qui tapissent le dessus du corps sont ornées de bandes uniformes, corallines, qui passent en travers. Sa tête est courte & sa queue pointue. Ses écailles sous le ventre sont couleur de perle. *Thes. II. Tab.* 65. *n.* 3.

La vingt-troisieme espece est un *Serpent* couleur de fer & lentilleux. Ses écailles maillées sont semées de taches blanches, comme d'autant de lentilles. Les écailles transversales du ventre sont d'un blanc mêlé d'alezan clair. *Thes. II. Tab.* 71. *n.* 2.

La vingt-quatrieme espece est un *Serpent*, dont le corps est long & le col très-mince. SEBA en le disséquant trouva dans son corps un oiseau à moitié gâté, d'ailleurs d'un magnifique plumage; mais ce qui lui parut singulier, cet oiseau étoit trois fois plus gros que la tête & le col du *Serpent* même, de maniere qu'il sembleroit impossible que le Reptile l'eût avalé, si on ne voyoit le fait de ses propres yeux. La tête de ce *Serpent* est bai-brune dans la partie antérieure, & picotée sur des écailles rhomboïdes de points bruns dans la partie postérieure, qu'entoure aussi une attache blanchâtre assez large. Le dessus du corps est d'un brun sombre, cerclé d'espace en espace de bandes larges blanches, qui vont jusques sous le ventre, dont les écailles transversales sont cendrées-jaunes. Les côtés du ventre, qui font la partie du corps la plus ample, sont revêtus d'écailles d'une figure conique, ou qui imite celle d'un cœur. Les autres écailles du corps sont faites en réseau. *Thes. II. Tab.* 73. *n.* 1.

La vingt-cinquieme espece est un *Serpent*, dont la madrure approche fort de celle du Tigre. Ce sont des taches en partie circulaires, en partie rhomboïdes, qui, finissant ensemble, forment une espece de chaîne. La couleur des taches est d'un brun sombre, tandis que celle des écailles cutanées est d'un cendré clair. Les écailles transversales du ventre tirent sur la couleur plombée. Les grandes écailles de la tête sont d'un brun obscur. *Thes. II. Tab.* 79. *n.* 2.

Le Pere LABAT (*Voyag. de l'Amér. Tome IV. p.* 405.) dit en avoir fait tuer un sur un arbre. On lui coupa la tête & le corps. Il avoit près de neuf pieds de long, & plus de cinq pouces de diametre: c'étoit, ajoute-t-il, assurément le plus gros qu'il eût encore vu. Sa tête avoit au moins six pouces de large. Quand on eut tiré le corps, on s'apperçut que c'étoit une femelle qui étoit pleine, & en le remuant, on vit sortir quelques petits *Serpens* par les plaies que les coups de fourche avoient faites. L'Auteur lui fit fendre le ventre d'un coup de couteau, & il eut le plaisir de voir comment ces petits *Serpens* y étoient renfermés. Les œufs étoient attachés les uns au bout des autres par une espece de boyau ou de membrane: ils étoient de la grosseur des œufs d'Oies, mais plus pointus: leur coque semblable à celle des œufs de Tortues, étoit comme du parchemin mouillé. Les petits étoient dans ces œufs au nombre de treize, de quatorze ou de quinze, longs d'environ six pouces, & de la grosseur d'un petit tuyau de plume à écrire. Ces petits

Serpens étoient de toutes ſortes de couleurs. L'Auteur en vit dans un même œuf qui étoient jaunes, & d'autres gris, noirs, tachetés: cela le fit revenir de l'erreur où il avoit été juſqu'alors, ſur le rapport de bien des gens, que les couleurs faiſoient différentes eſpeces de *Serpens*. Ces méchans petits animaux ſortoient à meſure qu'on déchiroit la coque qui les renfermoit. Ils ſe louvoient en même temps, c'eſt-à-dire qu'ils ſe mettoient en rond, tenant la tête élevée, & ils mordoient un bâton avec lequel on les tuoit, autant de fois qu'on pouvoit les attraper. Le Pere LABAT marque qu'il en tua, de compte fait, ſoixante & quatorze, qui étoient contenus dans ſix œufs. Un autre œuf s'étoit rompu dans le temps qu'on tiroit le corps de la femelle hors des brouſſailles, & la plûpart des petits qu'il renfermoit s'étoient ſauvés. Il fit porter trois œufs entiers à la maiſon, avec tous les petits qu'il avoit tués, & le corps & la tête de la bête.

Ces animaux multiplient beaucoup. Il eſt certain qu'ils couvriroient le pays & le rendroient inhabitable, s'ils ne ſe détruiſoient pas & ne ſe mangeoient pas les uns les autres. Les Couleuvres qu'on appelle ſimplement *Coureſſes* à la Martinique, leur font une rude guerre & en dévorent autant qu'elles en peuvent attraper. Les hommes ne leur donnent gueres de quartier, & les Fourmis en font mourir un très-grand nombre, en leur mangeant les yeux. Une partie des petits meurent de faim, avant qu'ils ſoient en état de pourvoir eux-mêmes à leur ſubſiſtance. Voilà ce qui eſt la cauſe du nombre aſſez médiocre de *Serpens* qu'on voit aujourd'hui, en comparaiſon de ce qu'on en devroit voir, vu la prodigieuſe multiplication de ces animaux. Paſſons à préſent aux obſervations du Docteur D'HERRAM ſur les *Serpens*.

On peut, dit ce Docteur, dans ſa *Théologie Phyſique*, remarquer une grande juſteſſe & une exactitude preſque géométrique dans les mouvemens ſinueux que les *Serpens* font en rampant. Les écailles annulaires qui les aſſiſtent dans cette action, ſont d'une ſtructure très-ſinguliere. Sur le ventre elles ſont ſituées en travers & dans un ordre contraire à celles du dos & du reſte du corps; & non-ſeulement depuis la tête juſqu'à la queue chaque écaille ſupérieure déborde ſur l'inférieure, mais les bords ſortent en dehors, tellement que chaque écaille étant tirée en arriere, ou dreſſée en quelque maniere par ſon muſcle, le bord extérieur s'éloigne un peu du corps, & ſert comme de pied pour appuyer le corps ſur la terre & pour l'avancer, & faciliter ainſi ſon mouvement ſerpentant. Il eſt aiſé de découvrir cette ſtructure dans la dépouille ou ſur le ventre d'un *Serpent* quel qu'il ſoit. Mais il y a une autre méchanique admirable: c'eſt que chaque écaille a ſon muſcle particulier, dont une extrémité eſt attachée au milieu de l'écaille & l'autre au bord ſupérieur de l'écaille ſuivante. Le Docteur TYSON a découvert cette méchanique dans le *Serpent à collier*, & l'on ne doit pas douter qu'il n'en ſoit de même de tous les autres *Serpens*.

Le *Serpent* entier, après l'avoir dépouillé, & après en avoir rejetté la tête, la queue & les entrailles, eſt recommandé dans la phthiſie ou conſomption, dans la lepre, la galle, les dartres invétérées, & dans toutes les maladies où il faut purifier le ſang d'un levain étranger, exciter une douce tranſpiration, réparer les forces affoiblies, & remédier à la ſtérilité. On le mange rôti ſur le gril, & l'on en fait des bouillons au bain-marie dans un vaiſſeau luté avec de la pâte, afin d'en conſerver le ſel volatil & l'eſprit, qui en font toute la vertu, & qui s'exhaleroient dans un vaiſſeau ouvert.

Le *Serpent* paſſe pour être venimeux. Il ne l'eſt pourtant pas, à moins qu'il ne

ne soit en colere, & il a cela de commun avec quantité d'animaux, dont les blessures ne sont suivies ordinairement d'aucun mauvais effet, mais qui deviennent dangereux lorsqu'ils sont irrités. Au reste on remédie à leur morsure avec la Bétoine, la Giroflée sauvage, l'Aigremoine & le Panais d'eau. Il suffit d'appliquer les feuilles d'une ou de deux de ces plantes sur la plaie, après les avoir pilées, & d'en boire le suc dans du vin, pour opérer la guérison de ceux qui ont été mordus de ces animaux. On peut pour plus grande sureté, si l'on veut, faire prendre au malade du sel de Vipere, ou de la Thériaque par la bouche, & lui faire manger le foie & le cœur du *Serpent*.

Il est ordinaire en Italie d'user des *Serpens* en aliment, & d'en composer des vins médicamenteux. On les y croit propres à affermir la santé & à prolonger la vie. Ce sont de puissans motifs pour leur donner du relief. LOTICHIUS, dans ses *Observations*, *p*. 425. rapporte l'exemple d'une verte & vigoureuse vieillesse, entretenue par l'usage de la chair des *Serpens*, & nous avons celui d'un Duc de Baviere, qui eut des enfans en se nourrissant de Poulets qu'il faisoit engraisser avec des *Serpens*.

On tire de ces animaux par la distillation un esprit & des sels volatils, dont le premier se donne à la dose de dix à trente gouttes, & les seconds depuis six jusqu'à quinze grains, dans le pourpre, dans les fievres malignes & pestilentielles, & dans la goutte vague. On les mêle aux potions sudorifiques, usitées dans ces maladies, lorsqu'il y a indication de pousser par les sueurs. Le foie de *Serpent* desséché se donne dans de l'eau de canelle dans les accouchemens difficiles, lorsqu'il ne paroît ni érétisme, ni inflammation dans la matrice, & que la difficulté de l'accouchement ne vient que de la foiblesse & de l'atonie des parties; car autrement il feroit beaucoup de mal en augmentant l'inflammation. Les vertebres du *Serpent* desséchées & réduites en poudre, sont absorbantes & diurétiques, comme les os des poissons, mais on les emploie rarement.

Quant à l'usage extérieur du *Serpent*, on emploie en Médecine sa graisse & sa dépouille. Sa graisse en liniment ramollit les tumeurs scrophuleuses, guérit la rougeur des yeux, dissipe les taches de la peau, aiguise la vue & appaise les douleurs de la goutte. Voyez pour sa préparation la *Suite de la Matiere Médicale*, *Tome II. Part. II. p.* 77.

La graisse des *Serpens* à l'Amérique, est, dit le Pere LABAT, spécifique & admirable pour guérir les rhumatismes, les douleurs froides, les contractions & foulures de nerfs, & la sciatique. Elle se trouve dans le corps du *Serpent*, attachée au-dessous & des deux côtés des vertebres: elle est divisée en deux lobes plus ou moins gros, selon que le *Serpent* a trouvé de quoi se nourrir; car quand l'animal a manqué de nourriture, on en trouve très-peu. On fait fondre cette graisse au soleil ou sur le feu, & on la verse dans un flacon, où elle se conserve tant que l'on veut. Elle est jaune quand on la tire du corps de la bête; elle devient plus blanche lorsqu'elle est fondue & figée: elle n'a aucun mauvais goût, ni aucune mauvaise odeur.

Quand on s'en veut servir, on la fait fondre sur une assiette, & on y mêle ensuite de l'esprit de vin ou de l'eau-de-vie la plus forte; celle de Canne de sucre est meilleure pour cela que celle de vin, & quand on a oint la partie malade & les environs, on la frotte bien avec des linges chauds, & on met une compresse bien imbibée de ce qui est resté sur l'assiette. J'ai remarqué, ajoute le Pere LABAT, que cette graisse fait plus d'effet, lorsqu'avant de l'appliquer, on en fait de fortes frictions avec des linges chauds & rudes sur la

partie malade & aux environs, afin de rappeller les esprits, les mettre en mouvement & ouvrir les pores. L'Auteur dit en avoir fait l'expérience sur lui-même & en avoir vu des effets merveilleux. Il rapporte qu'un jour ayant été bien mouillé, étant tout en sueur, sans pouvoir changer de linge & d'habit, il se trouva le lendemain tellement roide, qu'on lui auroit plutôt rompu l'épine du dos que de la lui faire ployer. Cette roideur s'étendoit encore dans les jointures des bras & des jambes, de sorte que le Chirurgien appréhendoit que cet accident n'eût des suites facheuses, & disoit que c'étoit un Titanos, auquel il est rare qu'on puisse remédier. Il travailla, dit-il, lui-même à sa guérison. Après s'être fait suer, il se fit bien frotter avec des linges chauds, ensuite avec de la graisse de *Serpent* & de l'eau-de-vie de Canne de sucre, & après avoir réïtéré cette opération, il fut guéri.

Tous les *Serpens* de l'Amérique ont une grande part dans la Médecine, ainsi que ceux appellés *Têtes de Chien.* Voyez TÊTE DE CHIEN.

La pierre, qu'on nomme *Pierre de Serpent*, est à-peu-près de la grandeur d'un double; elle tire ordinairement sur l'ovale: elle est épaisse au milieu, & s'amincit insensiblement vers les bords. Les Indiens disent sur la foi de leurs Prêtres, qu'elle se forme sur la tête de certains *Serpens;* mais il est certain que c'est une composition. Elle guérit la morsure des animaux venimeux: si la partie qui a été offensée, n'est point entamée, il faut y faire une petite incision, afin que le sang en sorte; alors on y applique la *pierre de Serpent*, qui attire tout le venin, & qui tombe ensuite d'elle-même. On la met dans du lait de femme, ou de Vache; elle s'y décharge en dix ou douze heures de temps de toute la quantité du venin qu'elle a attiré. Le lait qui s'en remplit prend une couleur d'aposthume.

Il y a une autre sorte de pierre, qu'on appelle *Pierre de Serpent au chaperon;* c'est une espece de *Serpent*, qui a en effet derriere la tête comme un chaperon, ainsi qu'on le voit dans la figure, & c'est-là où se trouve cette sorte de pierre. La moindre de ces pierres est de la grosseur d'un œuf de Poule. On n'en trouve qu'aux *Serpens*, qui ont au moins deux pieds de long. Cette pierre n'est pas fort dure: lorsqu'on la broye contre une autre pierre, elle rend un limon qu'on délaye dans de l'eau pour le boire, & qui est un excellent contrepoison. Il n'y a de ces pierres qu'aux côtes de Mélinde: on peut en avoir par le moyen des Matelots & des Soldats Portugais, qui reviennent de Mozambique. Voyez le septieme *Journal des Savans du Lundi* 27 *Septembre* 1668, la *Lettre* de TACHENIUS, & le second Tome des *Collections Académiques*, ou les *Transactions Philosophiques*, *année* 1665. *n. 6. art. 6.* Dans le même *Journal des Savans du Lundi* 16 *Août* 1677. on trouve le secret de la composition de la *pierre de Serpent*, tirée du *Journal d'Allemagne.*

SERPENS AILÉS, en Latin *Serpentes alati.* On en trouve dans la Floride qui sont si bien munis d'ailes, qu'ils peuvent s'élever de terre & voler. VESPUTIUS, Voyageur Américain, assure qu'il a aussi trouvé des Pêcheurs Indiens qui mangeoient de ces *Serpens ailés* cuits sur le gril, & qu'il en avoit vu de vivans dans leurs cabanes liés par les pieds, & une corde au col, pour qu'ils ne fissent de mal à personne.

ARTUS rapporte, mais sur le témoignage d'autrui, qu'on voit à la côte d'Or des *Serpens ailés*, ou des *Dragons*, qui ont la queue fort longue, & les dents assez tranchantes pour dévorer les bestiaux. Leur couleur, dit-il, est un mélange de bleu & de verd. Ils passent dans l'esprit des Negres pour autant de Fétiches. La

haine de ces monftres eft fi déclarée contre les Éléphans, qu'ils leur font une guerre continuelle. Ils ont communément dix aunes de long; mais dans d'autres pays, ajoute ARTUS, il s'en eft trouvé de cent verges, qui étoient capables de voler affez haut pour prendre des oifeaux dans l'air. Il faut répéter pour l'honneur d'ARTUS, qu'il parle ici d'après les Negres, & qu'il n'y a par conféquent qu'un excès de crédulité à lui reprocher.

SERPENT MARIN : Les Naturaliftes en donnent de plufieurs fortes. Ce font des poiffons à nageoires molles, *Pifces malacopterygii*, & qu'ARTEDI (*Ichth. Part. V. p.* 40.) met dans le rang des Murenes.

RONDELET (*L. XIV. chap.* 6. *p.* 316. *& chap.* 7. *Edit. Franç.*) donne deux efpeces de *Serpens de mer*. Le premier a trois ou quatre coudées. Il a le corps rond comme une Anguille, la tête comme le Congre, la mâchoire fupérieure plus longue que l'inférieure : on lui voit des dents aux mâchoires & au palais, comme à la Murene, mais plus clairfemées; il a deux petites pinnules aux ouies comme l'Anguille. Il eft de couleur jaune, excepté le ventre & le mufeau qui font cendrés. Ses yeux font jaunes, & les parties intérieures font comme celles de la Murene.

L'autre *Serpent marin*, dont RONDELET parle, eft femblable à ceux de terre. Sa couleur eft rouge. Il a des lignes qui traverfent du dos au ventre, & un long trait qui va de la tête à la queue. Il a la bouche petite, des dents pointues qui fe ferrent les unes contre les autres, & des ouies couvertes comme celles des poiffons à écailles. Au haut du dos, depuis la tête jufqu'à la queue, & pareillement au ventre, il a une continuité de petits poils menus, féparés les uns des autres qui lui fervent comme de nageoires, & fa queue eft unie.

Le Μύρος d'ARISTOTE (*L. V. c.* 10.), d'ÉLIEN & d'ATHÉNÉE, que RONDELET dit être le mâle de la Murene, eft peut-être le *Serpens marinus caudâ compreffâ* de WILLUGHBY, *p.* 108. & de RAY, *p.* 36. ou du moins de la même efpece. ARTEDI (*Ichth. Part. V. p.* 40. *n.* 3.) le nomme *Muræna roftro acuto, lituris albidis vario, margine pinnæ dorfalis nigro*. PLINE, GESNER, JONSTON, CHARLETON, WILLUGHBY & RAY en parlent fous le nom de *Myrus*.

Il y en a encore un autre qu'ARTEDI (*ibid. n.* 4.) nomme *Muræna exactè teres, caudâ acutâ, apterygiâ*. C'eft l'ὄφις θαλάττιος d'ARISTOTE (*L. II. c.* 14. *& L. IX. c.* 37.); le *Serpens marinus* de SALVIEN, *fol.* 57, de BELON, *de Aquat.* de GESNER, *de Aquat.* d'ALDROVANDE, *L. III. c.* 24. *p.* 346. de JONSTON, *L. I. c.* 2. de CHARLETON, *p.* 125. de WILLUGHBY, *p.* 107. & de RAY. *p.* 36.

WILLUGHBY (*Append. p.* 19.) & RAY, *p.* 36. parlent d'une troifieme efpece de *Serpent marin*, qu'ils nomment *Serpens marinus maculofus*, & ARTEDI (*ibid. n.* 5.) l'appelle *Muræna teres, gracilis, maculofa, caudâ tereti, cufpidatâ, apterygiâ*. Voyez les Auteurs cités au mot MURENE, qui ont écrit fur les *Serpens marins*.

LABAT donne la defcription d'un *Serpent marin* de l'Amérique, qu'il a vu dans ce pays. Il en parle en ces termes dans fes *Voyages de l'Amérique, Tome VIII. p.* 314. Il avoit, dit-il, près de dix pieds de longueur, & deux pieds de circonférence dans fon milieu. Sa peau eft bleuâtre, avec de grandes taches noires & jaunes, luftrées & comme verniffées. Il avoit une empennure fur le dos, depuis le défaut du col jufqu'à fix pouces ou environ près de la queue: cette empennure avoit fept pouces de hauteur près de la tête, & fe terminoit infenfiblement en pointe: la queue étoit fourchue : outre cette empennure, il avoit trois ailerons de

chaque côté, dont les bouts étoient garnis d'onglets, comme ceux qu'on voit sur les grandes Raies. Il en avoit aussi vu dans le milieu de l'échancrure de la queue, qui avoit deux bons pouces de saillie. La tête de ce *Serpent* n'étoit ni plate, ni triangulaire, comme celles des Viperes de la Martinique ; elle étoit longue de sept à huit pouces, de figure ronde, & un peu arquée. Ce *Serpent marin* avoit deux gros yeux à fleur de tête, qui paroissoient étincelans. Sa gueule, qui s'ouvroit démesurément, faisoit voir deux rangées de dents longues de près de deux pouces, fortes & pointues. Il n'avoit point de crocs comme en ont les Viperes ; mais peut-être que toutes ses dents lui en tenoient lieu, & qu'elles étoient toutes garnies de petites vessies de venin. Le P. LABAT dit que c'est ce qu'il n'a pu examiner, parceque cet animal lui donnoit de la frayeur, même après sa mort. Les gens qui le pêcherent connurent d'abord ce que c'étoit. Les poissons qui étoient avec lui dans la senne, ou le filet, le connoissoient aussi & le fuyoient. Dès qu'il sentit le gravier, il s'élança sur terre, & auroit fait du mal si un des Pêcheurs ne lui eût rompu les vertebres d'un coup d'aviron ; ensuite on acheva de le tuer Le P. LABAT vouloit le faire écorcher, & sécher la peau & la tête ; mais personne ne lui voulut rendre ce service, tant on craignoit de se piquer aux pointes de son empennure, & aux crochets de ses ailerons & de sa queue.

SERRAN : C'est le nom qu'on donne au Maine au *Verdier* de BELON, qu'il faut distinguer du Tarin, nommé aussi *Verdier*. Ce dernier oiseau est mis dans le rang des Linots, & tient le premier genre dans celui des Gros-Becs, en Latin *Coccothraustes*. C'est la *Fringilla viridis* d'ALDROVANDE, de WILLUGHBY & d'ALBIN, & le *Verdone* d'OLINA. Voyez VERDIER.

SERRAN, poisson à nageoires épineuses, *Piscis acanthopterygius*, nommé par ARTEDI (*Ichth. Part. V. p.* 53. *n.* 2.) *Labrus maxillâ inferiore longiore, caudâ bifurcâ, lineis utrinque transversis nigris*. C'est le Χάνη d'ARISTOTE ; le Χάννη d'ATHÉNÉE ; le Χάννος d'OPPIEN, du verbe χαίνειν, qui signifie *bâiller*, ou *ouvrir la bouche*, parceque ce poisson de mer l'a toujours ouverte ; c'est pour cette raison que GAZA a rendu le mot Grec par *Hiatula*, & *Channus* a été dit du nom Grec par OVIDE, PLINE, BELON, GESNER, WILLUGHBY, RAY & ALDROVANDE, ainsi que par JONSTON, & les autres Naturalistes.

Ce poisson de haute-mer, quoique très-semblable aux Rochaux, dit RONDELET (*Liv. VII. chap.* 9. *p.* 19. *Edit. Franç.*), & rangé parmi eux par OPPIEN, pour la figure du corps & la fente de la bouche, ressemble parfaitement au Loup de mer. Il a la mâchoire inférieure plus longue & plus avancée que celle de dessus ; ce qui fait qu'il a toujours la bouche ouverte. Il a les dents aigues, & les yeux petits. Par ses nageoires, sa queue, ses aiguillons, ses ouies, & par ses parties intérieures, il ressemble aux poissons nommés par quelques Auteurs *Poissons de rocher*. Celui-ci est de différentes couleurs. Le dos tire entre le noir & le rouge. Les traits, depuis la tête jusqu'à la queue, sont roux. La queue, & la nageoire proche de l'anus qui va jusqu'à la queue, sont marquées de taches rousses. La nageoire du dos est toute rousse. RONDELET dit que tous ces poissons sont femelles, comme l'ont remarqué ARISTOTE & PLINE, ce qui est difficile à croire : mais, ajoute RONDELET, il y a des poissons de mer qui conçoivent des œufs, & les font sans mâles, tels sont les *Serrans* & les Pagels. Le *Serran* est du nombre de ceux qui mangent les autres poissons. Il a la

chair tendre, mais plus dure que la Perche.

Le *Sacheto* des Vénitiens, dont parlent WILLUGHBY, RAY, GESNER, ALDROVANDE & JONSTON, est nommé de même par ARTEDI, comme le *Serran*, & il ne fait aucune différence de ce *Sacheto* avec la *Channadella* de BELON, de GESNER, de JONSTON & d'ALDROVANDE, qui peut bien être le même que le *Serran*, ou qui n'en differe que par quelques variétés.

SERREUR, ou JAVELOT, Serpent nommé *Acontias*. Voyez ce mot.

SGU

SGUACCO, nom, selon ALDROVANDE, qu'on donne en Italie à une espece de Héron, dont le bec est court & fort. La couleur de son plumage est d'un roux ferrugineux. Sa tête & tout son col sont roux, marqués de blanc & de noir. Il est blanc proche le ventre. Sa queue est de la même couleur, ainsi qu'une partie de ses ailes. RAY, *Synop. Meth. Av. p. 99*.

SIA

SIAANVISCH, poisson des Indes, dit RUYSCH (*Collect. Pisc. Amb. p. 16. Tab. 9. n. 4.*), qui n'a point de dents, dont la langue est épaisse, qui a le dos bleu & le ventre jaune.

SIAM, poisson, selon le même Auteur (*Tab. 3.*), dont les Chinois font grand cas. Ils le mangent grillé, & rarement bouilli. Ses nageoires sont épineuses, tant sur le dos que sous le ventre. Il a proche de la queue une espece de dard.

SIB

SIBON, Serpent d'Afrique, que les Hottentots nomment ainsi, dit SEBA, *Thes. II. p. 22. t. 14. f. 4.* M. LINNÆUS le nomme *Anguis scutis abdominalibus CLXXX. squamis caudalibus LXXXV.* Il a la tête ronde & les yeux grands: sa couleur est d'un brun ferrugineux, mêlé d'un peu de blanc. Il est appellé le *Serpent à plusieurs couleurs*, parceque la Nature a pris plaisir à varier les taches, dont il est marqué. Ce Serpent a la tête ronde, blanche en dehors, couverte de petites écailles. Le reste du corps est d'un jaune clair, & parsemé de taches rousses & rougeâtres. Les écailles du ventre sont grises, & mêlées de roux. *Thes. I. Tab. 14.*

SIC

SICUREL, poisson aussi nommé *Sieurel* par quelques Naturalistes. Voyez SIEUREL.

SIE

SIEGE, nom que RONDELET (*Part. II. p. 139. Edit. Franç.*) donne à une espece de Muge d'eau douce, commune dans les rivieres & les ruisseaux du côté des Cevennes.

SIEUREL, poisson à nageoires épineuses, *Piscis acanthopterygius*, du genre des Maquereaux, nommé par ARTEDI (*Ichth. Part. V. p. 50. n. 3.*) *Scomber lineâ laterali aculeatâ, pinnâ ani ossiculorum triginta*. Ce poisson est le Σαῦρος d'ARISTOTE (*L. IX. c. 2.*); le Τράχουρος d'ÉLIEN (*L. XIII. c. 27. p. 795.*), d'ATHÉNÉE (*L. I. Hal. p. 5.*), d'OPPIEN, & de GALIEN (*Class. II. fol. 30.*); le *Saurus* de PAUL JOVE (*c. 19. p. 86.*) & de SALVIEN (*fol. 79*); le *Trachurus* de BELON (*de Aquat.*), de GESNER (*de Aquat.*), de SCHONNEVELD (*Ichth. p. 75.*), d'ALDROVANDE (*de Piscib. L. II. c. 52. p. 268.*), de JONSTON (*L. I. c. 3.*), de CHARLETON, *p.* 143. de WILLUGHBY, *p.* 290. de RAY, *p.* 92. & des autres.

RONDELET (*L. VIII. c. 6. p. 190. Edit. Franç.*) dit qu'on le nomme *Sauro* à Rome, dont il a fait le mot

Sieurel en François. Ce poisson est nommé en Gascogne *Chicarou*, & en France *Maquereau bâtard*. Le même Ichthyologue marque que le Σαῦρος d'ARISTOTE est le même que le Τράκυρος d'ÉLIEN. Dans l'été on en prend en grand nombre en Languedoc & en Espagne, avec les Maquereaux; cependant ATHÉNÉE & OPPIEN parlent du Σαῦρος & du Τράκυρος comme de deux poissons différens. Quoi qu'il en soit, le Τράκυρος est un poisson de mer qui vit en troupe. Sa couleur est semblable à celle des Maquereaux. Il est moins épais, moins rond & un peu plat. Il n'a point d'écailles. Par le milieu du corps, depuis la tête jusqu'à la queue, il a un trait fait de petits os si rudes & si âpres, qu'il semble que ce soit une scie : la queue est tortue au milieu, & plus âpre & plus haute que par-tout ailleurs. Cette âpreté de queue lui a fait donner le nom de Τρακυρος. Ce poisson n'a pas le museau si pointu que le Maquereau. Il a la fente de la bouche de moyenne largeur; les mâchoires âpres, & les yeux grands & verds. Il a six ailerons ou nageoires, deux grandes proche des ouies, deux plus petites au-dessous, & deux autres au dos. La premiere a des aiguillons : la seconde en a aussi; mais menus comme du poil, plus longs que ceux de la premiere. Ce poisson a une autre nageoire proche de l'anus, qui va jusqu'à la queue, garnie de deux aiguillons à son commencement. Sa chair est seche & plus dure que celle du Maquereau. Quelques-uns ont confondu le *Trachinus* avec le *Trachurus*, mais c'est mal-à-propos; car le *Trachinus* est le *Dragon de mer* des Naturalistes Grecs & Latins.

On trouve dans les *Actes d'Upsal*, 1742. *p.* 83. la description du même poisson par M. GRONOVIUS, qui le nomme *Scomber lineâ laterali curvâ, tabellis osseis loricatâ.* Il dit qu'il a le corps, la tête & le dos comme le Maquereau, qui est décrit par ARTEDI, *Part. IV. p.* 68. Mais il a le dos, le ventre & les côtés serrés, & des tablettes qui couvrent la ligne latérale : ces tablettes s'élevent de plus en plus & rendent la partie postérieure de ce poisson presque quarrée. Ses écailles sont petites & fines. La chair est insipide : salée elle est dure, & il y a des Hollandois qui l'aiment, quand elle est fumée. Celui que M. GRONOVIUS décrit fut pris par des Pêcheurs de Catwic en pleine mer le 4 Août 1745. & dans les mois de Septembre & d'Octobre on lui en apporta beaucoup, qui avoient été pris avec des Harengs. Les Pêcheurs Hollandois lui donnent le nom de *Marsbanker*. L'Auteur ignore d'où dérive ce nom : peut-être, dit-il, du mot *Mars*, qui en Anglois signifie *Maquereau*, & de *bank*, en Latin *vadum*, qui veut dire *banc de sable*, parceque ce poisson fréquente ces endroits. Il a le même nom chez KÆMPFER, dans son *Histoire du Japon*, *L. I. c.* 11. *p.* 136. Voyez dans les *Actes d'Upsal*, à l'endroit cité toute la description de ce poisson par M. GRONOVIUS.

SIG

SIGARAS, espece de Mouche qu'on voit en Afrique, à large tête & sans bec. Elle s'arrête ordinairement sur les arbres & rend jour & nuit un chant fort aigu. BARBOT (*Hist. Gén. des Voyages*, *L. IX.*), qui ne leur donne pas de bec ni de gueule, semble avoir oublié d'où sort ce son; mais il ajoute qu'elle se nourrit de rosée, & qu'elle a pour la sucer une langue longue & pointue, placée dans leur estomac.

SIGARET, Coquillage univalve, qui se pêche dans les sables de l'embouchure du Niger, du genre de l'Ormier, ou qui en approche. Il est figuré à la Planche II. *n.* 2. de l'*Histoire des Coquillages du Sénégal*. Sa coquille n'est point percée, comme celle de l'Ormier, mais son ouverture

eſt preſque auſſi évaſée, quoique moins allongée. Sa levre gauche a un bord beaucoup plus large & moins épais, & l'on apperçoit quelquefois à ſon origine un petit ombilic.

Elle eſt formée de quatre tours de ſpirale mieux marqués. Ces ſpires ſont entourées d'un grand nombre de canelures très-fines & fort ſerrées, que d'autres canelures preſque inſenſibles coupent à angles droits.

Sa couleur eſt quelquefois blanche & quelquefois fauve, tant en dehors qu'en dedans. Lorſqu'elle eſt fauve, elle eſt traverſée par cinq ou ſix bandes moins foncées. Ainſi parle M. Adanson, qui dit n'avoir point vu l'animal de ce Coquillage. Il le croit vraiſemblablement différent de celui de l'Ormier, mais il rapproche ſa coquille de la ſienne, comme ont fait pluſieurs Auteurs modernes, & il le fait d'autant plus volontiers, dit-il, qu'il n'en a obſervé aucune à laquelle elle reſſemble davantage, quoiqu'elle en differe encore à bien des égards.

Il range ſous le nom de *Sigaret*, l'*Oreille de mer* qui n'a point de trous, avec une volute en dedans, détachée de ſon bord, dont parle M. d'Argenville, *Hiſt. Conchyl. Edit. de* 1757. *Part. I. p.* 190.

La *Cochlea depreſſa, ore admodùm expanſo, leviter ſtriata*, dont parle Lister, *Hiſt. Conchyl. Tab.* 570. *fig.* 21.

La *Patella octava* de Rumphius, *Muſ. p.* 123. *Tab.* 40. *fig. R.* & du *Muſæum* du Pere Kirker, *p.* 475. *n.* 404.

L'*Auris Bahamica, non perforata*, de Petivert, *Gazoph. Vol. I. cat.* 587. *Tab.* 12. *fig.* 4.

L'*Auris marina, foraminibus carens, ſpirâ internâ admodùm à circuitu diſtinctâ, & nullo modo intùs ſplendidâ*, du même, *ibid.*

L'*Auris marina, magis depreſſa, ore magis expanſo, minutiſſime ſtriata, ſed nullis foraminibus diſtincta, candidiſſima*, de Gualtieri, *Ind. Tab. & pag.* 69. *lett. F.*

Le *Carinus lactis* de M. Klein, & le *Cidaris ore admodùm expanſo, depreſſa, leviter ſtriata*, du même.

SIGER, autre Coquillage du Sénégal, qui ſe trouve en quantité dans les rochers de l'Iſle de Gorée. Il eſt operculé, & du genre des Pourpres à canal médiocre, fort reſerré & preſque fermé. M. Adanson l'a fait figurer à la Planche IX. *n.* 28. Il dit qu'il ne differe du Bigni, autre eſpece du même genre, que parceque ſa coquille eſt plus épaiſſe, moins arrondie à l'extrémité ſupérieure, & que ſa longueur n'eſt pas tout-à-fait double de ſa largeur.

Ses ſpires ſont, excepté la premiere, applaties, peu diſtinguées les unes des autres, & coupées par un grand nombre de ſillons preſque imperceptibles, qui tournent avec elles.

Le ſommet forme un cône racourci, dont la longueur eſt égale à ſa largeur, & de moitié plus courte que l'ouverture.

Celle-ci eſt fort étroite, un peu courbée en arc dans ſon milieu, & quatre fois plus longue que large.

La levre droite eſt très-épaiſſe & arrondie ſur les bords. Elle eſt renflée conſidérablement vers ſon milieu, & ornée en dedans de quinze dents à-peu-près égales & aſſez grandes.

La levre droite porte dans ſa moitié ſupérieure ſept à huit dents ſemblables, mais plus petites.

Le périoſte qui la recouvre eſt fort mince & cendré. Au-deſſous elle eſt quelquefois blanche, marbrée de jaune ou de brun : quelquefois elle eſt entiérement brune.

Cette coquille ne prend de l'épaiſſeur & des dents aux deux levres de l'ouverture, que lorſqu'elle eſt parvenue à ſon dernier période d'accroiſſement, de ſorte qu'avant ce temps, elle reſſemble beaucoup à l'eſpece qui précede. On la diſtingue cependant par

ſon ouverture, qui a encore alors deux fois plus de longueur que de largeur, & par ſes ſpires, qui ſont toujours applaties & ſillonnées.

L'animal differe de tous ceux décrits par l'Auteur, par la poſition de ſes yeux, qui ſe trouvent placés beaucoup au-deſſous du milieu de la longueur des cornes.

Son opercule eſt infiniment petit: il n'a pas plus d'une ligne de longueur: il eſt extrêmement mince, tranſparent, fauve, elliptique, obtus à ſes extrémités, de moitié plus long que large, trois fois plus court que l'ouverture de la coquille.

On trouve dans l'Ouvrage ci-deſſus cité, rangés ſous le nom de *Siger*, le *Buccinum dentatum, parvum, rictu anguſto, læve, exiguis puncturis faſciatìm depictum*, de LISTER, *Hiſt. Conchyl. Tab.* 825. *fig.* 45.

Le *Buccinum dentatum, parvum, roſtratum, ampullaceum, læve, ſubcroceum, puncturis albis densè depictum*, du même, *ibid. fig.* 46.

Le *Buccinum dentatum, rufum, exiguis maculis albis depictum, rictu ſubpurpureo*, du même, *Tab.* 826. *fig.* 48. & 49. & *Tab.* 827. *fig.* 49. *lett. C.*

Le *Buccinum parvum, pruniforme, acuminatum, læve, ex albo & nigro variegatum*, de GUALTIERI, *Ind. Tab. & pag.* 43. *fig. C.*

Le *Buccinum parvum, pruniforme, acuminatum, læve, album, dentatum, puncturis rubris depictum*, du même.

Le *Buccinum parvum, pruniforme, canaliculatum, læve, colore muſtelino, carneo & albido variegatum*, du même.

SIGUENOC, ou SIGNOC, eſpece d'Écreviſſe, qui ſe trouve dans les mers des Indes Orientales, & qui eſt couverte de deux écailles fort dures, dont celle de devant eſt boſſue & un peu épaiſſe. Elle eſt double autour du front, & taillée en demi-lune, à l'endroit où elle ſe rejoint à l'autre; le dehors eſt relevé par boſſettes ou pointes obtuſes, diſpoſées par rang. Cette derniere eſt plus déliée que l'autre, & en forme de loſange, dentelée des deux côtés, & piquée de petits trous. Sa queue ſurpaſſe en longueur le reſte du corps, & depuis le milieu juſqu'au bout elle eſt dentelée de pointes fort rudes. A la partie convexe du premier teſt ſont ſitués les yeux de ce poiſſon, aſſez apparens pendant qu'il vit, mais plus retirés & couverts d'une membrane comme de corne quand il eſt mort. Il a pluſieurs jambes à la maniere des Cancres. Les huit premieres ſont plus courtes que les autres; les deux qui ſuivent ſont plus longues, & les deux dernieres ſont plus courtes que les huit premieres. Ce poiſſon n'a point de nageoires, mais il eſt muni de chaque côté d'un petit os obtus, qui lui ſert comme de rame, avec laquelle on croit qu'il nage. Auprès de la gueule il a deux petites pattes, dont il ſe ſert pour mâcher, & deſſous le teſt inférieur, on lui voit quelques petites veſſies, qui s'enflent à la façon de la gorge des Grenouilles. Ce poiſſon ſe plaît le long des rivages, & dans les lieux qui ne ſont gueres profonds. Il y en a de différentes groſſeurs, les uns ayant la queue longue de plus d'un pied. Ils ſe prennent particulierement à l'embouchure des rivieres.

SIL

SILENE, en Latin *Silenus*, & *Simia perſonata* par M. KLEIN, *Diſp. Quad. p.* 42. Cet animal a les oreilles courtes & rondes, comme celles des Singes. C'eſt l'*Ai* de l'Iſle de Ceylan, ſelon SEBA, *Theſ. I. p.* 54. *t.* 34. M. LINNÆUS (*Syſt. Nat. Edit. 6.*) le nomme *Bradypus manibus didactylis, caudâ nullâ.* SEBA eſt le premier qui en ait parlé. Ce *Tardigradus* ou *Pareſſeux* differe de celui de l'Amérique, parcequ'il eſt didactyle par les pieds de devant & tridactyle par les pieds de derriere. Il a le même cri que le *Pareſſeux*. Ses ongles ſont courbés & longs.

longs. Quand ces animaux veulent monter dans les arbres, ils se servent de leurs pieds, qu'ils allongent & racourcissent, selon qu'ils en ont besoin. La femelle a deux mammelles placées à la poitrine entre les pieds de devant. Le poil du dessus du corps est gris, & celui de dessous d'un cendré clair. Ses oreilles plates sont fort près de la tête, comme celles de l'homme, & sont couvertes par le poil de la tête. M. Brisson nomme cet animal, *Tardigradus pedibus anticis didactylis, posticis tridactylis*. Voyez AI, *seconde espece*.

SILURE*, du Latin *Silurus*, qui l'un & l'autre viennent du mot Grec Σίλουρος d'Athénée. Artedi (*Ichth. Part. V. p.* 100. *n.* 1.), qui dit que le Σίλουρος d'Athénée est le Γλανις d'Aristote, le nomme *Silurus cirris quatuor in mento*. Rondelet pourtant marque que le *Glanis* & le *Silurus*, quoique semblables en quelques choses, sont deux différentes sortes de poissons. Pline (*L. IX. c.* 15. 51. *& L. V. c.* 9.), Solin (*Polyh. c.* 60.), Ambrosin (*Hexam. L. V. c.* 5.), Ausone (*Mos. V.* 135.), Hildegarde (*L. IV. Part. I. c.* 10. *p.* 90.), Gaza, sur Aristote, Caïus Figula (*fol.* 5.), Gesner (*de Aquat. p.* 1042.), Schonneveld, *p.* 69. Jonston (*de Piscib.*), Willughby, *p.* 128. Ray, *p.* 70. & les autres parlent du *Silurus*. C'est un poisson vorace du Danube, qui, selon le rapport de Rondelet (*Part. II.*), se jette sur les autres poissons & les dévore. Il a la bouche armée de dents bien pointues & fortes. Il n'est pas couvert d'écailles, mais d'une peau dure & noirâtre. Les yeux de ce poisson sont fort grands. Il a deux nageoires au dos, une proche de l'anus, & d'autres proche des ouies & au ventre. Sa chair est dure. Paul Jove a pris notre Éturgeon pour le *Silurus* des Anciens; mais le *Silurus* se jette sur tout animal, comme sur les Chevaux qui nagent dans le Mein & dans le Danube, ce qui ne peut convenir à l'Éturgeon, qui n'a point de dents, ni la bouche faite de façon qu'elle puisse nuire aux autres animaux. L'Éturgeon n'est ni cruel ni malfaisant.

Le *Silurus* n'est pas non plus le *Glanis* d'Aristote, que Gaza a rendu par *Silurus*. Athénée dit que le *Silurus* remue toujours la queue, & en parlant du *Glanis*, il le compare avec le *Silurus*, ce qui fait voir qu'il les distingue. Pausanias & Élien ont fait la même remarque. La raison pour laquelle Gaza a rendu le *Glanis* d'Aristote par *Silurus*, c'est peut-être, selon Rondelet, ce que dit Pline du *Silurus* mâle, qui seul garde ses œufs, & quelquefois cinquante jours, de peur que les autres poissons ne les mangent; c'est ce qu'Aristote dit du *Glanis*; mais, ajoute Rondelet, non-seulement le *Glanis* & le *Silurus* le font, mais aussi la Carpe mâle.

Quelques autres ont pris le Brochet pour le *Silurus* des Anciens. Il est vrai que comme le *Silurus*, le Brochet est un poisson vorace; mais le Brochet est un poisson de lac & de riviere, & le *Silurus* un poisson de mer & de fleuve. De plus Ausone qui a parlé du Brochet, parle aussi du *Silurus*, & donne à celui-ci des marques, qui ne peuvent convenir au Brochet, comme d'avoir le dos de couleur d'huile, & d'être si grand, qu'il peut être nommé *Dauphin de riviere*.

Il y a un autre *Silure*, que les Suédois nomment *Lake & Alkussa*. Artedi l'appelle *Silurus cirro unico in mento*.

SILUS, Coquillage operculé du

* Ce poisson est nommé en Suédois *Mal*; en Allemand *Scheid*, *Scheiden*, *Wals*, *Waller*, &c. en Polonois, *Sum*; en Pannonie, on l'appelle *Harcha*; du côté de Constantinople, *Glano*; & en Anglois, *the Sheat-Fisch*.

Sénégal, qui se trouve abondamment dans les rochers de l'Isle de Gorée, dit M. ADANSON, dans son *Histoire des Coquillages du Sénégal*, *p.* 143.

La coquille du *Silus* differe de la figure de celle du Blatin, en ce que sa longueur est de neuf lignes, qu'elle passe une fois & un quart sa largeur, & que ses spires sont couvertes de tubercules applatis, très-serrés & divisés en treillis par des sillons, qui sont au nombre de dix à quinze dans la premiere spire, de huit à dix dans la seconde, & de cinq dans la troisieme.

Son sommet est un peu plus long que la premiere spire.

La levre droite de l'ouverture est médiocrement épaisse dans la plûpart: elle est tranchante sur les bords & garnie au dedans de dix à douze petites dents en filets.

Elle est d'un brun sale, coupé par une petite bande d'un blanc sale, qui tourne sur le milieu des spires. Ce Coquillage est du genre des Pourpres à canal évasé. L'Auteur en donne la figure à la Planche IX. *n.* 33. C'est le *Buccinum* dont parle LISTER, *Hist. Conchyl. Tab.* 925. *fig.* 18. & peut être aussi celui dont il parle, *Tab.* 958. *figurâ inferiori.*

SIM

SIMBOS : Ce sont de petites Coquilles en forme de cornes, qui servent de monnoie à Angola & au Royaume de Congo, dit DAPPER, *Description de l'Afrique*, *p.* 231. 359. & 367.

SIMERI, Coquillage univalve du Sénégal, du genre du Mantelet, en Latin *Peribolus*, dont parle M. ADANSON, qui se trouve abondamment sur toutes les côtes du Falier, lesquelles sont bordées de rochers. Ce Coquillage ne differe de la seconde espece du même genre, que par la forme & la couleur de sa coquille. Elle est plus étroite, sur une largeur pareille. Elle est aussi plus épaisse, moins fragile & sans transparence.

L'ouverture a cinq ou six fois plus de longueur que de largeur. Sa levre droite, sans être bordée, a une épaisseur qui la rend obtuse. Elle se fait remarquer par une légere courbure, qui semble la plier dans son milieu, & la rentrer un peu en dedans.

Le fond de sa couleur est ordinairement blanc, & quelquefois de couleur agathe ou brune, traversée par deux bandes fauves, comme dans la seconde espece.

C'est de cette espece de Coquille que les Negres se font des brasselets, des colliers & d'autres ornemens semblables, en les enfilant dans leur longueur, comme les Européens enfilent des grains de Verroteries. Cette espece de Coquillage est figurée à la Planche V. *n.* 3.

SIMUS & PLATYRHYNCHOS, noms que GESNER donne à un poisson, qui est la *Savetta* des Italiens, & la *Sueta* de Ferrare. Il est nommé en Allemand *Nase*, ou *Nasen*, & en Latin *Nasus*. Voyez NASEN.

SIN

SINFIN, animal de la Chine. M. DU HALDE croit que c'est une sorte de Singe. On le représente de la grandeur d'un homme médiocre. Il a plus de ressemblance que les autres Singes avec l'espece humaine, soit par ses actions, soit par la facilité avec laquelle il marche sur les pieds de derriere.

SINGES*, genre d'animaux,

* Le *Singe* est nommé en Hébreu *Koph*, comme qui diroit un animal qui tourne sans cesse; en Chaldéen, *Kopha*; en Syriaque, *Kupho*; en Arabe, *Cataph*; en Grec Πίθηκος; en Espagnol, *Ximio*; en Italien, *Simia*; en Allemand, *Aff*; en Illyrien, *Opieze*; en Flamand *Sime*, ou *Schenikel*, dit GESNER; en Anglois, *Ape*. Les *Singes* sont nommés par les Grecs Ἄνδρες ἄγριοι, *Viri sylvestres*, Hommes sauvages, ou Ἄνδρες μικροι, *Viri parvi*,

mis par M. LINNÆUS dans l'ordre des *Anthropomorpha*, à figure humaine, & par M. KLEIN (*Disp. Quad. p.* 85.) dans la famille des *Pentadactyles*, à cinq doigts aux pieds. Les *Singes*, chez M. BRISSON, composent le treizieme ordre de ses Quadrupedes. Leur caractere, dit-il, *p.* 187. est d'avoir quatre dents incisives à chaque mâchoire, les doigts onguiculés, tous séparés les uns des autres, & le pouce bien distinct. Les Latins distinguent deux sortes de *Singes*. Ils appellent *Cercopitheci* ceux qui ont une longue queue, & simplement *Simiæ* ceux qui n'en ont point. Ces deux classes, qu'on pourroit regarder comme deux genres différens, comprennent une si prodigieuse quantité d'especes, qui different entre elles en grandeur, en couleur & en tant d'autres manieres, dit M. DES MARCHAIS (*Tome III. p.* 311.), qu'on en feroit des Volumes entiers.

Parmi les *Singes* qui n'ont point de queue ou qui l'ont très-courte, M. KLEIN compte l'*Ourang-Outang*, c'est-à-dire l'*Homme sauvage*; l'*Homme des bois*, qui est le même que le *Baris* ou *Pigmée* de Guinée; un *Singe* de l'Isle de Ceylan, qui a la levre supérieure faite comme celle d'un Liévre; un autre à museau de Chien, & un autre nommé *Mamonet*.

Parmi les *Singes* qui ont une queue, nommés en Latin *Cebus*, du mot Grec Κῆβος, & *Cercopithecus*, de κέρκος, qui veut dire *cauda*, & de Πίθηκος, *Simia*, M. KLEIN place le *Sagouin*, *Singe* de la petite espece; le *Cebus* nommé *Tête de mort*; le *Cebus* de l'Isle de Ceylan; le *Gariba* du Brésil; le *Macaque* de MARC GRAVE; le *Cebus barbu* de Guinée, qui est l'*Exquima*; le *Cebus barbu* de CLUSIUS; deux *Cebus sans barbe* du même; le *Bugu* des Indes, qui est de la grandeur du Castor; un *Singe blanc & à barbe noire* de l'Isle de Ceylan; le *Papio* ou *Babouin*, qui est l'*Hyæna* de GESNER; le *Cebus à tête de Lion*; un *Cebus* de l'Amérique, qui rit des dents, & un *Cebus à tête de Renard*. Tels sont les *Singes* dont M. KLEIN donne la notice.

M. BRISSON divise les *Singes* en cinq races.

La premiere contient les *Singes* qui n'ont point de queue & ont le museau allongé, dont trois especes.

Dans la seconde race il place les *Singes Cynocephales*, qui n'ont point de queue & ont le museau allongé, dont deux especes.

Dans la troisieme sont rangés les *Singes*, qui ont une queue très-courte, dont une espece.

On trouve dans la quatrieme race les *Singes* qui ont la queue longue & le museau court. Ce sont les *Cercopitheques*, dont vingt-neuf especes.

La cinquieme race est composée de ceux qui ont la queue & le museau allongés. Ce sont les *Cercopitheques Cynocephales*, dont trois especes.

Je vais, d'après ce Naturaliste méthodiste, donner la notice des *Singes*, suivant les races qu'il a établies, & je parlerai ensuite de ceux de divers pays, suivant ce qu'en ont écrit les Voyageurs & les Historiens.

SINGES DE LA PREMIERE RACE.

La premiere espece est un *Singe* d'Afrique, nommé par l'Auteur, *Simia unguibus omnibus planis & subrotundis*. C'est le *Simia simpliciter dicta*, *caudâ carens* de RAY (*Synop. Quad. p.* 149.) & de SLOANE, *Vol. II.*

petits Hommes, ou Πυγμαῖοι, *Pygmæi*, Pygmées, ou Ἄνθρωποι Κυνοπρόσωποι, *Viri Caninâ specie*, Hommes à face de Chien, ou Θηρία, *feræ bestiæ*, Bêtes sauvages. Les Anciens & les Poëtes ont placé entre l'Homme & le *Singe*, d'autres animaux, qui sont entr'autres les Faunes, les Paons, les Œgipanes, les Sylvains, les Silenes, les Nymphes, les Sphynxs, & plusieurs autres, qui tirent leur origine des *Singes*.

p. 328. GESNER (*Quad. p.* 957.) & JONSTON (*Quad. p.* 96.) en font mention. Ces ſortes de *Singes* different entre eux par la grandeur. Leur face, leurs oreilles & leurs ongles ſont aſſez ſemblables au viſage, aux oreilles & aux ongles de l'homme. Le poil qui couvre tout le corps, excepté les feſſes, qui ſont nues, eſt mêlé de verdâtre & de jaunâtre. Le verdâtre domine dans la partie ſupérieure du corps, & le jaunâtre dans la partie inférieure.

La ſeconde eſpece eſt le *Satyre* ou l'*Homme des bois*, nommé *Ourang-Outang* aux Indes, & par M. BRISSON, *Simia omnibus unguibus planis & rotundatis, cæſarie faciem cingente.* J'en ai parlé au mot HOMME DES BOIS, où je renvoie le Lecteur. Cet animal ſe trouve aux Indes Orientales.

La troiſieme eſpece eſt un *Singe* de Ceylan, nommé *Simia unguibus indicis pedum poſteriorum longis, incurvis & acutis.* C'eſt le *Simia Ceylonica, ſuperiori labio Leporino*, & le *Cercopithecus Ceylonicus, ſeu Tardigradus dictus, major*, de SEBA, *Theſ. I. p.* 75. *Tab.* 47. *n.* 1. Cet animal, ſuivant la figure qu'en donne ce dernier Auteur, a environ neuf pouces de long, depuis le ſommet de la tête juſqu'à l'anus. Ses bras & ſes jambes ſont longs & menus. Sa levre ſupérieure eſt fendue, comme celle d'un Liévre. Tous ſes ongles ſont plats & arrondis, excepté ceux de l'index des pieds de derriere, qui ſont longs, recourbés & aigus. Son poil eſt doux, ſoyeux & d'un brun noirâtre, mais tout-à-fait noir ſur le dos. Celui qui couvre le ventre, les bras & les pieds, eſt plus court & d'un cendré jaunâtre. On le trouve dans l'Iſle de Ceylan.

SINGES DE LA SECONDE RACE, *nommés Cynocephales.*

La premiere eſpece ſe trouve en Afrique. L'Auteur la nomme *Simia Cynocephala, unguibus omnibus planis & rotundatis*, & M. LINNÆUS (*Syſt. Nat. Edit.* 6. *g.* 2. *ſp.* 3.), *Simia ecaudata, clunibus tuberoſis.* C'eſt le *Cynocephalus primus* de JONSTON (*Quad. fig. Tab.* 59.) & de PROSPER ALP. *Ægyp. Tome VII. p.* 241. Cette eſpece ne differe du *Singe* que par ſon muſeau qui eſt allongé comme celui du Chien. M. BRISSON marque en avoir vu pluſieurs qui ne différoient entre eux que par la grandeur.

La ſeconde eſpece eſt un *Cynocephale* de Ceylan, qu'il nomme *Simia Cynocephala, unguibus indicis longis, incurvis & acutis.* C'eſt le *Simia ecaudata, unguibus indicis ſubulatis*, de M. LINNÆUS (*Syſt. Nat. Edit.* 6. *g.* 2. *ſp.* 2.); le *Simia roſtro canino, capite elato*, de M. KLEIN (*Quad. p.* 86.), & l'*Animalculum Cynocephalum Ceylonicum, Tardigradum dictum, Simii ſpecies*, de SEBA, *Theſ. I. p.* 55. C'eſt un animal très-petit. Selon la figure qu'en a donné SEBA, il n'a gueres plus de ſept pouces du ſommet de la tête à l'anus. Il a les oreilles rondes, larges, tranſparentes, ſans poils & d'un cendré clair; les jambes longues, menues & couvertes d'un peu de poils; tous les ongles plats & arrondis, excepté ceux de l'index de chaque pied, qui ſont longs, recourbés & pointus; les poils qui couvrent le corps, longs, doux comme de la ſoie, d'un rouſſâtre plus foncé ſur le dos & plus clair ſous le ventre, dans le mâle, & au contraire plus clair ſur le dos & plus foncé ſous le ventre dans la femelle.

SINGES DE LA TROISIEME RACE.

Il n'y a de cette race que le *Babouin* ou *Papio*, qui a une queue très-courte, nommé par M. LINNÆUS (*Syſt. Nat. Edit.* 6, *gen.* 2. *ſp.* 5.), *Simia ſemicaudata, ore vibriſſato, unguibus acutis.* C'eſt le *Cebus Papio, Baboon* de M. KLEIN (*Quad. p.* 89.); le *Papio* de RAY (*Synop. Quad. p.* 158.), de

GESNER, *p. 76.* de JONSTON, *p.* 100. d'ALDROVANDE (*Quad. Digit. Vivip. p.* 259.) & de CHARLETON (*Exercit. p.* 16.), & le *Babouin* de KOLBE, *Tome III. p.* 55. On trouve cet animal dans les déſerts de l'Inde. Il eſt à-peu-près de la grandeur d'un Dogue. J'en ai parlé au mot BABOUIN, où je renvoie le Lecteur.

SINGES DE LA QUATRIEME RACE.

Ce ſont les *Cercopitheques*, qui ont la queue longue & le muſeau court.

La premiere eſpece eſt le *Sapajou brun*, nommé *Cercopithecus fuſcus, capitis vertice nigro.* Il étoit dans le Cabinet de feu M. DE RÉAUMUR. La longueur de ſon corps, dit M. BRISSON, depuis le ſommet de la tête juſqu'à la queue, eſt de treize pouces : celle de ſa queue eſt de quatorze pouces & demi. Le tour de ſon corps, juſqu'à la poitrine, eſt de ſept pouces & demi. Ses yeux ſont bruns. Ses oreilles reſſemblent à celles de l'homme. Il porte ſa queue roulée en ſpirale, au moyen de laquelle il s'attache fortement à ce qu'il peut joindre. Tout ſon corps eſt couvert de poils bruns, plus foncés ſur le dos que ſous le ventre. Le ſommet de la tête eſt noir. Ses jambes & la queue tendent à cette derniere couleur.

La ſeconde eſpece eſt le *Sapajou noir*, en Latin *Cercopithecus niger, pedibus fuſcis*, nommé par M. LINNÆUS (*Syſt. Nat. Edit. 6. gen.* 2. *ſp.* 14.), *Simia caudata, barbata, caudâ prehenſili.* C'eſt le *Guariba* du Bréſil, dont parlent MARC GRAVE (*Hiſt. Braſil. p.* 226.), RAY (*Synop. Quad. p.* 153.) & JONSTON, *Quad. p.* 99. Cet animal eſt à-peu-près de la grandeur du Renard. Il a la face élevée, les yeux noirs & pleins de feu, les oreilles courtes & rondes ; la queue longue, nue vers ſon extrémité & roulée en ſpirale, au moyen de laquelle il s'attache fortement à ce qu'il peut joindre. Tout ſon corps, excepté la moitié extérieure de ſa queue & ſes pieds, qui ſont bruns, eſt couvert de poils longs, noirs & brillans, mais ſi bien couchés les uns ſur les autres, que l'animal paroît liſſe. Ces poils ſont plus longs ſous la gorge & le menton, & lui font une eſpece de barbe ronde.

La troiſieme eſpece eſt le *Sapajou cornu*, que feu M. DE RÉAUMUR avoit dans ſon Cabinet, nommé *Cercopithecus ex nigro & fuſco variegatus, faſciculis duobus pilorum capitis corniculorum æmulis.* La longueur du corps de cet animal, depuis le ſommet de la tête juſqu'à la queue, eſt de quatorze pouces : celle de ſa queue eſt de quinze pouces. Ses yeux ſont bruns & pleins de feu. Ses oreilles reſſemblent à celles de l'homme. Il a ſur la tête deux bouquets de poils, qui lui font comme deux eſpeces de petites cornes. Ses ongles ſont longs & obtus. Sa queue eſt couverte de poils courts & brillans. Il la porte toujours roulée en ſpirale, & s'attache fortement par ſon moyen à tout ce qu'il peut joindre. Les poils qui couvrent ſa face, ſes côtés, ſon ventre & ſes jambes de devant, ſont bruns : ceux qui couvrent le deſſus de la tête, le milieu du dos, la queue, les jambes de derriere & les quatre pieds, ſont noirs.

La quatrieme eſpece eſt le *Sapajou à queue de Renard*, nommé en Latin *Cercopithecus pilis nigris, apice albido, veſtitus, caudâ pilis longiſſimis nigris obſitâ.* M. BRISSON dit qu'il fut envoyé de la Guyane à M. DE RÉAUMUR. La longueur du corps de cet animal, depuis le ſommet de la tête juſqu'à la queue, eſt de ſix pouces, & celle de ſa queue de dix pouces. Il a les ongles longs & obtus, excepté ceux des pouces, qui ſont plus longs & arrondis. Les poils qui couvrent ſa face ſont très-courts & blanchâtres. Ceux de ſa queue ſont très-longs & noirs. Tout ſon corps eſt couvert de

poils longs, noirs & terminés par un bout blanchâtre. Sa gorge & son ventre sont d'un blanc sale.

La cinquieme espece est le *petit Singe Negre*, en Latin *Cercopithecus totus niger*, qui est très-petit & tout noir, & qu'on trouve au Brésil. C'est le *Cercopithecus Brasilianus secundus* de CLUSIUS (*Exot. p.* 372.), nommé *Cay* par les Topinamboux, dit RAY (*Synop. Quad. p.* 153.), & *Caapud*, au rapport de JONSTON, *Quad. p.* 100.

La sixieme espece est le *Singe* de Guinée, nommé en Latin *Cercopithecus pilis ex umbrâ, griseo, fusco & flavo variegatis vestitus.* C'est le *Cercopithecus Guineensis tertius* de MARC GRAVE (*Hist. Brasil. p.* 228.), de RAY (*Synop. Quad. p.* 157.) & de M. KLEIN, *Disp. Quad. p.* 89. Cet animal a la tête petite & la queue longue. La couleur de son poil est mêlé d'ombre, de gris, de brun & de jaune, & ressemble presque à celle du dos de notre Liévre.

La septieme espece est le *Singe musqué*, en Latin *Cercopithecus ex albido flavescens, moschum redolens*, qui est le *Caitaja* du Brésil, dont parlent JONSTON (*Quad. p.* 100.), CLUSIUS (*Exot. p.* 371.), M. KLEIN (*Disp. Quad. p.* 88.), RAY (*Synop. Quad. p.* 155.) & MARC GRAVE, *Hist. Brasil. p.* 227. Cet animal a la tête arrondie, le front très-petit & applati, le nez court & camus, la queue courbée en arc, & tout le corps couvert de poils longs, d'un blanc jaunâtre. Ce *Singe* répand une forte odeur de musc.

La huitieme espece est le *Sapajou jaune*, ainsi nommé à la Guyane, dit M. BARRERE, *Hist. de la France Équin. p.* 151. M. BRISSON le nomme *Cercopithecus pilis ex fusco, flavescente & candicante variegatis vestitus, pedibus ex flavo rufescentibus.* C'est le *Cebus Simiolus Ceylonicus* de SEBA (*Thes. I. p.* 77.) & de M. KLEIN, *Quad. p.* 88. Ce *Singe*, dit M. BRISSON, a été envoyé de Cayenne à M. DE RÉAUMUR, sous le nom de *Singe de nuit.* La longueur de son corps, depuis le sommet de la tête jusqu'à la queue, est de sept pouces & demi: celle de la queue est d'un pied. Il a les oreilles rondes & couvertes de poils assez longs & d'un blanc sale; tous les ongles longs & obtus, excepté ceux des pouces, qui sont plus courts & arrondis; le poil très-fin & très-doux au toucher, blanchâtre dans la partie inférieure du corps, mêlé de brun, de jaunâtre & de blanchâtre dans la partie supérieure. Ces couleurs sont plus foncées sur le dos qu'ailleurs. Ses quatre pieds sont d'un jaune roussâtre. Sa queue est de la même couleur que le dessus du corps dans toute sa longueur, excepté son bout, qui est noir. Ce *Singe* se trouve dans l'Isle de Ceylan & dans la Guinée.

La neuvieme espece est le *Singe varié*, en Latin *Cercopithecus pilis ex nigro & rufo variegatis vestitus, pedibus nigris, caudâ cinereâ.* M. BRISSON, sur celui qui étoit dans le Cabinet de feu M. DE RÉAUMUR, le décrit en ces termes. La longueur de son corps, depuis le sommet de la tête jusqu'à la queue, est de onze pouces, & celle de sa queue est d'environ quinze pouces. Il a de chaque côté de la mâchoire inférieure une espece de bourse assez grande, pour contenir une grosse noix. Il a les oreilles rondes; les ongles longs & obtus, excepté ceux des pouces, qui sont plus courts & arrondis. Sa face est noire. Les poils du dessus de la tête & du col sont mêlés de noir & de jaune: ceux des joues & des côtés du col sont assez longs, blancs à leur origine, ensuite mêlés de noir & de jaune: ceux du dos sont mêlés de noir & de roux. De chaque côté, auprès de l'origine de la queue, est une petite tache blanche. L'extérieur des bandes de devant, & les quatre pieds sont noirs. Les jambes

de derriere ſont d'un brun noirâtre, mêlé de très-peu de jaune & de roux. Le deſſous du corps & l'intérieur des jambes ſont blancs, & la queue eſt griſe.

La dixieme eſpece eſt le *Tamarind*, nommé par M. BRISSON, *Cercopithecus pilis cineraſcentibus, nigro mixtis veſtitus, caudâ rufâ*, & par M. BARRERE (*Hiſt. de la France Equin. p.* 151.) *Cercopithecus minimus niger, Leontocephalus, auribus Elephantinis.* C'eſt le *grand Cagvi* du Bréſil, diſent RAY (*Synop. Quad. p.* 154.) & JONSTON (*Quad. p.* 99.), d'après MARC GRAVE, qui en parle, *Hiſt. Braſil. p.* 227. Les habitans du Royaume de Congo le nomment *Pongi*. Cet animal a, dit M. BRISSON, la face arrondie, le muſeau & les yeux noirs, les oreilles preſque rondes, noires & ſans poils; la queue longue d'environ quinze pouces, & couverte de poils roux. Les poils qui couvrent le corps ſont aſſez longs, gris & mêlés d'un peu de noir: ceux du front au contraire ſont noirs, mêlés de gris.

L'onzieme eſpece eſt un *petit Singe-Lion* du Bréſil, qui a été apporté en 1754. à Madame la Marquiſe DE POMPADOUR. M. BRISSON le nomme *Cercopithecus ex albo flavicans, faciei circumferentiâ ſaturatè rufâ*. La longueur du corps de cet animal, depuis le ſommet de la tête juſqu'à l'origine de la queue, eſt d'environ ſept pouces. Il a la tête ronde, couverte de longs poils, & aſſez ſemblable à celle d'un Lion; la face nue & brune; les yeux roux; les oreilles rondes, nues & cachées ſous les poils de la tête; tous les ongles longs, crochus & aigus, excepté ceux des pouces des pieds de derriere, qui ſont larges, plats & arrondis. Tout ſon corps eſt couvert de poils longs, doux comme de la ſoie, d'un blanc jaunâtre & luiſant. Les poils qui entourent la face ſont d'un roux foncé: ceux de la poitrine ſont d'un roux jaunâtre, & ceux de la queue d'un blanc jaunâtre. Les jambes de devant & les quatre pieds ſont roux; il y a un peu de noirâtre mêlé aux pieds de devant.

La douzieme eſpece eſt le *petit Singe du Para*, nommé par M. BRISSON, *Cercopithecus ex cinereo albus, argenteus, facie, auriculiſque rubris, ſplendentibus, caudâ caſtanei coloris*. Cet animal a été apporté du Bréſil à M. DE RÉAUMUR. La longueur de ſon corps, depuis le ſommet de la tête juſqu'à la queue, eſt de ſept pouces: celle de ſa queue eſt de douze pouces & demi. Ses ongles ſont longs, crochus & aigus, excepté ceux des pouces des pieds de derriere, qui ſont larges, plats & arrondis. Tout ſon corps eſt couvert de poils longs, doux comme de la ſoie, d'un gris blanc argenté. Les poils qui couvrent ſa queue ſont d'un maron luſtré, approchant du noir. Toute ſa face & ſes oreilles ſont teintes d'un rouge ſi vif & ſi éclatant, qu'on a peine à croire qu'il ſoit naturel.

La treizieme eſpece eſt le *Singe à queue de Rat*, nommé *Cercopithecus dorſo ſpadiceus, in ventre glaber, caudâ Murinâ*. C'eſt le *Cebus Caput mortuum* de M. KLEIN (*Diſp. Quad. p.* 88), appellé *Monke-je*, dit SEBA, *Theſ. I. p.* 52. Cet animal, ſelon M. BRISSON, eſt très-petit. Il a le nez très-court, les yeux profondément enfoncés dans leurs orbites, la tête ronde en devant & couverte juſqu'à la racine du nez de poils d'un noir qui tire ſur le rouge, un peu plus allongée en arriere, où elle eſt couverte de poils noirâtres. Sa face eſt blanchâtre. Le bout de ſon nez & le tour de ſa bouche ſont noirs: beaucoup de rides contribuent à l'enlaidir. Ses oreilles ſont dénuées de poils, aſſez grandes & ſemblables à celles de l'homme. Ses ongles ſont courts & applatis. Sa queue eſt longue, aſſez groſſe & reſſemble à celle d'un Rat. Les poils qui couvrent le dos ſont d'un rouge moins foncé que celui de-

la tête. Depuis le menton juſqu'au ventre, & à la partie intérieure des cuiſſes, les pieds & les reins ſont couverts de très-peu de poils d'un jaune clair. On trouve cette ſorte de *Singe* en Amérique.

La quatorzieme eſpece eſt le *Sagouin*, nommé par M. BRISSON, *Cercopithecus tæniis tranſverſis fuſcis, & cinereo-albis variegatus, auriculis pilis albis circumdatis*, & par M. LINNÆUS (*Syſt. Nat. Edit. 6. g. 2. ſp. 8.*), *Simia caudata, imberbis, unguibus pollicum ſubrotundis*. La longueur du corps de cet animal, depuis le ſommet de la tête juſqu'à la queue, eſt de ſept pouces & demi: celle de ſa queue eſt de onze pouces. Ses oreilles ſont rondes & entourées de longs poils blancs. Tous ſes ongles ſont longs, crochus & aigus, excepté ceux des pouces des pieds de derriere, qui ſont courts & arrondis. Tous ſes poils ſont très-fins & très-doux au toucher. Ceux du deſſus du corps ſont bruns à leur origine, enſuite roux, & enfin variés de brun & de gris-blanc, de ſorte que le dos paroît rayé tranſverſalement de ces deux dernieres couleurs. Les poils du deſſous du corps & des jambes ſont de même variés de brun & de gris-blanc. La tête & la gorge ſont brunes. Au-deſſus du nez, entre les deux yeux, eſt une tache blanche. La queue eſt annelée de brun-noirâtre & de gris-blanc. On le trouve au Bréſil. Telle eſt la deſcription du *Sagouin* par M. BRISSON. Voyez au mot SAGOUIN, où je rapporte plus amplement ce que les Hiſtoriens & les Voyageurs ont dit de cet animal.

Les Auteurs qui en ont écrit ſont RAY, *Synop. Quad. p.* 160. JONSTON, *Quad. p.* 100. NIEREMBERG, *p.* 177. CLUSIUS, *Exot. p.* 372. M. KLEIN, *Diſp. Quad. p.* 87. GESNER, *Quad. p.* 96. & les autres.

La quinzieme eſpece eſt le *Singe à queue de Lion*, nommé par l'Auteur, *Cercopithecus ex flavo fuſcus, caudâ in floccum deſinente*. C'eſt le *Cercopithecus non barbatus primus* de CLUSIUS (*Exot. p.* 371.) & de RAY (*Synop. Quad. p.* 160.); le *Simia caudata, imberbis, fuſco-flava, pectore, gulâque albis, caudâ floccoſâ*, de M. LINNÆUS (*Syſt. Nat. Edit. 6. g. 2. ſp. 9.*), & le *Cebus imberbis primus* de M. KLEIN, *Diſp. Quad. p.* 89. Cet animal a le corps couvert de poils d'une longueur médiocre, d'un jaune brun par-tout, excepté à la gorge & à la poitrine, où ils ſont blancs. Sa queue eſt nue dans toute ſa longueur, excepté ſon extrémité, qui ſe termine en pointe par un bouquet de longs poils.

La ſeizieme eſpece eſt le *Singe-Lion*, nommé en Latin par M. BRISSON, *Cercopithecus collo, pectoreque jubatis*; par M. LINNÆUS (*Syſt. Nat. Edit. 6. g. 2. ſp. 11.*), *Simia caudata, imberbis, collo, pectoreque jubatis*. C'eſt le *Cebus imberbis ſecundus* de CLUSIUS, diſent M. KLEIN (*Diſp. Quad. p.* 89.) & RAY, *Synop. Quad. p.* 160. Cette eſpece de *Singe* eſt aiſée à diſtinguer des autres par les poils longs & blanchâtres qui couvrent ſon col & ſa poitrine, leſquels lui font une criniere ſemblable à celle du Lion, c'eſt pourquoi je lui ai donné ce nom, dit M. BRISSON. Son muſeau eſt tout-à-fait brun, & ſa tête eſt couverte de poils blanchâtres.

La dix-ſeptieme eſpece eſt le *Singe verd*, qu'on voyoit dans le Cabinet de feu M. DE RÉAUMUR, nommé par l'Auteur, *Cercopithecus ex cinereo flaveſcens, genis longis pilis albis obſitis*. La longueur du corps de cet animal, depuis le ſommet de la tête juſqu'à la queue, eſt de quinze pouces, & celle de ſa queue, de quatorze pouces. Il a les oreilles petites & longues, & les ongles courts & arrondis. Ses joues ſont couvertes de longs poils blancs. Les poils qui couvrent le deſſus de la tête & du dos ſont mêlés de gris & de jaunâtre. La queue, les côtés & l'extérieur des jambes ſont gris, &

l'intérieur eſt blanc, ainſi que toute la partie inférieure du corps.

La dix-huitieme eſpece eſt le *grand Singe* de la Cochinchine, qui a été apporté de ce pays à feu M. DE RÉAUMUR. M. BRISSON le nomme *Cercopithecus cinereus, genis longis pilis ex albo flavicantibus obſitis, torque ex caſtaneo purpuraſcente.* La longueur du corps de cet animal, depuis le ſommet de la tête juſqu'à l'origine de la queue, eſt d'environ deux pieds : celle de ſa queue eſt d'un pied neuf pouces. Ses oreilles reſſemblent à celles de l'homme. Ses ongles ſont longs & obtus, excepté ceux des pouces, qui ſont courts & arrondis. Il a un collier de couleur de maron pourpré. Sa face, ſes jambes & ſes pieds de derriere ſont de la même couleur. Ses joues ſont garnies de longs poils d'un blanc jaunâtre, qui lui font comme une eſpece de barbe. Le deſſus de la tête, le corps & les cuiſſes de devant ſont griſes. Le front, le deſſus des épaules, les cuiſſes de derriere & les pieds de devant ſont noirs. La queue & les jambes de devant ſont blanches. A la partie poſtérieure du dos, au-deſſus de l'origine de la queue eſt une tache de la même couleur.

La dix-neuvieme eſpece eſt le *Singe de Guinée à barbe jaunâtre*, nommé par M. BRISSON, *Cercopithecus nigricans, genis & auriculis longis pilis ex albo flavicantibus obſitis, ore cæruleſcente*, & par M. LINNÆUS (*Syſt. Nat. Edit. 6. g. 2. ſp.* 12.), *Simia caudata, genis, auribuſque barbatis.* C'eſt le *Cercopithecus*, ou *Cebus barbatus alius, Guineenſis*, de RAY (*Synop. Quad. p.* 156.), de JONSTON (*Quad p.* 99.), de MARC GRAVE (*Hiſt. Braſ. p.* 228.) & de M. KLEIN, *Diſp. Quad. p.* 89. La couleur des poils de cet animal, dans la plus grande partie de ſon corps, eſt noirâtre, mêlée d'une couleur d'ombre. Son ventre eſt d'un gris bleuâtre. Sa queue, depuis la moitié de ſa longueur juſqu'à ſon extrémité, eſt d'un roux jaunâtre. Son muſeau eſt bleuâtre. Ses joues & ſes oreilles ſont couvertes d'une grande quantité de longs poils d'une couleur jaunâtre, qui lui font une eſpece de barbe. Ses jambes & ſes pieds ſont noirs. On le trouve en Guinée & au Bréſil.

La vingtieme eſpece eſt le *Singe rouge* de l'Iſle de Cayenne, nommé par M. BRISSON, *Cercopithecus barbatus, ſaturatè ſpadiceus*, & par M. BARRERE (*Hiſt. de la France Équin. p.* 150.), *Cercopithecus barbatus maximus, ferrugineus, ſtertoroſus.* C'eſt le *Singe rouge* de la Guyane. Cet animal eſt fort gros. Sa couleur eſt d'un rouge bai foncé. Il fait en criant un bruit effroyable par le moyen de l'os hyoïde, qui eſt d'une ſtructure ſinguliere.

La vingt-unieme eſpece eſt le *Singe blanc à barbe noire*, qui ſe trouve dans l'Iſle de Ceylan, nommé en Latin *Cercopithecus barbatus albus, barbâ nigrâ*; par RAY (*Synop. Quad. p.* 158.), *Simia alba, ſeu incanis pilis, barbâ nigrâ promiſſâ*; par M. KLEIN (*Diſp. Quad. p.* 89.), *Cebus elaurandus Zeylanenſium.* Il eſt tout blanc, excepté ſa barbe, qui eſt longue & noire.

La vingt-deuxieme eſpece eſt le *Singe noir à barbe blanche*, nommé *Cercopithecus barbatus niger, barbâ incanâ.* RAY (*Synop. Quad. p.* 158.), & M. KLEIN (*Diſp. Quad. p.* 89.) en parlent ſous le nom de *Cercopithecus niger barbâ incanâ promiſſâ.* Les Ceyloniens le nomment *Wandura.* Il eſt tout noir, excepté ſa barbe, qui eſt blanche & longue.

La vingt-troiſieme eſpece eſt le *Singe de Guinée à barbe blanche*, nommé par M. BRISSON, *Cercopithecus barbatus fuſcus, punctis albis inſperſis, barbâ albâ.* Il eſt appellé par MARC GRAVE (*Hiſt. Braſil. p.* 227.), par JONSTON (*Quad. p.* 99.), & par RAY (*Quad. p.* 156.), *Cercopithecus barbatus Guineenſis.* M. KLEIN (*Diſp*

Quad. p. 88.) le nomme *Cebus barbatus*. C'eſt l'*Exquima* des Congois. Ses poils ſont bruns, piqués de petits points blancs ; ceux du dos cependant ſont d'une couleur plus obſcure, ou comme d'une couleur de fer. La partie inférieure de ſon menton, & ſon ventre ſont blancs. Il a auſſi une barbe d'un beau blanc, compoſée de poils de deux ou trois doigts de long. On le trouve en Guinée & au Bréſil.

La vingt-quatrieme eſpece eſt le *Singe barbu*, nommé par M. BRISSON, *Cercopithecus barbatus, ex nigro & fuſco mixtus, pectore & anteriore ventris parte albis, barbâ incanâ mucronatâ ;* par M. LINNÆUS (*Syſt. Nat. Edit. 6. gen.* 2. *ſp.* 16.), *Simia caudata barbata, caudâ ſimplici ;* par CLUSIUS (*Exot. p.* 371.), par RAY (*Synop. Quad. p.* 159.), & par M. KLEIN (*Quad. p.* 89.), *Cebus barbatus ſecundus.* Tout ſon corps, excepté ſa poitrine & la partie antérieure de ſon ventre, dont les poils ſont blancs, eſt couvert de poils noirs, mêlés de brun, courts, très-liſſes & très-brillans. Il a au menton une barbe blanche, longue d'environ ſix pouces, & qui ſe termine en pointe. Sa queue eſt ſemblable à celle des Cercopitheques ordinaires.

La vingt-cinquieme eſpece eſt le *Singe barbu à queue de Lion*, nommé par M. BRISSON, *Cercopithecus barbatus, ſuprà ex nigro & fuſco mixtus, infrà albus, barbâ incanâ mucronatâ, caudâ in floccum deſinente ;* & par M. LINNÆUS (*Syſt. Nat. Edit. 6. gen.* 2. *ſp.* 15.), *Simia caudata, barbata, caudâ floccoſâ.* C'eſt le *Cercopithecus*, ou *Cebus primus barbatus*, de CLUSIUS, *Exot. p.* 371. de RAY, *Synop. Quad. p.* 159. de JONSTON, *Quad. p.* 99. de NIEREMBERG, *p.* 177. & de M. KLEIN, *Diſp. Quad. p.* 89. Il eſt de la grandeur des grands Cercopitheques ordinaires. Cet animal a les oreilles petites, le nez camus ; les ongles preſque ſemblables à ceux de l'homme ; la queue très-longue, aſſez groſſe & terminée par un bouquet de longs poils, comme celle d'un Lion. Toute la partie ſupérieure de ſon corps eſt couverte de poils noirs, mêlés de poils bruns ; & la partie inférieure eſt revêtue de longs poils blancs. Il a au menton une barbe blanche, longue de neuf pouces, & qui ſe termine en pointe.

La vingt-ſixieme eſpece eſt le *Singe noir d'Égypte*, nommé par M. BRISSON, *Cercopithecus barbatus, niger, cæſarie prolixâ, nigrâ, faciem cingente ;* par M. LINNÆUS (*Syſt. Nat. Edit. 6. gen.* 2. *ſp.* 13.), *Simia caudata, cæſarie prolixâ, faciem cingente ;* & par PROSPER ALPINUS (*Ægypt. Vol. II. p.* 244.), *Simia Callitrix magnitudine magnorum Cynocephalorum.* Cet animal eſt de la grandeur des grands Cynocephales. Il eſt noir par tout le corps, & ſur-tout à ſa face, qui eſt entourée de longs poils noirs. On le trouve en Égypte.

La vingt-ſeptieme eſpece eſt le *Singe roux d'Égypte*, nommé *Cercopithecus barbatus, rufus, facie nigrâ, cæſarie albâ cinctâ*, par M. BRISSON. PROSPER ALPINUS (*Ægypt. Vol. II. p.* 244.) en parle. Cet animal eſt de la grandeur d'un grand Chat. Il a la tête petite & ronde ; la face ſemblable au viſage de l'homme ; le corps très-effilé vers les flancs, & la queue longue & rouſſe. Tout ſon corps eſt couvert de poils roux. Sa face eſt noire, & entourée de tous côtés d'une chevelure blanche ; ce qui lui donne l'air d'un Vieillard. On le trouve auſſi en Égypte.

La vingt-huitieme eſpece eſt le *petit Singe du Mexique*, qui eſt nommé par M. BRISSON, *Cercopithecus pilis ex fuſco & rufo veſtitus, facie ultrà auriculas uſque nigrâ & nudâ, vertice longis pilis albis obſito.* La longueur de ſon corps, depuis l'occiput juſqu'à l'origine de la queue, eſt d'environ ſept pouces, & celle de ſa queue eſt

d'environ un pied. Ses oreilles ressemblent à celles de l'homme. Ses ongles sont longs, crochus & aigus, excepté ceux des pouces des pieds de derriere, qui sont larges, plats & arrondis. Sa face est noire, & dénuée de poils jusqu'au-delà des oreilles, & le sommet de sa tête est couvert de longs poils blancs. Tout le dessus de son corps est couvert de poils variés de brun & de roux, à-peu-près comme le dos de nos Liévres ordinaires; ceux qui couvrent le dessous du corps, & les quatre pieds sont blanchâtres. Sa queue, depuis son origine jusqu'à la moitié de sa longueur, est rousse; le reste est noir. On trouve cet animal au Mexique.

La vingt-neuvieme espece est le *Singe*, appellé *Béelzébut*, qui est le nom sous lequel il a paru aux yeux du Public à Paris. M. BRISSON le nomme *Cercopithecus in pedibus anterioribus pollice carens, caudâ inferiùs, versùs apicem, pilis destitutâ.* La longueur de son corps, dit-il, depuis le sommet de la tête jusqu'à l'origine de la queue, est de quinze pouces; celle de sa queue est de deux pieds; celle de ses jambes de devant, depuis leur origine jusqu'au bout des ongles, est d'un pied six pouces, & celle de ses jambes de derriere est aussi d'un pied six pouces. Le tour de son corps, mesuré à la poitrine, où il est le plus gros, est d'un pied six lignes. Ses oreilles ressemblent à celles de l'homme, & elles sont noires. Sa face, sa tête, la partie antérieure du dos, les parties extérieures des cuisses de devant, & celles des cuisses & des jambes de derriere, ainsi que ses jambes de devant, ses quatre pieds, & sa queue, sont noirs; la partie postérieure du dos est d'un brun noir; ses côtés sont roux: toute la partie inférieure du corps, savoir la gorge, la poitrine, le ventre, les parties intérieures des cuisses de devant, & celles des cuisses & des jambes de derriere, sont d'un blanc sale & jaunâtre. Il a quatre doigts aux pieds de devant, & cinq à ceux de derriere; c'est le pouce qui manque à ceux de devant. Sa queue se termine en pointe, & est couverte de poils dans toute sa longueur, excepté à sa partie inférieure, depuis son bout jusqu'au tiers de sa longueur, où elle est couverte d'une peau sillonnée, pareille à celle de la plante des pieds: aussi cette queue lui sert comme d'une cinquieme jambe; elle fait l'office de main, & lui sert pour porter sa nourriture à la bouche. Cet animal étoit dans le Cabinet de feu M. DE RÉAUMUR, & il est aujourd'hui dans celui du Roi.

SINGES DE LA CINQUIEME RACE.

La premiere espece de ces *Singes*, qui ont la queue longue & le museau allongé, est le *Cercopitheque* ou *Cynocephale*, qui se trouve en Afrique, nommé par M. BRISSON, *Cercopithecus Cynocephalus ex viridescentibus & flavicantibus pilis variegatus.* JONSTON en donne la figure, *Tab.* 59. Il ne differe du *Singe* ordinaire, que parcequ'il a une queue, & par son museau allongé comme celui d'un Chien; d'ailleurs il lui ressemble en tout. M. BRISSON marque en avoir vu plusieurs qui ne différoient entre eux que par la grandeur.

La seconde espece est le *Makaque*, nommé par M. BRISSON, *Cercopithecus Cynocephalus naribus bifidis, elatis, natibus calvis;* & par M. LINNÆUS (*Syst. Nat. Edit. 6. gen.* 2. *sp.* 10.), *Simia caudata imberbis, naribus elatis, bifidis.* C'est le *Makaquo* de Congo & d'Angola, & le *Makaque* de la Guyane, dont font mention MARC GRAVE, *Hist. Brasil. p.* 227. RAY, *Synop. Quad. p.* 155. M. BARRERE, *Hist. de la France Équinoxiale, p.* 149. M. KLEIN, *Disp. Quad. p.* 80. & JONSTON, *Quad. p.* 100. Voyez MAKAQUE.

La troisieme espece est le *Magot*, ou *Tartarin*, nommé par M. BRISSON, *Cercopithecus Cynocephalus parte corporis anteriore longis pilis obsitâ, naso violaceo nudo.* Quelques-uns lui ont donné le nom de *Maimon*. C'est le *Cynocephalus* de CLUSIUS, *Exot. p.* 370. de GESNER, *Quad. p.* 92. & de JONSTON, *Quad.p.* 100. Voyez au mot MAGOT.

Nous donnons en France le nom de *Singes* à ceux de ces animaux qui sont grands, sans faire attention s'ils ont une queue, ou s'ils n'en ont pas; & nous nommons les petits *Guenons*. Ce que les *Singes* ont de particulier, entre les animaux à quatre pieds, c'est, selon ARISTOTE, que ceux-ci ont des cils aux deux paupieres. Les jambes de devant & celles de derriere sont semblables aux bras & aux jambes de l'homme. Leurs pieds de devant ressemblent à la main de l'homme, & en font l'office; ceux de derriere sont comme de grandes mains: leurs doigts sont semblables à ceux des mains, dont celui du milieu est le plus long. Ils se servent, selon le besoin, & de pieds & de mains. Les *Singes* n'ont point dans l'organe de l'oreille, l'étrier, l'enclume & le marteau, qui sont trois petits os qui se trouvent dans les oreilles des autres animaux.

On trouve dans les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences*, *Tome III. Part. II. depuis l'année* 1666. *jusqu'à* 1699. la description anatomique de quatre sortes de *Singes*. Le premier étoit de la premiere espece de ceux nommés *Cercopitheques* par les Naturalistes, étant tout d'une couleur, c'est-à-dire d'un roux tirant sur le verdâtre. Cette même couleur, qui régnoit par-tout, étoit seulement quelque peu brune sur le dos, & plus déchargée à la poitrine & au ventre. Le second étoit de la seconde espece, appellée en François *Sapajou*, & en Latin *Cephus*. Outre la couleur rousse-verdâtre du poil qui lui couvroit le dos, celui qui garnissoit le ventre, la poitrine, & le dedans des cuisses & des bras, étoit de couleur grise. Le troisieme & le quatrieme étoient encore plus diversifiés de couleurs. Les *Singes* ont des deux côtés de la mâchoire, des poches appellées *salles* par les Naturalistes; c'est dans ces endroits où ils serrent tout ce qu'ils veulent garder. Ces animaux sont d'un même naturel & d'un même tempérament par-tout. Ceux de l'Amérique, aussi-bien que ceux d'Afrique & d'Asie, se ressemblent par ces endroits: mais ils different entre eux par leur forme & par leur couleur, puisque, comme on vient de le voir, les uns sont sans queue, les autres en ont de longues, & les autres ont une tête de Chien, avec des dents aigues. Il y en a de hauts de quatre à cinq pieds, qui ont les épaules larges comme celles des hommes. Ce sont ceux qu'on nomme *Satyres*, ou les *Hommes des Bois*. Ces animaux vivent de fruits, de fleurs, de Vers, d'Araignées, de Poux qui viennent à la tête des enfans, & d'autres vermines & insectes. Voyez aux mots SATYRE & HOMME DES BOIS.

FRÉZIER, le Pere LE COMTE, & LONVILLIERS DE POINCY ont écrit sur les *Singes* de l'Amérique. Le Pere LABAT a écrit sur ceux de la partie Occidentale d'Afrique. PHILIPS parle de ceux du Cap Verd; JOBSON, de ceux de la Gambra; M. LE MAIRE, de ceux du Sénégal; SMITH, BOSMAN, BARBOT & AKINS, de ceux de la côte d'Or; KOLBE, de ceux du Cap de Bonne-Espérance, & plusieurs autres. Voici ce que j'ai recueilli de ces différens Voyageurs.

SINGES DES ANTILLES: Ces animaux, dit le Pere LE COMTE, ont un instinct particulier pour connoître ceux qui leur font la guerre, & chercher les moyens, quand ils sont attaqués, de se secourir & de se dé-

fendre. Quand on les approche, ils se joignent tous ensemble, se mettent à crier, à faire un bruit épouvantable, & à jetter des branches seches, qu'ils rompent des arbres. Il y en a qui font leur saleté dans leurs pattes, & qu'ils jettent à la tête de ceux qui les attaquent. Ils ne s'abandonnent jamais : ils sautent d'arbres en arbres si subitement, qu'ils éblouissent la vue. Quoiqu'ils se jettent à corps perdu de branches en branches, jamais ils ne se laissent tomber à terre ; car avant que d'être à bas, ils s'accrochent avec leurs pattes ou avec leur queue aux branches d'arbres. Quand quelqu'un d'eux est blessé, ils s'assemblent autour de lui, mettent leurs doigts dans la plaie, comme s'ils la vouloient sonder. S'il coule beaucoup de sang, ils la tiennent fermée, pendant que d'autres apportent quelques feuilles, qu'ils mâchent & qu'ils poussent adroitement dans l'ouverture de la plaie. Les femelles portent leurs petits de la même maniere que les Negresses portent leurs enfans. Ces petits se tiennent sur le dos de leur mere, ils leur embrassent le col par dessus les épaules, avec les deux pattes de devant, & avec celles de derriere ils les tiennent par le milieu du corps. Quand les meres veulent donner à tetter à leurs petits, elles les prennent dans leurs pattes, & leur présentent la mammelle, comme les femmes. Pour avoir un petit *Singe*, on tue la mere, parcequ'étant morte, il tombe avec elle, & on le prend. RUYSCH marque, & le Pere LE COMTE dit qu'il l'a entendu dire à des gens dignes de foi, que quand ces *Singes* veulent passer une riviere, ils s'assemblent un certain nombre, se prennent tous par la tête & par la queue, formant ainsi une espece de chaîne ; par ce moyen ils se donnent beaucoup de mouvement & de branle, s'élancent, & se jettent en avant. Le premier seconde la force des autres : il atteint où il veut, s'attache fortement au tronc d'un arbre, aide, attire & soutient tout le reste, jusqu'à ce qu'ils soient tous au lieu où est le premier.

SINGES DU PÉROU : Les Indiens, dit FREZIER, *p.* 251. les nomment *Carochupa.* Ils ont la queue pelée, les dents continues, sans division ; deux peaux qui leur couvrent l'estomac & le ventre comme une veste, dans lesquelles ils mettent leurs petits, lorsqu'ils fuyent. Ces animaux sont aussi très-communs à la Louisiane.

SINGES DU PAYS DES HONDURAS : Les François, dit le Pere LE COMTE, les nomment *Paresseux*, parcequ'ils demeurent sur un arbre, tant qu'il y a une feuille à manger. Ils sont plus d'une heure à faire quelques pas, & en levant les pattes pour se remuer ils crient d'une telle force, que cela perce les oreilles. Ils sont hideux & fort maigres. Ils ne different qu'en cela des autres *Singes.* Le Pere LE COMTE ajoute qu'il faut sans doute que ces animaux soient sujets à un certain mal de jointures, comme goutte, ou autre chose; car quoiqu'on en prenne & qu'on les nourrisse bien, ils ne laissent pas de faire tout de même. Ils mangent peu & demeurent toujours secs & arides. Les jeunes sont aussi incommodés que les vieux. Lorsqu'on peut les atteindre, on les prend facilement avec les mains, sans qu'ils fassent autre chose que de crier. Cet animal est l'*Ignavus* des Naturalistes, que quelques-uns ont nommé *Ai*, ou *Hay.* Voyez AI. Les habitans de l'Isle de Saint Vincent en Amérique vivent de la chasse qu'ils font aux *Singes.*

SINGES DE LA PARTIE OCCIDENTALE D'AFRIQUE : Il semble, suivant ce que dit le Pere LABAT, que ces animaux s'y soient rassemblés de tous les environs. On en tue beaucoup, & les Negres qui n'ont pas l'usage des ar-

mes à feu, sont ravis de les voir tomber morts, & de ce qu'on éclaircit ainsi le nombre de leurs ennemis; car ces animaux leur font des maux infinis, & quand ils entrent dans un champ de Riz, de Mil, ou de Pois, ils en emportent tant qu'ils peuvent, & en gâtent dix fois davantage. Ils découvrent les cases, quand ils n'y voyent personne, brisent toutes les Calebasses & emportent tout ce qui leur tombe sous la patte. Les Negres les haïssent mortellement à cause de cela, & ne peuvent comprendre comment les Blancs aiment des animaux si malfaisans, & les achetent pour les transporter chez eux. Cela a souvent donné occasion à ces peuples d'attraper des Rats & de les apporter aux Comptoirs, pour les vendre, croyant que les François les acheteroient, ainsi que les *Singes*, puisque les uns & les autres n'ont d'autre propriété que de faire du mal.

J'ai déjà dit que les femelles portent leurs petits sur leur dos. On tue de ces meres avec leurs petits cramponés à leur col. Quand on prend les *Singes* à cet âge, on en fait tout ce qu'on veut: ils sont dociles & divertissans; mais à mesure qu'ils croissent & qu'ils avancent en âge, leur malice naturelle se développe, & ils deviennent aussi méchans que leurs peres.

Ceux qui vont souvent à cette chasse, observent de ne tirer les *Singes* que dans le visage. Les blessures qu'ils reçoivent en cet endroit les font tomber infailliblement, parcequ'ils y portent d'abord leurs pattes. Ce mouvement les empêche de se saisir de quelques branches & de s'y attacher de maniere qu'on ne les pourroit même avoir après qu'ils sont expirés, qu'en montant sur l'arbre; ce qui est souvent très-difficile & même très-dangereux, à cause des Serpens qui s'y retirent, & sur-tout dans la saison des pluies. Il arrive encore assez souvent qu'étant blessés & tombant de branches en branches, ils entortillent leur queue autour de quelques-unes, laquelle s'y roidit de maniere, qu'ils y demeurent suspendus après qu'ils sont morts, qu'ils y pourrissent & y sechent.

Les François qui sont au Sénégal sont plus délicats que les Flibustiers & autres Européens qui demeurent à l'Amérique, dans les endroits où il y a de ces animaux; car ils les mangent & les trouvent bons; & assurément, quand ils sont gras ou jeunes, c'est une viande tendre & délicate; mais ceux qui habitent les côtes d'Afrique ont trop d'autres viandes, & ne s'arrêtent point à celle-là. Les Negres s'en accommodent à leur place, les mangent, les trouvent excellens, & en s'en nourrissant, ils ont le plaisir de se venger des dommages qu'ils en ont reçus. Il faudroit faire un Volume exprès, pour décrire les différentes especes de *Singes* que l'on trouve seulement dans les terres de la Concession de la Compagnie, depuis Arquin jusqu'à la riviere de Serrelionne. Chaque contrée en produit qui sont aussi différens de leurs voisins, que les langues des Negres des mêmes pays different entre elles. Ce qu'on a remarqué de particulier dans ces *Singes*, c'est que les especes différentes ne se mêlent point les unes avec les autres, de maniere que dans un même canton, on n'en trouve jamais de deux sortes.

SINGES ROUGES: Le même Auteur (*Relat. de l'Afr. Occid. p.* 312.) dit que le Général BRUE ayant été obligé de mouiller à Tuabo, y trouva une nouvelle espece de *Singes* d'un roux si ardent, qu'il approchoit fort près du vrai rouge, de sorte qu'il sembloit qu'ils fussent peints de cette derniere couleur. Ils étoient gros & fort lourds. Les Negres les appelloient *Patas*. Voyez ce mot.

Un vieux Negre, qui étoit le Marabou du Village, dit à M. BRUE que ces *Patas* n'étoient pas des bêtes, mais un Peuple sauvage, qui à force

de demeurer sur les arbres exposé à toutes les injures de l'air, étoit devenu velu comme on le voyoit. Il ajouta que ces animaux parloient fort bien entre eux & entendoient la langue des Negres, & qu'il ne tenoit qu'à eux de parler; mais que par pure malice, & de crainte d'être obligés de travailler pour les Maîtres des Villages, ou d'être faits captifs & vendus aux François, ils affectoient de ne parler entre eux qu'une langue, qui n'étoit connue que d'eux seuls. Il joignit à cette décision plusieurs histoires qui ont cours parmi les Negres, lesquelles prouvent clairement, selon eux, que les *Singes* sont des hommes sauvages, paresseux, méchans & toujours prêts à malfaire.

Le même Auteur ajoute, *p.* 317. que ces *Singes rouges* ne sont pas seuls sur ces arbres: il y a avec eux quantité de Serpens. Il sembloit que les animaux les plus malfaisans se fussent logés ensemble & vécussent en paix, afin de faire la guerre de concert à tous les animaux des autres especes. Ces *Singes* gambadent & sautent par dessus ces Serpens, sans que ceux-ci en témoignent la moindre inquiétude, quoiqu'ils soient d'un naturel chagrin & fâcheux, & qu'ils soient toujours prêts à mordre.

SINGES DE L'ISLE DE CEYLAN: On lit dans l'*Histoire Générale des Voyages*, *Tome VIII. in-4°. p.* 545. qu'ils y sont en grand nombre & de diverses especes: quelques-unes ne peuvent être comparées à celles des autres pays. Il s'en trouve d'aussi grands que nos Épagneuls. Ils ont le poil gris & le visage noir, avec une grande barbe blanche, qui va d'une oreille à l'autre, laquelle les feroit prendre pour des vieillards. On en voit d'autres de la même grosseur, mais d'une couleur différente. Ils ont le corps, le visage & la barbe d'une blancheur éclatante. Cette différence de couleurs ne paroissant pas changer l'espece, on les nomme également *Ovanderons*. Ils causent peu de mal, & se tiennent constamment dans les bois, où ils ne vivent que de feuilles & de bourgeons. D'autres qui se nomment *Rillours* sont sans poils, mais ils ont le visage blanc, de longs cheveux sur la tête, qui descendent & se partagent comme ceux de l'homme. Cette espece est extrêmement nuisible par les ravages continuels qu'elle commet dans les grains. Voyez OVANDERONS.

SINGES DU CAP VERD: ROBERT (*Hist. Gén. des Voyages*, *L. V. p.* 166. *Edit. in*-12.) assure que de toutes les Isles du Cap Verd celle de Saint Jago est la seule qui produise des *Singes*; qu'elle en a dans toutes ses parties, & qu'il n'y en a nulle part d'une si belle proportion. PHILIPS les nomme *Jackanapes*. Il rend témoignage qu'ils multiplient dans les montagnes, où il y en a un fort grand nombre.

SINGES BLANCS DU ROYAUME DE BAMBUK: Les *Singes* y sont d'une blancheur beaucoup plus brillante que les Lapins blancs de l'Europe. Ils ont les yeux rouges. On les apprivoise aisément dans leur jeunesse; mais lorsqu'ils avancent en âge, ils deviennent aussi méchans que les *Singes* des autres pays. Jusqu'à présent il n'a pas encore été possible d'en apporter un vivant au Fort Saint Louis. Outre la délicatesse de leur constitution, ils paroissent chagrins lorsqu'ils sortent de leur pays, & leur tristesse va jusqu'à leur faire refuser toutes sortes de nourritures. *Hist. Gén. des Voyag. L. VI.*

SINGES BLEUS ET ROUGES DE LA GAMBRA: Ils sautent d'arbres en arbres & ne descendent jamais à terre. Il y en a une quantité innombrable de différentes especes. Ils paroissent par troupes de trois à quatre mille ensemble, mais tous de la même espece. On prétend qu'ils forment des Républiques, où la subordination est

fort bien obſervée ; qu'ils voyagent en fort bon ordre ſous certains Chefs, qui ſont de la plus groſſe eſpece ; que les femelles portent leurs petits ſous le ventre quand elles n'en ont qu'un ; mais que ſi elles en ont deux, elles chargent le ſecond ſur leur dos; que leur arriere-garde eſt toujours compoſée d'un nombre des plus gros *Singes*. Il eſt certain qu'ils ſont d'une hardieſſe extrême. JOBSON voyageant ſur la riviere de la Gambra, étoit ſurpris de leur témérité à ſe préſenter ſur les arbres, à ſecouer les branches & à menacer les Anglois avec des cris confus. Pendant la nuit on entendoit quantité de voix, qui ſembloient ſe confondre toutes enſemble, & qu'une voix plus forte, qui prenoit le deſſus, réduiſoit au ſilence. JOBSON remarqua dans quelques endroits fréquentés par ces animaux une ſorte d'habitation, compoſée de branches entrelacées, qui pouvoient du moins ſervir à les garantir de l'ardeur du ſoleil. Les Negres mangent fort avidement la chair des *Singes*.

SINGES DU SÉNÉGAL: Il y en a de pluſieurs eſpeces, dit LE MAIRE. Il appelle *Ginous* ceux qui ont la queue fort longue, & *Magots* ceux qui ſont abſolument ſans queue, mais il n'en vit aucun de la ſeconde eſpece. Ceux de la premiere ſont par-tout en grand nombre, & paroiſſent de trois ſortes, ſavoir une plus petite, qui eſt peu nuiſible, & qui s'appelle *Bewailers* ou *Pleureurs*, parceque le cris de ces *Singes* reſſemble à celui des enfans. Les deux autres ſortes ſont à-peu-près de la taille des *Magots*. Ils ont ſeulement des pieds & des mains, & même quelque choſe dans les geſtes & la contenance, qui reſſemble beaucoup aux attitudes humaines. On ne peut s'imaginer les ravages que ces pernicieux animaux cauſent dans les champs des Negres, lorſque le Millet, le Riz & autres grains ſont dans leur maturité. Ils ſe joignent quarante ou cinquante, pour entrer dans un Lugan. Un des plus vieux ſe place en ſentinelle au ſommet de quelque arbre, tandis que les autres font la moiſſon. S'il apperçoit quelque Negre, il ſe met à pouſſer des cris furieux. Toute la troupe avertie par ce ſignal ſe retire avec ſon butin, en ſautant de branches en branches avec une merveilleuſe agilité. Les femelles chargées de leurs petits n'en ſont pas moins légeres. FROGER ajoute que ces *Singes* enlevent ſouvent de jeunes filles de huit ou neuf ans, & qu'il eſt fort difficile de les délivrer d'entre leurs mains. Ils les tranſportent, dit-il, ſur des arbres d'une extrême hauteur.

Les *Singes* qui ne quittent point les bois ſont ou gris ou blancs, ou marquetés de gris, de blanc & de rouge. Ils ont le viſage noir, mais les extrémités des joues blanches, & une petite barbe pointue au bout du menton. Il y en a d'autres qui ſont beaucoup plus laids, & dont la figure eſt même effrayante. Les Negres les mangent ſans diſtinction & regardent cette chair comme un de leur meilleur mets. Les uns la préparent avec du Riz, & d'autres la font ſécher & fumer comme nos jambons ; mais la ſeule vue de ce miſérable aliment ſouleve le cœur aux Européens.

On connoît une autre eſpece de *Singes*, que les Portugais nomment *El Selvago* ou le *Sauvage*, & les Negres *Quojavaurau*. Il a cinq pieds de longueur. Sa figure eſt hideuſe. Il a la tête, le corps & les bras d'une groſſeur extraordinaire, mais il eſt docile. On lui apprend à marcher droit ſur ſes pieds, à porter de l'eau dans un baſſin ſur ſa tête, & à rendre d'autres ſervices. Sans éducation cet animal eſt ſi fort & ſi méchant, qu'il attaque un homme, le renverſe, lui arrache les yeux ou lui fait quelque autre mal. Ces *Singes* ſe battent entre eux. Ils mettent en pieces avec leurs dents & leurs ongles les filets les plus forts : auſſi

auffi ne peut-on les prendre que dans leur jeuneffe. Ils ont la face & les oreilles de l'homme, mais le nez fort plat. Leurs femelles ont la gorge pleine, comme les femmes, & le ventre rond, avec le nombril fort enfoncé. Les jointures des bras & des mains, les jambes & les talons ont une parfaite reffemblance avec les nôtres. Ils marchent fouvent droits, fans avoir été inftruits, & portent d'un lieu à un autre des fardeaux fort pefans. *Hift. Gén. des Voyages, L. VII. p.* 374.

SINGES DE LA CÔTE D'OR: Leur abondance eft incroyable. SMITH affure qu'on en compte plus de cinquante fortes. BOSMAN rapporte la même chofe : tous ces animaux font capables de caufer une infinité de défordres. On auroit peine, dit ARTUS, de compter les différentes efpeces de *Singes* qu'on voit dans ce pays. Il y en a qui ont la barbe blanche & le corps moucheté ; le poil du ventre blanc, avec une raie brune fur le dos, & les pieds blancs, ainfi que la queue. Les Hollandois leur donnent le nom de *Singes barbus*. Il y en a d'autres qu'ils nomment *Blancs Nez*, parceque c'eft la feule partie de leur corps qui foit de cette couleur. Ils font puans & farouches.

Cependant tous les *Singes* du pays peuvent être réduits à deux efpeces. La premiere comprend ceux que leur férocité naturelle rend incapables de s'apprivoifer. Cette efpece multiplie prodigieufement. Ils font en fi grand nombre dans plufieurs cantons, que les Negres font obligés de faire la garde, pour fe défendre de leurs attaques. En général, tous les *Singes* font malins & fort portés à l'imitation de tout ce qui fe préfente devant leurs yeux. Ils font paffionnés pour leurs petits. Jamais on ne les voit tranquilles. On tend fur les arbres des refforts & d'autres piéges pour les prendre.

BOSMAN dit qu'on trouveroit plus de cent mille *Singes* fur la côte, & qu'il y a tant de variétés dans les efpeces, qu'il feroit impoffible d'en faire la defcription. Les plus communs ont reçu des Hollandois le nom de *Smitten*. Ils font de couleur de Souris pâle. Leur grandeur eft prodigieufe. L'Auteur en a vu de cinq pieds de long, c'eft-à-dire d'auffi grands qu'un homme. Leur laideur, leur hardieffe & leur méchanceté font incroyables. Un Facteur Anglois affura à BOSMAN que derriere le Fort de Wimba ou Wincba, une troupe de *Singes* fe faifirent un jour de deux Efclaves de la Compagnie, & leur auroit crevé les yeux avec des bâtons qu'ils préparoient déjà, fi d'autres Efclaves n'étoient venus à leur fecours.

Les plus grands après cette monftrueufe efpece n'en approchent pas pour la hauteur ; mais ils ne font pas moins laids, & leur meilleure qualité eft d'apprendre parfaitement tout ce qu'on leur enfeigne.

La troifieme forte eft compofée de *Singes* d'une beauté finguliere, qui n'ont pas plus de hauteur que les précédens. Leur poil eft noir & de la longueur du doigt. Ils ont la barbe blanche & fi longue, qu'ils en ont tiré le nom de *petits Hommes barbus*, ou de *Monkeys*, mot qui fignifie *petit Moine*. On les nomme auffi *Manikins*. Les Negres employent leur peau à faire des fitis, efpece de bonnet dont ils fe couvrent la tête. Elles fe vendent jufqu'à dix-huit ou vingt fchelings dans le pays.

On diftingue deux ou trois fortes de *Singes*, qui font de la même beauté, mais petits. Ils ont le poil court & mêlé de gris, de noir, de blanc & de rouge. La plûpart ont la poitrine & la barbe blanches. C'eft de cette efpece que parle BARBOT, lorfqu'il les compare à ceux que les François appellent *Marmots*. Il les repréfente noirs, gris, blancs & rouges. D'autres font d'un gris clair moucheté, ont la poitrine blanche, la barbe pointue, de la mê-

me couleur, une tache blanche ſur le bout du nez, & une raie noire autour du front. Il en apporta un de Boutri, qui fut eſtimé vingt louis d'or.

De la plus petite eſpece, on en compte encore vingt ſortes ou environ, tous fort beaux, mais ſi délicats, qu'il eſt difficile de les conſerver long-temps, & plus encore de les tranſporter en Europe. Tous ces *Singes* ſont naturellement voleurs. Bosman a vu pluſieurs fois avec quelle ſubtilité ils dérobent le Millet. Ils en prennent deux ou trois tiges dans chaque main, autant ſous les bras, deux ou trois dans la bouche, & ils laiſſent tomber le reſte pour ſe ſauver plus légerement. En prenant les tiges, ils examinent ſoigneuſement l'épi : s'ils n'en ſont pas ſatisfaits, ils le jettent pour en choiſir un autre ; ainſi leur friandiſe cauſe plus de dommage que leur larcin.

Arkins aſſure que le prodigieux nombre de *Singes* qui habitent la côte d'Or rend les voyages fort dangereux par terre. Ils attaquent un paſſant, lorſqu'ils le voyent ſeul, & le forcent de ſe réfugier dans l'eau, qu'ils craignent beaucoup. Dans quelques cantons on accuſe les Negres de ſe livrer aux plus honteux déſordres avec les *Singes*. L'Auteur ſe rappellant pluſieurs exemples de la paſſion de ces animaux pour les femmes, juge que cette accuſation n'eſt pas ſans vraiſemblance. Il paroît que cette eſpece eſt la même que celle dont Smith fait la deſcription. Il raconte que les habitans de Scherbro appellent *Boggo* cette ſorte de *Singe*, & les Blancs *Mandril* ; qu'il a véritablement la figure humaine; que dans toute ſa grandeur on le prendroit pour un homme de moyenne taille ; que ſes jambes, ſes pieds, ſes bras & ſes mains ſont d'une juſte proportion, mais que ſa tête eſt fort groſſe, ſon viſage plat & large, ſans autre poil qu'aux ſourcils ; qu'il a le nez fort petit, les levres minces & la bouche grande ; que la peau de ſon viſage eſt blanche, mais extrêmement ridée, comme les femmes l'ont dans l'extrême vieilleſſe ; que ſes dents ſont larges & fort jaunes, ſes mains blanches & unies, quoique le reſte du corps ſoit couvert d'un poil auſſi long que celui de l'Ours. Il marche droit & jamais ſur ſes quatre pieds, comme les autres *Singes*. S'il reſſent quelques mouvemens de colere ou de douleur, il crie comme les enfans. On prétend que les mâles de cette eſpece ſe ſaiſiſſent des femmes, lorſqu'ils les trouvent à l'écart, & les carreſſent juſqu'à l'excès. Ils ont naturellement le nez morveux, & ſemblent prendre beaucoup de plaiſir à ſe le frotter avec la langue. Ces *Singes* paroiſſent être les mêmes que ceux du Sénégal, dont j'ai déjà parlé.

Il y en a qu'on nomme *Ourang-Outang*, & d'autres qui ſont appellés *Pongos* & *Enjokos*. Voyez ces différens mots.

Les *Singes du Cap de Bonne-Eſpérance* ſont en très-grand nombre & n'ont pas de différences remarquables d'avec ceux des autres contrées d'Afrique. Comme leur paſſion eſt extrême pour les fruits, ils font ſouvent des ravages conſidérables dans les vergers & dans les jardins avec des précautions admirables pour leur ſûreté. Tandis qu'une partie de leur troupe pille un jardin, les autres ſe rangent en ligne juſqu'au lieu de leur retraite dans les montagnes. A meſure que les premiers cueillent le fruit, ils l'apportent à celui qui fait la tête de la ligne, des mains duquel il paſſe au ſuivant, & de celui-ci aux autres, de main en main juſqu'au dernier. Cette exécution ſe fait avec un profond ſilence. Si ceux qui font la garde s'apperçoivent de quelque danger, ils pouſſent un cri qui ſert de ſignal à toute la troupe : alors ils ſe hâtent de prendre la fuite. Les jeunes montent ſur les épaules des vieux, & leur retraite eſt un ſpectacle fort réjouiſſant.

On ſuppoſe que la négligence de leurs Sentinelles ne demeure pas ſans punition ; car lorſqu'il y a quelqu'un de la troupe de pris ou de tué, on entend beaucoup de bruit entre eux après leur retour, & quelquefois on en trouve pluſieurs déchirés en pieces ſur le chemin. Les Européens du Cap prennent quelquefois la peine d'en apprivoiſer les petits, qui leur rendent de bons ſervices, & qui veillent aux intérêts de leurs Maîtres avec autant de fidélité que nos Chiens. *Hiſt. Gén. des Voyag. L. XIV. p.* 146.

Les *Singes de Madagaſcar* ſont de pluſieurs eſpeces. Il y en a une ſorte qui eſt fort à craindre. Les Inſulaires croyent que les *Singes* ſont une eſpece d'hommes fainéans, qui ne veulent pas prendre la peine de ſe bâtir des caſes.

Les *Singes* qui ſe trouvent dans l'Iſle de Hay-Nan, ſoumiſe à la Chine, ſont fort laids, de couleur griſe, reſſemblans fort à la figure de l'homme ; mais ils y ſont fort rares.

Il y a un grand nombre de *Singes* au bord des rivieres de Siam. Ils ne font qu'amuſer les paſſans par leurs ſoupleſſes. *Ibid. Tome IX. in*-4°. *p.* 312. On peut encore conſulter DAPPER (*Deſcript. d'Afrique*, *p.* 249. & 292.) ſur les *Singes*, & d'autres Voyageurs.

JEAN OTHON HELBIGIUS, dans ſes différentes curioſités des Indes, rapporte qu'on trouve dans les forêts de Java un nombre infini de différens *Singes*, parmi leſquels les plus rares ſont les *Singes volans*. Ceux-ci, ajoute-t-il, ainſi que quelques Lézards, ont des ailes, de même que les Chauves-Souris, ou les Poiſſons volans. Il leur eſt très-facile de voler d'un arbre ſur un autre. Tout le monde ſait qu'il y a dans l'Iſle de Ternate des Écureuils & des Chats volans. Pluſieurs Auteurs, Hiſtoriens & Voyageurs en font mention. Peut-être que la légereté de certaines eſpeces de *Singes* à ſauter d'un arbre ſur un autre, a fait croire à HELBIGIUS qu'ils avoient des ailes.

DALE, d'après SCHWENKFELD, dit que les parties de la *Guenon*, dont on ſe ſert en Médecine, ſont le Bézoard, ou la pierre que l'on trouve quelquefois dans l'eſtomac de cet animal, le cœur & la chair. Le cœur rôti ou bouilli dans l'hydromel, éclaircit la vue. Sa chair eſt froide, ſeche, auſtere, d'un très-mauvais ſuc & malſaine en alimens. On trouve dans les *Éphémérides des Curieux de la Nature*, *Déc. II. an.* 1682. *Obſerv.* 61. & dans le *Tome III.* des *Collections Académiques*, *p.* 485. l'anatomie d'un *Singe* par JEAN MURALTO. On peut auſſi conſulter le *Tome III. Part. II.* des *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences*.

SINGE, poiſſon de mer, qui ſe pêche dans la rade de Juida. Ce poiſſon a été ainſi nommé, & ce n'eſt pas ſans raiſon. On le prend à la ligne, ou avec le harpon, lorſqu'il s'approche aſſez d'un vaiſſeau pour recevoir le coup. C'eſt un fort gros animal. Il s'en trouve d'environ dix pieds de long. Il eſt large de trois ou quatre pieds, depuis l'extrémité du col juſqu'au tiers de ſa longueur, où diminuant inſenſiblement, il ſe termine en queue ronde & fort longue. Son nom lui vient de la forme de ſa tête & de ſa queue. Ce poiſſon a la tête ronde & les yeux petits. Le poil qui eſt entre le nez & les levres a l'apparence de deux mouſtaches. Le menton eſt fort court, & le col parfaitement diſtingué du corps. Le ſommet de la tête eſt couvert d'une excroiſſance qu'on prendroit pour une couronne. Il a quatre nageoires & deux autres excroiſſances, dont la plus grande, qui eſt à l'extrémité du col, a la forme d'une ſpatule ; elle eſt longue, large & très-forte : celle de la queue eſt un peu plus petite. Les quatre nageoires reſſemblent à la barbe ou aux mouſtaches d'une Baleine. On peut donner le nom de *mains* aux deux

premieres, si l'on veut considérer leur usage plutôt que leur forme. Elles peuvent se joindre au-dessous du ventre ou sur le col, & porter à la gueule tout ce qu'elles saisissent. Les deux autres nageoires sont placées au-dessous du ventre, & sont plus petites que celles de devant. Ce poisson est fort vif, & nage avec beaucoup de légereté. Lorsqu'il se montre sur la surface de l'eau, avant qu'il ait saisi l'hameçon, ses mouvemens & ses sauts sont fort amusans. Il s'approche de l'amorce; il l'observe, y touche du bout des levres, se retire & revient enfin pour l'avaler; mais aussi-tôt qu'il se trouve pris, il fait cent contorsions, qui réjouissent beaucoup les spectateurs.

Le *Singe* n'a pas d'écailles, mais sa peau est marquetée de petites pustules, comme celle du Requin. Elle est noire & même aussi brillante que le Jais, lorsque l'animal est vivant; mais après qu'il est mort, elle perd bientôt ce lustre. Sa chair est bonne, sans être extrêmement délicate. Les Européens lui trouvent le goût du Bœuf maigre. Cet animal se nourrit de poissons & d'herbes marines. DES MARCHAIS (*Hist. Gén. des Voyag. L. X. p.* 102.) est surpris que sa couleur & la côte qu'il fréquente ne l'ayent pas fait nommer *Negre* plutôt que *Singe*.

SINGE DE MER, bête marine, peu différente du Singe de terre, dit ÉLIEN, *de Anim. p.* 12. *&* 27. Ce n'est pas le même animal auquel BELON donne le nom de *Simia*, & dont RONDELET (*L. XIII. c.* 9. *p.* 303. *Edit. Franç.*) parle sous celui de *Renard*. GESNER (*de Aquat. p.* 1053.) fait mention d'un Monstre marin, semblable à un Singe, dont CARDAN lui envoya la figure, & d'un autre, qu'ATHÉNÉE met au rang des poissons du Nil.

RONDELET dit qu'on peut donner à la Perce-Pierre le nom de *Singe*, parcequ'elle a la tête petite, ronde, & faite comme celle d'un Singe. Voyez PERCE-PIERRE.

SIR

SIRAT, Coquillage operculé, espece de Pourpre à canal très-long, très-commun à l'Isle de Ténérif, l'une des Canaries, dit M. ADANSON, *Hist. Nat. des Coquillages du Sénégal*, *p.* 227. Sa coquille differe de toutes les autres especes de Pourpres par la longueur du canal qui termine son extrémité supérieure. Elle a environ deux pouces & demi de longueur.

Elle est composée de huit spires renflées, arrondies & relevées de neuf grosses côtes rondes & presque paralleles à sa longueur, cependant un peu inclinées de droit à gauche. Trois de ces côtes sont un peu plus grosses que les autres, qu'elles séparent en trois paires. Elles sont comme formées par un repli, & armées chacune d'un nombre d'épines, égal à celui des spires, de sorte qu'il ne s'en trouve qu'un rang sur chaque spire. Les épines de la premiere sont beaucoup plus grandes que les autres, longues d'environ cinq lignes, & placées vers sa partie inférieure. Dans les autres spires elles se trouvent à-peu-près vers le milieu de leur longueur. Elles sont toutes un peu courbées en bas & coupées d'un profond sillon dans toute leur longueur, sur le côté convexe. Outre ces côtes longitudinales, la surface de la coquille est encore ornée d'un grand nombre de petits filets, qui tournent avec les spires.

Le sommet est aussi long que large, & presque une fois plus court que l'ouverture avec son canal.

Celle-ci ressemble à la précédente, à cela près qu'elle est moins aigue dans le bas; mais son canal supérieur la surpasse d'une quatrieme partie en longueur. Ce canal est conique, applati de devant en arriere, où il se recourbe légerement, & une fois plus long qu'il

n'eſt large à ſon origine. Il porte quelquefois trois ou quatre épines, ſemblables à celles des ſpires, mais plus petites. Sa fente eſt fort étroite : elle égale à peine la ſixieme partie de ſon contour, & ſes bords ſont tranchans.

La levre droite eſt tranchante, & légerement ondée ſur les bords, relevée en dedans d'environ quinze filets fort courts, & bordée au-dehors d'une des neuf côtes longitudinales, qui, entre la groſſe épine que j'ai dit qu'elle porte en bas, a encore une petite crête dans ſa partie ſupérieure.

La levre gauche eſt arrondie, recouverte en bas d'une petite lame mince, luiſante, & accompagnée ſur les côtés du canal d'un bourrelet droit, demi-cylindrique, & aſſez conſidérable.

Cette coquille eſt blanche ou fauve, avec quelques bandes brunes.

Elle eſt ſujette à quelques variétés par rapport au nombre & à la forme des piquans.

Le bourrelet même de la levre droite, dont l'intérieur eſt plein dans les vieilles, ſe trouve vuide & creux dans les jeunes : celles-ci ont ordinairement moins de piquans, parce-qu'elles ont moins de ſpires, & le canal de l'ouverture eſt un peu moins long, par comparaiſon avec le ſommet.

L'animal differe peu de celui des autres eſpeces de Pourpres. Son manteau eſt ſeulement orné d'un petit filet ſur la droite, & ſon tuyau plus allongé : il égale la moitié de la longueur de la coquille, & ſort peu hors de ſon canal. Son opercule eſt preſque rond.

Ce Coquillage eſt figuré à la Planche VIII. *n.* 19. & l'Auteur dit que c'eſt le *Murex Luzonis, plicis elatis, nigris, rugoſis*, de PETIVERT, *Gazoph. Vol. II. Cat.* 248. *Tab.* 99. *fig.* 13.

SIRENCO, Monſtre marin, qui ſe trouve dans les lacs du Royaume d'Angola dans la baſſe Éthiopie, & dans toutes les parties de la riviere du Zaire. C'eſt la *Sirene*. Voyez ci-après ſon article.

* SIRENES, Monſtres marins fabuleux, que les Auteurs ont repréſentés comme il leur a plu. Les uns leur donnent un viſage de fille, & la partie inférieure faite comme celle d'un poiſſon; d'autres ont dit que cette partie inférieure étoit faite comme celle des oiſeaux. Quelques-uns ont avancé que le haut du corps étoit comme celui des oiſeaux, & le bas, comme celui d'une femme. BOCACE leur donne des pieds ſemblables à ceux du Coq. EUSTATHE dit que parceque les *Sirenes* avoient choiſi une vie réglée, elles avoient été changées en oiſeaux par VENUS. Quelques-uns admettent deux *Sirenes*, ſavoir AGLAOPHEME & THELXIEPEJA; d'autres trois, PARTHENOPÉ, LEUCOSIA & LIGIA; d'autres enfin diſent qu'il y en a quatre ou cinq. Chacun parle auſſi différemment de leur origine. Les uns les font naître du ſang dégouttant de la corne d'ACHELOUS; d'autres diſent qu'elles ſont provenues de ſon commerce avec une Muſe. On leur a donné pour demeure le Promontoire de Sicile, ou l'Iſle de Caprée. PLINE marque qu'elles demeuroient à Sarrenta, petite Ville de Campanie dans le Labour, & ſur le Promontoire de Minerve. CICERON en parle, *L. V. de Finib.* ÉLIEN en fait mention, *L. XVII. de Anim. c.* 23.

Les Poëtes ont donné aux *Sirenes* des voix harmonieuſes, capables de calmer, par la douceur de leurs ſons & de leurs chants mélodieux, les vents & les tempêtes, & d'attirer dans les écueils les Navigateurs qui s'arrêtoient pour les écouter. Mais rien n'eſt plus incertain, & même plus faux, que les hiſtoires que les Anciens & même quelques Modernes ont débitées au ſujet de leur chant.

Il eſt certain qu'il y a des poiſſons à figure humaine. De ceux qui ne reſſem-

blent à l'homme que jusqu'à la ceinture, les uns s'appellent *Tritons*, & les autres *Sirenes*. Les premiers sont les mâles ; les secondes sont les femelles. Voici quelques preuves authentiques de l'existence de ces poissons à figure humaine.

On lit dans le *Supplément du Journal des Savans du* 11 *Avril* 1672. l'Extrait d'une Lettre de M. CHRÉTIEN à un Licencié de Sorbonne, écrite de la Martinique le 23 du mois de Mai 1672. sur un Monstre marin, qui fut vu par deux François & par quatre Negres, vers la côte d'un petit désert au Sud de la Martinique, & séparé de l'Isle par un détroit d'une lieue. Il étoit à huit ou dix pas d'eux, & avoit la moitié du corps hors de l'eau. J'en ai parlé au mot HOMME MARIN, où je renvoie le Lecteur.

Ce n'est pas le premier *Homme marin* qui ait paru. M. DESPONDE fait mention d'un *Homme marin* & d'une *Femme marine*, qui furent pris en même temps. La *Femme marine* survécut à l'*Homme marin* de deux ans, & on lui apprit à filer. Le Pere HENRIQUEZ, Jésuite, fut appellé un jour pour voir sept *Titons* & neuf *Sirenes*, qui avoient été pris auprès de l'Isle de Manar, voisine de celle de Ceylan, chez lesquels les sexes étoient très-bien distingués. THOMAS BARTHOLIN parle d'une *Sirene* qui parut en Dannemarck, auprès du Port de Coppenhague, qui avoit le visage comme celui d'un homme sans barbe, & la queue fourchue, & il marque avoir fait l'anatomie d'une *Sirene*, dont il gardoit quelques os, qu'il dit devoir être placée parmi les Veaux marins. Un Capitaine de Vaisseau, nommé SCHMODT, Anglois de Nation, vit en 1614. dans la Nouvelle Angleterre une *Sirene* d'une extrême beauté ; elle ne le cédoit en rien aux plus belles femmes. Des cheveux bleus flottoient sur ses épaules ; mais la partie inférieure en commençant à la région ombilicale ressembloit à la queue d'un poisson.

MONCONYS, dans son *Voyage d'Égypte*, en faisant mention des *Hommes marins*, semblables aux poissons par la partie inférieure de leur corps, & aux hommes par la partie supérieure, à la réserve que les doigts des mains sont unis ensemble par une membrane, comme les pieds des Oies, ou comme les ailes des Chauves-Souris, assure avoir vu à Torre un cuir de *Sirene*, ou plutôt de Vache marine, de dix pieds de longueur, si épais & si dur, qu'il étoit à l'épreuve des balles de pistolet, & qu'on en a fait des souliers qui duroient jusqu'à trois ans.

M. LUCAS-JACOB DEBES, dans ses *Curiosités naturelles*, observées dans les Isles de Feroé, dit qu'en 1670. sur la côte Méridionale de Suderoé, plusieurs habitans du Village de Qualbré virent une *Sirene*. Elle resta près de trois heures élevée au-dessus de la surface de l'eau, tenant en sa main un poisson, qui avoit la tête en bas. Sa longue chevelure descendoit jusqu'à la partie du corps qui étoit plongée dans la mer. On la voyoit à découvert jusqu'au nombril. Les habitans de Suderoé virent aussi ce Monstre, & M. DEBES dit tenir ce fait d'un d'entre eux, qui étoit alors à Coppenhague.

Enfin, dit REDI, on raconte qu'il se trouve dans les mers du Brésil un certain poisson, ou *Sirene*, que les Espagnols appellent *Pesce Dona*, parce-qu'il a la face d'une femme. Ses os, (c'est le même REDI qui parle), ont, dit-on, la vertu d'arrêter toute espece d'hémorrhagie, lorsqu'on les porte sur soi, de maniere qu'ils touchent immédiatement la chair. Parmi les Auteurs qui rapportent ce fait, le Pere PHILIPPE DE LA TRINITÉ, Carme Déchaussé, l'assure. Il dit dans le septieme Livre de ses *Voyages d'Orient*, que ces os sont si froids, que si une personne en touche un, tandis qu'on

lui tire du sang, le sang s'arrête à l'instant, & se coagule dans la veine : il ajoute que ces os sont aussi très-utiles contre l'incontinence, & qu'ils rendent même les hommes impuissans. J'ai fait, continue REDI, plusieurs expériences sur des couronnes faites de ces os, qui avoient été données au Grand Duc de Toscane en différens temps, & je ne leur ai trouvé aucune des vertus qu'on leur attribue.

On donne le nom d'*Ambize* à la *Sirene* dans la Nouvelle Espagne. Elle se trouve aussi en divers lacs du Royaume d'Angola, dans la basse Éthiopie, & dans toutes les parties de la riviere du Zaire. MEROLLA parle en ces termes de ce Monstre marin, sous le nom de *Sirenco*. Il a, dit-il, quelque ressemblance avec les femmes par le sein, les mains & les bras; mais il se termine par une longue queue fourchue, comme un véritable poisson. Sa tête est ronde, ajoute ce Pere Missionnaire, & sa face est semblable à celle d'un Veau. Il a la gueule très-grande & fort laide; les yeux ronds & pleins; le dos couvert d'un large cuir, percé en plusieurs endroits, & formé par la Nature pour lui servir de manteau, par la facilité qu'il a soit à se fermer, soit à s'ouvrir. Ses côtes ont la propriété d'arrêter le sang; mais cette vertu consiste davantage dans deux petits os qu'il a dans les oreilles. MEROLLA marque avoir mangé de sa chair, qu'il trouvoit fort savoureuse, & tirant sur le goût de celle du Porc. Ses entrailles ont la même ressemblance avec celles de cet animal; & c'est de-là que les Negres l'ont appellé *Ngulla vinase*, qui signifie *Truie de mer* : mais les Portugais lui donne le nom de *Piexe-Molhar*, c'est-à-dire *Poisson-Femme*. En paissant l'herbe sur le bord de la riviere, il n'avance pas sa tête hors de l'eau, & il ne se hasarde jamais plus loin sur la rive. On ne le prend gueres que dans les temps de pluie. Lorsque la hauteur de l'eau ne lui laisse pas découvrir aisément l'approche des Pêcheurs, ils avancent doucement dans une petite barque faite exprès pour cette pêche, & reconnoissant au mouvement de l'eau dans quel endroit le poisson s'est arrêté, ils lui lancent un dard de toutes leurs forces. S'ils ne le tuent point d'un seul coup, ils lui laissent la liberté de fuir, parceque le dard, ou la lance, qui est d'une longueur extraordinaire, & que ce Monstre marin emporte dans sa blessure, ne cesse pas d'indiquer sa retraite. Ces lances sont d'un bois fort dur, & garnies d'une si grande quantité de pointes, à peu de distance l'une de l'autre, que cette forêt de dards a six ou sept empans de circonférence. C'est ainsi que parle MEROLLA de la *Sirene*, qui, comme le Pere PHILIPPE DE LA TRINITÉ, Carme Déchaussé, donne une vertu à ses os qu'ils n'ont pas, suivant l'expérience qu'en a fait REDI. Voyez sur les *Sirenes* DAPPER, *Descript. de la basse Éthiopie*, p. 366.

SIRULE, ou SILURE, poisson du Danube. Voyez SILURE.

SKR

SKRABEN, oiseau aquatique des Isles de Feroé, qui est une espece d'Oie. M. LUCAS-JACOB DEBES, déjà cité plusieurs fois dans cet Ouvrage, dit, dans les *Actes de Coppenhague*, *années* 1671. *&* 1672. *Observat.* 49. que le *Skraben* fait son nid dans la terre en grattant avec ses ongles, & fouillant avec son bec, étant couché sur le dos; d'où il a tiré son nom. Il se fait de la sorte un trou sous terre à la profondeur de quatre ou cinq aunes, (c'est, disent les Auteurs des *Collections Académiques*, environ huit ou dix pieds mesure de France), & choisit le voisinage d'une pierre pour plus grande sûreté. Il ne couve jamais qu'un œuf à la fois. Quand le petit est éclos, il le quitte pendant le jour, & lui donne à manger pendant la nuit.

Si par hasard il oublie de sortir de son nid dès le matin, il y reste toute la journée, & ne va que la nuit suivante chercher dans la mer la provision, qui doit servir pour la nuit d'après. Quoique ce petit ne mange qu'une fois le jour, il devient cependant plus gras que l'Oie commune, & les habitans de ces Isles sont obligés de le saler pour l'hiver, autrement ils ne pourroient le manger. Ils se servent de sa graisse pour mettre dans leurs lampes. Ils appellent le petit en leur langue *Lieren*, & le prennent dans le nid ; mais pour la mere ils ne se soucient point de la prendre. Voyez les *Collections Académiques*, *Tome IV. p.* 199.

SKU

SKUEN, autre oiseau aquatique des Isles de Feroé, qui est de la taille du Corbeau. Il est à craindre, on ne peut pas plus, quand il s'agit de défendre ses œufs & ses petits. On doit alors prendre garde à soi en passant devant son nid ; car il fond sur la tête des passans avec une intrépidité étonnante, & leur fait souvent beaucoup de mal avec ses ailes : aussi les habitans du pays, qui connoissent le dangereux instinct de cet oiseau, ont la précaution de mettre sur leur tête un couteau la pointe en haut, & l'oiseau furieux venant fondre sur leur tête, se perce lui-même de part en part. *Ibid.*

SMA

SMARIS : Ce nom est Grec & Latin. Il est donné par les Anciens à un poisson, que l'on nomme à Naples, dit RONDELET, *Cerres ;* à Marseille, *Gerres ;* à Venise, *Giroli*, ou *Geroli ;* en France, à Narbonne & en Espagne, *Picarel.* On sale ce poisson, & on le fait sécher à la fumée. Voyez au mot PICAREL.

SME

* SMELUS, du Grec Σμέλων, poisson inconnu, dont parle TARENTINUS, dit GESNER.

* SMERDUS, autre poisson, dont parlent VARINUS & HESYCHIUS, dit encore GESNER.

SMI

SMITTEN, nom que les Hollandois donnent à des Singes de la côte d'Or en Afrique, qui sont d'une prodigieuse grandeur. BOSMAN en a vu de cinq pieds de long, c'est-à-dire d'aussi grands qu'un homme. Leur laideur, leur hardiesse & leur méchanceté sont incroyables. Voyez au mot SINGE.

SNA

SNAK, animal de Tartarie, dit GESNER (*de Quad.*), & qu'on ne voit point ailleurs. Son poil est gris. Le *Snak* est armé de deux petites cornes. Cet animal est grand comme une Brebis. Il court avec beaucoup de vîtesse. On le voit paître en troupe. Quand le Kan des Tartares veut se donner le plaisir de la chasse de cet animal, il fait environner les pâturages où il y en a, & au bruit des Cors de chasse, les *Snaks* courent çà & là, cherchent à fuir, & voulant forcer les passages, tombent de lassitude, & meurent sous les coups des Tartares. GESNER dit que cet animal est le même que l'*Akoim* des Turcs, & le *Colon* de STRABON. Voyez ces deux mots.

SNAVELAAR, nom que les Hollandois, dit RUYSCH (*Collect. Pisc. Amb. p.* 37. *Tab.* 18. *n.* 19.), donnent à un poisson des Indes Orientales, qui n'est pas bon à manger, & dont on ne fait pas grand cas, parceque la chair en est molle & d'un mauvais goût. On lui a donné ce nom, dit-il, parcequ'il a le dessus du museau fort long ; ce qui fait qu'on peut le mettre au rang des poissons nommés *Aiguilles.* Il est armé sur le dos de quelques aiguillons assez longs ; mais il n'en a point sous le ventre.

Après ſes aiguillons ſur le dos viennent ſes nageoires, qui continuent juſqu'à la queue. Les nageoires qu'il a ſous le ventre ne commencent qu'à l'anus.

Le même Auteur (*n.* 20.), à l'endroit cité, parle d'un autre poiſſon, qui a le même nom, mais il n'eſt pas du même genre. C'eſt un poiſſon cuiraſſé, & couvert de petites boſſes. Il n'a pas auſſi le muſeau fait comme celui du précédent. C'eſt une eſpece de corne, dans laquelle ſa bouche eſt cachée. Au reſte, ce poiſſon a le dos dur & de couleur bleue, & marqué de lignes jaunes. Ses côtés ſont rouges. Il a le bas du ventre tirant ſur le blanc, & on y voit de plus une ou deux taches blanches.

SNI

SNIPVISCH, nom que les Hollandois donnent à un poiſſon des Indes Orientales, qui eſt verd par tout le corps. Il a, dit RUYSCH (*Tab.* 11. *n.* 2.), comme un bec d'oiſeau, dentelé, aſſez long, qui n'eſt pas ouvert dans toute ſa longueur, c'eſt-à-dire à l'endroit proche de la tête; c'eſt ce qui fait que l'ouverture ne peut pas en être grande. Ce poiſſon eſt armé de ſix ou ſept aiguillons ſur le dos; il n'en a aucun ſous le ventre. Ses nageoires ſont de couleur de citron, & leur contour eſt encore d'une autre couleur, le plus ſouvent bleue.

SOA

SOAJER, eſpece de Lézard de l'Iſle de Ceylan, nommé par M. LINNÆUS (*Amœnit. p.* 289. *n.* 15.), *Lacerta caudâ longâ, pedibus pentadactylis, capite ponè denticulato.* Sa couleur eſt bleue, & il a l'abdomen d'un bleu tirant ſur le blanc. SEBA (*Theſ. I. p.* 146.) dit que c'eſt le *Kolotes* & l'*Askolotes* des Grecs, que d'autres ont nommé *Ophiomachus*. C'eſt un animal amphibie, nommé *Leguana*, ou *Soa-Ajer*, par le même SEBA. Voyez au mot LEGUANA, où je rapporte ce qu'en diſent les Voyageurs.

SOB

SOBRE, nom que GOEDARD donne à une Chenille qui ſe nourrit de feuilles de Prunier. Voyez CHENILLE DE FEUILLES DE PRUNIER.

SOC

SOCO, eſpece de Héron du Bréſil, qui eſt de la grandeur d'un petit Héron. Sa queue eſt courte. Sa tête & ſon col ſont couverts de plumes brunes, marquées de petits points noirs. Son ventre eſt de la même couleur. Il a, ſous les ailes, des plumes variées de noir & de blanc.

SOH

SOHIATAN, nom que les Sauvages de l'Amérique, dit THEVET (*Singul. de la France Antarct. p.* 131. *in verſo*), donnent à une eſpece de Rat, dont ils ſe nourriſſent. Sa chair eſt auſſi bonne & auſſi délicate que celle des Levreaux.

SOI

SOIE AQUATIQUE, ou POIL AQUATIQUE: C'eſt un Ver long d'une coudée, pareil à un fil de ſoie très-fin, & il reſſemble à un poil de la queue d'un Cheval. Il eſt dangereux d'avaler de ces Vers, dit CHARLETON, *Exercit. p.* 63. Voyez GORDIUS.

SOL

SOLAT, Coquillage operculé du Sénégal, extrêmement commun autour des rochers du Cap Bernard, qui eſt du genre des Pourpres à canal court, échancré, & replié en dehors. Il eſt figuré à la Planche VIII. *n.* 15. de l'*Hiſtoire des Coquillages du Sénégal*.

La coquille de cette eſpece, que M. ADANSON appelle du nom de

Solat, ressemble à celle de la premiere espece, tant par sa figure que par son épaisseur. Elle est longue d'un pouce, & moins large des deux tiers.

Ses sept spires sont applaties, bien distinguées & étagées, parcequ'elles se replient presqu'à angles droits, un peu au-dessus de leur milieu. Leur surface est relevée de plusieurs côtes longitudinales, assez écartées, & traversées par plusieurs filets presque insensibles, qui laissent un petit tubercule conique à l'endroit où ils touchent ces côtes. Ces tubercules sont disposés sur six à sept rangs transversaux dans la premiere spire, sur deux ou trois dans la seconde, & sur un seul dans les autres, de maniere que ceux du rang inférieur, qui se trouve sur l'angle saillant formé par le pli des spires, sont beaucoup plus grands que les autres, & paroissent autant de petites épines.

Son ouverture représente une demi-lune; mais elle est tronquée par le bas & sans canal.

La levre droite est aigue, tranchante, sans bourrelet, lisse au-dedans, & marquée sur ses bords d'un nombre considérable de petites crenelures, pareil à celui des rangs de pointes qui sont sur la premiere spire. Elle s'évase de maniere qu'elle semble sortir un peu en dehors.

La levre gauche est lisse, arrondie, recouverte d'une lame mince & luisante, & relevée d'un bourrelet ridé, qui, prenant son origine au milieu de sa longueur, va tournant en demi-cercle se terminer au canal supérieur de l'ouverture, & forme à moitié chemin un ombilic oval & peu profond.

Le fond de sa couleur est gris, ou blanc, ou agathe, coupé par une bande fauve, & marqué de quelques taches brunes jettées çà & là sur l'angle saillant des spires. Cette coquille est brune au-dedans.

SOLDAT, ou OISEAU DE COMBAT, nommé en Latin *Avis pugnax*, ou *Glareola pugnax*. ALDROVANDE, WILLUGHBY, GESNER, le Comte DE MARSILLY, & les autres en parlent. Les mâles different entre eux pour les couleurs. Ils se battent, d'où leur est venu le nom d'*Avis pugnax*. Il n'y a aucune différence entre les femelles. ALBIN (*Tome I. n.* 72. & 73.) nomme cet oiseau *Héron étoilé*. Voyez ce mot.

SOLDAT: On trouve dans les Isles de l'Amérique une espece de *Cancellus*, beaucoup plus grand que celui que nous nommons *Bernard l'Hermite*; car il est long de trois ou quatre pouces. On l'appelle *Soldat*, parcequ'il se revêtit & s'arme d'une coquille étrangere. Ceux qui l'ont examiné comme le Pere DU TERTRE, disent qu'il a la moitié du corps semblable à celui d'une Sauterelle marine, excepté que son écaille est un peu plus dure que celle de la Sauterelle. Il a deux pattes mordantes, dont l'une est assez menue, mais l'autre est plus large que le pouce, & ronde. Elle bouche tout le trou de sa coquille, & lui sert non-seulement de main, mais de défense; car elle serre très-fortement ce qu'elle attrape. Outre ces pattes, cet animal a quatre autres pieds plus menus, assez semblables à ceux d'un Crabe. Le reste de son corps est long, & gros environ comme la moitié du doigt, couvert d'une peau assez épaisse & rude au toucher. Sa queue est composée de trois petits ongles ou écailles.

Cet animal vient tous les ans une fois au bord de la mer, pour y jetter ses œufs & pour y changer de coquille; car comme celle qu'il a naturellement lui laisse la partie de derriere nue, il s'applique, dès qu'il a assez de force, à en chercher une autre, qui soit proportionnée à sa grandeur, & quand il la trouve, il fourre son derriere dedans: il l'ajuste sur lui, & ainsi revêtu des dépouilles d'autrui, il va dans les rochers & dans les arbres creux,

où il se nourrit de bois pourri & de feuilles, ainsi que font les Crabes; mais comme il croît, & que la coquille qu'il s'est adoptée ne grandit point, il s'y trouve tellement pressé, qu'il est obligé d'en aller chercher une autre. Il descend donc au bord de la mer, & c'est un avertissement pour ceux qui sont curieux de l'examiner; car il s'arrête à toutes les coquilles qu'il rencontre, pour les considérer. Quand il en a trouvé une qu'il croit lui être propre, il quitte la sienne & se fourre avec grande précipitation le derriere dans la nouvelle, comme s'il avoit honte d'être nud. Or si par hasard deux de ces petits animaux se trouvent en même temps dépouillés pour entrer dans une même coquille, ils se battent & se mordent, jusqu'à ce que le plus foible quitte, & cede la coquille au plus fort, qui en étant revêtu, fait trois ou quatre caracoles sur le rivage. S'il trouve que cette maison ne lui soit pas propre, il la quitte & recourt vîte à son ancienne, ou bien il en va chercher une autre ailleurs. Il change souvent jusqu'à cinq ou six fois avant que d'en trouver une qui lui soit propre.

Quand on prend cet animal, il jette un petit cri, & il tache d'attraper avec sa patte mordante celui qui le tient, & s'il peut une fois l'attraper, on le tueroit plutôt que de lui faire lâcher prise. Il sert furieusement la main, & cause de grandes douleurs. Le plus prompt remede pour en être délivré, est de chauffer sa coquille; car alors il quitte ce qu'il tenoit, & même sa coquille, & il s'enfuit nud. Les habitans du pays le mangent & en font grand cas; mais il est fort pernicieux pour les Étrangers. On trouve dans sa coquille environ une demi-cuillerée d'eau claire, qui est un remede souverain contre les pustules & vessies qu'excite sur la peau le lait ou l'eau qui tombe de dessus les branches d'un arbre du pays, qu'on nomme *Manchenilier*.

Les habitans des Isles pêchent ce poisson, & aussi-tôt qu'il est pris, ils l'enfilent par la tête & ils l'exposent au soleil, qui le fait fondre, en sorte qu'il n'y reste que les arêtes. Cette substance fondue est une huile épaisse comme du beurre. En hiver elle est de couleur blanche, tirant sur le jaune, à demi liquéfiée : en été elle est rougeâtre, d'une odeur puante & d'un goût de poisson désagréable.

M. LÉMERY, à qui le Frere YON, Jésuite, fit le plaisir d'en envoyer de la Martinique à Paris, dit en avoir fait des expériences pour les rhumatismes; mais qu'il ne s'étoit point apperçu que ce remede eût produit de meilleurs effets que nos huiles de Vers, de Castors & de Lézards. Un remede n'agit pas toujours également dans les différens climats. Il se peut faire que les Sauvages ayent les pores plus ouverts qu'on ne les a ici, & que la transpiration de l'humeur qui cause le rhumatisme se fasse plus facilement & plus promptement, quand on les frotte de cette huile : peut-être aussi a-t-elle perdu une partie de son sel volatil & de sa vertu par le transport.

SOLDIDO, nom que les Portugais donnent au *Tamotaa* de MARC GRAVE, poisson de riviere, qui se trouve au Brésil & en Europe, & qui est le *Callichthys* d'ATHÉNÉE. Voyez ce mot.

SOLE*, poisson de mer, plat, à nageoires molles, *Piscis malacopterygius*, nommé par ARTEDI (*Ichth. Part. V. p.* 32. *n.* 8.) & par M. LINNÆUS (*Fauna Suec. p.* 112. *n.* 299.), *Pleuronectes oblongus, maxillâ superiore*

* Ce poisson de mer est nommé en Grec Βύγλωσσος, selon ATHÉNÉE, ou Βυγλώσση, selon OPPIEN; *Solea* & *Buglossus* par les Naturalistes Latins. Il est appellé en Suédois *Tunga*; en Danois, *Tungpleder*; en Anglois, *Sole*, ou *Soul*; en Espagnol, *Linguado*; à Rome, on lui donne le nom de *Linguada*; & à Venise celui de *Sfoia*.

longiore, *ſquamis utrinque aſperis.* Ce poiſſon eſt plus long & plus étroit que la Plie. Il devient grand dans l'Océan. La partie de deſſous eſt blanche, & celle de deſſus eſt noire : les yeux y ſont placés. Sa bouche eſt ſans dents & de travers. Il a quatre ouies, le cœur plat, les parties intérieures comme dans la Plie; des écailles petites, & un trait, qui va droit de la tête juſqu'à la queue. Le corps eſt environné d'ailerons ou de nageoires étroites. La *Sole* eſt appellée *Perdrix de mer*, à cauſe de ſon bon goût. Elle eſt beaucoup meilleure tranſportée, que ſur les lieux, dit RONDELET (*L. II. c.* 10. *p.* 256. *Edit. Franç.*), parcequ'elle renferme une petite viſcoſité, laquelle ſe diſſipe par le tranſport. Il y a peu de poiſſons qui ſoient d'un ſi bon goût & qui ſoient en même temps d'une qualité ſi ſaine.

Les *Soles* du Cap de Bonne-Eſpérance, que les Hollandois nomment *Zée Tong*, en François *Soles de mer*, ſont fort eſtimées, parcequ'elles ſont non-ſeulement de bon goût, mais de facile digeſtion, ſaines & propres à purifier le ſang : auſſi les perſonnes valétudinaires les préférent à tout autre poiſſon. Quelques *Soles* du Cap ont de petites écailles : d'autres n'en ont point du tout. Leurs yeux ſont, pour ainſi dire, ſur le dos, qui eſt noirâtre, auſſi-bien que leurs nageoires. Les nageoires qui ſont ſous le ventre ſont blanches, dit KOLBE, *Tome III. p.* 142.

On peut ſur la *Sole* conſulter PLINE, *L. IX. c.* 16. & 20. CUBA, *L. III. c.* 84. *f.* 90. GESNER, *de Aquat.* JONSTON, *de Piſc.* CHARLETON, *Onom. p.* 145. WOTTON, *L. VIII. c.* 167. RAY, *Synop. Meth. Piſc. p.* 33. WILLUGHBY, *p.* 100. ALDROVANDE, *L. II. c.* 43. *p.* 235. SCHONNEVELD, *p.* 63. & les autres.

SOLEIL : RUYSCH ne donne point de nom à ce poiſſon. Il dit que perſonne avant lui n'en a fait la deſcription; qu'on ne le peut mettre dans la claſſe d'aucun poiſſon, étant un Monſtre marin. Il fut pris, à ce qu'il rapporte, en 1707. proche Bagewale, aux environs d'Amboine, dans les Indes Orientales. Il lui donne trois pieds & demi de long, une peau dure; des aiguillons à l'extrémité du corps & ſur la queue. Cet animal eſt d'un bleu clair; mais ce qu'il a de ſingulier, c'eſt la figure de Soleil bien marquée, brillante & d'un blond doré, placée ſur le haut du dos, proche de la tête. Il a encore deux taches de la même couleur proche de la queue, & trois autres taches noires ſur la queue. Il eſt armé d'aiguillons, tant ſur le haut de la tête qu'au-deſſous des nageoires : il en a deux autres ſous le ventre, dont les pointes ſont tournées du côté de la queue. RUYSCH ne trouve que du monſtrueux dans ce poiſſon, qui à la vérité eſt bien ſingulier. On le conſerve dans l'Iſle où il a été pris.

SOLEIL MARIN & ÉTOILE MARINE : Ce ſont des eſpeces de poiſſons teſtacées, que les Hollandois nomment *Zee-Zonnen*, c'eſt-à-dire *Soleil marin*, & *Zee-Stervern*, qui ſignifie *Étoile marine.* Ils ſe nourriſſent l'un & l'autre dans la mer, & ſont jettés ſur les rivages par la violence de la tempête. Les coquilles de ces poiſſons ſont à pluſieurs angles, & de figure ronde. Celles des *Soleils marins* ſont plus petites & approchent plus de la figure ronde que celles des *Étoiles marines.* Elles ſont les unes & les autres armées de piquans, & enveloppées d'une couverture épaiſſe & écailleuſe, qui reſſemble aſſez à la peau d'un Serpent. C'eſt à cauſe de ces piquans qu'on leur a donné le nom d'*Étoile* & de *Soleil.* Les rayons du *Soleil marin* ſont plus longs que ceux de l'*Étoile.* Lorſqu'il fait bien chaud, ces poiſſons teſtacées ne reſtent pas long-temps hors de l'eau, & leurs coquilles ſont ſi bien nettoyées, qu'elles ne paroiſſent point avoir ſervi de demeure à aucun animal. Celles

qu'on ne prend que pour mettre dans des Cabinets de Curiosités, servent à faire de la chaux, dit KOLBE, *Tome III. p.* 152. Le *Soleil marin*, selon cet Auteur, est une espece de Limaçon.

RONDELET (*Part. II. p.* 85. *c.* 16. *Edit. Franç.*) parle aussi du *Soleil marin.* Il differe, dit-il, des *Étoiles*, en ce que ses branches sortent du tour du corps, comme autant de rayons. Elles sont menues, sans âpreté au-dessus: au commencement elles sont larges, & diminuant peu-à-peu, elles finissent en pointe. Le corps rond du milieu est comme une Rose peinte.

SOLEN, Coquille de deux pieces, articulées ensemble par un bout. Ces pieces sont longues de quatre à cinq pouces, sur sept à huit de largeur, creusées en gouttiere, voûtées par dessus, minces, coupées quarrément par les bouts. Lorsqu'elles sont jointes ensemble, elles ont la forme d'un étui où l'on met un couteau de table & une cuillier. Selon RONDELET, le *Solen* mâle est celui qui a la coquille de couleur d'ardoise, ou bleuâtre. Il nomme *Solen* femelle celui dont les coquilles sont blanches ou roussâtres. Elles sont ordinairement plus petites que les autres, & assez communes dans la Méditerranée. On trouve aussi une espece de *Solen* sur les côtes de Normandie. Les coquilles en sont blanches, tirant sur le purpurin, mais plus épaisses que celles de la Méditerranée, & longues d'environ sept pouces, sur un pouce de large. Ce genre de Coquillage est de la classe des Bivalves. On le nomme aussi *Coutelier* & *Manche de Couteau.*

M. ADANSON, dans son *Histoire des Coquillages du Sénégal*, fait un genre de Coquillages bivalves du *Solen*, dont il donne trois especes. Il nomme la premiere *Tagar;* la seconde *Golar* & la troisieme *Molan.* Voyez ces mots & COUTELIER.

SOLHAC, en Polonois, & *Seigak* en Russien. GESNER (*de Quad. L. I. p.* 362.) rapporte que dans les campagnes désertes & voisines du Borysthene, on voit une Brebis sauvage, que les Polonois nomment *Solhac*, & les Moscovites *Seigak.* Cet animal est de la grandeur du Chevreuil. Il a les jambes plus courtes, les cornes élevées en haut, marquées de plusieurs cercles. Les Moscovites en font des manches de couteaux. Il n'y a point d'animal qui court plus vîte & qui saute plus haut. GESNER marque qu'on lui a dit que cet animal sautoit par dessus un Cheval en courant & le surpassoit à la course. Ce *Solhac* des Polonois & *Seigak* des Moscovites, n'est autre chose que l'*Akoim* des Turcs, le *Snak* & *Akkijk* des Tartares, & enfin le *Colon* des Anciens. Voyez tous ces mots.

SOLITAIRE: On lit dans l'*Histoire Générale des Voyages*, *Tome I. Edit. in*-4°. *p.* 3. que c'est un oiseau de l'Isle de Madagascar, qui aime la solitude. Il ne se plaît que dans les cantons les plus écartés. Il est toujours seul. Jamais on n'en voit deux ou plusieurs ensemble. On le compareroit au Coq d'Inde, s'il n'avoit les jambes plus hautes. La beauté de son plumage est admirable. C'est une couleur changeante, qui tire sur le jaune. Sa chair est exquise.

SOLITAIRE: Les Médecins appellent ainsi un Ver, qui se forme dans les intestins, & qui est toujours seul de son espece. Il se place dans le pylore de l'estomac, d'où il s'étend dans toute la suite des intestins; ainsi il occupe toute la place, & par sa longueur & par sa largeur. Voyez M. ANDRY, qui a écrit sur le *Ver solitaire*, & au mot VER SOLITAIRE.

SOLITAIRE, nom que GOEDARD donne à une Mouche provenue d'une Chenille, qui se nourrit de feuilles d'Absynthe pendant qu'elles sont vertes. Quand elle se dispose à sa transformation, elle ronge la tige de l'Absynthe jusqu'au mi-

lieu, pour la rendre plus facile à fléchir, & pour se construire par ce moyen une demeure, qu'elle se file elle-même. L'Auteur marque avoir vu commencer la métamorphose de cette Chenille le 4 Juin : le 10 du même mois elle devint un Ver, & ce Ver devint un œuf de couleur brune, duquel le 27 du même mois sortit une Mouche, qui dans un quart-d'heure devint une fois aussi grande qu'elle l'étoit à sa naissance. GOEDARD l'a nourrie avec de l'eau sucrée. Elle faisoit un bruit incroyable, toute petite qu'elle étoit.

SON

SONI, Coquillage operculé du Sénégal, qui se voit assez fréquemment dans les rochers de l'Isle de Gorée, figuré à la Planche X. *n. 6.* de l'Ouvrage de M. ADANSON.

La coquille du *Soni* ne passe gueres deux lignes en longueur.

Elle est fournie de huit spires, sur le milieu desquelles tournent deux petits filets chagrinés, ou couverts de tubercules.

Le sommet est une fois plus long que large, & une fois plus long que la premiere spire.

L'ouverture représente une demi-lune, arrondie aux extrémités, à peine de moitié plus longue que large, & sans canal à l'extrémité inférieure.

La levre droite porte deux grosses dents au milieu de sa longueur.

La levre gauche est lisse, sans plaque & sans dents.

Le fond de sa couleur est blanc, presque toujours coupé par la couleur brune ou rouge des deux filets chagrinés qui tournent sur les spires & rendent la coquille fort agréable.

SOR

SORCIERE : C'est le nom que les Bretons donnent à une espece de *Sabot*, Coquillage petit & plat, de la classe des Univalves ; c'est un *Limaçon de mer à bouche applatie*, dont la figure, dit M. D'ARGENVILLE (*Part. II. p.* 34.), est ordinairement élevée en cône, & très-large par le bas. Ce Coquillage est ombiliqué, & tire sur la couleur cendrée avec des taches brunes. Voyez aux mots SABOT & LIMAÇON DE MER *à bouche applatie*.

SORMET, Coquillage univalve du Sénégal, qui se trouve sur les bords du Niger, près de son embouchure, & qui vit de l'eau de la mer, enfoncé d'un à deux pouces dans les sables. C'est une espece de Gondole, Coquillage univalve, dont M. ADANSON fait un genre, & le premier des Limaçons univalves, figuré à la Planche I. *n.* 1. de l'*Histoire des Coquillages du Sénégal*.

Rien, dit-il, ne ressemble davantage à un ongle, que la coquille du *Sormet*. Elle est ovale, extrêmement mince & fort petite, eu égard au corps de l'animal, dont elle recouvre à peine la moitié, étant attachée sur sa partie postérieure. Au-dehors elle est convexe, polie & luisante ; mais lorsqu'on l'a détachée, & qu'on la regarde en dedans, on voit qu'elle est concave & assez transparente. Ses bords sont repliés en dedans, & forment une espece de bourrelet, qui regne tout autour, excepté dans son extrémité antérieure : celle-ci est arrondie & un peu plus large que l'extrémité postérieure, qui paroît comme coupée & formée par une ligne droite. Sa longueur, d'une extrémité à l'autre, est d'environ cinq lignes, & sa largeur de trois.

On ne distingue dans l'animal de cette premiere espece aucune partie qui ait rapport à ce qu'on appelle tête, cornes, yeux & manteau, dans les autres Limaçons. Tout son corps n'est, à proprement parler, qu'un morceau de chair musculeux, assez ferme & coupé en un demi-cylindre arrondi à ses deux extrémités. Il est convexe en

dessus, applati en dessous, & creusé sur les côtés par deux sillons très-profonds, qui s'étendent dans toute sa longueur, laquelle ne passe gueres dix lignes. Sa largeur est égale partout: elle est d'environ trois lignes.

A l'extrémité antérieure du corps on apperçoit un grand trou rond, percé dans le milieu de son épaisseur: c'est la bouche de l'animal; mais il n'est pas possible d'y trouver aucune mâchoire, ni dent.

On voit encore sur le côté droit du corps, fort proche de son extrémité postérieure, une ouverture ronde, laquelle donne une entrée libre à la respiration, & laisse une sortie aux excrémens: c'est l'anus.

Depuis cette ouverture latérale jusqu'à l'extrémité où est placée la bouche, le dessous du corps de l'animal lui sert de pied pour se traîner. Ce pied n'est distingué du reste du corps que par les deux sillons latéraux, dont j'ai parlé ci-dessus.

La couleur de l'animal est d'un blanc sale, & sa coquille tire un peu sur la couleur de corne.

Aucun Auteur n'a encore parlé de cette espece de Gondole, dit le même M. Adanson.

SORON, Coquillage univalve, du genre du Lépas à coquille simple & unie. Il est extrêmement rare sur la côte du Sénégal. Sa coquille est fort épaisse, & moins allongée que celle du *Liri*, seconde espece du même genre. Celle que l'Auteur a observée n'a gueres que quatre lignes de diametre. Sa base, ou la section de cône, dont elle a la figure, est ronde, ou formée par une ligne circulaire. Sa surface intérieure, ainsi que l'extérieure, est très-polie, ce qui leur donne un œil luisant: celle-ci est creusée de sept à huit sillons circulaires, qui ont pour centre le sommet, dont ils sont assez éloignés.

Le sommet est émoussé, arrondi & placé fort proche du bord postérieur de la coquille: il est une fois moins élevé qu'elle n'est large.

Sa couleur est d'un blanc de neige.

La tête de l'animal est fort courte, & considérablement applatie: elle a un peu plus de largeur que de longueur, & une légere membrane à son extrémité, que les cornes atteignent à peine.

Les yeux sont placés sur la partie postérieure des cornes, dont la transparence qui les laisse voir par devant les fait paroître comme placés sur leur côté intérieur, de maniere qu'on s'y tromperoit facilement, si on ne les regardoit de plusieurs sens différens.

Son pied est assez exactement rond, c'est-à-dire qu'il a autant de largeur que de longueur.

Le manteau qui recouvre tout le corps est si court, qu'on en voit à peine les bords. Au-lieu d'une frange de filets, ils montrent une rangée de petits points élevés, qu'on ne distingue facilement qu'avec le secours du verre lenticulaire.

Sa couleur est d'un blanc sale. Il est figuré à la Planche II. *n.* 3.

C'est le même Coquillage que la *Patella alba, compressa, lævis*, dont parlent Lister, *Hist. Conchyl. Tab.* 545. *fig.* 37. & M. Klein, *Tent. p.* 118. *sp.* 5. *Tab.* 8. *fig.* 8.

SORRAT, poisson de mer cartilagineux, selon Rondelet (*L. XIII. c.* 12. *p.* 307. *Edit. Franç.*), que Ray (*Synop. Meth. Pisc. p.* 20. *n.* 3.) met dans le rang des Chiens de mer. C'est le *Malthe*, ou *Maltha* des Grecs & des Latins. On le nomme *Lamiole* à Rome, à cause de ses dents larges & pointues, semblables à celles de la Lamie. Ce poisson, dit Rondelet, a le museau court, est grand, & du nombre des Cétacées. Sa bouche est en dessous. Il a plusieurs rangées de dents. Par ses nageoires, sa queue, ses parties intérieures, il ressemble au Milandre, espece de Chien de mer; mais il en differe en ce qu'il n'a point

de taies devant les yeux. Sa chair eſt molle, & elle lâche le ventre. Voyez CHIEN DE MER.

SOU

SOUFFLEUR *, poiſſon cétacée, que M. BRISSON met du genre du *Dauphin*, dont le caractere eſt d'avoir des dents aux deux mâchoires. Le *Souffleur* qu'il nomme *Delphinus pinnâ in dorſo nullâ*, n'a que deux nageoires latérales, une de chaque côté. Toutes les autres eſpeces, qui ſont le *Dauphin*, le *Marſouin*, l'*Épée de mer* & l'*Épaulard*, outre ces deux nageoires latérales, en ont une troiſieme ſur le dos. Il paroît, dit M. BRISSON, par la deſcription que RONDELET a donnée du *Souffleur*, qu'il doit être ſéparé des Baleines & des Cachalots, puiſqu'il a les dents comme l'Épaulard, lequel en a aux deux mâchoires; c'eſt pourquoi M. BRISSON le place dans le même genre. Le *Souffleur*, dit RONDELET, eſt un Cétacée d'une grandeur extraordinaire, du genre des Baleines. Sa bouche eſt très-grande. Ses dents ſont pointues, & en forme de ſcie, comme celles de l'Épaulard. Sa langue eſt grande & charnue. Le canal par lequel il rejette l'eau eſt beaucoup plus grand que ceux des autres Cétacées; c'eſt pourquoi il rejette beaucoup plus d'eau & avec plus de violence, d'où lui eſt venu le nom de *Souffleur*. Il differe de l'Épaulard, en ce qu'il eſt beaucoup plus long & qu'il n'a point de nageoires ſur le dos. Il devient très-gras, comme la Baleine & les autres Cétacées.

Le *Souffleur* eſt dans les Antilles un grand poiſſon, qui ſouffle & ſeringue l'eau dans l'air par les naſeaux, de même que la Baleine, à laquelle il eſt ſemblable, & dont il ne differe qu'en grandeur. C'eſt cependant une eſpece de poiſſon toute différente. Les *Souffleurs* vont en bandes, comme les Marſouins, & ſemblent aimer les hommes, puiſqu'ils ſuivent les barques & les canots, comme s'ils prenoient plaiſir à entendre le bruit qu'on y fait. On n'a qu'à ſiffler, pour faire qu'ils tournent tout court & approchent des navires; mais il eſt dangereux de les vouloir prendre, à cauſe de leur force extraordinaire. Un Capitaine de vaiſſeau en ayant fait un jour harponner un, le *Souffleur* fit un effort ſi furieux ſur la corde qui tenoit le harpon, qu'il fit éclater la grande vergue du mât où cette corde étoit attachée. Ces poiſſons ſont en grand nombre par toutes les côtes de l'Amérique.

Le *Souffleur* eſt un poiſſon fort commun au Cap de Bonne-Eſpérance. On lui a donné ce nom, dit KOLBE (*Tome III. p.* 142.), à cauſe de la faculté qu'il a de s'enfler lui-même & de ſe faire tout rond. Sa peau qui, au toucher, eſt fort liſſe, n'a que très-peu d'écailles, & ſon dos eſt d'un jaune obſcur. Il a le ventre de couleur blanche, la bouche petite, mais garnie de quatre groſſes dents. Ces poiſſons ne s'entredévorent point. Les Européens du Cap, qui connoiſſent le danger qu'il y a d'en manger, ont grand ſoin d'en avertir les Étrangers; cependant un Marinier ne voulant point s'en rapporter au témoignage général, fut aſſez hardi pour en manger: mais il paya cher cette épreuve; bientôt il tomba malade, & peu de jours après il mourut.

Le *Souffleur* au Sénégal a beaucoup de reſſemblance avec la Baleine; mais il eſt bien plus petit. S'il lance de l'eau comme la Baleine, c'eſt par un ſeul paſſage, qui eſt au-deſſus du muſeau; au-lieu que la Baleine en a deux, dit M. LE MAIRE, *Hiſt. Gén. des Voyag. L. VII. p.* 429.

* Ce poiſſon eſt nommé en Grec Φυσητὴρ, d'où le Latin *Phyſeter*, & *Phyſalus* par RONDELET: il eſt appellé en Italien *Capidoglio*; en Allemand, *Sprutwal*, ou *Wetterwal*; en Anglois, *Whirle-Pool*; en Saintonge, *Sedenette*; en Languedoc, *Mular*.

Le

Le plus monstrueux poisson qui se trouve à la côte d'Or est le *Grampus*, que les Hollandois ont nommé *Noord Kapers*, & les François *Souffleur*, parcequ'en s'élevant sur la surface de la mer, il souffle en effet une abondance d'eau par les narines. Les basses du Golfe de Guinée sont couvertes de ces Monstres, qui se font voir dans les temps calmes, comme autant de maisons flottantes. On n'en trouve pas moins dans les autres endroits, au Sud de la Ligne. La plûpart ont trente-cinq à quarante pieds de long. C'est une espece de Baleine. Quoiqu'ils soient moins gros, à proportion de leur longueur, leur vîtesse est surprenante pour une telle masse, dit BARBOT, *Hist. Gén. des Voyag. L. IX. p.* 238.

BOSMAN en vit un de quarante pieds aux environs de Rio Gabon, & fut fort effrayé de l'appercevoir si près du vaisseau, qu'on l'auroit aisément touché avec un long croc. Il en découvrit encore de plus grands dans d'autres lieux. Les vieux sont ordinairement accompagnés d'un ou de deux jeunes, qui lancent aussi de l'eau sur la surface des flots. Ces jets d'eau naturels s'élevent plus haut, dit l'Auteur, que ceux des maisons Royales de France, & causent autant d'agitation dans la mer, que le mouvement d'un navire à pleines voiles. Il est à remarquer que si ces *Souffleurs* ou *Grampus* s'approchent des côtes pendant la saison de la pêche, ils causent tant d'épouvante aux autres poissons, qu'il n'en paroît pas le jour suivant. L'Auteur s'imagine qu'ils les poursuivent pour en faire leur proie.

M. ANDERSON marque que le *Souffleur* que nous voyons dans nos mers est le *Marsouin*. Voyez au mot MARSOUIN.

Les Auteurs qui ont écrit sur le *Souffleur*, sont RONDELET, *de Pisc. p.* 485. GESNER, *de Aquat. p.* 851. ALDROVANDE, *Pisc. p.* 689. JONSTON, *Pisc. p.* 153. CHARLETON, *Exercit. p.* 47. WILLUGHBY, *Hist. Pisc. p.* 41.

SOUJO-QUINTO, nom qu'on donne dans le pays des Negres à une espece de *Pourceau*. Voyez ce mot.

SOULCIE, ou POU, petit oiseau, dit BELON (*de la Nat. des Ois. L. VII. c. 7. p.* 346.), dont le corsage n'est gueres plus gros qu'un Pou. C'est le plus petit de tous les oiseaux. Au Maine, de son temps, on lui donnoit le nom de *Pou*, ou de *Sourcicle*. Cet oiseau a les sourcils, qui sont noirs, élevés sur chaque côté des temples au-dessus des yeux; & au milieu il y a comme une crête, placée sur le haut de la tête. Les plumes en sont jaunes. C'est l'oiseau le plus gai qu'on connoisse. Pour un petit corps il a de bonnes jambes & de bons pieds. Son chant n'est gueres hautain : il ne gasouille point. ARISTOTE (*Hist. Anim. L. VIII. c.* 3.) en parle sous le nom de Τύραννος, en Latin *Tyrannus*. C'est un petit oiseau, qui vit de Vermines. Il fréquente les haies. Il se perche sur les plantes potageres, où il mange les Mouches qui s'y trouvent. Il n'a pas plus de chair qu'une Sauterelle. Il porte une crête de plumes dorées, dressées sur la tête. Le *Soulcie* étant encore jeune, dit BELON, a le dessus de la gorge, de l'estomac, du ventre, & le dessus de la queue jaunâtres. Sa queue & ses ailes sont cendrées. Le dessus du corps tire sur le brun. Comme il ne vit que de Vermines & de Mouches, la Nature lui a donné un petit bec menu, comme celui du Roitelet : il est un peu crochu par le bout, sur-tout dans les jeunes. Les vieux ont le bec rond, longuet, pointu, d'un noir très-foncé. Le dedans du bec & sa langue sont rouges. Ses jambes sont brunes, tirant sur le noir. Le dedans des pieds est jaunâtre. Les plumes du dos sont de couleur d'ocre. Le dessus du ventre, de la gorge & du bec est blanc. Les yeux sont noirs, ombrés de plumes cendrées. Il a une ligne jaune au-dessus

des plumes noires. Cet oiſeau étant mort, ſa crête ne paroît plus. Comme les Fauvettes & les Roitelets, il eſt difficile à élever en cage. Quand cet oiſeau eſt perché ſur une branche, on lui voit une tache noire de chaque côté au milieu des ailes, au-deſſus d'une ligne blanche, ſituée au travers de ſes ailes. Il eſt bien couvert de plumes par-tout. Quoiqu'elles paroiſſent de diverſes couleurs en dehors, elles ſont de couleur noire en dedans. Il a la queue fourchue, de la même couleur que la Méſange bleue. ARISTOTE diſtingue cet oiſeau du Roitelet. Le *Tyran*, dit-il, eſt un petit oiſeau, dont la groſſeur n'excede pas celle de la Sauterelle. Il a une crête compoſée de plumes rouſſes, & ſon chant eſt agréable.

SOURD, nom qu'on donne dans quelques Provinces de France à la Salamandre. On la nomme *Mouron* en Normandie. Voyez SALAMANDRE.

SOURDON, nom donné ſur les côtes de Poitou & d'Aunis, dit M. DE RÉAUMUR (*Mém. de l'Acad. Royale des Sciences*, 1710. *p.* 454.), à un Coquillage, dont la coquille eſt à deux battans, & beaucoup plus convexe que celle de la Palourde : elle eſt auſſi plus petite. Sa longueur eſt d'environ quatorze lignes, & ſa largeur de neuf ou dix lignes. La ſurface extérieure de cette coquille eſt ornée de canelures aſſez larges, à côtes arrondies, qui partent toutes du ſommet, la plus grande partie deſquelles va en droite ligne à la baſe, & les autres, en ſe recourbant un peu, ou devenant concaves, par rapport au deſſus de la coquille, dont elles ſont le plus proche, vont ſe terminer au-deſſus de la baſe ; mais la ſurface intérieure de cette coquille eſt preſque toute polie, c'eſt-à-dire qu'elle n'eſt canelée que dans une bande d'environ une ligne de large, ou un peu plus, qui regne tout autour du bord de la coquille.

Il n'y a point d'animal plus propre que le *Sourdon*. Sa coquille eſt blanche, ſur-tout intérieurement : extérieurement elle eſt quelquefois d'un blanc ſale, mais peu enfoncé : auſſi les tuyaux dont le *Sourdon* ſe ſert pour attirer & jetter l'eau ſont-ils très-courts. Le plus long & le plus gros, qui eſt le plus éloigné du ſommet de la coquille, ne s'étend gueres à plus d'une ligne de ſon bord. Quoique ces animaux s'enfoncent peu avant dans le ſable, ils en ſont pourtant couverts entierement, lorſque la mer s'eſt retirée. Pendant ſon reflux, on connoît les endroits où ils ſont, par les trous qui paroiſſent au-deſſus d'eux, mais mieux encore par une infinité de petits jets d'eau, qu'on voit paroître ſur tout ce terrein ; car malgré le peu de longueur de leurs tuyaux, les *Sourdons* pouſſent de l'eau plus loin que les Lavignons, les Palourdes & autres Coquillages, & ces jets vont quelquefois à plus de deux pieds de diſtance du *Sourdon*, qui en pouſſe ſouvent de nouveaux. Ce Coquillage a un mouvement progreſſif. M. D'ARGENVILLE le met dans la famille des *Pétoncles*. Voyez ce mot.

SOURIS*, petit Quadrupede digité, du genre du Rat. Le caractere de ce genre d'animaux, eſt d'avoir deux dents inciſives à chaque mâchoire ; point de dents canines ; les doigts onguiculés ; point de piquans ſur le corps, & la queue nue, ou couverte

* Cet animal eſt nommé en Hébreu *Acbar*, ſelon GESNER & ALDROVANDE ; en Chaldéen, *Acbera*, ſelon les mêmes Auteurs ; en Grec Μῦς ἀρουραῖος ; en Arabe, *Phir*, ou *Phar*, diſent GESNER & ALDROVANDE ; chez les Sarraſins, *Farra* ; en Eſpagnol, *Rat* ; en Italien, *Topo*, ou *Sorice*, & *Sorgio di Caſa* ; en Allemand, *Muſz* ; en Polonois, *Myſſ* ; en Suédois, *Mus* ; en Anglois, *Mows*, & *Mouſe*, diſent RAY, GESNER & ALDROVANDE. La *Souris*, ſelon le rapport de MARC GRAVE (*Hiſt. Braſil. p.* 229.), porte le nom de *Garucvoca* dans le Bréſil.

de poils clair-semés. La *Souris* est nommée par M. BRISSON, *p.* 169. *Mus caudâ longissimâ, obscurè cinereus, ventre subalbescente*; par M. LINNÆUS (*Syst. Nat. Edit. 6. gen.* 21. *sp.* 8. & *Fauna Suec. n.* 31.) *Mus caudâ nudusculâ, corpore cinereo-fusco, abdomine subalbescente*; par M. KLEIN (*Disp. Quad. p.* 57.), *Mus minor, Musculus vulgaris domesticus, caudâ tereti, longâ*; par RAY (*Synop. Quad. p.* 218.), GESNER, *p.* 808. ALDROVANDE (*Quad. Digit. Vivip. p.* 415.), JONSTON (*Quad. p.* 115.), & par CHARLETON (*Exercit. p.* 25.), *Mus, Sorex domesticus vulgaris, seu minor*.

J'ai fait mention au mot RAT de toutes les différentes especes d'animaux de ce genre, à la réserve de la *Souris vulgaire*, & de la *Souris de l'Amérique*, dont je vais ici parler.

La *Souris vulgaire* a, depuis le bout du museau jusqu'à la queue, deux pouces neuf lignes de longueur; celle de sa tête est de onze lignes; celle de ses oreilles de cinq lignes; celle de sa queue de trois pouces & quatre lignes. Elle a les oreilles larges, arrondies & transparentes; les yeux grands & à fleur de tête; quatre doigts aux pieds de devant, & cinq à ceux de derriere. La couleur de ses poils est d'un gris obscur dans la partie supérieure de son corps, & un peu blanchâtre dans la partie inférieure. Quelques sortes de *Souris* sont tout-à-fait blanches.

Il y a une antipathie naturelle entre ces animaux & les Chats, la Belette & l'Épervier. La *Souris* a l'ouie fort subtile; elle vit de froment, de légumes & de chair, & ronge tout ce qu'elle trouve quand elle manque d'eau. ARISTOTE dit que la procréation des *Souris* est admirable entre tous autres animaux, tant pour leur grand nombre, que pour la promptitude de leur production; ce qu'il fait voir en parlant d'une *Souris* pleine, qui ayant été enfermée dans un vaisseau plein de Millet, d'où elle ne put sortir, y fit en très-peu de temps cent vingt petites *Souris*, qui furent toutes trouvées, quand on eut débouché le vaisseau.

Les *Rattes rousses*, qui sont les *Souris des champs*, peuplent en abondance, & font un si grand dégât de bleds en divers lieux, qu'elles mangent quelquefois en une nuit tout le bled d'un champ qu'on est prêt à moissonner. C'est le *Mulot*. Voyez ce mot.

Elles meurent toutes en très-peu de jours, sans qu'on puisse rendre raison de la maniere dont elles meurent. MATHIOLE dit, mais il ne faut pas l'en croire, qu'une *Souris* conçoit sans mâle, en léchant du sel; à quoi il ajoute que cet animal est si fertile, qu'en un certain endroit de la Perse, on fendit une *Souris* pleine, qui avoit dans son ventre des *Souriceaux* pleins avant qu'ils fussent nés.

La *Souris de l'Amérique*, nommée par M. BRISSON, *Mus caudâ longissimâ dilutè spadiceus*, est le *Mus Americanus pilis dilutè spadiceis vestitus*, de SEBA, qui en donne la figure, *Thes. I. p.* 177. Elle est représentée, *Tab.* 3. *fig.* 6. La longueur du corps de cet animal, dit M. BRISSON, depuis le bout du museau jusqu'au commencement de la queue, est d'environ trois pouces; celle de sa tête, depuis les narines jusqu'à l'occiput, d'un pouce, & celle de sa queue est de trois pouces huit lignes. Elle a le museau un peu pointu; les oreilles grandes & larges, & le corps couvert de poils d'un bai rouge-clair.

Il est fait mention dans l'*Histoire Générale des Voyages* d'une *Souris à sonnette* plus grosse que nos Écureuils. Sa tête a la forme de celle d'un Ours: elle a le poil du dos de couleur de foie, & elle est noirâtre des deux côtés. Sa queue fait un bruit dont elle tire son nom. Cet animal se nourrit de Noix & de Glands. Sa retraite ordi-

naire est sur les arbres. On vante beaucoup sa légereté.

Entre les *Souris de la côte d'Or*, on en distingue une espece qui rend une odeur de musc extrêmement agréable. BOSMAN croit que ce parfum provient de sa peau.

M. ANDERSON, dans son *Histoire Naturelle d'Islande*, *p.* 224. rapporte que les *Souris* sont rares dans cette Isle. Le froid pénétrant & le défaut de nourriture leur ôtent les moyens de subsister dans la croûte mince de la terre, qui couvre les rochers, & qui outre cela est remplie de soufre. Le Cimetiere de l'ancien Couvent de Widoë a cette propriété singuliere, que lorsqu'on y met des *Souris*, elles meurent sur le champ. La personne, dont M. ANDERSON a tenu ce fait, l'a essayé plusieurs fois elle-même, & l'a toujours trouvé conforme à la vérité. M. ANDERSON croit que sans avoir recours aux raisons de superstition, on peut trouver la cause de cet effet extraordinaire dans les exhalaisons sulphureuses, qui sont ici plus fortes & plus abondantes que dans d'autres endroits. Ce raisonnement, comme il le dit lui-même, se trouve confirmé par le fameux phénomene de la Grotte des Chiens de Puzzole, où les exhalaisons sulphureuses, qui s'élevent à la hauteur d'un pied, font ce même effet sur un Chien, ou autre animal, qu'on presse contre terre. Voyez RAY, dans ses *Observations faites dans son Voyage d'Italie*, &c. *p.* 275. Ce même phénomene a été observé par le Docteur PECHELIN, dans une cave proche de la source fumante de Schwalbag. Voyez ses *Observ. Physic. Medic. p.* 44. M. le Comte DE MARSILLY a trouvé la même chose près d'Altsohl en Hongrie, & il a fait des expériences avec des exhalaisons artificielles qui ont produit le même effet. Voyez le *Danubius Pannonico-Mysicus*, *Tome I. p.* 94. de ce Naturaliste.

SOURIS, nom qu'on donne à une espece de Coquillage, du genre des Porcelaines, & de la classe des Univalves, dont la coquille tire sur le gris, avec des points noirs à chaque extrémité imitant les yeux de la Souris. Voyez PORCELAINE.

SOUTERRAINE, Chenille ainsi nommée par GOEDARD, qui vit d'Hyssope. On en trouve autour de cette Plante, dans le temps qu'elle fleurit. Aussi-tôt qu'on touche une feuille, cette Chenille se jette en bas, & entre dans la terre. GOEDARD l'a vu changer de forme le 7 Août, & trois jours après il sortit de sa peau trois petits Vers, qui devinrent, dit-il, en peu de temps de petits œufs. Ces œufs se métamorphoserent le 8 Septembre suivant en Mouches, lesquelles ne vécurent gueres plus de trois jours. Voyez CHENILLE DE FEUILLES D'HYSSOPE.

SPA

SPARE, ou SPARRE *: C'est un poisson de rivage à nageoires épineuses, *Piscis acanthopterygius*, & nommé par ARTEDI (*Ichth. Part. V. n.* 1.), *Sparus unicolor, flavescens, maculâ nigrâ annulari ad caudam.* Le *Spare* ressemble à la Dorade par les écailles, les ailerons, ou les nageoires. Son corps est plus long, moins épais & plus plat. Il ne passe gueres un empan. Son museau est pointu. Ses nageoires sont jaunâtres, principalement celles du ventre; celles des ouies le sont moins. Il a une tache noire sur la queue, ce qui le distingue de la Dorade. La toile du ventre est noire. Les

* Ce poisson de mer est nommé en Grec Ῥυᾶς par ARISTOTE, & Σπάρος par ATHÉNÉE, par ELIEN & par OPPIEN; en Latin *Sparus* par PLINE, par CUBA, par ALDROVANDE & par JONSTON, ainsi que par CHARLETON, WILLUGHBY & RAY. Il est appellé en Languedoc *Sparaillon*, dit RONDELET; en Espagnol, *Spargoil*; en Italien, on le nomme *Sparlo*, *Carlino* & *Carlinoto*.

boyaux sont gros & entortillés ; le foie est entre rouge & blanc ; le fiel est blanc comme de l'eau ; la rate est petite & rouge ; le cœur a la figure faite en maniere d'angle. Ce poisson entre dans les étangs marins avec la Dorade, où il fraie en été. Il vit en troupe ; ce qui fait croire à RONDELET que c'est l'*Aspergus* d'ÉLIEN. Cet Ancien dit qu'il prévoit les changemens de temps. En hiver, pour éviter le froid, il ne court pas çà & là. Les *Spares* restent ensemble pendant cette saison, & s'échauffent les uns les autres : au printemps, ils fréquentent souvent les rivages, & mangent ce qui se présente. ARISTOTE & OPPIEN ne parlent point de l'*Aspergus*. ÉLIEN a changé le nom de ce poisson, & de *Sparus*, ou *Spargus*, il a fait *Aspergus*. Selon ATHÉNÉE, le *Spare*, ou *Sparaillon*, a la chair tendre : elle est agréable à l'estomac, & elle fait uriner. Étant bouillie, elle aide à la digestion ; étant frite, elle est indigeste. Elle est plus molle que celle de la Dorade ; ce qui fait qu'elle n'est point si estimée. GESNER (*de Aquat. p.* 1057.) dit même qu'elle est molle, humide & désagréable.

Voyez sur ce poisson ARISTOTE, *L. IV. c.* 8. & *L. V. c.* 11. ELIEN, *L. IX. c.* 46. ATHÉNÉE, *L. VII. c.* 320. OPPIEN, *L. I. f.* 108. PLINE, *L. XXXII. c.* 11. CUBA, *L. III. c.* 79. ALDROVANDE, *L. II. c.* 18. *p.* 182. JONSTON, *L. I. c.* 1. CHARLETON, *p.* 141. WILLUGHBY, *p.* 308. RAY, *p.* 129. RONDELET, *L. V. c.* 3. *p.* 111. *Edit. Franç.* & les autres.

SPATAGUS, espece d'Oursin de mer, figuré à la Planche XXV. de la premiere Partie de la *Conchyliologie* de M. D'ARGENVILLE, qui n'a point de dents, ni d'osselets : c'est un simple intestin rempli d'eau. Voyez au mot OURSIN DE MER.

SPATULE, ou ESPATULE, oiseau aquatique. Le P. LABAT (*Nouv. Relat. de l'Afrique Occident. Tome V. p.* 255.) dit qu'on trouve en Afrique un grand nombre d'oiseaux aquatiques, en bien des endroits de la Concession, qui sont des especes d'Oies, ou de Canards, qu'on appelle des *Spatules*, parceque le bec de ces oiseaux a sept ou huit pouces de long, un pouce & demi de largeur au bout, dix lignes ou environ auprès des mâchoires, & qu'il est réellement fait comme une spatule. On dit que leur chair est meilleure que celle des Flamands.

On voit de ces oiseaux à la Louisiane, à ce que nous apprend M. LE PAGE DU PRATZ. L'oiseau auquel on donne le nom de *Spatule* dans ce pays, a, dit-il, les cuisses & les jambes de la hauteur de celles d'un Dindon. Son plumage est de couleur de rose, plus ou moins pâle ; mais le rouge est plus vif aux ailes & à la queue. Il vit de poisson. M. BARRERE nomme cet oiseau en Latin *Ardea rosea*, *Spatula dicta*. C'est l'*Ardeola candida* ou *Platea*, de GESNER, & le *Pelicanus sive Platea*, de JONSTON.

Il y en a dans l'Isle de Cayenne. C'est une espece de Héron, à ce que dit M. BARRERE, & non une espece d'Oie, ou de Canard, ainsi que le marque le P. LABAT. On lui a donné le nom de *Spatule*, parcequ'il a le bec semblable en quelque sorte à cette espece d'instrument, dont les Apothicaires se servent pour remuer les drogues. Ses plumes changent de couleur en vieillissant ; elles deviennent jaunes & rouges. On remarque aussi ce changement de couleur dans le plumage de plusieurs autres oiseaux de l'Amérique, à mesure qu'ils vieillissent.

Il y a encore à Cayenne une autre sorte d'*Ardea Phœnicea*, *Spatula dicta*, nommée en François *Spatule rouge*. C'est une variété de la précédente, dit l'Auteur, *Hist. Nat. de la France Équin. p.* 125. Cet oiseau est le même que la Palette de BELON. Voyez PALETTE.

SPE

SPET, poisson de mer, qu'AR-

TEDI (*Ichth. Part. V. Append. p.* 112. *n.* 1.) dit être du genre du Maquereau. Il le nomme *Sphyræna*, du Grec Σφύραινα. ARISTOTE (*L. IX. c.* 2.), ÉLIEN (*L. I. c.* 33. *p.* 40.), ATHÉNÉE (*L. VII. p.* 313.), & OPPIEN (*L. I. p.* 7. & *L. II. p.* 58.) en parlent ſous ce même nom : CHARLETON (*Onom. p.* 136.), GESNER (*de Aquat. p.* 1059.), WILLUGHBY, *p.* 273. SALVIEN, *fol.* 70. ALDROVANDE (*L. I. c.* 21. *p.* 102.), JONSTON (*L. I. c.* 1.), & RAY, *p.* 24. en font mention ſous le même nom : VARRON (*L. IV.*), PLINE (*L. XXXII. c.* 11.), WOTTON (*L. VIII. c.* 166. *fol.* 149.), & encore SALVIEN, *fol.* 69. le nomment *Sudis* : GAZA, ſur ARISTOTE, l'appelle *Malleolus* : à Livourne & dans toute l'Italie, on lui donne le nom de *Luzzo marino*.

RONDELET (*L. VIII. c.* 1. *p.* 185. *Edit. Franç.*) parle de deux eſpeces de *Spet*, nommées, dit cet Ichthyologue, Σφύραινα & Κέϛρα en Grec, en Latin *Sudis*, & en Eſpagnol *Spetto*, parceque ces poiſſons ſont longs, & ont le muſeau pointu. Ils ſont l'un & l'autre, ajoute-t-il, ſemblables au Brochet, pour la figure, de ſorte qu'à Rome & à Montpellier, ceux qui ignorent leur propre nom les appellent *Brochets de mer*.

Le *Spet* de la premiere eſpece a le corps long & menu ; le bec ou muſeau pointu, avancé : la mâchoire de deſſous eſt plus grande que celle de deſſus ; elle finit en pointe, & reçoit celle de deſſus. Ces mâchoires ſont ſi bien jointes enſemble, qu'on diroit qu'il n'y a aucune fente de bouche, quoiqu'elle ſoit grande ; car c'eſt un poiſſon goulu : le dedans de cette bouche eſt de couleur jaune. Il a des dents fort aigues, courbes en dedans, comme celles de la Murene. Ce poiſſon a quatre dents à la mâchoire de deſſus ; au milieu de la mâchoire de deſſous, il en a une plus grande que toutes les autres, qui entre dans un trou de celle de deſſus. Il a les yeux grands, devant leſquels il y a deux trous. De la tête juſqu'à la queue, il a un trait ſitué au milieu du corps qui eſt fait d'écailles. Le reſte du corps eſt ſans écailles. Le ventre eſt blanc, le dos eſt tendre, & les ouies ſont aſſez ouvertes. Tout proche de ces endroits ſont deux nageoires : au-deſſous il y en a deux petites, & deux autres au dos. La premiere a cinq aiguillons ; la derniere n'en a point, ni celle qui eſt après l'anus. Il a l'eſtomac long, avec pluſieurs additions, & les boyaux. Son foie eſt blanchâtre. Sa chair eſt blanche, agréable au goût, dure & ſeche, & aucunement friable.

La ſeconde eſpece de *Spet*, à ce que croit RONDELET, eſt le même que celui qu'on nomme *Hautin*. Il eſt, ſelon le même Auteur, en tout ſemblable au *Spet*. Il eſt long de corps ; ſon bec eſt long & pointu. Il n'a point d'écailles. Ses yeux ſont grands ; ſa bouche eſt petite, & ſans dents. Il eſt blanc. Sa chair & ſes os ſont tranſparens. La queue eſt en pointe, & finit par une nageoire qui s'élargit ; elle eſt de la figure d'un cœur. Il a deux nageoires près des ouies ; deux autres au bas du ventre, comme les poiſſons de riviere ; une proche de l'anus, & une autre au milieu du dos ſans aiguillons. Ce *Spet* a par le milieu du corps un trait droit, qui va des ouies juſqu'à la queue. Cette ſeconde eſpece eſt plus petite que la premiere ; car elle ne paſſe point un empan : elle eſt plus blanche. Son bec eſt plus court. Ce poiſſon a au ventre une longue veſſie pleine d'air. L'eſtomac & la toile du ventre ſont noirs. Sa chair eſt plus molle que celle du poiſſon précédent.

SPH

*SPHYNGE, SPHYNX, ou SPHYX, Monſtre fabuleux, auquel les Poëtes ont donné la tête & les mains d'une femme, la voix ſembla-

ble à celle d'un homme, les ailes d'un oiseau, les griffes d'un Lion, la queue d'un Dragon, & le reste du corps fait comme celui d'un Chien. DIODORE de Sicile dit qu'il y a de vrais *Sphynges*, qui sont des especes de Singes, ayant de longs crins, de grosses mammelles, & le reste du corps assez semblable à la peinture qu'on en vient de faire.

SPHYNX : M. DE RÉAUMUR (*Mém. de l'Académie Royale des Sciences, Tome II.*) appelle ainsi une Chenille, parceque quand elle ne mange point, plus d'un tiers de son corps, du côté de la tête, se redresse perpendiculairement sur la feuille, sur laquelle il étoit auparavant couché, & se tient fort long-temps dans cette situation, avec un certain air de fierté que lui donne cette tête haute. Des especes de bandelettes, qu'on lui voit autour du corps, peuvent encore contribuer au nom de *Sphynx*.

Cette Chenille a une corne sur le derriere. On n'en connoît point l'usage, mais seulement l'embarras; car elle est creuse, & renferme, comme feroit un étui, la nouvelle corne qui doit lui succéder, à chaque fois que l'insecte change de peau. C'est de quoi M. DE RÉAUMUR s'est bien assuré, en coupant la corne dans le temps que la Chenille muoit, & trouvant ensuite la nouvelle corne coupée aussi, emboitée naturellement dans l'ancienne : elle n'est qu'un obstacle au dépouillement de l'animal. L'Auteur a été témoin des grands efforts qu'il est obligé de faire quand il en est venu là.

Cette Chenille se métamorphose en un Papillon nocturne à antennes prismatiques, dit M. LINNÆUS, *Fauna Suec. p.* 248. *n.* 809. Ce Naturaliste le nomme *Phalæna prismicornis, spirilinguis, fusca, alis inferioribus, abdomineque fasciis transversis rubris.*

La Chenille est nommée par MOUFFET, *Eruca glabra, viridium nobilissima*, & par JACOBÆUS, *Eruca glabra & cornuta prima.* RAY appelle le Papillon, *Phalæna maxima, caudata, alis angustis, longis, acutis, abdomine roseo, sex, septemve areolis transversis nigris.*

On peut sur cette Chenille, & sur le Papillon qui en provient, consulter MOUFFET, *Edit. Lat. p.* 91. *f.* 2. & *p.* 182. *f.* 1. JONSTON, *Inf. t.* 19. *n.* 1. & 2. JACOBÆUS, *Mus. Dan.* 1. *sect.* 5. *n.* 24. *t.* 1. *f.* 24. SWAMMERDAM, *Bibl. t.* 29. *f.* 1. 2. & 3. Madame MERIAN, *Hist. des Insectes de l'Europe*, ALBIN, *Inf. Ang. n.* 7. GOEDARD, *p.* 1. LISTER sur GOEDARD, *p.* 71. *t.* 25. & RAY, *Inf. p.* 144. *n.* 1.

SPHYRENE, du Latin *Sphyræna*, poisson nommé *Spet* par RONDELET. Voyez SPET.

SPI

SPIGOLA, nom qu'on donne à Rome au Loup marin, poisson de mer. Voyez LOUP MARIN.

SPIPOLETTE, en Latin *Spipoletta*, nom qu'on donne à Florence à un petit oiseau, que les Vénitiens nomment *Tordino.* RAY qui le met dans le rang des Alouettes, dit qu'il est plus petit que l'Alouette, égal à la Fauvette. Son bec est menu, droit, pointu & très-noir, ainsi que les pieds. Il a le doigt de derriere très-long, comme l'Alouette. La couleur du dos est cendrée, mêlée de verd. Quelques-uns de ces oiseaux ont le gosier, la poitrine & le ventre blancs : d'autres les ont d'un beau jaune. La poitrine dans tous est d'une couleur plus obscure que le gosier & le ventre. Le doigt de derriere est plus long que dans toutes les autres especes d'Alouettes. Voyez ALOUETTE.

SPO

SPONDYLE, du Grec Σπόνδυλος, Coquillage bivalve, dont parlent GALIEN, PLINE, & les autres. Il est nommé Τράχηλος par ATHÉNÉE. Les Latins, comme PLINE, MACROBE & COLUMELLE, ont retenu le mot Grec. GALIEN (*de Alim. L. III.*)

l'a traduit par *Vertebra*. Les Grecs modernes, disent RONDELET (*L. I. c.* 34. *p.* 30. *Edit. Franç.*) & GESNER (*de Aquat. p.* 761. & 106.) l'ont nommé *Gaideropa*, à cause de sa ressemblance avec la corne du pied d'un Âne; car à ce que marque RONDELET, ils nomment un Âne *Gaideron*, dont il fait le mot *Gaiderope*. Ce *Spondyle* est une espece d'Huître. Il ne differe de l'Huître ordinaire que dans sa charniere, consistant en deux boutons arrondis, qui renferment le ligament, disposés de façon que les boutons de la valve supérieure sont reçus dans les cicatrices de l'inférieure, & que pareillement les boutons de cette derniere se logent dans les trous de la supérieure. Le ligament, qui est de nature coriace, se trouve entre les boutons, & à la charniere qui est de deux valves. Ainsi parle M. D'ARGENVILLE (*Part. II. p.* 49.) du *Spondyle*.

SPONDYLE, ou SPHONDYLE, en Latin *Spondylus* ou *Verticillus*, espece d'insecte, qui est ainsi nommé, parcequ'il s'entortille autour des racines des Plantes, & qu'il a la figure d'une espece de crochet. PLINE en fait un Serpent. ARISTOTE dit qu'il y en a un domestique, c'est-à-dire qu'on ne trouve que dans les jardins, & THÉOPHRASTE fait mention d'un autre, qui est sauvage. Cet insecte n'épargne aucune racine, quelqu'âcre & amere qu'elle soit. AGRICOLA dit qu'il est de la longueur & de la grosseur du petit doigt; qu'il a la tête rouge, le reste du corps blanc, si ce n'est que, quand il a pris sa nourriture, il s'enfle & devient noir. On lui donne six pieds. Il ronge les racines du Concombre, de la Carline noire, de la Centaurée, de la Queue de Pourceau, de l'Aristoloche, de la Vigne sauvage, &c. MOUFFET (*Theat. Insect. L. II. c.* 6.) fait la description de plusieurs, tous différens les uns des autres. Le premier dont il parle est en forme de croix: sa couleur est cendrée, tirant sur le blanc. Il a la tête noire. Quand il est hors de terre, il languit & ne peut supporter l'air. Si on le blesse, il jette une liqueur aussi noire que de l'encre, & avec laquelle on pourroit même écrire. Le second est rouge. Il vit en terre, à deux pieds de profondeur. Il a la tête noire, le bout fait en forme de crochet; le col de la couleur d'une boue rougeâtre; le dos marqué de vermillon; six pieds, dont ceux de devant sont fort menus; le ventre & tout le reste du corps entierement jaunes, mais huit points rouges proche du ventre. Il est de la longueur du doigt du milieu. Dans l'été, cette espece de *Spondyle* se change en Mouche. Le troisieme est luisant, a le corps épais, & le dos, jusqu'à la queue, tirant sur le bleu. La tête & les pieds sont jaunes. Quand il est jeune, il est tout blanc. S'il est tranquille sur la terre, sa couleur ne change point, & s'il se remue, elle devient livide. On dit que c'est de ce Ver qu'est produit un genre de Mouches assez grandes. RUYSCH (*de Ins. p.* 94. *art.* 7.) parle d'une autre espece, qu'on trouve aux pieds des racines des haies: c'est à cause de cela qu'il l'appelle *Cæparia*. CAMERARIUS dit que les *Spondyles* sont des Vers qu'on trouve en terre au commencement du printemps. Les Allemands appellent *Engerlin* des Vers qui vivent dans la terre, qui, quand on les en fait sortir & qu'on les expose au soleil, deviennent languissans. Ils ne vivent que dans terre, où ils rongent toutes les racines des plantes. RUYSCH ne doute pas que ce ne soit des *Spondyles*. Le *Spondyle* ou *Sphondyle* est une espece de Chenille, nommée par MOUFFET, *Spondyla rubra*. Cette Chenille est très-pernicieuse & se métamorphose en un Papillon nocturne de la grande espece.

SPONTON, poisson qui se trouve à la Gambra. Les gens de mer ont donné le nom de *Sponton* à d'autres animaux

animaux marins, dont la tête est armée d'un os fort long, uni & pointu. Il ressemble à la corne fabuleuse de la Licorne terrestre. LE MAIRE est persuadé que c'est le Narhwal, & il a raison, puisque ce Voyageur ajoute qu'il est capable de percer un vaisseau & d'y faire une voie d'eau, & qu'il y brise aussi quelquefois son os, lequel y reste & sert à boucher le trou qu'il a fait. Voyez NARHWAL.

SPR

SPRINGWAL, SPHRINWAL, ou SPRINGHWAL, poisson cétacée, qui est une espece de Baleine. On a appris de l'Isle de Samsoë que le 23 Janvier 1758. les Pêcheurs du Village de Nord-Bye, prirent une Baleine, de l'espece appellée dans le pays *Springwal*, ou *Nord-Caper*, à cause qu'elle se tient ordinairement près du Cap du Nord. On trouve aussi de ces Baleines dans les mers d'Islande & de Groenlande, sur-tout dans les endroits où il y a beaucoup de Harengs; car elles sont si friandes de ces petits poissons qu'elles les poursuivent jusques dans les Golfes. Celle dont il s'agit ici avoit cinquante-huit pieds de longueur & quatorze d'épaisseur. Sa tête faisoit presque le tiers de son corps. Son lard est plus ferme que celui des autres Baleines; mais ses fanons ne sont ni de la même longueur, ni de la même bonté. Voyez aux mots BALEINE & NORD-CAPER, où il est parlé plus amplement de cette sorte de Cétacée.

SPROTT, ou SPRATT, nom qu'on donne en Angleterre, dit M. ANDERSON (*Hist. Nat. d'Isl. p.* 104 *à la note*), à de petits Harengs ou à des Sardines, qui, selon RAY (*Synop. Meth. Pisc. p.* 104.), étant fumées, sont très-agréables à manger. De cette espece sont encore les petits poissons connus sous le nom de *Stroemlinge* dans le Golfe de Bothnie. RAY (*Synop. Meth. Pisc. p.* 105. *n.* 5.) dit que ce n'est autre chose que les petits des Harengs. En conférant les uns avec les autres, il n'a trouvé aucune différence dans la figure, les parties intérieures & extérieures du corps, ni dans le goût & la saveur de la chair; & à la grandeur près, c'est le même poisson, dit-il. WILLUGHBY (*Ichth. p.* 221.) en parle. Voyez HARENG.

SQU

SQUAGLIO, nom qu'on donne à Rome au Meûnier, poisson de riviere. Voyez MEÛNIER.

SQUAJOTTA, espece de Héron, dit RAY (*Synop. Meth. Av. p.* 99. *n.* 9.), dont parle ALDROVANDE. Cet oiseau a le bec roux, le bout noir, & la queue courte: ses pieds sont verds. Il a sur la tête trente plumes, dont celles du milieu sont blanches, & celles des deux côtés noires. Il a de fort belles plumes sur le dos, lesquelles sont rouges: les racines en sont blanches. Voyez HÉRON.

SQUARANCHONE, nom qu'on donne en Italie au *Pagurus*, seconde espece de Cancre. Voyez au mot CANCRE.

SQUATINE, du Latin *Squatina;* en Grec Ῥίνη, selon ARISTOTE; *Monk* ou *Angel-Fish* en Anglois; en François *Poisson Ange*, ou *Poisson Moine*. C'est un poisson qui tient le milieu entre les Chiens de mer & les Raies. Nous le nommons en François *Ange*. Voyez ce mot.

SQUILLE, espece de Cancre de mer, que M. LINNÆUS (*Fauna Suec. p.* 359. *n.* 1252.) nomme *Cancer Macrourus, rostro suprà serrato, subtùs tridentato, manuum digitis æqualibus*. Cette espece de *Squille* se trouve dans la mer Baltique. On la nomme en Suédois *Raeka*. MATHIOLE, sur DIOSCORIDE, *p.* 229. le *Musæum Wormense*, *p.* 248. & les *Actes d'Upsal*, 1736. *p.* 39. *n.* 5. en parlent.

Il y a, selon RONDELET, plusieurs

especes de *Squilles*, savoir les *Squilles de mer*, & les *Squilles de riviere*. Les *Squilles de mer* sont la *Squille large*, nommée *Orchetta*, voyez ce mot; la *Cigale de mer*, voyez CIGALE DE MER; la *Caramote*, voyez CARAMOTE; le *Caramot*, voyez CARAMOT; la *petite Squille*, nommée *Civade*, voyez CIVADE; la *Squille*, nommée en Grec Μάντις, & la *Squille de riviere*, qui est un insecte aquatique. Je ne vais parler que des deux dernieres especes.

La *Squille*, nommée Μάντις en Grec, n'a point, dit RONDELET (*L. XVIII. c. 20. p. 396. Edit. Franç.*), les bras fendus au bout, ou fourchus, en quoi elle est différente de la Langouste & de l'Écrevisse de mer. Elle a un aiguillon à la queue, comme les autres *Squilles*. Son corps est long, & differe en cela des Cancres. ARISTOTE, ATHÉNÉE, OPPIEN & PLINE n'en font point mention. RONDELET la nomme *Devineresse* : c'est ce que veut dire son nom Grec, donné à une petite bête terrestre, du genre des Sauterelles, qu'on nomme en Languedoc *Preguadious*, c'est-à-dire *priant Dieu*, parcequ'il a toujours les mains jointes, comme ceux qui prient Dieu. La *Squille* dont je parle ici est comme cette espece de Sauterelle, longue, menue, large vers la queue. Elle est couverte d'une croûte mince, blanche & transparente. Ses deux premiers bras sont longs, découpés en dedans comme une scie. Les premieres dents sont petites : celles du bout sont si grandes, qu'on les doit plutôt appeller aiguillons, que de les comparer aux dents d'une scie. Cette *Squille* a deux cornes fort longues; près du bout sortent deux petites branches : il y en a deux autres plus petites devant les yeux. Ses yeux sont larges & clairs. Tout proche sont deux ailes longues, & velues à l'entour. Cette *Squille* a de chaque côté six pieds. Les trois premiers après les bras ont au bout une grosseur comme une Lentille, ronde & un peu plate : de cette grosseur sort un aiguillon crochu. Les trois autres pieds sont petits & menus. Le reste du corps après la tête est couvert de dix tablettes inégales, dont les premieres sont plus petites & plus étroites : les autres sont plus grandes & plus larges. Chaque tablette est garnie d'aiguillons, tous de la même façon. Le bout de la queue est un os large, lequel est entouré d'aiguillons : dessus cet os il y a comme deux yeux peints. De la troisieme tablette sortent de chaque côté trois ailerons. Par toutes les autres parties cette *Squille* est semblable aux animaux du même genre. Son corps est transparent. Sa chair est molle, douce, délicate & de bonne nourriture. Quelques-uns, dit RONDELET, lui ont donné le nom de *Cigale de mer*; mais elle est différente d'une autre, que le même Auteur nomme *Cigale de mer*, parceque celle-ci ressemble davantage à l'oiseau qui porte ce nom. Voyez CIGALE DE MER.

La *Squille de riviere* est un petit insecte, dit RONDELET (*Part. II. p. 156. Edit. Franç.*), qui a plusieurs découpures sur le corps. Les Anciens n'en ont point parlé. RONDELET la nomme *Squille de riviere*, parcequ'elle ressemble à la *Squille de mer* ou *Chevrette*. Elle a trois pieds de chaque côté. Deux petits filets longs & menus forment sa queue. Elle est de la longueur du doigt. Sa tête est longue & plate comme une Lentille : elle a quatre cornes. Cette *Squille* se retire, dit MOUFFET, dans les roseaux, au pied des racines du Glayeul. Elle s'accouple aussi promptement que la *Squille de mer*. Le mâle se prend par le bec avec la femelle, à la maniere des Cancres.

Il ne paroît pas qu'on fasse usage de la *Squille* en Médecine. RUYSCH (*de Inf.*) dit que rien n'est meilleur que la *Squille*, pour servir d'amorce

aux poissons dans les mois d'Avril & de Mai.

STA

STALKER, ou CIGOGNE D'AFRIQUE, grand oiseau. Voyez CIGOGNE.

STE

STELLION*, sorte de Lézard, que quelques-uns, selon RUYSCH (*de Serpent.*), prennent pour de gros Lézards verds, que les Italiens nomment *Ramarri*, d'autres *Racani*, d'autres *Liguri* ou *Lacerti ;* ce que ne croit pas MATHIOLE, parceque ces Lézards vivent de Cigales, d'Escargots, de Sauterelles & de Papillons, aulieu que le *Stellion*, au rapport de PLINE, vit seulement de rosée & d'Araignées. ARISTOTE dit qu'en certains endroits d'Italie, il y a des *Stellions*, dont les morsures font mourir les hommes. Mais il prend pour *Stellions* cettte espece de Lézards, qui se trouvent dans les maisons de la Toscane, sur-tout en certains trous, près de terre, & auxquels les Italiens ont donné le nom de *Tarentole*. Ils chassent ordinairement aux Araignées. Ils ont sur le dos des taches étincelantes en façon d'étoiles, d'où leur est venu le nom de *Stellion*. Celui dont PLINE a parlé, ressemble au Caméléon. Il est l'ennemi déclaré de l'homme. Il niche l'hiver dans les maisons, aux coins des fenêtres & des portes. Ceux qui chassent aux *Stellions*, ayant remarqué le trou où ils se retirent, lorsque le printemps commence à venir, mettent au devant certaines trapes de roseaux, pour les attraper & pour jouir de leur peau, qui a une vertu singuliere pour le mal caduc ; car les *Stellions* changent de peau, aussi-bien que les Serpens. La morsure de cet animal, dit LÉMERY (*Traité des Drogues*), épaissit les humeurs & engourdit les sens. La Thériaque de Venise & les sels volatils sont bons pour en opérer la guérison. La chair du *Stellion*, à ce qu'on assure, excite la sueur & résiste au poison.

STERCORAIRE, Mouche, aussi nommée *Mouche des Latrines*. GOEDARD l'a prise pour une Abeille. L'œil, dit SWAMMERDAM, est presque fait de la même maniere que dans l'Abeille ouvriere. On distingue au premier coup d'œil la tête, le corselet & le ventre. Ses deux yeux sont faits en maniere de joli réseau. Leur couleur tire sur le pourpre. Ils sont séparés l'un de l'autre par deux bandes argentées, à l'endroit où ils s'approchent de plus près. Les deux antennes sont placées sur la partie antérieure de la tête, entre les deux bandes qui séparent les yeux. On voit sur le corselet deux ailes membraneuses, qui tiennent aux épaules. Ses six jambes sont articulées avec le dessous du corselet : elles sont velues, & se divisent chacune en quatre articulations ; celle qui forme le pied est composée elle-même de plusieurs jointures : on voit très-distinctement à l'extrémité de chaque pied deux crochets, entre lesquels il sort quelques poils. Les anneaux du ventre sont hérissés de poils rudes : tout le corps généralement est velu & d'une couleur grisâtre, tirant sur le noir, sans être mêlée d'aucune autre nuance, comme on en voit sur d'autres especes de Mouches, dont les couleurs sont belles & agréablement nuancées. Celle-ci est une des plus médiocres en beauté. Elle est nommée par M. LINNÆUS (*Fauna Suec. n.* 1068.), *Musca hirsuta, grisea, alis puncto obscuro*. Le même SWAMMERDAM a pris cette *Mouche des Latrines* pour exemple du

* Cet animal est nommé en Hébreu, selon BOCHARD, *Scmamith ;* en Chaldéen, *Scmamitha ;* en Syriaque, *Omakta*. Ce *Lézard* est appellé en Espagnol *Tarentola ;* en Allemand, on lui donne les noms de *Gestaeckktes*, ou d'*Heidaechstin*. On le nomme en Anglois *Enet*.

quatrieme ordre de ses insectes. Voyez le *Tome V.* des *Collections Académiques*, *p.* 431.

STERNA, oiseau ainsi nommé par TURNERUS, & qui est appellé *Hirondelle de mer* par RAY. Ce Naturaliste met cet oiseau dans le rang des Lares de la petite espece.

M. LINNÆUS (*Fauna Suec. p.* 46. & 47. *n.* 127. 128. & 129.) compose un genre particulier d'oiseaux aquatiques, sous le nom de *Sterna*, dont il donne trois différentes especes.

La premiere est l'*Hirondelle de mer* des Naturalistes, qu'il nomme *Sterna rectricibus extimis, maximis dimidiato, albis nigrisque.* Les Suédois nomment cet oiseau *Taerna.* Voyez HIRONDELLE DE MER.

La seconde espece est nommée par le savant Naturaliste Suédois, *Sterna suprà cana, capite rostroque nigro, pedibus rubris.* Cet oiseau est presque de la grandeur du précédent. Il se retire parmi les Glayeuls dans de petites Isles proche d'Upsal.

Il nomme la troisieme & derniere espece, *Sterna rectricibus maximis, nigris.* Cet oiseau, qui a la tête noire au-dessus des yeux, la poitrine blanche, le dos brun, & deux plumes de la queue très-longues & noires, se trouve en Ingermanie & ailleurs, proche de la mer. Les Suédois le nomment *Swartlasse.* En Ingermanie, on le nomme *Labben.* Ce volatil est commun en Norwege, où il est nommé *Kyuffwa* & *Tjufva.*

*STERNION: TRALLIEN, dit GESNER (*de Aquat. p.* 1108.), donne ce nom à une espece de Cancre, qui n'est point connu des Naturalistes modernes.

S T I

STINC, ou STINX, nommé en Latin *Stincus marinus*, selon M. LINNÆUS (*Amœnitat. Mus. Princ. p.* 295. *à la note*), & par d'autres, *Crocodilus minor.* C'est une espece de Crocodile, assez semblable au Lézard, ou à de petits Crocodiles, qui vit en partie dans l'eau & en partie sur la terre. C'est le même que le *Scinque.* Voyez SCINQUE.

*STINCUS: C'est, s'il en faut croire ALBERT LE GRAND, dit GESNER (*ibid. p.* 1190.), une espece de Zoophyte. Celui-ci pense que c'est une espece d'Ortie de mer.

S T O

STOCFISCH, mot Allemand, dit M. ANDERSON (*Hist. Nat. d'Isl. p.* 168.), qui signifie *Poisson à bâton.* Selon ce savant Naturaliste, on est assez en usage dans la haute Allemagne & ailleurs, de comprendre sous ce nom tous les poissons desséchés. Il vient originairement de l'ancienne façon de le sécher. Les Peuples du Nord avoient de tout temps coutume de sécher le poisson, qui étoit leur principale nourriture, afin de le conserver par ce moyen, pour le temps où la pêche finit. Le mot Allemand *Stocfisch*, adopté par presque toutes les Nations de l'Europe, vient apparemment de la dureté qu'il contracte en séchant, ou peut-être de la figure ronde qu'on lui donne, en le roulant dans le temps qu'il seche. Le premier *Stocfisch* est sorti de la Norwege, & la plus grande quantité en vient encore aujourd'hui. On peut consulter la *Topographie de Norwege*, *p.* 113. & *suiv.* sur la maniere de pêcher, de préparer & de sécher ce poisson.

Le *Cabéliau* & le *Dorsch* en fournissent le plus grand nombre. Les gens du pays l'apportent dans des tonneaux énormes à Drontheim & à Bergen, qui sont les deux Entrepôts de cette marchandise, d'où on la transporte par toute l'Europe.

Les especes, telles qu'on les prépare à présent, sont le *Rothschær* & le *Rundfisch.*

Le *Rothschær*, qui est nommé en Danois *Rotskæring*, vient du mot *Rot*, qui

signifie *racine*, & de *Skæra*, qui veut dire *fendre*, parceque ce poisson est fendu, depuis le haut jusqu'en bas. On lui coupe d'abord la tête, & après l'avoir vuidé, on le fend par le dos; ensuite on ôte l'arête: on fend de même le ventre jusqu'à la queue, en sorte qu'il ressemble à deux bandes longues & plates, ou, comme s'exprime OLAUS MAGNUS, *ventres in cubitales ligulas instar funium abscissas*, ayant le ventre distribué en bandes de deux coudées de long, & coupées de façon qu'elles ont la figure de cordes.

La meilleure espece du *Rothschær* est celle qu'on appelle *Zartfisch*, qui signifie *Poisson tendre*, parcequ'il est en effet plus tendre que les autres, & on le prépare du *Dorsch* pris près de la côte. On y mêle aussi de grandes Morues, séchées de la même maniere, & elles sont les plus tendres. Le *Zartfisch*, en général, passe presque tout dans les pays Catholiques Romains, où il fait les délices des riches Couvens.

Le *Rundfisch* est ainsi nommé, parcequ'il est rond, & qu'on ne le fend point. On ne lui fait qu'ouvrir le ventre, & après l'avoir vuidé, on le suspend par la queue avec une ficelle. Le poisson se roule alors en séchant, & devient presque tout rond. Les meilleurs poissons de cette espece vont en Hollande, & les autres à Brême. Le *Rundfisch* ne peut être fait que dans le printemps, où l'air est assez pénétrant pour sécher le poisson en entier, & dès qu'il fait plus chaud, il faut le fendre, afin que le ventre le pénetre plus aisément, & on en fait du *Rothschær*. Voyez au mot MORUE, la pêche & la préparation du *Cabéliau*, & des autres especes de Morues, pour faire du *Stochfisch*.

STOPAROLE, en Latin *Stoparola*. Cet oiseau est du genre des Bergeronnettes, ou Hoche-Queues, dont parle ALDROVANDE, *Ornith. L. XVIII.* Voyez aux mots BERGERONNETTE & HOCHE-QUEUE.

STORMFINCK, oiseau de l'Isle de Farra, dit RUYSCH (*de Avib. p.* 129.), un peu plus grand que le Moineau. Son plumage est gris & sans tache. Son bec est menu. C'est un oiseau aquatique, qui va d'une vîtesse extrême sur les eaux. Il annonce le gros temps & la tempête.

STR

*STRABELUS, du mot Grec Στράβηλος: Les Anciens ont donné ce nom à un Coquillage semblable à la Pourpre & au Buccin, disent BELON, & GESNER (*de Aquat. p.* 1108.), qui est inconnu des Modernes.

STREPSICEROS, animal du genre des Chevres sauvages, selon le rapport de GESNER, dont les cornes sont droites, tortues, & pointues par le bout: mais le *Strepsiceros* de BELON (*Observ. L. I. c.* 14.), comme le dit CAÏUS, est le Mouton de Candie. Cet Auteur parle d'un autre animal, dont la corne est creuse & plus longue, & il dit que c'est le *Strepsiceros* des Anciens. Voyez CHEVRE.

STRINCZA, ou BOTATRISSA, noms que l'on donne, dit GESNER (*ibid. p.* 708.), dans la Lombardie & dans l'Italie, à un fort bon poisson de riviere & de lac, semblable à la Lote, ou à la Barbote, & qui n'en differe que par la grandeur. Le Peuple s'en nourrit dans tout le Milanois.

STROEMLINGE, nom que M. ANDERSON (*Hist. Nat. d'Islande, p.* 104. & 137.) donne à une espece de Hareng, fort petit, sec & très-délicat, & d'un goût exquis, qui ne se trouve que dans le Golfe Bothnique, où l'on en prend des quantités incroyables. On l'appelle en ces pays *Stromlinge*, ou *Stromling*. OLAUS MAGNUS (*Hist. Nat. Septent. L. XX. c.* 20.) en parle. Dans NEUTRANZ

(*de Harengo*, *p.* 19.), il eſt nommé *Halec Bothnicum*. Les Iſlandois en prennent des quantités prodigieuſes, qu'ils entaſſent vivans ſur le bord de la mer, & qu'ils partagent enſuite entr'eux par têtes. Dans la Bothnie Occidentale, on le met dans de grands tonneaux, avec beaucoup de ſel, & après l'avoir bien remué avec un bâton, on le laiſſe dans le ſel pendant vingt-quatre heures, juſqu'à ce que tout le ſang en ſoit ſorti, & que le poiſſon ſe roidiſſe. On l'ôte le lendemain, & on l'empaquette bien dans des petits tonneaux de différentes ſortes de grandeurs, qu'on débite ſoit dans le pays même, ou dans le voiſinage. On choiſiſſoit autrefois les plus petits, ajoute M. ANDERSON, & après les avoir ſalés, on les faiſoit ſécher au four, pour les envoyer en préſens dans les pays étrangers. Il marque qu'il ſe ſouvient que dans ſa jeuneſſe, on s'en faiſoit un régal; mais aujourd'hui que le goût de nos mets eſt ſi raffiné, ces petits poiſſons ſéchés, dit-il, & quantité d'autres délices antiques du Nord, ainſi qu'on l'a déjà dit ailleurs, ſont bannis de nos tables. Voyez au mot HARENG.

STROMATHÉE, en Latin *Stromathæus*. Ce poiſſon, dont parlent ATHÉNÉE & PHILON, eſt ſi ſemblable au *Salpa*, qu'on le prend pour lui, dit RONDELET. C'eſt le même que celui qu'on nomme *Fiatola* à Rome. Voyez FIATOLE.

STRONT-VISCH, poiſſon nommé en Latin *Piſcis ſtercorarius*, ſelon NIEUHOFF, & en François *Poiſſon merdeux*. Il eſt ainſi nommé, parcequ'il vient vivre autour des latrines, & qu'il ſe nourrit des ordures qui en ſortent. Quelques-uns, à cauſe de ſa maniere de vivre, penſent qu'il n'eſt pas ſalutaire : mais, au contraire, RAY (*Synop. Meth. Piſc. p.* 128. *n.* 4.) dit qu'il eſt d'un bon goût, ſoit rôti, ſoit bouilli. Il eſt plat & large. Son ventre eſt bleu, marqué de taches larges. Les nageoires du dos ſont garnies de rayons épineux en devant, & de rayons moux par derriere. Ce poiſſon, par la figure du corps, reſſemble au *Sargus* ou *Spare*.

STROPAZINO: C'eſt le nom qu'ALDROVANDE donne à un petit oiſeau, qui a le croupion & la queue preſque tout blancs; la tête & le dos de couleur de rouille; les plumes des ailes à moitié noires & à moitié rouſſes; le ventre d'un blanc légerement jaune; le bec brun; la queue rouſſe, vers le croupion, & le reſte noir.

S T U

STUPIDE: NIEREMBERG donne ce nom à un Serpent, qui eſt une eſpece de *Cenchris*. Voyez BOIGUACU.

S T Y

*STYMPHALIDES, en Latin *Stymphalides Aves*, oiſeaux fabuleux, qui ont pris leur nom du lac Stymphale. Ils ſont de la grandeur des Gruës, dit RUYSCH (*de Avib. p.* 151.), & très-ſemblables à l'Ibis, dont le bec étoit de la même dureté. PLINE (*L. II. c.* 37.) en parle, & leur donne des filets qui pendent au-deſſous du bec. ISIDORE (*L. XII. Orig.*) en fait un genre d'oiſeaux marins. APOLLONIUS les place aux environs de l'Iſle Arétiade. PISANDER & TIMAGENE marquent que ces oiſeaux ſont de la Scythie. PAUSANIAS veut qu'ils habitent les déſerts de l'Arabie. Les Poëtes ont feint qu'ils ſe nourriſſoient de chair humaine, & qu'HERCULE les chaſſa du marais Stymphale, & les tua.

S U

SU, animal, dit NIEREMBERG (*Hiſt. Exot. L. IX. c.* 47.), qui habite proche des fleuves, & qu'on trouve chez les Patagons. Au premier aſpect, il a la figure d'un Lion, ou il eſt barbu comme un homme juſqu'aux

oreilles. Ses poils ne ſont pas trop longs. Il a la poitrine large, les reins ramaſſés, la queue large, & longue comme celle de l'Écureuil. Les gens du pays, qui vivent ſous un ciel froid, ſe couvrent de la peau de cet animal, qui, quand il prend la fuite, porte ſes petits ſur ſon dos, & les couvre de ſa queue. On le prend avec ſes petits, en faiſant une foſſe en terre, & la couvrant de branches d'arbres. Quand il y eſt tombé, ſoit rage, ou générosité, il égorge ſes petits, & il meurt percé de fleches, en pouſſant des cris horribles, qui effrayent les Chaſſeurs qui l'attaquent. NIEREMBERG dit qu'il a lu, dans je ne ſais quel Auteur, mais il n'en croit rien, que le *Su*, que d'autres appellent *Succarath*, a tant de tendreſſe pour ſes petits, qu'il les porte dans les prairies, où il les couronne de fleurs odoriférantes. RUYSCH (*de Quad. p.* 150.) rapporte la même choſe.

SUC

SUCE-BŒUF: Dans l'Iſle de Biſeſcha, près de l'embouchure du Sénégal, on trouve un grand nombre d'oiſeaux, que les François appellent *Suce-Bœufs*. Voici ce qui eſt dit d'un de ces oiſeaux dans l'*Hiſtoire Générale des Voyages*, *Liv. VII. p.* 416. Il eſt de la groſſeur d'un Merle, noir comme lui, avec un bec dur & pointu. Le *Suce-Bœuf* s'attache ſur le dos des beſtiaux, dans des endroits où leur queue ne peut le toucher, & de ſon bec il leur perce la peau pour ſucer leur ſang. Si les Bergers & les Pâtres ne veillent pas ſoigneuſement à les chaſſer, il eſt capable à la fin de tuer l'animal le plus vigoureux.

SUCET, SUCEUR, ou ARRÊTE-NEF, poiſſon nommé en Latin *Remora*, & en François *Remore*, ou *Lamproie de mer*. Les Anglois l'appellent *Suckings fiſch*. La partie ſupérieure de la tête de ce poiſſon eſt tout-à-fait plate, avec douze petites fentes qui vont d'un bout à l'autre, & qui lui ſervent comme de dents, pour s'attacher comme les Lamproies aux bois, ou à la pierre, de ſorte que le reſte du corps ſe trouve ſuſpendu. Sa mâchoire d'en bas eſt un peu plus longue que celle d'en haut. On prétend que ſa chair eſt ſupportable à l'eſtomac, lorſqu'elle eſt bien aſſaiſonnée. Il ſe trouve des *Sucets* d'environ trois pieds de longueur. BARBOT (*Hiſt. Gén. des Voyages*, *L. III. p.* 242. *Edit. in*-22.) eſt porté à croire qu'ils ſe multiplient par le même accouplement que les Requins. Il ajoute que dans le Golfe de Guinée, ils s'attachent à ſuivre les vaiſſeaux pour recueillir les excrémens humains, & que les bâtimens en ont toujours un grand nombre à leur ſuite. VILLAULT dit que les Hollandois les nomment *Poiſſons d'ordure* dans leur langue, parcequ'ils ſe nourriſſent des immondices qu'on jette d'un vaiſſeau. Leur peau, qui eſt ſans écailles, reſſemble à celle d'une Anguille. On les écorche, & leur chair tire auſſi ſur le goût de ce même poiſſon. Suivant le même Auteur, ils s'attachent à la quille des bâtimens par une membrane large de trois doigts, & longue de huit, qu'ils ont à la tête. Toutes les forces d'un homme ne peuvent leur faire quitter cette ſituation. On en trouve un très-grand nombre, depuis le Cap Verd juſqu'à l'Iſle de Saint Thomas.

Le *Sucet*, ou *Arrête-Nef*, tient un peu du Chien marin. Il a ſous le ventre un ovale plat, de trois pouces & demi de largeur, qui eſt grainelé comme la Noix muſcade, & par lequel il s'attache ſi fort, que ce n'eſt pas ſans difficulté qu'on l'arrache du tillac. On prétend (*ibid. L. VII. p.* 227.) qu'il pourſuit le Requin, qu'il s'attache à lui, & que le ſuçant, il en tire ſa nourriture.

M. LE MAIRE dit que ce poiſſon eſt de la groſſeur d'une Sole, & qu'il s'attache par la gueule aux vaiſſeaux

pour les ſucer. Lorſqu'ils ſont en grand nombre contre le gouvernail, ils peuvent retarder la courſe d'un bâtiment; mais on a prétendu fauſſement qu'ils étoient capables de l'arrêter. C'eſt encore M. LE MAIRE (*ibid. L. VII. p.* 437.) qui parle ici, & qui ſe trompe ſur ces deux circonſtances; car le *Suceur* s'attache aux vaiſſeaux par le derriere de la tête, & l'on ne peut ſuppoſer raiſonnablement, qu'étant ſi petit, il ait le moindre effet pour retarder la courſe d'un vaiſſeau.

On nomme auſſi *Suceurs* deux autres poiſſons des Indes Orientales, auxquels RUYSCH (*Collect. Piſc. Amb. p.* 23. *Tab.* 12. *n.* 10. & 11.) donne le nom Hollandois de *Zuiger*. Le premier eſt un poiſſon ainſi nommé, parcequ'il ne prend ſa nourriture qu'en ſuçant. Il a, dit RUYSCH (*n.* 10.), la bouche très-petite, comme tous les poiſſons, qui ne prennent d'autre nourriture que le ſuc qu'ils tirent. Sa couleur eſt brune, tirant ſur le noir, ſans aucune tache, excepté à la queue où il en a une bleue. Il a aux deux parties du corps des nageoires aſſez larges & épaiſſes. Sa queue eſt de même, & lui ſert pour nager.

L'autre poiſſon, que l'Auteur (*n.* 11.) fait connoître ſous le même nom, eſt un genre de petit poiſſon tout différent du précédent. Il n'a point de bouche, mais une trompe, comme les Mouches & les autres inſectes, qui cherchent leur vie en ſuçant. Il s'en ſert comme les inſectes. Ce petit poiſſon va au-devant de tous les poiſſons qu'il rencontre, & ſe nourrit de leur ſuc. Il ne nage qu'au fond des eaux, afin d'y pouvoir ſucer plus aiſément ce qu'il y trouve de caché: il ne ſuce rien de mauvais, & ce n'eſt ordinairement que ce que l'homme lui-même mange; c'eſt pourquoi les habitans d'Amboine en font leurs délices dans les repas, & l'eſtiment beaucoup.

SUCEUR DE MIEL, nommé en Latin *Avis Mellivora* ou *Mellisuga*. Les Naturaliſtes & les Voyageurs donnent ce nom à différentes eſpeces de *Colibris*, qui ſont des oiſeaux de l'Amérique. Il y a un *Suceur de miel hupé* de la Nouvelle Eſpagne, dont deux longues plumes compoſent la queue. C'eſt une eſpece d'*Oiſeau de Paradis*, nommé par SEBA (*Theſ. I. p.* 97. *Tab.* 61. *n.* 4.), *Falcinellus criſtatus*, ou *Mellivora Avis criſtata, cum duabus pennis longis, ex Novâ Hiſpaniâ*. Cet oiſeau eſt tout rouge; il a les aîles bleues, & une longue queue. Selon SLOANE, il eſt orné d'un collier rouge. M. KLEIN doute ſi le mâle eſt le *Mellivora Avis maxima*, qui eſt la troiſieme eſpece de *Guainambi* de MARC GRAVE & de RAY, & qui reſſemble aux *Manucodiata*, ou *Oiſeaux de Paradis*, par deux très-longues plumes à la queue. Les *Suceurs de miel*, chez M. KLEIN (*Ordo Av. p.* 104.) compoſent le quatorzieme genre de la quatrieme famille de ſes oiſeaux. Il en donne ſix eſpeces, qui ſont des *Colibris*, les plus petits oiſeaux qu'il y ait dans l'Univers. Les Indiens font avec leurs petites plumes les plus jolis ouvrages. Voyez COLIBRI.

SUE

SUETOLT, poiſſon de mer, de figure ronde, en Latin *ſcutatus Orbis*, mis par ARTEDI dans le rang de ceux, dont les nageoires ſont cachées, *Piſces branchioſtegi*. Il le nomme (*Ichth. Part. V. p.* 84. *n.* 5.), *Oſtracion oblongus, teres, aculeatus, oſſe ſcutiformi in pectore, tuberculis rotundis*. RONDELET (*L. XV. c.* 2. *p.* 323. *Edit. Franç.*) le nomme *Suetolt* & *Buſolt*. Voyez BUFOLT.

SUG

SUGLACURU, Ver, ainſi nommé chez les Maynas, & à Cayenne *Ver Macaque*. Il prend ſon accroiſſement dans la chair des animaux & des hommes. Il croît juſqu'à la groſſeur

ſeur d'une Féve, & cauſe une douleur inſupportable. On trouve cette eſpece de Ver aſſez rarement. M. DE LA CONDAMINE dit avoir deſſiné à Cayenne l'unique qu'il ait vu, & il l'a conſervé dans de l'eſprit de vin. On dit qu'il naît dans la plaie faite par la piquûre d'une ſorte de Mouſtique, ou de Maringouin; mais juſqu'ici l'animal qui dépoſe l'œuf n'eſt pas encore connu, dit le ſavant Académicien ci-deſſus cité.

SUGUNTUS, nom qu'on donne au Pérou, à une eſpece de Corbeau du Mexique, nommé *Aura*. Voyez ce mot.

SUI

SUINHUAL, nom que les Iſlandois, dit M. ANDERSON, donnent au Marſouin, poiſſon cétacée. Voyez MARSOUIN.

SUISSE, ou VANDOISE, ou DARD, poiſſon de riviere, ſelon RONDELET & les autres Naturaliſtes. Voyez DARD.

SUL

SULA, oiſeau, ſelon HOJERUS & CLUSIUS, ſemblable à l'Oie d'Écoſſe, ſi ce n'eſt le même, dit CLUSIUS. Il en differe, dit RAY, par la pointe de ſon bec, ſa couleur noire autour des yeux, la fineſſe de ſes jambes & par la couleur noire des plumes du milieu de la queue. Il convient du reſte avec l'Oie d'Écoſſe.

SULIN, Coquillage univalve du Sénégal, du genre du Lépas à coquille chambrée. M. ADANSON en parle en ces termes, dans ſon *Hiſtoire des Coquillages du Sénégal*, *p.* 38. *&* 39.

Les rochers de l'Iſle de Gorée fourniſſent beaucoup de ce Coquillage. Il ſemble qu'il ſe plaît davantage dans les lieux où la mer vient battre avec plus de violence, & je ne connois pas d'eſpece qui ſoit plus difficile à détacher des pierres. Il y adhere avec tant de force, qu'on en enleve ſouvent des éclats avec l'animal.

La coquille du *Sulin* eſt une eſpece de baſſin elliptique, renverſé & fort applati. Elle a un pouce un tiers de longueur, un quart moins de largeur, & preſque trois fois moins de profondeur. Son épaiſſeur eſt aſſez conſidérable, & elle eſt polie & unie au-dedans & au-dehors.

Son ſommet ne ſe trouve point placé ſur ſa ſurface, mais ſur ſon bord poſtérieur, où il ſe termine en un bec très-légerement recourbé vers le côté droit.

Sa baſe eſt elliptique, & ondée aſſez irrégulierement ſur ſes bords, qui ſont fort tranchans. Intérieurement elle eſt chambrée, ou diviſée par une cloiſon, qui s'étend parallelement à ſa baſe. Cette cloiſon n'occupe & ne couvre que la moitié poſtérieure de la coquille, & ſon bord antérieur eſt terminé par une ligne tantôt droite & tantôt courbe, ou bien creuſé en portion de cercle. Elle eſt extrêmement dure, quoiqu'aſſez mince, & ne prend pas naiſſance immédiatement aux bords de la coquille, mais un peu au-deſſus, de maniere que le pied de l'animal la recouvre entierement pendant qu'il marche.

Sa couleur eſt aſſez variable : elle eſt tantôt brune & tantôt rouſſe, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Quelquefois elle eſt verte, marquée de petits points bruns. Le plus grand nombre eſt à fond blanc au-dehors, parſemé de longues taches d'un brun rougeâtre : au-dedans ce fond eſt blanc, ou couleur de chair, ſans aucun autre mélange.

La tête & les cornes de l'animal ſont parfaitement ſemblables à celles de la premiere eſpece du même genre; mais ſes yeux au lieu d'être placés à la racine des cornes, ſe trouvent un peu au-deſſus.

Son manteau eſt bordé de vingt-cinq crénelures, découpées en maniere

de croissant, du milieu desquelles on voit s'élever un petit point blanc.

On trouve sur la droite de l'animal, dans le sinus que fait le manteau à sa jonction avec le pied, un petit corps blanc, semblable à une languette triangulaire, qui est ordinairement recourbée en bas.

Son pied est elliptique, mais sa partie supérieure se termine en deux oreillettes triangulaires, qui s'étendent sur les côtés, pendant qu'il marche. En dessous, ce pied est traversé par plusieurs sillons, qui le font paroître ridé.

La plus grande partie du corps de l'animal est logée dans la cloison de la coquille.

Il a les cornes jaunes & les yeux noirs. Son pied est d'un blanc sale en dessous, & marqueté d'un grand nombre de petits points noirs. Le reste de son corps est d'un cendré qui tire sur le noir. Ce Coquillage est figuré à la Planche II. *fig.* 8. de l'Ouvrage de l'Auteur.

M. ADANSON range sous le nom de *Sulin*, le *petit Lépas* de forme longue, tout brun & raboteux, de M. D'ARGENVILLE. Il n'a de singulier que d'être chambré, & d'avoir l'œil fait en bec, placé à l'une de ces extrémités.

La *Patella lævis, densè maculata, admodùm compressa*, dont parle LISTER, *Hist. Conchyl. Tab.* 545. *fig.* 34. & RUMPHIUS, *Mus. p.* 123. *art.* 6. *Tab.* 40. *fig. O.*

La *Patella Indica, lingualis, rostro internè ad dextrum*, de PETIVERT, *Gazoph. Vol. II. cat.* 270. *Tab.* 53. *fig.* 8.

La *Patella structurâ peculiari donata, satis depressa, cavitatem oblongam efformans, & in angulum acutum desinens, ubi superinducta lamina usque ad medium ejusdem cavitatis sinum quemdam depressum constituit, lævis, fragilis, pellucida, candidissima, Petro Michelio Crepidula dicta, ex Insulâ Ilvæ*, de GUALTIERI, *Ind. p.* 9. *Tab.* 69. *fig. H.*

Et la *Cochlearia pennata, seu pennarum Gallinacearum more picta*, de RUMPHIUS, dont parle M. KLEIN, *Tent. p.* 118. *spec.* 1.

SUN

SUNET: Le même Auteur, *p.* 229. donne ce nom à un Coquillage bivalve du Sénégal. On le voit peu fréquemment dans les sables du Cap Bernard. Il est figuré Planche XVII. *n.* 13. de l'*Histoire des Coquillages du Sénégal*, & l'Auteur en parle en ces termes.

La coquille du *Sunet* est aussi épaisse, mais plus petite, plus applatie, & moins allongée à proportion qu'une autre nommée *Pegon*. Elle n'a pas un pouce un quart de largeur. Sa longueur est moindre d'un tiers seulement. Sa surface, au lieu de canelures, est marquée de vingt-cinq à trente sillons transversaux & très-profonds.

Les bords de chaque battant sont marqués intérieurement de cent petites dents fort serrées. Les dents de la charniere sont au nombre de trois, assez écartées.

Sa couleur est violette au-dedans, blanchâtre au-dehors, & marbrée très-agréablement de bandelettes rougeâtres, croisées en zig-zag.

Sous le nom de *Sunet*, l'Auteur range diverses autres especes de Cames, mentionnées chez LISTER, comme entr'autres la *Tellina latior, fasciata & undata, quâdam picturâ conspicua, Indiæ Orientalis, Hist. Conchyl. Tab.* 378. *fig.* 221.

La *Tellina lata, lævis, radiata, Indiæ Orientalis, Tab.* 379. *sp.* 222.

La *Tellina fasciata, angustior, intùs lutescens, extrà radiata, Tab.* 404. *fig.* 248.

La *Crichomphalos litterata, quæ Tellina fasciata, angustior, intùs lutescens*, dont parle M. KLEIN, *Tent. p.* 147. *spec.* 23.

La *Tellina circinata, engraphos, sive litterata, crassa, oblonga, undulis*

fuſcis, dont fait auſſi mention M. Klein, *p.* 157. *ſp.* 2. *n.* 3.

Et enfin la *Tellina circinata*, *engraphos*, *ſive litterata*, *Xulanenſis*, *plana*, *ſuper circulis acutè undoſa*, dont parle encore M. Klein, *ibid. n.* 4. *Tab.* 11. *fig.* 59.

SUNFISCH, nom que les Anglois donnent à un poiſſon nommé *Meule* par Rondelet. Voyez au mot MEULE.

SUR

SURK, nom que les Smolandois dit M. Linnæus, donnent à la *Taupe*. Voyez ce mot.

SURMULET, poiſſon de mer, mis dans le genre des poiſſons à nageoires épineuſes, *Piſcis acanthopterygius*. C'eſt le Τριγλὴ d'Aristote (*L. II. c.* 17. *L. IV. c.* 11. *L. V. c.* 9. *L. VI. c.* 17. *L. VIII. c.* 2. *&* 13. *L. IX. c.* 2. *&* 39.); le Τρίγλα d'Élien (*L. II. c.* 41. *p.* 118. *L. IX. c.* 51. *&* 65. *p.* 557. *& L. X. c.* 2.), d'Athénée (*L. VII. p.* 324. *&* 325.) & d'Oppien (*L. I. p.* 5. *&* 6.); le *Mullus* d'Ovide (*V.* 123.), de Columelle (*L. VIII. c.* 17.), de Pline (*L. IX. c.* 17. 18. *&* 51. *& L. XXXII. c.* 10. *&* 11.), de Séneque (*Nat. Quæſt. L. VII. Epiſt.* 96.), de Martial (*L. XV.*), de Ciceron (*Parad.* 48.), de Juvenal (*Sat.* 4.), de Macrobe (*L. III. Saturn. c.* 16.), de Gaza, ſur Aristote, de Wotton (*L. VIII. c.* 169. *fol.* 151.), de Paul Jove (*c.* 18. *p.* 83.), de Salvien (*fol.* 235. 236.), de Schonneveld, *p.* 47. de Jonston (*de Piſcib.*), de Willughby, *p.* 285. & de Ray, *p.* 90. Voilà la premiere eſpece de *Surmulet*, nommée par Varron (*Ruſt. L. III. c.* 17.), par Rondelet (*L. X. c.* 3. *p.* 229. *Edit. Franç.*) & par Gesner (*de Aquat. p.* 667.), *Mullus barbatus*, & par Artedi, *Trigla capite glabro*, *cirris geminis in maxillâ inferiore*. Ce poiſſon, dit Rondelet, eſt connu à Rome ſous le nom de *Trigla*; à Marſeille, ſous celui de *Triga*; à Nice, ſous celui de *Strilha*, & à Veniſe, ſous celui de *Barboni*. Le même Auteur marque qu'on le nomme *Rouget* en Languedoc. Il y en a une autre eſpece, qu'il nomme *Imbriaco*, & une troiſieme, qu'il appelle *Cavilloæ*. On diſtingue les *Surmulets* en *Surmulets de mer* & *Surmulets d'étang*, & en *Surmulets barbus* & *non barbus*.

Les *Surmulets barbus* ſont juſqu'à un pied de long, & des traits dorés depuis la tête juſqu'à la queue. Une couleur pourprée paroît au travers des écailles, qui ſont grandes, découpées à l'entour, placées de travers: elles tombent aiſément. Ce poiſſon a le dos & la tête voûtés; les yeux rouges; la bouche petite, ſans dents: au bout de la mâchoire inférieure pendent deux filets blancs & moux, ce qui l'a fait nommer *Barbatus* par Varron & Ciceron. Il a deux ailerons dorés ou nageoires près des ouies, & deux autres au-deſſous, qui ſont blanches. Il en a une autre proche de l'anus, deux au dos; & ſa queue eſt rouge. Ce poiſſon a le paſſage du goſier petit, beaucoup d'additions dans l'eſtomac; le foie entre rouge & blanc, ſans fiel; la rate petite & rouge, & le cœur fait en triangle. Il a quatre ouies de chaque côté. Il ſe corrompt très-facilement, ce qui fait qu'on ne le tranſporte pas facilement loin de la mer. Rondelet en attribue la cauſe à la nourriture qu'il prend, qui n'eſt que fange & ordure. Selon Aristote, Oppien, Athénée & Pline, il fraie trois fois l'an. Athénée, d'après Aristote, dit qu'il n'a des petits que trois fois dans ſa vie, & que tout le reſte du temps il demeure ſtérile; car des Vers naiſſent dans ſon corps, qui mangent ſa ſemence. Aristote, Oppien & Pline le mettent dans le rang des poiſſons de rivage. Galien le place parmi ceux de la

haute mer. RONDELET pense que ceux qui sont barbus se prennent sur les rivages, & que ceux qui sont sans barbillons, se prennent en haute mer. Selon ARISTOTE, il se nourrit d'Algue, d'Huîtres, de chair & de fange, & selon OPPIEN, il ne vit que des plus sales ordures, & il n'y a point de poisson qui les aime plus. Au rapport de GALIEN, quand il se nourrit des Hermites de mer, il sent mauvais, n'est pas d'un bon goût, est de difficile digestion & d'un mauvais suc. L'Auteur avertit qu'avant d'en manger on lui doit ouvrir le ventre, pour en juger & savoir son goût. Ceux-là sont les meilleurs, qui vivent en belle eau & prennent de bonne nourriture. Leur chair est dure, friable: bien digérée, elle nourrit plus que celle des autres poissons. DIPHILE, dans ATHÉNÉE, dit que sa chair est agréable à l'estomac. Elle resserre un peu: elle est dure & rend le ventre dur; & grillée ou fricassée, elle fait beaucoup de sang. Les Anciens en faisoient si grand cas, qu'ils achetoient un *Surmulet* un marc d'argent, pour en avoir le foie & la tête, dont ils étoient fort friands. C'est ce dont RONDELET est surpris. Le trop grand usage du *Surmulet*, selon DIOSCORIDE, cause une grande diminution de la vue. Appliqué cru & mis en pieces sur les piqûres des Dragons, des Araignées & des Scorpions de mer, c'est un remede très-propre & infaillible pour les adoucir.

Les *Surmulets d'étang* sont nommés *Luterii*, dit RONDELET (*Part. II. c.* 8. *p.* 99. *Edit. Franç.*), parcequ'ils remuent la fange & l'ordure, & qu'ils s'en nourrissent. Ils sont plus grands que ceux de mer, & n'en sont pas pour cela meilleurs. Ils leur ressemblent; mais leurs écailles tiennent davantage, & les traits dorés qu'ils ont depuis la tête jusqu'à la queue paroissent plus. On préfere à ces *Surmulets d'étang*, & aux *Surmulets de rivage*, les *Surmulets* qui se pêchent en haute mer.

La seconde espece de *Surmulet de mer*, qui est le *Mullus major* de SALVIEN (*fol.* 236.), d'ALDROVANDE, de JONSTON, de WILLUGHBY & de RAY, est nommé par ARTEDI (*Ichth. Part. V. p.* 72. *n.* 2.), *Trigla capite glabro, lineis utrinque quatuor luteis, longitudinalibus, parallelis*. Ce poisson, dit RAY (*Synop. Pisc. p.* 91. *n.* 2.) est du double plus grand que le premier *Surmulet*. Il a quatorze pouces de long. Ses écailles sont plus épaisses & tiennent plus fortement à la peau. Il a aux côtés trois ou quatre lignes dorées, & les nageoires du dos sont d'un jaune mêlé d'un beau vermillon. Ce *Surmulet* peut bien être le *Surmulet d'étang*, dont j'ai ci-devant parlé.

La troisieme espece, nommée *Mullus imberbis*, ou *Rex Mullorum*, est un *Surmulet sans barbillons*, nommé par ARTEDI (*ibid. n.* 3.), *Trigla capite glabro, tota rubens, cirris carens*. Celui-ci peut bien être l'*Imbriaco* de RONDELET. Voyez IMBRIACO. Il y en a encore une autre espece, que cet Ichthyologue nomme *Cavillone*. Voyez ce mot.

SURSU: On lit dans l'*Histoire Générale des Voyages*, qu'on donne ce nom aux Poules dans le Royaume d'Angola. Voyez POULE.

SURUCCARATB, Quadrupede étranger, qui se trouve chez les Patagons, lequel a la tête à-peu-près faite comme celle du Lion. Cet animal est le même que le *Su*. Voyez ce mot.

SUV

SUVEREAU, espece de Maquereau, en Latin *Trachurus*. Voyez MAQUEREAU.

SUY

SUYGER, nom que les Hollandois donnent au *Remora*, petit

poiſſon de mer. Voyez REMORA & SUCET.

SYA

SYAH-GHUSCH, eſpece de Chat ſauvage de Perſe, dont parle CHARLETON, *Exercit. p.* 21.

SYL

SYLLA-VANDOCH: L'*Hiſtoire Générale des Voyages* marque que c'eſt un animal du Royaume de Congo, qui eſt de la taille & de la grandeur d'un Cerf, ainſi nommé par les habitans du pays. Sa couleur eſt jaune, mais rayée de blanc. Il a des cornes longues d'environ douze pouces, & il y a dans chacune un trou par lequel il reſpire. Il eſt plus léger à la courſe que le Daim.

SYLVIA: M. KLEIN donne ce nom à de petits oiſeaux qui ſont leur ſéjour dans les bois. Ils compoſent la troiſieme tribu du ſixieme genre de la quatrieme famille de ſes oiſeaux, & M. LINNÆUS les place dans l'ordre des *Aves Paſſeres*. Ces petits oiſeaux ont la poitrine allongée & voûtée, couverte d'une eſpece de cuiraſſe laineuſe, ou d'une ceinture de diverſes couleurs. M. KLEIN donne la notice de vingt-ſept eſpeces de ces *Sylvia*, parmi leſquels ſont la *Rouge-Gorge*, & le *Roſſignol de muraille* d'ALBIN, de FRISCH, d'OLINA, de CATESBY, de M. LINNÆUS, & des autres; le *Moineau ſolitaire* de PLINE & d'ALDROVANDE, qui eſt le *Merle ſolitaire bleu* de SCHWENCKFELD; le *Phœnicorus* de FRISCH; la *Rouge-Gorge à plumage bleu* de l'Amérique de CATESBY; diverſes eſpeces de *Bergeronnettes*, de *Culs blancs*, de *Fauvettes* & de *Têtes noires* de différens Auteurs, & enfin pluſieurs autres petits oiſeaux de l'Amérique, comme le *Tatac* de la Nouvelle Eſpagne, qui ſont rapportés par SLOANE, SEBA, EDWARD, CATESBY, & les autres.

SYN

SYNAGRIS, poiſſon de mer à nageoires épineuſes, *Piſcis acanthopterygius*, mis dans le rang des Spares par ARTEDI. C'eſt le *Dentale*, que JONSTON, RAY & ALDROVANDE nomment auſſi *Synodon, ſive Dentex*. Voyez au mot DENTALE.

SYNGNATHUS, du Grec σὺν, en Latin *cum, unà*, & de γνάθος, *maxilla*, nom générique donné par ARTEDI à des poiſſons qui ont les deux mâchoires ſi bien unies, qu'à peine peuvent-ils ouvrir la bouche. Tels ſont les différentes eſpeces de poiſſons *Aiguilles*. Voyez AIGUILLE.



TABAQUEUR : C'eſt le nom que GOEDARD donne à un Papillon, qui vole fort vîte, & qui vient d'une Chenille, qui ſe nourrit de grandes feuilles de Tabac qui ſont à leur perfection. L'Obſervateur a vu une de ces Chenilles ſe métamorphoſer en Chryſalide le 3 Août, & le 17 du même mois devenir un Papillon fort joli, qui ſe trouve ordinairement dans les jardins ſur les fleurs, dont il ſuce adroitement le miel avec ſa trompe. Il eſt repréſenté à la Planche XXII. de ſes *Métamorphoſes*.

TAC

TACATACA, nom que les habitans du Bréſil donnent à un oiſeau qui eſt une eſpece de Pie, nommée auſſi *Toucan*. Voyez PIE DU BRÉSIL.

TACHAS, ou THACHASCH : On trouve dans l'Éxode (*cap.* 25. *verſ.* 5. *&c.*) ce nom qui a été employé par MOÏSE, pour ſignifier un poiſſon, qu'ARTEDI (*Ichth. Part. V.*) croit être un poiſſon cétacée, que les Anglois nomment *Manalec* ; les Eſpagnols *Manati*, ou *Monati* ; les Portugais *Pezze - Mouller*, ou *Muger* ; qu'on appelle à Amboine *Dujung*, ou *Dujong* ; *Cojumero*, ailleurs ; en François *Lamentin*. Voyez ce mot. Selon feu M. JAULT, ſavant dans les langues Hébraïque & Chaldéenne, & Profeſſeur Royal en langue Syriaque, la peau du *Tachas* ſervoit chez les Juifs pour couvrir le Tabernacle & les Vaſes ſacrés ; mais on ignore abſolument ſi ce *Tachas* eſt un animal terreſtre ou aquatique.

TACON, nom qu'on donne en Auvergne à une eſpece de Saumon, ſi ſemblable à la Truite de riviere, qu'à peine les plus habiles connoiſſeurs pourroient - ils diſtinguer l'un de l'autre, s'ils n'y regardoient de bien près, & BELON remarque qu'ayant voulu décrire ce Saumon en détail, il n'y a trouvé d'autre différence d'avec la Truite ordinaire, ſinon que la Truite ne croît jamais tant que ce Saumon. Voyez aux mots SAUMON & TRUITE.

TACUMAN : C'eſt le nom d'un Serpent du Paragay, dont parle SEBA, *Theſ. II.* Il eſt figuré *Tab.* 100. *n.* 2.

TAD

TADIN : M. ADANSON *Hiſt. des Coquillages du Sénégal*, *p.* 190.) donne ce nom à un Coquillage operculé, aſſez commun dans les Iſles de la Magdelene au Sénégal, du genre de la Nérite. Sa coquille, dit-il, differe de celle du *Dunar*, premiere eſpece de ce genre, en ce qu'elle eſt plus petite, n'ayant que neuf lignes au plus de largeur. Sa premiere ſpire eſt relevée de quinze canelures aſſez groſſes, à-peu-près égales, ordinairement liſſes, & quelquefois chagrinées. Sa ſurface extérieure eſt toute tachetée de petits points blancs & quarrés, ſéparés par autant de points noirs, de même figure & de même grandeur, répandus ſur ſes canelures. Lorſqu'elle a été roulée quelque temps ſur le rivage, elle perd entierement ſes couleurs avec ſes canelures, & devient entierement jaune. Ce Coquillage eſt figuré Planche XIII. *n.* 2.

C'eſt, dit l'Auteur, la *Nerita magis aſpera, & lamellis ſemilunaribus, albis & nigris, alternatìm diſtributis, teſſellata*, de BONANNI, *Recreat.*

p. 141. *claſſ.* 3. *n.* 220. du *Muſæum* de KIRKER, *p.* 462. *n.* 220.

La *Nerita profundis & latis ſulcis, ſtriiſque adeò paucis, & altis diſtincta, variegata, utrinque dentata*, de LISTER, *Hiſt. Conchyl. Tab.* 599. *fig.* 15.

La *Nerita Jamaïcenſis, ex albo nigroque teſſellata*, de PETIVERT, *Gazoph. Vol. I. Cat.* 581. *Tab.* 13. *fig.* 12.

La *Nerita ſtriata*, de LANGIUS, *Meth. p.* 53.

La *Nerita ſtriata, candida, punctis vel lineis nigris, imbricatim diſpoſitis, variegata*, de GUALTIERI, *Ind. pag. & Tab.* 66. *litt. A.* 4.

Et le *Platyſtoma, ore ſimplici, faſciatum, &c.* de M. KLEIN, *Tent. p.* 13. *ſpec.* 1. *n.* 1.

TADORNE *, eſpece de Canard, qui n'eſt pas fort commun en France. C'eſt le *Vulpanſer* de quelques-uns, dit RAY (*Synop. Meth. Av. p.* 140. *n.* 1.), comme de l'Auteur de la *Nouvelle Hiſtoire des Oiſeaux*, gravée par ALBIN. WILLUGHBY (*Ornith.* 278. *t.* 70. & 71.) en parle ſous le nom de *Tadorna*. M. LINNÆUS, qui le met, comme toutes les autres eſpeces de Canards, dans le rang des *Aves Anſeres*, le nomme (*Fauna Suec. p.* 33. *p.* 93.) *Anas albo variegata, pectoris lateribus ferrugineis, abdomine longitudinaliter cinereo, maculato.* Voici la deſcription qu'en donne BELON, *de la Nat. des Oiſeaux, L. III. c.* 17. *p.* 772.

La *Tadorne*, dit-il, eſt plus grande que le Canard, & approche de la grandeur d'une moyenne Oie. Elle a le plumage de la tête de couleur noire, de même que les yeux. Son bec eſt rouge par deſſus, & il a une tache noire de chaque côté : ce bec eſt auſſi court que celui d'une Cane, & auſſi large que celui d'une Oie ; il y a une tache noire au bout. Cet oiſeau eſt plus enjambé qu'une Cane. La couleur de ſes jambes & de ſes pieds eſt d'un pâle tirant ſur le rouge. Il porte un collier de couleur rouſſe, qui entoure ſa poitrine. Le devant de l'eſtomac, & le tour du col eſt blanc. Il a le corps blanc, le deſſus des ailes noir, & une ligne rouſſe à chaque côté. Le bout des plumes des ailes & de la queue eſt noir. Il ne ſe plonge pas volontiers entre deux eaux : cependant il aime à être ſur l'eau, & il porte ſa queue comme les Canes. Son cri eſt ſemblable à celui du Canard. Ses ailes étendues paroiſſent noires, parmi leſquelles il y en a de vertes & de luiſantes, comme ſont celles des ailes du Canard. Quand ſes ailes ſont pliées, les plumes noires ſont en dedans, & la rouſſeur paroît deſſus. Il y a de ces oiſeaux en Gothlande, dit M. LINNÆUS, & on en voit en grand nombre, au rapport de RAY, dans la partie Orientale d'Angleterre. Cet oiſeau eſt nommé *Vulpanſer*, parceque comme le Renard, il fait ſon nid dans des trous en terre.

TAE

TAELPI, eſpece de Rat, fort commun dans quelques Cantons des Kalchas. Cet animal creuſe en terre des trous pour s'y loger. Chaque mâle fait le ſien. Il y en a toujours un qui fait la garde, & qui ſe précipite dans ſon trou, lorſqu'il voit approcher quelqu'un ; cependant la troupe n'échappe point aux Chaſſeurs. Lorſqu'ils ont une fois découvert le nid, ils l'environnent : ils ouvrent la terre en deux ou trois endroits : ils y jettent de la paille enflammée pour effrayer les petits habitans de ces trous, & ſans autre peine, ils en prennent un ſi grand nombre, que les peaux en ſont à fort bon marché dans le pays. On emploie

* Cet oiſeau eſt nommé en Latin *Tadorna*, & WILLUGHBY lui donne le nom de *Bergander* ; il eſt appellé *Jugaos* par les Suédois ; *Sheldrake*, ou *Burrough-Duck*, par les Anglois, & *Fuchſ-Gans* eſt le nom qu'il a en Allemagne.

à Pékin la peau de ces animaux pour faire des mantilles & se préserver du froid.

TÆNIA : Ce nom qui vient du Grec Ταινία, qui signifie en François *bande*, ou *ruban*, & qu'ARISTOTE (*L. II. c.* 13.), OPPIEN (*L. I. p.* 5.), & ATHÉNÉE (*L. VII. p.* 325.) ont donné à un poisson de la forme d'une Anguille, est donné par ARTEDI (*Ichth. Part. V. Append. p.* 114.) à plusieurs poissons de ce genre.

Le premier est le *Tænia* de RONDELET (*L. XI. c.* 16. *p.* 261. *Edit. Franç.*), de GESNER (*de Aquat. p.* 938.), d'ALDROVANDE (*L. III. c.* 30. *p.* 369.), de JONSTON (*de Piscib.*), & de CHARLETON, *Onom. p.* 126. RAY (*Synop. Meth. Pisc. p.* 39.) en parle, & WILLUGHBY (*Ichth. p.* 116.) marque qu'on lui donne à Rome le nom de *Cepole*. RONDELET donne à cette premiere espece de *Tænia* le nom de *Flambeau*. Voyez ce mot.

La seconde espece de *Tænia* est nommée *Falx* par les Vénitiens, selon le rapport d'ARTEDI (*Ichth. Part. V. p.* 115. *n.* 2.) : il est appellé en François *Faulx*. JONSTON (*de Piscib.*), BELON (*de Piscib.*), GESNER (*de Aquat. p.* 1224.), & WILLUGHBY (*ibid. p.* 117.) en parlent sous ce nom. C'est peut-être le *Tænia falcata* d'IMPERATI, dont parlent ALDROVANDE (*L. III. c.* 30. *p.* 371.) & JONSTON, *de Pisc.*

La troisieme espece est nommée par ARTEDI, *Tænia, Serpens rubescens dicta*. C'est le *Serpens rubescens* de RONDELET (*L. XIV. c.* 8. *p.* 312. *Edit. Franç.*), de WILLUGHBY, de GESNER, d'ALDROVANDE, & des autres Naturalistes.

La quatrieme espece, qui est de la même couleur que la précédente espece, nommée *Tænia*, *altera dicta*, & dont parlent aussi GESNER, ALDROVANDE, JONSTON, WILLUGHBY & RAY, est appellée par RONDELET (*L. XII. c.* 17.) *Flambeau*, ou second de espece de *Tænia*. Voyez FLAMBEAU. Les Naturalistes ont donné à ces différentes especes de poissons le nom de *Tænia*, à cause des bandes ou bandelettes qu'ils ont sur la peau.

Il y a un autre poisson, que SCHONNEVELD, WILLUGHBY, RAY & JONSTON, appellent *Tænia cornuta*. ARTEDI nomme ce poisson *Cobitis*, *aculeo bifurco infrà utrumque oculum*. C'est la seconde espece de Loche de riviere de RONDELET. Voyez LOCHE.

TÆNIA : C'est aussi le nom que les Naturalistes donnent à une espece de Ver, nommé *Solitaire*, qui prend naissance dans le corps de l'homme. Voyez VER SOLITAIRE.

TAF

TAFELVISCH, nom que les Hollandois donnent à un poisson qui se pêche sur les côtes des Indes Orientales. Les Indiens en font très-grand cas. Selon RUYSCH (*de Piscib.*), il a différentes taches sur les écailles. Il porte sur le dos une espece de long dard, qui est plus rond que pointu par le bout. Ce poisson est plus grand que le Turbot, & il en a le goût. ARTEDI (*Ichth. Part. V. p.* 80. *n.* 9.) le met dans le rang des poissons à nageoires épineuses, *Pisces acanthopterygii*, & il le nomme *Chætodon macrolepidotus*, *lineis utrinque duabus nigris*, *ossiculo quarto pinnæ dorsalis setiformi*, *longissimo*.

TAFON, Coquillage operculé du Sénégal, du genre des Pourpres à canal évasé. M. ADANSON (*Hist. des Coquillages du Sénégal*, *p.* 133.) a observé cette espece, non-seulement à l'Isle de Gorée, mais même à celle de Ténérife, l'une des Canaries, où elle est également commune dans les rochers les plus battus par les vagues.

La coquille du *Tafon* est obtuse & arrondie à son extrémité supérieure, longue d'environ un pouce & demi, & une fois moins large.

On

On y compte neuf ſpires, qui ſont quelquefois légerement renflées, & quelquefois applaties, (excepté la premiere, qui eſt toujours fort renflée), & peu diſtinguées les unes des autres. Leus ſurface extérieure eſt coupée par un nombre prodigieux de ſillons creuſés légerement, leſquels tournent avec elle.

Le ſommet eſt un peu plus long que large, & de fort peu plus court que l'ouverture.

Celle-ci eſt elliptique, obtuſe à ſon extrémité ſupérieure, aigue à l'inférieure, & une fois plus longue que large. Son canal ſupérieur eſt fort court, très-évaſé, & coupé par en haut d'une échancrure, qui a autant de largeur que de profondeur. Elle a encore dans ſon angle inférieur un canal non échancré, & formé par la rencontre de quelques filets élevés ſur les deux levres.

La levre droite eſt découpée ſur ſes bords de vingt à vingt-deux petites dents, rapprochées deux à deux, & elle eſt ornée au dedans d'un pareil nombre de filets, dont les inférieurs ſont un peu plus gros que les autres.

La levre gauche a quelquefois une petite plaque, relevée de quinze à vingt rides, dont les deux d'en bas ſont un peu plus groſſes que les autres. Quelquefois elle eſt liſſe, unie, ſans plaque, mais toujours avec un filet dans ſon extrémité inférieure. Elle a un bourrelet qui n'eſt gueres ſenſible, que lorſqu'elle porte la petite lame ridée.

Elle eſt couverte d'un périoſte mince & verdâtre, qui lui laiſſe toujours un peu de ſa couleur. Son fond eſt d'un cendré tirant ſur le noir, quelquefois traverſé par un grand nombre de petits ſillons blancs.

La différence qu'on remarque dans la figure des ſpires & de la levre gauche de l'ouverture de cette coquille, caractériſe le ſexe de l'animal qu'elle renferme. Le mâle a ſa coquille plus étroite, plus allongée, à ſpires applaties, & la levre gauche de l'ouverture ſans lame & ſans rides.

L'animal ne differe de celui de la premiere eſpece du même genre, que par ſon opercule, qui eſt parfaitement elliptique, liſſe & uni au dehors, ſans rides & ſans ſillons, une fois plus long que large, & de moitié ſeulement plus court que l'ouverture de la coquille. Ce Coquillage eſt figuré à la Planche IX. *n.* 25.

C'eſt, dit l'Auteur, le *Buccinum dentatum, admodùm craſſum, fuſcum, leviter & densè ſtriatum, ventricoſum*, de LISTER, *Hiſt. Conchyl. Tab.* 831. *fig.* 55.

Le *Buccinum breviroſtrum, admodùm craſſum, fuſcum, tenuiter ſtriatum, è ſinu Mexicano, juxtà Campeche*, du même, *Tab.* 963. *fig.* 16.

Et la *Lagena ore ſemi-lunato, craſſa, fuſca, tenuiter ſtriata*, de M. KLEIN, *Tent. p.* 50. *ſpec.* 1. *n.* 4.

T A G

T A G A L, nom que le même Auteur donne à un Coquillage bivalve, dont il fait la premiere eſpece du genre du Solen. Les Negres du Sénégal n'en font aucun uſage, parcequ'ils ne manquent pas d'autres poiſſons, qui ſont infiniment meilleurs.

La coquille du *Tagal*, dit M. ADANSON (*Hiſt. des Coquillages du Sénégal*, *p.* 156.), eſt médiocrement épaiſſe, large de près de trois pouces, ſur une longueur deux fois moindre, & preſque double de ſa profondeur. Extérieurement elle eſt recouverte d'un périoſte groſſier, de couleur cendrée, qui étant enlevé, laiſſe voir quelques rides tranſverſales. Intérieurement elle eſt liſſe, & marquée dans chaque battant de deux taches, dont la ſupérieure eſt preſque ronde, & plus petite que l'inférieure, qui eſt allongée & fort étroite. Ces taches déſignent à l'ordinaire le lieu où étoient attachés les muſcles.

Les bords des battans ſont fort tran-

chans. Ils joignent parfaitement partout, excepté aux deux extrémités de la coquille, qui restent toujours ouvertes.

Les sommets sont infiniment petits, & placés un peu au-dessus du milieu de la largeur des battans. Immédiatement au-dessus des sommets, la coquille se replie légerement au-dehors: c'est sur ce repli qu'est attaché le ligament. Il ressemble à un cuir noirâtre, convexe, assez long, d'une grande dureté, & il sort entierement hors de la coquille.

Au-dedans du sommet de chaque battant, on voit deux dents assez longues, étroites, fort rapprochées, & à-peu-près égales, qui forment la charniere. La couleur de cette coquille est blanche au-dedans & au-dehors.

Le manteau de l'animal, au lieu d'être divisé en deux lobes, comme dans les six autres genres de cette sorte de Coquillage, forme une espece de tuyau, ou de sac membraneux, fort mince & ouvert à ses deux extrémités. On le voit lorsque les battans viennent à s'ouvrir. Il est presque cylindrique, égal à la largeur de la coquille, & couvre totalement les autres parties de son corps.

De l'extrémité supérieure de ce manteau sortent deux trachées, sous la forme de deux tuyaux assez longs, mais si bien adossés l'un à l'autre, qu'ils semblent n'en faire qu'un. Ils sont cylindriques, cependant un peu plus gros à leur origine qu'à leur extrémité, dont le contour est crené de dix-huit à vingt dents. Le tuyau postérieur est un peu plus petit que l'antérieur.

L'extrémité inférieure du manteau s'étend un peu hors de la coquille. C'est par ce bout que sort le pied de l'animal. Il est cylindrique & ordinairement renflé vers son extrémité. Il facilite à l'animal le moyen de monter ou de descendre dans son trou. La couleur de son corps est blanche.

Ce Coquillage est fort commun dans le limon noir & sablonneux du Niger, sur-tout auprès des Mangliers de l'extrémité Septentrionale de l'Isle du Sénégal. Il y est enfoncé à trois ou quatre pouces de profondeur, dans une situation verticale, semblable à celle que l'Auteur lui a donnée, & conservant toujours une communication avec l'eau par un trou qui laisse passer continuellement ses trachées. Quoiqu'il paroisse devoir se fixer pour toujours dans le lieu où il a une fois creusé son trou, il arrive cependant qu'il change quelquefois de place, sur-tout lorsqu'il est inquiété. J'ai donné, d'après les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, la description que M. DE RÉAUMUR a faite du Solen des côtes du Poitou, & les remarques curieuses qu'il fait sur le mouvement progressif de cet animal.

Sous le nom de *Tagal*, M. ADANSON a rangé la *Tellina alia, in mari Brasiliensi frequens, digitalem crassitiem & longitudinem æquans, ubique candida*, dont parle BONANNI, *Recr. p.* 163. *class.* 3. *n.* 353.

La *Chama angustior, ex alterâ parte sinuosa, Barbadensis*, de LISTER, *Hist. Conchyl. Tab.* 421. *fig.* 265.

Et la *Concha longa, uniforis, angustior, ex alterâ parte sinuosa*, de M. KLEIN, *Tent. p.* 167. *sp.* 9. *Tab.* 11. *fig.* 68. *A. B.*

TAJ

TAJACU*, espece de Sanglier du Mexique, dont parlent MARC GRAVE & PISON, nommé par M. LINNÆUS (*Syst. Nat. Edit.* 6. *g.* 28. est donné par HERNANDEZ. Il est nommé *Coyametl*, ou *Quauhcoyametl*, par FERNANDEZ; *Pecaris*, par M. DES MARCHAIS. Les François de la Guyane l'appellent *Cochon noir*; les Méxicains, *Musk-Hog*.

* Cet animal est nommé au Brésil *Caaigoara*, dit MARC GRAVE; *Zainus*, par JONSTON; *Coja-Metl*, dans le *Musæum Wormense*, *p.* 340. On lui donne aussi le nom de *Quauhtla-Coymatl*, & celui de *Quapizotl* lui

spec. 3.), *Sus dorso cystifero, caudâ nullâ;* par M. BRISSON, *p.* 111. *Sus ecaudatus, folliculum ichorosum in dorso gerens;* par M. KLEIN (*Disp. Quad. p.* 25.), *Porcus moschiferus, umbilicum in dorso habens;* par ALDROVANDE (*Quad. Bis. p.* 939.), *Sus umbilicum in dorso habens;* par M. BARRERE (*Hist. de la France Équin. p.* 161.) & par RAY (*Synop. Quad. p.* 97.), *Aper Mexicanus, moschiferus;* par CHARLETON (*Exercit. p.* 14.), *Porcus Americanus;* par JONSTON, *p.* 75. & par NIEREMBERG, *p.* 170. *Porcus sylvestris,* & dans le *Musæum Wormense, p.* 340. *Aper Indicus.*

Cet animal, dit M. BRISSON, est un peu plus petit que le Cochon domestique. Il a le col court & épais; les oreilles droites, pointues, & longues d'environ trois pouces, & les yeux petits. Il n'a point du tout de queue. Tout son corps est couvert de soies, plus grosses que celles des Cochons ordinaires, noires, mêlées d'un peu de blanchâtre. Ces soies sont courtes vers le bas des côtés: elles sont de plus en plus longues, à mesure qu'elles s'approchent du dos, où il y en a qui ont cinq ou six doigts de longueur. Cet animal differe principalement des autres especes de ce genre, par une sorte de bourse qu'il a sur le dos, vers la partie postérieure, d'où découle une liqueur d'une odeur désagréable, dit M. BRISSON, & odoriférante ou sentant le musc, selon d'autres Naturalistes.

ÉDOUARD TYSON en a donné la description anatomique dans les *Transactions Philosophiques, n.* 133. *p.* 379. Celui dont parle RAY (*Synop. Quad. p.* 97. *n.* 153.), étoit beaucoup plus petit que le Porc domestique. Depuis le sommet de la tête, entre les oreilles, jusqu'à l'extrémité du corps, la queue non comprise, car il n'en avoit point, il étoit long de deux pieds & deux doigts. Depuis le haut de la tête jusqu'à l'extrémité du museau, il avoit onze doigts de long. Le tour du corps étoit de deux pieds; celui du col, de seize doigts; celui de la tête, de dix-huit, & celui du museau de douze. La mâchoire inférieure étoit plus allongée que la supérieure. Son col étoit court & gros, & son poil d'un blanc noirâtre, ou mêlé de blanc & de noir. Il étoit par-tout couvert de poils, plus gros que ceux du Cochon, & moins gros que ceux de l'Hérisson, mais marqués de blanc & de noir également. Tout son ventre étoit nud. Il avoit quelques poils courts au bas des côtés, qui s'allongeoient en approchant du milieu du dos, de sorte qu'à cet endroit il en avoit quelques-uns, qui avoient cinq doigts de long. Au milieu de la tête, entre les oreilles, il avoit un paquet de poils hérissés, la plûpart noirs. Ses oreilles étoient droites & pointues, & avoient deux pouces & demi de long. Il avoit les yeux petits, le museau ou le grouin, les pieds & les ongles faits comme ceux du Porc domestique. Les pieds de derriere étoient pourvus de deux ongles, plus longs que ne les ont ordinairement les animaux à pieds fourchus. Il n'avoit point de queue, comme on l'a dit, & il n'est point étonnant, dit l'Auteur, que parmi le genre des Porcs, il y en ait qui ayent une queue, & d'autres qui soient sans queue, puisque la même chose se voit parmi les différentes especes de Singes.

Voilà la description extérieure du *Tajacu Caaigoara.* On trouve cet animal dans la Nouvelle Espagne, dit BENZONUS; dans la Terre-Ferme, selon OVIEDO, & dans le Brésil, selon LÉRI & MARC GRAVE. Ces animaux marchent par troupes & habitent les montagnes & les forêts. A la maniere des Porcs, ils se nourrissent de racines, de glands & de fruits. Si l'on en veut croire FRANÇOIS-GRÉGOIRE DE BOLIVAR, chez FABER, dans les *Notes sur les Animaux de la Nouvelle Espagne.* Le *Tajacu Caaigoara* fait la

guerre à toutes sortes de Serpens, ainsi qu'aux Crapauds venimeux. Dès qu'il trouve quelqu'un de ces animaux, il s'en saisit avec les pieds de devant, mord la tête avec les dents & y enfonce ses ongles. Si c'est un Serpent ou une Vipere, depuis la tête jusqu'à la queue, il dépouille sa proie fort adroitement de sa peau, & il en dévore la chair: ensuite il va chercher la racine d'un arbre qui lui est connu, & en mange, pour se préserver du poison du Serpent ou de la Vipere, ou autre animal venimeux dont il s'est nourri. Mais RAY doute de ce fait, aussi-bien que de ce que d'autres, comme JOSEPH D'ACOSTA, rapportent encore de cet animal, savoir qu'il a une grosseur au milieu du dos, laquelle sent fort mauvais, ce qui fait que quand on le tue, il est nécessaire de couper sur le champ cette grosseur, parcequ'en moins d'une demi-heure, la chair de l'animal ne seroit plus bonne à manger: elle deviendroit si puante, qu'on n'en pourroit supporter l'odeur. Mais TYSON, comme le rapporte RAY, en comprimant avec le doigt cette prétendue partie si puante, n'en a fait sortir au contraire qu'une liqueur fort agréable, laquelle avoit l'odeur du musc. LAET, au rapport de RUYSCH (*de Quad. p.* 76.), a apprivoisé un de ces animaux. Il l'a eu pendant six mois, & lui donnoit, comme aux Porcs domestiques, une nourriture liquide.

Outre les Auteurs ci-dessus cités, qui ont écrit sur cet animal, on peut encore consulter MARC GRAVE, *Hist. Brasil. p.* 229. HERNANDEZ, *Hist. Mexic. p.* 637. FERNANDEZ, *Hist. Nat. Hisp. p.* 8. M. DES MARCHAIS, *Tome III. p.* 312. & les autres.

TAJASICA, poisson du Brésil, dont parle MARC GRAVE (*Hist. Bras. L. IV. c.* 2.), qui a huit ou neuf pieds de long. Son corps est rond & va en diminuant vers la queue. Il a la tête un peu grosse & serrée; des yeux élevés & noirs; six nageoires, savoir une oblongue sous chaque ouie; au-dessous dans le milieu, une plus petite; une autre au milieu du dos; une autre plus longue vers l'extrémité du dos, & une autre sous le ventre. Sa queue lui sert de septieme nageoire: elle est longue & ronde au bout. Il est couvert de petites écailles d'un verd pâle, & varié sur tout le corps de taches brunes vermiculées, excepté les nageoires d'après les ouies, & le bas du ventre, qui sont d'un blond pâle. Sa queue est ondée de brun Ce poisson se cache dans le sable, & on le prend avec les pieds, en les mettant sur le sable, où il est caché. RUYSCH (*de Piscib. p.* 123.) marque qu'il ressemble au *Vost* des Hollandois, & que sa chair est très-blanche & friable.

TAJIBI, animal du Brésil, du genre des Renards, dit RUYSCH (*de Quad. p.* 94.), dont il est parlé dans MARC GRAVE, & que les Portugais nomment *Cachorro Domato.* Cet animal a le corps rond & oblong. Il est couvert de poils blancs & brillans, noirs à leurs extrémités. Il a la tête d'un Renard, le museau pointu, la barbe d'un Chat, des yeux clairs, élevés & noirs; les oreilles rondes, molles, minces, tendres. Sa queue, qui a cinq doigts de long, est à son commencement couverte de poils blancs, noirs au bout. L'autre partie de la queue, qui est la plus grande, est couverte d'une peau mince, écailleuse, blanche, comme celle des Serpens. La chair de cet animal sent fort mauvais; cependant on en mange. C'est une espece de Philandre du Brésil, que M. BRISSON, *p.* 290. nomme *Philander pilis in exortu albis, in extremitate nigricantibus, vestitus.* C'est le *Tlaquatzin* de M. KLEIN (*Quad. p.* 59.) & de SEBA, *Thes. I. p.* 57. Voyez DIDELPHE.

TAILLEURS, nom que GOEDARD donne à de grandes especes de Tipules, Mouches à deux ailes. Voyez TIPULES.

TAISSON: C'est le même animal que le Blaireau. Voyez BLAIREAU.

TALE-COUMBIAS, eſpece de Fourmi de l'Iſle de Ceylan. Voyez FOURMI.

TALEHICUATLI, oiſeau nocturne de l'Amérique, qu'on nomme encore *Tecoletl*, diſent NIEREMBERG (*Hiſt. Exot. L. X. c.* 39. & 40.) & RUYSCH, *de Avib. p.* 153. C'eſt une eſpece de Hibou cornu, ou à oreilles, petit de corps, dont le bec eſt court & crochu. Cet oiſeau a les yeux noirs, l'iris rouge, les plumes noires & cendrées & les ongles noirs & crochus: du reſte, il eſt ſemblable aux Hiboux de ce pays.

TALETEC, Lézard de Virginie, d'un cendré gris, qui eſt garni de minces écailles, & joliment peint ſur le dos d'un mélange de blanc & de roux. Le reſte du corps eſt marqué de petits carreaux blancs. La queue eſt longue, pointue, & cerclée de bandelettes en forme d'anneaux. SEBA, *Theſ. I. Tab.* 76. *n.* 11.

TALERA, oiſeau de riviere de l'Iſle de Madagaſcar, qui eſt de la grandeur d'une Poule. Il a les plumes violettes; mais le front, le bec & les pieds ſont rouges. FLACOURT en parle avec admiration.

TALIE-BOEBOT, nom que les Portugais donnent à un Serpent de l'Amérique, nommé *Coecuba*. SEBA en donne la figure, *Theſ. II. Tab.* 61. *n.* 1.

TAM

TAMACHIA, Vipere du Bréſil. Sa tête, dit SEBA, eſt belle & oblongue: elle a les écailles d'un jaune pâle, treilliſſées & vergetées de marques ovales ou circulaires, qui ſont d'un châtain brun. Sur les côtés du ventre, il y a des taches en arc, qui imitent la figure de la *lettre C*. Enſuite vers le bas du ventre regne une moucheture de taches diverſement figurées. Les écailles du deſſous du ventre ſont d'un jaune cendré. *Theſ. II. Tab.* 28. *n.* 2.

TAMACOLIN, nom qu'on donne dans la Nouvelle Eſpagne à une eſpece de Lézard. C'eſt, dit SEBA, un petit Lézard de Talatec, & qui n'eſt point malfaiſant. Il eſt recherché pour la beauté merveilleuſe de ſa figure. Il a le long du corps une bande large, marquetée de points blancs, & de chaque côté, depuis le col juſqu'à la queue, deux autres petites bandes jaunâtres: il y a à côté de ces deux bandes un tacheté tout-à-fait joli, qui reſſemble aſſez à des figures empreintes ſur des armoiries. Les taches, dont parle SEBA, ſont ſur des écailles bleuâtres, parſemées dans leur contour de raies de différentes grandeurs, & picotées d'un grand nombre de petits points. Les pieds de devant & de derriere de ce petit Lézard ſont munis de cinq petits ongles. *Theſ. I. Tab.* 97. *n.* 1.

TAMACUILLA-HUILLA, ou SERPENT *à cent yeux*: FERNANDEZ en donne la deſcription dans ſon *Hiſtoire des Reptiles* de la Nouvelle Eſpagne. SEBA (*Theſ. II.*) donne la figure de la femelle, *Tab.* 98. *n.* 1. & en parle en ces termes. Elle a, dit-il, tout le corps ſemé d'une infinité d'anneaux ronds ou angulaires, qui ont quelque reſſemblance à des yeux. Les plus grands ſont ceux qui ſont marqués ſur le dos, & les plus petits ſont ceux du côté du ventre. Ce Serpent a d'amples écailles rhomboïdes ſur le dos, qui ſont d'un brun ſombre, & d'une couleur cendrée-rouge ſur le reſte du corps. Ses plus grands anneaux ſont noirs; ceux des côtés ſont d'un châtain clair à bordure noire, & ceux du milieu entierement blancs. Les écailles tranſverſales du ventre ſont larges, cendrées, & jauniſſantes. Sa tête eſt oblongue, rouſſâtre, couverte d'écailles elliptiques, qui ſont rayées au-deſſus de quelques bandelettes d'un brun obſcur. Le chignon du col eſt cerclé d'un demi-anneau, qui ſemble, pour ainſi dire, comme être échappé

des autres. Sa gueule eſt très-grande, & elle eſt fendue juſqu'au col. Ses mâchoires ſont garnies haut & bas de longues dents recourbées intérieurement. Le bord de la babine de deſſous porte un liſéré en forme d'une ſimple bandelette ; mais la babine de deſſus eſt cerclée d'une large bordure.

TAMAMACAME, nom que les Indiens de la Nouvelle Eſpagne donnent à une eſpece de petit Cerf, ou plutôt à une eſpece de Chevre, dit NIEREMBERG. Voyez CERF.

TAMANDUA : J'ai donné au mot FOURMILLIER la notice des différentes eſpeces de ce genre d'animaux, d'après M. BRISSON. Je vais encore en parler ici, ſuivant ce qu'en ont écrit M. KLEIN, SEBA & quelques Voyageurs. On en voit la figure chez le premier de ces Auteurs, *Diſp. Quad. p.* 40.

Le *Tamandua* *, dans l'Ouvrage ci-deſſus cité, compoſe avec l'*Ai*, ou le *Pareſſeux*, la famille des Tridactyles, c'eſt-à-dire de ceux qui ont trois doigts aux pieds. Ils ſont l'un & l'autre dans le ſecond ordre de ſes Quadrupedes, nommés *Digitata piloſa*.

Le *Tamandua* a le corps aſſez long, de même que la tête. Le muſeau de cet animal diminue peu-à-peu. Il a la langue longue & ronde. M. DES MARCHAIS, qui ſuit ſcrupuleuſement MARC GRAVE, dit qu'il a la langue pliée en deux dans la gueule. M. KLEIN n'en croit rien : il penſe que la Nature l'a faite comme celle du Pic, de façon qu'il peut la faire ſortir & la retirer aiſément. Sa queue eſt longue & velue, mais non pas ſi large qu'elle ſurpaſſe celle du Renard : *Cauda longa, hirta quidem, minimè autem tam ampla, ut Vulpis caudam ſuperet*, dit le même M. KLEIN. Cependant, ſelon le rapport de M. DES MARCHAIS, il n'y a point de Renard au monde, qui ait une queue auſſi ample que la ſienne. Cet animal n'a point de dents. Il marche ſi lentement qu'on peut le prendre aiſément. Il a les pieds de derriere faits comme ceux de l'Ours. On n'en voit que dans les Indes Occidentales, & point ailleurs. Le *Tamandua*, ou *Fourmillier*, laiſſe traîner ſa langue à terre pour prendre des Fourmis, quand il a faim, comme il a été déjà dit ailleurs ; mais auſſi-tôt que ces inſectes viennent s'y placer, il la retire en dedans, & il les engloutit de la ſorte, lorſqu'il ſent qu'elle en eſt ſuffiſamment chargée. Ses poils ſont ou blancs, ou noirs, ou d'un blanc fauve.

Tous les *Tamandua* ont trois doigts aux pieds de devant, & cinq aux pieds de derriere. Cependant il y a un de ces animaux que M. LINNÆUS (*Syſt. Nat. Edit. 6. p.* 8. *n.* 15.) nomme *Myrmecophaga manibus didactylis, plantis tetradactylis*. C'eſt ſans doute celui dont on vient de parler ici.

Le même M. LINNÆUS nomme le *Tamandua-Guacu*, *Myrmecophaga manibus tridactylis, plantis pentadactylis*. C'eſt le plus grand de tous. Il eſt de la grandeur d'un Chien de Boucher ; mais cela ne détermine pas la grandeur du *Tamandua-Guacu*, puiſque les Chiens de Boucher different entre eux pour la grandeur. Les pieds de devant ſont diviſés en quatre doigts, ſelon MARC GRAVE & tous ceux qui l'ont ſuivi : les deux du milieu ſont très-grands, & les ongles en ſont longs. Les pieds de derriere ſont munis de cinq doigts : cela eſt très-vrai, dit M. KLEIN, mais il eſt faux que les pieds de devant en ayent quatre : il ſoutient qu'ils n'en ont que trois. Pour le prouver, il renvoye à SEBA, *p.* 66. & à la *Table* 40. *fig.* 1. où cet animal eſt repréſenté avec trois doigts aux pieds de devant, & cinq à ceux de derriere.

* Cet animal eſt nommé en Latin *Urſus Formicarius*, par CARDAN ; en Anglois, *Ant-Bear*, ſelon RAY ; en Hollandois, *Merie-Eneter*. Il eſt appellé *Mange-Fourmis*, ou *Renard de l'Amérique*, par M. DES MARCHAIS, *L. III. p.* 307. & *Fourmillier*, par KOLBE, *p.* 165.

Ce Savant nous apprend qu'il y a un *Tamandua* dans le Cabinet d'Hiſtoire Naturelle de Dreſde, dont M. Eulemburg ſon ami lui envoya la deſcription & la figure. Il eſt repréſenté à la *Table* 4. de ſon Ouvrage, & on lit dans la deſcription qu'il en donne, que ce *Tamandua-Guacu* a les pieds de devant munis de quatre doigts, & ceux de derriere de cinq. Cet animal a preſque une aune de haut. Son col, ſa tête & ſa trompe ont une aune & trois pouces de long. Son corps & ſa queue ont enſemble la même longueur. La trompe eſt un peu garnie de poils à l'orifice, duquel il tire une langue creuſe & longue. Ses yeux ſont petits & noirs. Il a les oreilles très-courtes & rondes; le col, le corps & les pieds couverts de poils rudes & entremêlés de poils plus courts & plus moux, tous variés de blanc & de noir; mais depuis le col, proche des épaules, commence de chaque côté une longue ſuite de poils noirs, qui vont finir à la partie poſtérieure du dos. La queue, comme celle du Cheval, eſt garnie de poils rudes & noirs. Les pieds de devant, fournis de quatre doigts, ſont armés d'ongles plus longs, plus épais, plus crochus que ceux des doigts des pieds de derriere.

Le *Tamandua-I*, que les Anglois nomment *the Leſſer Ant-Bear*, dit Ray, a les pieds preſque ſemblables à ceux du précédent. Ray lui donne quatre doigts aux pieds de devant; mais ſi l'on en veut croire Seba (*p.* 60. *Tab.* 37. *n.* 2.), qui l'a deſſiné ſur un ſujet vivant, il n'a que trois doigts aux pieds de devant, & cinq à ceux de derriere: c'eſt la remarque de M. Klein (*Diſp. Quad. p.* 46.), qui dit que cette eſpece eſt de couleur rouge-pâle, couverte d'un poil mou, preſque ſemblable à de la laine. Cet animal a le col court, la tête longue & étroite, le muſeau long, duquel il fait ſortir une langue aſſez longue. Ses pieds de devant reſſemblent à ceux des Ours. Il ſe ſert des ongles ou des griffes des pieds de devant, pour déterrer les Fourmis. Les mâles ont cela de particulier, que leurs teſticules ſont cachés en dedans ſous la peau. Ray dit de cet animal, d'après Marc Grave, qu'il eſt féroce, mais ſans pouvoir mordre, parceque toutes les eſpeces de *Tamandua* n'ont point de dents. Quand on touche cet animal avec un bâton, il s'accroupit ſur ſes pieds de derriere, comme un Ours. Il dort tout le jour, la tête entre les deux jambes de devant. Quand il boit, il ſort de l'eau par ſes narines. Marc Grave rapporte qu'en tuant un de ces animaux, quoique dépouillé à moitié, & qu'il eût été huit jours ſans manger, il étoit encore vivant. Il ne marche que la nuit. Sa chair ſent mauvais. Le bout de ſa queue eſt ſans poils. L'animal s'en ſert pour ſe ſuſpendre aux branches d'arbres.

M. Klein parle d'un autre *Tamandua blanc*, qui eſt le *Coati* de Seba, *p.* 60. *t.* 37. *n.* 3. Cet animal eſt tout différent des autres. Il a la tête beaucoup plus courte, les oreilles petites, les yeux un peu grands; la partie inférieure du muſeau un peu allongée; la langue peu différente de celle du précédent, longue, étroite & propre à prendre des Fourmis; les épaules larges; les pieds de devant armés de doigts, dont l'un eſt gros & garni d'un ongle gros & courbé. Ses jambes & ſes pieds de derriere reſſemblent à ceux de l'Ours. Son poil eſt blanc & preſque laineux, beaucoup plus long que celui du précédent: la queue eſt crêpue. Cette eſpece d'animal eſt fort rare.

Il y a un animal du Mexique, nommé *Yſquiepatl*, que Seba (*p.* 66. *n.* 2.) dit être une eſpece de *Tamandua*.

Hernandez donne une autre eſpece de *Myrmecophage*, dont la tête eſt faite comme celle d'un Mouton, & qui a à la mâchoire inférieure deux dents remarquables, & cinq doigts à

chaque pied. Cet animal, dit M. KLEIN, *p.* 46. ne doit pas être mis dans le rang des *Myrmecophages*.

J'ai dit, d'après cet Auteur, que les *Tamandua* ont trois doigts aux pieds de devant, & cinq à ceux de derriere. C'est aussi le sentiment de M. LINNÆUS pour le *Tamandua-Guacu* du Brésil. Il y en a un autre, que ce Naturaliste (*Syst. Nat. p.* 63. *n.* 4. *Edit. Paris. & Edit.* 6.) nomme *Myrmecophaga manibus monodactylis*, *plantis tetradactylis*; & un troisieme, qu'il nomme *Myrmecophaga pedibus pentadactylis*. Celui-ci est le *Lézard écailleux* de BONTIUS, en Latin *Lacertus squamosus*. SEBA parle en ces termes des *Tamandua*.

Le *Tamandua* ou *Myrmecophage* est extrêmement commun dans les Indes Occidentales; mais on n'a jamais vu qu'on en eût transporté des Indes Orientales, ni entendu dire qu'il s'y en trouvât. Quelques Savans se font des idées toutes merveilleuses de cet animal, les uns le prenant pour le *Lion Formicarius*, les autres pour le *Formica-Leo*; ceux-ci pour le *Formica-Vulpes*, & les autres pour le *Formica-Lupus*. M. POUPART (*Mém. de l'Acad. Royale des Sciences*, *an.* 1704. *p.* 253.) a remarqué que cet animal étoit gris, semblable à une Araignée, & qu'il tendoit même des embuches aux Fourmis. Cette comparaison ne me paroît pas fort juste. BASTAMANTIUS, qui a fait un Livre entier sur les Reptiles, dont il est fait mention dans les Livres Saints, regarde le *Myrmeco-Leo*, nom que quelques personnes lui donnent, comme une espece d'Escarbot, qu'on appelle *Escarbot cornu*, & que les Allemands nomment *Cerf volant*. Mais toutes ces descriptions & plusieurs autres n'expriment point la nature de cet animal, dont l'Auteur donne la vraie figure, prise sur l'original, dit-il. Cet animal, de couleur incarnat, couvert de poils doux comme la laine, a le col court, les épaules larges, la tête & le museau long & étroit, d'où sort une longue langue, propre à prendre & à avaler les Fourmis, qui lui servent de nourriture. Les pattes de devant, ainsi que celles d'un Ours, ont chacune, outre les doigts ordinaires, trois autres doigts, qui ont crû par dessus les autres, & qui sont armés d'un ongle crochu, lequel est très-grand, principalement dans le doigt du milieu. C'est avec cet ongle qu'ils grattent la terre & en tirent les nids des Fourmis. Les narines, placées très-proche de la gueule, sont étroites, rudes & garnies de poils, & ils s'en servent pour flairer où est leur manger. Les oreilles sont oblongues & pendantes. Les pieds de derriere, dans le *Tamandua*, comme dans l'Ours, sont partagés en cinq doigts, garnis d'ongles longs & crochus, & sont soutenus outre cela sur des talons très-larges. La queue longue & velue finit en pointe, & ils s'en servent, ainsi que les Singes, à se tenir attachés aux arbres. La partie propre à la génération dans les mâles est remarquable. Ils portent leurs testicules placés sous la peau & en dedans. Les Fourmis, tant grandes que petites, deviennent la proie de ces animaux, qui à leur tour servent aux hommes, sur-tout dans la Médecine. *Thes. I. Tab.* 37. *n.* 2.

Le *Tamandua* ou *Coati* d'Amérique, selon le même Auteur, est tout-à-fait différent du précédent. La tête en est beaucoup plus courte, & les oreilles sont plus petites. La partie inférieure du museau est tant soit peu plus longue. Leurs langues sont plus ressemblantes: l'une & l'autre est longue, étroite, & propre à prendre & à avaler des Fourmis. Les épaules sont larges, & le corps est court & épais. Les pieds de devant présentent chacun un doigt armé d'un ongle large & courbé. Les jambes & les pieds de derriere imitent ceux des Singes. Son poil blanchâtre & comme laineux est presque

plus long que celui du précédent : il en eſt de même de ſa tête crêpue. Cet animal eſt compté parmi un des plus rares de ſon eſpece. Les Éthiopiens de Surinam l'appellent *Coati*, & racontent que, quand il eſt pris, il ſe met tellement en rond, ayant ſes pieds ſi fortement attachés l'un contre l'autre, qu'à moins qu'ils ne ſe desserrent d'eux-mêmes, il ne ſeroit pas poſſible d'en venir à bout de force. Il meurt dans un moment, dès qu'on le trempe dans l'eſprit de vin, ou dans la liqueur nommée *Kilduivel*. *Theſ. I. Tab.* 37. *n.* 3.

Le *Tamandua-Guacu* du Bréſil, ou l'*Ours* qui mange les Fourmis, eſt le plus grand de toutes les eſpeces que SEBA connoiſſe. MARC GRAVE le nomme *Tamandüa-Guacu*, & CARDAN l'appelle *Urſus Formicarius*, c'eſt-à-dire l'Ours qui mange les Fourmis. Cet animal a le corps long, les épaules hautes & larges ; la tête fort étendue ; le muſeau diminuant inſenſiblement, & les narines amples & ouvertes. Sa longue langue, qu'il peut tirer en avant d'un huitieme de coudée, ce qui lui eſt très-avantageux pour attraper les Fourmis, finit en une pointe, dont le bout forme un petit rond. Ses oreilles ſont longues & pendantes. Ses yeux, aſſez grands, ſont défendus par d'épaiſſes paupieres. Son muſeau eſt long, tout ridé, garni de peu de poils. Sa tête, qui eſt plate & petite, eſt couverte de poils aſſez preſſés. Tout le reſte du corps de cet animal eſt couvert de poils longs & épais, aſſez ſemblables à des ſoies de Cochons, mais qui cependant près de la peau deviennent cotonneux & plus fins. Leur couleur eſt d'un châtain clair, & ſous le ventre d'un brun plus foncé. Le deſſus de la queue, qui eſt longue & finiſſante en pointe, eſt d'un fauve clair. Sa femelle a huit tettes, qui ſortent hors du ventre, ſavoir trois de chaque côté vers les pieds de derriere, & deux entre les pieds de devant. Des témoins dignes de foi rapportent qu'elle met bas à chaque portée autant de petits qu'elle a de tettes, en quoi elle auroit quelque conformité avec les Truies, qui ne mettent bas beaucoup de petits d'une ventrée, que lorſqu'elles ont pluſieurs tettes. Les pieds de devant & de derriere ne different de ceux qu'on a décrits ci-deſſus, qu'en ce qu'ils ſont plus grands. Les plus groſſes Fourmis lui ſervent de nourriture.

SEBA avoit dans ſon Cabinet ſix eſpeces de ces animaux, mangeurs de Fourmis, leſquels different entre eux, ou par une forme particuliere, ou par la tête, les pieds & les ongles. L'eſpece de *Tamandua* repréſentée au *n.* 2. *Tab.* 41. *Theſ. I.* eſt d'un quart plus petite que celle-ci, & a auſſi la tête, les oreilles & les yeux plus petits. Son pied de devant a un ſeul ongle, fort & crochu, & celui de derriere a trois doigts & trois ongles, au-lieu que les quatre autres eſpeces ont cinq doigts armés d'autant d'ongles. Leur poil eſt doux, cotonneux, de la couleur de celui d'un jeune Liévre. La cinquieme eſpece de *Tamandua* eſt de la même figure, d'un poil rouge-pâle : elle eſt ſur le dos d'un blanc argenté, & deſſous d'un cendré jaunâtre. Cette eſpece a quatre tettes & quatre mammelons, deux ſous les jambes de devant, & deux ſous les jambes de derriere. La ſixieme eſpece a le muſeau plus long & les oreilles dreſſées comme celles du Renard. Toutes ces eſpeces n'ont point de dents.

Le *Tamandua* du Mexique, nommé *Yzquiepatl*, c'eſt-à-dire petit Renard, eſt une eſpece de ces animaux mangeurs de Fourmis. HERNANDEZ l'a décrit à la *page* 332. de ſon Livre. Suivant les Obſervations de NARDUS-ANTONIUS BECCHUS, ſa tête eſt comme celle d'une Brebis, & il ſe rapporte en tout le reſte au *Tamandua*, dont SEBA donne la figure, ſi l'on en excepte ſeulement la tête, qui eſt autrement conformée, beaucoup plus

petite & presque approchante de celle des Chiens du Nord. Son nez situé au-devant du museau, semble être séparé par une ligne. Il lui sort de chaque côté & de dessous le menton de longs poils, en guise de barbe. Sa mâchoire inférieure, qui est épaisse & ronde, est munie de deux longues dents, qui sont les seules qu'elle ait. Ses pieds de devant & de derriere sont longs, semblables à ceux des Oursons, fendus en cinq doigts, armés d'ongles aigus. Il a de petits yeux ronds & luisans. Ses sourcils sont garnis de longs poils, tandis que de plus courts, d'un brun très-foncé, tapissent le contour des yeux. Ses oreilles sont longues & collées étroitement à la tête. Le poil du corps est long, roussâtre, & sous le ventre d'un roux plus clair. Sa queue est comme celle du Chien ordinaire. *Thes. I. Tab.* 40. *n.* 2. Ainsi parle SEBA des *Tamandua*, dont il donne les figures, & l'on voit qu'il confond dans ce genre d'animaux une espece de *Coati.*

TAMANOIR. Voyez ci-dessus TAMANDUA, & au mot FOURMILLIER.

TAMARIND, espece de Singe, du genre des Cercopitheques, qu'on trouve à la Guyane & au Brésil. Voyez SINGE, *race quatrieme*, *dixieme espece.*

TAMARIS DE MER: C'est, dit M. ELLIS, une Coralline vésiculeuse, qu'il nomme *Corallina vesiculata*, *sparsim & alternatim ramosa*, *denticulis oppositis cylindricis*, *oribus crenatis*, *patulis*. Ses branches sont placées assez irrégulierement, mais cependant alternativement de différens côtés. Son tissu ressemble à celui de la corne, & il est transparent. Ses denticules sont grandes, cylindriques, ouvertes, & opposées les unes aux autres, & chaque paire paroît attachée au sommet de celle qui est au-dessous. Cette sorte de Coralline, comme les autres especes de son genre, est rangée parmi les productions animales, & on la trouve adhérante aux *Rochers*, aux *Coquilles* & aux *Fucus*. M. LINNÆUS a compris sous le nom de *Sertularia* les différentes especes de Corallines. Voyez au mot CORALLINE.

TAMARU-GUACU, espece de Langouste de mer du Brésil, que les Portugais nomment *Caramon de Saldago*. Elle a, dit RUYSCH (*Exsang.* *p.* 27.), neuf doigts de long & un peu plus. Sa tête est longue de deux. Ce poisson, qui n'a point de sang, devient de plus en plus étroit vers la tête. Son corps a onze anneaux, comme la queue des Crabes & des Écrevisses. La partie postérieure du corps de chaque côté avance & est hérissée de poils. Tout son corps est couvert d'une croute, comme les Cancres, qui est blanche & brillante comme de la corne polie: proche des jointures, elle tire sur le noir ou le pourpre. Ce Crustacée a trois pieds de chaque côté, placés à la troisieme, quatrieme & cinquieme jointure, en comptant depuis le col. Ils sont menus, & longs environ de deux doigts. Sa tête est triangulaire, de la grosseur d'une Olive. Proche de la tête de chaque côté, il y a un bras, long de sept doigts, composé de quatre jointures. L'extrémité du bras, à la derniere jointure, est courbée comme une faulx, & garnie de dents fort aigues. Cet animal frappe avec ses bras, & les plaies qu'il fait sont difficiles à guérir. Ses yeux sont élevés & oblongs. Il a huit filets, comme les Cancres. Le *Tamaru-Guacu* n'est point d'usage en aliment.

TAMATIA, oiseau du Brésil, de la grandeur d'une Alouette ou d'un Pic. Son plumage, dit RUYSCH (*de Avib. p.* 142.), est tout ponctué & marqué de taches. Les plumes du ventre sont blanches & marquées de brun: celles du gosier & du col sont rousses. Son bec est long & rouge: la partie supérieure est un peu brune & plus

longue que l'inférieure. Au-dessus des narines il y a quelques petites plumes, qui ressemblent à des poils. Ses pieds sont garnis de quatre doigts. Les ongles de ce volatil sont crochus. Il n'a point de queue. Sa tête & son bec sont très-gros à proportion de son corps. RAY (*Synop. Meth. Av. p.* 65.) dit que cet oiseau est irrégulier & singulier, à cause de sa grandeur & de ses plumes tachetées ; ce qui fait qu'il le met dans le rang des Tourds ou Grives.

TAMATIA : C'est aussi le nom d'un autre oiseau du Brésil, qui est aquatique, & qui est peut-être une Poule d'eau, dit RUYSCH, *de Avib. p.* 27. Il a le dos & le col courbés ; la tête grande ; les yeux grands & noirs ; le bec long de deux doigts, large de plus d'un, fait comme celui des Canards, mais par devant il est plus pointu. La partie supérieure est noire ; l'inférieure est rousse. Cet oiseau a les jambes assez longues ; quatre doigts aux pieds, dont trois devant & un derriere, comme les Poules, & ils sont fort longs. Les jambes & les doigts sont d'un jaune tirant sur le verd. Sa queue est courte, & n'est pas plus longue que celle d'un autre oiseau, nommé *Yassana*. Sa tête est couverte de plumes noires, & le reste du corps est garni de plumes brunes. Celles du ventre sont mêlées de blanc. C'est ainsi que RUYSCH & RAY (*Synop. Meth. Av. p.* 117.) parlent d'après MARC GRAVE de ce *Tamatia*, espece de Poule aquatique.

TAMOATA, poisson de riviere du Brésil, que les Portugais nomment *Soldido*, dit RAY, *Synop. Meth. Pisc. p.* 78. *n.* 9. Depuis le haut de la tête jusqu'au commencement de la queue, il a trois doigts & demi de long. Sa tête en a un, & est un peu plus large ; elle est faite à-peu-près comme celle d'une Grenouille. Sa bouche est petite & sans dents. De chaque côté, il a un barbillon long d'un doigt. Ses yeux sont petits ; l'iris en est dorée. Toute la tête de ce poisson est couverte d'une peau aussi dure qu'un bouclier, & son corps d'une espece de cuirasse, garnie d'écailles oblongues, finement dentelées tout autour & faisant quatre rangs. Ce petit poisson est de couleur de fer, surtout à la tête.

TAN

TANADO, nom, dit RONDELET, qu'on donne sur les côtes de Gênes, à un poisson de mer qui vit dans la fange, & que les Grecs nomment Κάνθαρος. Voyez au mot CANTHENO.

*TANAGRÆUS CETUS : ATHÉNÉE (*L. XII.*) donne ce nom à un Monstre marin d'une énorme grandeur, dit GESNER (*de Aquat. p.* 237.), qui fut apporté à Tanagra, ville de Béotie, d'où il a eu son nom.

TANCHE, ou TENCHE*, poisson de lac & d'étang à nageoires molles, du genre des *Cyprinus*, nommé par ARTEDI (*spec.* 27. & *Syn. p.* 5. *n.* 7.), *Cyprinus mucosus, totus nigrescens, extremitate caudæ æquali.* WILLUGHBY dit, & d'après lui les Auteurs de la *Suite de la Matiere Médicale*, que ce poisson a été inconnu aux Anciens avant AUSONE, qui l'appelle la *consolation* & la *nourriture* du menu Peuple ; que les Grecs & les Romains n'en ont rien dit, parcequ'ils n'ont parlé que des bons poissons, & qu'ils regardoient la *Tanche* comme un poisson vil & ignoble. Cependant, selon le rapport d'ARTEDI,

* La *Tanche*, ou *Tenche*, a été nommée par les Latins *Tinca*, ou *Tincha*, comme qui diroit *Tincta*, parceque sa couleur est teinte d'un verd jaunâtre, ou quelquefois noirâtre. Ce poisson est nommé en Espagnol & en Italien *Tenca*, ou *Tinca* ; en Allemand *Schley*, ou *Schleyen* ; en Flamand & en Saxon, *Schomakel* ; en Danois, *Sydere* ; en Suédois *Linnare*, ou *Sutare* & *Skomakare* ; en Anglois, *Tench*.

le γραφεὺς de DORION, dont il eſt parlé dans ATHÉNÉE (*L. V. c.* 297.), eſt la *Tinca* d'AUSONE, & peut-être auſſi le ψύλων dont parle ARISTOTE (*L. VI. c.* 14.), que GAZA a rendu par le mot Latin *Fullo*.

La *Tanche* cuite ôte les taches; c'eſt ce qui fait croire à quelques Auteurs que ce poiſſon eſt le γραφεὺς de DORION, dont il eſt parlé dans ATHÉNÉE, comme il vient d'être dit, qui ſignifie en François *Foulon*, & qui eſt nommé ψύλων par ARISTOTE; mais cette raiſon n'eſt pas ſuffiſante, dit RONDELET, pour que la *Tanche* ait particulierement ces noms Grecs; car, ajoute-t-il, l'eau où cuiſent des poiſſons gluans & viſqueux, ont la vertu de nettoyer les taches; ce qui n'eſt donc pas le propre de la *Tanche*. Ces poiſſons ſe léchent les uns les autres, parcequ'ils ſont couverts de bave, & on dit que les Brochets bleſſés ſe frottent contre les *Tanches* pour ſe guérir de leurs plaies. Ainſi, ſuivant RONDELET, WILLUGHBY & les autres Modernes, ARTEDI ſe ſeroit trompé en diſant que la *Tanche* eſt le γραφεὺς & le ψύλων des Grecs.

RONDELET (*Part. II. p.* 113. *L. X. Edit. Franç.*) décrit ainſi la *Tanche*. Par la figure du corps, ainſi que par les nageoires & leur ſituation, dit cet Ichthyologue François, elle reſſemble à la Carpe. Elle en differe par les écailles, qui ſont petites & minces, & toujours couvertes d'une eſpece de bave, ce qui rend ſa peau très-gluante. Sa couleur tire entre le verd & le jaune. Son palais eſt charnu, & ſemblable à celui de la Carpe. Ce poiſſon a une ligne au milieu du corps, qui prend au bout des ouies, & finit à la queue. Il a deux nageoires proche des ouies; deux autres au ventre; une autre proche de l'anus; une au dos, qui eſt courte & ſans aiguillons. La queue de ce poiſſon eſt large. On lui trouve dans la tête des pierres, comme dans quelques poiſſons de mer. Il a au fond de la bouche deux os découpés, au lieu de dents; quatre ouies de chaque côté de la tête; une veſſie double attachée au foie & pleine d'air. La *Tanche* a dans le corps moins d'œufs que la Carpe. Elle ſe nourrit d'eau & de fange; c'eſt ce qui fait qu'elle s'aime dans les lacs, les étangs & les rivieres, dont le cours eſt paiſible. En voici une deſcription beaucoup plus étendue.

La *Tanche*, ſelon ARTEDI, diſent les Auteurs de la *Suite de la Matiere Médicale*, a la tête & le muſeau aſſez petits, à proportion du corps; le corps large, gros & court; l'ouverture de la bouche petite ou médiocre, en ſorte qu'on pourroit ſans gêne y introduire le doigt du milieu; les mâchoires ſans dents; mais dans le goſier il y a cinq dents de chaque côté. Elle a les couvercles des ouies compoſés de part & d'autre de quatre lames & de trois arêtes courbées; la ligne latérale du corps, courbe & plus proche du ventre, comme dans les poiſſons du même genre. Elle a quelques petits conduits ou trous à la tête au-deſſus des yeux, un de chaque côté, qui forment une eſpece de ligne, & au-deſſous des yeux ſont deux autres lignes ou rangées de trous, dont l'une eſt ſituée près des couvercles des ouies, & l'autre plus bas à la mâchoire inférieure. Elle a les yeux petits, ſitués aux côtés de la tête; l'iris de couleur rouge; les ouvertures des couvercles des ouies moins larges que dans les autres eſpeces de poiſſons de ce genre. Elle a quatre ouies de chaque côté, dont chacune eſt garnie d'une double rangée de nœuds faits en forme de peigne, leſquels ſont égaux de chaque côté aux trois ouies intérieures; mais dans la derniere les nœuds intérieurs ſont preſque égaux entre eux, & les extérieurs plus longs que les intérieurs à la partie ſupérieure, quoique beaucoup plus courts à la partie inférieure; du reſte ils ſont tous mollets; le

dos est un peu élevé au-dessus de la tête, mais épais, & nullement tranchant: le ventre est assez large, & plat par-tout. Elle a les écailles oblongues, petites, en comparaison de celles des poissons du même genre, étroitement adhérantes, de couleur noire sur le dos, & noirâtre sur les côtés, mêlée d'un peu de doré, ou de verd jaunâtre, mais de couleur blanchâtre au ventre, de façon néanmoins que tout le corps est teint d'une certaine noirceur: or ces écailles sont enduites par dehors d'une mucosité visqueuse; ce qui rend ce poisson glissant comme l'Anguille. Toutes les nageoires & la queue sont noires, ou noirâtres, ou d'une couleur grisâtre-obscure: les nageoires de la poitrine sont noirâtres, arrondies, & composées de dix-sept rayons, dont le sixieme, ou environ, est le plus long; le premier est simple & robuste, mais tous les autres sont branchus au bout, & les derniers assez petits: les nageoires du ventre sont pareillement noirâtres, & arrondies à leur extrémité; elles sont composées de onze rayons, dont le premier est assez petit, le second robuste & fort épais, mais tous les autres sont fort branchus au bout. Elle a une seule nageoire au dos, qui est noire, composée de douze rayons, dont le premier est fort court; le second un peu plus long qui atteint le milieu des autres; le troisieme égal aux autres pour la grandeur, & simple ainsi que les deux premiers, au-lieu que tous les autres sont branchus au bout. La nageoire de l'anus est noire, composée de onze rayons, dont les deux premiers sont assez petits, principalement le premier qui est assez menu; le troisieme est assez long, simple comme les premiers, tandis que tous les autres sont branchus par le bout; le quatrieme & le cinquieme sont les plus longs. La queue est noirâtre, nullement fourchue, mais plutôt quarrée, composée de dix-neuf rayons, très-difficiles à compter, excepté les derniers. Elle a le foie long, étendu le long de l'estomac & de l'intestin, & divisé en quelques lobes; l'estomac gros & long, dans lequel, ainsi que dans les intestins, je n'ai rien trouvé, dit l'Auteur, qu'un chyle, ou suc visqueux; l'intestin réfléchi une fois du pylore ou diaphragme, puis allant droit à l'anus; la rate oblongue, anguleuse, d'un rouge obscur ou noirâtre, située à gauche; la vessie aërienne grande, serrée comme avec un fil dans le milieu, dont le canal, qui va s'insérer au commencement de la partie inférieure, est bien sensible; la poitrine blanchâtre, tirant sur l'argenté. Sa longueur totale est de neuf pouces trois lignes. Quant à l'extérieur, la *Tanche* ressemble à la Truite saumonée. Salvien avoit observé aux angles de la bouche de chaque côté une appendice, ou une moustache ronde & très-courte.

On trouve souvent & presque partout des *Tanches* de cinq à six livres, quelquefois même elles croissent jusqu'à vingt livres, dit Salvien. La *Tanche* a la peau épaisse, & elle est recherchée des gourmands. Elle a le palais charnu comme la Carpe, & dans le fond du palais un osselet triangulaire; une vésicule du fiel, & une vessie urinaire, comme dans la plûpart des autres poissons de ce genre. Dans cette espece le sexe est facile à distinguer; car le mâle a les nageoires du ventre beaucoup plus grandes que celles de la femelle, & ces nageoires ont le premier rayon grand, épais, réfléchi par en bas, & canelé en travers. Les os, où les nageoires prennent naissance, sont pareillement grands, épais, & presque étendus jusqu'aux ouies, autrement que dans la femelle. Salvien dit qu'on prend des *Tanches* en tout temps dans les lacs & dans les étangs; mais quoiqu'on en pêche quelquefois dans le Tibre & dans d'autres fleuves ou rivieres, le même Auteur croit qu'elles y sont

venues de quelque lac voiſin. Les petits Vers ſont très-propres pour amorcer les *Tanches*. La *Tanche*, ſelon le rapport de SCHWENCKFELD, met bas ſes œufs au printemps, & en été, lorſque le Froment eſt en fleur : elle parvient promptement à ſa juſte grandeur ; ce qui arrive d'autant plus aiſément qu'elle ſe nourrit de limon & d'ordures, & qu'elle habite dans des lieux qui en ſont remplis.

LÉMERY obſerve que ce poiſſon eſt ſi vif qu'encore qu'on l'ait coupé par morceaux, & qu'on l'ait frit à demi, il s'élance hors de la poële. Il réſiſte au charroi, dit LIGER ; ainſi on peut en faire quelque profit. La *Tanche* peuple beaucoup, & ruine le fond d'un étang ; car l'on aſſure qu'il faut plus de terrein pour nourrir cent *Tanches* que pour engraiſſer cinq cents Carpes. C'eſt pourquoi ce poiſſon n'eſt gueres à rechercher, & l'on ne doit preſque pas en jetter dans un étang ; il s'y en trouve ſouvent aſſez, principalement lorſque les étangs ont été pluſieurs années ſans reſter à ſec. Le Brochet mange la *Tanche* & le Gardon, mais moins celui-ci que la premiere, qui eſt pourtant, à ce que l'on dit, l'amie du Brochet.

M. GEOFFROI le jeune (*Hiſt. de l'Académie Royale des Sciences*, *année* 1710.) a fait voir à l'Académie un *Tænia* trouvé dans le ventre d'une *Tanche* fort ſaine & fort graſſe, ſemblable à ceux qui ſe trouvent dans le corps de l'homme, à cela près qu'il n'étoit pas découpé par anneaux ; il avoit ſeulement des raies ou plis perpendiculaires à ſa longueur, ſelon laquelle une autre grande raie alloit depuis la tête juſqu'à la queue, en le diviſant en deux moitiés égales. Il étoit entier, & avoit deux pieds & demi de long. On ne ſait pas encore, ajoute l'Hiſtorien, qu'il ſe ſoit jamais trouvé de *Tænia* dans des poiſſons.

La *Tanche* d'eau douce eſt d'uſage en aliment : elle contient beaucoup d'huile, de ſel volatil & de phlegme. Elle doit être choiſie tendre, graſſe, & bien nourrie : elle eſt auſſi d'une ſaveur plus ou moins agréable, ſuivant qu'elle habite dans une eau plus ou moins claire & limpide. Ce poiſſon eſt aſſez eſtimé pour ſon bon goût : il nourrit médiocrement, mais il n'eſt pas ſain ; car il eſt rempli de ſucs viſqueux & groſſiers, qui ſont capables de cauſer des obſtructions, & de fournir des ſemences à la fievre : c'eſt ce qui fait que bien des Médecins en défendent l'uſage ; & on ne peut corriger ces ſucs que par le ſecours des aſſaiſonnemens. Il eſt peu propre aux tempéramens pituiteux, & il n'y a que les jeunes gens, & ceux qui ſont bilieux & qui ont l'eſtomac robuſte qui puiſſent s'en accommoder ; encore doivent-ils en uſer modérément.

On trouve dans la tête de ce poiſſon deux petites pierres employées en Médecine, qui ſont comme abſorbantes, déterſives & diurétiques. On s'en ſert à la doſe de douze grains juſqu'à deux ſcrupules pour amortir les acides des premieres voies, pour arrêter les cours de ventre, pour fortifier l'eſtomac, pour pouſſer les urines, & pour chaſſer les glaires & les graviers des reins & de la veſſie.

Quant à l'uſage extérieur, on coupe la *Tanche* par morceaux, ou bien on la fend ſimplement dans ſa longueur pour l'appliquer au poignet & à la plante des pieds, pour calmer les ardeurs de la fievre, & faire révulſion de l'humeur maligne qui occupe le cerveau. On l'applique pareillement dans les maux de tête, & ſur les articulations dans les douleurs de la goutte. La vertu des *Tanches* eſt célebre pour la cure de la jauniſſe. On les applique vivantes ſucceſſivement ſur la région ombilicale, & ſur celle du foie, où on les laiſſe juſqu'à ce qu'elles meurent, & l'on trouve auſſi le poiſſon jaune & enflé du côté qu'il a été appliqué. La guériſon ne ſuit pas

toujours, quoi qu'en disent quelques Médecins : mais comme le remede réussit quelquefois, on peut l'éprouver sans risque, & l'état du malade n'en devient pas pire. SCHRODERUS marque que les cendres de la *Tanche*, & spécialement de la peau, réussissent contre les fleurs blanches des femmes, étant prises intérieurement. Son fiel est propre pour les maladies d'oreille, si l'on en met dedans avec un peu de coton. Ainsi parlent les Auteurs de la *Suite de la Matiere Médicale* sur la *Tanche*.

Ceux qui ont écrit sur ce poisson, sont CUBA, *L. III. c.* 91. AUSONE, *Mos. v.* 125. PLATIN, *L. X.* PAUL JOVE, *p.* 124. FIGULA, *f.* 3. 6. WOTTON, *L. VIII. c.* 190. SALVIEN, *f.* 89. *&* 90. GESNER, *de Aquat. p.* 984. ALDROVANDE, *L. V. c.* 45. *p.* 646. JONSTON, *L. III. tit.* 3. *c.* 10. CHARLETON, *p.* 162. WILLUGHBY, *p.* 251. RAY, *Synop. Meth. Pisc. p.* 117. SCHONNEVELD, *p.* 76. SCHRODERUS, *p.* 334. RONDELET, *de Pisc. p.* 157. BELON, *de Aquat. p.* 324. MERRET, *Pin. p.* 190. SCHWENCKFELD, *de Pisc. Siles. p.* 448. ARTEDI, *gen.* 27. M. LINNÆUS, *Fauna Suec. n.* 321. & les autres.

TANCHE DE MER : ARTEDI (*Append. Syn. p.* 111.) dit que c'est le Φυκὶς d'ARISTOTE (*L. VI. c.* 13. *L. VIII. c.* 10.), d'OPPIEN (*L. I. p.* 6.), & d'ATHÉNÉE (*L. VII. p.* 319.); le *Physis* de PLINE, de PAUL JOVE, de RONDELET & de GESNER, & la *Tinca marina* d'ALDROVANDE & de JONSTON. RUYSCH en fait mention. SALVIEN nie que le *Physis* des Anciens soit le poisson qu'on nomme à Rome *Tinca marina*.

Il y a une *Tanche* de mer, dont on ne se sert point pour les alimens : celle-ci a la chair très-molle, & ressemble beaucoup à la Perche de mer, par son museau pointu & allongé, la situation, le nombre & la figure de ses nageoires ; mais sa bouche est plus grande : la mâchoire supérieure est munie de dents plus grandes que celles de la Perche de mer, & la tête est plus grosse. Ses nageoires ne sont point marquées de petites taches rousses, & elle n'a point aussi les lignes transversales noires, qu'on remarque sur la Perche de mer. On voit à sa tête, & aux opercules des ouies, de petites lignes & des points bleus. ARISTOTE dit que le mâle est plus noir que la femelle, & qu'il est couvert de plus larges écailles. La *Tanche de mer* est mise par cet Ancien parmi les poissons saxatiles ; elle vient frayer dans l'Algue, où ses œufs éclosent, & sont à l'abri des tempêtes. On ne fait point de cas de la *Tanche de mer*, poisson qui étoit cependant recherché par les Anciens.

TANGARA, oiseau du Brésil, dit RAY (*Synop. Meth. Av. p.* 84. *n.* 13.), de la grandeur d'un Chardonneret. Il a le bec droit, gros & noir ; les pieds d'un brun cendré ; sur la naissance du bec une tache noire ; toute la tête & le col de couleur verte. Des plumes très-noires, comme une espece de collier, font le commencement du tour du dos. Le reste est de couleur rousse. Il a le bas du ventre d'un beau bleu ; les ailes noires, & celles des côtés bleues. Le dessus du commencement des ailes est couleur de mer. Les plumes scapulaires qui couvrent le dos sont en partie jaunes. Sa queue a un doigt & demi de long : les plumes en sont noires : les extrémités de celles des côtés sont bleues.

Il y a, selon le même RAY, une autre espece de *Tangara*, qui est de la grandeur d'un Moineau, dont le bec est d'un jaune brun, large & aigu. Le plumage de la tête est d'un beau vermillon. Le reste du corps, avec les ailes & la queue, sont d'un beau noir. Sa queue est courte. Il a le haut des jambes blanc ; au côté extérieur une tache longue, couleur de vermillon, & les pieds cendrés.

Les Sauvages, disent les Voyageurs, ne veulent point manger de ces especes d'oiseaux, parcequ'ils les croyent sujets au mal caduc. Ils disent que ces oiseaux se divertissent à faire

une maniere de danſe, & que l'un d'entre eux s'étant étendu comme mort ſur terre, les autres ſont autour de lui un murmure ſourd, juſqu'à ce qu'il s'éleve & faſſe le même bruit : alors ils prennent tous leur vol vers quelque autre endroit.

TANLI, nom que les Hottentots en Afrique donnent au Jackul, eſpece de Tigre. Voyez JACKUL.

TANTALE, ou PÉLICAN D'ARBRE de l'Amérique, oiſeau mis dans l'ordre des *Aves ſcolopaces* par M. LINNÆUS, & dans le genre des Palettes par M. KLEIN, qui le nomme en Latin *Tantalus*, *Loculator*, *Pelicanus Americanus arboreus*. CATESBY en parle, *p.* 81. Cet oiſeau eſt monté ſur de grandes jambes, & approche de l'Oie pour la grandeur. Son bec a neuf pouces & demi de long : il eſt conique, courbé au bout, & a de tour à ſa baſe trois pouces & un quart. Il a la queue & les pieds noirs, & les premiers articles des doigts ſont joints par une membrane. C'eſt un oiſeau ſtupide, auſſi-bien que le Flamand & la Palette. Quand il ouvre le bec, un Agneau y paſſeroit. Il fréquente les arbres & il y fait ſon nid. Les Perſans le nomment *Talab* & *Miſe*, dit CHARDIN (*L. III. c.* 9. *p.* 40.), & les Anglois *the Vrood Pelican*, dit CATESBY.

TAO

TAON *, en Latin *Tabanus*, groſſe Mouche qui a un aiguillon, dont elle pique les Chevaux en été. M. LINNÆUS (*Fauna Suec. p.* 311. *n.* 1045. 1046. 1047. 1048. 1049. & 1050.), qui le met dans le rang des inſectes à deux ailes, *inter Inſecta diptera*, en donne de pluſieurs ſortes. Il nomme la premiere *Tabanus griſeus*, *abdominis ſegmentis ſingulis triangulo albo*. JONSTON (*Inſect. t.* 8. *ord.* 2. *f.* 21. 22.), & M. DE RÉAUMUR (*Tome IV.*) en parlent; & cette eſpece de *Taon*, que les Suédois nomment *Broems*, eſt appellée dans les *Actes d'Upſal*, 1736. *p.* 31. *n.* 17. *Tabanus vulgaris griſeus*, *inciſuris dorſi maculâ trigonâ albicante notatis*.

La ſeconde eſpece, nommée *Tabanus flavus* dans les *Actes d'Upſal*, *ibid. p.* 31. *n.* 18. eſt le *Tabanus niger*, *abdominis ſegmentis margine luteis*, *pedibus rufis*, de M. LINNÆUS. Cet inſecte, très-commun dans la Laponie, incommode fort les Rennes.

La troiſieme eſpece, qui eſt le *Tabanus fuſcus*, *abdominis lateribus teſtaceis* des *Actes d'Upſal*, *ibid. p.* 31. *n.* 19. eſt nommée par M. LINNÆUS, *Tabanus fuſcus*, *lateribus abdominis ferrugineis*, *oculis lineis tribus fuſcis*. Cette eſpece, comme la premiere, fatigue beaucoup les Chevaux en été par ſes piquûres, & eſt très-commune en Suede.

La quatrieme eſpece, qui ſe trouve auſſi en quantité dans le même pays, attaque les Bœufs comme les Chevaux, & eſt nommée par M. LINNÆUS, *Tabanus cinereus*, *oculis lineâ tranſverſâ*.

La cinquieme eſpece, qui ſe trouve en Suede, & principalement en Smolande,

* Cet inſecte eſt nommé en Hébreu *Jattus*, ſelon BOCHARD; en Italien *Tafano*, ou *Tavaro*; en Allemand, *Brem*; en Eſpagnol, *Moſcarda*. Rien n'eſt plus embarraſſant dans l'Hiſtoire Naturelle, comme le remarquent fort à propos les ſavans Auteurs des *Collections Académiques*, *Tome V. p.* 439. que la confuſion des noms, & l'inexactitude des deſcriptions des animaux, que nous ont laiſſées les Anciens : c'eſt ce qui a beaucoup embrouillé la Nomenclature ; & il eſt preſque impoſſible de reconnoitre quels ſont les inſectes auxquels ils ont donné tel ou tel nom, & de diſtinguer, ſur-tout parmi les Mouches, par exemple, l'*Oeſtrus*, l'*Aſylus*, le *Tabanus*, &c. Quelques Auteurs ont confondu la Mouche Taon, *Tabanus* en Latin, avec la Mouche Aſyle, nommée en Latin *Aſylus*. MOUFFET & SWAMMERDAM y trouvent une différence très-eſſentielle. La Mouche Aſyle, diſent-ils, eſt la Mouche à corſelet armé de M. DE RÉAUMUR, & l'*Oeſtrus aquæ* de M. LINNÆUS, dont il a fait mention dans ſa *Fauna Suecica*, *n.* 1029. Cette ſorte de Mouche a la trompe plus longue que celle des *Taons*.

lande, eſt nommée par RAY (*Inſect.* p. 272.), *Muſca bipennis, pulchra, alis maculis albis amplis pictis.* C'eſt le *Tabanus fuſcus, alis cinereis, maculis albis, nigriſque*, des *Actes d'Upſal*, 1736. *p.* 31. *n.* 21. Il y a un autre *Tabanus fuſcus, alis fuſcis, maculis nigris*, dont il eſt encore parlé dans les *Actes d'Upſal, ibid. n.* 22. M. LINNÆUS comprend ces deux eſpeces ſous le nom de *Tabanus fuſcus, alis maculis fuſcis, albiſque variis, oculis fulvo-viridibus, punctis nigris.*

La ſixieme & derniere eſpece, que les Smolandois nomment en leur langue *Blindkaagg*, eſt nommée dans les *Actes d'Upſal, ibid. p.* 31. *n.* 20. *Tabanus fuſcus, alis cinereis punctatis*, & par M. LINNÆUS, *Tabanus fuſcus, alis cinereis, punctis minutiſſimis albis, oculis viridibus, lineolis quatuor undulatis fuſcis.*

ARISTOTE & PLINE ont cru que les *Taons* étoient engendrés du bois. ALDROVANDE les a connus ſous le nom de *Vers aquatiques.* On diſtingue aiſément dans le Ver du *Taon* ſa tête, ſa poitrine, ſon ventre & comme douze petits cercles, qui diviſent ſon corps en douze parties. Son bec ſe ſépare en trois parties, qui pendant la vie de cet inſecte ſe meuvent continuellement, de même que la langue des Serpens.

Dans les mois de Juillet & d'Août, les grandes chaleurs font entrer les *Taons* en fureur. Ils piquent les hommes, les Chevaux & les Serpens. MOUFFET rapporte, ſur la foi d'un ami, qu'un Cheval attaché à un arbre dans une forêt pendant l'eſpace de ſix heures, mourut de la piquûre d'une multitude de *Taons.* Comme ces inſectes ne voyent point de loin, ils ſuivent les Jumens à l'odeur de leur ſueur.

NICANDER dit qu'aux environs de l'Helleſpont les *Taons* ſont en guerre avec un Serpent d'une puanteur inſupportable.

OVIEDO nous apprend qu'il y a dans les Indes Occidentales divers genres de *Taons.* ALDROVANDE parle de deux ſortes, dont l'une eſt petite, a la tête noire, & les antennes ſi courtes, qu'à peine paroiſſent-elles. La poitrine & les pieds ſont noirs, & les ailes couleur de boue. L'autre, encore plus petite, a la tête noire & deux points blancs ſur la tête. La poitrine eſt de couleur noire-cendrée, & les ailes & le ventre de couleur cendrée. Ce qu'il y a de ſingulier dans le *Taon*, dit SWAMMERDAM, c'eſt qu'il a tout à la fois une trompe, pour pomper le miel des fleurs, & un aiguillon, pour ſucer le ſang des animaux; ainſi quand l'une de ces nourritures leur manque, ils ont recours à l'autre.

Il ne faut pas confondre ces eſpeces de *Taons* avec d'autres inſectes à deux ailes, nommés auſſi improprement en François *Taons* par quelques Naturaliſtes. C'eſt le genre des Mouches Aſyles.

Ce genre eſt nommé *Aſylus* en Latin, parcequ'il tourmente les Ânes, & *Œſtrus*, du Grec ἀπὸ τοῦ οἰστρεῖν, *inſanire*, parcequ'il s'attache avec la même fureur à tous les troupeaux. M. LINNÆUS (*Fauna Suec. p.* 306. *n.* 1024. 1025. 1026. 1027. 1028. 1029.) en donne de ſept eſpeces différentes, ſous le nom d'*Œſtrus.*

La premiere eſpece, qu'il nomme *Œſtrus thorace flavo, cingulo nigro, alis nigrâ faſciâ, pedibus pallidis*, eſt la *Muſca bipennis, Œſtrum dicta, alis membranaceis punctis crebris velut adſperſis*, de RAY, *Inſect. p.* 271. Le Docteur D'HERRAM appelle le Ver d'où provient cette Mouche, *Vormils.* M. FRISCH marque qu'il prend naiſſance dans de la fiente de Vache, & M. LINNÆUS dit que cette eſpece habite tout l'hiver ſur le dos des Bœufs, & qu'elle les quitte l'été. On la nomme en Suédois *Styng* & *Broemskula.*

La ſeconde eſpece eſt nommée par M. LINNÆUS, *Œſtrus thorace flavo*,

cingulo nigro, alis immaculatis, pedibus nigris; dans les *Actes d'Upsal*, 1736. *p.* 31. *n.* 23. & *de Stockolm*, 1739. *p.* 121. *t.* 3. *ad paginam* 84. *f.* 5. *&* 6. *Œstrum Rangiferinum, Laponicum, ventre fulvo*, parceque cette Mouche, commune en Laponie, où elle est nommée *Curbma*, s'attache sur le dos des Rennes qui sont apprivoisés. Elle est plus grande de moitié que la précédente. Cet insecte reste tout l'hiver en Nymphe sur le dos des Rennes, entre cuir & chair. Il fait à ces animaux des tumeurs & des plaies, qui les amaigrissent, & les font considérablement souffrir.

La troisieme, aussi commune en Laponie, où elle est nommée *Trompe*, & dans les *Actes d'Upsal*, 1736. *p.* 31. *n.* 24. *Œstrum Rangiferinum, Laponicum, ventre nigro*, est l'*Œstrus niger, thorace flavo*, de M. LINNÆUS.

La quatrieme espece, connue en Suede sous le nom *Noosmatsken*, est nommée par M. LINNÆUS, *Œstrus sinûs frontis animalium.* C'est la même dont parle M. DE RÉAUMUR, *Tome IV.* Cette Mouche sort d'un Ver, qui prend naissance dans le nez des animaux ruminans.

La cinquieme espece est l'*Œstrus ani Equorum*, dont parle aussi M. DE RÉAUMUR, *ibid.* Le Ver d'où provient cette espece prend naissance dans le fondement des Chevaux. Ce Ver est nommé dans le *Voyage de Gothlande*, *p.* 277. *Vermes hæmorrhoïdum, cæcarum facie.*

La sixieme & derniere espece est nommée *Œstrus aquæ.* C'est le *Chameleo* de GOEDARD (*Part. I.*) & de LISTER, sur GOEDARD (*p.* 355. *t.* 144.), & le *Tabanus aquaticus* de M. FRISCH (*Germ.* 5. *p.* 28. *t.* 10.) & de SWAMMERDAM, *p.* 138. *t.* 4. Cette espece est une Mouche aquatique, qui provient de ces Vers qui vivent dans les eaux.

SWAMMERDAM a donné la description anatomique des parties internes du Ver qui donne la Mouche Asyle. Il fait voir la maniere dont ce Ver se met en Nymphe; dissèque cette Nymphe & décrit les changemens que l'on remarque dans l'ovaire, dans les muscles, dans la moëlle épiniere & dans les autres visceres, à mesure qu'ils se développent; explique la maniere dont la Nymphe sort de sa double enveloppe, sous la forme de Mouche à deux ailes, & donne ensuite la description des parties tant internes qu'externes de la Mouche Asyle mâle & femelle. Voyez le *Tome V.* des *Collections Académiques*, *p.* 447. *& suiv.*

En général, ces especes de *Taons* ont la trompe plus grande que les précédens, connus en Latin sous le nom de *Tabani.* Ils portent sur le devant un aiguillon fort, dur & ramassé, avec lequel ils piquent les Bœufs & autres animaux sur le dos. On voit de ces sortes de *Taons* proche des étangs & des fleuves.

Il y a des *Taons*, dit MOUFFET, qui naissent dans les ruches. Ils ne se nourrissent ni de suc ni de miel, mais de sang.

La Virginie fournit des *Taons*, qui ont la tête rouge & noire. Il y en a en Moscovie de couleur argentée. Ils ont les yeux grands & oblongs, & le bec dur & oblong.

RONDELET (*Part. II. p.* 78. *c.* 8. *Edit. Franç.*) parle d'un *Taon*, qu'il dit être un petit animal marin, de la grandeur d'une Araignée, qui tourmente les Dauphins, les Thons, &c. C'est un insecte fort petit, qu'on ne voit que dans les jours caniculaires. Il est de la figure d'un Scorpion, & de la grandeur d'une Araignée, & il s'attache aux nageoires du Thon: c'est ce que dit ARISTOTE. RONDELET ajoute que le *Taon marin*, au lieu de bouche, a un petit tuyau longuet, proportionné à son corps. De côté & d'autre, il porte comme deux especes de mains, qui se tournent vers sa

bouche ; le creux du corps ſuit avec des découpures : au bout ſont ſix pieds, dont le deux qui ſont le plus près du bout du corps ſont les plus gros & les plus longs ; les deux ſuivans ſont moindres, & les deux autres, qui ſont plus à côté, ſont les plus petits. Le tuyau de ſa bouche reſſemble à la queue du Scorpion : il lui reſſemble auſſi par les pieds, & à une Araignée par le corps. Cet animal s'attache par le bout du tuyau, qui lui ſert de bouche, ſi fort aux nageoires des poiſſons, qu'il n'eſt pas poſſible de l'en arracher. Il ſuce le ſang des poiſſons, & quand il en eſt plein, il tombe comme mort. RONDELET marque qu'il tourmente ſi fort les poiſſons qu'il ſuce, qu'on en voit quelquefois ſauter de douleur dans les navires ou ſur le rivage.

TAP

TAPAYAXIN, Lézard de la Nouvelle Eſpagne, rond, hériſſé d'épines, très-rare & extrêmement ſingulier. Le corps, la tête, les pieds & la queue ſont hériſſés d'épines blanchâtres & piquantes comme des aiguilles. Cet animal eſt revêtu d'écailles de diverſes couleurs, blanches, brunes, noires, rouſſâtres, griſes, cendrées, rouges-pâles. Les pieds ſont armés d'ongles très-pointus, noirs, crochus & marbrés de belles écailles, qui les couvrent juſqu'au bout. Il a la tête courte, dure, triangulaire, aſſez ſemblable à celle du Caméléon, & obtuſe par devant. Depuis la pointe du nez s'avance une eſpece de bouclier ſur les yeux, qui ſont grands & brillans. Il a le deſſus du corps couvert de petites écailles uniformes & barrées de raies rhomboïdes, artiſtement rangées. Les écailles tirent ſur le jaune. Les doigts ſont revêtus d'écailles deſſus comme deſſous. Il en eſt de même de la queue, qui eſt faite en anneaux. SEBA, *Theſ. I. Tab.* 80. *n.* 1. *&* 2.

On en voit une ſeconde eſpece au Cap de Bonne-Eſpérance, dont SEBA donne la figure, *Theſ. II. Tab.* 8. *n.* 7. C'eſt un petit Lézard rond, couvert de petites écailles. Il a tout le deſſus du corps peint très-artificieuſement de blanc, de noir & de cendré-clair.

TAPECON, ou RASPECON, noms que RONDELET, *p.* 242. donne à un poiſſon de mer, qui eſt l'*Unaroſcopus* des Naturaliſtes. Voyez au mot RASPECON.

TAPERA, nom que l'on donne au Bréſil à une eſpece d'Hirondelle de l'Amérique. Voyez HIRONDELLE DE L'AMÉRIQUE.

TAPIHIRE, ſelon THEVET (*Hiſt. de la France Antarct. p.* 96.), ou TAPIYRE-ETE, ſelon d'autres Naturaliſtes, ſorte de Vache ſauvage, qui ſe trouve aux Iſles Occidentales, comme dans l'Iſle de Maragnan. Cette bête eſt ſans cornes. Ses oreilles ſont longues ; ſes dents ſont fort aigues, & ſes jambes ſont courtes, ainſi que ſa queue. On prétend que la pierre de Bézoard, ſi eſtimée, eſt cachée dans les entrailles de ces animaux. Les Sauvages, dit THEVET, en trouvent la chair fort bonne. Ils font de leur peau des boucliers, qui leur ſervent à la guerre. Ces bêtes, ajoute-t-il, ſont de la grandeur d'un Âne. Elles ont le col plus gros, & la tête comme celle d'un Taureau d'un an. Elles ne ſont point dangereuſes. Quand on les chaſſe, elles fuient & cherchent à ſe cacher, courant plus légerement qu'un Cerf. Leur poil eſt rougeâtre.

TAPIIERETE, ou TAPIRETTE, noms que les Sauvages du Bréſil donnent à un animal, que LÉRY appelle *Tapirouſſou*, & quelques-uns diſent que c'eſt le *Tapihire* de THEVET, dont on vient de parler. Les Portugais le nomment *Anta*. Il reſſemble aſſez au Mulet, & il a un long muſeau qu'il allonge & qu'il retire ſelon ſa volonté. Il a des oreilles déliées, longues & pendantes ; le col

court; une courte queue, & des ongles aux pieds, solides & durs. Il est sans cornes, & sa chair approche de celle du Bœuf. Cet animal nage, & plonge fort bien, gagne le fond, & quand il a nagé fort loin sous l'eau, il en retire sa tête. Il y en a un très-grand nombre au Brésil; c'est ce qui fait que les Sauvages couvrent leurs boucliers de la peau de ces animaux. Ils préparent cette peau, en l'étendant en long, & en la faisant sécher au soleil. RAY (*Quad. p.* 126.) dit qu'il dort tout le jour dans des forêts épaisses, & que la nuit il va chercher à vivre. Les Sauvages en mangent la chair; mais elle n'est pas d'un bon goût. Le même Auteur marque qu'il a en quelque sorte la figure d'un Cochon. Voyez RAY sur cet animal, à l'endroit cité.

M. BRISSON fait un genre particulier du *Tapiri*, seul de son espece, dont le caractere, dit-il, est d'avoir dix dents incisives à chaque mâchoire, & quatre doigts ongulés aux pieds de devant, & trois à ceux de derriere. Il fait observer que la partie intérieure de chaque mâchoire se termine en pointe, & est garnie de dix dents incisives, & cet animal n'a point de dents canines; mais il en a dix grandes molaires à chaque mâchoire, cinq de chaque côté, un peu distantes des incisives; ce qui fait en tout quarante dents. Cet animal est le *Tapiierete* du Brésil, dont parle RAY (*Synop. Quad. p.* 126.), M. KLEIN (*Quad. p.* 36.), JONSTON (*Quad. p.* 74.), MARCGRAVE (*Hist. Brasil. p.* 229.), & PISON (*Hist. Nat. p.* 101.); le *Sus aquaticus, multisulcus*, de M. BARRERE (*Hist. de la France Équinoxiale, p.* 161.); l'*Anta* des Portugais; le *Tapir-Maypoury*, ou *Manipouris* des Guyanois. Voyez ANTA & MANIPOURIS.

TAPITI, sorte d'animal du Brésil, qui approche fort de nos Lapins. Il a son poil rougeâtre. Il abboye à la maniere des Chiens, & sur-tout de nuit, ce que les Sauvages regardent comme de mauvais augure. Il y en a de différentes especes. Les uns n'ont point de queue. Les autres en ont une d'un demi-pied de longueur. Ces animaux, qu'on appelle aussi au Brésil *Tapiti*, ont trois ou quatre petits à la fois. On en voit pourtant fort peu, parcequ'ils servent de proie aux bêtes sauvages & aux oiseaux de rapine. RAY en parle, *Quad. p.* 205.

TAPUN, nom qu'on donne en Amérique à un grand oiseau, qui est le *Daie*. Voyez ce mot.

TAR

TARABE, espece de Perroquet du Brésil, dont le plumage est verd, dit RUYSCH, *de Avib. p.* 142. Il est plus grand que le *Paragua*. Sa tête est rouge, de même que sa poitrine & le commencement de ses ailes. Son bec & ses pieds sont d'un cendré obscur. RAY en parle, *Synop. Meth. Av. p.* 33.

TARAGUICO-AYCURABA, Lézard du Brésil, qui est une espece de *Taraguira*, semblable à l'*Ameyva*, dit RUYSCH (*de Quad. p.* 137.), excepté que sa queue au commencement est garnie de petites écailles triangulaires. Le bout de sa queue est couvert de petites écailles plates. Cet animal a quatre taches brunes sur le corps, & son dos, principalement proche la tête, est ondé de diverses taches brunes.

Selon SEBA, ce Lézard a la queue grande; le corps & la tête oblongs; les écailles petites, minces, quarrées, & d'un brun clair, tirant sur la couleur de foie; mais le corps, sans en excepter les cuisses & les pieds, est parsemé de taches relevées, blanchâtres, semblables à des Perles, & rassemblées en bouquets, comme de petites Roses, & marquées de points noirâtres. Il a la queue formée par anneaux, marquetée de même; la tête

pointue ; la gueule armée de dents aux deux mâchoires ; la langue fourchue. Il vit des insectes qu'il peut attraper, & ne nuit point à l'homme. SEBA en donne la figure, *Thes. I. Tab.* 98. *n.* 3.

TARAGUIRA, autre espece de Lézard du Brésil, qui, selon le rapport de MARC GRAVE (*Hist. Brasil. L. VI. c.* 11.) & de RUYSCH (*de Quad. p.* 136.), se trouve proche des maisons & dans les jardins. Il a environ un pied de long, mais il y en a de plus petits. La tête est ronde, couverte d'écailles triangulaires & de couleur cendrée : il n'a point de poche sous le menton. Son dos est uni. Il branle la tête, quand il apperçoit quelqu'un, & court très-vîte en remuant tout le corps. Quand il voit quelque homme endormi, menacé de quelque Serpent, ou autre animal venimeux, il en approche pour le réveiller, afin qu'il n'en soit pas mordu. Quand le mâle veut s'accoupler avec sa femelle, il la mord légerement à la tête, & la couche sur le côté. La femelle levant la queue reçoit le mâle, qui par derriere embrasse son corps avec ses pieds.

SEBA dit que ce Lézard est d'une beauté singuliere. Voici comme il en parle. Il a, dit-il, tout le dessus du dos couvert de bandes étroites, dont celle du milieu est la plus large ; elle est de couleur blanche, jaspée dans le milieu de petits points d'un rouge vermeil ; les autres bandes sont jaunes, bleues & de couleur de châtaigne. Les côtés sont revêtus de petites écailles, minces, brunes, blanches, marquetées par dessus de taches blanchâtres, & rangées transversalement avec symétrie. Il en est de même des jambes de derriere. Il a le ventre, les pattes de devant, & le col couverts d'écailles d'un brun turquin ; le haut du col est moucheté de taches blanchâtres. La queue de ce Lézard est d'une couleur tirant sur le bleu, & elle est formée par anneaux. Il est représenté chez SEBA, *Thes. I. Tab.* 90. *n.* 3.

TARAKAN, nom qu'on donne en Russie, dit M. LINNÆUS, à des especes de Mittes, qui se retirent dans des fentes de bois, & qui ne sortent que la nuit. Voyez MITTE.

TARANDE, ou TARANTE, animal du genre des Cerfs, nommé par M. LINNÆUS (*Fauna Suec. p.* 14. *n.* 39.), *Cervus cornibus ramosis, teretibus, summitatibus palmatis.* C'est le même animal que le *Rangifer* de quelques Naturalistes ; le *Cervus palmatus*, & le *Tragelaphus* de quelques autres. Les Suédois le nomment *Rhen*, & c'est le Renne de la Laponie. Voyez RENNE.

TARANIOLO, nom que les Vénitiens donnent à une espece d'oiseau aquatique de médiocre grandeur, qui est fissipede. RAY (*Synop. Meth. Av. p.* 103.) le nomme *Arquata minor nostras*, & en Anglois *Whimbrell.* C'est une espece de *Corlis*, ou *Corlieu*, plus petit de la moitié que le *grand Corlieu.* Son bec est plus court d'un doigt. Sa tête est brune & sans taches. Tout son corps est d'un brun obscur. RAY pense que la *Gallinula Phœnicopus* de GESNER & d'ALDROVANDE (*L. XX. c.* 40.), est le même oiseau. Voyez CORLIS.

TARANTOLA, nom qu'on donne à Rome à un poisson à nageoires molles, qui est le Σαύρος d'ARISTOTE & d'ÉLIEN, & le *Lacertus peregrinus* de RONDELET. Voyez au mot LÉZARD, poisson.

TARANTOLA, ou TARENTOLE, est aussi le nom d'une espece de Lézard, qu'on voit en Toscane, & qui fait la chasse aux Araignées, dit MATHIOLE, *p.* 166. 559. & 589. C'est le *Lézard étoilé*, nommé aussi *Stellion.* Voyez LÉZARD ÉTOILÉ & STELLION.

TARBIKIS, animal de la Tartarie Orientale, qui fait des trous dans

la terre, où il se retire pendant l'hiver, pour y vivre d'une provision d'herbe qu'il amasse pendant l'été. Il a le poil de la même couleur que celui de nos Loups, mais plus doux & plus fin. Sa forme & sa grandeur sont comme celles du Castor.

TARDIVE: GOEDARD (*Part. II. Exp.* 5.) donne ce nom à une Chenille qui prend sa nourriture sur du Jonc marin, ou autres arbustes qui croissent dans les lieux humides, ou sur le bord des fossés. Elle est lente dans son manger, ainsi que dans sa démarche. Il a vu sortir de cette Chenille une Mouche, dont les ailes étoient si serrées contre le corps, qu'on avoit de la peine à les discerner.

TARDONE, espece de Canard, qui est le même oiseau que la *Tadorne*. Voyez ce mot.

TAREFRANKE, ou TAREFRANCHE, nom qu'on donne à Bordeaux à l'*Aigle de mer*. Voyez ce mot.

TAREIBOYA: C'est, selon RAY (*Quad. p.* 329.), un Serpent du Brésil, qui, comme le *Cacaboya*, à la maniere des Amphibies, se trouve tantôt dans les lacs & tantôt à sec; ce qui fait qu'on peut l'appeller *Hydre*, quoiqu'il ne soit pas si dangereux que les Européens le prétendent, ajoute le même Auteur. Ce Serpent est noir & n'est pas grand. Quand on l'irrite, il mord; mais sa blessure est facile à guérir. Sa partie postérieure est de couleur de boue. Il est moins à craindre par son poison, qui n'est pas mortel, que par le ravage qu'il fait de la volaille, dont il se nourrit.

TAREIRA, poisson du Brésil, dont deux différentes especes; savoir l'un de mer, appellé *Tareira d'Alto, seu marina*, & l'autre de riviere, nommé *Tareira de Rio, seu fluviatilis*, dit MARC GRAVE.

Le premier est de figure ronde. Ce poisson a dix doigts de long, & cinq d'épais. Sa grosseur va en diminuant vers la queue. Il a la tête d'une Couleuvre; elle est élevée au-dessus des yeux par deux tubercules. Ses yeux ont l'iris de couleur jaune. Sa bouche est pointue & grande, jaune en dedans, & munie de dents pointues. Toutes ses nageoires, aussi minces que des feuilles de Pavot, sont bordées d'aiguillons aussi moux. Ses écailles sont si bien arrangées, que sa peau au toucher paroît unie. Il a le ventre blanc; les côtés & le dos sont striés en long de lignes jaunes & vertes. Le bord de ses écailles est de couleur brune. La nageoire du dos est marquée de lignes brunes; les autres sont jaunes, & sa queue est striée de brun. C'est ainsi que RAY (*Synop. Meth. Pisc. p.* 80.) & RUYSCH (*de Piscib. p.* 128.) parlent de ce poisson, d'après MARC GRAVE.

L'autre *Tareira*, qui est un poisson de riviere, a, selon RAY (*Synop. Pisc. p.* 12. *n.* 13.), & les autres Auteurs, le corps oblong, le dos droit, le ventre élevé, la mâchoire inférieure plus longue que la supérieure; des dents très-aigues; la tête en quelque façon faite comme celle du Brochet; des yeux assez grands & élevés. Il est long de quinze à seize doigts. La nageoire du dos est grande & droite, a plus de trois doigts de longueur, deux de large, & occupe le milieu du dos. Ses écailles sont assez grandes, brunes sur le dos: celles des côtés sont brunes & argentées. Sa tête est couverte d'une peau brune. Tout son ventre est blanc, & ses nageoires sont brunes; mais en travers elles sont ondées de noir, ainsi que sa queue. Ce poisson se pêche dans les rivieres du Brésil, & c'est un fort bon manger.

TARENTULE: C'est une espece d'Araignée, qui a le port & la figure à-peu-près de nos Araignées domestiques; mais elle est dans toutes ses parties beaucoup plus forte & plus robuste. Elle a les jambes, & le dessous du ventre, tachetés de noir & de blanc; le dessus du ventre, aussi-

bien que toute sa partie antérieure, est noir. Sa tête & sa poitrine sont couverts d'une seule écaille noire, qui ressemble parfaitement à une petite Tortue. Les Araignées de cette espece ont huit yeux, qui sont tout-à-fait différens de ceux des autres especes d'Araignées, tant en couleur, qu'en consistance. Tous les yeux des autres Araignées sont noirs, ou rouges, tirant sur le noir, & sont tous couverts d'une écaille dure & transparente, & ils restent tels, l'animal étant mort: mais ceux-ci sont couverts d'une cornée humide & tendre, qui se flétrit, & s'enfonce après la mort de l'insecte: la couleur en est d'un blanc, tirant un peu sur le jaune doré; elle est brillante & étincelante, comme sont les yeux des Chiens & des Chats, quand on les voit dans l'obscurité. Ces yeux sont situés quatre en quarré au milieu du front, & quatre en une ligne horisontale au-dessous de ces quatre premiers: ces derniers-ci bordent le bas du front, & sont placés immédiatement au-dessus de la racine de ses tenailles. Ces yeux sont différens en grosseur. Les quatre premiers sont à-peu-près de même, & ont environ une ligne de diametre: ils sont bien visibles sans microscope; mais les quatre derniers n'ont que la moitié du diametre des premiers. Les *Tarentules* sont fort méchantes, & mordent volontiers, quand elles sont en chaleur. On ne les craint point à Rome, parcequ'on n'a point d'exemple qu'elles ayent incommodé quelqu'un. Mais dans le Royaume de Naples, elles font beaucoup de mal, peut-être parcequ'il y fait plus chaud qu'à Rome. Les symptômes qui arrivent à ceux qui en ont été blessés sont bisarres, aussi-bien que la guérison, comme tout le monde sait. Voilà ce que M. HOMBERG dit de la *Tarentule*.

MATHIOLE dit que c'est une espece de Phalange, beaucoup plus dangereuse que toutes les autres, & qu'on l'a appellée *Tarentule*, à cause de Tarenté, Ville de la Poüille. Ceux qui en sont piqués, poursuit-il, sont tourmentés de différentes manieres; les uns chantent, les autres rient, d'autres pleurent, & d'autres ne cessent point de crier. Il y en a qui sont assoupis, & d'autres à qui il est impossible de dormir; enfin il arrive à chacun d'eux des symptômes différens, comme de sauter & de danser, de suer, de trembler, ou d'être dans de continuelles frayeurs, ou d'entrer en phrénésie. Ces diversités de passions ne viennent que de la diversité des venins de ces animaux, ou de la diverse constitution de ceux qui en sont mordus. Il y en a qui sont persuadés que le venin de la *Tarentule* change de qualité de jour en jour & d'heure en heure, & que c'est de-là que viennent ces diversités de passions.

Il y a une infinité de *Tarentules* aux environs de la Romagne, particulierement dans les lieux maritimes. Quoiqu'il y en ait moins que dans la Poüille, elles se tiennent dans des trous parmi les bleds, & quittent ces trous pour piquer les Moissonneurs, qui ont ordinairement les jambes nues en moissonnant. Ce qu'il y a de fort surprenant, c'est que la Musique empêche qu'on ne sente la douleur de ces sortes de piquûres, & que ceux qui les ont reçues commencent à sauter, ou à danser, si-tôt qu'ils entendent quelque instrument musical. Si l'instrument cesse, ils tombent par terre, sans pouvoir se soutenir, à cause de la violence de la douleur, si ce n'est qu'ils ayent tant sauté que le venin se soit évaporé en partie par la sueur, & en partie par la transpiration insensible.

Quoique MATHIOLE, & bien d'autres Auteurs après lui, disent que la piquûre de la *Tarentule* se guérit par le moyen de la Musique, SWAMMERDAM rapporte qu'un homme très-curieux, qui a voyagé en Italie, l'a assuré que ce fait passoit pour être fabuleux, même dans la

Poüille, & qu'il n'y avoit que des gens de la lie du Peuple & des Vagabonds, qui se disant piqués de cet insecte, paroissoient guérir par la danse & la Musique, & gagnoient leur vie par cette sorte de charlatanerie. Le même SWAMMERDAM nomme la *Tarentule, Phalangium maximum lanuginosum*, c'est-à-dire grosse Araignée lanugineuse.

On met dans la classe des *Tarentules* de grosses Araignées de la Martinique, très-belles, veloutées, & qu'on peut manier sans danger. Il y en a de petites à Saint Domingue, qu'on appelle *Araignées à cul rouge*, dont la morsure cause une douleur insupportable, mais qui ne tuent point. Il y a eu cependant des gens qui n'ont pas pu supporter la douleur, & qui en sont morts.

Le Pere KIRKER a écrit beaucoup de choses sur la *Tarentule*, & GEORGE BAGLIVI, Professeur d'Anatomie à Rome, a publié en *1696*. une Dissertation sur cet insecte.

TARENTULE : C'est aussi le nom d'une espece de petit Lézard, gros environ comme le pouce, & long de cinq à six pouces, fort laid, & qui fait même en quelque façon horreur. Il est tout gris. On en voit en plusieurs endroits de la Provence. Ces animaux rampent sur les murailles le soir au soleil couché, & ils sortent de dessous les toits des maisons. ALDROVANDE en parle, *de Quad. digit. Ovip. p. 654*. Voyez aux mots STELLION, & LÉZARD ÉTOILÉ.

TARERONDE : C'est le même poisson que la *Pastenaque* de RONDELET, poisson de mer. Voyez au mot PASTENAQUE.

TARIER, petit oiseau, de la grandeur du Traquet, différent, dit BELON (*de la Nat. des Oiss. L. VII. c. 18. p. 361.*), de tous les autres petits oiseaux, par ses mœurs, sa façon de vivre & de faire son nid. Les habitans de Lorraine lui ont donné ce nom. Cet oiseau vit dans les buissons, comme le Traquet. Son bec est grêle, propre à prendre des Mouches & de la Vermine, dont il se nourrit. Il a les jambes, les pieds & les ongles noirs. Le reste du corps ressemble au Pinçon montain. Il a une tache blanchâtre au travers des ailes. C'est un oiseau rare, difficile à prendre. Le mâle a des taches sur le dos, autour du col & de la tête, comme la Grive. Les extrémités des ailes & de la queue sont un peu de couleur de pourpre. BELON croit que c'est une espece de Traquet. Voyez TRAQUET.

TARIERE, ou VER *qui perce le bois*, ou TARET, selon M. ADANSON, en Latin *Teredo*. Ces Vers ne doivent pas être confondus avec les Teignes, comme le remarque M. DE RÉAUMUR, quoique plusieurs Naturalistes, d'après les Anciens, leur en ayent donné le nom. Le Ver qui se trouve dans les navires & qui en détruit le bois, est une espece de *Tariere*. M. LINNÆUS en parle, *Fauna Suec. p.* 380. *n.* 1329. Ceux qui firent tant de ravages dans les digues de la Hollande, il y a plusieurs années, étoient aussi de ces *Vers Tarieres*. On en compte de deux sortes. Les uns ont des pieds, les autres n'en ont point.

Les premiers rongent & percent les poutres & les bois des navires : ils nuisent aux arbres, comme aux Chênes, aux Poiriers, aux Pommiers, aux Châtaigniers, aux Noyers, aux Frênes, aux Nefliers, aux Ormes, &c. & se nourrissent de leurs feuilles. RUYSCH dit que plus un arbre est huileux, ou sec, ou amer, ou dur, moins il est attaqué par les *Tarieres ;* cependant ces insectes en veulent quelquefois violemment au Noyer, au Gayac, au Tilleul & à l'Ébene. Il y en a beaucoup dans les bois vieux. Ils rongent plus les bois dans la pleine lune, que dans tout autre temps, à cause de la

trop

trop grande humidité de l'air, & pareillement dans l'été, à cause de la trop grande chaleur de cette saison. L'hiver & le froid les font périr.

L'autre espece rempe & naît dans les bois pourris. On en trouve souvent proche de la Plante qu'on nomme *Scolopendre*.

ALDROVANDE parle de quatre especes de *Vers Tarieres*. Le premier a des dents, & ne se trouve que dans les bois des vaisseaux. ARISTOTE, PLINE & THÉOPHRASTE en ont fait mention, & c'est la premiere espece. Il appelle le second *Vermiculus*, le troisieme *Thris*, petit Ver qui ronge le bois, & le quatrieme *Cossus*, en François *Cosson*.

Le même Auteur a remarqué un Ver, de la longueur d'un petit poil, qui naissoit dans le bois, de couleur blanche, & presque semblable à la Chenille. Il avoit, depuis la tête jusqu'à la queue une ligne sur le dos, assez visible. Il rempoit comme la Chenille. Onze petits points de couleur de châtaigne paroissoient sur les côtés. Le bout de la tête étoit noir. Il rendoit un suc gluant. ALDROVANDE a cru que c'étoit le Cosson blanc.

M. ADANSON met dans le rang des Coquillages multivalves ces Vers aquatiques, qui rongent les bois des vaisseaux, & qui font tant de ravages dans les ports de mer & dans les digues. Cet insecte, dit-il, ne perce point le bois pour se nourrir, comme l'ont prétendu tous les Auteurs qui en ont fait l'histoire, mais seulement pour se loger, comme l'Auteur l'a prouvé dans une dissertation lue en 1756. dans les Assemblées de l'Académie des Sciences. La maniere même, ajoute-t-il, dont cet animal perce les bois, paroît moins un effet de son entendement, que d'une méchanique dépendante d'un mouvement naturel, occasionné par l'entrée & la sortie de l'eau, qui doit fournir à sa nourriture. M. ADANSON renvoye à son *Mémoire*, où il explique cette méchanique, & les divers sentimens des Auteurs, sur les mœurs, la génération, la maniere de vivre & de travailler du *Taret* de l'Europe : c'est le nom qu'il lui donne, en le comparant à celui qu'il a observé au Sénégal. Voici comme il parle de ce dernier.

Si nous ne considérons, dit-il, le *Taret* que par la figure trompeuse de sa coquille, ce ne seroit pas ici sa place, (c'est-à-dire d'être dans le rang des Multivalves), & il resteroit encore dans la classe des Coquillages, que la plûpart des méthodes & des systêmes regardent comme douteux, & impossibles à ranger : du moins seroit-il encore confondu avec tout ce qu'on appelle *Vers à tuyaux* ; mais comme nous nous sommes fait une loi de regarder l'animal, ou la partie vivante, comme la partie essentielle du Coquillage, c'est par cet endroit que nous croyons devoir le ranger parmi les Conques. Ce sera sans doute la premiere fois qu'il se sera trouvé si proche d'elles, même dans les arrangemens méthodiques.

Passant ensuite à la description du *Taret* qu'il a observé sur les côtes du Sénégal, & dont il donne la figure à la Planche IX. *n.* 1. de l'*Histoire des Coquillages du Sénégal*, il en parle en ces termes. Cette espece, (qu'il nomme premiere, parcequ'il y joint une seconde, nommée *Ropan*, qui a beaucoup plus de rapport au genre du Dail), est fort commune dans les racines des Mangliers, qui bordent le fleuve Niger & celui de Gambie. Elle les perce verticalement, quelquefois à deux à trois pieds, mais pour l'ordinaire à six pouces au-dessus de terre, rarement au-dessous.

Sa coquille est composée de cinq pieces fort inégales, dont la principale & la plus grande a un tuyau à-peu-près cylindrique, qui enveloppe & cache toutes les autres. Ce tuyau est percé aux deux extrémités, de maniere que

l'ouverture inférieure, qui eſt ronde, ou orbiculaire, a deux ou trois fois plus de grandeur que la ſupérieure : celle-ci eſt elliptique & rétrécie au milieu par deux côtes, qui ſaillent au-dedans. La largeur du tuyau varie, depuis trois juſqu'à ſix lignes, & eſt ordinairement un peu moindre en haut qu'en bas. Sa longueur eſt d'environ vingt fois plus grande. Il a peu d'épaiſſeur, ſur-tout vers la partie d'en bas, mais il eſt d'une grande dureté. La ſurface extérieure eſt ordinairement liſſe, parcequ'elle eſt ſéparée du bois par une eſpece de tuyau ſemblable, extrêmement mince & fort luiſant, que l'animal a d'abord collé contre le bois. Quelquefois ce premier tuyau n'eſt point détaché ni diſtingué de celui qui enveloppe immédiatement le corps de l'animal : alors ſa ſurface extérieure porte les impreſſions des fibres du bois ſur lequel il a été appliqué. La ſituation que j'ai obſervée à ce tuyau, dit M. Adanson, eſt verticale dans les pieces de bois qui ſont verticales, & preſque horiſontales dans celles qui ſont couchées horiſontalement : mais il y eſt inſéré de maniere que, quoique ſouvent un peu tortueux, ſon extrémité ſupérieure ſort toujours un peu au dehors & communique avec l'eau, pendant que l'extrémité inférieure reſte cachée dans le cœur du bois. Celle-ci ſe bouche entierement par une ſubſtance pierreuſe & ſemblable à celle de la coquille dans les *Tarets* qui ont acquis ou atteint leur juſte grandeur.

Les quatre autres pieces de la coquille ſont placées aux extrémités de ce tuyau. Lorſqu'on l'ouvre ou qu'on le caſſe avec précaution, on voit à ſon extrémité inférieure deux petites pieces de coquilles extrêmement minces, aſſez égales, & qui reſſemblent aux deux battans de la Pholade & des Conques bivalves. Ces battans ont chacun la forme d'une portion de ſphere, creuſe au-dedans, & pointue vers l'extrémité. Ils ne joignent jamais bien enſemble & laiſſent une ouverrure aſſez grande ſur chacun de leurs côtés. Leur ſurface extérieure eſt convexe, & hériſſée dans ſa longueur de vingt-cinq rangs de petites dents, taillées en loſange, ou aſſez ſemblables à celles d'une lime. C'eſt par leur moyen que l'animal doit percer dans le bois la cavité hémiſphérique.

Au-dedans ils ſont liſſes & relevés ſeulement d'une apophyſe ſtyloïde aſſez mince, qui ſervoit à les attacher au corps de l'animal.

Vers l'extrémité inférieure de chaque battant, on remarque une légere éminence, qui tient lieu de ſommet. Elle eſt échancrée en deſſous, & porte au-dedans deux petites dents coniques, pointues, aſſez dures, qui ſe croiſent, la droite, qui eſt la plus grande, paſſant ſur la gauche. Ces deux dents pourroient être regardées comme la charniere des battans ; mais on en découvre encore deux autres au-deſſous, qui ſont aſſez longues, recourbées en demi-cercle, & ſemblables à celles de la Pholade, dans laquelle elles font la fonction de charniere, quoiqu'elles ne ſe couchent jamais.

On trouve à l'extrémité ſupérieure du tuyau les deux dernieres pieces de coquille, qui reſſemblent à deux petites palettes, aſſez épaiſſes, applaties, quelquefois un peu creuſes au-dedans, légerement échancrées, ou arrondies à leurs extrémités, & portées ſur un pédicule cylindrique, égal à leur longueur. Ces palettes ſont attachées au muſcle ſupérieur du manteau, dont je parlerai ci-après, dit l'Auteur. Elles s'écartent, lorſque l'animal ſort ſes deux trachées ; mais lorſqu'il les rentre dans ſa coquille, elles ſe rapprochent & les couvrent, en ſe joignant aſſez exactement, pour leur ôter toute communication avec l'eau du dehors.

La ſeule partie que l'animal fait

ſortir de ſa coquille, ſont deux trachées en forme de tuyaux, ſemblables à ceux des Conques bivalves. Ces tuyaux ſont cylindriques, fort courts, réunis l'un à l'autre à leur origine, & ſortent à peine d'une ligne, c'eſt-à-dire de toute leur longueur, hors de la coquille. Celui qui eſt en bas, ou ſur le devant, eſt un peu plus grand que l'autre, & bordé de trois rangs de filets, qui tous ſont au nombre de quarante. Le premier rang, celui qui eſt placé en dedans, eſt composé de neuf filets, une fois plus longs que les autres. Le tuyau ſupérieur eſt ſimple & ſans bordure. Il ſert à rendre les excrémens de l'animal & l'eau que le tuyau frangé reçoit à temps à-peu-près égaux.

Lorſque l'on caſſe la coquille du *Taret*, on voit que les deux tuyaux viennent ſe rendre, à une diſtance deux ou trois fois auſſi grande que leur longueur, au manteau avec lequel ils font corps. Ce manteau eſt une eſpece de tuyau membraneux, fort mince, qui enveloppe, comme on l'a vu dans le Solen, les parties extérieures du corps de l'animal. Il n'eſt attaché que vers les deux extrémités de la coquille par deux membranes muſculeuſes, dont la ſupérieure eſt circulaire, un peu plus épaiſſe & plus étroite que l'inférieure, qui reſſemble à une petite plaque orbiculaire, & qui tient lieu du ligament des Conques bivalves. Ces muſcles empêchent qu'il ne puiſſe ſe mouvoir de haut en bas, ou de bas en haut dans la coquille où il eſt fixé à demeure.

Dans toute la longueur compriſe entre ces deux muſcles, le manteau eſt détaché, & comme flottant dans le tube de la coquille. Cette étendue peut être regardée comme le corps de l'animal, dont la moitié ſupérieure eſt plus mince, flaſque, griſâtre, ou cendrée dans certains endroits; l'autre moitié eſt renflée, blanchâtre & arrondie.

La tranſparence du manteau laiſſe diſtinguer quelques parties intérieures du corps, telles que l'eſtomac & le tube inteſtinal. Celui-ci eſt tout-à-fait ouvert, & ſe décharge dans la trachée poſtérieure.

On voit encore ſortir par l'ouverture inférieure du manteau & des battans une petite partie charnue, arrondie, qui eſt analogue au pied de la Pholade & des autres Conques. Cette partie eſt viſqueuſe, fort molle & de couleur cendrée. La couleur de la coquille & de l'animal eſt ordinairement blanche.

TARIN *, eſpece d'oiſeau du genre de ceux que M. LINNÆUS nomme *Aves Paſſeres*, mis par M. KLEIN dans la troiſieme tribu, *n. 6.* du genre dixieme de la quatrieme famille de ſes oiſeaux. Selon RAY (*Synop. Meth. Av. p. 92. n. 7.*), il differe du Serin commun & du Serin de Canarie, 1°. par ſon col, qui eſt de couleur cendrée; 2°. par ſon ventre, qui eſt tout verd; 3°. par ſa queue, qui eſt un peu fourchue; 4°. par quelques taches qu'il a aux côtés. On en voit beaucoup dans les campagnes de Rome, ajoute RAY. Il n'eſt pas moins commun en France. BELON (*de la Nat. des Oiſ. L. VII. c. 15. p. 355.*) dit qu'on lui a donné le nom de *Tarin* en François, parcequ'il ſemble prononcer ce mot en chantant. Il tient le ſecond rang pour le chant après le Serin, ajoute-t-il. Il ſe nourrit de ſemences de Chardons & d'autres plantes, & non de Vermine. Cet oiſeau, plus commun que le Serin, eſt auſſi

* Cet oiſeau eſt nommé en Grec Δρεπανὶς par ARISTOTE; en Latin *Linaria viridis* par FRISCH; *Vercillina* par OLINA; *Cirinella* par WILLUGHBY; *Acanthis*, *Spinus* & *Ligurinus* par d'autres Auteurs. Il eſt appellé en Allemand *Zeitugen*; en Anglois *Alberduvine*, ou *Siſlin*. Il a le nom de *Verdier* en François dans ALBIN, *Tome III. n. 76.* C'eſt peut-être encore le *Lucarinus* d'OLINA, & le *Zitela* de quelques Naturaliſtes Allemands.

plus gros. Son jaune tire plus ſur le brun. Les plumes de la tête, du dos, quelques-unes de la queue, & les groſſes plumes des ailes ſont un peu plus colorées qu'elles ne le ſont dans le Serin. On en nourrit en cage avec du Chenevis. Il ne fait pas tant de petits que le Serin. Ses couvées ne paſſent pas le nombre de ſept à huit petits.

TAROUGOUA & TAROUGOAGI, noms qu'on donne au Bréſil à deux eſpeces de Fourmis, dont l'une eſt toute noire, & l'autre plus petite & de couleur fauve.

TARTARIN, eſpece de Singe, nommé auſſi *Magot*. Voyez SINGE, *cinquieme race, eſpece troiſieme*.

TARTARUGA, nom que les Portugais donnent à une eſpece de Tortue du Bréſil, que MARC GRAVE nomme *Jurucua*. Voyez ce mot.

TARUGA, animal de l'Amérique, du genre des Chevres, dit NIEREMBERG (*Hiſt. Exot. L. XIX. c. 64.*), à-peu-près ſemblable au Vicuna, mais plus grand, plus hardi, & d'une couleur plus rouſſe. Ses oreilles ſont molles, & il les porte baſſes. Il n'aime pas à vivre en troupe. Il parcourt ſeul les précipices des rochers. C'eſt dans cet animal qu'on trouve le plus grand Bézoard, dit RUYSCH, d'après NIEREMBERG. On donne encore le nom de *Taruca* à cet animal que quelques-uns diſent être une eſpece de Cerf, mais plus petit que ceux d'Europe.

TAS

TASSART, eſpece de Brochet de mer de l'Amérique, long de cinq ou ſix pieds, très-goulu, & qui dévore, dit RAY (*Synop. Piſc. p. 155.*), tout ce qu'on lui préſente. La chair en eſt blanche, & ne le cede en rien pour la bonté à celle de nos Brochets; mais elle eſt un peu plus dure & plus difficile à cuire. On le pêche d'ordinaire aux entredeux des Iſles, en approchant des rochers, où les marées ſont plus fortes, & où la mer eſt plus agitée qu'ailleurs. Ceux qui mangent trop de ce poiſſon, dit le Pere DU TERTRE, ou qui le mangent à demi-cuit, ſont ſujets à des coliques bilieuſes, ou à des dégorgemens de bile. Il y en a de fort grands, & de cinq ou ſix pieds de longueur.

TAT

TATABULA, poiſſon des Indes Orientales. C'eſt le même que les Hollandois appellent *Speelviſch*, en Latin *Luſorius*, parcequ'il a ſur le dos quelques taches quarrées, oſſeuſes & marquées de petits points reſſemblans à des dez. RUYSCH (*Collect. Piſc. Amb. p. 39. n. 3. Tab. 20.*) rapporte une fable inventée par le Vulgaire à l'occaſion de ce poiſſon, qui a ſur le dos la marque de pluſieurs dez à jouer. Il dit que des Matelots poſſédés de la paſſion du jeu, paſſoient la nuit & le jour à jouer. Il arriva qu'un d'eux, dégouté du jeu, jetta dans la mer les dez & fit ſerment de ne jamais jouer, & ſouhaita que toutes ſortes de malheurs lui arrivaſſent, ſi dans la ſuite il ſe livroit au jeu. Le Matelot ne tint pas ſon ſerment. La paſſion du jeu le reprit: il joua plus que jamais. Pendant qu'avec quelques-uns de ſes Compagnons il étoit occupé au jeu, il entendit un grand bruit dans le vaiſſeau. C'étoient d'autres Matelots, qui venoient de prendre ce poiſſon, qui portoit ſur ſon dos la marque des dez à jouer. Le Joueur, comme les autres, accourut au bruit, & voyant ce poiſſon, il le regarda comme un miracle, & ſe reſſouvenant du ſerment qu'il avoit fauſſé, il promit de mieux vivre. Voilà la fable, que le Docteur RUYSCH regarde comme telle; cependant il ne doute pas qu'il ne puiſſe y avoir des poiſſons qui ayent de pareilles marques, puiſqu'il y en a, comme je l'ai dit, dans les mers des Indes, qui ont empreints ſur la peau, les uns des branches de bois de Cerfs, les au-

tres des feſtons de fleurs bien marqués. Au reſte ce poiſſon n'a rien de remarquable, ſinon quelques aiguillons, qui ſortent des nageoires qu'il a ſous le ventre.

TATA-OUYRA-OVASSON, & TATA-OUYRA-MIRI: Ce ſont des oiſeaux du Bréſil, de la grandeur de nos Pigeons, mais couverts d'un très-beau plumage, dit RUYSCH (*de Avib. p.* 125.), d'après LAET.

TATAC, oiſeau du Mexique, dont parle HERNANDEZ. RAY (*Synop. Meth. Av. Append. p.* 171.) dit qu'il eſt de la grandeur d'un Moineau. Il a le dos cendré, blanc & d'un noir tirant ſur le cendré. Son col & ſa poitrine ſont d'un roux tirant ſur le rouge. Il a le ventre blanc, les cuiſſes rouges & cendrées; les pieds d'un brun tirant ſur le verd. Il y a des lignes blanches qui entourent le haut de ſes yeux.

TATAO, petit oiſeau du Mexique, de la grandeur d'un Moineau, peint de diverſes couleurs. Il eſt extrêmemenr rare. Il a le plumage joliment mélangé de verd-pâle, de noir, de jaune & de blanc. Les plumes de la tête & de la poitrine ſont très agréablement ombrées de verd-pâle & de noir. Il a le bec, les pieds & les doigts des pieds d'un noir de poix. SEBA en donne la figure, *Theſ. I. Tab.* 60. *n.* 6.

TATOU: Au mot ARMANDILLE, j'ai donné la notice des différentes eſpeces de *Tatou*, d'après M. BRISSON; mais il convient que j'entre dans un plus long détail ſur ce genre d'animaux, dont ont parlé tous les Voyageurs, comme MARC GRAVE, les Peres DU TERTE & LABAT, LAET, SEBA & les autres. M. LINNÆUS (*Syſt. Nat.*) met les *Armandilles* ou *Tatous* dans l'ordre des *Feræ*, ſous le nom d'*Erinaceus*, à la ſuite de l'Hériſſon, & M. KLEIN (*Diſp. Quad. p.* 47.), dans la troiſieme famille des Quadrupedes digités velus, nommés *Tetradactyles*, ou à quatre doigts. Ces animaux ſont cuiraſſés & couverts de poils rares, & ont tous quatre doigts aux pieds, excepté le *Tatou à tête de Chien*, *Tatu Cynocephalus*, qui en a cinq. MARC GRAVE parle de trois eſpeces de *Tatou*. Il nomme la premiere *Tatou* ou *Tatu*; la ſeconde, *Tatuete*, & la troiſieme, *Tatu Apara*. RAY y ajoute une quatrieme eſpece, qu'il nomme *Tatu Muſtelinus*, parceque cet animal a la tête à-peu-près faite comme celle de la Belette. M. LINNÆUS en donne de trois ſortes. Il nomme la premiere, *Erinaceus loricatus*, *cingulis tribus*. C'eſt le *Tatu* ou *Armandillo Orientalis*, *loricâ oſſeâ toto corpore tectus*, de SEBA, *Theſ. I. p.* 62. *t.* 38. *fol.* 23. Il nomme la ſeconde eſpece, *Erinaceus loricatus*, *tegmine tripartito*. C'eſt le *Tatu* ou *Armandillo Africanus* du même SEBA, *ibid. p.* 47. *t.* 30. *fol.* 3. & 4. Il nomme la troiſieme, *Erinaceus loricatus*, *cingulis novem*, *manibus tridactylis*.

M. KLEIN (*Diſp. Quad. p.* 47.) nomme le *Tatu Muſtelinus*, *Viverra*, *Tamandua cataphracta*, parcequ'il ſe nourrit de Fourmis; que ſa langue, longue & ronde, eſt ſemblable à celle du Tamandua. Cet animal n'a point de dents. SEBA (*p.* 87. *t.* 53. *n.* 5.) le nomme *Armandillus ſquammatus major*, *ſeu Diabolus Tajovanicus Siamenſium*, *ex Inſulâ Formoſâ*. Je donne ci-deſſous la deſcription de cet animal, d'après SEBA.

Il y a un autre *Tatu Muſtelinus*, nommé par SEBA (*p.* 88. *t.* 54. *n.* 1.), *Armandillus ſquammatus major*, *Ceylonicus*, ou *Diabolus Tajovanicus*. On trouvera auſſi ci-après la deſcription de cet animal.

Le *Tatou à tête de Porc*, *Tatu Porcinus*, eſt ainſi nommé, parcequ'il a la tête longue, pareille à celle du Porc vulgaire. M. DES MARCHAIS (*L. III. p.* 302.) le nomme *Aytochtly*, & le Pere LABAT (*Tome II. p.* 387.), *Rochet*. HERNANDEZ (*Hiſt. Mex. p.* 314.) l'appelle *Daſypus cucurbiti-*

nus, *Tatou*, ou *Armandillo*, & SEBA (*p.* 45. *t.* 29.), *Tatou*, ou *Armandillo Americanus*. J'en donne la deſcription, d'après le Pere LABAT & SEBA.

Il y a un autre *Tatou à tête de Porc* des Indes Orientales, nommé par SEBA (*p.* 62. *t.* 38. *n.* 2.), *Armandillo Orientalis*, *loricâ oſſeâ toto corpore tectus*. C'eſt le plus beau de tous les *Tatous*.

Le *Tatou à tête de Chien*, en Latin *Tatu Caninus* ou *Cynocephalus*, eſt nommé au Bréſil, *Tatu Apara*, & *Armandillo Nothus* par SEBA. Paſſons maintenant aux deſcriptions de ces différentes eſpeces de *Tatous*.

Le Pere DU TERTRE marque que le *Tatou* eſt tellement particulier à l'Iſle de la Grenade, qu'il ne peut vivre dans aucune des autres Iſles; & quelque ſoin que l'on prenne pour le conſerver, il meurt dès qu'il paſſe l'Iſle Saint Vincent, qui eſt environ à moitié chemin de la Grenade à la Martinique; mais le Pere LABAT dit que cet Auteur l'a écrit, & qu'il s'eſt trompé; car il en a vu un bien vivant & bien mangeant au Fort Saint Pierre à la Martinique en 1704. En voici la deſcription anatomique d'après cet Auteur.

Il étoit, dit-il, de la groſſeur d'un Cochon de lait de vingt-cinq à trente jours. Il avoit la tête petite & longue; la gueule bien armée de dents; les yeux petits, auſſi-bien que les oreilles; la queue longue & ſans poils, couverte de petits cercles d'écailles; les jambes petites & groſſes; quatre griffes à chaque pied, aſſez longues & fortes; tout le corps, depuis le col juſqu'à la queue, étoit couvert & environné de pluſieurs rangs d'écailles, dont le premier & le dernier rang, c'eſt-à-dire celui qui couvre les épaules & celui qui couvre les cuiſſes, étoient composés d'écailles beaucoup plus larges que celles qui couvroient le reſte du corps. Le Pere LABAT en compte douze rangs, qui s'emboëtent & ſe remuent les uns ſur les autres, comme les cuiſſards & les braſſards des gens armés, par le moyen d'une peau en maniere de cartilage, qui unit tous ces rangs d'écailles, leſquelles ſont de couleur griſaille, avec quelques petites marques blanches. Elles ont l'épaiſſeur d'une piece de quinze ſols. Cet animal eſt fort ſenſible. Il ſe plaint & ſe met en boule dès qu'on preſſe un peu ſes écailles. Tous ces rangs, outre les mouvemens qu'ils ont pour s'emboëter les uns ſur les autres, en ont encore un autre tout le long de l'épine du dos, par le moyen duquel ils s'étendent & s'élargiſſent, pour donner la liberté aux pieds de l'animal de ſe montrer, de s'allonger & de ſe mouvoir. La peau qu'il a ſous le ventre eſt griſe, ſans poils & paroît aſſez délicate. Dès qu'il a peur, il retire ſa tête ſous ſon écaille, & ne laiſſe paroître que le petit bout du grouin: il ploie enſuite ſes pieds ſous ſon ventre, & ſa queue par deſſus: ſes écailles ſe referment & les cachent entierement; & les deux extrémités de l'animal ſe rapprochant, il devient comme une boule, applatie ſur ſes deux poles. On voit aſſez clairement qu'il eſt aiſé de le prendre, quand il eſt dans cette ſituation. On dit qu'il eſt aſſez difficile, & même mal-aiſé de la lui faire changer, parceque la peur lui fait reſſerrer toutes ſes écailles, à meſure qu'il ſent qu'on fait effort pour les ouvrir; mais il obéit & ſe montre, dès qu'on l'approche aſſez du feu, pour lui en faire reſſentir la chaleur. Cet animal vit de feuilles, de fruits & de racines, qu'il découvre avec ſes griffes, & qu'il coupe avec ſes dents. Il n'eſt pas d'une taille à grimper ſur les arbres, ni à courir bien vîte. Le Pere LABAT croit qu'il ſe cache en terre, ou dans des ſouches ou troncs d'arbres. L'Auteur en a mangé pluſieurs fois. La chair en eſt blanche, graſſe & délicate: elle ne

peut guere être autrement, vu la nourriture qu'il prend.

Les Espagnols appellent cet animal *Armadillo*, à cause de l'espece d'armure dont il est couvert. Il y en a quantité dans la Terre-Ferme.

Le Pere du Tertre, Rochefort, George Margrave, Monard, Pison, François Ximenès & autres, attribuent de grandes qualités aux os & aux écailles de cet animal. Ils disent que la poudre de ses écailles est excellente pour guérir les maladies vénériennes. Celle du premier os de la queue, c'est-à-dire de celui qui est le plus proche du corps, étant mise avec un peu de coton dans l'oreille, guérit la surdité. Celle de la queue, prise dans du vin, fait uriner; celle de son armure, mise en pâte, & appliquée sur les parties du corps où il y a quelque épine enfoncée, l'attire dehors. Des expériences faites avec soin & réïtérées peuvent découvrir ce qu'on en doit croire.

Le nom de *Tatou*, que cet animal porte chez nous, est le mot Caraïbe dont les Indiens se servent pour le désigner.

Laet, dans sa *Description des Indes Occidentales*, rapporte que toutes les especes de *Tatous* ne different que par la grandeur; savoir le *Tatou-Ovasou*, grand à-peu-près comme nos Brebis; le *Tatou-Ete*, qui n'est gueres plus grand qu'un Renard; le *Tatou Apara*, le *Tatou Onoinchelet*, & le *Tatou Miri*: ce dernier est le plus petit de tous.

Les Portugais nomment le *Tatou*, *Sneuberdado*; les Italiens, *Bartado*; Maphæus, *Tatusia*; les Espagnols, comme on l'a dit, *Armandillo*. Cet animal est appellé *Chirguincus* dans la Nouvelle Espagne; ailleurs *Cassamin*, & dans les Indes, *Ajatochtli*.

Seba dit avoir eu diverses especes de *Tatous* de l'Amérique, & de différens âges. La premiere espece qu'il décrit, est un *Tatou* de l'Amérique, dont tout le corps est muni devant & derriere comme de deux grands boucliers, & de deux plus petits dans le milieu, lesquels peuvent aisément se resserrer & s'élargir, & glisser les uns sur les autres : c'est une peau ou un cuir épais, qui les unit intérieurement. Ces boucliers servent non-seulement à couvrir le milieu du corps, mais aussi la tête, les oreilles & les cuisses. Son corps est encore couvert comme d'écailles osseuses, à l'exception du col, de la mâchoire inférieure, du ventre & des cuisses. Ces quatre dernieres parties, hérissées de petits poils clair semés, sont cachées sous les grands boucliers. La queue est osseuse, pleine d'écailles, & relevée.

La seconde espece est un *Tatou* mâle d'Afrique, animal rangé, dit Seba, par les Naturalistes, dans la classe de ces Pourceaux, que les Latins nomment *Scutati*, comme qui diroit *armés de boucliers*. Il a le tronc du corps gros & court; la tête grosse, sans forme, d'un jaune foncé dans la partie antérieure, qui paroît comme couverte d'écailles; les oreilles rudes, toutes chauves; le col court & couvert d'une peau épaisse, point tendue, & formant divers replis. Le corps est muni d'un bouclier osseux, divisé en trois parties, dont chaque division, faite avec un grand art, est composée de plusieurs especes de petits boucliers, rangés par ordre, & dont le fond est d'un cendré jaune. Une peau ridée, garnie d'écailles, couvre ses pattes. Les pieds de devant & de derriere ont cinq ongles, dont les trois du milieu des pieds de devant sont les plus grands & leur servent à creuser la terre. Ce *Tatou* est un mâle, à queue chauve & d'un cuir épais, sans écailles, ni boucliers.

Le *Tatou* femelle d'Afrique ressemble parfaitement au *Tatou* dont je viens de parler : seulement les trois grands boucliers qui couvrent son corps ne sont point marqués si bien, ni si distinctement. Sa queue d'un bout à l'au-

tre eſt couverte d'un bouclier plein d'écailles ; car la queue ne pouvant être cachée ſous ces boucliers, à cauſe de la largeur du corps, la Nature en échange l'a munie d'écailles. Pour la tête, les pattes & les pieds, elle peut les cacher ſous les boucliers étendus & larges du bas-ventre. *Theſ. I. Tab.* 30. *n.* 3. *&* 4.

La troiſieme eſpece eſt un *Tatou* Oriental, couvert par tout le corps d'un bouclier oſſeux. Ce ſont les lieux des Indes les plus éloignés & les plus près de l'Orient, qui produiſent ce *Tatou* & le ſuivant, que SEBA regarde comme les plus beaux qu'on puiſſe trouver au monde. Tout le corps de celui-ci eſt couvert de deux grands boucliers & de quatre petits. L'un de ces boucliers, adapté à la figure de la tête, couvre tout le front. Ce bouclier eſt diviſé en pluſieurs parties, ſemblables à des écailles, chacune deſquelles eſt relevée de petites boſſes rondes & oblongues, reſſemblantes aux Perles, & diſpoſées en forme de Roſe. Ses yeux ſont grands & beaux, défendus de tous côtés juſqu'aux oreilles, qui ſont toutes nues, par des écailles oſſeuſes: la mâchoire inférieure n'eſt couverte que d'une peau ſans poils. Le muſeau, garni de dents aigues, ſe termine en pointe, comme celui d'un Cochon ; mais il eſt plus relevé. La poitrine, les pieds de devant & le col ſont couverts d'un autre bouclier, pour que toutes ces parties puiſſent ſe mouvoir plus facilement. Des écailles oſſeuſes, entremêlées de poils, ſemblables aux poils de Cochon, tapiſſent les jambes & les pieds.

Ces trois boucliers qui ſont étroits, recourbés, de la largeur à peine du petit doigt, unis par une membrane forte & épaiſſe, peuvent gliſſer intérieurement les uns ſur les autres. La longueur des boucliers, qui traverſent, fait auſſi que cet animal peut ſe ramaſſer & s'étendre. Le bouclier de derriere, qui eſt le plus grand de tous, cache toute la partie poſtérieure du corps, comme les feſſes, les jambes, mais non pas la queue, qui eſt un peu applanie deſſus & deſſous, & compoſée d'une ſeule articulation, formée de petits os relevés en forme de Roſe. Les deux grands boucliers, qui forment le deſſus du corps, repréſentent des rhombes hexagones, chargés d'oſſelets ronds, relevés, ſemblables à des Perles rondes, qui ſont rangées avec un très-bel ordre.

Les ſix boucliers, qui couvrent cet animal, ſont compoſés de ſix os, formés de la même maniere par la Nature: chaque écaille rhomboïde eſt comme compoſée & dentelée : il a une peau aſſez épaiſſe, peu velue, mais garnie de gros poils qui couvrent le deſſous du ventre. Les pieds de devant, & ceux de derriere, ſont munis d'écailles oſſeuſes, juſqu'à l'endroit où les boucliers ſupérieurs défendent les cuiſſes, qui ſont auſſi couvertes d'une peau. Chacun des pieds a trois doigts avancés, armés d'ongles pointus & longs ; un quatrieme s'avance par derriere, & y fait l'office de talon. Cet animal eſt très-rare. *Theſ. I. Tab.* 38. *n.* 2.

La quatrieme eſpece eſt un *Tatou* plus petit que le précédent, fort ramaſſé, armé par-tout d'une cuiraſſe : il ne peut être bleſſé par les bêtes féroces, ni même par le fuſil, à cauſe de la rondeur & de la dureté de ſes boucliers. Cependant, quoiqu'ainſi ramaſſé, on peut aiſément le prendre. Il vit également dans l'eau & ſur la terre. Ses boucliers ſont d'un jaune clair, & reluiſent comme ſi ils étoient liſſes & polis. Voyez *Theſ. I. Tab.* 38. *n.* 3.

La cinquieme eſpece eſt un *grand Tatou*, couvert d'écailles, de l'Iſle de Formoſe, ou le *Diable de Tajova*, ainſi nommé des Siamois. La petiteſſe de celui que SEBA dépeint, la couleur jaune de ſes écailles, leur peu d'épaiſſeur & de conſiſtance, montrent que c'eſt

c'eſt un jeune animal de ce genre. Les écailles ſont, comme dans le Carpillon, étroitement & proprement unies enſemble, parſemées de poils, qui pouſſent entre chaque écaille. Sa tête eſt oblongue, ſon muſeau petit, & ſa langue grande, approchante de celle de l'animal appellé *Mangeur de Fourmis*; auſſi ce *Tatou* s'en nourrit-il, & pour chercher ſa ſubſiſtance, il creuſe la terre avec ſes griffes. Il a les yeux brillans, les oreilles petites & applaties: les yeux, le muſeau, les oreilles, les mâchoires & le deſſous du corps ſont couverts d'une peau aſſez molle & dénuée de poils. Cet animal ſait ſi bien ſe ramaſſer, qu'il ne fait paroître que ſes écailles extérieures, & par ce moyen ne donnant aucune priſe à la dent & à la griffe des autres bêtes féroces, il évite d'en être maltraité. Sa langue eſt ſi longue qu'il peut la tirer d'une demi-coudée: il la ſort comme d'une gaîne ample, & il la retire quand il veut. *Theſ. I. Tab.* 53. *n.* 5.

La ſixieme eſpece eſt un *Tatou* de l'Iſle de Ceylan, qui eſt grand, couvert d'écailles, & cet animal y eſt nommé *Diable de Tajova*. Cette bête eſt appellée *Tatoë* par les Bréſiliens; par les Eſpagnols, *Armandillo*; par les habitans de l'Iſle de Java, & par les autres Peuples Orientaux, *Panggoeling*, c'eſt-à-dire l'animal qui ſe ramaſſe. En effet, quand il voit un homme, ou quelque bête féroce, il fait d'abord de ſon corps un peloton, & retire ſi bien ſa tête & ſa queue vers le ventre, qu'on n'en ſauroit rien appercevoir. L'on dit même qu'il dort couché ſur le dos, après s'être ainſi arrondi. Celui-ci a été apporté à Seba de l'Iſle de Ceylan, étant conſervé dans une liqueur appellée *Arak*. Le deſſous de ſon corps, ſon muſeau, ſes yeux & ſes oreilles ſont couverts d'une peau blanche, molle, dénuée d'écailles & de poils; mais le deſſus du corps, depuis la tête juſqu'à l'extrémité pointue de ſa queue, eſt garni d'écailles qui ſont d'un bai rouge, dures, oſſeuſes, approchantes de celles de la Tortue.

Seba nous apprend que parmi les *Tatous* de cette eſpece, qu'il conſervoit ſecs dans ſon Cabinet, il en avoit de longs de plus de ſix pieds, munis d'écailles ſi grandes, ſi larges & ſi fortes, que le fuſil ne pouvoit les endommager, repouſſant une balle de mouſquet, également comme le fer. Voilà pourquoi on nomme ces animaux *Diables de Tajova*, parcequ'ils ne peuvent être bleſſés par les autres bêtes féroces, à cauſe de la dureté de leurs écailles, qui au reſte ſont jaunes dans les jeunes *Tatous*, châtain dans ceux qui ſont plus âgés, & cette derniere couleur ſe fonce de plus en plus, à meſure que ces animaux vieilliſſent. Entre chacune de ces écailles, qui ſont diſpoſées avec un bel ordre, pouſſent de longs poils ſoyeux, ſur tout le deſſus du corps, excepté ſur la tête & ſur la queue. La tête va en rétréciſſant. Le muſeau eſt mince; mais ſa langue eſt pour l'ordinaire longue comme celle des Mangeurs de Fourmis. C'eſt ce qu'on remarque dans le jeune *Tatou* figuré par Seba, qui tire la langue très-avant, & c'eſt de-là que lui vient le nom de *Tatoë* chez les Bréſiliens. Ses pieds de devant, ainſi que ceux de derriere, ſont gros & courts, relevés en boſſe, fendus en cinq doigts, dont les trois du milieu ſont les plus grands, & les deux de chaque côté les plus courts. Ces mêmes doigts ſont tous armés d'ongles forts & crochus, au moyen deſquels cet animal creuſe bientôt la terre, où ſont des nids de Fourmis: alors il avance ſa langue, les attire deſſus, & s'en nourrit. *Theſ. I. Tab.* 54. *n.* I.

Valentin, *Tome III.* de ſon *Hiſtoire d'Amboine*, *p.* 278. a donné la deſcription du *Tatou*. Ce *Diable de Java* & de *Tajova*, auquel Seba donne le nom de *Tatou* & d'*Arman-*

dillo, eſt une eſpece de Lézard écailleux. Voyez aux mots DIABLE DE TAVOYEN & LÉZARD ÉCAILLEUX.

TAU

TAUOCHT, animal décrit par AMBROISE PARÉ, qui eſt ſemblable, dit FLACOURT, au Trette-Trette, autre animal de l'Iſle de Madagaſcar.

TAUPE, petit animal mis par M. LINNÆUS (*Syſt. Nat. & Fauna Suec. p. 7. n. 17.*) dans l'ordre des *Feræ*, & par M. KLEIN dans la famille des Pentadactyles. Toutes les eſpeces de ce genre d'animaux vivent ſous terre, & y font des tanieres dans leſquelles elles ſe cachent. Le caractere des *Taupes*, dit M. BRISSON, eſt d'avoir ſix dents inciſives à la mâchoire ſupérieure, huit à l'inférieure, les doigts onguiculés, la plante des pieds de devant tournée en dehors. Il y a, ſelon cet Auteur, la *Taupe vulgaire*, la *Taupe blanche*, la *Taupe variée*, la *Taupe de Virginie*, la *Taupe rouge d'Amérique*, & la *Taupe dorée de Sibérie*.

TAUPE VULGAIRE*: Elle eſt nommée par M. LINNÆUS (*Syſt. Nat. Edit. 6. gen. 13. ſp. 1. & Fauna Suec. n. 17.*), *Talpa caudata*; par M. KLEIN (*Diſp. Quad. p. 236.*), *Talpa noſtras, nigra communiter*, & par M. BRISSON (*p. 280.*), *Talpa caudata nigricans, pedibus anticis & poſticis pentadactylis*. La longueur de ſon corps, dit-il, depuis le bout du nez juſqu'à l'origine de la queue, eſt d'environ cinq pouces : celle de ſa tête, depuis le bout du nez juſqu'à l'occiput, eſt d'un pouce & demi. Sa queue eſt très-courte. Ses yeux ſont gros comme un grain de Millet, noirs, & cachés ſous les poils. Son nez avance de quatre lignes au-delà de la mâchoire ſupérieure. Les jambes ſont très-courtes. Ses pieds de devant ſont plus larges que ceux de derriere, & ſont propres à fouiller la terre. Cet animal a à chaque pied cinq doigts, armés d'ongles forts, ſur-tout ceux des pieds de devant. Tout ſon corps eſt couvert de poils courts, épais, doux comme de la ſoie, & noirâtres. On le trouve ſous terre dans les champs, les prés & les jardins.

GEORGE SEGERUS a donné dans les *Éphémérides de l'Académie des Curieux de la Nature*, *Déc. I. ann.* 1671. *Obſerv.* 56. une deſcription anatomique de la *Taupe*. Dans le même Ouvrage (*Décad. II. ann.* 1682. *Obſerv.* 32.), on trouve auſſi l'anatomie de la *Taupe* par GUALTERUS CHRISTOPHLE SCHELHAMMERUS. On lit ces deux deſcriptions anatomiques dans le *Tome III.* des *Collections Académiques* : la premiere ſe trouve dans cet Ouvrage *p.* 55. *&* 56. & la ſeconde, *p.* 500. *& ſuiv.*

L'Auteur des *Obſervations ſur l'Hiſtoire Naturelle* donne auſſi la deſcription de toutes les parties intérieures & extérieures de la *Taupe*. C'eſt M. GAUTIER. Il en parle en ces termes.

La *Taupe* vit ordinairement dans la terre, comme les poiſſons dans l'eau, & les oiſeaux dans l'air. Pluſieurs Auteurs anciens diſent qu'elle eſt ſans

* Cet animal eſt nommé en Hébreu *Thinſchemeth*; en Chaldéen & en Syriaque, *Cholda*; mais, ſelon M. JAULT, on l'appelle en Hébreu *Haphor-Eberoth*, qui ſignifie *Creuſe-Foſſe*, ce qui déſigne parfaitement la *Taupe*. L'Hébreu *Thinſchemeth*, dit-il, ne ſignifie point *Taupe*; c'eſt plutôt une ſorte de Hibou. La *Taupe* ſe dit auſſi en Hébreu *Hhoſed*; en Chaldéen *Hhoulda*, du verbe Syrien *hhlad*, qui veut dire *creuſer*, ou du mot *hhled*, qui ſignifie *gliſſer*, ou *s'inſinuer*. On la nomme en Grec Ἀσπάλαξ & Σκάλοψ; en Eſpagnol, *Topo*; en Italien, comme en Latin, *Talpa*; en Boulonnois, *Topinara*; en Suiſſe *Schaer*, ou *Schaer-Mus*; en Allemand *Mulwerf* & *Maul-Wrff*; en Illyrien, *Kpticze*; en Polonois, *Kret*; en Suédois, *Mullvad*; en Smolandois, *Surck*; en Flamand & en Hollandois *Moll*, ou *Moll-Muſſ*; en Anglois, on lui donne le nom de *Mole*, ou bien celui de *Maldwrap*, ou celui de *Vant*, diſent GESNER, ALDROVANDE & RAY.

yeux, ou du moins qu'elle n'en a que les apparences ; mais c'eſt à tort. Cet animal jouit de l'organe de la vue. Ses yeux ſont à la vérité petits, & cachés par les poils qui les couvrent, leſquels environnent le muſcle cutané de leurs globes, comme des rayons poſés autour d'un centre, & s'écartent à la volonté de l'animal, pour lui laiſſer apperçevoir les objets ; lorſqu'il eſt hors de terre, ce qui ne ſeroit pas, ſi ſes yeux lui étoient abſolument inutiles : ce n'eſt vraiſemblablement que dans la terre, où ils ne lui ſervent de rien. Cet habitant des ténebres ne ſe ſert que de l'odorat dans les routes obſcures & tortueuſes qu'il ſuit, pour chercher ſa retraite & ſa nourriture. La ſtructure de ſon nez ſemble prouver cette ſuppoſition. Il a paru délié & bien organiſé à l'Obſervateur : il ſurpaſſe même, dit-il, l'ouverture de la bouche de cinq ou ſix lignes.

Il a de plus apperçu que l'organe de l'ouie de cet animal eſt ſubtil & propre à recevoir les impreſſions de l'air juſques dans les endroits les plus profonds de la ſuperficie de la terre, où ce premier élément communique par les intervalles des particules groſſieres, qui compoſent la ſurface de notre globe. L'on connoît cette communication de l'air extérieur avec l'air enfermé dans la terre, par les échos qui ſe forment aux environs des ſouterrains, quand même ils n'auroient aucune iſſue.

Les oreilles de l'animal, dont nous faiſons l'hiſtoire, ſont droites & ſe plongent de haut en bas dans le cerveau : elles ſont cachées par les poils qui les environnent. Leur ouverture extérieure eſt groſſe, comme le tuyau d'une plume d'aile de Pigeon, ſans aucun contour, & formée par deux pieces oſſeuſes. L'Auteur a obſervé avec le microſcope que l'organe de l'ouie étoit pourvu de deux marteaux & de deux enclumes.

Les groſſes pattes du train antérieur de cet animal, par leur force, leur roideur & le méchaniſme ſolide qu'elles préſentent à la vue, aſſurent d'abord que la terre la plus ferme doit céder à leur adroite & prompte agitation ou mouvement.

Deſcription anatomique de la Taupe.

L'Auteur dit qu'il eut beaucoup de peine à fendre la peau du bas-ventre, ſans percer les muſcles de l'abdomen. Il y parvint cependant, & dépouilla l'animal de ſon ſur-tout : ce ne fut point ſans répugnance, à cauſe de la conformité qu'a cette bête avec les Souris, pour leſquelles l'homme a beaucoup d'averſion. Il trouva cependant que ſon odeur n'étoit pas déſagréable, & que ſa chair ſentoit celle du Lapin. La ſubſtance de la peau étoit épaiſſe comme celle du Chamois : elle étoit compoſée de couches différentes. Il trouva d'abord l'épiderme où étoient implantés les poils, juſqu'à la peau, qui couvroit la membrane adipeuſe. Le pannicule charnu étoit extrêmement muſculeux, & contenoit des fibres longitudinales, qui ſe portoient du *ſternum* à l'os *pubis*, & de l'*occiput* à l'os *ſacrum* ; & de plus il y avoit une ſeconde couche de fibres charnues, qui étoient poſées un peu obliquement, & qui coupoient le premier plan en angle aigu. Ce pannicule ſe détachoit avec peine de la membrane & des muſcles ; car il y avoit des plans de fibres qui les traverſoient & ne faiſoient enſemble qu'une ſeule maſſe avec le corps du muſcle.

Il ouvrit le bas-ventre, & trouva que les muſcles de l'abdomen étoient très-minces & preſque entierement aponevrotiques. L'eſtomac étoit conſidérable, & occupoit la moitié de la portion épigaſtrique, & tout l'hypochondre gauche. La rate étoit attachée à l'eſtomac par les vaiſſeaux courts, comme dans l'homme, à l'extrémité du pancréas & de l'épiploon ; mais elle ne tenoit pas avec les bords du dia-

phragme : elle ſe détachoit naturellement de l'hypochondre.

L'eſtomac étoit rempli de chyle, en forme de pâte liquide, de couleur de gris-brun. L'animal avoit mangé apparemment de petits filamens de racines & des Vers ; car on diſtinguoit une partie des uns & des autres, que la digeſtion n'avoit pas encore altérée.

Foie de la Taupe.

Le foie étoit de couleur rouge-brune. Il tapiſſoit tout l'hypochondre gauche & toute la ſurface concave du diaphragme, par cinq lobes très-étendus & très-diſtincts, parmi leſquels celui qui portoit ſur le diaphragme étoit le plus grand & d'une forme lenticulaire : ceux du côté droit & du côté gauche ſe couchoient ſur celui-ci, & les uns ſur les autres, comme des lames de diverſes figures. Les deux lobes placés dans l'hypochondre droit, étoient de différente grandeur, & le plus petit, qui entouroit le rein, le ſerroit étroitement, & étoit ſoudiviſé en pluſieurs lobules ; mais du côté gauche le plus petit lobe ſe trouvoit entre les deux reins, & couvroit les vaiſſeaux émulgens

Ces différens lobes ſont entierement ſéparés & détachés les uns des autres, & chacun d'eux communique avec la veine porte-hépatique par une branche eſſentielle. Ces branches ſont ſoûdiviſées en pluſieurs rameaux, qui ſe répandent dans l'intérieur de chaque lobe aux grains pulpeux, ou follicules, pour filtrer la bile, & de-là former les ramifications des vaiſſeaux, qui vont compoſer pluſieurs troncs ou conduits hépatiques, de façon que ces lobes ſemblent, par leurs ſéparations particulieres, avoir des filtres différens & former divers conduits hépatiques, pour compoſer le conduit cholidoque, qui va gagner le *duodenum*. A l'égard de la véſicule du fiel, l'Obſervateur n'en a apperçue aucune, ſoit qu'il l'eût crevée en ſéparant l'eſtomac & les inteſtins du bas-ventre, ſoit qu'il n'y en eût en effet aucune, ou qu'elle fût imperceptible.

Il ne doute pas que les différens lobes du viſcere, dont on vient de donner la démonſtration, qui ne ſont pas dans d'autres animaux, ne faſſent des offices divers pour la digeſtion, & que les ſécrétions différentes du ſang dans tous ces lobes, ne préviennent les maux que l'animal contracteroit immanquablement dans la terre.

Les reins de la *Taupe* ſont de la même forme de ceux de l'homme, de la même couleur & dans la même ſituation, mais preſque tout contre la veine-cave & l'aorte inférieure, par le peu d'étendue des vaiſſeaux émulgens. Ils ſont de la groſſeur d'une Féve ; les vaiſſeaux émulgens qui les pénetrent ſont ſitués de la même façon que dans l'homme, c'eſt-à-dire que de côté & d'autre, ils n'ont qu'une artere & une veine émulgente, qui ſe diviſe en pluſieurs rameaux, à l'entrée des reins. Les canaux des ureteres ſont extrêmement déliés.

Parties de la génération.

Les parties de la génération de la *Taupe* étoient bien configurées & beaucoup plus compoſées que celles de l'homme & des animaux Quadrupedes ; c'eſt ce qui a fait croire, dit l'Obſervateur, que cette multiplicité d'organes donne à ces animaux plus de facilité de concevoir, & de jetter leur ſemence ſans aucune agitation extérieure des parties, parceque les accouplemens de ces animaux ſe font vraiſemblablement dans la terre, qui eſt un ſéjour fort incommode, & où ils n'agiſſent pas avec facilité comme les autres animaux ſur la terre, qui ſont dans un fluide qui ſe prête à tous leurs mouvemens.

Il eſt ſenſé que l'agitation & le mouvement de l'animal dilate les glan-

des, entasse les particules, & les presse de passer dans les vésicules; au-lieu que le repos que sont obligées de garder les *Taupes* dans leurs jonctions, doit être compensé par des organes plus subtils & plus multipliés.

La vessie de l'urine étoit de la grosseur d'un Pois. Les vésicules séminales étoient détachées de la vessie, & chacune en particulier étoit accompagnée de deux corps étrangers, qui communiquent cependant ensemble, & dont les orifices se dégorgent, l'un au canal déférent, & l'autre à la vésicule séminale.

Ces deux corps different entre eux & la vésicule séminale, en grosseur & en structure. Le plus gros est celui que quelques Auteurs ont pris pour la véritable vésicule, mais bien loin d'être la véritable vésicule, ce corps n'est qu'un ganglion nerveux, & une espece de plexus, qui apparemment sert de réservoir à la chaleur & aux esprits animaux: enveloppé de plusieurs tuniques & terminé par un canal fort mince & fort étroit, il va se joindre au conduit déférent, à l'embouchure de la vésicule séminale, à laquelle il appartient.

Le second de ces corps est de moyenne grosseur, entre la vésicule & le réservoir dont nous venons de parler: ce corps est, selon l'Observateur, la continuation du canal déférent, avec lequel il communique seulement, & il croit que les testicules, après avoir préparé le sang, ainsi que font les ovaires dans les femmes, le portent par le canal déférent à ce second corps, qu'il appelle aussi *testicule*, pour être perfectionné, ainsi que dans ceux des autres animaux; car la structure de celui-ci ressemble plus à celle des vrais testicules, que la structure des corps glanduleux de cet animal, où les vaisseaux spermatiques se portent d'abord comme dans les ovaires prétendus des femelles, & que l'on prend pour des testicules ordinaires.

La verge étoit de six lignes de longueur; mais le prépuce étoit attaché aux tégumens communs, & selon les apparences, il ne laissoit sortir que le gland, qui a paru à l'Auteur pointu & crochu, comme celui d'un Chien. A l'égard des testicules ordinaires, ils étoient applatis, & faits de même que les ovaires des femmes. Rien n'est si singulier que cette partie de la *Taupe*. L'Auteur marque avoir vu avec plaisir l'opinion contre les ovaires, appuyée par cette découverte. Ils étoient ovales & longs, enveloppés d'une duplicature du péritoine. Il y distingua avec le microscope des grains de couleur jaune-pâle, accumulés ensemble par une matiere fort spongieuse.

Ces ovaires ou testicules mâles, étoient placés entre la peau commune & les aponevroses des muscles du bas-ventre, sans aucune enveloppe particuliere, telle que le *scrotum* dans les hommes & dans quelques animaux, ni aucune tunique albuginée; & enfin s'ils avoient eu toute autre situation, ils seroient regardés comme des ovaires par les Oviparistes.

Il y a des Auteurs qui ont cru mal-à-propos, dit-il, que cet animal sortoit de la terre pour s'accoupler. Ce qu'il y a de plus vrai-semblable, c'est que la construction de ses parties lui fournit à propos la semence, sans qu'il soit besoin d'aucun mouvement. Cette observation est nouvelle & mérite l'attention des Naturalistes.

Action des muscles.

La *Taupe* est pourvue d'une force supérieure à celle de tous les animaux quadrupedes, même du Lion, proportion gardée. L'Auteur s'explique: il ne veut parler que des pattes antérieures. Le besoin continuel où elle est d'écarter la terre, quelquefois seche & dure en certains endroits, demande une force extraordinaire. Ses

muſcles ſont racourcis, épais, charnus, & aux extrémités tendineux & preſque oſſeux. Ses os ſont bien articulés, ſolides, & les tubéroſités exhauſſées. Afin de donner au pectoral plus de force, la Nature a formé le *ſternum* de cet animal élevé & tranchant, comme celui des oiſeaux : il ſurpaſſe les clavicules, ou pour mieux dire, les clavicules & les premieres côtes ne ſont poſées que ſur les deux tiers de l'étendue inférieure de ces os. La portion ſupérieure, au lieu d'être ſous la clavicule, comme dans l'homme, excede les clavicules, & ſert à donner naiſſance à un double pectoral, dont la direction eſt contraire à celle du premier de ces muſcles.

L'action oppoſée de ces muſcles eſt ſecondée par le muſcle grand dorſal, lequel non-ſeulement eſt fait comme à l'ordinaire, mais il eſt doublé par un dorſal particulier, chacun poſé ſur la partie poſtérieure des fauſſes côtes, & ſe joignant par ſon extrémité avec le premier dorſal, il ne fait plus qu'un ſeul gros muſcle, qui va fournir ſes attaches ſur la partie antérieure de l'os *humerus*. Cet os eſt preſque quarré & a la forme d'un dé, dont les angles ſeroient émouſſés & creuſés, pour recevoir les articulations du *ſternum*, du *cubital* & du *radial*. On doit juger par cette forme de la force des attaches des muſcles & de l'action des pattes antérieures de cet animal, pour écarter & repouſſer les terres, qui s'oppoſent à ſon paſſage dans les ſouterrains.

La ſupination & la pronation des pattes antérieures ſont ſupprimées, & par conſéquent toute la force des muſcles ſe réduit au mouvement de flexion & d'extenſion ; ce qui augmente ces deux actions ſi néceſſaires à la *Taupe*, pour creuſer la terre. Les pattes de derriere ſont plus flexibles & beaucoup moins fortes.

Après avoir diſſéqué le foie, les parties de la génération & les pattes antérieures, l'Auteur a ouvert la poitrine, où il a trouvé le cœur & les poumons, enveloppés d'une ſubſtance ſanguine & ſpongieuſe, qu'il a regardée avec le microſcope.

Poumons, cœur & yeux de la Taupe.

Ayant enlevé cette ſubſtance ſanguine & ſpongieuſe, dont on vient de faire mention, l'Obſervateur a découvert les poumons, qui étoient compoſés de cinq lobes différens, ſéparés & très-diſtincts, ce qui n'eſt pas dans l'homme ; car ces diviſions ſe confondent, & ne font qu'un ſeul corps. Trois de ces diviſions occupoient la partie droite de la poitrine, & les deux autres étoient poſées du côté gauche : elles tenoient chacune en particulier avec l'artere & les veines pulmonaires d'une part, & de l'autre avec la branche de la trachée artere, ou des vaiſſeaux aëriens. Ces lobes ne couvrent point le cœur : ils le couronnent ſeulement & tombent ſur ſes côtés & ſur ſa partie poſtérieure, en ſorte que le cœur en eſt preſque dégagé.

L'enveloppe ſanguine & ſpongieuſe qu'il a remarquée, & la diſtinction de ces lobes différens, peuvent contribuer à divers uſages, 1°. à rafraîchir & raréfier le ſang avec accélération, lorſque l'animal eſt hors de la terre ; 2°. à lui conſerver un degré de fluidité & de fraîcheur pendant ſon ſéjour ſouterrain.

Le cœur forme un cône parfait, dont la pointe appuie ſur le diaphragme, & la baſe fournit les troncs capitaux des vaiſſeaux ſanguins. Il reſſemble à une petite olive tronquée. Les vaiſſeaux coronaires ſont diſtincts. Les corps glanduleux, ou les glandes thymiques, ſont attachés aux vaiſſeaux ſanguins, tant à la groſſe artere qu'à la groſſe veine, à une demi-ligne de diſtance de la baſe du cœur, ou de la partie tronquée.

Les yeux de la *Taupe* ſont ſous la peau : ils ſont ronds & faits comme un grain de Moutarde, à-peu-près de la même groſſeur : ils ſont enveloppés d'une tunique ou cornée noire. L'ouverture où ſont poſés l'iris & le cryſtallin, eſt très-petite. Ils tiennent à un nerf un peu allongé, de la figure des cornes d'un Limaçon. Ce nerf paſſe ſous le muſcle crotaphite, & s'inſinue par un petit trou ſous ce muſcle, & de-là dans le crâne.

On ne trouve aucune foſſe orbiculaire, & au lieu du trou oſſeux, comme dans les autres animaux, l'œil de la *Taupe* eſt enveloppé à ſa partie antérieure par les tégumens. Le muſcle crotaphite occupe la partie latérale & antérieure, & la partie latérale & intérieure eſt occupée par les aponévroſes des muſcles frontaux ; & enfin la partie poſtérieure de l'œil, par le nerf orbiculaire. Voilà, ſuivant l'Auteur, quelle eſt la forme & la ſituation de l'œil de la *Taupe*, que tant d'Auteurs ont déſavoué.

JONSTON prétend que dans la Theſſalie il y a tant de *Taupes*, que quelques-uns ont publié qu'elles y avoient ſappé & ruiné une Ville ; ce qui paroît ridicule & ſuppoſé. Voilà comme les Anciens s'amuſoient à nous conter des fables, au lieu de nous inſtruire.

Les Vers ſont la principale nourriture des *Taupes* : c'eſt pour cela qu'elles aiment les fumiers & qu'elles ſe plaiſent dans les terres fumées. Elles ſe nourriſſent auſſi de racines, & l'Auteur a remarqué que le ventricule de celle qu'il a diſſéquée en étoit farci ; mais au défaut des Vers & des racines, elles mangent la terre même ; ce qui ne les engraiſſe pas beaucoup, & les fait mourir à la fin. C'eſt ce que l'on a éprouvé, en les enfermant dans des vaſes avec de la terre pour toute nourriture.

Elles nuiſent extrêmement aux jardins potagers, où la terre eſt molle & bien fumée, & parcourent à merveille le deſſous des planches. Elles s'y promenent comme nous faiſons ſur terre, & dans leurs courſes, elles dévorent en paſſant les racines des plus belles Laitues, & celles des autres herbes potageres, qui ſont le plus à leur goût.

Pour les attraper & les détruire, les payſans ont toutes ſortes d'inventions. On leur en laiſſe le ſoin ordinairement. Les Naturaliſtes ne s'amuſent guere de ces bagatelles. Dans les maiſons ruſtiques & dans d'autres ouvrages de cette nature, on trouve quantité de ſecrets pour les détruire, que tout le monde ſait.

L'on s'en ſert dans la Médecine, & les anciens Auteurs étoient perſuadés que la dent de la *Taupe* arrachée quand elle eſt en vie, pulvériſée & miſe en pâte avec le Cochlearia, appaiſoit les maux de dents.

Les pilules faites de la chair de *Taupe* paîtrie avec du miel, & avalées, guériſſent les écrouelles.

Sa tête, broyée avec la terre qu'elle a tirée de dehors, miſe en paſtille, & conſervée dans une boëte d'étain, ſert de remede aux douleurs du col.

Le ſang de la *Taupe* eſt fort vanté, pour rétablir les poils. Il eſt d'un uſage merveilleux à pluſieurs ſortes de maladies cutanées, comme par exemple à guérir les ulceres qui ſe forment à la racine des ongles.

Sa graiſſe contribue à faire tomber la trop grande quantité de cheveux. En ce cas, MARTINELLUS preſcrit & ordonne un onguent, compoſé de la graiſſe de la *Taupe* & de la Chauve-Souris.

La cendre des *Taupes* ſert aux Chirurgiens à guérir les fiſtules.

AGRICOLA prétend que l'on fait des chapeaux des peaux des *Taupes*, leſquels ſont d'une extrême beauté & de la plus grande fineſſe du monde. L'Auteur dit avoir vu des habits fourrés de la peau de ces animaux.

On trouve dans plusieurs Auteurs Latins des descriptions de la *Taupe*. PLINE en parle, ainsi que GERARDI BLASII, dans son *Anatomie des Animaux*, & MURALTO, dans son *Vade mecum d'Anatomie*, &c. Parmi les Auteurs François, M. MÉRI entr'autres en a parlé, dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*. La plûpart des Observations que je viens de donner, dit M. GAUTIER, avoient échappé aux lumieres des célebres Auteurs cités.

Les Auteurs qui ont écrit sur la *Taupe vulgaire*, sont RAY, *Synop. Quad. p.* 236. GESNER, *Quad. p.* 1055. ALDROVANDE, *Quad. digit. vivip. p.* 449. JONSTON, *Quad. p.* 118. CHARLETON, *p.* 25. RZACKINSKY, *Hist. Nat. Pol. p.* 236. & KOLBE, *Tome III. p.* 51. & les autres.

TAUPE BLANCHE : Cet animal, que les Polonois nomment *Kret*, dit RZACKINSKY, est la *Talpa caudata* de M. LINNÆUS (*Fauna Suec. n.* 37.); la *Talpa coloris albi* de RAY (*Synop. Quad. p.* 236.), de M. KLEIN (*Disp. Quad. p.* 60.), de SEBA (*Thes. I. Tab.* 32. *fig.* 1.) & de RZACKINSKY (*Acut. p.* 329.), & la *Talpa caudata, alba, pedibus anticis & posticis pentadactylis*, de M. BRISSON, *p.* 289. Cette espece de *Taupe* est de la grandeur & de la figure de la *Taupe vulgaire*. Elle n'en differe que par sa couleur, qui est blanche. La *Taupe blanche* de Hollande, dit SEBA, a les poils courts, blancs, doux au toucher, comme la soie crue. Son corps est assez gros, presque rond. Le museau est pointu, semblable à celui du Cochon, lui servant à creuser la terre, de même que ses pieds de devant, qui sont larges, grands, sans poils, blanchâtres, comme tortus, fendus en cinq doigts joints ensemble, armés d'ongles forts & pointus. Ces animaux se servent de leurs pieds, pour creuser dans les champs, en dépit des soins des Laboureurs. Ils élevent la terre en un monceau long, & forment dessous, à peu de profondeur, leur trou, qu'ils étendent, jusqu'à ce qu'ils parviennent à un terrein plus mol, dans lequel ils font une taniere, où ils se cachent, en la couvrant de terre. Leur queue est d'une médiocre grandeur, un peu frisée. SEBA en donne la figure, *Thes. I. Tab.* 32. *n.* 1.

TAUPE VARIÉE, nommée par M. BRISSON, *Talpa caudata, ex albo & nigro variegata, pedibus anticis & posticis pentadactylis*. C'est la *Talpa maculata* d'Ost-Frise, dont parlent SEBA (*Thes. I. p.* 68.) & M. KLEIN, *Disp. Quad. p.* 60. Cette espece est différente des précédentes, parcequ'elle est un peu plus grande, & que tout son corps est comme marbré de taches noires & de taches blanches, parmi lesquelles pourtant on distingue comme un mélange de poils gris, aussi fins que de la soie. Le museau de cet animal est long & hérissé d'un long poil. Les yeux sont si petits, que l'on a peine à découvrir l'ouverture des paupieres. SEBA en donne la figure, *Thes. I. Tab.* 41. *n.* 4. M. BRISSON marque que la *Taupe vulgaire*, la *Taupe blanche* & celle-ci ne sont que des variétés de la même espece.

TAUPE DE VIRGINIE : Elle est nommée par M. BRISSON, *Talpa caudata, nigricans, ex saturatè purpureo mixta, pedibus anticis & posticis pentadactylis*. C'est la *Talpa Virginiana nigra* de M. KLEIN (*Disp. Quad. p.* 60.), & de SEBA, *Thes. I. p.* 51. Cette espece est de la grandeur & de la figure de la *Taupe ordinaire*. Elle en differe seulement par la couleur de son poil, qui est noirâtre, luisant & mêlé d'un pourpre foncé. SEBA (*Tab.* 32. *n.* 3.) l'a fait représenter couchée sur le dos, pour qu'on puisse voir le dessous du corps.

TAUPE ROUGE D'AMÉRIQUE, en Latin *Talpa Americana rubra*, nommée par M. BRISSON, *Talpa caudata, ex dilutè cinereo rufa, pedibus anticis tridactylis, posticis tetradactylis*.

dactylis. Elle eſt de la grandeur de la *Taupe* ordinaire. Elle lui reſſemble par la figure de ſon corps, mais elle en differe par celle de ſes pieds, deſquels ceux de devant n'ont que trois doigts, dont l'extérieur eſt muni d'un ongle très-fort, long, pointu & un peu recourbé : le doigt du milieu eſt plus petit, ainſi que ſon ongle, & le doigt intérieur eſt très-petit. Les pieds de derriere ont chacun quatre doigts, qui ſont armés d'ongles preſque égaux. Tout ſon corps eſt couvert de poils d'un roux tirant ſur un cendré clair. On la trouve en Amérique. Telle eſt la deſcription qu'en donne SEBA, *Theſ. I. p.* 51. Elle eſt figurée, *ibid. Tab.* 32. *fig.* 2.

TAUPE DORÉE DE SIBÉRIE, en Latin *Talpa Siberica aurea.* Elle eſt nommée par M. BRISSON, *Talpa ecaudata, ex viridi aurea, pedibus anticis tridactylis, poſticis tetradactylis;* par M. LINNÆUS (*Syſt. Nat. Edit. 6. gen.* 13. *ſp.* 2.), *Talpa ecaudata;* par M. KLEIN (*Diſp. Quad. p.* 60.) & par SEBA (*Theſ. I. p.* 51.), *Talpa Siberica verſicolor.* Les Grecs lui ont donné le nom d'Ἀσπάλαξ, ou de Σπάλαξ, parcequ'elle fouit & qu'elle creuſe continuellement la terre avec ſes ongles. Elle eſt à-peu-près de la grandeur de la *Taupe vulgaire.* Elle en differe, parcequ'elle a le nez beaucoup plus court, qu'elle n'a point de queue, & par la figure de ſes pieds, qui ſont ſemblables à ceux de la précédente. Tout ſon corps eſt marqueté de diverſes couleurs, parmi leſquelles dominent l'or & le verd. Le muſeau eſt petit & court. La tête & le col ſe peuvent à peine diſtinguer. Elle eſt fort ramaſſée dans la partie de derriere. SEBA (*Theſ. I. Tab.* 32. *n.* 4.) donne la figure du mâle, & *n.* 5. la figure de la femelle. Celle-ci eſt repréſentée couchée ſur le dos : elle reſſemble au mâle par ſa figure & par ſes couleurs ; mais elle a la tête & le muſeau couverts d'un poil plus court, & d'un jaune pâle. Son ventre eſt orné de couleurs plus frappantes que celles du dos. Ses narines, ſituées dans la partie antérieure du muſeau, ſont fort ouvertes. Les dents d'en haut & d'en bas ſont aigues comme celles des Rats. Ses tettes ne paroiſſent point extérieurement : il eſt vraiſemblable qu'elles ſortent au-dehors, quand elles ont mis bas.

TAUPE-GRILLON : C'eſt un inſecte coléoptere, auſſi nommé *Courtille* & *Courtilliere* en François ; par ALDROVANDE, *Ver Cucurbitaire;* par IMPERATI, *Taupe;* par quelques-uns, & par OLAUS MAGNUS, *Taupe-Grillon.* Quoique j'en aie déjà parlé aux mots COURTILLIERE & GRILLON-TAUPE, il me reſte à rapporter l'Obſervation de JEAN MURALTO ſur cet inſecte. On la lit dans le *Tome III.* des *Collections Académiques*, *p.* 487.

Cet inſecte, dit-il, eſt de la longueur & de la groſſeur du petit doigt. Il lui ſort de côté & d'autre de l'anus deux petites fibres velues comme une queue de Rat. Le ventre eſt compoſé de huit plis écailleux, & un peu velus, qui ſont de couleur de châtaigne. Le ventre eſt mol & d'une couleur ſale. Le dos eſt couvert de deux ailes pointues, ſur leſquelles il y a une ligne noirâtre. Les ailes ſe plient & ſe roulent très-proprement : ſur les ailes ſont étendues les antennes qui ont différentes canelures noirâtres ; elles ſont plus courtes que les ailes ; car celles-ci vont juſqu'au milieu de la queue, & celles-là ſeulement juſqu'au milieu des ailes. Cet animal a quatre pieds : ceux de derriere ſont plus gros & plus longs ; ceux de devant ſont plus petits & plus courts. Les pieds de derriere prennent leur origine de la premiere écaille du ventre, & ont quatre articulations, dont la premiere eſt la cuiſſe ; la ſeconde, la jambe qui eſt dentelée ; la troiſieme, le tarſe, & la quatrieme, l'extrémité du pied, qui eſt muni d'un petit rameau, diviſé en

deux, en forme de doigts. Les autres pieds ne different de ceux-ci que par leur petiteſſe & leur peu de longueur. La poitrine eſt couverte d'un bouclier écailleux, noir par deſſus, & d'une couleur pâle par deſſous, & velu. Sous ce bouclier, il y a une membrane molle, qui ſépare le ventre de la poitrine: aux deux côtés de la tête, au lieu de bras, il y a deux ſaillies, qui ſont dures, noueuſes, & dentelées comme des ſerres, avec leſquelles ce petit animal ſe défend, & cherche ſa nourriture en creuſant la terre. Chaque ſaillie a quatre articulations, dont la premiere lui tient lieu d'aiſſelle; la ſeconde, plus longue & plus large, eſt appliquée à la poitrine, & elle a une appendice pointue, à laquelle ſe joint la main; la troiſieme comprend la main elle-même, qui a cinq pointes, ou cornes noirâtres, qui ſont comme des doigts: à celles-ci ſe joignent deux autres petites cornes, velues, fourchues, qui ont une petite apophyſe, & qui lui ſervent comme de pouce; les mains ſe fléchiſſent ſur-tout en dehors, comme dans la Taupe. La tête de cet inſecte eſt cachée ſous le bouclier: elle eſt faite en pointe, & barbue à-peu-près comme dans les Écreviſſes; car il y a deux cornes ſous les yeux, derriere le nez, qui s'allongent ſur le devant: ſur les barbes, ajoute l'Obſervateur, on voit des mammelons blanchâtres.

J'ai trouvé, continue encore Jean Muralto, dans le corps de ce même inſecte, une veſſie faite en forme de Poire, qui prend ſon origine de l'œſophage; elle contenoit un ſuc viſqueux, terreſtre & bourbeux: mais cette veſſie n'étoit autre choſe que le ventricule, qui étoit environné d'un nombre très-conſidérable de vaiſſeaux blanchâtres, par leſquels l'air paſſe, comme par des trachées. Il y a vers le ventre une piece cartilagineuſe, qui ſoutient la double queue. Sous cette piece eſt cachée la verge, qui eſt très-petite: aux deux côtés, on voit deux petits corps oblongs, qui ſont les laites, ou les teſticules. L'épine du dos eſt compoſée de vertebres: la moelle de l'épine eſt renfermée dans les vertebres. Le cœur eſt poſé entre deux lobes, & comme environné d'une baſe fort dure. La mâchoire ſupérieure, de même que l'inférieure, eſt dentelée: la ſupérieure eſt couverte d'un bouclier, qui eſt fait comme une levre. Les yeux ſont très-durs, brillans & noirâtres. L'ouverture de la bouche eſt large, & il y a de part & d'autre deux amigdales. Le crâne eſt aſſez dur. La tunique uvée eſt de couleur de ſafran. Le cerveau eſt très-petit, & il y a de gros nerfs, qui s'étendent vers les cornes & vers les yeux.

Imperati, Napolitain, dans ſon *Hiſtoire Naturelle*, nomme *Taupe* cet inſecte, qui, à la maniere des Taupes, fouille la terre avec ſes pattes de devant, & qui les a toutes ſemblables à celles de la Taupe. Les payſans Napolitains l'appellent, dit-il, *Gaſſulo*. L'Auteur n'en donne point la raiſon. Ruysch nous apprend que les payſans Hollandois le nomment *Zuccura*. *Zucca* en Hollandois ſignifie une Calebaſſe, & cette Vermine cauſe beaucoup de dommage à cette Plante: c'eſt pourquoi notre Auteur l'appelle *Vermine de Calebaſſe*. Imperati rapporte que cet inſecte fait beaucoup de mal dans les jardins, dévorant les racines des Plantes. Il eſt long de quatre doigts, large d'un, de la couleur & de la groſſeur d'une Sauterelle, & reſſemble beaucoup au Grillon, d'où lui eſt venu le nom de *Grillon-Taupe*. Il a deux yeux très-noirs & luiſans: ſous ſes yeux paroiſſent deux petites cornes, qui lui ſervent peut-être de guides, pour faire ſa route. A chaque côté du corps il a trois pieds, dont les extrémités ſont des eſpeces de doigts, qui reſſemblent aux dents d'une ſcie, ou à la crête d'un Coq, ou aux éperons d'un Cavalier. Cet inſec-

te a le ventre couvert d'une eſpece de lame ; quatre ailes au dos, dont les deux premieres ſont courtes & larges : les autres ſont longues & étroites, finiſſant par la queue, & de la queue ſort un double aiguillon, long & délié.

GOEDARD (*Part. I. Exp. 76.*) dit que cet inſecte eſt vigoureux & robuſte, & qu'on ne lui peut ôter la vie qu'avec violence. L'Auteur marque en avoir pendu un à une ficelle & l'avoir laiſſé ſix jours expoſé au ſoleil, juſqu'à ce qu'il devînt noir & brûlé. Il ne mourut que le ſeptieme jour. L'induſtrie de cette eſpece d'inſecte, ajoute GOEDARD, eſt admirable dans la conſtruction de ſon nid. Il choiſit pour cela un morceau de terre un peu ferme : il y fait une ouverture, pour pouvoir y entrer & ſortir. Il creuſe le dedans, juſqu'à un eſpace aſſez grand, pour contenir deux noix. Il y cache juſqu'à cent, & quelquefois juſqu'à cent cinquante œufs. Quand il y a mis tous ſes œufs, il bouche l'ouverture. Si cette terre ſe rompt, il y a des inſectes dans la terre, dit GOEDARD, qui font leur proie de ſes œufs ; mais les *Taupes-Grillons* ont ſoin, pour la conſervation de leurs œufs, de faire une eſpece de foſſé, pour s'y promener & faire la garde. Ils font encore divers trous en terre, pour pouvoir s'y cacher au beſoin. Quand il fait beau, ils ont l'induſtrie d'élever hors de terre, à deux doigts près, leur nid, afin que la chaleur du ſoleil faſſe éclorre leurs œufs. Quand il fait mauvais temps, ils font rentrer ces nids en terre. GOEDARD marque que les *Taupes-Grillons* n'ont des ailes que pour leur ſervir d'ornement, & de défenſe pour la partie poſtérieure de leur corps, laquelle eſt fort tendre, & qu'ils ne peuvent s'en ſervir pour voler. Selon le même Auteur, on en trouve beaucoup en Zélande & dans le territoire de Middelbourg, où ils nuiſent extrêmement aux fruits de la terre, quand ils ſont encore tendres. Ces inſectes ont comme une eſpece de ſcie, dont ils ſe ſervent pour couper les racines. On tâche de les prendre avec de petits pots, qu'on met à fleur de terre, & d'où ils ne peuvent ſe retirer. Voilà le récit des faits du *Taupe-Grillon*, nommé auſſi *Courtilliere*, rapportés par GOEDARD ; mais M. DE RÉAUMUR (*Préf. du Tome II. p, 27.*) craint que ce ne ſoit une jolie fable. Il craint que GOEDARD n'ait cru voir ce qu'il n'a pas trop vu ; qu'il ne tienne tout cela des Jardiniers, ou qu'ayant ſimplement trouvé pluſieurs nids à différentes diſtances de la ſurface de la terre, il n'ait pris mal-à-propos comme circonſtances que le même nid donne occaſion d'obſerver, celles qui ne conviennent qu'à des nids différens. M. DE RÉAUMUR voudroit que GOEDARD eût raconté comment il s'y eſt pris pour voir tous ces faits, qui ſe paſſent ſous terre. Il voudroit qu'il dît poſitivement qu'il a meſuré la profondeur où étoit le nid pendant une journée d'un ſoleil brillant & clair, & celle où ſe trouvoit le même nid pendant une journée de pluie froide. Voilà les réflexions de M. DE RÉAUMUR, ſur ce que GOEDARD dit du *Taupe-Grillon.*

TAUPE DE MER, nom qu'on donne en Normandie au *Phyſalus* de RONDELET, qui eſt la *Scolopendre de mer* de SWAMMERDAM. Voyez SCOLOPENDRE DE MER.

TAUPE, nom que M. D'ARGENVILLE donne a une eſpece de Coquillage, dont la coquille n'a de ſingulier que quatre grandes zones fauves, qui partagent la ſuperficie. Voyez PORCELAINE.

TAURACO : Cet oiſeau eſt le Roi de Guinée, appellé en Latin *Regia Avis*, ou *Rex Guineenſis*, dont parle ÉDOUARD, *Tome I. p. 7.* ALBIN (*Tome II. n. 19.*) le nomme *Oiſeau couronné* du Mexique. Il ne l'a ni bien dépeint, ni bien décrit, ni bien marqué le pays d'où il eſt. Ce n'eſt point,

dit M. Klein, un oiſeau du Mexique, mais de Guinée, de l'Afrique Méridionale, vers le Royaume de Congo, ſur les confins du Cap de Bonne-Eſpérance. Il compoſe le cinquieme genre de la troiſieme famille des oiſeaux de M. Klein, qui ont deux doigts devant & autant derriere, *Tetradactyli, digitis duobus anticis, totidem poſticis.*

TAUR-ÉLÉPHANT: Ludolphe, dans ſes *Commentaires*, p. 145. fait mention d'un *Taur-Éléphant* du double plus grand que nos Taureaux: on en amena un d'Afrique à Conſtantinople. L'Afrique nourrit de ces animaux, qui ſont, dit-il, de très-grands Bœufs, & qu'on nomme *Taur-Éléphans*, parcequ'ils ont la figure du Taureau, & que pour la peau, la couleur & la grandeur, ils reſſemblent preſque à l'Éléphant: c'eſt ce que Bernier confirme en diſant qu'il a vu une de leurs cornes chez le Grand Mogol.

TAUREAU*, en Latin *Taurus*, genre d'animaux, dont le caractere, dit M. Brisson, eſt de n'avoir point de dents inciſives à la mâchoire ſupérieure, d'en avoir huit à l'inférieure; d'avoir le pied fourchu & des cornes ſimples, tournées vers les côtés. Le *Taureau* eſt nommé par M. Linnæus (*Syſt. Nat.*), *Bos cornibus teretibus flexis.* Il eſt de la ſeconde famille des Quadrupedes ongulés, que M. Klein (*Diſp. Quad. p.* 9. & 10.) nomme *Dichelons*, en Latin *Biſulca.* Sous le nom de *Taureau*, ſont compris la *Vache* & le *Bœuf.* Celui-ci, comme perſonne ne l'ignore, eſt un *Taureau* coupé, qui ſert à labourer la terre, & qui devient la nourriture de l'homme. Pendant la premiere année, le petit d'une *Vache* eſt nommé *Veau*, ſoit mâle, ſoit femelle: pendant la ſeconde, la femelle eſt nommée *Géniſſe*, & le mâle *jeune Taureau*; & pendant les troiſieme & quatrieme années, la femelle eſt nommée *Vache*, & le mâle, *Taureau*, s'il n'eſt pas coupé, & *Bœuf*, s'il l'eſt. Le *Taureau*, le *Bœuf* & la *Vache* ſont des animaux connus par tout l'Univers; mais il y a preſque autant de différence dans ce Bétail, qu'il y a de pays où ces animaux prennent naiſſance. Ceux d'Aſie ſont différens de ceux d'Afrique & de ceux d'Europe. Il y a une ſi grande abondance de *Bœufs* en Éthiopie, qu'on en donne vingt-un pour un Cheval. Ils ſont plus grands en Égypte, qu'en Grece. En Afrique on ſe ſert de la corne des *Bœufs*, pour faire des vaſes de cinq ou ſix metretes, (meſure que quelques-uns croyent contenir trente pintes de Paris), d'où l'on peut penſer combien ſont grands ces animaux. En Angleterre & en Hollande, les *Vaches* donnent une abondance extraordinaire de lait.

Pour le *Taureau domeſtique*, ſa couleur eſt rouge, ou noire, ou mélangée. Il a le col gros, le regard affreux & la tête dure. Le *Taureau* paſſe pour aimer les Abeilles, haïr les Taons, les Bourdons, les Frêlons, les Guêpes, les Ours, les Tigres & quelques couleurs, mais particulierement le rouge. Selon Dioscoride, le ſang d'un *Taureau* récemment tué, pris en breuvage, cauſe la difficulté de reſpirer & étouffe la perſonne. Il enſeigne de quelle maniere il faut remédier à ce poiſon; ce que Mathiole trouve inutile, puiſque ce ſang devant être pris tout chaud pour empoiſonner, il faudroit entierement avoir perdu la raiſon, pour en vouloir boire: auſſi, lorſque Nicander en

* Cet animal eſt nommé en Hébreu *Sehor*, & quand il eſt coupé, *Aloph*; en Chaldéen *Thor*, ou *Taura*; en Arabe, *Taur.* Le nom de *Taureau*, vient de Ταῦρος, de τάω, ou τείνω, *extendo*, & de ὀρὰ, *cauda*, à cauſe de l'extenſion de ſa queue, ou du mot Grec γαῦρος, qui veut dire *ſuperbe*, *ſuperbus.* On l'appelle en Eſpagnol *Toro Buyrezio*; en Italien, *Toro*; en Illyrien, *Wul*; en Polonois, *Wol*; en Allemand, *Stier*; en Suédois, *Ko*; en Anglois, *Buelde.*

a parlé, il dit que si quelqu'un, ou par rage, ou par folie, a bu du sang de *Taureau*, il se plaint incessamment, quand ce sang se fige auprès du cœur, ou dans l'estomac, parcequ'il bouche les conduits des esprits; ce qui fait que le malade ne fait que sangloter & s'étendre, & trépigne, en se roulant & écumant. La chair du *Taureau* est de mauvais suc & difficile à digérer.

Pour le *Taureau sauvage*, on en trouve en grand nombre, dit THEVET (*Hist. de la France Antarct.*), entre la Floride & la riviere de Palme. C'est un animal, dont les cornes sont longues d'un pied. Il a une tumeur, ou une éminence sur le dos, comme les Chameaux. Son poil est long par tout le corps. Sa couleur approche fort de celle d'une Mule fauve, & est encore plus fauve dessous le menton. Selon le même THEVET, on a transporté un de ces animaux en Espagne, lequel n'y a pas vécu longtemps. M. KLEIN dit que le *Taureau sauvage* est velu sur les épaules. Il y a un *Taureau* du Mexique, dont parle HERNANDEZ. Il y a apparence que c'est le *Bison* de CATESBY. Voyez BISON.

A cette famille de *Bisulces* appartient le *Bufle*, en Latin *Buffelus*, animal sauvage qu'on apprivoise, & l'*Urus* ou le *Bison*; car, selon M. KLEIN, c'est le même : il y en a qui distinguent l'un de l'autre. Voyez BŒUF, BUFLE, BISON, URUS, BONASON & VACHE, pour l'histoire particuliere de chacun de ces animaux, *ex genere Bovino*, & le *Tome IV. n.* 40. *p.* 474. & *Edit. in*-12. *Vol. VIII. p.* 138. de l'*Histoire Naturelle du Cabinet du Roi*.

TAUREAU, en Latin *Taurus*. PLINE (*L. X. c.* 42.) donne ce nom au *Butor*. Voyez ce mot.

TAUREAU DE MER : Ce poisson se trouve à la côte d'Ivoire. DES MARCHAIS (*Hist. Gén. des Voyag. L. IX. p.* 471. *Edit. in*-12.) le nomme aussi *Poisson cornu*. En voici la description. Il est long, dit-il, de huit pieds, sans y comprendre la queue, qui en a trois. Son corps est quadrangulaire & de la même épaisseur dans toute son étendue, qui est d'environ cinq pieds de circonférence. Il a la peau rude & forte, quoique sans écailles, remplie de pointes inégales, marquetée de grandes taches de différentes couleurs, comme entre blanc, gris, & violet. Son museau ressemble beaucoup à celui du Porc, mais il se termine en trompe d'Éléphant, & l'animal n'ayant point d'autre gueule, tous ses alimens passent par cet étroit canal. On ne lui trouve dans le ventre que de l'herbe, de la mousse, & quelques petits poissons. Il a les yeux fort gros : ils sont bordés d'une sorte de poil dur & épais. Son front, ou la partie supérieure de sa tête, est armé de deux cornes, osseuses, rudes, fortes, & pointues à l'extrémité, de la longueur de quinze à seize pouces; elles sont fort droites, & paralleles à son dos, sur lequel s'élevent deux excroissances rondes de trois pouces de largeur, qui regnent depuis l'insertion des cornes jusqu'à un pied de la queue. Cette queue paroît composée de deux parties. L'une, près du corps, est charnue & couverte de la même peau; elle n'est même qu'une continuation de la vertebre du dos. L'autre partie est une grande & épaisse nageoire, de couleur brune, rayée de lignes blanches paralleles; elle n'est pas sillonnée comme dans la plûpart des poissons, mais elle s'élargit un peu vers l'extrémité : cette même partie semble servir de défense à l'animal, qui est armé aussi vers le bas du ventre de deux éperons longs d'un pied, ronds, osseux, & pointus comme les cornes. Ses ouies sont grandes; elles sont chacune accompagnées d'une nageoire assez petite, en comparaison de la masse totale de ce poisson, mais très-forte. Il en a une autre sous le ventre entre les deux

éperons. Sur le dos, entre les excroissances qu'on a déjà remarquées, il s'éleve une sorte de bosse, d'où sort encore une nageoire d'un demi-pied de diametre & de la même hauteur, & à-peu-près de la forme d'un éventail. La chair est blanche, grasse, & d'assez bon goût.

On voit sur les côtes d'Islande, dit M. ANDERSON (*Hist. Nat. d'Isl. p.* 221.), des *Taureaux de mer* & des *Vaches marines*, qui ressemblent par la tête aux Bœufs terrestres, & par le reste du corps & les pattes aux Chiens de mer. Leur mugissement affreux rend souvent les Vaches de terre furieuses, & les fait courir avec précipitation vers l'endroit d'où vient le bruit.

HERRERA donne le nom de *Taureau marin* au *Lamentin*, poisson de mer. Voyez LAMENTIN.

GASPARD KOLICHEN, dans les *Actes de Coppenhague*, *ann.* 1677. 1678. & 1679. *Observ.* 117. rapporte qu'un de ses amis, qui demeuroit à Coëge, lui raconta que sa femme retournant de Coppenhague chez lui, un beau jour d'été, se trouva vers le midi sur le bord de la mer: le rivage alors étoit sec, comme il arrive lorsque certains vents soufflent, & le chemin y étant plus uni, cette femme y fit passer sa voiture: de-là elle vit de loin, aux environs de l'endroit où la mer devient plus profonde, un troupeau de *Bêtes marines* sans poils, de différentes couleurs, & dont la tête étoit armée de cornes, comme celles de nos Vaches: elles différoient cependant des Vaches, en ce que leur queue avoit la forme d'un éventail, du moins autant qu'elle put le distinguer à une si grande distance. Cette femme compta douze *Vaches marines* & un *Taureau marin*. A son arrivée, toutes ces *Bêtes marines* se retirerent, le *Taureau marin* étant à leur tête, & nageant lentement, elles gagnerent la haute mer. A cette occasion, continue KOLICHEN, je me suis informé des gens des environs, s'ils avoient quelque connoissance de ces *Bêtes marines*; non-seulement ils m'ont confirmé le récit qui m'en avoit été fait, mais ils m'ont encore ajouté que le *Taureau marin* se mêloit quelquefois avec les Vaches terrestres, & que les petits qui naissoient de cet accouplement, gagnoient le rivage peu de temps après leur naissance, & alloient se précipiter dans la mer. ERASMUS FRANCISCUS, ajoute encore le même Auteur, faisant mention de l'éventail qu'un des principaux Officiers du Roi de Perse agite pendant le repas de ce Prince, pour lui donner de l'air, dit que cet éventail vient des Indes, & qu'il est composé de quelques parties du corps d'une *Bête marine*. Ces *Bêtes marines* ne seroient-elles point le *Cheval marin*, autrement nommé *Hippopotame*, qui a le pied fourchu, & la tête semblable à celle du Bœuf, dit FRÉDÉRIC BOLLINGIUS, dans son *Voyage des Indes* en langue Danoise?

TAUREAU VOLANT: C'est un insecte volant du Brésil, & MARC GRAVE en donne la description de quatre especes différentes

Le premier est de la longueur de plus de deux doigts, & de la grosseur de quatre: tout son corps est d'un beau noir, & couvert de poils blonds. Il a six pieds, ou plutôt six jambes; toutes sont du même noir que le corps, & elles sont couvertes de peu de poil. Cet insecte porte sur la tête une corne de la longueur du doigt, & ses yeux sont noirs & élevés.

Le second est un peu différent du premier: le dessus de son corps est de couleur de châtaigne, ainsi que le dessous qui est d'un brun plus luisant; toute la longueur de son corps est de deux doigts & demi, & sa grosseur est d'environ quatre doigts. Cet insecte a la tête petite, les yeux d'un noir luisant, & les ailes & le corps comme le premier.

Le troisieme est aussi grand que les deux premiers, mais il a le ventre épais & rond : tout son corps est couvert d'un poil fort fin, & sa couleur est mêlée d'un noir, d'un verd, & d'un doré luisant.

Le quatrieme a six jambes : il a des yeux ronds & noirs, une corne courbée sur la tête qui est longue de deux doigts ou environ, & partagée en trois par le bout.

MARC GRAVE (*Hist. Nat. Brasil. L. VII. c.* 10.) parle d'un autre insecte fort semblable au Dragon volant. Son corps est partagé en deux parties. La premiere partie est de la longueur du doigt ; la seconde de deux doigts ou environ. Son corps est de forme quarrée, & d'une couleur jaune obscure. La tête, les yeux, les filets, les pinces, les jambes, & le dessus du corps de cet insecte sont d'un noir luisant ; le ventre est de plus couvert d'un poil follet blanc. RUYSCH (*de Inf. p.* 75.) parle de ces insectes, d'après MARC GRAVE. Ces *Taureaux volans* du Brésil sont des especes de *Cerfs volans*. Voyez CERF VOLANT.

TAUTE, poisson de Marseille, qui a deux petits os, comme un couteau & une plume, & dont le suc est noir comme l'encre. BOREL dit d'après CHARLES ÉTIENNE, que c'est le *Loligo*, ou *Calamarium*. Voyez au mot SECHE.

TAY

TAYANAN, animal de l'Isle de Formose, dont il est parlé dans la *Relation* que les Hollandois ont faite de la Perse & des Indes. Les Hollandois l'appellent *Diable*. Il a bien du rapport avec le Lézard écailleux, dont j'ai parlé d'après M. PERRAULT ; cependant il ne peut passer pour un Lézard, parcequ'il n'est point dit qu'il ait une longue queue, aussi grosse que le corps à son commencement, & qui aille finir en pointe, ce qui est le vrai caractere des Lézards. Cet animal est si timide, que quand on le poursuit, il se cache sous terre, dans un trou qu'il creuse presque en un moment, & qu'il a coutume de se rouler en un peloton, à la maniere des Hérissons, quand il n'a pas pu faire son trou assez promptement. Il ne pourroit faire cette action s'il avoit une longue queue comme le Lézard écailleux, avec lequel il a quelque rapport.

TAYRA, espece de grosse Belette, dont parle M. BARRERE (*Hist. de la France Équin. p.* 155.), qu'il nomme en Latin *Mustela maxima, atra, moschum redolens*. Cet animal en se frottant contre les arbres, y laisse une espece d'humeur onctueuse, qui sent beaucoup le musc.

TEB

TEBBE & CULMA : Ce sont deux bêtes du pays des Negres, dit DAPPER (*Descript. de l'Afr. p.* 256.), qu'on prend au filet. Elles sont aussi grosses qu'un Mouton ; mais le *Tebbe* est brun, & le *Culma* est rouge.

TEC

TECHICTLI, oiseau du Mexique, selon HERNANDEZ, qui se perche dans les roseaux. Il est un peu plus petit que le Chardonneret. Il a le dos d'un brun verd ; le ventre d'un blanc pâle. Ses pieds sont rouges. Son bec est court & pointu : le dessus est noir, & le bas est blanc. HERNANDEZ en parle, *c.* 110.

Il donne le même nom à un autre oiseau, presque égal au précédent ; mais sa couleur est brune & cendrée.

TECOIXIN : SEBA donne ce nom à deux especes de Lézards. Le premier est un Lézard du Mexique, goîtreux, qui se tient dans les pierres. Il ressemble par la tête à la Salamandre. Son sac est plus petit que celui du Lézard goîtreux ; mais le peigne qu'il porte est plus dentelé, plus pointu & plus long. Il s'étend jusqu'à la queue, allant insensiblement en dimi-

nuant, & tombant ſur les cuiſſes de derriere. Sa langue eſt épaiſſe, ramaſſée, telle que celle de la Salamandre. Ses écailles ſont bleues & ſemblent comme ondées ſur les cuiſſes. La queue & tout le reſte du corps ſont couverts de bandes blanches. Cette eſpece de Lézard, en ſe cachant dans les endroits pierreux, ſe met à couvert des inſultes des autres animaux. SEBA en donne la figure, *Theſ. I. Tab.* 89. *n.* 2.

Le ſecond eſt un Lézard ſaxatile, à groſſe queue, armé de pointes. Ses écailles d'un cendré clair, ombrées de roux, ſont hériſſées d'épines blanchâtres, leſquelles naiſſent comme d'une tache brune, ſombre, qui ſert comme de baſe. Sa tête & ſes cuiſſes ſont auſſi garnies de piquans, tandis que ſa groſſe queue n'eſt revêtue que de petites écailles minces, cendrées-jaunes. Les pieds de devant ſont munis de quatre doigts: ceux de derriere de cinq. Ce Lézard ſe retire dans les endroits pierreux de l'Amérique. SEBA en a donné la figure, *Theſ. II. Tab.* 79. *n.* 4.

TECOLETL, eſpece de Duc de l'Amérique, à oreilles, dont le plumage eſt noir & brun, & les yeux ſont grands & dorés. C'eſt un très-bel oiſeau nocturne. RUYSCH en parle, *de Avib. p.* 153.

TECOLOTLT, eſpece d'oiſeau nocturne du Mexique, à oreilles, dont le plumage eſt brun & noir, & l'iris de couleur d'or.

TECUNHANA, eſpece de Lézard du Bréſil, qui a le deſſus du corps, de la tête & de la queue, orné de bandes de pluſieurs couleurs. Celle qui va le long du dos eſt blanche, & eſt picotée de points bruns. Les autres bandes de ce Lézard ſont de couleur bleue, mouchetées de taches noirâtres, & barrées de raies jaunes. Le bas du ventre eſt mélangé de bleu & de noir. La tête eſt d'un bleu clair, marqueté de taches noires. Les cuiſſes, les pieds & les doigts, ſont auſſi d'un bleu pâle, mais parſemé de taches blanchâtres. Sa queue eſt cerclée d'un grand nombre d'anneaux, qui ſont d'un brun foncé. SEBA en donne la figure, *Theſ. I. Tab.* 91. *n.* 4.

TEG

TEGUIXIN, ou TEJUGUACU *altera*, eſpece de Lézard, dont parle SEBA, *Theſ. I. p.* 150. *Tab.* 96. *fig.* 1. On en trouve la deſcription parmi les *Amphibies* de GYLLEMBORG, & dans les *Amœnitates* de M. LINNÆUS, *p.* 128. *n.* 14. Ce Lézard a la queue ronde, plus longue du double que le corps, & compoſée d'environ deux cents ſegmens. Les pieds de devant, comme ceux de derriere, ſont chacun garnis de cinq doigts. Le premier & le cinquieme doigt des pieds de devant ſont preſque égaux en longueur. Le ſecond eſt encore plus long. Le troiſieme & le quatrieme ſont preſque égaux, & gueres plus longs que le ſecond. Le doigt intérieur des pieds de derriere eſt le plus petit. Le deuxieme eſt plus long que le troiſieme; le quatrieme eſt très-long, & le cinquieme n'eſt gueres plus long que le premier, & aſſez éloigné des autres. Les ongles ſont très-aigus & un peu courbés. La couleur de ce Lézard eſt blanche, mêlée d'un peu de bleu, ſur laquelle ſont des bandes d'un brun gris. Tout le long du dos, mais moins ſur la queue & ſur la partie extérieure des cuiſſes, il a des points blancs, de figure ovale, répandus çà & là. M. LINNÆUS dit que ce Lézard differe peu d'un autre Lézard, qu'il nomme *Lacerta caudâ tereti, corpore duplò longiore, pedibus pentadactylis, criſtâ nullâ, ſcutis abdominalibus XXX.* Cependant le *Teguixin* eſt une eſpece différente. Celui-ci eſt le même que celui dont il eſt encore parlé dans les *Surinamenſia Grylliana, Amœnit. p.* 501. *n.* 18. Il eſt nommé dans l'un & l'autre endroit, *Lacerta caudâ tereti, corpore duplò longiore, pedibus pentadactylis,*

dactylis, criſtâ nullâ, hypochondriis plicatis.

TEI

TEIGNES*, en Latin *Tineæ :* M. DE RÉAUMUR met ces inſectes dans la ſeptieme claſſe des Chenilles. Quelque communes que ſoient les *Teignes*, il y a peu de gens qui les connoiſſent, parceque ces inſectes vivent à couvert, ennemis d'autant plus dangereux, qu'ils nuiſent ſans être apperçus. Ce ſont des Vers, qui ayant une peau raſe, tendre & délicate, ont beſoin de ſe faire des eſpeces de fourreaux, pour ſe couvrir, & ils ſe les font. Ils naiſſent nuds & ſavent ſe vêtir. Les uns ſe font des fourreaux, qu'ils tranſportent par-tout avec eux; ces inſectes ſont les véritables *Teignes :* d'autres ſe font des fourreaux immobiles, dans leſquels ils marchent, & qui les cachent pendant qu'ils marchent; M. DE RÉAUMUR appelle ces inſectes de *fauſſes Teignes*. Je vais parler des unes & des autres, c'eſt-à-dire faire connoître les différentes eſpeces de *Teignes* & de *fauſſes Teignes*.

Parmi les véritables *Teignes*, il y en a qui ſe tiennent ſur des matieres très-différentes de celles que d'autres *Teignes* employent aux mêmes uſages. Les *Teignes* les plus connues, & les ſeules preſque qui le ſoient, ſont celles que décelent les déſordres qu'elles font dans les meubles, les habits & les fourrures. Des Hiſtoriens célebres ont parlé de ces inſectes, & ont admiré les eſpeces d'habits qu'ils portent : mais c'eſt à M. DE RÉAUMUR que l'on doit la connoiſſance de l'art avec lequel les *Teignes* travaillent. Il y a bien des eſpeces différentes de *Teignes*, & celles que l'on trouve dans les laines & dans les peaux chargées de poils ſont miſes au rang des Chenilles, parcequ'elles ont tout le caractere des Chenilles.

C'eſt par leurs habits, que M. DE RÉAUMUR diſtingue les *Teignes* des autres inſectes, & il les diſtingue auſſi les unes des autres. Voici la deſcription de celles qui attaquent nos étoffes.

Deſcription des Teignes qui rongent les étoffes & les habits.

Leurs têtes, leurs ſerres, & les ſix jambes ſituées proche de la tête, dit notre ſavant Académicien, & peut-être une partie du premier anneau, ſont tout ce qu'elles ont d'écailleux. Sur le reſte de leur corps, il y a une peau blanche, mince, tranſparente, & par conſéquent délicate. Le corps de l'inſecte approche de la forme cylindrique : pour le loger, il ne lui faut qu'une eſpece de tuyau. C'eſt un canal creux dans toute ſa longueur, ouvert par les deux bouts, près deſquels il a ordinairement un peu moins de diametre que vers le milieu. Celui des plus vieilles *Teignes* a environ quatre à cinq lignes de longueur; il en a rarement ſix. Cet étui, ou ce fourreau, continue M. DE RÉAUMUR, eſt une ſorte de tiſſu de laine, tantôt bleue, tantôt verte, tantôt rouge, tantôt griſe, &c. ſelon la couleur de l'étoffe, à laquelle l'inſecte s'eſt attaché, & qu'il a dépouillée. Quelquefois diverſes couleurs s'y trouvent, mélangées d'une façon fort ſinguliere : plus ſouvent ces différentes couleurs ſont rapportées les unes auprès des autres par bandes. L'extérieur de ce fourreau eſt de laine, & tout l'intérieur eſt gris-blanc & de ſoie. C'eſt une doublure, dit encore le même Aca-

* La *Teigne* eſt nommée en Hébreu *As*, ou *Sas ;* en Chaldéen *Aſſa*, ou *Saſa ;* en Syriaque, *Saſa ;* en Arabe de même, & *Atthſa*. Selon M. JAULT, le mot Hébreu *As*, vient du verbe *Aſas*, qui ſignifie *être rongé*. Une autre ſorte de *Teigne* ſe nomme en Hébreu *Sas ;* en Chaldéen & en Syriaque, *Saſa ;* de-là le Grec Σὴς, qui ſignifie la même choſe; en Italien, *Tigna ;* en Allemand, *Schab ;* en Eſpagnol, *la Tina*.

démicien, qui fait corps avec le reste de l'étoffe.

Métamorphose des Teignes.

L'état des *Teignes*, comme celui de toutes les especes de Chenilles, est passager : elles doivent de même se métamorphoser en Papillons. C'est sous cette forme que les femelles déposent les œufs, qui perpétuent leur espece. Depuis le milieu du printemps, jusques vers le milieu de l'été, on voit voler sur les tapisseries, sur les chaises & sur les lits, de petits Papillons d'un blanc un peu gris, mais argenté : ce sont les Papillons dans lesquels des *Teignes* se sont transformées. Les œufs en sont très-petits ; & les voir sans le secours de la loupe, ou du microscope, c'est tout ce que peuvent faire de bons yeux. Ils ont la figure des œufs ordinaires : ils sont blancs, & ont une sorte de transparence. Peu après que ces *Teignes* sont nées, elles travaillent à se vêtir : on les trouve logées dans des fourreaux pareils à ceux qu'on vient de décrire. A mesure qu'une *Teigne* croît, elle allonge son fourreau, & elle est entierement couverte, quand elle est dans l'inaction.

Travail des Teignes.

Quand la *Teigne* veut travailler à allonger son fourreau, dit M. de Réaumur, elle fait sortir sa tête par celui des bouts, dont elle est la plus proche : on voit ensuite cette tête chercher avec vivacité à droite & à gauche les poils de laine les plus convenables ; elle change de place continuellement & prestement. Si les poils qui sont proches ne sont pas tels que la *Teigne* les veut, elle tire quelquefois plus de la moitié de son corps hors du fourreau, pour aller choisir mieux plus loin. A-t-elle trouvé un poil tel qu'elle veut, sa tête se fixe pour un instant ; elle le saisit avec deux dents ou serres, qu'elle a au-dessous de la tête, près de la bouche. Elle arrache ce poil, après des efforts redoublés : aussi-tôt elle l'apporte au bout de son tuyau, contre lequel elle s'attache. Elle répete plusieurs fois de suite une pareille manœuvre, sortant tantôt en partie du tuyau, & y rentrant ensuite pour coller contre un de ses bords un nouveau brin de laine. La *Teigne*, pour donner à son fourreau la figure d'un fuseau, qui lui est assez ordinaire, l'allonge successivement par chaque bout. Ce fourreau est large, plus qu'il n'en est de besoin pour contenir le corps de l'insecte, & environ du double plus large : quand la *Teigne*, qui travaille à allonger son fourreau, ne trouve pas des poils à son goût, où sa tête puisse atteindre, elle change de place, & elle se remue de temps en temps. Elle marche, & même assez vîte, emportant toujours son fourreau avec elle ; alors la tête & les six jambes écailleuses en sont dehors. C'est au moyen de ses six jambes antérieures qu'elle marche : les membraneuses sont intermédiaires. Les jambes postérieures de l'insecte lui servent pour se cramponner contre le fourreau ; elles le retiennent, & font qu'il avance avec le corps, lorsque ses autres jambes le tirent en avant. La *Teigne* s'arrête, où elle juge être le mieux en état de couper des poils convenables, & de travailler à agrandir son fourreau. En même temps que l'insecte devient long, il grossit, son fourreau devient étroit, & la *Teigne* est obligée de l'abandonner & de s'en faire un autre : mais les *Teignes* des laines n'abandonnent point ainsi leur habit ; car quand il est trop étroit, elles se contentent de l'élargir.

Vieux fourreaux qui servent aux jeunes Teignes nouvellement nées.

Comme chaque année ces insectes se transforment en Papillons, il y a cha-

que année un fort grand nombre de fourreaux abandonnés. Il a paru à M. DE RÉAUMUR que les jeunes *Teignes* prennent la laine dont ils sont faits, préférablement à celle des étoffes. Ce sont des matériaux tout préparés : les brins de laine qui les composent sont choisis, & coupés de la même longueur, ou à-peu-près. Le travail des *Teignes* de laine, & celui des *Teignes* de pelleterie ne different aucunement : elles se font des fourreaux de même forme, & elles les construisent de la même maniere ; ils ne different que par la qualité des matieres dont ils sont faits. Ceux des *Teignes* des fourrures sont des especes de feutres : ils approchent de la qualité des étoffes de nos chapeaux, au-lieu que ceux des autres approchent plus de la qualité de nos draps ; c'est ce que nous apprend M. DE RÉAUMUR.

TEIGNES DE PELLETERIE, *& leur dégât.*

Le travail des *Teignes* de pelleterie n'est pas facile à voir. Elles s'attachent immédiatement contre la surface des peaux. Elles y sont entierement couvertes par les poils qui s'en élevent. Elles y font bien d'autres dégâts & de plus prompts que ceux que les autres font dans les étoffes de laine. Celles-ci ne détachent de laine des étoffes, que ce qui leur en faut pour se nourrir & se vêtir, & le travail est difficile, au-lieu que celui des *Teignes* de pelleterie ne l'est pas. Les poils des fourrures ordinaires sont très-fins, & nullement entrelacés ensemble. L'insecte les coupe à fleur de peau, & il semble qu'il prend plaisir à cette manœuvre. Il les coupe ou il les arrache si bien, qu'il n'en reste aucun brin sur la peau. Un rasoir ne les couperoit pas si net. M. DE RÉAUMUR n'a point apperçu de différence entre les *Teignes* de pelleterie & celles d'étoffes. Il paroît que ce sont les mêmes insectes. Ce qui semble le prouver, c'est que l'Auteur dit avoir ôté de dessus des peaux des *Teignes* extrêmement jeunes, qu'il a mises sur des morceaux d'etoffes de laine. Elles en ont tiré tout ce qui a été nécessaire pour augmenter les dimensions de leurs habits : elles s'y sont nourries, & elles se sont métamorphosées en Papillons. L'Observateur a fait la même chose des *Teignes* nouvellement nées sur de la laine, qui ont crû sur des peaux, & qui se sont métamorphosées, comme elles eussent fait, si elles fussent restées sur les étoffes où elles avoient pris naissance. Malgré les expériences qu'il a faites, il dit avoir eu lieu depuis de douter que les *Teignes* de pelleterie & d'étoffes fussent les mêmes. Par ses observations réïtérées, il semble qu'il y ait certaines *Teignes* des peaux, qui ne sont pas de la même espece que celles de la laine.

M. DE RÉAUMUR soupçonne que les *Teignes* attaquent par préférence les poils des peaux, & que ce n'est que faute d'en trouver, qu'elles restent sur les tissus de laine. Il a trouvé des *Teignes*, que le hazard avoit conduites dans des boëtes, où il avoit mis des Papillons morts. Elles s'y sont fait de fort jolis habits des poils de ces Papillons. Elles avoient vécu, dit-il, soit de ces poils, soit de la chair desséchée de ces animaux, & peut-être de l'une & des autres. Les endroits humides ne sont pas favorables à ces insectes. Ils semblent aussi fuir le grand jour. Quoiqu'on les voye quelquefois sur la surface extérieure des meubles, ils se tiennent plus volontiers sur leur surface intérieure. Il y a des secrets pour préserver les meubles & les habits du dégât que les *Teignes* y font. CATON, VARRON & PLINE, qui connoissoient ces insectes, n'ont pas manqué de donner des secrets, pour en préserver les étoffes. Les Modernes, comme ALDROVANDE, JONSTON, MOUFFET, &c. ont

fait la même chose, & M. de Réaumur (*Mém. III. Tome III.*) en enseigne aussi plusieurs qu'il a vérifiés, comme la laine grasse, le Poivre, l'huile d'Olive ; une forte infusion de Tabac ; une dissolution de sel de Soude, & l'esprit de vin. Toute fumée épaisse, mais sur-tout la fumée de Tabac, & par dessus tout la Thérébentine, dissoute ou non dissoute dans l'esprit de vin, est le meilleur préservatif, non-seulement contre les *Teignes*, mais encore contre les Chenilles, les Punaises, les Poux de Bled, les Mouches, les Araignées, les Fourmis, les Perce-Oreilles, &c. Mais passons des *Teignes* d'étoffes & des *Teignes* de pelleterie à d'autres especes moins connues.

Teignes des feuilles.

Les *Teignes* dont on vient de parler, & qui vivent dans les maisons, aux dépens de nos meubles & de nos habits, sont des *Teignes domestiques* : les suivantes sont du nombre des *Teignes champêtres*. Elles se tiennent dans les bois, dans les champs & dans les jardins. Elles se nourrissent des feuilles des arbres & des Plantes, & M. de Réaumur les appelle *Teignes des feuilles*. Leurs fourreaux ne sont pas faits sur le modele de ceux des autres ; mais le génie & l'art avec lesquels ces *Teignes des feuilles* se vêtissent, ne le cedent en rien, dit-il, au génie & à l'art avec lesquels les Chenilles domestiques savent s'habiller. Ces insectes, quoiqu'assez communs, ne sont presque pas connus ; cependant ils ne sont pas d'une petitesse capable de se dérober aux yeux. La longueur de leurs fourreaux égale ou surpasse souvent celle des fourreaux des *Teignes* de laine. Il y en a qui ont plus de sept à huit lignes de long. Elles ne prennent aucun soin de se cacher. M. de Réaumur est le premier Naturaliste qui en ait donné l'histoire ; cependant elles n'ont pas été inconnues à Swammerdam, dans son *Histoire Générale des Insectes*, *p.* 119. Il fait mention des *Teignes* qui se nourrissent des étoffes, des livres, de la poussiere, & même des feuilles d'arbres. Pendant le printemps & l'été, ces *Teignes* s'attachent aux feuilles des arbres, & y restent assez ordinairement fixées & suspendues contre le dessous de la feuille, & ne marchent que rarement. L'endroit auquel elles tiennent est souvent sec, & la couleur de leurs fourreaux est aussi celle d'une feuille seche. Les Chênes & les Ormes en sont très-pourvus. On en trouve aussi sur les Rosiers, les Poiriers & les Pommiers ; mais celles qu'on trouve sur différentes especes d'arbres sont elles-mêmes de différentes especes, au moins pour la plûpart. Ce qu'elles ont de commun, c'est d'être logées dans des especes de fourreaux.

Description des Teignes des feuilles, & fourreau de ces mêmes Teignes.

Ces *Teignes* sont des especes de Chenilles. Le premier anneau, ou partie du premier anneau de quelques-unes, est écailleux. Quelques-unes ont aussi une plaque écailleuse à la partie supérieure du premier anneau ; mais le reste du corps n'est couvert que d'une membrane lisse, qui n'a point, ou que peu de poils. La couleur du corps de quelques-unes est blanchâtre : celle du corps de quelques autres est brune. A la vue on distingue leurs six jambes écailleuses, & avec la loupe on leur en trouve seize, c'est-à-dire dix jambes membraneuses, outre les écailleuses. Leur corps est long, & les fourreaux de plusieurs especes des *Teignes des feuilles* ont aussi une figure qui approche fort de la cylindrique. Tels sont ceux de ces insectes, qui aiment les feuilles de Chênes, de Poiriers, de Hêtres, & celles de certaines Plantes. Mais les deux bouts du fourreau

ne ſont pas terminés ſemblablement. L'antérieur, celui où eſt la tête, eſt rond, coudé & rebordé; là le fourreau eſt plus fort, plus ſolide que partout ailleurs: l'autre bout du fourreau, qui eſt le poſtérieur, eſt ordinairement fermé. Il ſert cependant à donner ſortie aux excrémens: ce n'eſt que dans l'inſtant que l'inſecte s'en délivre, qu'il s'ouvre. La figure de ce bout du fourreau eſt plus ſinguliere que celle de l'autre: elle eſt formée par la rencontre de trois plans angulaires. Le deſſus de ces fourreaux eſt uni. Ils ſemblent compoſés d'une épaiſſe membrane. Leur capacité, & ſur-tout leur longueur, ſurpaſſe beaucoup ce que le corps de l'inſecte demanderoit de cette dimenſion, s'il étoit tranquille; mais cet habit, ſelon M. DE RÉAUMUR, eſt une eſpece de cellule, où il a beſoin au moins de ſe pouvoir retourner bout pour bout, & de faire divers autres mouvemens.

Les fourreaux des eſpeces de *Teignes* qui ſe trouvent ſur les Ormes, ſemblent plus travaillés & mieux façonnés que ceux de pluſieurs autres *Teignes*. Ce ſont des figures de poiſſons en petit, en ce que la partie ſupérieure de ces fourreaux, celle qui répond ordinairement au dos de l'inſecte, eſt ornée de dentelures, qui reſſemblent aſſez à ces ailerons ou pinnes, que les poiſſons ont ſur le dos. Les fourreaux de toutes ces eſpeces de *Teignes*, comme on l'a déjà dit, ſont de couleur de feuille ſeche. Ils ne different gueres en couleur, qu'autant que des feuilles ſéches de différens arbres different entre elles Ce ſont les deux membranes d'une feuille, qui leur ſervent à faire ces fourreaux de la maniere la plus induſtrieuſe, comme on le peut lire dans le *Mémoire IV.* du *Tome III.* de M. DE RÉAUMUR, qui en a étudié la ſtructure avec tant d'attention. Les jeunes *Teignes* croiſſent vîte, & bientôt leurs habits deviennent trop courts & trop étroits; alors elles ſongent à s'en faire de neufs. Quand une *Teigne* y eſt déterminée, elle attache le bord de l'ouverture du fourreau qu'elle va quitter, contre la feuille, & ſe nourriſſant de ſon parenchyme, elle ſépare les deux membranes l'une de l'autre, & prépare l'étoffe de ſon nouvel habit. Quand il eſt fini, l'inſecte l'emporte, & laiſſe l'autre appliqué contre la feuille, dans la place où il l'a aſſujetti d'abord. Cet ancien fourreau eſt poſé, comme il le ſeroit, s'il renfermoit une *Teigne*; mais on connoît qu'il eſt vuide & qu'il a été abandonné, quand il touche à un endroit, d'où une portion de la feuille a été ôtée. Il y a des variétés entre les fourreaux de ces ſortes de *Teignes*. Les uns ſont de ſimples tuyaux preſque ronds. Les autres ſont ornés par deſſus de dentelures. Une autre variété, c'eſt que le bout des fourreaux, lequel laiſſe ſortir les excrémens, eſt plat dans les fourreaux des *Teignes d'Ormes*, & arrondi dans ceux des jeunes *Teignes de Poiriers*. Les différentes figures des fourreaux, lorſqu'elles ne dépendent pas uniquement des dentelures, ſemblent prouver, dit M. DE RÉAUMUR, que les *Teignes* qui les ſont, ſont de différente eſpece. Il y a auſſi apparence, ajoute-t-il, qu'au moins quelques-unes de celles de différens arbres, ſont des eſpeces différentes.

Nourriture de ces Teignes.

Ces *Teignes* ſe nourriſſent de la ſubſtance charnue, qui eſt renfermée entre la membrane ſupérieure, & la membrane inférieure de la feuille: mais jamais elles ne percent celle-ci, ni la feuille de part en part. Le parenchyme qu'elle rencontre en chemin eſt ſon aliment. La feuille devient tranſparente dans ces endroits, & elle laiſſe appercevoir tous les mouvemens de la *Teigne*. Par-tout où ſa tête peut atteindre, l'opacité & en même temps le verd de la feuille diſparoiſſent: elle

atteint toujours de plus loin en plus loin. Pour cela, elle ſort toujours de plus en plus de ſon fourreau, & la partie de ſon corps, qui y reſte, eſt toujours de plus en plus petite, & fait un angle avec celle qui eſt en dehors. Quand elle a rongé pendant quelques heures, il n'y a ſouvent que le bout de ſa queue qui y reſte. Il y a d'autres inſectes que les *Teignes*, qui ſe nourriſſent du parenchyme des feuilles, & qui travaillent dans leur épaiſſeur; tels ſont ceux nommés *Mineurs*, dont j'ai parlé à leur article. Mais on ne ſauroit confondre les endroits, d'où ceux-ci tirent le parenchyme, avec ceux d'où il a été tiré par les *Teignes*; car les endroits ſucés & deſſéchés par les *Teignes* ont toujours une de leurs membranes percée par un trou de grandeur ſenſible, qu'on ne voit point à ceux qui l'ont été par les *Mineurs*.

Autres TEIGNES DES FEUILLES.

Ce n'eſt pas ſeulement ſur les arbres & ſur les arbriſſeaux qu'on trouve des *Teignes*, qui s'habillent des membranes & qui ſe nourriſſent de la ſubſtance de leurs feuilles. Il y en a qui ſe tiennent ſur de ſimples Plantes. M. BERNARD DE JUSSIEU en a obſervé une eſpece ſur les feuilles d'un Lychnis. M. DE RÉAUMUR en a reçu une autre jolie eſpece, de Luçon en Poitou, laquelle s'attache aux feuilles de l'Eupatoire. Le même Obſervateur en a trouvé une autre eſpece, qui s'attache ſur les racines de l'Arroche, & plus ſouvent que ſur les feuilles de cette même Plante, & qui eſt fort ſemblable à celle qui aime l'Eupatoire. Ces *Teignes des feuilles* doivent paroître auſſi ſous une autre forme. Chacune ſe métamorphoſe en Chryſalide dans ſon fourreau, & de cette Chryſalide il ſort un Papillon, plus petit encore que ceux qui voltigent ſur les tapiſſeries, dans les temps de la transformation des *Teignes* de laine. Ces *Teignes*, dont je viens de parler, ſont de la claſſe des Chenilles.

TEIGNES DE COTON.

Il y en a une autre eſpece, qui appartient à la claſſe des Vers qui ſe transforment en des Mouches à deux ailes, laquelle a beaucoup de reſſemblance avec les eſpeces de Vers de la viande. Ces *Teignes* diminuent de groſſeur depuis leur partie poſtérieure juſqu'à leur bout antérieur. Elles ſont ſortir de celui-ci deux crochets noirs, recourbés du côté du ventre, ſur leſquels elles ſe tirent, pour aller en avant. Quand ces *Teignes* ſont le plus allongées, leur longueur n'eſt gueres que de quatre lignes. Leur peau eſt raſe & blanche, comme celle des Vers de la viande, ou d'un blanc jaunâtre; mais elle n'a pas ce que celle des autres a de dégoûtant, c'eſt-à-dire qu'elle n'eſt pas gluante. Ces Vers, non plus que ceux auxquels ils reſſemblent, ne ſont point pourvus des organes propres à faire de la ſoie. Ils ne ſont pas en état de lier enſemble des brins ou des pieces de certaines matieres, pour s'en façonner les habits, ou les fourreaux dont ils ont beſoin. Ces *Teignes* ſe font des fourreaux d'un coton extrêmement fin, qui leur eſt fourni par le Saule. Les poils de coton des fourreaux de ces inſectes ne ſont que médiocrement ſerrés les uns contre les autres. Ils ne ſont point une maſſe matte, telle qu'en fait le coton trop manié & trop preſſé: de-là vient que ces fourreaux ſont légers. Une des ouvertures de ces petits fourreaux a beaucoup plus de diametre que l'autre: c'eſt celle par laquelle l'inſecte fait ſortir ſa tête & ſa partie antérieure, quand il lui plaît. La plus petite eſt celle par laquelle le Ver jette ſes excrémens. Le coton dont ces *Teignes* ſe ſervent pour leurs fourreaux, n'eſt pour nous d'aucun uſage, non plus que celui de beaucoup d'autres Plantes, parceque ſes

poils ſont trop courts, pour être filés. Ce coton tient aux graines de Saules, quand elles ſont près d'être en maturité. C'eſt en examinant ce coton en différens états, que M. BARON, Médecin à Luçon, trouva les *Teignes* qui s'en habillent, & ce ſont les premieres que M. DE RÉAUMUR dit avoir vues. Cet Obſervateur s'eſt donné le plaiſir de mettre de ces Vers nuds au milieu d'un tas de coton, pour les voir ſe faire de nouveaux étuis. Il les a vu ſe vêtir, ſans leur voir faire aucune manœuvre ſinguliere. Il a cependant remarqué une ſorte de régularité dans l'arrangement des poils, qui ne ſe trouve pas dans les maſſes ordinaires de coton. Les poils de ces fourreaux ſont diſpoſés circulairement, comme ſont ceux d'un manchon, ſur lequel on a paſſé la main pour les coucher, ce qui eſt plus ſenſible aux deux bouts du fourreau, que par-tout ailleurs. Ces Vers, qu'il a mis nuds, ont eu au bout de trois ou quatre heures des fourreaux bien conditionnés. Ils ſe métamorphoſent à la maniere de ceux de la viande. Leur propre peau devient une coque, dans laquelle la Nymphe ſe trouve logée, & quand l'inſecte ſe tire de ſa coque, il paroît ſous la forme ordinaire d'une Mouche à deux ailes.

TEIGNES A FALBALAS.

M. DE RÉAUMUR (*Mém. V. Tome III.*) parle d'une autre eſpece de *Teigne*, qui vit du parenchyme des feuilles de l'Aſtragale; pour l'avoir, elle perce la membrane du deſſous de la feuille, & la mine tout autour du trou entre les deux membranes de cette feuille, comme font les *Teignes* des feuilles de Chêne, d'Orme, de Ceriſier, &c. Cette eſpece de *Teigne* porte un habillement, que l'Obſervateur dit qu'on pourroit appeller à *falbalas*. Il eſt d'un blanc un peu ſale; il ſemble fait de divers morceaux de taffetas de cette couleur, arrangés par étages, les uns au-deſſus des autres, & un peu flottans. Ce que le corps du fourreau a de ſolide, eſt de la figure d'un cornet recourbé, très-évaſé par un bout, & pointu par l'autre. Les falbalas des fourreaux de ces *Teignes* de l'Aſtragale augmentent conſidérablement le diametre à trois rangs de ces falbalas, quand il eſt fini. C'eſt dans le mois de Juin, que M. DE RÉAUMUR a vu ſur les feuilles de quelques pieds d'Aſtragale, une grande quantité de ces *Teignes* à fourreaux ſi pretintaillés. Les membranes des feuilles de l'Aſtragale, d'entre leſquelles le parenchyme a été ôté par ces *Teignes*, ſont blanches, & en ſe ſéchant elles conſervent leur blancheur; ce qui diſtingue ce travail de celui des *Teignes* des feuilles du Chêne, de l'Orme, & des autres arbres. L'art avec lequel les fourreaux des *Teignes* des feuilles d'Aſtragale ſont travaillés, eſt un art particulier à celles de cette Plante; & M. DE RÉAUMUR eſt mort ſans les avoir obſervées dans tout leur travail. Du reſte, ces *Teignes* reſſemblent aſſez par leur figure aux autres *Teignes* des feuilles.

TEIGNES LIGNI-PERDES.

ARISTOTE & PLINE ont connu des eſpeces de *Teignes*, qui ſe font des fourreaux beaucoup plus groſſiers, que ceux des précédentes *Teignes*; mais ils ont leurs ſingularités. ARISTOTE nomme ce genre d'inſectes Ξυλόφθορος, nom Grec traduit en Latin par celui de *Ligni-perda*, comme ſi cet inſecte, dit M. DE RÉAUMUR, gâtoit & corrompoit le bois. Tout ce qu'il fait, eſt d'en prendre, pour ſe couvrir, de celui qui ſe perd; & même la plûpart des eſpeces de ce genre ſe couvrent plus volontiers de petits brins d'herbe, & de petits morceaux de feuilles, que de

morceaux de bois. PLINE a placé ces insectes dans la classe des *Teignes*. Leurs fourreaux sont en général des tuyaux de soie de figure cylindrique, ou de cône tronqué. M. DE RÉAUMUR dit avoir vu de ces tuyaux, qui étoient très-bien cachés par de petites portions de feuilles de Gramen, coupées quarrément, mais un peu plus longues que larges, & arrangées en recouvrement les unes au-dessus des autres, comme le sont les tuiles de nos toits. Cette espece de *Teigne* mange les feuilles, comme le commun des Chenilles les mange; elle ne s'amuse pas à en détacher seulement le parenchyme, elle les ronge dans toute leur épaisseur.

Le Gramen fournit encore à d'autres *Teignes* de quoi recouvrir leurs fourreaux de soie, & leur donner de la solidité; mais ce ne sont pas les feuilles des plantes de ce genre qu'elles y employent. Ce sont les tiges les plus déliées, qui sont creuses & légeres, dont leur fourreau est couvert. Les filamens sont arrangés parallelement les uns aux autres. Ceux, qui sont attachés sur certains fourreaux, ont la longueur du fourreau, & d'autres en ont davantage; d'autres fourreaux ont dans leur longueur deux brins, dont l'un est posé en recouvrement sur la partie de l'autre. Quoique tous ces insectes choisissent pour couvrir leurs fourreaux des matieres légeres, & qui le deviennent de plus en plus en séchant, ils sont néanmoins pesamment vêtus. Ils sont forts rares dans ce pays. Mais M. DE RÉAUMUR, qui en a observé quelques-uns avec de fortes loupes, nous apprend que ce sont des Chenilles de la premiere classe, de celles à seize jambes, & de la classe subordonnée à celle-ci, qui comprend les Chenilles, dont les huit jambes intermédiaires sont entourées de couronnes complettes de crochets. Il y a de ces *Teignes*, qui sont toutes brunes ou toutes grises; d'autres, qui sont rayées transversalement de gris-blanchâtre, & de brun. Le dessus des anneaux est d'une couleur claire, & la gouttiere, qui est entre deux anneaux, est d'une couleur foncée. Il y en a de piquées de gris-brun, & de noir; telle est celle, qui ajuste proprement des portions de feuilles de Gramen sur son fourreau.

TEIGNES AQUATIQUES.

La classe des *Teignes* s'étend aussi aux insectes aquatiques. Deux especes de Chenilles entre autres lui appartiennent. Les unes se font des habits composés de deux morceaux de feuilles de Potamogéton, égaux & semblables, & les autres se font les leurs d'un grand nombre de très-petites feuilles de Lentilles aquatiques. Mais c'est surtout dans les eaux, qu'il faut chercher ces insectes, nommés en Grec Ξυλοφθοροι, & en Latin *Ligni-perdæ*. Les especes de cette classe, qui se tiennent dans l'eau, sont plus nombreuses en individus dans ce pays, que celles de ces insectes, qui vivent sur terre, & dont on vient de parler. Le nom Grec, & le nom Latin, ne conviennent pas mieux aux unes qu'aux autres; car, dit M. DE RÉAUMUR, ni les unes, ni les autres ne gâtent le bois. Elles en employent, pour se couvrir, de petits morceaux qu'elles trouvent à leur bienséance, & de figure ou de grandeur convenable. Selon BELON, le nom François de ces insectes aquatiques est *Charrées*. On trouve de ces *Teignes* dans de petites rivieres, dans des ruisseaux où le cours de l'eau est peu rapide, dans des étangs, dans des marres; en un mot dans des eaux au milieu ou sur les bords desquelles des Plantes croissent ordinairement. Il faut des Plantes pour que ces *Teignes* puissent vivre & croître; car elles en mangent les feuilles. Mais VALISNIERI, qui a donné l'histoire

l'histoire de ces *Teignes aquatiques*, a observé qu'elles mangoient de l'*Apium palustre*, de la Renoncule des prés, de l'*Oxylapathum*, & qu'elles se nourrissoient aussi de plusieurs Plantes, qui ne croissent que dans l'eau.

Entre ces *Teignes aquatiques*, il y en a beaucoup d'especes que M. DE RÉAUMUR dit n'être pas encore parvenu à distinguer les unes des autres : mais la plus commune de toutes est beaucoup plus grande, que les especes de *Teignes terrestres*, dont on a parlé. Ces *Teignes aquatiques* n'appartiennent point à la classe des Chenilles. Elles se transforment toutes en Mouches à quatre ailes. Le corps de ces *Teignes*, comme celui des autres, est logé dans un tuyau de soie, dont l'intérieur est lisse & poli ; sur l'extérieur de ce tuyau sont attachés des fragmens de diverses matieres propres à le fortifier & à le défendre.

Fourreau des Teignes aquatiques.

La forme, que plusieurs de ces *Teignes* donnent à leur fourreau, est tout-à-fait baroque, dit M. DE RÉAUMUR. Les dehors en sont souvent hérissés, & pleins d'inégalités. D'autres se font des fourreaux, qui ont un air un peu plus propre. Les pieces qui le composent, sont arrangées avec plus de symétrie les unes auprès des autres. Elles changent de fourreau, quand elles ont besoin d'en changer, c'est-à-dire quand le leur est devenu trop étroit & trop court. Elles mettent en œuvre des feuilles entieres, ou presqu'entieres, des morceaux de feuilles, & d'un très-grand nombre d'especes, comme aussi de petits bâtons, quelquefois d'une figure qui approche de la cylindrique, & quelquefois de figure irréguliere, des morceaux de tiges de plantes assez grosses, comme de tiges de roseaux, de plus petites tiges rondes, comme des brins de paille, des portions de tiges de Gramen, des brins de Jonc ; elles se servent des graines, des racines : elles savent même faire usage de grains de sable & de gravier ; des coquilles de Limaçons aquatiques, des coquilles de Moules, & enfin de presque toutes les matieres qu'elles trouvent dans l'eau. Il y a des fourreaux, qui ne sont faits, que de quelqu'une des matieres précédentes. Ce sont les mieux façonnés ; d'autres sont composés de toutes ces différentes matieres. Le dedans de chaque fourreau a assez exactement la figure d'un cylindre creux. Il a une ouverture à chaque bout. Celle, qu'on peut appeller l'*antérieure*, & par laquelle l'insecte fait sortir sa tête & ses six jambes, a pour diametre celui de l'intérieur de la cavité du tuyau, & en a un plus grand que l'ouverture opposée, ou la postérieure ; celle-ci est percée dans une plaque circulaire, appliquée au bout du tuyau pour le boucher en partie. Cette plaque est un tissu de soie.

Description de la Teigne aquatique.

La tête de ces *Teignes aquatiques* est écailleuse & brune ; l'anneau qui la suit est de même consistance, & de même couleur. C'est à celui-ci que tiennent les jambes de la premiere paire, qui sont beaucoup plus courtes que celles des deux autres paires. Celles de la seconde sont un peu plus longues que celles de la troisieme, & elles sont attachées au second anneau, qui est aussi de couleur brune & qui a une apparence écailleuse. Le troisieme anneau, auquel tient la troisieme paire de jambes est jaunâtre, & piqué de quelques points bruns. Le reste du corps est composé de neuf anneaux, tous de couleur blanchâtre, & d'une substance membraneuse, qui a quelque transparence. Cette *Teigne* doit respirer l'eau, comme la respirent tous les animaux, qui sont véritablement *aquatiques*. Sa tête obser-

vée par dessous avec une loupe, a assez de ressemblance avec celle des Chenilles, & des insectes, qui sont obligés de hacher des feuilles pour s'en nourrir. On voit que sa Mouche est munie de deux fortes dents, de deux fortes serres, assez larges au bout par lequel elles se rencontrent, & très-propres à couper toutes les feuilles & toutes les matieres que la *Teigne* veut faire entrer dans la composition de son fourreau, ou qu'elle veut manger. Le fourreau de soie, qui touche immédiatement le corps de ces *Teignes* prouve, dit M. DE RÉAUMUR, qu'elles savent filer.

Industrie de cette Teigne avant que de se métamorphoser en Nymphe.

Si ces *Teignes*, selon le même Observateur, montrent beaucoup d'industrie dans la fabrique de leur logement, elles n'en font pas moins voir, avant que de se transformer en Nymphes. Elles pourvoyent à leur sûreté pour le temps, où elles seront hors d'état de se défendre. C'est dans leur fourreau, qu'elles changent de forme, & elles filent pour en fermer les deux ouvertures, qui donneroient une libre entrée à l'ennemi. Elles travaillent une sorte de grille de gros fils de soie, ou plutôt d'especes de cordons de soie, qui se croisent. Au moyen de cette porte grillée, la *Teigne Nymphe* est en sûreté contre les ennemis qu'elle a le plus à craindre, dont le corps a un diametre plus grand que celui des trous de la porte grillée. L'ingénieux travail de ces grilles n'a pas échappé à VALISNIERI. Il a vu des *Teignes*, qui les ont construites en Italie vers la fin de Mai, & dans le mois de Juin. Il y en a ici, qui grillent leurs tuyaux dans les mêmes mois mais il y en a qui passent peut-être l'hiver dans des tuyaux grillés, comme il y a des Chenilles, qui passent cette saison en coque. Dès le mois de Mars au moins, temps où la chaleur commençante n'a gueres déterminé encore les insectes à travailler, M. DE RÉAUMUR a trouvé dans l'eau des tuyaux grillés, & les ayant ouverts, il y a vu l'insecte en Nymphe, & il a eu des Mouches qui ont quitté les dépouilles de Nymphe, dès le commencement d'Avril. Probablement elles avoient vécu, dit-il, pendant tout l'hiver, dans ces tuyaux grillés. VALISNIERI a pris cette Mouche pour l'Éphémere d'ARISTOTE, n'ayant trouvé aucune autre Mouche en Italie, qui eût autant de caracteres de l'Éphémere. La Mouche Éphémere est très-différente de celle des *Teignes d'eau*, comme l'a fait voir SWAMMERDAM dans son traité sur l'Éphémere. Les insectes aquatiques, qui donnent l'Éphémere, sont extrêmement communs dans nos rivieres, & dans nos ruisseaux : il faut qu'il n'y en ait point en Italie, dans les pays où a vécu VALISNIERI, ou qu'ils y soient très-rares, puisqu'il n'est pas parvenu à les voir. Il appelle la Mouche de ces *Teignes*, une *Mouche d'un genre singulier*. M. DE RÉAUMUR la met dans la classe des *Mouches papillonnacées*. Voyez MOUCHES *de Teignes aquatiques*.

Autre espece de TEIGNES AQUATIQUES.

Des *Teignes* d'une assez petite espece se font aussi des habits, dont tout l'intérieur paroît fait d'une bande roulée. Ceux-ci sont très-jolis, dit le même Observateur ; ils semblent recouverts tout du long par un ruban verd, aussi étroit que de la nompareille. Les fourreaux sont beaux, quand ils sont nouvellement faits. Leur couleur passe & s'efface presqu'avec le temps, & au point que le beau verd se change en une assez vilaine couleur brune. Cette bande roulée en spirale est faite d'un très-grand nombre de pieces, qui croissent de grandeur dans

une juste & insensible proportion. Ces pieces sont si bien ajustées les unes auprès des autres, que nos meilleurs Ouvriers en marqueterie, dit M. DE RÉAUMUR, ne savent pas rapporter des pieces avec plus de propreté. Toutes les *Teignes aquatiques* ont peine à vivre si on les tient dans l'eau corrompue, ou dans des vases trop petits. Elles vivent plus longtemps hors de l'eau, que dans trop peu d'eau, ou dans de mauvaise eau.

TEIGNES DE MURAILLES.

On lit dans les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, depuis l'année 1666. jusqu'en 1699. p.* 458. l'Extrait d'une Lettre de M. DE LA VOYE à M. AUZOUT sur des insectes auxquels l'Auteur dit que les pierres servent d'aliment. Ces insectes sont des *Teignes*, auxquelles M. DE RÉAUMUR ne donne pas cette nourriture. Ces *Teignes* sont logées dans des fourreaux, dont la figure ressemble assez à celle d'une chausse d'Hypocras. Le fourreau est de soie, & recouvert extérieurement d'une infinité de petits grains de pierre, que ces *Teignes* détachent pour couvrir le dessus de leurs fourreux, qui sont des habillements assez singuliers, puisqu'ils sont en quelque sorte des habits de pierre doublés de soie. Ces *Teignes* sont si petites, & la couche des grains qui couvre leurs fourreaux est si mince, qu'il n'y a pas grande apparence qu'elles fassent beaucoup de tort à un mur. M. DE RÉAUMUR à trouvé de ces *Teignes* sur le petit mur de la terrasse des Thuilleries, du côté du Manége, le long duquel des Jasmins sont plantés : il a observé il y a plus de vingt ans, que ce mur est très-peuplé de ces insectes, & il n'a point apperçu qu'ils l'ayent aucunement dégradé. Cet Observateur n'a point vu que ces *Teignes* rongent la pierre, pour s'en nourrir.

Outre ces *Teignes*, dont le fourreau est conique & courbé, on en trouve sur les murs une espece dont le fourreau est à trois pans presque plats. Le pan qui se trouve du côté du ventre, est le plus large des trois. Les deux autres sont égaux. Ces *Teignes*, qui portent des fourreaux à pans, sont plus rares que celles qui en portent de coniques. On en rencontre quelquefois des centaines de celles-ci, contre une ou deux de celles-là.

TEIGNES D'ARBRES.

Il y a des *Teignes* sur les tiges & les branches des arbres, dont les fourreaux ont une forme qui approche fort de celle des fourreaux des dernieres *Teignes*, dont on vient de faire mention. Elles ne se nourrissent, ni ne se vêtissent aux dépens de ces arbres : elles recouvrent leurs fourreaux de petits fragmens arrachés des Lichens qui croissent sur l'écorce, & elles vivent apparemment de ces mêmes Lichens. La couleur de leur vêtement les rend difficiles à distinguer, & fait qu'on les confond avec les Plantes parasites sur lesquelles elles se fixent. Quand les approches de l'hiver commencent à se faire sentir, elles cherchent les endroits où il s'est fait des crevasses à l'écorce des arbres, & où cette même écorce s'est un peu détachée du tronc : là elles restent à l'abri des intempéries de l'air. M. DE RÉAUMUR croit que ces *Teignes* ne different pas beaucoup de celles des murailles : celles-ci ont le corps brun & noir, & celles des arbres l'ont jaune, ou d'un blanc verdâtre. Il y a encore quelques autres variétés, surtout sur les premiers & derniers anneaux : mais au moins, dit-il, on ne peut gueres s'empêcher de penser que les *Teignes des murailles* vivent des Lichens qui y croissent, comme les autres vivent des Lichens qui viennent sur les arbres, & qu'on nous a don-

né, ajoute-t-il, les premieres un peu légerement pour des mangeuſes de pierres. Au reſte, toutes ces *Teignes* de murs & des arbres ſont des Chenilles, & des Chenilles à ſeize jambes. De ces *Teignes*, devenues Chryſalides, ſortent des Papillons, dont les femelles ſont ſans ailes.

M. DE RÉAUMUR a obſervé que dans le grand baſſin des Thuilleries, on trouve beaucoup de *Teignes*, du nombre de celles qui ſont vêtues d'un ſable très-fin. Elles ſe tiennent volontiers, dit notre Académicien, dans des trous du mur de ce baſſin. Elles y ſont amoncelées vers la fin du mois de Juillet, & dans le commencement de celui d'Août. Celles-ci, ajoute-t-il, ſont parmi les *Teignes* des eſpeces de *Faucheurs*, c'eſt-à-dire qu'elles ont des jambes extrêmement longues, proportionnées aux dimenſions de leur corps : ce ſont celles de la troiſieme paire ſur-tout, qui ſont exceſſivement longues ; celles de la ſeconde paire le ſont moins, & celles de la premiere paire ſont courtes en comparaiſon des autres.

Le même Obſervateur, dans le *Mémoire* ci-deſſus cité, donne une place parmi les *Teignes* à un inſecte, qu'il dit ne pas encore aſſez connoître, & qui mérite d'être obſervé. Son fourreau lui a appris que la figure du corps de l'animal eſt ſinguliere, ou qu'il croît d'une façon ſinguliere : ce fourreau eſt contourné. C'eſt auſſi ſur des pierres de grès, que ſe tiennent ces *Teignes* : elles ont été trouvées par M. BAZIN dans un des endroits du Royaume, où on taille le plus de ces pierres pour en faire du pavé. Cette *Teigne* ſe métamorphoſe en une petite Mouche à quatre ailes.

TEIGNES *à fourreau en croſſe, & à fourreau en manteau.*

D'autres *Teignes* portent des fourreaux de pure ſoie. Le tuyau dans lequel les unes ſont logées, a un de ſes bouts contourné en quelque ſorte en croſſe. C'eſt celui qui eſt occupé par la partie poſtérieure de l'inſecte. M. DE RÉAUMUR appelle les *Teignes* ainſi logées, des *Teignes à fourreau en croſſe.* D'autres ſe tiennent dans un tuyau plus droit, mais dont il ne paroît ſouvent qu'une portion d'un des bouts, qui eſt l'antérieur. Il eſt enveloppé dans deux parties égales, & ſemblables, qui le recouvrent tant par deſſus que par deſſous, & qui ne le touchent pas par-tout. Cette enveloppe eſt une eſpece de manteau, ſous lequel eſt le tuyau, & ce même tuyau eſt, pour ainſi dire, la chemiſe de la *Teigne*. Le même Obſervateur appelle les *Teignes* dont le fourreau a cette eſpece de couverture, des *Teignes à fourreau en manteau.* Le Chêne fournit plus de *Teignes* de l'une & de l'autre eſpece, qu'aucun autre ſorte d'arbre. Elles rongent ſes feuilles, comme les Chenilles les rongent, c'eſt-à-dire qu'elles ne ſe contentent pas de les percer & de les ſucer, comme font tant d'autres *Teignes*. On en trouve auſſi ſur diverſes eſpeces de Meriſiers, ou de Ceriſiers ſauvages. Celles de ces derniers arbres ſont des *Teignes à fourreau en croſſe* : elles peuvent être une eſpece différente de la *Teigne à fourreau en croſſe*, qui vit ſur le Chêne ; mais il n'y a aucune différence remarquable que celle de la couleur du fourreau. Les fourreaux de celles du Ceriſier ſont preſque noirs, & quelquefois même d'un aſſez beau noir. Les fourreaux de celles du Chêne ſont d'un brun qui tire aſſez ſouvent ſur la couleur de marron, ou ſur celle des feuilles ſeches.

Les *Teignes* dont j'ai parlé ci-deſſus, lient des matieres de différentes eſpeces avec de la ſoie, pour ſe faire leurs fourreaux. Celles dont je parle, font les leurs entierement de ſoie. Quand les fourreaux de ces *Teignes*, ſoit en croſſe, ſoit en manteau, deviennent

trop courts, ou qu'ils les ferrent trop, elles ne les abandonnent pas, comme les *Teignes* qui se vêtissent de membranes de feuilles, & comme celles de diverses autres especes, qui abandonnent les leurs, pour s'en faire de neufs. Ces *Teignes à crosse* & *à manteau* tirent de leur propre fond la matiere dont elles s'habillent, & elles en élargissent leur fourreau, quand il est devenu trop petit : c'est ce que font aussi les *Teignes de laine* & *de fourrure*, dont j'ai déjà fait mention. Celles-ci fendent de chaque côté successivement les fourreaux qu'elles veulent élargir ; mais les *Teignes à crosse* & celles *à manteau* ne les fendent que par dessous. Le tissu des fourrreaux, soit en crosse, ou à manteau, est blanc, quand ils sont nouvellement faits, & devient brun dans la suite. Dans les mois de Juin, de Juillet & d'Août, toutes ces *Teignes* se transforment en de petits Papillons blancs. M. de Réaumur, à la fin du *Mémoire VI. Tome III.* parle d'une autre espece de *Teignes*, qui vivent de feuilles de Chêne, lesquelles font des fourreaux de soie de couleur brune, qu'on pourroit appeller, selon lui, *fourreaux à cornes*, ou *à oreilles*. Ces *Teignes* se sont métamorphosées chez lui, au mois d'Août, en Papillons, dont la couleur des ailes étoit d'un gris blanc.

Teignes de Lys.

La *Teigne de Lys* est un autre insecte, qui se tient sur les Lys, dont il mange les feuilles, & il est grand mangeur. Souvent sur le même pied de Lys il y a un bon nombre de pareils Vers. Ils dévorent toutes les feuilles de la Plante sur laquelle ils sont : ils n'en laissent quelquefois que la tige. Sur les feuilles maltraitées, on voit de petits tas d'une matiere humide, de la couleur & de la consistance des feuilles un peu macérées & broyées. Chacun de ces petits tas a une figure assez irréguliere, mais pourtant arrondie & un peu oblongue. Tout ce qu'on apperçoit alors, c'est la matiere qui sert de couverture à chaque Ver, laquelle le cache presque en entier. Cette *Teigne* à nud est assez semblable à d'autres Vers de Scarabées de différentes especes. Sa tête est petite, par rapport à la grosseur de son corps. Le dessus de ce dernier est arrondi : il se termine par deux mammelons membraneux, qui aident aux six jambes écailleuses à se porter en avant. Sa couleur est d'un jaunâtre mêlé avec du verd brun, lequel jaunâtre approche de celui des Olives pochetées. Elle a cependant deux plaques noires & luisantes sur le dessus du premier anneau, & de chaque côté on voit une file de points noirs. Un de ces points est placé sur chaque anneau sans jambes, & sur le premier & le dernier de ceux qui en ont. La Nature a appris à cet insecte une façon singuliere de mettre sa peau tendre à couvert des impressions de l'air extérieur, & de celles des rayons du soleil. Elle lui a appris à se couvrir de ses propres excrémens. L'ouverture de l'anus des autres insectes est au bout, ou près du bout du dernier anneau, & ordinairement du côté du ventre ; mais l'anus de ce Ver est un peu plus éloigné du bout postérieur. Il est placé à la jonction du pénultieme anneau avec le dernier. Ce que sa position a de plus remarquable, c'est qu'il est du côté du dos. Cette *Teigne* se donne peu de mouvement. Elle ne marche gueres, ou au moins elle ne va en avant, que quand la feuille qu'elle a attaquée lui manque, ou que quand il n'en reste, aux environs de l'endroit qu'elle ronge, que des parties trop desséchées. Pendant qu'elle mange, elle fait de temps en temps un pas en arriere, & cela, parceque sa façon de manger n'est pas d'aller prendre ce qui est devant elle, mais ce qui est vers le dessous de son corps. Il ne faut que quatorze ou quinze jours à ces *Teignes*

pour croître : alors elles ne ſont plus couvertes de leurs excrémens. On voit de ces *Teignes* entierement nues, ou qui le ſont en partie. Leur corps prend une teinte rougeâtre. Ces *Teignes* marchent ſur les Lys. Elles ne paroiſſent plus auſſi tranquilles qu'elles l'étoient auparavant, quand elles approchent du temps de leur métamorphoſe. C'eſt en terre qu'elle ſe doit faire, & c'eſt pour s'y aller cacher, qu'elles ſont en mouvement. Peu de temps après que les Vers ſont entrés en terre, ils travaillent à ſe faire une coque, dont l'extérieur eſt recouvert de grains de la terre qui les environne. Elles ne vont pas loin chercher la terre dans laquelle elles veulent ſe cacher. C'eſt au pied des Lys qu'on les trouve. Voyez pour cette *Teigne* devenue Scarabée, au mot SCARABÉE *de la Teigne des Lys*. Sa Nymphe, pour la diſpoſition de ſes parties, eſt ſemblable à celle des autres Scarabées, & environ quinze jours après que l'inſecte eſt entré en terre en forme de Ver, ſi c'eſt en été, il eſt en état de ſe tirer de l'état de Nymphe, & de paroître Scarabée. Il perce ſa coque, il s'en dépouille, ſort de terre, puis va chercher un pied de Lys, dont il mange les feuilles. Les Lys ordinaires, dit M. DE RÉAUMUR, ne ſont pas les ſeules Plantes, dont les feuilles ſoient du goût de ces Scarabées & de leurs Vers. Ils mangent très-bien celles de diverſes eſpeces de Martagon, celles de la Couronne Impériale, & peut-être qu'ils s'accommodent des feuilles charnues de pluſieurs autres Plantes.

TEIGNES D'ORGE ET D'AVOINE.

Cette *Teigne* eſt aſſez ſemblable à celle des Lys, par ſa couleur & par ſa figure : elle ne devient pas ſi grande, Dans certains temps ces *Teignes* ne ſont couvertes que d'une matiere auſſi tranſparente que l'eau, mais qui a plus de conſiſtance qu'un Syrop. Quoique vêtues alors, elles ſemblent nues, & quoique Vers, ils ont déjà l'air de Scarabées, parceque le luiſant de leur vêtement imite celui des fourreaux des ailes de divers inſectes de ce genre. Dans d'autres temps, ces *Teignes* ſont couvertes d'excrémens plus ſolides, preſque ſecs, noirs & opaques, & alors elles ont un auſſi vilain extérieur que celui des *Teignes des Lys*. La conſiſtance de leurs excrémens varie, & produit des différences dans leur habillement. Ces *Teignes* ne mangent que la ſubſtance charnue des feuilles d'Orge & d'Avoine : elles ne les percent pas de part en part. Sur les feuilles où elles ſont, on voit de longues & étroites bandes, dirigées ſuivant la longueur de la feuille, qui ont un air ſec, & une couleur jaunâtre : ce ſont les endroits qui ont été rongés. C'eſt dans les mois de Mai, & juſqu'à la fin de Juin, que M. DE RÉAUMUR a vu de ces *Teignes*, & il en a eu chez lui des Scarabées, dans les premiers jours d'Août. Cet Obſervateur dit que ces *Teignes*, pour devenir Scarabées, ſe font en terre des coques ſemblables à celles des *Teignes des Lys*, & d'autres eſpeces.

TEIGNES DE CHARDONS.

La *Teigne des Chardons* eſt un inſecte d'une eſpece très-différente de celle des Lys, & même de celle de l'Orge & de l'Avoine. Cette *Teigne*, comme les précédentes, ſe couvre de ſes excrémens, mais d'une façon qui lui eſt particuliere. Quand l'inſecte en eſt bien couvert, il ne paroît qu'une maſſe de grains noirs, c'eſt-à-dire qu'on ne voit que cette maſſe, qui couvre entierement ſon corps. Avec ſes excrémens, cet inſecte ſe fait une eſpece de toit, ou une eſpece de paraſol, qu'il ſoutient au-deſſus de ſon corps, mais tantôt plus, & tantôt moins élevé. La figure de ſon corps eſt plus plate & n'eſt pas ſi allongée que

celle du corps des Chenilles & des dernieres *Teignes*, dont on vient de parler. Il ſubit ſes métamorphoſes ſur une des feuilles de la Plante ſur laquelle il a vécu, & cela ſans ſe faire de coque, ni d'enveloppe d'aucune autre eſpece. Quand il ſe métamorphoſe pour la premiere fois, il quitte avec ſa peau des fourchons, qui lui avoient ſervi à ſoutenir ſa couverture. Il quitte les épines qui tenoient à ſa peau; mais le contour de ſon corps eſt hériſſé de nouvelles épines, qui different des premieres, en ce qu'elles ſont plates & plus larges à leur baſe. Au bout de douze à quinze jours ſort un Scarabée de l'enveloppe de la Chryſalide, ou de la Nymphe de cette ſorte de *Teigne*.

FAUSSES TEIGNES.

M. DE RÉAUMUR donne ce nom à des inſectes, qui, pour ſe couvrir, ſe font des fourreaux, qu'ils ne tranſportent point avec eux, quand ils marchent. Il y a un nombre d'inſectes, qui ſe font de ces ſortes de fourreaux avec des grains de ſable, & avec des fragmens de coquilles. Tels ſont les inſectes de la mer, qui ſe tiennent, ſoit ſur le ſable, ſoit ſur des pierres, ſoit ſur divers Coquillages, comme par exemple ces Vers de mer, nommés en Latin *Vermes tubulati*, & en François *Vers à tuyaux*. Il n'eſt pas facile aux Obſervateurs de ſaiſir les circonſtances qui mettroient à portée de ſuivre les procédés de ces inſectes de mer. Il leur a été plus aiſé d'examiner quelques eſpeces de *Fauſſes Teignes*, dont nous avons plus à nous plaindre. C'eſt ce qu'a fait très-exactement M. DE RÉAUMUR.

Autres FAUSSES TEIGNES, *ennemies des Abeilles*.

Ces *fauſſes Teignes* ſont des inſectes, comme le rapporte notre Obſervateur, qui font de furieux ravages dans les gâteaux de cire des ruches. Quand ils s'y ſont multipliés au point où ils s'y multiplient quelquefois, ils forcent les Mouches à aller chercher une autre habitation. Elles ne ſauroient ſuffire à réparer tous les déſordres que ces *fauſſes Teignes* y font. Ce qui paroît ſurprenant, c'eſt qu'elles ſe nourriſſent de la cire, ſans ſe ſoucier du miel. Elles n'attaquent que les gâteaux où il ne s'y en trouve pas, comme les cellules, où les meres Abeilles font leurs œufs; celles où les petits s'élevent; celles où la matiere propre à faire de la cire eſt miſe en réſerve; & enfin elles ne rongent les gâteaux, dont les cellules ſont deſtinées à recevoir du miel, que quand les Abeilles ont mangé celui qu'elles y avoient mis en proviſion.

Ces ennemies des Abeilles ont été connues de tous ceux qui ont traité de leur République, & de la maniere de les conſerver & de les multiplier. VIRGILE les qualifie de *durum Tineæ genus*. ARISTOTE (*L. IX. c.* 46.) avertit que les Phalenes, les Papillons qui volent le ſoir à la lumiere, ſont à craindre pour les ruches des Abeilles; qu'ils leur ſont funeſtes de plus d'une façon; qu'ils rongent leur cire, & qu'ils laiſſent des excrémens, d'où naiſſent certains Vers, perceurs de bois, en Latin *Teredines*, qui aiment fort la cire. M. DE RÉAUMUR fait obſerver, ſur ce que dit ici ARISTOTE, que nos *Teignes* viennent d'une eſpece de Papillons nocturnes; mais qu'il n'y a que peu d'eſpeces de Phalenes, d'où naiſſent de *fauſſes Teignes*. Il avertit de plus que ce n'eſt pas des excrémens de ces Papillons qu'elles naiſſent. Les Vers qui percent le bois, nommés *Teredines* ou Tarieres, ne doivent pas être confondus avec les *Teignes*; & enfin ce ne ſont pas les Papillons qui mangent la cire: mais, comme dit M. DE RÉAUMUR, les obſervations n'étoient pas encore aſſez multipliées,

lorsqu'ARISTOTE écrivoit, pour que tout cela eût été demêlé.

FAUSSES TEIGNES DE LA CIRE.

Cet Observateur (*Mém. VIII. du Tome III.*) dit n'avoir encore su distinguer que deux especes de *fausses Teignes*, qui se tiennent dans les ruches des Abeilles, & il les nomme *fausses Teignes de la cire.* Voici comme il en parle. Ces deux especes sont, dit-il, des Chenilles de la premiere classe, ou à seize jambes, mais dont les intermédiaires sont courtes, & armées de couronnes complettes de crochets: toutes deux sont rases, & ont une peau blanchâtre; toutes deux ont la tête brune & écailleuse, & peut-être des taches brunes & écailleuses sur le premier anneau. L'espece la plus commune est la plus petite: elle n'est pas aussi grande que le sont les especes de Chenilles de médiocre grandeur. L'autre espece égale en grandeur ces dernieres. Non-seulement cette seconde espece est plus longue que l'autre, elle est aussi plus grosse proportionnellement à sa longueur. Ses anneaux sont moins entaillés; & elle est bien moins vive que l'autre. Les Chenilles de la petite espece ne marchent jamais que très-vîte, & lorsqu'on les touche dans des temps où elles ne veulent pas marcher, elles font faire à la moitié antérieure de leur corps de très-promptes vibrations en des sens opposés. Elles ne sont pas si rases, qu'elles n'ayent quelques grands poils noirs, dispersés même fort loin les uns des autres. Les façons de vivre & de travailler des *fausses Teignes* de ces deux especes ont paru à M. DE RÉAUMUR être parfaitement les mêmes.

Ces *fausses Teignes* naissent dans les ruches, au milieu des Abeilles, y croissent, y font leurs coques, & se transforment en Papillons. Elles sont couvertes d'une peau tendre: mais la nature leur a appris à se faire des tuyaux cylindriques, qui servent à les vêtir & à les loger. Ces tuyaux sont des especes de galeries; chaque *fausse Teigne* à la sienne, dans laquelle elle se tient constamment. Elle l'allonge à mesure qu'elle veut aller en avant, afin de marcher toujours devant elle. Il y a tel de ces tuyaux, qui a près d'un pied de longueur, mais communément cinq ou six pouces. Le dedans est un tissu de soie blanche, assez serré & poli; extérieurement il est revêtu d'une couche de petits grains de cire, ou d'excrémens quelquefois si pressés les uns contre les autres, qu'ils tachent entierement la soie dans laquelle ils sont engagés. Ces tuyaux font un rempart presqu'impénétrable aux aiguillons des Abeilles. Cependant M. DE RÉAUMUR est étonné que les Abeilles si laborieuses & si hardies ne détruisent pas ces tuyaux. Il soupçonne qu'elles craignent d'embarrasser leurs jambes dans la soie de ces tuyaux, & d'y être prises, comme d'autres Mouches le sont dans les toiles des Araignées.

Dès que les *fausses Teignes* sont nées, elles commencent à se faire un tuyau d'un diametre proportionné à celui de leur corps. Elles ne le quittent pas pour l'ordinaire pendant leur vie de *fausses Teignes*. A mesure que la nourriture convenable cesse d'être assez à portée de celui des bouts du tuyau, vers lequel leur tête est tournée, elles l'allongent. Quand ces *fausses Teignes* ont crû aux dépens de la cire des Abeilles, quand elles sont parvenues à leur dernier terme de grandeur, elles travaillent à faire des coques, pour s'y transformer en Chrysalides. M. DE RÉAUMUR vers la fin de Juin, ou au commencement de Juillet, a trouvé quantité de Papillons éclos dans des boëtes & des poudriers, où il tenoit de ces *fausses Teignes* renfermées. Les *fausses Teignes*

gnes font leurs coques dans les ruches des Abeilles. Les Papillons qui en fortent s'y accouplent, & y dépofent leurs œufs. M. DE RÉAUMUR a nourri de ces *fauffes Teignes* avec bien d'autres alimens que de la cire. Il en a eu quelques-unes, qui fe font nourries de papier: d'autres ont mangé des feuilles feches ; d'autres ont vécu de Serge, & elles fe font fervies de ces différentes matieres & de leurs excrémens, dit l'Obfervateur, pour couvrir leurs tuyaux.

FAUSSES TEIGNES DE LAINE.

Outre les *fauffes Teignes* de cire, il y en a qui, comme les véritables *Teignes* de laine, mangent nos draps; d'autres qui aiment fur-tout le cuir, & mangent volontiers celui qui couvre les Livres; d'autres qui vivent de nos grains, & de nos différents légumes. Les *fauffes Teignes* des laines, font de très-petites Chenilles rafes, blanches, & à feize jambes. Elles font cependant un peu plus grandes, que les véritables *Teignes* de la laine, & des pelleteries ; auffi donnent-elles de plus grands Papillons, & aifés à diftinguer de ceux des *Teignes*. M. DE RÉAUMUR à vu des Papillons de ces *fauffes Teignes* dans les appartemens, mais peu, & beaucoup fur le drap de plufieurs carroffes. Il nous apprend que ces *fauffes Teignes* nées vers le commencement de Juillet, ne deviennent des *Papillons* que vers la fin de Mai, ou le commencement de Juin de l'année fuivante.

FAUSSES TEIGNES DES CUIRS.

Les *fauffes Teignes*, que cet Obfervateur appelle *fauffes Teignes des cuirs*, font encore des Chenilles à feize jambes, & à-peu-près auffi grandes que celles qui font de médiocre grandeur. Elles font entierement d'une ardoife foncée, & quelquefois même d'un beau noir. Comme les *fauffes Teignes* de cire, elles fe font un long tuyau, qu'elles attachent contre le corps qu'elles rongent journellement: elles le recouvrent de grains, qui ne font prefque que leurs excrémens. Il y a des *fauffes Teignes* qui fe trouvent fous l'écorce des Ormes : qui font femblables à celles-ci : de ces *fauffes Teignes* vient un Phalene de la troifieme claffe.

FAUSSES TEIGNES DES GRAINS DE BLED.

M. DE RÉAUMUR (*Mém. VIII. Tome III.*) place parmi les *fauffes Teignes* une petite Chenille à feize jambes, & à corps ras & blanchâtre, qui, malgré fa petiteffe, fait plus de mal, que celles dont on a parlé ci-devant. C'eft aux grains des greniers qu'elle en veut, & fur-tout au Froment & au Seigle. Elle lie plufieurs grains enfemble avec des fils de foie : dans l'efpace qui fe trouve entre ces grains, elle fe file un tuyau de foie blanche, qu'elle attache contre les grains affujettis. Logée dans ce tuyau, elle en fort en partie pour ronger les grains qui font autour d'elle. LÉEWENHOECK a donné des Obfervations fur cette *fauffe Teigne*, & a cru qu'elle attaquoit auffi les étoffes de laine : c'eft ce dont ne convient pas M. DE RÉAUMUR. La Chryfalide de cette *Teigne* fournit des Papillons en Mai & en Juin, que cet Obfervateur croit être de la troifieme claffe des Phalenes.

FAUSSES TEIGNES DE CHOCOLAT.

C'eft M. BAZIN qui a fait connoître à M. DE RÉAUMUR, l'efpece de *fauffe Teigne* qui choifit le Chocolat pour fe nicher. Elle donne la préférence à celui qui eft le mieux conditionné, & fur-tout à celui qui eft le mieux parfumé. Ces dernieres *fauffes*

Teignes ſont des Chenilles à ſeize jambes, dont les huit intermédiaires ſont très-courtes, & ont des couronnes de crochets complettes. Leur tête eſt de couleur de maron. M. DE RÉAUMUR, qui a eu de ces *fauſſes Teignes*, dit qu'elles ſe ſont métamorphoſées en Papillons dans le courant du mois de Septembre.

TEIGNES DE FAUCONS.

On appelle encore *Teignes*, des eſpeces de Vers qui ſe mettent ordinairement aux pennes des oiſeaux de proie ou de fauconnerie. Les unes rongent les pennes par le bout du tuyau, les autres font tomber les pennes. Les fauconniers on des ſecrets pour remédier à ces accidens.

Les *Teignes* du Cap de Bonne-Eſpérance nuiſent beaucoup aux habits dans toutes les colonies, & demandent des ſoins continuels, dit KOLBER. Outre ce que je viens de dire ſur les *Teignes*, voyez les *Mémoires* de M. DE RÉAUMUR, cités dans cet extrait, & le *Tome V. des Collections Académiques*, où on lit *pag.* 541. *& ſuiv.* ce que SWAMMERDAM a écrit ſur les *Teignes*.

TEITEI, oiſeau du Bréſil, qu'on appelle auſſi *Guiranhemgeta* & *Guraundi*, de la grandeur de la Rouge-Gorge. Son bec eſt court, gros & noir, dit RAY, *Synop. Meth. Av. p.* 92. *n.* 12. Il a le dos noir, mêlé de pourpre & de bleu: le ventre de couleur rouſſe. A la naiſſance de la partie ſupérieure du bec, après les narines, il a une tache rouſſe. Ses cuiſſes, & ſes pieds ſont bruns. La femelle de cet oiſeau a le plumage tout verd. Voyez RUYSCH ſur cet oiſeau, *de Avib. p.* 145.

TEJUGUACU, eſpece de Lézard du Bréſil, dit MARC GRAVE, *Hiſt. Braſil. L. VI. c.* 11. Par la figure du corps, de la tête, des yeux, de la bouche, des pieds, & de la queue, cet animal reſſemble au Senembi. Il en differe par ſa couleur noire, marquetée de très-belles taches blanches, vers l'extrémité de la queue: il a comme des aiguillons blancs; ſa queue au commencement eſt plus groſſe que celle du Senembi. Il a tout le long du corps des aiguillons dentelés. Aux pieds de derriere, le doigt de dehors eſt un peu plus éloigné des autres, & plus court. Il a une langue fourchue, rouge & unie, qu'il tire de la longueur du doigt, très-promptement, à la maniere des Serpens. Ce Lézard ne crie point. Il eſt patient, & ſe nourrit volontiers d'œufs: il ſouffre patiemment la faim. MARC GRAVE marque en avoir eu un, qu'il tenoit attaché. Quand il lui donnoit la liberté, il ſe promenoit dans ſa chambre. Quelquefois il lui donnoit à boire de l'eau; mais lorſque cet animal avoit ſoif, il reſtoit tranquillement dans un des coins de la chambre, & il ſe couchoit ſur les cendres chaudes. Le 20 Mars, quelqu'un en marchant ſur ſa queue, en emporta une partie: cependant elle revint de nouveau, dit le même Auteur, de la longueur de deux doigts. Il mourut de faim le premier Juillet de la même année, & avoit reſté ſept mois ſans manger, n'ayant bu que quelque peu d'eau de temps en temps. On mange au Bréſil la chair de ce Lézard, ſelon le rapport de MARC GRAVE.

SEBA donne le nom de *Tejuguacu* à pluſieurs eſpeces de Lézards de différens pays, dont voici la notice.

La premiere eſpece de *Tejuguacu* eſt un Lézard du Bréſil, nuancé de belles couleurs. Son corps, depuis la tête juſqu'à l'extrémité de la queue, qu'il a longue & déliée, eſt environné de bandes de différentes largeurs, placées en travers, dont les unes ſont cendrées ou jauniſſantes, & les autres ſont d'un brun clair. Sa tête eſt groſſe, de couleur jaune-pâle, & parſemée de quelques taches, qui ſont d'un bai

rouge. Ses yeux ſont fort brillans. Ses oreilles, tirant ſur l'incarnat, ſont plus enfoncées dans la tête que celles des autres Lézards. Près du dos, juſqu'au milieu du corps, s'étendent deux raies blanchâtres, & dentelées comme un peigne. Sur le ventre, depuis la tête juſqu'à la queue, regnent encore deux autres bandes blanches, plus longues & plus larges que les premieres ; ce qui donne un ornement ſingulier à cet animal. Ses cuiſſes & ſes pieds ſont d'un cendré jaunâtre. Les doigts des pieds ſont marqués de taches blanches. L'Auteur en donne la figure, *Theſ. I. Tab.* 92. *n.* 1.

La ſeconde eſpece de *Tejuguacu*, nommée auſſi *Tecuixin*, eſt un petit Lézard de la Nouvelle Eſpagne. Les écailles qui couvrent ſa peau, ſont d'un bleu turquin, mélangé de blanc, & d'un bleu extrêmement pâle, principalement ſur la tête, ſur les cuiſſes & ſur les pattes. Sa queue eſt entierement ornée de bandes en façon de rubans. Il eſt figuré, *Theſ. I. Tab.* 96. *n.* 1.

La troiſieme eſpece de *Tejuguacu*, nommée auſſi *Tecuixin*, eſt de la même couleur que le précédent ; mais il le ſurpaſſe par le tacheté admirable dont la Nature l'a embelli. On ne peut conſidérer cette parure inimitable, ſi variée dans les différens animaux, ſans être frappé d'étonnement, dit SEBA. Il en donne la figure, *Theſ. I. Tab.* 96. *n.* 2.

La quatrieme eſpece de *Tejuguacu*, nommée auſſi *Texixincoyotl* & *Tecuixin*, eſt un très-gros & très-grand Lézard, qui ne le cede en rien au précédent, pour la beauté de ſes couleurs, leur charmante variété, & le ſuperbe tacheté dont il eſt orné. Les Indiens Orientaux ont donné le nom de *Sauvegarde* à cette eſpece de Lézard. Cet animal differe par ſa figure & par ſon tacheté de celui ci-deſſus décrit. Il eſt repréſenté par SEBA, *Theſ. I. Tab.* 96. *n.* 3.

La cinquieme eſpece de *Tejuguacu*, nommée *Sauvegarde* à l'Amérique, eſt un Lézard très-grand, amphibie, marbré par tout le corps. On trouve cette eſpece de Lézard dans les Indes Orientales & Occidentales. Celui-ci, décrit par SEBA, lui eſt venu des Indes Occidentales. Me MERIAN, dans ſon *Hiſtoire des Inſectes de Surinam*, en repréſente un, & remarque que ces ſortes d'animaux habitent les bois de Surinam, où ils mangent les œufs des oiſeaux. Le Lézard, dont SEBA donne la figure, eſt beaucoup plus gros, & orné d'une plus grande variété de couleurs, que celui de Me MERIAN. FRANÇOIS VALENTYN le met au nombre des Lézards aquatiques ; ce qu'on peut accorder, parceque cet animal eſt amphibie, vivant également dans l'eau & ſur terre.

Ce Lézard a tout le corps marbré magnifiquement. Son front eſt couvert de très-belles & grandes écailles, relevées en forme de bouclier, & entrecoupées par des raies blanches, qui s'étendent ſur la partie antérieure de la gueule, ſur la mâchoire ſupérieure, & ſur les yeux, juſqu'au derriere des oreilles où elles s'uniſſent. Ses oreilles ſont rouges, bordées de blanc. Ses yeux grands, étincelans, cerclés d'anneaux rouges, ſont défendus par de grandes paupieres, faites en arc & couvertes d'écailles. La mâchoire inférieure eſt mouchetée de taches noirâtres. Sa langue eſt grande, large, fourchue, de couleur rouſſe. Sa gueule eſt garnie de pluſieurs petites dents tranchantes. Le deſſus de ſon corps eſt couvert d'écailles d'un roux brun, parſemées & comme marbrées d'autres petites écailles rondes, plus élevées, tirant ſur le blanc. Les côtés du ventre ſont revêtus d'une peau fort lâche, ridée, qu'ombrent en façon de nuages de petites écailles tranſverſales, diſpoſées en forme d'anneaux, comme dans les Serpens, juſqu'au commencement de la queue. Les écailles ſont

d'un fond blanc, varié de taches noires. Toute sa queue est comme cerclée d'écailles, qui l'entourent en façon d'anneaux. Elle se termine en pointe, & en diminuant insensiblement, elle prend un roux clair. Les cuisses & les pattes de ce Lézard sont superbes, ornées d'écailles blanchâtres, rondes, élevées, rassemblées en forme de bouquets semés çà & là, & qu'on prendroit pour un assemblage de Perles. Les doigts de ses pieds sont garnis d'écailles blanches. Son dos est par-tout lisse & uni, sans dentures. Ses pieds de devant & de derriere, de même que dans plusieurs Lézards, se fendent en cinq doigts, dont celui qui tient lieu de pouce, est tourné en dehors & au rebours des autres : le doigt suivant est le plus long de tous, & les trois autres vont chacun en diminuant d'une articulation.

Pline a pris ce Lézard pour un Serpent quadrupede; mais Marc Grave, comme on l'a vu ci-dessus, nous en a donné une description plus exacte & plus conforme à la vérité. Ce qu'il y a de sûr, c'est que cet animal ressemble en ceci aux Lézards & aux Serpens, qu'il pond des œufs que font éclorre les rayons du soleil. Parmi les divers *Tejuguacu* ou *Sauvegardes* que Seba avoit dans son Cabinet, il y en avoit un d'Amérique, qui est au-delà du double plus gros & plus grand que celui-ci; car tout compté; il a plus de trois aunes de longueur; ce qui l'a empêché d'en faire graver la figure en grandeur naturelle. Ce Lézard étoit tout gris. Il avoit le dessus du corps couvert d'écailles variées de blanc, lesquelles, à la distance d'un pouce, étoient environnées d'autres petites écailles noires, & ces petites écailles étoient radiées de petites étoiles blanches. Voyez *Thes. I. Tab.* 99. *n.* 1. de l'Auteur.

La sixieme espece de *Tejuguacu*, dont parle Seba, est un Lézard de l'Isle de Ceylan. Il ressemble pour la figure au précédent; mais il est d'ailleurs orné de couleurs toutes différentes. Le dessus de son corps est couvert d'écailles d'un bai obscur; & marquetées de taches rondes & blanches: placées en travers sur le dos, on les prendroit pour autant d'yeux. Sa tête étroite & oblongue est dans des endroits d'un cendré clair, & dans d'autres d'un cendré plus foncé, mélange qu'on observe pareillement sur tout le corps; mais son ventre est blanc, & tout tacheté de noir sur les deux côtés, ce qui fait comme autant de marques d'une encre qui découle. Sa queue, passablement longue, est formée en anneaux dans la partie la plus grosse, tandis que son autre bout, beaucoup plus mince, est entouré de larges bandes brunes & blanches. Ses cuisses & ses pieds sont semblablement variés de blanc & de brun. Ses oreilles, dont les bords ne paroissent point, sont blanchâtres, & enfoncées bien avant. Sa langue est grande & fourchue. Il est figuré, *Thes. I. Tab.* 99. *n.* 2.

La septieme espece de *Tejuguacu*, nommée aussi *Saurus*, est un Lézard marqueté de taches, qui sont comme autant d'yeux. Les François l'appellent *Lézard de mer*, & les Hollandois le nomment le *Défenseur du rivage de la mer*. Il se nourrit de petits poissons morts, soit de mer, soit de riviere, qui ont été jettés sur le rivage; mais jamais il ne s'avance dans l'eau, n'ayant point les parties nécessaires pour pouvoir nager. Il semble approcher le plus de l'*Iguana*, qu'on appelle *Tecuixin*, & que Seba a représenté à la Planche XCVI. *n.* 3. de son premier Tome. Les Lézards different beaucoup les uns des autres, à l'égard de leur figure & de leur tacheté : mais celui-ci peut passer pour le Roi de tous ces animaux, par rapport à son magnifique habillement. Tout le dessus de son corps est d'un bleu turquin, chargé de petites écailles très-menues. Sa tête est mince,

longue, marquetée de points blancs, qui repréſentent comme un collier de petites Perles, entre-ſemées d'autres petits points au milieu. Ce mélange forme ſur le ſommet une façon de couronne. Sa gueule ſe termine en pointe. Ses yeux & ſes oreilles ſont profondément enfoncés dans leurs cavités : de plus, ſes oreilles ſont revêtues d'une écaille luiſante, telle que celle d'un poiſſon. Sa langue eſt fourchue, à la maniere de celle des Serpens. Du reſte, tout le deſſus du corps, ſes jambes & ſes pieds ſont relevés, comme en broderie, de taches blanchâtres, que l'on prendroit pour autant d'yeux, ou pour des colliers de Perles ; car elles forment par ordre, à égales diſtances, de petites chaînes tendues en long, dont les eſpaces entre chacune ſont par-tout ſemés çà & là de petits points, deſquels les uns ſont blancs, & les autres de couleur bleue céleſte. Le deſſus de la queue, qui fait un dos pointu, eſt orné de taches ſingulieres, marquées en anneaux, & dans leſquelles les premieres taches s'évanouiſſent. Le reſte de la queue, juſqu'au bout, eſt couvert de petites écailles minces, rangées auſſi en façon d'anneaux. Le ventre eſt tapiſſé de minces écailles blanches, marbrées en nuages, mélangées d'autres écailles qui ſont d'un bleu pâle. On apperçoit près de l'anus deux tubercules, ou boutons, de la groſſeur de deux clous de Gerofle, armés de pointes, & ne reſſemblant pas mal à des teſticules. Il eſt repréſenté, *Theſ. II. Tab.* 105. *n.* 1.

TEJUMHANA, Lézard du Bréſil, gros comme le petit doigt, & dont la tête eſt pointue comme celle du Senembi. Cet animal a les yeux noirs, le tour doré, & quatre jambes comme le Senembi ; celles de derriere ſont longues de trois doigts. Sa queue en a ſix & demi de long : elle eſt ronde & pointue à ſon extrémité, comme celle des oiſeaux. Il a la tête couverte d'une peau écailleuſe ; les côtés & le haut des jambes d'une peau douce. La queue eſt garnie de petites écailles quarrées, ainſi que le goſier & le bas du ventre, mais elles ſont plus grandes dans ces derniers endroits. La peau de ſa tête eſt brune ; le dos & le haut des côtés ſont de la même couleur, ou plutôt marqués de trois lignes qui ſont d'un brun clair, & variés de quelques ondes d'un pareil brun clair. Les côtés par en bas ſont verds. La langue de ce Lézard eſt fourchue. RUYSCH en parle (*de Quad. p.* 137.), d'après MARC GRAVE.

TEL

TELLINE, Coquillage bivalve du genre des Moules. Il y a ſi peu de différence entre les *Tellines* & les Cames, dit M. ADANSON, que l'on ne s'écarteroit pas beaucoup de la vérité en réuniſſant les unes avec les autres : mais ce ſeroit une erreur très-groſſiere, que de les confondre avec les Moules, comme ont fait quelques Auteurs anciens, & après eux pluſieurs Modernes. On appelle les *Tellines* de ce nom, parceque, dit ARISTOTE, elles parviennent en peu de temps au dernier période de leur grandeur ; les deux pieces de leur coquille ſont parfaitement égales. Ainſi parle M. ADANSON des *Tellines*, & il fait un genre de celles qu'il a obſervées ſur les côtes du Sénégal. Il en donne cinq eſpeces ; il nomme la premiere *Pamet* ; la ſeconde *Gafet* ; la troiſieme *Nuſar* ; la quatrieme *Tivel*, & la cinquieme *Matadoa*. Voyez ces mots.

M. D'ARGENVILLE, d'un ſentiment oppoſé à celui de M. ADANSON, *p.* 290. *Edit.* 1757. dans ſes Remarques ſur la famille des Moules, dit que les trois termes de *Muſculus*, *ſeu Mutilus*, *Mytulus*, & *Tellina* ſe confondent aiſément, & ſignifient à-peu-près tous trois le même genre de Coquillage, qui eſt appellé *Moule*,

On peut cependant aſſurer que chacun de ces mots déſigne une eſpece très-diſtincte par ſa figure & par ſon caractere ; mais c'eſt toujours la même famille, & c'eſt mal-à-propos que Lister ſépare la *Telline*, d'avec la Moule. C'eſt le même genre, dont la *Telline* peut ſe dire une eſpece différente. Les *Tellines* ou *Tenilles*, ajoute-t-il, d'une conſiſtance plus légere & plus mince que les Moules, ont la forme plus allongée, ſans être pointues : l'endroit où elles ſe ferment, qui eſt la charniere, n'eſt pas exactement dans le milieu, & elles ont la plûpart, à l'extrémité de la partie la plus courte, une eſpece de bec, qui s'éleve tant ſoit peu. On remarque que les *Tellines*, à la différence des Moules, ont deux muſcles, qui les attachent à leurs coquilles. On les nomme en Normandie *Flions*.

L'Auteur à la Planche XXII. de ſa *Conchyliologie* a fait figurer pluſieurs *Tellines*. Celle de la lettre *E*. eſt d'une couleur jaune foncée ; les deux côtés les plus courts vers ſa charniere ſont garnis de dents.

Celle de la lettre *G*. eſt toute craticulée, formant un réſeau, ou une lime, avec quelques faſcies extrêmement légeres de couleur de roſe ſur un fond blanc.

Celle de la lettre *J*. eſt bariolée de violet & de blanc.

Celle de la lettre *M*. eſt couverte de ſon épiderme, ou d'un drap marin brun, dont on apperçoit pluſieurs poils.

Et enfin celle de la lettre *P*. eſt une autre *Telline* très-longue, dont les deux extrémités ſont arrondies régulierement : ſa couleur toute violette eſt barrée de quatre faſcies blanches.

On compte en Poitou deux eſpeces de *Tellines*, dont une eſt faite en pince de Chirurgien, & en a pris le nom. M. d'Argenville donne la figure de la coquille, lettre *O*. de la Planche ci-deſſus citée. Elle eſt à long bec d'une couleur tirant ſur le jaune, & ſur la couleur de chair ; & *Part. II. Planche V. lettre M.* il donne la figure de la coquille & de l'animal. Voici comme cet Auteur en parle : Cette *Telline*, dit-il, eſt plus mince que la Moule avec des extrémités plus longues & plus pointues : ſes bords ſont découpés en ſcie : ſa couleur eſt blanche mêlée de rouge & de blanc-jaune : deux petits tuyaux ſortent d'une de ſes extrémités, & une jambe peu longue du milieu de ſes deux valves. Quand elle fait ſon chemin dans le ſable, elle ſe couche ſur le plat de ſa coquille, & avec ſa jambe faite en lame, elle ſuit un mouvement comme le *Sourdon*. Quand ces animaux veulent marcher & avancer, ils tournent leur coquille ſur le tranchant, afin que le ſable n'en touche qu'une très-petite partie ; ſouvent même, cette jambe ou ce pied eſt plat, quelquefois plus épais, recourbé ou pointu, comme l'eſt ordinairement un arc ; ce qui facilite extrêmement leur marche.

TEM

TEMAPARA, Lézard d'Amérique, dont la queue eſt très-longue. Ce magnifique Lézard a la peau griſâtre, & tirant ſur le rouge. Sa tête eſt grande, & ſa queue fort longue. Le ſommet de la tête eſt couvert de très-grandes écailles noires & de couleur de châtaigne, qui ſont poſées ſur un fond blanc. Ses yeux étincelans ſont environnés dans tout leur contour de minces écailles. Ses oreilles rouges en dedans, finiſſent au-dehors par une bordure blanchâtre. La mâchoire inférieure de ce Lézard, tout le bas-ventre, & les jambes ſont d'un cendré clair. Le deſſus du corps & toute la queue ſont couverts de petites écailles qui ſont d'une couleur cendrée-griſâtre, avec un mélange de châtain foncé. Les pieds ſont ſeulement peints d'une couleur de châtaigne foncée,

mais les ongles sont blanchâtres. SEBA, *Thes. I. Tab.* 88. *n.* 4.

TEN

TENAILLE, en Latin *Piscis Forcipinus*, poisson des Indes Orientales, que les Hollandois nomment *Nyptanguisch*. Il est ainsi nommé parce qu'il a la bouche faite en forme de tenaille. Cette partie est dure & recourbée par en haut; l'extrémité en est fort dure. On ne trouve pas de ces poissons par-tout, dit RUYSCH. On les pêche proche d'une petite Isle, que les Hollandois ont nommée l'*Isle des Lions*. Elle n'est pas éloignée de celle d'Amboine. La queue de la *Tenaille*, dit l'Auteur, n'est pas faite de cartilage, comme ses nageoires. C'est une boule de chair.

TENDRAC, espece de Porc-Épic, qu'on trouve dans l'Isle de Madagascar. Sa chair est insipide, à longs filets, & mollasse. Les Insulaires la trouvent excellente. Ces animaux dorment six mois sous terre, pendant lesquels ils s'enterrent dans des trous assez profonds. Ils ne prennent aucune nourriture; leur poil, qui est aussi piquant que celui des Hérissons, tombe alors, & renaît, sans qu'ils se réveillent. FLACOUR dans son Histoire de Madagascar, dit que sa chair est flasque, longue & mollasse, & qu'il n'en a jamais pu manger.

TENEBRIO: M. LINNÆUS (*Faun. Suec. p.* 189. *&* 190. *n.* 594. *&* 595.) donne ce nom à une espece d'Escarbot, qui marche lentement, & qui est la *Blatta fœtida* des Naturalistes. Il le nomme *Tenebrio atra, coleopteris ponè acuminatis*. Son nom en Suédois est *Skrobba*. Il y en a un autre, qu'il nomme *Tenebrio atra, coleopteris ponè rotundatis, maxillis prominentibus*.

TENTHREDO, nom que le même Naturaliste donne à plusieurs especes de Mouches à scie, & à tarriere, qui proviennent de différentes Chenilles. Il en donne jusqu'à vingt-huit especes; quelques-unes ont été observées par GOEDARD, LISTER, & M. DE RÉAUMUR; & il est parlé des autres dans les *Actes d'Upsal*. SWAMMERDAM, & plusieurs autres Naturalistes, en ont aussi fait mention. Voyez au mot SCIE, ou MOUCHES A SCIE, ce qui y est rapporté de ces sortes d'insectes, où il en est très-amplement parlé, d'après M. LINNÆUS.

TEO

TEOAUHTOTOLT, oiseau du Mexique de la grandeur d'un Moineau, dont le bec est court. Il a le ventre blanc, tirant sur le roux, le dos bleu, & les ailes rouges, dit RAY, *Synop. Meth. Av. p.* 170.

TEP

TEPETOTOLT: C'est le nom qu'HERNANDEZ donne au *Mitu* de MARC GRAVE, oiseau du Brésil. Voyez MITU.

TEQ

TEQUIX-QUIACOTTZANALT, c'est-à-dire *Étourneau salé*, parceque c'est un oiseau du Mexique, qui fréquente les marais salés. Il est de la grandeur & de la figure de l'Étourneau; il lui ressemble pour la couleur. Sa queue cependant est plus étendue, & il l'a un peu plus grande que le corps. Ses plumes, excepté celles du col & de la tête, (car celles-ci sont blanches,) sont d'un noir brillant. Ces oiseaux volent en troupes, & désolent les campagnes ensemencées, dit RAY, *ibid. p.* 168.

TER

TERCOT, espece d'oiseau. Voyez TORCOT.

TERIZ, nom qu'on donne en quelques lieux, dit BELON, au Proyer, oiseau fort estimé des Anciens. Voyez PROYER.

TERNIER, ou PIC DE MURAILLE, ſorte d'oiſeau. Voyez PIC DE MURAILLE.

TERRIBLE, nom que GOEDARD donne à un Phalene, ou Papillon nocturne, que M. LINNÆUS (*Fauna Suec. p.* 258. *n.* 834.) nomme *Phalæna pectinicornis, elinguis, alis angulato-dentatis, fulvis, lineis duabus fuſcis, thorace flavo*. La Chenille, dont il provient, ſe nourrit de feuilles d'Aulne, & elle eſt nommée par RAY (*Inſect. p.* 276. *n.* 21.), *Eruca Geometra rubeſcens, teres, bacilliformis, cum duplici tuberculo inſigni in medio dorſo, & tribus inferioribus extantibus annulis è tuberculis compoſitis*.

TES

TÉSAN, Coquillage operculé du genre de la Pourpre, à canal court, échancré & ſimple. Le nom de *Perdrix*, que quelques Modernes ont donné à cette eſpece de Pourpre, à cauſe de ſa couleur, appartient, comme l'on ſait, depuis long-temps, à un oiſeau connu de tout le monde : c'eſt pourquoi je lui ai donné le nom de *Téſan*, dit M. ADANSON, *Hiſt. des Coquillages du Sénégal, p.* 107. Il en parle en ces termes.

Sa coquille eſt ſi mince & ſi fragile, qu'il eſt rare de la trouver entiere, même ſur le rivage ſablonneux de Mbao & de Rufisk, où elle eſt rejettée en abondance, pendant les grandes marées du mois d'Avril. Sa figure repréſente un ovoïde, obtus à l'extrémité ſupérieure, terminé en pointe au ſommet, & dont la largeur eſt de moitié moindre que ſa longueur, qui excede quelquefois ſix pouces.

Elle a ſept à huit ſpires renflées, arrondies & très-bien diſtinguées. Tout ſon extérieur eſt liſſe, ſans périoſte, relevé d'un grand nombre de canelures applaties & fort larges, qui tournent avec les ſpires, & qui ſe touchent les unes & les autres, à fort peu de choſe près. On en compte depuis vingt juſqu'à vingt-cinq dans la premiere ſpire ; huit ou dix dans la ſeconde ; ſept dans la troiſieme, & les autres en ont d'autant moins, qu'elles ſont plus proches de la pointe du ſommet. Ces canelures paroiſſent en creux au-dedans de la coquille, où elles ſont ſéparées par un pareil nombre de petites côtes, qui ſont quatre à cinq fois plus étroites qu'elles.

Le ſommet eſt conique, fort pointu, de moitié plus large que long, & une fois & demi plus court que l'ouverture.

Celle-ci a deux échancrures, comme dans la premiere eſpece, mais celle d'en haut eſt fort évaſée, & une fois plus large que profonde : celle d'en bas eſt peu ſenſible.

La levre droite eſt mince, tranchante & marquée de pluſieurs ondes, dont le nombre égale celui des canelures de la premiere ſpire. Son bord eſt un peu renflé au-dedans.

La levre gauche eſt fort renflée, arrondie & recouverte d'une grande lame luiſante & très-mince. Le bourrelet qui s'éleve beaucoup au-deſſus de ſon milieu, eſt creuſé d'un profond ombilic, qui eſt fermé en partie par cette lame.

Quelquefois cette coquille eſt entierement fauve ; quelquefois elle n'a de fauve que la premiere ſpire, pendant que les autres ſont de couleur de chair ; mais ordinairement elle eſt blanche, & marquée au-dehors d'un ſi grand nombre de taches fauves, qu'elles couvrent la moitié de ſa blancheur. Ces taches ſont quarrées & diſpoſées aſſez régulierement ſur toutes les canelures dont elles égalent la largeur. Ce Coquillage du Sénégal eſt figuré à la Planche VII. *n.* 5.

L'Auteur range ſous le nom de *Téſan*, pluſieurs eſpeces de Coquillages de différens Naturaliſtes, qui ſont la *Cochlea quaſi funiculis ſpiſſis cincta, & in ſpirarum ductibus diminutis, colore terreo, & violaceo diluto bicolor*,

color, de BONANNI, *Recreat. p.* 116. *class.* 3. *n.* 26.

Les *Buccina quatuor ſpirarum ductibus mirâ Naturæ arte eleganter circumvoluta, intùs livido colore ſubalbida, forìs reticulatis faſciolis ſuperinducta, inter quas roſeus color rubeſcit*, du même, *p.* 137. *n* 191.

Le *Buccinum breviroſtrum, ſtriatum, fuſcum, undatis lineis albis depictum*, de la Jamaïque, dont parle LISTER, *Hiſt. Conchyl. Tab.* 984. *fig.* 43.

La *Cochlea pennata* de RUMPHIUS, *Muſ. p.* 90. *art.* 3. *p.* 27. *fig. C.*

Le *Bia Culit Bawang* de Malabar, dont parle le même Auteur.

La *Cochlea quaſi funiculis ſpiſſis cincta, & in ſpirarum ductibus diminutis, colore terreo, & violaceo diluto bicolor*, du *Muſæum* de KIRKER, *p.* 451. *n.* 25.

La *Cochlea canaliculata, introrsùm incurvata, umbonata, ſtriata, fimbriata, globoſa, & in ſummitate ſuâ ſulcata canaliculo rugoſo, & quaſi in ſe contorto*, de LANGIUS, *Meth. p.* 26.

Le *Dolium ſtriatum, regulariter maculoſum*, qui eſt la Conque ſphérique ou Tonne, appellée la *Perdrix*, de M. D'ARGENVILLE, *Hiſt. Conchyl. p.* 264. *Planche XVII. lettre A.* de l'Édition de 1757.

Le *Buccinum majus, canaliculatum & ſulcatum, ſtriatum ſtriis latis, complanatis, inſigniter umbilicatum, maculis fulvidis & albidis interruptis in unaquâque ſpirâ per ſeriem ſignatum, intùs candidum*, de GUALTIERI, *Ind. Tab. & pag.* 51. *lettre F.*

L'*Urceus ore ad canaliculum ſinuosè reflexo, clathrus quatuor ſpirarum, intùs lividus, forìs reticulatus, floſculis ſuperinductus, inter quos roſeus color rubeſcit*, de M. KLEIN, *Tent. p.* 49. *ſp.* 4. *n.* 1.

La *Galea ſtriata, mucrone trochiformi, ſpiris toroïdibus*, du même *p.* 57. *ſp.* 1. *n.* 5.

Et le *ſemi-Caſſis ſtriata, coſtoſa, mucronata*, du même, *p.* 96. *ſp.* 2. *n.* 2. *lettre D.*

TESSON, ou TAISSON, petit animal, qui fait ſa retraite ſous terre, dans des bois ou dans des garennes, dont il ne ſort bien ſouvent qu'après le ſoleil couché. Voyez au mot BLAIREAU.

TESTACÉES, en Latin *Teſtacea*, ou *Teſtata*, poiſſons nommés en Grec ὀςράκινα, à cauſe que ces poiſſons ſe renferment dans des coquilles dures & ſolides, qu'HORACE appelle *Teſtas*. CICERON dit que ce ſont de petites bêtes, qui naiſſent avec des coquilles. PALLADE les nomme des *Animaux marins*, qui ſont renfermés, & d'autres Auteurs les appellent *Conques* ou *Coquilles*. Les Grecs leur donnent auſſi différens noms. Ce ſont des poiſſons qui n'ont pas de ſang. ARISTOTE dit qu'ils n'ont point d'yeux; que comme les Plantes, ils ne vivent que par les pores, d'une certaine humeur douce, qui les pénetre; que les années pluvieuſes leur ſont favorables, & que les grandes chaleurs leur ſont fort incommodes. La Nature s'eſt jouée à en faire de différentes ſortes. Les couleurs en ſont auſſi variées que les figures. Selon RONDELET, ils different les uns plus, les autres moins, par la dureté de leurs écailles. Ceux par exemple que PLINE appelle *Pulmones*, ont la coquille plus dure que d'autres, qui, chez le même Auteur, ſont nommés *Holothuria*. L'*Hériſſon* a la coquille encore moins dure que la *Pourpre*, & que le *Buccin*, autre Coquillage de mer, qui approche de la figure d'un Cor, & auquel pour cela les Latins ont donné le nom de *Buccinum*. Il y en a qui ſont ſi couverts de leurs écailles, que rien ne paroît, comme les *Huîtres*. D'autres n'ont qu'une partie du corps enveloppée dans leurs écailles, comme les *Cames*, dont la tête & l'autre extrémité du corps paroiſſent hors de leurs coquilles, à ce que dit RUYSCH, &

le *Dactyle*, autre eſpece de poiſſon à coquille, nommé *Dactylus* par PLINE, ou *Solenes*, autrement *Doigts marins*, en Latin *Digiti marini*. Les uns ont la figure d'un ſabot : on les appelle *Turbinati ;* telles ſont les *Pourpres :* les autres ne l'ont point, comme les *Conques*. Quelques-uns n'ont qu'une coquille : quelques autres en ont deux, & d'autres davantage, ce qui les fait diviſer en *Univalves*, *Bivalves* & *Multivalves*. Les *Teſtacées* aiment ſi fort la mer, que les Égyptiens regardoient tous les Coquillages comme le ſymbole de la mer. On en voit d'une prodigieuſe grandeur dans la mer Rouge. Il n'y a pas de doute qu'on trouve des Coquillages ſur des montagnes, & dans les lieux éloignés de la mer, que des Naturaliſtes nomment des *Reliques du Déluge ;* mais la terre a auſſi ſes animaux, ou Reptiles à coquilles, comme je l'ai dit au mot COQUILLAGE. Les *Pourpres*, & quelques autres ſortes de Coquillages, ſe cachent pendant trois jours à l'entrée de la Canicule. Cependant ils ſont beaucoup plus vigoureux l'été. On dit que tous les *Teſtacées* craignent fort le tonnerre, & qu'ils annoncent les orages & les tempêtes. Si on vouloit croire PLINE, ces Coquillages, à ce qu'il prétend, ne viendroient que de pourriture. Les *Teſtacées* étoient anciennement fort recherchés à Rome. Le même PLINE dit que le prix en égaloit celui des Perles précieuſes. Les Naturaliſtes prétendent qu'en général les *Teſtacées*, comme les *Cruſtacées*, excitent à l'amour. C'eſt ce qui fait que les Poëtes ont feint que VENUS avoit été tranſportée à Cypris dans une coquille, ou, ſelon d'autres, qu'elle y étoit née. On fait pluſieurs uſages en Médecine des *Teſtacées*. Voyez aux mots COQUILLAGE & COQUILLE.

TET

TÊTARD : C'eſt le Ver de la Grenouille parvenu à ce point d'accroiſſement, où les Auteurs lui donnent le nom de *Gyrinus*. On le nomme vulgairement *Têtard*. Ce Ver nage dans la glaire, dont il tire ſa nourriture, & cette glaire ſe répand dans l'eau, comme un petit nuage. Le Ver eſt alors beaucoup plus gros qu'il n'étoit au ſortir de l'œuf, & l'on peut déjà diſtinguer ſa tête, ſa poitrine & ſon abdomen, qui forment enſemble une maſſe globuleuſe ; mais il faut connoître d'avance toutes ces parties, pour les voir ſous l'enveloppe commune qui les enferme ; & ceux, dit SWAMMERDAM, dans ſon *Hiſtoire de la Grenouille*, qui ne regardent le *Têtard* que ſuperficiellement, prennent pour ſa tête ſeule cette maſſe globuleuſe, qui comprend tout ſon corps, comme l'a très-bien remarqué HARWEY ; le reſte n'eſt point autre choſe que la queue, dont le *Têtard* ſe ſert pour nager. La Grenouille dans cet état eſt donc un véritable Ver ſans pieds, tout-à-fait ſemblable, à cet égard, aux Vers du premier genre du troiſieme ordre des inſectes de SWAMMERDAM, caractériſé par la Nymphe.

Le *Têtard* ne conſomme jamais toute la maſſe de glaire, dont il eſt environné, laquelle s'étend, comme on l'a dit, & ſe délaye peu-à-peu dans l'eau, où elle forme un petit nuage flottant : elle s'y étend même à un tel point, que ce petit nuage ſemble ne ſervir plus au *Têtard*, que comme un aſyle, où il ſe retire pour ſe repoſer, lorſqu'il eſt las de nager.

Le *Têtard* prend ſon aliment par la bouche, de même que tous les inſectes, qui écloſent dans les ſubſtances, dont ils peuvent ſe nourrir, comme dans le fromage, les chairs corrompues, les fruits & les excroiſſances végétales : mais le Ver de la Grenouille, dès le temps où il eſt renfermé dans l'œuf, conſomme déjà une partie de l'aliment qui l'environne ; ce

qui fait croire à l'Obſervateur, qu'il eſt pourvu de vaiſſeaux ombilicaux. Il dit n'avoir obſervé dans aucun inſecte cette propriété de ſe nourrir, & de croître dans l'œuf. Ils lui ont tous paru y exiſter ſans nourriture, de la même maniere que le Papillon exiſte dans l'enveloppe de la Chryſalide, & n'y acquérir que de la conſiſtance & de la force, mais non de l'accroiſſement & du Volume.

La Planche XXX. *figure* 23. du cinquieme Tome des *Collections Académiques*, qui contient les Obſervations de SWAMMERDAM ſur les inſectes, repréſente un *Têtard*, auquel les jambes poſtérieures commencent à pouſſer hors de la peau, de la même maniere que les calices des fleurs pouſſent hors de leurs tiges; les jambes antérieures commencent auſſi à pouſſer dans le même temps, mais ſous la peau, de ſorte que la Grenouille reſſemble en cela aux inſectes. La *figure* 24. repréſente un *Têtard* parvenu à ſon entier accroiſſement, & la *figure* 25. fait voir une Grenouille adulte parvenue auſſi à ſon entier accroiſſement.

C'eſt ordinairement vers le milieu de Juin, ou un peu plus tard, que les *Têtards* changent de peau, & quittent leur forme de *Têtard*, pour prendre celle de Grenouille. D'abord leur peau ſe fend ſur le dos, près de la tête. La Grenouille paſſe bien-tôt ſa tête par cette fente, & l'on voit alors la bouche du *Têtard*, qui fait partie de ſa dépouille, & qui differe notablement de la bouche énorme de la Grenouille. Les jambes antérieures, qui juſques-là étoient cachées ſous la peau, commencent à ſe déployer au-dehors, & la dépouille eſt toujours repouſſée en arriere. Le reſte du corps, les jambes de derriere & la queue elle-même, ſe tirent ſucceſſivement de cette dépouille, après quoi la queue va toujours en diminuant de volume, juſqu'à ce qu'elle s'oblitere & diſparoiſſe entierement, en ſorte qu'on n'en trouve plus le moindre veſtige. Lorſque c'eſt un mâle, il a aux deux côtés de la bouche, derriere les yeux, une véſicule d'air, & le pouce des pieds antérieurs eſt plus gros & plus grand que dans les femelles.

On lit dans l'Ouvrage ci-deſſus cité, *p.* 549. *& ſuiv.* l'hiſtoire de la Grenouille, & la comparaiſon de cet animal avec les inſectes. J'y renvoie le Lecteur.

TÊTARD: C'eſt auſſi le nom que l'on donne en quelques Provinces de France à un poiſſon de riviere, appellé *Têtu* en quelques autres endroits du Royaume. Les Italiens donnent le nom de *Capito* à pluſieurs poiſſons, à cauſe de la groſſeur de leur tête. Voyez CAPITO.

TÊTE BLEUE, eſpece de Chenille, ſelon GOEDARD (*Part. I. Exp.* 61,), qui ſe nourrit de feuilles de Ceriſier. L'Auteur en a vu une ſe diſpoſer à la métamorphoſe le 6 Juin, & le 14 du même mois devenir un petit Papillon, d'une couleur aſſez biſarre, ſemblable à un habit rapetaſſé, & ayant un col comme une piece de drap mêlé de blanc & de noir.

TÊTE JAUNE: Le même Auteur (*Part. I. Exp.* 63.) donne ce nom à un Papillon, qui eſt d'une couleur tirant ſur le jaune, entremêlée de blanc, provenu d'une Chenille qui ſe nourrit de feuilles de Roſier.

TÊTE ROUGE, en Latin *Caput rubrum*, oiſeau très-petit, mais joliment garni de plumes, dit ALBIN, *Tome III. n.* 75. La tête & la poitrine du mâle ſont d'un beau rouge. La femelle a auſſi la tête de la même couleur. Ce n'eſt pas un oiſeau fort remarquable par ſon chant. Il a ſeulement une eſpece de ramage, ou de gazouillement aſſez joli, ce qui fait qu'on en nourrit en cage. On lui donne les mêmes ſemences qu'aux Linotes & aux Chardonnerets. Ces oiſeaux ne pondent point en Angleterre. Ils

quittent ce pays au printemps, comme les Linotes, & ALBIN croit que c'est le même oiseau que celui dont parle WILLUGHBY, sous le nom de *petite Linote*, dans son *Ornithologie*, §. 4. *p.* 260.

TÊTE D'ÂNE, nom, dit RONDELET, qu'on donne dans le Languedoc à un petit poisson de riviere, que nous nommons *Chabot*. Voyez ce mot.

TÊTE DE BŒUF, nom qu'on donne à une espece de Limaçon de lac, de riviere & de marais. C'est la neuvieme espece de M. LINNÆUS. Voyez LIMAÇON.

TÊTE DE CHIEN: Il y a à la Dominique une espece de Serpent, qui n'a point de venin. On l'appelle *Tête de Chien*, parcequ'il a la tête fort grosse & courte, & qu'il mord comme un Chien. Il fait une guerre continuelle aux Rats & aux Poules.

La graisse de ce Serpent est admirable pour les douleurs froides, pour les foulures des nerfs, pour la paralysie, & même meilleure que celle des Viperes. Une infinité de gens, dit le Pere LABAT, s'en sont servis avec un succès merveilleux pour la goutte, de quelque nature qu'elle puisse être; car il dit qu'il y en a de froides & de chaudes. Quand il rapporte qu'on s'en est servi avec un succès merveilleux, il ne prétend pas qu'on croye que cette graisse guérit la goutte radicalement. Elle ne fait que dissiper la fluxion, en ouvrant assez les pores, pour la faire transpirer, & cela très-promptement, en sorte qu'en moins de six heures, le goutteux qui ne pouvoit appuyer son pied à terre, marche aisément, n'a plus de douleur, & est aussi long-temps à se ressentir d'une nouvelle attaque de goutte, qu'il l'auroit été, s'il avoit attendu patiemment ou impatiemment dans son lit que la fluxion fût dissipée; ce qui demande souvent bien du temps.

La maniere de s'en servir est de faire chauffer cette graisse, d'en oindre la partie affligée, & de mettre dessus un plumaceau imbibé de la même graisse. Le Pere LABAT est convaincu de la bonté de ce remede, par bien des expériences faites aux Isles. C'est, dit-il, aux goutteux de France à l'éprouver, en se mettant pour cet effet dans des chambres bien chaudes, & en réïtérant une ou deux fois cette onction, si la premiere n'a pas opéré entierement. Si on l'emploie pour des rhumatismes, douleurs froides, foulures, ou paralysies, & même pour la goutte, on y mêlera de l'esprit de vin, quand elle sera suffisamment chaude.

Les Serpens de la Dominique montent sur les arbres, pour manger les petits oiseaux dans le nid, ou pour se mettre à sec dans le temps de pluie.

Quand les oiseaux voyent un Serpent dans l'arbre où ils ont leur nid, ils volent autour de lui, ils crient comme des désespérés, & si quelque personne passe auprès de l'arbre, bien-loin de s'effaroucher, ils viennent autour d'elle, ils s'approchent, ils crient & semblent demander du secours contre leur ennemi. On ne manque gueres de leur rendre ce service en cette occasion, en tuant le Serpent. C'est un vrai plaisir de voir la joie de ces petits animaux, quand ils voyent le Serpent étendu par terre. Ils voltigent autour de lui, crient, lui donnent des coups de bec, s'approchent de ceux qui les ont délivrés de leur ennemi, comme s'ils les vouloient remercier. Le Pere LABAT marque avoir eu plusieurs fois ce divertissement.

TÊTE DE MORT, Singe de l'Amérique, nommé aussi *Monkje*. Son nez camus, qui paroît comme tombé, & ses yeux profondément enfoncés dans leur orbite le faisant ressembler à une tête de mort, lui ont fait donner le nom. Sa tête est ronde en devant, toute velue jusqu'à la racine du nez, d'un poil noir, qui tire

ſur le rouge. Le derriere de la tête, qui eſt plus allongé, eſt couvert de cheveux noirâtres. Le viſage eſt velu, & d'une couleur blanchâtre, juſqu'autour du milieu du nez & de la bouche, où regne une couleur noire. Beaucoup de rides contribuent à l'enlaidir. Des oreilles ſans poils, aſſez grandes, ſont attachées à ſa tête, de la même maniere que chez l'homme. Il a de petites dents, propres à broyer ſa nourriture; la langue large; les bras, les mains, les jambes & les pieds tels que dans l'homme; de petits ongles, qui ſemblent comme coupés; les pieds de derriere garnis d'un talon, & de très-longs doigts. Les poils qui couvrent ſon dos ſont d'un rouge moins chargé que ceux de la tête; mais depuis le menton juſqu'au ventre, ſous les bras, à la partie interne des cuiſſes, la peau eſt entierement chauve, & la partie extérieure des cuiſſes, les pieds & les reins, n'ont que très-peu de poils, qui ſont d'un jaune clair. Sa queue eſt longue, aſſez groſſe, à-peu-près telle que celle des gros Rats ſauvages. Sa femelle a, comme la femme, deux mammelles, ou deux mammelons. Telle eſt la deſcription que SEBA nous donne du *Singe à tête de mort*. Il eſt figuré, *Theſ. I. Tab.* 33. *n.* 1.

TETHIE, TETHYE, ou TETHIYS, du mot Grec Τῆθος, eſpece de Zoophyte, qui s'attache aux rochers. On le nomme *Bechus* en Languedoc, dit RONDELET, *Part. II. p.* 87. *Edit. Franç.* On en trouve ſur les Huîtres. Sa peau eſt dure, comme celle des Holothuries. Il a deux trous à chaque bout, dont un eſt ſi petit, qu'à peine le peut-on voir, & par lequel il reçoit & rejette l'eau. Sa figure eſt ovale, & quelquefois plus longue. Le plus petit trou lui ſert à ſe vuider, & le plus grand à recevoir. Ils ſont roux; le reſte du corps eſt jaune, comme du ſafran. Quand on preſſe ce Zoophyte, l'eau jaillit par les trous.

M. VITALIANO DONATI, dans l'*Eſſai de ſon Hiſtoire Naturelle de la mer Adriatique*, *p.* 61. *& ſuiv.* parle en ces termes des *Tethies*. Ces productions, dans la claſſe des Zoophytes, ſont analogues aux Alcyons, autre production marine, nommée en Latin *Alcyonium*, & ont de plus la propriété de changer de place, ſe mouvant d'elles-mêmes. Il eſt curieux de voir ces productions amenées par la ſeule néceſſité de leur nature & de leur méchaniſme au point de faire des mouvemens, qu'elles ne connoiſſent point. Comment en auroient-elles quelqu'idée? Elles ſont autant que j'en puis juger, privées de tête & d'yeux, & ces parties ſont indiſpenſables pour ſe mouvoir avec connoiſſance. Elles ſont même deſtituées de ces viſceres qui ſemblent les plus néceſſaires pour vivre & pour multiplier l'eſpece. C'eſt pourquoi j'ai voulu former une nouvelle claſſe pour la conſacrer aux Animaux-Plantes, ou *Phyto-Zoos*. Ces êtres ſont réellement des animaux, pour ce qui regarde le mouvement & le ſentiment, & ils reſſemblent aux plantes par la ſimplicité de leur ſtructure & de leur méchaniſme.

L'Auteur donne la deſcription de deux eſpeces d'un être ſi ſingulier.

La premiere eſt une *Tethie* ſphérique, avec une ſurface formée par des tubercules demi-ſphériques, & avec une vertebre au centre. DONATI la décrit dans ces termes: c'eſt un animal d'une ſubſtance fort analogue à celle de l'Alcyon; mais ſa ſtructure eſt beaucoup plus organique. Lorſqu'il eſt à peine tiré de l'eau, ſa ſurface eſt molle & gliſſante; elle devient rude & raboteuſe lorſque l'animal a été expoſé à l'air pendant quelques heures. Il a la figure & la groſſeur d'une paume à jouer. Sa ſurface n'eſt pas unie; elle eſt toute couverte de petites groſſeurs demi-ſphériques. Toute la *Tethie* eſt

compoſée de deux ſubſtances, dont l'une eſt oſſeuſe & l'autre eſt charnue. Au centre de la *Tethie* eſt une vertebre ſphérique & compoſée d'épines très-déliées; elles ont a peu près la figure d'un fuſeau, & ſont placées ſans ordre. Elles ſont liées étroitement l'une à l'autre par des fibres charnues, & preſque tendineuſes. De la ſphere, ſe détachent des rayons ſans nombre, qui, pendant que l'animal eſt en vie, ſe rendent à la circonférence par le chemin le plus court. Chaque rayon eſt auſſi compoſé d'une infinité d'épines ſemblables aux premieres pour la figure, mais un peu plus grandes. Elles ſont paralleles, & placées en ſorte que la pointe de l'une touche au ventre de l'autre. De cette maniere elles forment un cylindre continu, qui étant compoſé de pluſieurs parties oſſeuſes, & d'une forte ſubſtance charnue, eſt tout à la fois fort roide & très-flexible.

Ces rayons ſont à-peu-près cylindriques, juſqu'à la diſtance d'un demi-pouce ou un peu plus de l'extrémité la plus éloignée du centre. Mais plus la longueur du rayon s'augmente, plus s'augmente auſſi le nombre des épines; ainſi le rayon ſe dilate & ſe termine en cône. Le ſommet du cône eſt formé par un petit nombre d'épines; de-là vient que le cône eſt plus flexible à la pointe que vers la baſe. Cette baſe eſt auſſi compoſée de pluſieurs épines très-déliées, mais coniques: la pointe de ces épines coniques eſt tournée vers la partie interne de la *Téthie*, & la baſe regarde la ſurface ſphérique de l'animal. Elles ne ſe touchent pas, & ſont ſéparées par des globules oſſeux; double moyen de rendre leur mouvement plus aiſé; le cône eſt tout revêtu d'une ſubſtance charnue & fibreuſe. Sa baſe eſt en hémiſphere, & ſe termine à un des tubercules, qui paroiſſent ſur toute la ſurface de la *Tethie*, & qui la forment par le moyen des baſes des épines.

La partie de cet animal qui eſt entre la vertebre & la ſubſtance corticale, & dans laquelle entrent & ſe cachent les rayons que nous venons de décrire, eſt charnue, molle, forte & un peu ſpongieuſe. Ses cavités renferment une lymphe claire, peut-être analogue au ſang des animaux; la chair qui lie les cônes & forme la partie corticale de l'animal, eſt beaucoup plus ſolide & ferme; de plus entre un cône & l'autre ſont poſés des faiſceaux de fibres tendineuſes. Lorſque ces fibres ſe contractent toutes à la fois, la *Tethie* devient moins volumineuſe; & dès que les fibres ſe relachent, elle reprend ſa groſſeur ordinaire par l'élaſticité des rayons. C'eſt ainſi qu'on voit dans cet animal un mouvement de ſyſtole, & de diaſtole. Mais ſi les faiſceaux de fibres ſe racourciſſent ſucceſſivement, alors deux ou pluſieurs cônes ſe rapprochent, la *Tethie* perd l'équilibre, & tombe en roulant du côté oppoſé. Il faut obſerver que pendant que les cônes ſe rapprochent & s'écartent, les cylindres reſtent & fermes & roides, & avec les cônes ſervent de points d'appui. Je dois auſſi avertir que ce mouvement de rotation n'a pas lieu dans tous les âges de la *Tethie*. L'Auteur en donne un exemple dans la deſcription ſuivante.

C'eſt une *Tethie ſphérique*, dont la ſurface a des tubercules inégaux, & dans laquelle la vertebre eſt hors du centre. Cette *Tethie*, continue l'Auteur, a ſa ſurface couverte de groſſeurs longuettes, & inégales. Elle ne reſſemble pas mal à la racine de l'Iris; la vertebre de cet animal eſt fort petite & excentrique; ainſi ſes rayons & les cônes qui les terminent, ſont inégaux en longueur, & la partie corticale de l'animal répond à la longueur des cônes. Elle eſt fort épaiſſe d'un côté & fort mince de l'autre.

Ce méchaniſme n'empêche point le mouvement de rotation. La *Tethie* en peut jouir tant qu'elle eſt jeune, c'eſt-à-dire tant que ſa ſurface eſt unie, propre & flexible. Lorſque la *Tethie* devient vieille, elle devient incapable de ſe mouvoir ſouvent. C'eſt peut-être en reſtant long-temps ſans ſe rouler, qu'elle donne lieu aux Teſtacées, aux pierres & à d'autres corps lourds & peſans, de s'attacher autour d'elle. Ces corps l'empêchent abſolument de ſe rouler, & de paſſer d'un lieu à l'autre ; devenue immobile, elle perd ſa félicité, & paſſe de l'état parfait d'animal à celui de Plante-Animale.

La Planche IX. de l'*Eſſai ſur l'Hiſtoire Naturelle de la mer Adriatique* repréſente ces deux différentes eſpeces de *Tethies*.

TETICHI, nom qu'on donne aux Indes, à une eſpece de Chien ſemblable aux nôtres.

TETRAO, nom générique, que M. LINNÆUS donne à des oiſeaux du genre des Poules, comme au *Coq de Bruyere*, au *Faiſan*, à la *Perdrix blanche*, à la *Perdrix griſe*, à la *Perdrix rouge*, & à la *Caille*. Voyez ces mots.

TETTE-CHEVRE, ou CRAPAUD VOLANT *: C'eſt le nom d'un oiſeau nocturne, qui eſt de la grandeur du Coucou. BELON a confondu la Fréſaye avec le *Tette-Chevre*, ou *Crapaud volant*. Ce ſont cependant deux oiſeaux bien différens, & dont la différence ſaute aux yeux, pour peu qu'on y faſſe attention, comme le remarquent les Auteurs de la *Suite de la Matiere Médicale* ; car ſans parler de la figure & du plumage, qui ne ſe reſſemblent en rien, le *Crapaud volant* fait un cri ou roucoulement, qui n'eſt nullement diſgracieux, ni effrayant. GESNER, contemporain de BELON, en avoit fait la remarque. Or il paroît que ce qui a trompé BELON, c'eſt qu'en Saintonge on donne au *Crapaud volant* le nom de *Fréſaye*, & qu'il y eſt regardé comme un oiſeau de mauvais augure ; encore aujourd'hui les Saintongeois croyent qu'il couve ſes œufs uniquement des yeux, comme fait l'Autruche, en quoi ils ſe trompent groſſierement, M. LINNÆUS qui ne parle point de la Fréſaye, parce qu'apparemment il n'y en a point en Suede, met le *Tette-Chevre* dans le genre des Hirondelles, & le nomme (*Fauna Suec. n.* 248.) *Hirundo caudâ integrâ, ore ſetis ciliato*. M. KLEIN (*Ordo Av.*) place les Hirondelles dans le huitieme genre de la quatrieme famille de ſes oiſeaux, & ce genre eſt partagé en deux tribus. La premiere contient les Hirondelles à queue égale, & la ſeconde, les Hirondelles à queue diviſée. Il donne le nom d'Hirondelles à queue égale, aux différentes eſpeces de *Caprimulgi*, tel eſt notre *Tette-Chevre*, qui ſe nourrit d'inſectes petits & grands, dans l'eſtomac duquel M. KLEIN marque avoir trouvé différentes eſpeces de Mouches, de petits Scarabées & des Scarabées ſtercoraires.

Le même Auteur met auſſi dans le nombre des oiſeaux nocturnes, connus ſous le nom de *Tette-Chevre*, ou de *Crapaud volant*, ceux qui ſuivent, dont ont fait mention pluſieurs Naturaliſtes. Tels ſont :

1°. Le *Caprimulgus* de la Caroline, dont parle CATESBY (*App. p.* 16.). L'air eſt rempli de ces oiſeaux avant la pluie : c'eſt alors qu'ils guettent & qu'ils pourſuivent les Mouches, & les Eſcarbots. Cet oiſeau eſt différent du *Caprimulgus* d'Europe, par ſa queue, qui eſt un peu plus longue, & par

* Cet oiſeau eſt nommé en Latin *Caprimulgus* ; en Anglois *Goat-Sucking-Owl*, ou *Night Jarr*, ſelon CHARLETON. On l'appelle en Ruſſien *Leleek* ; en Suédois *Nattskpaeſwa*, ou *Nattskiaerra* ; dans l'Oſtrobothnie, *Kyaerrgylta*.

des taches jaunes au col, & ſur les ailes, & par une tache blanche ſur les plus courtes des plumes rectrices des ailes.

2°. Le *Caprimulgus* ou *Noctua ſylvatica* de la Jamaïque, qui eſt un petit oiſeau de couleur pâle & variée de brun, dont parle SLOANE, *Vol. II. p.* 298. *Tab.* 255.

3°. Le *Guiraquerea* de MARC GRAVE, qui eſt une eſpece de *Caprimulgus*.

Voici la deſcription du *Tette-Chevre*, ſelon ALBIN, *Tome I. n.* 10. Cet oiſeau, dit-il, a dix pouces de longueur, depuis la pointe du bec juſqu'à l'extrémité de la queue, & vingt-quatre pouces de largeur, ſes ailes étendues. Il a la tête large, & le bec plus petit que celui de quelque oiſeau que ce ſoit, eu égard à la proportion de ſon corps, & ce bec eſt un peu courbé. Il a la bouche large & grande, auſſi-bien que le goſier; les deux côtés de la mâchoire ſupérieure du bec, auſſi-bien que le menton, ſont garnis d'un poil noir & roide, ſemblable à des ſoies de Cochon. Le deſſous du corps eſt varié de lignes noirâtres, pâles, & interrompues. Le derriere de la tête eſt couleur de frêne, mouchetée de diverſes petites taches ſombres & claires, faiſant un mélange de noir, & de couleur de frêne. La queue à cinq pouces de longueur, compoſée de dix plumes, dont celles, qui ſont le plus en dehors, ſont un peu plus courtes que les autres. Elles ſont de la même couleur que le dos, & les ailes, avec des barres triangulaires noires, & couleur de feu, qui traverſent, & pointent par en haut, mêlées, & marquetées de noir & de rouge. Les cuiſſes à proportion ſont très-petites, garnies de plumes, juſqu'au milieu ſur le devant; les cuiſſes & les pattes ſont d'un rouge ſombre, tirant ſur le brun; les griffes noires & petites: le doigt du milieu eſt le plus long; les deux autres ſont plus courts, & égaux, chacun ſe joignant à celui du milieu par une membrane qui leur ſert de liaiſon juſqu'à la premiere jointure. Le bord intérieur de la griffe du milieu eſt gluant, comme dans le Héron.

Ces oiſeaux pondent leurs œufs, qui ſont longs & blancs, nuancés & marquetés de noir, dans le premier trou qu'ils trouvent en terre, ſans ſe ſoucier d'un nid. Ils les couvent dans ce trou, & lorſqu'on les trouble, ils portent leurs petits ſous d'autres abris. On en voit beaucoup, dit l'Auteur, à Enfieldchate en été, & dans la forêt d'Epping en Angleterre.

Selon M. LINNÆUS, cet oiſeau a le deſſus du corps gris, mêlé légerement & par ondes de noir, de blanc & de brun. Sur ce mélange de couleurs ſont répandues de petites taches noires en long. Il a l'abdomen d'un brun pâle ondé de taches noires & épaiſſes; la poitrine couverte des mêmes ondes, mais plus petites; la tête grande à proportion du corps; les oreilles amples, le bec menu, plat, un peu courbé, noir; les pieds petits & velus; le doigt intermédiaire du double plus long que les autres; la queue longue, & entiere, compoſée de dix grandes plumes; toutes les pennes laches & égales; l'ongle intermédiaire garni à ſon bord intérieur d'écailles dentelées. Ce qu'il a de ſingulier, c'eſt une mouſtache au bord de la mâchoire ſupérieure compoſée de huit rayons ou ſoies, apparentes, roides, dont il ſe ſert pour attraper plus facilement les Phalénes, & autres inſectes, dont il ſe nourrit. Les narines ſont élevées, la langue petite, très pointue, attachée au palais, le crane luiſant, les yeux grands, comme tous les oiſeaux nocturnes. Le mâle eſt diſtingué de la femelle par une grande tache blanche qu'il a preſqu'au milieu de la ſeconde & de la troiſieme grande plume des ailes, & par les pointes

de

de la premiere & de la seconde grande plume de la queue, qui sont blanches.

Les Auteurs qui ont écrit sur cet oiseau, sont BELON, *de la Nat. des Ois.* GESNER, *Av. p.* 242. JONSTON, *Ornith. p.* 53. *t.* 20. WILLUGHBY, *Ornith. p.* 70. *t.* 14. RAY, *Synop. Meth. Av. p.* 26. *n.* 1. ALBIN, *Tome I. p.* 10. *n.* 10. & les autres.

TETTIGOMETTRE: ALDROVANDE a donné ce nom à un Ver qui dans l'état de Nymphe, porte sur le dos les tubercules, ou fourreaux de ses ailes, & qui est, dit SWAMMERDAM, la vraie Nymphe de la Cigale.

TETZAUHCOALT: C'est le nom qu'on donne à un Serpent de l'Amérique, long d'environ vingt-sept pouces, gros comme le doigt, dont la morsure est venimeuse. Il a le dos noir, le ventre blanc-pâle, la queue rouge par dessous, & le ventre & le dessus de la queue tachetés de petits points noirs.

SEBA donne le nom de *Tetzauhcoalt* à une Vipere rare du Brésil, & à un Serpent très-rare du Mexique. La Vipere, dit-il, est couverte sur tout le dessus du corps de minces écailles rhomboïdes, blanchâtres, mouchetées de taches noires, disposées avec un ordre merveilleux. Les taches qui regnent sur le dos sont les plus grandes, & paroissent comme séparées par un cordon blanc. Sa tête est munie d'assez amples écailles, blanches. A l'extrémité de son ventre, qui est d'un cendré jaune, les écailles sont picotées de quantité de points noirs. Ce genre de Serpent est glabre, rondelet, d'une bonne corpulence. La femelle, continue SEBA, est plus belle que son mâle. Tout le dessus du corps, depuis la tête, jusqu'à l'extrémité de la queue est couvert de fort jolies écailles blanchâtres, rélevées par-tout d'une riche moucheture, formée de trois rangs de taches noires placées avec symétrie. Le rang du milieu, qui s'étend sur le dos, ne ressembleroit pas mal à une chaîne de Coraux noirs, liés bout à bout, tandis que les deux autres rangs qui vont sur les côtés du ventre forment uniquement un alignement régulier de taches isolées. Sa tête est moins grosse que celle du mâle, mais aussi sa gueule semble être un peu plus grande. Ainsi parle SEBA de cette Vipere, mâle & femelle, dont il donne la figure, *Thes. II. Tab.* 77. *n.* 2. & 3.

Le *Tetzauhcoalt* du Mexique ne peut donner que de la terreur, dit le même Naturaliste, ayant une grande gueule canine & béante. Il n'est pourtant pas aussi dangereux qu'il le paroît: car il se sauve à la vue d'un homme, & n'attaque que les animaux plus foibles que lui. SEBA dit que le Serpent nommé le *Prince-Asmodée*, lui ressemble assez; mais celui-ci est plus beau. Sa couleur fauve est décorée d'une riche bordure noirâtre, qui représente un habit écailleux travaillé en broderie. Les côtés du ventre sont couverts d'amples écailles d'un blanc argentin, brillant, semé de taches jaunes, qui répondent à celles qui traversent le ventre; mais celles-ci sont aussi fort grandes. Ce Serpent est figuré, *Thes. II. Tab.* 80. *n.* 1.

TETZONPAN, oiseau du Mexique, qui est de la grandeur de l'Étourneau, dit RAY, *Synop. Meth. Av. p.* 167. Son plumage est un mélange de cendré, de blanc & de noir.

TEU

TEUTHLACOCAUHQUI, Serpent fort cruel, qui se trouve dans la Province de Mexique appellée *Tlascala*. Les Espagnols lui donnent le nom de *Vipere*, à cause que sa morsure est mortelle. Cette bête est longue au moins de quatre palmes, moyennement grosse, & a la tête semblable à celle d'une Vipere. Cet animal a le ventre blanc, tirant sur le fauve; les côtés couverts d'écailles blanches &

diſtinguées par intervalles de lignes noires ; le dos brun, & preſque noir, avec quelques raies brunes qui finiſſent au dos. Il y en a de pluſieurs eſpeces, dont la ſeule différence eſt dans la couleur. Cette ſorte de Serpent ſe remue fort vîte parmi les rochers & les précipices, & plus lentement dans un lieu uni. Le nombre de ſes années eſt marqué par celui des ſonnettes qu'on lui trouve au bout de la queue, & qu'il remue violemment, lorſqu'on l'a mis en colere. Ses yeux ſont petits & noirs. Il a deux dents courbées à la mâchoire ſupérieure par leſquelles il communique ſon venin. Il a encore cinq autres dents à chaque mâchoire, qu'il eſt fort aiſé de voir dans le temps qu'il ouvre la gueule. Ceux qui en ſont mordus meurent dans l'eſpace de vingt-quatre heures. Les Sauvages mangent ſa chair, & leurs Médecins ſe ſervent utilement de ſes dents & de ſa graiſſe. Ce Serpent eſt le même que le *Boicininga*, nommé auſſi *Serpent à ſonnette*. Voyez au mot BOICININGA, où il eſt parlé amplement de ce Serpent, d'après les Naturaliſtes & Voyageurs qui en ont écrit.

TEX

TEXIXINCOYOLT, ou TECUIXIN, Lézard dont parle SEBA : Il en eſt auſſi fait mention dans le *Tome II.* des *Amœnitates* de M. LINNÆUS, *Amphib. Gyllemb. p.* 128. *n.* 14.

TEXMINENI, ou MICOALT : C'eſt un Serpent des Indes très-long & menu, qui a la tête de l'Acontias, le ventre plombé, le dos brun, & qui de deſſus les arbres ſe jette ſur les hommes, & s'attache aux yeux. Il eſt très-venimeux, & ſe plaît dans la boue. Quand il rempe, il ne va point le corps entortillé, mais droit. C'eſt une eſpece d'*Acontias*. Voyez au mot ACONTIAS.

TEXTILIS : SEBA (*Theſ. II. Tab.* 67. *n.* 3.) donne ce nom à un Serpent du Bréſil, à cauſe de la variété & de la beauté de ſes différentes couleurs.

THA

THA, nom qu'on donne, dit DAPPER, dans les Iſles d'Afrique au Caméléon. Voyez au mot CAMÉLÉON.

THALHUICAMACAME, nom que les Indiens de la Nouvelle Eſpagne donnent à une eſpece de Cerf. Voyez CERF.

THE

THEIRAB, nom qu'on donne en Amérique, dit THEVET, à des Serpens qui ne ſont pas venimeux.

THEMA : C'eſt un Serpent de l'Amérique, appellé auſſi *Cuilcahuilia*, parcequ'il eſt ſi vigoureux qu'il peut bien combattre contre cinq perſonnes. Il attend les paſſans, ſe jette ſur eux, s'entortille autour de leur col, & les étrangle ; ou ſi l'homme en peut réchapper, c'eſt que ce Serpent ſe rompt des efforts qu'il fait. Ceux qui le connoiſſent, pour l'éviter, lui oppoſent des arbres, autour deſquels il s'entortille croyant que c'eſt un homme, & par les efforts qu'il fait, il ſe rompt, & il meurt. C'eſt NIEREMBERG qui rapporte ce fait.

THEONA, Couleuvre d'Amérique, d'un joli tacheté, qui a des écailles blanches, entremêlées d'autres écailles brunes. Sa tête eſt courte, & ſes narines ſont larges. SEBA, *Theſ. II. Tab.* 6. *n.* 3.

THEOTOCHTLI, nom que les Indiens donnent, dit NIEREMBERG (*Hiſt. Exot. L. IX. c.* 1.), à un Quadrupede, qui eſt le même animal que le *Daſypode*. Voyez ce mot.

THO

THOES, du mot Grec Θῶς, ou Θωὸς, nommé auſſi *Thoas* par SOLIN : C'eſt un animal dont les Anciens ont parlé, & qui eſt le même que le *Lynx*,

ou le *Loup Cervier*. Voyez ces deux mots.

THON *, grand poiſſon de mer, maſſif & ventru, couvert de grandes écailles, & d'une peau déliée. Il a le muſeau pointu & épais ; les dents aigues & petites ; les ouies doubles ; deux nageoires auprès des ouies, & le dos noirâtre. Il ſe trouve en abondance dans la Méditerranée, & principalement en Provence. Sa chair reſſemble aſſez à celle du Veau. L'endroit le plus délicat eſt la poitrine. Ce poiſſon eſt fort craintif, & c'eſt ce qui eſt cauſe qu'on n'a qu'à faire beaucoup de bruit pour le prendre, parceque la crainte l'oblige, pour ſe ſauver, à ſe jetter dans des foſſes où les filets ſont tendus.

Un Auteur a oſé avancer, dit REDI, que les chairs du *Thon*, jettées par la mer ſur les côtes de Lybie, y produiſent, en ſe corrompant, des Vers qui ſe changent d'abord en Mouches, puis en Sauterelles, & enfin en Cailles. On ne peut ſérieuſement réfuter de pareilles abſurdités ; mais le même REDI avance que dans la chair du *Thon* il a trouvé des Vers qui ſe ſont changés en Mouches petites & grandes.

MATHIOLE (*p.* 154. *c.* 30.) dit que les *Thons* ont divers noms. Par exemple, ils ſont appellés *Cordilles*, en ſortant de l'œuf; *Limaires*, quand ils ſont un peu plus gros ; *Pelamides*, lorſqu'ils quittent la boue, & *Thons*, quand ils paſſent un pied de grandeur. Selon ATHÉNÉE, le *Thon* vit long-temps & devient fort gros, & ſelon ARISTOTE, il vit ſeulement deux ans. Dans les jours caniculaires, les *Thons* ont un certain aiguillon qui les agite, comme celui des Taons tourmente les Bœufs ; ce qui les oblige quelquefois à s'élancer hors de l'eau, & à ſe jetter dans les vaiſſeaux. Ils ſont alors venimeux, & il ſeroit fort dangereux d'en manger. Le *Thon*, qui eſt un poiſſon à nageoires épineuſes, *Piſcis acanthopterygius*, eſt du genre des Maquereaux, & nommé par ARTEDI (*Ichth. Part. V. p.* 49.), *Scomber pinnulis octo, vel novem, in extremo dorſo, ex ſulco ad pinnas ventrales.* Ce poiſſon eſt nommé en Grec θύννος par ARISTOTE, ÉLIEN, ATHÉNÉE & OPPIEN, nom que les Latins ont conſervé.

Outre les Auteurs ci-deſſus cités, qui ont écrit ſur ce poiſſon, on peut encore conſulter GESNER, ALDROVANDE, WILLUGHBY, RAY, RONDELET, & les autres.

THOUAROU, nom qu'on donne, à la Jamaïque, à une eſpece d'Hirondelle de mer, que SLOANE nomme *Hirundo marina minor, capite albo.* Voyez HIRONDELLE DE MER.

THOUYOUYOU, oiſeau que M. BARRERE nomme *Grus cinerea, ferrivora*, qui a quelque choſe de l'Autruche, & qui eſt le plus gros oiſeau qu'on voit à Cayenne. On en a vu qui avoient juſqu'à ſix pieds de haut. Il eſt très-vorace. On croit qu'il avale des pierres, & même des morceaux de fer.

THR

THRAN: C'eſt, dit M. ANDERSON (*Hiſt. Nat. d'Iſl. p.* 206.), le terme propre de tous les Peuples du Nord, pour ſignifier l'huile de Baleine. Celle que l'on tire de la graiſſe non bouillie, eſt appellée *Thran clair*, & l'autre qui vient de la graiſſe bouillie, eſt nommée *Thran brun.* Il faut encore remarquer que le *Thran* le plus excellent, ſi on le laiſſe pur, eſt celui qui dégoutte des foies des Cabéliaux, des Chiens marins & d'autres poiſſons. C'eſt pour cet effet que les Iſlandois ont grand ſoin d'amaſſer tous ces foies dans des tonneaux, où ils les laiſſent fondre, pendant envi-

* Ce poiſſon eſt nommé en Hébreu *Chibouta* ; en Italien, *Tonno* ; en Allemand, *Tonerfiſch.* On lui donne en Anglois le nom de *Tuniemfiſch.*

ron ſix ſemaines. Ils ôtent au bout de ce temps tout le *Thran* qui en a diſtillé de lui-même, & le mêlent, ſans le faire bouillir, avec le *Thran clair* de Baleine, pour le rendre meilleur. Ils font enſuite bouillir le reſte, qu'ils ajoutent au *Thran brun*, & trafiquent l'un & l'autre avec les Marchands Danois.

Les Norwégiens font auſſi beaucoup de *Thran* des foies de Dorſchs & de Cabéliaux, lorſqu'ils fendent ces poiſſons, pour en faire du Stocfiſch. Ils expoſent ces foies au grand air, & en laiſſent dégoutter la graiſſe. Les François les imitent à cet égard ſur les Bancs de Terre-Neuve, où ils tirent auſſi du *Thran* des foies de leurs Morues. Le nom de *Thran*, qui ſignifie *huile de poiſſon par diſtillation*, vient originairement des Ruſſiens Septentrionaux, qui ont les premiers diſtribué cette huile dans l'Europe, où l'on a conſervé le même nom. Voyez la *Note* ſur ce nom, p. 206. de l'Ouvrage ci-deſſus cité.

THRIPS: M. Linnæus (*Fauna Suec. p.* 220. *&* 221. *n.* 726. 727. *&* 728.) donne ce nom à trois eſpeces d'Inſectes, dont les ailes ſont nerveuſes, *Inſecta neuroptera*. Il nomme la premiere eſpece, *Thrips elytris glaucis, corpore atro.* Il en eſt parlé dans les *Actes de Stockolm*, 1744. *p.* 3. *t.* 4. *f.* 4. ſous le nom de *Phyſapus ater, alis albis*. On en voit beaucoup en automne, ſur différentes eſpeces de fleurs, telles que la Camomille & autres. Il nomme la ſeconde, *Thrips elytris albis, nigriſque faſciis, corpore atro.* La troiſieme eſt nommée *Thrips elytris niveis, corpore fuſco*, & dans les *Actes de Stockolm*, 1744. *p.* 6. *t.* 1. *f.* 2. *Phyſapus fuſcus, alis albicantibus*. On en trouve ſur le Genevrier.

THU

THURUS, ou THURON: Gesner (*de Quad. L. I. p.* 142.) donne ce nom à un Quadrupede, du genre des Bœufs, *ex genere Bovino*. Il croit que c'eſt le même que le *Tarandus*; mais celui-ci, ſelon Ray & les Modernes, eſt le même animal que le *Rangifer*, en François *Renne*, *genus Cervinum*. Ruysch diſtingue le *Tarandus* du *Rangifer*. Gesner parle en ces termes du *Thurus*.

Les poils crêpus que cet animal a ſur le front, lui donnent un regard terrrible. Il a les pieds fourchus, mais plus creux que ceux du Bœuf domeſtique. Les femelles ſont plus petites que les mâles, & moins belles. Le mâle en naiſſant eſt de couleur de châtaigne. Au bout de ſix mois il devient noir. Il a tout le long du dos une ligne noire, large de deux doigts. La femelle rarement devient noire. Cet animal n'eſt pas rare en Pologne. Il ſe retire dans les lieux les plus épais des forêts. Dans l'automne, il ſe nourrit de glands. Dans l'hiver il broute le bout des branches d'arbres & d'arbriſſeaux. L'été il quitte les bois, & il vient paître dans les campagnes. Il fait du dégât dans les Bleds; car quand il eſt raſſaſié, il renverſe les épis avec ſes cornes, à moins qu'on ne lâche des Chiens pour lui faire la chaſſe. Ces animaux s'aſſemblent l'hiver & giſſent enſemble. Ils ſe ſéparent pendant l'été, & ſe diſperſent dans les campagnes. Ils courent fort vîte, mais non long-temps. Ils ne vivent pas plus de quinze ans. Les Loups ne leur font aucun mal. Il n'y a que leurs petits qu'ils dévorent, quand ils en trouvent d'égarés. Ces animaux ne craignent point l'homme, quand ils en rencontrent. Si l'on cherche à les épouvanter par des cris, ils s'arrêtent, ouvrent la gueule & la referment auſſitôt. Quand ils ſont dans des endroits où ils paiſſent, ils ne ſe dérangent pas pour faire paſſage. Quand on les attaque, ils ſe mettent en fureur, & ne font point de mal à ceux qu'ils terraſſent. Mais ſi après avoir uſé de clé-

mence, on continue à les tourmenter, ils se servent de leurs cornes, pour élever leurs ennemis en l'air. Le temps de leur chaleur est le mois de Mai. Pendant leur rut, les mâles, comme les Cerfs, se livrent entre eux une cruelle guerre. La chasse de cet animal est en Pologne une chasse Royale, & celle des grands Seigneurs. On la fait avec des fleches, d'autres armes & des Chiens. On a enlevé des petits de ces animaux, qu'on a donnés à des Vaches, pour être nourris. On a aussi lâché des Vaches en chaleur, pour être couvertes par ces animaux. Elles ont porté, mais ces Veaux métis n'ont pas vécu. La femelle du *Thurus* cherche l'endroit le plus épais de la forêt, pour mettre bas son petit. Elle le garde pendant l'espace de vingt jours, pour le préserver du Loup, & quand il commence à devenir fort, elle le conduit dans les pâturages, où elle le garde à vue, de peur des Chasseurs & des Loups. Une ceinture de la peau de cet animal, dégarnie de son poil, a la vertu de faciliter les accouchemens, dit GESNER. Sa peau est si dure, qu'elle ne peut servir qu'à faire des cuirasses, ou des couvertures de Chevaux. Voilà ce que ce Naturaliste dit du *Thurus*. Cet animal est l'*Aurochs* de M. BRISSON, l'*Urus* des autres Naturalistes, & le *Thur* des Polonois, que M. LINNÆUS (*Syst. Nat. Edit. 6. g.* 34. *sp.* 1.) nomme *Bos cornibus teretibus flexis*. Voyez au mot AUROCHS.

THY

THYMO, ou THYM, selon RONDELET (*Part. II. p.* 135. *c.* 10. *Edit. Franç.*), poisson de riviere à nageoires molles, *Piscis malacopterygius*, qu'ARTEDI (*Ichth. Part. V. p.* 20. *n.* 3.) nomme *Coregonus maxillâ superiore longiore, pinnâ dorsi ossiculorum viginti-trium*. C'est le θύμαλλος & le θύμος d'ÉLIEN (*L. XIV. c.* 21. *p.* 831. *& L. XII. c.* 49.); le *Thymallus* de SALVIEN, *fol.* 81. de WOTTON (*L. VIII. c.* 190.), de GESNER (*de Aquat. p.* 1172.), d'AMBROSIN (*Hexam. L. V. c.* 23.), d'ALDROVANDE (*L. V. c.* 14. *p.* 594.), de JONSTON (*de Piscib. L. III. c.* 3.), de CHARLETON, *p.* 155. de WILLUGHBY, *p.* 187. de RAY, *p.* 62. & de CUBA (*L. III. c.* 91.), & le *Thymus* de BELON & de RONDELET. Les Suédois nomment ce poisson *Harr*; les Allemands, *Asch*; les Anglois, *Grayling*, & les Italiens, *Temelo*. Le Tescin, fleuve d'Italie, produit ce poisson. On lui a donné le nom de *Thym*, dit RONDELET, parcequ'il en a l'odeur, quand il est fraîchement pris. Il a jusqu'à une coudée de long. Sa tête est petite, par rapport à son corps. Il a le ventre avancé, le corps bleu, avec deux nageoires aux ouies, & deux autres au bas du ventre, proche de l'anus. La premiere nageoire du dos est grande & rouge, marquée de taches noires. Sa queue est large & fourchue.

THYON, nom que quelques-uns donnent, dit BELON, au Traquet, oiseau. Voyez TRAQUET.

TIB

TIBURIN, ou TIBURON, poisson cétacée. ARTEDI le met dans le rang des poissons à nageoires cartilagineuses, *Piscis chondropterygius*. RONDELET (*L. XVI. c.* 12. *p.* 358. *Edit. Franç.*), GESNER (*de Aquat. p.* 252.), MARC GRAVE (*L. IV. c.* 15.), NIEREMBERG (*L. XII. c.* 20.) & JONSTON (*L. IV. c.* 3.) parlent de ce poisson. Il est cruel, & friand de chair humaine. Il y en a en abondance dans l'Isle de Cuba. Il est fort dangereux de se baigner dans les endroits où ce poisson se trouve, à cause de ses dents, qui coupent comme un rasoir. Il a trois pointes sur le dos en forme de pertuisane L'envie d'attraper quelque corps d'homme, l'oblige quelquefois à suivre un vaiss-

ſeau plus de cinq cents lieues, & VINCENT LE BLANC rapporte qu'un Capitaine venant de la Floride, fut ſuivi d'un *Tiburin* juſqu'à Porto-Ricco, & que ce poiſſon tomba entre ſes mains. On lui trouva dans le corps la tête d'un Mouton avec ſes cornes, que ceux de ſon vaiſſeau reconnurent avoir été jettée il y avoit déjà pluſieurs jours. D'autres Relations rapportent que ce poiſſon eſt ſi goulu, qu'il avale un homme tout entier, & qu'on en prit un, du ventre duquel on tira un Negre qu'il avoit avalé, & qui vécut encore vingt-quatre heures.

Ce poiſſon, qui ſe trouve dans la mer des Indes, a quelquefois vingt pieds de long, & dix de large. C'eſt, comme on l'a dit, un Cétacée, qui, ſelon RONDELET, vient dormir & ronfler ſur le rivage de la mer. Le mâle a le membre génital double & long. La femelle a la matrice diviſée en deux. Elle eſt vivipare, & nourrit ſon petit de ſon lait, comme la femelle de la Baleine & des autres Cétacées. Le *Tiburon* ou *Tiburin* a une grande gueule, & un double rang de dents bien ſerrées. Les Mariniers, pour le prendre, ont un grand hameçon, crochu des deux côtés, pendu à une chaîne: au haut de l'hameçon il y a pluſieurs anneaux de fer, au dernier deſquels eſt attachée une corde beaucoup plus groſſe que l'hameçon. On y met quelques morceaux de Thon, ou d'autres poiſſons, laiſſant tomber l'hameçon dans la mer. Le *Tiburon* le ſuit, & s'il peut l'attraper, il avale l'appas & l'hameçon. Plus on tire la corde, plus l'hameçon s'enfonce dans le goſier de l'animal. On coupe la chair du *Tiburon*, on la pend aux cordages des vaiſſeaux, pour la faire ſécher, & les Matelots la mangent rôtie, ou bouillie. Voilà ce que rapporte RONDELET du *Tiburon*.

Il n'y a pas d'animal plus carnaſſier. Il nage d'une vîteſſe extrême, & dévance les vaiſſeaux, quelque vent fovorable qu'ils ayent. Douze ou quinze hommes ſuffiſent à peine pour prendre ce poiſſon, & il y a du danger, quand il eſt pris à l'hameçon, qu'en s'approchant du vaiſſeau, il n'y donne de furieux coups. Si ce poiſſon, dit GESNER, eſt du genre des Veaux marins, pour quelle raiſon n'a-t-il pas des pieds, & comment peut-il gagner le continent, pour aller vivre de carnage, comme quelques Auteurs l'ont avancé? ARTEDI nomme la Λαμία d'ARISTOTE, le Καρχαρίας d'ATHÉNÉE, le Κύων θαλαττία d'ÉLIEN, & le *Tiburon*, *Squalus dorſo plano, dentibus plurimis ad latera ſerratis*; en effet la *Lamie*, le *Tiburon* & le *Requin* ſont le même poiſſon, quoique des Auteurs en ayent fait trois poiſſons différens. LÉMERI (*Traité des Drogues*) dit qu'on trouve dans la tête de ce poiſſon trois ou quatre os pierreux, inſipides, dont on fait aiſément une poudre en les rapant. On les recommande pour la pierre & la difficulté d'uriner, & ils paſſent pour diſſoudre le calcul dans les reins & dans la veſſie. Voyez aux mots LAMIE & REQUIN.

TIE

TIENT-FERME, nom que GOEDARD donne à une eſpece de Chenille, qui ſe nourrit des feuilles d'Ancolie, quand elles ſont tendres. Elle s'attache ſi fortement à ces feuilles, qu'il n'eſt pas poſſible de l'en détacher: c'eſt ce qui fait que l'Auteur la nomme *Tient-Ferme*. Cette eſpece de Chenille ronge auſſi, dit-il, les feuilles de Roſiers & de Groſeillers. On les en chaſſe avec beaucoup de peine; car elles y viennent en grande quantité. Ces Chenilles reſſemblent ſi fort aux feuilles d'Ancolie, qu'il faut les voir de près, pour les diſtinguer. Contraires aux autres Chenilles, elles ne craignent ni la pluie, ni le vent, ni le froid. GOEDARD a vu une de ces Chenilles commencer ſa

métamorphose le 9 Juin, & le 23 du même mois devenir une Mouche noire. Cette espece de Mouche vient de grand matin & avant que le soleil se leve, sur les feuilles de Groseillers, où elle léche la rosée, qui lui sert de nourriture.

TIERCELET : On donne ce nom aux mâles des oiseaux de proie, savoir à ceux du Faucon, de l'Autour, du Gerfault & de l'Épervier, parcequ'ils sont d'un tiers plus petits que leurs femelles. Il y a des *Tiercelets* de Faucon, que l'on apporte d'Espagne. Ils sont fort estimés, parcequ'ils se perdent dans les nues & ne prennent jamais le change. Ils tiennent longtemps sur l'aile, & sont très-justes en leur remise. Ils servent au vol des Courlis & des Canes Pétieres. Le *Tiercelet* de l'Épervier est nommé *Mouchet*, celui du Lanier, *Laneret*, celui du Sacre, *Sacret*, &c. Voyez ces mots.

TIERS : C'est, dit BELON (*de la Nat. des Oiss. L. III. c.* 10. *p.* 165.), une espece de Morillon, nommé *Tiers*, parcequ'il tient le milieu entre le Morillon & la Cane. Cet oiseau est bigarré par les ailes, comme le Morillon. Son bec ressemble à celui de la Piette. Il est plus petit que le Canard & le Morillon. Sa chair a le même goût.

TIG

TIGRE, animal cruel & furieux, qui naît dans les Indes & dans quelques autres pays étrangers. Il est mis par M. LINNÆUS dans l'ordre des *Feræ*, & du genre du Chat. Il le nomme (*Syst. Nat. Edit. 6. g.* 5. *sp.* 2.) *Felis caudâ elongatâ, maculis virgatis.* M. KLEIN (*Disp. Quad. p.* 78. §. 33.) le met dans l'ordre des Quadrupedes digités velus, *Quadrupedium digitatorum pilosorum*, & de la famille de ceux qu'il appelle *Pentadactyles*, animaux qui ont cinq doigts à chaque pied. Il y a, selon ce Naturaliste, les *Tigres* d'Asie, *Tigres Asiaticæ*, dont parle SEBA (*p.* 52. *Tab.* 32. *n.* 7. & 8.); les *Tigres* de l'Amérique, *Americanæ*, qui sont les *Jaguara*, le *Jaguarete* & le *Cuguacuarana*. M. BRISSON compose le trente-neuvieme genre de ses Quadrupedes, de celui du *Chat*, qui comprend, 1°. le *Chat domestique*; 2°. le *Chat sauvage*; 3°. le *Chat sauvage tigré*; 4°. le *Chat d'Angora*; 5°. le *Lion*; 6°. le *Tigre*; 7°. le *Tigre Royal*; 8°. le *Tigre d'Amérique*; 9°. le *Tigre noir*; 10°. le *Tigre Barbet* ou *Tigre frisé*; 11°. le *Tigre rouge*; 12°. le *Léopard*; 13°. le *Chat-Pard*; 14°. le *Chat Cervier*; 15°. le *Loup Cervier*. Le caractere de ce genre d'animaux, selon le même Auteur, est d'avoir six dents incisives à chaque mâchoire; les doigts onguiculés, tous séparés les uns des autres; les ongles crochus, & qui peuvent être retirés & cachés entierement. Toutes les especes de ce genre ont la tête ronde, le museau court, & la langue garnie de pointes, qui la rendent fort dure au toucher. Toutes aussi, excepté le *Chat Cervier* & le *Loup Cervier*, ont la queue très longue. Je ne vais parler ici que des différentes especes de *Tigres*.

M. BRISSON nomme le *Tigre* *, *Felis flava, maculis longis nigris variegata.* Cet animal est un peu plus petit que le Lion. Ses yeux sont brillans & pleins de feu. Il a les oreilles courtes & arrondies, & la queue très-longue. Tout son corps est couvert de poils courts, dont la couleur est jaune, & variée de taches noires. La peau du *Tigre* est diversifiée par des couleurs si vives, que les Anciens le considéroient comme le plus beau des animaux à quatre pieds, entre lesquels ils lui donnoient le même rang que le Paon a entre les oiseaux.

* Cet animal est nommé en Grec Τίγρις, d'où vient le mot Latin *Tigris*; en Espagnol, *Tigre*; de même en Italien, ou *Tigra*; en Allemand, *Tiger Thier*; en Suédois, *Tiger*, & en Anglois de même; chez les habitans de l'Isle de Java, *Radia-Outang*.

L'animal ſauvage auquel les Indiens Orientaux donnent le nom de *Tigre*, eſt un Léopard, ſelon SCALIGER (*Exercit. p.* 208.), parcequ'il eſt moins léger à la courſe que le vrai *Tigre*, & qu'il ne ſe procure ſa proie que par la ruſe. Les taches de celui-ci ſont au reſte différentes de celles du Léopard. C'eſt plutôt du poil, que de la laine, qui fait ſa fourrure. Il a de petites mouchetures rondes aux flancs, & d'autres marques qu'on peut voir dans la deſcription qu'en fait SCALIGER. Les gravures qu'à donné ALDROVANDE (*L.* 1. *c.* 4.) de cet animal, au ſujet du *Tigre* de GESNER, & celles de quelques autres Naturaliſtes, ne conviennent point à la vérité à notre *Tigre*, dit LAURENT VOLFSTRIGEL, (qui en donne la deſcription anatomique, que l'on trouvera ci-après décrite); mais celles de SOLIN, & de SALOMON ALBERT, qui ſe trouvent dans le même Ouvrage, ne paroiſſent pas s'en éloigner; car cet animal a comme le Lion & l'Ours, le col très-court; ce n'eſt donc pas un Léopard, ou une Panthere, qui l'a long, de couleur fauve, laquelle eſt diſpoſée en ondes avec des taches noires, qui imitent aſſez bien les ſourcils placés au-deſſus des yeux. Mais la plus grande preuve qu'on en puiſſe donner, c'eſt que, ſuivant ALBERT LE GRAND, l'animal dont il eſt ici queſtion, a une grande reſſemblance avec les Chats; à quoi l'on peut ajouter que les peaux de ces animaux ont toujours été priſes parmi nous, dans le commerce de pelleterie, pour des peaux de *Tigres*.

Écoutons encore M. PERRAULT; il ſeroit à ſouhaiter, dit cet Académicien, que les Auteurs, tant anciens que modernes, ſe fuſſent donné la peine de décrire le *Tigre* avec exactitude.

La plûpart des Modernes qui ont parlé du *Tigre*, n'en ont jamais vu, & ils ne pouvoient dire que ce qu'ils ont trouvé dans les Livres. Mais M. PERRAULT remarque qu'on ne ſait point où ils ont pris les figures qu'ils en donnent, leſquelles, de même que les deſcriptions faites par les Anciens, ne ſe trouvent point ſemblables; & il y a apparence que ces figures ont été faites ſur les deſcriptions qui ſont tout-à-fait différentes entr'elles. Car quelques-uns des Auteurs, comme SOLIN, SILIUS ITALICUS, ALBERT LE GRAND, & OPPIEN, ont parlé du *Tigre*, comme d'un animal qui a des taches longues en forme de verges; ce qui a rapport à la figure de GESNER, & à la peau du *Tigre* qu'ALDROVANDE dit avoir vue. D'autres ont fait ces taches rondes, ainſi qu'elles ſe voyent dans les figures de JONSTON, & dans celles que le TITIEN a peintes à ſon triomphe de BACCHUS. BOLIVAR, qui aſſure avoir vu des *Tigres*, dit, au rapport de FABER LYNCEUS, que leurs taches ſont ſemblables aux yeux qui ſe voyent aux queues des Paons, parceque ces taches ſont circulaires, fort noires au milieu, entourées d'un roux noir, & que leur couleur, fort chargée vers le milieu, s'affoiblit & ſe décharge inſenſiblement vers les bords.

D'autres, comme STRABON & l'Anonyme de GESNER, font le *Tigre* de la grandeur d'un Cheval, & deux fois plus grand que le Lion. Quelques-uns, comme JONSTON, lui font le col court, comme aux autres animaux qui ne prennent point leur nourriture de la terre. D'autres, comme GESNER, BONTIUS, & JONSTON auſſi, dans leurs figures, repréſentent ſon col fort long. Preſque tous les Auteurs le font léger à la courſe, & croient que le fleuve, qui porte ſon nom, eſt ainſi nommé, à cauſe de la rapidité de ſon cours. D'autres, comme BONTIUS, diſent qu'il eſt ſi peſant & ſi lent, qu'il

qu'il ne prend sa proie, que par finesse, se cachant sous les feuilles des arbres pour la laisser approcher.

Enfin la plûpart des Auteurs en parlent comme d'un animal qui se voit assez communément en plusieurs pays. D'autres, comme PLINE, le font si rare, que parlant de la magnificence des Romains, qui faisoient voir au Peuple dans les jeux publics le plus grand nombre qu'ils pouvoient de bêtes étrangeres, dit (*Hist. Nat. L. VIII. c.* 17.) qu'AUGUSTE, dans la dédicace du Théâtre de MARCELLUS, après avoir fait voir les Pantheres par centaines, fit voir un *Tigre* enfermé dans une cage; & sur-tout parlant des choses rares & non encore vues, qui y furent montrées, il nomme un Rhinoceros, un Serpent de cinquante coudées, & un *Tigre*.

Cette différence de sentimens de tant d'Auteurs a fait croire à M. PERRAULT, que ses sujets, dont il donne la description anatomique sous les noms de *Tigre* & de *Tigresse*, ont des choses qui s'accordent avec les descriptions que les Anciens ont données du Léopard; & d'autres choses qui y répugnent; mais ce qui se trouve du Léopard dans les Livres, n'est point assez clair aussi, pour faire que M. PERRAULT ait pu sans difficulté donner à ses sujets le nom de Léopard. PLINE (*Hist. Nat. L. VII. c.* 15.) dit qu'il n'y a point d'autre différence entre la Panthere & le Léopard, que la couleur qui est blanche dans la Panthere, & rousse dans le Léopard. D'ailleurs la plûpart des Auteurs disent que la Panthere & le Léopard sont d'une même espece; que le Léopard, qui est roux, est le mâle, & que la Panthere, qui est blanche, est la femelle. M. PERRAULT n'a trouvé aucune différence de couleur entre le mâle & la femelle de ses sujets.

Quoique cet habile Observateur paroisse persuadé que ce soient des Léopards, il leur a conservé le nom de *Tigre*, seulement à cause de leur grandeur, qui n'a point de rapport avec celle des petits Léopards, qui étant plus communs que les grands, ont fait croire, dit-il, que ces grands étoient des *Tigres*. Cependant c'est par la raison de la grandeur, ajoute-t-il, que cette opinion ne se peut soutenir, parceque la grandeur des grands Léopards n'approche pas de la moitié de celle du *Tigre*.

GESNER parle d'un Léopard dont FRANÇOIS I. se servoit à la chasse, & qu'un homme portoit devant lui sur son Cheval. Les sujets de M. PERRAULT étoient plus grands: si ce sont des Léopards, dit-il, ils doivent être de la grande espece, dont OPPIEN parle; les taches assemblées en maniere de Rose, qu'il y a remarquées, se trouvent aussi dans l'Ours que CAIUS a décrit: mais cet animal est bien différent, en ce qu'il est plus petit, & qu'il n'a pas le ventre blanc, mais gris.

Après tous les embarras où se trouve cet Académicien, peut-on dire quelque chose de positif sur le *Tigre*? Descriptions & figures différentes chez les Anciens, & chez les Modernes, l'on ne peut rien statuer d'après eux. A s'en rapporter à M. PERRAULT, le *Tigre* n'est plus qu'un Léopard de la grande espece. Comment donc le nom de *Tigre* a-t-il été donné par les Anciens & par les Modernes à cette grande espece de Léopard. C'est ce qu'on ne sait pas. Dans le doute où M. PERRAULT est, il a laissé à ses sujets le nom de *Tigre*, que le Vulgaire leur donne. Mais on peut dire en général, que ce que les Anciens & les Modernes appellent *Tigre*, est une espece de Léopard plus grande encore que la petite, & la grande espece de Léopard. OTTON HELBIGIUS, dans les *Éphémérides des Curieux de la Nature*, *Déc. I. an-*

nées 1678. & 1679. *Observ.* 194. dit avoir remarqué que les *Tigres* d'Afrique, sont plus petits & moins cruels que ceux d'Asie, mais ils ont les couleurs plus belles. Cet animal est rusé; il attaque brusquement les hommes & les animaux par derriere, & d'un seul coup de sa patte droite qui est très-grosse, il les met en piéces. Comme toutes les autres bêtes féroces de l'Asie & de l'Afrique, il craint ou il respecte les hommes blancs, lorsqu'ils sont nuds, car il n'y a pas encore d'exemple qu'il y en ait eu d'attaqués de cette espece. Au reste il n'est point vîte à la course: c'est pourquoi il n'est pas vrai, comme on l'a dit, que lorqu'il poursuit ceux qui enlevent ses petits, on lui présente des miroirs, afin qu'il soit retenu par sa propre image. Voilà ce que dit HELBIGIUS du *Tigre*.

Le poil du *Tigre* est court, doux & laineux, blanc sous le ventre, sous la gorge, audedans des pattes de devant, & des cuisses, & le long du dessous de la queue. Le reste est de couleur isabelle, & le tout parsemé de taches noires de différentes figures. Ces taches aux flancs, aux cuisses, & au-dessous de la queue dans les sujets de M. PERRAULT étoient assemblées, & formoient comme une Rose composée de quatre & de cinq taches noires, ayant au milieu une autre tache rousse, & plus haute en couleur que le fond isabelle.

FABER LYNCEUS (*de Anim. Nov. Hisp.*) fait mention de ces taches en forme de Rose, dans la description des *Tigres* de l'Amérique. Le dessus de la tête & du col, le dos, & les épaules, & le dehors des jambes n'ont que des taches uniques distinctes & séparées; ce qui est blanc est aussi parsemé des mêmes taches séparées & distinctes vers les coins de la gueule, tant à la levre supérieure, qu'à l'inférieure. Il y a de chaque côté une tache longue, & d'un noir beaucoup plus obscur que les autres. Ces barbes sont en trois endroits, comme au Lion; savoir, aux côtés du museau, à l'endroit des sourcils, & à l'angle de la mâchoire inférieure : elles sont moitié noires & moitié blanches, & ont jusqu'à six pouces de longueur. Le mâle, comme la femelle, a quatre mammelons, deux de chaque côté, dont l'un est au bas de la poitrine, & l'autre au bas du ventre.

La peau de cet animal est infiniment plus belle que celle du Lion : elle est marquetée de différentes couleurs bien nuancées, & disposées dans un aussi bel ordre qu'on la puisse souhaiter. Le poil n'est pas long, mais il est épais, bien fourni, luisant, & assez doux. C'est aussi tout ce qu'on peut tirer de bon de cet animal, qui est cruel, féroce, sauvage, méchant, traître, & presque indisciplinable, à quelque âge qu'on le prenne, & quelque soin qu'on se donne pour l'apprivoiser. Il s'en faut de beaucoup qu'il ait aucune des bonnes qualités du Lion. Il est ingrat au dernier point, sans mémoire, & toujours prêt à mal faire : il n'y a que la crainte qui le puisse mettre un peu à la raison.

La tête du *Tigre* approche pour la forme de celle du Chat, plus que de tout autre animal. Ses yeux sont jaunâtres & ardens. Il a le regard assuré, mais méchant; la trahison est peinte dans ses yeux : ses dents sont fortes, aigues & tranchantes. Cet animal a la langue rude comme une lime. Il a de longs poils, rudes & durs, en façon de moustaches; l'air cruel, traître & malin; & sa physionomie n'est point trompeuse. Son corps est assez long, & assez délié; c'est ce qui le rend alerte. Il grimpe & saute à merveille, & tombe toujours sur ses pattes comme les Chats. Sa queue est longue, & couverte d'un poil fort court. Ses jambes sont bien proportionnées, souples & nerveuses. Ses quatre pieds sont armés de longues griffes, crochues,

aigues & tranchantes : elles ſont extrêmement fortes, & il ſait bien s'en ſervir pour ſerrer & déchirer ce qu'il prend. Il mange beaucoup, parce-qu'il fait beaucoup d'exercice. Il chaſſe aux animaux de toute eſpece : tout lui eſt propre, & ſouvent il en attaque de bien plus forts que lui, ſon adreſſe & ſa légereté ſuppléant à ce qui lui manque du côté de la force ; à quoi il faut ajouter qu'il eſt fin, ruſé, patient & trompeur ; en un mot, c'eſt un vrai Chat pour les inclinations. Les Éléphans, les Taureaux & pluſieurs autres gros animaux, n'ont point d'autre moyen pour s'en débarraſſer, quand il s'eſt jetté ſur eux, & qu'il s'eſt attaché avec les dents & avec les griffes, que de ſe renverſer ſur lui pour tâcher de l'écraſer ou de l'étouffer : mais comme il a le corps extrêmement liant, il ſe coule adroitement quelquefois de deſſous eux, & revenant auſſi-tôt à la charge avec une nouvelle fureur, il eſt fort rare qu'il les quitte ſans en avoir fait la curée.

On trouve le *Tigre* dans preſque toutes les parties du Monde, excepté l'Europe. Cet animal aime les climats chauds & les préfere aux froids : cependant on ne laiſſe pas que d'en voir dans ceux-ci. Il y en a une très-grande quantité dans la Nouvelle Eſpagne, dans le Pérou, & dans le Royaume de Chili. On dit qu'ils y ſont moins à craindre que par-tout ailleurs, & qu'on n'a jamais entendu dire que dans ces endroits ils ayent attaqué des hommes. Ils auroient tort de le faire, puiſque la faim ne les preſſe jamais, trouvant abondamment de quoi ſe raſſaſier parmi tant de troupeaux de Bœufs, de Sangliers, de Chevaux & d'autres animaux, tant domeſtiques que ſauvages, dont les Eſpagnols ont peuplé ces vaſtes pays : auſſi ſont-ils plus traitables, moins fiers & moins courageux ; ce qui eſt cauſe qu'on les fait fuir en criant après eux, ou bien en les pourſuivant avec un bâton ; c'eſt ainſi que les habitans s'en débarraſſent.

Les *Tigres* d'Afrique ne ſont pas ſi timides ; il s'en faut de beaucoup. Les Maures ou les Negres ne ſe jouent pas à eux ; & les Européens qui négocient dans le pays, & qui vont à la chaſſe, aiment mieux trouver des Sangliers, ou des Gazelles, que d'avoir à faire à ces animaux ; car ſi on les manque, ou que la bleſſure qu'on leur fait ne les arrête pas entierement, il eſt certain qu'ils ſe jettent ſur celui qui les a bleſſés & qu'ils le déchirent.

LAURENT VOLFSTRIGEL a donné la deſcription anatomique de deux Lions, & de deux *Tigres*, dont un jeune & un vieux, dans les *Ephémérides des Curieux de la Nature*, *Déc. I. année* 1671. *Obſervat.* 6. & 7. Voici comme celle des *Tigres* eſt rapportée dans le *Tome III.* des *Collections Académiques*, *p.* 47. & *ſuiv.*

Nous avons trouvé, dit-il, par la diſſection les viſceres du bas-ventre de cet animal tout-à-fait ſemblables à ceux des Chats : les inteſtins n'avoient pas beaucoup d'étendue, & ne formoient pas un grand nombre de circonvolutions ; les gros n'avoient aucune poche ou cellule ; c'eſt pour cela ſans doute que les *Tigres* ſont très-ſujets à la diarrhée. Les inteſtins du plus âgé n'avoient que trois fois la longueur de ſon corps ; le *cæcum* étoit long, & à chaque côté de cet inteſtin, il y avoit une glande qui ſortoit du méſentere, que j'avois déja apperçue dans un *Tigre* de cinq mois que j'avois diſſéqué en préſence de FERDINAND HERTODIUS, JUNGIUS, KIELMANN, PISANUS, & de pluſieurs autres Médecins, & que j'ai retrouvée dans la ſuite, dans notre Chat domeſtique. Le foie, qui étoit d'un ſi grand volume qu'il occupoit l'un & l'autre hypochondre, étoit diviſé en ſix grands lobes, qui

s'étendoient preſque juſqu'à la veine-cave : au plus grand de ces lobes, qui ſe diviſoit encore en deux, étoit attachée la véſicule du fiel; ce qui a été obſervé par GALIEN, à l'égard des animaux Quadrupedes. Le canal cyſtique, continue notre Obſervateur, arrivoit au *duodenum* par une ligne très-inclinée. La rate n'étoit pas ſi groſſe que celle du Lion; elle étoit étroite à ſa partie ſupérieure, plus large par le bas, & ſa couleur étoit d'un rouge aſſez vif. Le pancréas étoit diviſé en deux parties inégales, dont la plus courte s'étendoit juſqu'à la rate paſſant ſous l'eſtomac, & la plus longue ſuivoit la direction du *duodenum* & du *jejunum;* il étoit de la longueur d'une palme & demie dans le plus jeune *Tigre*, & il s'abouchoit au *duodenum* par un double conduit. Les glandes ſurrénales étoient ſemblables, pour la figure, à celles de l'homme : elles étoient placées à côté des reins, mais elles n'y touchoient pas immédiatement; à l'égard des reins, ceux du jeune *Tigre* étoient bien conformés, d'un rouge vif, glanduleux, traverſés par des rameaux, des veines émulgentes, & tels qu'on les trouve ordinairement dans les jeunes Chats; la ſubſtance de ces reins étoit fibreuſe, & ils étoient couverts d'une membrane, qu'on en ſéparoit facilement. La veſſie du jeune *Tigre* avoit une ouverture produite par la gangrene, par où l'urine s'écouloit dans la capacité du bas-ventre. La verge du *Tigre* le plus âgé étoit petite par rapport à la groſſeur de cet animal, & l'uretre avoit un cartilage ſemblable à celui qui ſe trouve dans l'uretre des Chiens. Il y avoit un abſcès au gland du plus jeune, qui avoit donné lieu de douter de ſon ſexe, les teſticules n'étant pas apparens, à cauſe de la grande conſtruction de *ſcrotum*, & cet abſcès avoit cauſé l'inflammation de la veſſie, la gangrene, la ſuppreſſion d'urine, & enfin la mort de cet animal.

Il n'y avoit rien de remarquable dans la poitrine, ſinon que le médiaſtin étoit très-mince, & que dans le jeune *Tigre*, le *thymus* s'étendoit en longueur & largeur juſqu'au péricarde. Le cœur des *Tigres* n'eſt pas à proportion ſi gros que celui des Lions. Leurs poumons ſont découpés en un très-grand nombre de petits lobes, & ſont rouges. Ceux du vieux *Tigre* avoient divers abſcès, qui lui avoient occaſionné la phthiſie, & enſuite la mort.

Le cerveau étoit ſéparé du cervelet par une apophyſe oſſeuſe, comme dans le Lion. La cavité que l'on nomme ordinairement le troiſieme ventricule du cerveau, avoit beaucoup d'étendue. La rétine étoit parſémée de quantité de petites veines. La langue étoit garnie de papilles, ou mammelons, & les ligamens de l'épiglotte étoient muſculeux.

Les muſcles, tels que les pectoraux, le cucullaire ou trapeze, & ceux des extrémités antérieures, auxquels aboutiſſoit une grande quantité de nerfs, étoient très-forts; mais particuliérement les temporaux, qui étoient remarquables par leur étendue. Les cavités glénoïdes n'étoient cependant pas fort charnues : une grande quantité de nerfs ſe diſtribuoit aux muſcles de la queue, qui paroiſſoient être des prolongemens du demi-épineux, & du grand dorſal. Auſſi ces animaux ne ceſſent de tortiller leur queue, qui eſt toujours dans un grand mouvement.

Les os du *Tigre* ont aſſez de force & de ſolidité, mais ils contiennent cependant de la moëlle : le crâne a vers les ſutures ſagittale & lambdoïde, pluſieurs protubérances, qui ſemblent deſtinées à y arrêter, & à y fixer plus fortement les muſcles temporaux. Les orbites des yeux ne ſont pas ſi éloignées l'une de l'autre que

dans le Lion, & ne ſont pas non plus oſſeuſes en dehors. Le petit os triangulaire eſt au moins auſſi apparent. L'os cunéiforme ou ſphénoïde à la baſe du crâne & les apophyſes zigomatiques, ont beaucoup de ſaillie en dehors pour donner plus d'eſpace aux muſcles crotaphites. Le tympan du *Tigre*, dont parle l'Obſervateur, étoit déja oſſeux, & à-peu-près rond, au-lieu qu'il n'étoit encore que membraneux dans le Lionceau (qu'il avoit diſſéqué précédemment); ſes dents diſpoſées comme celles d'une ſcie, étoient autrement pointues, mais ſemblables au reſte à celles d'un Chat. Les molaires ſupérieures débordoient ſur les inférieures. Le trou orbitaire étoit très grand, comme dans les Lions. Il n'y avoit au reſte rien de particulier dans la tête de cet animal, & les os de l'épine n'avoient rien de remarquable qu'on n'ait déjà rapporté en parlant des os des Lions. La queue étoit compoſée de vingt-ſept vertebres, dont les apophyſes tranſverſales étoient plus étendues que dans ces autres animaux, & tout ce qui a rapport aux côtes & aux clavicules, étoit ſemblable dans les *Tigres* à la deſcription que nous avons déjà faite de ces parties, en parlant des os des Lions. A l'égard des extrémités antérieures, nous avons ſeulement obſervé que l'ouverture qui eſt à l'extrémité de l'os *humerus*, étoit plus grande dans les *Tigres*. Les ongles & les autres parties ſolides étoient à-peu-près tels que nous les avons dépeints, dit l'Auteur, dans la deſcription anatomique du Lion. Ainſi parle LAURENT VOLFSTRIGEL du *Tigre*, dans une Lettre datée de Vienne, & adreſſée en 1670. au Docteur SACHS à Breſlaw.

Le Pere LABAT dit que M. BRUË, Directeur & Commandant Général de la Compagnie du Sénégal, avoit élevé un *Tigre* avec ſon Lion. Il avoit eu toute l'attention imaginable, & s'étoit ſervi de toutes ſortes de moyens pour adoucir ſon mauvais naturel; mais la crainte ſeule du châtiment en ſuſpendoit les effets. Il ſe ſervoit d'un fouet où il y avoit un grelot pour le châtier, & comme il ne lui épargnoit pas les coups, auſſitôt que cet animal entendoit le ſon du grelot, il prenoit la fuite, & ſautoit par la fenêtre, s'il trouvoit la porte fermée. M. BRUË voulut voir un jour comment un gros Cochon mâle ſe défendroit contre le *Tigre*. Il en fit retenir un, & fit chaſſer tous les autres au bout de l'Iſle ſur laquelle le Fort Saint Louis eſt bâti, & lâcha ſon *Tigre* ſur le Cochon. Cet animal ne témoigna pas d'abord appréhender beaucoup le *Tigre*; car en ayant reçu quelques coups de dents & de griffes, il s'accula dans un angle rentrant du Fort, & pendant un fort long temps le *Tigre* ne put avoir aucun avantage ſur lui. A la fin il le ſerra de ſi près, en ſe collant preſque à la muraille, & ſautant tout d'un coup avec vîteſſe par un côté oppoſé, que le Cochon s'effraya & jetta un cri extraordinaire; mais ſes camarades ne l'eurent pas plutôt entendu, que quittant comme des furieux le lieu où ils paiſſoient, ils vinrent à toutes jambes, & criant de toutes leurs forces, commencerent à preſſer le *Tigre* de ſi près, qu'il fut obligé, pour ſauver ſa peau & peut-être ſa vie, de ſauter dans le foſſé du Fort, où les Cochons n'oſerent le ſuivre.

LOPEZ (*Hiſt. Gén. des Voyag. L. XIII. p.* 241. *Edit. in-*12.) ayant acheté un jeune *Tigre*, prit plaiſir à l'élever avec du lait de Chevre, & s'en faiſoit ſuivre comme d'un Chien; mais tout autre que lui ne l'auroit pas touché ſans danger. Il pouſſoit quelquefois des rugiſſemens furieux, & dans ces excès de colere, il avoit le regard terrible. Un jour il dévora le Chien de LOPEZ. Dans une autre occaſion il tua un Zebra que LOPEZ avoit fait apprivoiſer. Enfin la crainte de quelque

autre accident plus funeste lui fit prendre le parti de le tuer d'un coup de mousquet. Le poil des levres d'un *Tigre* passe chez les Negres pour un mortel poison. Ils prétendent que mêlé dans des alimens, il cause une espece de fureur qui se termine par la mort: aussi le Roi de Congo punit-il sévérement ceux qui lui apportent une peau de *Tigre* sans la moustache.

On trouve dans le même Ouvrage de l'*Histoire Générale des Voyages*, *L. VIII. p.* 141. que les habitans du Cap de Corse firent présent à PHILIPS d'un jeune *Tigre* privé. Ce bel animal fut mis d'abord dans une cage de bois, où il fut nourri d'intestins d'oiseaux, parcequ'il refusoit tout autre aliment que de la chair. Il étoit si doux, que les Blancs badinoient avec lui de la main au travers des barreaux de sa cage; mais il devenoit furieux à la vue d'un Negre. PHILIPS lui mettoit souvent la main dans sa gueule, & lui prenoit la langue sans en recevoir le moindre mal. Il étoit absolument de la forme du Chat; mais il avoit la peau marquetée de belles taches comme celles d'un Léopard, & il étoit de la grandeur d'un Lévrier. A la fin on s'apperçut que cet animal prenoit par degrés la férocité de ceux de son espece.

Le *Tigre* & le Léopard du Cap de Bonne-Espérance ne different que par la grandeur & la disposition de leurs taches. Celles du premier sont jaunes, & tout-à-fait bordées de noir, au-lieu que les anneaux noirs du Léopard sont ouverts comme un fer à Cheval. Les Hottentots préferent sa chair aux meilleurs mets & aux plus délicieux. KOLBE (*Descript. du Cap de Bonne-Espérance*, *Tome III. p.* 60. & *Hist. Gén. des Voyages*, *L. XIV. p.* 136.) la trouve même plus blanche & de meilleur goût que celle du Veau. La chair des jeunes *Tigres* est aussi tendre que celle de Poulet. Ces animaux sont d'une force terrible, & causent beaucoup de ravages dans les Colonies du Cap: mais ils ne mangent aucune bête, s'ils ne l'ont pas tuée eux-mêmes. Ce même *Tigre* du Cap de Bonne-Espérance est nommé *Tigre Barbet*, ou *Tigre frisé* par M. BRISSON, & *Loup Tigre* par KOLBE. Cet animal, nommé en Latin *Felis pilis crispis, maculis nigris variegata*, a tout son poil frisé comme un Barbet, & il est marqué de taches noires semblables à celles d'un *Tigre*.

On lit encore dans l'*Histoire Générale des Voyages*, *Tome VI. Liv. II. p.* 491. que les *Tigres* de la Chine y sont non-seulement fort nombreux, mais encore d'une grosseur & d'une férocité extraordinaires. On auroit peine à croire combien ils tuent & ils dévorent d'hommes. Un Chrétien Chinois racontoit un jour à NAVARETTE que sur le chemin de Canton à Hay-Nan, ces animaux se rangent en troupes de cent & de deux cents; que les Voyageurs n'osent passer dans ces lieux, s'ils ne sont au nombre de cent ou de cent cinquante, & que dans certaines années ces monstrueuses bêtes ont dévoré jusqu'à six mille personnes. Mais DU HALDE observe fort bien que si ces ravages étoient fréquens, la Chine seroit bientôt dépeuplée. Entre plusieurs *Tigres* qu'il eut occasion de voir, il en vit un qui lui parut plus gros qu'un Veau. Un Religieux de son Ordre lui raconta qu'il avoit vu un de ces animaux sauter un mur, qui étoit de la hauteur d'un homme, prendre un Porc qui pesoit environ cent livres, le charger sur ses épaules, repasser le mur avec sa proie, & gagner promptement un bois voisin. En hiver, comme ils descendent des montagnes dans les Villages, qui ne sont fermés d'aucun mur, tous les habitans se retirent de bonne heure, & munissent soigneusement leurs portes. NAVARETTE se trouvant un jour dans un Village, où l'on prenoit ces précautions, observa que les *Tigres*

s'approchoient des maiſons avant que la nuit fût tout-à-fait obſcure, pouſſant des cris effroyables, & qu'à peine étoit-on tranquille dans l'enceinte des murs.

Le *Tigre*, qui ſe nomme *Lae-Hu* parmi les Tartares, infecte également la Tartarie comme la Chine. Il paſſe dans ces deux régions pour le plus féroce de tous les animaux. Son cri ſeul pénetre d'horreur ceux qui ne ſont point accoutumés à l'entendre. Les *Tigres* du côté de l'Eſt de la Tartarie ſont d'une groſſeur & d'une légereté ſurprenantes. Ils ont ordinairement la peau d'un roux fauve, mouchetée de taches noires & griſes. Les Mandarins militaires ſe ſervent de ces peaux, ſans en retrancher la tête & la queue, pour couvrir leurs chaiſes dans les marches publiques. A la Cour, les Princes en couvrent leurs couſſins pendant l'hiver.

De quelque férocité que ſoient les *Tigres* en Tartarie, on obſerve qu'ils marquent beaucoup de frayeur, lorſqu'ils ſe trouvent environnés de Chaſſeurs qui leur préſentent le pieu; au-lieu que les Daims s'agitent dans ces occaſions, & cherchent les moyens de s'échapper entre les rangs. Un *Tigre* s'accroupit ſur ſa queue, & ſoutient long-temps l'abboyement des Chiens & les coups des fleches qui s'émouſſent Enfin lorſque ſa rage s'allume, il s'élance avec tant de rapidité, en fixant les yeux ſur les Chaſſeurs, qu'il ne paroît faire qu'un ſeul ſaut; mais ceux du même rang tiennent la pointe de leurs pieux tournée vers lui, & le percent, au moment qu'il eſt prêt à ſaiſir leurs compagnons. Les Chaſſeurs Impériaux ſont ſi prompts, qu'il arrive peu d'accidens.

On parle fort dans les Relations d'Aſie de certains *Tigres*, qu'on appelle *Tigres Royaux*, leſquels ſont de la grandeur d'un Cheval. S'ils joignent à cette grandeur la férocité & la cruauté de ceux d'Afrique, ce ſont des bêtes bien à craindre. Leur rencontre eſt dangereuſe, à moins que d'être en compagnie, bien armé, & qu'on ne tire juſte, ſans ſe preſſer.

Les Rois & les grands Seigneurs des Indes ſe font une gloire d'aller à la chaſſe des *Tigres*; mais il eſt dangereux de les attaquer dans des avenues étroites, parcequ'ils ſautent avec fureur ſur les hommes de Cheval, & en un inſtant ils les étranglent & les déchirent; après ils ſe ſauvent à la courſe, ſans qu'on puiſſe jamais les attraper.

Il y a un *Tigre* au Bréſil, que les Portugais nomment *Tigre Royal*. Il en eſt parlé dans les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, Tome III. Part. II. p.* 287. M. Brisson le nomme *Felis in dorſo fulva, in lateribus ſubcinerea, in ventre alba, maculis longis variegata*. La longueur de ſon corps, depuis le bout du muſeau juſqu'à l'origine de la queue, eſt de quatre pieds neuf pouces: celle de la queue, de deux pieds & demi, & celle de la tête, depuis le bout du muſeau juſqu'à l'occiput, de quatorze pouces. La hauteur de cet animal, depuis la partie ſupérieure du dos juſqu'à terre, eſt d'environ trois pieds. La couleur de ſon dos eſt fauve: celle des côtés tire ſur le gris, & le ventre eſt blanc; de plus, tout le corps eſt varié de longues bandes noires.

Le *Jaguara* du Bréſil eſt une eſpece de *Tigre*, nommé *Tatlauhqui-Occlatl* par Hernandez (*Hiſt. Mex. p.* 498.); *gros Tigre* de la Guyane par des Marchais (*Tome III. p.* 299.); *Ouca* par les Portugais, & *Felis flaveſcens, maculis nigris orbiculatis, quibuſdam roſam referentibus, variegata*, par M. Brisson. Il en eſt parlé dans le *Tome III. Part. III. p.* 3. des *Mémoires de l'Acad. des Sciences*. La longueur du corps de cet animal, depuis le bout du muſeau juſqu'à l'origine de la queue, eſt de quatre pieds; celle de la queue de deux & demi, & celle des jambes de derriere, depuis

le ventre jusqu'au bout des doigts, d'un pied dix pouces. Il a la tête grosse, les yeux petits, brillans & pleins de feu; les oreilles petites & arrondies; une barbe pareille à celle d'un Chat; cinq doigts aux pieds de devant, & quatre à ceux de derriere. Toute la partie supérieure de son corps est jaunâtre, variée de taches noires, dont quelques-unes sont assemblées, de façon qu'elles représentent une rose. La partie inférieure est blanche, variée aussi de taches noires. Les poils sont courts dans les adultes, & dans les jeunes, ils sont plus longs & un peu frisés.

Le *Jaguarete* de MARC GRAVE est une autre espece de *Tigre*, qui se trouve dans la Guyane & au Brésil. Cet animal est de la grandeur d'un Veau d'un an, & de la figure du précédent. Tout son corps est couvert de poils courts, d'un noir ondé & lustré, varié de taches d'un noir plus foncé. M. BRISSON le nomme *Felis nigra, maculis nigris saturatis variegata*. RAY en parle, *Synop. Quad. p. 169.* DES MARCHAIS, *Tom.* 300. *p.* 300. PISON, *Hist. Nat. p.* 103. MARC GRAVE, *Hist. Brasil. p.* 235. & M. KLEIN, *Quad. p.* 81. C'est le *Felis ex flavo rufescens, mento & infimo ventre albicantibus*, de M. BRISSON; le *Tigris fulvus* de M. BARRERE (*Hist. de la France Equin. p.* 16.); le *Cuguacu-Arana* de MARC GRAVE, *p.* 235. de RAY, *p.* 169. de PISON, *p.* 103. & de M. KLEIN, *p.* 81. Il est de la grandeur & de la figure du *Jaguara*. Il en differe par sa couleur, qui est d'un jaune roussâtre, plus foncé sur le dos qu'ailleurs. Le dessous de la mâchoire inférieure & le bas-ventre sont un peu blanchâtres. Tous ses poils sont courts.

Les *Tigres* à la Louisiane ne sont pas fort communs. Ils n'ont pas plus d'un pied & demi de haut, dit M. LE PAGE DU PRATZ. Ils sont longs à proportion. Leur poil tire sur la couleur d'un Cheval baï-ardent. Ils sont alertes, comme tous les *Tigres* le sont. Leur chair cuite a le goût de celle du Veau, mais elle est bien plus fade.

Il y a un *Tigre* de la riviere des Amazones, qui est le plus dangereux ennemi des Crocodiles, & peut-être l'unique, dit M. DE LA CONDAMINE, qui ose entrer en lice avec lui. Ce doit être, ajoute le même Auteur, un spectacle rare que leur combat, dont la vue ne peut gueres être l'effet que d'un heureux hazard. Voici ce que les Indiens en racontent. Le Crocodile met la tête hors de l'eau, pour saisir le *Tigre*, quand il vient boire au bord de la riviere. Comme le Crocodile attaque en pareille occasion les Bœufs, les Chevaux, les Mulets & tout ce qui se présente, le *Tigre* enfonce ses griffes dans les yeux du Crocodile, l'unique endroit où il trouve à l'offenser, à cause de la dureté de son écaille; mais celui-ci, en se plongeant dans l'eau, y entraîne le *Tigre*, qui se noye, plutôt que de lâcher prise. M. DE LA CONDAMINE rapporte que les *Tigres* qu'il a vus en Amérique, & qui sont communs dans tous les pays chauds & couverts de bois, ne lui ont paru différer ni en beauté, ni en grandeur de ceux d'Afrique. Il y en a une espece dont la peau est brune, sans être mouchetée. Les Indiens sont fort adroits à combattre les *Tigres* avec le sponton & la demi-pique, qui sont leurs armes ordinaires de voyage.

Les Chinois font mention d'un *Tigre Cheval*, qu'on regarde comme une fiction. Suivant leur récit, cet animal ne differe du Cheval, que par les écailles dont il est couvert; par ses griffes qui sont faites comme celles du *Tigre*, & par son naturel sanguinaire, qui lui fait abandonner les rivieres au printemps, pour dévorer les hommes & les bêtes. On prétend que ces *Tigres Chevaux* se retirent dans la

Province de Hu-Guang, & dans les horribles montagnes de Yan-Yang-Fu. Les Missionnaires qui les ont traversées, n'y ont rien vu qui en approche, quelques informations qu'ils ayent faites.

TIGRE, poisson : C'est ce que RUYSCH (*Collect. Pisc. Amb. p.* 23. *n.* 8. *&* 9.) appelle en Hollandois *de Tygervischen.* C'est un poisson des Indes Orientales, ainsi nommé à cause des lignes égales qu'il a sur tout le corps, lesquelles commencent à la tête & finissent à la queue. Il y en a deux qui portent ce nom, dont la différence consiste dans la couleur & les nageoires du ventre. Le premier est d'un gris cendré, & a les lignes tirant sur le noir. Le second est bleu ; & ses lignes tirent aussi sur le noir. Ils ont l'un & l'autre la queue verte, ainsi que les nageoires ; mais leur queue & leurs nageoires sont marbrées d'une infinité de taches jaunes, qui font un très-bel effet. C'est une espece de Merlu, ou de Morue ; la chair même en approche en quelque sorte pour le goût.

TIGRE : M. D'ARGENVILLE donne ce nom à plusieurs especes de *Cornets*, ou *Volutes*, Coquillages univalves. Voyez aux mots CORNET & VOLUTE.

TIJ

TIJEGUACU-PAROARA, oiseau du Brésil, selon MARC GRAVE, qui est de la grandeur d'une Alouette. Il a le bec court, gros & brun ; le dessous blanc : le haut de la tête, le gosier, & le bas du col, dans le mâle, sont de couleur sanguine : ces endroits sont jaunes dans la femelle, marqués de points rouges. Le dessus du corps de ce volatil est cendré ; les plumes des ailes & de la queue sont brunes, & blanches à leurs bords. Les côtés du col & le ventre sont bleus, & il a les pieds bruns. RAY (*Synop. Meth. Av. p.* 89. *n.* 1. *&* 5.) met cet oiseau & le suivant dans le rang de ceux qui approchent le plus du Moineau, ou du Chardonneret.

TIJEPIRANGA, autre oiseau du Brésil. Il est de la grandeur d'un Moineau. Son plumage est d'un cendré tirant sur le bleu : ses ailes approchent de la couleur de bleu de mer. Il est blanc sous le ventre. Cet oiseau a les cuisses & le bec de couleur cendrée : en cela, dit RAY, il ressemble au Chardonneret.

TIL

TILCUETZPALLIN, gros Lézard, ainsi nommé dans la Nouvelle Espagne, au rapport d'HERNANDEZ. Les Indiens Orientaux nomment *Salvogarda* l'espece de Lézard à laquelle celui-ci se rapporte par sa figure, quoiqu'il en differe beaucoup par ses couleurs & son tacheté. Il y a plusieurs especes de ces Lézards, qui sont ainsi nommés. Celui dont parle SEBA est un mâle. Cet animal est revêtu d'écailles de couleur de plomb. Sa tête est agréablement variée de blanc & de noir. Le dessus de son corps est tout parsemé de rosettes circulaires, blanchâtres, placées avec ordre, & bordées de noir tout autour. Les cuisses, les pieds, & les doigts des pieds sont de la même couleur, mais plus sombres, & marquetés de semblables rosettes. Sa queue longue, finissante en pointe, est marbrée superbement, mais d'une maniere différente du reste du corps. *Thes. I. Tab.* 97. *n.* 2.

TILIN, Coquillage operculé du Sénégal, observé par M. ADANSON, du genre du *Rouleau.* C'est la troisieme espece de l'Auteur. Ce Coquillage est figuré à la Planche VI. *n.* 3. de l'*Histoire des Coquillages du Sénégal*, *p.* 91. On trouve cette sorte de Coquillage très-abondamment au Cap Bernard, ainsi qu'au Cap Manuel, & aux Isles de la Magdelene.

La coquille du *Tilin*, dit-il, a deux

pouces de longueur, & une largeur presqu'une fois moindre.

Ses dix spires sont un peu renflées & arrondies. Les neuf d'en bas portent sur leur convexité plusieurs petits filets, qui tournent avec elles. Par leur réunion elles forment un sommet un peu convexe, assez élevé, une fois plus large que long, & trois fois plus court que la premiere spire. Celle-ci est lisse, unie & s'arrondit un peu, en se repliant en bas sur le sommet.

L'ouverture n'a que cinq fois plus de longueur que de largeur : elle est assez étroite & aigue dans son extrémité inférieure.

Le fond de la couleur de cette coquille est brun, jaune ou blanc. Celles qui sont brunes souffrent rarement le mélange des autres couleurs. Les jaunes ou les blanches sont entourées de deux bandes, formées par un réseau, dont les filets sont bruns, ou rouges, ou noirâtres, les mailles restant jaunes ou blanches, comme le fond sur lequel ce réseau est étendu. Ces deux bandes ne se voyent jamais sur le sommet, mais seulement sur la premiere spire. La plus large en occupe la partie inférieure, & la plus étroite tourne vers son milieu.

L'Auteur a remarqué que le fond blanc ou jaune des jeunes, brunit en vieillissant, & qu'il est plus ordinaire aux jeunes qu'aux vieilles d'être violettes dans l'intérieur.

Le pied de l'animal est semblable à celui de la premiere espece du genre du Rouleau ; mais il est près de deux fois plus étroit que sa coquille, & coupé en dessous par douze sillons, qui s'étendent sur toute sa longueur.

Son opercule est trois fois plus long que large, & trois fois plus court que l'ouverture de la coquille.

Sa tête & son pied sont noirâtres en dessus & en dessous, & tachés d'un grand nombre de petites lignes cendrées d'inégale grandeur. Son pied est encore bordé au-devant d'une bande couleur de rose. Ses cornes & son tuyau sont de couleur de chair pâle, & traversés par de petites raies brunes.

M. ADANSON range sous le nom de *Tilin*, le *Cylindroïdes colore fulvo dilucido tinctus, & squamis sanguineis decoratus*, de BONANNI, *Recreat. p.* 128. *class.* 3. *n.* 136. du *Musæum* de KIRKER, *p.* 457. *n.* 136.

Le *Cylindrus alius lacteo colore circumtectus, superficie, propè basim, in pinnulas desinente, candidâ, intùs autem violaceâ*, du même, *p.* 165. *n.* 365. & du *Musæum* de KIRKER, *p.* 471. *n.* 365.

Le *Rhombus cylindro pyramidali similis, paulò coloratior, rictuque ferè toto violaceo*, de l'Isle Maurice, décrit par LISTER, *Hist. Conchyl. Tab.* 758. *fig.* 3.

Le *Rhombus parvus cylindro pyramidalis, ex rufo minutissimis maculis reticulatus & fasciatus*, du même, *ibid. Tab.* 788. *fig.* 41.

Le joli *Cornet blanc*, avec deux zones, formant des réseaux jaunes, de M. D'ARGENVILLE, *Hist. Conchyl.* figuré à la Planche XII. *lettre P. Edit. de* 1757.

Le *Conus baseos lævis, spiris baseos toroïdibus, ore extremo violaceo*, de M. KLEIN, *Tent. p.* 65. *spec.* 1. *n.* 4. *&* 6.

Le *Conus fasciata, pennata, coloris fulvi dilucidi, super fasciis, maculis cruentis, velut squamis decorata*, du même, *p.* 67. *spec.* 1. *n.* 10.

Et le *Conus subrufa, fasciata, zonis angustis, ex albo nigroque tessellata*, du même, *p.* 69. *spec.* 30.

TIP

TIPHLE : GESNER (*de Aquat. p.* 1025.) donne ce nom à une espece de poisson du genre des *Syngnatus*, qui, selon WILLUGHBY, *p.* 159. & RAY (*Synop. Meth. Pisc. p.* 46.), est une grande espece d'Aiguille d'ARISTOTE, que M. LINNÆUS (*Fauna Suec. n.* 335.), & ARTEDI

(*Syn. p.* 2. *n.* 3.) nomment *Syngnatus corpore medio heptagono, caudâ pinnatâ.* Les Suédois l'appellent *Kantnaöhl.* Ce poisson se trouve dans la mer Baltique.

TIPULES : Ce sont des Mouches à deux ailes, qui au premier coup d'œil ressemblent tellement aux Cousins, qu'elles paroissent être de leur genre. Aussi des Naturalistes très-célebres, & des Observateurs très-attentifs, dit M. DE RÉAUMUR (*Mém. I. du Tome V.*), comme SWAMMERDAM, GOEDARD, &c. ont confondu les petites especes de *Tipules* avec les Cousins. Mais elles sont d'une classe différente de celle des autres. Les Cousins sont de la premiere classe générale des Mouches à deux ailes, & les *Tipules* sont de la seconde classe. La Nature ne leur a point accordé de trompes, comme aux Cousins : elle ne leur a donné qu'une bouche, qui n'a pas de dents. Aussi les *Tipules* ne cherchent pas à nous faire de mal, & ne sont point en état de nous en faire. Aux environs de Paris, le nombre des especes de *Tipules* surpasse beaucoup celui des especes de Cousins. Elles sont aussi fécondes, & quelques-unes sont considérablement plus grandes, que les especes de Cousins. Mais les *Tipules* & les Cousins se ressemblent par la forme du corps : celui des unes, comme celui des autres, est allongé. Les unes & les autres sont de la seconde des classes subordonnées aux classes générales. Ils se ressemblent encore par la grandeur de leurs jambes, par la maniere de les poser, par la figure des ailes, & par la forme du corselet.

Les *Tipules* de bien des especes différentes ont pris, comme les Cousins, leur accroissement dans les eaux, sous la forme de Vers ; mais les *Tipules* de beaucoup d'autres especes ont été des Vers qui se sont nourris sous terre, ou sur des Plantes. M. DE RÉAUMUR fait connoître quelques especes de celles qui ont été des Vers terrestres, & il finit son *Mémoire* par faire connoître les especes qui ont été des Vers aquatiques. Sans s'arrêter à décrire exactement toutes les especes de ces insectes qui naissent sur terre, & toutes celles qui naissent dans l'eau, il se borne à parler de celles qui se présentent le plus souvent à nos yeux, & de celles qui offrent quelque particularité remarquable.

Si les *Tipules* different des Cousins, en ce qu'elles n'ont point de trompe, elles différent encore des autres Mouches de leur propre classe, en ce qu'elles ont la figure de Cousins, & que la conformation de leur bouche, ainsi que les accompagnemens, sont différens. La tête de la *Tipule* est un peu allongée, c'est à son bout que sont articulées deux levres extérieures, & toutes les parties, lesquelles composent sa bouche. C'est dans les prairies qu'on voit plus communément les grandes especes de *Tipules*, qui dans la plûpart des campagnes ont leur nom particulier. GOEDARD les a nommées des *Tailleurs*. LÉEWENHOECK leur donne aussi le même nom. Entre celles-ci, il y en a qui ont jusqu'à dix-neuf ou vingt lignes de longueur, ce qui fait de longs insectes. Leur corps est délié, & composé de neuf anneaux. Le corps du mâle est plus court, que celui de la femelle, & plus gros à son bout, que par-tout ailleurs. Ces insectes paroissent dans les prairies depuis le commencement du printemps, jusqu'à celui de l'hiver; mais c'est sur la fin de Septembre & le commencement d'Octobre, que ces insectes sont plus communs. Il y a certaines prairies qui en sont si peuplées, qu'on n'y peut faire un pas, sans déterminer plusieurs de ces Mouches à s'élever en l'air. Il y a des temps, où elles se servent de leurs ailes, comme les Autruches

des leurs, pour s'aider à marcher, & réciproquement de leurs jambes pour s'aider à voler.

La couleur de cette grande eſpece de *Tipule* eſt d'un gris blanchâtre au corps. Le corſelet par deſſus eſt ondé; au-deſſous il eſt d'une nuance plus claire. La tête tient au corſelet par une eſpece de col très-court. Elle eſt petite & couverte en partie par deux grands yeux à réſeau, d'un verd changeant, où l'on apperçoit du pourpre mêlé, lorſqu'on les regarde en certain ſens. Les ailes, aſſez étroites par rapport à la grandeur de l'inſecte, ont une teinte de brun. Ces *Tipules* portent des Antennes, qui ont quatre ou cinq poils verticillés à l'origine de chaque articulation. Les antennes du mâle n'ont rien de plus que celles de la femelle. Il y a quelques autres ſortes de *Tipules*, dont les mâles ont des antennes, qui peuvent le diſputer aux plus belles de celles que portent d'autres inſectes.

Les *Tipules* de la plûpart des petites eſpeces ſont plus habiles que celles des grandes. Elles volent plus volontiers, & il y en a qui ſe tiennent preſque en l'air. Ces nuées de Moucherons, que l'on voit dans toutes les ſaiſons à certaines heures du jour, que l'on prend pour des Couſins, ſont des *Tipules*, dit M. DE RÉAUMUR. Ces *Tipules* dans leur origine ont été des Vers, & la terre a été leur vraie nourriture. Les *Tipules* de différentes eſpeces vont volontiers faire leurs œufs dans les cavités de vieux arbres, où il y a du terreau qui reſſemble au fumier. Ces œufs deviennent des Vers, les Vers des Nymphes, & les Nymphes des Mouches, qui ſont des *Tipules* griſes, jaunes, ou noires.

Pour celles qui, ſous leurs premieres formes, ſavoir, ſous celle de Ver & de Nymphe, ont vécu dans l'eau, elles reſſemblent ſi fort aux Couſins les plus communs, qu'on n'héſiteroit pas à les prendre pour des Couſins. Elles n'en different que parcequ'elles n'ont point de trompe, mais une bouche, du deſſus de laquelle ſortent deux barbillons, qui caractériſent les *Tipules*. Les mâles ont des antennes à plumes plus fournies de poils. D'autres *Tipules*, de la même forme & de la même grandeur, n'en different que par de très-légeres particularités, comme par quelques nuances de couleurs, & par des antennes moins fournies de poils, &c. Les mâles & les femelles portent leurs ailes croiſées ſur le corps, qui les excede en longueur. Du bout de celui du mâle ſortent deux eſpeces de lames garnies de poils, & au-deſſous deux eſpeces de crochets, preſque droits, dont chacun eſt articulé, avec une bien plus groſſe piece. Dans l'état ordinaire, les pointes des crochets ſont tournées vers le ventre, & les crochets forment une *X*. en ſe croiſant l'un ſur l'autre.

M. LINNÆUS (*Fauna Suec. n.* 1121. *juſqu'à* 1152.) diviſe ces inſectes en *grandes Tipules* proprement dites, dont les ailes ſont ouvertes, & en *petites Tipules*, qui ont la forme de Pucerons, & dont les ailes ſont couchées. Celles de la premiere eſpece ſont au nombre de quatorze, & celles de la ſeconde au nombre de dix-huit.

La premiere eſpece des *grandes Tipules* eſt nommée (*n.* 1121.) par le ſavant Naturaliſte Suédois, *Tipula alis exalbidis, maculâ niveâ, rivulis fuſcis*; par RAY (*Inſ.* 72. *n.* 2.), *Tipula maxima, alis majoribus ex fuſco & albo variegatis*; & dans les *Actes d'Upſal*, 1736. *p.* 50. *n.* 1. *Tipula Laponica cinerea, alis albis, rivulis fuſcis.* Il en eſt encore parlé dans les *Actes de Stockolm*, 1739. *t.* 3. *f.* 8. Cette *grande Mouche Tipule* eſt une des plus belles que l'on voye en Suede. Elle a le corps & l'abdomen d'un cendré brun; la queue fourchue; les ailes de couleur d'eau, ou blanchâtres.

La ſeconde, nommée (*n.* 1122.)

Tipula alis fusco variegatis, est de moyenne grandeur. Elle a tout le corps d'un cendré brun; les ailes cendrées vers le bord antérieur, avec quatre ou cinq bandes brunes. Le bord postérieur a trois cercles bruns, avec un point brun au milieu: les pieds sont gris; les cuisses sont ceintes d'un anneau noir vers le bas. Elle a les antennes composées de quatorze articles, dont le premier est droit, oblong & noir; le second rond & bossu; le troisieme, & les autres jusqu'au treizieme sont ronds, & le quatorzieme est pointu.

La troisieme espece, nommée (*n.* 1123.) *Tipula corpore fulvo, nigroque variegata*; par Ray (*Insect.* 72. *n.* 4.), *Tipula elegans, dorso & scapulis nigris, ventre croceo, alis maculâ fuscâ notatis, lævis & splendens*, est appellée dans les *Actes d'Upsal*, 1736. *p.* 30. *n.* 2. *Tipula abdomine annulis luteis, nigrisque alternantibus*. Cette *Tipule* a le corps d'un noir foncé; les articles du ventre, excepté le bord extérieur, couleur de safran; différentes bandes au corselet, & les ailes de la même couleur, avec des raies brunes, & un point obscur au bord. Les cuisses sont jaunes vers la base.

La quatrieme espece, nommée (*n.* 1124.) *Tipula alis exalbidis, lineâ marginali fuscâ*, & dans les *Actes d'Upsal*, 1736. *p.* 31. *n.* 6. *Tipula cinerea, alis cinereis, margine exteriore fuscis*, est une de ces *Tipules*, dont parlent M. de Réaumur, Goedard, Lister, sur Goedard, Bradeley, Frisch, Léewenhoeck, & les autres. Le Ver dont elle provient se trouve aux pieds des Plantes potageres. Elle est toute cendrée, & a les ailes de couleur d'eau. Le long du bord extérieur, mais non jusqu'à la pointe, regne une ligne large, longue & brune, laquelle forme des especes de plis, & sous cette ligne est une couleur plus blanche.

La cinquieme espece, nommée (*n.* 1125.) *Tipula alis exalbidis, sparsis maculis albis, & obsoletis*; dans les *Actes d'Upsal*, 1736. *p.* 30. *n.* 3. *Tipula cinerea, alis cinereis, vasis fuscis, maculis albidioribus, & nervis magis opacis*, est de couleur cendrée, a les ailes de la même couleur, marquées de quelques taches blanches, à peine visibles. Albin parle du mâle & de la femelle, que les Suédois nomment *Karkrank*.

La sixieme espece, nommée (*n.* 1126.) *Tipula alis cinerascentibus, lunulâ albâ marginali*, & dans les *Actes d'Upsal*, 1736. *p.* 30. *n.* 4. *Tipula cinerea, alis fuscis, maculâ lunatâ albâ*, est appellée par Ray (*Insect.* 73. *n.* 10.), *Tipula septimæ similis, paulò tamen major, oculis viridescentibus*. Elle est distinguée des autres par la couleur cendrée de ses ailes, & par les veines qui sont de la même couleur. Celle-ci a un croissant blanc & le dessus de l'abdomen brun.

La septieme espece, nommée (*n.* 1127.) *Tipula alis glaucis, puncto marginali, corporeque atro, pedibus rufis*, a la tête, le bas-ventre, & le corselet d'un noir foncé; tous les pieds ferrugineux; les antennes d'un noir foncé, composées de douze articles, & de la longueur du corselet; les ailes couleur de verd de mer, & la base du ventre un peu ferrugineuse. L'anus de la femelle se termine par un filet à trois valves.

La huitieme espece, nommée (*n.* 1128.) *Tipula alis subcinereis, vasis fuscis, puncto marginali obscuro, dorso nigricante*; dans les *Actes d'Upsal*, 1736. *p.* 31. *n.* 5. *Tipula cinerea, alis fuscis, vasis nigris, maculâ lunatâ nigrâ*; par Frisch (*Germ. p.* 14. *t.* 212.), *Tipula terrestris major*, est très-commune en Suede. Elle a le corps de couleur noire; les côtés jaunes; les bandes du corselet de la même couleur, & les ailes cendrées, avec une tache ou un point noir au bord.

La neuvieme espece, nommée (*n.*

1129.) *Tipula alis albidis, puncto marginali, fusco dorso abdominis cinereo;* dans les *Actes d'Upsal*, 1736. *p.* 31. *n.* 7. *Tipula incarnata, alis cinereis, puncto nigro*, & par FRISCH (*Germ.* 7. *p.* 30. *t.* 22.), *Tipula terrestris media*, differe des précédentes, en ce que le mâle & la femelle sont de la moitié plus petits. Cette espece de *Tipule* a les genoux noirs, le corps subincarnat, & les ailes de couleur d'eau, ou blanchâtres.

La dixieme espece, nommée (*n.* 1130.) *Tipula alis membranaceis, puncto fusco, abdomine flavo, lineis tribus fuscis longitudinalibus*, est une des grandes especes, mais non des très-grandes. Elle a les ailes marquées d'un point brun & de couleur d'eau; l'abdomen jaune, marqué de trois lignes brunes en long, dont une au dos, & une à chaque côté; le haut de l'abdomen brun; le *thorax* jaune, & par derriere trois lignes brunes.

L'onzieme espece, nommée (*n.* 1131.) *Tipula alis albidis, maculâ pallidâ obsoletâ, corpore nigro luteoque variegato;* dans les *Actes d'Upsal*, 1736. *p.* 31. *n.* 8. *Tipula cinerea, alis cinereis immaculatis*, a les ailes de couleur d'eau; le corps varié de noir & de jaune, principalement la poitrine. La queue du mâle est obtuse, très-longue: celle de la femelle est pointue. Cette Mouche est d'une grandeur moyenne & approche de la précédente.

La douzieme espece, nommée (*n.* 1132.) *Tipula alis fuscis, corpore atro*, est de moyenne grandeur. Elle a les ailes brunes, le corselet & l'abdomen d'un noir foncé, & les pieds bruns. Les femelles ont l'anus en pointe, & les mâles l'ont obtus. Le Ver d'où provient cette Mouche se retire dans la terre grasse & humide.

La treizieme espece, nommée (*n.* 1133.) *Tipula flava, dorso fusco*, est de moyenne grandeur, ou un peu plus grande que le Cousin vulgaire. Elle a les ailes de couleur d'eau, sans taches; le corps jaune; la tête, le corselet & le derriere du ventre bruns, & les pieds longs.

La quatorzieme espece, nommée (*n.* 1134.) *Tipula alis nigro maculatis, corpore nigro*, est une espece de moyenne grandeur. Elle a les ailes nerveuses & blanchâtres; une triple bande, marquée de points noirs, ramassés ensemble: entre chaque bande est un point noir, proche le grand bord de l'aile. Les pieds sont livides. Cet insecte a tout le corps noir, ainsi que les yeux, & les antennes composées de cinq articles.

Les *Tipules* suivantes sont les petites: elles ont la forme du Cousin & les ailes couchées, *minores, Culiciformes, alis incumbentibus.*

La quinzieme espece, nommée (*n.* 1135.) *Tipula thorace virescente, alis membranacei coloris, puncto nigro*, est du double plus grande qu'une espece de Cousin, dont M. LINNÆUS parle, *n.* 1116. Elle a les ailes de couleur d'eau, marquées d'un point noir au milieu; le corps brun; les pieds de devant plus longs que les autres; la bouche garnie de petites antennes recourbées. Le mâle les a garnies de poils, & la femelle est velue. Le Ver d'où provient cette *Tipule* est comme un fil, long, d'un beau rouge, mol, composé de douze articles. La queue est fourchue. Il se trouve dans la mer, & l'Auteur marque avoir beaucoup vu de ces *Tipules* dans les bois d'Œlande. M. DE RÉAUMUR, GOEDARD, & LISTER, sur GOEDARD, ont parlé de cette *Tipule*.

La seizieme espece, nommée (*n.* 1136.) *Tipula fusca, abdomine anteriore viridi*, a la tête, le *thorax*, les trois derniers segmens de la queue bruns ou noirs; l'abdomen rond & verd, excepté les derniers articles; les ailes blanches & sans taches; les pieds longs, en partie blancs. Les antennes du mâle sont plumeuses & bru-

nes. Les genoux ſont noirs, & les pieds de devant ſont très-longs. Elle eſt de la grandeur du Couſin vulgaire.

La dix-ſeptieme eſpece eſt nommée (*n.* 1137.) par le ſavant Naturaliſte Suédois, *Tipula pedibus anticis maximis, antenniformibus, motatricibus, annulo albo*, & par FRISCH (*Germ.* 11. *p.* 7. *t.* 13.), *Culex luteo-viridis, pedibus antenniformibus*, provient d'un Ver aquatique. Il y en a de cette eſpece, dont les unes ſont d'un verd clair, & les autres variées de noir & d'incarnat. Cette *Tipule* a les pieds de devant du double plus longs que les autres : elle les remue comme des antennes, quand elle eſt tranquille. Les antennes ſont courtes & velues dans les mâles. Il y a une autre eſpece de *Tipule*, de la grandeur, de la couleur & de la figure du Couſin vulgaire, qui remue de même ſes longs pieds.

La dix-huitieme eſpece, nommée (*n.* 1138) *Tipula pedibus anticis maximis, antenniformibus, motatricibus, apice albis*, eſt du double plus grande que la précédente. Elle a l'abdomen mince & verd ; le *thorax* d'un noir foncé ; les pieds blancs, mais noirs en devant, vers la baſe, & les antennes brunes, leſquelles ſont velues dans les mâles.

La dix-neuvieme eſpece, nommée (*n.* 1139.) *Tipula pedibus albis, annulis novem nigricantibus, alis albo, cinereoque maculatis*, eſt de la grandeur du Couſin vulgaire. Elle a les ailes tachetées de blanc & de cendré ; les pieds longs, de couleur de neige, compoſés chacun d'environ neuf anneaux bruns bien variés ; ce qui la diſtingue facilement des autres eſpeces de *Tipules*.

La vingtieme eſpece, nommée (*n.* 1140.) *Tipula viridis, alis albis, immaculatis*, eſt plus petite que le Couſin vulgaire. Elle a tout le corps d'un jaune pâle ; les pieds longs & verds ; mais ceux de devant ſont très-longs, & les antennes très-courtes ; celles du mâle ſont dentelées comme un peigne. Cette *Tipule* a les yeux noirs, & les ailes couchées & ſtriées.

La vingt-unieme eſpece, nommée (*n.* 1141.) *Tipula corpore ſubflavo, oculis, thoraciſque tergo nigris*, eſt à peine plus grande qu'un Pou. Elle a les ailes luiſantes, le corps jaunâtre, le *thorax* noir par derriere ; les yeux grands & noirs ; les antennes compoſées de douze articles ronds, & les ailes, qui, l'une étant couchée ſur l'autre, paroiſſent n'en faire qu'une, de couleur blanchâtre.

La vingt-deuxieme eſpece, nommée (*n.* 1142.) *Tipula atra, thorace gibboſo, pedibus poſticis magnis*, & dans les *Actes d'Upſal*, 1736. *p.* 31. *n.* 16. *Culex niger, pectore gibboſo, abdomine cylindraceo, pedibus poſticis maximis*, ſe trouve dans les bois, où l'on en voit voltiger en troupes. Elle a le corps tout noir, le *thorax* épais & voûté ; l'abdomen mince & cylindrique ; les ailes blanches & ovales ; les pieds noirs, dont ceux de derriere ſont du double plus gros & plus longs. Les jambes ſont faites en maſſue, ou plus groſſes par en bas.

La vingt-troiſieme eſpece, nommée (*n.* 1143.) *Tipula nigra, glabra, alis nigricantibus, antennis capite brevioribus, femoribus anticis introrsùm ſulcatis*, eſt de la longueur de la Mouche domeſtique, mais plus étroite. Elle a tout le corps noir ; les antennes preſque plus courtes que la tête, courbées, noires, ayant la figure de cornes de Bœuf, compoſées chacune de ſept articles. Le mâle a le ventre long, étroit & d'un noir foncé : la femelle l'a jaune en deſſous & épais. Sa bouche eſt une trompe, & non un aiguillon. Les ailes ſont noires & couchées. Les cuiſſes de devant ſont épaiſſes & ſillonnées en dedans. M. DE RÉAUMUR en parle, & il n'en fait pas une *Tipule*, mais une eſpece de Couſin.

La vingt-quatrieme eſpece, nom-

mée (*n.* 1144.) *Tipula fuſca, alarum baſi cinereâ*, & par FRISCH, *Muſca Vermis rerum putridarum*, eſt de la grandeur d'un Pou, & toute brune. Elle a le ventre couleur de verd de mer; les antennes en forme de fils, longues, compoſées de quatorze articles.

La vingt-cinquieme eſpece, nommée (*n.* 1145.) *Tipula atra, oblonga, hirta, alis nigricantibus*; dans les *Actes d'Upſal*, 1736. *p.* 33. *n.* 61. *Muſca oblonga, atra, hirſuta, alis fuſcis incumbentibus, pedibus nigris*, & par PETIVERT, *Muſca oblonga noſtras, nigra*, incommode ſouvent les malades, qui ſont travaillés de la fievre. Elle eſt de la grandeur d'une Mouche domeſtique, mais plus oblongue, noire par tout le corps, & velue. Elle a les ailes couchées ſur le dos, d'une couleur d'eau, qui devient noire: elles paroiſſent n'en faire qu'une.

La vingt-ſixieme eſpece, nommée (*n.* 1146.) *Tipula atra, holoſericea*, ſe trouve ſur les branches d'arbres, principalement ſur les Pommiers, après la pluie. On en voit beaucoup en Hollande, & peu en Suede. C'eſt une très-petite Mouche & très-noire. Examinée avec une lentille, on la voit couverte de poils très-fins.

La vingt-ſeptieme eſpece, nommée (*n.* 1147.) *Tipula alis albis, margine exteriore nigris, thorace, abdomineque rubris*, & dans les *Actes d'Upſal*, 1736. *p.* 33. *n.* 62. *Muſca corpore rubro, capite, pedibuſque nigris, alis albidis, margine exteriore nigro, cum puncto*, eſt de la grandeur de la Mouche domeſtique. Elle a la tête petite, noire; le *thorax* & l'abdomen rouges; les pieds noirs & les cuiſſes longues. Cette eſpece varie, ſelon le ſexe. L'une eſt d'un noir foncé, & a les cuiſſes longues & un peu plus groſſes.

La vingt-huitieme eſpece, nommée (*n.* 1148.) *Tipula alis deflexis, cinereis, ovato-lanceolatis, ciliatis*; dans les *Actes d'Upſal*, 1736. *p.* 31. *n.* 13. *Culex alis depreſſis, margine villoſis*; & par FRISCH, *Culex parvus, cinereus, alis pendulis*, eſt très-petite. Les ailes de cette *Tipule*, eu égard à ſa petiteſſe, ſont très-grandes, & pendantes, comme dans les Phalenes. Elle a les antennes menues comme un fil, cendrées, compoſées de onze articles noirs & ronds.

La vingt-neuvieme eſpece, nommée (*n.* 1149.) *Tipula atra, alis albis, abdominis latere anticè maculâ albâ*, qui ſe retire ſur les feuilles des Plantes, eſt plus petite que la Mouche domeſtique. Elle a le *thorax* & tout le corps dénués de poils & de couleur noire; les antennes compoſées de onze articles, comme feuillées, marquées d'un point de chaque côté de l'abdomen, proche la poitrine. Le bord du *thorax* eſt quelquefois blanc: tout le reſte eſt noir.

La trentieme eſpece, nommée (*n.* 1150.) *Tipula alis incumbentibus, glaucis, margine interiore villoſis*, ſe trouve ſur le Genevrier. Elle a la figure du Couſin; les pieds plus longs que le corps; les antennes ſétacées, compoſées d'environ quatorze articles, garnies quelques poils; la tête très-petite; les yeux noirs; le *thorax* & le ventre d'un brun roux; les épaules élevées; les ailes de couleur claire, ainſi que le bord extérieur, excepté les deux nerfs, qui ſont à chacune. FRISCH parle d'une Mouche, qui provient d'un Ver rouge, qui ſe trouve ſur les galles des feuilles de Saule, laquelle reſſemble à cette *Tipule*, & que M. LINNÆUS ſoupçonne être la même eſpece.

La trente-unieme eſpece, nommée (*n.* 1151.) *Tipula atra, abdomine rufeſcente*, eſt la plus petite de toutes. A peine eſt-elle de la grandeur d'une Puce. Elle vole l'été ſur les eaux, les lacs & les marais. Elle a les ailes couchées & l'abdomen ovale.

La trente-deuxieme eſpece, nommée (*n.* 1152.) *Tipula capite atro, antennis*

antennis corpore incarnato longioribus, est très-petite & presque plus petite qu'une Puce. Elle a le corps noir, le front blanc, le *thorax* brun; les antennes & les pieds noirs & longs. Les ailes sont plus longues que l'abdomen, & les antennes sont de la moitié plus longues que le corps & les ailes.

Telles sont les différentes especes de *Tipules* décrites par M. LINNÆUS; mais toutes ne sont pas des *Tipules*.

Ce que SWAMMERDAM appelle des *Cousins morts*, parceque ces insectes n'ont point d'aiguillons, sont des *Tipules*, selon la remarque de M. DE RÉAUMUR.

Le même SWAMMERDAM donne le nom de *Tipules aquatiques* à des insectes qui courent sur la surface de l'eau avec une extrême légereté. Ils ont un aiguillon dans la bouche, qui est comme celui des Punaises. On a vu que M. DE RÉAUMUR accuse SWAMMERDAM & GOEDARD de méprise sur ce point, & il prétend que ces *Tipules aquatiques*, qui ont un aiguillon, sont des Cousins, & que les véritables *Tipules* n'ont ni aiguillon, ni trompe, ni même de dents. C'est ce que j'ai dit, d'après ce savant Observateur. Nos Lexicographes entendent par *Tipula aquatica* le *Scorpion d'eau*. Voyez ce mot.

TIQ

TIQUE, en Latin *Ricinus*, en Grec Κρότων, petit insecte noirâtre, qui a la peau dure, six pieds attachés au col, un bec aigu, mais court, & qui est de la figure d'une losange. Il ne jette aucun excrément. Pendant les grandes chaleurs de l'été, il s'engendre dans la chair, ronge les oreilles d'un Chien, d'un Bœuf, ou d'autres animaux, & creve, quand il est bien rempli de sang. On dit qu'il peut vivre & supporter la faim pendant sept jours. Pour en préserver les Chiens, on leur frotte les oreilles d'huile de noix d'Amande, ou d'huile de noix d'Aveline, ou bien de vin, de vinaigre, de cumin & d'eau salée. MOUFFET dit que cet insecte naît l'été dans les pâturages, parmi toutes sortes d'herbes, & dans les forêts, parmi les feuilles des arbres, & qu'il est engendré de quelque humeur puante; mais, comme l'a remarqué ALDROVANDE, ceux qui tourmentent les Chiens, les Bœufs, & autres animaux Quadrupedes, sont presque tous engendrés dans leur chair même.

MOUFFET parle d'un autre insecte assez semblable à la *Tique*, que l'on confond même avec celle-ci, & que l'on nomme en Latin *Reduvius*. Son bec est un peu plus long: ses pieds sont d'un rouge obscur. Cet insecte a le dos de couleur cendrée, & est marqué de trois petits points noirs. Il est de la figure d'un cœur. Il suce le sang des animaux, & peut vivre un an entier dans la toison d'une Brebis tondue. Il tache si considérablement de couleur verte la laine dans laquelle il se cache, qu'une forte lessive chaude peut à peine en ôter la tache. Il incommode les Brebis, les Chevres, les Bœufs, & même l'homme. Voyez aux mots CIRON & POU.

TIT

TITRI, ou TITIRI, petit poisson, ainsi nommé par les Sauvages de l'Amérique. Il se trouve dans la plûpart des Isles Antilles. Le Pere LABAT dit qu'il se nomme *Titiri* à la Martinique, & que ce nom est Caraïbe. On l'appelle *Pisquet* à la Guadeloupe. Il s'en trouve en quelques endroits de la Méditerranée. Les Italiens l'appellent *Lattarini*. On en trouve quatre ou cinq jours devant & autant de jours après les pleines lunes des mois de Juillet, d'Août, de Septembre & d'Octobre. Dans les premiers jours, ils sont blancs comme de la neige: peu-à-peu ils grossissent, & deviennent gris; alors ils ne sont plus si délicats. Ce poisson n'est pas

plus gros qu'un fer d'aiguillette, & il a le corps tout marqueté de noir & de gris, avec deux petites empennures, dont l'une sur le dos, & l'autre sur le ventre. Il a deux petites nageoires proche de la tête, & une queue de la même étoffe. Tout cela est mêlé de trois ou quatre couleurs différentes, savoir de rouge, de verd, de bleu, &c. Elles sont si vives, qu'il semble que ce soit de l'émail appliqué sur ces poissons. Cela ne paroît pourtant gueres, si ce n'est dans l'eau, quand ils jouent ensemble, & qu'ils font de petites caracoles les uns après les autres. On les voit en de certains temps de l'année remonter de la mer vers les montagnes, en si grande quantité, que les rivieres en paroissent toutes noires. Comme ces rivieres sont des torrens, qui se précipitent avec impétuosité à travers des rochers, ces petits poissons gagnent tant qu'ils peuvent le long des rives, où les eaux ont moins de rapidité, & quand ils rencontrent un saut d'eau qui les emporte, ils s'élancent hors de l'eau, & s'attachent contre la roche, se glissant à force de remuer jusqu'au-dessus du courant de l'eau. On en voit de plus de deux pieds de largeur, & de plus de quatre doigts d'épaisseur attachés sur une roche, où tous, les uns sur les autres, semblent disputer à qui aura plutôt gagné le dessus. C'est-là qu'on les prend : on met un vaisseau dessous, & on les pousse dedans avec la main.

Le Pere LABAT dit que la pêche de ces petits poissons est facile. Quatre personnes, dit-il, prennent un linceul, chacune par un coin, & le tenant étendu, elles le passent sous l'eau, ou pour parler plus juste, entre deux eaux, aux environs où elles voyent fourmiller une grande quantité de ces poissons, & l'élevent en l'air : elles en prennent des milliers. Lorsque ces poissons se tiennent au fond de l'eau, il n'y a qu'à marcher dans la riviere, pour les faire lever, & passer le linceul par dessous.

L'Auteur ajoute que l'abondance & la délicatesse de ce poisson fait que tout le monde en mange, & qu'il est bon de toutes façons. Il n'y a ni écailles à ôter, ni arêtes à craindre. Il porte son beurre avec lui ; car quoiqu'il soit petit, il ne laisse pas d'être gras. Ces petits poissons mangent & dévorent les œufs des Crabes.

TITU, Serpent du Brésil de couleur d'olive, avec des taches noires. Il se nourrit d'oiseaux, dit SEBA, qui en a donné la figure, *Thes. II. Tab.* 11. *n.* 1.

TIV

TIVEL, Coquillage bivalve du Sénégal, du genre de la Telline, dont M. ADANSON donne la figure à la Planche XVIII. *n.* 4. de l'*Histoire des Coquillages du Sénégal.*

Le *Tivel*, dit l'Auteur, se voit très-fréquemment vers l'embouchure du Niger.

Sa coquille représente un triangle à côtés presque égaux : ceux qui regardent le sommet sont applatis, & non tranchans, comme celui de devant. Elle a quatorze lignes de largeur, presque autant de longueur, & une fois moins de profondeur. Sa surface est lisse & sans sillons.

Les bords de ses battans sont aigus, minces & tranchans.

Les sommets sont assez minces, un peu écartés l'un de l'autre, & placés exactement au milieu de la largeur de la coquille.

La charniere ressemble à celle d'une autre espece de Coquillage de ce même genre.

Intérieurement cette coquille est violette ou blanche : extérieurement elle est grise, & marquée pour l'ordinaire de trois taches violettes vers sa partie inférieure.

M. ADANSON range sous le nom de *Tivel*, le *Pectunculus triquetrus*,

intùs ex violâ purpurascens, *Africanus*, dont parle LISTER, *Hist. Conchyl. Tab.* 252. *fig.* 86. que M. KLEIN, *Tent. p.* 154. *spec.* 3. *n.* 13. nomme *Chamelæa lævis*, *sive circinis umbratilibus*, *tactu lævissimis*.

TLA

TLACAHOILOTL, espece de Pigeon sauvage du Mexique, dont le bec est courbé, médiocre & rouge. Il a le ventre & les ailes rouges, & le dos bleu, dit RAY, *Synop. Meth. Av. p.* 63. *n.* 15.

TLACAXOLOTL, Quadrupede des Indes, que RUYSCH met au rang des animaux douteux. Il est plus grand qu'un Taureau : la tête est grande; le museau long ; les oreilles larges ; les dents atroces. Sa face ronde approche un peu de celle de l'homme. Il a le col gros, les pieds & les ongles du Taureau, mais plus grands, & les fesses plus larges ; la queue longue & grosse. Sa peau est épaisse, & son poil est roux & hérissé. Cet animal est rare & n'habite que les déserts & les rochers.

TLACHINOLTOTOLT: C'est un oiseau du Mexique, de la grandeur du Moineau, dit RAY (*ibid. p.* 171.), & qui lui ressemble presque par la figure, & par la couleur.

TLACOQUAUHTLI, espece d'Aigle du même pays, selon RAY (*ibid. p.* 161.), qui est de la grandeur de l'Autour, & dont le plumage est brun & cendré.

TLALQUIPATLI, espece de petit Duc, oiseau nocturne, selon le même Auteur (*ibid. p.* 160.), dont le bec est crochu & court. Son plumage est brun & cendré. Il y a les pieds couverts de plumes, & les ongles noirs.

TLANQUIQUIZTOTOTL: RAY (*ibid. p.* 164.) en parle comme d'un oiseau de la grandeur du Pigeon, dont le bec est gros, pointu & noir. L'iris est de couleur rousse. Ses ailes & sa queue sont mêlées de blanc & de noir. Il a une bande noire, qui va depuis le bec jusqu'au bas de la poitrine. Le dedans de ses ailes est de couleur rousse. Le reste du corps est de couleur pâle, & ses pieds sont bruns.

TLAPALCHICHI: Le même Auteur (*ibid. p.* 172.) parle d'un oiseau de ce nom, semblable au Chardonneret, décoré de plusieurs couleurs agréables à la vue, c'est-à-dire de bleu, de verd, de rouge, & de couleur de feu. Son bec est court & gros, noir en dessus & blanc en dessous.

TLAPALTOTOLT: RAY (*ibid. p.* 174.) parle de cet oiseau comme un peu plus petit que le Chardonneret : il a le bec délié, les yeux & l'iris roux, les ailes & la queue d'un rouge tirant sur le noir, & le reste du corps de couleur d'écarlate.

TLAQUATZIN, nom que XIMENÈS donne à une espece de Renard du Brésil, que MARCGRAVE nomme *Carygueia*. Voyez ce mot.

TLATMITZLI, petit animal de l'Amérique, dit RUYSCH (*de Quad. p.* 81.), d'après NIEREMBERG (*Hist. Exot. L. IX. c.* 24.), plus petit qu'un Chat. Il a la figure d'un Lion. On admire dans un si petit animal & sa figure & sa férocité.

TLAUHQUE-CHUL: Le même Auteur (*ibid. p.* 102.) parle de cet oiseau du Mexique, dont ont fait mention HERNANDEZ, & NIEREMBERG, nommé en Latin *Platea Mexicana*. Il est semblable au *Platea*, ou *Pelicanus* d'ALDROVANDE, que nous nommons en François *Poche*, *Pale*, ou *Palette*. Mais le plumage par tout le corps est d'un très-beau rouge écarlate, ou d'un blanc tirant sur le rouge. La tête est presque sans plumes; elle est blanche, ainsi que presque tout le col, & une partie de la poitrine. Une

bande noire un peu large diſtingue la tête du col ; ſon bec eſt large, & vers l'extrémité rond & cendré.

TLAUHQUE-CHULTOTOLT : Ray (*Synop. Meth. Av. p.* 162.) fait mention de cet oiſeau du Mexique, plus grand qu'un Merle, dont le bec eſt long & noir ; la mâchoire inférieure eſt beaucoup plus courte. Le haut de la tête & preſque tout le deſſus du col ſont rouges. Il a le dos & les ailes noirs avec différentes lignes blanches, qui traverſent, & toutes les parties inférieures cendrées. C'eſt une eſpece de Pic verd, qui perce les arbres avec ſon bec. Voyez PIC VERD.

TLE

TLEHUA, ou TLEVA : C'eſt une eſpece de Vipere, dont parle Seba. Il donne la figure de deux. La premiere, dit-il, figurée (*Theſ. II. Tab.* 59. *n.* 1.) eſt une Vipere de Célébes, Iſle de Java, nommée *Vipere ignée* par les Portugais, parceque ſon venin eſt brûlant comme le feu. Elle ſurpaſſe toutes les autres Viperes par ſa parure. Son front, ainſi que tout ſon corps, eſt couvert de petites écailles griſes-claires, mélangées d'autres écailles brunes-ſombres, qui ont la figure d'armoiries. Elle a du bout de la tête à la queue une large chaîne, qui ſerpente ſur le dos, de couleur d'alezan brûlé, accompagnée d'une rangée de taches orbiculaires. Sous cette rangée de taches regne, près du ventre, un ſecond cordon, formé comme de petites perles. Ces deux cordons, qui s'étendent le long des côtés, ſont d'un brun moins obſcur que la chaîne ouvragée ſur le dos. Les écailles du ventre ſont bordées ſur toute leur étendue d'une rayure blanche, marquetée de points noirâtres. Ces dernieres écailles ſont de couleur plombée.

La ſeconde, dont Seba donne la figure (*Theſ. II. Tab.* 84. *n.* 1.), eſt une Vipere de la Nouvelle Eſpagne, marquée ſur le deſſus du corps de taches en forme de flammes, & d'autres grandes taches de couleur de châtaigne ; ces dernieres ſont ovales, imitant des yeux attachés bout à bout, & formant comme une marbrure. Les écailles du dos ſont céladon ; celles du ventre jaunâtres, ſillonnées de raïes rouges. La chaîne de taches, qui regne ſur le dos en ſerpentant, eſt d'un brun ſombre : ſur chaque côté du ventre paſſe des bandelettes rouſſâtres, qui diſparoiſſent près de la queue. Sa tête eſt relevée d'une madrure tout-à-fait particuliere. Elle a les yeux grands, & les dents petites. Cette eſpece de Vipere vit de Rats, de Loirs, & de pluſieurs autres animaux.

TLO

TLOTLI, eſpece de Faucon du Mexique, nommé auſſi *Nebbi.* Cet oiſeau a le plumage tout noir, & le bec & les pieds de couleur rouſſe.

TOA

TOAS : C'eſt le nom qu'on donne à une eſpece de Vermine du Bréſil. Voyez au mot POU.

TOC

TOC-KAYE, ſelon le Pere Tachard, & TOCQUET, ſelon Gervaise, animal des Indes, qui eſt une eſpece de Lézard fort commun dans le Royaume de Siam. Il eſt deux fois plus gros que les Lézards verds que l'on voit en France. On l'appelle ainſi, à cauſe de ſon cri, parceque cet animal articule très-diſtinctement *Toc-Kaye*, de même que nous appellons *Coucou* l'oiſeau qui ne fait que chanter ſon nom. Quoique le *Toc-Kaye* ait le ton de la voix bas & grave, il crie néanmoins avec tant de force qu'il ſe fait quelquefois entendre même de plus de cent pas ;

ce qu'il fait ordinairement cinq à six fois, & même jusqu'à dix ou douze fois tout de suite. Quelques Siamois prennent cela pour une marque du nombre des années qu'ont ces animaux; en quoi, sans doute, ils n'ont pas raison; car on a souvent entendu crier les mêmes, tantôt un plus petit & tantôt un plus grand nombre de fois dans un même jour.

Cet animal se retire ordinairement sur les arbres & dans les maisons, ayant une disposition très-merveilleuse pour courir sur les branches des arbres & sur les murailles les plus unies. Il est venimeux, à ce que l'on prétend, & on l'a reconnu par diverses expériences, telle qu'a été celle dont fut témoin un des Jésuites envoyés à Siam par le feu Roi: il dit avoir vu un Chat mordu à la tête par un *Toc-Kaye*, auquel cette partie avoit tellement enflé, que si on ne l'eût secouru promptement, il en seroit mort infailliblement. Cependant le *Toc-Kaye* n'est point dangereux, & l'on n'entend point dire que personne en ait jamais été mordu.

Celui que les Jésuites, dont on vient de parler, disséquerent, étoit, ainsi que tous les autres, de diverses couleurs par dessus & par dessous. Le dessus étoit couvert d'une peau chagrinée & bigarrée de rouge & de brun, mêlés par ondes, avec plusieurs rangs de pointes coniques d'un bleu déchargé, & élevées le long du dos. Le dessous étoit artistement écaillé d'une couleur grise-pâle, avec plusieurs mouchetures roussâtres. Il avoit un pied six lignes de longueur, dont la queue en comprenoit près de la moitié, avec un peu plus de deux pouces & demi de tour dans sa plus grande épaisseur, c'est-à-dire vers le bas du ventre. La tête, qui étoit de figure triangulaire, avoit à sa base, savoir à l'endroit où elle s'unit au col, dix-huit lignes de largeur, & environ treize d'épaisseur par-tout, excepté au milieu, où la mâchoire se courbant un peu, alloit se terminer en une pointe émoussée. Le reste du corps gardoit dans toutes ses parties à-peu-près les mêmes proportions qu'ont nos Lézards verds dans tous leurs membres, à la réserve des pieds, lesquels étant faits pour grimper & courir sur des corps lisses, doivent avoir une figure singuliere & propre pour cela. Aussi la Nature a-t-elle eu soin, non-seulement d'armer les doigts d'ongles très-aigus & recourbés, mais encore de munir chaque doigt d'une membrane large & de figure ovale, & d'y former par dessus, avec une délicatesse incroyable, un certain nombre de petits feuillages, ou de pellicules paralleles entr'elles, & perpendiculaires à la membrane du pied, par le moyen desquelles ils ont une facilité merveilleuse de s'attacher aux corps les plus polis. L'œil de cet animal est fort grand, à proportion des autres parties. La prunelle, dont la figure est la même que dans le Crocodile, paroissoit par une ouverture de quatre lignes & demie, fort avancée hors de son orbite, de telle sorte que les yeux lui sortoient à moitié hors de la tête, ce qui est ordinaire à ces animaux. A un bon doigt des yeux, en tirant vers la queue, une cavité ovale & assez profonde formoit l'oreille, dont le diametre n'étoit gueres que la moitié de celui de l'œil. Voyez les *Observations Physiques & Mathématiques*, publiées en 1668. par le Pere GOUYE, avec les *Réflexions de l'Académie*, *Tome III. Part. II.* GERVAISE représente cet animal plus dangereux que les Scorpions, qui le sont beaucoup à Siam, & le Pere TACHARD (*Voyag. II. L. VI. p.* 254.) au contraire, comme on vient de le voir, dit positivement que le *Toc-Kaye* n'a pas de venin. Il est parlé de cet animal dans l'*Histoire Générale des Voyages*, *Tome IX. in*-4°. *p.* 312.

TOCOCO, nom qu'on donne

au Phœnicoptere ou Flamand d'Europe. Les *Tococos*, dit M. BARRERE, *p.* 140. volent en troupes. On en voit quelquefois à Cayenne, qui bordent le rivage de la mer, ce qui fait de loin un coup d'œil assez singulier. Cet oiseau s'apprivoise facilement; mais il est difficile à élever: car pour l'ordinaire il languit & meurt dans très-peu de temps. Voyez aux mots PHŒNICOPTERE & FLAMAND.

TOI

TOIBANDALO, nom qu'on donne en Espagne au Pantouflier, poisson de mer. Voyez PANTOUFLIER.

TOJUGUA: C'est un Serpent couronné de la Nouvelle Espagne, dont SEBA donne la figure, *Thes. II. Tab.* 105. *n.* 4. On le met au rang des plus beaux Serpens. Son front est revêtu de grandes & larges écailles, toutes mélangées de blanc & de noir. Ce Reptile a les écailles du dessus du corps d'un noir comme du Jayet. Son col est remarquable par une tache blanche, relevée en bosse, & surmontée d'une couronne noirâtre; après quoi suit une jolie marbrure de blanc & de noir. Les écailles deviennent insensiblement moins noires, & prennent une moucheture de taches rondes bleuâtres, lesquelles disparoissent vers la queue, qui finit par une pointe osseuse. Les écailles de dessous le ventre sont bai-brunes & à bordure blanche.

TOL

TOLCHIQUATLI, oiseau nocturne du Mexique, dit RAY (*Synop. Meth. Pisc. p.* 160.), dont le bec est noir & court. Il a les pieds très-velus, & les ongles noirs. Les plumes autour du bec sont blanches. Le bas des ailes est noir, mêlé de roux; le haut est d'un noir pâle, blanc & roux. Sa queue est longue. Quoique cet oiseau soit de petite corpulence, il paroît à cause de son plumage de la grandeur d'une Poule.

TOLMERUS, nom que LISTER donne à un insecte, qui est l'*Hemerobius* de M. LINNÆUS, nommé en François la Mouche du *Formica-Leo*. Voyez DEMOISELLE.

TOLOCATZANATL: RAY (*ibid. p.* 168.) parle de cet oiseau du Mexique, qui est une espece d'Étourneau de Jonc, & semblable à l'Étourneau vulgaire. Il est de la même grandeur & de la même figure, mais un peu plus petit de corpulence. Il est tout noir, mais il a la tête brune.

TOLTECOLOCTLI, ou METZCANABACHTLI, espece de Canard de mer du Mexique, dont parle RAY (*Synop. Meth. Av. p.* 175.), & qui a une tache blanche entre le bec & les yeux. C'est le *Clangula* des Naturalistes, nommé *Quattr'Occhj* par les Italiens. Voyez CANARD.

TOM

TOMINEIO, nom que JOSEPH ACOSTA donne au Colibri, petit oiseau de l'Amérique, connu aussi sous le nom d'*Oiseau Mouche*, à cause de sa petitesse.

TOMTOMBO: C'est un genre de poisson rond & armé des Indes, que les Hollandois appellent *Kostervisch.* RUYSCH (*Collect. Pisc. Amb. p.* 9. *&* 10. *Tab.* 5.) en donne quatorze especes différentes, dont voici la notice.

Le premier est de forme triangulaire. Le dos, la tête & les côtés sont couverts d'épines. Ce poisson ne vit qu'en suçant ce qu'il rencontre, poissons ou autres choses, parcequ'il a la bouche petite, & qu'il ne peut prendre d'autre nourriture. Cela lui est commun avec les autres du même nom, qui tous s'attachent si opiniâtrément à ce qu'ils veulent sucer, qu'il y auroit du danger d'y mettre la main. Celui-ci a la peau aussi dure

qu'une Tortue de mer. Ce n'eſt qu'avec force qu'on le perce & qu'on le harponne, afin d'en prendre le foie, qu'on croit être fort ſalutaire, pour le mal des yeux. D'ailleurs ce poiſſon a des aiguillons, tant ſur le dos que ſous le ventre. Il a ſur tout le corps différentes taches, également grandes & hexagones Il n'eſt point déſagréable à voir. Il a ſous le ventre, proche de la queue, des nageoires aſſez épaiſſes. C'eſt une marque, ſelon RUYSCH, que c'eſt un poiſſon femelle ; car, dit-il, les mâles en ont encore ſur la queue.

Il dit que la ſeconde eſpece de *Tomtombo* ſe trouve décrite chez les Auteurs, ſous le nom de *Poiſſon quadrangulaire.* Dans la figure que RUYSCH en donne, il a deux cornes aſſez longues. Son corps eſt tout tacheté de différentes couleurs agréables à voir. Il a ſur le dos des nageoires épaiſſes & rondes, & aux deux côtés du ventre, proche de la queue, deux forts aiguillons. Il y en a qui l'appellent *Porte-Eventail*, parceque ſa queue forme une eſpece d'éventail. Ce poiſſon, ainſi que le précédent, qu'on voit figurés ſur les Tables de RUYSCH, ont la tête à-peu-près ſemblable à celle du Porc & du Sanglier.

L'Auteur ne ſait s'il ne conviendroit pas mieux de mettre le troiſieme *Tomtombo* au rang des poiſſons longs, que dans la claſſe des poiſſons ronds, quoiqu'il ait, dit-il, quelque choſe de commun avec les poiſſons ronds, comme un grand ventre, une tête courte, & ſeulement deux épaiſſes nageoires, aux environs de la queue, mais il n'a, dit-il, qu'un ſeul aiguillon ſur la tête : c'eſt ce qui engage l'Auteur à le mettre au rang des poiſſons longs. Pour la couleur, il ne diffère point des deux premiers.

Il n'y a aucune différence entre le quatrieme & le précédent, dans les nageoires & la forme de la bouche. Les Maures, dit notre Auteur, mangent de ce poiſſon ; mais les Chrétiens s'en abſtiennent. Il n'en dit pas la raiſon.

Le cinquieme eſt plus petit que le premier ; mais il y a peu de différence entre eux. La ſeule que RUYSCH y trouve, ſont les nageoires du dos, dont les premieres portent un dard, & les dernieres reſſemblent aſſez exactement aux nageoires qu'il a ſous le ventre.

Il met le ſixieme & le ſeptieme au rang des poiſſons ronds & quadrangulaires. Celui-ci a peu de taches aux environs des ouies, & l'autre en a beaucoup. Le ſixieme tire ſur le noir, & le ſeptieme ſur le bleu. Par la forme & la grandeur ils ſe reſſemblent.

Le huitieme *Tomtombo* a une nageoire en forme d'aiguillon ſur le dos. La queue eſt variée de différentes couleurs, d'où quelques-uns lui ont donné le nom de *Poiſſon à éventail.*

Le neuvieme & le dixieme ſe reſſemblent aſſez pour la figure, mais non pour la couleur, ni pour les aiguillons dont ils ſont armés. Le premier eſt de couleur jaune ; le ſecond eſt de couleur bleue, excepté la plus grande partie de la tête & des côtés qu'il a jaunes.

Tous les poiſſons dont on vient de parler ont la peau très-dure ; mais, dit le même RUYSCH, l'onzieme l'a très-tendre, & il porte, tant ſur le dos que ſous le ventre, des eſpeces de bouquets en forme de petites couronnes : ces bouquets ſont ſi durs qu'il faut les emporter avec le couteau, ſi l'on veut manger de ce poiſſon, qui n'a gueres que cinq ou ſix pouces de longueur. Il a une ligne rouge, qui lui prend depuis les yeux juſqu'à la bouche, & tout le corps eſt de couleur bleue.

Le douzieme ſe prend aux environs d'Amboine. Il a la tête couverte de taches, leſquelles ſont de différentes couleurs entre les yeux. Il a trois aiguillons ſur le dos, & un ſous le ventre.

Le treizieme ressemble assez au précédent, tant pour la couleur que pour la forme. Il est différent cependant, en ce que celui-ci a plusieurs taches, non-seulement à la tête, mais encore sur le corps. Il n'a point les aiguillons ou les dards qu'on voit à l'autre. Il a aussi des dents fort aigues; mais si l'on n'en voit pas au douzieme, RUYSCH est tenté de croire que c'est par la négligence du Graveur.

Le quatorzieme ressemble assez au précédent. Notre Auteur n'y trouve de différence que dans la couleur, qui est d'un bleu clair, avec des taches de la même couleur, mais un peu plus étendues.

TON

TONGA, ou TUNGA, sorte d'insecte fort petit, qui naît au Brésil dans la poussiere, de la grosseur d'une Puce. Quand il s'est une fois insinué sous les ongles des pieds & des mains, il y cause une démangeaison semblable à celle d'un Ciron, & si l'on n'a pas soin de l'en tirer aussi-tôt, il y croît en peu de temps, jusqu'à la grosseur d'un Pois, & pour-lors on ne peut l'en arracher qu'avec de grandes douleurs. Les Sauvages, pour s'en garantir, frottent les parties que ces insectes peuvent attaquer d'une certaine huile épaisse & rouge, qu'ils tirent des fruits qu'on nomme *Couroq*. Cet insecte est le même que la Chique ou Xique des Antilles. M. BARRERE le nomme *Pulex minutissimus nigricans*. Examiné avec le microscope, il lui a paru, dit-il, être une espece de Puce; & cette Puce n'est que trop connue dans l'Amérique par l'incommodité qu'elle cause en tout temps, & qu'on ne sauroit presque éviter. Elle s'attache ordinairement aux doigts des pieds, entre la chair & les ongles, où elle se multiplie en très-peu de temps, & produit souvent de petits abscès, pour peu qu'on néglige de les en ôter. Il n'est pas douteux que cette sorte d'insecte, auquel on donne encore le nom de *Talpier*, ne vienne du dehors, pour s'insinuer dans la chair de l'homme; car, dit M. BARRERE, outre qu'on en trouve sur terre, ceux qui vont nuds pieds sont plus sujets à avoir des Xiques ou Chiques, que ceux qui sont chaussés.

TONNE, ou CONQUE SPHÉRIQUE, en Latin *Concha globosa*, Coquillage de la classe des Univalves, dont la coquille est ronde, faite en forme de tonneau. Il a l'ouverture très-large, souvent avec des dents, quelquefois sans dents; un sommet peu garni de boutons, applati, & le fût ridé ou uni. M. D'ARGENVILLE dit qu'une forme ronde, renflée dans son milieu, & une tête peu garnie de tubercules, avec une bouche très-évasée & sans dents, marquent le caractere générique des *Tonnes* ou *Conques sphériques*. On appelle ces Coquilles, *Ampullaceæ*, parce-qu'elles ont la forme d'une bouteille ou d'une tonne. RUMPHIUS confond la famille des *Conques sphériques* avec celle des Casques, en les appellant *Cassides læves*, dit l'Auteur de la *Conchyliologie*, qui met les Casques dans la famille des Murex. ALDROVANDE (*de Test. p.* 560.) n'ayant point trouvé de classe pour placer les *Conques sphériques*, les a mises à la fin de son *Livre*, & dit: *Nisi turbine careret, ex Turbinatorum genere videretur.* L'Auteur de l'*Auctuarium Balforiani*, *p.* 144. appelle la *Conque sphérique*, *Turbo Cochlea*, & dit que bien des gens la rangent parmi les Porcelaines.

M. D'ARGENVILLE fait des *Conques sphériques* la quatorzieme famille des Univalves, dont il nous donne six especes différentes, & dans chaque espece il y a encore des variétés. Voici la liste qu'il en donne, *p.* 259. *Edit.* 1757.

De la premiere espece sont la *Tonne* ronde & ombiliquée; celle à stries de couleur blanche; celle qui est canelée, entourée

entourée de petites cordelettes jaunes ; celle à petites cordelettes tachetées ; celle à ſtries & marquetée régulierement, nommée la *Perdrix ;* celle qui eſt épaiſſe & blanche, toute ſillonnée, & qui a la bouche dentée ; celle à ſtries & tachetée avec la columelle ridée.

De la ſeconde eſpece ſont la *Tonne* longue & rayée, avec une levre à grands replis ; la *Conque ſphérique* jaune & ſans boutons ; la blanche, avec un mammelon ou bouton ; la fauve & couronnée, avec un mammelon, autrement dite la *Couronne d'Éthiopie ;* la *Tonne*, ou *Conque ſphérique* bariolée, avec un mammelon applati ; celle dont la pyramide eſt élevée, creuſée dans ſes étages, & bariolée.

De la troiſieme eſpece ſont la *Tonne* longue, garnie de pointes & de boutons ; la *Harpe*, imitant la plume, à treize côtes, couleur de roſe ; la bariolée à onze côtes ; la belle ; la jaunâtre à ſtries perpendiculaires très-profondes ; la rougeâtre, entourée de quatorze côtes très-étroites ; la *Conque Perſique*, chargée de boutons, appellée autrement la *Pourpre de Panama ;* l'unie & ceinte de petites lignes blanches ; celle appellée la *Mûre ;* celle à ſtries, remarquable par ſes taches brunes & blanches.

De la quatrieme eſpece ſont la *Tonne* dont la queue eſt allongée & faite en croiſſant ; la *Figue*, dont la tête eſt entierement applatie ; le *Radis* de couleur violette ; la *Tonne* à ſtries de couleur de citron ; l'épaiſſe & jaune, entourée de ſtries & de boutons rangés régulierement ; la blanche, avec les mêmes marques.

De la cinquieme eſpece ſont la *Gondole* proprement dite ; la *groſſe Gondole* de couleur griſe-cendrée, nommée autrement la *Noix de mer ;* la *Gondole* longuette tirant ſur le verd ; la *groſſe Gondole* rougeâtre ; la mince, ou papiracée de couleur blanche ; celle de couleur de citron, avec quatorze faſcies fauves ; la fauve, entourée de lignes fines comme des cheveux ; la *groſſe Gondole* blanche, ombiliquée des deux côtés.

De la ſixieme eſpece ſont la *Conque ſphérique* faſciée, de couleur bleue, jaune en dedans, appellée le *Cordon bleu*, & très-rare ; celle de couleur olivâtre.

La *Tonne* dont le bec eſt recourbé, fait la ſeptieme eſpece.

La Planche XVII. repréſente *lettre A.* la *Conque ſphérique*, ou *Tonne*, appellée la *Perdrix*, parcequ'elle en imite le plumage.

La *Tonne* figurée à la *lettre B.* eſt extrêmement rare. Sa couleur blanchâtre, rayée de faſcies bleues lui a fait donner le nom de *Cordon bleu.* Sa couleur intérieure eſt jaunâtre.

La *Tonne* repréſentée à la *lettre C.* eſt chargée de cordelettes tachetées de jaune ſur un fond blanc.

La belle *Harpe* qui ſe voit à la *lettre D.* eſt de couleur brune, & ſes côtes ſont bariolées de blanc.

La *Conque Perſique* eſt une eſpece très-diſtinguée dans le genre des *Conques ſphériques*, ou *Tonnes*, & elle s'y trouve naturellement placée par ſa figure extérieure. Ses tubercules naturelles étant uſées, elle acquiert un très beau poli. Elle eſt entourée de lignes ponctuées & blanches, ſur un fond brun rayé. Sa bouche eſt polie naturellement, avec une levre très-applatie, & l'autre très-évaſée. Sa tête forme une clavicule pointue, mais un peu élevée. Elle eſt repréſentée à la *lettre E.*

La *Couronne d'Éthiopie* eſt encore une eſpece fort ſinguliere, par ſa couronne formée de pointes, & par la couleur fauve, qui lui eſt preſque toujours affectée. Elle eſt figurée à la *lettre F.*

La *lettre G.* offre une petite *Conque ſphérique*, dont la tête eſt très-applatie, avec des rides ou plis dans le bas de ſa columelle. Sa robe eſt tigrée, avec

des taches fauves ſur un fond de couleur blanche.

La *Tonne*, figurée à la *lettre H.* eſt appellée la *Mûre*, parcequ'elle eſt garnie de tubercules noirs.

L'eſpece de la *Figue*, & celle du *Radis*, ne ſont pas moins à remarquer par leur figure allongée en queue recourbée, & par leurs couleurs qui imitent le naturel. Une Coquille, que RONDELET nomme *Echinophora*, eſt, ſelon M. D'ARGENVILLE, une *Conque ſphérique* avec des boutons ou petites pointes, que le même RONDELET a placée avec les Buccins, ainſi que celle qu'il nomme *Cochlea rugoſa, & umbilicata.* FABIUS COLUMNA (*de Purpurâ*, *p.* 28. *c.* 18.) fait la deſcription d'une *Conque ſphérique*, que l'Auteur de la *Conchyliologie* ſoupçonne pouvoir bien être la petite *Gondole* légere. Voici les termes qu'il rapporte : *Concha natatilis* Νηριτωδὴς *minima, Concha eſt unguis majoris digiti magnitudine, unguis tenuitate, ſed fragilior, colore ex pullo candicans, amplo admodum hiatu, ut infrà ſe turbinem colligat. Caret illo lunato ſinu circa columellæ ſummum, quo lingua exeri poſſit, ut in congeneribus : velificat ut Nerita, id eſt navigat.*

Les *Conques ſphériques* d'eau douce, ou les *Tonnes* de riviere, ſont auſſi toutes rondes avec une bouche allongée & très-évaſée. Les *Tonnes*, ou *Conques ſphériques*, ſont difficiles à trouver en terre. Leur grande ouverture les rend fort différentes des Limaçons & des Buccins. M. D'ARGENVILLE dit n'en avoir pu avoir qu'une demi-douzaine de vivantes ; ce qui a ſuffi pour lui faire remarquer la tête de l'animal & ſa marche, qui ſont les mêmes que celles des Limaçons & des Buccins. Leur coquille, extrêmement mince & tranſparente, fait entrevoir qu'il ne reſte preſque rien de leur corps, qui ſort tout entier de leur large bouche. Leur ſommet ne rend aucune bave, comme les Buccins, qui s'attachent par ce moyen les uns aux autres. Ces Coquillages ſont ſi petits, que LISTER les appelle *Cochleolæ*.

Le même Auteur dans la ſeconde Partie de ſa *Conchyliologie*, qui traite de la Zoomorphoſe, ou de la repréſentation des animaux vivans qui habitent les Coquilles, donne à la Planche VIII. *n.* 6. la figure d'une *Tonne*, ou *Conque ſphérique d'eau douce*, que quelques-uns appellent *Buccin ventru.* Il ſe trouve également dans la riviere des Gobelins, & dans la Marne. Sa coquille qui eſt fort mince a une ouverture très-large & terminée par un capuchon crenelé, avec un œil, qui lui ſert de volute. Il y en a de griſes, & de verdies par le limon de l'eau. Cet animal au moyen de ſa couche baveuſe, terminée par un opercule, ſe montre aux yeux. Il ſort de cette couche un long col, avec une tête où ſont deux cornes fort courtes, & deux points noirs à côté en dedans, qui lui ſervent d'yeux. Sa bouche eſt fort large, à côté de laquelle on découvre un opercule.

La *lettre H.* Planche III. de la même Zoomorphoſe indique auſſi la figure de l'animal d'une *Tonne*, ou *Conque ſphérique de mer.* La rondeur de ſa coquille lui a fait donner le nom de *Globoſa.* Rien de ſi ſimple pour l'intérieur de cet animal. L'Auteur en parle en ces termes. La partie depuis la tête juſqu'à la fraiſe forme une maſſe ou un groupe de cinq lobes, ou ſacs de figure ſphérique, dont deux ſont remplis d'une humeur griſe-blanche ; celle des trois autres tire ſur le brun rougeâtre : tout eſt lié par de petits boyaux, dont l'un plus long & plus gros ſe termine à la queue ; & la fraiſe qui eſt dentelée, eſt au milieu de ce long boyau.

Souvent la coquille de la *Tonne*, ajoute ce Conchyliologiſte, eſt d'une grande légereté, telle que celle des Gondoles. Cependant il y en a d'épaiſſes, & l'on en eſt convaincu par la

Conque Perſique, la Pourpre de Panama, & celles qui ſont couronnées d'un bouton, mais l'animal eſt toujours le même que celui du Buccin, & de la Pourpre. Il ne differe que par la figure extérieure, dont l'ouverture eſt ordinairement plus grande du double de ſa largeur, ſur-tout celle d'en haut, qui eſt fort évaſée. La levre droite eſt mince & tranchante, ſouvent avec un repli déchiqueté, qui va juſqu'en bas. Son bourrelet en dedans eſt garni d'une vingtaine de petites dents. La levre gauche au contraire eſt arrondie, & n'a que quatre dents, dont la derniere ſe termine en languette, qui va mourir ſur le bord d'en haut. La *Tonne* n'a que trois ſpirales, dont la premiere occupe toute la longueur de la coquille, qui eſt ouverte preſque de la moitié de ſa capacité. Les autres Spires forment une petite clavicule, ou ſommet très-plat & pointu.

Son intérieur eſt liſſe & poli. Sa couleur extérieure eſt fauve ou blanche, avec de grandes taches quarrées, placées aſſez regulierement. Il y a des *Tonnes* couvertes de tubercules, de bandelettes, de cannelures, de cordelettes. Sa tête, qui eſt aſſez large, a deux cornes fort courtes de figure triangulaire, dont les yeux ſont placés ſur leur côté extérieur, à-peu-près vers le milieu de la tête. Il ſort de cette bouche une trompe, percée & garnie de dents qui ſervent à la *Tonne* à ſucer la chair des autres coquillages. La membrane qui tapiſſe les parois de la coquille, ſort à ſon extrémité & ſe replie pour former un tuyau, qui paſſe entre les deux cornes, & qui lui ſert à reſpirer & à ſe vuider. Son pied ſe forme en ellypſe, & ſort ſi conſidérablement, que du quart de ſon étendue il couvre entierement la coquille. L'ombilic de la *Tonne* eſt caché derriere le bourrelet de la levre gauche, qui ſouvent ſe replie par deſſus. Ainſi parle M. D'ARGENVILLE de la coquille de la *Tonne*, & de l'animal qui y loge.

M. ADANSON, dans ſon *Hiſtoire des Coquillages du Sénégal*, *p.* 99. a rangé ſous le nom générique de *Pourpre* les différentes eſpeces de *Tonnes* ou *Conques ſphériques*, qui, dit-il, ſont des Coquillages ronds, & qui ont rarement des pointes ſur leur ſurface; il en parle ſous le nom de Pourpres à canal court, échancré, ſimple. Il en a obſervé ſix eſpeces ſur les côtes du Sénégal, auxquelles il donne les noms de *Sakem*, *Labarin*, *Pakel*, *Sadot*, *Teſan* & *Miniac*. Voyez ces mots.

TOO

TOORACCA PIGALY, oiſeau du Fort Saint George aux Indes, décrit par PETIVERT ſur les différentes figures qui lui furent envoyées par ÉDOUARD BUCKLEY. Son plumage, dit RAY (*Synop. Meth. Av. p.* 197.), eſt mélangé de rouge & de blanc, & il a la tête noire & pointue. La marque caractériſtique de ce genre d'oiſeau, eſt d'avoir quelques filets fort déliés à la tête. Il y en a pluſieurs eſpeces diſtinguées entr'elles par leur couleur. La poitrine, & le ventre, & les cuiſſes, & la partie inférieure de la queue de la premiere eſpece ſont blancs; les plumes ſcapulaires, celles du dos, des aîles de la partie ſupérieure de la queue ſont rouges. Cet oiſeau & les ſuivans different du *Sanguillo*, autre oiſeau du même pays, par les ſoies ou les filets qu'ils ont ſur la tête, & que le *Sanguillo* a de la moitié plus petits. La ſeconde eſpece eſt rouge & blanche, ſemblable au premier *Tooracca*, excepté la tête, qui eſt rouſſe à celui-ci, & noire au premier. La troiſieme eſpece eſt blanche, & a le croupion rouge. Elle differe de la ſeconde, en ce qu'elle eſt d'un cendré blanc, où l'autre eſt rouge. La quatrieme eſpece a preſque tout le plumage noir,

excepté la pointe de la queue, qui eſt blanche. Ce que cet oiſeau a de remarquable, c'eſt que les petites plumes, qui ſoutiennent ſa queue ſont noires, & dans les autres eſpeces elles ſont rouges. La cinquieme eſpece eſt blanche & noire. Sa poitrine, ſon ventre, & la partie inférieure de la queue ſont blancs, mais la poitrine eſt ſemée çà & là de petits croiſſans noirs; & la couleur de cette poitrine, & la rougeur du croupion, diſtinguent cette eſpece de la précédente. La ſixieme & derniere eſpece eſt diſtinguée de la cinquieme par les taches de couleur de ſang qu'elle a proche des oreilles, & à la baſe des ailes.

TOP

TOPAU, nom qu'on donne dans le *Muſæum Wormenſe*, à un Corbeau cornu des Indes, qui eſt le *Rhinoceros* de BONTIUS & d'ALDROVANDE, nommé *Jager-Vogel* par NIEUHOFF. Voyez CORBEAU CORNU.

TOR

TORCHEPOT, ou GRIMPEREAU, oiſeau, dit BELON, un peu plus grand que le Pinçon & les plus gros Moineaux, qui approche de la groſſeur de l'Alouette. Son bec eſt longuet, droit, noir & rond. La tête & les yeux ſont fort petits; le col, le dos, le deſſus des ailes & de la queue ſont de couleur plombée; la queue eſt marquée d'une tache blanche par le bout, en travers, tirant ſur le cendré, & d'un rouge châtain ſous le ventre & ſous la gorge. Il a les racines des plumes du ventre, ainſi que celles de deſſous la queue, de couleur noire; ce qui eſt de couleur plombée procede de deux plumes qui couvrent ſeulement le deſſus de l'oiſeau. La tête jaunit un peu par les côtés, ou en cette partie; entre le commencement du bec & derriere les yeux, on lui voit une tache longue & fort noire. Il a les pieds teints de couleur bleue d'azur, & d'eau un peu noirâtre, mêlée d'un peu de jaune: les doigts ſont aſſez longs, & les ongles crochus, courbés & noirs. Cet oiſeau a aux pieds trois doigts devant & un ergot derriere. Il grimpe cependant, & deſcend le long des arbres comme les Grimpereaux, & les creuſe de la même maniere. Il eſt appellé par quelques-uns *grand Grimpereau*. Il n'a pas, comme les Pies, la langue & la queue fortes & roides. Quand cet oiſeau trouve un grand trou dans un arbre, où il veut faire ſon nid, il le ferme entierement avec de la terre graſſe & limoneuſe, en n'y laiſſant ſeulement qu'une petite entrée; mais il fait cela avec tant d'induſtrie, qu'il eſt impoſſible qu'un Maçon y apporte plus d'adreſſe. Il fait, comme le dit ARISTOTE, quantité de petits, & il les éleve avec beaucoup de ſoin. Il vit de la petite Vermine qu'il trouve aux environs des arbres & de leurs écorces. Il eſt fort vigilant & actif. Le mâle au printemps appelle ſa femelle en faiſant un cri, comme s'il diſoit *guiric*, *guiric*. Il le répete fort ſouvent, & ne ſe tient avec elle que pendant l'été: dès que leurs petits ſont élevés, ils ſe ſéparent, & il la bat lorſqu'il la rencontre après qu'il l'a quittée.

Il y a une autre eſpece de *Torchepot* beaucoup plus petite que la précédente. Cet oiſeau a la voix auſſi bonne & auſſi forte que le *grand Torchepot*, & même plus hautaine. Le mâle ne va qu'avec ſa femelle; quand il en rencontre une autre, il la pourſuit & la contraint de fuir. Il appelle enſuite ſa femelle d'une voix claire, comme pour lui donner une eſpece de ſignal de ſa victoire. Il eſt ſemblable en tout au *grand Torchepot*, & il n'y a de différence que la grandeur de la taille.

Il eſt encore fait mention dans ALDROVANDE d'un autre *Torchepot*, ou du moins d'un oiſeau qui lui reſſemble. Il dit qu'il a les ailes noi-

res & blanches, & qu'elles ſont diverſifiées : il ajoute que la plus grande partie du reſte du corps eſt de couleur de rouille, & que ſous le menton il eſt blanchâtre.

Cet oiſeau, dont on a déjà parlé au mot GRIMPEREAU, eſt le Σίττη d'ARISTOTE (*Hiſt. Anim. L. IX. c. 1. c. 17.*), que les Latins ont rendu par *Sitta.* M. LINNÆUS (*Fauna Suec. p. 69. n. 182.*) met cet oiſeau dans le rand des *Aves Paſſeres*, & il le nomme *Sitta rectricibus fuſcis, quatuor margine apiceque albis, quintâ apice canâ.* BELON (*de la Nat. des Oiſ. L. VI. c. 17. p. 304.*) en parle ſous le nom de *Sitta*, ou de *Picus cinereus*, ainſi que GESNER (*Av. p. 711.*), ALDROVANDE (*Ornith. L. XII. c. 38.*), WILLUGHBY (*Ornith. 98.*), RAY (*Synop. Meth. Av. p. 47. n. 4.*), & ALBIN (*Tome I.*), qui en font mention ſous les mêmes noms. C'eſt le *Nuthatch*, ou *Natjobber* des Anglois, & le *Noewaetka*, ou *Nietpacka* des Suédois. Voyez GRIMPEREAU pour les différentes eſpeces.

TORCOL, ou TERCOU & TORCOU, ou TURCOT, ſelon BELON, oiſeau qui a ſept pouces & demi de longueur, depuis la pointe du bec juſqu'à l'extrémité de la queue, & dix pouces de largeur, ſes ailes étendues. Il eſt à-peu-près de la grandeur de l'Alouette ordinaire. Son bec eſt de couleur de plomb, court, plus petit & moins triangulaire que ceux des autres oiſeaux de ce genre. Sa langue eſt longue & ſe termine en une épine oſſeuſe & pointue. Il peut la darder à une longueur conſidérable, & la retirer, comme font les autres oiſeaux de cette eſpece. Il a l'iris de couleur de noiſette; les pattes & les cuiſſes courtes, & d'une couleur de plomb pâle, ou plutôt couleur de chair. Cet oiſeau peut hériſſer le plumes de ſa tête en forme de hupe, comme fait le Geai. Le plumage en eſt ſi joliment & ſi artiſtement coloré, qu'il eſt difficile d'en faire la deſcription. Le deſſus du corps eſt diverſifié de blanc, de noir & d'une couleur de frêne rougeâtre & brune. Il a une liſiere noire depuis le ſommet de la tête, le long du milieu du dos. Le Docteur D'HERRAM a remarqué que la liſiere ou le trait ſur le dos de la femelle du *Torcol* s'étend le long du dos, preſque juſqu'au bec même; mais que ce trait dans le mâle ne s'étend pas plus loin que juſqu'à la partie ſupérieure du col. Il a auſſi remarqué que le ventre du mâle étoit dégarni de plumes, comme celui de la femelle qui couve, d'où il inſere que ce premier couve les œufs à ſon tour. Sa tête eſt cendrée, avec des lignes blanches, noires & rouges qui traverſent. La gorge & le bas du ventre ſont jaunes, avec des lignes noires qui les traverſent. Le croupion tire plus ſur la couleur de frêne que la tête, ayant des tranches blanches, avec des lignes en travers. Les principales plumes de l'aile ſont au nombre de dix-neuf. L'aile en entier eſt tachetée des mêmes couleurs que le corps. La queue contient dix plumes, qui ne ſont ni pointues ni rondes. Elles ne ſe courbent pas non plus en dedans, comme font celles des autres oiſeaux, qui ſont de la claſſe du Pic verd. Les doigts ſont rangés comme ils le ſont dans les autres oiſeaux de cette eſpece, deux en avant & deux en arriere. Le *Torcol* tourne ſa tête en arriere vers les épaules d'une maniere étrange & ridicule, & c'eſt pour cette raiſon que GAZA le nomme *Torquilla.* Il ſe nourrit de Fourmis, qu'il frappe de ſa langue, après quoi la rétréciſſant, il les avale, ſans les toucher de ſon bec. C'eſt une matiere viſqueuſe & glutineuſe qui les tient attachées à ſa langue. La femelle eſt plus pâle que le mâle, & tire plus ſur la couleur cendrée. C'eſt ainſi que l'Auteur de la *Nouvelle Hiſtoire des Oiſeaux*, *Tome I. n. 21.* gravée par ALBIN, parle du *Torcol.* Cet oiſeau

est le ἴυγξ d'ARISTOTE (*Hist. Anim. L. II. c.* 12.) ; l'*Iynx*, la *Torquilla*, le *Turbo* & le *Sisopigis* des Latins, comme de GESNER (*de Av. p.* 573.), d'ALDROVANDE (*Ornith. L. XII. c.* 42.), de JONSTON (*Ornith. p.* 42.), de WILLUGHBY (*Ornith. p.* 95.), de RAY (*Synop. Av. p.* 44. *n.* 8.) & des autres. M. LINNÆUS (*Fauna Suec. p.* 27. *n.* 78.) le met dans l'ordre des *Aves Picæ*, & le nomme *Cuculus subgrisea, maculata, rectricibus nigris, fasciis undulatis.* On voit de ces oiseaux en Suede, dans le printemps, où, selon ce Naturaliste, on lui a donné le nom de *Gioektyta.* Les Anglois le nomment *Wrynock*, dit RAY. BELON (*de la Nat. des Ois. L. VI. p.* 306. *c.* 18.) fait aussi mention de cet oiseau.

TORDINO, nom qu'on donne à Venise, dit RAY (*p.* 70. *n.* 9. *p.* 94. *n.* 6.), à deux especes d'oiseaux. La premiere est la *Spipoletta* des Florentins. Voyez SPIPOLETTE. La seconde est l'*Hortulanus* d'ALDROVANDE. Voyez ORTOLAN.

TORPILLE, ou TORPEDE*: On lit dans l'*Histoire Générale des Voyages*, *Tome X. Edit. in-12. p.* 444. que de tous les animaux qui nagent, il n'y a point d'espece plus surprenante que la *Torpille*, poisson qui a la vertu d'engourdir. KOLBE dit qu'on en prend souvent au Cap de Bonne-Espérance avec d'autres poissons. Il est cartilagineux & presque rond, mais assez petit dans sa forme. Ses yeux sont fort petits, ainsi que sa bouche, laquelle est bien garnie de dents, & formée comme en demi-lune jusqu'à la moitié du corps, dont même elle n'est pas distinguée. Au-dessus de la gueule on apperçoit deux petites ouvertures, qui servent de narines. Le dos de l'animal est de couleur d'orange, & son ventre est tout-à-fait blanc. Sa queue est courte, mais charnue, comme celle du Turbot. Sa peau est fort mince & sans écailles. Lorsqu'il est ouvert, on apperçoit fort distinctement sa cervelle. Son foie est blanc & très-tendre. Avec toutes ses parties il ne pese pas plus d'un quart de livre.

KOLBE a vérifié souvent par sa propre expérience ce qu'on lit dans plusieurs Auteurs, qu'en touchant la *Torpede* avec le pied ou la main, ou seulement avec un bâton, le membre qui prend cette espece de communication avec l'animal, s'engourdit tellement, qu'il devient immobile, & qu'en même temps on ressent quelque douleur dans toutes les autres parties du corps. En un mot KOLBE a éprouvé une espece de convulsion ; mais cet effet ne dura jamais plus d'une heure : c'est l'affaire d'une ou de deux minutes, & l'engourdissement diminue ensuite par degrés.

Les Pêcheurs du Cap évitent soigneusement de toucher à la *Torpede*, & leur crainte va si loin, que s'ils en apperçoivent une dans leur filet, ils aiment mieux le renverser & rendre toute la prise à la mer, que d'amener la *Torpede* sur le rivage.

Le Docteur KÆMPFER nous a donné une description si exacte de ce merveilleux animal, qu'elle mérite de trouver place ici.

Le poisson, dit-il, que les Romains ont nommé *Torpedo*, à cause de l'engourdissement qui se contracte en le touchant, porte, par la même raison, le nom de *Lerzmachi* chez les Perses, & celui de *Riaad* chez les Arabes. Le Golfe Persique en produit beaucoup. Le corps de la *Torpede* est plat & ressemble à celui de la Raie, sans autre différence qu'à la queue, qui est d'une forme plus circulaire. Les plus grandes n'ont pas plus de deux pans de

* Ce poisson est nommé à Gênes *Batte* ; à Rome, *Ochiatella* ; en Angleterre, *Cramfisch*. On le nomme au Brésil *Para* ; en Portugal, il porte le nom de *Viola* ; on l'appelle *Crampe* au Cap de Bonne-Espérance, selon KOLBE.

diametre. Au centre, qui eſt ſans os, elles ont deux doigts d'épaiſſeur, & de-là elles diminuent inſenſiblement juſqu'aux bords, qui ſont cartilagineux, leſquels font l'office de nageoires. Leur peau eſt gliſſante, ſans écailles & pleine de taches, dont celles du dos ſont blanches & brunes, & celles de la queue plus foncées; mais le ventre eſt tout-à-fait blanc, comme dans la plûpart des poiſſons plats. Des deux côtés la ſurface eſt inégale, particulierement ſur le dos, dont le milieu s'enfle comme un petit bouclier. Cette élévation continue juſqu'à l'extrémité de la queue, qui s'étend de la largeur de la main au-delà du corps. La tête de la *Torpede* eſt fort plate: elle eſt contenue dans le cercle du corps. Les yeux ſont petits, & ſont placés deſſus, à la diſtance d'un pouce l'un de l'autre. Ils ont une double paupiere, dont la premiere eſt aſſez forte, & ſe ferme rarement. L'intérieure eſt mince, tranſparente, & ſe ferme, lorſque le poiſſon eſt dans l'eau. Au-deſſous des yeux il a deux conduits de reſpiration de la même grandeur, qui ſe couvrent dans l'eau d'une petite pellicule, de ſorte qu'on les prendroit pour d'autres yeux. La gueule eſt au-deſſous de la tête, dans l'endroit oppoſé aux yeux: elle paroît très-petite lorſqu'elle eſt fermée, mais elle devient grande en s'ouvrant. Les levres s'y rabaiſſent & ſont entourées de petites pointes, qui ſervent à retenir ce que l'animal y fait entrer. Dans la cavité des mâchoires on apperçoit une petite rangée de dents aigues. Des deux côtés de la gueule eſt un petit creux rond, ſéparé de la gueule même par un petit eſpace de chair fort douce, & ſoutenu d'un os aſſez fort.

Au long du ventre, qui eſt doux, mince & ſpongieux, il y a deux rangées de petits trous oblongs, cinq de chaque côté. Ils ſont placés tranſverſalement & couverts chacun d'une forte peau, liée par deux nerfs, qui tiennent aux deux côtés de chaque trou. L'anus eſt auſſi de figure oblongue, & percé exactement à la naiſſance de la queue. On ne ſauroit preſſer cette partie, ſans en faire ſortir quelque matiere, entremêlée de Vers de terre fort menus, mais longs de la moitié de la main. La queue eſt épaiſſe & de figure conique: elle ſe termine par une nageoire, dont les pointes ſont obliques, & préſentent aſſez exactement la forme de la lettre X. Au-deſſus, à peu de diſtance, ſont deux autres nageoires, plus grandes vers le dos que du côté de la queue, & terminées en rond. A l'endroit où commence la queue il ſe trouve encore de chaque côté une nageoire plate & charnue, large de deux pouces. Dans les mâles elles ſe terminent à un pénis cartilagineux d'un pouce de long, creux & percé à l'extrémité de deux trous, d'où la moindre preſſion fait ſortir une humeur graſſe & viſqueuſe. En diſſéquant une *Torpede*, l'Auteur lui trouva la peau épaiſſe; la chair blanche, entremêlée de bleu; le péritoine ferme, & les vertebres du dos cartilagineuſes & s'étendantes vers la queue. Il ne vit aucune de ces pointes latérales qu'on nomme *arêtes*: mais à la place il découvrit des tendons, qui ſortoient des vertebres. Le cerveau avoit cinq paires de nerfs, dont le premier ſe dirigeoit vers les yeux, & le dernier vers le foie. Les autres prenoient différentes directions, aſſez près de leur origine. Le cœur, qui étoit ſitué dans le plus petit creux de la poitrine, avoit préciſément la forme d'une Figue. L'abdomen étoit accompagné d'un large ventricule, fortifié de pluſieurs fibres, & rempli d'excrémens noirs & puans. Il avoit pluſieurs veines, dont l'une, qui étoit fort groſſe, s'étendoit juſqu'au lobe droit du foie, & s'entortilloit autour de la véſicule du fiel. Le foie étoit d'une ſubſtance épaiſſe, d'un rouge

pâle, & composé de deux lobes, dont l'un remplissoit toute la cavité du côté droit, & l'autre, qui étoit à gauche, mais plus petit, laissoit voir une veine enflée de sang noir. On pourroit prendre ce second lobe pour la rate, s'il n'étoit pas joint au petit isthme qui est au-dessous de la poitrine, & s'il n'étoit de la même substance & de la même couleur. Les deux lobes étoient pleins de glandes serrées l'une contre l'autre, & partoient peut être du pénis. Après avoir vuidé les intestins & les ventricules, on découvroit contre le dos un petit sac transparent, mais inégal & tortu, plein de petits conduits, auquel tenoit une substance charnue, qui ressembloit beaucoup aux ailes de la Chauve-Souris : c'étoit l'*uterus* ou l'ovaire.

Dans la femelle, l'Auteur trouva plusieurs œufs posés sur le lobe gauche du foie. Ils n'étoient pas renfermés dans une écaille, mais dans une mince pellicule de couleur de soufre pâle. A l'égard du reste, ils ressembloient exactement aux œufs de Poule. Ils nageoient dans une liqueur mucilagineuse & transparente. Ils étoient renfermés dans une membrane commune, mince & transparente, attachée au foie. L'excès de la chaleur, qui ne permettoit pas de demeurer long-temps renfermé dans une chambre, força KÆMPFER d'interrompre ici ses observations.

La *Torpede* du Golfe Persique paroît différente de celle de la Méditerranée, du moins si l'on juge de celle-ci par les descriptions d'ARISTOTE, de PLINE & de GALIEN. La qualité que celle du Golfe a d'engourdir, n'est point une vertu qui l'accompagne toujours. Elle ne s'exerce que dans certaines occasions, comme lorsqu'elle ressent l'impression de quelque chose qui la blesse, ou qu'on arrête sa fuite, au moment qu'elle veut la prendre. Il se fait alors un mouvement convulsif dans ses boyaux ; les ouvertures de sa respiration se dilatent, & dans cet effort elle répand ses pernicieuses influences. Ce poisson n'agit pas sensiblement sous l'eau, soit parceque l'épaisseur des parties en arrête l'effet, soit parceque l'animal étant dans son élément naturel, ne développe point toutes ses forces. Hors même de l'eau il peut quelquefois être manié assez long-temps, jusqu'à ce que l'impatience d'y retourner, ou quelque douleur qu'on lui cause en le pressant, lui fasse décharger son venin.

Lorsqu'il est pris nouvellement, il agit plus souvent & d'une maniere plus sensible ; mais après avoir été quelques heures hors de l'eau, sa vertu languit & diminue par degrés. KÆMPFER croit avoir remarqué qu'elle est plus violente dans les femelles que dans les mâles.

On ne peut toucher la *Torpede* femelle avec les mains, sans ressentir un horrible engourdissement dans les bras & jusqu'aux épaules. On ne sauroit marcher dessus, même avec des souliers, sans éprouver la même sensibilité dans les jambes, aux genoux, & même jusqu'aux cuisses. Ceux qui la touchent du pied sont saisis d'une palpitation de cœur encore plus vive que ceux qui ne l'ont touchée qu'avec la main. Après en avoir fait une ou deux fois la même expérience, l'engourdissement recommence à la troisieme. Les Pêcheurs ne conviennent pas qu'à la pêche il se communique à leurs mains par les cordes du filet. On ne le gagne pas non plus, en blessant l'animal de quelque instrument de fer. PLINE assure qu'on est à l'abri de cet engourdissement en le touchant d'un bâton ou d'une baguette.

Au reste, cette sorte d'engourdissement ne ressemble point à celui qui se fait quelquefois sentir dans un membre, lorsqu'ayant été pressé long-temps la circulation du sang & des esprits s'y trouve contrainte. C'est une vapeur subite, qui, passant au travers des pores,

pores, pénetre, en un moment, jusqu'aux sources de la vie ; d'où elle continue de se répandre dans tout le corps, & d'agir sur l'ame par une véritable douleur. Les nerfs se contractent tellement, que l'on s'imagine que tous les os, sur-tout ceux de la partie affligée & affectée, sont sortis de leurs jointures. Cet effet est accompagné d'un tremblement & d'un mal de cœur, ou d'une convulsion générale, pendant laquelle on ne se trouve plus aucune marque de sentiment.

Enfin l'impression est si violente que toute la force de l'autorité & des promesses n'engageroit point un Matelot à reprendre ce poisson dans sa main, lorsqu'il en a ressenti l'effet. Cependant KÆMPFER rend temoignage qu'en faisant ses observations, il vit un Africain qui prenoit la *Torpede* sans aucune marque de frayeur, & qui la toucha quelque temps avec la même tranquillité. L'Auteur ayant marqué de la curiosité pour un si rare secret, apprit que le moyen de prévenir l'engourdissement étoit de retenir soigneusement son haleine. Il en fit aussi-tôt l'expérience ; elle lui réussit parfaitement, & tous ses amis, à qui il ne manqua point de la communiquer, la tenterent avec le même succès ; mais lorsqu'ils recommençoient à laisser sortir leur haleine de la bouche, l'engourdissement recommençoit aussi à se faire sentir.

La *Torpede* est un poisson tendre qu'on tue fort aisément. Il ne paroît pas même qu'il soit facile à conserver hors de son élément ; car le Docteur KÆMPFER en ayant fait mettre une le matin dans un tonneau plein d'eau de mer la trouva morte dans le cours de l'après-midi. Non-seulement on peut toucher cette sorte de poisson sans crainte après sa mort, mais quelques Voyageurs assurent qu'il peut être mangé. Cependant, disent-ils, on est accoutumé à le rejetter dans la mer, lorsqu'on l'apperçoit dans les filets, parcequ'on redoute sa pernicieuse vertu. Les Pêcheurs croyent qu'il l'a reçue de la Nature pour sa défense contre les autres sortes de poissons. ARISTOTE l'a cru comme eux. PLINE le prouve ; & KÆMPFER en a trouvé la confirmation dans les Loches qu'il a quelquefois distinguées parmi d'autres petits poissons en ouvrant le ventre d'une *Torpede*. Cependant il ne s'est point apperçu qu'étant dans la même cuve, avec d'autres poissons, elle leur fit sentir sa qualité ; peut-être, dit-il, parcequ'ayant perdu sa liberté, elle néglige ses ennemis. Cet animal n'étant d'aucun usage, il obtenoit facilement des Negres toutes les *Torpedes* qui tomboient dans leurs filets pour faire ses observations.

LUDOLPHE rapporte que les Éthiopiens guérissent la fievre, en appliquant la *Torpede* aux malades. Ces *Torpedes* d'Éthiopie se prennent dans les rivieres & dans les lacs. D'autres Écrivains auroient pu s'épargner la peine de chercher des remedes pour l'engourdissement causé par ces animaux, puisqu'il se dissipe si promptement, sans qu'il en reste aucune trace. La figure d'une *Torpede* d'Italie, donnée par MATHIOLE, ne differe de celle de KÆMPFER que par la disposition de ses taches, & par la forme de sa queue. Dans la *Torpede* de Perse, la queue est oblique & levée : dans l'autre *Torpede*, elle est ronde & plate.

L'exactitude de cette description n'a pas empêché que les Voyageurs ne se partageassent sur la forme & les qualités de la *Torpede*. ARKINS s'accorde avec KÆMPFER sur la forme. Elle est, dit-il, fort plate ; mais il attribue la vertu d'engourdir à la froideur extrême de ce poisson. Suivant WINDUS, qui vit plusieurs *Torpedes* dans la fange près de Tétuan, elle est à-peu-près de la grandeur de la Plie, mais plus épaisse & fort ronde, de

ſorte qu'on diſtingue à peine la tête d'avec le corps.

On voit que du moins pour la figure ces deux Auteurs ne s'éloignent pas de KÆMPFER. Mais JOBSON & MOORE rendent ici un témoignage bien différent. Le premier aſſure que la *Torpede* reſſemble à la Brême, mais qu'elle eſt beaucoup plus épaiſſe. L'autre dit qu'elle reſſemble au Goujon, mais qu'elle eſt beaucoup plus groſſe. Ce qu'on peut conclure de cette différence d'opinions, c'eſt que la vertu d'engourdir eſt propre à pluſieurs poiſſons. MOORE & JOBSON conviennent que lorſqu'ils ont touché une *Torpede* avec un bâton, ils n'ont pas reſſenti l'effet qu'on lui attribue. WINDUS aſſure qu'en touchant un de ces poiſſons avec la canne qu'il portoit à la main, il ſentit un engourdiſſement, qui dura une minute ou deux après qu'il eut quitté ſa canne. Sur ce dernier point, KOLBE s'accorde avec WINDUS; ainſi la qualité de la *Torpede* peut être plus ou moins forte, & differer d'un pays à l'autre, à moins qu'on n'aime mieux attribuer ces deux effets à la différente nature des bâtons, dont l'un étoit peut-être d'une canne de roſeau, & l'autre un morceau de bois plus compact.

MOORE dit qu'aucun Anglois de ſa Compagnie ne put tenir la main ſur ce poiſſon pendant la vingtieme partie d'une minute. Il fit lui-même pluſieurs expériences du bout du doigt, & dans un inſtant ſon bras devint inſenſible juſqu'à l'épaule, mais en tirant la main, elle ſe trouva bientôt rétablie. Il éprouva le même effet après la mort du poiſſon, & même en portant le doigt à ſa peau, qui avoit été fraîchement écorchée; mais lorſque le poiſſon fut ſec, il ne lui reſta plus rien de ſa vertu.

M. DE RÉAUMUR (*Mém. de l'Acad. des Sciences, an.* 1714. *p.* 20. *& ſuiv.*) a donné un Mémoire ſur l'engourdiſſement que cauſe ce poiſſon. JOBSON, dans ſon *Voyage autour du monde*, *Tome II. Part. I.* en parle. ÉTIENNE LORENZINI, Florentin, a fait des Obſervations anatomiques ſur les *Torpilles*, publiées à Florence en 1678. par le Pere ADAM KOCHANSKY, Jéſuite. On y lit qu'il y a des eſpeces de *Torpilles*, différentes & diſtinctes entre elles, par la couleur, par les taches, par les appendices qui ſont auprès de la queue, & par les trous du derriere des yeux, &c. De même auſſi elles different beaucoup entre elles par la grandeur. Il y en a qui ne peſent pas plus de ſix onces. Il y en a d'autres qui peſent dix-huit livres. REDI en a trouvé une qui peſoit vingt-quatre livres. Les œufs parfaits trouvés dans les unes & les autres, ſont un argument que cette différence ne vient point de l'âge, mais de la différence d'eſpeces. LORENZINI dit que le corps d'une *Torpille*, ſi on ôte la queue, repréſente un cercle de figure irréguliere, auquel on a joint une queue courte, faite en forme de cône comprimé. Les yeux ne ſont point fort grands, & ſont de différente figure dans les différentes eſpeces.

Le même Auteur, d'après ſes Obſervations réïtérées ſur la propriété d'engourdir de la *Torpille*, aſſure avec confiance que la *Torpille* a la vertu d'engourdir, non point dans tout ſon corps, mais dans une certaine partie déterminée, & que cette partie déterminée ſont deux muſcles en forme de faulx, qu'il appelle des *fibres motrices*, & que ſi on ne les touche pas immédiatement avec la chair nue, elles ne font aucun effet; & outre cela, il eſt néceſſaire que les fibres de ces muſcles ſe reſſerrent, pour que la partie nue de celui qui touche puiſſe éprouver leur vertu.

On lit dans le *Tome III.* des *Collections Académiques*, *p.* 122. *& ſuiv.* l'anatomie de la *Torpille* par ÉTIENNE LORENZINI: dans le *Tome IV.* du

même Ouvrage, *p.* 285. la diffection d'une grande & d'une petite *Torpille* par NICOLAS STENON: dans le même Volume, *p.* 360. on trouve la defcription anatomique du même poiffon, & l'examen de l'engourdiffement qu'il caufe par OLAUS JACOBÆUS: *ibid. p.* 551. il y a des obfervations & des expériences faites fur le même fujet par REDI. La plûpart de nos Obfervateurs fe font appliqués à connoître la *Torpille*, & c'eft un fentiment unanime qu'elle eft ainfi appellée, à caufe de l'engourdiffement qu'elle occafionne aux corps qui en font voifins. C'eft ainfi qu'ont penfé les Anciens, comme ARISTOTE, PLINE, ÉLIEN, ALBERT LE GRAND, & d'après eux quelques Modernes, entr'autres, GESNER, SALVIEN, ALDROVANDE & JONSTON. Mais ils ne conviennent pas entr'eux, fi cette vertu réfide également dans tout le corps de la *Torpille*, ou dans une partie feulement. SALVIEN, que plufieurs Auteurs fuivent, veut qu'elle regne dans tout le corps. DYPHILUS, OPPIEN & CARDAN croyent qu'elle fe reftraint à une feule partie, & ils ne déterminent point quelle eft cette partie. Il y en a d'autres qui, prenant un milieu, n'ofent point être ni du premier, ni du fecond fentiment.

Cette propriété d'engourdir dans la *Torpille* a paru à REDI réfider dans ces deux corps ou mufcles faits en forme de faulx, qui fe correfpondent dans le dos & dans la poitrine, & dont LORENZINI a décrit l'élégante ftructure, & il ne s'eft point trompé, dit ce Naturalifte & curieux Obfervateur; car inftruit fur ce fujet par de fréquentes expériences, il affure que cette propriété de la *Torpille* ne réfide point ailleurs que dans ces deux corps ou mufcles faits en forme de faulx; & que réellement ceux-là fe font trompés qui ont cru ou affuré que cette vertu de la *Torpille* a lieu, non-feulement par un contact immédiat, mais qu'elle fe fait encore fentir de loin, paffant à travers les filets des Pêcheurs, & les crocs ou perches avec lefquels on les touche où on les frappe: d'où il paroît que PLINE (*Hift. Nat. L. IX. c.* 42.) & OPPIEN (*in Hal.*) fe font trompés lorfqu'ils ont écrit que les *Torpilles*, pour prendre leur proie, fe cachent dans les endroits bourbeux de la mer, & qu'ayant engourdi les poiffons qui les approchent, elles les retiennent & les dévorent. GODIGNUS (*in Relat. Abyffin.*) a écrit qu'une *Torpille* vivante étant mife dans une corbeille pleine de poiffons morts, auffi-tôt ces poiffons touchés par la *Torpille* paroiffent retourner à la vie; c'eft une fable, quelque différence qu'il y ait entre les *Torpilles* de la mer d'Éthiopie & celles de la mer Méditerranée.

KOLBE (*Tome III. p.* 144), dans fa *Defcription du Cap de Bonne-Efpérance*, parle de ce poiffon cartilagineux, nommé par ARTEDI (*Ichth. Part. V. p.* 102. *n.* 10.) *Raia tota lævis.* C'eft le Νάρκη d'ARISTOTE (*L. II. c.* 13. *&* 15. *L. V. c.* 5. *&* 11. *L. VI. c.* 10. *&* 11. *& L. IX. c.* 37.), d'ÉLIEN (*L. I. c.* 36. *L. V. c.* 37. *& L. IX. c.* 14.), d'ATHÉNÉE (*L. VII. p.* 314.) & d'OPPIEN (*L. I. p.* 5. *& L. II. p.* 32.); le *Narcos* de CUBA (*L. III. c.* 62. *&* 74. *L. XIII. c.* 91.); la *Torpedo* de PLINE (*L. IX. c.* 16. 24. 42. *&* 51. *& L. XXXII. c.* 9. *&* 11.), & de tous les autres Auteurs anciens & modernes. RONDELET (*p.* 285. *Edit. Franç.*), GESNER (*de Aquat. p.* 1183.), & quelques autres Naturaliftes modernes en donnent de plufieurs efpeces.

TORSCK: Les Suédois donnent ce nom à la Morue variée, nommée par M. LINNÆUS (*Fauna Suec. n.* 293.) & par ARTEDI (*Syn.* 4. *p.* 15.) *Gadus dorfo tripterygio, ore cirrato, colore vario, maxillâ fuperiore longiore,*

caudâ æquali. C'eſt l'*Aſellus varius* ou *ſtriatus* de SCHONNEVELD, *p.* 19. de WILLUGHBY, *p.* 172. de RAY, *p.* 54. & de JONSTON, *p.* 46. On en pêche beaucoup dans la mer Baltique & Occidentale aux environs de Gothlande & d'Œlande. Voyez au mot MORUE.

TORTUE : Les Anciens, dit SEBA, ont été en conteſtation pour établir l'ordre où doit être rapporté ce genre d'animaux. Ils ne ſavoient décider ſi la ſubſtance de la *Tortue* étoit chair ou poiſſon. Il paroît néanmoins que la *Tortue de terre* a la chair compoſée de fibres blanchâtres, à-peu-près comme celle des Lézards, & que la ſubſtance de la *Tortue de mer* eſt mélangée de chair & de poiſſon. ARISTOTE, THÉOPHRASTE, DIOSCORIDE, ÉLIEN, AMBROSIN & PLINE, ont écrit ſur les *Tortues*. Le dernier en établit quatre eſpeces ; ſavoir, la *Tortue de terre*, la *Tortue de marais*, la *Tortue de riviere*, & la *Tortue de mer*. SEBA réduit ces quatre différentes eſpeces à deux, dont la *Tortue de terre*, & la *Tortue de mer*. M. KLEIN admet ces deux eſpeces ; mais il eſt plus ſûr, dit-il, de les diſtinguer en *Tortues* qui ont les doigts ſéparés, & en *Tortues* qui les ont irréguliers. D'autres Auteurs modernes les diviſent en *Tortues de terre*, en *Tortues de mer*, & en *Tortues d'eau douce*. C'eſt ſuivant cette derniere diſtinction que je vais les préſenter à mes Lecteurs, après avoir rapporté quelques remarques générales ſur les *Tortues*.

L'expérience a convaincu SEBA, que toutes les *Tortues* peuvent vivre dans l'eau. Un Matelot lui en apporta une, qu'il avoit priſe dans les canaux d'Amſterdam. C'étoit une vraie *Tortue de terre*. Il la garda une demi-année vivante dans ſa maiſon ; quand on la mettoit dans l'eau, elle ſortoit la tête, ſi on la plaçoit à terre, expoſée aux rayons du ſoleil, elle y demeuroit tranquille pour en recevoir la chaleur à laquelle elle ſe plaiſoit, & quand elle en étoit privée, elle mangeoit avec avidité de la Laitue pommée qu'on lui préſentoit.

Le même SEBA rapporte que les *Tortues de mer* ont, au lieu de pieds, des ailerons comme les oiſeaux, mais ſans plumes, dont elles ſe ſervent pour nager. Les ailerons de devant ſont plus longs que ceux de derriere, qui ſont courts & larges. Ce que SEBA appelle *ailerons*, tous les Voyageurs l'appellent *pattes*.

Mais les Naturaliſtes conviennent, & c'eſt un fait certain, que les *Tortues terreſtres* cachent leurs œufs ſous la terre, & que celles qui vivent dans l'eau douce, & dans la mer, les dépoſent ſur le rivage, & les enfoncent dans le ſable, où la chaleur du ſoleil les fait éclorre, de ſorte que les perſonnes qui n'auroient pas fait cette obſervation, devroient naturellement conjecturer, dit SEBA, que ces petites *Tortues* qu'on voit ſortir des entrailles de la terre en ſont les productions. REDI marque avoir éprouvé que les *Tortues terreſtres* vont quelquefois juſqu'à dix-huit mois ſans manger.

Les *Tortues*, ſelon SWAMMERDAM, n'ont qu'un paſſage très-étroit dans l'os, à côté de la queue. Comme le diametre de ce paſſage eſt plus petit que celui des œufs, il faut néceſſairement que les ſutures des os de ces animaux s'écartent dans le temps de la ponte.

PLINE dit qu'il y a dans les Indes des *Tortues de mer* ſi groſſes, qu'il ne faut que l'écaille d'une ſeule pour couvrir une petite maiſon. Selon ÉLIEN, la *Tortue* ſe dépouille elle-même de ſes écailles, c'eſt-à-dire de ces pieces qui ſont appliquées ſur l'os de l'animal.

REDI nous apprend que dans le temps qu'il s'occupoit à faire quelques remarques ſur le cerveau, & ſur le mouvement des animaux, il prit

au mois de Novembre une *Tortue de terre ;* il lui fit une large ouverture dans le crâne, en tira tout le cerveau, nettoya la cavité, de maniere qu'il n'y en resta pas la moindre particule, & laissant l'ouverture du crâne à découvert, il mit la *Tortue* en liberté. Elle ne parut pas avoir le moindre mal ; elle se mouvoit, marchoit, alloit à tâtons ; car aussi-tôt qu'elle n'eut plus de cerveau, elle ferma les yeux, & ne les rouvrit jamais. Cependant l'ouverture du crâne se referma naturellement, la partie de l'os que REDI en avoit ôtée, fut remplacée en trois jours par une membrane charnue. Cette *Tortue* vécut six mois, conservant toujours la force de marcher librement, & de faire tous ses autres mouvemens. Cette propriété de vivre long-temps sans cerveau, & sans perdre le mouvement progressif, n'est point particuliere aux *Tortues terrestres* : la même chose arrive, ajoute REDI, aux *Tortues d'eau douce.* Il marque en avoir fait l'épreuve sur un grand nombre, mais qu'elles résistent moins de temps que les *Tortues terrestres.* Il croit aussi que les *Tortues de mer* peuvent vivre long-temps sans cerveau. Il a plus fait ; il a coupé la tête à des *Tortues*, & elles ont vécu assez long-temps après cette opération, une entr'autres pendant vingt-trois jours.

Quoique la *Tortue* porte ses os à l'extérieur, elle differe, dit SWAMMERDAM, des autres Testacées, en ce qu'elle a deux sortes d'os. Les uns adherent fortement à l'écaille, les autres n'y tiennent que par des articulations : ainsi les muscles sont assujettis, comme par une double insertion : mais ce qu'il y a de plus remarquable dans la *Tortue*, ce sont les sutures des os, qui sont fort différentes des sutures des os de tout autre animal.

Les *Tortues*, (c'est la remarque de M. KLEIN, & de plusieurs autres Naturalistes), n'ont ni dents molaires, ni autres ; mais, comme le dit M. PETIT (*Mém. de l'Académie Royale des Sciences*, 1737. *p.* 150.), des mâchoires revêtues d'un cartilage qui forme plusieurs rangs de dents, ou, pour mieux dire, des dentelures découpées ou entaillées en forme de scie. Passons à présent aux descriptions particulieres de chaque espece de *Tortues*, & rapportons ensuite ce que les Naturalistes & les Voyageurs en ont dit.

TORTUE DE TERRE *: On lit dans la *Suite de la Matiere Médicale* que la *Tortue de terre* ou *terrestre*, autrement dite *Tortue de bois*, ou de *montagne*, est un animal fort laid. Elle ressemble au Serpent par la tête, & au Lézard par la queue, & par les pattes. Elle est couverte d'une écaille ample, solide, voûtée, faite en écusson, & marbrée de diverses couleurs obscures : elle a le dos bigarré de taches jaunes & noires ; elle n'a point de paupieres supérieures, ni de trou auditif, ni de dents aux deux mâchoires, qui ne laissent pourtant pas que d'être aigues & coupantes presque comme un couteau ; elle a les muscles crotaphites couchés postérieurement sur le crâne, assez amples & inserés par un très-fort tendon à la mâchoire inférieure ; le gosier vaste & susceptible d'une dilatation considérable, comme dans la Vipere ; la trachée-artere égale par-tout sans apparence de larynx, partagée en deux

* Les Grecs appelloient autrefois les *Tortues* Χελὸς, ou Χελώνη. Les Latins nommoient leur carapace, *operimentum*, comme qui diroit *couverture*. La *Tortue* est nommée en Latin *Testudo*, *à testâ*, qui veut dire *écaille*, parceque cet animal est couvert d'une écaille ; elle est appellée autrement *Domi-porta*, à cause qu'elle porte avec elle sa maison ; ou bien *Tardigrada*, parcequ'elle se remue fort lentement ; en Italien *Testudine*, *Tartaruca*, ou *Tartaruga* ; en Espagnol, *Tartuga*. La *Tortue de terre* en particulier s'appelle en Allemand, *Erd-Schild-Kroete ;* en Flamand, *Schil-Pad ;* en Anglois, *Common Land Tortoise*.

avant d'entrer dans le poumon, terminée ſous la langue par une très-petite fente ; le canal inteſtinal contenu depuis la bouche juſqu'à l'anus, ſans aucune cavité plus grande pour l'eſtomac. Cet animal a le foie diviſé en deux lobes, qui ſont, comme dans les oiſeaux, de couleur rouge-noirâtre ; la véſicule du fiel, pleine d'une bile très-verte, qui teint le papier d'une jolie couleur. Il a pluſieurs œufs ronds, jaunâtres, tachetés de rouge, contenus dans l'ovaire. La femelle eſt ordinairement plus peſante que le mâle, dont elle differe encore en ce qu'elle a ſon écaille inférieure plate, au-lieu que le mâle a la ſienne concave dans le milieu : le mâle monte ſur la femelle dans l'accouplement. La femelle pond des œufs plus petits & plus oblongs que des œufs de Poule, du reſte ſemblables à ceux des oiſeaux, en ce qu'ils ont en dedans du blanc & du jaune ; elle ne les couve point ; mais les couvre de feuillages & de terre : c'eſt la chaleur du ſoleil, qui les fait éclorre. Cette ſorte de *Tortue* ſe trouve ſur les montages, dans les forêts, dans les bois, dans les champs, & dans les jardins. Elle vit de fruits, d'herbes, & de ce qu'elle peut trouver ſur la terre : elle mange auſſi des Vers, des Limaçons, & d'autres inſectes. On la pourroit nourrir à la maiſon avec du ſon, & de la farine. Elle marche fort lentement, & la lenteur de ſa marche a paſſé en proverbe. Elle ſe cache en hiver dans les cavernes, & y paſſe même quelquefois toute cette ſaiſon ſans manger, comme font les Serpens, les Lézards, & pluſieurs autres animaux. Elle a la vie fort dure & fort longue, comme on peut le préſumer de ce qu'on a vu ci-deſſus, que REDI en a conſervé une ſix mois, après lui avoir ôté le cerveau, & une vingt-ſix jours, après lui avoir coupé la tête. Elle n'aime point l'eau, & n'eſt point amphibie, diſent les ſavans Auteurs ci-deſſus cités ; mais ce n'eſt pas le ſentiment de SEBA.

Selon les Voyageurs, elle ſe trouve abondamment dans les déſerts d'Afrique, notamment dans la Lybie, & dans les Indes on en ſert fréquemment ſur les tables : auſſi BELON obſerve-t-il que de toutes les eſpeces de *Tortues* ; il n'y en a point qui ait la chair ſi délicate, ni ſi ſaine ; mais que les Grecs, & les Turcs n'oſent en uſer à cauſe de la défenſe faite par leur loi. Le même Auteur nous apprend qu'on trouve beaucoup de *Tortues terreſtres*, non-ſeulement en Thrace, & en Macédoine ; mais même en Languedoc. Elles ne changent point d'écaille, & cette écaille eſt ſi ferme qu'un carroſſe pourroit paſſer par deſſus ſans l'enfoncer. Suivant la penſée du Docteur D'HERRAM. On voit dans la ſimplicité même du ſquelette de la *Tortue*, briller un grand art & une adreſſe étonnante ; car outre que l'écaille ſert comme d'un rempart impénétrable au corps de l'animal, & fournit une retraite ſûre à ſa tête, à ſes pattes, & à ſa queue, qu'il retire au-dedans, à l'approche du moindre danger, elle ſupplée encore au défaut des os du corps, ſi l'on en excepte ceux des extrémités de la tête, du col, des quatre pattes & de la queue, en ſorte que l'on eſt ſurpris, à la premiere inſpection, de voir un ſquelette entier, compoſé d'un ſi petit nombre d'os, qui ne laiſſent pas de répondre ſuffiſamment à tous les différens uſages, pour leſquels ils peuvent être néceſſaires à la *Tortue*.

Deſcription anatomique d'une grande Tortue terreſtre mâle des Indes.

Une grande *Tortue* apportée des Indes, priſe à la côte de Coromandel, a été diſſéquée par Meſſieurs de l'Académie Royale des Sciences. Elle avoit quatre pieds & demi de long,

depuis l'extrémité du museau jusqu'à l'extrémité de la queue, & quatorze pouces d'épaisseur. L'écaille avoit trois pieds de longueur, sur deux de largeur. Quelque grande que fût cette *Tortue*, elle n'approchoit point de la grandeur de celles dont PLINE & ÉLIEN parlent, qui avoient quinze coudées, & dont chacune suffisoit à couvrir une cabane capable de loger plusieurs personnes. Mais cette *Tortue* étoit une *Tortue de terre*, & celles de PLINE & d'ÉLIEN sont des *Tortues de mer*, où les animaux deviennent ordinairement plus grands que ceux de la même espece qui vivent sur la terre. ÉLIEN dit que les *Tortues terrestres* ne sont pas ordinairement plus grosses que les grosses mottes de terre que la charrue enleve, quand la terre est aisée à couper. Les plus grandes *Tortues de mer*, qui se pêchent proche des Antilles, suivant les Relations que nous en avons, ne sont point une fois plus grandes que la nôtre. L'écaille & tout le reste de l'animal étoient d'une même couleur, savoir d'un gris fort brun. Elle étoit à la partie supérieure, composée de plusieurs pieces de figures différentes, dont néanmoins la plûpart étoient pentagones. Toutes ces piéces étoient posées & collées sur un os qui en maniere d'un crâne enfermoit les entrailles de l'animal, ayant une ouverture en devant, qui laissoit sortir la tête, les épaules & les bras, & une autre ouverture opposée, par où les jambes & la queue sortoient. Cet os sur lequel les écailles étoient appliquées, avoit une ligne & demie à l'endroit le plus mince, & jusqu'à un pouce & demi en quelques endroits; il est ordinairement double, y en ayant un sur le dos & un autre sous le ventre, qui comme deux plastrons, ou deux boucliers sont joints par les côtés, & attachés ensemble par des ligamens forts & durs, mais qui laissent néanmoins la liberté à quelque mouvement. ÉLIEN dit que les *Tortues terrestres* se dépouillent de leur écaille, au lieu de dire de leurs écailles, c'est-à-dire de ces pieces qui sont appliquées sur l'os fait en maniere de crâne; car il n'y a point d'apparence qu'une *Tortue* se sépare de cet os auquel toutes ses parties principales sont attachées; & il est vrai que ces piéces se détachent elles-mêmes de dessus l'os, lorsque l'écaille a été long-temps gardée, & que l'os commence à se pourrir: autrement pour les détacher, on met l'os sur le feu, dont la chaleur fait que ces parties se séparent aisément l'une de l'autre. A la grande ouverture de devant, il y avoit en dessus un rebord relevé, pour laisser plus de liberté au col & à la tête de s'élever en haut, & cette inflexion du col est d'un grand usage aux *Tortues;* car elle leur sert à se retourner lorsqu'elles sont sur le dos, & leur industrie est admirable pour cela. Nous avons remarqué, continuent Messieurs de l'Académie Royale des Sciences, dans une *Tortue* vivante, qu'étant renversée sur le dos, & ne pouvant se servir de ses pattes pour se retourner, parce qu'elles ne se peuvent plier que vers le ventre, elle ne se servoit que de son col & de sa tête, qu'elle tournoit tantôt d'un côté, tantôt d'un autre en poussant contre terre pour se faire balancer, comme dans un berceau, afin de chercher le côté vers lequel l'inégalité de la terre pouvoit laisser plus aisément rouler son écaille; car quand elle l'eut trouvé, elle ne faisoit plus d'effort que vers ce côté-là. On verra ci-après que les *Tortues de mer*, couchées sur le dos, n'ont pas cette facilité. Mais continuons la description de cette grande *Tortue terrestre* des Indes, telle qu'on la lit dans les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences.*

Les trois plus grandes pieces d'écaille, disent-ils, étoient en devant sur le dos; elles avoient chacune à leur milieu une bosse ronde élevée de trois ou

quatre lignes, & large d'un pouce & demi; le dessous du ventre étoit un peu creux. Les Auteurs ont remarqué que cette cavité est particuliere aux mâles. Tout ce qui sortoit hors de l'écaille, savoir la tête, les épaules, les bras, la queue, les fesses & les jambes, étoit couvert d'une peau lâche & plissée par de grandes rides, & outre cela grainée comme du maroquin. Cette peau n'entroit point sous l'écaille pour couvrir les parties qui y étoient enfermées; mais elle étoit attachée autour du bord de chacune des deux ouvertures. La peau des *Tortues d'eau* est couverte au droit des jambes de petites écailles, comme dans les poissons.

Albert le Grand dit que les grandes *Tortues* ont une écaille sur la tête, en maniere de bouclier. La tête de notre *Tortue* étoit seulement couverte de peau, laquelle étoit même plus mince que celle des autres parties. Elle avoit sept pouces de long, sur cinq de large, & ressembloit en quelque façon à la tête d'un Serpent. La mâchoire inférieure étoit presque aussi épaisse que la supérieure. Il n'y avoit point d'ouverture pour les oreilles; les narines étoient ouvertes au bout du museau par deux petits trous ronds, & d'une maniere singuliere. Les yeux étoient petits & hideux. L'œil n'avoit point de paupiere supérieure, n'étant fermé que par le moyen de l'inférieure, qui se levoit jusques contre le sourcil. Pline dit que cela est commun à tous les animaux à quatre pieds qui font des œufs. Vers les extrémités des mâchoires, à l'endroit des levres, la peau étoit dure, comme de la corne, & tranchante comme aux autres *Tortues*; mais ces levres étoient coupées en maniere de scie, & il ne laissoit pas que d'y avoir encore en dedans deux rangs de véritables dents, quoique Pline assure que les *Tortues* n'ont point de dents, non plus que de langue. Il y avoit à chacune des pattes de devant cinq doigts, ou plutôt cinq ongles; car les doigts n'étoient point distingués autrement que par les ongles, ces pattes n'ayant par le bout qu'une masse ronde, d'où il sortoit des ongles. Les pattes de derriere n'en avoient que quatre. Les unes & les autres de ces pattes étoient fort courtes: celles de devant n'avoient que neuf pouces, depuis le haut de l'épaule jusqu'au bout des ongles, & celles de derriere avoient onze pouces, depuis le genou aussi jusqu'au bout des ongles. Les ongles étoient longs, ayant un pouce & demi: ils étoient arrondis en dessus comme en dessous, leur coupe faisant une ovale; ils étoient émoussés & usés: leur couleur étoit mêlée de blanc & de noir en différens endroits, & sans ordre. Nous avons remarqué, disent encore Messieurs de l'Académie Royale des Sciences, que les *Tortues d'eau* ont les ongles beaucoup plus pointus, parcequ'elles ne les usent pas à nager, comme les *Tortues de terre* font à marcher. Nous en avons trouvé, continuent-ils, quelques-unes qui n'avoient que quatre ongles aux pieds de devant, de même qu'à ceux de derriere. Mais Albert le Grand dit qu'il y en a toujours cinq à chaque pied.

Nous avons remarqué, ajoutent les mêmes Auteurs, que quoique la *Tortue* marche lentement, la maniere de marcher qui lui est particuliere doit user ses ongles autant qu'aux animaux qui courent; car elle les frotte contre terre séparément, & l'un après l'autre; en sorte que lorsqu'elle pose une patte, elle n'appuie d'abord que sur l'ongle qui est le plus en arriere; ensuite elle appuie sur celui qui le suit, & passe ainsi sur les autres jusqu'à l'ongle de devant, en faisant tourner sa patte qui est ronde & bordée d'ongles, comme un charriot qui fait tourner ses roues, & imprime la tête des clous dont la circonférence est bordée, & les fait entrer dans la terre

l'un après l'autre. La queue étoit grosse, ayant à son commencement six pouces de diametre. Elle avoit quatorze pouces de long, & finissoit en une pointe garnie d'un bout semblable à une corne de Bœuf. CARDAN l'appelle un *ongle*, qu'il dit être semblable à l'ergot qui est derriere les pieds des Coqs, & croit que c'est un cal engendré au bout des queues de ces *Tortues* qui ont autrefois été coupées ; ce qui n'a point de vraisemblance, un cal ne pouvant avoir une figure aussi réguliere & aussi bien arrondie qu'il l'avoit dans la queue de notre *Tortue*. Cette queue, après la mort de la *Tortue*, étoit recourbée à côté, & tellement inflexible que jamais on ne la put redresser, quelque force qu'on y ait employée. La même inflexibilité s'est trouvée aux muscles des mâchoires, lesquelles n'ont pu être ouvertes qu'en coupant les muscles. ARISTOTE a remarqué que de tous les animaux la *Tortue* est celui qui a le plus de force aux mâchoires ; car cette force est telle, qu'elle coupe tout ce qu'elle prend, jusqu'aux cailloux les plus durs.

Nous avons encore observé, disent Messieurs de l'Académie Royale des Sciences, en une petite *Tortue*, que sa tête une demi-heure après avoir été coupée, faisoit claquer ses mâchoires avec un bruit pareil à celui des castagnettes. L'inflexibilité de la queue, pareille à celle des mâchoires, doit faire croire que la *Tortue* a beaucoup de force à cette partie pour en frapper, & que cette corne qu'elle a au bout peut lui tenir lieu d'arme offensive.

Après avoir scié par les deux flancs l'os qui, en maniere d'un crâne, fait la cavité dans laquelle les entrailles sont enfermées ; après avoir aussi coupé tout autour une membrane tenant lieu de péritoine vers le bas, & de plevre vers le haut, les parties internes qui se présenterent à la vue, furent le ventricule, le foie, & la vessie dont la grandeur étoit telle, qu'elle couvroit les intestins & toutes les autres parties du bas-ventre. Le ventricule étoit situé sous le foie, auquel il étoit attaché par le moyen de plusieurs vaisseaux. Il avoit neuf pouces de long sur trois de diametre. Ses tuniques étoient fort épaisses ; ses orifices étroits, & la membrane qui fait le velouté, plissée, & formant comme des feuillets étendus selon sa longueur. Il avoit la figure du ventricule des Chiens. SEVERINUS lui donne celle du ventricule de l'homme. A la sortie du ventricule, l'intestin, qu'on peut appeller le *duodenum*, avoit en sa surface intérieure des replis comme le ventricule. Leur figure étoit réticulaire, ce qui pouvoit faire croire que c'étoit un second ventricule. Le reste des intestins étoit composé de membranes fort épaisses. Les intestins grêles avoient un pouce de diametre, & neuf pieds de long. L'intestin colon avoit deux pouces de diametre, & quatre pieds de long. La valvule du colon étoit formée par un rebord circulaire de la membrane interne de l'iléon. On n'a point trouvé dans l'iléon, ni dans le colon, disent les Auteurs ci-dessus cités, les feuillets que nous avons remarqués dans la plûpart des animaux.

Nous n'avons point aussi trouvé de *cœcum*. SEVERINUS attribue deux *cœcums* à la *Tortue*, pareils à ceux qui se trouvent dans les oiseaux. Le *rectum*, à la distance de neuf pouces de l'anus, avoit un retrécissement qui faisoit comme un cul de Poule, autour duquel il y avoit trois appendices rondes de différentes grandeurs, qui paroissent formées par la membrane interne du *rectum*, & qui étoient recouvertes par des fibres charnues & étendues, selon la longueur des appendices. Le reste du *rectum*, qui s'étendoit depuis le retrécissement jusqu'à l'anus, servoit comme d'étui à la verge, ainsi qu'il se voit au Castor, à la Civette, & à

plusieurs autres animaux. Dans les petites *Tortues d'eau* que nous avons disséquées, on a trouvé vers l'extrémité du *rectum* deux vessies, qui avoient communication avec l'intestin, & qui s'enfloient lorsqu'il étoit enflé. Ces vessies n'ont point été trouvées dans la grande *Tortue.*

Le foie étoit d'une substance ferme, mais de couleur fort pâle. Il avoit une grandeur considérable, & il sembloit même qu'il fût double, étant séparé en partie droite & en partie gauche, qui n'étoient jointes ensemble que par un isthme d'un pouce de large, & par des membranes qui conduisoient des vaisseaux de la partie gauche à la droite. Chacune de ces parties avoit une veine-cave, sortant de la convexité, qui regarde le diaphragme, & chacune un rameau hépatique, sortant de la région cave. La partie gauche du foie étoit la plus grande, & divisée en quatre lobes. La partie droite n'avoit que trois lobes, dont le troisieme, qui étoit le plus petit, sortoit du milieu de la cavité du grand lobe, & recouvroit la vésicule qui étoit attachée à cet endroit, étant enfoncée dans un sinus, qui faisoit qu'elle n'étoit point éminente hors le foie, comme elle est ordinairement. Elle avoit un pouce & demi de long, sur un demi-pouce de large, sa figure étant approchante de celle de la vésicule de l'homme. Le canal cystique, qui, comme en l'homme, étoit la continuation du col de la vésicule, étoit long de sept pouces, & de la grosseur d'une petite plume à écrire. Il descendoit sans avoir aucune communication avec l'hépatique, & s'inséroit au *duodenum* par une embouchure particuliere. La rate étoit entre le *duodenum* & le colon. Elle avoit la figure d'un rein, & recevoit ses vaisseaux par une enfonçure pareille à celle que le rein a pour recevoir les fiens. Le pancréas embrassoit étroitement le *duodenum.* Il étoit encore attaché à la rate qu'il couvroit en partie: il avoit la figure d'un prisme triangulaire, & son canal s'ouvroit dans le *duodenum.* Les reins avoient quatre pouces de longueur, & trois de largeur, étant en forme de prisme triangulaire, d'un rouge vif, recoupés en trois ou quatre morceaux joints ensemble par leurs vaisseaux, & enfermés par la membrane extérieure. Les ureteres sortoient de la partie supérieure, & se glissoient le long de toute la surface à laquelle ils étoient attachés, comme dans les oiseaux. Les testicules étoient couchés sur les reins. Ils avoient deux pouces & demi de long, & dix lignes de large. L'épididyme étoit d'une structure fort particuliere: c'étoit un canal replié en tant de circonvolutions, qu'étant déplié il avoit quatorze pouces, au-lieu qu'auparavant il n'en avoit que quatre.

La vessie étoit d'une grandeur fort extraordinaire. On lui a trouvé plus de douze livres d'urine claire & limpide. Aristote dit que la *Tortue marine* a la vessie très-grande, & la *Tortue terrestre* l'a très-petite. La nôtre néanmoins, ajoutent Messieurs de l'Académie Royale des Sciences, , étoit une *Tortue terrestre*, & dans la dissection que nous avons faite de plusieurs *Tortues d'eau*, nous leur avons toujours trouvé la vessie beaucoup plus petite à proportion qu'à celles dont nous parlons. La figure de la vessie de notre *Tortue* n'étoit pas moins extraordinaire que sa grandeur. Elle étoit faite en forme d'un boyau, & son col n'étoit point à l'un des bouts, mais au milieu; ce qui représentoit assez bien la membrane allantoïde du fœtus de la plûpart des Brutes. Cette figure est bien différente de la figure d'une châtaigne que Severinus lui donne. Elle avoit deux pieds de long: mais sa situation étoit en travers, allant d'un des flancs à l'autre. Sa tunique extérieure étoit membraneuse; l'intérieure étoit renforcée par une infinité

de fibres charnues & relevées en bosse, qui se croisoient & s'entrelaçoient les unes dans les autres, imitant celles qui se voyent au-dedans des oreilles du cœur. Le col de la vessie avoit un pouce de long, & autant de large. Il étoit attaché vers le milieu du *rectum* dans lequel l'urine se déchargeoit par une petite ouverture, ou canal oblique, à sept ou huit pouces près de l'anus. La verge avoit neuf pouces de long, sur un pouce & demi de large : elle étoit composée de deux ligamens ronds, qui sont d'une substance spongieuse, & revêtus d'une membrane déliée.

Le cœur étoit situé tout au haut de la poitrine, enfermé dans un péricarde fort épais, & attaché par en bas à la membrane qui couvroit le foie. Sa figure étoit fort différente de celle que le cœur a ordinairement; car au lieu d'être allongé de sa base à sa pointe, sa plus grande dimension étoit d'un côté à l'autre, ayant trois pouces de ce sens, & un pouce & demi seulement de la base à la pointe. Les deux oreilles qui sortoient de la base, en étoient fort détachées & comme pendantes : la droite avoit deux pouces & demi de long, sur un pouce & demi de large ; la gauche étoit plus petite : ces oreilles s'ouvroient à l'ordinaire chacune dans un ventricule. Outre les deux ventricules qui étoient en la partie postérieure du cœur qui regardent l'épine, il y en avoit un troisieme en la partie antérieure, tirant un peu vers le côté droit. Ces trois ventricules se communiquoient par plusieurs ouvertures, leur substance n'étant pas solide & contigue comme aux cœurs des autres animaux, mais spongieuse, & composée de fibres & de colomnes charnues, seulement contigues les unes aux autres, & entrelacées ensemble. Les deux ventricules postérieurs recevoient le sang des deux troncs de la veine-cave avec le sang de la veine du poumon, laquelle étoit double, y en ayant une de chaque côté; car ces veines se déchargeant dans chaque axillaire, mêloient le sang qu'elles avoient reçu du poumon avec celui de la veine-cave pour le porter dans le ventricule droit duquel l'aorte sortoit. Le ventricule antérieur n'avoit point d'autre vaisseau que l'artere du poumon. Cette artere, de même que l'aorte, avoit trois valvules sigmoïdes, dont l'action est d'empêcher que le sang qui est sorti du cœur n'y rentre, lorsque les ventricules viennent à se dilater pour recevoir le sang de la veine-cave & de celle du poumon. L'aorte, au sortir du ventricule droit, se partageoit en deux branches qui formoient deux crosses. Le larynx étoit composé comme aux oiseaux, d'un aryténoïde & d'un cricoïde articulés ensemble. La fente de la glotte étoit étroite & serrée, & cette conformation particuliere de la glotte pourroit être la cause du ronflement des *Tortues de mer* qui, au rapport de Pline, s'entend de fort loin lorsqu'elles flottent endormies sur la surface de l'eau. Les Veaux marins qui sont remarquables aussi par leur ronflement, ont ainsi leur glotte & leur épiglotte extraordinairement serrées. L'aspre artere, qui avoit ses anneaux entiers, se séparoit à l'entrée de la poitrine en deux longues branches de six pouces chacune. Dès l'entrée du poumon, ces branches perdoient leurs cartilages, & ne produisoient que des canaux membraneux fort larges & inégaux. Les Auteurs qui ont cru que la *Tortue* n'a point de sang dans le poumon, ont fondé cette opinion sur la blancheur & sur la transparence des membranes dont il est composé, qui le font paroître tout-à-fait membraneux lorsqu'il est enflé, au-lieu que celui des autres animaux paroit charnu : mais la vérité est qu'il n'y a de la différence que du plus & du moins; le poumon de l'homme, de

même que celui des animaux, n'étant composé d'autre chose que de petites vésicules amassées les unes contre les autres, entre lesquelles les vaisseaux sanguins sont entrelacés en si grand nombre, qu'ils forment une apparence de chair en maniere de petits lobes attachés aux canaux des bronches, & c'est de ces petits lobes que les grands lobes du poumon sont composés. Or il n'y a point d'apparence que le poumon de la *Tortue* serve à la circulation entiere ; il n'est point fait aussi pour la voix, la *Tortue* étant absolument muette : & il n'est point utile au rafraîchissement des parties internes, ni à l'évacuation de leurs vapeurs, puisqu'il n'a point le mouvement continuel & reglé qui se voit dans les autres animaux, & qui est nécessaire à ces usages ; de sorte qu'il ne reste que la compression des parties internes, dont les usages se réduisent à la confection & à la distribution de la nourriture. Mais nous cherchons un autre usage plus important & qui étant plus particulier à la *Tortue*, & aux autres animaux de son espece, reponde mieux à la conformation particuliere de leur poumon ; & nous avons trouvé qu'on peut attribuer à cette partie la faculté que la *Tortue* a de s'élever & de se tenir sur l'eau, & de descendre au fond quand elle veut, en sorte qu'il lui tient lieu de la vessie pleine d'air qui se trouve dans la plûpart des poissons. Nous avons observé pendant très-long-temps des *Tortues* flottantes sur l'eau sans se remuer. Les poissons se tiennent de même long-temps en un même endroit entre deux eaux, tantôt près du fond de l'eau, tantôt près de sa surface. ARISTOTE & PLINE ont remarqué que lorsque les *Tortues* ont été long-temps sur l'eau pendant la bonace, il arrive que, leur écaille étant desséchée au soleil, elles sont aisément prises par les Pêcheurs, à cause qu'elles ne peuvent se plonger dans la mer assez promptement, étant devenues trop légeres. Cela fait voir quelle justesse il doit y avoir dans leur équilibre, puisqu'un aussi petit changement qu'est celui qui peut arriver par le seul desséchement de l'écaille, est capable de le rendre inutile. Quoique notre *Tortue* ne fût pas de celles qui vivent dans l'eau, elle ne laissoit pas à l'égard de cette conformation particuliere du cœur & du poumon, de l'avoir pareille à celle des animaux de son espece, ainsi qu'on voit plusieurs oiseaux avoir des ailes, quoiqu'ils ne volent point.

Le cerveau étoit très-petit ; car la grandeur de la tête, qui à proportion du reste du corps est déjà fort médiocre, consistoit principalement aux os du crâne & à la chair des muscles crotaphites qui le couvroient & qui étoient épais comme au Lion, l'os du sommet de la tête ayant une crête à la maniere de tous les animaux qui ont une force extraordinaire aux mâchoires. Le cerveau, avec le cervelet, avoit en tout seize lignes de long sur neuf de large. Les *Tortues marines* qui se pêchent aux Antilles, l'ont trois fois plus petit à proportion ; car, suivant les relations que nous avons de ces pays, les *Tortues*, qui y ont la tête grosse comme celle d'un Veau, n'ont pas le cerveau plus gros qu'une Féve. Les membranes de ces deux parties, leur substance, le lacis choroïde, la glande pinéale, la pituitaire, l'entonnoir, & la plûpart des nerfs étoient de la même maniere qu'ils se voyent dans les oiseaux. Les autres parties avoient quelque chose de particulier. Les nerfs olfactoires étoient d'une grandeur extraordinaire, faisant presque le quart de tout le cerveau ; les nerfs optiques prenoient leur origine des nerfs olfactoires. La moëlle de l'épine étoit couverte de ses membranes ordinaires, & arrosée de plusieurs vaisseaux qui l'accompagnoient jusqu'à sa fin. Elle emplissoit toute la

cavité des vertebres, & envoyoit de part & d'autre plusieurs paires de nerfs. Ceux qui se distribuoient aux bras, aux jambes, au col, & à la queue, étoient fort gros & en très grand nombre; le globe de l'œil avoit un pouce de diametre.

La paupiere interne que nous avons vu remuer dans les *Tortues* vivantes, disent Messieurs de l'Académie Royale des Sciences, avoit les mêmes muscles que nous avons observés dans les oiseaux. La cornée étoit fort mince. L'humeur aqueuse avoit une consistance tellement épaisse qu'elle ne couloit qu'à peine. L'iris étoit de couleur minime. On y voyoit plusieurs vaisseaux entrelacés. Le cryſtallin n'avoit qu'une ligne de diametre. Il étoit plat, lenticulaire. La langue, dont la figure étoit pyramidale, avoit un pouce de long sur quatre lignes de large. Elle étoit mince, n'ayant pas plus d'une ligne, dont la substance charnue ne faisoit que la moitié. La tunique avoit en dessus un grand nombre de mammelons. La langue avoit, avec l'os hyoïde, dix muscles, cinq de chaque côté. A l'égard des oreilles, à nos petites *Tortues* de même qu'à la grande, il n'y avoit aucune ouverture en dehors: l'os paroissoit seulement enfoncé au droit des temples, & la peau qui couvroit cette enfonçure étoit plus mince & plus délicate qu'ailleurs, & paroissoit aussi quelque peu enfoncée en cet endroit. Après avoir levé cette peau, on découvroit un trou rond de la grandeur & de la forme de celui de l'orbite de l'œil. Il étoit fermé par une espece de platine cartilagineuse fort mobile, qui étoit attachée, tout à l'entour, au bord du trou rond par une membrane fort délicate au côté du trou, vers le derriere de sa tête, il y avoit un conduit cartilagineux, qui descendoit dans le palais, où il avoit une ouverture longue, faisant une petite fente au-dessous de la platine cartilagineuse. On a trouvé une grande cavité de figure ovale, fort longue, ayant de long deux fois sa largeur. Cette cavité étoit percée à côté pour donner passage à un petit stylet fort menu qui venoit obliquement soutenir la platine par un bout; & par l'autre, après avoir passé au travers d'une seconde cavité, qui étoit un peu en dessous & à côté de la grande, il bouchoit un trou, par lequel la seconde cavité s'ouvroit dans une troisieme, qui étoit anfractueuse, & qui recevoit le nerf de l'ouie. Le bout du stylet, qui bouchoit l'ouverture de cette troisieme cavité, alloit en s'élargissant comme le bout d'une trompette, & avoit une membrane délicate, qui l'attachoit à la circonférence du trou. Ceux qui ont fait la description des Antilles, qui sont le lieu du Monde, où il y a une plus grande quantité de *Tortues*, disent qu'elles sont sourdes. Nous avons lieu de douter (vu les organes que nous venons de décrire), que ces Historiens ayent apporté tout le soin nécessaire pour être bien instruits de cette particuliarité, y ayant apparence qu'ils se sont contentés de la conjecture qu'on peut tirer pour cela du défaut d'ouverture que ces animaux ont en leurs oreilles; sinon il faudroit que les oreilles fussent aux *Tortues* ce que les yeux sont aux *Taupes*, c'est-à-dire qu'elles eussent des oreilles sans entendre, de même que les *Taupes* ont des yeux avec lesquels elles ne voyent point.

La remarque que nous avons faite, continuent encore les mêmes Auteurs, sur la maniere dont la *Tortue* remue son col pour se retourner, quand elle est sur le dos, nous a donné occasion de chercher les muscles qui fléchissent, & qui étendent cette partie. Nous avons premierement trouvé que ce col a deux especes de mouvement, qui sont chacun composés de flexion & d'extension. Le premier mouvement est celui par lequel la *Tortue*

retire ſon col, & ſa tête en dedans ; ou l'allonge & la fait ſortir en dehors. Le ſecond eſt celui par lequel le col étant ſorti & étendu ſe fléchit de tous les côtés. Dans la premiere eſpece de mouvement, le col s'allonge, lorſque les muſcles qui ſervent aux différentes flexions du col mis en dehors, agiſſent enſemble & d'une égale force ; & il ſe retire en dedans avec la tête par deux différentes flexions, & extenſions des vertebres, dont l'une eſt en deſſus, & l'autre en deſſous ; ce qui donne au col une figure pareille à celle que le col du Cygne prend, quand cet oiſeau retire ſa tête vers ſon dos. Pour cela, outre les muſcles qui fléchiſſent de tous côtés, le col mis en dehors, & qui ſont communs à tous les mouvemens du col, il y en a cinq particuliers de chaque côté, qui naiſſant des apophyſes des lombes, & des dernieres côtes, montent le long des vertebres du dos & s'inſerent en cinq différents endroits des apophyſes obliques des vertebres du col, le plus long étant attaché proche de la tête au corps de la premiere vertebre du col, & ces muſcles s'inſerent auſſi à ſes vertebres. Lorſque la tête ſe retire en dedans, elle s'enfonce dans un repli de la peau, qui eſt ſur les épaules, lequel forme comme un froc. Cela ſe fait par le moyen d'un muſcle fort large, & fort épais, adhérant à la peau, & qui étant attaché aux apophyſes épineuſes des vertebres, d'où il ſemble naître, ſe replie en deſſous, couvrant & enveloppant l'aſpre-artere & l'œſophage. Les différentes ſituations des fibres de ce muſcle qui le peuvent faire paſſer pour un aſſemblage de pluſieurs muſcles, produiſent les divers replis de cette peau, faite en forme de froc, lorſqu'elles agiſſent différemment. Telle eſt la deſcription anatomique de la grande *Tortue de terre* des Indes, par Meſſieurs de l'Académie Royale des Sciences.

Les *Tortues terreſtres* ſe nourriſſent de pluſieurs ſortes d'herbes, & de Bled de Turquie. Elles ſont auſſi fort friandes de Vers & de Limaçons. L'Auteur des *Obſervations ſur l'Hiſtoire Naturelle*, *Tome I. p.* 433. dit qu'il en a vu de privées dans les maiſons. On les nourriſſoit de ſon & de farine. On leur donnoit auſſi toutes ſortes de fruits : elles étoient fort familieres. Les enfans jouoient avec elles, & ſi-tôt qu'ils s'étoient campés ſur leur dos, elles ſe plaiſoient à les promener dans les cours & les jardins. Il rapporte auſſi qu'on en a élevé dans les pays chauds pour détruire les Puces, à ce que l'on prétend : mais il ne peut comprendre comment un animal auſſi matériel que la *Tortue* & ſi peu agile peut attraper ces inſectes.

SEBA parle de pluſieurs eſpeces de *Tortues de terre* de différens pays, dont voici la notice.

La premiere eſt une petite *Tortue* d'Amboine, de couleur rouſſâtre, pâle, très-belle, variée ſur la tête. Ses écailles ſont voûtées, marquées de taches blanches & rouges, qui s'étendent en façon de flammes. Ses pieds ſont grainés de petits points rouges. Sa tête avance extraordinairement Elle a les yeux petits ; les pieds munis de cinq doigts, armés de petits ongles pointus. Cette eſpece de *Tortue* ne devient jamais plus groſſe. Le plaſtron qui la défend par deſſous n'eſt pas auſſi grand que par deſſus, puiſqu'il ne couvre pas la tête, les pieds, ni la queue. Cet animal retire ces parties à ſa fantaiſie. Il a le deſſous du corps d'un jaune pâle, qui eſt ombré de rouge ſur le plaſtron. Cette *Tortue* eſt figurée chez l'Auteur, *Theſ. I. Tab.* 79. *n.* 1. *&* 2.

La ſeconde, dont il donne la figure, *Theſ. I. Tab.* 80. *n.* 1. eſt d'une moyenne groſſeur. Elle a la carapace de deſſus d'un rouge bai-obſcur, marqué artiſtement de jaune. Toute la tête eſt preſque rouge, de même que

les pieds, qui ressemblent à ceux des Hérissons, étant couverts de courtes écailles épaisses. Les doigts, au nombre de cinq, sont armés d'ongles forts. Cette *Tortue*, à laquelle on a donné le nom de *Mydas*, se nourrit d'herbes, de racines, de Serpens & de Grenouilles.

La troisieme est une autre *Tortue* d'Amboine, fort belle, dont l'écaille est lisse, très-jolie, & d'un châtain clair, marquetée de quelques taches jaunâtres. La couleur de sa tête & de ses pieds est d'un châtain plus obscur. Elle est figurée, *ibid. Tab.* 80. *n.* 7.

La quatrieme est une *Tortue de terre* de Ceylan, belle & de petite taille. L'écaille qui couvre son dos est faite en arcade, d'un jaune pâle, joliment marquetée de taches larges, minces, d'un châtain obscur. Il en est de même des écailles qui garnissent les côtés. Elle est représentée, *Thes. I. Tab.* 79. *n.* 3.

La cinquieme est une autre *Tortue de terre* de Ceylan, appellée *Jurukua*, laquelle a le corps magnifiquement peint d'un roux fort clair. Elle est figurée, *Thes. I. Tab.* 80. *n.* 4.

La sixieme est une *Tortue de terre* du Brésil, que les Portugais nomment *Kagado de terra.* Elle est couverte, dit Seba, d'une carapace formée de grandes écailles rhomboïdes, en façon de bouclier, luisantes comme un miroir, & enchâssées avec une grande symétrie. La circonférence de cette carapace est d'une couleur qui tire sur le pourpre, & les écailles du milieu qui la composent sont d'un rouge fort pâle, grainé de points, comme d'autant de petits yeux. La tête & les pieds sont d'un gris clair. On en voit la figure, *Thes. I. Tab.* 80. *n.* 2.

La septieme est une autre *Tortue de terre* du Brésil, que les habitans nomment *Jabeti.* Elle est couverte d'écailles en forme de bouclier, très-artificieusement construites, hexagones, relevées en bosse, & assez semblables à des glaces de miroir de figure elliptique. De leur centre, qui est d'un jaune pâle & tout parsemé de petits yeux, partent des rayons jaunes, au nombre de six ou de huit, plus ou moins, lesquels s'étendent jusqu'à la circonférence de chaque écaille, formée en voûte ; ce qui est très-joli à voir. La couleur de la tête est aussi d'un jaune clair, qui devient un peu plus foncé sous le corps. Les écailles des pieds sont de la même couleur. La carapace qui couvre le dessus du corps est la plus grande, & peinte d'un bai-rouge obscur. Elle est représentée, *Thes. I. Tab.* 80. *n.* 3.

La huitieme est encore une *Tortue* du Brésil, que les habitans nomment *Jurura.* Sa carapace de dessus faite en voûte est par-tout jaune, & paroît ornée de petites figures tracées en rond. La couleur de la tête & des pieds est pareillement jaune, mais d'un jaune un peu plus pâle. Cette *Tortue* est figurée, *Thes. I. Tab.* 80. *n.* 6.

On voit à Cayenne trois especes de *Tortues terrestres*, dont fait mention M. Barrere, *Hist. de la France Équinoxiale*, *p.* 60. Les voici :

La premiere est nommée par l'Auteur *Raparapa*, en Latin *Testudo terrestris major, putamine echinato & striato.* Elle peut être la *species Testudinis cornigeræ, sive troglodytilæ*, de Rondelet. Cette *Tortue de terre*, dit M. Barrere, est assez singuliere par sa figure. Elle a le col long, fort ridé, d'où pendent de petites membranes déchiquetées, à-peu-près comme de la frange. La tête est applatie, triangulaire, terminée par une espece de trompe, semblable à un petit tuyau de plume à écrire. Le dessus de l'écaille est comme sillonné & garni de grosses pointes. On prend cette *Tortue* du côté d'Aprouaque, dans des savannes. On en trouve aussi quelquefois dans les Isles de Remire.

La seconde espece est une petite *Tortue de terre*, nommée à Cayenne

Inaarakaka, en Latin *Testudo terrestris minor*.

La troisieme est la *Tortue de terre vulgaire*, nommée *Ouyamou*.

Il y a à Cayenne des *Tortues de terre*, dit M. DE LA CONDAMINE, qui se nomment *Jabutis* au Brésil, & que les habitans du Para préferent aux autres especes. Toutes se conservent plusieurs mois hors de l'eau sans alimens.

Les Auteurs modernes qui ont écrit sur la *Tortue terrestre*, outre les anciens Naturalistes déjà ci-dessus cités, sont GESNER, *Quad. Ovip. p.* 107. ALDROVANDE, *Quad. Ovip. p.* 705. JONSTON, *de Quad. p.* 144. BELON, *de Aquat. p.* 52. CHARLETON, *Exercit. p.* 30. RAY, *Synop. Meth. Av. p.* 243. DALE, *Pharm. p.* 433. SCHRODERUS, *p.* 333. & les autres.

TORTUE D'EAU DOUCE *, *de riviere*, *de lac*, *d'étang*, ou *de marais*, autrement dite *Tortue de France*, ou *Tortue commune*. Cette sorte de *Tortue*, disent Messieurs les Auteurs de la *Suite de la Matiere Médicale*, d'après SCHWENCKFELD, a deux écailles noires, osseuses, dont la supérieure est convexe, & l'inférieure large & applatie, composée chacune de plusieurs tablettes; quatre pattes, deux devant & deux derriere, dont les premieres sont armées de quatre ongles crochus, noirs, & les deux autres de cinq, que l'animal peut à son gré faire sortir ou rentrer, ainsi que la tête & la queue; le cuir ou la peau rude, ridée & noire, qui, lorsque le col est retiré en dedans, couvre la tête en maniere de casque; les jambes comme cuirassées d'écailles d'un noir luisant, parsemées de points jaunâtres; la tête petite & le museau pointu; les mâchoires sans dents, mais tranchantes sur les bords, & fermées exactement, pour diviser la nourriture; la mâchoire inférieure ornée de cinq ou six raies oblongues, jaunes; deux petits trous à la mâchoire supérieure, qui représentent les narines; les prunelles d'un noir luisant, entourées d'une iris brune-rougeâtre, tachetée de deux à trois petits points jaunâtres; la langue imparfaite, non libre, mais attachée à la mâchoire inférieure, & un peu saillante; deux grands poumons très-légers, fongueux, transparens, parsemés de tuyaux fibreux, à-peu-près comme ces especes de congélations, qui dans un temps de gelée se forment sur les vitres; le ventricule simple, un peu long; le cœur un peu large, mousse; le foie jaunâtre, partagé en deux lobes; la vésicule du fiel bleuâtre, adhérante au lobe droit du foie; la rate fort petite, de couleur rougeâtre; la queue longue d'une palme & demie, ronde, finissante insensiblement en pointe; la graisse jaune, fluide comme celle des poissons. Cette espece de *Tortue* pousse un sifflement entrecoupé & fort petit. Elle mange de tout, principalement de la chair & de l'herbe. Ces animaux s'accouplent comme les Vivipares, le mâle montant sans peine sur la femelle. Les femelles pondent des œufs, dont la coque est un peu dure, & qui sont de deux couleurs, comme ceux des oiseaux. Elles creusent une fosse en terre pour les y déposer, & puis elles les recouvrent. Il se trouve de ces *Tortues* dans la riviere de Bartha en Siléfie, & souvent les Pêcheurs y en prennent dans leurs filets. Elles se plaisent dans les lieux marécageux : elles vont pondre leurs œufs à sec; mais elles ne sauroient se passer absolument d'eau, & elles périssent dans l'eau, si elles ne viennent pas de temps en temps respirer l'air à sa surface. En Siléfie, la graisse ou l'huile de *Tortue* dure souvent pendant deux ans dans des tonneaux, où l'on garde des lavures d'écuelles pour les Pourceaux, dans la persuasion où l'on est que ces animaux

* La *Tortue d'eau douce* est nommée en Languedocien *Tortague d'Aigue*; en Anglois, *Watter Tortoise*, c'est-à-dire *Tortue d'eau* en François. BELON, d'après PLINE, l'appelle *Bourbiere* ou *Fangearde*, à cause qu'elle se plaît dans les lieux bourbeux ou fangeux.

maux en profitent mieux, & qu'ils en deviennent plus gras.

RAY observe qu'ARISTOTE n'a pas distingué la *Tortue de marais* d'avec celle qui vit dans l'eau douce. Elle habite dans les eaux marécageuses & limoneuses, dans les fossés qui entourent les murailles des Villes & des Châteaux. Elle a le dos large, de même que la poitrine, & un peu convexe. Son aspect est désagréable. On l'appelle *Tortue d'eau*, pour la différencier de la *Tortue de terre*, quoiqu'elles se ressemblent toutes les deux, si ce n'est que la *Tortue d'eau* a la queue plus longue, & semblable à celle d'un Rat d'eau. Son écaille est de couleur noire, composée comme de pieces rapportées. Elle avance au-dehors ses pieds, sa queue & sa tête, puis les retire au-dedans à son gré. Elle a des poumons, des reins, une vessie, en un mot les mêmes parties internes que la *Tortue de mer*, dont je parlerai ci-après. Elle se nourrit d'insectes aquatiques, de Limaces, de Limaçons, de Vers de terre, d'herbes, &c. Ces animaux vivent long-temps privés de toute nourriture, & même ayant la tête coupée: c'est ce que j'ai déjà dit d'apres l'expérience qu'en a fait REDI. ÉLIEN dit que quand on a coupé la tête à une *Tortue*, elle voit encore les objets, clignote & ferme encore les paupieres, roulant les yeux dans la tête, & que si l'on approche la main de trop près, elle la saisit & la mord très-serré. On sait par expérience que la *Tortue* a la vie extrêmement dure & de longue durée.

Nous avons, dit le Docteur TYSON, des témoins dignes de foi, qui disent que des *Tortues* ont vécu plus de quatre-vingts ans, ou du moins jusques-là. La *Tortue* vit très-long-temps sans respirer. M. MERY a fortement lié avec du fil les mâchoires de deux *Tortues*, & il leur a scellé le nez & la gueule avec de la cire d'Espagne, pour voir combien de temps elles pourroient vivre sans respirer. L'une de ces *Tortues* a vécu encore trente-un jours dans cet état, & l'autre trente-deux jours. Une autre *Tortue*, à laquelle il avoit ôté le plastron qui lui tient lieu de *sternum*, de sorte qu'elle ne pouvoit plus du tout respirer, n'a pas laissé de vivre encore sept jours après. Des contestations assez vives se sont élevées entre M. DU VERNAY & M. MERI, touchant la question de savoir si le sang circule dans le cœur du *fœtus* humain, comme dans celui de la *Tortue*, ou bien si le trou ovale & le canal de communication, qui se rencontrent dans l'un & l'autre, ont le même usage dans tous les deux. M. MERY tient pour l'affirmative, & M. DU VERNAY pour la négative.

La *Tortue d'eau douce* est vraiment amphibie, quoiqu'elle soit plus volontiers dans l'eau que sur terre. Mais on a vu ci-devant que SEBA croit que toutes les trois especes sont amphibies. Comme celle d'eau douce détruit les insectes, on la met dans les jardins, ayant l'attention de lui donner assez d'eau, pour pouvoir nager. S'il y a un vivier, ou simplement un bassin, on y met sur le bord une planche, à l'aide de laquelle la *Tortue* monte & descend. En hiver elle se cache en terre, & y reste sans manger dans un état d'engourdissement: en été même elle peut demeurer plusieurs jours, sans prendre aucune nourriture. On pourroit la nourrir dans la maison, avec du son & de la farine, ou avec des Escargots, comme l'on fait quand on veut la transporter au loin. On en vend aux marchés pour la dietetique, ou l'usage des malades.

Il y a une *Tortue* de la riviere des Amazones, nommée en Latin *Testudo palustris testâ fuscâ, lineis nigris multipartitâ*. Les Sauvages qui habitent le long du fleuve des Amazones, prennent ces sortes de *Tortues* dans des savannes, ou prairies marécageuses. Ils les enferment ensuite dans un parc clos de

pieux, & ils en font commerce, lorſqu'ils en ont une certaine quantité.

Les *Tortues* de la riviere des Amazones ſont fort recherchées à Cayenne, dit M. DE LA CONDAMINE, comme plus délicates que toutes les autres. Il y en a ſur ce fleuve de diverſes grandeurs & de différentes eſpeces, & en ſi grande abondance, qu'elles ſeules, & leurs œufs, pourroient ſuffire à la nourriture des habitans de ſes bords.

Les Auteurs qui ont écrit ſur la *Tortue d'eau douce*, ſont RONDELET, *de Piſc. p.* 229. BELON, *de Aquat. p.* 51. GESNER, *de Quad. Ovip. p.* 110. ALDROVANDE, *de Quad. Ovip. p.* 710. CHARLETON, *Exerc. p.* 30. SCHWENCKFELD, *de Rept. Sileſ. p.* 164. RAY, *Synop. Quad. p.* 254. JONSTON, *de Quad. p.* 146. & les autres.

TORTUE DE MER, ou TORTUE MARINE*: Elle differe de la *Tortue terreſtre*, dit RAY, par la grandeur, en quoi elle la ſurpaſſe; par ſon écaille, en ce qu'elle eſt moins belle & plus molle, & par ſes pieds faits pour nager, qui ſont ſemblables aux nageoires des poiſſons. Elle croît à une grandeur conſidérable. On en trouve fréquemment au Bréſil & aux Iſles Antilles, qui ſont ſi grandes que la chair d'une ſeule ſuffiroit pour le dîner de quatre-vingts ou cent perſonnes. SOLIN dit que dans la mer des Indes, il y a des *Tortues* ſi grandes, que les Indiens conſtruiſent leurs maiſons (c'eſt-à-dire les couvrent), avec deux écailles de ces animaux. PLINE, comme on l'a vu plus haut, dit la même choſe. Selon ÉLIEN, les toits des maiſons dans l'Iſle Taprobane ſont faits d'écailles de *Tortues*. Selon DIODORE de Sicile, les Peuples voiſins de l'Éthiopie, nommés *Chelonophages*, ou *Mangeurs de Tortues*, ſe ſervent de ces mêmes écailles en guiſe de barques, pour naviger près le continent: ces écailles leur ſervent auſſi de tentes. Parmi les Voyageurs, les uns avancent pour certain avoir vu dans l'Océan Indien des *Tortues* d'une telle grandeur, que quatorze hommes pouvoient monter à la fois ſur le dos ou l'écaille ſupérieure d'une ſeule; les autres diſent qu'il y a des *Tortues* longues de dix pas, & larges de ſept. Au rapport de LAET, les *Tortues* croiſſent dans l'Iſle de Cuba au point de pouvoir porter cinq hommes ſur le dos. D'autres Auteurs diſent que le mâle & la femelle reſtent accouplés pendant un mois philoſophique, c'eſt-à-dire lunaire.

Au lieu de dents, elles ont un os continu ſi dur, qu'elles coupent, à ce qu'on dit, de gros bâtons d'un ſeul coup. Leur mâchoire ſupérieure a un canal gravé pour recevoir les dents de la mâchoire inférieure, qui reçoit à ſon tour la ſaillie dentelée de la mâchoire ſupérieure, moyennant quoi elles paiſſent facilement l'herbe. PLINE dit qu'étant ſorties ſur la terre, elles pondent dans l'herbe des œufs ſemblables à ceux des oiſeaux, & juſqu'à une centaine. Ces œufs ſont blancs, ronds, & non pas de figure ovale, comme ceux des oiſeaux. Ce que les Anciens rapportent touchant leur couvaiſon eſt faux: car ils ſont échauffés & écloſent uniquement par la chaleur du ſoleil; ce qui ſe doit entendre des œufs des *Tortues de mer*, *d'eau douce*, & *de terre*.

FABER LYNCEUS aſſure que les poumons de la *Tortue* ſont ſitués, non dans la poitrine, mais dans le bas-ventre ſous le diaphragme. Après avoir coupé, dit-il, la trachée-artere, & l'avoir ſoufflée avec un tube, j'apperçus auſſi-tôt les deux poumons dans le bas-ventre, leſquels atteignoient juſqu'au bout de l'inteſtin *rectum*, & s'élevoient vers la poitrine en croiſſant beaucoup en largeur; ils étoient rougeâtres, & d'une couleur très-jolie: la trachée-artere deſcend

* Cette eſpece de *Tortue* eſt nommée en Grec χελώνη, ou θαλάσσια; en Allemand, *Sée-Schild-Kroeter*; en Flamand, *Zée-Schild-Rad*; en Anglois, *Sea Tortoiſe*.

du larynx dans la poitrine, où elle se partage en deux branches, qui ayant percé le diaphragme entrent dans les poumons. Ces poumons sont d'une substance très-déliée, qui les fait paroître comme des vessies douces enflées. Ils conservent néanmoins la substance des vrais poumons, & ne sont pas tellement adhérans à l'endroit qui regarde le dos, qu'on ne puisse après tout les en détacher avec les doigts sans se servir de scalpel.

Description anatomique des principales parties de la Tortue de mer.

Voici les Observations anatomiques des principales parties d'une *Tortue de mer*, par le P. FEUILLÉE, Minime. Selon lui, les muscles qui couvrent l'œil du côté de l'orbite sont accompagnés d'une matiere glaireuse, & de plusieurs glandes blanches, tachetées de noir au milieu, & attachées ensemble à côté du grand angle: la membrane dite conjonctive, qui est immédiatement sous ces muscles, & qui couvre entierement tout le globe de l'œil, est fort adhérante à la cornée; elle est couleur d'ardoise par-tout, excepté au-devant, où elle est un peu blanche. La cornée est épaisse comme un sol marqué; sa capacité n'est pas tout-à-fait sphérique, mais un peu applatie en devant & par derriere: elle est composée de deux pieces, de la postérieure ou sclérotique, & de l'antérieure ou cornée: celle-ci est encore composée d'environ huit pieces jointes les unes aux autres, mais ces sutures ne paroissent que dans la partie concave de cette cornée. La cornée est aussi dentelée tout à l'entour; elle est tout-à-fait noire en dedans, & toute tapissée d'une membrane fort déliée, & de couleur minime obscure; cette membrane enveloppe une matiere glaireuse, qui est comme dans une boëte, ou vessie composée d'une membrane extrêmement déliée, & pleine d'une eau très-claire, dans laquelle nage un crystallin très-pur, très-transparent, & enveloppé de l'arachnoïde. Ce crystallin est beaucoup plus convexe par devant que par derriere. Il y a en devant une autre membrane aussi extrêmement déliée & percée comme l'uvée dans l'homme pour donner passage à la lumiere: cette derniere membrane est attachée au fond de la platine dentelée ou cornée, dont l'ouverture du milieu est encore formée par une membrane fort déliée & tendue comme le tympan dans l'oreille.

La langue de la *Tortue de mer* est courte, émoussée, & épaisse: elle est toute musculeuse, un peu dure & toute ridée par dessus, ayant dans sa substance intérieure un petit cartilage oblong, fait en façon d'une petite navette. Ce petit cartilage est attaché au-dessus de la pointe d'un os cartilagineux, semblable à un plastron de cuirasse. Cet os est accompagné aux deux côtés par trois os, aussi cartilagineux, & disposés de maniere, qu'ils semblent composer le corps d'une Grenouille avec un plastron. Cet assemblage d'os tient la place de l'os hyoïde, & on peut l'appeller ainsi. La langue est immédiatement attachée à ce plastron, & aux osselets qui l'accompagnent par des muscles fort épais, & l'on voit, un peu après sa racine, une petite fosse un peu longue, au commencement de laquelle le larynx est situé. La trachée-artere est composée de trente anneaux ou environ, cartilagineux, ovales, & joints l'un à l'autre bout à bout, & sans s'emboëter, par une grosse membrane: elle se fourche en deux grosses branches, qui pénetrent toute la longueur du poumon: ces anneaux en distribuent d'autres en rameaux plus minces, mais composés d'anneaux tout ondés & divisés en plusieurs pieces.

La *Tortue* qui a fait le sujet des remarques précédentes étoit un mâle

d'environ trois pieds de long. La longueur des inteſtins depuis leur commencement juſqu'à l'anus, étoit de quarante-cinq pieds : l'œſophage étoit fort ample, long de ſeize pouces, tout garni en dedans depuis le commencement juſques vers ſon milieu de quantité de pointes mollaſſes, blanches & ſemblables à ces petits floccons, que l'on voit aux bords de quelques couvertures de laine ; elles étoient toutes inclinées vers le ventricule : tout le reſte avoit bien quelques-unes des mêmes pointes, mais elles étoient beaucoup plus rares, & beaucoup plus courtes. Le ventricule avoit environ deux pieds de longueur, & près de dix-huit pouces de largeur ; il eſt étranglé de maniere qu'il ſemble que ce ſoit deux ventricules joints enſemble bout à bout : tous les deux ſont pliſſés en dedans ; mais les plis du ſecond ſont beaucoup plus épais que ceux du premier. Le pylore a environ deux pouces de longueur : il eſt ſi étroit, qu'à peine on y peut introduire le petit doigt ; il eſt auſſi tout pliſſé en long par dedans. Tout le reſte des inteſtins depuis le pylore juſqu'à l'anus ne ſauroit ſe diviſer qu'en deux boyaux, l'un grêle & l'autre gros : celui-ci eſt beaucoup plus ample au commencement qu'en tout le reſte. L'inteſtin grêle a environ douze pieds de longueur depuis le pylore juſqu'au commencement du gros. Ses membranes ou tuniques ſont beaucoup plus épaiſſes au commencement qu'à la fin : au dedans, à environ quatre pieds de longueur, il eſt très-déchiqueté par une infinité de petites ouvertures, ou de profondeurs en façon de mailles de réſeau. Le fond de chaque eſpece eſt encore diſtingué par d'autres mailles plus petites, & celles-ci encore par d'autres moindres ; de ſorte qu'il ſemble qu'on voye trois ou quatre réſeaux, poſés les uns ſur les autres, les mailles les plus enfoncées étant plus étroites & plus petites que les ſupérieures. Le reſte des inteſtins eſt pliſſé juſqu'à l'anus à la maniere d'un ſurplis, ſans qu'il y paroiſſe aucune forme de réſeau. Tout l'inteſtin eſt enduit au-dedans d'une matiere graſſe & viſqueuſe, & le canal cholédoque y a ſon entrée environ deux pieds au-deſſous du pylore. La ſéparation de l'inteſtin grêle, & de l'inteſtin gros, eſt un gros ſphincter fort épais ; mais fort étroit à ſon paſſage. L'inteſtin gros eſt fort ample durant l'eſpace d'un pied & demi. Tout le reſte juſqu'à l'anus eſt d'une même groſſeur, excepté un peu au-devant de l'anus, où il eſt un peu plus gros qu'en tout le reſte, à cauſe que les tuniques qui compoſent tout l'inteſtin, y ſont beaucoup plus épaiſſes. Tout l'inteſtin, depuis l'œſophage juſqu'à l'anus, eſt compoſé de trois tuniques ou membranes, l'intérieure, la moyenne & l'extérieure. L'intérieure eſt fort menue, & toute tapiſſée de quantité de rameaux, de veines & d'arteres : la moyenne eſt fort épaiſſe, fort blanche, & compoſée principalement de fibres longitudinales, tendres & charnues ; elle eſt traverſée, d'eſpace en eſpace, par pluſieurs veines & par pluſieurs arteres, qui vont diſtribuer pluſieurs rameaux ſur toute la membrane intérieure : la membrane extérieure eſt extrêmement déliée ; elle provient du méſentere, lequel eſt attaché au poumon & au foie ; & il eſt ſi délicat qu'on le déchire fort aiſément pour peu d'effort qu'on faſſe en le tirant. Il eſt tout tapiſſé de pluſieurs grands rameaux de veines compoſées d'une membrane fort épaiſſe. Tous ces rameaux de veines ſont accompagnés d'autres rameaux d'arteres, dont les membranes ſont beaucoup plus déliées que celles des veines. On voit tout le long de ces rameaux, tant des veines que des arteres, une bande de graiſſe fort jaune qui les accompagne par-tout : toutes les extrémités de ces rameaux vien-

nent remper sur les intestins, & distribuent plusieurs autres rameaux dans leur substance intérieure.

Le cœur est immédiatement posé sur le foie, & le foie sur les poumons. Le cœur de notre *Tortue*, dit le P. FEUILLÉE, avoit la figure d'une grosse poire un peu applatie. Sa grandeur est proportionnée à la *Tortue*. Ce cœur n'a point de péricarde; mais il est couvert d'une membrane assez forte, qui lui est extrêmement adhérante, & qui lui tient lieu de péricarde. Il a deux grandes oreilles d'une substance membraneuse assez épaisse, l'une à droite & l'autre à gauche : en dehors il est ridé, & en dedans il a une infinité de cavités, qui laissent entr'elles une infinité de faisceaux de fibres charnues. Chaque oreille communique respectivement avec les ventricules du cœur, mais d'une maniere fort particuliere : car au lieu que chez l'homme le sang entre premierement dans les oreilles, avant que d'entrer dans le ventricule, ici au contraire le sang est porté par la direction de son mouvement dans la cavité des ventricules; & les oreillettes ne semblent faites que pour recevoir ce qui ne peut pas entrer dans les ventricules. Les cavités du cœur sont au nombre de trois; la droite reçoit le sang de la veine cave, & de l'oreillette droite; la cavité gauche reçoit celui de la veine pulmonaire & de l'oreillette du même côté : le sang passe de la cavité gauche dans la droite par une espece de trou qui en fait la communication, & de-là tout ce sang passe dans deux arteres, qui naissent de cette cavité droite, & qui vont dans les différentes parties du corps, si vous exceptez une portion de ce sang, qui passe par un trou dans la troisieme cavité qui est antérieure, afin d'entrer dans l'artere du poumon, qui prend son origine de cette troisieme cavité; de sorte que la cavité gauche reçoit uniquement le sang de la veine pulmonaire, & de l'oreille gauche : la cavité droite reçoit celui qui lui vient de la cavité gauche, de l'oreille droite & de la veine-cave, & en même temps elle fournit aux deux arteres qui tiennent la place de l'aorte, & à la troisieme petite cavité d'où ce sang entre dans l'artere pulmonaire.

Le foie est fendu jusques vers le milieu de sa longueur; ce qui forme comme deux lobes, un grand & un petit, quoique ce n'en soit proprement qu'un. Le grand est à droite, le petit à gauche. Les deux lobes du poumon sont joints par une membrane assez forte & assez épaisse : ils sont rougeâtres, & spongieux. La trachée-artere leur fournit à chacun une branche qui les traverse entierement dans toute leur longueur, & qui en distribue plusieurs moindres dans toute leur substance. Le cœur fournit aussi à chaque poumon deux grands vaisseaux, qui passent sur les branches de la trachée-artere, entrent dans leur substance, & accompagnent par-tout les branches. Les deux autres coulant tout le long en dehors sous la partie postérieure, vont former les grands rameaux qui rempent par dessus tout le long mésentere : mais un peu avant que de former les rameaux du mésentere, ils sont joints ensemble par un autre vaisseau à la façon d'un traversier, ou de même qu'un échelon d'une échelle.

Division des Tortues de mer, leur nourriture, leur ponte, &c.

Suivant ROCHEFORT, dans son *Histoire Naturelle des Antilles*, on y prend plusieurs sortes de *Tortues de terre*, *de mer*, & *d'eau douce*. Il dit que les Insulaires divisent les *Tortues de mer*, en *Tortues franches*, en celles qu'ils nomment *Caouannes*, & en *Carets*. Elles sont presque toutes de la même figure; mais il n'y a que la

chair de la premiere espece qui soit bonne à manger, si ce n'est dans le cas de nécessité & faute d'autre chose; de même qu'il n'y a que l'écaille de la derniere qui soit de prix. Les *Tortues franches* & les *Caouannes* sont le plus souvent d'une grosseur si démesurée, que la seule écaille de dessus a environ quatre pieds & demi de longueur, & quatre de largeur. Ces animaux amphibies ne viennent gueres à terre que pour poser leurs œufs; c'est une fois tous les ans, un peu au-dessus de l'endroit ou la lame, c'est-à-dire les vagues de la mer, qui roulent les unes sur les autres, vont battre. Ils choisissent pour cet effet un sable fort doux & fort délié, qui soit sur le bord de la mer en un endroit peu fréquenté, & où ils puissent avoir un accès facile.

Les *Tortues de mer* par le soin qu'elles prennent de couvrir légerement leurs œufs, afin que le soleil les échauffe & fasse éclorre leurs petits, & en travaillant pour leurs familles, préparent une provision abondante aux hommes & aux oiseaux: car elles vont pondre de quinze jours en quinze jours, jusqu'à trois fois, & mettent bas chaque fois quatre-vingt-dix œufs & plus. Au bout de vingt-quatre & de vingt-cinq jours, on voit sortir du sable de petites *Tortues*, qui sans leçons & sans guides, s'en vont tout doucement gagner l'eau. Mais malheureusement pour elles la lame les rejette les premiers jours. Les oiseaux accourent, qui les enlevent la plûpart avant qu'elles soient assez vigoureuses pour tenir contre les flots, & pour se glisser au fond: aussi de trois cens petites *Tortues*, il n'en échappe pas quelquefois dix, & quelquefois point du tout.

Les Insulaires, qui vont en certain temps de l'année aux Isles du Cayman, pour faire provision de la chair des *Tortues*, qui y terrissent en nombre infini, rapportent qu'elles y abordent de plus de cent lieues loin, pour y poser leurs œufs, à cause de la facilité du rivage qui est bas, & partout couvert d'un sable mollet. Le terrissage des *Tortues* commence à la fin d'Avril, & dure jusqu'au mois de Septembre, & c'est alors qu'on en peut prendre en abondance.

A l'entrée de la nuit on met des hommes à terre, qui, se tenant sans faire de bruit sur la rade, guettent les *Tortues*, lorsqu'elles sortent de la mer, pour venir poser leurs œufs dans le sable; & quand ils apperçoivent qu'elles sont un peu éloignées du bord de la mer, & qu'avec leurs pattes elles font dans le sable un trou profond d'un pied & demi, & quelquefois davantage, pour y pondre, ces hommes les surprenant pendant qu'elles sont occupées à ce travail, les tournent sur le dos. Etant en cette posture elles ne peuvent plus se retourner, & demeurent ainsi jusqu'au lendemain, qu'on les va quérir dans des chaloupes pour les apporter au navire. Lorsqu'elles sont de la sorte renversées sur le dos, on les voit pleurer, & on leur entend jetter des soupirs. Les Matelots qui vont en ces Isles du Cayman, pour faire leur charge de *Tortues*, en peuvent facilement tourner chaque soir en moins de trois heures quarante ou cinquante, dont la moindre pese cent cinquante livres, & les ordinaires deux cents livres. Il y en a telle qui a deux grands seaux d'œufs dans le ventre. Tous les Voyageurs, comme LABAT, ROCHEFORT, & les autres, s'accordent à dire que ces œufs sont ronds & de la grosseur d'une balle de jeu de paume; ils ont du blanc & du jaune, comme les œufs de Poule; mais la coque n'en est pas ferme: elle est mollasse comme si c'étoit du parchemin mouillé. On en fait des fricassées & des omelettes qui sont assez bonnes; mais qui sont plus séches que celles qu'on fait avec des œufs de Poule.

La *Tortue franche*, dit M. PLUCHE,

n'a pas l'écaille bien belle ; mais la chair & les œufs en ſont excellens, & très-recherchés par les gens de mer, qui n'ont rien de meilleur pour ſe rafraîchir & ſe guérir dans leurs maladies, quand la navigation eſt longue. Au rapport du même Auteur & des Voyageurs, une ſeule *Tortue franche* peut donner juſqu'à deux cents livres de chair, qu'on ſale, & près de trois cents œufs fort gros & qui ſont de garde.

La *Tortue* paît l'herbe ſous l'eau. Elle fait ſa demeure ordinaire & trouve ſa nourriture dans de certaines prairies, qui ſont au fond de la mer, le long de pluſieurs iſles de l'Amérique. Il y a peu de braſſes d'eau ſur quelques-uns de ces fonds, & les Voyageurs rapportent que quand la mer eſt calme, & le temps ſerein, on voit ce beau tapis verd au fond de l'eau, & les *Tortues*, qui s'y promenent. Apres qu'elles ont mangé, elles vont à l'embouchure des rivieres y chercher l'eau douce ; étant là, elles y reſpirent, puis elles s'en retournent au fond de la mer. Quand elles ne mangent point, elles ont ordinairement la tête hors de l'eau, à moins qu'elles ne voyent remuer quelque Chaſſeur, ou quelque oiſeau de proie, auquel cas elles s'enfoncent bien vîte.

Une *Tortue* a tant de chair, comme il a été dit plus haut, qu'elle eſt capable de nourrir ſoixante hommes & plus par jour. Quand on les veut manger, on leur cerne l'écaille du ventre, que les Inſulaires appellent le *plaſtron de deſſous*, lequel eſt uni à celui de deſſus par de certains cartilages qui ſont aiſés à couper. Tout le jour, les Matelots ſont occupés à mettre en pieces & à ſaler les *Tortues* qu'ils ont priſes la nuit.

La plûpart des Navires qui vont en ces Iſles du Cayman, après avoir fait leur chargement, c'eſt-à-dire après ſix ſemaines ou deux mois de ſéjour, s'en retournent aux Iſles Antilles, où ils vendent cette *Tortue* ſalée, pour la nourriture du menu Peuple & des Eſclaves. Mais les *Tortues* qui peuvent échapper la priſe, après avoir pondu leurs œufs à deux ou trois repriſes, s'en retournent au lieu d'où elles étoient venues. Les œufs qu'elles ont couverts de ſable, ſur le rivage de la mer, viennent à éclorre au bout de ſix ſemaines par l'ardeur du ſoleil. Si-tôt que les petites *Tortues* ont briſé la coque qui les tenoit enveloppées, elles percent le ſable, & en ſortent pour ſe rendre enſuite droit à la mer auprès de leurs meres par un inſtinct particulier qu'elles ont reçu de la Nature.

La chair de cette eſpece de *Tortue* eſt auſſi délicate que celle du meilleur Veau, pourvu qu'elle ſoit fraîche, & qu'elle ſoit ſeulement gardée du jour au lendemain ; elle eſt entremêlée de graiſſe, qui eſt d'un jaune verdâtre étant cuite. Elle eſt de facile digeſtion, & fort ſaine ; d'où vient que, quand il y a des malades qui ne peuvent guérir aux autres Iſles, on les fait paſſer aux Iſles du Cayman dans les Navires qui en vont faire la proviſion ; & le plus ſouvent ayant été rafraîchis & purgés par cette viande, ils retournent en bonne ſanté. La graiſſe de cette ſorte de *Tortue* rend une huile qui eſt jaune, & propre à tout ce qu'on en veut faire, lorſqu'elle eſt fraîche. Quand elle eſt vieille, elle ſert aux lampes.

La *Tortue*, nommée *Caouanne*, eſt de même figure que la précédente, à l'exception qu'elle a la tête un peu plus groſſe : elle ſe met en défenſe, lorſqu'on veut en approcher pour la tourner ; mais ſa chair étant noire, filamenteuſe & de mauvais goût, n'eſt point eſtimée. L'huile qu'on en tire n'eſt propre que pour entretenir les lampes.

La troiſieme *Tortue*, que les François nomment *Caret*, differe des autres en groſſeur, eſt beaucoup plus

petite, & ne poſe pas ſes œufs dans le ſable, mais dans le gravier, qui eſt mêlé de petits cailloux. La chair n'en eſt point agréable, mais les œufs en ſont plus délicats que ceux des autres eſpeces de *Tortues*. Elle ſeroit auſſi négligée que la *Caouanne*, ſi ce n'étoit que ſon écaille précieuſe la fait ſoigneuſement rechercher. Cette écaille eſt composée de quinze feuilles, tant grandes que petites, dont dix ſont plates, & quatre un peu recourbées; & celle qui couvre le col eſt faite en triangle cavé, comme un petit bouclier. La dépouille d'un *Caret* ordinaire peſe trois ou quatre livres; mais on en rencontre quelquefois qui ont l'écaille ſi épaiſſe, & les feuilles ſi longues & ſi larges, qu'elles peſent toutes enſemble environ ſix ou ſept livres. C'eſt de cette écaille, qu'on fait à préſent tant de beaux ouvrages de grand prix. Pour avoir cette précieuſe écaille, il faut mettre un peu de feu ſous le plaſtron de deſſus, ſur lequel les feuilles ſont attachées; car ſi-tôt qu'elles ſentent le chaud, on les enleve ſans peine avec la pointe du couteau.

M. Pluche, dans ſon *Spectacle de la Nature*, admet quatre ou cinq ſortes de *Tortues*, dont les deux plus eſtimées ſont la *Tortue franche* & le *Caret*. Celle-ci, dit l'Auteur, eſt très-recherchée pour ſon écaille, qu'on façonne, comme l'on veut, en l'amolliſſant dans l'eau chaude; puis la mettant dans un moule, dont on lui fait prendre exactement & ſur le champ la figure, à l'aide d'une bonne preſſe de fer; on la polit enſuite, & l'on y ajoute des cizelures d'or & d'argent, ou d'autres ornemens.

Ce que l'on vient de dire eſt confirmé par Dampierre, dans ſon *Voyage autour du Monde*. Ce célebre Voyageur s'exprime dans les termes ſuivans, en parlant des différentes eſpeces de *Tortues de mer*.

Il y a, dit-il, quatre ſortes de *Tortues de mer*, ſavoir les *groſſes Tortues*, ou *Tortues à bahu*, les *Groſſes Têtes*, le *Bec à Faucon*, & les *Tortues vertes*. Les premieres ſont communément plus groſſes que les autres, ont le dos plus haut & plus rond, & la chair puante & mal-ſaine. Les *Groſſes Têtes* ſont ainſi appellées, parcequ'elles ont la tête plus groſſe que les autres. Leur chair eſt auſſi fort puante, & l'on en mange rarement, hors les cas de néceſſité. Elles ſe nourriſſent de la mouſſe qui vient autour des rochers. Les *Becs à Faucon* ſont les moindres de toutes. On les appelle ainſi, parcequ'elles ont la gueule longue & petite, & en quelque façon de la figure du bec d'un Faucon. Le dos de ces *Tortues* eſt couvert d'une écaille dont on fait beaucoup de cas, pour faire des cabinets, des peignes & autres choſes. La plus groſſe a environ trois livres & demie d'écaille. Celles-ci ſont médiocrement bonnes à manger; mais en général elles valent mieux que les *Groſſes Têtes*: cependant les *Becs à Faucon* ſont mal-ſaines en certains lieux. Ces *Tortues* purgent & ſont exceſſivement vomir ceux qui en mangent. Elles ſont meilleures ou pires, ſelon la nourriture qu'elles prennent. En certains endroits elles ſe nourriſſent d'herbes, comme font les vertes: dans d'autres elles ſe tiennent entre les rochers, & ne mangent que de la mouſſe, ou de l'herbe ſauvage: auſſi celles-ci ne ſont-elles pas ſi bonnes que celles qui mangent de l'herbe, ni leur écaille ſi nette; car d'ordinaire elle eſt couverte de taches, qui empêchent qu'elle ne ſoit tranſparente. Quant à la chair, elle eſt communément jaune, & principalement le gras. Il y a des *Tortues à bec de Faucon* en divers endroits des Indes Occidentales. Elles ont des Iſles & des lieux particuliers, où elles vont pondre, & ne ſe mêlent que rarement avec les autres. Les unes & les autres pondent dans le ſable, en Mai, Juin & Juillet,

Juillet, les unes plutôt, les autres plus tard. Elles pondent trois fois, & chaque fois quatre-vingts ou quatre-vingt-dix œufs. Leurs œufs sont aussi gros que ceux des Poules, fort ronds & couverts seulement d'une peau blanche & rude.

Lorsqu'une *Tortue* sort de la mer pour pondre, elle est du moins une heure à revenir; car il faut qu'elle aille au-delà des lieux où la mer va en haute marée, & s'il arrive que l'eau soit basse, quand elle vient à terre, elle est si pesante, qu'il faut qu'elle se repose deux ou trois fois avant que d'arriver au lieu où elle veut pondre. Après qu'elle a trouvé un lieu commode, elle fait un grand trou dans le sable avec ses nageoires. Quand elle a pondu, elle couvre les œufs à deux pieds de profondeur, du même sable qu'elle a tiré du trou, & puis s'en retourne. Elle vient quelquefois une nuit d'avance au lieu où elle veut pondre, & après l'avoir visité & fait un tour ou demi-cercle de marche, elle s'en retourne à la mer & ne manque jamais de revenir à terre la nuit suivante, pour pondre près de ce lieu-là. Toutes les *Tortues* pondent de la même maniere. Une grosse *Tortue verte* est si pesante & fait tant d'efforts, que deux hommes sont assez embarrassés à la renverser. On les appelle *vertes*, parcequ'elles ont l'écaille plus verte que les autres. Elle est fort déliée & fort transparente, & les nuages en sont plus gros que ceux de l'écaille du *Bec à Faucon*; mais on ne s'en sert que pour les pieces de rapport, parcequ'elle est extraordinairement déliée. Elles sont en général plus grosses que les *Becs à Faucon*, & pesent deux ou trois cents livres chacune. Leur dos est plus plat que celui des *Becs à Faucon*, & leur tête est ronde & petite. Elles sont les plus délicates de toutes; mais il y a des degrés à observer, & pour la chair & pour la grosseur.

J'ai entendu parler, continue DAMPIERRE, d'une *Tortue verte* monstrueuse, qu'on prit une fois à Port-Royal, dans la Baye de Campêche, qui avoit quatre pieds du dos au ventre, & six pieds de ventre en largeur. Le fils du Capitaine ROCH, de l'âge d'environ neuf ou dix ans, entroit dans l'écaille de cette *Tortue*, comme dans un bateau, & alloit au vaisseau de son pere, à environ un quart de mille au large. Le gras produisit huit galons d'huile, qui valent trente-trois pintes, mesure de Paris. Les *Tortues* des petites Isles situées au Midi de Cuba, sont les unes plus grosses, les autres moins. Les unes ont la chair verte, les autres l'ont noire, & les autres jaune. Il y en a toujours de cette espece à Port-Royal, dans la Jamaïque, parce qu'on y envoie sur des vaisseaux des Pêcheurs, qui les prennent avec des filets & les portent à Port-Royal. Elles arrivent en vie à la Jamaïque, où on leur fait en mer des réservoirs, pour les garder vivantes. Le Marché en est toujours bien pourvu. C'est la nourriture ordinaire de ces pays-là, & principalement du menu Peuple, & des pauvres gens.

La *Tortue verte* vit d'une herbe qui croît en mer, à trois, quatre, cinq ou six brasses d'eau. Cette herbe a la feuille petite, mais elle a un quart de pouce de large, & six pouces de long. Il y a aux Indes Occidentales deux especes de *Tortues*, qui sont différentes de toutes les autres: car le mâle & la femelle viennent à terre en plein jour & se couchent au soleil. Mais d'ailleurs il n'y a que la femelle qui aille à terre pour pondre, & cela durant la nuit seulement. Il y a encore une autre sorte de *Tortues* dans les mers du Sud, qui, toutes petites qu'elles sont, ne laissent pas d'être assez bonnes, & qui se trouvent à l'Ouest de la côte du Mexique. Il y a dans ces animaux une chose très-surprenante & bien remarquable, c'est que dans le temps de leur ponte, ils

abandonnent pendant deux ou trois mois les lieux où ils trouvoient leur vie la plus grande partie de l'année, & vont ailleurs, seulement pour y pondre. On croit qu'elles ne mangent rien pendant ce temps-là, de sorte que le mâle & la femelle deviennent extrêmement maigres; mais sur-tout le mâle le devient à un point, que personne ne veut en manger. Les lieux les plus remarquables où j'aie entendu dire qu'elles vont pondre, continue l'Auteur, sont une Isle des Indes Occidentales, nommée *Cayman*, & l'Isle de l'Ascension sur l'Océan Septentrional. Mais elles n'ont pas plutôt fait leur ponte, qu'elles se retirent toutes.

Il n'y a pas de doute qu'elles ne fassent à la nage des centaines de lieues, pour se rendre à ces Isles; car on a souvent remarqué que toutes les sortes de *Tortues*, dont nous venons de parler, se trouvent au Cayman, dans la saison de la ponte. Les Isles Méridionales de Cuba en sont à plus de quarante lieues, qui est l'endroit le plus proche d'où ces animaux puissent partir, & il est certain que la prodigieuse quantité de *Tortues*, qui s'y rendent pour pondre, n'y sauroit subsister. Celles qui vont pondre à l'Isle de l'Ascension font bien plus de chemin; car la terre la plus proche est de trois cents lieues, & il est certain que ces animaux se tiennent toujours près du rivage.

Quoiqu'une infinité de *Tortues* quittent le lieu de leur demeure & de leur nourriture, pour aller pondre, elles ne s'en vont pas toutes pour cela. Quand elles font le trajet pour aller pondre, elles sont accompagnées d'une infinité de poissons, nommés *Goulus*. La femelle allant ainsi au lieu où elle doit pondre, le mâle l'y accompagne, & ne l'abandonne jamais qu'ils ne soient de retour. Le mâle & la femelle sont gras, lorsqu'ils commencent leur voyage; mais avant leur retour, le mâle est, comme je l'ai déjà dit, si maigre, qu'il n'est pas pour-lors bon à manger, au-lieu que la femelle l'est toujours, quoique moins grasse qu'au commencement de la saison. On dit que ces animaux travaillent dans l'eau à la propagation de leur espece, & que le mâle est neuf jours sur la femelle. Il est à remarquer que quand ils sont dans cette situation, le mâle n'abandonne pas aisément la femelle. J'ai pris des mâles en cette posture, (c'est toujours DAMPIERRE qui parle), & un fort médiocre tireur peut alors les transpercer; car le mâle n'est point du tout sauvage: mais la femelle voyant un canot, quand elle s'éleve pour souffler, fait des efforts pour s'échapper: cependant le mâle la tient avec ses deux nageoires de devant, & l'empêche de fuir. Quand ils sont ainsi accouplés, le meilleur est de darder la femelle la premiere; car alors on est sûr du mâle. On dit que ces animaux vivent long-temps, & les habitans de la Jamaïque, qui pêchent les *Tortues*, remarquent qu'elles sont long-temps avant que d'être parvenues à leur parfaite grandeur. On trouve le long des Isles en Amérique, dans certains endroits, quantité de *Tortues vertes*, dont la chair est très-bonne, mais qui sont si sauvages, qu'il n'y a pas moyen d'en approcher. Par-tout où elles sont, vous les voyez sortir la tête hors de l'eau, pour respirer, une fois en sept ou huit minutes, ou tout au plus en dix ou douze. Comme donc ces animaux sont sauvages, on prend le parti de les darder à la faveur de la nuit; car toutes les fois qu'elles viennent sur l'eau, pour respirer, elles soufflent si fort, qu'on peut les entendre à trente ou quarante verges de distance. Par ce moyen les Pêcheurs connoissent où elles sont, & en approchent plus aisément que de jour, parceque la *Tortue* voit mieux qu'elle n'entend. Dans d'autres endroits on prend ces ani-

maux avec de longs filets à longues mailles. Voilà tout ce que DAMPIERRE nous apprend ſur les *Tortues de mer*.

Suivant d'autres Voyageurs plus modernes, les *Tortues* qu'on trouve dans la mer du Sud peſent ordinairement deux cents livres. On les voit ſouvent flotter en grand nombre ſur la ſurface de la mer, où elles ſont endormies pendant la grande chaleur du jour. La maniere de les prendre eſt la ſuivante. Un bon Plongeur ſe place ſur l'avant de la chaloupe, & lorſqu'il ne ſe trouve plus qu'à quelques toiſes de la *Tortue* qu'il veut prendre, il plonge, avec l'attention de remonter vers la ſurface de l'eau, fort près d'elle. Alors ſaiſiſſant l'écaille par la queue, il s'appuie ſur le derriere de l'animal, qu'il fait enfoncer dans l'eau, & qui ſe réveillant, commence à ſe débattre des pattes de derriere. Ce mouvement ſuffit pour ſoutenir ſur l'eau l'homme & la *Tortue*, juſqu'à ce que la chaloupe vienne les pêcher tous deux. Il eſt extrêmement rare d'en pêcher dans la mer Baltique & dans la Manche. Il y a d'autres façons de pêcher les *Tortues de mer* : c'eſt par où je finirai leur article.

TORTUE DE MER *priſe au Nord de l'embouchure de la Loire en* 1729.

On lit dans l'*Hiſtoire de l'Académie des Sciences*, *année* 1729. *p.* 8. la Relation d'une *Tortue* extraordinaire priſe dans les filets le 4 Août, vers l'endroit appellé la *Pierre-Percée*, au Nord de l'embouchure de la Loire, à treize lieues de Nantes. Cette Relation fut envoyée par M. DE LA FONT, Ingénieur en chef à Nantes, à M. DE MAIRAN, & elle contient ce qui ſuit.

Dès que cette *Tortue* fut dans les filets, elle s'y entortilla en ſe débattant, de façon à leur faire faire pluſieurs fois le tour de ſon corps, ce qui les ſauva d'être mis en pieces par l'animal, & lui ôta le moyen de s'en dégager. Les Pêcheurs qui ne vouloient principalement que retirer & conſerver leurs filets, eurent beaucoup de peine à les mettre à terre, ſur des rochers. Ils furent effrayés de la grandeur de l'animal, & encore plus des horribles cris qu'il pouſſoit, ſur-tout quand ils eurent pris le parti de lui caſſer la tête avec les crochets de fer qui ſont au bout de leurs gaffes. On eût entendu ces hurlemens d'un demi-quart de lieue, & de plus il exhaloit de ſa gueule toute écumante de rage une vapeur ſi puante, que tout robuſtes qu'ils étoient, ils penſerent s'en évanouir.

Cet animal avoit ſept pieds un pouce de long, trois pieds ſept pouces de large aux épaules, & deux pieds dans ſa plus grande épaiſſeur. Il avoit le port d'une *Tortue*. Son écaille étoit plutôt un cuir qu'une écaille, & c'eſt par cette raiſon que M. DE LA FONT l'a comparée à la *Teſtudo coriacea* de RONDELET, qui eſt la même que celle de GESNER. ALDROVANDE & JONSTON ne font mention d'aucun animal qui reſſemble à celui-ci. Cette eſpece de *Tortue* a la tête fort différente de celle de RONDELET ou de GESNER, ſur-tout en ce que ſes deux mâchoires ſont garnies de dents, dont les deux du devant de chaque mâchoire ſont plus longues que toutes les autres : les deux grandes de la mâchoire ſupérieure ſont plus longues que celles de l'inférieure qui leur répondent. Les petites dents forment un double rang, & ſe courbent les unes ſur les autres, comme celles du Requin. La *Tortue* de RONDELET n'a qu'un bec, dont les bords ſont tranchans. Le bord ſupérieur eſt fendu, de maniere à recevoir le bord inférieur. Les quatre nageoires de la *Tortue* de RONDELET ſont à-peu-près égales, compoſées de parties rangées par étages les unes ſur les autres, com-

me les plumes des ailes des oiſeaux. Elles ſont garnies d'ongles crochus, dont RONDELET juge que ces animaux ſe ſervent pour marcher ſur terre. Mais les quatre nageoires de la *Tortue* de M. DE LA FONT ſont fort inégales, celles de devant étant beaucoup plus grandes que celles de derriere. Leur ſurface eſt preſque entierement unie, à la réſerve de quelques plis, qui ont très-peu de relief. C'eſt une peau grainée à-peu-près comme celle du chagrin, & il n'y pas d'ongles, ce qui fait croire que l'animal ne doit pas aller ſur terre.

La queue de la *Tortue*, dont parle le même RONDELET, n'eſt que ſur l'extrémité de ſon corps, terminée en pointe & couverte de l'écaille ou cuir qui y eſt adhérant. Celle-ci a une queue entierement dégagée de ſon corps, comme celle des Quadrupedes, longue de ſeize pouces, & à laquelle le cuir ne tient point. Comme cette *Tortue* ne fut apportée à Nantes que cinq ou ſix jours après avoir été tuée, & cela dans un temps fort chaud, elle devint d'une ſi exceſſive puanteur, qu'il fut impoſſible d'en entreprendre la diſſection anatomique. On ſe contenta de la vuider, & bien-tôt après on en jetta mal-à-propos la tête, les nageoires & la queue dans la Loire. Il ne reſta que l'écaille ou cuir & la peau du ventre, encore cette peau ne put-elle long-temps être ſupportée, même par les Poiſſonniers, à cauſe de ſon odeur, & le cuir ſeul, qui ſentoit auſſi très-mauvais, mais un peu moins, eſt demeuré pendu à la Poiſſonnerie. Il n'a rien perdu de ſa figure. Il a la conſiſtance d'une peau de Vache tannée. On l'a gratté en quelques endroits, par le deſſus, pour voir la texture de ſes fibres : elles reſſemblent à des pointes d'engrelure, qui entrent les unes dans les autres, comme les ſutures du crâne.

Pluſieurs habitans de nos Colonies d'Amérique, qui dans ce temps ſe trouverent à Nantes, aſſurerent alors que cette *Tortue* étoit très-différente de celles qu'on prend dans leurs mers. Peu de temps auparavant il étoit arrivé de la Chine à l'Orient, qui eſt à l'embouchure de la Loire, deux vaiſſeaux de la Compagnie des Indes. M. DE LA FONT ſoupçonne que cette *Tortue* les avoit ſuivis, parceque la ſaiſon lui aura toujours fait trouver les eaux aſſez chaudes ; car enfin il ſemble qu'il faut la faire venir d'un lieu le plus éloigné & le moins connu qu'il ſe pourra.

TORTUE DE MER *priſe à Dieppe en l'année* 1752.

On lit dans la Gazette de France, du dernier jour d'Octobre 1752. qu'il arriva à Fontainebleau, avec le poiſſon de mer deſtiné pour les tables de la Reine, un *Caret*, eſpece de *Tortue* qui ne ſe trouve point dans les mers de l'Europe. Sa tête, couverte d'une écaille noire, reſſembloit à celle d'une *Tortue ordinaire*. Il avoit la gueule en forme de bec de Perroquet. Depuis le défaut de la tête juſqu'au corps étoit une diſtance d'un pied, qui n'étoit que chair & cartilage. L'écaille du dos, noire, ainſi que celle de la tête, étoit bombée & canelée. Par devant l'animal avoit deux nageoires, de deux pieds & demi chacune. Il en avoit deux autres, chacune d'un pied, à l'extrémité du corps. Sa queue avoit un pied de long, & la figure de celle d'un Bélier. Sous le ventre, qui étoit couvert d'une écaille rougeâtre & marbrée, étoient quatre pattes, formées de façon qu'elles pouvoient lui ſervir de nageoires. Il étoit long d'environ ſix pieds, ſur quatre de diametre, il peſoit entre huit & neuf cents livres. On trouve la deſcription de cette *Tortue* dans les *Mémoires* qui ont été lus à l'Académie de Rouen pendant l'année 1753. Cette

Tortue fut jettée par la mer dans le Port de Dieppe.

Tortue de mer *prise à la hauteur de l'Isle de Ré en* 1754.

On pêcha aussi le 24 Juillet 1754. dans le Pertuis d'Antioche, à la hauteur de l'Isle de Ré, une *Tortue de mer*, qui fut apportée à l'Abbaye de Louvaux, située à quatre lieues de Vannes en Bretagne. Elle pesoit environ sept à huit cents livres. La tête en pesoit vingt-neuf, & chacune des nageoires cinquante-deux. Le foie seul a fourni abondamment à dîner jusqu'à quatre fois à toute la Communauté de Louvaux. Trente personnes, tant Ouvriers que Domestiques, ont trouvé encore à faire un bon repas de la chair de cette *Tortue*; ainsi plus de cent personnes en ont été nourries. Lorsqu'on a coupé la tête, il en est sorti plus de dix-huit pintes de sang. La longueur de cet animal, depuis le museau jusqu'au bout de la queue, étoit de huit pieds & quelques pouces. L'écaille, que l'on conserve encore à présent dans la même Abbaye, avoit cinq pieds de longueur; mais en séchant, elle a diminué d'environ deux pouces. On a tiré de la *Tortue* en la dépeçant plus de cent livres de graisse, qui étant fondue, & ensuite refroidie, avoit une consistance semblable à celle du beurre. Elle a été trouvée de fort bon goût. La chair avoit beaucoup de rapport avec celle d'un jeune Bœuf, à la réserve qu'elle étoit d'une odeur de musc; ce dont ceux qui en mangerent furent d'abord fort surpris.

Seba nous a donné les figures de plusieurs *Tortues de mer*. En voici la notice, & leurs descriptions.

La premiere espece, dit-il, représentée *Thes. I. Tab. 79. n.* 4. est le petit d'une *Tortue de mer* de l'Amérique, qui à peine sort de la coquille, sans être encore accoutumé à nager. Il a cependant toutes ses articulations & ses membres parfaitement formés. On voit sous son ventre, couvert d'écailles, une éminence, qui est faite de même que le cordon ombilical. Les écailles du dos & des côtés sont d'un jaune pâle, mêlé de brun. La tête est couverte de belles écailles, qui sont de couleur jaune. Les pieds sont crenelés, châtains, & entourés d'une bordure jaune.

La seconde espece, figurée *ibid. Tab.* 79. *n.* 6. est un autre petit d'une *Tortue de mer*, différent du premier par sa couleur. Il a la tête plus petite, plus courte, & garnie de trois petites écailles ou taches blanches. Le col est revêtu d'une peau extrêmement lâche, qui forme des rides, & peut assez s'étendre pour y cacher la tête. La couleur en est d'un jaune pâle. Les écailles qui couvrent cet animal sont blanches & roussâtres, variées sur le blanc d'un rouge mort. Les pieds sont dentelés, & ourlés d'une bordure blanchâtre.

La troisieme espece est une *Tortue de mer* de l'Amérique, représentée *Thes. I. Tab.* 80. *n.* 9. Cette espece, dit l'Auteur, grossit prodigieusement avec l'âge. Elle vient sur les bords de la mer pour y pondre ses œufs dans les sables. Elle pond beaucoup d'œufs, mais successivement. Ils éclosent par la chaleur du soleil au bout de quatre semaines. Dès que la femelle a déposé ses œufs, elle retourne à la mer, & y reste jusqu'à ce qu'elle soit prête à faire une nouvelle ponte.

M. Barrere (*Hist. Nat. de la France Équin. p.* 163.) donne la notice de plusieurs especes de *Tortues de mer*, qui se trouvent dans l'Isle de Cayenne.

La premiere, nommée *Ouyamoury*, est la *grosse Tortue de mer*, appellée en Latin *Testudo marina major, corticata, & leviter maculata.*

La seconde est le *Cap volage*, ou *Tortillon*, ou autrement *petite Tortue*

de mer, nommée par l'Auteur en Latin *Testudo marina minima.*

La troisieme, nommée *Kaoüanne* à Cayenne, *Jurucua* au Brésil, & en Latin *Testudo marina, omnium maxima*, a plus de quatre pieds de longueur.

Les *Tortues de mer*, dit M. Barrere, sont amphibies : elles vivent dans l'eau & sur la terre. Elles y viennent principalement pour faire leur ponte sur le rivage. On saisit ce temps pour les prendre, en les renversant seulement sur le dos.

Il faut que la chair de la *Tortue de mer*, dit l'Auteur, brise les maladies du sang, ainsi que les autres humeurs, & les rende coulantes, parceque les Negres attaqués du *Pyan*, (c'est la Vérole), qui vaquent à la pêche de la *Tortue*, dont ils se nourrissent pendant quelque temps, non-seulement deviennent gras, mais encore sont soulagés entierement de tous les symptômes véroliques. Nos *Tortues de mer*, ajoute-t-il, ne feroient-elles pas le même effet en Europe ?

On trouve une grande quantité d'especes de *Tortues*, presque par toute l'Amérique, principalement dans les Ports des Portugais, où elles acquierent une grandeur extraordinaire en vieillissant. Seba a conservé la carapace d'une *Tortue de mer*, qui étoit simple, & qui contenoit sept ou huit conges de liqueur.

Les Voyageurs rapportent que dans les Isles de Saint Maurice, il y a des *Tortues* si énormes, qu'elles peuvent porter cinq ou six hommes assis sur leur dos en marchant, & qu'elles en porteroient davantage, si la convexité de leur figure permettoit à un plus grand nombre de personnes de se tenir dessus. Il faut donc que ces animaux ayent les pieds & les reins d'une force extrême, pour pouvoir marcher avec un si grand poids. On sait qu'ils marchent très-lentement; d'où vient qu'on dit en proverbe, en parlant d'un homme lent & paresseux, qu'*il va à pas de Tortue.*

Les *Tortues* sont fort grandes sur les bords de la mer Rouge, & on les transporte dans quelques Villes de cette partie de l'ancien Monde, pour les vendre dans les Marchés & dans les Places publiques. On en trouve aussi de fort grandes dans l'Isle de Zoatara en Afrique, & dans celle de Mauricie.

Les *Tortues* sont en grand nombre près du Cap blanc, & d'une telle grosseur, qu'une seule est suffisante pour rassasier trente hommes. Leur écaille n'a pas moins de quinze pieds dans sa circonférence.

Le Cap verd en fournit aussi beaucoup ; & on y en prend un si grand nombre que plusieurs Vaisseaux viennent s'en charger tous les ans, & les salent pour les transporter aux Colonies de l'Amérique.

Quoique les pattes de la *Tortue* soient fortes, il s'en faut bien qu'elles le soient assez pour soûtenir en l'air le corps de cet animal. Son ventre touche toujours à terre; ses pattes lui servent pour se traîner; ses pieds de devant s'allongent & élevent le train de devant en égratignant, pour ainsi dire, le terrein, & le poussant en arriere : il s'aide des pieds de derriere, qui le poussent aussi de la même façon, & font avancer tout le corps; mais ce mouvement n'est pas si lent qu'on se l'imagine.

Une *Tortue*, dit le P. Labat, qui a peur, avance assez vîte ; & deux hommes peuvent se mettre sur son dos & se servir de cette voiture pour se faire porter à la mer en droiture, s'ils n'en savent pas le chemin ; car cet animal a un instinct merveilleux pour trouver la mer par la voie la plus courte. Elle prend cette voie sans hésiter, quelques tours qu'on lui ait fait faire pour la dérouter.

Dans les *Tortues*, ainsi que dans les Lézards, la queue est plus dure que dans les autres animaux : elle est cour-

te, & remplie de petites plaques enchâssées dans les tégumens. Leurs parties génitales sont placées sous l'origine de cette queue, de sorte que malgré la boëte dans laquelle elles sont enfermées, elles peuvent encore s'accoupler. Elles le font comme les Vivipares ; mais la femelle ne se rend qu'après avoir été vivement excitée par le mâle : apparemment que la Nature l'a privée de certains désirs ; mais le mâle a une passion prodigieuse pour s'accoupler.

Jean Otton Helbigius sur différentes curiosités des Indes dit que dans l'Isle de Cera, qui est une Isle Australe Orientale, & dans d'autres lieux, aux mois de Septembre & d'Octobre, les *Tortues* mettent bas leurs œufs, & que les meres, qui attendent les petits au moment qu'ils doivent éclorre, dévorent tous ceux qu'elles peuvent attraper. Tous les Voyageurs s'accordent à dire, comme on l'a vu plus haut, que quand les *Tortues* sont nouvellement nées, par un instinct qui leur est naturel, elles prennent le chemin de la mer : ils ajoutent que les oiseaux, mangeurs de poissons, les enlevent, & les brisent, en les laissant tomber sur les rochers, de la même maniere que les Corneilles brisent les Coquillages sur les côtes maritimes de la Bretagne, & s'en nourrissent ; mais je n'ai lu chez aucun Naturaliste ou Voyageur que les *Tortues* meres dévorassent leurs petits, & Helbigius me paroît être le seul qui rapporte ce fait.

Pêche de la Tortue de mer.

Il y a plusieurs manieres de prendre les *Tortues*. Les Maures ne se servent que de filets, que les François appellent *Folles*. On leur donne jusqu'à cent ou six vingts brasses de longueur, & environ trois brasses de hauteur. Ils sont faits de grosses ficelles ; les mailles ont huit ou neuf pouces en quarré. On attache du plomb ou des pierres, à celui des côtés, qui doit aller en bas, & du liége, ou autre bois léger au côté opposé ; afin que le filet demeure étendu, & qu'il tombe à plomb dans la mer, les extrémités sont amarrées aux pointes opposées de l'Anse que l'on veut barrer, ou à de grosses pierres, qui tiennent lieu d'ancres ou de grapins. Lorsque la *Tortue* veut aller à terre & qu'elle trouve ce filet dans son chemin, elle passe la tête ou une patte dans une maille, & comme le filet est là lâche, elle s'y embarrasse de telle sorte qu'elle ne peut plus respirer, ni venir à la surface de l'eau ; ce qui l'étouffe bientôt.

La seconde maniere dont les Maures & les Américains prennent les *Tortues* est de regarder les Anses de sable, où ils ont remarqué des trains de *Tortues*, afin de les prendre quand elles reviennent. On les laisse pour cet effet s'éloigner du bord de la mer, afin d'y être plutôt qu'elles, si elles vouloient s'y retirer : alors on les prend par une patte, & un bord de l'écaille, & on les retourne sur le dos, ainsi que je l'ai déja dit plusieurs fois ; comme elles ont le dos plat, elles ne peuvent se retourner, & se remettre sur leurs pieds pour s'enfuir à la mer, de cette façon on les prend vivantes, & on les peut conserver plusieurs jours, sans autre secours que de leur jetter de l'eau de temps en temps. Il est vrai qu'elles maigrissent. Pour celles qu'on prend avec les filets & les folles, on ne les retire de l'eau que mortes.

La troisieme maniere de prendre les *Tortues* est de les varrer, quand elles viennent sur l'eau, pour prendre l'air ou souffler, comme on parle aux Isles. Lorsqu'on veut varrer ou prendre les *Tortues* à la varre, on va la nuit avec un canot dans les endroits, où l'on a remarqué beaucoup d'herbes coupées, sur la surface de

l'eau ; car c'eſt une marque certaine qu'il y a des *Tortues* en cet endroit, qui coupent l'herbe en paiſſant, en laiſſant toujours échapper quelque partie qui monte, & flotte ſur l'eau. Celui qui tient la varre eſt ſur le bout ou la proue du canot ; le mot *varre* eſt Eſpagnol. Il ſignifie une *gaule* ou *pioche*. Celle dont on ſe ſert en cette pêche eſt de ſept à huit pieds de longueur, & d'un bon pouce de diametre, à-peu-près comme la hampe d'une hallebarde. On fait entrer dans un des bouts un clou quarré de ſept à huit pouces de long, y compris la douille, dont il fait partie. Cette douille a une boucle, ou anneau de fer, ou ſimplement un trou, où eſt attachée une longue corde roulée ſur l'avant du canot, où un des bouts eſt auſſi attaché, & la hampe l'eſt à une autre petite corde, dont le Varreur tient le bout. Il eſt tout droit ſur l'avant du canot, la varre à la main droite : il examine tout autour de lui s'il voit paroître quelque *Tortue* ; ce qui eſt aiſé durant la nuit, parcequ'on voit bouillonner la ſurface de l'eau à l'endroit, ou la *Tortue* veut lever la tête pour ſouffler ; ou ſi la *Tortue* dort ſur l'eau, ou qu'un mâle ſoit attaché avec une femelle, ce qu'on appelle *cavalage*, l'écaille qui reluit, & qui réfléchit la lumiere de la lune ou des étoiles, la lui fait appercevoir auſſi-tôt ; à quoi on doit ajouter que dans les nuits les plus obſcures, il reſte toujours ſur la ſurface de la terre & des eaux un peu de lumiere, qui eſt ſuffiſante à ceux qui ſe couchent ſur le ventre pour voir à une diſtance aſſez conſidérable autour d'eux. Dès qu'il apperçoit la *Tortue*, il marque avec le bout de ſa varre à celui qui conduit le canot, le lieu où il faut aller, & quand il eſt à portée de la *Tortue*, il la varre, c'eſt-à-dire il la frappe & la perce avec le clou, qui eſt anté dans la hampe. Auſſi-tôt que la *Tortue* ſe ſent bleſſée, elle fuit de toutes ſes forces, & elle entraîne avec elle le canot avec une très-grande violence. Ce trou qui eſt entré dans ſon écaille ne la quitte pas, & le Varreur, qui a retiré ſa hampe, s'en ſert pour enſeigner à celui qui eſt en arriere, où il doit gouverner. Après qu'elle a bien couru les forces lui manquent, ſouvent même elle étouffe faute de venir ſur l'eau pour reſpirer. Quand le Varreur ſent que la corde mollit, il la retire peu à peu dans le canot, & s'approchant ainſi de la *Tortue*, qu'il a fait revenir ſur l'eau morte, ou extrêmement affoiblie, il la prend par une patte, & ſon compagnon par l'autre. Ils la mettent dans le canot, & en vont chercher une autre.

Qualités, uſages, & propriétés de la chair des Tortues.

La chair des *Tortues* n'eſt pas moins en uſage dans les Colonies de l'Amérique, que la Morue dans tous les pays de l'Europe. On peut dire en général que les *Tortues* ſont des animaux ſtupides & peſans. Elles n'ont ni langue, ni aucun organe pour ouir, dit LABAT ; & ſi peu de cervelle, que dans toute leur tête, qui eſt auſſi groſſe que celle d'un Veau, il ne s'en trouve pas autant que peut avoir de groſſeur une petite feve. Elles ont la vue très-ſubtile, le foie, comme celui d'un Veau, & de la même ſubſtance que le foie d'un homme. Leur chair, & ſur-tout celle de la *Tortue franche*, eſt compoſée de groſſes fibres, qui contiennent beaucoup de ſuc ; & une piece de *Tortue* reſſemble ſi fort à une piece de Bœuf, qu'on ne les peut diſtinguer l'une d'avec l'autre, que par la couleur de la graiſſe, qui eſt d'un jaune verdâtre. Elles ont cette graiſſe ſur le ventre, aux côtés & proche des ailes ou nageoires. Celle de leurs boyaux eſt jaune comme ſafran & leur ſert de nourriture. Les Lépreux du Portugal vont au Cap verd manger de

de leur chair pour recevoir guérison.

Il y a des *Tortues franches*, qui, étant désossées, donnent plus d'un demi barril de viande, sans y comprendre la tête, le col, les pattes, la queue, les trippes & les œufs. Outre cela, on tire quelquefois tant de pannes, qu'on a de quoi faire, quinze ou vingt pots d'huile jaune comme de l'or, & excellente pour les fritures, & pour toutes sortes de sausses, pourvu qu'elle soit nouvelle. Etant vieille elle ne sert que pour les lampes. Le sang des *Tortues* est toujours liquide, & comme il ne fige jamais, on n'y sauroit remarquer ni chaleur, ni froidure; quand on le cuit il ne laisse pas de se congeler, comme celui de Porc. Tous leurs vaisseaux sont semblables, & on ne peut dire si ce sont veines, ou arteres. On sait seulement que quand on a tiré ces sortes de veines, le cœur palpite long-temps, & quelquefois jusqu'à dix-huit heures. La chair fait la même chose, & étant coupée par morceaux le soir, on la voit encore remuer le lendemain, tant elle est remplie d'esprits vitaux. Les *Tortues* ont la vie très-dure; car les Insulaires des Maldives les ayant prises, & mises auprès du feu, par le moyen duquel ils en tirent l'écaille, les remettent ensuite toutes vives dans la mer.

La délicatesse de la chair de la *Tortue* ne la rend pas propre à soutenir la salaison, particulierement quand on se sert de sel d'Afrique, qui est corrosif, dit LABAT, & qui tient trop de l'alun. Il la mange presque entierement, & la desseche trop. Il est vrai que de quelque sel qu'on se serve, la chair de la *Tortue* perd infiniment de sa bonté, parceque ses parties sont trop tendres, & trop délicates pour soutenir l'action du sel, sans s'altérer très-notablement. La chair de la *Tortue* est très-nourrissante, & avec cela d'une digestion si aisée, que quelque quantité qu'on en ait mangée, il est inoui qu'on en ait été incommodé. On la met à toutes sortes de sausses; on en fait de la soupe, tout comme si c'étoit du Bœuf, ou du Mouton. Il y a des endroits qu'on met à la broche, & qu'on a de la peine à distinguer du meilleur Veau. On l'accommode en daube, en ragoût, & en fricassée : tout en est bon jusqu'aux intestins & aux pattes : mais le meilleur morceau est son *plastron*, (ainsi on appelle l'écaille du ventre de cet animal); on y laisse d'ordinaire l'épaisseur de trois à quatre doigts de chair avec toute la graisse qui s'y trouve, & on le met au four tout entier, bien couvert de jus de citron, avec du sel, du piment, du poivre ordinaire, & du gérofle battus ensemble. La délicatesse de cette chair demande qu'on la cuise à feu lent. Pendant qu'elle est au four, on a soin de la percer de temps en temps avec une brochette de bois, afin que la sausse dont elle est couverte la pénetre de toutes parts. Ceux qui en ont mangé assurent que c'est un mets excellent, & le P. LABAT marque qu'on peut l'en croire sur sa parole.

On se sert de la chair de *Tortue* en Médecine, contre la phthisie & l'hydropisie : mais ce sont les bouillons & non pas les *Tortues* entieres qui conviennent à ces sortes de maladies. Voici ses autres propriétés rapportées par différens Auteurs. Son écaille brûlée est bonne pour guérir de la fistule. MARCELLUS dit qu'en faisant cuire les pieds d'une *Tortue* avec de l'huile & du vin, ils guérissent les ulceres, & la fumée qui sort de cette cuisson est bonne pour guérir des hémorrhoïdes. Selon PLINE, on employe le sang de *Tortue* pour les fluxions des yeux & éclaircir la vue. Le mélange de son fiel avec le miel emporte les taches de la prunelle. L'écaille brûlée, pilée & mêlée avec du blanc d'œuf, est propre à faire disparoître

les cancers. Si l'on ajoute foi à CROLLUS, dit l'Auteur des *Observations sur l'Histoire Naturelle*, les écailles brûlées sont bonnes pour faire dissoudre les hernies. Le sang de la tête de la *Tortue* desséché au soleil est un remede contre la fiévre. Il guérit aussi les teigneux, & les ulceres qui viennent à la tête. Les œufs de *Tortue* sont bons pour guérir la coqueluche des enfans, & l'on s'en sert aussi dans les autres rhumes. On employe l'écaille pour guérir les ébullitions de sang. Les Mariniers n'ont presque point d'autres remedes pour le scorbut, que la chair de *Tortue*. Les Médecins conseillent les œufs de *Tortue* aux Fébricitans; ils procurent le sommeil & ils rafraîchissent. On les estime plus sains un peu gardés que tout récents.

Enfin on emploie la *Tortue*, tant intérieurement qu'extérieurement; on en fait, disent les Auteurs de la *Suite de la Matiere Médicale*, des bouillons qui sont propres pour les maladies de la poitrine, pour la fievre hectique, & pour la consomption. Ces bouillons sont en même temps restaurans, & se donnent avec succès aux personnes maigres & exténuées par de longues maladies. La chair de *Tortue* fournit encore un syrop excellent & très-recommandé dans l'enrouement, dans la phthisie imminente, & dans la toux invéterée. Le suc huileux, balsamique & incrassant, que contient la *Tortue*, est très-propre pour adoucir les âcretés de la poitrine, & pour corriger la salure du sang. C'est un des meilleurs remedes que l'on puisse prescrire aux hectiques, & aux phthisiques: la dose en est depuis une demi-once, jusqu'à une once & demie. Le sang de la *Tortue* desséché est estimé pour l'épilepsie, & pour la suffocation de la matrice. On le donne depuis douze grains jusqu'à deux scrupules dans de l'eau de fleurs de Tilleul. Le même sang, nouvellement tiré, est bon pour la galle, les dartres, & la lepre, si on l'applique sur les endroits affectés. Le pénis de la *Tortue de mer* étant séché & pulvérisé est fort utile contre la pierre & la gravelle. La dose en est depuis un demi-gros jusqu'à deux scrupules: ce pénis, après qu'il a été séché, est long d'environ un pied, & un peu plus gros que le pouce: il est solide, de couleur grise, & dur presque comme de la corne: il renferme une substance moëlleuse & blanche. Le fiel de la *Tortue* est ophthalmique, & sa graisse ou huile est émolliente & résolutive. On s'en sert en quelques pays pour brûler. La *Tortue* fait la base du syrop de *Tortue* de la Pharmacopée de Paris.

Outre les Auteurs & Voyageurs cités dans l'histoire de la *Tortue de mer*, les Naturalistes modernes qui en ont écrit sont RONDELET, *de Pisc.* p. 443. BELON, *de Aquat.* p. 50. GESNER, *de Quad. Ovip.* p. 113. ALDROVANDE, *de Quad. Ovip.* p. 712. JONSTON, *de Quad.* p. 147. SCHONNEVELD, *Ichth.* p. 74. CHARLETON, *Exercit.* p. 30. RAY, *Synop. Anim. Quad.* p. 254. SCHRODERUS, p. 333. M. LINNÆUS, *Amœnitat. Tome I.* p. 136. & 284. & les autres.

TORTUE VERTE: GOEDARD (*Part. I. Exp.* 43. & 44.) donne ce nom à une petite bête verte à six pieds, qui sort d'un animal fort petit. Il se nourrit de feuilles de Chardon. Sa métamorphose a duré douze jours, au bout desquels l'Auteur a vu sortir de sa Nymphe cette *Tortue verte*.

Le même Naturaliste parle d'un autre petit animal différent de celui-ci. Il se nourrit de feuilles de Mélisse. Quand il marche, il représente sur le dos la figure d'un éventail noir, qui semble lui donner de la grace en marchant. Il dit avoir vu ce Ver commencer sa métamorphose le 7 Juin, & dix jours après devenir une autre petite bête, représentée à la Planche XLIV. *lettre B.* & qui paroît être une espece de Scarabée.

La *Tortue verte* de GOEDARD est une sorte de Scarabée connue en Suede, dont plusieurs especes. La premiere

eſt nommée par M. Linnæus (*Fauna Suec. p.* 138. *n.* 377.), *Caſſida viridis, ovata, lævis, clypeo caput tegente integro.* Il en eſt parlé dans les *Actes d'Upſal*, 1736. *p.* 17. *n.* 1. ſous le nom de *Caſſida viridis, corpore nigro.* Ray (*Inſ. p.* 107.) nomme ce Coléoptere, *Scarabæus antennis clavatis, clavis in annulos diviſis;* & Frisch (*Germ.* 13. *p.* 35. *t.* 29.) l'appelle *Coccionella clypeata viridis.* Cet inſecte ſe trouve ſur la Menthe & ſur d'autres Plantes. C'eſt la premiere eſpece des *Caſſida* de M. Linnæus.

Ce ſavant Naturaliſte Suédois nomme la ſeconde eſpece (*n.* 378.), *Caſſida nebuloſa, pallida, ovalis, clypeo caput tegente integro.* Ray (*p.* 88. *n.* 13.) nomme cet inſecte, *Scarabæus minor, ſordidè fulvus, punctis & maculis aliquot nigris temerè ſparſis notatus.* Cet inſecte ſe trouve dans les jardins.

La troiſieme eſpece eſt nommée par M. Linnæus (*n.* 379.), *Caſſida atra, elytris ſtriis quinque, punctiſque elevatis;* dans les *Actes d'Upſal*, 1736. *p.* 17. *n.* 3. *Dermeſtes niger, punctis elevatis, collari cæſio,* & par Ray (*Inſ. p.* 90. *n.* 9.), *Scarabæus inter cadavera frequens, depreſſus, parùm canaliculatus, undique niger.* Cet inſecte s'attache aux cadavres & ſe trouve dans les caſes de la Laponie.

La quatrieme eſpece eſt nommée par M. Linnæus (*n.* 380.) *Caſſida atra, elytris lineis tribus elevatis, antennis anticè teſtaceis.* Frisch (*Germ.* 6. *p.* 12. *t.* 5.), Auteur Allemand, le nomme *Scarabæus campeſtris.* Leche, Auteur Anglois, a obſervé cet inſecte à Londres. Il eſt commun à Abo, Ville Capitale & Épiſcopale de Finlande en Suede.

La cinquieme eſpece, très-ſemblable à la précédente, mais plus petite & plus étroite, ſe trouve ſur des monceaux de Plantes. Elle eſt nommée par M. Linnæus (*n.* 381.), *Caſſida atra, elytris ſtriis decem elevatis, punctis excavatis ſtriatis.*

La ſixieme eſpece ſe trouve communément dans le ſable & ſur la terre ſeche. Elle eſt nommée par M. Linnæus (*n.* 382.), *Caſſida nigra, elytris ſtriis quinque utrinque dentatis, clypeo emarginato,* & dans les *Actes d'Upſal*, 1736. *p.* 17. *Caſſida nigra, clypeo emarginato, elytris punctatis.*

La ſeptieme eſpece, qui convient en tout à la précédente, & qui n'en differe que par ſes ailes, qui ſont polies, légeres & non dentelées, eſt nommée par M. Linnæus (*n.* 383.), *Caſſida nigra, elytris ſtriis quinis utrinque lævibus, clypeo emarginato.*

La huitieme eſpece eſt nommée par le même Naturaliſte (*n.* 384.), *Caſſida nigra, antennis ſetaceis, corpore teretiuſculo,* & dans les *Actes d'Upſal*, 1736. *p.* 17. *n.* 5. *Dermeſtes corpore oblongo, elytris ſtriatis, capite clypeato.* Ce Scarabée, dit M. Linnæus, ſe trouve dans les maiſons, où il ronge les habits. C'eſt un ſingulier petit animal, ajoute-t-il. Lorſqu'on le touche, il ramaſſe ſa tête & ſes pieds, & couvre ſi bien ſa tête de ſon corſelet, qu'elle ne paroît plus. Il replie ſi adroitement ſes pieds, que ſes cuiſſes ſemblent tronquées. Il demeure dans cet état fort long-temps. Ni la force, ni le mal qu'on lui peut faire ne ſont pas capables de le faire remuer. L'eau, le feu, les eſprits corroſifs agiſſent en vain ſur lui; ſes nerfs n'en ſont point irrités; il reſte immobile. Il ſouffre toutes ces choſes patiemment, quoiqu'il en meure; mais il ne ſupporte pas ſi aiſément la force des rayons du ſoleil.

La neuvieme, qui habite les forêts, eſt nommée (*n.* 385.), *Caſſida nigra, elytris lineis tribus elevatis, lævibus, ſpatio interjecto punctato, clypeo anticè integro.*

La dixieme, qu'on trouve à Upſal, eſt nommée (*n.* 386.), *Caſſida nigra, clypeo ferrugineo, elytris lineâ elevatâ.*

Et l'onzieme & derniere eſt nommée (*n.* 387.), *Caſſida ferruginea, elytris punctis excavatis, ſtriiſque ele-*

vatis alternis. Voyez M. LINNÆUS aux endroits cités sur ce genre de Scarabées.

TOS

TOSAR, espece de Coquillage bivalve, du genre des Cames, & le quatorzieme de celles que M. ADANSON a observées sur les côtes du Sénégal. Il se trouve fort rarement, dit l'Auteur, aux Isles de la Magdelene. Sa Coquille ressemble à celles du même genre par sa dureté, son poli & son épaisseur. Elle en differe en ce qu'elle est presque ronde ou triangulaire, large d'un pouce & de fort peu moins longue. Sa surface extérieure est relevée de trente petites canelures transversales. Ses bords sont ronds, lisses & sans dents.

Le sommet est fort éminent, & placé en bas, au tiers de sa largeur.

Elle est ordinairement blanche & quelquefois couleur de chair, ou d'un gris de lin, sans aucun mélange : quelquefois elle est rougeâtre, avec quelques taches blanches, disposées sur dix ou douze rayons qui, partant d'un sommet, comme d'un centre, vont se terminer à la circonférence.

M. ADANSON a fait figurer ce Coquillage à la Planche XVII. *n.* 14. de l'*Histoire des Coquillages du Sénégal.*

Il range sous le nom de *Tosar*, la *Tellina Latini littoris & Lusitanici maris, apud Maderam, in ambitu serrata, propter figuram à cæteris diversa, minutissimis strigis rugosa, & lacteo colore*, de BONANNI, *Recreat. p.* 104. *class.* 3. *n.* 45. & de M. KLEIN, *Tent. p.* 152. *sp.* 1. *n.* 9.

Et la *Tellina parva, ex rufo maculata, paululùm cava, striis fasciatis valdè exasperata*, de LISTER, *Hist. Conchyl. Tab.* 396. *fig.* 243. & de M. KLEIN, *Tent. p.* 147. *sp.* 9.

TOT

TOTAN, du Latin *Totanus* : Ce nom Latin *Totanus* est donné par les Naturalistes à différentes especes d'oiseaux. ALDROVANDE le donne au *Fedoa secundus* de RAY, que les Anglois nomment *Godwit*, ou *Stone-Plover*. C'est une espece de Pluvier, qui a le croupion blanc & une sorte de collier autour du col, comme le *Pygargus*, oiseau de proie. Il differe de la Barge, nommée *Fedoa* par GESNER, 1°. par la couleur de sa queue, dont les plumes en dehors sont blanches, & en dedans les deux du milieu sont entierement noires ; 2°. par la couleur du dos, qui est variée ; 3°. par sa grandeur.

Le Chevalier rouge, en Latin *Callidrys rubra*, selon BELON, est nommé *Totanus* par GESNER, ALBIN, ALDROVANDE & M. LINNÆUS. Voyez CHEVALIER ROUGE.

GESNER donne encore le nom de *Totanus* à un oiseau, qu'il nomme aussi *Gallinula erythropus major ejusdem.* C'est le *Red-Shank* ou *Pool-Snipe* des Anglois. Cet oiseau, dit RAY, est plus petit que le Vanneau & approche du Pluvier. Il a le dos d'un brun cendré ou verd; le gosier blanc & varié de noir, & des lignes noires tout le long de ses plumes. La partie inférieure du corps est blanche. La queue & les plumes les plus proches de la queue sont variées de lignes blanches & noires qui traversent. Il a le bec long de deux doigts, lequel est rouge au commencement, & noir vers l'extrémité. Ses pieds sont d'un beau rouge, & ses ongles noirs. On voit beaucoup de ces oiseaux sur les rivages de la mer en Angleterre, dit RAY, *Synop. Av. p.* 107. Voilà, selon les Naturalistes, les différentes especes de *Totanus*, tous oiseaux aquatiques. Le Chevalier SLOANE parle aussi d'une espece de *Totanus* de la Jamaïque. C'est, selon RAY, une espece de Pluvier, qui a le dos brun, marqué de taches blanches. Cet oiseau, dit-il, ressemble presque en tout au *Tringa*

major de nos Naturalistes. Il n'en differe que par la grandeur.

TOTOMBO, Coquillage operculé des côtes du Sénégal, du genre des Pourpres à canal court, échancré & replié en dehors. Cette espece se trouve, mais moins fréquemment que le Miga, autre espece du même genre, au Cap Bernard, près de l'Isle de Gorée.

Sa coquille n'a gueres que six lignes de longueur, & moitié moins de largeur.

Elle est composée de sept spires applaties, mais distinguées comme par étages & renflées dans leur partie inférieure. Leur surface est chagrinée par des canelures, qui ne different de celle du Covet que par le nombre. Il y en a quinze transversales sur la premiere spire, & quatre seulement sur la seconde.

Le sommet est aussi large que long, & de moitié plus long que l'ouverture.

Celle-ci ressemble parfaitement à la précédente.

Sa levre droite n'a que neuf dents intérieurement, & elle est bordée au-dehors d'un bourrelet assez épais.

Sa levre gauche est recouverte d'une lame arrondie, très-grande & extrêmement épaisse, qui enveloppe presque toute la surface antérieure de la premiere spire.

La couleur de cette coquille est blanche, ou fauve, ou bleuâtre, quelquefois sans taches, & quelquefois avec deux ou trois bandes brunes, qui font le tour des spires.

Lorsqu'elle est jeune, elle éprouve les mêmes variétés que le Miga & le Covet.

Le *Totombo* est figuré à la Planche VIII. *n.* 11.

M. ADANSON range sous ce nom, le *Buccinum brevi ostrum, columellâ callosâ cancellatum*, de LISTER, *Hist. Conchyl. Tab.* 970. *fig.* 25. & de M. KLEIN, *p.* 93. *sp.* 3. *n.* 10.

Le *Buccinum breviroftrum, columellâ callosâ, undatis striis leviter distinctum, è rufo fasciatum*, du même, *Tab.* 971. *fig.* 26.

L'*Arcularia minor, testâ exiguâ, mucrone elongato, coloris cinerei nitentis, Malaïcensibus*, du *Musæum* de RUMPHIUS, *p.* 92. *art.* 12. *Tab.* 27. *fig. N.* & de M. KLEIN, *Tent. p.* 91. *sp.* 1. *n.* 5.

Le *Buccinum parvum, sulcatum & canaliculatum, subrotundum, crassum, gibbosum, utroque labio repando, fimbriato & croceo, ex fusco subalbidum, intùs candidum*, de GUALTIERI, *Ind. Tab. & pag.* 44. *litt. L.*

Le *Buccinum parvum, sulcatum & canaliculatum, labro interno insigniter repando, externo fimbriato, rugosum, aliquandò striatum, mucrone costis, seu rugis perpendicularibus eleganter diviso, aliquandò papillis coronato, subalbidum*, du même, *lett. M. & N.*

TOTOQUESTAL, oiseau étranger, dont parle LAET, *Ind. Occid. L. VII. c.* 4. Il est plus petit qu'un Pigeon & est entierement verd. Les plumes de sa queue sont très-longues & fort estimées.

TOTOVILLA : OLINA donne ce nom à l'Alouette d'arbre, que les Anglois nomment *Woodlarck*. Voyez ALOUETTE.

TOU

TOUCAN, ou PIE DU BRÉSIL, oiseau mis par M. LINNÆUS (*Syst. Nat. Edit.* 6. *n.* 8.) dans l'ordre des *Aves Picæ*, & par M. KLEIN dans le sixieme genre de la troisieme famille de ses oiseaux, qui sont *Tétradactyles*, c'est-à-dire qui ont deux doigts devant, & deux derriere. Cet oiseau est nommé par NIEREMBERG *Nasutus simpliciter* en Latin, & *Xochitenacatl*. ALDROVANDE & WILLUGHBY l'appellent *Oiseau mangeur de Poivre*, en Latin *Avis Piperivora*. Quelques Auteurs le nomment *Rhamphattos*, ou *Hipporhynchos* & *Burhyn-*

chos. EDWARD en parle, *Tome II. p. 64.*

M. KLEIN dit avoir eu ſix ou huit becs de *Toucan*, qui différoient tous par quelques variétés. Cet oiſeau eſt ſingulier par ſon bec jaune & rouge, qui eſt monſtrueux, à proportion de ſon corps, & par ſa langue, qui reſſemble à une plume déliée, & qui paſſe pour avoir de grandes vertus en Médecine. Voici la deſcription du *Toucan* donnée par ALBIN, *Tome II. n. 25.*

Cet oiſeau, dit-il, prend preſque la même nourriture que celle des Perroquets ordinaires; mais il aime ſi fort les Raiſins, que ſi quelqu'un lui en jettoit, il les attraperoit adroitement dans l'air l'un après l'autre. La chair eſt entierement d'une couleur violette foncée. Il eſt un peu plus grand que la Pie ordinaire. La tête, le col & le deſſus du dos, ainſi que les ailes, ont quelque choſe de blanc cendré. La poitrine éclate d'une couleur d'or, ou de ſafran, qui eſt très-luiſante & charmante. Cette couleur eſt mêlée d'une certaine teinte de rouge dans l'endroit où elle commence à ſe faire voir. Le ventre & les cuiſſes ſont d'un très-beau vermeil, ou de couleur d'écarlate; le rouge s'étend preſque juſqu'à la moitié de la queue, & eſt intercepté par une bande noire & large, qui finit en un beau rouge. Les jambes, les pieds & les griffes ſont noirs. Le bec eſt très-large, eu égard à la grandeur de l'oiſeau. Il a ſix pouces de longueur, & deux pouces & demi de largeur à la racine, près de la tête. La circonférence dans ce même endroit en eſt de cinq pouces & demi. La mâchoire ſupérieure eſt large & un peu courbée, avec une cavité exactement égale à la mâchoire inférieure: l'une & l'autre ſont couvertes d'une peau gluante, & elles ont des dents. Les deux mâchoires ſont d'une ſubſtance mince & oſſeuſe, & couverte d'une écaille tirant ſur la corne; cette écaille eſt mince, & en même temps fort légere. Elle eſt jaunâtre, & nuancée d'un verd brun. Le bout du bec eſt rougeâtre. Les narines ſont exactement ſituées au-deſſus de cette ſubſtance, ſur le bec tirant ſur la corne, tout près de la tête, laquelle eſt grande & épaiſſe, comme il eſt néceſſaire pour ſupporter un bec d'une pareille longueur & groſſeur. On dit que ces oiſeaux font leurs nids dans les trous qu'ils creuſent eux-mêmes dans les arbres, où ils aſſurent leurs petits contre les Singes: voici comment. Lorſque la femelle s'apperçoit que ſes ennemis viennent, elle ſe range tellement dans le nid, qu'elle met ſon bec hors du trou, & les reçoit ſi mal qu'ils ſe retirent: elle témoigne ſa joie d'échapper ainſi. Le *Toucan* eſt nommé par les Eſpagnols *Carpentero*, parcequ'il fait des trous dans les arbres pour conſtruire ſon nid, & les habitans du Bréſil l'appellent *Tacataca*, peut-être par rapport à la ſingularité de ſon cri.

Selon LÉRI & THEVET, cet oiſeau eſt gros comme un Pigeon Ramier. Il a un bec long & large, jaune par dehors, d'un fin rouge par dedans; la poitrine blanche; le dos d'un rouge parfait, & les ailes noires, ainſi que la queue. Il eſt agréable à voir & a la chair délicate. On en voit en quantité au Cap de Frie. Il y en a de deux eſpeces; l'un eſt de la groſſeur d'un Pigeon, & l'autre eſt plus petit. Tous les deux ont le champ de leur plumage ſemblable, ſavoir tout noir, excepté l'extrémité de la queue. Ils ont quelques plumes auſſi rouges que du ſang, entrelacées parmi les noires; & ſous la poitrine ils ſont jaunes, l'eſpace de quatre doigts en longueur & largeur; & ce jaune eſt ſi peint & ſi éclatant, qu'il eſt impoſſible de trouver une couleur plus vive. Les Sauvages ſe ſervent de ces plumes, pour garnir leurs épées, leurs chapeaux & leurs autres ornemens. L'on ne ren-

contre pas de ces oiseaux par toute l'Amérique. On n'en voit seulement que le long de la riviere de Janéiro, vers le Cap de Frie, & quelques-uns au Pérou; mais ils sont beaucoup plus petits. Cet oiseau ne sauroit vivre dans les pays froids. Quant à sa figure, il est monstrueux & difforme, parcequ'il a le bec plus long & plus gros que tout le reste du corps. Il ne se nourrit que de certains fruits, qu'il rencontre dans les bois où il fait sa résidence. Il mange aussi de certain Poivre long, qui est rouge, dont il y a deux especes; l'un est plus long que l'autre. Le plus petit est fait comme une fraise, cependant un peu plus pointu. Les Sauvages l'appellent *Quein a Poua*, & le plus grand *Quein Boncoup*.

Il y a dans l'Isle de Sainte Catherine un oiseau fort particulier, qui a un large bec, plus beau que l'écaille de la Tortue, & une plume pour langue. C'est le *Toucan*, dont FROGER fait la description.

C'est ainsi que le *Dictionnaire de Trévoux* parle du *Toucan*, d'après le Pere FEUILLÉE, *p.* 428. & FRÉZIER, *p.* 26. Cet oiseau perce les arbres avec son bec, pour y faire son nid. RAY marque qu'il le faut mettre dans le rang des Pics & non des Pies: c'est ce qu'a fait ALDROVANDE. Il y a l'*Aracari* du Brésil, le même que le *Xochitenacatl altera* d'HERNANDEZ, qui a le bec plus petit que le *Toucan*, & qui par la couleur de ses plumes ressemble plus à la Pie qu'au Pic. Voyez ARACARI. On voit dans le Cabinet de la Société Royale de Londres une tête de *Toucan*.

TOUPIE, ou TROMPE: C'est le nom que RONDELET (*Part. II. p.* 61. *Edit. Franç.*) donne à différens petits Coquillages univalves, nommés *Trochi* en Latin. Ils finissent en pointe, & sont larges par le haut. Il y en a de ces especes qui sont plus longues que les autres. Ce sont des especes de *Sabots*. Voyez SABOT.

TOUQUET, sorte d'oiseau, qui est une espece de Roussette. Voyez ROUSSETTE.

TOUR DE BABYLONE, en Latin *Turris Babylonica*, espece de Limaçon, Coquillage univalve, fait en spirale & d'une seule couleur. Voyez LIMAÇON.

TOURD, du Latin *Turdus*, poisson nommé Κίχλη par ARISTOTE (*L. II. c.* 13. *L. VIII. c.* 13. 15. 30.), OPPIEN (*L. I. p.* 6.), ATHÉNÉE (*L. VII. p.* 305.). ARTEDI (*Ichth. Part. V. p.* 102.) de ce nom a fait le mot Latin *Cincla*. SALVIEN constitue deux genres de ces poissons. Ceux du premier sont larges & petits; ceux du second sont grands & oblongs. ARTEDI nomme le premier *Cincla vix palmaris*, & le second *Cincla cubitalis*, parceque les *Tourds* du premier genre ne sont pas plus grands que la main, & que ceux du second sont longs d'une coudée. Parmi ceux qui sont petits, *minores*, RAY (*Synop. Meth. Pisc. p.* 136. & 137.) compte d'après SALVIEN, 1°. la *Tanche de mer* des Vénitiens, qu'il appelle *Turdus vulgatissimus*, voyez TANCHE DE MER; 2°. le petit *Tourd verd*, en Latin *Turdus viridis minor*; 3°. le *Tourd noir*, nommé autrement *Merle* par le même Auteur, *Turdus niger*, ou *Merula*; 4°. le *Lepras*, ou *Psorus* de BELON, qui ne differe du *Turdus* que par la variété des couleurs.

Parmi les *Tourds*, qui sont grands & longs, *Turdi majores & longiores*, RAY compte, 1°. le *Turdus perbellè depictus*, qui peut être le *Pavo* de SALVIEN; 2°. le *Turdus major varius*, semblable au précedent; 3°. le *Turdus viridis major, corpore oblongo*; celui-ci ne differe gueres du Brochet; 4°. le *Turdus oblongus, fuscus, maculosus*. Il ne differe du précedent que par la couleur.

RONDELET (*L. VI. c.* 6. *p.* 149. & *suiv. Edit. Franç.*) donne douze différentes especes de *Tourds*, qui ne

different, dit-il, que par la ſeule couleur. Voici comme cet Ichthyologue parle de ce genre de poiſſon.

Il y a, continue le même Auteur, pluſieurs eſpeces de *Tourds*, auxquels Aristote a donné les noms de Κίχλη, Σαῦρος, Ἀιολίας, ou Μελανόστικτος; ce dernier mot veut dire que ce poiſſon eſt moucheté de noir : ou plutôt Ποικιλόστικτος, c'eſt-à-dire, qui eſt marqué de diverſes couleurs; mais le mot Κίχλη eſt le nom le plus commun.

La premiere eſpece de *Tourd* reſſemble au *Canus ;* il eſt un peu plus petit, plus large, & approche de la figure de la Dorade. Ses dents ſont courbes, ſes nageoires ſont placées comme celles des poiſſons ſaxatiles, & il en a autant. Ses levres ſont groſſes & ridées ; ſa queue eſt mouchetée de noir & de rouge ; le dos noir; le ventre plombé ; les nageoires près des ouies dorées ; celles du dos, & celles proche de l'anus mouchetées de noir & de bleu. Ses yeux ſont grands, ronds, peints en deſſous de diverſes belles couleurs. Il a la chair tendre & friable. Il eſt bon frit ou rôti ſur le gril. Quand il eſt refroidi, ſa chair devient plus ferme.

La ſeconde eſpece, que Rondelet appelle *Paon*, reſſemble au précédent, mais il eſt plus grand. Sa couleur eſt entre verd & bleu, & aux nageoires & à la queue, les couleurs ſont auſſi vives que celles du Paon ; c'eſt ce qui lui en a fait donner le nom. Sa chair eſt molle, tendre, friable, un peu viſqueuſe.

La troiſieme eſpece, nommée *Minchia di Re* en Italien, eſt marquée de différentes couleurs. Ce poiſſon eſt verd preſque par tout le corps, moucheté de couleur de pourpre, de perſe, de bleu, & de pluſieurs autres. Les nageoires proche des ouies ſont jaunes, ou rouſſes. Les autres ſont en partie bleues, en partie vertes, en partie rouſſes. La queue eſt rouſſe, mouchetée de bleu ; les couvertures des ouies marquées de points & de traits roux, courbés, & également éloignés les uns des autres. Ses belles couleurs peuvent, dit Rondelet, le faire nommer le beau poiſſon. Sa chair eſt tendre & bonne. On en pêche proche Antibes, & dans l'Iſle de Saint Honorat de Lérins.

La quatrieme eſpece eſt celui que l'on nomme *Perroquet* à cauſe de ſes diverſes couleurs. Il eſt noir au dos. La nageoire qui y eſt placée tire ſur le verd. Le ventre & les côtés ſont jaunâtres ; depuis les ouies juſqu'à la queue il a quelques traits verds.

La cinquieme eſpece reſſemble au Boulerot jaune. Ce poiſſon en differe en ce qu'il a un trait blanc depuis les yeux, juſqu'à la queue. Il eſt moucheté de noir, comme le Boulerot. Il a le ventre de même, & la nageoire, qui y tient. Sa couleur eſt dorée. Sa chair eſt tendre & ſemblable à celle des autres.

La ſixieme eſpece reſſemble au précédent ; mais le trait qui va des yeux juſqu'à la queue, au-lieu d'être blanc, eſt bleu. Il a le muſeau plus long & aquilin.

La ſeptieme eſpece eſt celui qu'on nomme en Provence & à Antibes *Cero*. En Languedoc, il devient grand d'une coudée. Le dos eſt doré, moucheté de verd ; le ventre blanc, marqué de traits tortus, roux, placés çà & là ſans ordre. Ses levres ſont vertes, le couvercle des ouies couleur de pourpre. La queue & les nageoires pour la plus grande partie ſont bleues.

La huitieme eſpece eſt ſemblable à la ſeptieme par la variété de ſes couleurs. Il en differe par pluſieurs traits du ventre, qui ſe croiſent. Sa chair eſt comme celle des autres.

La neuvieme eſpece, ſemblable au précédent, a un trait blanc, depuis les ouies juſqu'à la queue, & pluſieurs autres traits confus, & de travers, de couleur d'or. Sa couleur eſt verte

&

& jaune. Quelques - uns l'appellent *Gajan*, d'autres *Bille ;* en Languedoc *Meneſtrier*, à cauſe de ſes bigarrures.

La dixieme eſt de couleur verte. Ce poiſſon a le bout des couvertures des ouies, ceux des nageoires du ventre rouges, les yeux roux, le ventre tirant entre blanc & jaune. Sa bouche & ſes levres ſont petites.

L'onzieme eſt nommée *Auriol*, en Languedoc, *Gajan* par quelques-uns, *Durdo* par d'autres. C'eſt le plus grand de tous. Il eſt, dit RONDELET, de la grandeur & de la groſſeur d'un Loup. Il eſt de couleur de terre rouge. Il a çà & là pluſieurs taches noires & plombées, le ventre plombé, & les dents grandes.

La douzieme eſpece, nommée *Vieille*, eſt auſſi de diverſes couleurs. Ce poiſſon eſt bleu ſur la tête, verd par le dos. Il a un petit trait verd des ouies juſqu'à la queue, au bout de laquelle il y a une tache ronde. Le reſte du corps eſt rougeâtre. Ses nageoires ſont de diverſes couleurs, & pour la plus grande partie de couleur de pourpre. Voyez VIEILLE.

Ceux qui ont écrit ſur ces poiſſons ſaxatiles ſont VARRON, *de Re Ruſt. L. IV.* PLINE, *L. IX. c.* 15. AMBROSIN, *L. V. c.* 2. *p.* 52. ISIDORE, *L. XII. c.* 6. SALVIEN, *f.* 220. RAY, *Synop. Meth. Piſc. p.* 60. GESNER, *de Aquat. p.* 1213. & les autres.

TOURD : C'eſt auſſi le nom d'un oiſeau que nous nommons *Grive* en François, & que les Latins nomment *Turdus*. Voyez GRIVE.

TOURDELLE, du Latin *Turdus*, nom que l'on donne à des eſpeces de Grives. J'en ai déjà parlé au mot GRIVE, où je renvoie le Lecteur. Mais ſous le nom de *Tourdelle*, voici celles dont il eſt parlé dans la *Nouvelle Hiſtoire des Oiſeaux*, gravée par ALBIN, *Tome I. n.* 36. C'eſt un oiſeau de paſſage, qui s'en va par compagnie, vient en France, & en Angleterre, vers le commencement de l'automne, & y reſte pendant tout l'hiver. Dans le printemps, ces oiſeaux s'en vont ſans qu'on en puiſſe trouver un, dit l'Auteur, dans toute l'étendue du Royaume d'Angleterre, ni même un de leurs nids. Il n'eſt pas encore décidé où ces oiſeaux s'en vont, ni où ils engendrent. Quelques-uns rapportent que c'eſt en Bohême, quelques autres en Suede : mais on ne peut ſe fier ni à l'un, ni à l'autre de ces rapports. Ils ſe nourriſſent des bayes de Geniévre, de Houx & d'Aube-Épine, & dans un temps ſerein, de Vers & autres inſectes. Ils réſident fréquemment dans les prés & dans les pâturages. C'eſt un fort bon manger, & on préfere les *Tourdelles* à tout autre oiſeau du genre des Grives.

Cet oiſeau a dix pouces de longueur depuis la pointe du bec, juſqu'à l'extrémité de la queue, & ſeize pouces trois quarts de largeur, les ailes étendues. Son bec a trois pouces un quart de longueur, de couleur jaune, excepté à la pointe, qui eſt noire. Sa langue eſt raboteuſe, de la nature de corne, & canelée au milieu. Les bords des paupieres ſont jaunes, & forment un cercle autour de l'œil. Ses narines ſont grandes, il en eſt de même des oreilles : dans la partie inférieure, qui les lie, il ſe trouve une tache noire. Il a les pattes & les ſerres de la même couleur. Le doigt de dehors eſt lié à celui du milieu, juſqu'à la premiere jointure. La tête, le col, le croupion, ſont de couleur de frêne ; dans quelques-uns de ces oiſeaux, ces parties ſont d'un bleu foncé. Le ſommet de la tête eſt marqueté de taches noires, quoiqu'il ne s'en trouve point dans quelques-uns de cette eſpece ; le dos & les épaules & les plumes couvertes des ailes ſont d'un châtain brun, le milieu des plumes étant noir. La gorge, ainſi que le deſſus de la poitrine, eſt jaune, tachetée de noir. Ces taches ſont au milieu des plumes. Le deſſous de la poitrine & celui du ventre ſont blancs ; les

plumes couvertes des côtés, ſous les extrémités des ailes, ſont blanches : depuis cet endroit-là, le blanc eſt ſéparé du noir par une ligne rouge ou jaune ; de chaque côté de la joue, il y a une raie noire qui s'étend du bec juſqu'aux yeux. Au bout du col des deux côtés, préciſément à la jointure des ailes, cet oiſeau a auſſi une tache noire. Les ailes ont dix-huit grandes plumes, comme les Grives, dont les plus avancées en dehors ſont noires, bordées de blanc. Les intérieures ont une teinte de rouge : les plumes couvertes du deſſous des ailes ſont blanches. La queue eſt de quatre pouces & demi de longueur, & compoſée de douze plumes, qui ſont d'un bleu obſcur, ou noirâtre ; excepté que leurs pointes les plus en dehors ſont blanches, & les bords de celles du milieu de couleur de frêne.

Le même Auteur (*Tome II. n.* 36.) parle d'une autre eſpece de *Tourdelle*, ou *Grive*. Cet oiſeau, dit-il, a le col, & la tête blancs, & tachetés de noir dans certains endroits, & dans quelques autres ils ſont couleur de plomb. Il y a un tache de jaune brun ſur le devant du col, & ſur cette tache il y en a pluſieurs autres de noir : les plumes du dos ſont d'un brun foncé ; le croupion eſt de couleur de frêne. Le milieu de la poitrine eſt d'un jaune ſombre entremêlé de raies noires qui traverſent ; le bec eſt jaunâtre, & les longues plumes de l'aile d'un brun ſombre ; les bords de leurs textures extérieures ſont blancs ; les plumes ſcapulaires ou de la naiſſance de l'aile ſont de la même couleur. Il y a deux ou trois plumes blanches ſur le deſſus des ailes tout près du dos. Le plumage du ventre & des cuiſſes eſt blanc à l'extrémité, entremêlé de croiſſans, ou taches noires, qui traverſent. La queue eſt compoſée de douze plumes noires. Les jambes & les pieds ſont d'un brun ſombre ; les griffes ſont noires.

TOURLOUROUX, nom que les François donnent aux Crabes de mer, qui ſe pêchent à la pointe de Barbarie, & à l'embouchure du Sénégal. Voyez CRABE.

TOURTEAU, nom qu'on donne en quelques Provinces au *Pagurus*, ſeconde eſpece de Cancre, parcequ'on en fait des eſpeces de Tourtes, dit GESNER. Voyez CANCRE.

TOURTERELLE *, oiſeau du genre des Pigeons, *ex Columbino genere*. Ce *Columbinum genus* commence chez M. LINNÆUS (*Fauna Suec. p.* 64.) l'ordre des *Aves Paſſeres*, & le dix-ſeptieme genre de la quatrieme famille de ſes oiſeaux. Ce genre d'oiſeaux, y compris les Pigeons domeſtiques & ſauvages, a les pieds rouges & courts ; les ailes longues ; la voix gémiſſante. Ils different entr'eux par le bec. Les uns l'ont plus menu, les autres plus gros, les autres plus courts, les autres plus longs. Cependant les deux mâchoires ſont faites comme celles des oiſeaux du genre des Poules. Ceux-ci ſe nourriſſent, comme eux, de grains & de glands. Ils volent haut, & ſe tiennent long-temps en l'air. Ils ſont *monogames*, c'eſt-à-dire qu'ils ne s'attachent qu'à une ſeule femelle.

La *Tourterelle vulgaire* eſt nommée Τρυγών par ARISTOTE, *L. V. c.* 13. *L. IX. c.* 1. *& c.* 7. Outre cette ſorte de *Tourterelle*, RAY parle de deux eſpeces de *Tourterelles des Indes*, & d'une *petite Tourterelle* de l'Iſle des Barbades, nommée *Picuipinima* au

* Cet oiſeau eſt nommé en Hébreu *Thor*, à cauſe de ſon ramage ou de ſon chant, ou parcequ'il voltige çà & là : en Grec Τρυγών ; il eſt appellé en Italien *Tortora* ; en Allemand, *Turtel-Taube* ; en Anglois, *Turtle-Dove*. On dit en François *Tourterelle*, & *Tourtourelle*, *Tortorelle*, *Turturelle*, ou *Turtrelle* dans certaines Provinces. Tous ces différens noms, ainſi que le nom Latin, ont été formés de ſa voix.

Brésil. Il y a encore, selon l'Auteur de la *Nouvelle Histoire des Oiseaux* gravée par ALBIN, une *Tourterelle* de la Jamaïque, une autre *Tourterelle* de l'Amérique, & une *Tourterelle de mer* de Groenland.

Le même Auteur (*Tome II. n.* 47.) de la *Nouvelle Histoire des Oiseaux* donne à la *Tourterelle* dix pouces de longueur, en commençant depuis la pointe du bec jusqu'à l'extrémité de la queue, & vingt-un pouces de largeur, les ailes déployées. Le bec est délié, & il a près d'un pouce de longueur, depuis la pointe jusqu'aux coins de la bouche : ce bec est d'un bleu sombre en dehors, & rouge en dedans. La langue est petite, sans être déchiquetée. Les yeux ont l'iris qui tient du rouge & du jaune : ils sont entourés d'un cercle, ou d'une peau chauve, comme il arrive à d'autres oiseaux de cette espece. Les pattes sont rouges & les griffes noires. Les doigts sont séparés jusqu'au bout, & l'intérieur de la griffe du milieu devient mince jusqu'à former un taillant. La tête & le milieu du dos sont d'un bleu noir-cendré, ou de la couleur d'un Pigeon ordinaire. Les épaules & le croupion sont d'un rouge sale. La poitrine & le ventre sont blancs. La gorge est d'une belle couleur de vin : chaque côté du col est orné de très-belles plumes noires, dont les pointes sont de couleur blanche. Les longues plumes extérieures des ailes sont brunes ; celles du milieu sont cendrées, & les plumes intérieures ont leurs bords rouges : le second rang de celles des ailes est de couleur de frêne ; les moindres rangs sont noirs. La queue est composée de douze plumes, dont les extérieures ont leurs pointes & leurs textures extérieures blanches : dans les plumes suivantes le blanc devient graduellement beaucoup moins perceptible, si bien que celles du milieu n'en ont point. La queue a quatre pouces & demi de longueur.

Cet oiseau est à-peu-près de la grosseur d'un Pigeon, & ordinairement cendré sur le dos, avec un peu de mélange de couleur tirant sur la rouille, ou sur le gris brun. La *Tourterelle* est blanche aux ailes & sous le ventre, mais elle a quelque peu de verd au col, les pieds jaunes & les ongles noirs. Il y en a qui sont toutes blanches. Cet oiseau est le symbole de la chasteté conjugale, puisque les *Tourterelles* vont deux à deux, & que quand il en meurt une des deux, celle qui reste, vit seule, sans en vouloir souffrir aucune autre. Il y a des lieux où la *Tourterelle* est appellée *Tourtre*. Elle aime à habiter les lieux sablonneux, écartés & montagneux. Elle se tient sur le haut des arbres, où elle fait son nid. Elle en descend, pour aller chercher de quoi vivre dans les campagnes & dans les jardins. La chair de la *Tourterelle* est moins seche que celle du Pigeon Ramier. Elle est d'un meilleur goût & produit un bon suc. Quand cet oiseau est gras, tendre & jeune, c'est un manger délicieux. La *Tourterelle*, dit BELON (*de la Nat. des Oif. L. VI. c.* 20. *p.* 309.), d'après ARISTOTE, est un oiseau de passage. Quelques-uns ont cru qu'elles se cachoient pendant l'hiver & qu'elles perdoient leurs plumes. Mais selon BELON, nous n'en voyons que pendant l'été, & l'hiver elles cherchent les lieux chauds, comme l'Égypte. La *Tourterelle* a la voix haute, & ne chante ou ne groule que quand elle est en amour. Elle vit huit ans, dit ARISTOTE. BELON pense qu'elle peut pondre deux fois par an, en Eté parmi nous, & dans les pays chauds en Hiver. Le même Naturaliste lui donne pour ennemi le *Luteus* de GAZA. C'est le χλώριον d'ARISTOTE, qui est le *Pimart jaune*, ou le *Loriot*, & le *Pyralis* des Anciens, en Latin *Ignaria*. BELON donne le nom de *Pylare* à la Litorne, espece de Grive, qu'on nomme *Turdus pyralis* en Latin.

Il ne nous dit pas qu'elle ſoit ennemie de la *Tourterelle ;* ainſi nous ignorons ce que c'eſt que ce *Pyralis* , qu'il traduit par *Ignaria* en Latin. Les *Tourterelles* ſe prennent de pluſieurs façons. COLUMELLE, VARRON & PALLADIUS nous enſeignent la maniere de les engraiſſer. Selon SCALIGER , elles s'engraiſſent tellement que la graiſſe les étouffe. ARISTOTE dit que le mâle ne peut que difficilement ſe diſtinguer de la femelle , ſi ce n'eſt par l'inſpection des parties intérieures. TURNERUS nous apprend que les *Tourterelles* ſont beaucoup plus fréquentes en Allemagne qu'en Angleterre. En Suede elles ne ſe trouvent point à la campagne. PLINE appelle *Trimeſtres* , les *Tourterelles* , comme ſi elles ne demeuroient chez nous que trois mois ; mais il auroit bien pu les appeller *Semeſtres* , attendu qu'elles reſtent ici ſix mois de l'année.

La *Tourterelle* contient beaucoup de ſel volatil & d'huile. Cet oiſeau eſt eſtimé parmi les alimens. Sa chair eſt fort tendre : elle fournit un bon ſuc & eſt facile à digérer ; ce qui fait qu'elle convient en tout temps & à toute ſorte de tempérament, pourvu qu'on n'en uſe point avec excès. On doit choiſir la *Tourterelle* jeune , tendre , graſſe & bien nourrie ; car quand elle vieillit , ſa chair devient maſſive & coriace , en ſorte qu'elle n'eſt plus propre qu'à faire du bouillon. Quant à ſes uſages en Médecine , ils ſont les mêmes que ceux du Pigeon. Elle eſt ſpécifique pour arrêter le flux menſtruel immodéré , & contre la dyſenterie. On en fait un extrait , dont la doſe eſt depuis quatre juſqu'à ſix grains dans ces maladies. D'autres , contre la dyſenterie , après avoir vuidé une *Tourterelle* , enferment dans ſon ventre deux gros de maſtic , & la font ainſi rôtir à la broche. Quand l'oiſeau eſt rôti , on le met dans un pot de terre bien fermé , & on le fait deſſécher juſqu'à ce qu'il ſoit réduit en poudre. La priſe de cette poudre eſt d'un demi-gros à un gros tous les matins , incorporé avec un peu de conſerve , ou de ſyrop de Roſes ſeches. La graiſſe qui tombe en rôtiſſant eſt émolliente & réſolutive. On s'en ſert en liniment , pour fortifier les nerfs & contre la colique néphrétique , la goutte & les douleurs de rhumatiſme.

Les Naturaliſtes qui ont écrit ſur la *Tourterelle vulgaire* , entre les Modernes , ſont SCHRODERUS, *p.* 324. DALE, *Pharm. p.* 427. LÉMERY, *p.* 897. MERRET, *Pin. p.* 175. BELON , *de la Nat. des Oiſ. p.* 310. GESNER, *de Avib. p.* 267. SCHWENCKFELD, *Aviar. Sileſ. p.* 362. CHARLETON, *Exercit. p.* 85. ALDROVANDE, *Ornith.* 2. *p.* 505. JONSTON, *de Avib. p.* 64. WILLUGHBY, *Ornith. p.* 134. RAY , *Synop. Meth. Av. p.* 61. ALBIN , *Ornith. p.* 43. M. LINNÆUS , *Fauna Suec. n.* 175. & les autres.

TOURTERELLE DES INDES , en Latin *Turtur Indica.* C'eſt un oiſeau , dont la femelle , dit l'Auteur de la *Nouvelle Hiſtoire des Oiſeaux* , *Tome III. n.* 45. eſt blanche par tout le corps , excepté les pieds , qui ſont rouges , & le bec qui eſt noir , comme dans le mâle. Celui-ci a la tête , le col , la poitrine & les ailes , juſqu'aux longues plumes , de même que le dos , juſqu'au croupion , d'un brun rougeâtre. Les tuyaux , ainſi que le croupion & la queue entiere , ſont d'un brun ſombre : ils ont leurs dards noirs & leurs bords blancs. Le bas du ventre , près du défaut de l'os de la poitrine , eſt jaunâtre. Les yeux ont l'iris d'une belle couleur de ſafran , ou plutôt d'une couleur d'écarlate. Le derriere du col eſt entouré d'un cercle noir qui finit en pointe des deux côtés. Ces oiſeaux , dit l'Auteur , ſont paſſablement doux , & les Curieux en Angleterre les gardent dans des cages , & ils y font leurs petits. Le Chenevi , ainſi que le Millet , fait leur nourriture ordinaire , mais ils préferent le Bled à toute autre choſe. RAY (*Synop. Meth. Av. p.* 61.) & ALDROVANDE (*Ornith. L. XV. c.* 9.) parlent de cet oiſeau.

Il y a une autre *Tourtèrelle des Indes* qu'Hernandez nomme *Cocotzin*. Voyez ce mot.

TOURTERELLE DE LA JAMAÏQUE : Cet oiseau est à-peu-près de la grandeur de la *Tourterelle vulgaire*, qu'on tient ordinairement dans une cage. Le bec est rouge à la racine, & la pointe est de couleur de frêne. La mâchoire supérieure est un peu crochue à la pointe : les narines sont oblongues. La tête & le menton sont d'un bleu charmant, & bordés de blanc autour. Le dessus du col, le dos, le ventre & les ailes, ainsi que la queue, sont d'un brun jaunâtre : les bords des longues plumes, & les plumes couvertes des ailes, sont d'une couleur plus pâle. Les jambes & les pieds sont rouges, & les griffes sont de couleur noire. Albin a fait cette description d'après un pareil oiseau venu de la Jamaïque, qu'il fut voir à la maison de campagne du Lord Frevor, & qu'il y dessina pour y donner place dans son Recueil.

TOURTERELLE DE L'ISLE DES BARBADES : C'est un petit oiseau de la grandeur d'une Alouette ; le même, dit Ray (*Synop. Meth. Av. p. 62.*), que celui nommé *Cocotzin*, ou un oiseau qui lui est très-semblable. Il ajoute que ce même oiseau ressemble aussi beaucoup à la petite Colombe sauvage du Brésil, appellée *Picuipinima* par Marc Grave ; & il soupçonne que le *Cocotzin*, la *Tourterelle des Barbades* & le *Picuipinima*, ne sont qu'un seul & même oiseau. Quoi qu'il en soit, la *petite Tourterelle des Barbades* a cinq doigts de long & huit de large. Son bec a un demi-pouce de long ; il est courbé : le bout de ce bec est noir ; la base est jaune, ou de couleur d'orange. Ses yeux ont autour de l'iris un double cercle, dont l'un est jaune, & l'autre de couleur de safran. Cet oiseau a le haut de la tête bleu ; le dos d'un brun clair ; les ailes & la queue de couleur obscure ; les ailes marquées de taches bleues & pourprées ; la poitrine de couleur de pourpre, & l'abdomen est d'un pourpre plus pâle. Ces oiseaux restent le plus souvent sur terre, où ils cherchent leur nourriture. Quand on les fait lever, leur vol est aussi court que celui des Perdrix. C'est ainsi qu'en parle Ray, *Synop. Meth. Av. p. 184. n. 25.*

Au même endroit cité (*n. 26.*), il parle d'une *Tourterelle à oreilles*, appellée en Latin *Turtur auritus*, & qu'Oviedo (*L. XIV. c. 2.*) nomme *Palomas Torcaras*. Il pense que ce pourroit être la *Tourterelle vulgaire*. On la nomme *Turtur auritus*, parceque cet oiseau a une tache noire, à chaque côté du col, qui a la figure semblable à celle d'une oreille.

TOURTERELLE DE L'AMÉRIQUE : Les *Tourterelles* de ce pays ne se trouvent gueres que dans des endroits écartés, où elles sont peu chassées. Elles sont un peu plus grasses que celles de France, qui sont en échange bien plus grosses que celles de l'Amérique.

Quand on va dans ces Islotes, (les Voyageurs disent Islets), qui sont aux environs des Isles, dans le temps que les *Tourterelles* font leurs petits, on en prend beaucoup de jeunes avec des filets ou des lacets. On les nourrit dans de grandes cages, qui sont faites comme des volieres ; elles s'y engraissent parfaitement bien : cependant plusieurs connoisseurs prétendent qu'elles n'ont jamais le goût si fin que celles qui vivent en liberté. Il est presque impossible de les apprivoiser ; car quelque soin que l'on se donne, elles sont toujours sauvages. Celles qui vivent en liberté se nourrissent en certain temps de Prunes, de Maubins & d'Oliviers sauvages, dont les noyaux leur demeurent un assez long temps dans leurs jabots ; ce qui a fait penser à quelques personnes qu'elles mangeoient de petites pierres.

Elles ſont ordinairement fort graſſes, & d'un très-bon goût.

Les oiſeaux à qui nos Inſulaires ont donné le nom d'*Ortolans*, ne ſont que des *Tourterelles* d'une eſpece beaucoup plus petite que celles ci-deſſus. Ils ſont à-peu-près de la groſſeur d'une Caille. Leur plumage eſt d'un gris cendré. Le deſſous de la gorge tire un peu ſur le roux. Ils vont toujours par couple. On en trouve beaucoup dans les bois. Ils aiment à voir le monde & à ſe promener dans les chemins, ſans s'effaroucher. Quand on les prend jeunes, ils deviennent très-privés. Ce ſont des pelottons de graiſſe, qui ont un goût excellent, dit le P. Labat. Les *Tourterelles* de la Louiſiane, à ce que nous a rapporté M. le Page du Pratz, ne ſont pas différentes de celles de France.

Catesby parle de deux eſpeces de *Tourterelles* La premiere, dit-il, a les yeux noirs, entourés d'une peau bleue; tout le deſſus du corps preſque brun, & le deſſous de couleur de roſe pâle. Au milieu du col, de chaque côté, eſt une tache ronde, d'un pouce environ, de couleur d'or cramoiſi & verte: au-deſſus eſt une petite tache noire. Les ailes ſont longues, & la queue eſt plus longue de cinq pouces. Le bec eſt noir & les pieds ſont rouges.

La ſeconde eſt une petite *Tourterelle* tachetée, en Latin *Turtur minimus guttatus*, de la groſſeur d'une Alouette. Elle a le bec jaune & noir; l'iris rouge; la face & tout le devant d'une couleur de pourpre, avec des taches d'un pourpre plus foncé; les plumes nommées *remiges* d'un pourpre obſcur, ainſi que la queue, qui eſt redreſſée; les jambes d'un jaune ſale, & le dos varié de pourpre & de brun. Il y a dans l'Iſle de Tabago deux eſpeces de *Tourterelles*. Les groſſes roucoulent comme les nôtres, & les petites rendent un ſon lugubre. Les unes & les autres ſont bonnes à manger.

On voit auſſi à Cayenne deux eſpeces de *Tourterelles*, l'une nommée *Tourterelle des grands bois*, appellée en Latin *Turtur ſylvaticus*, & l'autre eſt la *Tourterelle vulgaire* que les habitans nomment *Baroulous*.

TOURTERELLE DE MER *, oiſeau à-peu-près de la même grandeur qu'un Pigeon. Le mâle eſt noir par-tout, à la réſerve d'une grande tache blanche, qui eſt au milieu de chaque aile, & qui tire ſur le jaune. Le bec eſt noir, pointu & un peu courbé à l'extrémité. On croit que cet oiſeau, dit l'Auteur de la *Nouvelle Hiſtoire des Oiſeaux*, *Tome I. n.* 85. eſt le même que celui que les Hollandois nomment *Colombe de Groenland*, & le petit Plongeon des Iſles de Farme, qui, à ce qu'on prétend, eſt de la grandeur d'une Colombe. Tout le corps de la *Tourterelle de mer* eſt noir dans l'été, à la réſerve d'une tache blanche ſur les ailes; mais cet oiſeau devient blanc dans l'hiver. Il a le bec aigu & fait ſon nid dans des creux de rochers, où il pond ſes œufs. On croit encore que c'eſt la *Tourterelle* de l'Iſle de Bars, proche Édimbourg en Écoſſe. Ces noms s'accordent beaucoup avec les propriétés de l'oiſeau. On lui a donné le nom de *Colombe* ou de *Tourterelle*, parcequ'elle ne pond que deux œufs à la fois. Les jambes du mâle ſont rouges: celles de la femelle ſont d'une couleur de frêne qui tire ſur le brun. Le doigt en arriere manque à l'un & à l'autre. La femelle n'a point de tache ſur l'aile. La tête, le col, le dos & les ailes ſont d'un brun ſombre, tirant ſur le noir, & le ventre en eſt blanc par-tout. Cet oiſeau eſt mis dans l'ordre des *Aves Anſeres* par M. Linnæus, & par

* Cet oiſeau eſt nommé en Latin *Columba Groenlandica*, ou *Plautus Columbarius*, & *Columbus Groenlandicus*; & en Anglois par Albin, *the Cock Groenland's Dove*; par Sibbald, *the Groenland's Dove*, *Or Sea-Turtle*; par Edward, *the Spotted Groenland's Dove*,

M. Klein dans la ſeptieme famille de ſes oiſeaux, qui ſont tridactyles palmipedes, c'eſt-à-dire qui ont trois doigts joints enſemble par une forte membrane. Leur corps eſt de figure ovale. Selon ce Naturaliſte, la *Tourterelle de mer* eſt le même oiſeau que la Colombe & le Pigeon de Groenland. Le mâle eſt noir. Il a le bec noir & bleu, les yeux noirs, placés dans un cercle jaune, & les pieds rouges. La femelle les a gris. On dit que ces oiſeaux changent de couleur pendant l'hiver.

TOURTERELLE, poiſſon cartilagineux, eſpece de Raie, qui eſt le Τρυγών d'Aristote, & le Τρυγών d'Élien, qu'on nomme à Rome *Bruco* ou *Brucho*. C'eſt la premiere eſpece de Raie de Rondelet, qu'il nomme *Paſtenaque*, du mot Latin *Paſtinaca*. Voyez aux mots RAIE & PASTENAQUE.

TOUS, nom qu'on donne au Bréſil à de petites bêtes, qui ſont les Chiques des Antilles. Voyez au mot CHIQUE.

TOUT-AVALE: Goedard donne ce nom à une eſpece de Chenille, qui mange tout ce qu'elle trouve. L'Auteur dit en avoir nourri une avec des feuilles de Roſe, de Menthe, d'Arroche ſauvage & de pluſieurs autres herbes. Cette Chenille eſt lente & pareſſeuſe. Elle dort des jours entiers & mange la nuit. Cette ſorte de Chenille eſt d'un beau verd. Goedard en a vu ſortir un Papillon admirablement beau par la bigarrure & la variété de ſes couleurs.

TOW

TOWACK, nom que les Groenlandois donnent à la Licorne de mer. Voyez ce mot.

TOZ

TOZCACOTLI, oiſeau du Mexique, dit Ray (*Synop. Meth. Av.* p. 173.), preſque ſemblable au Chardonneret, dont les pieds ſont d'un rouge pâle. Le bec eſt court, délié & pointu : la partie ſupérieure en eſt noire, & l'inférieure de la même couleur que les pieds. Il a le dos en partie roux & en partie bleu ; le ventre de couleur rouſſe ; le bas des ailes de couleur cendrée, & le deſſus d'un brun pâle. Une bande noire, qui commence à la naiſſance du bec, fait le tour des yeux & deſcend juſqu'à la poitrine.

TOZENENE, eſpece de Perroquet du Mexique, dont parle Hernandez. Le plumage eſt verd & roux. Les yeux ſont rouges. Le bec eſt blanc & noir, & les pieds ſont d'un brun tirant ſur le noir. Cet oiſeau a beaucoup plus de diſpoſition à parler que les autres eſpeces de Perroquets. On en voit beaucoup en Eſpagne, dit Ruysch, *de Avib.* p. 153.

TRA

TRAGELAPHE, du Latin *Tragelaphus*, animal du genre des Cerfs, nommé par M. Linnæus (*Fauna Suec.* p. 14. n. 39.) *Cervus cornibus ramoſis, teretibus, ſummitatibus palmatis*. C'eſt le *Renne*. Voyez ce mot.

Il y a un autre animal, que Belon nomme *Tragelaphus*. C'eſt le Bouc-Étain. Voyez BOUC-ÉTAIN. Mais M. Klein diſtingue le *Tragelaphe*, qu'il nomme *Muflon* & la femelle *Battingen*, du Bouc-Étain. Il dit (*Diſp. Quad.* p. 21.) que cet animal n'eſt ni Bouc, ni Cerf, mais qu'il tient de l'un & de l'autre ; cependant il ajoute qu'à cauſe de ſa tête, qui eſt la principale partie dans un animal qui ſe diſtingue, & à cauſe de ſes cornes, qui ſont ſimples, il le faut plutôt mettre dans la famille des Boucs, que dans le genre des Cerfs. M. Brisson dit que le *Tragelaphe* de Belon eſt le même animal que la *Chevre du Levant*. Voyez ce mot.

TRAGUS, du Grec Τράγος, qui vient du verbe Τραγεῖν, *arbores*

rodere, en François *brouter les arbres*. Ce nom générique eſt donné par M. KLEIN (*Diſp. Quad. p.* 15. *& ſuiv.*) au *Bouc* & à ſa femelle, qui eſt la *Chevre*; à l'*Ibex*, qui eſt le *Bouc-Étain*; au *Dorcas*, en Latin *Rupicapra*, en François *Chamois* ou *Yſard*; à la *Gazelle* ou *Antilope*, que l'Auteur nomme *Tragus ſtrepſiceros*; à la *Chevre muſquée* en Latin *Capra moſchifera*, qu'il nomme *Tragus moſchiferus*; à la *Chevre ſauvage* d'Afrique; à l'animal qui porte le Bézoard, en Latin *Tragus Bezoarticus*, ſemblable à l'*Ibex*; au *Tragelaphe*, qui tient du Cerf & du Bouc, comme ſon nom le dénote; à de petits animaux de Guinée, dont les uns ſont ſans cornes, & les autres en ont de ſimples & ſont ſans barbes, nommés *Traguli Guineenſes*; au *Temamacama* de la Nouvelle Eſpagne; au *Mazame*, autre animal du même pays; à la *Giraffe*, & au *Caméléopard*, qu'il nomme *Tragus Biſulcorum mixtus*. M. KLEIN, dis je, donne le nom de *Tragus* à tous ces différens animaux, placés dans le rang des *Quadrupedia ungulata*, parcequ'ils broutent les pointes des branches d'arbres. Voyez pour leur deſcription chacun à ſon article.

TRAPAZOROLE, du mot Latin *Trapazorola*, nom que GESNER donne à une eſpece de Plongeon, qui eſt le *Colymbus minor* d'ALDROVANDE, & le *Podiceps minor*, ou *Colymbus* de RAY, de WILLUGHBY, de SLOANE, & du Comte DE MARSILLY. On le nomme *Fiorna* en Oſtrobothnie. Cet oiſeau fréquente la mer. Il pond ordinairement quatre ou cinq œufs. M. LINNÆUS le nomme *Colymbus pedibus lobato diviſis, capite rufo*. Voyez PLONGEON.

TRAQUET, ou GROULARD: BELON diſtingue le *Tarier* du *Traquet*, comme je l'ai dit au mot TARIER. L'Auteur de la *Nouvelle Hiſtoire des Oiſeaux*, gravée par ALBIN (*Tome I. n.* 52.), ne fait qu'un ſeul & même oiſeau du *Traquet* ou *Groulard* & du *Tarier*. Le *Traquet* ou *Groulard* eſt le Βατὶς d'ARISTOTE (*Hiſt. Anim. L. VIII. c.* 3.) & la *Rubetra* des Latins. Βατὶς veut dire *Rubus* en Latin, *Ronce* en François. GAZA l'a rendu par *Rubetra*. Comme il ne vit que de Vermine & d'inſectes, RAY (*Synop. Av. p.* 76. *n.* 4.) marque que c'eſt l'*Œnanthe tertia* & la *Muſcicapa tertia* d'ALDROVANDE.

Il y a un autre oiſeau, auquel le même Auteur (*Tome II. n.* 50.) de la *Nouvelle Hiſtoire des Oiſeaux* donne le nom de *Traquet blanc*. C'eſt l'*Emberiza alba* de GESNER, oiſeau du genre des Alouettes; peut-être le même, dit RAY (*Synop. Av. p.* 93. *n.* 1.), que la Calandre. C'eſt, ajoute-t-il, le *Cenchramus* de BELON, *p.* 267. qu'il nomme *Cochevis*. J'ai parlé de cet *Emberiza alba* à ſon article & au mot ALOUETTE; cependant, après la deſcription du *Traquet* ou *Groulard*, on va trouver celle du *Traquet blanc*, d'après ALBIN.

Le *Traquet* ou *Tarier* & *Groulard*, en Latin *Rubetra*, eſt, dit-il, une eſpece d'oiſeau fort plaintif, qui ſe trouve ordinairement dans les bruyeres. Il a cinq pouces de longueur, depuis la pointe du bec juſqu'à l'extrémité de la queue, & huit pouces & demi de largeur, les ailes étendues. Sa mâchoire ſupérieure eſt un peu plus longue que l'inférieure, & un peu courbée. Sa langue eſt fendue. L'iris eſt de couleur de noiſetier. Les jambes, les pieds & les griffes ſont noirs. Le doigt de dehors va en croiſſant vers celui du milieu, comme dans les autres petits oiſeaux. La tête en eſt grande, & celle du mâle eſt preſque entierement noire, auſſi-bien que la gorge ſous le bec. La tête de la femelle eſt bigarrée de noir & d'un rouge ſale. Le deſſus du col eſt noir & marqueté des deux côtés d'une tache blanche, de ſorte que l'oiſeau paroît avoir une palatine blanche autour du col,

col. Le milieu du dos est noir; cependant le dehors des plumes est bordé d'un jaune luisant. Au-dessus du croupion il y a une tache blanche. La poitrine est d'un rouge jaunâtre, ou orange pâle. Le ventre est de la même couleur, encore plus foible. Dans la femelle, les plumes de la tête, du col & du dos sont d'un rouge verdâtre : leur milieu est noir. Le croupion est rouge, & le menton de couleur de frêne pâle. Elle a une tache blanchâtre des deux côtés du col. Sa poitrine est d'une couleur plus foncée; mais elle a le ventre de la même couleur que celui du mâle. Les principales plumes de ses ailes sont au nombre de dix-huit, toutes de couleur sombre, excepté les deux qui sont immédiatement près du corps, qui ont une tache blanche à leur extrémité. Elles sont toutes bordées de rouge, aussi-bien que toutes les plumes couvertes des ailes. De plus les ailes, tant du mâle que de la femelle, sont embellies d'une tache blanche sur les plumes contigues au dos. La queue a près de deux pouces de longueur & consiste en douze plumes noires, qui ne sont pas fourchues. La pointe & la texture extérieure de la plume qui est la plus avancée en dehors, sont blanches des deux côtés.

Belon (*L. VII. c.* 18. *p.* 360.) dit que cet oiseau se tient sur le sommet des branches les plus élevées des buissons, où il remue toujours les ailes, d'où lui est venu le nom de *Traquet*, de celui du traquet d'un moulin qui est toujours en mouvement, tant que la meule tourne. D'autres lui ont donné le nom de *Thyon*, & d'autres celui de *Groulard*. Il ne vole gueres en compagnie. Il est toujours seul, excepté le temps où il s'accouple avec sa femelle & où il fait ses petits. Il a l'industrie de cacher si bien son nid, d'en sortir & d'y entrer si secrettement, qu'on a bien de la peine à le trouver. Il fait beaucoup de petits & les nourrit d'insectes vivans. Ce n'est pas un oiseau passager : on en voit en tout temps. Il n'approche pas des Villes & des Villages. Belon dit en avoir vu en Candie, en Grece & en Italie, comme en France. Il marque qu'il est de la grosseur d'une Linote. Le dessus de la tête, des ailes & de la queue est noir, ajoute-t-il. Il ne vole pas haut. Il est plus petit qu'un Pinçon. Il a le bec, les jambes & les pieds noirs, ainsi que le bout des ailes & de la queue. La femelle differe du mâle, en ce qu'elle a le dessous du ventre de couleur blanche; le dos, le dessus de la tête & du col cendrés, & une ligne blanche qui traverse sur chaque aile. Dans le Territoire de Metz on lui donne le nom de *Semetro*. C'est ainsi que Belon parle du *Traquet*, ce qui se rapporte à la description précédente, faite par l'Auteur de la *Nouvelle Histoire des Oiseaux*, gravée par Albin.

TRAQUET BLANC, en Latin *Emberiza alba*, oiseau qui se nourrit de Bled & d'autres grains. Il ramage en se perchant sur les rejettons les plus élevés des arbres & des arbrisseaux. Albin (*Tome II. n.* 50.) lui donne sept pouces de longueur, depuis la pointe du bec jusqu'à l'extrémité de la queue, & dix pouces de largeur, ses ailes étendues. Cet oiseau a le bec grand & épais, ayant une bosse dure & élevée sur la mâchoire supérieure, ou sur le palais, qui lui sert, à ce que l'on croit, à concasser le Bled, l'Avoine, & autres grains. Les côtés de la mâchoire inférieure s'élevent en formant un angle à droite & à gauche, & se tournant l'un vers l'autre sous la petite tumeur du palais. La langue est pointue, & partagée en deux. Les griffes sont d'un brun pâle. Le doigt de derriere est grand, & armé d'une griffe qui est plus petite & plus courbée que celle d'une Alouette. Le doigt de devant, le plus avancé en dehors, est

égal à l'intérieur, & s'attache vers le bout à celui qui eſt au milieu, comme il arrive à d'autres oiſeaux. La couleur du corps reſſemble par-tout à celle d'une Alouette, avec cette différence, qu'elle eſt beaucoup plus ſombre. Les plumes qui ſont au milieu du corps ſont noirâtres; mais le menton, la poitrine & le ventre ſont d'un blanc ſombre & jaunâtre, entremêlé de taches ſombres & oblongues. Les longues plumes, auſſi-bien que les plumes couvertes des ailes, ſont ſombres & ont leurs bords extérieurs cendrés. La queue a plus de trois pouces de longueur, & eſt d'une couleur ſombre.

TRAQUET: Il y a auſſi un poiſſon appellé *Traquet* par les Naturaliſtes, auquel ARISTOTE donne le nom de βατίς. C'eſt le même que RONDELET nomme *Ronce*, eſpece de Raie. Voyez RAIE.

TRASGOBANE, Serpent du Bréſil, qui eſt le même que l'*Amphiſbene*. Voyez ce mot.

TRE

TREFLE, animal Quadrupede, qui n'eſt connu que depuis environ vingt-cinq ans. Il ſe trouve aux environs de la côte de Tempic, ſituée entre la Nouvelle Orléans & le Mexique. Elle eſt inabordable, parceque des bancs fort avancés dans la mer empêchent les navires d'en approcher. Des Eſpagnols qui ont échoué proche de cette dangereuſe côte, habitée par des Sauvages très cruels, & qui n'ont aucun commerce avec les autres Sauvages leurs voiſins, ont rapporté que le *Trefle* eſt un animal fort rare. Il a des dents, dont les racines reſſemblent à celles de nos dents mâchelieres: par en haut elles ne ſont point ſéparées. Le dentier a un pied & demi de cercle. Chaque dent a trois pouces de large. La groſſeur de cet animal approche de celle du Rhinoceros, à un huitieme près. On dit qu'il n'eſt pas ſi lourd, ni ſi peſant dans ſa marche. Son col eſt court, proportionné à ſa taille. Il a la tête racourcie, à-peu-près ſemblable à celle d'un Dogue. Son muſeau eſt de figure d'une feuille de Trefle: c'eſt pour cette raiſon qu'il en porte le nom. Ses pieds, ſes jambes & ſon poil ſont comme ceux du Bœuf; & il a ſi fort la figure de cet animal, que s'il avoit des cornes, on le pourroit prendre pour une eſpece de Bœuf ſauvage.

M. DE VIAL LE NOBLE, revenu depuis peu de la Louiſiane, où il a fait un ſéjour d'un an & demi, en qualité de Lieutenant dans une des Compagnies du Régiment de Kavrer Suiſſe, en garniſon à la Nouvelle Orléans, m'a dit avoir vu la peau & les dents d'un de ces animaux chez un nommé M. FUSILIER, Lyonnois, Négociant qui y eſt établi, & c'eſt à cet Officier que je dois ce que je viens de rapporter du *Trefle*, animal qui vit d'herbes, comme les Bœufs.

TREILLIS: C'eſt un Coquillage univalve, ainſi nommé à cauſe du réſeau que forment ſes canelures. M. ADANSON donne le nom de *Gival* à celui qu'il a obſervé dans l'Iſle de Gorée ſur les côtes du Sénégal. Voyez GIVAL.

TREMBLE, nom qu'on donne à un poiſſon de mer, nommé *Torpille*. Voyez TORPILLE.

TREMBLEUR, eſpece de Canard ſauvage, qui eſt l'*Anas fera decima, ſeu Strepera* de SCHWENCFELD, dont parle WILLUGHBY, qui le nomme en Anglois *the Cadwal*, ou *Gray*: c'eſt peut-être le Canard de moyenne grandeur de GESNER, nommé en Latin *Anas mediæ magnitudinis*; en Allemand *Schnaer-Endre*, & *Schnatter-Endre*, ou *Mitter-Endre*. Voyez au mot CANARD.

TRETTE-TRETTE, animal de l'Iſle de Madagaſcar, qui eſt de la grandeur d'un Veau de deux ans. Il a la tête ronde, & une face d'homme.

Les pieds de devant & de derriere ſont ſemblables à ceux du Singe. Il a le poil friſé, la queue courte, & les oreilles comme celles d'un homme. Il reſſemble, dit FLACOURT, à un autre Quadrupede nommé *Tauocht*, & qui eſt décrit par AMBROISE PARÉ. C'eſt un animal fort ſolitaire, que les Inſulaires évitent avec autant de ſoin, que cet animal les fuit lui-même.

TREZABARS: Ce ſont des eſpeces de Maquereaux de la côte d'Or en Afrique, & différens des nôtres par la forme de leur corps. Ils paroiſſent dans l'eau d'un verd d'émeraude, mêlé d'un blanc d'argent ſur le dos. Voyez MAQUEREAU.

TRI

TRICORNE, nom qu'OLAUS MAGNUS donne au Renne de la Laponie. Voyez RENNE.

TRICOTÉE, ou CORBEILLE, eſpece de Came, dont les ſtries, coupées ſur les deux ſens, forment un ouvrage reticulé extrêmement curieux. Voyez CAME.

TRIMERES, Mouches qui ne vivent que trois jours, dit M. DE RÉAUMUR, & qui ſont de la claſſe des Mouches à deux ailes. Voyez MOUCHES.

TRINHITUILI, Serpent de l'Amérique, long & large, avec des taches noires & blanches. Il eſt appellé ainſi, parcequ'il frappe de ſa queue qui eſt très-pointue.

TRITON, en Latin *Tritonus*. C'eſt un très-bel oiſeau de la Nouvelle Eſpagne, dit NIEREMBERG (*Hiſt. Nat. Exot. L. X. c.* 34.): il eſt très-remarquable par la diverſité de ſon plumage, & la beauté de ſon chant, qu'il ſait varier de trois différentes façons, de maniere que quand on l'entend former ſes trois différens tons, il ſemble qu'ils ſortent de trois goſiers plutôt que d'un ſeul.

TRITON, eſpece de poiſſon, qui, ſelon quelques Naturaliſtes, & quelques Relations, eſt preſque de figure humaine. La Fable en fait un demi-Dieu marin, & les Poëtes & les Peintres le dépeignent demi-Homme & demi-Poiſſon, ſe terminant par une queue de Dauphin. Les *Tritons* ne ſont autre choſe que des *Hommes marins*. On trouve de ces *Tritons* dans la mer du Bréſil, & les Sauvages les appellent *Ypapapia*. Ils en ont beaucoup d'horreur, leur voyant une face humaine, ſans nulle autre différence que celle des yeux qui ſont bien plus profonds dans la tête. On dit que les femelles ont de longs cheveux & de beaux viſages; ce qui les fait approcher, à ce que l'on dit, des Sirenes. Ces *Tritons* ſe tiennent ordinairement dans l'embouchure des rivieres au-deſſous de la Lagoaripe, à ſept ou huit lieues de la Baye de Tous les Saints, & auprès de Porto-Seguro, où l'on prétend, ſelon ce que dit LAET, qu'ils ont tué beaucoup de Sauvages. Ils les embraſſent par le milieu du corps, les ſerrant ſi fortement qu'ils les étouffent; après quoi on les entend ſoupirer, ce qui donne lieu de croire qu'ils les embraſſent par affection, ſans avoir voulu leur ôter la vie. Lorſqu'ils les voyent morts, ils s'en retirent laiſſant leur corps tout entier, à l'exception des yeux, du nez, & du bout des doigts, que l'on ne retrouve plus en quelques-uns, lorſque la mer les jette ſur le rivage. On trouve auſſi fréquemment dans les rivieres du même pays une eſpece de *Triton* de la forme d'un enfant & auſſi grand. Cet animal, que les habitans appellent *Baepapina*, ne fait aucun mal. Voyez aux mots HOMME MARIN & SIRENE.

TRO

TROCHE, du mot Latin *Trochus*. Les Naturaliſtes modernes donnent ce nom à un poiſſon teſtacée, à cauſe de ſa reſſemblance avec une

espece de roue dont les enfans se servent pour jouer, & qu'on appelle en Latin *Trochus*, & en François *Sabot*, ou *Toupie*. Ces petits poissons paroissent avoir deux écailles différentes : celle de dessus est moins brillante que celle de dessous. ALDROVANDE (*L. III. c.* 25.) en parle, & RONDELET en fait mention sous les noms de *Trompe*, ou de *Toupie*. Voyez au mot SABOT.

TROMPE, espece de Coquillage, qu'on nomme aussi *Toupie*, *Sabot* & *Troche*. Voyez ces trois différens mots.

TROMPE D'ÉLÉPHANT : C'est, dit GOEDARD (*Part. II. Exp.* 50.), un Ver qui mange de petites bêtes nommées *Poux verds*, qui se trouvent sur les feuilles de Rosier. Ce Ver s'attache avec la partie la plus puissante de son corps ; & avec la plus mince, qui lui sert comme de trompe, il cherche çà & là pour attraper de ces petites bêtes. Quand il en saisit, il leve sa trompe en haut, afin d'empêcher qu'elles ne lui échappent. Il les suce jusqu'à la peau, & il n'en reste rien que les ailes & les pieds. L'Auteur a vu ce Ver à trompe commencer sa métamorphose le 4 Juillet, & le 21 du même mois devenir une Mouche fort longue.

TROMPETTES : Ce sont des oiseaux, appellés communément *Oiseaux Trompettes*, ou *Trompettes de Brac*. On les nomme ainsi, parce-qu'ils ont un chant que l'on prétend rendre quelques sons approchans de celui de la trompette. Suivant le P. LABAT, dans sa *Nouvelle Relation de l'Afrique Occidentale, Tome IV. p.* 161. ces oiseaux sont tout noirs, de la grosseur d'un Coq d'Inde, & à-peu-près de la même figure. Ce qu'ils ont de particulier, c'est un bec double, ou plutôt deux becs l'un sur l'autre, dont celui de dessus pourroit être regardé comme un nez creux & raisonnant, qui aide à former les sons approchans de ceux de la trompette. Cet oiseau, qu'on nomme aussi *Monoceros*, a trois doigts devant & un derriere. La *Trompette* est un oiseau fort commun sur la riviere des Amazones. Les Espagnols l'appellent *Trompetero* dans la Province de Maynas. C'est le même qu'on nomme *Agami* au Para & à Cayenne. Cet oiseau est fort familier & n'a rien de particulier que le bruit qu'il fait quelquefois, qui lui a fait donner le nom d'*Oiseau Trompette*. C'est mal-à-propos, dit M. DE LA CONDAMINE, que quelques-uns ont pris ce son pour un chant ou pour un ramage. Il paroît qu'il se forme dans un organe tout différent & précisément opposé à celui de la gorge.

TROMPETTE, en Hollandois *Trompetter*. C'est un poisson des Indes Orientales, bien différent, dit RUYSCH (*Collect. Pisc. Amb. p.* 34. *Tab.* 17. *n.* 16.), de celui dont parlent les Naturalistes & qu'ils disent avoir le ventre large. Il ajoute que c'est un Poisson Aiguille, en Latin *Acus*, ainsi nommé par ARISTOTE, mais plus grand que les poissons de cette espece. WILLUGHBY (*Tab.* 1. *n.* 25.) l'appelle ainsi. RUYSCH rapporte encore d'après son Commissionnaire, que ce poisson est raisonnant : c'est ce qui lui a fait donner le nom de *Trompette* ; car la nuit, sur-tout quand la mer est calme, il forme un si grand bruit, qu'on peut l'entendre à un demi-mille du lieu où il nage. Sa couleur est jaune, variée de lignes blanches, qui en quelque façon communiquent leur couleur à tout le corps. Il n'a point de nageoires sur la partie supérieure du corps, à moins qu'on ne compte pour telles les aiguillons qu'il a sur le dos. Proche de la queue cependant il a deux larges nageoires, presque quarrées. Pour ce qui regarde son bec, car il en a un, il est long & osseux, & quand ce poisson veut siffler, il n'en ferme pas l'extrémité ; mais l'avançant sur l'eau, il

attire l'air ; ce qui lui fait former des sons & des sifflemens.

TROMPETTE DE MER: C'est une espece d'Aiguille de mer, nommée *Triphle* par GESNER. Voyez AIGUILLE DE MER.

TROMPETTE DE MER, Coquille faite comme un Cornet, longue & torse, sur-tout vers le petit bout. Le Pere LABAT (*Voyag. aux Isles de l'Amér. p.* 324. *Tome VIII.*) dit en avoir trouvé qui avoient près de quinze pouces de longueur, & dont l'ouverture avoit quatre pouces de diametre. Le dehors est d'ordinaire d'une couleur brune, avec des ondes de différentes teintes de la même couleur, fort vives & fort polies. Le dedans est argenté, comme la Nacre de Perle. On perce le petit bout, & on s'en sert comme d'un Cor, pour se faire entendre de loin. Le même Auteur dit que c'est une espece de Limaçon. Il y a plus lieu de croire que c'est le *Buccinum* des Anciens. Voyez BUCCIN.

TROMPEUSE, espece de Chenille, qui se trouve ordinairement sur les feuilles de Grosellier. Elle se nourrit de petites Vermines qui courent autour d'elle & dessus son corps. Elle sait les attraper & en sucer toute la substance. GOEDARD (*Part. I. Exp.* 41.) a vu cette Chenille se changer en Chrysalide le 9 Juin, & le 30 du même mois devenir une Mouche. Cette Chenille est nommée la *Trompeuse*, parceque, pour attraper les petites bêtes qui courent autour d'elle, elle se tient tranquille & contrefait la morte.

TRONCHOU: RONDELET (*L. VIII. c.* 19. *p.* 205. *Edit. Franç.*) met ce poisson de mer dans le rang des poissons bleus. Il differe, dit-il, d'un autre nommé *Derbio*, par la largeur de son corps. Il est plus court, plus plat, & sans écailles. Son dos est bleu, & il a le ventre blanc : par les nageoires, les ouies, & le dessus du corps, il ressemble au Lampugo ; la nageoire de dessus commence au dos & va jusqu'à la queue. Il a deux traits qui vont de la tête à la queue ; celui de dessus est tortu, & celui de dessous droit. Cette marque fait croire à RONDELET que c'est le Σεσέρῖνος d'ATHÉNÉE. Les parties intérieures de ce poisson sont semblables à celles du Derbio. Sa chair est molle, & de fort bon goût.

TRONFI, nom que les Italiens donnent à une espece de Pigeons grands comme des Poules. BELON en parle. Voyez PIGEON.

TROPILLOTL, nom qu'on donne au Mexique à un Corbeau, aussi nommé *Aura*. Voyez ce mot.

TROPITOTLE, nom qu'HERNANDEZ donne au Vautour du Brésil. Voyez VAUTOUR.

TROUE-CHÊNE: GOEDARD (*Part. IV. Exp.* 51.) a trouvé entre l'écorce des Chênes des Vers qui perçoient l'arbre, quelque dur qu'en fût le bois. Ces Vers, dit l'Auteur, sont tendres & faciles à écraser, & n'ont sur le corps aucun indice de force ; mais ils ont dans la bouche une pointe aigue, dont ils se servent pour percer ou trouer les Chênes. De ces Vers sortent des Scarabées, qui ont pareillement la même force & la même adresse de trouer.

Le même Auteur (*Exp.* 12.) parle d'une autre espece de Ver ou Chenille, qui se trouve entre l'écorce & le bois de Chêne. Il perce les plus gros & les plus durs de ces arbres, & leur cause de grands dommages. Il se nourrit de la substance huileuse qu'il y trouve. Après sa métamorphose, il en sort une espece de Scarabée.

TRU

TRUEN: Cette espece d'oiseau aquatique de l'Isle de Féroë est nommé *Truen*, qui signifie *Voleur*, parcequ'il dérobe aux autres oiseaux leur nourriture. Il ne fait que leur donner

la chasse & les poursuivre à coups de bec, jusqu'à ce qu'ils laissent échapper leur proie : alors il fond dessus avec rapidité, & l'attrape même dans l'air. C'est ainsi qu'il trouve le moyen de se nourrir, ne pouvant pas lui-même plonger, pour attraper les poissons au fond de l'eau. Quand il a pu dérober à quelque oiseau sa provision, il en attaque d'autres le lendemain de la même maniere pour les voler ainsi en l'air.

TRUIE, ou TRUYE, femelle du Verrat on Pourceau, qui porte une grande quantité de Cochons. Elle fait des petits deux fois l'an, & se fait couvrir, quoiqu'elle soit pleine, contre l'ordinaire des autres bêtes. Il y a des *Truies*, dit PLINE, qui ont jusqu'à vingt petits d'une seule portée. On rapporte qu'on en a vu en France, qui en ont eu jusqu'à trente-sept. Voyez COCHON.

TRUITE*, poisson de riviere à nageoires molles, *Piscis malacopterygius*, & du genre des Saumons. Il y a les *Truites* simplement dites, & les *Truites saumonées*. Parmi les *Truites* simplement dites, on compte la *Truite vulgaire* de riviere ; une autre espece de *Truite* de riviere, que les Allemands nomment *Huch*, & encore une autre espece nommée *Thymallus* en Latin. Il y a aussi deux especes de *Truites saumonées*, savoir celle que nous connoissons en France, & une particuliere au lac de Geneve. Il y a aussi la *Truite* du Brésil, & celles de Larice & d'Amboine, dont il est parlé dans RUYSCH.

ARTEDI (*Ichth. Part. V. p.* 23. *n.* 3.) nomme la *Truite* de riviere ; *Salmo maxillâ inferiore paulò longiore, maculis rubris*. Celle connue en Allemagne, sous le nom de *Huch*, est appellée par l'Auteur (*p.* 25. *n.* 8.), *Salmo oblongus, duabus dentium lineis in palato, maculis tantummodò nigris*. Il nomme la *Truite saumonée* (*p.* 24. *n.* 5.), *Salmo latus, maculis rubris nigrisque, caudâ æquali ;* & celle du lac de Geneve (*p.* 25. *n.* 9.), *Salmo caudâ bifurcâ, maculis solùm nigris, sulco longitudinali in ventre*.

On trouve dans les *Actes d'Upsal*, 1741. *p.* 85. la description anatomique d'une espece de *Truite*, donnée par M. GRONOVIUS. Ce Naturaliste la nomme *Salmo oblongus, maxillæ inferioris apice introrsùm reflexo*. Ce poisson, selon les Observations de ce savant Auteur Hollandois, differe de celui qu'ARTEDI nomme *Salmo latus, maculis rubris nigrisque, caudâ æquali*, (c'est la *Truite saumonée*), en ce qu'elle n'a jamais vingt doigts de long; & de celle que le même ARTEDI nomme *Salmo pedalis, maxillâ superiore longiore*, qui est le *Salvelin* des Allemands, en ce que celui-ci est long d'un pied; mais ils se ressemblent par le dernier rang de leurs dents, qui paroît quand leur bouche est fermée. Il differe aussi de la seconde espece d'Ombre de RONDELET, en ce que ses mâchoires ne sont pas marquées de beaucoup de lignes, & que son ventre n'est pas de couleur d'or : mais il lui ressemble en ce que le bout de la mâchoire inférieure est courbe, & que la mâchoire supérieure est faite pour recevoir le bout de l'inférieure.

* Ce poisson est nommé en Latin *Trutta ;* en Italien, *Trotta ;* en Allemand *Forel*, ou *Fohren*, & *Forennen ;* en Anglois, *Trout ;* en Suédois *Forell, Stenbitt, Bœckro*, & *Rofisk*. Les sentimens des Auteurs sont partagés sur l'origine du mot *Trutta*. Il y en a qui prétendent que la *Truite* a été nommée par les Latins *Trutta*, ou *Truta*, *à trudendo*, qui veut dire *repousser*, parcequ'elle nage presque toujours contre le courant de l'eau, & qu'elle repousse les vagues avec une force incroyable. GESNER dit que le mot *Trutta* vient peut-être de l'Allemand *Trutt*, qui signifie *agréable* & *recherché ;* au contraire, ARTEDI pense que *Trutta* a été formé du mot François *Truite*, & nous nous sentons assez portés à penser comme lui, disent les Auteurs de la *Suite de la Matiere Médicale*. Les autres dénominations lui viennent de la variété de ses couleurs.

Cette eſpece de *Truite* a le corps oblong, & la chair blanche. M. GRONOVIUS ne dit pas dans quel endroit de la Hollande on la pêche. JEAN MURALTO a donné la deſcription anatomique de la *grande Truite*, qu'il appelle *Truite de marais*. Mais commençons par la *Truite ordinaire*.

La *Truite ordinaire*, diſent les Auteurs de la *Suite de la Matiere Médicale*, d'après WILLUGHBY, eſt plutôt longue que large, ſemblable au Saumon. Elle a la tête courte, arrondie, le muſeau mouſſe, le corps épais, terminé par une queue large; l'ouverture de la bouche ample, & les mâchoires garnies d'une ſimple rangée de dents ſur leurs bords; trois rangées oblongues de petites dents au palais, leſquelles vont aboutir en angle près de l'extrémité du bec; la langue armée ordinairement de dix dents recourbées, & quelquefois ſeulement de ſix; les yeux un peu grands, la prunelle entourée immédiatement d'un petit cercle rougeâtre, & le reſte de l'iris de couleur jaune blanchâtre, ou plutôt argentée; les narines doubles; le corps couvert de petites écailles, & d'une peau qui ſe ride aiſément, & qui ſe détache de la chair, comme dit RONDELET; le dos brun, quand le poiſſon eſt plus grand, ſemé de taches noires fréquentes; quelquefois auſſi les taches rouges ſont entremêlées de taches noires, & même les couvercles des ouies, le ſommet de la tête & l'iris ſont tachetés. Elle a les côtés picotés de taches rouges, comme du vermillon, mais jaunâtres au-deſſus des lignes latérales qui s'étendent depuis les ouies juſqu'au milieu de la queue; deux nageoires au dos, dont l'antérieure ſituée vers le milieu de ſa longueur, & compoſée de douze à treize rayons, eſt marquetée de fréquentes taches noires, & la poſtérieure, ſituée près de la queue, petite, graſſe, dépourvue de rayons, a ſon bord rouge comme du vermillon; la queue large, un peu fourchue, non tachetée, dont les angles & les rayons extérieurs ſont pour l'ordinaire rougeâtres; deux paires de nageoires à la partie inférieure du corps, comme preſque tous les autres poiſſons, l'une près des ouies, & l'autre au milieu du ventre; chaque nageoire des ouies compoſée de treize rayons, & celles du ventre compoſées chacune de neuf rayons; au-deſſous de ces dernieres une appendice cartilagineuſe de chaque côté, qui naiſſant à la partie extérieure de la nageoire ſe réfléchit en dedans, & eſt dans une poſition tranſverſale par rapport aux rayons des nageoires; les nageoires de l'une & de l'autre paire ou jaunâtres ou rougeâtres; la nageoire voiſine de l'anus fournie de dix nerfs, & ſon bord antérieur blanchâtre; le cœur triangulaire, la rate noirâtre, le foie ſimple ou ſans diviſion, la véſicule du fiel ample, l'eſtomac long, peu grand, dans lequel on a trouvé, après l'ouverture, des Vers & d'autres petits animaux aquatiques à ſix pieds; une grande quantité d'apophyſes, leſquelles vont s'attacher à l'inteſtin près du pylore des deux côtés, & naiſſent du pylore d'un ſeul côté dans l'eſpace d'un doigt ou d'un doigt & demi, d'où le chyle ſe rend facilement dans l'inteſtin, lequel, après la réflexion, va du pylore droit à l'anus. Dans une *Truite* de la longueur de dix-neuf doigts & demi, il y avoit huit doigts & demi de longueur depuis le bout du bec juſqu'au commencement de la nageoire antérieure du dos, quinze juſqu'à la nageoire adipeuſe, ou graſſe, quatre & demi juſqu'aux nageoires des ouies, dix juſqu'à celles du ventre, & douze juſqu'à la nageoire voiſine de l'anus. La queue étoit large de près de deux doigts à la racine de la nageoire, où elle finit.

ARTEDI décrit la *Truite* en peu de mots. Selon lui, ce poiſſon a ſoi-

xante vertebres en tout, & environ trente côtes de chaque côté, trois rangées de dents au palais, toutes longitudinales & presque paralleles, dont celle du milieu est la plus grande; mais elle ne va pas tout-à-fait en droite ligne; une seule rangée de dents aux mâchoires des deux côtés; la mâchoire inférieure un peu plus longue que la supérieure; la queue non fourchue, mais plutôt comme taillée en segment de cercle à son extrémité; des taches rouges au-dessous de la ligne latérale du corps, & des taches noires aux lames qui sont au-dessous des yeux.

La *Truite* & le Saumon se ressemblent beaucoup pour la forme extérieure, & même quant à l'intérieure. Ils ont l'un & l'autre la chair rougeâtre, de petites écailles, le corps marqueté, le bec recourbé, de l'agilité pour sauter & remonter contre le fil de l'eau, la bonté & l'excellence du goût. La *Truite* se distingue du Saumon & du Tacon par la largeur de la queue, car la queue est grêle dans ceux-ci, au-lieu qu'elle est toujours large dans la *Truite*. Dans le Saumon elle est longue & fourchue, comme dans l'Alose; mais courte & peu divisée dans la *Truite*, suivant la remarque de RONDELET. Selon M. LINNÆUS, la *Truite ordinaire* atteint rarement un pied de longueur, au-lieu que la *Truite saumonée* est communément longue de deux pieds. Quant à la couleur de la chair, elle pâlit ou blanchit plus en hiver qu'en été. Il est faux que les *Truites* descendent des rivieres à la mer, & qu'elles s'y changent en Saumons. La *Truite* est un poisson d'eau douce, qui est couvert de petites écailles marquetées pour l'ordinaire de taches rouges. Les *Truites* noires sont rares, & les jaunes le sont encore plus. BELON observe que les *Truites* varient en couleur, suivant les différentes contrées, & qu'on en prend quelquefois dans la même riviere, qui sont diversement colorées, comme dans la petite riviere de Ritte en Normandie, ce qui peut aussi s'observer à l'égard de plusieurs autres especes de poissons.

Si l'on en croit GESNER, on trouve dans plusieurs rivieres de France de vieilles *Truites* qui égalent en grandeur les *Truites de lac*, qu'on nomme autrement *Saumonées*, & dans l'été la chair en est moins rouge. WILLUGHBY dit que les *Truites* se prennent assez souvent en Angleterre, même avec les mains, lorsqu'elles se logent sous les racines des Aulnes & des Saules; car le Pêcheur en approchant doucement leur gratte le ventre, & tandis qu'elles se plaisent à être ainsi chatouillées, il les saisit par les ouies. Elles se nourrissent de certaines Mouches de riviere, de Vers & d'autres insectes aquatiques: on dit même qu'elles s'attaquent aux petites Perches & à d'autres petits poissons; mais principalement aux Loches, aux Goujons & aux Vairons. Elles sont si avides de Mouches, qu'elles se laissent amorcer par des Mouches artificielles. Les *Truites* jettent leurs œufs, au mois de Décembre, dans les fosses qu'elles se creusent dans les lits de torrens pleins de gravier, ou pierreux, contre l'ordinaire des autres poissons: elles ne sont pas si estimées, quand elles sont pleines, & prêtes à mettre bas: mais c'est sur-tout dans les mois de Juillet & d'Août qu'elles s'engraissent, & qu'elles sont plus exquises.

On lit dans le *Traité des Alimens* de M. LÉMERY, qu'il y a plusieurs especes de *Truites*, qui different par le lieu où elles habitent, par leur couleur, & par leur grandeur. Les unes se trouvent dans les rivieres profondes & rapides, les autres dans les lacs. Les unes ont une couleur noirâtre, les autres sont rougeâtres, ou plutôt d'une couleur dorée, c'est ce qui fait qu'elles sont appellées en Latin *Aurata*. La plus grande espece est la *Truite*

saumonée,

ſaumonée, ainſi nommée parcequ'elle a beaucoup de reſſemblance avec le Saumon, par la figure de ſes parties internes & externes. Elle n'eſt pas tout-à-fait ſi grande que le Saumon, & elle eſt plus eſtimée pour ſon goût exquis que les autres eſpeces de *Truites*. J'ai dit que ces dernieres ont auſſi beaucoup de rapport avec le Saumon en pluſieurs choſes, mais elles n'en ont pas tant que la *Truite ſaumonée*. Ce poiſſon nage avec beaucoup d'agilité & de vîteſſe. On prétend que, quand il entend le tonnerre, il en eſt tellement épouvanté, qu'il demeure comme immobile. Il mange des Vers, de l'écume de riviere, des Limaçons & d'autres inſectes. Il ſe nourrit auſſi de petits poiſſons, & il les pourſuit avec tant de force & d'avidité du fond de l'eau juſqu'à la ſurface, qu'il ſe jette quelquefois dans de petits bateaux, qu'il rencontre à ſon paſſage.

Les *Truites* naiſſent & vivent volontiers dans de petites rivieres glaciales, ou extrêmement froides, pierreuſes, & qui coulent rapidement ou tombent par caſcades entre des montagnes eſcarpées : il s'en trouve d'aſſez grandes & de très-belles dans de petits ruiſſeaux, qui ſe précipitent du haut des rochers : car elles remontent avec une rapidité étonnante qui approche du vol des oiſeaux, contre le courant des eaux, & ſautent quelquefois juſqu'à trois ou quatre coudées de haut.

Je penſe que ce que JEAN MURALTO dans les *Ephémerides des Curieux de la Nature*, *Déc. II.* 1682. *Obſerv.* 47. & dans le *Tome III. des Collections Académiques*, *p.* 469. appelle la *grande Truite* ou *Truite de marais*, eſt la *Truite ſaumonée*. Il en parle dans ces termes : c'eſt, dit-il, un poiſſon commun dans le pays de Zurich. Il eſt marqueté de taches, & couvert d'écailles par tout le corps, mais dans le milieu du dos il a une nageoire, & près la queue une autre plus petite & plus charnue. Elle ſe dreſſe par le moyen de quatorze épines. La queue eſt faite en forme de faulx, & noirâtre. Il y a encore une autre nageoire ſous le ventre, ſoutenue de douze côtes cartilagineuſes, & rouges entierement. Au milieu du ventre & ſous les ouies, on voit deux rangs de nageoires, qui ſont poſés l'un à côté de l'autre, & qui s'étendent directement de part & d'autre, ſelon la longueur du corps. La tête eſt un peu pointue, & au lieu d'oreilles, il y a deux ouies, qui ont des appendices pliées ſur le bord inférieur. De chaque côté ſont les trous des narines, qui s'étendent juſqu'au cerveau. Dans l'orbite de l'œil on voit un cartilage mol, au lieu de caroncule lacrymale. Dans la bouche on trouve quatre rangs de dents très-aigues, en haut & en bas. Les yeux ſont très-grands & environnés d'un cercle verdâtre. En diſſéquant ce poiſſon, nous avons trouvé, ſous l'inteſtin *rectum*, un conduit tendant à la veſſie urinaire, qui eſt oblongue & ſituée ſur la veſſie d'air, qui eſt très-longue, membraneuſe & d'une texture délicate. Du côté droit on trouve un uretere très-ample, qui ſe joint à une chair glanduleuſe, ſituée le long de l'épine du dos, & couverte du peritoine. De chaque côté de l'inteſtin *rectum*, on voit des veines, qui rempent ſur ſa ſurface. Au commencement des inteſtins, il y a pluſieurs appendices borgnes, qui s'ouvrent dans le conduit inteſtinal au-deſſous du pylore. Des membranes remplies de graiſſe étoient attachées aux deux côtés des inteſtins : au fond de la bouche commence l'œſophage, long de quelques travers de doigt, ſillonné intérieurement & ſemblable par ſa figure à la manche d'Hippocrate. Ce canal par ſes circonvolutions forme les inteſtins. Dans les femelles on voit de côté & d'autre les ovaires, remplis de pluſieurs milliers d'œufs. Les œufs ſont ronds, &

attachés les uns aux autres, comme le frai des Grenouilles. Le foie eſt fort long, & n'a qu'un ſeul lobe : dans le milieu, on voit la véſicule du fiel, qui verſe la bile dans l'eſtomac : le cœur eſt ſitué entre les ouies, & il eſt ſemblable à de la chair muſculeuſe, & enveloppé dans un péricarde, qui eſt fort grand. Il n'a qu'une oreillette, mais diviſée en deux parties. Depuis l'oreillette, la veine-cave s'étend juſqu'au foie, & à ce corps noirâtre oblong, couché ſur l'épine, d'où l'uretere s'avance juſqu'à la veſſie, comme j'ai dit ci-deſſus. Il n'y a qu'un ſeul ventricule dans le cœur. Au commencement de l'aorte il y a trois valvules ſémilunaires. Mais l'aorte s'étend au haut entre les ouies, & diſtribue le ſang à toutes leurs fibres. De-là ſe dirigeant par en-bas, elle s'avance vers les chairs, & les viſceres. Les branches des veines & des arteres des ouies ſont conſidérables, & leurs rameaux s'élevent de part & d'autre au ſommet des pointes cartilagineuſes qui les ſoutiennent.

Swammerdam dit que les *Truites* ſont plus graſſes & d'un meilleur gout dans le temps que paroiſſent les Éphémeres, parce qu'elles mangent ces inſectes. Ce poiſſon contient beaucoup d'huile, de ſel volatil & de phlegme. On doit choiſir la *Truite* graſſe, bien nourrie, d'une chair rougeâtre & ferme, & préférer celle qui a été priſe dans une eau claire & courante. La *Truite* fournit un bon ſuc, & ſe digere aiſément ; mais elle doit être mangée preſqu'au ſortir de l'eau, car comme elle a la chair tendre, graſſe & délicate, elle ſe gâte & ſe corrompt très-promptement. Ce poiſſon ſe ſert en été ſur les meilleures tables : on a remarqué qu'il eſt plus délicieux en cette ſaiſon qu'en toute autre, & qu'en hiver il perd preſque toute ſa ſaveur. En pluſieurs pays on le ſale, comme le Hareng, pour le pouvoir tranſporter : mais il perd beaucoup de ſa bonté par cette préparation, & l'on peut dire qu'il n'eſt bien ſain, qu'autant qu'il eſt mangé frais ; mais alors c'eſt le meilleur de tous les poiſſons d'eau douce. Il convient non-ſeulement à tous les tempéramens, mais même aux infirmes & aux convaleſcens, & l'on peut aſſurer qu'il eſt peu inférieur en bonté à la viande même, dit M. Andry ; mais il le faut bien choiſir.

La *Truite* qui a la chair rougeâtre, & qui a été priſe dans une eau bien pure, eſt la meilleure. Les *Truites des lacs* ſont plus belles & plus groſſes, mais il s'en faut beaucoup qu'elles valent les petites *Truites de riviere*.

L'eſpece de *Truite*, nommée *Ombre*, & en Latin *Thymallus*, parcequ'elle a une odeur de Thym, a la chair délicieuſe & facile à digérer. Elle eſt d'un bon ſuc & ſi ſalutaire, qu'on en permet l'uſage, même aux malades. Elle reſſemble aſſez par ſa figure aux *Truites ordinaires*. Elle habite, comme elles, dans les eaux pures & nettes. Elle vit des mêmes alimens, mais on l'eſtime plus que les autres *Truites*, à cauſe de ſon bon goût M. Lémery dit que ſa graiſſe eſt propre pour les taches de la petite vérole, pour la ſurdité, pour les étourdiſſemens d'oreilles, & pour les taches & les cataractes des yeux.

Il y a des Auteurs qui mettent la *Truite* au rang des poiſſons ſaxatiles, parcequ'elle ſe nourrit entre les pierres & les cailloux.

La *Truite* des Indes ou d'Amboine, dit Ruysch (*Collect. Piſc. Amb. p.* 29. *Tab.* 10. *n.* 15.), a le corps en quelque ſorte bleu, & par deſſus des taches noires. Ses nageoires ſont d'un clair violet, comme on le voit dans pluſieurs de nos poiſſons. Depuis les yeux juſqu'à la mâchoire inférieure elle a une ligne où tiennent les aiguillons dont elle eſt armée, ce qui fait quelque choſe de ſingulier.

La *Truite* de Larice, en Latin *Trutta Laricenſis*, eſt un poiſſon excellent,

dit le même Auteur (*ibid. p.* 34. *Tab.* 17. *n.* 15.), & fort cher, à cause de la bonté de sa chair, qui surpasse la bonté des nôtres. Sa longueur est ordinairement de quatre ou cinq pouces. Il a à la tête, proche de la bouche, deux aiguillons, qui ne sont pas grands. Il n'en a point sur le corps. Ce poisson est de couleur jaune, mais la ligne large qu'il a sur les côtés est bleue. Sa tête est en quelque façon de couleur violette, excepté un petit croissant, qui paroît de couleur d'or.

Le même Auteur (*ibid. p.* 38. *n.* 10. *Tab.* 19.) parle d'une *Truite de riviere* des Indes, qu'il dit avoir la forme des nôtres; mais elle en est bien différente par la couleur. Elle est jaune & tire un peu sur le blanc. Les lignes qu'elle a au dos, aux côtés & au ventre sont brunes. Elle a de plus à la tête quelques taches rouges.

Ruysch (*ibid. n.* 11.) donne encore le nom de *Truite* d'Amboine à un poisson, dont la tête est colorée, ainsi que la mâchoire inférieure. Il a des nageoires sur le dos & sous le ventre. De plus il est armé de cinq aiguillons, qui se tiennent par une membrane, & qui se joignent aux nageoires qu'il a sur le dos.

Il parle (*ibid. n.* 12.) d'une autre *Truite* des Indes, large, que les Indiens nomment *Truite saumonée.* Elle est bonne à manger; frite, elle est d'un bon goût. Elle a la tête rousse, le corps d'un bleu clair, & le ventre tirant sur le blanc.

Enfin l'Auteur (*ibid. n.* 13.) donne la description d'une autre *Truite* presque semblable à la précédente, excepté qu'elle n'est armée d'aucun aiguillon sur le dos; mais elle en a deux sous le ventre, proche de l'anus. Elle a sous les ouies de petites nageoires, qui ne sont pas, à proprement parler, des nageoires. Elle a la tête de la même couleur que la précédente. C'est aussi la même couleur au dos & aux côtés, & elle est marquée d'une ligne, dans laquelle il y a du bleu, & ce bleu devient presque blanc sous le ventre.

Il y a une autre *Truite* du Brésil, ou du moins un poisson de riviere, semblable à la *Truite*, qui est de différentes couleurs, & qui, selon Ray (*Synop. Meth. Pisc. p.* 158.) pourroit bien être l'*Amore Pixuma* du Brésil, dont parle Marc Grave. Ce poisson a environ sept doigts de long, & un d'épaisseur, proche de la tête. Le reste du corps va toujours en diminuant jusqu'à la queue. Ses nageoires sont au nombre de sept. Il est couvert partout de petites écailles, qui sont toutes, excepté celles du ventre, en partie blanches, en partie rousses, & en partie noires. La mâchoire inférieure est plus longue que la supérieure. Toutes les deux sont garnies de beaucoup de petites dents pointues, fort bien rangées. Ce poisson qui se pêche dans les rivieres & les lacs d'eau douce, passe pour excellent.

Les mâchoires & les dents de la *Truite* sont regardées en Médecine comme absorbantes & diurétiques. On les porphyrise & l'on en donne la poudre, depuis un gros jusqu'à deux dans l'eau d'Alkekenge, pour pousser les sables & les graviers, & pour prévenir la colique néphrétique. La graisse de *Truite* est adoucissante, résolutive, propre pour les hémorrhoïdes & les autres maladies de l'anus; pour les ulceres du sein & pour les fistules des mammelons. On s'en sert en liniment sur ces parties.

On peut sur la *Truite de riviere*, & sur la *Truite saumonée*, consulter Rondelet, *Part. II. ch.* 2. *p.* 125. *des Poissons de riviere*, *& des Poissons de lacs*, *ch.* 14. *p.* 117. *Edit. Franç.* Gesner, *de Aquat. p.* 1199. 1202. 1213. *&* 1266. sur les différentes especes de *Truites*, qu'on pêche en Allemagne, ou en Suisse, en Italie, & ailleurs, de même que Jonston, Aldrovande, Willughby, Ray, Cuba, M. Linnæus, & les autres.

TRUMPO: C'est le nom d'une espece de Baleine. On lit dans les *Transactions Philosophiques*, *an.* 1665.

à 1683. *n.* 8. qu'il échoua ſur la côte de la Nouvelle Angleterre une Baleine morte, de l'eſpece qu'on appelle *Trumpo.* Ses dents reſſembloient à celles d'une roue de moulin. Sa gueule étoit aſſez éloignée de la trompe, & placée au-deſſous. La trompe avoit pluſieurs ſéparations, ſemblables à celles qu'on voit dans la queue des Écreviſſes de mer. Lorſqu'on l'ouvrit, il en ſortit une ſubſtance huileuſe & liquide, qui ſe forma enſuite en une eſpece de gelée. On tira avec une écope le reſte, qui n'étoit qu'une graiſſe fort épaiſſe. L'Auteur de cette Relation prétend que cette ſubſtance eſt le *ſperma Ceti ;* & il ajoute que lorſqu'on a fait bouillir cette huile, on voit ſurnager au-deſſus une ſubſtance crémeuſe, qui étant enlevée & jettée ſur de la chaux blanche, y dépoſe un ſédiment hétérogene, & que ce qui reſte en haut fournit une ſubſtance ſemblable au *ſperma Ceti.*

T S I

TSIOEI : SEBA donne ce nom à deux oiſeaux. Le premier eſt un oiſeau des Indes Orientales. On l'appelle autrement *Kakopit*, comme qui diroit le *petit Roi des fleurs ;* car ſon plumage varié de jaune doré, de blanc argenté, de verd & de pluſieurs autres couleurs, jette un œil auſſi éclatant que ſuperbe. Le milieu du corps & le bout des maîtreſſes plumes des ailes ſont d'un jaune enfumé. Sa tête eſt petite. Son bec eſt long, gros, crochu & blanchâtre. Ses pieds & ſes petits ongles ſont noirs. Cet oiſeau ſe nourrit de jeunes Chenilles, qu'il tire des fleurs où elles naiſſent. Ceux qui apportent en Hollande ces oiſeaux diſent qu'ils ſont originaires de Macanar & de Bati. Ce volatil eſt figuré *Theſ. I. Tab.* 63. *n.* 3.

Le ſecond eſt un oiſeau d'Amboine. VALENTIN, dans ſon *Hiſtoire d'Amboine*, dit qu'on appelle d'ordinaire cet oiſeau du nom qui reviendroit en François à celui d'*Oiſeau au plumage de ſoie.* On le nomme auſſi le *petit Roi des fleurs.* La charmante variété des couleurs de ſa parure occupe merveilleuſement les yeux. Ses plumes ſont rouges ſur la poitrine, vertes ſur le ventre, de couleur aurore ſur le col, cendrées ſur le dos, griſes ſur le deſſus de la tête, nuancées de verd & de jaune ſur les ailes, leſquelles ſont dorées & vertes aux bords, tandis que le haut des ailes eſt d'un beau noir, qu'accompagne une bordure jaune. Toutes ces couleurs enſemble jettent un grand éclat. Son bec eſt jaune, long & crochu. Ses pieds ſont courts. Eſt-ce à cauſe de leur extrême beauté que les Serpens en font leur butin? dit SEBA, *Theſ. II.* qui l'a fait figurer, *Tab.* 62. *n.* 2.

TSITSIBI, eſpece d'Écureuil de l'Iſle de Madagaſcar. Il eſt de couleur griſe. Il ſe cache dans des trous d'arbres, & il eſt très-difficile à apprivoiſer.

T U A

TUABBA-NABBA, nom qu'on donne au Cap de Bonne-Eſpérance au *Rhinoceros.* Voyez ce mot.

T U G

TUGON, Coquillage multivalve des côtes du Sénégal, du genre de la Pholade, qui ſe trouve abondamment auprès de l'embouchure du Niger. La coquille du *Tugon* eſt preſque ronde, obtuſe aux deux extrémités, peu épaiſſe, mais d'une aſſez grande ſolidité. Sa largeur eſt d'un pouce un quart : elle ſurpaſſe à peine d'un tiers ſa longueur & ſa profondeur.

La ſurface extérieure de chaque battant eſt couverte de quarante canelures longitudinales, creuſées par autant de canelures ou de rides tranſverſales extrêmement fines, qui y forment un réſeau très-délicat.

Les ſommets ſont peu ſenſiblement recourbés en dedans.

La dent de la charniere eſt groſſe, ronde, aſſez courte, & creuſée en cuilleron.

Sa couleur eſt blanche, comme dans la premiere eſpece de ce genre. Ce Coquillage eſt figuré par M. ADANSON, Planche XIX. *n.* 2. de l'*Hiſtoire des Coquillages du Sénégal.*

TUI

TUI : On donne ce nom au Bréſil, diſent RAY (*Synop. Av. p.* 34.) & RUYSCH (*de Av. p.* 141.), d'après MARC GRAVE, à pluſieurs eſpeces de Perroquets.

La premiere eſpece, diſent-ils, eſt de la grandeur d'une Hirondelle. Son plumage eſt tout verd, & ſon bec eſt noir.

La ſeconde eſpece, de la même grandeur que la premiere, eſt nommée *Tui Aputejupa.* La couleur eſt la même, mais le verd eſt plus clair. Cet oiſeau a le ventre jaune ; les ailes d'un verd obſcur ; la queue très-longue ; les yeux grands & noirs ; les plumes du tour des yeux de couleur rouſſe, & le bec noir & crochu. Il a ſur la tête une grande tache de couleur d'or.

La troiſieme eſpece eſt plus grande que les Perroquets de Guinée. Sa couleur eſt comme celle du précédent. Son bec eſt de couleur incarnate, & ſes pieds ſont bleus.

La quatrieme eſpece eſt de la grandeur d'un Étourneau, de la même couleur que la ſeconde eſpece ; mais ſa queue eſt plus courte.

La cinquieme eſpece, nommée *Jendaya*, eſt de la grandeur d'un Merle. Son bec & ſes jambes ſont noirs. L'iris eſt de couleur d'or. Il a la tête, le col & la poitrine d'un jaune mêlé de roux, & le dos, les ailes & la queue d'un verd mêlé d'un verd de mer.

La ſixieme eſpece, nommée *Tuiete*, eſt de la grandeur d'une Alouette. Sa queue eſt d'un verd clair. Le commencement de ſes ailes eſt d'un beau bleu. Sur le dos & à la naiſſance de la queue, il y a une tache bleue. Son bec eſt de couleur incarnate & courbé. Ses pieds & ſes cuiſſes ſont cendrés.

La ſeptieme eſpece, nommée *Tuipara*, eſt de la grandeur d'une Alouette. Son plumage, comme celui du précédent, eſt d'un verd clair. Son bec eſt auſſi de couleur incarnate. Les cuiſſes ſont griſes & la queue eſt courte. Il en differe par une tache qu'il a ſur le front, proche du bec, en forme de demi-croiſſant, couleur de vermillon. Il a la même tache au milieu de chaque aile, mais elle eſt de couleur rouſſe. Cette eſpece de Perroquet fait ſon nid dans les arbres, ſur des fourmilleres abandonnées.

Les *Tui*, dit RUYSCH, volent toujours en troupes, ou deux à deux. Les forêts en ſont pleines. Ils volent enſemble au nombre de quatre ou cinq cents, & ils font un bruit terrible. Ils ſe perchent ſur le plus haut des arbres. Voyez PERROQUET.

TUITE, oiſeau d'Amérique, ſuperbe par le mélange de ſes couleurs. On envoya à SEBA de l'Amérique Eſpagnole ce petit oiſeau, charmant par la beauté de ſon plumage. Les groſſes plumes de ſes ailes, de même que ſa queue déployée, ſont peintes, & comme marbrées de rouge, de jaune, de bleu & de blanc, avec une bordure blanche. Sa tête eſt ornée d'un mélange de pourpre & de couleur de roſe. Sa poitrine eſt d'un jaune pâle, ombré d'un jaune foncé. Son bec eſt jaune, pointu & bien taillé. Ses pieds ſont d'un beau rouge. Il a les yeux brillans & pleins de feu. C'eſt du ſon que la voix de cet oiſeau forme, qu'on lui a donné le nom de *Tuite.* Il eſt figuré, *Theſ. I. Tab.* 110. *n.* 7.

TUL

TULIPE : Les Conchyliologues donnent ce nom à une jolie Coquille, pointillée & mêlée de bleu. Ils l'appellent *Brunette*, lorſque ſes marbrures ſont brunes. C'eſt une eſpece de

Rouleau. M. ADANSON donne le nom de *Loman* à celle qu'il a obſervée dans l'Iſle de la Magdelene, ſur la côte du Sénégal. Voyez LOMAN & ROULEAU.

TUN

TUNIM, nom qu'on donne au Marſouin, dit M. ANDERSON. Voyez MARSOUIN.

TUNISIEN, ou TUNITIEN, Faucon de Tunis, ou de Barbarie, nommé en Latin *Falco Punicus*. Ceux de l'Iſle de Ténériffe paſſent pour les meilleurs. Voyez FAUCON.

TUP

TUPINAMBIS, nom que MARC GRAVE donne à un oiſeau du Bréſil fort approchant du Merops. Il ſe nourrit de poiſſon. C'eſt le même oiſeau que le *Guira-Guainambi*. Voyez ce mot.

TUPINAMBIS : C'eſt auſſi le nom d'un Lézard d'Amérique, qui eſt une eſpece d'Amphibie. Il eſt encore nommé communément *Sauvegarde*. On raconte pour une choſe vraie que cet Amphibie étant au bord de l'eau, (car il ne ſe haſarde jamais en pleine mer), entendant ou voyant venir à lui un Crocodile, qui, à ce qu'on ſait, eſt un autre Amphibie vivant également ſur terre & dans la mer, jette alors un cri terrible, qui eſt occaſionné par la crainte qu'il a d'être dévoré par cet animal ; ce que les hommes qui ſe baignent autour de cet endroit entendant, ne manquent point de gagner au plutôt le rivage, parceque le Crocodile ſe jetteroit pareillement ſur eux ; mais à cauſe de la petiteſſe de ſes pieds, il ne peut facilement les atteindre, ni même courir auſſi vîte que le Lézard, qui conſervant de cette façon la vie aux hommes, mérite avec raiſon le nom de *Sauvegarde* qu'on lui a donné. Cet animal, ainſi que les autres Lézards, a quatre pieds, fendus en cinq doigts, armés d'ongles pointus & crochus ; pour le reſte du corps il reſſemble en tout à un Serpent : mais les Lézards de cette eſpece varient beaucoup en figure, en grandeur, en couleur, & en tacheté. Celui-ci a le deſſus du corps revêtu de fort petites écailles, ſurſemées de taches blanchâtres, & traverſées de courtes bandelettes de la même couleur. Son col, ſes cuiſſes & ſes pieds, ſont madrés de taches de couleur blanche. Sa queue eſt longue, pointue, munie de fortes écailles, qui ſont brunes, obſcures, & marbrées d'un bout à l'autre de taches, qui, placées ſur un fond blanc, ſemblent être l'ouvrage de l'art. Son front eſt ceint de trois bandeaux blancs & de deux roux, poſés ſur les écailles circulaires dont il eſt couvert. Le deſſous du ventre eſt tapiſſé de petites écailles blanches, terminées ſur les côtés par une large bordure blanche variée de brun, laquelle s'étend en façon de flammes. Les écailles du deſſus du corps ſont petites, minces, & ſemées comme d'yeux d'un blanc argentin. Le deſſus de ſa queue eſt hériſſé d'une dentelure de petites dents faites en dents de ſcie. Enfin ce Lézard eſt d'une beauté parfaite. Il eſt figuré chez SEBA, *Theſ. II. Tab.* 86. *n.* 2.

* TUPUTA, oiſeau qui a des Vers, ou qui n'eſt que Vers, en Latin *Avis verminoſa*. Cet oiſeau eſt farci de Vers dans tous ſes membres. Il n'a qu'une peau & des Vers, qui lui tiennent lieu de chair. Mais ſa peau couverte de beaucoup de plumes n'eſt pas percée par les Vers. Il aime les lieux herbus & ne ſe perche pas ſur les arbres élevés. Il approche du Faiſan pour la figure. C'eſt ainſi qu'HERNANDEZ parle de ce prétendu oiſeau, que RAY (*Synop. Av. p.* 156.) & RUYSCH (*de Av. p.* 119.) regardent avec raiſon comme fabuleux.

TUR

TURBIGHI, animal amphibie,

qui ressemble au Castor. Sa chair est fort tendre & d'aussi bon goût que celle du Chevreuil. Cet animal ne se trouve qu'en Tartarie.

TURBINÉ, ou TURBINÉE, nom consacré par les Conchyliologues, pour différencier les Coquillages univalves. LANGIUS, Médecin de Lucerne, & le Pere BONANNI, divisent les Coquilles univalves en *Univalves turbinées* & en *Univalves non turbinées*. Rien ne cause, dit M. D'ARGENVILLE (*Conchyl. p. 7.*), tant de confusion dans la lecture des Auteurs, que ces mots, *Turbinées*, *non Turbinées*, ou *Contournées*, & *non Contournées*. Ils se confondent avec la famille des coquilles faites en vis : Ils deviennent par cette raison absolument inutiles dans la nouvelle méthode. Voici ce que RONDELET (*de Test. p. 62.*) rapporte à ce sujet : *Turbinati significatio, nisi varie ab Auctoribus usurparetur, ac proindè Turbinatorum obscurior esset divisio, alia in anfractum intorta, ut Buccina, alia in globum circumacta, ut Echinatorum genera.* Pour faire connoître, ajoute M. D'ARGENVILLE, combien le nom de *Turbinée* est impropre dans le sens que les Auteurs l'ont entendu, & que cette figure, commune à tous les Coquillages, ne forme point un caractere assez distinctif, pour établir des classes particulieres, il n'y a qu'à observer la maxime suivante. Toute Coquille est *turbinée* : si ce n'est dans un sens, ce sera dans un autre : si ce n'est en dehors, ce sera en dedans. L'Oreille de mer, par exemple, qui est toute plate & qu'aucun Auteur n'a dit être *turbinée*, est néanmoins contournée dans sa superficie plate, où l'on peut compter les révolutions & l'œil de la volute, quoiqu'applatie. Ainsi l'Oreille de mer est *turbinée* dans un sens différent des Volutes & des Cylindres. Le Nautille, qui ne paroît point tourner en dehors, a beaucoup de contours en dedans. Il en est de même des Lépas, des Tuyaux, des Oursins & des Porcelaines, qui sont de vraies *Turbinées*, cachées en dedans, la plûpart sans volute & approchant de la figure d'un globe, d'une pyramide ou d'un cylindre. LISTER prend les Oursins pour des *Turbinées*, en les appellant *Turbinatæ helicem non habentes*. Tous les Coquillages univalves sont aussi des *Turbinées*, avec un adjectif, & jusqu'aux Bélemnites. M. KLEIN les nomme *Turbinati in longum acumen fastigiati.* Ainsi parle M. D'ARGENVILLE des *Coquilles turbinées*. Le même Auteur dit, dans sa *Zoomorphose*, p. 18. que les *Turbinées* suivent assez le contour & les irrégularités de leurs couvertures. Leur corps devient raboteux, strié, canelé sur l'extrémité du contour. Il n'atteint jamais le sommet intérieur de leur vis. Quand elles sont âgées, cette partie se remplit d'une matiere pierreuse, pareille à celle qui a formé la coquille. Leurs muscles leur tiennent lieu d'ossemens, & au lieu de sang, elles ont une humeur baveuse. Cela s'entend de tous les Coquillages en général.

TURBOT, poisson du nombre de ceux qui sont appellés πλατεῖς en Grec, *plani* ou *lati* en Latin. Ils sont, dit RONDELET, étendus en long & en large, & fort minces par toutes les extrémités : leurs rayons sont aux côtés. Du nombre de ces poissons plats, les uns ont des arêtes, comme le *Turbot*, la Sole, la Limande, &c. Les autres sont des poissons cartilagineux ; tels sont la Torpille, & les différentes especes de Raie.

Le *Turbot*, dont plusieurs especes, est un poisson à nageoires molles, *Piscis malacopterygius*, & est nommé par ARTEDI (*Ichth. Part. V. n. 5. p. 31.*), *Pleuronectes oculis à sinistris, corpore glabro.* C'est le Ῥόμβος d'ÉLIEN (*L. XIV. c. 3.*) ; le *Rhombus* d'OVIDE (*V. 125.*), de PLINE (*Hist. Nat.*), & de CUBA (*L. III. c. 76.*) ; le *Rhom-*

bus lævis de Gesner (*de Aquat.*), de Schonneveld, *p. 60.* de Willughby, *p. 96.* de Ray, *p. 32. n. 7.* d'Aldrovande (*L. II. c. 48.*), de Belon, & des autres. Ce *Turbot* eſt nommé par Rondelet (*L. II. c. 2. p. 247. Edit. Franç.*), *Turbot ſans piquans.* On le nomme à Londres *the Peard;* dans la Province de Cornouailles, *Lug-Aleaf;* à Veniſe il porte le nom de *Scatto*, ou celui de *Sragia.*

L'autre eſpece de *Turbot*, qui a des piquans, eſt nommée par Artedi (*Ichth. Part. V. p. 32. n. 6.*), *Pleuronectes oculis à ſiniſtrâ, lineâ laterali, utrinque aculeatâ.* Ce poiſſon eſt nommé ψῆττα par Aristote (*Hiſt. Anim. L. IV. c. 11. L. V. c. 9. L. IX. c. 37.*), par Élien (*L. XIV. c. 3.*), & par Oppien (*L. I. p. 5.*); *Paſſer* par Ovide (*V. 125.*), par Pline (*Hiſt. Nat. L. IX. c. 20.*), par Paul Jove (*c. 25. p. 95. & 96.*), par Wotton (*L. VIII. c. 167.*), & par Gaza ſur Aristote. Il eſt appellé *Rhombus aculeatus* par Gesner (*de Aquat.*), de même que par Schonneveld, *p. 60.* Aldrovande, *L. II. c. 48. p. 248.* Charleton, *p. 149.* Willughby, *p. 93.* & Ray, *p. 32.* On le nomme à Rome *Rhombo.*

Outre ces deux eſpeces de *Turbots*, il y en a deux autres eſpeces connues en Angleterre. La premiere eſt nommée par Willughby & Ray, *Rhombus maximus, aſper, non ſquamoſus.* La ſeconde eſt nommée *Rhombus aculeatus, ſquamoſus.* Rondelet donne encore le nom de *Rhomboïde* à un poiſſon de la figure du *Turbot*, qu'il a vu à Rome.

Le *Turbot ſans piquans* eſt plus large que celui, qui a des piquans. Sa chair eſt plus molle. Il lui reſſemble pour les parties intérieures & extérieures, & Ray penſe que c'eſt le même que le *Rhombus non aculeatus, ſquamoſus.* Artedi eſt du même ſentiment que l'Auteur Anglois; car il nomme l'un & l'autre *Pleuronectes oculis à ſiniſtris, corpore glabro.*

Le *Turbot à piquans*, qu'on nomme *Bertonneau* en Normandie, eſt un poiſſon de rivage, dont la partie de deſſus eſt brune, où il y a pluſieurs aiguillons depuis la tête juſqu'à la queue. Les ailerons, ou nageoires ſont blanches. Sa bouche eſt grande & ſans dents, ſes mâchoires ſont âpres. De celle d'en-bas pendent deux barbillons. Le corps de ce poiſſon forme une figure de loſange. Il a quatre ouies, deux de chaque côté. Son cœur eſt plat; ſon eſtomac eſt grand, long & replié; le deſſus tient au dos. La conjonction du boyau avec l'eſtomac eſt propre à ce genre de poiſſons. Le foie tire ſur le blanc & le rouge, & embraſſe l'eſtomac; à ce foie tient une bourſe pleine de fiel. La rate tire entre le rouge & le noir, & eſt entortillée dans le boyau. Les œufs ſont rouges, & repliés, comme l'eſtomac. Parceque le ventre eſt court, preſque toutes les parties du dedans ſont repliées. Ce *Turbot* eſt goulu & ſe nourrit de Cancres. Il ſe tient ſouvent à l'embouchure des rivieres & des étangs de mer pour prendre les poiſſons, qui y entrent. On pêche de grands *Turbots* à l'embouchure du Rhône. L'Océan en donne de bien plus grands. Rondelet marque en avoir vu de cinq coudées de long, larges de quatre, & épais d'un pied. Martial & Ovide ont vanté ceux de la mer Adriatique, pour leur grandeur. Ce poiſſon a de la fineſſe. Il ſe couvre de ſable & remue ſes barbillons pour attirer à lui les petits poiſſons, qu'il dévore. La chair de cette eſpece de *Turbot* eſt dure & friable; c'étoit le mets délicat des Anciens, & il l'eſt encore des friands de nos jours.

Le *Rhombus maximus aſper, non ſquamoſus* de Ray, qu'on appelle *Turbot* dans la partie Méridionale d'Angleterre, & *Brett* dans la partie Septentrionale, eſt nommé par Artedi (*Ichth.*

(*Ichth. Part. V. p.* 32. *n.* 7.), *Pleuronectes oculis à sinistrâ, corpore aspero.* C'est le *Rhombus squamosus* de CHARLETON, *p.* 145. Ce poisson est le plus grand de tous les poissons de ce genre. RAY (*Synop. Meth. Pisc. p.* 31.) en excepte l'*Hippoglossus*, que RONDELET nomme en François *Fletan.* Il n'a point d'écailles ; mais sa peau est grainelée & rude sur la partie supérieure qui est cendrée, & couverte, ou marbrée de quantité de taches noires. Il n'a point d'aiguillons à ses nageoires ou ailerons. Il approche beaucoup de la figure du *Turbot.*

Le *Rhombus non aculeatus*, *squamosus* du même RAY, que cet Auteur croît être le *Rhomboïde* de RONDELET, differe des autres *Rhombus* par son corps, qui est écailleux. Il y a une plus grande distance entre ses yeux, qu'entre ceux des autres poissons de ce genre.

Le poisson que RONDELET nomme *Rhomboïde* est un poisson que les Poissonniers à Rome nomment *Turbot.* Il le nomme *Rhomboïde*, parceque, dit-il, il est autant différent du *Turbot* que la figure rhomboïde est différente de la figure nommée *rhombus* en Latin, & en François *losange.* Cette figure a les quatre côtés égaux, & non les angles droits, & la figure rhomboïde n'a ni les quatre côtés égaux, ni les angles droits. Ce poisson est couvert de petites écailles. Il a les yeux très-éloignés l'un de l'autre ; une ligne, de la tête jusqu'à la queue, placée au milieu du corps. Au commencement elle est tortue, ensuite droite. Ce poisson est petit, court, & il n'est gueres plus grand que la longueur de la main. Les parties intérieures sont les mêmes que celles du *Turbot.* Sa chair n'est ni dure, ni molle. Il ne paroît pas que les Anciens ayent fait mention de ce poisson. Ce peut bien être le même que le précédent.

TURBOT ÉMAILLÉ, poisson de lac & de riviere de la Louisiane. Il pese environ six livres. Il a deux pieds de long, ou environ ; sa figure est ronde. Il a le nez pointu & fait comme celui d'un Rat. Il est sans arêtes. Sa chair passe celle du Cabéliau pour la bonté ; il est fort recherché de ce qu'il y a de gens dans le pays qui aiment la bonne chere. Les Sauvages ne le recherchent pas beaucoup, parcequ'il est couvert de distance en distance de douze rangées d'écailles de deux en deux. Ses écailles sont triangulaires, petites vers la tête & la queue, plus grandes au milieu du corps. Elles sont si dures que les Sauvages s'en servent pour armer leurs fleches. Entre les rangées d'écailles, la peau est lisse. Ce poisson, au lieu d'arête, a au milieu du corps un nerf, qui prend depuis la tête jusqu'à la queue, & qui est aussi délicat que sa chair. Je dois ce détail à M. LE NOBLE, ci-devant Officier au service de France, aujourd'hui au service des États Généraux. C'est lui qui m'a communiqué ce que j'ai rapporté du Trefle.

TURCOT : C'est le même oiseau que le *Tercot.* Voyez TERCOT.

TURSIO, poisson de mer, qui est le même que le Marsouin. Voyez MARSOUIN.

TURTLE : Ce poisson se trouve dans l'Isle de Tabago, & est de plusieurs especes, comme le *Bec d'Épervier*, le *Vandora*, le *Loggerhead*, & le *Turtle verd.* Ce dernier est regardé comme sacré parmi les Américains, & ils l'appellent *Poisson de Dieu*, à cause de l'effet merveilleux qu'il fait sur le corps humain. Je puis attester par moi-même, dit l'Auteur d'une Relation en manuscrit, qui m'a été communiquée, que ce poisson est un manger fort salutaire, puisqu'il m'a guéri du poison que les Negres m'avoient donné dans du vin de Palmier, la derniere fois

que je fus en Guinée. La chair de ce poiſſon eſt un remede infaillible contre la gonorrhée, & généralement contre tous les maux vénériens : il a comme trois cœurs qui tiennent enſemble ; il eſt amphibie & pond ſes œufs dans le ſable, comme la Poule dont les œufs reſſemblent tout-à-fait aux ſiens. Sa chair a le goût tantôt de Veau & tantôt de Bœuf ; ſa graiſſe eſt verte & ſe mange comme de la moëlle. Ses œufs étant ſalés & ſéchés au ſoleil, ſont auſſi bons à manger que le meilleur Buttargo. Le *Vandora Turtle* approche beaucoup du *Turtle verd ;* mais ſa graiſſe n'eſt pas à moitié ſi douce & tire plus vers le jaune. Le *Bec d'Épervier* eſt plus petit & beaucoup inférieur aux deux ſortes précédentes ; mais ſon écaille eſt plus ferme, & l'on en fait des peignes, comme de celle de la Tortue : ce poiſſon pond auſſi des œufs dans le ſable. Le *Loggerhead* eſt un poiſſon beaucoup plus gros, & ſe trouve en ſi grande quantité qu'on en prend ſouvent dans une nuit de quoi nourrir plus de mille perſonnes pendant deux fois vingt-quatre heures. Le *Turtle*, le *Bec d'Épervier*, le *Vandara*, le *Loggerhead*, & le *Turtle verd*, ſont des eſpeces de Tortues de mer de l'Iſle de Tabago, qui l'emportent ſur les nôtres en grandeur.

TUY

TUYAUX DE MER, genre de Coquillage, dont M. D'ARGENVILLE compoſe la troiſieme famille des Univalves. Il eſt de figure oblongue, ſe termine en pointe, quelquefois un peu courbée, & quelquefois droite. L'Auteur en donne de cinq différentes eſpeces. Dans la premiere, il met les *Tuyaux de mer* appellés *Dentales rayés*, & les *polis :* dans la ſeconde, les *droits :* dans la troiſieme, ceux qui ſont ſemblables à une corne peu courbée ; ceux qui ſont en forme de racine ; les *Tuyaux* appellés *Dentales* en forme d'une racine de Biſtorte ; ceux en forme de raie ; ceux faits comme des dents de Chien ; ceux faits comme des dents d'Éléphant ; ceux qui ſont de couleur blanche, & ceux qui tirent ſur le verd. Il compoſe la quatrieme eſpece de ce genre de Coquillage, du *Pinceau de mer*, ou de l'*Arroſoir*, venant de l'Iſle d'Amboine ; & la cinquieme eſpece, des *Tuyaux de mer* appellés *Antales*, des blancs & des jaunes.

Les *Tuyaux de mer* ſont nommés en Latin *Tubuli*, *à tubo*, *ſeu tubulo*, *qui canalis fiſtuloſus dicitur*, parcequ'ils ſont ſemblables en quelque choſe à un chalumeau ; & *Dentales dicuntur*, *quòd alicui denti Canino ſimiles ſint*, parcequ'ils reſſemblent à une dent de Chien. Il ne faut pas confondre les *Vermiſſeaux de mer*, qui forment pluſieurs tuyaux joints enſemble, avec les *Canaux*, ou *Tuyaux de mer*, qui ſont ordinairement ſolitaires ou ſéparés, & dont il eſt ici queſtion.

L'*Arroſoir*, ou le *Pinceau de mer*, eſt l'eſpece parmi les *Tuyaux* la plus diſtinguée : on ne peut cependant le regarder que comme ayant un caractere ſpécifique, ſoit par ſa forme toute droite, ſoit par la ſingularité de la tête qui eſt percée en arroſoir. Des Auteurs l'appellent *Phallus*, c'eſt-à-dire, un *Priape*. Son caractere générique eſt d'être fait en tuyau ou canal. Voyez la Planche III. de la *Conchyliologie* de l'Auteur, où l'on voit *lettre G.* le *Tuyau de mer*, appellé le *Pinceau de mer*, parceque ſa tête eſt garnie d'une fraiſe, & d'un gland percé de petits trous, remplis d'une infinité de filets qui reſſemblent aſſez aux poils d'un pinceau. Si-tôt que ce poiſſon eſt hors de l'eau, tous ces filets tombent, & l'on voit alors un tuyau blanc, mince & creux, qui va en diminuant juſqu'à l'autre extrémité, formant quelques replis d'eſpace en eſpace. Comme il eſt percé dans le gros bout d'une infinité de trous, il peut fort bien s'appeller l'*Arroſoir*. Les *lettres H. H.* offrent

deux *Tuyaux* faits en forme de cornets, appellés *Dentales*, & les *lettres K. K.* offrent sept petits *Tuyaux* faits en croissant.

Rien ne donne, dit SWAMMERDAM, en parlant de quelques Coquillages, une idée plus nette de la structure des Coquillages que les *Tuyaux de mer*. Ce sont des tubes simples, qui font seulement quelques sinuosités & quelques tours de spirale vers leur sommet aigu, & quelquefois aussi vers leur milieu; en effet, ajoute-t-il, les Coquilles ne different entr'elles, que par la maniere dont elles font leurs circonvolutions, & par quelques variétés extérieures dans leurs surfaces comme les couleurs, les renflemens, les dépressions, les anfractuosités, les protubérances, les sinuosités, les expansions, &c. joint à ce que la cavité du noyau se bouche quelquefois & se remplit entierement, comme je l'ai vu moi-même dans des Coquilles d'Escargots, dit SWAMMERDAM. On peut donc dire que les Coquilles les plus variées se réduisent toutes à une même forme primitive, qui n'est autre qu'un tube conique diversement contourné. Les *Tuyaux de mer* sont les plus simples de toutes les Coquilles, puisque sur la plus grande partie de leur longueur, ce sont de simples *Tuyaux*, & qu'ils ne se contournent en spirale que vers leur sommet aigu; mais ces *Tuyaux* se trouvent quelquefois rassemblés au nombre de dix, & même de vingt, tellement entrelacés ensemble, que l'on n'y distingue aucun arrangement, & qu'on ne voit que leurs sommets, leurs contours, & leur petite ouverture, ou leur bouche.

TUYAUX D'ORGUE: Ce sont des Vers, ou Vermisseaux de mer, espece de petits Coquillages. Voyez VERMISSEAUX DE MER.

TYO

TYON, mais mieux THYON, nom que quelques-uns, dit BELON, donnent à un oiseau nommé *Traquet*. Voyez TRAQUET.

TYR

TYRAN, du mot Grec Τύραννος, petit oiseau, à qui BELON donne le nom de *Soulcie*. Voyez SOULCIE.

CATESBY donne le nom de *Tyran* à un oiseau de la Caroline, qu'il nomme en Latin *Tyrannus*, ou *Muscicapa coronâ rubrâ*. Il a le bec large & plat, allant en diminuant. On lui voit sur la tête une tache rouge fort vive, entourée de plumes noires. Cet oiseau a le dos, les ailes & la queue bruns; le col, la poitrine, le ventre, & les cuisses blancs, & les pieds sont noirs. Il est de la grandeur du Verdier.

TZC

TZCUINTECUANI, petit Quadrupede du Mexique, nommé en Latin *Cynodeticus*. Ce petit animal, dont parle RUYSCH (*de Quad. p.* 102.), d'après NIEREMBERG (*L IX. c.* 77.), est du genre des Blaireaux. Il en approche par sa grandeur, ainsi que par sa maniere de vivre, & encore par ses pieds, & par son museau qui est long & menu. Sa couleur est blanche, marquetée de taches noires & grandes.

TZE

TZÉE-KAT-JE: Les Hollandois ont donné ce nom à un petit poisson des Indes Orientales. Il est armé de quatre cornes pointues, dont deux lui sortent de dessus la tête, & deux autres de dessous la queue. A la figure que RUYSCH (*Tome I. p.* 17. *Tab.* 9. *n.* 8.) en donne, on croiroit qu'il est couvert d'écailles: mais il n'en a point; c'est une peau dure, qui est marbrée de petites taches.

TZÉE-KEMPHAAUT-JE: C'est le nom Hollandois que RUYSCH (*Collect. Pisc. Amb. p.* 24. *Tab.* 12. *n.* 20.) donne à un poisson des Indes Orientales. Il le met au nombre des

poiſſons ſaxatiles. Tout ſon petit corps eſt armé d'aiguillons ſur le dos, qui ſont ſéparés les uns des autres, mais cependant aſſez fermes, de même que quelques-uns qu'il a ſur les côtés. L'ouverture de ſa bouche eſt aſſez grande. Les nageoires qu'il a ſous les ouies, & celles qu'il a ſous le ventre ſont longues. Leur couleur eſt rouge, & pâle. La couleur du corps eſt d'un clair bleu, qui blanchit de plus en plus autour du ventre.

TZÉE-VARKENT-JE: Les Hollandois ont donné ce nom à un poiſſon des Indes, beaucoup connu, & d'une ſinguliere eſpece. On le trouve proche d'Amboine. RUYSCH (*ibid. p.* 27. *Tab.* 14. *n.* 10.) ne lui donne que deux pieds, & dit qu'on trouvera ſurprenant que ſon Auteur le faſſe marcher avec quatre, quand il en a beſoin. On le voit quelquefois marcher à terre, mais lentement, & quand il eſt fatigué, il tombe aiſément. Il marche beaucoup plus vîte au fond de l'eau, mais rarement; car il nage le plus ſouvent pour prendre les poiſſons dont il ſe nourrit. Son dos & ſa tête ſont cuiraſſés, ou couverts d'une peau ſi dure, qu'à peine peut-on la rompre: elle eſt preſque auſſi dure que l'écaille d'une Tortue. Cependant il a ſous le ventre la peau molle, qui tire ſur le jaune. Son dos eſt tout hériſſé d'aiguillons forts & pointus. Les nageoires de cette ſorte de poiſſon ſont tournées vers la queue.

TZI

TZICATLINA, Serpent de l'Amérique Septentrionale. Ce mot ſignifie en François le *Serpent de Fourmis*. Ce petit animal ne fait point de mal, ſelon NIEREMBERG, *Hiſt. Nat. L. XI. c.* 7. Les Américains lui ont donné le nom de *Tzicatlina*, parce-qu'il ne vit que de Fourmis. Il eſt long de neuf pouces, gros comme le petit doigt, varié alternativement de bandes rouges & blanches.

TZINITZIAN, petit oiſeau de l'Amérique, preſque ſemblable à la Colombe, dit NIEREMBERG, *Hiſt. Exot. L. X. c.* 65. Il a le bec court, courbé & pâle. Ce volatil a la tête & le col d'une Colombe; mais ſa poitrine & ſon ventre ſont rouges. Les plumes les plus proches de la queue ſont d'une couleur bleue céleſte & blanche. Il a le deſſus de la queue verd, & le deſſous noir. Ses ailes ſont en partie blanches, & en partie noires. Ses cuiſſes & ſes pieds ſont cendrés. Cet oiſeau ſe trouve dans les pays chauds, du côté de l'Océan Auſtral, où il vit de fruits. On en éleve en cage. Les Sauvages ont une adreſſe merveilleuſe pour faire des figures avec les plumes de cet oiſeau.



VACHE, bête à cornes : C'eſt la femelle du Taureau, qui porte les Veaux, & qui donne du lait. Cet animal, ainſi que le Bœuf & le Taureau, eſt ruminant, biſulce, portant des cornes, & du nombre de ceux qu'on nomme *Pecora* en Latin. M. LINNÆUS (*Syſt. Nat. & Fauna Suec. p.* 15. *n.* 44.) appelle *Bos cornibus teretibus, flexis*, le Taureau & la *Vache*. Voyez BŒUF.

Les *Vaches* en Hollande ſont très-abondantes en lait : il y en a qui en donnent quelquefois juſqu'à ſept pintes par jour. Elles ſont, diſent quelques Voyageurs, en grande vénération dans le Royaume de Narſingue. Quand le Roi crée les Naïres, qui ſont comme des Chevaliers, il leur recommande les Bramines & les *Vaches*. Ce qui oblige les gens du pays à eſtimer ces animaux, c'eſt qu'ils croyent que les ames des morts paſſent dans le corps des *Vaches*, plutôt que dans celui de toute autre bête.

On lit dans le *Journal Littéraire* de l'Abbé NAZARI, l'Hiſtoire d'une *Vache* qui mit bas quatre Veaux d'une ſeule portée, dans un lieu voiſin de la Ville de Rimini, le 23 Février 1676. tous de grandeur ordinaire, tous très-vifs & très-ſains, & également robuſtes. De ces quatre *Veaux* le ſecond ſeul mourut par le peu de ſoin qu'on en eut.

On peut, ſur les Taureaux & ſur les *Vaches*, conſulter CHARLETON, *Onom.* 5. ALDROVANDE, *Biſulc. p.* 13. GESNER, *Quad.* 25. & RAY, *Synop. Quad. p.* 70. & les autres.

VACHES DE BARBARIE : M. PERRAULT dans la deſcription anatomique qu'il donne d'un de ces animaux, qu'il a diſſéqué, dit que ſon poil étoit roux, plus pâle vers la pointe, que vers la racine, au contraire de ce que le poil eſt ordinairement. Il étoit un peu plus court, qu'il n'eſt à nos *Vaches*, & preſque de la même groſſeur vers la pointe, que vers la racine ; ce qui eſt encore contre l'ordinaire du poil des animaux, qui le plus ſouvent eſt plus gros vers la racine, que vers l'autre extrémité. L'habitude du corps, les jambes & l'encolure faiſoient mieux reſſembler cet animal à un Cerf, qu'à une *Vache*, dont il n'avoit que les cornes, bien différentes de celles des *Vaches* en beaucoup de choſes. Ces cornes prenoient leur naiſſance fort proche l'une de l'autre, parceque la tête eſt extraordinairement étroite en cet endroit-là, tout au contraire des *Vaches*, qui ont le front fort large. Elles étoient longues d'un pied, fort groſſes, recourbées en arriere, noires, torſes comme une vis, uſées en devant, & en deſſus, en ſorte que les côtes élévées, qui formoient la vis, étoient là entierement effacées. La queue n'étoit longue que de treize pouces en comprenant un bouquet de crins longs de trois pouces qu'elle avoit à ſon extrémité. Les oreilles étoient ſemblable à celles de la Gazelle, ou de l'*Alligator*, garnies en quelques endroits d'un poil blanc en dedans, le reſte pelé, & découvrant un cuir parfaitement noir & liſſe. Les yeux étoient ſi hauts, & ſi proches des cornes, que la tête paroiſſoit n'avoir preſque point de front. Les mammelons du pis étoient très-menus, très-courts, & ſeulement au nombre de deux ; ce qui les rendoit fort différens de ceux de nos *Vaches*. Les épaules étoient fort élevées, faiſant, entre l'extrémité du col & le commencement du dos, une boſſe,

qu'OPPIEN a remarquée dans les Taureaux de Phrygie.

Les particularités de cet animal se trouvent dans le Bubale, ou Bufle, qu'ALDROVANDE décrit, & dont la figure lui a été envoyée par HORACE FONTANA. Voyez au mot BUFLE.

M. PERRAULT croit que la *Vache de Barbarie* doit être plutôt prise pour le Bubale des Anciens, que le petit Bœuf d'Afrique, que BELON décrit; car SOLIN, dit-il, compare le Bubale au Cerf. OPPIEN lui attribue des cornes recourbées en arriere, & PLINE dit qu'il tient du Veau & du Cerf. Or il ne se trouve aucune de ces marques dans l'animal que BELON décrit, & elles sont toutes dans la *Vache de Barbarie.* Mais il ne faut pas s'étonner, ajoute M. PERRAULT, que BELON ait attribué au petit Bœuf d'Afrique, le nom de Bubale, puisque PLINE témoigne, que, même de son temps, ce nom étoit donné à des animaux qui ne ressembloient point au Bubale. M. PERRAULT donne la description anatomique de la *Vache de Barbarie*, *Tome III.* des *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences*, *Part. II.*

VACHES DE QUIVIRA, aux Indes Occidentales : Elles sont de la grandeur & de la couleur de nos Taureaux; mais elles ont des cornes petites, presque droites, & fort aigues, avec une bosse entre les épaules. Leur poil est comme de la laine, plus long au-devant du corps, qu'il n'est par derriere, crêpu sur le col, & sur l'épine du dos. Elles muent tous les ans, & le poil qui leur revient, est presque noir & bigarré de certaines taches blanches. Elles ont les jambes courtes, & couvertes d'un long poil, depuis les genoux. Le front en est aussi couvert entre les cornes, & elles en ont sous la gorge. Il pend si bas, qu'on le prendroit pour une barbe de Bouc. Les mâles ont la queue longue & velue au bout, de sorte qu'ils ont quelque chose de commun avec le Lion & le Chameau : ils frappent des cornes, & quand ils sont irrités, ils tuent même les Chevaux, qui ont peur de leur rencontre, tant cet animal est difforme, & d'un regard affreux & cruel. Leur chair est de fort bon goût, & les Sauvages se couvrent le corps de leur cuir. Ils en couvrent aussi leurs cabannes. Il y a dans le Pérou des animaux ressemblans à de petites *Vaches* sans cornes, dont la peau est si dure, qu'elle sert d'une cuirasse à l'épreuve.

VACHES SAUVAGES DE GUINÉE : L'*Histoire Générale des Voyages*, *Liv. VII.* fait mention qu'il s'en trouve dans les bois & sur les montagnes. Elles sont ordinairement de couleur brune, portent de petites cornes noires & pointues, multiplient prodigieusement. Le nombre en seroit infini, si les Européens & les Negres ne leur faisoient sans cesse la guerre.

VACHE MARINE *: M. LÉMERY & plusieurs autres, tant Naturalistes que Voyageurs, ont pris pour la *Vache marine* le *Manati* des Espagnols, que les Américains François appellent *Lamantin.* Il est vrai que celui-ci a beaucoup de ressemblance avec la *Vache marine*, & qu'il est de la même espece, mais ce sont deux Cétacées différens. La *Vache marine*, en Latin *Rosmarus*, qui veut dire *Cheval marin*, ressemble assez, dit M. ANDERSON (*Hist. Nat. de Groenl. p.* 159. *& suiv.*), au Chien de mer par sa figure, sinon qu'elle est plus grosse & plus pesante. Elle a

* Les Danois & Islandois l'appellent *Rosmarus ;* les Russiens, *Morss;* les Hollandois *Walros*, ou *Walrus ;* les Anglois *Morse*, ou *Sea-Horse*, & *Sea-Kow*, selon RAY. Les Anglo-Saxons lui donnent le nom de *Hors-Hwal.* Les François établis vers les côtes de l'Amérique l'appellent *Vache marine*, ou *Bête à la grande dent.*

quatre pattes, nommées en terme des Marins Hambourgeois *Ulaaren*, dont le diminutif *Uleerken* eſt encore aujourd'hui en uſage chez les Hollandois pour ſignifier *ailes d'oiſeau*. Ces pattes ſont appellées en Anglo-Saxon *Flaeran*, qui veut dire *ailes*. Elles ne ſervent pas tant à marcher qu'à nager, elles ont les doigts joints enſemble par la peau, quoique garnis d'ongles aux extrémités. La peau a près d'un pouce d'épaiſſeur, & ſon poil, qui eſt d'un brun jaunâtre, eſt court & roide. La tête de cet animal eſt conſidérablement groſſe & fort écraſée ſur le devant. Il a dans le front deux ouvertures pour rejetter l'eau. Le muſeau eſt entouré de gros poil roide, qui forme une eſpece de barbe. L'animal a trois dents en bas & quatre en haut, outre leſquelles il lui ſort de la mâchoire ſupérieure deux belles dents fort longues & recourbées, qui ſurpaſſent en dureté & en blancheur celles de l'Éléphant. Elles ne ſont pas tout-à-fait rondes, ni bien unies, mais plutôt applaties & légerement canelées. La droite eſt ordinairement un peu plus longue, & plus forte que la gauche.

Ces animaux ne peuvent pas toujours vivre dans la mer. Leurs beſoins les appellent ſouvent à terre, & ils ſe trouvent alors dans la néceſſité de paſſer des rochers eſcarpés, & des monceaux immenſes de glaces. Or comme leurs pattes latérales ſont inſuffiſantes pour monter des hauteurs, & pour traîner après elles un corps auſſi lourd & auſſi peu agile que celui de ces animaux, la ſageſſe du Créateur, les a pourvus de ces dents longues & recourbées, dont ils ſe ſervent pour s'accrocher dans la glace & dans la terre, & ſe traîner enſuite. D'ailleurs ils ſe nourriſſent ordinairement d'une eſpece de Coquillage enfoncé d'un pied & davantage dans le limon du fond de la mer. Ils font alors uſage de leurs grandes dents, qui comme des pioches leur ſervent à fouiller le limon pour en tirer les Coquilles. Ces dents ſont encore leur défenſe, & ils en donnent des coup terribles, quand on les attaque. Leur longueur & leur groſſeur eſt proportionnée à celle du corps. M. Anderson dit en avoir trouvé deux dans le Cabinet de ſon pere, dont chacune avoit deux pieds & un pouce de Paris. Il n'en a vu nulle part de ſi grandes. Il en a gardé une, & a envoyé l'autre dans le Cabinet de l'Empereur à cauſe de la rareté.

Le même Naturaliſte marque avoir reçu une tête entiere de cet animal, d'un pied dix pouces & demi, meſure de Paris de long, avec les deux dents bien conditionnées. Elle étoit conſervée dans une ſaumure, & elle avoit encore ſa chair & ſa peau. Comme il auroit été difficile de la garder dans cet état, M. Anderson nous apprend qu'il la fit déſoſſer, pour la mettre dans ſon cabinet. Martens fait un dénombrement des parties de cet animal, qui peuvent ſe manger; mais M. Anderson ajoute qu'il a entendu dire à un Capitaine qu'ayant avec ſon équipage mangé des roignons de cet animal, il s'étoient ſentis généralement frappés d'étourdiſſemens conſidérables, & qui ne ſe diſſiperent que par le temps, & furent ſuivis de maux de tête terribles.

On peut voir la *Deſcription des côtes de l'Amérique Septentrionale* de Denys, *Vol. II. p.* 256. Les Hollandois qui vont en Groenland, nomment cet amphibie *Walros*, ou *Walrus*. Quelques-uns, qui font le voyage des grandes Indes, l'appellent auſſi *Lion de mer;* mais ils ſont dans l'erreur. Ceux-ci ont des dents canines beaucoup plus petites que les *Vaches de mer*, & ſont plutôt une groſſe eſpece de Chiens de mer, qui reſſemblent en effet aux Lions terreſtres par la tête & par la couleur jaune du corps.

Il eſt parlé de cet amphibie dans la *Deſcription du Cap de Bonne-Eſpérance*, de VALENTIN, *p.* 125. de même que dans celle de KOLBE (*p.* 203.*Tome III.*),& dans l'Anonyme cité par HASÆUS, dans la *Diſſertation Philologique*, *L. VII.* §. 12. M. ANDERSON ne donne que deux dents longues à la *Vache marine* de Groenland, & KOLBE en donne quatre à la *Vache marine* du Cap de Bonne-Eſpérance. Elles ſont placées à la mâchoire inférieure, deux de chaque côté. Cela fait voir qu'il y a de la différence, & même qui eſt très-grande, entre cet amphibie de Groenland, & celui du Cap de Bonne-Eſpérance.

VACHE MARINE DU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE : Cet amphibie, dit KOLBE, approche du Rhinoceros pour la groſſeur ; mais il a des jambes plus courtes. Sa tête reſſemble aſſez à celle du Cheval, ce qui lui fait donner par TELLEZ & THEVENOT le nom de *Cheval marin ;* mais elle eſt plus large & plus courte. En s'élevant ſur la ſurface de la mer, & des rivieres, elle ſouffle de l'eau par ſes narines, qui ſont fort larges. Ses oreilles ſont petites auſſi-bien que ſes yeux, ſes jambes courtes, rondes, & de la même groſſeur dans toutes leurs parties. Ses ſabots ne ſont pas fourchus, mais creuſés en deſſous par deux petits canaux, qui ſe traverſent en croix. Sa queue n'eſt pas plus longue que celle de l'Éléphant, avec moins de poil, quoique ce ſoit le ſeul ornement dont la Nature ait paré ſon corps. La tettine de la femelle eſt petite, mais placée comme celle des *Vaches* entre les jambes de derriere. KOLBE vit ſouvent des femelles alaiter leurs Veaux, qui étoient à-peu-près de la grandeur d'un Mouton. La peau d'une *Vache marine* n'a pas moins d'un pouce d'épaiſſeur. Cet animal a dans la mâchoire inférieure quatre dents, fort remarquables, qui s'avancent aſſez loin hors de ſa gueule, deux de chaque côté, l'une droite, & l'autre tortue. Elles ſont toutes quatre de la grandeur d'une corne de Bœuf, c'eſt-à-dire longues d'environ un pied & demi, extrêmement blanches, & du poids d'environ dix livres. On les eſtime plus que l'ivoire, parceque leur couleur ne s'altere jamais. La *Vache marine* n'approche jamais du rivage, que pour y chercher ſa nourriture. Elle a l'odorat ſi fin, qu'elle découvre un homme, ou tout autre ennemi dans un fort grand éloignement. On aime beaucoup ſa chair au Cap, elle s'y vend quelquefois douze à quinze ſols la livre. Sa graiſſe s'emploie, comme le beurre pour faire les ſauſſes, & ſe mange de même étant étendue ſur le pain.

Le Lecteur s'apperçoit aiſément que voilà une *Vache marine* toute différente de celle dont parle M. ANDERSON; auſſi KOLBE, d'accord avec LUDOLPHE & d'autres, prend la *Vache marine* pour le *Behemoth* de JOB; & le *Behemoth* de JOB, ſelon le ſavant BOCHART, eſt le Cheval marin, autrement nommé *Hippopotame* de ſon nom Grec. Voyez au mot HIPPOPOTAME, où il en eſt plus amplement parlé, d'après les Naturaliſtes qui en ont écrit.

Pour la *Vache marine* de Groenland, on en trouve une excellente deſcription & la figure dans le Voyage de Spitzberg, par MARTENS (*Part. IV. ch.* 4. *n.* 5.). M. ANDERSON nous apprend que les Anciens Norwégiens & Iſlandois faiſoient des manches de couteaux & des poignées d'épées, des dents de cet animal; & de ſa peau, qui eſt épaiſſe & très-forte, des ſangles pour leurs bateaux. OCHERUS rapporte que les Finlandois donnoient de ſon temps à leur Roi en tribut des peaux d'animaux, des plumes d'oiſeaux, barbes de Baleines, & ſangles ou cordes de bateaux,

bateaux, fabriquées de peaux de *Cuals*, c'est-à-dire de pattes de *Vaches marines*, & de Chiens de mer.

M. KLEIN parle de la *Vache marine* sous le nom de *Rosmarus*, & il met cet animal dans la famille des *Anomalopedes*. C'est l'*Odobenus* de M. BRISSON; le *Phoca dentibus exertis* de M. LINNÆUS (*Syst. Nat. Edit. 6. gen. 9. spec. 2.*); l'*Equus marinus*, & l'*Hippopotamus falsò dictus* de RAY, *Synop. Quad. p.* 191.

VACHE MARINE DE LA CHINE : On voit à la Chine un certain poisson appellé *Vache*, qui vient fort souvent à terre, & qui attaque les *Vaches domestiques* : dans ce combat ce poisson se sert de sa corne pour les heurter ; mais quand il a demeuré un peu de temps hors de l'eau, il est obligé de se retirer à la mer pour faire reprendre la premiere dureté à sa corne, qui s'est amollie à l'air.

VACOS, espece de Fourmis de l'Isle de Ceylan, & qui est en beaucoup plus grand nombre, que les autres especes, dont j'ai parlé au mot FOURMI *de l'Isle de Ceylan*. Les *Vacos* sont d'une grandeur médiocre. Elles ont le corps blanc, & la tête rouge. Tout ce qu'elles rencontrent est dévoré. Elles mangent le drap, le bois, la paille qui couvre les maisons, tout en un mot, à l'exception du bois, & de la pierre. On n'ose rien laisser dans une maison qui n'est point habitée. Elles montent le long des murailles, & se font avec de la terre une forte de voûte, qu'elles continuent dans toute l'étendue de leur chemin, à quelque hauteur qu'elles arrivent. Si cette arcade se rompt en quelque endroit, elles reviennent toutes sur leurs pas, pour reparer leur édifice, & continuent leur marche après ce travail. Les habitans s'apperçoivent aisément de leur approche par la vue de ces petites voûtes, & sont obligés à des précautions continuelles, pour les détruire, ou les éloigner. Dans les lieux, qui sont sans maisons, elles élevent de petites montagnes de terre, hautes de quatre, cinq, ou six pieds, & si fortes qu'il n'est pas aisé de les abbattre avec des pieux. Ces petites *Huttes*, qui se nomment *Hombosses*, sont composées de voûtes, ou d'arcades, & bâties d'une terre très-fine, dont le Peuple se sert pour fabriquer des Idoles. Les *Vacos* multiplient prodigieusement, mais elles meurent aussi par pelotons ; car lorsque les ailes leur sont venues, elles s'envolent en si grand nombre vers l'Occident, qu'on a peine à voir le Ciel ; & s'élevant à une hauteur, qui les fait perdre de vue, elles ne cessent de voler, que pour tomber mortes après s'être épuisées. Les oiseaux qui se retirent un peu tard en font leur proie ; & les Poules s'en nourrissent plus volontiers que de Riz. KNOX, Voyageur Hollandois, dit que les Poules ne s'arrêtent point à diverses autres especes de Fourmis, qu'on voit dans l'Isle de Ceylan. Ce que l'on rapporte ici sur les *Vacos* est tiré de l'*Histoire Générale des Voyages*, *Tome VIII. p.* 546.

VAD

VADRITTO, oiseau merveilleux, qui se trouve dans les contrées du Royaume de Matamba, dont le chant consiste dans ces deux mots, *va dritto*, c'est-à-dire *va droit*. Ceci est fondé sur le rapport du P. CAPRANI. Voyez l'*Histoire Générale des Voyages*, *Liv. XIII. p.* 219.

VAG

VAGAL, Coquillage bivalve des côtes du Sénégal, qui se trouve en grande quantité sur le rivage sablonneux de Mbao, du genre de la Came, & qui est la dix-neuvieme espece de ce genre, dont l'Auteur parle, *p.* 232. Il est figuré Planche XVII. *n.* 19. de l'*Histoire des Coquillages du Sénégal*.

Sa coquille, dit-il, qui ne differe de la *Calcinelle*, autre espece de ce genre, que parcequ'elle est un peu plus épaisse, encore plus applatie & très-dure, a jusqu'à trois pouces de largeur. Sa longueur est moindre de moitié, & quelquefois de plus de deux tiers, sur-tout dans les jeunes; de sorte qu'elle a des proportions différentes dans les petites & dans les grandes : celles-ci paroissent arrondies. Sa surface extérieure est lisse; mais marquée sur les bords de quelques grosses rides transversales.

Les battans forment à l'extrémité supérieure une espece de pli un peu courbé sur le côté, & qui ne joint pas exactement.

Le sommet est petit & comme recourbé en haut du côté du ligament, au contraire des autres cames qui l'ont tourné en bas : dans les vieilles coquilles, il occupe à-peu-près le milieu de leur largeur; dans les jeunes, qui sont plus allongées, il est un peu au-dessus.

La charniere a deux petites dents dans le battant droit, & trois dans le battant gauche.

Le ligament est trois fois plus court que la largeur des battans. Il est convexe, placé au-dessus du sommet & apparent autant au dehors qu'au dedans de la coquille.

Sa couleur est un blanc qui tire sur l'agathe, & traversé de quelques bandes qui sont jaunâtres dans les jeunes, & de gris-violet dans les vieilles.

L'Auteur range sous le nom de *Vagal*, la *Telline* de Madagascar, dont parle LISTER, *Hist. Conchyl. Tab.* 388. *fig.* 233.

La *Tellina maxima, latissima, subrubra, radiata, ad alterum latus sinuosa*, du même, *Tab.* 387. *fig.* 234.

La *Tellina subalbida præcedenti persimilis*, du même Auteur, *Tab.* 388. *fig.* 235.

La *Tellina lævis, albida, rotunda*, de SLOANE, *Jam. Vol. II. p.* 264.

La *Chama inæquilatera, transversim striata, seu lineata, altero latere sinuoso, ex candido & roseo pallidè fasciata*, de GUALTIERI, *Ind. pag. & Tab.* 86. *litt. D.*

La *Tellina circinata, agraphos, rudis, sine inscriptione, quæ Tellina maxima, latissima, subrubra, circinata, (non radiata), ad alterum latus sinuosa*, de M. KLEIN, *Tent. p.* 157. *spec.* 1. *n.* 12.

Et une autre *Telline* du même Auteur, *n.* 13. & une autre, *n.* 14.

VAI

VAIRON, espece de Goujon, qu'ARTEDI (*Ichth. Part. V. p.* 11. *n.* 20.) nomme *Cyprinus quincuncialis maculosus, maxillâ superiore longiore, cirris duobus ad os.* C'est un poisson blanc & de riviere à nageoires molles, *Piscis malacopterygius*. Voyez au mot GOUJON.

VAISSEAU DE GUERRE, nom d'un oiseau de la Jamaïque, qu'on nomme encore *Albatross*. ALBIN (*Tome III. n.* 81.) qui ne donne que la description de la tête & du bec de ce volatil, dit que son bec fait voir que c'est un oiseau de proie, qui se nourrit le plus souvent de poisson, qu'il prend à l'oiseau qu'on appelle le *Benêt*. Celui-ci est fort adroit à prendre le poisson volant que le Dauphin chasse. Dès qu'il l'a avalé, le *Vaisseau de guerre* vient sur lui avec grande vîtesse. Le Benêt regorge d'abord le poisson, & avant qu'il tombe dans l'eau, il est pris par le *Vaisseau de guerre*. ALBIN dit avoir vu faire souvent ce manége dans la mer des Indes. Cet oiseau a le crâne de quatre pouces de longueur, & de plus de quatre de hauteur. La longueur du bec est de sept pouces, la hauteur de deux & demi, & la largeur d'un pouce & demi. La partie supérieure du bec est creuse, & composée de six os, dont celui qui est au-dessus des autres a quatre pouces & demi de longueur,

& plus d'un demi-pouce de hauteur : cet os eſt courbé en dehors. Ceux du milieu ont chacun quatre pouces de longueur, & environ la huitieme partie d'un pouce d'épaiſſeur. Celui qui eſt arrangé plus bas que les autres a plus de cinq pouces de longueur, & trois d'épaiſſeur. Leurs bords ſont canelés obliquement & profondément, tant par devant que par derriere. Tous les cinq ſont courbés par en haut, de maniere qu'ils reſſemblent à une ſelle. Le ſixieme eſt prodigieuſement fort, & exactement courbe & creux, comme le bec d'un Perroquet. Il a preſque trois pouces de longueur près de l'arçon, & près d'un pouce par deſſus. Les bords en ſont tranchans & élevés en dehors : ils ſont deux angles aigus ou pointus. Les narines ont trois quarts de pouce de longueur, & preſque deux par devant les yeux. Le deſſous du bec eſt composé de trois os, dont les deux de derriere ont quatre pouces de longueur, près d'un pouce de hauteur, & ſont courbés, comme ceux du deſſus. Leurs bords ont des canelures enfoncées. Le troiſieme os eſt creux à la pointe du bec. Il a plus d'un pouce de longueur & preſque autant de hauteur. Les bords ſont tranchans & durs, extrêmement courbés par en bas. Au-deſſus de ces bords il y a une cheville, qui part du bec, & qui augmente en ligne droite vers le crâne ; cette cheville a près d'un pouce & demi de longueur.

M. KLEIN (*Ordo Av. p.* 148. *n.* 13.) met cet oiſeau dans la ſeptieme famille des Palmipedes à trois doigts. Il le nomme *Plautus Albatrus*, & il nous apprend qu'ALBIN confond cet oiſeau avec un autre du Cap de Bonne-Eſpérance, que les Hollandois nomment *Man of War*, & il ajoute que la *Frégate* d'ALBIN paroît être le *the Man of War* d'EDWARD.

Il y a, ſelon M. KLEIN, un autre *Albatroſſ*, plus grand que le précédent. Il le nomme *Plautus Albatroſſ, ſpurius, major.* Cet oiſeau a le plumage noir, le bec jaune & une eſpece de doigt de derriere. EDWARD l'appelle en Anglois *the Great Black Peterill.* Il y en a un plus petit, varié de blanc & de noir, en Latin *Albatroſſ minor, è nigro & rufo varius*, que le même EDWARD nomme en Anglois *the Withe and Black Spotted Peterill, and the Little Peterill.*

VAL

VALORO, nom qu'on donne à Veniſe au Loup marin vulgaire, poiſſon de mer. Voyez au mot LOUP MARIN.

VALVE, en Latin *Valva.* Cette ſignification Latine, d'où les Conchyliologues ont tiré les mots François d'*Univalve*, de *Bivalve* & de *Multivalve*, priſe, dit M. D'ARGENVILLE, en elle-même, exprime une porte, un battant, ou une couverture ; cependant, les Auteurs entendent par le mot *Bivalve*, *Concha duabus compoſita teſtis*, une Coquille composée de deux pieces, telles que ſont les Moules, les Huîtres & d'autres. Ainſi le mot de *Valva* eſt pris pour une écaille ou pour une piece ; ce qui a fait haſarder le mot nouveau de *Multivalve*, dont on s'eſt ſervi pour exprimer les coquilles qui ſont composées de pluſieurs pieces jointes enſemble.

VAN

VANCOCHO, ſorte de Scorpion de l'Iſle de Madagaſcar. Il a un gros ventre, rond & noir. Celui qui en eſt piqué, tombe en défaillance dans le même inſtant. Il y en a même qui demeurent en foibleſſe deux jours entiers, & qui ſont froids comme la glace. Le remede qu'on employe pour les guérir, eſt le même qu'on employe contre la piquûre des Scorpions. On met la perſonne piquée devant un grand feu, & on lui rend la ſanté, en lui faiſant prendre tout ce qui peut conforter contre le venin.

VANDOISE *, petit poiſſon de riviere, qu'ARTEDI (*Ichth. Part. V. p. 9. n. 16.*) nomme *Cyprinus novem digitorum, rutilo longior & anguſtior, pinnâ ani radiorum decem.* C'eſt le *Leuciſcus* de BELON, de CHARLETON, *p.* 156. de JONSTON (*L. III. c.* 7.), de WILLUGHBY, *p.* 260. de RAY, *p.* 121. & de RONDELET, *Part. II. p.* 138. *c.* 14. Ce poiſſon eſt nommé par d'autres Naturaliſtes, *Leuciſci ſecunda ſpecies.* Il a le corps large & le muſeau pointu. Il eſt couvert d'écailles moyennes & de petites lignes. Sa couleur eſt entre le brun, le vert & le jaune. Il a l'eſtomac petit, & le foie blanc, où eſt attachée la bourſe du fiel. Il devient fort gras. Sa chair eſt molle & aſſez agréable au goût.

VANGERON : C'eſt un poiſſon du lac de Lauſanne, dit RONDELET (*Part. II. p.* 112. *Edit. Franç.*), aſſez ſemblable au Muge par le muſeau, mais un peu plus long & ſans dents. Il a deux ailerons ou nageoires près des ouies, qui ſont dorées; deux autres au ventre, qui ſont jaunes; une autre proche de l'anus, & une autre au milieu du dos. Sa queue eſt fourchue, couverte d'écailles dans le commencement. Sa chair a le même goût que celle de la Carpe, & ce poiſſon lui reſſemble pour la figure.

VANNEAU **, oiſeau aquatique fiſſipede, qui a le bec court. Il voltige autour des eaux & ſe nourrit d'inſectes, dit RAY, *Synop. Av. p.* 110. *n.* 1. M. LINNÆUS (*Fauna Suec. p.* 54. *n.* 148.) le met dans le rang des *Aves ſcolopaces*, & il nomme *Tringa criſtâ dependente, pectore nigro.* BELON (*de la Nature des Oiſ. p.* 209. *c.* 17.), GESNER (*Av. p.* 764.), ALDROVANDE (*Ornith. L. XX. c.* 63.), JONSTON (*Ornith.* 164.), WILLUGHBY (*Ornith.* 26.), ALBIN (*Tome I. n.* 74.) & les autres parlent de cet oiſeau. M. KLEIN, dans ſon *Nouvel Ordre des Oiſeaux*, l'apppelle *Gavia vulgaris.* Il le met dans la famille ſeconde, compoſée des oiſeaux à trois doigts, qui n'en ont point derriere, *tridactyli, nullo poſtico.*

Voici comme ALBIN décrit le *Vanneau.* Cette eſpece d'oiſeau, dit-il, pond quatre ou cinq œufs d'un jaune ſale, avec de grandes taches, ou des traits ou lignes de couleur noire. Ils font leurs nids tout près de terre, au milieu de quelque champ, ou bruyere, qui eſt ouvert, ou expoſé à la vue, ayant ſoin de couvrir leurs œufs de quelques brins de paille & de joncs, dont ils cachent auſſi le nid. Dès que les petits ſont éclos, ils quittent d'abord le nid & ſuivent leur mere, comme font les petits Poulets. Les *Vanneaux* ſont d'une très-grande utilité dans les jardins pendant l'été, parcequ'ils y détruiſent les Vers & les inſectes, & dans cette ſaiſon, ils ne s'attroupent pas en volant, comme dans l'hiver.

Cet oiſeau, dit ALBIN (*Tome I. n.* 74.), a treize pouces & demi de longueur, & deux pieds cinq pouces de largeur, ſes ailes étendues. Le ſommet de la tête, au-deſſus de la hupe, eſt d'un verd luiſant. La hupe ſort en arriere de la tête & contient environ vingt plumes, dont les trois ou quatre

* Ce poiſſon eſt nommé en Allemand *Lauk, Laugele*, & *Digunen*; en Anglois *Duce*, ou *Dare.* Il a différens noms dans les Provinces du Royaume : par exemple, on l'appelle en Poitou *Dard*, ou *Vandoiſe*; en Languedoc, *Sophio*; à Lyon, *Suiſſe*, dit RONDELET.

** Cet oiſeau eſt nommé autrement *Vannet*, ou *Vannereau*, dans quelques Provinces de France, & ailleurs *Jacobin*; en Grec Αἴξ, ou Ταὼς ἄγριος; en Latin *Vanellus* & *Capella*; en Italien *Vanello*, ou *Pavoncello*; en Allemand *Kivitt*, ou *Feld-Pſeau*; en Anglois *Tewit*, *Lapwing*, & *Baſtard Plover*; en Suédois *Wipa*, ou *Kowipa.* Ces différentes dénominations lui viennent de ſon cri, ou de ſon plumage, ou de ſa reſſemblance avec le Paon, ou bien de ſon vol; car on l'appelle *Vanellus*, parcequ'en volant il fait avec ſes ailes, ſelon SCHWENCKFELD, un bruit approchant de celui que feroit un van.

supérieures sont plus longues que les autres, & de la longueur de trois pouces en certains oiseaux. Les joues sont blanches, excepté qu'il y a une raie noire, tirée sous les yeux, à travers des oreilles. La gorge en entier, ou le dessous du col, depuis le bec jusqu'à la poitrine, est noire, & cette partie noire ressemble à un croissant, dont les cornes se terminent à chaque côté du col. La poitrine & le ventre sont blancs. Il en est de même des plumes couvertes du dessous des ailes. Les plumes sous la queue sont obscures, ayant un certain éclat. Le milieu du dos & les plumes scapulaires ou des épaules, sont d'un verd charmant & brillant, embellies chacune d'une tache pourprée des deux côtés. Immédiatement près des ailes, les bords extérieurs des pointes des longues plumes scapulaires, qui sont au milieu, sont blanchâtres. Le col est de couleur de frêne, avec un mélange de rouge & de quelques lignes noires près de la crête. Les trois ou quatre grandes plumes les plus avancées en dehors dans les ailes, sont noires, ayant des pointes blanches : les autres successivement après, jusqu'à l'onzieme, sont noires, & après l'onzieme, elles sont blanches par le bout. Les plumes en arriere sont mieux arrangées que celles qui sont en avant. Ce blanc ne paroît point dans le côté de dessus de l'aile, mais il est caché par les plumes couvertes. Les plumes qui sont tout près du corps, en comptant depuis la vingt-unieme, sont vertes. Les moindres plumes couvertes sont embellies de pourpre, de bleu & de verd entremêlés. La plume la plus avancée en dehors des deux côtés est blanche, excepté qu'il y a une tache noire dans la texture extérieure : les pointes de toutes les autres sont blanches. Le bec est noir, dur, presque rond, de la longueur d'un pouce. La mâchoire supérieure avance un peu plus que l'autre. La langue n'est point fendue, mais les bords relevent & font une canelure ou creux au milieu. Les narines sont oblongues & fournies d'un tendon osseux. Les oreilles semblent être placées plus bas dans cet oiseau que dans d'autres, & les yeux sont de couleur de noisetier. Les pattes sont longues & rougeâtres : quelques-uns les ont brunes. Le petit doigt en arriere, de même que le doigt de devant, qui est le plus avancé en dehors, sont unis, à leur racine, à celui du milieu.

Le *Vanneau*, selon BELON, est de la grosseur du Pluvier. Il habite les mêmes lieux que lui, comme les prés & les marécages. Il court avec beaucoup de vîtesse. Il est d'un naturel chaud & ne fréquente que les lieux frais & humides. Il vit de Mouches, de Limaçons & de Sauterelles. Il est fort bon à manger.

Cet oiseau est très-connu en France. On l'appelle *Paon sauvage*, & les Italiens *Pavoncello*, ou *petit Paon*, selon BELON. On a de la peine à distinguer le mâle de la femelle. Il y a des lieux où on l'appelle *Dix-huit*, parce-qu'il exprime ces mots en chantant. GESNER dit que les *Vanneaux* sont excellens en Allemagne, & ALDROVANDE fait cas de ceux d'Italie. Ils ne sont pas moins délicieux dans les différentes Provinces de France, que dans d'autres pays.

Selon M. LÉMERY, les *Vanneaux* excitent l'appétit, nourrissent médiocrement & se digerent aisément. On les trouve bons en Médecine, pour pousser par les urines, pour fortifier le cerveau, purifier le sang, & pour l'épilepsie. Leur chair est peu nourrissante, & ne convient pas aux personnes accoutumées à un grand exercice du corps. Leurs parties contiennent beaucoup de sel volatil. Ces oiseaux sont ordinairement fort tendres & fort gras, & on ne les vuide point, non plus que les Grives, les Bécasses & les Pluviers. L'Aigle, le Héron, l'Alouette,

le Paon, la Hupe, le Bihorreau, & le *Vanneau*, sont les seuls oiseaux qui portent hupe.

On fait la chasse du *Vanneau* vers la Toussaint, & elle finit à la Sainte Catherine : pour cela on ajuste des filets de dix pas de long, avec une maille large de huit doigts, ou environ. Il faut avoir vingt ou vingt-cinq *Vanneaux* morts, & deux vivans aux perchantes. On leur donne à manger du cœur coupé en façon de Vers. Toutes les représentations des Oiseliers doivent être au-dessous du vent, la tête tournée dessous le vent, & deux au milieu. Pour contrefaire le sifflet naturel des *Vanneaux*, on prend une petite branche de sarment, on la plie en deux avec une écorce de vigne entre deux, & on imite avec cet instrument le sifflment de ces oiseaux.

On nourrit ces *Vanneaux*, ainsi pris, de cœur coupé, comme on vient de le dire plus haut, par petits morceaux, mis dans un petit pot. On peut les laisser courir dans les jardins, où ils rencontrent de petits Vers, & autres petits insectes dont ils font leur nourriture.

Il y a aussi un *Vanneau* des Indes, en Latin *Gavia, seu Vanellus Indicus*, nommé *Pluvier* des Indes par EDWARD, *Tome I. p.* 47. M. KLEIN dit qu'il differe de notre *Vanneau* par ses jambes & par ses pieds, qui sont plus longs. Son bec, depuis le milieu, va toujours en diminuant, & il n'a aucune marque de doigt de derriere.

On peut, sur les *Vanneaux*, consulter BELON, & les autres Ornithologues ci-dessus cités au commencement de cet article, & le *Tome III.* de la *Suite de la Matiere Médicale*, *p.* 580.

VANOCO, sorte d'Araignée de l'Isle de Madagascar, qui a le ventre rond, gros & noir, en quoi elle ressemble à un Scorpion de ce pays, nommé *Vancocho*. La Nature n'a rien produit de plus dangereux que cet insecte ; car un homme qui en est piqué tombe aussi-tôt sans connoissance. FLACOURT a vu des Negres rester deux jours en pâmoison, & froids comme de la glace, pour une piquûre fort légere en apparence. Les remedes dont font usage les Insulaires sont des décoctions d'herbes, & beaucoup de soin à tenir les malades près d'un grand feu.

VAR

VAROZA, nom qu'on donne en Italie à la *Marmote*. Voyez MARMOTE.

VAS

VA-SAOULE : GOEDARD (*Part. II. Exp.* 23.) donne ce nom à une Chenille qui se nourrit de feuilles d'Artichaux, parceque quand elle a mangé, elle se promene encore quelque temps. De cette Chenille sort un Papillon, dont les ailes sont blanches comme la neige, & dont le corps est d'un beau blond. Ce Papillon vole avec beaucoup de vîtesse & aime extrêmement sa liberté.

VASSET, Coquillage operculé du genre du Sabot, troisieme espece, figuré à la Planche XII. *n.* 3. de l'*Histoire des Coquillages du Sénégal*, *p.* 182.

Ce Coquillage, dit l'Auteur, que l'on appelle très-communément le *Bouton de Camisole*, se trouve abondamment dans les rochers de la pointe Méridionale de l'Isle de Gorée. Sa coquille est médiocrement épaisse de sept à huit lignes ; elle est un peu plus large, & applatie dans sa partie supérieure.

Ses spires sont tantôt renflées, tantôt applaties, mais toujours chagrinées de petits boutons ronds, égaux & distribués sur plusieurs rangs, qui tournent avec elles.

Ces rangs de boutons varient de douze à vingt-quatre dans la premiere spire ; de six à huit dans la seconde, & diminuent par degrés dans les autres.

Le sommet est une fois plus large que long, & de fort peu plus long que l'ouverture.

Celle-ci est légerement ridée, ou marquée tout autour d'environ quinze petites canelures. On voit au centre des spires un ombilic arrondi & très-profond.

Sa couleur est sujette à beaucoup de variétés. Quand elle sort de la mer, elle est ordinairement d'un cendré noir, qui, avec le temps, passe au gris, & ensuite à une belle carnation. Cette derniere couleur se fortifie & se change en une couleur de rose assez vive, sur-tout lorsque la coquille demeure long-temps sur le rivage. Dans ces différens états on remarque que les unes sont coupées longitudinalement par cinq ou six bandes blanchâtres; les autres sont marbrées également de rouge & de blanc, ou de blanc verdâtre: d'autres enfin, sur un fond couleur de rose, sont tachées de plusieurs points noirs ou d'un brun noir, rangés sur quatre ou cinq lignes, qui tournent sur la premiere spire.

L'animal differe de celui de l'*Ossilin*, qui est la premiere espece de ce genre de Coquillage, en ce que les deux membranes du dessus du pied sont bordées d'un seul rang de filets d'autant plus longs, qu'ils sont plus proches de l'opercule. Les trois cornes latérales du pied sont ornées à leur origine de trois filets inégaux, terminés en massue & blanchâtres.

M. ADANSON a rangé sous le nom de cette sorte de Coquillage étranger, l'*Ombilic* de RONDELET, *Edit. Franç. Part. II. p.* 70. & *Edit. Lat. Part. II. p.* 104. de BOSSUET, *Aquat. pars altera*, *p.* 53. de GESNER, *Aquat. p.* 287. & d'ALDROVANDE, *Exsang. p.* 398.

Le *Trochus dentatus, ruber, nigris puncturis seriatim distinctus*, de LISTER, *Hist. Conchyl. Tab.* 637. *fig.* 25.

Le *Trochus primus, sive maculosus*, de RUMPHIUS, *Mus. p.* 74. *art.* 1. *Tab.* 21. *fig.* 1.

Le *Trochus fasciis verrucosis, & rubro, albo, nigro, &c.* de PETIVERT, *Gazoph. Vol. I. Cat.* 316. *Tab.* 14. *fig.* 10.

Le *Trochus ore angusto & horizontaliter compresso, striatus, rugosus & umbilicatus*, de LANGIUS, *Meth. p.* 49.

Le *Sabot*, appellé *Bouton de Camisole*, de M. D'ARGENVILLE, *p.* 2. & 17. *Planche VIII. Edit.* 1757.

Le *Trochus ore ampliore & rotundo, umbilicatus, papillis nigris, albidis & rubris, per seriem dispositis, signatus*, de GUALTIERI, *Ind. & Tab.* 61. *fig. H.*

Et la *Trocho-Cochlea integra, rubra, dentata, nigris puncturis*, de M. KLEIN, *Tent. p.* 42. *sp.* 1. *n.* 4.

VASTANGO, ou BASTANGO, nom qu'on donne en Provence, dit RONDELET, à la Pastenaque, espece de Raie, poisson de mer. Voyez PASTENAQUE.

VAU

VAUTOUR*, oiseau mis dans le rang des grands oiseaux de proie, que RAY nomme *generosiores*, les plus remplis de courage. Il y en a de plusieurs especes, & ils vont après les Aigles. M. KLEIN (*Ordo Av. gen.* 1. *esp.* 11.) les place entre les Aigles & les Faucons, dans la quatrieme famille de ses oiseaux; & ils composent la seconde espece du premier genre. Il y a selon ce Naturaliste, des *Vautours*, qui égalent les Aigles en grandeur, d'autres sont plus petits. On distingue les *Vautours* des Aigles, 1°. parcequ'ils ont le tronc du corps horisontal à la terre, &

* Cet oiseau est nommé en Hébreu *Daah*, à cause de la force de son vol; en Grec Γύψ; en Italien, *Avoltoio*; en Anglois, *Grappe*. Le mot Hébreu *Rakham*, dit M. JAULT, est le nom d'une sorte de *Vautour*, ainsi appellé à cause de sa tendresse pour ses petits. Le verbe *Rahham*, signifie en François *aimer tendrement*, ou *chérir*.

droit, & élevé comme les Aigles, qui portent le corps droit, la poitrine & le col élevés, de façon que des doigts de derriere à la tête, lorſqu'elle eſt droite, on peut preſque tirer une ligne verticale; 2°. les jambes & les pieds des *Vautours* ſont courts & courbés; 3°. le *Vautour* eſt couvert de pluſieurs plumes, de peu de pennes, excepté les ailes & la queue, qui en ſont fournies, & ſous leſquelles il y a des plumes velues ou cotonneuſes, qui paroiſſent, quand il y a une ou deux des pennes arrachées, de façon qu'un *Vautour* auquel on auroit arraché ſes pennes, paroîtroit comme une Brebis ailée, ou paſſeroit pour quelque oiſeau étranger d'une figure ſinguliere; 4°. le *Vautour* a, préférablement au reſte du corps, la tête & le col garnis de peu de plumes, qui ſont très-courtes; quelques-uns au lieu de plumes & de duvet ont des eſpeces de petits crins; 5°. le *Vautour* a un grand & vaſte jabot, qui a la figure d'un ſac, quand il eſt plein, & qui eſt très-maniable, quand il eſt vuide; 6°. quand on voit ſur terre deux ou pluſieurs oiſeaux de proie enſemble, on peut les prendre pour des *Vautours*: cependant les Buſards, qui ſont des eſpeces de Faucons, s'attroupent auſſi, dit M. KLEIN; 7°. les *Vautours* cherchent les cadavres nouvellement jettés à la voirie; ils font la chaſſe aux Poulets, Oiſons, &c. 8°. le *Vautour*, comme l'Outarde, a de la peine à s'élever; il eſt obligé d'eſſayer trois ou quatre fois ſon vol, avant que de le prendre; 9°. le bec du *Vautour*, fort & allongé, ne commence pas à ſe courber dès ſa racine, comme celui de l'Aigle. Il s'allonge peu-à-peu dans une juſte proportion, juſqu'à la longueur de deux pouces ſous la mâchoire inférieure, avant qu'il devienne courbé au bout; 10°. les ongles des *Vautours* ſont moins en croiſſant que ceux des Aigles; c'eſt ce qui fait qu'ils reſtent rarement ſur terre. Voilà, ſelon M. KLEIN, les marques caractériſtiques des *Vautours*, marques qui les peuvent faire diſtinguer de loin des autres oiſeaux de proie. Quelques Auteurs font dériver le nom de *Vautour*, en Latin *Vultur*, de ſon vol lent ou plutôt peſant, *à tardo volatu*, comme qui diroit *volitardus*; mais on peut dire la même choſe de l'Outarde, dont le vol eſt peſant, & qui eſt nommée *Anſer trappa*, ou *tarda*.

M. KLEIN, comme les autres Naturaliſtes, donne différentes eſpeces de *Vautour*, ſavoir le *Vautour doré*, le *Vautour à Liévre*, le *Vautour tanné*, le *Vautour cendré*, le *Vautour blanc*, l'*Aigle Vautour*, le *Vautour du Bréſil*, qui eſt le *Cuntur* de RAY & de SLOANE, & le *Vautour Moîne*, nommé par ALBIN, *Vautour des Indes Orientales*. Voici les deſcriptions de ces différentes eſpeces de *Vautours*.

VAUTOUR ORDINAIRE: Cet oiſeau, dit ALBIN (*Tome III. n.* 1.), eſt de la grandeur d'une Aigle. Son bec eſt noir & courbé à la pointe, de la même maniere que celui des oiſeaux qui tirent ſur le *Vautour*. Les yeux ſont grands. La prunelle eſt noire, & l'iris de couleur de feu, tirant ſur le jaune. Il a la tête & le col chauves: l'un & l'autre n'ont qu'un duvet mollet & velu au-lieu de plumes. Au-deſſous du col il a une palatine ronde de plumes d'un brun jaunâtre. L'oiſeau entier, excepté les plumes fortes des ailes & les plumes de la queue, eſt de cette même couleur. Le *Vautour* eſt par-tout garni de plumes juſqu'aux pieds, qui ſont de couleur de frêne. Les ſerres ſont noires. C'eſt un oiſeau fier & hardi, donnant des coups à tout ce qui l'approche. ALBIN, qui nous donne cette deſcription, l'a faite d'après un *Vautour* vivant, qu'un Particulier montroit aux Curieux, à la Foire de Tottenhamcourt en Angleterre, ſous le

le nom d'*Aigle du Soleil.* Cet oiseau fait son aire sur des futaies, en quelques lieux escarpés & de difficile accès. Il étoit fort considéré par les anciens Augures, qui étoient persuadés que toute l'espece étoit femelle, & que leur génération se faisoit par une voie extraordinaire. La graisse de *Vautour* est fort estimée contre les maladies des nerfs. Sa peau est très-belle & fort recherchée de plusieurs particuliers.

VAUTOUR, ou AIGLE VAUTOUR, en Latin *Aquila Vultur.* Cet oiseau, dit ALBIN (*Tome II. n.* 3.) est aussi grand que l'Aigle ordinaire. Il a le sommet de la tête & le col chauves, ou couverts d'un duvet blanchâtre. Le bec en est noir & droit jusqu'au milieu, fléchi, ou courbé vers la pointe en forme de croc, remarquable, ainsi que le bec du *Vautour ordinaire.* Le menton & le côté de la tête autour des yeux sont couverts d'un duvet brun ou gris de fer. L'iris est jaune, & la prunelle noire. Les plumes qui couvrent la poitrine & le ventre sont de couleur de crême pâle, tachetées de marques oblongues & sombres. Les plumes du dos & les plumes couvertes des ailes sont d'un brun rougeâtre. Les longues plumes des ailes & la queue sont noires. Les jambes & les pieds en dessus sont de couleur de plomb: le dessous est d'un brun clair. Les serres sont larges, crochues & noires. WILLUGHBY met cet oiseau dans le genre des Aigles. GESNER & ALDROVANDE en font la description, sous les noms de *Gypaëtos*, de *Percnopteros* & d'*Oripelargos.*

VAUTOUR CENDRÉ: Il est ainsi nommé par ARISTOTE, pour le distinguer du noir. Les *Vautours blancs* ont les poils, ou, pour mieux dire, les plumes fines comme la plus fine chevelure, & tellement blanches, que la peau d'un de ces oiseaux étant corroyée & bien préparée, elle seroit prise par plusieurs personnes pour la peau d'une Belette ou Mustelle blanche des Alpes, ou pour celle d'un Renard blanc. La peau du *Vautour cendré* est beaucoup plus agréable à la vue & plus utile que celle du noir. M. KLEIN marque avoir trouvé dans un nid deux petits de cette espece. L'un étoit de couleur cendrée, & l'autre de couleur châtain. Il y a apparence que l'un étoit mâle, & l'autre femelle.

VAUTOUR TANNÉ, ou CHÂTAIN, en Latin *Vultur Bœticus.* Celui-ci est un peu plus petit que l'Aigle. Les plumes du col, du dos, du ventre & généralement de tout le corps, sont teintes d'une couleur tannée, ou de châtaigne, & c'est par-là qu'il est différent du noir. Il a les grandes plumes des ailes & de la queue de la même couleur que celles du *Vautour noir.* Leur queue à l'un & à l'autre est courte, à proportion de leur vol, qui est très-long. Les *Vautours châtains* & les *blancs* sont rares, & ne se voyent pas si communément que ceux qui sont noirs. Ils ont les plumes du dessus de la tête très-courtes, en comparaison des Aigles: c'est ce qui a fait croire à quelques-uns qu'ils étoient chauves. Ces oiseaux ont les jambes très-courtes & environnées de plumes de tous côtés, jusques dessus le haut des doigts. Les plumes du col sont extrêmement étroites, & longues, comme celles des Coqs domestiques, des Étourneaux & des Chapons, auxquels elles tombent du col. Celles qui couvrent le dos, les côtés & les plis des ailes sont plus larges & courtes. Ils ont celles du dos, du ventricule, du ventre & du commencement du croupion, rousses. Le *Vautour noir* les a noires, & dans tous les deux elles sont larges. Cet oiseau, dit M. KLEIN, est le *Milvus æruginosus* de WILLUGHBY & de RAY, nommé par M. LINNÆUS, *Falco cerâ luteo-viridi, pedibus luteis, corpore ferrugineo, ver-*

tice fulvo, en François *Fau-Perdrieux*. Voyez ce mot.

VAUTOUR NOIR : Cet oiſeau a été ſurnommé *Vautour aux Liévres*, parcequ'il s'addonne à cette chaſſe, & ſemble en cela être d'une race plus courageuſe que les autres. Sa poitrine n'eſt pas ſi jaune que celle du *Vautour doré*, & il eſt plus petit de taille. Son bec eſt crochu & noir par devant. Il a les yeux vilains, le corps robuſte & grand ; les ailes larges, & la queue longue & droite, de couleur d'un rouge obſcur. Il fait ſon nid ou plutôt ſon aire ſur les Chênes les plus élevés. Il nourrit ſes petits de chair vive & de proie, & non de corruption ; ce qui eſt particulier à cette eſpece de *Vautour* ſeulement, qui eſt nommé en Latin *Vultur Leporarius*. Cet oiſeau, dit M. Klein, quand il eſt en colere, fait voir une eſpece de hupe ſur ſa tête, ſemblable à celle du Coq. Il approche pour la grandeur de celle de l'*Oſſifragus*, en François *Orfraye*. Il obſerve du haut des arbres ſa proie. Il chaſſe, ſur terre en ſautant, ou en s'élançant dans l'air, différentes eſpeces d'oiſeaux domeſtiques des plus grands. Il en veut auſſi au poiſſon des étangs, & il n'épargne pas les Liévres dans leurs tanieres, ni les petits Renards.

VAUTOUR DORÉ : Cet oiſeau a beaucoup de qualités communes avec le genre d'Aigle qui ſe voit dans les Alpes. La longueur du bec par deſſus eſt d'environ quatre pouces, & quand il eſt ouvert, il a ſept doigts en travers. La queue eſt très-longue. Toute la partie de deſſous, ſavoir le col, le bas de la poitrine, le ventre & les pieds, eſt d'un roux qui eſt un peu plus clair vers la queue, & plus rougeâtre du côté de la tête. Il a les doigts des pieds de couleur de corne ; les deux premieres plumes des manteaux brunes, ou noirâtres, & preſque toutes d'une couleur ; les petites du haut des ailes plus noires, les unes avec des taches rouſſâtres, les autres blanchâtres, étant diſtinguées vers le haut ; plus elles approchent du dos, plus elles ſont noires, & luiſantes par leur grande noirceur. Les plumes du milieu du dos ſont noires & pareillement luiſantes. Leurs tuyaux ſont blancs, ainſi que ceux des plumes qui ſont au milieu du dos & à la moitié du col, & pour le reſte des plumes du col, elles ſont d'un blanc rouſſâtre. La couleur des pennes de la queue eſt cette même couleur obſcure qui regne ſur les manteaux. Il ne faut pas, dit M. Klein, confondre ce *Vautour* avec l'*Aquila fulva*, qui eſt le *Chryſaëtos* d'Aristote. Il ſurpaſſe l'Aigle noire en grandeur.

VAUTOUR BLANCHÂTRE, en Latin *Vultur albicans*. C'eſt, dit M. Klein, le *Milvus albus* de Willughby, en François *Milan blanc*. Cet oiſeau eſt très-petit & plus petit que l'*Aquila clanga*, nommée *Aigle aux Canards*, en Latin *Aquila Anatoria*. M. Klein met cet oiſeau dans le rang des *Vautours*, parcequ'il a le bec fait comme celui des *Vautours*, c'eſt-à-dire plus de la moitié droit, & courbé au bout. Son plumage a différentes taches couleur de terre, & il fait la guerre aux Poulets.

VAUTOUR DES INDES, en Anglois *the Waro*. Le même Albin dit que c'eſt un oiſeau de la grandeur d'une Aigle. Le ſommet de ſa tête & le col ſont de couleur de chair & dégarnis de plumes. Le menton, les côtés & le derriere de la tête ſont d'un brun foncé. Le bec eſt long & crochu par le bout, rougeâtre, ou de couleur de ſafran, avec une large bande de couleur de plomb au milieu. Des deux côtés de la mâchoire ſupérieure il a deux caroncules de couleur d'orange, placées ſur la baſe du bec. Ces caroncules ſont larges, plates & dentelées. L'iris eſt blanche & entourée d'écarlate. Le collier eſt comme compoſé de plumes blanches & cotonneuſes de couleur de frêne & rangées les unes près

des autres. Les plumes du dos, de même que les plumes couvertes des ailes, ſont de couleur de bufle pâle. Les longues plumes ſont noires. Le jabot eſt de couleur de chair & pelé. Il pend par le bas ſur la poitrine comme un ſac. Les plumes ſur la poitrine, ſur le ventre & ſur les cuiſſes, ſont blanches. La queue eſt compoſée de douze plumes blanches, dont les pointes ſont tachetées de noir juſqu'à la moitié. Les jambes & les pieds ſont de couleur de chair jaunâtre, & les griffes noires. ALBIN a donné cette deſcription ſur un oiſeau de cette eſpece, apporté des Indes Orientales en Angleterre. Il vivoit de viande crue. L'Auteur dit qu'il reſſembloit un peu à l'oiſeau que WILLUGHBY (*Ornith. p.* 68.) dépeint ſous le nom d'*Urubu*, ou de *Vautour du Bréſil.* M. KLEIN nomme cet oiſeau *Vautour Moine*, en Latin *Vultur Monachus.*

VAUTOUR DU BRÉSIL, nommé autrement *Urubu.* Cet oiſeau a, ſelon SLOANE, la figure d'une Poule d'Afrique. HERNANDEZ le nomme *Tropitotl*; NIEREMBERG, *Aura*, & CATESBY, *Buteo ſpecie Gallo-Pavonis*; en Anglois *the Turkey Buzzard.* Cet oiſeau, dit M. KLEIN, a la tête charnue, ſans plumes, couverte çà & là de petits crins; les pieds courts, de couleur d'une viande lavée; les doigts longs, garnis d'ongles qui vont un peu en croiſſant; le bec long de trois pouces, couvert juſqu'au milieu d'une membrane charnue: le bout, qui eſt crochu, eſt blanc. Les narines ſont larges & éloignées des yeux. Le plumage du corps eſt un pourpre ſombre ou ſanguin, mêlé de verd.

Il y a encore une eſpece de *Vautour*, nommé *Gryps* ou *Gryphus.* C'eſt le *Cuntur* de RAY & de SLOANE, & le *Condar* d'ACOSTA & de FRÉZIER. Voyez CUNTUR.

UBI

UBIRRE, nom que LAET donne à un poiſſon des Indes, que NIEUHOFF nomme *Merael.*

VEA

VEAU*, animal à quatre pieds, le petit de la Vache. Les Anciens ont fait grand cas & de grands éloges de la chair du *Veau.* AVERROËS la met au-deſſus de celle de la Poule. AVICENNE dit qu'elle eſt très-ſalutaire & qu'elle produit un ſuc fort temperé. Selon GALIEN, cette chair étant rôtie, ſe digere facilement & nourrit beaucoup. Elle convient en tout temps, à toute ſorte d'âge & de tempérament, plus cependant aux perſonnes foibles & délicates, & qui ſont toujours en repos, qu'à ceux qui ſont plus forts, robuſtes & accoutumés à un exercice continuel, auxquels il faut un aliment plus ſolide, qui ſe diſſipe moins que celui que le *Veau* fournit. On nomme *Veaux de riviere*, des *Veaux* extrêmement gras, qui naiſſent dans les environs de Rouen, où il y a de bons pâturages; & *Veaux de montagne*, des *Veaux* nourris d'un lait de diverſes Vaches, & de quelques autres ingrédiens, comme œufs & ſucre. C'eſt une façon de les nourrir, qui nous vient des Italiens. On lit dans le *Tome III.* des *Collections Académiques*, *p.* 223. une Obſervation tirée des *Éphémérides des Curieux de la Nature*, par JEAN SCHMEDIUS, ſur un *Veau* monſtrueux à deux têtes, ou plutôt à deux fronts. Ces têtes n'étoient point entierement ſéparées; car elles étoient, au contraire, réunies à la partie ſupérieure, & n'avoient qu'un ſeul crâne & un ſeul cerveau. Chaque

* Cet animal eſt nommé en Hébreu *Hegel*; la femelle *Hegla*: le mâle, en Chaldéen *Hagla*; en Syriaque *Hagal*, ou *Hagala*; en Grec Μόσχος; en Allemand, *Kalb*; en Flamand, *Kalf*; en Eſpagnol *Beccero*, ou *Terrero*; en Italien, *Vitello.* Lorſque que le *Veau* a plus d'un an paſſé, on le nomme en Hébreu *Par*, & la femelle *Para*, comme en Latin *Juvencus* & *Juvenca.*

portion de tête avoit ſes deux yeux, ſa bouche, ſa langue & ſes dents. De chaque côté des mâchoires, & au front, on appercevoit une ligne, ou ſuture, qui marquoit l'endroit de la réunion des deux têtes. Il n'y avoit qu'une oreille de chaque côté, près de laquelle on diſtinguoit la protubérance, d'où la corne devoit ſortir, & lorſqu'on faiſoit avaler du lait à ce *Veau*, par l'une des bouches, les deux langues étoient en mouvement. Il ne vécut que deux jours & deux nuits; mais avec un peu d'attention, dit l'Obſervateur, on auroit pu le faire ſubſiſter pendant quelque temps.

VEAU MARIN: C'eſt un animal couvert d'un cuir dur & velu. RONDELET (*de Piſcib. L. XVI.*) dit qu'il y a deux eſpeces de *Veau marin*, dont l'une ſe trouve dans la mer Méditerranée, & l'autre dans l'Océan. Il ne met point d'autre différence entre l'une & l'autre de ces eſpeces que l'habitude du corps, qu'il dit être plus pleine dans le *Veau marin* de l'Océan, que dans celui de la mer Méditerranée, qui eſt plus long & moins ramaſſé que l'autre. Le *Veau marin*, dont M. PERRAULT a donné la deſcription anatomique, a plus de rapport avec la ſeconde eſpece que la premiere.

Ce *Veau marin* avoit le col long, & la tête bien moins ſerrée contre les épaules, qu'elle ne l'eſt au *Veau marin* de l'Océan; le reſte du corps étoit auſſi plus délié. Tout l'animal avoit vingt-huit pouces de longueur, à prendre depuis le muſeau juſqu'au bout des pieds de derriere: la tête avoit ſix pouces & demi: les pieds de devant trois & demi: ceux de derriere étoient étendus, & joints l'un contre l'autre, ayant en cela ſeulement la forme de la queue d'un poiſſon, ſuivant la deſcription d'ARISTOTE (*Hiſt. Anim. L. II. c.* 1.), qui ſe trouve contraire à la figure que donne RONDELET, tant de celui de l'Océan, que de celui de la mer Méditerranée, qu'il repréſente ſans pieds de derriere; & il reprend ARISTOTE de ce qu'il a dit que cet animal a des doigts aux pieds de derriere, pareils à ceux de devant. Ainſi il ſemble que RONDELET, dit M. PERRAULT, ait confondu le véritable *Veau marin*, ou *Phocas* des Anciens, avec le *Bœuf marin* des Indes Occidentales, qui n'a point de pieds de derriere; mais ſeulement une queue de poiſſon, mal formée, dont il ſe ſert pour nager; ce qu'il fait avec une très-grande viteſſe, au rapport de CLUSIUS (*Exercit.* 9. *L. XVI. c.* 8.), qui dit en avoir vu un que les Hollandois avoient apporté des Indes.

Le *Veau marin*, que M. PERRAULT a décrit, avoit non-ſeulement deux pieds de derriere, mais outre cela une queue longue d'un pouce & demi, qui ne tenoit rien de la queue d'un poiſſon, & qui reſſembloit à la queue du Cerf, comme l'a décrit ARISTOTE; mais ſes pieds étoient mal formés, & ceux de devant n'avoient point de doigts, ainſi que le veut ARISTOTE, qui leur donne des ongles & des articles, que M. PERRAULT n'a point trouvés dans ſon ſujet. Ces deux pieds, allongés & ſerrés l'un contre l'autre, avoient plutôt la forme de la queue d'un poiſſon, qu'ils ne reſſembloient aux pieds de derriere, qui ſe replient ordinairement ſous le ventre aux animaux qui en ont. Ces pieds étoient en cela ſemblables à ceux des Plongeons, qui ne peuvent marcher, comme la plûpart des autres oiſeaux aquatiques, en tenant leur corps parallele à la terre, & qui ſont contraints d'aller droit comme l'homme.

ARISTOTE dit que le *Veau marin* eſt comme eſtropié, parceque ſes pieds de devant ne ſont que des mains jointes aux omoplates. C'eſt ce dont convient auſſi M. PERRAULT. Le *Bœuf marin* des Indes Occidentales, qui eſt une eſpece de *Veau marin* d'une grandeur prodigieuſe, y eſt appellé *Manati*, parceque, ſelon la remarque d'OVIEDO (*Hiſt. Nat. des Indes*, *L. III. c.* 10.), il n'a que les pieds de devant, qui ſont

généralement appellés *mains*, par les Espagnols, dans tous les animaux.

OPPIEN (*de Venat. L. V.*) dit que les *Veaux marins* ont aux pieds de devant des doigts garnis d'ongles forts & pointus, avec lesquels ils déchirent les filets des Pêcheurs. Mais ces pattes, ainsi serrées & raccourcies, n'ont point semblé à M. PERRAULT propres à tenir ses petits embrassés, ainsi que le même OPPIEN dit que la femelle fait, lorsqu'elle les mene dans la mer. ELIEN (*de la Nat. des Anim. L. IX. c. 9.*) a remarqué que les femelles ont un grand soin de mener & de ramener souvent leurs petits, tantôt dans la mer, tantôt sur la terre, pour leur apprendre à nager & à marcher par un long exercice, qui produit une habitude capable de suppléer aux dispositions que la Nature leur a déniées, ainsi que PLINE le remarque, *L. III. c.* 13.

HOMERE (*Odyss. L. IV.*) appelle les *Veaux marins*, *Nepodes*. Ce mot s'interprete diversement par les Grammairiens. Les uns veulent qu'il signifie un animal qui est sans pieds, ou qui les a petits; les autres disent qu'il signifie un animal qui nage avec les pieds. La premiere signification, dit M. PERRAULT, convient mieux au *Veau marin*, qui a les pieds fort petits, & beaucoup plus propres à marcher qu'à nager, c'est-à-dire ceux de devant; car ceux de derriere sont plus propres à nager qu'à marcher.

La Nature a fait le *Veau marin*, pour vivre, de même que le Castor, sur terre & dans les eaux, & leur a donné des organes pour aller avec plus ou moins de facilité, selon qu'elle les a destinés à être plus ordinairement ou sur terre, ou dans les eaux. Le *Veau marin* nage mieux que le Castor, qui n'entre dans l'eau que pour y prendre du poisson, & n'y fait pas sa demeure ordinaire. Le *Veau marin*, qui est plus souvent dans la mer que sur terre, ne marche pas avec autant de facilité que le Castor, quoique RONDELET (*de Piscib. L. XVI. c. 6.*) dise que celui qu'il décrit avoit été nourri dans un Couvent, où il montoit les degrés pour aller aux chambres hautes.

Cet Auteur & SEVERINUS donnent au *Veau marin* de longs poils au-dessus des yeux. M. PERRAULT n'en a point trouvé dans le sujet qu'il a disséqué. La tête n'en étoit point courte & ronde, comme RONDELET l'a décrit. Il avoit le museau assez long, pour le faire ressembler à la tête d'un Veau; mais les yeux cachés & comme plongés dans un orbite, & cependant gros, ayant quinze lignes de diametre. Le *Veau marin* a des trous au lieu d'oreilles. ARISTOTE (*Hist. Anim. L. I. c.* 11.) a remarqué que cela est particulier au *Veau marin*, au Dauphin, & aux autres Cétacées. Cet Ancien ajoute qu'entre tous les animaux qui engendrent un animal vivant, ils sont les seuls qui n'ont point d'oreilles externes. Cependant (comme M. PERRAULT le remarque) les Salamandres & les Viperes n'ont point d'oreilles externes, quoiqu'elles engendrent des animaux vivans.

La peau du *Veau marin* est garnie d'un poil court & fort semblable à celui du Veau terrestre. Il est de couleur entre le gris & le fauve, un peu plus déchargé sous le ventre que sur le dos, qui étoit, dans le sujet de M. PERRAULT, parsemé de taches de couleur rouge-brune.

PLINE (*Hist. Nat. L. IX. c.* 13.) dit que ce poil, long-temps après que la peau a été arrachée, conserve une telle sympathie avec la mer, qu'il suit ses mouvemens, & que tantôt il se hérisse, tantôt il s'applatit, selon que la mer s'enfle ou s'abaisse par le flux ou par le reflux. SEVERINUS dit avoir vu ce miracle: mais il l'exprime avec tant d'exagération, dit M. PERRAULT, qu'il en est moins croyable. Il dit que quand le vent du Septentrion souffle, les poils qui s'étoient élevés au vent du Midi se couchent tellement, qu'ils semblent dis-

paroître. CARDAN (*L. X. de Subst.*) assure que cette propriété, qui avoit passé pour fabuleuse, a été trouvée véritable aux Indes : mais M. PERRAULT, qui a gardé & observé la peau de son sujet pendant plusieurs mois, a trouvé que le poil y étoit de même hauteur, & de même situation en toute sorte de temps.

La peau du *Veau marin* est dure & épaisse. PLINE (*Hist. Nat. L. IX. c.* 13.) dit qu'il n'est pas aisé de tuer le *Veau marin*, qu'en lui cassant la tête. Les Historiens des Indes Occidentales disent que la peau du *Manati*, étant corroyée, a plus d'un doigt d'épaisseur : on en fait des semelles de souliers.

Les dents du *Veau marin* disséqué par M. PERRAULT, étoient longues & aigues dans toutes les deux mâchoires, & elles étoient fort différentes de celles du Veau de terre ; elles ressembloient mieux aux dents du Loup : c'est ce qui fait que les Allemands & les Espagnols appellent cet animal *Loup marin*, & avec raison, dit notre savant Académicien, parceque le naturel doux & grossier du Veau terrestre a encore fort peu de rapport avec celui du *Veau marin*, que les Naturalistes disent être adroit, hardi, entreprenant, vivant de rapine, & ayant l'industrie de s'attrouper avec ses semblables, pour attraper les plus grands poissons.

OPPIEN (*de Venat. L. V.*) dit qu'il a même assez de force pour se battre sur terre contre les Ours ; ce qui est peu croyable des *Veaux marins* de la grandeur de celui qui a été disséqué par M. PERRAULT. Cet habile Observateur remarque que cela ne peut convenir qu'à des *Veaux marins* pareils à ceux qu'HOMERE décrit au quatrieme Livre de l'*Odyssée*, dont la peau étoit assez grande pour couvrir un homme ; ou qui sont de l'espece de ceux qui se pêchent proche de l'Angleterre, qui, selon GESNER, sont aussi grands que les Ours ; ou plutôt qui ressemblent à ceux dont parlent GOMARA, OVIEDO, PEDRO CIEÇA, & les dernieres Relations des Isles Antilles, qui sont d'une grandeur si prodigieuse, qu'il s'en trouve quelquefois de vingt pieds de long, sur sept de large.

La langue du *Veau marin* est assez semblable à celle d'un Veau terrestre ; elle est large, plate, & sans beaucoup d'âpreté : elle est fourchue & fendue en deux par le bout, ainsi qu'ARISTOTE (*Hist. Anim. L. II. c.* 17.), & PLINE (*Hist. Nat. L. XI. c.* 37. *& L. IX. c.* 13.) l'ont remarqué. Ce dernier Auteur rapporte qu'il a vu des *Veaux marins* à Rome, qui répondoient à ceux qui les appelloient ; il ajoute que l'on avoit instruit ces animaux à saluer le Peuple dans le Théâtre, non-seulement par quelque sorte de génuflexion & d'autres gestes, mais encore par un son de voix qu'ils faisoient entendre, si-tôt qu'on leur en avoit donné l'ordre. Voilà de ces fables de PLINE que nous ne donnons que pour ce qu'elles sont.

Cependant M. PERRAULT rapporte que les Naturalistes ont observé que cet animal ne tient rien de la stupidité des poissons, mais qu'il égale la sagacité la plus subtile des animaux terrestres. Il est vrai que GOMARA (*Hist. Ind. c.* 31.) parle d'un *Manati*, ou *Veau marin* des Indes, d'une grandeur prodigieuse, qui étant apprivoisé, venoit, quand on l'appelloit par son nom, & portoit jusqu'à dix hommes sur son dos, dans un lac où un Prince Indien le faisoit nourrir.

SEVERINUS (*Enarrat.* 1. *à nat. Phocæ*) dit en avoir vu un à qui l'on avoit appris à faire un certain cri, qui sembloit témoigner de la joie, quand on nommoit les Princes Chrétiens, ce qu'il ne faisoit point quand on nommoit les Princes Mahométans. Voilà tout ce qui concerne l'extérieur du *Veau marin*, suivant le Recueil des

Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, Tome III. Part. I.

Le *Veau marin*, ou *Chien marin* du Cap de Bonne-Espérance, selon le rapport de KOLBE (*Descript. du Cap de Bonne-Espérance*, Tome III. p. 146.), est fort gras, & l'on en tire une très-bonne huile. ERASME FRANCISCI, dans son *Jardin des Indes Orientales & Occidentales*, en donne une description fort exacte. Ce poisson, dit-il, a le cuir dur, velu, noir & gris. Il a comme des especes de bras & de mains. On l'appelle en Latin *Vitulus marinus*.

Des Naturalistes, comme les Voyageurs, ont confondu la *Vache marine*, le *Veau marin*, & le *Lamentin*. Le *Veau marin* est le *Phocas* des Anciens, que les Modernes, comme KOLBE & M. ANDERSON, nomment *Chien de mer*. La *Vache marine* est un amphibie de la même espece que le *Manati* des Espagnols, connu aux Isles Françoises sous le nom de *Lamentin*. Ainsi, outre ce que nous venons de rapporter, d'après M. PERRAULT, du *Veau marin*, voyez, au mot PHOCAS, ce que Messieurs ANDERSON & KLEIN disent de cette espece de *Chien de mer* connu en Groenland, comme en Amérique ; au mot VACHE MARINE, ce que M. ANDERSON nous en apprend, & au mot LAMENTIN, la description qu'en donne le P. LABAT.

VEAU AQUATIQUE, espece de Ver, que les Allemands, dit GESNER (*de Aquat.* p. 547.), nomment *Ein Wassertalb*. On dit que ce nom lui a été donné, parceque quand les Veaux en avalent en buvant, ils sont en danger de mort. C'est le même que M. LINNÆUS (*Fauna Suec.* p. 363. n. 1265.) met dans la classe des Reptiles. Il le nomme *Gordius pallidus, caudâ capiteque nigris*. Il en est aussi parlé dans le *Voyage de Gothlande*, p. 282. sous le nom de *Gordius*. ALDROVANDE (*Insect.* p. 720. t. 765.) le nomme *Seta*, ou *Vitulus aquaticus*. JONSTON (*Insect.*) lui donne le nom de *Meerwirm* ; & les Smolandois, chez lesquels il est très-commun, le nomment *Onda Betet*. C'est un Ver qui est de la grosseur & de la longueur d'un crin de queue de Cheval. Sa couleur est pâle, excepté sa tête & sa queue, qui sont de couleur noire. Il se trouve dans les lacs & dans les fontaines. Ses morsures causent une maladie nommée *Paronychia morbus*. Les Smolandois, dit M. LINNÆUS, la guérissent en faisant des incisions avec un couteau ; & si l'on jette dans l'eau le *Gordius*, ou le *Veau aquatique*, coupé par petits morceaux, ils rapportent que tous ces différens petits morceaux croissent, & deviennent autant de *Gordius*, ou *Veaux aquatiques*. Ce que M. LINNÆUS nous apprend de cette espece de Ver, M. TREMBLAY le dit des Polypes, comme on l'a vu au mot POLYPE.

V E C

VECHIO MARINO, nom qu'on donne en Italie, dit RONDELET, au *Veau marin*. En Languedocien, selon le même Naturaliste, on le nomme *Vedel de mar*.

V E L

VELIA, du Grec ἐλέα, oiseau dont parle ARISTOTE, *Hist. Anim.* L. III. c. 16. BELON (*de la Nat. des Oif.* L. IV. ch. 29. p. 227.) en parle en ces termes : C'est un petit oiseau de la grandeur d'une petite Mésange. Il est de diverses couleurs. Il fréquente les lieux marécageux & se tient dans les roseaux. Il s'éleve en l'air en chantant, & retombe sur le champ. Il différe en cela de l'Alcyon, qui reste tranquille pour chanter, dit notre Ornithologue, qui n'a pu qu'appercevoir ce *Velia*, sans en avoir un en sa puissance pour l'examiner. Cependant il soupçonne que c'est l'ἐλέα d'ARISTOTE, qui est de petite corpulence, qui chante beaucoup, & qui se tient ordinairement dans les roseaux.

Il aime pendant l'été le vent & l'ombre, & pendant l'hiver, le soleil & l'abri.

* VELUE, nom que GOEDARD donne à une Chenile qui se nourrit de feuilles de Laitue. Me MERIAN en parle. Elle fait la morte, dit l'Auteur, quand on fait quelque mouvement autour d'elle, ou qu'on la veut toucher. Alors elle se roule, hérisse son poil, comme un Hérisson. Si on la veut prendre par le poil, il reste à la main. Ni les Moineaux, ni les autres oiseaux ne veulent point manger de ces Chenilles; ce qui peut venir ou de sa figure difforme, ou parcequ'elle est venimeuse. L'Auteur en a vu une se changer en Chrysalide le 30 Juin, & devenir, le mois de Juillet, un beau & grand Papillon, naturellement tacheté comme le bois de Brésil. Ce Papillon jette ses œufs, & il en sort au mois d'Octobre de petites Chenilles, qui manquant de chaleur pour croître, se retirent dans la terre, ou elles demeurent tout l'hiver, comme l'a éprouvé GOEDARD.

VER

VERS: De toutes les classes d'animaux, il n'y en a pas de si nombreuses que celle-ci. Les uns sont terrestres, & les autres aquatiques. Les uns sont sans pieds, & les autres en ont. M. LINNÆUS distribue la classe des *Vers* en quatre ordres, savoir en *Reptiles*, en *Zoophytes*, en *Testacées* & en *Lithophytes*. Il place dans celle des *Insectes* tous ces petits animaux, comme Chenilles & autres, qui subissent différentes métamorphoses, & auxquels les Naturalistes anciens & modernes ont indifféremment donné le nom de *Ver*, nom qui n'appartient proprement qu'à ces petits animaux rempans, dépourvus de pieds, ou du moins qui n'en ont pas de visibles, tels que le *Lombric* ou *Ver de terre*; le *Tænia* ou *Ver solitaire*; le *Cylindrique cucurbitaire* & autres, qui se trouvent dans le corps des hommes & des animaux, décrits ci-dessous, & voilà les *Vers* proprement dits. Les Naturalistes ont nommé *Ver à soie* la Chenille qui file la soie. Ils ont pareillement qualifié du nom de *Ver* toutes les autres Chenilles, fausses Chenilles, &c. qui de l'état de *Ver*, pour parler comme eux, deviennent des Chrysalides, autrement dites *Nymphes*, desquelles nous voyons sortir cette classe nombreuse d'insectes volans, divisée par M. LINNÆUS en *Coléopteres*, ce sont les Scarabées; en *Hémipteres*, ce sont les Sauterelles, les Cigales, &c. en *Neuropteres*, ce sont les Demoiselles, les Éphémeres, &c. en *Lépidopteres*, ce sont les Papillons diurnes & les Papillons nocturnes; en *Hymenopteres*, ce sont les différentes especes d'Abeilles & de Guêpes; en *Dipteres*, ce sont les Mouches à deux ailes, comme la Mouche Asyle & le Taon, & en *Apteres*, qui sont des insectes qui n'ont point d'ailes, tels que les Poux, l'Araignée, le Ciron, &c. La description de tous ces *Vers*, d'où proviennent ces insectes volans, composeroit un immense Traité. Je renvoie à SWAMMERDAM, LÉEWENHOECK, REDI, MOUFFET, M. DE RÉAUMUR & aux autres, qui en ont savamment écrit.

En général, les *Vers* sont de petits insectes rempans, qui n'ont ni os, ni vertebres, & qui viennent de semence, de même que les autres animaux. Ils naissent dans les hommes, dans les animaux terrestres & aquatiques, dans toutes sortes d'arbres, dans les fruits de la terre, dans les herbes, les semences, les racines, les fentes des pierres, le marbre même, les métaux, la neige, &c. Les livres sont détruits, & les meubles & les habits gâtés par les *Vers*. Parmi ceux qui s'attachent aux Plantes, & que les Naturalistes appellent *Plantarii*, il y en a qui ne s'attachent qu'aux arbres, d'autres aux fruits, d'autres aux légumes, d'autres au froment, & d'autres aux herbes. Entre ceux qui n'en veulent qu'aux arbres,

arbres, & qu'on nomme *Arborarii*; les uns aiment le bois, les autres l'écorce; ceux-ci les feuilles, ceux-là les fleurs, & quelques-uns les fruits. Chaque arbre a un *Ver* particulier, ainsi que son écorce, sa fleur, son fruit & sa feuille. Chaque légume nourrit aussi son *Ver* particulier. Le Bled a la *Calandre*. & les herbes potageres, médicinales, odoriférantes, &c. fournissent leur suc à d'autres *Vers*.

Les pierres ne sont pas exemptes d'être rongées par des *Vers*. Le microscope a fait découvrir que ces *Vers* sont noirs, & longs d'environ deux lignes, larges de trois quarts de lignes, & enfermés dans une coquille grisâtre. Les pieds qu'ils ont de chaque côté ressemblent à ceux des Poux, & sont proche de leur tête, qui est fort grosse. On voit dans leur gueule quatre especes de mandibules en croix, qu'ils ne cessent point de remuer & qu'ils ouvrent & ferment comme un compas à quatre bouches. Ils ont dix yeux, qui sont extrêmement noirs & ronds.

Le mortier est aussi mangé par une infinité de petits *Vers* de couleur noirâtre. Ils ont quatre pieds assez longs de chaque côté, & ne sont pas plus gros que des Mittes de fromage.

Il s'engendre assez ordinairement des *Vers* dans les navires, & ces insectes, que les Latins nomment *Teredines*, sont plus gros que les *Vers à soie*. Ils sont fort tendres & luisans d'humidité. Ils ont la tête noire & dure, & rongent continuellement. Ils trouent les planches & les membres d'un vaisseau. J'en ai parlé ci-devant au mot TARIERE.

Quand en 1728. on mit sur le côté le vaisseau l'Hercule, on trouva tous ses fonds chargés d'un nombre infini d'animaux d'une espece particuliere. C'étoient, dit M. DE RÉAUMUR, des *Vers* de deux pieds & demi à trois pieds de long, enfermés dans des gaînes d'une matiere toute semblable à un cuir que l'on auroit long-temps laissé tremper dans l'eau. Ils avoient tous une queue presque ronde, découpée, qui s'ouvroit & se fermoit comme un parasol. Par cette queue ils tenoient au bordage d'une maniere si forte & si adhérente, qu'à peine les pouvoit-on arracher avec la main. Mais aussi-tôt qu'on présenta le feu, comme on fait, aux carenes, ils se détacherent tous & tomberent dans la mer. C'est ce que manda de Brest M. DESLANDES à M. DE RÉAUMUR, le 20 Juillet 1728. Voyez les Observations sur cette espece singuliere de *Ver*, extraites de cette Lettre, & insérées dans les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences* de la même année, *p.* 401. *&* 402.

Plusieurs Naturalistes font mention de *Vers* trouvés dans le cœur de l'homme, & dans celui de différens animaux. On n'en trouve point, dit-on, dans le Cyprès, parceque cet arbre est d'un goût trop amer, & qu'il a l'odeur trop forte, ni dans le Cedre, qui a une qualité desséchante. Le Pic verd & bien d'autres oiseaux font la chasse aux *Vers* qui s'engendrent dans les arbres.

Pour donner quelque ordre à ce curieux article, je vais le commencer par les descriptions du *Ver de terre*, du *Tænia*, ou *Ver solitaire*, du *Ver cylindrique*, & du *Ver ombilical*; voilà les *Vers* proprement dits, parcequ'ils ne subissent aucune métamorphose. Je parlerai ensuite du *Ver à soie*, du *Ver luisant*, du *Ver* de la Mouche Asyle, de celui du Scarabée-Monoceros, du *Ver assassin*, &c. qui quittent leur état de *Ver*, pour passer à celui de *Nymphe*, ou de *Chrysalide*, & ensuite à celui d'*Insecte volant*.

VER DE TERRE*: C'est le

* Cet insecte est aussi nommé *Lombric*, du Latin *Lumbricus*; *Achée* ou *Ache*, qui pourroit peut-être venir du Grec ἀσχὴν, ou ἄχης, *pauper*, *nudus*, *inops*, n'y ayant rien en effet de plus nud qu'un *Ver de terre*. Le mot François *Ver* vient du Latin *Vermis*.

Lumbricus terrestris de plusieurs Naturalistes, qui ont écrit sur les insectes, comme JONSTON, *Inf. p.* 137. ALDROVANDE, *Inf. p. 697*. CHARLETON, *p.* 59. MOUFFET, *p.* 278. DALE, *p.* 385. RAY, *p.* 1. &c. Le savant M. LINNÆUS (*Fauna Suec. n.* 1271.) le nomme *Lumbricus lævis*. Le *Ver de terre*, disent Messieurs les Auteurs de la *Suite de la Matiere Médicale*, est un insecte rampant, sans os, sans yeux, sans oreilles, & sans pieds. Il est long d'un doigt, & de la grosseur d'une plume d'Oie. Il est rond, mou, charnu, d'un rouge pâle, d'un goût terreux, & sans odeur.

Les Naturalistes nomment les *Vers de terre*, *Intestina terræ*. AGRICOLA dit que les petits ne sont pas tous de la même couleur, qu'il y en a de blancs & de couleur de boue. On sait que le labourage les fait sortir de terre. Ils ravagent les semences; ils sortent quand il fait chaud, & se nourrissent du suc des terroirs gras, & de celui des racines douces. Ces sortes de *Vers*, comme le remarque ALDROVANDE, présagent la pluie, quand ils sortent de terre. La pluie du Midi, & un air nébuleux, leur en facilitent la sortie. Ils servent de nourriture aux poissons, & aux oiseaux, sur-tout aux Grives & aux Corneilles; les Poules en vivent aussi. Comme il y a des *Vers de terre* de toutes sortes de grandeurs, il y en a aussi de toutes sortes de couleurs. PLINE dit qu'ils n'ont point d'yeux. Ils sentent, ils goûtent, & au moindre bruit qu'ils entendent ils se cachent. Ils n'aiment pas l'amertume; ils cherchent, au contraire, ce qui est doux. Ces insectes n'ont ni génie, ni mémoire; c'est pourquoi les Naturalistes les appellent *Obliviosi*. Quand on les coupe en deux morceaux, les deux parties séparées vivent. LOPPEZIUS dit que les Indiens en mangent, & qu'ils les dévorent étant tout cruds. Mais entrons dans un détail plus circonstancié sur les *Vers de terre*. Voici ce qu'on lit sur ces insectes dans le *Tome IV.* des *Collections Académiques*, *p.* 197. & 597. & dans la *Suite de la Matiere Médicale*, *Tome I. p.* 91. & *suiv.* d'après REDI & WILLIS.

Il y a, selon FRANÇOIS REDI, Observateur aussi exact que judicieux, plusieurs sortes de *Vers de terre*. Les uns ont au dos, proche de la tête, une espece de bande un peu élevée, qui ressemble à une selle de Cheval sans arçon; les autres n'ont point cette bande. Parmi les premiers, il y a encore des différences; quelques-uns sont longs & ronds dans toute leur longueur; d'autres ont la queue large, plate, & terminée en forme de feuille d'Olivier. Ces mêmes variétés s'observent parmi les derniers. Tous ces *Lombrics*, ou *Vers de terre*, dit l'Observateur, sont fort agiles & très-remuans. Mais il y en a une cinquieme espece plus engourdie, très-grosse, qui n'a point de bande au dos, ni la queue en forme de feuille d'Olivier. Quand les *Vers* de cette espece s'étendent, ils ont la longueur d'une aune, mais ils n'ont jamais la queue aussi déliée que l'est celle de tous les autres *Vers*. Il y en a qui sont toujours très-petits: d'autres qui croissent, & qui parviennent à la grosseur du petit doigt. Quant à la couleur extérieure de leur peau, elle varie suivant la diversité des terres où ils vivent, & dont ils se nourrissent.

Le célebre WILLIS, dans son *Traité sur l'Ame des bêtes*, remarque avec raison que le *Ver de terre*, quelque vil & méprisable qu'il paroisse, ne laisse pas que d'être pourvu de tous les organes dont ont besoin les plus gros animaux. Ses articulations & ses visceres sont formés avec un art admirable. Tout son corps n'est qu'un tissu ou un enchaînement de muscles annulaires, dont les fibres circulaires, en se contractant, rendent chaque anneau, auparavant ample & dilaté, plus étroit & plus long. Son mouve-

ment, lorsqu'il rempe, est semblable à celui qu'on voit faire à un fil, quand après l'avoir étendu, on en lâche un des bouts, le bout lâché est attiré par celui que l'on tient : il en est à-peu-près de même du *Ver de terre*. Cet insecte s'étend & s'accroche par les inégalités de sa partie antérieure, comme par autant de petites pattes, ou de petits crochets ; & sa partie postérieure ayant lâché prise, le *Ver* se racourcit, & son bout postérieur s'approche de l'autre. Chaque anneau est armé de petits poils roides & pointus, comme d'une espece de barbe, ou de piquans, qu'il peut ouvrir pour prendre & saisir quelque chose, ou pour se resserrer contre le corps. Outre cela, il y a au-dessous de la peau une humeur gluante, qu'il laisse sortir dans l'occasion par de certaines ouvertures qui se trouvent entre les anneaux. Cette humeur sert à lui humecter le corps, à le rendre glissant, & à faciliter ainsi son passage dans la terre. Par tous ces secours il peut se pousser & s'avancer au travers de la terre, avec une grande facilité & promptitude, & d'une maniere sûre ; ce que ces insectes n'auroient pu faire, si leur corps avoit été couvert de poils, de plumes, d'écailles, ou de ce qui couvre quelque autre animal.

Pour ce qui regarde la structure interne du *Ver*, on trouve le canal des alimens formé de deux différentes façons ; & d'abord ces *Lombrics*, qui sont plus gros & plus engourdis que les autres, semblent, au premier aspect, avoir trois estomacs ; mais ces trois estomacs ne sont réellement que trois tuniques ou bandes saillantes, longues & rondes, qui entourant l'œsophage le fortifient extérieurement; qui, par des expansions tendineuses, s'attachent autour de la poitrine & du dos, & qui peuvent dilater & comprimer l'œsophage même, selon le besoin & au gré de l'animal. Dans toutes les autres especes de *Vers* se présente d'abord un long œsophage, qui se termine en une membrane concave, qui est l'estomac même en forme de cœur, mais dont les parois sont beaucoup plus épaisses & plus dures que les tuniques de l'œsophage & de l'intestin. Cet intestin, en partant de l'estomac, va en ligne droite, attaché de toutes parts par des muscles circulaires qui le serrent, de façon qu'il paroît goudronné & distingué en cellules, jusqu'à ce qu'enfin il se termine vers la plus fine pointe de la queue; ce qui ne se rencontre pas dans les *Vers des animaux* : car l'intestin de ceux-ci finit hors du ventre, un peu avant que d'être parvenu à la derniere extrémité de la queue. Mais l'intestin de tous les *Vers de terre* se trouve toujours tout rempli d'une terre très-menue & comme impalpable, qui fait la seule nourriture de ces animaux ; car ils ne goûtent jamais des racines, des herbes, ni des autres fruits de la terre. Si l'on ouvre l'intestin depuis l'anus jusqu'à l'estomac, en le nettoyant bien de la terre dont il est plein, on apperçoit dans sa cavité un autre canal assez épais, qui en parcourt presque toute la longueur, comme un intestin enfermé dans un autre intestin, lequel se termine à environ quatre travers de doigt en deçà de l'ouverture de l'anus, en perçant la tunique du premier intestin, & rempant entre cette tunique & le dos de l'animal vers l'anus. Pour l'extrémité supérieure, lorsqu'elle est parvenue à l'estomac, elle perce sa tunique, & fort diminuée de calibre, elle va droit à la tête. Au reste tous les *Vers* n'ont pas l'intestin formé de la même façon ; car l'intestin des *Lombrics*, dont la queue finit en forme de feuille d'Olivier, a dans toute sa cavité une épaisseur à-peu-près semblable, & depuis l'estomac jusqu'à son milieu, il paroît être composé extérieurement de parois lisses, le reste étant plein de rides transversales très-déliées. Au contraire dans ceux dont

la queue eſt ronde, & qui n'ont point de bande ſur le dos, l'inteſtin eſt très-épais, près de l'eſtomac, & juſqu'au milieu tout canelé, ſuivant ſa longueur: mais enſuite ſon diametre diminue de beaucoup, & toutes les canelures diſparoiſſent.

Dans les *Vers* qui ont ces corps blanchâtres & globuleux, que WILLIS a obſervés autour du cœur, on en peut compter quatorze, ſept à chaque rangée, diſpoſés en droite ligne le long de la poitrine, remplis d'une liqueur laiteuſe, & en outre huit autres globules ou ſachets plus voiſins du cœur, plus gros que des grains de veſce & tout pleins d'une matiere laiteuſe très-blanche, dans laquelle on découvre pluſieurs petits œufs ronds. Il arrive quelquefois qu'aucun de ces ſachets ne contient des œufs, mais ſeulement une matiere laiteuſe: quelquefois tous les œufs ſe trouvent dans un ſeul, ou dans deux uniquement, & quelquefois auſſi les huit ſachets ſont tellement remplis d'œufs, notamment vers la fin de Mars, pendant tout le mois d'Avril & au commnncement de Mai, qu'on trouve dans chaque ſeize, dix-huit, vingt à vingt-cinq œufs. Ces œufs ſortent du corps de l'animal par des trous ouverts aux bords de l'anus. REDI aſſure avoir ſouvent compté juſqu'à deux cents œufs répandus dans la cavité même du ventre, ſur-tout vers la queue, autour de l'inteſtin, de ſorte qu'il n'en reſtoit pas un ſeul dans tous les ſachets, qui ſont alors remplis d'une certaine liqueur blanchâtre, qui reſſemble à du blanc d'œuf battu, ou a du ſavon délayé dans l'eau. Mais on ne trouve pas dans toutes les eſpeces de *Vers* de pareils ſachets: du moins l'Auteur que nous venons de citer dit n'en avoir apperçu de cette ſorte que dans ceux qui ont la queue formée comme une feuille d'Olivier. Dans tous les autres *Lombrics*, il n'a trouvé ni les quatorze globules blanchâtres, ni les huit ſachets pleins d'œufs; mais autour de l'œſophage & du cœur ſe préſentent certains corps blanchâtres en petit nombre, qui ſont pleins d'une eſpece de matiere laiteuſe, où l'on ne ſauroit appercevoir aucun œuf, ſur-tout dans ces gros *Vers* engourdis, dont toute la queue eſt intérieurement partagée en pluſieurs petits canaux tranſparens, & remplis d'une eau très-limpide. A l'égard des ſachets pleins d'œufs, ils ſont diverſement entortillés par un gros canal rempli de ſang, qui, au premier aſpect, paroît en quelque façon variqueux, étant parſemé de taches fréquentes, & qui parcourt toute la longueur de l'inteſtin, auquel il eſt adhérant juſqu'à la queue.

Avant REDI, dont nous venons de citer une partie des Obſervations, WILLIS avoit parlé ſavamment de l'anatomie du *Ver de terre*, qu'il met au rang des animaux ſanguins froids. Voici ce qu'il en dit.

Le *Ver de terre* a au-deſſus de l'ouverture de la bouche une trompe, avec laquelle il perce & éleve la terre. Son cerveau paroît fort petit & blanchâtre, comme une bulle d'air. Un peu plus bas eſt ſitué l'œſophage avec ſes muſcles, lequel va tout droit au ventricule, & près de l'œſophage eſt le cœur palpitant, qui a ſes mouvemens de ſyſtole & de diaſtole, comme dans les animaux les plus parfaits. Aux deux côtés du cœur ſont placés deux corps blanchâtres & un peu plus globuleux, diſtingués comme en trois lobes, dont les deux ſupérieurs ſont plus blancs, mais plus petits, & l'intérieur plus grand du double, & oblong en forme de cervelas. Entre ces corps blanchâtres & plus en arriere, on apperçoit d'autres petits globules, comme des caroncules jaunâtres, diſpoſés en deux rangées, tantôt quatre de chaque côté, tantôt cinq ou davantage. Il paſſe au milieu de ces corps deux vaiſſeaux ſanguins remarquables, où l'on voit une pulſation diſtincte,

comme dans le voisinage du cœur. J'ai long-temps douté, dit l'Auteur, de l'usage de ces parties, n'y pouvant découvrir aucune cavité; mais quelques-uns de ces globules ouverts & pressés transsudoient une humeur laiteuse; ce qui me fit sur le champ soupçonner que c'étoient les vaisseaux spermatiques, d'autant plus que ces mêmes parties ne sont pas conformées de la même façon dans tous les *Vers*. Or il est assez notoire que les *Vers* en s'accouplant ne se joignent point directement vers la queue, comme font la plûpart des autres animaux, mais proche de la tête. Enfin après beaucoup de recherches, la chose me parut hors de doute; car disséquant par hazard un *Ver* plein, je trouvai les corps blanchâtres remplis d'un grand nombre d'œufs, vis-à-vis deux mammelons de la même couleur, percés de petits trous, qui sembleroient être les parties naturelles du *Ver*. Plus bas se présente le ventricule, qui est assez ample & divisé en trois régions: de la derniere part l'intestin, lequel se porte en droite ligne jusqu'à la queue, & est comprimé dans tout le trajet par les interstices des muscles annulaires, de sorte qu'il paroît partagé comme en plusieurs cellules, ainsi que le colon dans les animaux parfaits. Quand on a ouvert l'intestin en long, que l'on a ôté les excrémens, on trouve dans son fond un vaisseau de couleur jaunâtre, qui s'étend depuis la queue jusqu'au ventricule, où il se plonge, en rempant depuis les parois de l'estomac jusqu'à la tête. Ce vaisseau est effectivement un tuyau, qui étant soufflé, montre une grande cavité; & comme il paroît analogue aux vaisseaux que MALPIGHI a remarqué s'étendre sur le ventricule & sur les intestins des insectes, j'ai lieu de soupçonner, continue WILLIS, qu'il fait l'office du foie & du mésentere. Quelquefois j'ai trouvé dans certains *Vers*, des deux côtés de l'intestin, vers la queue, plusieurs œufs prêts à éclorre, qui paroissant y être descendus des parties génitales, sortent hors du corps par des conduits qui s'ouvrent dans l'anus. Tout ceci se voit dans l'intérieur du *Ver de terre* couché sur le dos & ouvert. Maintenant, si on le tient couché sur le ventre, on apperçoit sur le dos, le long des bords de chaque anneau, de petits trous depuis la tête jusqu'à la queue, & si vous les soufflez, les parties qui sont au-dessous se gonfleront incontinent, les excrémens de l'intestin étant poussés çà & là, haut & bas. Pressez ces trous, & il en distillera une humeur blanche, visqueuse, quelquefois laiteuse, qui semble être une mucosité destinée à humecter ces cavités & à les défendre contre l'inclémence de l'air. Sans doute que ces petits trous sont autant de trachées, qui, comme dans les insectes dépourvus de sang, tiennent lieu des poumons, étant dispersées en grand nombre par tout le corps pour respirer, c'est-à-dire pour l'inspiration & l'expiration. On objecte néanmoins que la moindre respiration suffit aux *Vers*; & en effet ils peuvent rester cachés & vivre quelquefois plus de trois mois dans le sein de la terre. Bien plus, si l'on frotte d'huile les trous des trachées, ils ne meurent pas sur le champ, comme les insectes qui n'ont point de sang; mais même plongés dans l'huile, ils nagent encore pleins de vie & y subsistent long-temps: & cependant si vous leur donnez une chaleur, même modérée, ils périssent dans le moment. Nous observons à-peu-près la même chose dans les poissons, & surtout dans les Testacées & les Crustacées, qui supportent mieux le défaut d'air & d'eau, que la présence du feu & de la chaleur.

Tel est le précis des Observations particulieres de deux savans Naturalistes touchant la structure, tant interne qu'externe, des *Vers de terre*, lesquelles nous ont paru assez intéressan-

tes pour mériter l'attention des Curieux, qui daigneront se donner la peine de les examiner & de les comparer entr'elles, peut-être même de les répéter.

Les *Vers de terre* sont hermaphrodites. M. LINNÆUS a remarqué qu'ils s'accouplent sur la terre par le collier; de-là vient que ces animaux en sortant de terre pour s'accoupler, la creusent en mille endroits, & produisent de petites buttes, ou éminences, qui font tort aux allées des jardins & aux promenades. Il ajoute que les Taupes se nourrissent de *Vers*, & que c'est la peur qu'ils en ont, qui les fait sortir de terre, pour peu qu'on trépigne, ou qu'on foule la terre avec les pieds. Les Pêcheurs le savent bien, & ils en profitent pour avoir de quoi amorcer le poisson.

ALDROVANDE avoit déjà observé l'accouplement des *Vers de terre*, & l'expérience nous apprend qu'alors ils se touchent environ par la moitié du corps qui se gonfle, & qu'ils demeurent si fortement attachés l'un à l'autre, qu'ils se laissent écraser plutôt que de se quitter.

Les *Vers de terre* se tiennent cachés dans la terre pendant l'hiver; mais au printemps, en été, de même qu'en automne, ils en sortent en foule, sur-tout quand il pleut, & la nuit lorsqu'il tombe beaucoup de rosée; car ils se plaisent uniquement dans les lieux gras & humides, fuyant les chemins battus & les terres arides. Pour les faire sortir de leur demeure ordinaire, on verse sur la surface de la terre une forte décoction de feuilles de Chanvre, ou d'écorces vertes de Noix. La lessive & les eaux ameres les tuent. Ces insectes sont la proie des poissons, des oiseaux, des Lézards, de la Salamandre, & de plusieurs autres animaux.

M. ANDERSON, dans son *Histoire Naturelle d'Islande*, nous apprend que quelquefois on y voit la campagne presque couverte de *Vers de terre*, qui sortent de leur terrein aride, pour se faire arroser par l'eau du Ciel, & que les habitans du pays croyent qu'ils tombent des nues avec la pluie.

Les *Vers de terre* sortent de leurs œufs tout formés, & n'ont plus aucun changement à subir, dit SWAMMERDAM; aussi deviennent-ils plutôt capables d'engendrer, & leurs femelles ont-elles des œufs très-apparens. Ce que dit ici SWAMMERDAM fait voir qu'il ne croit pas que les *Vers de terre* soient hermaphrodites. Le même Naturaliste assure que ces insectes ont un grand nombre de pieds, mais formés d'une maniere différente des pieds ordinaires. On a déjà dit plus haut, d'après WILLIS, que ces pieds sont des especes de petits crochets.

Finissons l'histoire du *Ver de terre* par ses différentes propriétés en Médecine. Ils donnent, disent les Auteurs de la *Suite de la Matiere Médicale* déjà cités, par l'analyse chymique, beaucoup d'huile & de sel volatil. On les regarde en Médecine, pris intérieurement, comme apéritifs, diurétiques & sudorifiques. On en prescrit la poudre à la dose d'un scrupule, & à un demi-gros dans les bouillons & les bols apéritifs, contre les obstructions & la jaunisse. On choisit, pour cela, les *Vers* les plus gros, les plus vifs & les mieux nourris. On les met dans un vaisseau de terre pour les laisser dégorger, après quoi on les lave dans l'eau, puis on les met dégorger de nouveau; ce qui se répete jusqu'à ce qu'ils ne rendent plus de terre. Alors on les laisse macérer pendant douze heures dans une suffisante quantité de vin blanc, & on les fait ensuite sécher doucement, soit au soleil, soit dans un four extrêmement chaud, & on les réduit en poudre pour l'usage. Quelques personnes recommandent, contre les affections vermineuses, la poudre des *Lombrics*, ou *Vers de terre*, lesquels les malades rendent souvent mêlés avec leurs déjections; ils la donnent à la dose d'un

demi-gros pour les enfans dans un petit bouillon au lait, ou bien dans leur bouillie ; mais quoiqu'il y ait des expériences qui paroissent prouver que cette poudre fait de bons effets, il nous semble cependant qu'il vaut mieux donner la préférence aux autres remedes reconnus propres contre cette maladie.

On a fait plusieurs Observations, qui ont fait connoître que la poudre de *Vers de terre*, conservée pendant quelques mois, produit de nouveaux *Vers ;* & même l'on trouve dans les *Éphémérides d'Allemagne*, *Déc. II. ann.* 8. une Observation du Docteur SIGISMOND GRATZIUS, qui rapporte qu'ayant mis dans une cucurbite des *Vers de terre*, pour en tirer par la macération à une chaleur modérée, une liqueur dont il avoit besoin, il avoit laissé, son opération faite, les feces des *Vers* dans un coin de son laboratoire ; mais qu'au bout de quelque temps, il avoit été très-surpris de voir dans le fond de la cucurbite une quantité prodigieuse de petits *Vers* régénérés. Ces expériences, disent les Auteurs que je copie, rendent donc ce remede fort douteux, & à moins de mélanger cette poudre avec des purgatifs, qui entraînent en même temps toute la saburre vermineuse, nous ne croyons pas qu'il soit sûr de s'en servir, parcequ'étant donnée seule, & s'attachant aux plis des intestins, elle peut y séjourner, & par la chaleur du lieu faire éclorre de nouveaux *Vers*, qui augmenteront ou entretiendront la maladie au lieu de la guérir.

REDI, qui a fait des expériences très-curieuses sur les *Vers de terre*, & qu'il croit pouvoir appliquer par analogie aux *Lombrics des intestins*, à cause de leur ressemblance, prétend prouver que la plûpart des remedes qu'on emploie contre les *Vers* doivent être évités ou comme dangereux, ou comme inutiles. Le sentiment commun est de croire que l'Aloës, la Coralline, la Thériaque, & plusieurs autres médicamens désagréables sont excellens contre les *Vers ;* que le sucre au contraire, le miel & les fruits sont pernicieux dans cette maladie ; mais REDI soutient qu'on se trompe en cela, & qu'il n'y a rien que les *Vers* fuyent davantage que le sucre, le miel & les fruits. Pour le prouver, il rapporte plusieurs expériences qu'il a faites sur les *Vers de terre*, ne doutant point que ce qui est contraire à ceux-ci, ne le soit également à ceux du corps. Mais nous pensons, disent les Auteurs de la *Suite de la Matiere Médicale*, qu'il se trompe, & que la conséquence qu'il en tire n'est pas tout-à-fait juste ; car indépendamment de la différence que l'anatomie fait appercevoir entre ces especes de *Vers*, & qui peut faire changer l'effet des remedes sur ceux des intestins, il peut fort bien arriver que certaines choses dans lesquelles on aura jetté des *Vers*, sans qu'ils y meurent, ou qu'ils en soient incommodés, tuent ou incommodent néanmoins les *Vers*, lorsqu'elles seront entrées dans le corps, parcequ'alors étant mêlées avec les sucs de l'estomac, ou des intestins, elles peuvent par le moyen de ces sucs qu'elles rencontrent acquérir une qualité contraire aux *Vers*. Le vin mêlé avec du lait, ou avec du bouillon, est à plusieurs de ceux qui aiment l'un & l'autre séparément, un breuvage insupportable. L'eau de Pourpier, & de même de plusieurs autres Plantes, dans laquelle nous voyons vivre si long-temps des *Vers* que nous y avons jettés, peut être contraire à ces animaux, lorsqu'elle est mêlée avec les différentes liqueurs, qui se rencontrent dans l'estomac & dans les intestins. De plus, par le mélange de certains sucs, qui seuls ne feront point contraires aux *Vers*, il se peut faire des fermentations capables de les chasser, ou de les tuer. Jettez de l'huile sur la chaux-vive,

cela ne cause nulle ébullition ; jettez-y de l'eau, il s'excite alors une fermentation violente. J'ajoute à cela qu'à l'occasion de certaines choses avalées, qui entrent dans les intestins, ces intestins sont capables de plusieurs mouvemens, qu'ils n'auroient peut-être pas sans cela. Or de ces mouvemens, il peut y en avoir quelques-uns qui détachent les *Vers* adhérans aux membranes des intestins, & les chassent plus infailliblement que ne fait l'irritation de certains purgatifs, qui, des corps mêmes les plus remplis de *Vers*, ne chassent souvent aucun *Ver*, & qui ne purgent que les humeurs & les excrémens : d'ailleurs les dissolvans de l'estomac, en agissant sur les médicamens que nous avalons, en tirent des substances qui souvent ont une qualité toute autre que celle des médicamens d'où ils les tirent. Si l'on met, par exemple, dans une dissolution d'Aloës des *Vers de terre*, ils vivent long-temps ; mais si on les jette dans un verre d'eau, où l'on mette seulement une goutte d'huile d'Aloës, on les voit sur le champ faire des contorsions incroyables, se battre les flancs avec les deux extrémités de leur corps, puis tomber morts tout à coup au fond du verre. L'expérience est constante, & M. ANDRY, dans son *Traité de la génération des Vers*, d'où ceci est tiré, assure l'avoir répétée plusieurs fois. Cela posé, il n'est pas étonnant qu'une dose d'Aloës, qui étant dissoute dans un peu d'eau, ne se trouve pas suffisante pour tuer, ni peut-être même incommoder des *Vers* qu'on y jettera, puisse néanmoins, étant avalée, tuer ou chasser les *Vers* qui seront dans le corps. Il n'y a qu'à supposer, pour le bien comprendre, une chose très-vraisemblable, qui est que cette huile, ou autre substance équivalente, vienne à se séparer de l'Aloës, par l'opération des dissolvans de l'estomac, laquelle surpasse en vertu toutes les différentes opérations de la Chymie. Quant au miel, & à l'eau sucrée, où les *Vers* meurent en peu de temps, il y a tout lieu de croire que ces insectes n'y périssent, que parcequ'ils s'en enyvrent. Or quand on avale du miel, ou autre chose semblable, dont les *Vers* s'accommodent, on n'en avale pas ordinairement assez pour que ces *Vers* puissent s'en enyvrer, & y être submergés : ils s'en nourrissent seulement. On dira peut-être qu'il n'y a qu'à avaler tant de miel que les *Vers* s'en enyvrent, & s'y noyent. L'expédient seroit bon, s'il ne s'agissoit simplement que de tuer ou chasser les *Vers* ; mais il est aisé de voir qu'on ne pourroit, sans nuire à la santé, avaler la quantité de miel qui seroit nécessaire pour que les *Vers* s'y noyassent dans notre corps. Voilà ce que nous avions à remarquer sur les expériences de REDI, disent les Auteurs de la *Suite de la Matiere Médicale* ci-dessus cités : au reste, continuent-ils, comme il assure que le Mercure crud, l'Absynthe, & le *Semen contrà Vermes*, sont des remedes très-efficaces contre les *Vers*, & que nous sommes là-dessus de son sentiment, on peut en faire usage par préférence dans cette maladie. Revenons présentement aux propriétés des *Vers de terre*, dont cette digression nous a écartés.

On tire par la distillation un esprit & un sel volatil, comme il a été déjà dit, des *Vers de terre*, qui sont très-recommandés en liniment, contre la goutte, les rhumatismes, & les autres affections des nerfs. L'huile qu'on tire des *Vers* est encore un des remedes des plus excellens que nous ayons en Médecine. On choisit, pour la faire, une livre de gros *Vers de terre* qu'on lave dans l'eau, & qu'on met infuser dans une livre de bonne huile d'Olive, ajoutant sur le tout un verre de vin blanc. Cette infusion est excellente & admirable pour fortifier les nerfs & les jointures : elle est en usage contre le *rhachitis*, la paralysie, la goutte, & toutes

toutes les affections nerveuses, qui proviennent de débilité & de relâchement. On se sert aussi contre le panaris d'un *Ver de terre*, qu'on lie avec du fil par les deux bouts, & qu'on tourne autour du doigt malade.

VER SOLITAIRE, nom que l'on donne à un *Ver*, qui s'engendre dans le corps humain. M. ANDRY a fait un Traité de la génération des *Vers* dans le corps de l'homme. Il prétend qu'ils se produisent dans la pourriture & à l'occasion de la pourriture, mais par le moyen des germes formés dès la création du Monde, & ensuite introduits successivement dans les œufs par le moyen de la génération; que les œufs des *Vers* peuvent entrer dans notre corps, & avec les alimens que nous prenons, & avec l'air que nous respirons; que les *Vers* mêmes qui se produisent dans les corps morts des animaux, y étoient déjà en œufs dès le vivant de l'animal; que des insectes qui se produisent dans les animaux, quelques-uns peuvent y être entrés avec l'humeur spermatique qui a servi à la génération de ces animaux.

Les *Vers*, dit le même Auteur, qui se produisent en nous, naissent ou dans les intestins, ou hors des intestins. Il y en a d'ordinaires, & un extraordinaire, nommé *Tænia*. Ceux qui naissent hors des intestins ont différens noms, selon les lieux où ils s'engendrent. Les *Encephales* naissent dans la tête; les *Pulmonaires*, dans le poumon; les *Hépatiques*, dans le foie; les *Spléniques*, dans la rate; les *Cordiaires*, dans le cœur; les *Péricardieres*, dans le péricarde; les *Sanguins*, dans le sang, & les *Vésiculaires*, dans la vessie. Les *Helcophages* se nourrissent dans les plaies & dans les ulceres; les *Cutanés*, sous la peau; les *Umbilicaux*, dans le nombril; les *Rénaires*, dans le nez: les *Auriculaires* viennent dans les oreilles, & les *Dentaires* viennent aux dents. Les *Vers des intestins* sont de trois sortes, les ronds & longs, les ronds & courts, & les plats. Les ronds & longs, autrement appellés *Stroglés*, du mot Grec qui signifie long & rond, s'engendrent dans les intestins grêles, & pour l'ordinaire dans le *duodenum*. Les longs & courts se produisent dans le *rectum*, & s'appellent *Ascarides*, du terme Grec, qui signifie agile & remuant, parceque ces petits *Vers* sont dans un mouvement continuel. Le *Ver plat* se nourrit dans le pylore de l'estomac, & se nomme *Tænia* ou *Ruban*.

Le savant SPIGELIUS en a fait un Traité. M. ANDRY, dans son *Traité de la génération des Vers dans le corps humain*, *chap.* 2. & 3. parle fort exactement de ce *Ver*. Il l'appelle aussi *Ver solitaire*, parcequ'il est le seul de son espece dans le corps où il se trouve. Ce *Ver* est blanc, fort long, quelquefois de plusieurs aulnes, & il a le corps articulé. M. ANDRY qui a conservé dans de l'eau de vie un grand nombre de ces *Vers*, qu'il a fait sortir du corps de divers malades, dit que comme on ne voit nulle part, soit dans la terre, soit dans l'eau, des *Vers* si longs, pour croire que les germes en puissent être étrangers à l'homme, il y a lieu de conjecturer que ces germes ont été créés dans ceux de l'homme avec l'homme même, ainsi que l'on peut penser des germes des Poux, qui ne se trouvent qu'en l'homme, & dont l'espece seroit bientôt détruite, si celle de l'homme venoit à manquer; en sorte que ce *Ver* ne se produit peut-être en nous, que parcequ'il y a déjà son germe tout créé dans la matiere même qui produit l'homme, semblable à ces Plantes qui croissent sur d'autres de différente nature, & qu'on ne voit jamais venir ailleurs, comme le Gui, par exemple; car il y a bien de l'apparence qu'elles ont leur semence renfermée dans celle des arbres mêmes, où elles s'engendrent. Lors donc que cet insecte trouve dans le fœtus une nourriture convenable, il parvient en

Peu de temps à une étendue extraordinaire : aussi voit-on des enfans nouveaux nés en rendre d'extrêmement longs. Or il n'y a pas d'apparence qu'un insecte d'une belle grandeur puisse croître en aussi peu de temps qu'il le faut, pour sortir si long du corps d'un enfant nouveau né, s'il n'y avoit été introduit dès le ventre de la mere. C'est le raisonnement d'HIPPOCRATE, dans le quatrieme *Livre des maladies*, où il parle au long de ce *Ver*, & ce raisonnement paroît conforme à la raison. On a vu des enfans très-jeunes en rendre qui avoient plus de quatre aulnes ; & WOLPIUS, dans ses *Observations*, cite l'exemple d'une petite fille à la mammelle, qui en rendit un de cette longueur. M. ANDRY dit qu'il n'est pas difficile de comprendre que ce *Ver* puisse s'engendrer dans le fœtus, si l'on fait réflexion à l'abondante nourriture que l'enfant reçoit au ventre de la mere, puisqu'il s'y nourrit par le cordon ombilical, par la bouche & par les pores de la peau, en sorte qu'il est difficile qu'une nourriture si abondante ne soit sujette à se corrompre, pour peu que le fœtus manque des conditions nécessaires pour la digerer. Il est vrai, ajoute-t-il, que l'enfant croissant dix mille fois plus vîte au ventre de la mere, qu'après qu'il est né, il ne lui faut pas moins que cette quantité de nourriture, pour fournir à un accroissement si prompt ; mais aussi il faut que l'enfant la puisse digérer parfaitement, sans quoi le superflu de ce suc nourricier se tournant en corruption, peut donner lieu à la génération du *Ver* dont il s'agit, & suffira ensuite pour le nourrir, quelque long qu'il devienne. Quand une fois ce *Ver* est sorti du corps, il ne s'y en engendre plus de semblable : c'est ce qui a été remarqué par le savant SPIGELIUS, dans son *Traité du Ver plat*, & par tous les Médecins qui ont examiné avec soin la nature de cet insecte. Il a paru en l'année 1749. chez M. LE MERCIER, Libraire à Paris, une Dissertation sur le *Tænia* ou *Ver plat*. L'Auteur, (M. DIONIS), gendre du fameux M. ANDRY, fait voir qu'il y a trois especes de *Tænia* ou *Ver plat*. HIPPOCRATE n'en a reconnu qu'une espece, & M. ANDRY deux. Outre ce Traité des *Vers* par M. ANDRY, ÉDOUARD TYSON, Médecin de Londres, & Membre de la Société Royale, a fait une description des *Vers plats & larges*, qui séjournent dans le corps de l'homme & des animaux. Elle se trouve dans les *Transactions Philosophiques* du mois d'Avril 1683. & dans le *Journal de Léipsick*, 1684. *p.* 149.

M. LINNÆUS (*Amœnit. Tome I. p.* 73.) dit qu'on distingue aisément le *Tænia* ou *Ver solitaire* de tous les autres *Vers*, par son caractere essentiel, qui consiste à avoir un corps très-simple articulé ; ce qui le distingue des autres *Vers*, qui sont non-seulement sans membres, mais sans articulations. Le savant Naturaliste Suédois admet deux especes de genre de *Vers*, qui different entre eux par une infinité de variétés, tant en longueur & en grosseur, que par leurs articles plus ou moins longs, ou plus ou moins courts. Il dit en avoir vu quatre, tout différens les uns des autres.

Il nomme la premiere espece *Tænia osculis marginalibus solitariis*. C'est le *Tænia articulata, teres*, de sa *Fauna Suec. n.* 1267. le *Lumbricus latus* de TYSON, dont il est parlé dans les *Transactions Philosophiques, an.* 1683. *n.* 146. le *Solium* ou *Ver solitaire* de M. ANDRY ; le *Lumbricus latus* de COULET, & le *Vermis cucurbitinus* de quelques autres. Ce *Ver* droit comme une ligne, serré, articulé, strié, de couleur blanche, a un corps, qui diminue peu-à-peu de grosseur, & finit en pointe. L'Auteur a trouvé douze individus de cette espece de *Vers* dans le corps d'un Chien, tout différens

les uns des autres, qui étoient presque tous ronds & cylindriques. M. LINNÆUS dit que cette grosseur ou rondeur n'est pas essentielle à cette espece de *Vers*; qu'il en a vu plusieurs sortis du corps de l'homme, qui étoient tout-à-fait plats & très-semblables à une bande ou ruban. Il nous apprend aussi que les *Vers cucurbitaires* ne sont autre chose que des articles de cette espece de *Vers*, qui se séparent aisément vers l'extrémité épaisse de ce Reptile; ainsi ce *Tænia* se multiplie par la séparation de ces articles les plus épais en *Vers cucurbitaires*, & de ces *Vers cucurbitaires* naissent par la suite des *Tænia* de cette même espece. Les Médecins appellent les parties séparées de ce *Tænia*, *Vers cucurbitaires*, parceque ces *Vers* ont quelque ressemblance avec la semence de Calebasse, & on a observé que quand les *Vers cucurbitaires* sortent du bas-ventre avec les excrémens, c'est qu'il y a dans le boyau intestinal des *Vers* de cette espece de *Tænia*, qui engendrent ces *Vers cucurbitaires*, ce que ne font pas les autres especes de *Tænia*.

La seconde espece est nommée par notre savant Naturaliste Suédois, *Tænia osculis lateralibus geminis*. C'est le *Tænia articulata, plana*, de sa *Fauna Suec. n.* 1266. le *Tænia vulgaris* de M. ANDRY, & le *Lumbricus latus* de plusieurs autres Naturalistes. Cette espece de *Ver* a le corps blanc, plat, droit comme une ligne, presque membraneux, & à-peu-près de la largeur d'un pouce. Ce *Ver solitaire*, connu par les Naturalistes sous le nom de *Lumbricus latus*, a la forme d'une bande, & est le plus souvent de la longueur de quatre aulnes. C'est ce *Ver solitaire*, qui incommode tant les hommes. Ses articles sont ordinairement plus larges que longs; mais quand il vit & qu'il rempe, ils sont plus longs que larges. Quand on examine ce *Ver* à la lumiere & au grand jour, on lui voit au travers de sa peau luisante des intestins onduleux, tortueux, que l'on distingue aisément entre chaque article, & un grand trou rond, qui est proprement sa bouche, de laquelle il fait sortir un bec cylindrique, qui lui sert à remper & à se nourrir. Ce *Ver* croît à la maniere des autres de ce genre. C'est dans le corps de l'homme qu'il prend naissance & qu'il s'y nourrit, & on en trouve des corpuscules dans ses excrémens.

La troisieme espece est nommée par le même Auteur, *Tænia osculis lateralibus solitariis*. Sa forme est plate. Ce *Ver* a le corps membraneux, droit comme une ligne, tronqué par en haut, & allant toujours en diminuant jusqu'au bout. Il est de la longueur & de la forme du premier. Les Chiens en sont tourmentés, & il se trouve rarement chez les hommes. C'est le plus large de toutes les especes de *Tænia*. Cependant quand il est vivant & qu'il s'allonge & va d'un lieu à un autre, il a la figure d'un fil, & on ne peut bien déterminer sa largeur qu'après sa mort.

La quatrieme espece est nommée *Tænia osculis marginalibus oppositis*. La grosseur surpasse à peine celle du fil le plus menu. Ordinairement les Chiens en sont incommodés, & aussi assez souvent les hommes. M. LINNÆUS marque qu'il ne l'a pas encore assez observé, pour pouvoir dire si c'est une nouvelle espece, ou une variété ou production d'une des trois premieres. Ce *Ver* est luisant; ce qui le distingue des autres. Ses articles droits comme une ligne ont presque la longueur du pouce. Ils ont vingt fois plus de longueur que de largeur, & la partie de devant n'est point bordée, comme dans les autres especes.

Des Auteurs ont voulu que le *Ver solitaire*, autrement nommé *Lombric large*, en Latin *Lumbricus latus*, fut acephale. Sans parler de RHODIUS, FEHRIUS, LUSITANUS, RONDELET, FORESTUS, TULPIUS; TYSON & M.

Andry donnent une tête au *Tænia*. Rhodius (*Obs. Med. Cent.* 1. *Obs.* 59.) dit avoir trouvé dans les inteſtins d'un Chien, mort d'épilepſie, un *Lombric large*, ou *Tænia à deux têtes*. Fehr ou Fehrius (*Hierapiera p.* 125.) décrit un *Lombric large*, qui avoit une petite tête noire, chargée de verrues, & qui avoit la forme de trois graines de Pavot jointes enſemble. Lusitanus (*Cent.* 6. *Carat.* 74.) parle d'un *Tænia* qui avoit la tête chargée de verrues & blanche, de laquelle ſortoit un corps large, qui plus il s'approchoit de la queue, plus il alloit en diminuant. Rondelet (*Dignoſ. Morb. c.* 17.) aſſigne au *Tænia* une tête longue, aſſez petite, dépourvue d'yeux. Tyson place la tête du *Tænia* à l'extrémité de la queue. Malgré la célébrité de cet Obſervateur, on ne le peut pas croire; car, ſuivant la remarque de M. Linnæus, comme il augmente continuellement de nouveaux articles, il s'enſuivroit que ce *Vers* ſeroit aſſez heureux que d'acquérir tous les jours de nouvelles têtes & de nouveaux cerveaux. M. Andry donne auſſi une nouvelle tête à ce *Ver* à l'extrémité la plus déliée de ſon corps, & fournie de quatre yeux. M. Mery qui a vu ce *Ver* mort, prend ces yeux pour des narines. Mais il faut renvoyer à la claſſe des non-êtres ces ſortes de têtes. C'eſt ce que fait le ſavant Naturaliſte Suédois, qui rapporte les Obſervations de ces différens Auteurs, auxquelles les ſiennes ne ſont pas conformes ſur ce point.

Pluſieurs Médecins ſoutiennent avec Spigelius, qu'il ne ſe peut trouver dans le canal inteſtinal qu'un ſeul *Ver*, qu'on nomme *Ver ſolitaire*. Spigelius a donné un Livre entier, qui contient dix Chapitres ſur ce *Lumbricus latus*; & dans ſa *Démonſtration* ſur ce *Tænia* ou *Ver ſolitaire*, qui ſe trouve dans l'homme, il dit que d'un ſeul *Tænia* il n'en peut pas naître deux, & qu'il ne naît pas deux fois dans le corps de l'homme, *Plures ſcilicet uno non naſci; nec in homine bis naſci*. Mais M. Linnæus dit que ce ſentiment eſt appuyé ſur un fondement frivole; que ſes Obſervations conſtantes & répétées lui en ont fait appercevoir ſouvent pluſieurs, & rarement un; que Tyson donne pour conſtant avoir eu du corps d'un même Chien deux *Tænia* bien diſtincts, & que lui-même, (M. Linnæus), il en a eu d'un Chien quatorze vivans, & que d'un autre il en a vu ſortir trois. Cela n'eſt pas étonnant, ajoute-t-il. Le corps de ces *Vers* eſt très-court. Ce ſont de ces *Vers* qu'on appelle *Cucurbitaires*, qui, rejettons du *Tænia*, ſortent ſouvent avec les excrémens; mais s'il arrive qu'ils n'évacuent pas le canal inteſtinal, ils deviennent des *Tænia* auſſi longs que celui dont ils ont été ſéparés.

Hippocrate (*de Morbis*, *L. IV.*) penſe que les *Tænia* naiſſent dans les embrions & l'*uterus* des meres. Il y a des enfans accoutumés à une nourriture ſolide, qui en ſont tourmentés. Mais ceux qui croyent que les *Tænia*, les *Lombrics* & les *Aſcarides* proviennent des œufs des inſectes ou des Mouches, déposés dans du lait, ou toute autre nourriture, ſont dans l'erreur. Quoique les œufs d'inſectes deviennent d'abord des Larves & ayent la figure de *Vers*, ils ne ſont pas pour cela de la claſſe des *Vers*: ils ſubiſſent une métamorphoſe; ce que ne font pas les premiers. Mais il n'eſt pas douteux qu'il ſe peut trouver des *Vers* dans le canal inteſtinal de l'homme, & ils y entrent avec les alimens & l'eau qu'on avale; tels ſont les *Aſcarides*, les *Lombrics*, &c. mais rarement voit-on des *Tænia* hors du corps de l'homme; cependant en l'année 1744. M. Linnæus dit qu'on a trouvé un petit *Tænia* de la premiere eſpece en Dalécarlie, l'une des Provinces de Suede, proche une fontaine, dans un petit marais qui l'environne.

Suivant ce Naturaliſte, il eſt certain que les *Tænia* ſe multiplient par appoſition & par article, de la même maniere que les Plantes ſe multiplient par le moyen des bulbes. Il convient auſſi qu'ils perpétuent leur eſpece par l'incubation, en donnant des œufs, ainſi que bien d'autres animaux, & les Polypes mêmes, qui donnent des petits vivans, & des œufs en même temps.

Pluſieurs Naturaliſtes ont été dans le ſentiment de croire que les *Tænia* provenoient des *Aſcarides*, ou des *Vers cucurbitaires*, & celui de M. LINNÆUS eſt que les *Vers cucurbitaires* naiſſent des *Tænia*, & non les *Tænia* des *Vers cucurbitaires*, & que ceux-ci ſont tout différens des *Aſcarides*.

Outre ce que l'on trouve de pluſieurs Curieux dans le *Tome II.* des *Amœnitates* du ſavant Naturaliſte Suédois, ſur les différentes eſpeces de *Tænia*, les Auteurs qu'on peut encore conſulter ſont SPIGELIUS, qui, comme je l'ai dit, a écrit ſur le *Lumbricus latus*; le Docteur TYSON, dont les Obſervations ſe trouvent dans les *Tranſactions Philoſophiques, ann.* 1683. *p.* 146. M. ANDRY, qui a écrit ſur la génération des *Lombrics* qui ſe trouvent dans le corps de l'homme. Voyez auſſi VALISNIERI, LE CLERC, & COULET, dans ſon *Hiſtoire des Aſcarides*, qui a parlé du *Tænia* qu'il nomme *Lumbricus latus*.

Après cette notice des différentes eſpeces de *Tænia*, je ne dois pas paſſer ſous ſilence l'Extrait d'une Lettre écrite de Lyon, par M. PANTHOT, Docteur en Médecine, & Aggrégé au College de Lyon, ſur un *Ver* monſtrueux rendu par un homme, qui ſe lit dans le *Journal des Savans* du 2 Décembre 1680. Cet homme, (c'étoit un Religieux Obſervantin), étoit attaqué depuis quelque temps de violentes douleurs d'eſtomac, accompagnées de maux de cœur & de ventre, & d'une faim preſque inſatiable. Ces ſymptômes étoient les avant-coureurs de la ſortie d'un *Ver*, dont la forme approchoit beaucoup de celle d'un Serpent, & qui avoit au moins ſept aunes de long. Il rendoit tous les ſix mois des *Vers* de cette eſpece. Par les remedes que le Docteur PANTHOT ordonna, & qui furent réïtérés pendant trois jours, il rendit la tête du monſtre : elle étoit noire & faite en forme de croiſſant. Le corps de ce *Ver* avoit plus de ſept aunes de long. Il étoit large, comme la pointe du petit doigt, & de l'épaiſſeur d'un écu blanc. Tout le corps étoit velu, écaillé comme un Serpent, & de couleur griſâtre. Pluſieurs Auteurs ont écrit ſur cette eſpece de *Vers*, & l'ont nommé *Faſcia lata*, à cauſe de ſa figure. Lorſqu'il eſt diviſé par l'effet des remedes, il ne laiſſe pas que de vivre, & pour peu qu'il en reſte il renaît, & cauſe une faim proportionnée à ſa grandeur.

On lit dans le même *Journal des Savans* du mois de Mai 1666. qu'une jeune femme accouchée depuis trois ſemaines, & qui nourriſſoit ſon enfant, étoit obligée, à cauſe de l'abondance de ſon lait, de ſe faire tirer par ſon mari. Cet homme ayant un jour ſenti dans ſa bouche quelque choſe de ſolide, quitta le ſein de ſa femme ; il vit alors un *Ver* qui en ſortoit à moitié, & qu'il tira avec la main. Cet animal avoit quelque choſe du Serpent. Il étoit long d'environ quatre pouces, & de la groſſeur d'un *Ver à ſoie* médiocre. La couleur en étoit minime. Il avoit un double rang de pieds ſous le ventre. Le corps paroiſſoit compoſé de petits anneaux continus depuis la tête juſqu'à la queue, qu'il portoit relevée & fourchue par l'extrémité. Il avoit ſur la tête deux cornes auſſi fourchues, & faites comme les petites pattes d'une Écreviſſe. Il s'agitoit extrêmement, quand on le touchoit, & quoiqu'il eût un grand nombre de pieds, il ne marchoit qu'en ſerpentant. Cette femme, avant que l'animal fût ſorti de

ſa mammelle, ſentoit des picotemens, qu'elle attribuoit à la trop grande abondance de ſon lait.

On a vu à Paris, dans le Cabinet d'un Curieux, un *Ver* jetté par la bouche d'une perſonne, & qui avoit onze aunes de long.

VER CYLINDRIQUE, ou VER DES ENFANS: On lit dans les *Tranſactions Philoſophiques*, *ann.* 1678. *n.* 147. *art.* 1. & dans le *Tome II. des Collections Académiques*, *p.* 500. une deſcription du *Ver cylindrique*, par le Docteur EDWARD TYSON. HIPPOCRATE, dit cet Obſervateur, nomme *Stroggulos*, le *Ver rond*, qui ſe forme ordinairement dans le corps des enfans. CELSE l'appelle *Lumbricus teres*, en François *Ver rond*, *Ver cylindrique*. Ce *Ver* pour l'ordinaire a un pied de longueur; mais en général le mâle eſt plus petit que la femelle, de ſorte que par la groſſeur de leur corps, j'ai toujours pu, dit l'Obſervateur, conſidérer leur ſexe avant de les diſſéquer: ces *Vers* ſont blancs, & gros à-peu-près, comme une paille de Froment, ou comme une plume d'Oie; je n'ai point obſervé ſur les anneaux de ce *Ver* ces pieds ou ces aſpérités, que l'on remarque dans le *Ver de terre*. Les deux extrémités du *Ver cylindrique* ſe terminent en pointe; il a, de même que la ſangſuë, trois dents cartilagineuſes placées en triangle, & c'eſt par le moyen de ces dents, qu'il perce la peau en la ſuçant; l'anus eſt une fente tranſverſale placée à une petite diſtance de l'extrémité de la queue du *Ver*.

J'ai remarqué, continue le Docteur TYSON, qu'en ouvrant ces *Vers* je coupois un large muſcle placé ſous la peau. Ce muſcle eſt dirigé en ſpirale dans le *Ver de terre*, dont le mouvement eſt auſſi en ſpirale, pour pouvoir par ce moyen ſe pratiquer plus facilement un paſſage dans la terre: on peut auſſi expliquer le mouvement par lequel il rempe, par la comparaiſon d'un fil de métal, tortillé autour d'un cylindre: ſi vous étendez une de ſes extrémités, & qu'en la ſerrant fortement vous tiriez le fil, l'autre extrémité ſe rapprochera de celle que vous tenez; de même le *Ver de terre*, ayant étendu ſon corps en ſe tortillant, s'accroche par le moyen de ſes petits pieds, & ainſi rapproche, en ſe contractant, la partie poſtérieure de ſon corps: j'ai auſſi obſervé qu'en ouvrant cette partie, il en ſortoit une grande quantité de liqueur, qui découle de pluſieurs pores, ou de petites ouvertures, qui ſe trouvent dans la peau du *Ver*; cette liqueur eſt neceſſaire au *Ver de terre* qui s'en ſert pour rendre la ſurface de ſon corps plus gliſſante & pour ſe couler par ce moyen plus facilement dans la terre. A l'égard des *Vers* qui s'engendrent dans les inteſtins, cette humeur forme comme aux Sangſues un enduit ſur leur corps. Cet enduit ſe détache ſouvent, & alors il paroît ſemblable a de la mucoſité, dans les excrémens des perſonnes qui en ſont incommodées.

Je n'ai point remarqué, ajoute le même Docteur TYSON, dans les *Vers cylindriques*, qui ſe forment dans les entrailles, ces diaphragmes tranſverſaux, que l'on trouve en ſi grand nombre dans les *Vers de terre*, & qui ſont deſtinés à entrecouper où plutôt à comprimer fortement l'inteſtin de l'animal. La cavité de la bouche eſt un peu étroite; & cette cavité eſt bien diſtinguée du canal qui ſuit. Ce canal eſt un inteſtin droit, qui s'étend juſqu'à l'extrémité du corps, ſans que j'aie pu y obſerver aucun repli, ni aucune diſtinction d'eſtomac. J'ai obſervé dans le mâle une verge, une véſicule ſéminale, & un teſticule: dans la femelle l'ouverture du vagin, le vagin, les cornes de la matrice, & les vaiſſeaux ſpermatiques.

Dans le *Ver* mâle, la verge eſt placée à la queue; il paroît qu'elle peut

ſortir de la longueur d'un grain d'Orge, ou proportionnellement à la profondeur du vagin de la femelle. A la racine du pénis eſt inſéré le cal de la véſicule ſéminale, qui augmente par dégrés en groſſeur, à meſure qu'elle s'étend dans le corps, dont elle occupe ordinairement la moitié; cette véſicule eſt gonflée & remplie d'une liqueur laiteuſe, qui y entre par un petit vaiſſeau de la même couleur, inſéré dans la véſicule; ce vaiſſeau, après s'être réplié ſur lui-même, ſe tortille en differens ſens, & par les circonvolutions, forme le corps que j'appelle le teſticule & quoique le tiſſu de cette partie ſoit ſi peu ſerré, qu'on diſtingue aiſément même à l'œil nud que c'eſt un vaiſſeau continu, & qu'on puiſſe tirer ce vaiſſeau dans toute ſa longueur, qui eſt de plus d'une verge, ſuivant les meſures que j'en ai pris moi-même, je n'ai cependant pas héſité de lui donner le nom de teſticule, puiſque l'on ſait aſſez à préſent que les teſticules ne ſont qu'un amas de vaiſſeaux dans les animaux les mieux conformés, & il n'y a qu'un Rat & ce *Ver*, où j'ai trouvé que le teſticule fût un tiſſu auſſi lâche, & qui peut être auſſi aiſément développé.

J'ai obſervé, continue le Docteur Tyson, dans le *Ver* de la femelle, l'ouverture du vagin placée environ au milieu du corps, mais plus avancée cependant du côté de la tête. La matrice ſe diviſe auſſi-tôt en deux cornes larges & remarquables: car ces cornes formant quelques replis en deſcendant vers la queue, retournent ſur elles-mêmes, & ſe terminent en deux petits vaiſſeaux blancs de la même couleur que les cornes, mais d'un volume beaucoup plus petit; ces petits vaiſſeaux forment auſſi ſur eux-mêmes pluſieurs plis & replis. Je penſe que ce ſont les vaiſſeaux ſpermatiques; je les ai tirés du corps du *Ver* avec les cornes de la matrice & le vagin, & les ayant mis ſécher ſur du papier, j'ai compté quatre pieds de longueur depuis la racine de chaque corne, juſqu'à l'extrémité des vaiſſeaux ſpermatiques, que je conſerve; j'ai ouvert les cornes de la matrice, & je les ai trouvées remplies d'une liqueur laiteuſe; ayant mis une goutte de cette liqueur ſur le porte-objet d'un petit microſcope, je vis diſtinctement que ce qui paroiſſoit à l'œil nud un corps fluide, n'étoit autre choſe qu'un nombre infini de petits œufs. Ces œufs encore frais paroiſſoient couverts d'une infinité de petites pointes; mais dès qu'ils furent ſecs, leur ſurface parut liſſe & unie: en comparant cette goutte de liqueur, ou j'avois obſervé un ſi grand nombre de petits œufs, avec la ſubſtance entiere contenue dans les deux cornes, je conjecturai que chaque *Ver* femelle ne pouvoit en contenir moins de dix mille.

Il me ſuffit, dit toujours le Docteur Tyson, de renvoyer aux figures & aux démonſtrations du Docteur Willis, pour faire voir combien ces parties mettent de différence entre ce *Ver* & les *Vers de terre* ordinaire. J'ignore cependant encore ſi de tous les *Vers* qui ſe forment hors du corps, il s'en trouve quelqu'un, duquel les organes ſoient ſemblables à ceux que je viens de décrire, & il réſulte que la maniere dont ces *Vers* ſe multiplient eſt évidente, puiſque les ſexes ſont ſi bien diſtingués, que les perſonnes qui ont prétendu que les *Vers* n'engendroient point, ſe ſont trompées. Je crois auſſi que ceux qui les ont crus vivipares, ont été dans l'erreur, & que ce ſont les parties de la génération de ce *Ver*, qui ont occaſionné cette erreur; car n'ayant pas fait leur examen avec aſſez de ſoin, ils ont pu penſer que la liqueur contenue dans les cornes de la matrice n'étoit qu'une infinité de petits *Vers*, & ils ſe ſont trompés; car ces animaux ne ſont point en effet vivipares, mais ovipares, comme je l'ai

observé. Le grand nombre d'œufs que j'ai déjà dit avoir remarqués dans les cornes de la matrice, est une raison suffisante de la multiplication prodigieuse des *Vers* que l'on remarque quelquefois dans les corps des animaux; & si nous ne rendions pas ordinairement par la voie des excrémens la plus grande partie de ces *Vers*, nous ne pourrions pas nous en délivrer; mais nous serions dévorés par cet ennemi fécond, que nous nourrissons dans nos entrailles; c'est pourquoi je pense que la précaution de Henri de Keers est très-nécessaire, c'est d'éviter à un malade ces *Vers en poudre* pour chasser les autres, car nous ne pourrons pas nous guérir par ce remede, & en le prenant nous semons dans notre corps une infinité de germes capables d'en produire d'autres encore en plus grand nombre. Ainsi parle le Docteur Tyson sur les *Vers cylindriques*.

Les enfans sont extrêmement sujets aux *Vers*, dont la génération se fait dans les intestins, principalement dans les grêles. Ils doivent leur origine à la trop grande abondance de lait, & des autres alimens, qui étant avalés en trop grande quantité ne peuvent être bien digérés; ce qui les fait dégénérer en pourriture, spécialement la bouillie de farine; qui devient facilement vermineuse. Quand ces choses se corrompent dans les intestins, elles se changent en *Vers*, avec d'autant plus de promptitude, que les enfants sont forts, & qu'ils mangent des fruits d'automne avec leur bouillie: car ces fruits fermentent facilement, corrompent promptement le lait & la bouillie, & les font dégénérer en *Vers*. Chacun sait combien le corps & les humeurs tombent aisément en pourriture, & combien en particulier le chyle est sujet aux *Vers*, à cause des animaux & des végétaux qu'on mange, & qui sont eux-mêmes sujets à la corruption, & remplis de semence de vermine. La Nature y a remédié en fournissant au chyle, & à tout le corps, par le moyen du chyle, un remede préservatif, savoir la bile, qui, tant intérieurement qu'extérieurement, est très-ennemie des *Vers*. Ainsi tant qu'une bile, bien constituée, coule dans les intestins, il ne peut s'y engendrer de *Vers*; mais si-tôt que son conduit est bouché, ils y fourmillent.

VER OMBILICAL: On appelle *Ver ombilical*, dans les enfans, une sorte de maladie rare, dans laquelle, quoiqu'ils ayent une bonne nourriture, & qu'ils tettent bien, ils deviennent maigres, inquiets & se tourmentent comme s'ils avoient des tranchées. On ne sauroit connoître ce *Ver* par aucun incident, ni si évidemment qu'en appliquant, lorsqu'on le soupçonne, un Goujon sur le nombril de l'enfant. Le lendemain on trouve ce poisson à demi rongé par le *Ver*; ce qui en fait remettre un second, & un troisieme pour n'avoir pas à douter de la présence de ce *Ver ombilical*. Quand on en est certain, on remplit la coquille d'une Noix de poudre de crystal de Venise pilé, avec un peu de sabine pulvérisée, enveloppant le tout dans du miel. On applique la coquille le soir sur le nombril de l'enfant, & le lendemain l'on regarde s'il n'y a rien de rongé. Le *Ver*, attiré par la douceur du miel, ne manque pas d'en manger, & la sabine, & le verre le font mourir: lorsqu'on s'apperçoit qu'il ne mange plus, on fait prendre intérieurement des détersifs à l'enfant, afin de faire évacuer par où l'on peut le *Ver ombilical mort*. De tous les Auteurs, le seul Semnert dans le Chapitre des maladies de l'abdomen parle de ce *Ver*.

Il y a quelquefois des *Vers* dans les dents qu'il est nécessaire de tirer: la sabine cuite dans du vin, & retenue dans la bouche est excellente pour cela, & tire les *Vers* en grande abondance. La fumée de la Jusquiame, respirée

respirée par un entonnoir, a aussi la vertu de les chasser. Le parfum ou la fumée de grains d'Akengi pilés & mêlés avec de la cire en forme de pâte, & jettés sur une lame de fer rougie au feu, fait sortir avec les crachats des *Vers* en foule. Quand on reçoit cette fumée dans la bouche, elle appaise les plus cruelles douleurs. Il n'y a rien aussi de meilleur contre les *Vers* des dents que le suif de Cerf.

La faim canine est quelquefois causée par des *Vers*. SKERKIUS écrit qu'une femme, qui avoit un appétit insatiable, fut guérie par l'usage de l'Hiere, médicament préparé avec l'Aloës, qui lui fit jetter un *Ver* d'une longueur extraordinaire, après quoi elle se trouva délivrée de la faim canine.

Plusieurs croyent que la malignité des fievres consiste dans la vermine; ce qu'ils appellent *putréfaction animée*. Ils prétendent que c'est cette putréfaction & le nombre des petits *Vers* qui en naissent, qui produisent les divers symptômes des fievres malignes. Des Médecins, par le moyen de la loupe ont observé de petits *Vers* dans les pustules de la petite vérole, & PIERRE DE CASTRO a vu dans la peste de Naples des bubons, qui en fourmilloient.

VER A SOIE*: Il est ainsi nommé, parceque de toutes les Chenilles connues, c'est celle qui donne la plus belle soie. PAUSANIAS en parlant des *Vers à soie* que les Seres, Nation de la Scythie antique, nourrissoient pour faire la soie, dit qu'il vient en leur pays un *Ver*, appellé *Sar* par les Grecs, deux fois aussi grand que le grand Scarabée, & semblable à l'Araignée en tout le reste, & c'en est une espece. Ils prennent très-grand soin de le nourrir, & de lui faire de petites loges, tant pour l'hiver que pour l'été. Il bâtit sa toile & file des pieds. Il en a huit comme l'Araignée. On le nourrit de Panis, environ l'espace de quatre ans, & dans la cinquieme année, on lui donne à manger d'un Roseau verd, dont il est friand : il s'en remplit, & creve de graisse, & lorsqu'il est mort on tire une grande quantité de filasse de ses entrailles.

Les *Vers à soie* ont été long-temps inconnus aux Grecs & aux Romains: ce n'est aussi que bien tard qu'ils ont été connus en France, & que leur dépouille y a été filée pour être employée dans nos Manufactures. MÉZERAY en attribue l'invention aux Peuples d'Orient, & particulierement aux Perses, cette Nation molle & magnifique. Il dit que les Romains la mépriserent & qu'elle ne passa dans l'Asie mineure, & même dans la Grece, qui étoient pour-lors devenues Provinces de leur Empire, que vers le temps de JUSTINIEN; que ce ne fut que sous le regne d'un ROGER de Sicile, environ l'an 1130. qu'on vit dans cette Isle & dans la Calabre des Ouvriers en soie, qui furent une partie du butin que le Prince remporta d'Athenes, de Corinthe & de Thebes, dont il fit la conquête dans son expédition de la Terre-Sainte. Enfin MÉZERAY ajoute que le reste de l'Italie, & l'Espagne, ayant appris des

*Les Latins l'ont nommé *Bombyx*, du mot Grec Βόμβυξ; ils l'ont appellé *Ser*, ou *Seres*, parcequ'il nous est venu du pays des Seres, Peuple qui habitoit autrefois celui qu'occupent aujourd'hui les Chinois, les Siamois, & les Tartares. En Languedoc, disent les Auteurs de la *Suite de la Matiere Médicale*, on appelle les *Vers à soie*, des *Magniaux*; en Provence, & dans le Comtat d'Avignon, des *Magnans*. On pourroit peut-être s'imaginer qu'ils seroient ainsi nommés, comme qui diroit *grands* & *magnifiques*, n'y ayant rien de plus magnifique, ni de plus superbe, que la soie qu'on en tire, pour habiller les Rois, les Princes, les Nobles, & les Riches. Mais il nous a semblé, ajoutent les mêmes Auteurs, qu'il est bien plus naturel de penser que ces noms sont dérivés de l'Italien *Mignano*, ou *Mignatto*, qui signifie en cette langue un *Ver à soie*.

Siciliens & des Calabrois, à nourrir les *Vers* qui font la soie, à la filer & à la mettre en œuvre, nos François par droit de voisinage, & particulierement ceux des Provinces les plus Méridionales, s'aviserent de les imiter peu d'années avant le regne de FRANÇOIS I. qui établit des Manufactures en Touraine, & il remarque que les ouvrages de soie étoient encore si rares, même à la Cour, que HENRI II. fut le premier qui porta des bas de soie aux nôces de sa Cour.

Cependant, comme le disent les Auteurs de la *Suite de la Matiere Médicale*, MÉZERAY semble se tromper ici, du moins pour ce qui regarde les Manufactures des Soieries de Tours, qu'il dit que FRANÇOIS I. y établit. LOUIS XI. bien avant lui les y avoit introduites en 1470. Les premiers Ouvriers qui y travaillerent, y furent appellés de Gênes, de Venise, & de Florence, & même de la Grece; & en 1480. au mois d'Octobre, ce Roi également habile dans l'art de dissimuler & dans celui de regner, leur donna des Lettres-Patentes, qui contiennent de grands priviléges, dont une partie leur est encore conservée. HENRI IV. voulant par une attention royale pourvoir au bonheur de ses Sujets, encouragea ces Manufactures; & LOUIS XIV. de glorieuse mémoire les porta au plus haut degré de perfection, par plusieurs Ordonnances, qui ont rendu très-florissantes nos Fabriques de Lyon & de Tours. Les Rois & les Princes d'Allemagne, aussi-bien que ceux du Nord, ont marché sur ses traces.

Autrefois les étoffes de soie étoient si précieuses & si cheres, qu'elles se vendoient au poids de l'or, & qu'il n'y avoit que les Empereurs qui en portoient. Aujourd'hui les choses ont bien changé de face : ces étoffes sont devenues si communes, que tout le monde en porte. Les soieries sont une branche de commerce des plus considérables. On ne réfléchit point assez à la reconnoissance qui en est dûe à une Providence bienfaisante. Un homme vêtu de soie ne songe pas combien de milliers de *Vers* ont été occupés à filer pour lui. Si les animaux tiroient gloire des avantages qu'ils nous procurent, les *Vers à soie* pourroient disputer aux plus grands animaux le premier degré de cette espece de gloire. On peut avec raison déclamer contre les usages que le luxe fait de la soie, mais notre amour pour les superfluités étant devenu tel qu'il est, si la soie nous manquoit, s'il falloit faire en laine tout ce qu'on fait en soie, où trouveroit-on assez de laine pour y suffire? Les malheureux ne pourroient plus s'en vêtir. D'ailleurs la soie a des beautés particulieres, & des avantages réels sur la laine pour des ouvrages de plusieurs genres.

Telles sont les réflexions sur la soie de Messieurs les Auteurs de la *Suite de la Matiere Médicale*. Mais revenons à l'histoire des *Vers à soie*, suivant ce que ces Auteurs en ont dit, d'après MALPIGHI, qui nous a donné une Dissertation Latine sur les *Vers à soie*, imprimée à Londres en 1669.

Histoire Naturelle du Ver à soie, ou de la Chenille filant la soie, tirée des Auteurs de la Suite de la Matiere Médicale, Tome I. p. 268. & suiv.

Le *Ver à soie* est un insecte, dont le corps, comme celui des autres Chenilles, a beaucoup plus de longueur que de diametre. Il est composé de douze anneaux presque circulaires ou ovales en y comprenant la partie qui le termine, & où est l'anus recouvert d'un petit chaperon charnu. Ces anneaux sont tous membraneux. La tête tient ou semble tenir au premier anneau, car entre la tête & cet anneau il y a un col, mais si court & si replié, qu'il n'est pas visible; elle est principalement composée de deux assez

grandes pieces écailleuſes, égales & ſemblables; de maniere que l'ouverture qui reſte entre deux eſt la cavité où ſe trouve la bouche du *Ver* munie de deux levres, dont chacune n'eſt armée que d'une dent; mais d'une dent ſi large & ſi épaiſſe, que vu la petiteſſe de l'inſecte, elle équivaut à toutes les dents dont ſont armées les mâchoires des grands animaux. C'eſt par le mouvement alternatif des dents, qui toutes deux s'écartent l'une de l'autre, & qui toutes deux viennent enſuite ſe rencontrer, que le *Ver à ſoie* hache par petits morceaux les feuilles qui lui doivent ſervir de nourriture; ce qu'il fait avec une avidité & une adreſſe que l'on ne peut gueres s'empêcher d'admirer. Les mouvemens de la lévre ſupérieure, & ſur-tout ceux de la lévre inférieure, aident à faire entrer dans la bouche, & à pouſſer plus avant le morceau que les dents viennent de couper: auſſi le célebre MALPIGHI a-t-il penſé que la levre ſupérieure du *Ver à ſoie* pouvoit être regardée comme ſa langue; ſa principale fonction eſt pourtant celle de retenir les feuilles conjointement avec les premieres jambes, & ſi le nom de langue convenoit à une des deux lévres, ce ſeroit plutôt à l'inférieure qu'il faudroit le donner. Cette derniere a une de ſes parties extrêmement remarquable, qui eſt la filiere où ſe moule la liqueur ſoyeuſe, laquelle eſt percée dans un petit mammelon charnu de figure pyramidale. On apperçoit auſſi ſix petits grains noirs, preſque arrangés ſur la circonférence d'un cercle poſé ſur le devant, & un peu ſur le côté de la tête, dont trois ſont plus gros que les autres, convexes, hémiſphériques & tranſparens; ce qui les a fait regarder comme de véritables yeux. Sur neuf des anneaux, c'eſt-à-dire ſur chaque anneau, excepté le ſecond, le troiſieme & le dernier, on peut appercevoir deux taches ovales, une de chaque côté, placées plus proche du ventre, que du dos, imprimées en creux dans la peau du *Ver*, & bordées d'un petit cordon noir. MALPIGHI les a nommées des ſtigmates: il en a développé les uſages importans, & a prouvé que ce ſont autant d'ouvertures, par où l'air eſt introduit dans les poumons du *Ver à ſoie*. Au-lieu que nous n'avons qu'une ouverture qui donne paſſage à l'air qui entre dans les nôtres, ils en ont dix-huit qui le conduiſent dans des leurs: auſſi ont-ils neuf poumons de chaque côté, un poumon compoſé de neuf différens paquets de trachées, qui regne tout du long de leur corps. Le ſpectacle que fourniſſent toutes ces trachées, leurs ramifications, leurs entrelacemens, pouſſés plus loin qu'on ne le ſauroit dire, eſt ſi admirable, qu'on ne s'en laſſe point. Mais s'il eſt bien prouvé par les expériences de MALPIGHI que les ſtigmates donnent paſſage à l'air, il ne ſemble pas moins bien prouvé par les obſervations de M. DE RÉAUMUR que ce n'eſt pas par les ſtigmates que l'air eſt chaſſé du corps des *Vers à ſoie*. Ils lui donnent bien l'entrée, mais ils ne lui donnent pas la ſortie; ils paroiſſent même la lui refuſer. Nous ſommes donc conduits par les expériences à reconnoître que la reſpiration complette, c'eſt-à-dire l'inſpiration & l'expiration, ſe fait dans nos *Vers* d'une maniere ſinguliere, & tout-à-fait différente de celle dont elle ſe fait dans les grands animaux. Les dix-huit ſtigmates ſont dix-huit bouches qui donnent entrée à l'air dans les principaux canaux, dans les plus gros troncs des trachées, d'où il eſt conduit dans leurs différentes ramifications: il enfile des canaux de plus étroits en plus étroits, & c'eſt par les dernieres extrémités de ces canaux qu'il s'échappe; elles ont des ouvertures qui lui permettent la ſortie.

Le corps du *Ver à ſoie* eſt appuyé de pluſieurs petites jambes différentes entr'elles ; car on lui trouve ſix jambes écailleuſes, trois de chaque côté, qui ſortent des trois premiers anneaux, ainſi nommées parcequ'elles ſont recouvertes d'une ſorte de cartilage luiſant ; on peut auſſi les nommer les antérieures, ou les premieres jambes ; & huit autres jambes, qui naiſſent, vers le milieu du corps, des ſixieme, ſeptieme, huitieme & neuvieme anneaux, dites membraneuſes, parcequ'une peau molle les enveloppe ; ces dernieres s'allongent, ſe racourciſſent, ſe gonflent, & s'applatiſſent au gré de l'inſecte : au contraire les premieres, quoiqu'elles puiſſent ſe recourber plus ou moins, ſont incapables d'allongemens, ou de racourciſſemens ſenſibles. Il y a encore deux jambes attachées au dernier anneau, qu'on peut nommer les jambes poſtérieures ou les dernieres jambes, tandis qu'on appelle celles du milieu les jambes intermédiaires ; ce qui fait ſeize jambes en tout : chaque jambe eſt terminée par un pied armé d'une grande quantité d'ongles ou de crochets. Selon Malpighi la ſubſtance de ces ongles crochus eſt ſolide, oſſeuſe, jaunâtre, & il s'en trouve ordinairement juſqu'à quarante à chaque pied.

Le *Ver à ſoie* eſt du nombre des Chenilles raſes, dont j'ai parlé au mot CHENILLE, d'après M. de Réaumur, & quelques autres Naturaliſtes ; c'eſt-à-dire, que ſa peau n'eſt point couverte par des poils, ou par des corps analogues aux poils, du moins ſenſibles à la vue ſimple ; mais qu'il eſt lui-même diſtingué des autres Chenilles raſes par une eſpece de corne, laquelle il porte ſur l'onzieme anneau, ſi pourtant on peut donner ce nom à une partie qui n'a de commun avec les autres cornes, que ſa figure & ſa poſition ; car elle eſt de ſubſtance charnue & aſſez molle pour empêcher même de ſoupçonner qu'elle lui puiſſe ſervir d'arme offenſive & défenſive.

Juſqu'ici les trachées qui ſervent à la reſpiration ſont les ſeules parties intérieures dont nous ayons fait mention. Il s'agit maintenant de donner quelque idée des autres qui ſe font le plus remarquer, ſoit par leur figure, ſoit par leurs uſages. Le canal qui reçoit les alimens & où ils ſe digérent, c'eſt-à-dire ce canal continu, où ſe trouvent les différentes capacités analogues à l'œſophage, à l'eſtomac & aux inteſtins, va en ligne droite de la bouche à l'anus. Selon Malpighi, il eſt, dans toute ſa longueur, compoſé de deux eſpeces de ſacs mis l'un dans l'autre, qui ne ſemblent qu'appliqués l'un contre l'autre. Le ſac intérieur eſt fait d'une membrane mince & ſi tranſparente, qu'on ne voit point l'arrangement de ſes fibres : dans quelques circonſtances on la prendroit pour une eſpece de gelée. Le ſac extérieur eſt d'une ſubſtance beaucoup plus ferme, bien charnue. On y diſtingue très-bien des fibres longitudinales, déliées & rondes, qui ont leur direction de l'œſophage vers l'anus : on y en diſtingue d'autres tranſverſales, qui, comme des ceintures ou des cerceaux, embraſſent & ſerrent le ventricule. Lorſqu'on ouvre un *Ver à ſoie*, on apperçoit d'abord un corps blanc, qui occupe la plus grande partie de la capacité du bas-ventre, & qu'on peut nommer le *corps pareſſeux*. L'eſtomac & les inteſtins paroiſſent verds, parcequ'on voit au travers de leurs parois la couleur des matieres qu'ils renferment. A une aſſez petite diſtance de la bouche, où l'on peut mettre la fin de l'œſophage, le canal s'élargit conſidérablement : il conſerve cette grande capacité dans près de la longueur du corps, après quoi il ſe retrécit ſubitement & conſidérablement : il ſe renfle enſuite un peu, & ce renflement eſt ſuivi d'un ſecond étranglement, après lequel vient un renfle-

ment, auquel succede un troisieme étranglement : enfin le même canal s'élargit encore un peu, pour former le *rectum*, & aller se terminer à l'anus. L'ouverture de l'anus est comme composée de six parties charnues, qui sont comme six sillons séparés par des canelures : aussi les excrémens du *Ver à soie* sont-ils de petits prismes à six faces canelées.

De toutes les actions de ce *Ver*, la plus utile pour nous est celle de filer. On doit être curieux de connoître les vaisseaux dans lesquels se prépare la liqueur qui devient cette soie, qui fournit tant à nos besoins & à notre luxe, lorsqu'elle est sortie de cette filiere, dont nous avons ci-dessus déterminé la position & décrit la figure. Ces vaisseaux sont très-sensibles. Ils occupent une bonne partie de la capacité du ventre : ils ont même plus de volume que l'estomac & les intestins ensemble. Il y a deux vaisseaux parfaitement semblables, destinés à contenir la liqueur à soie : tous deux vont se terminer à la filiere ; mais avant que d'y arriver, ils deviennent si déliés, que ce ne sont que deux filets paralleles l'un à l'autre. Une précaution bien nécessaire, pour les suivre dans leur route, c'est de faire périr l'animal dans de l'esprit de vin, & de l'y laisser pendant deux ou trois jours. Il y a apparence que MALPIGHI ne l'a pas prise ; car il se plaint avec raison de la difficulté qu'il y a à suivre dans toutes leurs inflexions des vaisseaux aussi moux que le sont ceux-ci. La difficulté est levée, lorsque le *Ver à soie* a trempé quelque temps dans l'esprit de vin. Les vaisseaux à soie y deviennent très-fermes, & la liqueur qu'ils contiennent s'y durcit au point d'être constante : il est alors aisé d'ôter sain & entier & tout d'une piece chaque vaisseau à soie, qui, après plusieurs contours, se termine en une espece de *cœcum*. Chacun de ces vaisseaux est rempli d'une liqueur épaisse & gluante, qui est de différentes couleurs, selon celle de la soie que les *Vers* filent. Dans les uns elle est d'un jaune d'or ; dans les autres elle est d'un jaune plus pâle, & dans les autres elle est presque blanche. Le même vaisseau contient quelquefois dans une de ses moitiés une liqueur différemment colorée de celle qui est dans son autre moitié. La qualité des feuilles dont se nourrit un *Ver*, & la disposition intérieure où il est lui-même, sont apparemment cause des différentes couleurs que prend la liqueur à soie.

Dans tous les pays la soie des *Vers* n'est pas d'une égale beauté. Celle de la Chine est renommée par sa finesse. Il y a des pays où la soie est très-grossiere, ce qui dépend sans doute de la différente qualité des alimens, que différens pays fournissent aux *Vers*. On sait combien la qualité des pâturages influe sur celle des beurres. On a remarqué que dans un même endroit les *Vers* qui sont nourris de feuilles de Mûrier blanc, filent une soie plus fine que celle des *Vers* qui sont nourris de feuilles de Mûrier noir.

Inutilement chercheroit-on dans le cœur du *Ver à soie*, un cœur de la figure de tous ceux que nous connoissons, c'est-à-dire une masse charnue & pyramidale, d'où partent les vaisseaux qui vont distribuer le sang à toutes les parties, & où il est ensuite reporté par d'autres vaisseaux. Le sang de notre *Ver* est d'une liqueur transparente, sans couleur, ou au plus d'une couleur un peu jaunâtre. La circulation de ce sang n'est pas moins nécessaire pour entretenir la vie, que ne l'est la circulation du nôtre. Mais le cœur qui le fait circuler est d'une forme très-différente de celle des cœurs ordinaires, & placé bien différemment. Un long vaisseau, appliqué tout le long du dos, depuis la tête jusqu'au derriere, est la seule partie à laquelle MALPIGHI ait cru qu'on ait pu donner

ce nom, & elle eſt auſſi la ſeule qui en paroiſſe faire les fonctions. Ses mouvemens alternatifs de contraction & de dilatation, autrement de ſyſtole & de diaſtole, ſont aiſés à voir, à cauſe de la peau raſe & tranſparente du *Ver à ſoie*. Non-ſeulement MALPIGHI a cru qu'on devoit regarder ce vaiſſeau comme un cœur, il l'a regardé même comme une ſuite de cœurs, dont il a ſoupçonné le nombre égal à celui des anneaux. Il lui a paru que la forme de ces vaiſſeaux étoit ſemblable à celle de ces chapelets à grains ovales, c'eſt-à-dire que d'anneau en anneau ce vaiſſeau avoit des étranglemens, & que chaque portion compriſe entre ces deux étranglemens, chaque eſpece de grain creux étoit un cœur. Le corps graiſſeux, c'eſt-à-dire ce corps qui occupe une ſi grande partie de la capacité du ventre, ſuit de chaque côté ce long cœur, auquel il eſt attaché. Les mouvemens de contraction & de dilatation du cœur ſont ſouvent plus ſenſibles par ceux qu'ils produiſent dans le corps graiſſeux, que par eux-mêmes, le corps graiſſeux étant opaque, au-lieu que les membranes du cœur ſont tranſparentes. Nous avons tout lieu de croire, continuent les mêmes Auteurs, avec M. DE RÉAUMUR, que c'eſt ce même corps graiſſeux qui fait prendre à MALPIGHI l'idée qu'il nous a donnée de la forme de ce cœur, ou qui le lui a fait regarder comme une ſuite de cœurs, & cela parcequ'il y a des endroits où le corps graiſſeux recouvre un peu plus le vaiſſeau que dans d'autres. Il ſemble que ce vaiſſeau ou ce cœur a dans cet endroit une eſpece d'étranglement. Mais nous devons dire que ce cœur, cette ſuite de cœurs ne nous a paru qu'une eſpece d'artere, qu'un vaiſſeau à-peu-près d'égale diametre dans tout ſon cours, auquel pourtant nous ne penſons pas qu'on doive refuſer le nom de *cœur*, parceque cette artere eſt deſtinée à en faire les fonctions.

Parmi les faits que les Chenilles font voir dans le cours de leur vie, il n'en eſt gueres qui méritent plus d'être bien examinés que leurs changemens de peau. MALPIGHI a obſervé que le *Ver à ſoie* ſe défait quatre fois de la ſienne. Il s'eſt paſſé dix ou onze jours, ſelon la ſaiſon, la premiere fois qu'il quitte une peau. Il en quitte une ſeconde environ au bout de cinq jours & demi, ou de ſix autres jours. Il ſe défait enſuite d'une troiſieme peau au bout d'environ cinq jours & demi. Enfin ſix jours & demi, ou ſept jours après, il ſe dépouille pour la quatrieme fois. Ce n'eſt pas aſſez de dire que le *Ver à ſoie* change de peau : les dépouilles qu'il laiſſe ſont ſi complettes, qu'on les prend quelquefois pour des *Vers*. Elles ont tout ce que fait voir l'extérieur de l'inſecte, même les parties dures & ſolides qui enveloppent la tête ; en un mot, pour parler comme MALPIGHI, le crâne & les dents s'y trouvent attachés. C'eſt par la diete, & par divers mouvemens, que les *Vers* ſe préparent à quitter leur dépouille. Lorſque la peau s'eſt deſſéchée juſqu'à un certain point, le moment critique arrive, où elle commence à ſe fendre. C'eſt au-deſſus du dos, ſur le ſecond ou le troiſieme anneau, que la fente s'ouvre. Elle laiſſe entrevoir une petite portion de la nouvelle peau, très-reconnoiſſable par la fraîcheur & la vivacité de ſes couleurs. Dès que la fente eſt commencée, il eſt facile à l'inſecte de l'étendre. Il continue de gonfler la partie de ſon corps, qui eſt vis-à-vis la fente, & bien-tôt cette partie s'éleve au-deſſus des bords de la fente. Elle fait l'office d'un coin, qui l'oblige à s'allonger : auſſi la fente parvient-elle dans un inſtant à s'étendre, depuis la fin ou le commencement du premier anneau, juſques par-delà la fin du quatrieme. La portion ſupérieure du corps, qui répond à ces quatre anneaux, eſt alors à découvert, & le *Ver* a une ouver-

ture ſuffiſante, pour ſe tirer entierement de ſon ancien fourreau. Le reſte s'exécute par des efforts ſucceſſifs. Toute laborieuſe qu'eſt cette opération, elle eſt finie en moins d'une minute.

Une obſervation qui ne doit pas être oubliée ſur l'état d'un *Ver* qui vient de ſe dépouiller, c'eſt qu'il ſemble s'y être fait un accroiſſement bien conſidérable & bien ſubit, & cela après la circonſtance ſinguliere d'une aſſez longue diete. MALPIGHI aſſure que le vieux crâne que le *Ver à ſoie* a laiſſé, n'eſt quelquefois que le tiers ou le quart de ſon nouveau crâne. Le même Auteur ayant ouvert un *Ver à ſoie* prêt à muer, a trouvé ſon nouveau crâne vers le premier anneau, c'eſt-à-dire aſſez éloigné de l'ancien. La raiſon eſt que le nouveau crâne qui ne pouvoit pas être contenu en entier ſous l'ancien, qui lui formoit une boëte trop étroite, s'eſt allongé, quand il a pris une figure oblongue, & qu'il s'eſt étendu au-deſſous du premier anneau de la vieille peau. Nos *Vers* continuent de faire encore diete pendant environ un jour entier après avoir mué: leurs parties nouvellement expoſées à l'air ont beſoin de quelque repos pour s'affermir, & leurs dents ſeroient encore trop molles, dans les premieres heures qui ſuivent la mue, pour hacher des feuilles.

Quand le *Ver à ſoie* eſt repu de feuilles de Mûrier & que le temps de ſa métamorphoſe ou transformation eſt arrivé, ſon corps devient luiſant & comme tranſparent. D'abord il ſe purge par la diete; il devient flaſque & mollaſſe, puis il cherche un endroit, où il puiſſe travailler à la ſtructure de ſa coque, ſans être interrompu. On lui préſente quelques menus brins de balai, ou un cornet de papier. Il s'y retire & commence à porter ſa tête à droite & à gauche, pour attacher ſon fil de tous côtés. Tout ce premier travail paroît informe; mais il n'eſt pas ſans deſſein. Le *Ver* ne donne à ſes fils aucun arrangement; il ne les ſerre point l'un ſur l'autre, & ſe contente de répandre au loin une eſpece de cotton ou de bourre, qu'on appelle l'*araignée* ou la *bourette*, pour écarter la pluie; car la Nature l'ayant deſtiné à travailler ſur les arbres en plein air, il ne change pas de méthode, lorſqu'il ſe trouve à couvert. Cette ſoie groſſiere fait comme la baſe de ſa coque, dite ordinairement *coccon* ou *coucon*. Le *Ver* continue de filer plus fin, tirant la tête en bas, puis la portant en haut, croiſant enſuite vers les côtés & en tout ſens, il forme ainſi pluſieurs zig-zags. Il fait alors ſes mouvemens dans des eſpaces bien plus courts, & il ſe trouve peu-à-peu entierement environné de ſoie, qui ſe dérobe à la vue. Il finit ſa loge en tirant du fond de ſon ſac une gomme, dont il forme un fil moins beau, & qu'il épaiſſit avec une forte glu, qui ſert à lier & à coller tous les derniers rangs de ce fil les uns ſur les autres. Voilà donc trois enveloppes toutes différentes, qui le garantiſſent par degrès. La bourre contient les gouttes de pluie: la belle & fine ſoie forme un tiſſu qui empêche le paſſage de l'air, & la ſoie collée, qui forme cette coque épaiſſe qui touche le *Ver*, non-ſeulement arrête l'air & l'eau, mais rend l'intérieur de cette maiſon inacceſſible au froid. Le coucon eſt ovale, & gros à-peu-près comme un œuf de Poule. Il eſt de diverſes couleurs, tantôt blanc, tantôt d'un jaune citron, & tantôt d'un jaune orangé. Le *Ver* ne met gueres que deux ou trois jours à le perfectionner.

Nous avons dit plus haut, continuent les mêmes Auteurs ci-deſſus cités, que le *Ver à ſoie* a deux reſervoirs de matiere ſoyeuſe, ſemblables & égaux, qui tous deux vont aboutir par un filet délié à la filiere. Tous deux contribuent pour l'ordinaire à la formation de chaque fil de ſoie. Le microſcope, ou la loupe, nous fait

découvrir que ce fil eſt en quelque ſorte plat, qu'il a au moins plus de largeur que d'épaiſſeur, & que le milieu de chaque fil eſt comme creuſé en gouttiere ; c'eſt-à-dire, qu'il paroît formé par deux cylindres applatis, collés l'un contre l'autre ; d'où il eſt naturel de conclurre que le fil eſt compoſé de deux brins, dont chacun eſt fourni par un des réſervoirs ou vaiſſeaux à ſoie. Il y a même des fils de ſoie où l'on voit la ſéparation des deux brins qui les compoſent. Il eſt heureux pour nous que les différens fils tournés & retournés, dont eſt faite la coque d'un *Ver à ſoie*, quoique retenus les uns contre les autres par de la colle, ſoient pourtant ſi peu adhérans entr'eux. Si leur union étoit plus parfaite, il ne ſeroit pas impoſſible de dévider ce fil, qui ſe dévide comme celui d'un peloton, ſur-tout ſi l'on a la précaution de tenir la coque dans l'eau chaude.

MALPIGHI prétend qu'on diſtingue ſix couches différentes à la coque du *Ver à ſoie*. Il a eu la curioſité de meſurer la longueur du fil qui ſe peut dévider de deſſus une coque, & il la trouvée de neuf cents trente pieds de Bologne. BOYLE fait mention d'une Dame, qui ayant pris la peine de dévider la coque d'un *Ver à ſoie*, trouva, ſuivant le calcul que l'on en fit, que le fil en étoit long de plus de trois cents lieues d'Angleterre ; mais il y a certainement de l'erreur. J'ai ſouvent meſuré, dit M LYONNET, le fil d'une coque de *Ver à ſoie*, & je ne lui ai trouvé ordinairement qu'entre les ſept & les neuf cents pieds de longueur.

Après que le *Ver* s'eſt épuiſé à fournir la matiere & le travail de ſes trois couvertures, il perd la forme de *Ver*, en ſe dépouilant de ſa quatrieme peau. Il ſe change en Féve, qu'on appelle auſſi quelquefois *Chryſalide*, *Nymphe*, *Aurélie*, ou *Nécydale*. Cette Féve a ſa partie poſtérieure de figure conique. Sous cette forme l'inſecte n'a ni ailes ni jambes diſtincts. Il ne peut marcher, ni ſe traîner. Il ſemble à peine avoir vie, & paroît réduit à être une maſſe organiſée. Il ne prend aucune nourriture & n'a point d'organes pour en prendre. Sa partie poſtérieure eſt la ſeule qui paroiſſe animée. Elle ſe peut donner quelques mouvemens, quelques inflexions ſur les jointures des anneaux qui la compoſent. Sa peau ou ſon enveloppe extérieure ſemble cartilagineuſe : elle eſt raſe & même liſſe. On y diſtingue deux côtés oppoſés : l'un eſt le côté du dos de l'inſecte, & l'autre celui du ventre. Sur la partie antérieure de ce dernier, on apperçoit divers petits reliefs formés, & diſpoſés comme les bandelettes des têtes de Mumies. Le côté du dos eſt uni & arrondi. Sa couleur eſt brune. Dès qu'on veut bien conſidérer une Chryſalide avec quelque attention, on reconnoît qu'elle eſt un véritable Papillon, mais qui eſt en quelque façon emmaillotté. La Chryſalide qui vient de ſortir de la dépouille de la Chenille eſt tendre & molle ; par la ſuite ſon enveloppe extérieure s'endurcit, juſqu'à devenir friable. Il eſt bien certain que toutes les parties du Papillon ſont cachées ſous le fourreau de la Chenille ; mais elles y ſont d'autant plus aiſées à trouver, que la transformation eſt plus proche. MALPIGHI a vu les œufs du Papillon dans une Chryſalide de *Ver à ſoie*, qui n'étoit Chryſalide que depuis deux ou trois jours. M. DE RÉAUMUR a cherché les œufs du Papillon dans la Chenille même & les y a trouvés bien ronds, bien formés, bien rangés les uns à la file des autres, comme le ſont les grains d'un chapelet. Il eſt aſſurément ſingulier que la circulation de l'air ſe faſſe ſi différemment dans le même inſecte, ſelon qu'il eſt ſous la forme de Chenille, ou ſous celle de Chryſalide, comme M. DE RÉAUMUR s'en eſt aſſuré par des expériences

riences réitérées; mais il paroîtra peut-être encore plus singulier que dans ces deux états la circulation du sang se fasse en des sens directement contraires. La grande artere, qui est ce gros vaisseau que MALPIGHI a regardé comme le cœur de la Chenille, ou comme une suite de cœurs, & qui regne tout du long de son dos, pousse dans la Chenille la liqueur du derriere vers la tête: ce même vaisseau, au contraire, pousse dans la Chrysalide la liqueur de la tête vers la queue. C'est ce que l'on peut observer dans les Chrysalides qui sont encore transparentes, parcequ'elles se sont nouvellement dépouillées. La direction du cours de cette liqueur, qui tient lieu de sang, est la même dans le Papillon sorti de la Chrysalide, c'est-à-dire que le sang continue de circuler dans un sens contraire à celui où il circuloit dans la Chenille.

Lorsque les parties du Papillon ont pris de la consistance & de la solidité, il n'a pas de grands efforts à faire pour obliger la membrane mince & friable, qui les enferme, à se fendre, & à lui procurer une ouverture capable de le laisser sortir. La coque du *Ver à soie* est des plus épaisses & met parfaitement à l'abri de tout le Papillon qui y est enfermé sous la forme de Chrysalide. Il en sort pourtant au bout de vingt jours. Pour en sortir, il commence par se délivrer du superflu de l'humeur qui avoit servi à le former dans sa Nymphe, & à fortifier ses membres: ensuite il avance ses antennes, sa tête & ses pattes vers la pointe du coucon, lequel n'étant pas serré en cet endroit cede peu-à-peu, & obéit à ses efforts: à force de pousser, il élargit l'ouverture, & sort enfin. On retrouve au fond du coucon les débris de son premier état, savoir la tête, & toute la peau du *Ver*, semblables à un paquet de linge sale, avec sa dépouille de Chrysalide.

Le Papillon qui vient de paroître au jour est tout mouillé, & il a les ailes si petites, qu'il semble être un Papillon manqué; mais au bout d'un quart-d'heure, ou d'une demi-heure au plus, elles paroissent développées dans toute leur étendue. Leurs fibres, d'abord aussi flexibles que celles des membranes & des muscles, deviennent roides & si fortes. que MALPIGHI les a regardées comme osseuses.

PAPILLON *du Ver à soie.*

Ce *Papillon* est dans la classe des *Papillons nocturnes*, ou des *Phalenes*, qui ont des antennes à barbes de plumes; mais qui n'ont point de trompe sensible, & ne mangent point. On y remarque, comme dans tous les autres *Papillons*; 1°. la partie antérieure ou la tête; 2°. la partie moyenne ou le corselet; 3°. la partie postérieure, où le corps est composé d'anneaux, dont la partie supérieure est visiblement écailleuse ou cartilagineuse. Le corselet porte les quatre ailes, & les six jambes du Papillon. Il a à soutenir tous leurs mouvemens: aussi sa charpente est-elle forte; elle est composée de pieces écailleuses, épaisses & si bien liées ensemble, qu'elles n'ont aucun jeu. La tête nous offre deux parties formées en portion de sphere, qui sortent des deux côtés en diamétrale opposition. Leur portion, leur forme, le luisant & la consistance de leur enveloppe leur donnent une ressemblance avec les yeux des grands animaux, qui détermine sur le champ à les prendre pour de pareils organes. Lorsqu'on les observe au microscope, toute leur surface paroît un reseau à mailles régulierement symétrisées; de sorte que la cornée entiere, ou l'extérieur de l'œil, peut être regardée comme un assemblage d'un nombre étonnant de crystallins, ou de lentilles. Sur le dessus de la tête sont implantées deux especes de cornes mobiles sur leur base & com-

posées de parties articulées les unes au bout des autres, qu'on nomme des *antennes :* chacune de ces antennes est composée d'une tige qui, depuis son origine jusqu'à son extrémité, va en diminuant de grosseur ; & des deux côtés opposés de cette tige, elles portent des filets disposés, comme les barbes de plumes ; mais moins pressés les uns auprès des autres : aussi M. DE RÉAUMUR leur a-t-il donné le nom d'*antennes en plumes*. Notre *Papillon*, tant mâle que femelle, est blanc ; les taches qui paroissent sur les ailes sont d'un blanc sale ou jaunâtre. Il passe sa vie sans voler : il semble pourtant qu'il voudroit faire usage de ses ailes ; le mâle surtout les agite, souvent avec vîtesse, même pendant qu'il marche. Mais l'agitation de ses ailes lui est peut-être nécessaire pour la fin que la Nature paroît toujours avoir en vue, c'est-à-dire pour la conservation de l'espece. Dès que le *Papillon* mâle de notre *Ver à soie* paroît au jour, il ne semble, comme les autres, songer qu'à s'accoupler : à peine est-il sec qu'il marche en agitant ses ailes de temps en temps, & tenant le bout de son derriere recourbé en haut, il cherche en cette attitude une femelle. Dès qu'il l'a rencontrée, il se tourne de façon qu'il puisse appliquer le bout de son derriere contre le sien : alors l'accouplement est bien-tôt parfait. Dans cet accouplement, le corps du mâle & de la femelle sont sur une même ligne, & ils ont les deux têtes tournées vers des côtés diametralement opposés. Ce que le *Papillon* mâle offre de remarquable dans l'accouplement, c'est qu'il agite ses ailes avec vîtesse à différentes reprises. MALPIGHI a pris plaisir à compter le nombre des agitations d'ailes, & il a remarqué que le plus souvent il les abbaisse & les éleve cent trente fois de suite : ces mouvemens se succedent les uns aux autres avec une très-grande vîtesse ; après quoi il reste comme mort pendant un quart-d'heure ; & quelquefois il se sépare de la femelle. Au bout de ce quart-d'heure, s'il s'étoit séparé de sa femelle, il se raccouple ; ou s'il étoit resté uni à la femelle, il paroît avoir repris vigueur ; il recommence à mouvoir ses ailes avec vîtesse : mais cette seconde fois il ne les abbaisse & ne les éleve qu'environ trente-six fois de suite. Il paroît pourtant vif & gai ; il tient ses ailes droites, au-lieu que la femelle a les siennes pendantes. Enfin vient un nouveau temps de repos, après lequel le *Papillon* mâle ne donne que peu de mouvement de suite à ses ailes, l'accouplement dure quatre jours, selon les remarques de MALPIGHI ; mais les intervalles de repos deviennent toujours de plus longs en plus longs. Pendant ce temps-là, les poils du bout du derriere du mâle couvrent entierement le bout du derriere de la femelle.

Structure des parties de la génération du Papillon mâle & du Papillon femelle du Ver à soie.

MALPIGHI en a donné les figures & les descriptions dans sa *Dissertation sur les Vers à soie*, dédiée à la Société Royale d'Angleterre. Pour voir les parties de la génération dans le mâle, on lui pressera le corps entre deux doigts, assez près de ses derniers anneaux. Une pression mesurée force le bout de la partie postérieure à s'allonger & même à s'ouvrir. On y remarquera d'abord dans l'alignement du milieu du dos un petit crochet écailleux, qui se recourbe vers le ventre, avec lequel le mâle cramponne le derriere de la femelle pour s'accoupler avec elle. On appercevra ensuite de chaque côté une lame pareillement écailleuse en forme de cuilleron. Lorsque ces deux lames sont appliquées l'une contre l'autre, elles composent une espece de boëte, dont

la figure reſſemble à celle qui pourroit être faite en ajuſtant l'un ſur l'autre deux cuillerons de cuilliers à ſoupe ; leur ſurface intérieure, ou la concave eſt liſſe & polie ; l'extérieure ou la convexe eſt toute couverte de poils, ou d'écailles. C'eſt de l'intérieur ou du milieu à-peu-près de la baſe de cette eſpece de boëte, que part la partie du mâle, ou le fourreau charnu d'où elle ſort. Cette boëte ſert auſſi à mettre l'anus à couvert. Dans les temps ordinaires les deux lames & le crochet ſont preſqu'entierement retirés dans le corps ſous le penultieme anneau ; mais dans le temps où le *Papillon* cherche à s'accoupler, il fait ſortir ces mêmes parties.

Si l'on preſſe le ventre de la femelle, comme l'on a preſſé celui du mâle, on lui trouvera deux ouvertures au derriere ; l'une qui doit être regardée comme l'anus, quoiqu'elle ſoit principalement deſtinée à laiſſer ſortir les œufs, & qu'elle laiſſe ſortir très-peu d'excrémens ; elle eſt la ſupérieure : l'autre, qui eſt l'inférieure, eſt deſtinée à recevoir la partie du mâle. MALPIGHI a obſervé que cette ſeconde ouverture a la figure d'un croiſſant. En général, le ventre de la femelle eſt gros, ferme & diſtendu. Quand on l'ouvre, il paroît ſi rempli d'œufs ſenſibles par leur forme & leur groſſeur, qu'il ſemble qu'ils ne laiſſent pas de place à d'autres parties : auſſi celle qu'ils leur laiſſent, eſt-elle bien petite en comparaiſon de celle qu'ils occupent. Ils y paroiſſent très-preſſés les uns contre les autres, & comme empilés. De-là vient que la femelle eſt communément très-peſante ; elle ſemble ſurchargée du poids de ſes œufs ; elle eſt pareſſeuſe à marcher. Si on l'ouvre, ſoit tout le long du dos, ſoit tout le long du ventre, avec aſſez de précaution pour ne rien déplacer dans l'intérieur, on apperçoit, même au premier coup d'œil, une ſorte d'arrangement dans cette prodigieuſe quantité d'œufs ; on en voit qui ſont placés les uns à la file des autres, & ſi l'on veut ſuivre davantage ces files d'œufs, on en démêle le nombre & l'arrangement. Imaginons ce *Papillon* femelle diviſé en deux parties égales & ſemblables, par un plan qui paſſe tout du long de ſon dos & de ſon ventre ; il y a de chaque côté de ce plan quatre rangées d'œufs, qui ſont comme quatre colliers de perles, ou comme quatre de ces chapelets nommés chapelets à la cavaliere. Les huit vaiſſeaux extrêmement minces & tranſparens, qui renferment les œufs, ſont tantôt appellés par MALPIGHI les trompes, tantôt les rameaux, tantôt les branches de l'ovaire. C'eſt dans ces vaiſſeaux que les œufs ſont formés, ou qu'ils croiſſent : chaque vaiſſeau ou trompe en ſoutient plus de ſoixante-quatre. Auſſi tel *Papillon du Ver à ſoie* en pond plus de cinq cents quatorze, ou cinq cents ſeize, lorſqu'il pond tous ceux qu'il a dans le corps. Quand la femelle a commencé ſa ponte, elle fait ſortir de temps en temps de œufs par ſon anus ; d'autres avancent dans l'ovaire pour occuper la place qu'ils ont laiſſée. A meſure que ces œufs font route dans l'ovaire, la liqueur qui étoit en réſerve dans la matrice, & qui ſe rend apparemment peu-à-peu & continuellement dans l'ovaire par le canal de communication, féconde les œufs. Ainſi un temps extrêmement court, un inſtant preſque ſuffit pour faire changer l'état de ces œufs, & les rendre de ſtériles féconds ; car un *Papillon* qui eſt en pleine ponte, a bientôt fait ſortir les œufs que ſon ovaire peut contenir.

Les Obſervations de MALPIGHI nous apprennent qu'on peut diſtinguer les œufs du *Papillon du Ver à ſoie*, qui ont été fécondés, de ceux qui ne l'ont pas été, long-temps avant que le temps ſoit arrivé où une petite Chenille doit ſortir de chacun des

premiers. Les œufs ont d'abord une couleur d'un jaune qui tire ſur celui du ſoufre : ils ſont arrondis ; ceux dans leſquels des embryons de Chenilles ne croiſſent point, ceux qui n'ont point été fécondés, conſervent leur premier jaune ; mais ils perdent partie de leur rondeur ; il s'y fait d'un côté un petit creux, un petit enfoncement : au contraire les œufs fécondés, conſervent leur rondeur, & leur couleur jaune ne dure gueres : à cette couleur il en ſuccede une qui tire ſur le violet. Lorſque les œufs ſortent, ils ſont humides, & ſe collent contre les corps ſur leſquels ils ont été dépoſés ; de maniere qu'il faut employer aſſez de force pour les en détacher. Les enveloppes ou coques des œufs de nos Papillons ſont fermes & ſolides : elles ne ſont pourtant pas compoſées, comme celles des oiſeaux, d'une matiere analogue à celle des Coquilles. MALPIGHI regarde la leur analogue à la corne ; elle eſt ferme ſans être friable ; on la coupe avec des ciſeaux. On pourroit empêcher pendant des temps très-longs des œufs des *Vers à ſoie* d'éclorre, ſans les faire périr. Nous ne commençons, dit M. DE RÉAUMUR, dans un autre endroit à compter la vie des animaux que du temps où ils ont commencé à vivre pour nous : mais tous les Phyſiciens ſavent que le petit animal exiſte au moins dans l'œuf, dès que cet œuf eſt fécondé. Des expériences connues & communes ont appris que ce petit animal peut y être retenu plus ou moins de temps, ſelon que l'œuf eſt plutôt ou plus tard fomenté par une chaleur convenable. Dans les pays où l'on éleve des *Vers à ſoie*, des femmes accelerent l'accroiſſement des petits *Vers* renfermés dans les œufs, en portant ces œufs dans leur ſein : en quelques ſemaines elles mettent en état de percer leur coque & d'en ſortir, des *Vers* qui n'en ſeroient ſortis qu'au bout de cinq à ſix mois, s'ils avoient été expoſés à l'air libre. En tenant les mêmes œufs dans des lieux frais, on les conſerve une année, & des années, ſans que les petits éclosent.

Le *Papillon* mâle du *Ver à ſoie* meurt incontinent après s'être ſéparé de la femelle, laquelle meurt auſſi après avoir fini ſa ponte. Les œufs qu'elle a pondus, s'ils ont été fécondés, écloſent au printemps ſuivant, & c'eſt ainſi que ſe perpétuent ces précieuſes Chenilles. Cependant, ſi l'on en croit ALDROVANDE, d'après JÉRÔME VIDA, il y a un moyen d'avoir des *Vers à ſoie* ſans graine, c'eſt-à-dire ſans œufs. Tout le ſecret conſiſte à nourrir uniquement de feuilles de Mûrier pendant huit jours au moins une Vache prête à faire ſon Veau ; en ſaiſant auſſi manger au Veau nouvellement né, ainſi qu'à la mere, de ces mêmes feuilles pour toute nourriture pendant quelques jours : enſuite on tue le Veau, & on le coupe par morceaux, que l'on met dans un lieu bien expoſé, juſqu'à ce que le tout ſe pourriſſe ; & de cette pourriture on verra naître des *Vers à ſoie* plus forts que ceux de graine, leſquels dureront dix ans ſans dégénérer.

Ce prétendu ſecret eſt une imitation de la fable inventée par les Anciens pour avoir des Abeilles, & embellie par VIRGILE ; l'un eſt auſſi abſurde que l'autre. M. DE RÉAUMUR a plus que ſuffiſamment démontré, contre l'opinion des Peres KIRKER & BONANNI, Jéſuites, qu'il eſt également impoſſible & inconcevable que des inſectes ſi bien organiſés & compoſés de parties de ſtructure ſi admirable, naiſſent de chairs pourries, ou de toute autre matiere corrompue. Qu'on liſe, continuent les Auteurs de la *Suite de la Matiere Médicale*, les Ouvrages des Naturaliſtes exacts, tels que REDI, SWAMMERDAM, MALPIGHI, LÉE-

wenhoeck, Valisnieri, M. Linnæus, & sur-tout M. de Réaumur à qui l'Histoire Naturelle a des obligations infinies, & l'on y verra qu'entre toutes les especes d'insectes qu'il leur a été permis d'observer, il n'en est aucune qu'ils n'ayent trouvée ovipare : en un mot on sera pleinement convaincu que le hasard n'a pas plus de part à la naissance des insectes de tout genre, & de toute espece, qu'il n'en a à celle des grands animaux, à celle de l'homme même.

Nourriture des Vers à soie, & maniere de les élever.

Il y a deux manieres de les élever. On les peut laisser croître & courir en liberté sur les arbres mêmes, dont ils tirent leur nourriture, ou les tenir au logis dans une place uniquement destinée à cet usage en leur donnant tous les jours des feuilles nouvelles. Quelques curieux ont fait essai de la premiere methode, & elle leur a réussi : c'est la pratique qu'on suit à la Chine, notamment dans la Province de Quanton, où les arbres sont toujours verds, & le printemps presque perpétuel, au Tunquin, & dans d'autres pays chauds. Les *Papillons* provenus des *Vers à soie* choisissent sur le Mûrier un endroit propre pour poser leurs œufs, & ils les y attachent avec cette glu, dont la plûpart des insectes sont pourvus pour différens besoins. Ces œufs passent ainsi l'automne & l'hiver sans danger ; & la maniere dont ils sont placés & collés les met à couvert d'une grêle qui quelquefois n'épargne pas le Mûrier même. Le petit confié aux soins d'une Providence tendre & affectionnée, ne sort point de son œuf, qu'il n'ait été pourvu à sa subsistance, & que les feuilles ne commencent à sortir de leurs boutons. Les feuilles venues, les Vermisseaux ou petites Chenilles percent leurs coques & se répandent sur la verdure, grossissent peu-à-peu, & posent au bout de quelques mois sur le même arbre de petits paquets de fil de soie, qui paroissent comme des pommes d'or, au milieu d'un beau verd qui les releve. Cette façon de les nourrir est la plus sure pour leur santé, & celle qui coûte le moins de peine. Mais l'air inégal & inconstant de nos climats rend cette méthode sujette à bien des inconvéniens qui sont sans remede. Il est vrai qu'avec des filets ou autrement, on peut préserver les *Vers* des insultes des oiseaux : mais les grands froids qui surviennent souvent tout d'un coup, après les premieres chaleurs, les pluies, les grands vents, les orages enlevent & perdent tout. Il faut donc prendre le parti de les élever dans les maisons.

On choisit pour cela une chambre exposée en bon air, où le soleil donne, qui soit garantie des vents du Nord & du Midi par des fenêtres bien vîtrées, ou par des chassis couverts de fortes toiles. On a soin que les murs en soient bien enduits, les planchers bien fermés ; en un mot toutes les avenues interdites aux Chats, aux Rats, aux Souris, aux Lézards, à la Volaille, & généralement à tous insectes & oiseaux qui les dévoreroient. Au milieu de la place, on éleve quatre colomnes, ou quatre pieces de bois, qui forment ensemble un assez grand quarré. On étend d'une colomne à l'autre, par différens étages, différentes claies d'Osier, & sous chaque claie une planche avec un rebord. Ces claies & ces planches sont posées sur des coulisses, & se placent ou se déplacent à volonté, de façon néanmoins que les ordures de l'une ne tombent pas sur l'autre. Quand les Vermisseaux sont éclos, on pose quelques tendres feuilles de Mûrier sur le linge, ou sur le papier de la boëte où ils sont nés ; ce qui suffit alors, sans prendre aucune

autre précaution. Dès qu'ils ont acquis quelque force, on a soin de les distribuer sur des lits de feuilles dans les différens étages du quarré, qui est au milieu de la chambre, & autour duquel on peut aller & venir en liberté. Ils s'attachent aux feuilles, puis aux baguettes des claies, quand les feuilles sont rangées. Ils ont dès-lors un fil sur lequel ils se suspendent au besoin, comme font les Araignées, en évitant de tomber rudement. Tous les jours, le matin, on leur apporte de nouvelles feuilles, qu'on leur jette légerement, & d'une maniere égale. Les *Vers à soie* quittent aussi-tôt les restes de la vieille provision, qu'on prend soin d'ôter, en observant de ne pas emporter ces mêmes *Vers* avec les feuilles. Il faut, pour cet effet, une personne laborieuse & intelligente, qui s'applique sur-tout à faire à propos la provision, & à bien nettoyer les claies ; car rien ne nuit plus à ces animaux que l'humidité & la mal-propreté. Si l'on veut les garantir des maladies auxquelles ils sont sujets, la premiere attention sera de cueillir les feuilles dans un temps sec, de les conserver dans un lieu sec, & de prévenir prudemment la pluie, pour n'être pas obligé de faire sécher les feuilles, & de laisser quelquefois jeûner les *Vers ;* ce qui peut leur faire bien du tort en très-peu de temps ; car ces petits animaux n'ayant que peu à vivre, mettent le temps à profit, & mangent presque continuellement jusqu'à leur derniere mue, après laquelle ils demeurent encore en vie quelque temps sans manger.

Malpighi a observé qu'un *Ver à soie* mange souvent dans une journée aussi pesant de feuilles de Mûrier, qu'il pese lui-même. Il y a pourtant des Chenilles qui sont encore plus voraces ; car il s'en trouve parmi elles auxquelles il faut par jour en aliment plus du double de leur poids. Lorsqu'il arrive qu'on manque pour les *Vers à soie* de feuilles de Mûrier, on peut en attendant leur donner quelques feuilles de Laitue, ou de Chou ; mais cette nourriture n'est que fort médiocrement de leur goût : la nécessité seule les contraint pourtant à en manger, & la soie qu'ils donneront se sentira de l'interruption de leur fourniture ordinaire, car elle péchera en qualité. Le même Observateur, pour essayer différentes nourritures, leur a donné plusieurs feuilles tendres de Laurier franc, ainsi que des feuilles de Vigne, d'Orme & de petit Houx ; mais au bout de deux jours les *Vers* sont morts en convulsion.

Malpighi observe que de tout temps le Mûrier a été l'aliment du *Ver à soie ;* que cet arbre étoit autrefois étranger en Italie, puisqu'il n'en est rien dit dans les Auteurs Latins ; que les feuilles du Mûrier noir sont d'une substance solide, & celles du Mûrier blanc plus tendres & plus délicates ; qu'à Bologne & aux environs on emploie le Mûrier blanc pour la nourriture des *Vers à soie*, & qu'on ne leur donne des feuilles de Mûrier noir que dans une extrême disette, & seulement quand ils sont déjà grands, vu que les feuilles du premier produisent une soie plus belle, plus fine & plus lustrée ; qu'au contraire, en Sicile, & dans certaines montagnes d'Italie, on fait usage du Mûrier noir, d'où l'on tire un fil plus solide. Aldrovande prétend que le Mûrier noir est à préférer au Mûrier blanc, non-seulement parcequ'il donne une soie plus solide, mais encore parceque, si après avoir nourri d'abord les *Vers à soie* avec des feuilles de Mûrier noir, on leur présente des feuilles de Mûrier blanc, ils en meurent tous. Mais ces raisons ne valent rien ; car outre qu'en fait de soie la beauté est préférable à la solidité, les *Vers à soie* ne périssent alors que parcequ'ils trouvent la feuille de Mûrier blanc plus à leur goût, & qu'ils s'engorgent jusqu'à en crever.

Tout le monde convient aujourd'hui que le Mûrier blanc eſt la vraie nourriture des *Vers à ſoie :* il croît plus vîte que le Mûrier noir, & ce qui eſt encore plus heureux pour nous, il vient preſque par-tout ſans craindre la gelée : auſſi en fait-on tous les jours de nouvelles plantations, même dans les pays du Nord.

Propriétés des Vers à ſoie, & de la ſoie en Médecine.

Les *Vers à ſoie*, diſent Meſſieurs les Auteurs de la *Suite de la Matiere Médicale*, contiennent beaucoup d'huile & de phlegme, mais peu de ſel volatil. Leur uſage eſt très-bon en Médecine. On les eſtime ſeulement propres contre les vertiges : pour cela on les fait ſécher, & après les avoir pulvériſés, on les applique ſur la tête après l'avoir raſée. Mais ſi par eux-mêmes ils ne ſont pas d'une grande utilité, il n'en eſt pas ainſi de leur travail, qui, outre la ſoie dont ces *Vers* nous enrichiſſent, fournit encore à la Médecine quelques remedes des plus efficaces ; nous voulous dire, continuent les mêmes Auteurs, la ſoie crue, dont on tire un eſprit volatil, qui a fait autrefois tant de bruit ſous le nom de *Gouttes d'Angleterre ;* mais qui commence aujourd'hui à paſſer un peu de mode, comme ſont preſque tous les remedes, quelque bons qu'ils ſoient. Ce remede eſt de l'invention du Docteur GODDAR, qui reçut, pour l'avoir trouvé, une grande récompenſe de CHARLES II. Roi d'Angleterre. Les Chymiſtes tâcherent de l'imiter par divers procédés ; mais on en ignora la véritable compoſition, juſqu'à ce que le Roi d'Angleterre eût acheté le ſecret de l'Auteur. Ce fut Mylord PORTLAND qui découvrit ce ſecret à M. DE TOURNEFORT, qui l'a rendu public dans les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences* de l'année 1700.

Ces gouttes, ainſi que le ſel volatil de la ſoie rectifié, & parfumé avec quelque huile eſſentielle, ſont très-propres contre les affections ſoporeuſes & les vapeurs, de même que contre les fievres malignes, & autres maladies provenantes de l'épaiſſiſſement du ſang, & du relâchement des ſolides. On les fait reſpirer par le nez, & on les donne à la doſe de dix, de quinze & de vingt gouttes dans des eaux céphaliques, ou anti-hyſtériques ; ou bien on les mêle dans les portions & juleps convenables contre ces ſortes de maladies. Quoique ces gouttes ſoient un très-bon remede, elles demandent cependant des précautions dans leur uſage.

La ſoie crue, teinte en cramoiſi, eſt encore fort eſtimée pour modérer les regles trop abondantes des femmes, pour calmer les pertes utérines, & pour empêcher l'avortement. On en prend matin & ſoir, à la doſe de quinze à vingt grains, coupée par très-petits morceaux, dans un œuf mollet, ou dans un petit verre de vin mêlé d'eau, ou dans un gobelet de ptiſanne aſtringente, & l'on continue ce remede pendant quelques jours.

Enfin la ſoie crue entre dans la Confection d'Hyacinthe de la Pharmacopée de Paris. L'eſprit & le ſel volatil entrent dans les gouttes d'Angleterre, & l'on s'en ſert dans la même Pharmacopée.

Les Naturaliſtes qui ont écrit ſur les *Vers à ſoie*, outre ceux qui ſont cités dans cet article, ſont GOEDARD, LISTER, JONSTON, ALDROVANDE, SCHRODERUS, MOUFFET, DALE, ALBIN, BRADELEY, CHARLETON, SWAMMERDAM, M. DE RÉAUMUR, M. LINNÆUS, & les autres.

VER LUISANT : Les Grecs & les Latins ont donné différens noms à cet inſecte. Les derniers l'appellent *Cicindela*, *Noctiluca*, *Noctuvigila*, *Lucio*, *Lucula*, &c. toutes dénominations priſes de la lumiere qu'il répand pendant la nuit. On ne voit point de *Vers luiſans* pendant l'hiver. Dans

les mois d'Avril, de Mai & de Juin, & dans l'automne, ils paroissent le soir dans les prés & au pied des buissons. : c'est ce qui fait que PLINE dit qu'on les voit avant que les herbages soient en maturité & après qu'ils sont coupés.

Les Naturalistes, dit RUYSCH, ne sont pas d'accord sur l'origine des *Vers luisans*. BAPTISTE PORTA pense qu'ils proviennent de la rosée. CARDAN veut qu'ils viennent des Frêlons. SCALIGER a le premier observé que le mâle s'accouple avec la femelle; qu'après cet accouplement il ne vit pas plus d'un jour, & que dès ce moment jusqu'au soir la femelle rend plusieurs œufs, qui, dans l'espace de vingt heures, sont tous animés. BRUER, au rapport de MOUFFET, a fait la même observation. RUYSCH dit que les observations de SCALIGER ne sont pas justes. MERULA, qui favorise le sentiment d'ARISTOTE, a vu que les *Vers luisans* restent accouplés long-temps, & que, quand le mâle est détaché de la femelle, elle produit aussi-tôt. Les sentimens sont aussi partagés au sujet de la lumiere qu'ils rendent.

SCALIGER dit que dans l'Espagne Tarragonoise les mâles ne donnent pas de clarté, mais les femelles; qu'en Italie, & dans la campagne de Heidelberg, ce sont au contraire les mâles qui en donnent. Cet éclat, ajoute-t-il, sort de leur côté & de leurs cuisses. En rabattant & en serrant leurs ailes, on voit une clarté semblable au feu, & cette clarté se fait voir toute la nuit, dit PLINE. Le *Ver luisant* commence à briller sur la fin du jour. Quand il est mort, il ne jette plus de lumiere.

Il y a deux sortes de *Vers luisans*: les uns ont des ailes, les autres n'en ont point. MOUFFET les distingue en mâles & en femelles. Le mâle, dit-il, dans son *Théatre des Insectes*, a le corps long & un peu large; la tête large & brune, garnie au milieu du front de deux petites cornes, & deux taches proche de la queue, pareilles au croissant de la lune, d'où sort la lumiere qu'il jette: elle a l'odeur du soufre brûlé & lance des étincelles brillantes, qui volent dans l'air. Il ne paroît point de ces *Vers luisans* en Angleterre, ou, s'il y en a, ils n'ont pas tant d'éclat. Les femelles des *Vers luisans*, ajoute le même Auteur, celles surtout qu'on voit en Europe, marchent lentement, n'ont point d'ailes & sont longues, & la plûpart de l'épaisseur de deux doigts. On en voit cependant en Espagne de beaucoup plus grandes & de beaucoup plus longues, dit SCALIGER, que dans plusieurs autres endroits. Elles sont de la grandeur d'une Chenille médiocre & lui ressemblent presque entierement. MOUFFET (*Ins. c.* 15.) donne la description de cet insecte.

Son dos, dit JEAN MURALTO, dans les *Éphémérides des Curieux de la Nature, Déc. II. an.* 1. 1682. *Obs. 67.* & dans le *Tome III.* des *Collections Académiques*, *p.* 496. est composé de onze boucliers noueux, luisans, marqués d'une ligne au milieu, & environnés d'une frange pâle. Le premier bouclier est en forme de croissant, & couvre la tête exactement. Le second bouclier est comme un collier, & le troisieme est plus large. Les autres, jusqu'au dernier, sont égaux, & insensiblement ils deviennent plus étroits. Le dernier est plus pâle & finit en une double apophyse en forme de queue. Au sommet de la tête, de chaque côté, il y a deux cornes, qui ont dix nœuds velus & mobiles. Sous ces cornes sont placés les yeux, qui sont luisans & anguleux; ensuite on voit la bouche, qui est dentelée, & la mâchoire inférieure, qui est velue & triangulaire. La chair du col & de la poitrine est rouge comme du cinnabre. De la poitrine sortent, de chaque côté, trois pieds, qui sont mobiles par le moyen de trois articulations,

articulations, & armés de deux crochets. Près du premier & du second rang des pieds on voit un triangle, dont la base regarde le premier rang des pieds, & l'angle regarde le second rang. Entre le second & le troisieme rang des pieds s'éleve une chair rougeâtre, marquée de points, & un mammelon charnu entre les pieds du troisieme rang. Il sort de la poitrine quatre fourreaux ou boucliers bruns, sillonnés au milieu, & semblables à cette peau de poisson, que nous appellons *chagrin* en France. Les trois derniers boucliers sont blancs comme de l'ivoire & jettent dans l'obscurité une lumiere, dont l'air environnant est éclairé pendant la nuit. MURALTO dit avoir tiré du corps d'un *Ver luisant* six petits œufs verdâtres, & il a remarqué deux petites veines, qui rempoient sur le ventre; mais la matiere luisante étoit seche & paroissoit fibreuse & gluante.

On lit dans les *Transactions Philosophiques*, *année* 1671. *n.* 72. *art.* 5. des Observations sur les *Vers luisans*, par JEAN TEMPLER. Voici ce qu'il en dit. Il en mit un qu'il trouva dans une petite boëte, semblable à celles dans lesquelles on envoye des pilules. Le 27 Mai, entre onze heures & minuit, il le vit briller au travers de la boëte, qui étoit fermée: l'ayant mis dans un cornet de papier, qu'il enferma dans la boëte, sa lumiere pénétra l'un & l'autre. Le 28, vers les huit heures du matin, il parut mort, & il ne rendit qu'une très-foible lumiere dans un endroit obscur, où l'Observateur le porta, & encore ne luisoit-il que lorsqu'il se tournoit sur le dos, & par conséquent qu'il s'agitoit; ce que l'obscurité du lieu empêchoit de voir. Le même jour, après le coucher du soleil, il se promena dans la boëte, jettant une lumiere aussi vive que celle de la nuit précédente, quoiqu'il y eût assez de jour pour pouvoir lire sans lumiere. Le 29, ajoute TEMPLER, il parut encore mort le matin, & se rétablit dans la nuit, luisant comme auparavant au travers de la boëte. L'Auteur l'ouvrit & approcha une chandelle, dont la lumiere ne diminua pas beaucoup celle du *Ver*. Le 30, à dix heures du matin, il mit le *Ver* avec sa boëte dans une fenêtre de sa chambre à coucher, à quatre pas de son lit, où il le vit luire pendant près d'une heure au travers de sa boëte. A son réveil il le retrouva aussi brillant que la veille, & il continua à luire pendant une demi-heure, quoiqu'il fît grand jour; mais au bout de ce temps, il cessa tout-à-fait de luire. Le 31 il jetta une lumiere fort vive dans sa cuisine. TEMPLER marque qu'il ne l'a jamais vu luire sans un mouvement sensible de son corps ou de ses jambes, & que lorsqu'il est le plus luisant, son corps lui a paru d'un tiers plus étendu; & dans le temps qu'il écrivoit ces Observations à un de ses amis, il dit que le *Ver* ne luisoit presque plus, s'étant retiré en forme d'arc; que la lumiere n'excédoit gueres en étendue la tête d'une grosse épingle. En le touchant, il le faisoit étendre: il se promenoit dans sa boëte & luisoit comme auparavant.

Le même Auteur, ayant fait au mois de Juin de la même année 1671. de nouvelles Observations sur les *Vers luisans*, dit qu'il trouva quelquefois que son *Ver* ne luisoit pas, quoiqu'il fût en mouvement; mais qu'il n'a pu jamais le voir luire, sans qu'il fût en mouvement dans quelques-unes de ses parties ordinaires. Après quelques jours d'absence, il le mit dans un bocal de verre blanc. L'insecte s'y étendit au-delà de sa longueur ordinaire; cependant sa lumiere n'étoit pas aussi brillante que lorsqu'il étoit dans sa boëte ouverte. Ayant mis le bocal dans l'eau environ une demi-heure, il répandit une lumiere agréable. Lorsque cette lumiere parut entierement éteinte, quoique le *Ver* fût en mouvement, il

enfonça le bocal dans l'eau, jusqu'au fond du bassin. TEMPLER en regardant par l'ouverture du bocal, dit avoir vu une très-belle lumiere, mais en retirant le vaisseau de l'eau, il lui parut très-peu luisant. Ayant alors mis ce *Ver* dans sa boëte, il augmenta en peu de minutes sa lumiere, de façon qu'elle étoit dix fois plus grande que la premiere fois.

HERMAN-NICOLAS GRIMM, dans les *Éphémérides des Curieux de la Nature*, dit que dans la plûpart des Isles de la Côte de Coromandel, à Ceylan, à Java & dans plusieurs autres lieux, on voit des *Vers luisans* de couleur écarlate, roulés & entassés les uns sur les autres, qui n'ont ni pieds ni ailes. L'Auteur en a renfermé dans une phiole de verre, & ils rendirent pendant un mois entier tant de clarté, qu'à la faveur de cette lumiere seule, il pouvoit lire & écrire. Ils moururent au bout d'un mois, & la lumiere disparut. Le même Auteur ajoute qu'on remarque quelque chose de semblable dans les Scorpions de l'Isle de Ceylan; car si on les comprime légerement, néanmoins jusqu'à leur faire rendre quelque chose de liquide, ce liquide devient éclatant & lumineux; ce qui prouve l'activité de leur poison. Mais si la lumiere que rendent les Scorpions de Ceylan est, comme le dit GRIMM, le signe de l'activité de leur venin, on doit donc, (c'est la remarque des Auteurs des *Collections Académiques*), regarder comme venimeux les *Vers luisans* dont il s'agit ici.

On dit qu'il y a une sorte de *Vers luisans* dans les Huîtres. Ils sont rouges ou blanchâtres, longs de cinq ou six lignes, & gros comme un petit fer d'aiguillette, avec vingt-cinq pieds de chaque côté. Ils ont le dos comme une Anguille écorchée. Il y en a de plusieurs especes.

Le *Cucuju* des Indes est un insecte volant & luisant. Voyez ce mot. VITAL & CARDAN avancent que l'on peut faire une liqueur de ces *Vers luisans* avec du bois pourri, du fiel de Chien & du blanc d'œuf brûlés ensemble, & que cette liqueur éclaire la nuit. SCALIGER se moque de ce secret: en effet les *Vers luisans* d'Europe & des Indes ne donnent plus de clarté dès qu'ils sont morts.

Les Auteurs qui ont écrit sur le *Ver luisant*, outre les Naturalistes ci-dessus cités, sont CICERON, PLINE, AGRICOLA, VARRON, FESTUS, PLAUTE, SCALIGER, MOUFFET, & les autres.

VER ASSASSIN, en Latin *Vermis sicarius*, insecte qui vit dans l'eau. Ce *Ver aquatique* est composé de treize anneaux, y compris la tête & la queue. La tête de ce *Ver* est grande. Il a six pieds velus, outre deux appendices, aussi hérissées de poils, qui terminent sa queue, & dont il se sert, comme d'un gouvernail, pour diriger ses mouvemens en nageant. Il se suspend aussi à la surface de l'eau par le moyen de ces appendices; car quand il dresse sa queue au-dessus de l'eau, on voit ce fluide en découler de tous côtés, & l'animal reste suspendu à la superficie. Dans sa tête se trouvent deux dents ou mâchoires, grandes, aigues, recourbées & très-fortes. C'est sans doute l'insertion de leurs muscles, qui rend leur tête si grande. Ce *Ver* a six yeux de chaque côté; mais on n'en voit que huit en tout dans la figure. Enfin il a six soies ou barbes articulées, dont quatre sont placées entre les dents & au-dessous: les deux autres, qu'on peut regarder comme des antennes, sont des deux côtés de la partie inférieure de la tête de cet insecte aquatique.

Cet animal est crustacée & ressemble fort aux Squilles. Il a de chaque côté du corps six stigmates qui sont placés dans les anneaux de l'abdomen, & deux autres au-dessous près des pieds antérieurs. On en voit la figure parmi les Miniatures de GEORGE HOFFNAGEL. MOUFFET l'a aussi décrit & en a donné à-peu-près la figure;

Ce *Ver* ne se nourrit que d'insectes aquatiques, tels que les Griottes ou Agrouelles, les Limas & plusieurs autres. Il saisit sa proie avec ses deux dents ou mâchoires & il la perce avec deux pointes recourbées, dont sont armées ces mêmes dents, qui sont creuses, & dont la cavité aboutit dans la bouche. Comme elles ont un peu de transparence, de même que le corps du *Ver*, on voit le sang qu'il suce monter dans sa bouche par la cavité des dents, & descendre de la bouche vers l'estomac, sur-tout lorsque ce sang est rouge; & c'est une chose assez curieuse de lui voir sucer tranquillement le sang d'un *Ver de terre*, sans lâcher prise, quoique le *Ver* s'agite, se contracte & se contourne en diverses manieres. SWAMMERDAM a donné à un de ces *Vers* un petit morceau d'un *Ver du Monoceros* qu'il disséquoit, & il vit monter dans la cavité de ses dents de petites bulles d'air avec le sang qu'il suçoit. Ce *Ver* voit très-bien dans l'eau, moyennant douze yeux noirs, un peu distans les uns des autres, immobiles & situés tout différemment de ceux des Crabes, des Écrevisses & des Squilles, lesquels sont mobiles. Dès qu'il apperçoit sa proie, il nage du côté où elle est, & s'en saisit. Ce *Ver* differe des insectes terrestres à l'intérieur, en ce que la trachée-artere a moins de ramifications: mais aussi elles sont un peu plus amples & plus ouvertes. Leur structure est plus membraneuse & moins ferme, & leur couleur est un peu plus chargée. Le cœur est situé dans le dos. La moëlle épiniere, qui se trouve dans l'abdomen, est composée de ganglions, comme celle du *Ver à soie*, ou plutôt comme celle du *Ver du Monoceros;* car ces ganglions sont fort près les uns des autres. Dans les endroits où les nerfs naissent de ces ganglions, la moëlle épiniere ressemble assez à ces colliers de Corail, dont chaque grain est traversé par un double fil.

Les autres parties internes sont l'estomac & les intestins, dont la couleur est mêlée de blanc & de gris foncé. Cette couleur est produite par les matieres qui se prennent en aliment. Les vaisseaux qui par MALPIGHI sont appellés *jaunes* & *variqueux* dans d'autres insectes, sont dans celui-ci d'une couleur pourprée. Quelques-uns de ces vaisseaux sont blancs vers le bas, & semés de points couleur de pourpre.

En examinant au microscope la dent de ce *Ver*, on voit que son sommet se termine par une pointe aigue & un peu recourbée. Je l'avois coupée, dit l'Auteur, dans son milieu, & sa coupe qui étoit perpendiculaire à l'axe, présentoit une artere saillante, qui se rabattoit en forme de toit sur les deux côtés. La face supérieure & extérieure de cette dent étoit convexe. Près de l'extrémité antérieure est une longue fente, entourée de poils fins & noirâtres. C'est par où l'animal suce l'humeur dont il se nourrit.

Il est probable que ce *Ver* se change en grand Scarabée aquatique, & vient se transformer sur la terre seche, après s'être nourri dans l'eau & y avoir pris tout son accroissement: mais ceci n'est qu'une conjecture. Ainsi parle SWAMMERDAM du *Ver assassin*. Voyez les *Collections Académiques*, *Tome V. p.* 209. d'où ceci a été tiré.

VER DE CHAMPIGNON: Les Champignons qui végetent & qui sont attachés par leurs racines à la terre & aux arbres, dit MATHIAS TILINGIUS, dans les *Éphémérides des Curieux de la Nature*, *an.* 1683. *Obscrv.* 73. produisent des *Vers* fort différens de ceux qui donnent naissance aux Mouches ordinaires. Les *Vers de Champignon* ne se traînent pas d'une maniere languissante, en rempant sur la terre & sur les herbes; mais ils ont des pieds, & leur mouvement progressif ressemble à celui des *Vers à soie*. Les *Vers* qui produisent des Mouches de l'espece la plus commune, & même

des Moucherons, ont une trompe longue & pointue : celle de nos *Vers*, au contraire, est fort courte, & paroît entourée d'une petite bande noire. Dès qu'ils ont pris l'accroissement nécessaire dans le Champignon qui leur a donné naissance, ils en sortent & n'y rentrent plus. Chaque *Ver* s'enferme ensuite dans un petit cocon de soie, dans lequel il reste pendant un certain nombre de jours déterminé, & passé ce temps, il sort du cocon un insecte ailé, qui est tantôt une petite Mouche à longues pattes, tantôt une Mouche de la même grosseur, mais qui est noire, qui a quatre ailes, & dont quelquefois l'extrémité du ventre est allongée, & se termine en pointe, comme la queue d'un Serpent.

VER DU CHARDON COMMUN, ou VER DU CHARDON HÉMORRHOÏDAL : Sur les feuilles du Chardon commun, il se forme une grosse tubérosité d'une substance à-peu-près semblable au calice des Noisettes, & qui devient peu-à-peu d'une nature ligneuse. C'est au milieu de cette tubérosité qu'on trouve quelques petits *Vers blancs*, qui se changent en Nymphes, & ensuite en Mouches. Ce sont de jolies Mouches à deux ailes, nommées par M. LINNÆUS (*Fauna Suec. n.* 1063.), *Musca alis albis, lineâ geminatâ, litterâ S. fuscâ, oculis viridibus.* Mais on en voit aussi sortir quelquefois de petites Mouches à quatre ailes, & il paroît que celle dont parle SWAMMERDAM, est de ces dernieres. C'est vers le milieu de l'été que ces Mouches déposent leurs œufs sur les feuilles du Chardon commun, ou du Chardon hémorrhoïdal.

VER DE CANTHARIDE : C'est, dit SCHWENKFELD, un *Ver* blanchâtre, un peu velu, allongé, de la grosseur du petit doigt, & composé de plusieurs anneaux. Il habite sous terre, & c'est sous cette forme de *Ver* que la Cantharide pénetre dans les fourmillieres.

VER DE L'ÉPHÉMERE : Le *Ver de la Mouche Éphémere*, dit SWAMMERDAM, est divisé en quatorze anneaux, dont le premier forme la tête, & les trois suivans le corselet ; mais dans quelques-uns de ces *Vers*, le corselet n'est composé que de deux anneaux, suivant la remarque de M. DE RÉAUMUR : les dix autres le ventre & la queue. Dans la tête on voit les yeux, qui sont revêtus d'une tunique lisse, & uniforme dans tous ses points, & qui sont environnés des deux côtés par des poils ou soies déliées. Quand le *Ver* est prêt à quitter sa dépouille, on voit cette tunique lisse se détacher peu-à-peu de l'œil, qui est à reseau dans l'Éphémere, comme dans les Mouches. Un peu plus bas, & sous les yeux, sont des antennes pointues, qui font ensemble un angle de convergence assez aigu ; au-dessous paroissent les dents, ou plutôt les mâchoires, qui constituent la bouche, & à la racine desquelles se trouvent des especes de barbes semblables, à certains égards, à celles qu'on voit dans les Écrevisses & dans les squilles. Les deux pieds antérieurs sont attachés au premier anneau du corselet. Ils sont construits comme ceux des autres animaux qui creusent la terre, de sorte que leur mouvement, qui est très-fort, se dirige en dehors, & que l'insecte se sert de ces pieds pour diviser & écarter la terre, comme font les Taupes. Chacun de ces pieds est composé de quatre articulations, & d'un ongle. La premiere articulation ou phalange est attachée au corselet : la seconde qui tient à celle-ci est un peu arquée, de même que la troisieme qui est d'une substance plus dure que les autres, & qui a des pointes ou dents d'un rouge brun, environnées des deux côtés d'un poil assez touffu : la quatrieme phalange est fort petite, & armée d'un ongle. On voit très-distinctement l'insertion des muscles, qui

font mouvoir toutes ces phalanges écailleuſes.

Le ſecond anneau du corſelet, qui fait le troiſieme anneau du corps, forme proprement les lombes : cet anneau eſt couvert au-deſſus & au-deſſous d'une piece écailleuſe qui a la forme d'un bouclier. Les pieds de la ſeconde paire ſont attachés à ce même anneau; ces pieds ont cinq articulations & un ongle, & ils ſont hériſſés de poils. Un peu plus en arriere & de chaque côté paroiſſent les fourreaux de la premiere paire d'ailes : les fourreaux ſont parſémés de trachées, qui paroiſſent ſur leur ſurface comme de petites veines ou de petites nervures. Lorſque le *Ver* eſt prêt à quitter ſa dépouille, on voit les ailes & leurs plis à travers le tiſſu des fourreaux qui les enferment.

Au troiſieme anneau du corſelet, qui eſt le quatrieme du corps, ſont attachées les ailes de la ſeconde paire. Ces ailes ſont beaucoup plus petites que les premieres, qui les recouvrent en entier ; la premiere paire d'ailes couvre auſſi en partie les pieds de derriere, qui, comme les précedens, ſont velus, compoſés de cinq articulations, & terminés par un ongle.

Le premier anneau de l'abdomen, qui eſt le cinquieme du corps, eſt liſſe & aucun membre n'y eſt attaché. Les ſix anneaux ſuivans portent de chaque côté ſix ouies, qui ont un mouvement continuel de trépidation, & de palpitation ; ce qui les a fait prendre à Clusius pour des nageoires ; mais mal-à-propos, car ce ſont certainement des ouies. Ces parties ont à peu-près la même ſtructure & la même poſition dans les Écreviſſes de mer & riviere, comme auſſi dans les Seches ; tous animaux qui reſſemblent aux inſectes à beaucoup d'égards.

Les huitieme & neuvieme anneaux du ventre, leſquels ſont le douzieme & le treizieme du corps, ſont encore uniformes & liſſes. Enfin le dernier de tous eſt terminé par trois filets hériſſés de poils durs : il a deux appendices recourbées peu viſibles dans les femelles ; mais qui dans les mâles ſont encore accompagnées de quelques autres appendices.

Quant à la couleur de ces *Vers*, les plus petits ſont d'un bleuâtre pâle, & tirant ſur le verd ; mais c'eſt moins la couleur propre de l'animal, que celle de ſes viſceres, qui paroiſſent à travers la peau. Dans tous ces *Vers* les yeux ſont d'un brun noirâtre, & le dos a des taches d'un brun pâle, qui à la longue approchent de plus en plus du noir. La bouche eſt pâle, & les dents ſont d'un rouge brun, de même que les pinces ou crochets ſitués au-deſſous des dents de la bouche ; les crochets ſont auſſi armés de deux dents, & font partie de la bouche. Enfin les parties écailleuſes & tous les ongles des pieds ſont de la même couleur que les dents & les mâchoires.

Swammerdam dit n'avoir pas fait beaucoup d'obſervations ſur l'inſtinct & les mœurs de cet animal ; mais il remarque que de tous les inſectes qu'il a obſervés, c'eſt le plus doux & le moins mal-faiſant : de quelque façon qu'on le manie, il paroît toujours fort tranquille, & dès qu'on le laiſſe libre, il ſe remet à travailler à ſon trou.

Il paroît difficile de déterminer le temps pendant lequel doit ſe nourrir, & croître un *Ver*, qui vit caché dans la terre, & ſous les eaux. On en peut cependant juger, dit l'Obſervateur ci-deſſus cité, par les différentes tailles des individus d'une même eſpece : car comme il n'y a qu'un temps dans l'année pour la ponte de ces inſectes, les différences de leurs âges ne peuvent aller à moins d'un an ; & puiſqu'au temps où les plus grands de ces *Vers* ſe transforment, les plus petits, qui ſont éclos depuis un an, n'ont encore que trois quarts de pouce de longueur, &

que les *Vers* de taille moyenne ont un pouce & demi, il s'ensuit qu'il faut trois ans de nourriture à ce *Ver* pour arriver à sa transformation, temps auquel la taille est de deux pouces & demi. Ces *Vers*, arrivés à leur dernier degré d'accroissement, passent de leur loge d'argille dans l'eau, & ensuite dans l'air. Voyez au mot ÉPHÉMERE, où je rapporte ce qu'en a écrit M. DE RÉAUMUR, & le *Tome V.* des *Collections Académiques*, traduction du *Biblia Naturæ* de SWAMMERDAM.

VER DE FROMAGE, en Latin *Acarus*. Ce *Ver*, vu au mifcrofcope, dit SWAMMERDAM, paroît composé de douze anneaux. Le premier de tous forme proprement la tête du *Ver*. La peau dont tout son corps est couvert, est ferme comme du parchemin, & elle ne se rompt, ni ne se blesse pas facilement, quelque grands sauts qu'il fasse, ou quelque rudement qu'on le manie. Le devant de la tête est comme partagé en deux manieres de tubercules, d'où partent deux antennes fort courtes. Entre ces deux tubercules de la tête, on voit toujours paroître une particule noirâtre, qui est pareillement fendue en deux; cette particule contient toutes les pieces écailleuses, qui forment la bouche, & avec lesquelles s'articulent antérieurement deux petits crochets noirs, qui servent tout à la fois de jambes, d'ongles & de dents à ce *Ver*. Au reste on voit très-distinctement au travers de la peau, que l'insecte peut mouvoir ses crochets, & en même temps les pieces écailleuses de sa bouche, de dedans en dehors & de dehors en dedans, de la même maniere que le Limaçon déploie ou retire à son gré sa tête & ses cornes.

Ce qu'il y a à remarquer sur le second anneau, c'est qu'il est presque le seul, où l'on trouve des stigmates; à l'exception du dernier anneau, qui en a aussi une paire. Ces stigmates qui ne sont autre chose que les extrémités ou plutôt les orifices extérieurs des trachées pulmonaires, sont construits ici d'une maniere remarquable: leur partie antérieure, qui s'éleve au-dessus de la peau en forme de tube, est extrêmement fine & déliée, d'une substance membraneuse, & d'une couleur qui tire sur le blanc; mais un peu plus bas ils forment une espece de renflement, & ils paroissent en cet endroit d'une couleur jaunâtre, qui approche beaucoup de l'éclat de l'or: enfin ils se rétrécissent de nouveau vers le commencement du troisieme anneau, où on les voit, à travers la peau, se joindre avec les ramifications des trachées auxquelles ils servent, pour ainsi dire, de larynx. Ils paroissent en cet endroit d'un blanc argenté, ou plutôt ils ont le brillant de la nacre de perle; l'avantage qui résulte de cette position des stigmates antérieurs, c'est que dans le temps que le *Ver* retire sa tête & ses jambes de dehors en dedans, & fait avancer son corps dans le fromage mou, les especes de larynx ou de stigmates, que je viens de décrire, se trouvent alors cachés sous le pli que forme la peau en cet endroit, de maniere qu'il ne peut entrer aucune saleté dans leur ouverture.

Sur le troisieme anneau on apperçoit très-distinctement, à travers la peau, les deux plus grosses trachées, lesquelles communiquent l'une avec l'autre vers le commencement du quatrieme anneau par une anastomose très-sensible. Tous les autres anneaux, depuis le cinquieme jusqu'à l'onzieme, ont la même structure les uns que les autres, & les ramifications de trachées, qui paroissent à travers leur peau, ont toutes à-peu-près la même figure. A l'égard du douzieme anneau, sa structure est différente de celle de tous les autres; car c'est-là que finissent les deux grosses trachées, qui viennent s'ouvrir à l'extérieur de la peau par deux stigmates de la mê-

me couleur que les deux antérieurs, mais d'une construction un peu différente. Ce dernier anneau est inégal, raboteux & tout couvert de tubercules, ou de petites papilles proéminentes, & de petits enfoncemens ou rugosités.

Ce *Ver* a beaucoup de force & a la vie très-dure. Lorsqu'il veut faire un saut, il commence par se dresser sur son derriere : les tubercules qui s'élevent sur son dernier anneau lui servent beaucoup pour cet effet, parcequ'en les allongeant & les retirant successivement & à propos, il peut se tenir en équilibre; ensuite il courbe tout son corps en forme de cercle, & ramenant sa tête vers sa queue, il fait sortir ses deux crochets noirs & recourbés, ce qu'il fait avec une célérité admirable, entre les deux papilles postérieures de son corps, précisément dans deux petites fossettes, qui sont creusées en cet endroit. Tout ceci étant fait en un clin d'œil, le corps de ce *Ver* se contracte avec tant de force, qu'au lieu de la forme circulaire qu'il avoit, il devient d'une forme oblongue ; ensuite il s'étend en ligne droite avec un tel effort, qu'on entend craquer les crochets de sa bouche, dans le moment qu'il les décroche de la peau de son dernier anneau : de cette maniere, ce *Ver* appuyant son petit corps plié en double contre du bois, ou de la terre, ou du fromage, & le redressant subitement afin de le ramener en ligne droite, s'éleve & fait un saut, qui ne laisse pas d'être considérable, relativement à la petitesse de cet animal.

On lit dans le *Tome V. des Collections Académiques*, p. 475. & *suiv.* La description anatomique des parties internes de ce *Ver de fromage* par SWAMMERDAM ; la maniere dont ces *Vers* ou Mittes naissent dans le fromage, avec plusieurs autres observations ; celle dont ces *Vers* se mettent en Nymphes ; & comme la Nymphe sort de ses enveloppes sous la forme de Mouche. On trouve dans le même ouvrage les organes de la génération de ces Mouches de *Ver à fromage*, comment elles s'accouplent ; & comment elles déposent leurs œufs. M. LINNÆUS (*Faun. Suec. n.* 1109. nomme cette Mouche, *Musca atra, glabra, oculis ferrugineis, femorum basi pallidâ.* Le nom de *Ver de fromage* en Hollandois est *Kaaswurm.* On l'a traduit en Latin par *Acarus* : mais *Acarus* est un autre genre d'insectes.

VERS HEXAPODES : Ce sont des *Vers* très-vivans & très-actifs, qui dévorent la peau des oiseaux. LISTER dit avoir donné à plusieurs de ces *Vers* la tête d'un *Atricapilla luisant*, qu'ils mangerent dans l'espace de cinq semaines, os, plumes, entierement tout, à la réserve de l'extrémité des plumes & du bec. Il est parlé dans les *Transactions Philosophiques* d'un enfant qui a vomi trois de ces *Vers Hexapodes* ; & d'un autre enfant qui vomit deux *Vers* extraordinaires : c'étoient de vraies Chenilles, qui avoient quatorze jambes ; dont six étoient pointues, les deux du milieu étoient courtes & tronquées, & les deux dernieres en forme de crochets. Ces Chenilles avoient un peu plus d'un pouce de long, & elles étoient de la grosseur d'une plume de Canard, légerement velues, ou, pour mieux dire, elles ne l'étoient point : elles avoient des anneaux bruns, & la tête noire : en un mot, elles étoient, quant à l'espece, les mêmes que LISTER dit avoir vues sur les plantes. Le même Naturaliste marque avoir vu des *Vers hexapodes*, ou à six pieds, étendus sur la neige, gelés & devenus une masse de glace. Ces *Vers* exposés sous une glace à la chaleur du feu, se ranimerent, & reprirent leur vigueur accoutumée : la raison en est, à ce que croit LISTER, que la liqueur vitale des veines de ces insectes n'avoit point été endommagée par le froid.

VER DE MAI : Il habite ſous terre. On lui donne le nom de *Ver de Mai*, parcequ'il paroît ordinairement au mois de Mai. Alors, ſous la forme de Scarabée, il ronge les feuilles & les fleurs des arbres, & ſe retirant ſous terre à l'approche de l'hiver, il pond ſes œufs, d'où ſortent des *Vers*, qui rongent la racine du Froment. GOEDARD a vu cet inſecte caché dans la terre ſous la forme d'un *Ver*. Mais JEAN BAUHIN, & MICHEL-FRÉDÉRIC LOCHNER, diſent l'avoir vu ſous la figure de Scarabée. On le met au nombre des eſpeces d'Eſcarbots, dont on le diſtingue par l'épithete d'onctueux, parceque, lorſqu'on le touche, il répand une liqueur onctueuſe, acrimonieuſe, & d'une odeur forte. Voyez SCARABÉE ONCTUEUX.

VER DE LA MOUCHE ASYLE : Ce *Ver*, vu à l'œil nud, dit SWAMMERDAM, paroît compoſé de douze anneaux ; en y comprenant la tête. Il n'eſt pas facile de diſtinguer le corſelet d'avec l'abdomen, parceque l'eſtomac & les inteſtins ſont placés dans l'intérieur de l'un & de l'autre, comme dans les Chenilles : ce n'eſt qu'après que l'inſecte a pris la forme de Nymphe, qu'on peut reconnoître diſtinctement la ſéparation du ventre & de la poitrine. De toutes les parties de cet inſecte, qu'on peut obſerver ſans le ſecours des verres, c'eſt la queue & le bec qui méritent le plus d'attention ; la queue ſe termine par une touffe de poils diſpoſés à-peu-près circulairement : c'eſt au moyen de cette touffe de poils que le *Ver* flotte ſur l'eau, & ſe tient à la ſurface, tandis que ſon corps demeure ſuſpendu la tête en bas, le plus ſouvent ſans faire aucun mouvement ; le bec paroît diviſé en trois parties : celle du milieu eſt immobile, les deux autres ont un mouvement ſingulier, & tel à-peu-près que celui qu'on obſerve dans la langue d'un Serpent ou d'un Lézard : c'eſt de ces deux parties latérales du bec que dépend la plus grande force du *Ver ;* car il s'en ſert pour avancer ſon corps, & pour ſe traîner, lorſqu'il eſt hors de l'eau ; de ſorte qu'on diroit qu'il marche avec la bouche. Les Perroquets, qui ont les deux mâchoires également mobiles, ſe ſervent utilement de leur bec pour grimper : notre *Ver* ſe cramponne de la même maniere, avec les deux petites parties de ſon bec, deſquelles je viens de parler, lorſqu'il veut porter ſon corps en avant ; mais ces organes, quoique ſitués en cet endroit, ne forment pas cependant ſa vraie bouche.

Lorſque ce *Ver* veut aller au fond de l'eau, il ne fait que courber les poils de l'extrémité de ſa queue, de maniere qu'ils s'inclinent l'un vers l'autre : comme cette inclination eſt moindre vers le milieu des poils qu'à leur extrémité, & qu'ils ne ſe courbent point à leur origine, on conçoit fort aiſément qu'ils laiſſent entr'eux, en ſe courbant ainſi, une petite cavité dans laquelle ſe trouve enfermée une bulle d'air, qui pour l'ordinaire reſſemble aſſez bien en apparence à une petite Perle. Cette petite bulle ſert à faire remonter le *Ver* à la ſurface de l'eau, pour peu qu'il s'aide en même temps d'un léger mouvement. La même choſe s'obſerve auſſi dans les *Vers* & dans les Nymphes, qui donnent naiſſance aux Couſins. Si la bulle d'air venoit à s'échapper de ſa cavité, le *Ver* eſt le maître de la remplacer par une autre, qu'il fait ſortir, quand il veut, des trachées qui aboutiſſent à cette cavité. Il arrive même quelquefois de faire ſortir ſucceſſivement de ſa queue pluſieurs bulles d'air, qui s'élevent à la ſurface de l'eau, & vont ſe réunir avec l'air de l'athmoſphere. La preſſion de l'eau oblige ces parties d'air, qui ſont ſpécifiquement plus légeres, à ſe porter en haut, où il y a moins de réſiſtance : pour voir ces phénomenes bien à ſon aiſe,

aiſe, il faut mettre ce *Ver* dans un gobelet de cryſtal plein d'eau ſur une table; on verra avec une ſorte de plaiſir cette bulle d'air tranſparente, enfermée, comme je l'ai déjà dit plus haut, dans la petite boule creuſe formée par les poils de la queue.

Si l'on conſidere au microſcope le *Ver* dont il s'agit ici, on verra que ſa partie antérieure, celle où la bouche eſt ſituée, eſt un peu pointue; que celle qu'on peut prendre pour la poitrine, eſt un peu plus large, & que l'inſecte redevient enſuite plus menu dans la région du ventre, afin que ſon corps ſe termine par une queue pointue, ornée de poils, qui partant de ſon extrémité, comme d'un centre, forment autour une eſpece d'étoile.

Le corps entier, en y comprenant la tête & la queue, eſt compoſé de douze anneaux. La peau tient plus de la nature des tégumens des animaux teſtacées, que des *Vers* ou des Chenilles raſes. Elle eſt médiocrement dure & chagrinée à grains fins. Ces petits grains, qui paroiſſent diſpoſés avec une ſorte de ſymétrie, ſont placés ſi près les uns des autres, qu'ils ne laiſſent point de vuide entr'eux: au reſte ils ſont beaucoup plus petits dans les endroits où les anneaux du ventre ſe joignent l'un avec l'autre, que dans le milieu de ces anneaux; ce qui fait que la peau de ce *Ver* eſt plus ſouple dans la jonction des anneaux, & par conſéquent que ſes mouvemens ſont plus libres & plus faciles. Mais SWAMMERDAM fait remarquer qu'il faut obſerver ces grains avec les verres qui groſſiſſent le plus, pour connoître leur ſtructure véritable. Je ſuis perſuadé, dit-il, que les Ébéniſtes & les Tourneurs pourroient ſe ſervir de la peau de ce *Ver*, auſſi-bien que du chagrin, pour polir l'ivoire, ou les bois durs & compactes, comme le Buis & l'Ébene.

On apperçoit neuf ſtigmates de chaque côté du corps de notre *Ver*: ils ſont de couleur noirâtre. Au-deſſous de ces ſtigmates, on remarque encore pluſieurs points noirs de beaucoup plus petits: ils paroiſſent ne ſervir que de ſimples ornemens: ils changent de peau, auſſi-bien que les ſtigmates, & on les retrouve encore quand le *Ver* eſt devenu Nymphe.

La peau eſt marquée de trois couleurs. Il y a des raies oblongues, noires, avec des taches un peu plus claires & des anneaux orbiculaires, du milieu deſquels il s'éleve un poil. On voit auſſi en différens endroits quelques poils plus grands, ſemés parmi les autres, qui ſont en bien plus grand nombre. La bigarrure de la peau vient de ce que les petits grains, décrits plus haut, ſont d'un brun plus foncé en quelques endroits, & plus clairs dans d'autres, quoiqu'au reſte ils different peu les uns des autres par la grandeur: ainſi les raies & les anneaux paroiſſent d'une couleur plus foncée, ou plus pâle, ſuivant qu'il y a plus ou moins de ces petits grains, & que la couleur de ces grains eſt plus noire ou plus claire.

La tête de ce *Ver* eſt comme partagée en trois parties. La peau en eſt moins grenue que ſur le reſte du corps. Les yeux ſont placés antérieurement auprès du bec, où ils ſont une petite ſaillie: on voit auſſi deux petites antennes, qui s'avancent un peu au-delà de la partie antérieure de la tête. Le bec forme d'abord une petite courbure, & finit en une pointe très-aigue; mais ce qu'il y a de plus remarquable & de plus ſingulier dans cet animal, c'eſt la ſituation de ſes jambes. Elles ſont placées tout auprès du bec, entre les deux enfoncemens où les yeux ſont logés, de façon qu'au premier coup d'œil, j'ai cru, dit SWAMMERDAM, que ce *Ver* s'accrochoit avec ſon bec, comme les Perroquets, à tout ce qu'il rencontroit, pour faire avancer ſon corps; mais après avoir conſidéré la choſe

avec plus d'attention, j'ai reconnu, ajoute-t-il, que les véritables jambes de cet insecte étoient dans cet endroit; ce qui est aussi singulier que si l'homme avoit deux petites mains au-dedans de la bouche, une de chaque côté de la mâchoire.

Ces jambes ont chacune trois articulations : celle qui est la plus antérieure est garnie de poils rudes comme des soies. La seconde articulation laisse sortir une piece écailleuse noirâtre, qui semble faire l'office de pouce : à l'égard de cette articulation elle-même, elle est aussi d'une matiere noire, qui tient beaucoup de la nature de l'écaille. La troisieme, celle qui paroît la plus en arriere, paroît aussi de la même couleur & de la même substance. Tout ceci ne se voit pas cependant bien distinctement en dehors. Il faut avoir soin auparavant de disséquer avec un scalpel extrêmement fin les parties qui forment les parois supérieures de la bouche, & d'enlever les yeux : alors on verra insensiblement, à l'aide d'un bon microscope, que la jambe de notre *Ver* est articulée, au moyen de quelques ligamens particuliers, avec le côté de sa bouche, qui répond à la mâchoire dans l'homme. On découvre même les muscles qui servent à mouvoir cette partie, & qui ramenent de dehors en dedans la jambe toute entiere, au-dedans d'une cavité formée entre le bec & les parties de la bouche auprès desquelles sont placées antérieurement les antennes.

A l'égard du bec, il est formé d'une écaille noire. Il faut, pour le mieux examiner, renverser l'insecte : alors on voit sa pointe, qui est courbée, derriere laquelle s'ouvre le gosier: c'est au-dedans de cette ouverture qu'est placé postérieurement l'œsophage, avec toutes les autres parties qui appartiennent à la bouche. On observe dans ce bec trois divisions membraneuses, dont deux sont placées transversalement à droite & à gauche, & l'autre s'étend le long du bec, qu'elle partage par le milieu. Ces divisions servent, conjointement avec les muscles qui sont placés intérieurement, à dilater & à rétrécir le bec; mais la partie postérieure du bec est entierement formée d'une matiere écailleuse, noirâtre & arrondie, tandis que l'extrémité antérieure se courbe & finit en pointe.

La structure de la queue n'est pas moins remarquable. Son extrémité est bordée tout autour de trente poils, qui sont eux-mêmes garnis d'autres poils plus petits de chaque côté de leur tige. Il y en a même quelques-uns par dedans, qui se partagent, à quelque distance de leur origine, en deux branches. Tous ces poils s'implantent dans la peau qui couvre l'extrémité de la queue. Cette peau est aussi grenue qu'en tout autre endroit du corps. Pour s'en assurer, il faut couper la queue de ce *Ver*, la faire bien sécher & l'examiner ensuite vis-à-vis la lumiere, sur un morceau de verre mince. Cette manœuvre m'a appris aussi, continue toujours SWAMMERDAM, que les poils dont je viens de parler sont grenus jusqu'à leur pointe; ce que je n'aurois pas observé au meilleur microscope. Dans le milieu de la queue il y a une petite ouverture, au milieu de laquelle s'ouvrent deux stigmates, par où l'insecte respire. Il est rare que les poils soient épanouis avec régularité sur la surface de l'eau, si ce n'est lorsque le *Ver* flotte simplement dans l'eau, & que sa queue est un tant soit peu enfoncée. Si alors il vient à l'enfoncer davantage, ces poils forment, en se rapprochant, une petite coupe évasée par le haut. Il est donc évident que ce *Ver* se sert de sa queue, pour nager & pour respirer : c'est par les stigmates qui s'y ouvrent que l'air entre & sort alternativement. Les poils qui la bordent sont de nature à ne se jamais mouiller. Quand ils auroient été submergés dix mille fois, l'eau s'en

écoule ſur le champ, dès qu'ils ſont à la ſurface. Ces poils ſervent encore à tenir le *Ver* ſuſpendu tranquillement au milieu de l'eau, quand il ne peut plus nager.

Une des choſes les plus curieuſes qu'il y ait à obſerver dans ce *Ver aquatique*, dont SWAMMERDAM donne l'hiſtoire, c'eſt, dit-il, la maniere dont il nage, & ſur-tout les différens mouvemens qu'il exécute, principalement lorſque tout ſon corps flotte ſur la ſurface de l'eau, & que ſa queue eſt gonflée d'air. Dans cette attitude, s'il veut nager, il commence par replier ſon corps à droite ou à gauche; enſuite, par une ſeconde contraction, il lui fait prendre la figure d'une S. Romaine: enfin il l'étend en ligne droite, toujours couché ſur le ventre. C'eſt en faiſant faire ainſi à ſon corps des replis alternatifs, que ce *Ver* bat l'eau, & qu'il eſt en état d'avancer où il veut: il peut même continuer ces mouvemens aſſez long-temps, parce-qu'ils ſont très-lents.

On a beau manier ces *Vers*, même dans l'eau, ils ne ſe donnent aucun mouvement qui témoigne qu'ils ayent peur. C'eſt la tranquillité naturelle de ces petits animaux qui a procuré à SWAMMERDAM l'avantage de les obſerver & de les deſſiner à ſon aiſe au microſcope. Dans le temps que ces *Vers* nagent ſur la ſurface de l'eau, & que leur corps eſt comme flottant, on auroit beau les enfoncer, on ne viendroit point à bout de les faire reſter au fond: ils reviendroient toujours ſur l'eau, juſqu'à ce qu'ils euſſent perdu par les ſtigmates de leur queue l'air dont leur corps étoit gonflé, & qui s'oppoſoit à leur immerſion: alors quand ils font ſortir tout ce volume d'air, qui les ſoutenoit ſur l'eau, ils s'enfoncent d'eux-mêmes, & il ne leur eſt plus poſſible de ſe tenir à la ſurface, à moins qu'ils ne remontent, pour rouvrir le godet formé par les poils de leur queue, & pour recevoir du nouvel air par les ſtigmates. Quand ils ſont hors de l'eau, tout le mouvement dont ils ſont alors capables s'exécute du côté de la tête, parce-qu'ils ne peuvent alors s'aider que de leurs jambes, pour faire avancer leur corps; & comme leurs jambes ſont placées dans la bouche, ils ne peuvent s'en ſervir, ſans que la tête faſſe beaucoup de mouvement: c'eſt pour cela qu'on croiroit, lorſqu'on n'y regarde pas de près, que ces *Vers* marchent avec leur bouche, quoique dans le vrai ils ne ſe ſervent que de leurs jambes pour cela.

On trouve ces *Vers* dans des eaux ſoit douces, ſoit ſalées, vers le commencement de Juin, quelquefois plutôt, quelquefois plus tard, ſuivant que l'été eſt plus ou moins chaud. Il y a des temps où on en voit en quantité: d'autrefois on a beaucoup de peine à en trouver. Ils habitent communément les foſſés qui bordent les prairies, mais ſur-tout les endroits de ces foſſés où la ſurface de l'eau eſt couverte de Plantes aquatiques. Ils ſe plaiſent à remper & à ſe traîner de côté & d'autre par deſſus ces petites herbes vertes. On les trouve auſſi ſouvent ſur les bords des foſſés, la queue en haut & la tête en bas. Ils ſont occupés dans cette attitude à fouiller dans la boue & dans la vaſe avec leur bec & leurs jambes, pour chercher leur nourriture. Il eſt probable qu'ils ne ſe nourriſſent que d'une matiere gluante, qu'ils trouvent dans des marres d'eau & ſur les bords des foſſés, ou peut-être d'autres petits inſectes qu'ils rencontrent dans cette vaſe, & que nos yeux n'apperçoivent pas. Auſſi ne voit-on jamais de ces *Vers* dans des pieces d'eau un peu larges & profondes. Quand les foſſés ſont trop pleins d'eau, ils ſont obligés d'aller chercher leur nourriture au fond, & même quelquefois ils viennent remper ſur la terre: ce qu'il y a de plus ſingulier, quand ils ſont enfoncés ſous l'eau, c'eſt de

voir les bulles d'air qu'ils font sortir successivement de leur queue ; il en reparoît toujours une nouvelle dans la bourse que forment les poils de la queue. On prendroit cette bulle d'air, au premier coup d'œil, pour une Perle qui se meut dans l'eau : au moyen de cet air, la queue de l'insecte se tient toujours élevée en haut, & cette attitude lui est favorable pour chercher sa nourriture.

GOEDARD (*Part. I. Exp.* 70.) a décrit & représenté ce *Ver* dans ses différentes métamorphoses. Il a observé qu'il peut vivre neuf mois sans manger; c'est pour cette raison qu'il lui a donné le nom de *Caméléon*, dans la fausse idée qu'il avoit, ainsi que bien d'autres Observateurs, que cet animal vit seulement d'air. ALDROVANDE a aussi décrit cette sorte de *Ver*, sous le nom de *Ver aquatique*, appellé en Latin *Intestinum aquæ*. Il en a même donné la figure ; mais il a ignoré, comme GOEDARD, qu'il en vient une Mouche. SWAMMERDAM donne aussi la description des parties internes de ce *Ver* d'où sort la Mouche Asyle, & on la lit dans le *Tome V.* des *Collections Académiques*, *p.* 447. *& suiv.* d'où j'ai tiré le présent extrait.

VERS *qui se métamorphosent en Mouches soit à deux ailes, soit à quatre ailes.* Tous les insectes qui par la suite des temps doivent paroître sous la forme de Mouches, sont appellés *Vers*. Ce nom leur est commun avec des insectes qui doivent devenir des Scarabées, des Sauterelles, des Punaises, ou avec des insectes qui ont à subir d'autres métamorphoses, & avec d'autres qui conservent leur premiere forme pendant toute leur vie, comme sont les *Vers de terre*.

Les *Vers* qui se métamorphosent en Mouches soit à deux ailes, soit à quatre ailes, ont plusieurs différences entre eux. La plus remarquable & la plus propre à nous frapper, dit M. DE RÉAUMUR, est celle des conformations de leurs têtes. Il y en a qui ont des têtes qu'on a peine à reconnoître pour ce qu'elles sont ; elles n'offrent rien de ce que les têtes ordinaires nous montrent. On trouve à quantité d'especes de *Vers* qui deviennent des Mouches, des têtes dont la figure est très-étonnamment variable. Il y a des têtes qui sont tantôt plus & tantôt moins longues, tantôt plus & tantôt moins applaties, tantôt plus & tantôt moins raccourcies, & qui sont contournées tantôt dans un sens & tantôt dans un sens opposé. Ces têtes sont charnues, & sont faites de chairs très-flexibles : mais si parmi les *Vers* qui doivent devenir des Mouches, il y en a beaucoup d'especes, dont les têtes molles & flexibles peuvent changer de figures au gré de l'insecte, comme diverses parties de son corps en changent, il y en a aussi un grand nombre d'especes, dont les têtes, d'une consistance plus solide, conservent très-constamment la même figure. Ce qui nous fournit, continue M. DE RÉAUMUR, la premiere & la plus générale division des *Vers* qui se transforment en Mouches, en deux classes ; savoir, en celle des *Vers à têtes de figure variable*, & en celle des *Vers à têtes de figure constante*.

La disposition, la nature & la structure des différentes parties des *Vers* de ces deux classes générales, fournissent des sous-divisions en plusieurs autres classes, qui sont subordonnées aux premieres, & qui ne laissent pas que d'être étendues. On trouve des *Vers*, qui n'ont point du tout de jambes ; d'autres qui en ont, mais qui les ont toutes simplement membraneuses ; d'autres qui n'en ont que d'écailleuses ; d'autres qui, comme les Chenilles, sont pourvus de jambes écailleuses & de jambes membraneuses, mais qui ont plus de ces dernieres jambes que les Chenilles. Les formes de corps dans ces *Vers* sont aussi fort

différentes. Certains de ces mêmes *Vers* ſont maîtres de faire changer à leur gré la forme du leur ; quand ils veulent, ils l'allongent, ils le raccourciſſent, ils en renflent certaines parties, & ils en contractent ou applatiſſent d'autres. Le corps de quelques autres eſt preſque incapable d'être allongé ou raccourci, d'être enflé ou applati : il n'eſt capable que de réflexions en des ſens différens. L'enveloppe des uns eſt une membrane très-délicate ; celle des autres eſt écailleuſe, ou cruſtacée. Enfin les différentes eſpeces de *Vers* offrent des variétés ſingulieres dans la poſition, le nombre & la figure des organes. Voici les claſſes particulieres que M. DE RÉAUMUR a établies de ces *Vers*, tirées des deux claſſes générales.

Ceux de la premiere claſſe des *Vers à têtes de figure variable* ont ſur leur derriere les principaux organes de la reſpiration, les ſtigmates les plus ſenſibles, & point de jambes écailleuſes, ni même de membraneuſes bien formées. Ils ont au plus, ſous le ventre, quelques mammelons charnus, dont chacun ne ſemble être qu'une portion d'un anneau qui ſe gonfle en certains temps. Ces caracteres ſont communs à un très-grand nombre de genres & d'eſpeces de *Vers*, qui ſe transforment tous en des Mouches à deux ailes. Ce n'eſt pas à dire pour cela que toutes les Mouches à deux ailes ayent été des *Vers* de cette eſpece. Les *Vers* de viandes, qui naiſſent d'œufs dépoſés par de groſſes Mouches bleues, ſont de cette claſſe. Tous les *Vers* de cette premiere claſſe n'ont pas leurs ſtigmates poſtérieurs diſpoſés & faits comme ceux de cette eſpece de *Vers*, dont M. DE RÉAUMUR nous donne la deſcription. Les variétés qu'offrent les ſtigmates mettent en état de diſtinguer divers genres de ces *Vers à têtes de figure variable*. Pour voir des exemples de ces variétés, on peut conſulter le *Mémoire XI. du Tome III. p.* 367. & le *Mémoire IV. du Tome IV. p.* 173. Les différences de grandeur & de couleur ſervent encore à faire diſtinguer les eſpeces de *Vers* de cette premiere claſſe, qui ſont auſſi caractériſées par les qualités de la peau. Celle des uns eſt mince & tranſparente ; celle des autres eſt plus épaiſſe & plus opaque. Quelques-uns l'ont liſſe & luiſante ; d'autres l'ont chagrinée. Il y en a qui l'ont plus ou moins ſillonnée. On voit dans la même claſſe des *Vers à corps très-court & hériſſé de piquans ;* & on en trouve de chargés de poils longs & durs. C'eſt cette claſſe qui fournit le plus d'eſpeces de Mouches à deux ailes. Les Mouches qu'on trouve par-tout, & les ſeules preſque qui ſoient connues de ceux qui n'ont pas étudié ces inſectes ailés ont été des *Vers* de la premiere claſſe.

Les *Vers* de la ſeconde claſſe *à têtes de figure variable & membraneuſe*, comme tout le reſte de leur corps, different des autres *Vers*, parcequ'ils ſont pourvus de jambes. Les leurs ſont charnues, & quelques-unes au moins ſont armées de crochets analogues à ceux des jambes des Chenilles. La tête de ces *Vers* eſt aiſée à reconnoître, parceque la bouche & les accompagnemens ſont viſibles. Entre les *Vers* de cette claſſe, ceux dont on trouve plus d'eſpeces ſont très-aiſés à caractériſer & à déſigner par une queue charnue, qu'ils peuvent rendre plus ou moins longue. M. DE RÉAUMUR appelle cette ſorte de *Vers*, des *Vers à queue de Rat*. Les Mouches dans leſquelles ils ſe changent ſont des Mouches à deux ailes.

Cet Obſervateur met dans la troiſieme claſſe les *Vers* qui ont une tête de figure conſtante, mais qui n'ont point de ſerres. Les têtes de la plûpart de ces *Vers* ſont oblongues : elles ſe terminent en pointe, ou par une pointe coupée. Aucun des *Vers* de cette claſſe n'a des jambes écailleuſes.

Cette classe est fort étendue ; elle comprend beaucoup de genres, tant de *Vers terrestres* que de *Vers aquatiques*, qui tous donnent des Mouches à deux ailes.

La quatrieme classe des *Vers de Mouches* est la premiere qui donne des Mouches à quatre ailes. Ce sont des *Vers* dont la tête a une figure constante, & qui ont deux dents mobiles ou mâchoires, qui sont toujours à découvert, & qui se rencontrent l'une & l'autre vers le milieu de l'ouverture de la bouche. Cette classe renferme encore des *Vers* qui sont dépourvus au moins de jambes écailleuses.

Dans la cinquieme classe des *Vers* sont ceux qui ont une tête de figure constante, armée de dents, qui jouent l'une contre l'autre, & ces *Vers* ont six jambes écailleuses. Le nombre des genres de ces sortes de *Vers* est très-grand. Entre ces *Héxapodes*, il y en a qui se transforment en des insectes de bien des classes différentes, comme en Scarabées, en Punaises, en Sauterelles, &c. Les Faux Pucerons viennent aussi de ces *Vers Héxadopes*. Diverses especes de *Vers aquatiques* donnent beaucoup de différentes especes de Demoiselles. Diverses especes particulieres de *Vers Héxapodes aquatiques* sont aisées à distinguer des autres, parcequ'elles ont de chaque côté une suite d'une sorte de nageoires, qui regne presque tout du long du corps. Ces Mouches, que la courte durée de leur vie a fait nommer des *Éphémeres*, ont été semblablement de pareils *Vers Héxapodes*.

M. DE RÉAUMUR met dans la sixieme classe les *Vers à six jambes* qui donnent quelques especes de Demoiselles. Il dit qu'il n'en connoît encore que peu de genres qui puissent lui appartenir ; mais on ne sauroit laisser confondus avec les autres especes des *Vers* qui, quoiqu'ils ayent une tête de figure constante & des jambes écailleuses, different de ceux avec lesquels cela leur est commun, en ce qu'ils ne semblent pas avoir de bouche; cependant, ajoute-t-il, au lieu d'une bouche, ils en ont deux, mais bien singulierement placées. Les insectes dont cet Observateur entend parler, sont le *Formica-Leo*, & les *Lions-Pucerons*, qui méritent d'être mis dans une classe particuliere.

Les *Vers* de la septieme classe n'ont rien d'aussi frappant que ceux de la sixieme. Ils ont un corps allongé comme celui des Chenilles, & six jambes écailleuses. Ce qui leur est propre, ce sont deux especes de courtes jambes, ou plus exactement deux especes de crochets placés à leur bout postérieur : ces crochets sont deux parties, dont le bout au moins est écailleux, & qui leur servent plus à se fixer & à se cramponner qu'à se pousser en avant. On trouve ces deux parties à plusieurs especes de ces Teignes aquatiques, qui se font des fourreaux singuliers de diverses matieres, & qui se métamorphosent en Mouches papillonnacées. On les trouve aussi à d'autres insectes ras, qui vivent en société sur les arbres, & dont le corps a assez bien la forme de celui des Chenilles ; qui, comme plusieurs de ces dernieres, courbent les feuilles qu'ils veulent manger, au moyen des fils dans lesquels ils se tiennent.

Le savant Académicien & Observateur a réservé pour la huitieme & derniere classe ces *Vers* auxquels il a donné le nom de *fausses Chenilles*, parceque la forme de leur corps les peut faire prendre pour des Chenilles. Les *fausses Chenilles* ont, comme les Chenilles, six jambes écailleuses, mais elles ont plus de jambes membraneuses que les Chenilles ; elles en ont toujours plus de dix, & quelquefois même elles en ont jusqu'à quatorze. Toutes les *fausses Chenilles* se transforment en Mouches à quatre ailes, dont les femelles ont au derriere une scie. J'ai déjà parlé de ces *fausses Chenilles*

à la suite du mot CHENILLE, *Tome I. p.* 581. *& suiv.* de ce *Dictionnaire raisonné & universel des Animaux*, ainsi que des *Mouches de fausses Chenilles* au mot MOUCHES, dans le *Tome III. p.* 153. *& suiv.* du même Ouvrage, où je renvoie le Lecteur.

De présenter la description de chaque espece de *Ver*, qui donne chaque espece de Mouche, le détail en seroit immense, & ne pourroit avoir de place ici, eu égard aux bornes que je me suis prescrites. En conséquence, il me suffit d'avoir donné les classes dans lesquelles M. de Réaumur les a mis, & de renvoyer aux savans & curieux Mémoires des six Volumes de l'*Histoire des Insectes* de cet Académicien, où l'on trouvera l'histoire particuliere de chaque espece de *Ver*, suivie de celle de la Mouche qui en provient.

VERS *sans jambes*, *ennemis des Pucerons*. Il n'est pas concevable, dit M. de Réaumur, à quel point les Pucerons se multiplieroient, s'il n'avoit pas été établi qu'ils serviroient de pâturage à un grand nombre d'autres especes d'insectes extrêmement voraces. Léewenhoeck & Karsoëker ont mal connu les ennemis des Pucerons, quand ils ont cru que c'est aux Fourmis que nous sommes redevables des feuilles saines que nos arbres conservent. Bien au contraire les Fourmis paroissent caresser les Pucerons; mais leurs caresses sont intéressées. Elles aiment le sucre & tout ce qui est sucré, & les feuilles contrefaites où sont les Pucerons ont des cavités, & dans ces cavités, les Fourmis trouvent des gouttes d'une eau grasse, médiocrement coulante & sucrée, qui sort du corps des Pucerons, & dont elles se nourrissent; car où il y a des Pucerons on est presque sûr de trouver des Fourmis.

Mais les insectes à la nourriture desquels les Pucerons sont destinés, peuvent, dit M. de Réaumur (*Mém. X. Tome III.*), être divisés en deux classes, en *Vers sans jambes*, & en *Vers* ou *Insectes* qui ont des jambes. Ceux de la premiere classe, que ce Savant a observés, se métamorphosent en des Mouches qui n'ont que deux ailes, & entre ceux de la seconde classe, les uns deviennent des Mouches à quatre ailes, & les autres des Scarabées.

Les *Vers* de la premiere classe n'ont pas échappé à Goedard. Il a suivi ces *Vers* jusqu'à leur transformation en Mouches. Mais M. de Réaumur ne trouve pas ses Observations assez exactes. Il y a des Mouches que l'instinct porte à venir déposer leurs œufs sur des tiges, ou sur des feuilles où les Pucerons se sont établis. Les *Vers* qui sortent de ces œufs sont avides de proie dès leur naissance. Ils naissent au milieu d'un petit Peuple pacifique, qui n'a été pourvu ni d'armes offensives, ni d'armes défensives, & qui attend paisiblement & sans défense les coups mortels qu'on veut lui porter. Il ne semble pas même connoître ses ennemis. Quand ces *Vers* sont arrivés au dernier terme de leur accroissement, il n'est pas aisé de déterminer leurs dimensions, ni de décrire leur figure.

Ces *Vers*, dit M. de Réaumur, s'allongent & se raccourcissent à leur gré, & selon leurs différens allongemens ou raccourcissemens, la forme de leur corps change. Dans leur état le plus ordinaire, la partie postérieure de leur corps est considérablement plus grosse que le reste, qui diminue insensiblement de grosseur jusqu'au bout antérieur: celui-ci a quelquefois à peine celle d'un fil ordinaire. La partie postérieure est souvent une base fixe, sur laquelle la partie antérieure se donne divers mouvemens à droite & à gauche, en haut, en bas, & cela tantôt étendue en ligne droite, tantôt en prenant diverses sinuosités. Les an-

neaux charnus & flexibles dont le corps eſt compoſé, rendent aiſés tous ces changemens de figure. Dans certains temps ces *Vers* ſe raccourciſſent, de façon que leur bout antérieur eſt preſque auſſi gros que le poſtérieur : alors le contour de leur corps eſt preſque ovale.

Il y a de ces *Vers* de différentes couleurs & auſſi d'eſpeces différentes. Ceux qu'on trouve ordinairement parmi les Pucerons de Sureau & de Chevrefeuille ſont tout verds, excepté au-deſſus du dos, où ils ont une raie blanche ou jaune, qui commence au derriere & finit près de la tête. Parmi les Pucerons de Pruniers, & parmi ceux de Groſeillers, on trouve des *Vers*, dont la couleur dominante eſt une ſorte de blancheur, ſur laquelle des raies ondées & jaunâtres ſont diſtribuées. Ces raies ſont compoſées de taches de différentes nuances de brun & de jaune. On en trouve d'autres, qui ſont d'un jaune couleur d'ambre : d'autres ſont couleur de citron & ont tout le long du dos deux raies couleur de marron, qui renferment une raie noire. Ces derniers ſont aſſez communs ſur les Pruniers. On en trouve d'extrêmement blancs. Ces variétés de couleur parent fort le deſſus du corps de quelques-uns de ces *Vers*. Ils paroiſſent auſſi bien vêtus que le ſont les Chenilles raſes de pluſieurs eſpeces, & offrent un ſpectacle agréable aux yeux.

Quelques Auteurs, avec GOEDARD, ont placé ces *Vers* avec les Chenilles, quoiqu'ils n'en ayent aucun des caracteres, & qu'ils ſoient dépourvus de jambes de toute eſpece. Ces *Vers*, quoique mieux colorés que ceux qui naiſſent des œufs dépoſés ſur la viande par des Mouches, ſont de leur claſſe.

Pour attaquer les Pucerons, ils ſont armés d'un dard brun, de nature de corne ou d'écaille, qui, à ſa baſe, a deux autres pointes plus courtes, avec leſquelles il forme une eſpece de fleur de lys. Il n'eſt point dans la Nature, dit M. DE RÉAUMUR, d'animal de proie qui chaſſe autant à ſon aiſe que le fait ce *Ver*. Couché ſur une feuille, ou ſur une tige, il eſt environné de toutes parts des inſectes dont il ſe nourrit. Il peut bien en prendre une centaine, ſans changer de place. Ce n'eſt qu'après avoir mangé ceux qui l'environnent, qu'il a beſoin de ſe tranſporter dans un autre endroit auſſi peuplé que l'étoit celui où il a fait de ſi cruels ravages. Quand ce *Ver* a pompé le Puceron pendant quelque temps, il le jette, & alors le Puceron eſt ſec. Le *Ver* ne perd point de temps : ſur le champ il en cherche un autre, il s'en empare & il le ſuce.

Il n'eſt point d'endroits où les Pucerons s'établiſſent, où l'on ne trouve quelques *Vers* ; & il y en a où l'on en trouve un grand nombre. Ils pénetrent juſques dans les veſſies des feuilles de Peupliers. M. GEOFFROY a obſervé dans des veſſies d'Ormes un *Ver à trompe*, couché ſur un lit du duvet de ces petits animaux. Ces *Vers* devenus grands ont une force bien ſupérieure à celle des Pucerons ; mais un *Ver* naiſſant ou nouvellement né a beſoin que le courage ſupplée à ce qui lui manque de force. Quand ces *Vers* ont acquis leur accroiſſement & que le temps où ils doivent prendre leur premiere forme approche, ils n'ont plus beſoin de manger. L'endroit où doit s'accomplir cette métamorphoſe eſt une feuille, ou une tige, ou quelque autre endroit. Il y rend une liqueur gluante, pour y tenir ſon corps bien aſſujetti. Le *Ver* ainſi collé change peu-à-peu de figure. L'inſecte ſe trouve enfermé dans une coque formée de ſa propre peau, qui ſe deſſéche & ſe durcit. Ce *Ver* devenu Nymphe dans cette coque au bout de ſeize à dix-ſept jours ſort de la coque, & eſt une Mouche à deux ailes. Voyez au mot MOUCHE *ſortie de Ver ſans jambes, deſtructeur des Pucerons*.

Les

Les autres ennemis des Pucerons, qui sont des *Vers à six jambes*, sont les Lions-Pucerons. Voyez LIONS-PUCERONS. Il y a d'autres *Vers à six jambes*, qui font un autre genre d'ennemis des Pucerons. Ces *Vers*, qui se transforment en petits Scarabées, nommés *Hémisphériques*, ne ressemblent à rien moins qu'à une portion de sphere. Leur corps est plat, c'est-à-dire qu'il a plus de largeur que d'épaisseur. Sa partie postérieure se termine presque en pointe, & de-là jusqu'assez près de la tête, il va en s'élargissant. Son dessus est tout sillonné & raboteux. La tête est armée de deux dents ou crochets. Les attaches des six jambes sont assez proche de la tête. Ces jambes sont écailleuses, & elles ont une petite particularité propre à se faire distinguer de celles de beaucoup d'autres *Vers* assez semblables. Chacune de ces jambes est recourbée en arc, dont le plan se trouve dans celui d'un anneau, & dont la convexité est en dehors du corps. Entre ces *Vers* qui doivent donner des Scarabées de différentes especes, il y en a aussi de différentes couleurs, de blanchâtres, de noirs, de bruns & de gris-bruns Parmi les gris, on en voit communément qui ont quatre ou cinq taches jaunâtres : c'est de la plûpart de ces derniers que viennent les Scarabées hémisphériques, dont les fourreaux des ailes sont d'un rouge un peu brun, sur chacun desquels il y a quelques taches noires.

Ces *Vers* marchent sur les plantes & sur les arbres, jusqu'a ce qu'ils trouvent quelque endroit habité par des Pucerons. Ils ne tuent que ceux qu'ils mangent. Quand ils ont acquis toute leur grandeur, ils se collent par le derriere contre quelque feuille ; ils se dépouillent & se transforment en une Nymphe, dont la figure est déjà plus raccourcie que celle du *Ver*. La partie postérieure, le bout de derriere de cette Nymphe, reste ordinairement engagé dans la dépouille. Enfin la Nymphe se transforme au bout de quatorze ou quinze jours en un petit Scarabée hémisphérique, & qui est d'une figure bien différente de la forme oblongue que l'insecte avoit étant *Ver*. Voyez SCARABÉE HÉMISPHÉRIQUE. M. DE RÉAUMUR nomme *Hérisson blanc*, ou *Barbet blanc* un autre *Ver à six jambes*, qui est encore l'ennemi des Pucerons. Voyez HÉRISSON BLANC.

VER ROUGE : C'est un *Ver* au moins aussi gros, qu'un *Ver d'Abeille Maçonne*, prêt à se transformer. Tout son corps est d'un fort beau rouge, d'une nuance plus forte que la couleur de rose. Il est ras : quelques poils seulement y sont sémés par-ci, par-là. Sa tête est noire, écailleuse, & armée de bonnes dents, capables, comme les Abeilles Maçonnes, d'agir avec succès contre le mortier des nids. Il a six jambes écailleuses : son anus peut lui tenir lieu d'une septieme jambe. Il est membraneux. Près du derriere, il porte deux petits crochets écailleux. La concavité de l'un est tournée vers celle de l'autre. Ce *Ver* n'a pas été inconnu à SWAMMERDAM. Il en trouva dans des nids de Mouches Maçonnes, où il se nourrit des *Vers*, & des Nymphes de ces Mouches Maçonnes, car il en est le destructeur. Il se transforme par la suite dans un fort joli Scarabée, oblong, comme la Cantharide ordinaire, & il n'est pas moins grand. Sa tête & son corselet, sont d'un très-beau bleu. Le fond de la couleur des fourreaux de ses ailes est rouge : mais cette couleur ne paroît que dans les intervalles que laissent trois larges bandes d'un violet foncé, dirigées obliquement, de maniere que celle d'un des fourreaux forme avec la correspondante de l'autre fourreau un angle tourné vers la tête. Le dessous de la tête, celui du corselet, & celui du corps sont entierement velus. Ce n'est qu'au travers de longs poils blanchâtres, qu'on

apperçoit que le ventre eſt d'un beau bleu.

Ce Scarabée ſait qu'il y a des Mouches Maçonnes, & il ſait que le *Ver*, qui ſortira de l'œuf qu'il eſt prêt à pondre, pour devenir par la ſuite un Scarabée, demande à être logé dans une cellule conſtruite par une des Mouches Maçonnes, & que par conſéquent ſon œuf demande a y être déposé : il ſait enfin qu'il faut épier le moment où la Mouche Maçonne eſt allée ſe charger de matériaux, ou faire des proviſions ; & qu'il doit profiter de ce moment pour laiſſer ſon œuf dans la cellule. Lorſque ce *Ver rouge* ſe diſpoſe à ſe métamorphoſer, il fait un retranchement dans la cellule où il ſe trouve, au moyen d'une toile plate, bien tendue, qui a l'épaiſſeur & la conſiſtance d'un parchemin, & dont la couleur eſt d'un brun plus clair que le Caffé. Il tapiſſe de ſoie de même couleur les parois du logement auquel il s'eſt reſtreint. M. DE RÉAUMUR a été extrêmement ſurpris du temps qu'un de ces *Vers* paſſa chez lui avant que de ſubir ſa derniere métamorphoſe. Ce ne fut à-peu-près qu'au bout de trois ans, qu'il parut ſous la forme de Scarabée. Il n'en conclut cependant pas que la métamorphoſe complette de ces *Vers* ne doive toujours ſe faire, qu'après un temps de telle longu ur. Il nous apprend que SWAMMERDAM en a eu, qui ſe ſont transformés bien plutôt. Les moyens qu'il rapporte dans ſon *Tome II. Mém. I.* d'accourcir & de prolonger la vie des inſectes, nous font connoître que le *Ver rouge*, dont il fait mention, eſt un de ceux dont la vie peut être prolongée, puiſqu'il en a tenu un dans une chambre ſans feu. Cette deſcription ſur le *Ver rouge*, deſtructeur des *Vers* & des Nymphes des Abeilles Maçonnes, eſt tiré du *Mém. III. Tome VI. p.* 81. *& ſuiv.* de M. DE RÉAUMUR.

VERS *que l'on trouve dans les Galles de l'Ortie grièche.* Ces *Vers* vus au microſcope paroiſſent un tant ſoit peu plus larges vers le milieu du corps, que vers les extrémités. La partie antérieure ſe termine par un petit muſeau pointu, & la partie poſtérieure, qui eſt blanchâtre, laiſſe appercevoir à travers la peau une petite ligne jaune, qui n'eſt autre choſe que la matiere contenue dans les inteſtins. De ces *Vers* proviennent des Mouches, qui ont deux petites antennes longuettes, de couleur noire : leur tête eſt d'un brun foncé tirant ſur le verd : les yeux ſont rouges ; elles ont quatre ailes membraneuſes, qui ſont attachées à la partie ſupérieure du corſelet : les jambes ſont d'une couleur blanchâtre, qui tire un peu ſur le rouge. Les mâles ont une petite queue noire qui ſe diviſe en deux filets, de ſorte que ces Mouches ſemblent être du genre de celles qu'on appelle *Mouches à deux queues.* Le corſelet & le ventre de ces inſectes ſont d'un verd foncé, & luiſant comme dans les Cantharides ; ce qui les fait paroître fort jolies au microſcope.

VER *qui vit dans l'épaiſſeur des feuilles de Saule, & qui ſe change en Scarabée.* Il n'a point du tout de jambes, dit SWAMMERDAM. Son corps eſt compoſé de quatorze anneaux, en y comprenant la tête & la queue : on diſtingue deux dents à la partie antérieure de ſa tête : ſon corps eſt d'une largeur conſidérable à l'endroit de la poitrine : on remarque ſur le premier anneau, après la tête, deux taches de couleur de fer, tirant ſur le brun : la tête paroît auſſi de la même couleur, mais cependant plus pâle. On voit paroître dans la poitrine, à travers la peau, pluſieurs ramifications de trachées : le reſte du corps ne differe point de la poitrine par ſa ſtructure ; les anneaux tant de la poitrine que du ventre, ont deux petits poils de chaque côté : les derniers anneaux ont auſſi de petites taches noi-

res ; au reste le fond de la couleur de ce *Ver* est luisant, tirant peu sur la couleur verte. Il se traîne assez lentement, en fronçant & allongeant alternativement ses anneaux ; mais il paroissoit exécuter ces mouvemens beaucoup plus à son aise entre les deux membranes de la feuille, que lorsqu'il étoit dehors. Ses dents sont les instrumens qu'il emploie pour miner la feuille. Les chemins qu'il s'ouvre dans son épaisseur sont tout-à-fait irréguliers ; l'excavation qu'il fait, forme plusieurs angles & dentelures ; il augmente ainsi peu-à-peu son logement, tantôt en rondeur, tantôt en longueur ; quelquefois même il ronge la substance de la feuille en zigzag ; mais ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'il ne fait pas le moindre trou aux membranes de la feuille : il sait les ménager toutes deux également, & les séparer l'une & l'autre avec tant d'art, que la maniere dont cela se fait sera difficile à comprendre pour tous ceux qui n'auront pas observé la finesse extraordinaire des instruments qui lui servent à ronger la substance parenchymateuse de cette feuille, ainsi que la petitesse du trou par où l'œuf de ce *Ver* a été introduit dans la substance de la feuille à travers la membrane inférieure, sous laquelle l'insecte doit éclorre, se nourrir, se loger, croître & subir ses transformations.

VER *que l'on trouve dans les feuilles naissantes de Saule, & qui se transforme en Mouche.* SWAMMERDAM, dit en avoir trouvé une vingtaine, qui étoient cachés dans un seul paquet de feuilles flétries, où ils vivoient en société. Ils étoient d'une forme un peu allongée, plus larges cependant dans le milieu de leur corps : leur couleur étoit d'un orangé vif, tirant sur l'écarlate ; quelques-uns de ces *Vers* avoient déjà commencé leur toile : d'autres se vuidoient de leurs excrémens. Ces *Vers* font leur nourriture des sucs qui découlent des feuilles qu'ils habitent. Ils se tiennent toujours cachés dans les plis & les interstices des feuilles, & ne font que passer de l'un dans l'autre. Ils continuent de vivre de cette maniere, jusqu'à ce qu'ils ayent pris leur accroissement. Lorsqu'enfin ces feuilles dont les *Vers* ont consommé la nourriture, commencent à se dessécher, le temps de la transformation de ces insectes est arrivé : ils se filent une coque entre ces mêmes feuilles, & ils s'y enferment. La plus grande épaisseur de cette coque est du côté de la tête & de la poitrine, qui sont les parties où doivent se faire les changemens les plus considérables, & les principaux développemens. Au reste ces *Vers* font tous leur coque dans le même endroit, & l'un à côté de l'autre, continuant toujours de vivre en société.

VER *que l'on trouve dans les sommités du Saule, enfermé dans des Galles qui ont la forme de rose.* C'est, dit SWAMMERDAM un petit *Ver*, dont la position est assez singuliere, & semble indiquer qu'il n'a point du tout, ou qu'il n'a que très-peu la faculté de se mouvoir ; car outre qu'il est fort à l'étroit dans sa petite toile, & au milieu d'un tas de feuilles qui l'environnent & qui le serrent, il est encore placé de façon que sa tête est en bas & sa queue en haut. Ce *Ver* differe de tous les autres habitans du Saule, & il en differe bien sensiblement du moins par la maniere dont il y est logé. L'Auteur dit l'avoir tiré de cette espece de cachot pour l'examiner. Il l'a trouvé formé, comme les autres, de plusieurs anneaux : la partie antérieure du corps est un peu plus grosse que la partie postérieure. Il est d'une couleur rousse assez vive.

Ce *Ver* se nourrit de la séve, qui monte jusqu'aux extrémités des branches où il est logé dans une attitude commode pour puiser ce suc nour-

ricier. On ne trouve point d'excrémens autour de lui.

VER DE SCARABÉE : Il y a un petit *Ver*, ou plutôt une Mitte, qui commence d'abord à ronger peu-à-peu, suivant ses forces & suivant son besoin, qui croît peu-à-peu, & qui creuse ainsi de larges & profondes cavités dans la substance de l'arbre : il quitte sa dépouille tous les deux mois environ, principalement l'été, & continuant toujours de ronger, il prend de l'accroissement pendant un, deux, & trois ans ; car CESTONI en a conservé de vivans pendant tout ce tems-là. Au reste on juge ordinairement du temps plus ou moins long, que l'animal doit conserver sa forme de *Ver*, par la dureté plus ou moins grande du bois duquel il se nourrit. Lorsqu'il a pris son entier accroissement, il se change en Chrysalide, & après être resté immobile, sous cette forme environ vingt jours, il se dépouille de nouveau, & reparoît sous la forme d'un insecte ailé. C'est un grand Scarabée fort noir, nommé *Perajuoli*, dit REDI, par les paysans de Livourne, parcequ'il aime les Poires : il ronge aussi les Poiriers & les autres arbres de ce genre. Il a sur le sommet de la tête deux longues cornes ou antennes, composées de plusieurs nœuds. Lorsque les œufs de ce Scarabée femelle ont été fécondés par le mâle, elle va les déposer non-seulement dans les fentes, & dans les crevasses des arbres déjà coupés & qui commencent à se gâter en quelques endroits, mais encore dans les fentes du bois mort, & même dans les fentes de l'écorce de ces mêmes arbres, lorsqu'ils sont en pleine végétation : au bout de trois ou quatre jours, il sort de chacun de ces œufs ce petit *Ver* dont on vient de parler, & qui est un *Ver Tariere*, autrement nommé *Mitte*. Voyez TARIERE.

Il se trouve beaucoup d'autres especes de *Vers*, ou de Mittes, dans les arbres, dans les racines, & dans plusieurs autres matieres semblables. Tous se changent en leur temps en Scarabées volans, tels sont le Scarabée pilulaire & le Scarabée stercoraire. Celui-ci fabrique certaines pilules, dans lesquelles il dépose ses œufs ; d'où naissent ensuite des Scarabées bien formés, qui ont six jambes, & auxquels manquent seulement les ailes, qui leur poussent, quand ils sont devenus grands. Ils quittent alors leur dépouille & en sortent avec des ailes. Il y a des *Vers* rouges & velus, qui se transforment en Scarabées ailés au bout d'un an. Voyez la *Génération des Insectes* par REDI, dans les *Collections Académiques, Tome IV. p.* 415. *& suiv.*

VER DU SCARABÉE-MONOCEROS : Il a été décrit par MOUFFET, & d'autres Auteurs, sous le nom de *Cossus*. Selon SWAMMERDAM, il a environ un pouce d'épaisseur, & quatre de longueur, lorsqu'il est arrivé à son dernier degré d'accroissement : son corps est blanc & sillonné par des rides, ou des canelures disposées régulierement. Il est composé de quatorze divisions ou lames annulaires, que les Auteurs ont souvent nommées *anneaux*, mais improprement, à mon avis, dit notre Observateur Hollandois ; car ces anneaux ne sont pas d'une substance écailleuse, comme dans beaucoup d'autres insectes. Sur chaque côté du corps de ce *Ver*, on voit neuf pouces ou stigmates, d'un brun rougeâtre, qui ne sont pas exactement ronds, mais un peu allongés en forme de Féve : ce sont les orifices des trachées par où le *Ver* respire ; c'est pourquoi je les appelle les orifices de la respiration. La premiere division annulaire, qui forme la tête, n'a point ces stigmates. Les deux premiers sont placés sur les deux côtés de la seconde division, & au-dessus de chacun on voit une tache de même couleur. Il n'y a point non plus de ces stigmates ou orifices de

la respiration sur les troisieme & quatrieme divisions ; c'est-là que doivent pousser & croître avec le temps les fourreaux écailleux des ailes, & les ailes même du Scarabée. Sur la cinquieme division & les suivantes, jusqu'à la douzieme inclusivement, sont placées les huit autres paires de stigmates. La tête qui est brune & un peu raboteuse ou ridée, a plusieurs parties distinctes, comme les yeux, les antennes, les dents, la levre fendue, qui se voit entre les dents, & encore quelques autres antennes ou barbes aigues & articulées, qui sont cachées, pour ainsi parler, sous le menton, & dont le *Ver* fait usage quand il mange.

Le *Ver du Monoceros* a six petites jambes, trois de chaque côté ; elles sont d'un jaune rougeâtre, velues, armées d'ongles & divisées chacune par cinq articulations ; elles se trouvent attachées aux seconde, troisieme & quatrieme divisions du corps, c'est-à-dire, tout auprès de la tête. Les autres lames annulaires du corps, postérieures à celles-ci, sont luisantes comme des miroirs ; car la peau en est tendue & polie : de sorte que sa superficie bleuâtre & transparente laisse appercevoir quelques trachées, qui se trouvent dessous, & qui sont d'un blanc argenté, ou plutôt qui ont la couleur & le lustre de la Nacre de Perle. Tout le reste de la peau, jusqu'à l'anus, est hérissé de poils fins & flexibles. Les mouvemens de ce *Ver* sont lents ou pesans. Sa principale force réside dans sa tête, sa poitrine & ses jambes ; à l'aide de ces parties, il creuse dans la terre, ou dans le tan, un nouveau trou, aussi-tôt qu'on l'a tiré du sien ; quand il en est dehors, il se recourbe, & forme comme un demi-cercle, dont son ventre fait le côté concave.

Il arrive souvent que le tan & le bois, où vivent ces *Vers*, s'échauffent & fermentent comme le bois mouillé ; cela ne les incommode nullement ; au contraire, ils sont d'autant plus vifs, plus agiles & plus vigoureux, qu'ils éprouvent une plus grande chaleur : ils mordent alors avec plus de force, si on les manie trop rudement ; mais, au reste, ils ne sont pas d'un naturel mal faisant.

A mesure que ce *Ver* croît, il change plusieurs fois de peau, comme le *Ver à soie ;* mais SWAMMERDAM marque n'avoir pas observé le nombre de ses mues. Avant que de quitter sa dépouille, il se décharge, comme le *Ver à soie* de tous ses excrémens, & faisant un effort de tout son corps, il se creuse dans la terre une cavité isolée, pour s'y dépouiller à son aise. La mue de ce *Ver*, & de tous les autres, m'a paru, ajoute l'Observateur, très-digne d'attention. Leur dépouille n'est pas simplement une peau extérieure, comme celle que quittent les Serpens ; car l'œsophage, une petite partie de l'estomac, & toute la surface interne de l'intestin *rectum* se dépouillent aussi ; les trachées même, qui sont par centaines dans le corps du *Ver*, quittent des pellicules déliées, & ces pellicules se réunissent, s'entortillent ensemble, & forment dix-huit cordons, neuf de chaque côté de la dépouille, lesquels sortent lentement du corps par les dix-huit orifices de la respiration, en dirigeant leur extrémité du côté de la tête du *Ver*. Il y a deux autres ramifications plus petites de trachées, qui se dépouillent aussi d'une peau, mais qui n'ont point de stigmates apparens. Les dix-huit orifices de la respiration se dilatent dans ce même temps ; mais si l'on divise avec une épingle fine les faisceaux des dépouilles de trachées, qui sortent par ces orifices, on en distingue les différentes ramifications, & l'on reconnoît qu'elles sont composées d'anneaux contigus. Le crâne se divise en trois parties ; celle du milieu fait voir des dents que quitte le *Ver*, entre

lesquelles paroît aussi la dépouille de la levre, & les antennes sont aux deux côtés. Derriere la levre de cet insecte, on voit la partie moyenne du crâne, qui forme une espece de triangle, dont l'angle du sommet seroit aigu, & à côté duquel paroissent les deux autres portions du crâne. Les antennes pointues & articulées se dépouillent aussi. Enfin il tombe même des yeux une membrane transparente; ce qui arrive aussi aux Serpens quand ils changent de peau. On voit encore sur la dépouille six ouvertures aux endroits où étoient attachées les jambes du *Ver*, & toutes les divisions, les rides & les inégalités de la peau y sont imprimées. En effet, à la partie postérieure de la dépouille, qui est roulée & repliée, on distingue la dépouille de l'intestin *rectum*, lorsqu'on l'examine attentivement. Il faut remarquer que le crâne reste adhérant à la peau que quitte ce *Ver*, au-lieu que dans les mues du *Ver à soie* le crâne se sépare du reste de la dépouille, excepté la derniere fois qu'il change de peau, c'est-à-dire, qu'il devient Chrysalide ou Nymphe.

La tête & les dents de ce *Ver* sont d'une substance molle & blanche, quand elles viennent de muer, au-lieu que dans les autres temps, elles sont écailleuses; de sorte que ce *Ver* mord le fer même, quand on l'irrite.

SWAMMERDAM, en continuant ses diverses Observations, s'est servi de plusieurs moyens pour disséquer le *Ver du Scarabée-Monoceros*, selon les différentes vues qu'il s'étoit proposées. Ordinairement il le faisoit mourir dans de l'esprit de vin, ou dans de l'eau de pluie un peu plus que tiede, d'où il le retiroit au bout de quelques heures; de cette maniere, non-seulement le *Ver* perdoit tout mouvement, mais encore les fibres motrices de ses muscles ne se contractoient plus; ce qui étoit fort incommode dans la dissection.

La peau ayant été fendue sur le dos, où le cœur étoit situé, on en voyoit sortir le sang, qui n'étoit qu'une humeur aqueuse, & lorsqu'il étoit écoulé, les fibres motrices des anneaux se manifestoient. Il est presque impossible de décrire & de représenter exactement ses fibres; elles étoient de différentes longueurs & de différentes grosseurs, & elles alloient d'un anneau du corps à l'autre, portées les unes sur les autres, & dirigées, en tout sens, longitudinalement, transversalement, obliquement, & en se croisant.

SWAMMERDAM donne ainsi l'anatomie de ce *Ver du Scarabée-Monoceros*, qui se trouve dans le *Tome V. des Collections Académiques*, p. 197. & *suiv.*

VERS DE NOISETTES: Les *Vers* qui se trouvent dans les Noisettes qui sont encore sur l'arbre, ou qui étant cueillies nouvellement sont toujours dans leur écorce membraneuse, se changent en Scarabées. REDI parle des *Vers* qui se trouvent dans les Noisettes fraîches & renfermées dans leur écorce membraneuse. Ceux qui naissent dans les Noisettes seches & tirées de leur écorce, dans les Amandes, les Pignons, les semences de Melon, de Concombre, de Citrouille, & autres graines oléagineuses, sont de l'espece des Chenilles & des Vers à soie: car certains petits Papillons déposent leurs œufs sur ces semences, & de ces œufs il sort des Chenilles, lesquelles, après un temps fixe, s'échappent, ou, si elles ne peuvent s'enfuir, font leurs petites coques de soie dans le lieu même où elles sont nées. Lorsqu'elles trouvent moyen de s'échapper, elles vont se cacher où l'instinct les conduit, & elles font leur coque, d'où elles sortent, au bout de deux & quelquefois de trois semaines, sous la forme de petits Papillons, pour aller à leur tour déposer leurs œufs sur ces mêmes fruits oléagineux. Les générations se renouvellent ainsi

deux & trois fois l'année, selon les saisons, & c'est la vraie cause pour laquelle les fruits oléagineux sont gâtés & vermoulus, le temps seul ne suffisant pas pour produire cet effet, comme on le croit communément : car j'ai conservé, dit REDI, de ces fruits bien sains, pendant plusieurs années, dans des vases de verre & de terre bien fermés, sans qu'ils soient jamais devenus vermoulus, lorsque je les y ai renfermés aussi-tôt qu'ils ont été tirés de leurs gousses. M. CESTONI l'a éprouvé de même : il a de plus conservé le Jalap pendant dix & douze ans sain & sans vermoulure, en le gardant bien clos, & il a conservé ainsi plusieurs autres drogues, qui s'emploient dans la Pharmacie, & qui sont sujettes à la vermoulure. Ces *Vers* des drogues ne sont pas de même espece que ceux qui gâtent les fruits oléagineux. Ils viennent de Scarabées qui different des premiers, tant par la grandeur que par la figure.

SWAMMERDAM parle d'un *Ver Apode*, qu'on trouve dans les Noisettes. Son corps est blanc, mollet & velu : la tête est rouge. Il a deux dents pointues, dont il fait usage, pour percer les Noisettes, quand ils veulent en sortir ; ce qui arrive en automne. On les trouve quelquefois par centaines au fond des panniers ou des tonneaux, dans lesquels on a gardé des Noisettes. SWAMMERDAM pense que ce *Ver* est engendré d'un œuf, qui a été déposé par une Mouche dans le germe de la Noisette. Il a conservé de ces *Vers* dans du sable humide pendant tout l'hiver. Les uns s'enfonçoient plus dans le sable, les autres moins : il y en avoit à la profondeur d'un quart de pied. Il a paru hors de doute à notre Observateur que ces *Vers*, lorsqu'ils sont sortis de leurs Noisettes, descendent du Noisetier, s'enfoncent en terre, pour se changer en Nymphes, & qu'ensuite au printemps ces Nymphes deviennent des insectes ailés, qui déposent leurs œufs dans les Noisettes, lorsqu'elles sont encore tendres & qu'elles ne viennent que de pousser.

VER A TUYAU : C'est un *Ver de mer*, que les Mariniers appellent *Brume*, dit REDI. Il est toujours sous l'eau ; il ronge & perce les planches des vaisseaux. Le Naturaliste que je cite lui donne un cœur, ainsi qu'aux Escargots & aux Coquillages qui habitent dans l'eau douce & dans l'eau salée. Les animaux dont le sang n'est pas rouge, les *Vers de terre*, les Priapes de mer, les Glands de mer, les Zoophytes mêmes enracinés dans les rochers, sont aussi pourvus d'un cœur visible à l'œil simple. Cette partie se trouve aussi dans un autre petit animal, le plus singulier de tous ceux qui habitent le fond de la mer, & dont REDI donne la description. J'en vais parler ici par occasion. L'Auteur le nomme *Microcosme*.

Cet animal, dit-il, ne paroît à la vue & au toucher qu'un morceau de rocher très-dur, composé de détrimens de pierres de Corail & d'autres congélations & concrétions marines. Toutes ces matieres s'élevent en montagnes & en collines de différentes hauteurs, forment différens vallons dans le fond de la mer. Ces montagnes, ces collines & ces vallées sont couvertes d'herbes & d'arbrisseaux, lesquels y sont enracinés, y végétent & représentent parfaitement les petites Plantes qui croissent sur la surface de l'animal dont il s'agit. Sa figure est longue & se divise en deux branches, ayant toutes deux à leur extrémité un petit trou rond, ouvert dans une membrane, laquelle est cachée sous l'écorce pierreuse. L'animal ouvre & ferme ces trous à son gré, & c'est par-là qu'il prend l'eau & qu'il la rejette. Lorsqu'on le manie, il la lance fort loin, de la même maniere que les Glands de mer ou Œufs de mer, nommés *Carnumi* par REDI, & les Priapes

de mer, tant ceux qui ſont enracinés dans les rochers, que ceux qui errent au fond de la mer. Toute la cavité intérieure de cette enveloppe eſt tapiſſée par des expanſions membraneuſes & molles, qui ſervent de peau à l'animal, & qui enveloppent le canal des alimens, les vaiſſeaux des fluides, le foie & le cœur. Cet animal ſingulier, ajoute REDI, differe des Glands & des Priapes de mer, non-ſeulement par ſes parties, mais encore par ſa conformation tant intérieure qu'extérieure, & par la ſubſtance de ſa chair, qui eſt fort tendre & d'un goût ſemblable à celui des Huîtres & des Palourdes, qui ont de même un cœur. Mais quel eſt l'animal qui en ſoit privé, quelque vil & quelque imperceptible qu'il ſoit, dit REDI? Un grand nombre d'inſectes en ont même pluſieurs. Il marque en avoir compté juſqu'à vingt dans les Scolopendres terreſtres, & en avoir trouvé un aſſez bon nombre dans un Ourſin de mer.

VER DE BLED, ou VER DE HANNETON, ou VER DE MEÛNIER: C'eſt un Reptile connu des Jardiniers & des Payſans. Il nuit extrêmement aux fruits de la terre, en ravageant les racines. On le trouve dans les jardins & à la campagne. Il eſt blanc & a quatre pieds. GOEDARD dit en avoir pris un le 22 Août 1659. Il l'a conſervé pendant un an dans une bouteille de verre, au fond de laquelle il avoit mis un peu de terre & jetté un peu de graine de *Morſus Gallinæ* à fleur blanche. Il remarqua à la chandelle que ce *Ver*, quittant le fond de la bouteille, venoit manger l'herbe, après quoi il rentroit dans ſa motte, ſans ſe faire voir le long du jour. Ce *Ver* ne mange pas ſeulement les feuilles, mais auſſi les racines. Quand il eſt parvenu à ſa juſte grandeur, il ſe retire vers les lieux élevés & ſecs, qu'on ne fouit gueres, comme dans les vergers, ou ſur les bords des terres labourables, pour ſe mettre en état d'y prendre une nouvelle forme. Ces *Vers*, dit GOEDARD, ſont produits de la ſemence des Hannetons, qu'on nomme auſſi des *Meûniers*, parcequ'ils ſavent moudre, pour ainſi dire, tous les jeunes œilletons des Ceriſiers, des Abricotiers & de pluſieurs autres arbres, & les réduiſent, pour ainſi dire, en farine. On voit ces petites bêtes ſur les arbres, pendant le mois de Mai, lorſque les feuilles commencent à pouſſer, & que les arbres leur fourniſſent de la nourriture. Elles ne ſont gueres plus de deux mois ſur terre, comme depuis la fin d'Avril juſqu'au commencement de Juillet. Après ce temps-là, ces *Vers* ſe retirent en terre, où ils ſont pendant neuf mois, ſans prendre de nourriture. Ils reſtent ſans remuer: on les croiroit morts, ſi on ne les voyoit pas donner des marques de vie, auſſitôt qu'on les touche de la main. GOEDARD dit les avoir toujours trouvés ſeuls dans une place, & qu'ils ſont quatre ans à prendre la figure de Hannetons. Voyez HANNETON.

VER DE FROMAGE: Cet inſecte ſaute comme une Sauterelle, & s'élance d'une grande vîteſſe, en ſerrant le corps. Il ſe métamorphoſe en Mouche. GOEDARD (*Part. I. Exp.* 73.) a vu commencer la métamorphoſe d'un de ces *Vers* le 8 Novembre, & le 10 Mai de l'année ſuivante il eſt devenu une Mouche.

VER DE GRUAU: C'eſt un *Ver* qui s'engendre dans la farine de Gruau, & qui ſe métamorphoſe en une Mouche longue & menue, ainſi qu'on peut le voir à la *lettre A.* de la Planche XLII. des Inſectes de GOEDARD, *Part. I.*

VER DE COQ: Le même GOEDARD (*Part. I. Exp.* 53.) nomme ainſi un *Ver* qu'il a remarqué s'engendrer de la corruption & pourriture d'un Coq mort, & qui a commencé ſa métamorphoſe en Mai, & eſt devenu en Juin une Mouche aſſez grande.

VER DE PIE : Le même Auteur a trouvé un *Ver* dans le corps d'une Pie morte & pourrie, & il l'a vu commencer sa métamorphose le 12 Juin, & le 27 devenir une belle Mouche.

VER PERÇANT : GOEDARD dit l'avoir trouvé dans le cerveau d'une Bécasse pourrie. Il le nomme *perçant*, parcequ'ayant percé toutes les boëtes dans lesquelles il l'avoit mis, il fut obligé de l'enfermer dans une bouteille de verre, où le 12 Août il se disposa à la métamorphose, & le 26 du même mois il devint une petite Mouche.

VER D'URINE : Cet insecte s'engendre dans l'urine de l'homme, & selon l'observation de GOEDARD (*Part. I. Exp.* 51.), il devient une Mouche, dont la tête est rouge, le corps noir, & le derriere jaune.

VER DE PORC : Le même GOEDARD donne ce nom à un *Ver* qui se trouve ordinairement dans les égoûts, ou les aisances. La figure de ce *Ver* est à la Planche II. des Insectes de GOEDARD. Cet insecte a la queue un peu longue ; ce qui l'empêche de rouler. Sa forme est ronde. Il n'a point de pieds, mais il se retient avec sa queue. Quand il est prêt à muer, il court çà & là dans les trous & dans les fentes des vieilles murailles. Il est dix-sept jours en Nymphe, dont il sort une Mouche à deux ailes, qui se nourrit du miel qu'elle va cueillir parmi les fleurs du Chardon sauvage. L'Auteur a observé que ces especes de Mouches à miel peuvent rester pendant vingt jours sans prendre de nourriture.

VER DE SAUTERELLE : GOEDARD (*Part. II. Exp.* 40.) dit qu'il y a dans les Tilleuls des *Vers* d'où proviennent les Sauterelles. Il a trouvé, dit-il, de ces *Vers* dans le cœur, ou dans la moëlle de l'arbre.

VER DE TREFLE : Ce *Ver* est de couleur de terre. Il est appellé par les Paysans *Ver de terre*. Il est pernicieux aux prairies, parcequ'il mange la racine de l'herbe. Il se change au mois de Mai dans une petite Nymphe, qui devient un insecte volant. Il est représenté à la Planche CXXXIV. de l'*Histoire Générale des Insectes de l'Europe* par Me MERIAN. Selon le témoignage des Laboureurs, il met trois ans à sa métamorphose.

VER DE GUINÉE : Les Naturels du pays, dit FRÉDÉRIC LACHMUND, sont sujets à une sorte de *Ver*, qui paroît, tantôt aux pieds, tantôt aux mains, & quelquefois au *scrotum*, & qui a jusqu'à quatre ou cinq aunes de longueur. Ils se servent de petites buchettes pour le tirer, à l'entour desquelles ils le roulent. Il ne cause pas de grandes douleurs, à moins qu'il ne veuille se faire jour à travers la peau pour sortir. Alors la partie, où le *Ver* est renfermé, devient froide & rouge, comme s'il y avoit une érésipele. Il s'écoule quelque peu d'eau par la petite ouverture que le *Ver* a faite, & ensuite on apperçoit comme deux cornes aussi fines que des cheveux, qui sont de la longueur d'un travers de doigt. La tête du *Ver*, qui est applatie, ne tarde pas à paroître, & le corps ensuite, qui est mince, rond, & seulement de la grosseur de la quatrieme corde d'une sorte d'instrument, qu'on nomme *Pandore* ou *Discordante*. C'est alors qu'on tire ce *Ver* peu-à-peu, & qu'on le roule autour d'un petit bâton, mais seulement de la longueur du doigt à chaque fois, & cela se fait trois fois par jour, prenant garde sur-tout de le rompre, en le tirant un peu trop fort ; car il se feroit un écoulement d'une humeur si âcre, qu'elle formeroit un ulcere très-douloureux, & il faudroit avoir recours aux incisions pour faire sortir les restes du *Ver* rompu ; ce qui produiroit une si grande inflammation dans la plaie, qu'il faudroit user de grandes précautions pour garantir la partie de la gangrenne. L'Auteur rap-

porte que quand les Soldats Hollandois ont passé deux ou trois ans dans certaines garnisons de la Guinée, ils sont attaqués de cette maladie, comme les Naturels du pays.

VERS DE L'ISLE DE MADAGASCAR : On y en voit de diverses sortes. Il y en a qui ont la tête faite comme la méche d'une tarriere, & ils percent le bois le plus dur en le rongeant. Ces *Vers* font un trou où l'on peut mettre le doigt, & de la grosseur de leur corps : d'autres rongent le bordage des Navires, & ont la tête de la même forme que les autres ; mais ils sont couverts d'écailles. Ils ne percent qu'obliquement la planche, ou le bois où ils font leur demeure, sans en sortir jamais ; ce que FLACOURT regarde comme *une grace de Dieu*, parcequ'autrement, dit-il, il n'y auroit point de Navires qu'ils ne fissent couler à fond.

VER AQUATIQUE, ou VER DE MER DU BRÉSIL, espece de Cloporte. Ce *Ver* long & délié, dit SEBA, ressemble parfaitement à la Cloporte. Il porte au-devant de la tête deux petites cornes pointues. Tous ses pieds, hérissés de poils & de petites épines, jettent un bel éclat de diverses couleurs, & semblable à celui qui paroît sur son corps, quand on le divise en ses jointures. Il est représenté chez SEBA, *Thes. I. Tab.* 73. *n.* 4.

VER A ÉCAILLES : C'est une espece singuliere de *Ver d'Afrique*, qui est de la figure d'un Serpent. On trouve un grand nombre de ces sortes de *Vers* au Cap de Bonne-Espérance, savoir vers la Baye de la Table dans la riviere & entre les rochers. Les Grecs autrefois leur donnoient le nom d'ἴλυοι, parceque ces *Vers* vivent principalement dans les eaux troubles & bourbeuses. Ils tiennent du Serpent, de l'Anguille & du *Ver*. En effet, celui-ci a les écailles & la tête d'un Serpent, & les ailerons sont comme ceux d'une Anguille. Il est d'une petite taille ; mais il traîne une grande queue à la maniere des Lézards. Il porte deux petites nageoires attachées à la tête, & deux autres près de l'anus, qui lui servent de rames pour nager. Il y en a qui prennent ces sortes de *Vers* pour des Serpens qui ont des pieds. Leurs écailles sont longues, & s'étendent sur le dos & sur la queue en ligne très-droite. Sa queue est flexible, ainsi que celle des Serpens, excepté au bout, dont les osselets sont si étroitement serrés, qu'on ne sauroit ni les plier, ni les séparer. La couleur de son dos est d'un cendré jaune-brun, & bleuâtre le long des côtés du ventre.

SEBA, dans la figure qu'il en donne, représente le même *Ver* couché sur le dos, pour faire voir que ses écailles, sous le ventre, qui sont d'un cendré tirant sur le jaune, ne courent point transversalement, comme dans la plûpart des Serpens, mais tendent directement de haut en bas, en s'embrassant les unes les autres. *Thes. II. Tab.* 68. *n.* 7. *&* 8.

VER DE PALMISTE : C'est un insecte qui se produit dans le cœur de cet arbre, quand il est abbattu. Ces *Vers* sont de la grosseur du doigt, & d'environ deux pouces de longueur. Je ne puis mieux les comparer, dit le Pere LABAT (*Tome I. p.* 434.), qu'à un peloton de graisse de Chapon, enveloppé dans une pellicule fort tendre & fort transparente. On ne remarque dans le corps de l'animal aucune partie noble, ni entrailles, ni intestins, du moins à la vue ; car on voit autre chose avec une loupe de crystal, quand on a fendu l'animal en deux parties. La tête est noire & attachée au corps, sans aucune distinction de col.

Le Pere LABAT dit avoir mangé de ces *Vers*, & que c'est un mets très-délicat.

Quand on expose ces *Vers* quelque

temps au ſoleil, ils rendent une huile, qui eſt admirable pour les douleurs froides, & ſur-tout pour les hémorrhoïdes. Il faut en oindre la partie malade & appliquer deſſus un linge chaud, obſervant de ne jamais chauffer l'huile, parceque le feu diſſipe ſes eſprits & les fait évaporer. Mᵉ MERIAN a repréſenté de ces inſectes à la Planche XLVIII. de ſon *Hiſtoire des Inſectes de Surinam*.

VER DE MER DU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE : KOLBE (*Deſcript. du Cap de Bonne-Eſpérance, Tome III. p.* 92.) en a vu de pluſieurs eſpeces, & dit qu'on en trouve très-ſouvent une ſorte ſur le ſable, au bord de la mer. Ceux-là ſont longs d'une verge, ou d'une verge & demie, & reſſemblent beaucoup à ceux qui s'engendrent dans le corps des enfans. Lorſque la mer eſt calme, ils y vont en grande foule pour y chercher de la nourriture, & y reſtent juſqu'à ce qu'il s'éleve quelque tempête ; alors ils montent au-deſſus de l'eau, & ſont portés au bord par les vagues. Dès qu'ils ſont arrivés ſur le ſable, ils ſe cachent dans des creux qu'ils y font. Divers autres *Vers de mer* ne quittent jamais cet élément. Une eſpece entre autres mérite d'être obſervée. Ces *Vers* ſont épais au milieu, & minces aux deux extrémités. KOLBE dit qu'il n'a jamais pu découvrir en eux ni bouche ni yeux, quelqu'attention qu'il ait apportée à les examiner. Aux deux côtés ils ſont couverts de poils verds. Sur le dos on voit diverſes petites excroiſſances, qui reſſemblent bien à de petites verrues. Lorſque cet inſecte eſt touché par quelque corps, il s'arrondit & s'enfle comme le Souffleur.

La troiſieme eſpece de *Ver de mer* mérite d'être particulariſée. On pourroit donner à cet inſecte le nom de *Cheval marin*, puiſqu'il reſſemble exactement au Cheval ordinaire, à l'égard de la tête, de la bouche, du col & du poitrail. La partie de derriere finit en pointe & eſt crochue. Il n'a pas plus de ſix pouces de longueur, & à l'endroit le plus gros de ſon corps, il a environ un pouce. Le tronc du corps, au-deſſus de ce qu'on appelle le col, eſt un peu applati, & paroît avoir des côtes. Il a le dos noir & le ventre blanchâtre. KOLBE dit qu'il n'en a jamais pu voir en vie, & qu'il en a trouvé une infinité de morts ſur le ſable, leſquels avoient été jettés par les flots.

Une autre eſpece de *Ver de mer* ne ſe trouve que ſur les rochers qui bordent la mer. Cet inſecte eſt rouge, & a quelque choſe qui approche de la Chenille velue qui eſt fort commune dans les jardins potagers ; mais il eſt plus gros & plus long. Lorſqu'on le manie, il pique comme une Ortie ; & ſi l'on crache deſſus, il creve & ſent fort mauvais.

VERS DE MER, ou VERMISSEAUX DE MER, comme les appelle M. D'ARGENVILLE, en Latin *Vermes tubulati*, que M. DE RÉAUMUR nomme *Vers à tuyaux*. On les diviſe en deux eſpeces principales. Les tuyaux dans leſquels ſont logés ceux de la premiere eſpece, ne ſont faits que de divers grains de ſable & de petits fragmens de coquilles, collés enſemble. Les tuyaux des autres ſont d'une matiere ſemblable à celle des coquilles. Il y a encore des *Vers*, dont les tuyaux ſont d'une ſubſtance molle. Les *Vers* dont les tuyaux ſont des coquilles, ſont tantôt collés ſur le ſable, tantôt ſur les pierres, & tantôt ſur les coquilles de divers autres Coquillages. Leurs tuyaux ſont ronds & d'une figure approchante de la conique, c'eſt-à-dire que vers leur origine ils ſont moins gros qu'à leur extrémité. Pour le reſte, leur figure eſt différente dans preſque chaque *Ver* différent. Ces tuyaux prennent la courbure de la ſurface du corps ſur lequel ils ſont collés ; mais ils forment encore diverſes *S.* ou diverſes courbures,

aussi différentes les unes des autres, que le sont les différentes figures que prend successivement un *Ver de terre* en mouvement. Voyez dans les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences*, 1711. *p.* 129. *& suiv.* comment ces tuyaux de coquilles se collent si exactement sur la surface du corps où ils sont attachés.

Les *Vers à tuyaux* de l'autre espece, c'est-à-dire ceux qui ne sont point couverts de coquilles, passent, comme les autres, leur vie dans un même trou. Ils demeurent dans le sable, comme nos *Vers de terre* demeurent dans la terre. Le suc qui s'échappe de leur corps n'est pas en assez grande quantité, ou n'a pas assez de consistance pour leur former une coquille; mais il est assez visqueux, pour coller ensemble les divers grains de sable & les fragmens de coquilles qui les entourent. Il fait la fonction d'une espece de mortier ou de ciment, qui lie ensemble, comme autant de petites pierres, les grains de sable & les petits morceaux de coquilles.

L'animal qui habite ces tuyaux n'a gueres qu'un pouce de longueur, & quelques lignes de diametre. L'extrémité de sa tête est plate & ronde, & a plus de diametre qu'aucun autre endroit du corps de l'animal. Au-dessous de la tête il a trois nageoires différentes de deux côtés différens. Son corps approche de la figure d'un cône : il se termine par une longue queue. D'espace en espace on voit sur son corps de petites parties charnues, faites en crochets recourbés vers la queue. Ces especes de crochets sont disposés sur trois rangs différens, qui vont de la tête à la queue. Peut-être, dit M. DE RÉAUMUR, que ces crochets lui tiennent lieu de jambes ou de mains, lorsqu'il veut s'élever jusqu'à l'ouverture supérieure de son tuyau, ou lorsqu'il veut s'enfoncer dedans. Le même Auteur a encore donné des Observations sur une petite espece de *Vers aquatiques*, assez singuliere. Voyez les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences*, *ann.* 1714. *p.* 203.

Il ne faut pas confondre les petits *Vers* ou *Vermisseaux de mer* avec les Tuyaux de mer, appellés *Dentales* & *Antales*, qui sont de la classe des Univalves, & dont j'ai parlé au mot TUYAUX DE MER.

BONANNI (*Recreat. ment. & ocul. p.* 1.) compare ces sortes de petits *Vers*, ou *Vermisseaux de mer*, à des Serpens marins, lesquels sont entrelacés confusément. Ils s'attachent aux rochers & à la carene des vaisseaux. Ils y sont si intimement joints ensemble, qu'ils ne paroissent qu'une masse confuse. M. D'ARGENVILLE les place parmi les Univalves.

J'ai dit, d'après M. DE RÉAUMUR, qu'on compte de deux sortes de petits *Vers*, ou *Vermisseaux de mer*, savoir ceux qui restent dans le sable, sans coquilles ni tuyaux, tels que sont ceux qui habitent ordinairement les bancs de sable, & dont le travail est si singulier. Chaque *Ver* a son trou, qui est une espece de tuyau, fait de grains de menu sable & de fragmens de Coquillages, liés avec sa glu. Le nombre de ces *Vers* est surprenant, & cause une surprise agréable aux yeux. Les autres petits *Vers* ou *Vermisseaux* sont ceux qui s'attachent ensemble à tous les corps, & qui ne cherchent qu'un point d'appui. Le même suc gluant, qui forme leurs coquilles, sert à leur adhésion. Il se forme de leurs différens replis des figures & des monceaux, tels qu'en feroient plusieurs *Vers de terre* entrelacés.

M. D'ARGENVILLE, qui définit les *Vermisseaux de mer*, des Coquilles, fait connoître trois especes de *Vermisseaux*.

De la premiere sont les *Vermisseaux* disposés en ligne droite; l'*Orgue* couleur de pourpre; ceux de couleur tirant sur le roux; ceux imitant les tuyaux d'Orgue; ceux unis & pleins

de ſtries, & ceux à ſtries & à canelures.

De la ſeconde eſpece ſont les *Vermiſſeaux* diſpoſés en pluſieurs arcs ; ceux imitant l'aſſemblage des boyaux ; ceux ondés de différentes manieres ; ceux finiſſant par une belle vis tortillée, & enfin ceux ridés & de couleur brune.

De la troiſieme eſpece ſont les *Vermiſſeaux* diſpoſés en pluſieurs ronds ; ceux qui ſont formés comme des Vers ; ceux qui ſont des tuyaux à cloiſons, avec un ſiphon ; ceux adhérans aux rochers, & qui ſont dans le limon ; ceux qui ſont attachés aux Huîtres, aux Moules, aux Buccins ; ceux qui ſont faits en réſeau & tirant ſur le roux ; ceux qui ſont fauves & tortillés, & ceux qui ſont blancs & de couleur de roſe.

On peut voir à la Planche IV. de la *Conchyliologie* de cet Auteur, *Edit.* 1757. la figure de pluſieurs *Vermiſſeaux de mer.* Le plus remarquable eſt l'*Orgue*, qu'on nomme autrement *Tuyau d'Orgue*, en Latin *Tabularium purpureum.*

Le même Auteur, dans la ſeconde Partie de ſa *Conchyliologie*, qui eſt ſa *Zoomorphoſe*, dit, *p.* 24. que les *Vermiſſeaux* ſe tiennent ordinairement en ſociété. Leur entortillement les avoit fait croire Multivalves ; mais n'étant joints que par leur glu, on doit les regarder comme ſéparés l'un de l'autre ; ainſi il les a fait rentrer dans la claſſe des Univalves.

Rien, ajoute-t-il, n'eſt moins attaché, que les *Vermiſſeaux* à leur coquille. Ils ont des pieds des deux côtés de leur partie antérieure, avec des trous placés à leurs extrémités, par leſquels ils puiſent l'eau, & ne paroiſſent attachés à leur coquille que vers le milieu. Leur tête s'élargit, & leurs yeux ſont placés à l'extrémité de leurs cornes, au milieu deſquelles eſt la bouche. Si la Nature les a privés d'un opercule pour ſceller leur maiſon, elle a ſu fabriquer leur demeure, de façon qu'ils ſont par leurs replis tortueux parfaitement à couvert. Ces *Vermiſſeaux* tortueux, ſtriés légerement & d'un diametre égal, ſont différens des Tuyaux de mer, qui ſont ſolitaires, preſque droits, ſtriés profondément & d'un diametre égal.

L'Auteur à la Planche I. de la ſeconde Partie, *lettre M.* donne la figure d'un *Vermiſſeau* fait comme un Ver ordinaire. Il eſt chargé d'un bout à l'autre d'anneaux détachés les uns des autres. La tête repréſente le bouton d'un gland de Chêne, à la pointe de laquelle eſt un petit trou imperceptible, qui forme la bouche entourée de poils ſervant à tâter le terrein. Quand il veut ſe retirer, la tête ſe concentre ; les poils s'appliquent ſur l'orifice ; l'animal ſe vuide, & par ce moyen rentre dans ſon tuyau. Un autre *Vermiſſeau*, figuré à la même Planche, *lettre N.* reſſemble peu, dit l'Auteur, à celui-ci. On le prendroit pour une vraie Scolopendre, à l'exception que ce *Ver* n'eſt revêtu de pattes que le tiers de ſa longueur, à commencer vers la tête. On compte quinze grands anneaux, coupés par autant de petits, ſur le côté deſquels eſt attaché un pareil nombre de pattes. L'animal rempe & marche ſur ſes pattes pour ſortir de ſa coquille, juſqu'à l'endroit de ſon corps qui en eſt dépourvu. Sa tête, ſous la figure d'un croiſſant allongé, ſe voit à l'extrémité du premier anneau : elle eſt fort petite & ſe trouve coupée dans la ſurface inférieure par une ligne perpendiculaire, qui forme la bouche garnie de pluſieurs rangs de dents faites en crochets. Cette tête eſt entourée de quatre cornes, qui s'écartent & ſe rapprochent : les deux plus courtes ſont les plus proches, & les deux autres, en ſe collant ſur les premieres, cachent & enveloppent ſous leur couverture cette partie délicate. Les deux tiers du corps, qui n'ont pas paru à l'Obſervateur ſortir de leur

tuyau, sont lisses & unis, & les anneaux qui les composent sont si fins, qu'ils paroissent n'avoir aucune saillie. Cette partie pleine d'anneaux est d'un blanc foncé sur les bords; le reste est d'un rouge pâle, qui se trouve traversé dans toute la longueur par un gros vaisseau sanguin, dont la couleur fine & tranchante perce & domine la superficie. Il est à présumer que ces *Vermisseaux* sortent aisément de leurs tuyaux pour aller chercher leur nourriture; car on ne voit rien dans leur construction qui puisse les en empêcher.

M. ADANSON, dans son *Histoire des Coquillages du Sénégal*, *p.* 160. met ce Coquillage, duquel il fait un genre, & qu'il nomme *Vermet*, dans le rang des Operculés. Il a observé six especes de *Vermets* ou *Vermisseaux* sur la côte du Sénégal. Il nomme la premiere espece *Vermet*; la seconde, *Lispe*; la troisieme *Dofan*; la quatrieme, *Datin*; la cinquieme, *Masser*, & la sixieme, *Jelin*. Voyez ces mots.

VERDIER, petit oiseau, mis par M. LINNÆUS (*Fauna Suec. p.* 76. *n.* 202.) dans le rang des *Aves Passeres*, & il est nommé en Anglois *the Greem Finch*; en Suédois *Swentka*. Le savant Naturaliste Suédois l'appelle *Fringilla remigibus primoribus anticè luteis, rectricibus tribus lateralibus basi luteis*. C'est le *Chloris* de GESNER (*Av.* 259.), de WILLUGHBY (*Ornith. p.* 129.), de RAY (*Synop. Av. p.* 85. *n.* 4.) & d'ALBEIN, *Tome I. n.* 58. RAY le met dans le rang des petits oiseaux à gros bec. Cet oiseau, selon l'ordre méthodique de M. KLEIN (*Ordo Av.*), appartient au dixieme genre des oiseaux qui ont le bec gros, compris dans la quatrieme famille qui est composée d'oiseaux qui ont quatre doigts simples, trois devant & un derriere, *tetradactylus, digitis simplicibus, uno postico*. Il y a un autre oiseau, qui est le *Chloris* ou le *Lutea* d'ARISTOTE: mais celui-ci est l'*Emberiza flava* de GESNER; l'*Hortulanus* de BELON; le *Luteæ alterum genus* d'ALDROVANDE; en François *Ortolan*. Voyez ce mot.

Pour le *Verdier*, BELON (*de la Nat. des Oiʃ. L. VII. c.* 22.) en donne de deux especes, l'un qu'il appelle simplement *Verdier*, & l'autre *Verdier de haie*. Le premier, dit ce Naturaliste, est le *Chloris* d'ARISTOTE, *Hist. Anim. L. VIII. c.* 3. *& L. IX. c.* 13. Il est nommé *Verdier*, non pas parceque sa couleur est verte, mais parceque sa couleur verte tire sur le jaune. *Chloris* en Grec veut dire jaune-verdoyant. Son nom Latin est *Luteola*. Il y a plusieurs autres oiseaux, qui sont pareillement jaunes, comme le Bruant, le Serin, le Tarin, & le Loriot. ARISTOTE nomme ce dernier *Chloros holos*, c'est-à-dire tout verdoyant & obscur. PLINE ne fait point mention de cet oiseau. Le *Verdier* est de la grandeur d'une Alouette. Il pond quatre ou cinq œufs. Son nid est garni en dedans de bourre & de laine, & l'on dit que le Coucou y vient pondre. Il ne faut pas confondre le *Chloreus* avec le *Chloris*; car le *Chloreus* d'ARISTOTE, selon BELON, est le Pimart jaune, comme le *Chloros*, ou *Chlorion*, est le Loriot, & le *Chloris* le *Verdier*. Celui-ci, dit notre Ornithologue François, est nommé *Serrant* dans le Maine; ce qui répond, ajoute-t-il, au nom d'*Asarandos*, qu'on lui donne dans l'Isle de Candie. Cet oiseau a la gorge jaune; l'estomac & le ventre pâles; la queue longue; les deux plumes des bords blanches; le devant de la tête jaune; une ligne noire à chaque côté, qui commence au bec, montant par dessus les yeux, & finit derriere la tête. Il a le bec court, ressemblant en quelque sorte à celui du Proyer, échancré par les deux côtés, & est de couleur plombée. Le plumage du dos est de la couleur de celui de la Linote. Le croupion est couvert de plumes fauves. Les ailes sont comme celles du

Cochevis. Les jambes & les pieds de ce volatil ſont de couleur blanche. Il eſt de la grandeur du Bruant.

L'autre eſpece de *Verdier*, que BELON nomme *Verdier de haie*, tient le milieu entre le *Verdier* & le Pinçon. Son dos eſt coloré comme celui du Moineau, & ſes ailes comme celles du Moineau montain. Il eſt plus verd ſur la tête, & deſſous la poitrine, que le *Verdier* précédent; mais il eſt auſſi moins jaune, excepté ſous le ventre. Il a auſſi à chaque côté de la queue deux plumes à demi-blanches. Ses jambes & ſes pieds ſont blanchâtres. Son bec eſt fait comme celui du Proyer. Il a une butte au palais, & la partie de deſſous eſt plus grande que celle de deſſus, comme dans l'autre *Verdier*. Son vol, ſa maniere de vivre, & celle de chanter & de faire ſon nid, ſont la même choſe que dans le *Verdier* de la premiere eſpece. C'eſt ainſi que BELON parle de ces deux eſpeces de *Verdiers*.

ALBIN donne auſſi trois eſpeces de *Verdiers*. Voici la deſcription que l'Auteur Anglois donne de ces différens oiſeaux.

Le premier eſt un oiſeau, nommé en Latin *lutea Avis*, *ſive Emberiza flava*. Il eſt de la grandeur du Chardonneret, ou un peu plus grand. Il eſt long de ſix pouces & demi, depuis la pointe du bec juſqu'à l'extrémité de la queue, & large de dix pouces & un quart, les ailes étendues. Il a le bec d'un brun ſombre, d'un demi-pouce de longueur, avec une boſſe dure dans la mâchoire ſupérieure pour briſer les grains du Bled. Les côtés de la mâchoire inférieure ſont tournés en dedans, & courbés enſemble comme ceux du Traquet. La langue en eſt plus courte qu'on ne la trouve ordinairement dans les autres oiſeaux, & ne s'étend pas plus loin que la boſſe. La pointe en eſt de la nature de corne, aigue, fendue en filets. Les yeux ſont de couleur de noiſetier; les pattes de la couleur de corne, & les griffes noires: le doigt le plus avancé en dehors, & celui du milieu ſont liés enſemble, comme on les trouve dans d'autres oiſeaux. La gorge & le ventre ſont jaunes, & la poitrine eſt de même, avec un mélange de rouge; ce mélange s'étend auſſi ſur les côtés ſous les ailes. La tête eſt d'un jaune verdâtre tacheté de brun, & au-deſſus des épaules, dans la partie inférieure du col, il y a une couleur qui tient du verd & de la couleur cendrée, ou bien un mélange de l'un & de l'autre. Le milieu des plumes couvertes du dos & des épaules eſt noir: les bords ſont de couleur changeante du verd au rouge, & le croupion eſt rougeâtre. La femelle eſt plus pâle partout, & a moins de jaune ſur la tête, moins de rouge ſur la poitrine, & ſous les ailes. Les grandes plumes des ailes ſont ſombres; les bords extérieurs tirent du verd ſur un blanc ſale. La queue a trois pouces de longueur. Elle eſt compoſée de douze plumes un peu fourchues & brunes: les deux du milieu ont leurs bords verds des deux côtés: les autres ſont vertes ſeulement aux bords extérieurs. Les deux plumes qui ſont les plus avancées en dehors ſont marquetées ſur l'intérieur des dards, près de la pointe, d'une tache blanche, qui traverſe chaque plume obliquement. Cet oiſeau fait ſont nid par terre, le long des haies. C'eſt l'*Emberiza flava* de GESNER; le *Lutea alterum genus* d'ALDROVANDE; le *Chloris*, ou *Lutea* d'ARISTOTE, ſuivant TURNERUS; & c'eſt le *Verdier* en François, auquel ALBIN donne le nom de *Loriot*.

Le ſecond, nommé *Verdier* par ALBIN, eſt long de ſix pouces & demi, depuis la pointe du bec juſqu'à l'extrémité de la queue, & large de dix pouces & demi, les ailes étendues. Son bec reſſemble à celui du Gros-Bec; mais il eſt plus petit, n'ayant qu'un demi-pouce

de longueur. Il eſt pointu & non courbé, la mâchoire de deſſus eſt ſombre, & celle de deſſous blanchâtre. La langue eſt aigue, &, pour ainſi dire, coupée, aboutiſſant en filets. Il a les yeux fournis de membranes qui les lient; les narines rondes placées, ou fixées dans la partie ſupérieure du bec, tout près de la tête; les jambes & les pattes couleur de chair, & les griffes ſombres. Le doigt extérieur tient par la racine à celui du milieu. La tête eſt verte: le dos de la même couleur; les bords des plumes ſont gris: le milieu du dos eſt un peu mélangé de châtain: le croupion eſt d'un jaune foncé, le ventre blanc, la poitrine d'un verd jaunâtre, & la gorge de la même couleur que le col. Les plumes qui ſont proche du bec, ſont d'un verd foncé tirant ſur le jaune; les bords des grandes plumes extérieures de l'aile, jaunes: ceux des plumes du milieu, verds, & ceux des plumes intérieures, gris; les plumes intérieures du ſecond rang, griſes, & les extérieures, vertes: toutes les autres plumes couvertes ſont de cette derniere couleur. Les plumes, qui ſont tout le long du ſommet de l'aile, ſont d'un jaune charmant; il en eſt de même des plumes couvertes du deſſous des ailes. La queue a deux pouces & un quart de longueur, compoſée de douze plumes, dont les deux du milieu ſont entierement noires: celles qui ſont immédiatement après, ont leurs bords extérieurs jaunes, & les quatre qui reſtent, ſont noires des deux côtés depuis le milieu vers le dehors; mais toutes leurs textures intérieures, depuis la pointe juſqu'au bout, ſont jaunes. Les *Verdiers* font leurs nids dans les haies: la partie la plus en dehors de ces nids eſt faite de foin, d'herbe fauchée, ou de chaume, le milieu étant conſtruit de mouſſe: la partie intérieure où ſont poſés les œufs eſt garnie de plumes, de laine, ou de poil. La femelle pond cinq ou ſix œufs d'un verd pâle, mouchetés de taches couleur de ſang, ſurtout à l'extrémité la moins pointue. Les couleurs de la femelle ſont plus foibles. Elle a ſur la poitrine & ſur le dos des taches ſombres & oblongues.

Le troiſieme *Verdier* eſt nommé par le même Auteur (*Tome III. n. 76.*) *Aberduvine*; en Anglois *the Abaduvine*. Cet oiſeau reſſemble, dit-il, beaucoup en grandeur & en couleur au Serin des Canaries, avec cette différence que le mâle a une tache noire ſur la tête, & un peu de noir au-deſſous de la gorge. La femelle tire plus ſur le gris. Elle a la poitrine, & le ventre tachetés. Ce ſont des oiſeaux vifs & gais; leur ramage eſt très-joli. On les garde très-ſouvent dans des cages. Ces oiſeaux, dit ALBIN, changent de pays, ſelon la nature des ſaiſons. On les voit en Angleterre pendant l'hiver, & ils en ſortent au printemps. Ils ſe nourriſſent comme les Linotes & les Chardonnerets. Ce ſont des oiſeaux doux, peu ruſés, & on les attrape aiſément, de quelque maniere que l'on s'y prenne. WILLUGHBY les appelle *Siskins*, & il dit qu'on les nourrit dans des cages par rapport à leur chant. On en trouve en Allemagne, & en Autriche, où on les appelle *Seiſel*, nom qui ne differe pas beaucoup du *Siskin* des Anglois. ALBIN dit encore que cet oiſeau eſt connu eſt Angleterre ſous le nom de *Barley-Bird*; ce qui ſignifie oiſeau d'Orge, parcequ'il ſe tranſporte en Angleterre dans la ſaiſon qui eſt propre à ſemer cette eſpece de grain.

KOLBE (*Deſcript. du Cap de Bonne-Eſpérance*, *Tome III. c. 19. p. 188.*) parle auſſi d'un oiſeau du Cap de Bonne-Eſpérance, qu'il nomme *Verdier*, ou *Loriot*. C'eſt un oiſeau plus commun au Cap qu'en Europe. Il eſt de la groſſeur d'un Roſſignol. Son bec eſt gros. Les plumes du dos & du ventre

ventre ſont de la couleur d'un verd d'herbes ; mais la plûpart de celles des ailes ſont noires , & preſque toutes celles de la queue , vertes. Il chante fort agréablement.

VERDON , en Latin *Curiuca :* C'eſt un oiſeau qui eſt environ de la grandeur de la Rouge - Gorge. Son bec eſt long , délié , & d'une couleur tirant ſur le noir. Le dos , les ailes & la queue , ſont d'un brun foncé , mélangé d'une couleur rougeâtre. La tête eſt brune , & a une teinte bleuâtre. La poitrine eſt de couleur de plomb bleuâtre. Celle du ventre eſt d'une couleur plus tendre. Les jambes ſont d'un brun ſombre. Cet oiſeau , dit ALBIN (*Tome III. n.* 59.), eſt commun en Angleterre. On en trouve dans chaque buiſſon : il ajoute qu'il n'eſt pas beaucoup eſtimé & qu'on en devroit faire plus de cas , à cauſe de ſon chant agréable , & de la variété de ſes jolis tons. Il a connu des curieux , qui le gardoient dans des cages , & qui l'eſtimoient fort à cauſe de ſon chant qui eſt très-mélodieux. On en met d'autres , dit-il , dans des cages , qui n'en approchent point , & que l'on regarde comme de bons oiſeaux. Leur grand nombre eſt cauſe qu'on en fait peu de cas. La femelle eſt diſtinguée du mâle par la pâleur de ſa poitrine , & parceque le dos eſt d'une couleur plus brillante. Ils font leurs nids d'une belle mouſſe verte , d'un peu de laine & de paille. Leur ponte eſt ordinairement de cinq œufs d'un bleu pâle. La femelle a des petits au commencement d'Avril, ou au commencement de Mai. On peut, quand ils ont l'âge de dix jours , les nourrir de pain & de viande hachés menu , & mêlés enſemble , en humectant l'un & l'autre , comme on le fait pour d'autres oiſeaux. Le nom Latin *Curiuca*, qu'ALBIN donne à cet oiſeau , ne ſe trouve chez aucun Naturaliſte. Le *Curuca* de RAY , dont les œufs ſont d'un beau bleu , eſt une eſpece de Fauvette.

VERDONE , poiſſon à nageoires épineuſes , qui eſt du genre de ceux qu'on nomme *Labrus* , parcequ'ils ont les levres grandes , élevées & épaiſſes. Le *Verdone* des Italiens eſt le *Labrus viridis , lineâ utrinque cæruleâ* , & le *Turdus viridis minor* , & le *Turdus viridis , ſeu decimus* de RONDELET , *p.* 179. & de WILLUGHBY , *p.* 320. Il eſt preſque partout de couleur verte , & ne differe de la Grive , ou Merle noir de SALVIEN que par la couleur. Le *Lepas* ou *Pſorus* de BELON pourroît être auſſi de la même eſpece. Il a ſeize aiguillons à la nageoire du dos : l'autre en a dix-huit. Sa queue & les nageoires de la poitrine au rapport de BELON ſont rondes. Voyez TOURD.

VÉROLE : Les Curieux en Coquillages donnent le nom de *petite Vérole* à une eſpece de Porcelaine , dont la coquille eſt de couleur blanche , avec des grains aſſez élevés. Elle n'eſt pas commune. Voyez PORCELAINE.

VERON, ou VAIRON *, petit poiſſon de riviere qui a le dos de couleur d'or , le ventre couleur d'argent. Les côtés un peu rouges. Il eſt couvert d'une peau unie , tachetée de noir , & ſa queue finit en aile large & dorée. On l'appelle en Latin *Varius* , parcequ'il eſt de différentes couleurs , & peut-être faudroit-il écrire *Vairon* , dit le *Dictionnaire des Sciences & des Arts*. ARTEDI (*Ichth. Part. V. p.* 12. *n.* 23.) le met dans la claſſe des poiſſons à nageoires molles , *Piſces malacopterygii*. Il le nomme *Cyprinus tridactylus , varius , oblongus , teretiuſculus , pinnâ ani oſſiculorum octo*. ARISTOTE (*Hiſt. Anim. L. VI.*

* Ce poiſſon eſt nommé en Grec Φόξινος ; en Latin *Phoxinus*. On l'appelle en Anglois *Pink* , ou *Minin* , & *Minow*. En langue Italienne , on lui donne ordinairement le nom de *Sanguinerola* , & à Rome il porte celui de *Morelle*.

c. 13. & 14.) en parle ſous le nom de Φοξινος. Wotton (*L. VIII. c.* 190.), & Aldrovande (*L. V. c.* 10. *p.* 582.) ſous celui de *Phoxinus*. Ray (*Synop. Piſc. p.* 125. *n.* 36. & 37.) donne deux eſpeces de *Phoxinus*. Il nomme le premier, *Phoxinus ſquammoſus major*. On le nomme dans le Canton de Zurich *Bambele*, & ce peut être, ſelon le même Naturaliſte, celui que l'on nomme *Riemling* du côté de Straſbourg. Ce poiſſon n'a pas plus de ſix doigts de long. Sa tête, eu égard à ſa grandeur, eſt groſſe & noire. L'iris & le commencement de ſes nageoires ſont de couleur de ſafran. L'article des nageoires, proche des ouies, a comme une eſpece de caroncule qui eſt de couleur de ſafran, un peu plus dans les uns que dans les autres, & dans quelques-uns rouge, ſelon Ray, (ſi je m'en ſouviens bien), dit-il, ſuivant l'âge & la différence de ſexe. Peut-être que ces différences de couleur proviennent ou du pays, ou des eaux que ces poiſſons habitent. Ils ont les écailles blanches, & une ligne brune obliquement conduite depuis la tête juſqu'à la queue. Le commencement de la queue eſt marqué d'une tache noire, & les nageoires de chaque côté ont à leur commencement une pareille tache ; mais elles ſont plus petites. On ne trouve ces poiſſons, dit Gesner, que dans les eaux coulantes. C'eſt ainſi que Ray parle de cette eſpece de *Veron* écailleux. Ce poiſſon peut être celui que Rondelet nomme *Roſiere*. Voyez ce mot.

L'autre qu'il nomme *Varius*, *ſeu Phoxinus lævis*, eſt le *Veron*, dont j'ai parlé d'abord. Il eſt du double plus petit que le Goujon de riviere. Il a le corps plus rond, long de trois doigts, couvert de petites écailles brillantes ; à chaque côté une ligne dorée, qui va de la tête à la queue. Au-deſſous de cette ligne, ſa couleur eſt variée. A quelques-uns le ventre eſt tout couleur de ſafran, à d'autres blancs, à d'autres d'un bleu luiſant. D'autres enfin ont les côtés variés de trois lignes. Le haut & le bas eſt de couleur d'or, & le milieu bleu. Ce poiſſon fréquente les lieux pierreux & fangeux ou ſablonneux, & où les eaux ſont plus rapides, dit Ray.

VERRAT : C'eſt le mâle de la *Truie*. Voyez PORC.

VET

VETAN : C'eſt un Coquillage bivalve de la côte du Sénégal, qui ſe trouve fixé par ſon battant inférieur, ſur les rochers des Iſles de la Magdelene, & ſur toutes ſortes de pierres immobiles. Il eſt du genre des Huîtres. Sa coquille, dit M. Adanson (*Hiſt. des Coquillages du Sénégal*, *p.* 201.), a la forme allongée comme la premiere eſpece de ce genre de Coquillage, nommée *Gaſar* ; mais elle eſt beaucoup plus renflée, ou moins applatie, d'une épaiſſeur & d'une dureté conſidérables. Elle a trois pouces & demi de longueur, & un tiers moins de largeur & de profondeur. Ses deux extrémités qui ſont également larges, & ſes quatre côtés un peu applatis, lui donnent la forme d'un cube allongé, ou d'un parallelipipede irrégulier. Sa ſurface extérieure eſt fort inégale, & relevée en deſſus & en deſſous, vers l'extrémité oppoſée à la charniere, d'une dixaine de groſſes canelures triangulaires, ondées & comme tuilées.

Le battant ſupérieur, au lieu d'être applati comme dans la premiere eſpece, eſt aſſez creux ſans cependant faire la poche auprès du talon. Quoique beaucoup moins épais que le battant inférieur, il n'eſt gueres moins renflé que lui. Ses bords, vers l'extrémité ſupérieure, ſont marqués de dix groſſes dents triangulaires ou pliées en zigzags, leſquelles s'emboëtent exactement dans un pareil nombre de crénelures creuſées dans les bords du battant inférieur. Ces dix

dents font l'alternative avec les dix canelures dont j'ai parlé plus haut.

La couleur de cette coquille eſt incarnate au-dehors, & d'un blanc nacré au-dedans, qui laiſſe voir une petite bande rouge vers les bords. L'endroit où étoient attachés les deux muſcles, montre une très-grande tache jaunâtre ou livide, qui occupe le milieu de la longueur & de la largeur de la coquille. Ce Coquillage eſt figuré chez l'Auteur, Planche XIV. *n.* 3.

V E U

VEUVE, petit oiſeau des Indes, de la groſſeur d'un Moineau, décoré d'une belle queue noire, qui lui tombe tous les ſix mois. On en voit un vivant à Verſailles chez Madame la Marquiſe DE POMPADOUR. M. DE RÉAUMUR en avoit auſſi un deſſéché parmi ſa *Collection des Oiſeaux*.

VEUVE : C'eſt une eſpece de Sabot, Coquillage operculé chez M. ADANSON. Le fond de ſa couleur eſt noir, marbré & comme larmoyé d'un grand nombre de taches blanches obliques qui lui font donner quelquefois le nom de *Veuve*, ou celui de *Pie*. Cet Auteur donne le nom de *Livon* à l'eſpece qu'il a obſervée ſur la côte du Sénégal, aux Iſles de la Magdelene. Voyez LIVON & SABOT.

V I E

VIE DES ANIMAUX : Voici ſur ce ſujet une courte obſervation faite par l'Auteur de la *Lettre ſur le Rhinoceros*, p. 8. Il ne faut tenir aucun compte de ce que l'on débite ordinairement de la longue *vie des animaux*. Si nous en jugeons, dit-il, par les connoiſſances certaines que nous en avons & par l'analogie de la Nature, il n'y a aucun animal terreſtre qui vive auſſi long-temps que l'homme. Tout animal eſt un certain temps à parvenir à ſa grandeur naturelle : il y demeure un certain temps, enſuite il vieillit. Ces trois points de ſa jeuneſſe, de ſa virilité & de ſa vieilleſſe ſont proportionnés ; car il eſt conſtant que plus un animal eſt long-temps à croître & à parvenir à ſon état parfait, plus long-temps auſſi il eſt à décroître. Le Cheval, par exemple, qui eſt plus long-temps que le Bœuf à parvenir à ſa grandeur naturelle, vit auſſi plus long-temps que le Bœuf ; car celui-ci ne vit au plus que vingt ans, au-lieu que le Cheval en vit trente. Le Mouton n'eſt pas ſi long-temps que le Bœuf à parvenir à ſon état parfait ; auſſi vit-il moins, & ainſi des autres.

Il en eſt de même des plantes & des arbres. Un printemps voit naître & périr les fleurs ; mais le Chêne tardif, dont les parties dures & ſerrées croiſſent avec tant de lenteur, ſurvit à pluſieurs générations de Saules & d'arbriſſeaux. Telle eſt l'analogie conſtante de la Nature. Ce qui croît vîte, meurt vîte. Puis donc que l'homme, ſelon les connoiſſances certaines que nous en avons, eſt de tous les animaux connus celui qui eſt le plus long-temps à parvenir à ſa grandeur naturelle, n'étant dans ſon état parfait qu'à vingt-cinq ans, n'eſt-il pas évident qu'il eſt auſſi de tous les animaux celui qui vit le plus long-temps ? Ce qu'on raconte de l'Aigle & du Corbeau eſt une fable. Il y a des preuves qu'ils ne vivent pas ſi long-temps que le Perroquet, & que celui-ci ne vit pas ſi long-temps que l'homme. Si les Corbeaux vivoient cent ans, comme ils font un grand nombre de petits, & qu'on n'en tue pas beaucoup, tout l'air en ſeroit rempli. Ce qu'on dit du Cerf eſt encore plus fabuleux ; car il ne vit environ que vingt ans. Il n'y a aucune preuve certaine qu'on en ait jamais vu de plus vieux. Cependant beaucoup d'Hiſtoriens & de Naturaliſtes ont rapporté des faits tout-à-fait contraires au ſentiment de M. l'Abbé LADVOCAT, & donnent une longue vie au Cerf & à bien d'autres animaux.

VIEILLE, nom qu'on donne,

dit RONDELET, à la douzieme eſpece de Tourd, poiſſon ſaxatile. Voyez au mot TOURD.

VIEILLE, en Latin *Aſellus* : C'eſt, dit M. BARRERE, un poiſſon de l'Iſle de Cayenne, qui peſe ordinairement deux cents livres, quelquefois juſqu'a quatre cents. On le prend à la ligne, à la fleche & au filet. On le ſale, & il a un goût ſemblable à celui de la Morue verte. On donne auſſi le nom de *Vieille* à un poiſſon fort commun dans l'Afrique Occidentale : c'eſt le même que celui de l'Iſle de Cayenne.

Il y a de ces ſortes de poiſſons, qui ſont d'une grandeur ſurprenante : il eſt ordinaire d'en prendre qui peſent juſqu'à deux quintaux, & quelquefois plus. Les Anglois les appellent *Vieilles femmes*. Les Hollandois les nomment *groſſes Morues*, ou *Dieken Stocfis*. Les François les connoiſſent ſimplement ſous le nom de *Vieilles*.

Ce poiſſon, dit le P. LABAT (*Relat. de l'Afr. Occid.*) reſſemble ſi fort à la Morue, que je crois que les Hollandois ont rencontré plus juſte que les autres, quand ils l'ont appellé *groſſe Morue* : en effet il en a la forme, la peau, la chair, & il mord avec la même avidité à l'hameçon. Sa grandeur extraordinaire ne doit point changer ſon eſpece, mais ſeulement la faire regarder comme une Morue de la grande eſpece. Sa chair eſt blanche, graſſe, tendre, ferme, & ſe leve par écailles. Sa peau eſt griſe, couverte de très-petites écailles : elle eſt épaiſſe & graſſe. Ce poiſſon eſt ſi goulu, qu'il ſe jette ſur l'hameçon auſſi-tôt qu'il le voit paroître. Il ne marchande point ; tout lui eſt propre, & il avale avec grande avidité. Mais quand il ſe ſent arrêté par la ligne, & que l'hameçon lui pique les entrailles, c'eſt alors qu'il fait des efforts extraordinaires, pour ſe débarraſſer: cela va ſi loin, qu'il ſe renverſe tout l'eſtomac, pour tâcher de rendre ce qu'il a pris trop vîte ; mais ce mouvement ne ſert qu'à l'étouffer plutôt & à l'empêcher de donner plus d'exercice au Pêcheur qu'il ne lui en donneroit; car ce poiſſon eſt extrêmement fort, & ſe débattroit d'une étrange maniere, s'il demeuroit long-temps en vie ſuſpendu à la ligne.

Ceux qui ont ſouvent mangé de ce poiſſon diſent qu'il eſt bon étant mangé frais ; mais ils conviennent qu'il eſt plus délicat, quand il a été couvert de gros ſel pendant cinq ou ſix heures. La tête eſt admirable pour faire de la ſoupe : le reſte du corps ſe peut mettre à toutes ſortes de ſauſſes, & il eſt également bon, de telle maniere qu'on l'accommode. Quoique cette chair ſoit fort nourriſſante, elle eſt d'une digeſtion aiſée. Il eſt rare qu'on s'en dégoûte, & encore plus extraordinaire qu'elle ait jamais cauſé d'incommodité, quand elle eſt cuite ſuffiſamment: car quand la cuiſſon lui a manqué, elle a cauſé ſouvent des déſordres dans l'eſtomac de ceux qui en avoient mangé, & on a ſur cela des expériences qu'on ne peut révoquer en doute.

On ſale la *Vieille*, comme la Morue de Terre-Neuve ; mais comme elle eſt plus groſſe, il y faut apporter plus de ſoin, la ſaler deux fois, la bien preſſer & la faire ſécher, ou mettre en barriques avec précaution : moyennant cela, elle pourra ſe conſerver long-temps, ſe tranſporter par-tout, & peut être le fonds d'un très-bon commerce : auſſi les Hollandois avoient-ils toujours un grand nombre de batteaux occupés à cette pêche, tant pour la ſubſiſtance de leur garniſon d'Arguin, que pour trafiquer aux Iſles Canaries, aux Açores & à la côte de Guinée. Voilà ce que rapporte le P. LABAT de ce poiſſon.

VIEILLE RIDÉE, nom qu'on donne à une eſpece de Came, parcequ'elle a ſur ſes coquilles de grandes rides, dont les extrémités ſe terminent en pointe ſur les levres de ſa bouche. Celle que M. D'ARGENVILLE

a fait figurer est blanche, bariolée de brun. Voyez CAME.

VIELLEUR: Dans la Planche où Me Merian a représenté des Portes-Lanternes, elle donne la figure d'une autre Mouche, que les Indiens appellent des *Vielleurs*, à cause que le bruit qu'elles font imite le son d'une vielle. Elle a aussi donné la figure de la Nymphe du *Vielleur*, qui est une Mouche qui doit encore appartenir, dit M. de Réaumur (*Mém. IV. Tome V. p.* 194.), au genre des Procigales. Me Merian marque que les Indiens ont voulu lui persuader que les *Vielleurs* se métamorphosoient en Portes-Lanternes, & il semble, selon M. de Réaumur, qu'elle en ait été convaincue, puisqu'elle nous donne une des figures de sa Planche, pour celle d'un *Vielleur*, dont la tête s'est allongée pour devenir une lanterne. C'est une métamorphose, dit M. de Réaumur, qui demanderoit à être mieux suivie. En cas qu'elle soit véritable, elle pourroit être comparée au changement qui arrive aux Mouches Éphémeres, lesquelles, après avoir volé, ont encore à se défaire d'une dépouille. Les Hollandois appellent cette Mouche *Lierman*, qui veut dire *Vielleur*. Me Merian (*Inf. de Surin. p.* 49.) rapporte que cette Mouche provient d'un Escarbot, & qu'elle en conserve les pattes & les yeux. Voyez l'histoire de ces Escarbots aux mots ESCARBOT DE SURINAM & PORTE-LANTERNE.

VIG

VIGNERONE, ou VIGNERON, nom qu'on donne au *Limaçon des jardins*, qui est le *Pomatia*. Voyez LIMAÇON.

VIGNOT, ou BIOURNEAU, Coquillage qui se trouve dans la mer Océane, du genre de la Toupie, & dans lequel M. Bernard de Jussieu a distingué les deux sexes. M. Adanson dit que cette espece de Coquillage a un rapport très-prochain avec le *Marnat*, qu'il a observé au Sénégal. Voyez MARNAT.

Le *Vignot*, nommé *Guignette* à la Rochelle, dit M. d'Argenville (*Part. II. p.* 31.), est renfermé dans sa maison de la même maniere que le sont ceux qui portent un opercule. Ce Limaçon, dans sa marche, porte avec lui sa maison, & rampe sur une espece de base charnue qu'il fait sortir de sa coquille: alors sa tête paroît sortie de ses deux cornes, plus grosses, & plus courtes que ne le sont ordinairement celles des Testacées; elles sont rondes, camuses dans son extrémité, & chargées, ainsi que tout le reste du corps, de petites rides ou filets, qui les font paroître velues, sur un fond blanc-sale. Les yeux, marqués par deux petits points noirs, sont placés à leur naissance sur les deux côtés de la tête, & l'entre-deux des cornes forme une espece de museau, que le gonflement & la contraction font changer souvent de figure. La bouche qui, dans sa plus grande extension, n'a pas plus d'une demi-ligne de diametre, est attachée par son extrémité dans la partie intérieure; ce qui la dérobe à la vue: on peut croire cependant qu'elle est garnie des deux côtés de plusieurs dents. Ses contours sont moins ridés que ceux des Limaçons de terre, par la raison que ceux-ci n'avalent que de l'eau & du limon. Cet animal se nourrit à la façon des autres par cette bouche ou canal, & prend les alimens qui lui sont convenables par un tuyau très-long, qui les porte dans les visceres disposés à les recevoir, & par la matiere qu'ils contiennent, ils sont très-faciles à appercevoir. Cette tête se réunit & se joint à un long col un peu rond, dont la largeur & la capacité augmentent quelque peu en remontant vers l'intérieur de la coquille. On distingue facilement sur un des côtés un amas de petites glandes, terminées par une espece de bourses

longitudinales, qui ſont reçues dans le fond d'une membrane aſſez épaiſſe, laquelle repréſente une cavité en forme de capuchon. Cette membrane tapiſſe dans une certaine étendue l'intérieur de la coquille, & ſert à fournir un double refuge à l'animal, lorſqu'il retire ſa tête dans ſon étui. La baſe charnue n'y entre point ; elle ne fait que remplir l'ouverture de la coquille, & pour ſa ſûreté, elle ſe trouve couverte d'un opercule qui la ſuit, & qui la dérobe à tout ce qui pourroit lui nuire. Cet opercule, attaché au pied de l'animal, ferme ſi exactement que l'eau de la mer ne peut y pénétrer. L'animal ouvre cet opercule, lorſqu'il prend de la nourriture, & il le retire à lui, quand il en a pris ſuffiſamment. Sa coquille eſt fort ſimple, d'un verd noirâtre, coupé par de petits filets jaunes ; mais ſi-tôt qu'il eſt découvert, il préſente une nouvelle Nacre, qui n'eſt pas de la belle eſpece. On ſait que le Limaçon augmente ſa coquille à meſure qu'il croît, en portant ſon humeur baveuſe à l'extrémité du premier tour de ſpirale, & il l'augmente par deſſus l'épaiſſeur des autres ſpirales : ce qu'il a une fois formé ne s'augmente plus, mais il s'épaiſſit ; c'eſt ce que l'on remarque dans la coquille d'un jeune Limaçon, qui eſt beaucoup moins épaiſſe que celle d'un Limaçon plus âgé. M. d'Argenville parle ainſi, dans ſa *Zoomorphoſe*, du *Vignot*, dont il donne la figure Planche III. *lettre A*.

VIGOGNE, ou VICOGNE, eſpece de Mouton du Pérou, ſelon quelques Voyageurs, ou eſpece de Chevre de l'Amérique, ſelon d'autres, qui porte une laine fort eſtimée, dont on fait de fort bons chapeaux, qu'on appelle auſſi *Vigognes*. Ces ſortes d'animaux ſont beaucoup plus hauts qu'une Chevre, de couleur fauve, & ſi légers à la courſe qu'il n'y a point de Levriers qui les puiſſent atteindre. On les tue à coups de fleches, & on les prend dans les enceintes. Il s'engendre dans le corps de la *Vigogne* un Bézoard. Les Relations marquent que cette pierre ſe forme par l'uſage d'une certaine herbe qui croît ſur les montagnes du Pérou. Velschius dit que ces pelottes ſe trouvent dans les Chamois en des pays où il ne croît pas d'Oranic, & il aſſure qu'elle ne s'engendre que dans le premier ou ſecond ventricule. Camerarius remarque que c'eſt vers le mois de Novembre que ces pierres ſe forment dans le corps de cet animal. Ruysch (*de Quad. p.* 57.) en parle. On le met dans le genre du Chameau. M. Brisson, *p.* 57. le nomme *Camelus pilis prolixis toto corpore veſtitus*. Voyez PACOS.

VIL

VILAIN : Dans quelques Provinces de France on a donné, dit Ruysch, ce nom à un poiſſon que les Latins nomment *Capito*. Il y en a de pluſieurs eſpeces. Le premier dont je vais parler, eſt appellé *Capito* par les Italiens. Chaque Nation, ou chaque Naturaliſte lui a donné un nom particulier. Il n'eſt pas facile de dire ce que c'eſt que ce poiſſon, que les Anciens nommoient auſſi *Capito*. Belon a cru que c'eſt le *Thedo* d'Ausone, qui n'a aucune arête pointue qui puiſſe nuire. Rondelet eſt du même ſentiment. Salvien veut que ce ſoit l'*Alburnus* d'Ausone, que nous nommons *Able* ou *Ablette*. Galien l'appelle *Lenceſius*, & Aldrovande, *Squalus*, nom qu'on lui donne à Rome. Ce *Capito* des Anciens eſt un poiſſon de mer, ſemblable pour la figure au Muge ou au Mulet. Il n'a, dit Ruysch (*de Piſcib. p.* 90.), qu'une nageoire ſur le dos Selon Salvien, il n'en a point. Selon Gesner, il a une ligne, mais qui paroît à peine. Rondelet marque au contraire que cette ligne eſt épaiſſe & grande. Il veut qu'il n'ait point de dents. Ges-

NER qui, comme ALBERT, lui en donne, dit qu'elles sont placées dans le fond de la bouche, haut & bas. Ce poisson a les levres assez épaisses; les yeux noirs, dont le tour est de couleur d'or; les temples jaunes; la bouche rubiconde; quatre ouies, deux de chaque côté, dont deux sont de couleur d'argent; les écailles luisantes, blanches, anguleuses & larges. Il fréquente les rivages & se plaît dans les roseaux, comme le rapporte AUSONE, qui dit que ce poisson a une chair remplie de beaucoup de petits filets ou barbes. Cependant GESNER assure n'en avoir point trouvé dans un de ces poissons, qui fut pêché dans le mois d'Octobre, & qu'on trouva rempli d'œufs & fort gras; ce qui feroit croire qu'il y a un temps où ils en ont, & un autre pendant lequel ils n'en ont point. On en trouve dans les rivieres & dans les lacs; mais en petite quantité dans les derniers. Le *Capito* se pêche dans le lac de Côme en Italie, & non dans celui de Constance en Suisse. BELON le met au nombre des poissons du fleuve Strymon, qui partage la Macédoine d'avec la Thrace. Ce poisson, enfermé dans de l'eau douce, augmente, engraisse & produit de son espece: c'est ce que dit VARRON. Il se nourrit de boue & d'ordure; ce qui fait que dans quelques endroits de la France on l'appelle un *Vilain*. Il vit aussi de Scarabées & d'animalcules, qu'il prend sur la surface des eaux, de Grillons & de toutes sortes de Mouches: c'est pour cela que les Suisses lui donnent le nom d'*Aletmuggen*.

Les Pêcheurs le prennent en mettant à leur hameçon de la cervelle de Bœuf; ce qu'il aime beaucoup. Sur la fin du printemps, ou au commencement de l'été, il commence à frayer. Sa chair n'est pas bonne: elle est blanche, insipide, molle & flasque, dès qu'elle est hors de l'eau. On n'estime pas beaucoup les *Capito* qui vivent dans les lacs & les rivieres bourbeuses; & à Rome on ne fait pas de cas de ceux qu'on pêche dans le Tybre & dans les lacs voisins de cette Capitale: mais on recherche beaucoup ceux qui se trouvent dans les rivieres & dans les eaux claires, & dans les fleuves qui coulent rapidement & qui sont cailloutéux. Quand ce poisson est grand, il est ferme, & selon AUSONE, les vieux sont à préférer aux jeunes. On en fait cas en Hollande au printemps, quand les femelles sont pleines d'œufs. D'autres disent qu'on en peut manger tout l'hiver, & au printemps même, jusqu'au commencement du mois de Mai. GESNER recommande aux Allemands d'en manger au mois de Décembre, & ajoute qu'ils commencent à être bons au mois d'Octobre, temps, comme je l'ai dit, où il en a trouvé un qui étoit plein d'œufs.

Le même Auteur parle d'un autre *Capito* de riviere, que les Allemands appellent *Ein Hasle*: il a encore d'autres noms Allemands. On en pêche dans un lac proche de Zug en Suisse. Les Italiens l'appellent *Stretta*, à cause de la longueur de son corps, qui est étroit. Proche le lac de Côme & le lac Majeur, dans le Milanois, on le nomme *Gravetta*: cependant, sur le rapport d'un Pêcheur du lac de Côme, RUYSCH dit qu'aux environs du lac Majeur on l'appelle *Letta* ou *Aletra*. Il croit que c'est le même qu'on nomme à Pavie *Cabacello*. Celui qu'on nomme en Allemand *Hasle*, paroît signifier un petit Liévre, parce-qu'il a pour nager la même célérité & agilité que le Liévre a à courir. Ce poisson commence à frayer au mois d'Avril, ou un peu plus tard, & dans ce temps, principalement en Avril & en Mai, & ensuite dans Juin & Juillet, la chair en est très-bonne. L'hiver il est maigre & de mauvais goût. Au commencement du mois de Novembre ou environ, on trouve ce poisson plein d'œufs, ainsi que je l'ai déjà dit, d'après GESNER; & ces œufs

ſont préférés au poiſſon même ; en effet ils ſont un mets excellent.

Il y a un *Capito* de riviere, bleu de couleur, auquel les Allemands donnent différens noms. Les Saxons l'appellent *Jeſen.* Quelques-uns le prennent pour l'Aloſe, & ils ſe trompent. Ce poiſſon ne vient point de la mer dans les rivieres. On le pêche dans l'Elbe & dans le Danube, & les habitans des environs de ces deux fleuves le nomment *Jentling.* Il reſſemble preſque au *Capito* de riviere des Italiens. Il n'en differe que par une couleur bleue, qu'il a au dos & à quelques parties de la tête. Il eſt meilleur grillé que bouilli. Dans quelques cantons de l'Allemagne, on l'appelle *Jeſitz ;* dans d'autres endroits, *Jeſe ;* & dans quelques lieux de ce pays, *Bradfiſch.* Les Polonois le nomment *Jaſſez*, & il eſt appellé *Zompo* par les Hongrois. On ne fait point de cas de ce poiſſon. Il n'eſt pas même ſain, parcequ'il eſt trop gras, & qu'il n'eſt pas friable, comme le ſont les poiſſons ſaxatiles. Il eſt cependant aſſez agréable au goût. Cette ſorte de *Capito* ne paſſe pas une coudée en longueur. Il eſt large de trois ou quatre doigts, & on le pêche après Pâques.

Il y a encore une autre eſpece de *Capito*, qui eſt un poiſſon de riviere très-vorace. On le nomme du côté de Naples *Rappe*, c'eſt-à-dire Corbeau, parceque ſemblable à cet oiſeau, ce poiſſon vit de rapines : c'eſt ce qui fait que Gesner l'a ſurnommé *Rapax.* Ce poiſſon, dit Kentmann, eſt blanc, auſſi éclatant que de l'argent, cependant brun & bleu ſur le dos. Il eſt couvert d'écailles fort larges, minces & brillantes, ſur leſquelles eſt étendue une fine pellicule claire comme de l'argent ; ce qui fait briller les écailles & paroître tout le poiſſon comme couvert d'argent ; & cela arrive à tous les autres poiſſons blancs. Ce poiſſon eſt long, épais & charnu. Sa chair eſt pleine de fines arêtes. Il eſt cinq fois plus long qu'il n'eſt large. Il n'a point de dents au-devant de la bouche, mais proche du goſier, comme tous les poiſſons de ce genre. Elles ſont un peu longues : il y en a ſept de chaque côté, qui ſortent des mâchoires. Le ventricule & les inteſtins de ce poiſſon joints enſemble n'égalent pas ſa longueur. Les plus grands de ces poiſſons ſe prennent dans le Royaume de Naples. Il y en a qui peſent juſqu'à ſix ou ſept livres. Gesner dit qu'il a appris que les ouies en ſont molles, comme celles du Saumon ; que ſes nageoires ſont d'un brun pourpré, & qu'il tient ſon nom de ſa rapacité ; car il fait autant de ravage dans les rivieres que le Brochet & le *Silurus*, poiſſon du Nil, ou le *Glanis*, & même davantage. Il eſt pernicieux aux poiſſons qu'il pourſuit : il les chaſſe juſques ſur les rivages, & ſouvent même, du ſaut qu'il fait, il ſe trouve à ſec. Ce poiſſon ne ſe pêche que dans l'Elbe. On le pêche pendant toute l'année ; mais on en prend peu & rarement. Il va toujours en augmentant & engraiſſe à proportion. Il fraye aux environs de l'Annonciation de la Vierge. C'eſt dans ce temps que les grands & les petits nagent en troupes, & ſi rien n'en empêche, on en peut prendre alors d'un ſeul coup de filet ſoixante & plus : mais dans tout autre temps ce poiſſon nage ſéparément; c'eſt ce qui fait qu'il eſt alors difficile à prendre, à moins que ce ne ſoit quand les eaux ſont agitées par les vents, ou troublées. Quelquefois il ſe retire dans les bancs de ſable, où les filets ne peuvent l'environner. Hors le temps où il fraye, on le prend à l'hameçon, en y attachant un petit poiſſon, que l'on fait voltiger dans l'eau çà & là, dans les endroits où l'on croit qu'il y en a : alors, comme il eſt vorace, appercevant l'appas, il ne tarde pas à ſe jetter deſſus, & il eſt pris. On fait cas de ce poiſſon, ſoit grillé, ſoit bouilli, à cauſe de ſon bon goût. Pluſieurs cependant ne

l'eſtiment

l'estiment pas, dit RUYSCH, parcequ'ils ne savent pas la maniere de l'apprêter; car s'il n'est pas cuit à propos, ajoute-t-il, soit grillé, soit bouilli, il se rompt & devient en morceaux. Pour le conserver en entier, il ne le faut pas jetter dans l'eau chaude, comme on fait les autres poissons; mais on le jette dans l'eau froide, qu'on fait chauffer peu-à-peu avec tous les assaisonnemens, jusqu'à ce qu'il soit cuit. Pour le faire griller, on le laisse deux heures dans le sel: on le fait cuire ensuite, & il est d'un bon & d'un agréable goût.

Voilà en abrégé tout ce qui concerne les poissons auxquels les Naturalistes anciens & modernes ont donné le nom de *Capito*. ARTEDI (*Ichth. Part. V. p.* 7. & 8.) met ces poissons dans le rang de ceux qui ont les nageoires molles, *Pisces malacopterygii*, & il les met dans le genre des Carpes, *ex genere Cyprinorum*.

Ceux qui ont écrit du premier *Capito*, ou *Vilain*, sont GALIEN, AUSONE, ALBERT LE GRAND, SALVIEN, ALDROVANDE, *de Pisc. L. V. c.* 17. BELON, *de Aquat. L. I.* RONDELET, *des Poissons*, d'après GESNER, & KENTMANN, *L. V. c.* 17. qui a aussi écrit du second, *L. V. c.* 18. du troisieme, *L. V. c.* 19. & *L. V. c.* 20. du quatrieme & dernier, que GESNER appelle *Rapax*.

VIN

VINNE: SWAMMERDAM dit qu'on donne ce nom à une espece de Pinne marine, peut-être parcequ'elle vit de rapine, & qu'elle saisit & tue avec ses pinces les petits animaux dont elle fait sa nourriture. *Vinnigheid* en Hollandois signifie *avec violence*; c'est pour cette raison qu'on l'a nommée *Vinne*, ou bien parceque sa coquille est mince comme les nageoires des poissons, & transparente comme leurs écailles dépouillées de la pellicule qui les recouvre. Le sommet de cette coquille se termine en pointe. Quelques personnes appellent *Moules à coquilles pointues*, en Latin *Mituli aculeati*, ces especes de Pinnes marines. Voyez au mot PINNE MARINE.

VINULA: C'est une très-belle Chenille de couleur de vin, d'où elle tire son nom, qui se trouve sur les Saules, les Chênes, & les Peupliers. MOUFFET (*Edit. Franç. p.* 183.), ALDROVANDE (*Inf. p.* 268.), Me MERIAN (*Hist. des Inf. de l'Europe, p.* 140.), GOEDARD (*Part. III.*), LISTER sur GOEDARD (*p.* 59.), ALBIN (*Inf. d'Angl.*), M. FRISCH (*Germ.* 6. *p.* 18.), RAY (*Inf. p.* 153.) & M. DE RÉAUMUR (*Tome II.*), donnent tous à cette Chenille le nom de *Vinula*. RAY la nomme *Eruca bicauda, elegantissima, Vinula dicta*. C'est une Chenille qui a la queue fourchue. M. LINNÆUS (*Fauna Suec. p.* 252. *n.* 819.) dit qu'elle est marquée d'une croix sur le dos, *in dorso cruce notatâ*. Ce Naturaliste nomme le Papillon nocturne qui en provient, *Phalæna pectinicornis, elinguis, alis deflexis, albidis, diaphanis, vasis obscuris*; & RAY, *Phalæna major pulcherrima, alis amplis, exterioribus cinereis maculis & lineis nigris eleganter depictis*.

VIP

VIPERE *, sorte de Serpent terrestre & venimeux, qui a une queue

* Cet animal est nommé en Hébreu *Ephhe*; en Chaldéen, *Aphha*; en Syriaque la *Vipere* porte le même nom qu'en Chaldéen; on l'appelle ainsi du mot *aphah*, qui signifie *siffler*, à cause de son sifflement. C'est le sentiment de M. BERNARD, Interprete en langue Hébraïque. Mais feu M. JAULT, homme très-savant dans les diverses langues Orientales, Censeur Royal, & Professeur en langue Syriaque, dit qu'il ne connoît point ce verbe, & qu'il aime mieux dériver le mot *Ephhe*, du verbe *aphah*, qui est aussi Syriaque, & signifie en Latin *genuit, exclusit*. Les Syriens ne se servent pas néanmoins du mot *Ephé*, ou *Ephâ*; mais ils disent *Okedno* & *Hokidna*, du Grec ἔχιδνα. Du mot *Ephé* a été peut-être fait le Grec ὄφις, Serpent par excellence, nom que les Grecs donnent à la *Vipere*; mais plus communément *Echis* pour le mâle, & *Echidna* pour la femelle. Elle s'appelle en Latin, com-

qui va toujours en diminuant. Les Anciens, qui ont écrit ſur la *Vipere*, ont dit que dans le coït le mâle introduiſoit ſa tête dans la gueule de la femelle, & qu'il y verſoit ſa ſemence, qui tomboit de-là dans ſa matrice, où elle formoit premierement des œufs, & enſuite des *Vipereaux ;* que la femelle ſe ſentant chatouillée par cette émiſſion de ſemence coupoit avec les dents la tête à ſon mâle & le faiſoit mourir, & que les *Vipereaux* étant prêts à naître, perçoient la matrice & les flancs de leur mere, pour ſe faire paſſage; de ſorte qu'en lui donnant la mort, ils vengoient en quelque ſorte celle de leur pere.

Cette hiſtoire, ou pour mieux dire cette fable, n'étant appuyée ni ſur la raiſon, ni ſur l'expérience, n'eſt pas reçue des Modernes. Dans la deſcription anatomique, que M. CHARAS, Membre de l'Académie Royale des Sciences, nous donne de la *Vipere*, il dit que c'eſt une eſpece de Serpent qui rempe, engendré par la copulation du mâle avec la femelle; mais cela ſe fait par le moyen des parties naturelles deſtinées à la génération, dont il fait la deſcription, & que cet animal a communes avec tous les autres, & en plus grand nombre même que la plûpart des animaux.

La *Vipere* eſt différente des autres Serpens, non-ſeulement en ce qu'elle rempe plus lentement, & qu'elle ne bondit point & ne ſaute jamais, mais encore principalement en ce que ſes petits reçoivent leur entiere perfection dans ſa matrice, & qu'ils en ſortent vivans en la maniere ordinaire, au lieu que les femelles des autres Serpens font des œufs qu'elles couvent, & font éclorre ou au ſoleil, ou dans leurs retraites.

La *Vipere* paſſe dans l'eſprit de pluſieurs perſonnes pour une image de malice & de cruauté : elle n'eſt rien moins que cela, à l'exception qu'on ne lui faſſe du mal, & qu'on ne l'irrite; car en ce cas elle devient furieuſe, & fait des morſures fort dangereuſes : mais elle n'attaque jamais ni les hommes, ni les bêtes, ſi on ne lui en donne aucun ſujet; & s'il arrive par fois qu'elle morde quelque perſonne endormie à la campagne, il faut néceſſairement que cette perſonne l'ait foulée aux pieds, & preſſée ſans y penſer; car ſans cela il eſt certain qu'elle ne l'auroit jamais mordue. Cela porte ETTMULLER à croire que le poiſon qui ſe reçoit par la morſure de la *Vipere* ne conſiſte en rien de matériel, puiſqu'il en reſteroit après ſa mort, mais ſeulement dans quelque choſe d'intentionel & de ſpirituel, animé par la colere & par la fureur. La *Vipere* même, pourſuit-il, étant vivante, n'eſt point venimeuſe, & ſa malignité ne ſe trouve nulle part, à moins qu'elle ne la faſſe paroître en ſe mettant en colere. Ainſi la *Vipere* doit être conſidérée en deux différens états : l'un, où aucune paſſion ne l'agitant, elle eſt traitable & ne cherche point à nuire, ou du moins lorſqu'elle s'enfuit étant ſurpriſe de crainte; l'autre, où quelque offenſe externe la met en fureur, & l'oblige à tirer ſes dents aigues pour ſe venger : dans le premier état, elle eſt ſans malignité, & ne bleſſe point; dans le

me en Italien, *Vipera ;* en Eſpagnol, *Vivora;* en Allemand, *Natter-Oter*, ou *Brandt*, & *Schlange ;* en Flamand, *Adder-Slarge ;* en Anglois, *Viper*, ou *Adder ;* en Suédois, *Hugg-Orm.* Or la *Vipere*, diſent les Auteurs de la *Suite de la Matiere Médicale*, a été ainſi nommée, parcequ'au rapport des Anciens, elle conçoit & fait ſes petits par force, & avec peine, ou, ſelon d'autres, *Vipera*, *quaſi Vivipara*, & par contraction *Vipara*, ou *Vipera*, parcequ'elle fait ſes petits vivans : mais elle n'eſt pas la ſeule qui les faſſe de la ſorte; car, ſans parler des autres Serpens, le Céraſte, qui eſt un Serpent à deux cornes, commun en Lybie & en Arabie, & l'eſpece dite en Latin *Cæcilia*, en François *Orvet*, ou *Anvoye*, ou *Anoot*, ſont auſſi vivipares. BELON obſerve que les habitans de la Touraine & du Maine appellent *Aſpic* la *Vipere*. Quant aux petits de la *Vipere*, on les nomme en quelques Provinces de France *Vipereaux*, ou *Viperillons*.

ſecond, elle eſt furieuſe, & ne fait point de morſures, qui ne ſoient malignes & quelquefois mortelles. On verra plus bas les ſentimens de REDI, & de M. CHARAS, ſur le ſiége du venin de la *Vipere*.

La *Vipere* néanmoins attaque & tue les animaux qu'elle veut dévorer pour ſa nourriture, comme les Cantharides, les Scorpions, les Grenouilles, les Souris, les Taupes, les Lézards, & d'autres animaux ſemblables, qu'elle avale tout entiers, après les avoir tués avec ſes groſſes dents : elle met les plus petits dans ſon eſtomac, & fourre les plus gros en partie dans ſon eſtomac, & en partie dans ſon œſophage.

Les *Viperes* peuvent vivre pluſieurs mois ſans aucune nourriture, & elles ne mangent plus, dès qu'on les a priſes, ne ſe nourriſſant que de l'air qu'elles reſpirent. Elles ne font point de trou dans la terre pour s'y cacher, comme font les autres Serpens, mais elles ſe cachent d'ordinaire ſous des pierres, ou ſous de vieilles maſures, où on les trouve aſſez ſouvent entaſſées, & entortillées en grand nombre : quand il fait beau elles ſe cachent auſſi ſous des buiſſons, & ſous des herbes touffues. Elles s'accouplent d'ordinaire deux fois l'année ; elles commencent au mois de Mars, & portent quatre ou cinq mois leurs *Vipereaux*, leſquels, étant parvenus à leur perfection, ſortent les uns après les autres par l'ouverture ordinaire de la matrice, & en aſſez grand nombre, c'eſt-à-dire juſqu'à vingt ou vingt-cinq. Ils entraînent avec eux en ſortant une petite enveloppe, qui dépend de leur nombril, & qui eſt, comme leur arriere-faix, que la mere ſépare peu-à-peu avec ſa langue à meſure qu'ils ſont nés.

Les *Viperes* quittent une peau tous les ans au printemps, & même par fois en automne ; ce qui fait que l'on a cru avec raiſon qu'elles poſſedent une vertu, qui eſt propre à renouveller & à conſerver les forces de ceux qui s'en ſervent pour préſervatif, ou pour remede.

On lit dans le *Tome IV.* des *Collections Académiques*, p. 370. la deſcription anatomique d'une *Vipere* femelle par OLIVIER JACOBÆUS. WEGEL & MENTZELIUS en ont auſſi écrit. Mais M. CHARAS & REDI, ainſi que M. JAMES, en ont beaucoup plus amplement écrit que les autres Naturaliſtes. Rapportons ce que ces Savans en diſent.

Deſcription anatomique de la Vipere, ſelon M. CHARAS, *& ſon ſentiment ſur le ſiége du venin de la Vipere, différent de celui de* REDI.

Les *Viperes* mâles & femelles que nous avons en France, dit M. CHARAS, ſont par le milieu du corps de la groſſeur d'un bon pouce, quand elles ont pris leur croiſſance ; mais celui des femelles eſt plus gros, lorſque leurs *Vipereaux* ſont prêts à voir le jour. Elles ont pour l'ordinaire deux bons pieds de long ; il s'en trouve même qui ont quelque choſe de plus. Leur tête, qui eſt plate, a comme un rebord à l'entour des extrémités de ſa partie ſupérieure, & elle differe en cela des Couleuvres, qui ont tout ce tour émouſſé & rabattu, & la tête plus pointue & plus étroite, à proportion de leur corps. La tête de la *Vipere* a en tout un pouce de long, & vers ſon ſommet, elle eſt de ſept à huit lignes de large, puis diminuant peu-à-peu, ſa largeur n'eſt plus que de quatre à cinq lignes à l'endroit des yeux, & deux lignes ſeulement vers le bout du muſeau. Elle a deux lignes & demie de hauteur, ou d'épaiſſeur. Son col, conſidéré dans ſon commencement, eſt environ de la groſſeur du petit doigt. Celui des mâles eſt tant ſoit peu plus gros que n'eſt celui des femelles : il s'en trouve néanmoins quelques-unes qui

étant pleines paroiſſent avoir le col plus gros même que n'eſt celui des mâles. La queue de ceux-ci eſt toujours plus longue & plus groſſe que celle des femelles, à cauſe qu'elle contient les deux membres qui ſervent à la génération, & que dans leur entre-deux il y a auſſi deux petites veſſies longuettes, qui leur ſervent de réſervoir de ſemence, & qui augmentent la groſſeur de leur queue : elle a environ quatre travers de doigt de longueur ; mais celle des femelles n'en a gueres que trois. Le haut de la queue des mâles eſt dans ſon commencement aſſez conforme en groſſeur à leur col, & finit en pointe, de même que la queue des femelles. Ni l'une, ni l'autre ne pique, & elles n'ont auſſi aucun venin.

On ne voit point de *Vipere*, qui n'ait la peau marquetée : mais le fond de la couleur y eſt aſſez différent ; il eſt tantôt blanchâtre, tantôt rougeâtre, tantôt gris, tantôt jaune, & tantôt tanné. Ce fond eſt toujours ſemé de taches noires, ou du moins beaucoup plus obſcures que le reſte ; elles paroiſſent comme des chiffres, ou des caracteres différens, arrangés par des eſpaces aſſez égaux & relatifs les uns aux autre, ſur-tout deſſus & aux côtés du corps. Il y en a auſſi ſur la tête, & entre les autres, deux en forme de corne, qui prennent leur naiſſance entre les deux yeux, & qui s'ouvrent & s'étendent vers les deux côtés du ſommet de la tête, & qui par fois ont chacune quatre ou cinq lignes de long, & une demi-ligne de large. A l'oppoſite du milieu de ces deux cornes ſe préſente une tache de la grandeur d'une petite Lentille, ayant la figure d'un fer de pique ; c'eſt celle-là qui eſt comme la premiere & la principale de toutes ces taches, & qui ſemble les guider tout du long de l'épine du dos.

La peau eſt entierement couverte d'écailles, dont les plus grandes, les plus fortes & les plus conſidérables ſont celles du deſſous de tout le corps, & quelques-unes ſous une partie de la tête. Leur grandeur & leur force leur eſt néceſſaire, pour qu'elles fortifient la *Vipere* dans l'endroit le plus foible & le moins capable de défenſes ; & d'ailleurs elles la ſoutiennent & lui ſervent comme de pieds, pour remper & pour porter ſon corps çà & là. Ces grandes écailles ſont toujours de couleur d'acier d'un bout à l'autre, & different de celles des Couleuvres, qui ſont d'ordinaire marquetées de couleur jaune. Elles s'ouvrent & s'accrochent, lorſque l'animal veut reculer ou s'arrêter. L'extrémité de ces grandes écailles eſt comme couſue au bas d'autres petites écailles, qui couvrent tout le corps. Celles du deſſous de la tête s'étendent en largeur vers les deux mâchoires : elles ſont plus petites, plus étroites & plus molles que celles du deſſous du ventre, & aboutiſſent à d'autres petites écailles, qui achevent de couvrir tout le deſſous de la tête, & qui commencent leurs rangs vers les bouts du devant, les continuent aux côtés de celles-là, juſques vers le fond des mâchoires.

Depuis le commencement du col, juſqu'au commencement de la queue, il y a autant de grandes écailles qu'il y a de vertebres ; & comme chaque vertebre a de chaque côté une côte, chaque écaille rencontre par ſes deux bouts la pointe de toutes les deux, & leur ſert comme de défenſe & de ſoutien : elle aboutit auſſi de chaque côté à la fin d'un rang de petites écailles, dont tout le reſte du corps eſt couvert, & il ſemble qu'elle y ſoit placée pour les recevoir. Ces petites écailles ſont merveilleuſement bien arrangées. On les voit couchées les unes ſur les autres, & elles repréſentent chacune comme un demi-rond, vers leur extrémité. Leurs rangs paroiſſent toujours en biais, tant en les regardant du côté droit au côté gau-

che, que du coté gauche au côté droit, à-peu-près comme les rangs des petites ardoises, qui sont taillées en demi-rond, & qu'on voit sur les toits en quelques endroits. Ces écailles sont plus ou moins grandes, selon que la partie du corps qu'elles couvrent se trouve plus ou moins grande. La symétrie y est toujours fort juste & fort égale, & se rapporte aux grandes écailles, qui s'unissent à leurs rangs par le bas. On remarque aussi au-dessus de ces écailles, & tout le long du dos, plusieurs lignes distinctes & déliées, qui vont de droit-fil, depuis le derriere de la tête jusqu'au bout de la queue.

Les écailles qui sont au-dessous de la queue, depuis son commencement jusqu'à sa fin, sont divisées, & néanmoins elles paroissent unies & arrangées dans le milieu par un compartiment fort régulier & fort agréable, & leur grandeur va en diminuant, de même que la queue.

La peau de la tête est pareillement couverte de petites écailles, & est retroussée sur le bout du museau, & même ensuite tout autour jusques vers les yeux, en forme de grouin de Cochon.

On ne remarque que six ouvertures dans la peau de la *Vipere*. La plus grande est celle de la gueule; les autres sont celles des deux narines & celles des deux yeux; la derniere est celle qui est au bas du ventre, joignant le commencement de la queue, laquelle renferme non-seulement le trou de l'intestin destiné pour vuider les excrémens, mais aussi ceux des parties de la génération, tant des mâles que des femelles. Cette ouverture est bouchée par la derniere des grandes écailles, qui est avancée en forme de demi-rond, & qui s'ouvre en s'abbaissant au temps du coït, de même que lorsque les *Vipereaux* naissent, comme aussi lorsque les *Viperes* vuident leurs excrémens. La gueule s'ouvre & se ferme au gré de l'animal; les narines demeurent toujours ouvertes, & les yeux ont des paupieres pour les couvrir au besoin. Il n'y a point d'ouverture dans la peau, pour donner le passage à l'ouie, la Nature emploie à cela les ouvertures des narines.

Les *Viperes* quittent pour l'ordinaire deux fois l'année cette peau écailleuse, sous laquelle elles se trouvent revêtues d'une autre peau, qui est toute formée, & qui paroît d'abord bien plus belle, & d'une couleur beaucoup plus éclatante que celle qu'elles ont quittée. Il s'en forme encore insensiblement une nouvelle, qui se prépare aussi pour servir à son tour, lorsque celle qui la couvre se séparera; ensorte que la *Vipere* a en tout temps une double peau, & toutes ces peaux, quoique garnies d'écailles, sont néanmoins transparentes, quand on les regarde à travers le jour.

Les yeux de la *Vipere* sont fort vifs, & leur regard est fort fixe & fort hardi. Ils ont leurs nerfs, leurs muscles, leurs veines, leurs arteres, leur prunelle, leur crystallin, leur uvée, leur cornée, leurs paupieres, & leurs autres parties assez conformes à celles des yeux des autres animaux. La mâchoire supérieure de la *Vipere* est séparée en deux sur le devant, par l'os cartilagineux du museau, où ses deux bouts sont articulés de chaque côté, & les grosses dents, situées de chaque côté hors de leur rang, leur servent de défense. La mâchoire inférieure est aussi divisée en deux. Les deux mâchoires sont attachées par-devant l'une à l'autre, au moyen d'un muscle qui les ouvre ou resserre au gré de l'animal. Les opinions des Anciens ont été fort partagées touchant le nombre des grosses dents de la *Vipere*. La plûpart ont voulu que la pluralité de ces grosses dents fût une des principales marques, par lesquelles on devoit distinguer la femelle d'avec le mâle: mais on trouve tantôt plus, tantôt moins de dents:

à l'un & l'autre sexe. Quoiqu'on ait quelquefois rencontré par hasard de chaque côté deux grosses dents fixes, situées près-à-près aussi bien aux mâles qu'aux femelles, on ne rencontre ordinairement dans les deux sexes, qu'une grosse dent fixe de chaque côté, environnée jusques vers les deux tiers de sa hauteur d'une tunique, ou vésicule assez épaisse, remplie d'un suc jaunâtre, transparent & médiocrement liquide, & dans cette vésicule, au milieu du suc en question, sous la grosse dent, un nombre différent de dents mal plantées, les unes plus longues que les autres, toutes crochues, dont on compte depuis deux jusqu'à cinq, six ou sept d'un même côté. Ces grosses dents sont seulement en la partie supérieure, situées latéralement hors des mâchoires, où elles sont comme des boulevards; elles ont environ deux lignes de long; elles sont crochues, blanches & creuses, diaphanes par-tout jusques près de leur pointe, qui est très-subtile & très-perçante. Elles ont plusieurs petits creux vers leur racine, dans lesquels les autres dents sont plantées. Ces dents demeurent d'ordinaire couchées le long de la mâchoire, & leur pointe ne paroît qu'au moment que la *ipere* veut mordre; car alors elle les redresse & les avance conjointement avec la mâchoire supérieure, tirée par l'os qui d'un bout est articulé par son milieu, & de l'autre à la racine de la grosse dent. Le suc jaune contenu dans la vésicule sert, non seulement à humecter les ligamens, & à les rendre propres au fléchissement des dents, mais aussi à les nourrir & à faire croître celles qui y sont, comme en une pépiniere, &, s'il faut ainsi dire, comme des dents d'attente pour servir en la place des principales, soit qu'elles manquent par effort, soit qu'elles tombent d'elles-mêmes. Toutes les mâchoires de dessus & de dessous sont munies de dents crochues creuses, diaphanes & subtiles, de même que les grosses dents canines: mais elles sont beaucoup plus petites. Leur nombre est assez incertain, soit que la Nature en forme tantôt plus, tantôt moins, soit que leur subtilité les rende cassantes. Il n'y a gueres de différence, pour le nombre, de celles de dessus à celles de dessous. On compte ordinairement huit dents à chaque mâchoire, mais on y en trouve quelquefois neuf, dix ou onze. Les plus avancées sont un tant soit peu plus grandes, que les plus profondes. Il y a une grande différence des dents & des mâchoires de la *Vipere*, à celles de la Couleuvre; car celle-ci n'a point de dents canines; mais elle surpasse la *Vipere* pour le nombre des mâchoires & des dents, vu qu'elle a quatre mâchoires supérieures, & deux inférieures, avec treize dents à chaque mâchoire supérieure externe, autant à chacune des inférieures & vingt à chaque mâchoire supérieure interne, en sorte qu'on peut compter jusqu'à quatre-vingt-douze dents en une seule Couleuvre; & toutes ces dents sont crochues, subtiles, creuses, blanches & diaphanes, de même que celles des *Viperes*.

Mentzelius dit dans les *Éphémérides des Curieux de la Nature, Déc. II. ann.* 2. 1682. *Observ.* 7. que les dents des *Viperes* ont la forme d'une scie, & sont un peu couchées du côté de la gorge, pour que les animaux, dont elles se nourrissent puissent y entrer facilement & ne puissent plus en sortir. Elles ont quatre dents au-devant des mâchoires, deux à la mâchoire supérieure, & deux à l'inférieure, qui sont beaucoup plus longues que les autres; & ces dents sont si pointues & d'une si grande finesse à leur extrémité qu'en les touchant légerement du doigt, même avec beaucoup de précaution, on risque cependant d'en être blessé; de sorte, ajoute Mentzelius, qu'il n'est pas facile de décider si les symptômes su-

neſtes, dont les bleſſures que font les *Viperes* ſont ordinairement ſuivies, ſont occaſionnés par une liqueur vénimeuſe qu'elles injectent dans la plaie, dans l'inſtant de la morſure, ou par la fineſſe extrême de ces dents, qui eſt telle, que ne faiſant dans les chairs qu'une très-petite ouverture, le ſang extravaſé ne peut plus s'écouler, ou par l'une ou l'autre de ces circonſtances. Mais continuons de ſuivre M. CHARAS dans la deſcription de la *Vipere*.

L'opinion des Anciens que le ſiége du venin de la *Vipere* étoit au fiel, & que de-là il montoit aux gencives par des vaiſſeaux aſſez mal imaginés, ayant été démontrée fauſſe par les démonſtrations curieuſes de REDI, je n'ai point du tout appréhendé, dit toujours M. CHARAS, de goûter pluſieurs fois du fiel de la *Vipere*, de même que du ſuc jaune contenu dans les véſicules des gencives, & j'ai trouvé en l'un & en l'autre la vérité de tout ce qu'il y a remarqué; ſavoir une grande amertume, & une grande acrimonie au fiel, & un goût de ſalive aſſez fade, & aſſez approchant du goût de l'huile d'Amandes douces, au ſuc jaune des gencives. Enfin après bien des recherches, j'ai découvert des glandes ſalivaires propres à former ce ſuc, & à l'envoyer aux gencives. Ces glandes qui ſe trouvent dans toutes les têtes des *Viperes* mâles & femelles, ſont ſituées aux deux côtés du crâne en la partie poſtérieure de chaque orbite. Chaque glande a ſon petit vaiſſeau lymphatique, lequel va ſe dégorger dans un vaiſſeau plus grand qui vient ſe rendre dans la véſicule de la gencive. La *Vipere* n'eſt pas la ſeule entre les Serpens qui ait des glandes ſalivaires: car j'en ai auſſi trouvé dans la tête des Couleuvres.

Le grand nombre d'os, qui reſtent au corps de la *Vipere*, après ceux de la tête, ne conſiſte qu'en vertebres & en côtes. Les vertebres commencent à la partie poſtérieure du crâne, à laquelle la premiere eſt articulée: les autres ſont arrangées de ſuite, fortement articulées l'une à l'autre, & continuent juſqu'à l'extrémité de la queue. Chaque *Vipere*, tant mâle que femelle, a cent quarante-cinq vertebres, depuis la fin de la tête juſqu'au commencement de la queue & deux cents quatre-vingt-dix côtes, qui eſt le nombre double des vertebres, à chacune deſquelles il y a deux côtes articulées, une de chaque côté. Outre cela il y a vingt-cinq vertebres depuis le haut de la queue juſqu'à ſon extrémité, & ces vertebres n'ont plus de côtes; mais elles ont en leur place de petites apophyſes qui diminuent en grandeur, de même que les vertebres, en tendant vers le bout de la queue. Les vertebres ſont creuſes dans leur milieu, & reçoivent le corps de la moëlle, qui part du derriere de la tête, qui fournit autant de paires de nerfs qu'il y a de vertebres, & qui continue juſqu'à l'extrémité de la queue. Il y a quatre grands muſcles qui prennent leur origine du derriere de la tête, & qui deſcendent, deux de chaque côté, des apophyſes épineuſes, l'un joignant l'épine, & l'autre un peu au-deſſous du premier, qu'il accompagne juſqu'au bout de la queue; deux autres grands muſcles de pareille longueur, qui ſont attachés à la partie intérieure des vertebres, & qui les accompagnent d'un bout à l'autre de même que les ſupérieurs; nous remarquons auſſi de chaque côté autant de muſcles intercoſtaux, qu'il y a de vertebres, ſervant aux mêmes uſages que ceux des autres animaux, qui ſéparent les côtes depuis leur racine, juſqu'à leur pointe: tous ces muſcles ſont accompagnés de veines & d'arteres, ainſi que les plus grands.

Quant aux parties internes de la *Vipere*, la langue qu'elle lance en dehors, & qu'elle retire ſouvent & fort vîte, ſe préſente la premiere. Elle

est située entre les deux mâchoires inférieures, & composée de deux corps charnus ronds & longs, qui finissent en pointes fort subtiles. Ces deux corps contigus adhérent l'un à l'autre, depuis leur racine jusques vers les deux tiers de leur longueur. La moitié interne de ces corps est de couleur de chair; mais l'autre moitié, celle qui est souvent poussée hors la gueule, est de couleur noirâtre. La langue peut avoir en tout un pouce & demi de long. Il y a des *Viperes* dont la langue a tantôt trois, tantôt quatre pouces. Ces pointes, quoique souvent dardées, ne piquent point & ne font mal à personne. Elles pourroient néanmoins donner la terreur à ceux qui ne le sauroient point. Elles servent principalement aux *Viperes* pour attrapper de petits animaux, qu'elles veulent dévorer. La langue est enveloppée d'une espece de gaîne d'un bout à l'autre.

La trachée-artere a son commencement à l'entrée de la gueule, où elle présente un trou ovale, relevé en haut, & qui a comme un petit bec en la partie inférieure. Elle est d'abord composée de plusieurs anneaux cartilagineux joints les uns aux autres, qui continuent environ la longueur d'un bon pouce, & se jettent dans le côté droit de la *Vipere*, où ils rençontrent le poumon. La trachée-artere a en tout huit ou neuf pouces de long. Le poumon est fait en forme de rets; il n'a aucun lobe; il est d'une couleur rouge fort vive & fort claire, d'une substance assez mince, assez transparente, & un peu ridée; il y a sept ou huit pouces de long, & un petit travers de doigt de large: il est tout parsemé de veines & d'arteres.

Le cœur & le foie sont aussi situés au côté droit de la *Vipere* & au-dessous du poumon. Le cœur est de la grosseur d'une Féverolle, longuet, charnu, environné de son péricarde, qui est composé d'une tunique assez épaisse; il y a deux ventricules, l'un du côté droit, & l'autre du côté gauche. Le sang qui vient de la veine-cave entre dans le ventricule droit, & se jettant dans le gauche, il sort par l'artere-aorte, qui se divise d'abord en deux gros rameaux, dont l'un monte vers les parties supérieures, & l'autre passant au-dessous de l'œsophage, se divise dans la suite en plusieurs rameaux, qui sont portés à toutes les parties jusqu'au bout de la queue. Le foie est un corps charnu, de couleur rouge brune, situé un peu au-dessous du cœur. Sa longueur & sa grosseur sont assez inégales; mais les plus grands foies ont jusqu'à cinq ou six pouces de long, & un demi-pouce de large. Le foie en est composé de deux grands lobes, dont le droit descend un bon pouce plus bas que le gauche.

La *Vipere* est pourvue de diaphragme. La vésicule du fiel est située un travers de doigt au-dessus du foie: elle est presque de la forme & de la grosseur d'une petite Féve couchée sur son plat. Le fiel est d'une couleur fort verte; son goût est très-amer & très-âcre; sa consistance approche de celle d'un syrop peu cuit. Ce suc a une qualité balsamique & est exempt de toute sorte de venin. Le pancréas que tous les Auteurs ont nommé rate, est situé tant soit peu au-dessous du fiel & au côté droit de la *Vipere*. Il est de la grosseur d'un bon Pois, d'une substance charnue en apparence, mais en effet glanduleuse.

L'œsophage prend son commencement au fond du gosier; sa situation est du côté gauche, & son chemin est tout droit au côté du poumon & du foie jusqu'à son union avec l'orifice de l'estomac. Il est composé d'une seule membrane fort molle, qui s'étend fort aisément. C'est lui qui reçoit le premier tous les animaux que la *Vipere* a tués avec ses grosses dents & qu'elle a avalés tout entiers, étant propre à cela,

cela, tant par ſa large capacité que par ſa longueur qui eſt d'un bon pied. L'eſtomac qui le ſuit, beaucoup plus épais, eſt compoſé de deux fortes tuniques adhérantes l'une à l'autre. Il a trois à quatre pouces de longueur; ſon orifice eſt aſſez large de même que ſon milieu; mais ſon fond va en rétréciſſant, & ne s'ouvre que pour rejetter ſes excrémens dans les inteſtins. Ces inteſtins ont à leurs côtés les teſticules, les deux corps de la matrice, & les reins avec leurs vaiſſeaux. Les reins ſont compoſés de pluſieurs corps glanduleux & contigus: ils ſont de couleur rouge-pâle. Le droit eſt toujours ſitué plus haut que le gauche en l'un & l'autre ſexe. Tous les teſticules, les inteſtins & les reins ſont couverts d'une graiſſe fort blanche & fort molle, laquelle étant fondue demeure en forme d'huile.

Le mâle a deux teſticules de forme longue & arrondie de couleur blanche & de ſubſtance glanduleuſe. Leur longueur eſt inégale; le droit a plus d'un pouce de long, le gauche eſt plus court & un peu moins gros. Le mâle a auſſi deux parties naturelles toutes pareilles, ſituées ſous la queue l'une près de l'autre, compoſées chacune de deux corps longs & caverneux, qui ſe joignent vers leur ſommité, remplies en dedans de pluſieurs aiguillons fort blancs, durs, pointus & piquans qui y ſont plantés, & qui ont leurs pointes aſſez diverſement tournées.

La femelle a deux teſticules, comme le mâle, & de la même forme; mais plus longs & plus gros, ſitués aux côtés & vers le fond des deux corps de la matrice, leſquels ont leur épididyme & leurs vaiſſeaux ſpermatiques bien plus courts que ceux du mâle. La matrice commence par un corps aſſez épais, compoſé de deux fortes tuniques, ſitué au-deſſus de l'inteſtin, ayant au même lieu ſon orifice qui eſt large, & qui ſe dilate aiſément pour recevoir tout à la fois les deux parties naturelles du mâle dans le coït. Ce corps ſe diviſe fort près de ſon commencement en deux petites poches, ouvertes au fond, dont la tunique intérieure eſt dure & pleine de rugoſités. La matrice commence par deux petites poches à ſe diviſer en deux corps qui montent chacun de leur côté le long des reins, juſques vers le fond de l'eſtomac. Ces deux corps ſont compoſés de deux tuniques molles, minces & tranſparentes: ils ſe dilatent fort aiſément pour contenir grand nombre de *Vipereaux* juſqu'à leur perfection. La *Vipere* n'eſt pas la ſeule, entre les Serpens, qui ait la matrice diviſée en deux corps ſemblables ſitués de chaque côté le long des inteſtins qui les ſéparent; car on remarque la même choſe dans les Couleuvres. Ainſi les œufs ſont d'abord formés dans les deux corps de la matrice, étant couverts chacun de leur petite tunique; en ſorte que tous ceux du même corps ſont enveloppés enſemble par une membrane commune, qu'on peut appeller leur *ovaire*; qu'ils y prennent leur accroiſſement; que les *Vipereaux* s'y forment & s'y perfectionnent; qu'ils en ſortent les uns après les autres par la même voie par où la ſemence du mâle eſt entrée, & qu'ils naiſſent vivans, de même que pluſieurs autres animaux, ſans qu'il y ait aucune néceſſité que la mort de la mere intervienne. On a ſeulement remarqué que le corps droit de la matrice eſt ordinairement bien plus rempli d'œufs & de *Vipereaux* que le gauche; que le nombre des œufs eſt aſſez inégal; qu'il y en a quelquefois vingt ou vingt-cinq, & quelquefois la moitié moins; que les *Vipereaux* prennent leur forme & leur perfection dans l'œuf, où ils ſont diverſement ſitués & entortillés; qu'ils ont chacun dans leur œuf une eſpece d'arriere-faix, qui pend à leur nombril, & par lequel ils tirent leur nour-

riture ; qu'en naiſſant ils l'entraînent avec eux ; qu'ils en ſont en partie enveloppés ; qu'enfin leur mere les en délivre, & les nettoie en les léchant lorſqu'ils ſont nés.

La *Vipere* rempe lentement, comme on l'a déjà dit ; elle ne bondit, ni ne ſaute jamais. Quand on lui fait du mal, & qu'on l'irrite, elle devient furieuſe, & elle fait des morſures très-dangereuſes ; mais elle n'attaque jamais ni les hommes, ni les bêtes, ſi on ne lui en donne ſujet. Cependant il eſt très-certain qu'elle attaque & tue les animaux qu'elle veut dévorer pour ſa nourriture ; c'eſt ce que j'ai rapporté au commencement de cet article : mais à peine ſe peut-il faire aucune digeſtion parfaite dans l'eſtomac de cet animal, ajoute M. Charas, tant parceque la chaleur n'y eſt pas aſſez forte, à cauſe de la grande ouverture qu'il y a à l'embouchure où aboutit l'œſophage, que parcequ'elle n'a pas aſſez d'humidité pour aider à la fermentation & à la cuiſſon des alimens. Cela n'empêche pourtant pas que le ſuc, & la plus ſubtile partie des alimens, ne ſoient portés à toutes les parties de ſon corps pour les nourrir ; ce qui ne ſe fait que dans l'eſpace de pluſieurs jours, pendant leſquels les excrémens ſont envoyés aux inteſtins, & les parties les plus groſſieres rejettées par la gueule. La ſubſtance viſqueuſe & compacte ne ſe diſſipe qu'avec peine. Leur peau écailleuſe, qui les défend des injures de l'air, fait que les eſprits s'uniſſent ſi fortement avec le corps qu'ils ne l'abandonnent que très-difficilement ; & l'on voit qu'ils demeurent encore pluſieurs heures dans la tête, & dans toutes les parties du tronc, après qu'il a été écorché, vuidé de toutes ſes entrailles, & coupé de pluſieurs morceaux. C'eſt ce qui fait que le mouvement y continue fort long-temps ; que la tête eſt en état de mordre, & que ſa morſure eſt auſſi dangereuſe que quand la *Vipere* étoit toute entiere, & que le cœur même arraché du corps conſerve ſon battement pendant quelques heures. La *Vipere* ne rend pas beaucoup d'excrémens, & même ils ne ſont pas puans, au-lieu que ceux de la Couleuvre le ſont beaucoup.

Nous avons, continue M. Charas, trouvé fort véritable ce que Redi a dit des effets de l'eſſence du Tabac ſur la *Vipere*, ſavoir que perçant la peau avec une aiguille enfilée d'un fil trempé dans cette eſſence, & laiſſant ce fil dans la peau, la *Vipere* meurt en moins d'un quart-d'heure, & qu'elle devient dure comme bronze ; mais bientôt après elle devient ſouple & pliante, comme s'il y avoit deux jours qu'elle fût morte. Nous avons auſſi éprouvé qu'un brin de Tabac en corde, mis & tenu dans la gueule de la *Vipere*, & que la fumée de Tabac pouſſée dans ſa gueule, produiſent un pareil effet, mais plus lentement ; que l'un & l'autre cauſent des convulſions & des rétractions extraordinaires à la *Vipere*, ſuivies de la mort ; & que quand toutes les autres parties du corps ſont privées de mouvement, le cœur bat encore environ douze minutes après : enfin que le même Tabac ou ſon eſſence fait mourir les Couleuvres, ainſi que les *Viperes*. La *Vipere* plongée dans de l'eſprit de vin y réſiſte une bonne heure avant que d'y être étouffée. La ſalive de l'homme, même à jeun, ne lui fait point de mal. Pluſieurs Auteurs ont écrit que la *Vipere* avoit une grande antipathie contre le Frêne, & que ſi l'on mettoit une *Vipere* vivante dans un rond, dont une moitié fût de feuilles de Frêne, & l'autre moitié de charbons allumés, la *Vipere* aimeroit mieux s'expoſer à être brûlée, que d'approcher des feuilles de Frêne ; mais nous avons reconnu le contraire ; car ayant fait un rond entier de feuilles de Frêne, qui avoit environ trois pieds de diametre, nous poſâmes au milieu une

Vipere, qui d'abord s'alla cacher sous ces feuilles.

Tous les Naturalistes & les autres Savans, qui ont écrit sur cette sorte d'animal, sont instruits de la fameuse question si débattue entre M. CHARAS & REDI, touchant le siége du venin de la *Vipere*. REDI prétend que le suc jaune contenu dans les vésicules des gencives de la *Vipere* est le seul & véritable siége de son venin; que ce suc n'est pas venimeux, étant pris par la bouche, mais qu'il l'est dans les morsures que la *Vipere* fait, pendant qu'elle est en vie, & même dans celles qu'on lui fait faire plusieurs jours après qu'elle est morte, pourvu que le suc jaune y intervienne; que le même suc, tiré d'une *Vipere* vivante, aussi bien que celui d'une *Vipere* morte, est toujours venimeux, s'il est introduit dans les plaies & mêlé avec le sang de l'animal blessé, soit qu'on s'en serve étant liquide, ou après l'avoir desséché & mis en poudre; enfin qu'il fait mourir généralement toutes sortes d'animaux, dans les plaies desquels on l'aura introduit.

M. CHARAS n'avoue de tous ces articles que celui qui concerne l'innocence du suc jaune pris par la bouche, & s'opposant à tous les autres, il dit que le venin de la *Vipere* n'est que dans les esprits irrités; que le suc jaune, tant de la *Vipere* vivante & même très-irritée, que de celle qui est morte, ou nouvellement, ou depuis plusieurs jours, n'a aucun venin en soi, ni dans la morsure, ni pris intérieurement, ni introduit dans les plaies, ni mêlé avec le sang, ni enfin de quelque maniere qu'on puisse l'employer; qu'il ne tue & n'infecte aucune sorte d'animaux, & qu'il n'est qu'une pure & très-innocente salive: ainsi, selon M. CHARAS, le venin de la *Vipere* n'est ni grossier, ni matériel, mais invisible & tout spiritueux. Voyez les Expériences de REDI & les Observations de M. CHARAS dans le *Tome III.* des *Collections Académiques*, p. 87. & *suiv.* où il en est amplement parlé.

Autres Observations sur la Vipere par M. JAMES, *Auteur du Dictionnaire de Médecine.*

M. JAMES, d'après le *Traité des Venins* de M. MÉAD, parle ainsi de la *Vipere*. Elle a, dit-il, deux sortes de dents, dans lesquelles le venin réside, de grandes & de petites. Les premieres sont attachées à l'os de la mâchoire supérieure: elles sont crochues & courbées, comme les dents canines de la plûpart des animaux carnassiers. Elles sont visiblement creuses, jusques près de leur pointe, laquelle est très-dure & très-perçante, afin qu'elles pénetrent mieux dans la peau. Leur cavité est aisée à appercevoir, pour peu que l'on casse les dents par le milieu. Cette cavité se termine à la partie convexe de la dent par une petite fente visible, exactement semblable à celle d'une plume à écrire, & qui donne passage au venin. GALIEN décrit assez bien cette structure, lorsqu'il dit que les Charlatans se laissent mordre par les *Viperes*, après avoir eu soin de boucher auparavant avec de la pâte les ouvertures de leurs dents, qui donnent passage au venin, afin de faire croire par-là aux Spectateurs qu'ils se garantissent de ses mauvais effets par le moyen de leur antidote. La Nature n'a donné une figure crochue à ces dents, qu'afin que leur pointe, lorsque la *Vipere* veut mordre, se trouve perpendiculaire à la partie; car cet animal étant obligé de lever la tête pour cet effet, si la dent qui est attachée à la mâchoire étoit droite, elle ne pourroit, à cause de sa disposition oblique, pénétrer avec assez de force, ni assez avant dans la chair.

J'ai découvert, continue M. JAMES, outre ces dents venimeuses, qui sont pour l'ordinaire attachées perpendiculairement, au nombre d'une, de

deux ou de trois de chaque côté, au premier os de la mâchoire supérieure, quelques autres dents plus petites, qui tiennent au même os. Leurs pointes sont extrêmement dures & fendues, de même que celles des autres; mais leurs racines sont molles & mucilagineuses, comme les racines des dents des enfans, & elles sont toujours couchées le long de la mâchoire. Ces dents se détachent de l'os, pour peu qu'on les touche; ce qui a fait croire à quelques Anatomistes qu'elles tiennent aux muscles & aux tendons, puisque sans cela elles eussent été tout-à-fait inutiles. Elles sont faites pour remplacer les grosses dents qui viennent à tomber par quelque accident: aussi se durcissent & croissent-elles insensiblement au point de devenir à la fin perpendiculaires à l'os. Une preuve qu'elles ne croissent pas toutes en même temps, c'est qu'il y en a qui n'ont aucune dureté; d'autres commencent à se durcir à leur pointe, & ainsi de suite, jusqu'à ce qu'elles ayent acquis toute leur grosseur. Leur nombre n'est pas fixe; car il s'en trouve quelquefois jusqu'à six ou sept à chaque côté de la mâchoire, & quelquefois moins: c'est sans doute ce qui a partagé les opinions des Anciens touchant le nombre des dents de la *Vipere*. Les dents venimeuses ont dans la partie interne de leurs racines de petites ouvertures, qui donnent passage aux vaisseaux qui leur apportent la nourriture dont elles ont besoin. Il est bon de remarquer que la Nature a donné aux *Viperes*, des dents dont la force est indépendante de l'âge, pour qu'elles puissent tuer leur proie dès le moment qu'elles viennent au monde. Les petites dents, qui sont celles de la seconde espece, sont crochues & recourbées comme les premieres, à la réserve qu'elles n'ont ni fente ni ouverture. Elles forment quatre rangs, deux à chaque côté de la gueule: elles tiennent au troisieme os de la mâchoire supérieure & au second de l'inférieure. Elles servent à la *Vipere* à s'assurer de sa proie dans le temps qu'elle mord, de peur que se débattant pour s'échapper, elle n'arrache les grosses dents.

Après avoir décrit, (c'est toujours M. JAMES qui parle), les instrumens qui dardent le venin, je vais examiner ceux qui servent à le préparer & à le contenir. Cette liqueur est séparée du sang par une glande située, de chaque côté de la tête, dans la partie antérieure & latérale du synciput, directement derriere l'orbite de l'œil. Elle est immédiatement placée sous le muscle qui sert à abaisser la mâchoire supérieure, de façon que celui-ci ne peut agir qu'il ne la presse; ce qui facilite la sécrétion de la liqueur qu'elle contient. Cette glande est conglomerée, ou composée de plusieurs autres glandes plus petites, enfermées dans une membrane commune, dont chacune renvoye un vaisseau excrétoire, qui se dégorge dans un vaisseau plus grand, lequel va se vuider dans la vésicule des gencives. Cette vésicule tient à la base du premier os de la mâchoire supérieure, aussi-bien qu'à l'extrémité du second, & couvre la racine des grosses dents. Elle en a une autre à son sommet, dont la partie antérieure donne passage aux dents qui versent le venin. Elle est composée de plusieurs fibres longitudinales & circulaires, à l'aide desquelles elle se resserre dans le temps que les dents se levent, & c'est par le moyen de cette contraction, que le venin s'insinue dans l'ouverture qui est pratiquée à la racine de la dent, & vient sortir par celle qui est vers sa pointe. On ne doutera point de la vérité de ce que j'avance, lorsqu'on saura que, pour m'en convaincre, j'ai coupé la tête à plusieurs *Viperes* vivantes, & que leur ayant fait ouvrir la gueule en leur pressant le col, j'en ai vu jaillir le venin, comme d'une seringue. Lorsque la *Vipere* reste tranquille avec la gueule fermée,

les dents demeurent couchées & couvertes de la véſicule extérieure ; mais lorſqu'elle veut mordre, elle ouvre conſidérablement la gueule, & en même temps l'extrémité inférieure du ſecond des os communs s'avance à l'aide des muſcles qui lui ſont propres, & tournant comme ſur un centre, pouſſe en avant les deux mâchoires, qui ſe tiennent par leurs extrémités ; moyennant quoi la partie inférieure du premier os de la mâchoire ſupérieure s'avance, l'autre extrémité tournant dans la cavité de ſon articulation, où elle eſt attachée par des ligamens. Les dents ſe trouvant redreſſées à l'aide de ce méchaniſme, les véſicules, dont elles étoient couvertes, ſont pouſſées en arriere par la contraction de leurs fibres longitudinales, en même temps que les circulaires compriment la poche interne, & obligent le venin de s'inſinuer dans la dent. Au reſte, la *Vipere* ne mord jamais qu'elle n'enfonce ſes dents juſqu'à la racine, & par-là les véſicules ſouffrent une compreſſion qui facilite encore mieux la ſortie du venin. On remarquera que la *Vipere* peut remuer l'un des côtés de la mâchoire, ſans que l'autre remue, à cauſe qu'elles ne ſont point articulées par leurs extrémités, comme dans les autres animaux ; ce qui lui eſt extrêmement avantageux dans la déglutition ; car tandis que les dents d'un côté reſtent immobiles, & enfoncées dans la proie, pour empêcher qu'elle n'échappe, celles de l'autre côté s'avancent à leur tour : elles agiſſent ainſi ſucceſſivement & pouſſent l'animal entier, (car la *Vipere* n'a ni dents inciſives, ni molaires pour le broyer), dans l'œſophage, dont les fibres muſculaires ſont trop foibles pour pouvoir agir.

Il ne ſera pas inutile avant d'examiner la nature de ce venin, auſſi-bien que la maniere dont il agit, de faire obſerver au Lecteur que la Nature n'a point eu deſſein, en le produiſant, de nuire au genre humain, & que ſon unique but, quoique des Auteurs ne l'ayent pas connu, a été de veiller à la conſervation de l'individu, qui ne ſauroit abſolument s'en paſſer ; car les *Viperes*, comme on l'a déjà dit, ſe nourriſſent principalement de Lézards, de Grenouilles, de Crapauds, de Souris, de Taupes, & d'autres animaux ſemblables, qu'elles avalent tout entiers ſans les mâcher, & qu'elles logent dans leur eſtomac ; ou, ſuppoſé que ce dernier ne ſoit pas aſſez grand pour les contenir, en partie dans l'eſtomac, & en partie dans l'œſophage, qui eſt membraneux & capable d'une grande diſtenſion, juſqu'à ce qu'ils ayent été diſtraits par les ſucs ſalivaires de ces parties, ſecondés de l'action des fibres du ventricule, & de la contraction des muſcles du bas-ventre, en une ſubſtance fluide propre à leur ſervir de nourriture ; ce qui demande beaucoup de temps. C'eſt ce qui fait que ces animaux peuvent vivre trois ou quatre mois ſans prendre aucune nourriture ; à quoi l'on peut ajouter que leur ſang étant plus groſſier & plus viſqueux que celui de la plûpart des autres animaux, il s'en diſſipe fort peu par la tranſpiration ; de ſorte qu'il n'a pas beſoin d'être renouvellé ſi ſouvent ni ſi fréquemment. La raiſon eſt ici d'accord avec les découvertes qui ont été faites par le ſecours du microſcope ; car les muſcles de l'eſtomac n'ayant point aſſez de force pour broyer les alimens & les convertir en chyle, il faut néceſſairement que le ſang ait une conſiſtance épaiſſe & viſqueuſe ; d'ailleurs le cœur de la *Vipere* n'a proprement qu'un ventricule, & le ſang y circule de la même maniere que dans la Grenouille & dans la Tortue, dans leſquelles il ne paſſe pas plus d'un tiers de ce fluide par les poumons ; ce qui fait qu'il eſt beaucoup moins atténué par l'air que dans les autres animaux. Au reſte, une pareille façon de ſe nourrir exige néceſſairement que la

proie périſſe auſſi-tôt qu'elle eſt priſe, pour qu'elle puiſſe deſcendre dans l'eſtomac : car on ne doit point croire que la force de ce viſcere fût ſeule ſuffiſante pour la faire mourir, la ſubtilité de l'animal vivant, jointe à la foibleſſe des fibres, étant plus que ſuffiſante pour leur éviter ce ſort, comme en effet on trouve tous les jours des animaux vivans dans l'eſtomac de ceux qui les ont dévorés. C'eſt à quoi ſont deſtinés les dents & le venin qu'elles renferment, & l'on ne doit pas être ſurpris que la *Vipere* ſe ſerve quelquefois pour nuire aux hommes des moyens que la Nature lui a fournis pour tuer ſa proie, ſur-tout lorſqu'elle devient enragée, ou qu'on l'excite à mordre de quelque maniere que ce ſoit. Ce ſuc venimeux eſt en ſi petite quantité que ce n'eſt tout au plus qu'une goutte qui cauſe la mort, & de-là vient que les Auteurs ſe ſont contentés d'éprouver les effets de cette morſure ſur divers animaux ſans examiner la contexture de la liqueur même. J'ai donc jugé à propos, continue M. James, pour pouvoir connoître ſa nature de ſaiſir pluſieurs fois des *Viperes*, de maniere à ne pouvoir être mordu, & de les agacer au point de leur faire mordre quelque choſe de dur & de leur faire jetter leur venin, & l'ayant mis ſur une plaque de verre, j'ai examiné auſſi exactement que j'ai pu les parties qui le compoſent avec le microſcope.

Je n'ai d'abord découvert, ajoute le même Obſervateur, que quelques petites parties ſalines, qui flottoient avec beaucoup de rapidité dans la liqueur, mais qui au bout de quelque temps ſe ſont converties en des cryſtaux extrêmement pointus, & tenus avec des eſpeces de nœuds çà & là, d'où ils paroiſſent ſortir, de ſorte que le tout paroiſſoit comme une toile d'Araignée, mais infiniment plus déliée; & cependant ces piquans tranſparens ont une telle dureté, qu'ils ont reſté pluſieurs mois ſur le verre, ſans recevoir aucune altération. J'ai fait pluſieurs eſſais avec cette liqueur, à deſſein de connoître à quelle claſſe de ſels ces cryſtaux appartiennent ; & ce n'eſt pas ſans difficulté, vu la petite quantité de liqueur, & les riſques dont ces ſortes d'expériences ſont accompagnées, que je ſuis venu à bout de découvrir qu'ils rougiſſent la teinture de Tourneſol, de même que les acides. Je n'ai pas ſi bien réuſſi dans le mélange que j'ai fait de cette liqueur avec le ſyrop violat. Il m'a ſemblé cependant qu'elle lui a donné une couleur rougeâtre : mais je ſuis pleinement convaincu qu'elle ne l'a point teint en verd, comme elle auroit dû faire, pour peu qu'elle eût été alcaline. Ceci doit ſuffire, pour faire ſentir la fauſſeté du ſentiment de ceux qui, ſans le ſecours d'aucune expérience, & ſeulement pour appuyer une hypotheſe qu'ils ont follement embraſſée, ont avancé que le venin de la *Vipere* eſt un alcali, & qu'on doit y remédier par les acides : mais il eſt beaucoup plus aiſé de ſoutenir une fauſſe idée par des raiſonnemens captieux, que de faire des expériences fidelles, & d'en déduire des conſéquences juſtes & néceſſaires.

Cette découverte s'accorde parfaitement avec une Relation qui a été communiquée au Docteur Tyson par un homme d'eſprit, laquelle eſt ſi propre à éclaircir cette matiere, que je vais la tranſcrire ici dans les mêmes termes qu'elle a été inſérée dans les *Tranſactions Philoſophiques*. Il dit donc qu'étant aux Indes, un Indien vint ſe préſenter à lui avec différentes ſortes de Serpens, s'offrant de lui montrer quelques expériences touchant la force de leur venin. L'Indien en tira d'abord un fort gros, qu'il aſſura ne faire aucun mal; & en effet ayant fait une ligature à ſon bras, pareille à celle dont on ſe ſert pour la ſaignée, il le préſenta à nud au Ser-

pent, après l'avoir irrité pour se faire mordre. Il ramassa le sang qui couloit de sa plaie avec son doigt & le mit sur sa cuisse, jusqu'à ce qu'il en eût une cuillerée. Il prit ensuite un autre Serpent, nommé *Cobra de Capello*, qui étoit plus petit & qu'il assura être infiniment plus venimeux. Pour prouver ce qu'il avancoit, il saisit l'animal par le col, & ayant fait sortir environ un demi-grain de la liqueur contenue dans la vésicule des gencives, il la mit sur le sang qui s'étoit figé sur sa cuisse. Ce dernier entra aussitôt dans une fermentation violente, de même que si l'on avoit versé dessus du levain de biere, & devint d'une couleur jaunâtre.

Cette expérience, comme j'ai dit, s'accorde assez bien avec ce que j'ai avancé touchant la nature de cette liqueur; car BOYLE a prouvé il y a long-temps que le sang humain n'a aucune acidité, & PITCARN a démontré que les substances acides des végétaux étant reçues dans l'estomac, acquierent par l'action de cette partie, aussi-bien que par celle du cœur & des poumons, après avoir passé dans les vaisseaux sanguins, une qualité alcaline; de maniere que le fluide artériel doit être nécessairement regardé comme tenant de l'alcali, & qui étant mêlé avec une liqueur de même nature que la sanie de la *Vipere*, doit, suivant les principes de la Chymie, produire un phénomene semblable à celui qu'on vient de rapporter.

Sans nous engager plus avant, continue toujours M. JAMES, dans ces sortes de controverses, voyons si nous ne pourrions point tirer des Observations précédentes quelque éclaircissement sur la nature & la cause des symptômes qui accompagnent la morsure de la *Vipere*. Je remarque d'abord que les sels piquans de ce venin étant poussés avec force dans la plaie, peuvent, comme autant d'aiguillons, non-seulement irriter & déchirer les membranes sensibles, & y attirer par conséquent une plus grande quantité de sucs animaux qu'à l'ordinaire, comme il paroît par la doctrine de BELLINI, *de stimulis*, au moyen de quoi il faut nécessairement que la partie lésée s'enfle, s'enflamme & devienne livide; mais encore désunir tellement les parties du sang avec lequel ils se mêlent, que sa consistance soit tout-à-fait altérée, & qu'il résulte des différentes cohésions de ses globules des degrés de fluidité & d'impulsion vers les parties, si différens de ceux que la liqueur avoit auparavant, qu'il change entierement de nature. Voilà ce que dit M. JAMES, d'après M. MÉAD.

On lit dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences* que quoique les *Viperes* soient assez communes, on ne sait pas bien encore en quoi consiste leur venin, & il ne faut pas s'en étonner, disent les Auteurs de la *Suite de la Matiere Médicale*; car lorsqu'on veut manier ces animaux pour examiner leurs dents & leurs gencives, on court toujours risque de payer cher la curiosité, & plusieurs exemples font voir que l'on instruit ordinairement les autres à ses dépens. AMBROISE PARÉ, premier Chirurgien de deux de nos Rois, CHARLES IX. & HENRI III. raconte au vingt-unieme Livre de ses Œuvres, qu'étant à Montpellier, à la suite du Roi CHARLES IX. comme il vouloit considérer les dents d'une *Vipere* & les membranes de sa mâchoire supérieure, qu'on prétend être le réservoir du venin, la *Vipere* le mordit à un doigt, entre l'ongle & la chair. Le même accident arriva en l'année 1658. à un jeune Gentilhomme Allemand, qui assistoit aux expériences que M. CHARAS faisoit du venin des *Viperes*, & il s'en fallut peu que sa curiosité ne lui coutât la vie. Un autre Curieux, qui voulut voir les expériences que M. CHARAS recommenca deux ans après, fut encore mordu d'une *Vipere* au doigt, & M.

Charas lui-même en faiſant de ſemblables expériences dans l'Aſſemblée de l'Académie Royale des Sciences, ne put éviter d'être mordu d'une *Vipere*, quelque adreſſe qu'il eût à manier ces animaux.

Les *Viperes* les plus noires paſſent pour les plus venimeuſes. On a prétendu que la *Vipere* ne pouvoit pas ſe replier ſur elle-même, comme les autres Serpens; mais nous avons éprouvé le contraire; car nous avons trouvé pluſieurs fois des *Viperes* qui ſe chauffoient au ſoleil, roulées ſur elles-mêmes, la tête au centre des circonvolutions; entr'autres une qui, quoique de grandeur médiocre, contenoit, partie dans ſon œſophage & partie dans ſon eſtomac, un gros Lézard verd, dont elle n'avoit encore digéré que la tête. En général les Serpens ont un mouvement libre de toutes parts, en ſorte qu'ils peuvent tourner leur corps du côté qu'il leur plaît. Selon d'Herram, les apophyſes des vertebres de la *Vipere* ſont plus courtes, ſur-tout vers la tête: c'eſt pour cela que ce Serpent renverſe facilement la tête & la tourne de côté. Elles ſont couvertes d'un grand nombre de petits muſcles, dont les mêmes tendons tirent les apophyſes épineuſes, les ſéparent les unes des autres, & ſur-tout fléchiſſent les vertebres vers différens côtés. Par-là le corps des *Viperes* acquiert cette agilité admirable, non-ſeulement, comme le dit Aristote, parceque la Nature, comme une bonne & ſoigneuſe mere, a rendu les vertebres flexibles, en les garniſſant de productions cartilagineuſes, mais auſſi parcequ'elle a formé des muſcles, qui ſont autant d'inſtrumens deſtinés à procurer le mouvement local.

Il eſt pourtant certain que la *Vipere*, malgré toute l'agilité qu'on lui attribue ici, rempe plus lentement que la plûpart des autres Serpens. Cordus atteſte n'avoir jamais vu de *Viperes* en Allemagne; mais M. Linnæus dit que cet animal ſe trouve fréquemment en Suede. Il y a des *Viperes* preſque par-tout, à Malthe, en Grece, en Égypte, en Aſie, en Italie, en Eſpagne, en Angleterre, dans pluſieurs Provinces de France, mais ſur-tout dans le Dauphiné, dans le Lyonnois & dans le Poitou. Elles fréquentent volontiers les lieux montagneux, ſecs, pierreux; mais elles ne ſe trouvent point dans les lieux maritimes. On a vu des *Viperes* à deux queues & des *Viperes* à deux têtes. Galien nous apprend que les Marſes, anciens Peuples d'Italie, qui vivoient de ſon temps, n'avoient aucune faculté propre pour ſe garantir du venin des Serpens; mais qu'ils uſoient de fraude, pour ſe rendre recommandables auprès des gens du commun. Ils ſe diſoient deſcendus de Marsus & de Circé, & ils faiſoient à croire que leur ſalive avoit la vertu de guérir les morſures des bêtes venimeuſes. Ces Marſes, ainſi que les Pſylles, autres Peuples d'Italie, faiſoient profeſſion de guérir les morſures des Serpens, & de pluſieurs autres bêtes venimeuſes, en ſuçant les plaies.

Mathiole rapporte la même choſe de ces ſortes de Charlatans, qui ſe diſoient être de la famille de Saint Paul, & employoient, dit-il, mille artifices pour tromper le Vulgaire ignorant, & pour exciter l'admiration des Spectateurs. Il n'y a peut-être point d'animaux ſur leſquels on ait débité tant de fables que ſur la *Vipere* & ſur les Serpens, comme Redi l'a fait remarquer dans les Obſervations, qu'on lit dans les *Éphémérides des Curieux de la Nature*, & dans le *Tome III.* des *Collections Académiques*, *p.* 24. *& ſuiv.* Telle eſt l'antipathie que Pline, Mercurial, Mathiole, & pluſieurs autres Naturaliſtes anciens & modernes, attribuent aux Serpens & aux *Viperes* pour le Frêne & pour ſon ombre. Le ſeul contact d'une branche de Hêtre peut rendre une

une *Vipere* immobile ; & l'odeur forte du Conyſe peut mettre ce Reptile en fuite. Les amours de la *Vipere* & de la Lamproie, chantés de ſi bonne foi en vers Grecs par MANUEL FILES, dans ſon *Livre de la propriété des Animaux*, dédié à l'Empereur MICHEL PALÉOLOGUE, & mieux encore, & plus au long, par OPPIEN, dans ſon *Traité de la Pêche*, dédié à l'Empereur ANTONIN CARACALLA, ſont de vaines imaginations, ainſi que l'Hiſtoire de PORTA, qui prétend que le ſon d'un inſtrument, dont les cordes ſont faites d'inteſtins de *Viperes*, procure de fauſſes couches aux femmes enceintes, & fait mourir leur fruit. La *Vipere* ſiffle, quand elle eſt en colere, ou qu'on l'irrite.

CHRÉTIEN MENTZELIUS dit que dans la montagne d'Enga, & dans les montagnes voiſines, on obſerve que, lorſque les *Viperes* ſortent de leurs trous au commencement du printemps, & qu'elles viennent de quitter leur peau, elles ſont ſi foibles qu'elles peuvent à peine ſe traîner. Les gens de la campagne les prennent alors facilement : ils les enferment dans des cruches de terre & les portent vendre aux Apothicaires, par toute l'Italie, pour en compoſer les trochiſmes qui portent leur nom, & la Thériaque. Avant de ſortir de leurs retraites, elles ont paſſé tout l'hiver ſans prendre aucune nourriture, de ſorte qu'étant certainement affamées, elles ſe jettent d'abord ſur les Grenouilles, ſur les Crapauds, & ſur les autres inſectes qui peuvent leur convenir, qu'elles dévorent & avalent à la maniere des grands Serpens des Indes. MENTZELIUS dit qu'il s'eſt aſſuré par des expériences réïtérées, que les *Viperes*, après s'être bien remplies, peuvent paſſer enſuite une année entiere ſans prendre aucune nourriture.

GALIEN voulant donner des marques pour connoître les *Viperes* mâles d'avec les femelles, dit que les femelles ſont rouſſâtres & fort agiles ; qu'elles ont le col élevé, le regard hideux, les yeux rougeâtres, & la tête plus rouge que celle du mâle. Elles ſont plus grandes de corps, & elles ont leur nombril plus près de la queue.

On lit dans les *Actes d'Upſal*, *ann.* 1750. *p.* 24. une deſcription de la *Vipere* d'Egypte. C'eſt la *Vipere des Apothicaires*, dont parle M. HASSELQUIST. Cet Obſervateur la nomme *Coluber ſcutis abdominalibus CXVIII. ſquamis caudalibus XL.* Elle a, dit-il, le haut de la tête un peu enfoncé, & beaucoup plus entre les yeux ; le bout des mâchoires, obtus & très-court ; la mâchoire ſupérieure échancrée, l'inférieure entiere ; les narines placées entre les yeux ; les yeux au haut de la tête ; les paupieres étroites, noires, en pointe comme une lance ; l'iris d'un gris jaune ; des dents au-devant de chaque mâchoire, dont pluſieurs petites ; la langue fourchue ; le col cylindrique, plus étroit que le corps ; le corps juſqu'à l'abdomen de figure à-peu-près quadrangulaire, gros, cylindrique vers la queue, diminuant toujours peu-à-peu ; l'abdomen plat, la queue de figure conique, menue, courte, terminée par un aiguillon un peu courbé ; les anneaux de l'abdomen, qui ſont au nombre de cent quatre-vingts, faits en forme de tuile creuſe, oblongs, ronds, diviſés en lames, ſillonnés au milieu. Le premier & le dernier ſont plus petits & faits en demi-cercle. Les écailles de l'anus, juſqu'à la queue, ſont ſuborbiculaires & creuſes. Il y en a vingt d'égale grandeur. Celles qui couvrent la tête & le corps ſont de figure ovale. La couleur du dos, du col & de la tête eſt d'un blanc ferrugineux, avec des taches d'un ferrugineux foncé. Cet animal a l'abdomen blanc : il eſt long de neuf pouces, gros au-deſſus de l'abdomen de deux pouces & deux lignes ;

au milieu du col, d'un pouce & demi. Il a la queue de la grosseur d'une plume à écrire ; ses grandes dents sont longues de trois lignes.

On trouve ces *Viperes* en Egypte dans les lieux montagneux, sur les confins de la Lybie d'un côté, & de l'Arabie de l'autre. On les prend dans les mois d'été, quelque temps avant ou après l'inondation du Nil. Les Italiens & les Marseillois vont en acheter tous les ans, pour l'usage de la Pharmacie. Le sel de la *Vipere* se fait en Égypte. On transporte sa chair dans des barils. Cette chair entre dans la Thériaque de Venise. On dit que les Paysans Egyptiens ont le secret d'endormir, de dompter & de mettre les Serpens hors d'état de faire aucun mal. Le venin de la *Vipere* est très-pénétrant. Sa piqûre fait mourir sur le champ un Pigeon & un Poulet. Les Egyptiens attribuent à la salive de l'homme, la vertu d'endormir, ou de faire languir la *Vipere*, & de guérir les plaies récentes qu'elle a faites. Mais entrons dans un plus long détail sur la morsure de la *Vipere*, les propriétés de sa chair en Médecine, & son usage dans la Pharmacie.

Propriétés de la Vipere en Médecine.

La *Vipere*, selon le *Dictionnaire de Médecine*, & les Auteurs de la *Suite de la Matiere Médicale*, contient beaucoup de sel volatil & d'huile, & médiocrement de phlegme. Elle fournit d'excellens remedes à la Médecine. On s'en sert pour résister au venin, pour purifier le sang, pour la lépre, la galle, les écrouelles, les dartres rebelles, & dans les fievres malignes, & pestilentielles. Il paroît que la principale vertu de la *Vipere* est d'accélérer la circulation du sang, d'en faciliter le mélange, de fondre les concrétions lymphatiques, & de débarrasser par ce moyen les glandes de ces humeurs grossieres & obstruantes, qui venant à y séjourner & à s'y aigrir, occasionnent une infinité de maladies cutanées, auxquelles on donne le nom de scrophuleuses & de lépreuses. On est redevable de ces bons effets au sel actif & très-pénétrant dont les *Viperes* abondent, & qui vient des Lézards & des Taupes dont elles se nourrissent ; car on sait que ces animaux étant dissous dans l'estomac fournissent une grande quantité de particules volatiles ; & c'est en cela que consiste la différence de la chair de *Vipere*, d'avec celle des autres Serpens, qui, ne vivant que d'herbes & de gazons, sont fort éloignés de posséder les propriétés qui nous rendent la *Vipere* si utile en Médecine.

Les préparations les plus simples de la *Vipere*, & en même temps les meilleures, sont les bouillons, la gelée, les syrops, & le vin de *Vipere*. On trouve chez les Apothicaires deux autres préparations de *Vipere* qu'on peut substituer à celles dont on a parlé ci-dessus, savoir la poudre & les trochisfmes de *Vipere*.

Les anciens Médecins faisoient manger pendant long-temps des *Viperes* en guise de poisson, rôties sur le gril, ou ils ordonnoient un long usage des vins de *Vipere*, & ils guérissoient par ce moyen les maladies les plus terribles & les plus opiniâtres. PLINE nous apprend qu'ANTONIUS MUSA, Médecin d'AUGUSTE, avoit trouvé le secret de guérir sûrement par des décoctions de *Viperes*, des ulceres qui passoient pour incurables, & HELIDÉE de Padouë rapporte dans ses Observations l'histoire d'une femme stérile & lépreuse qui fut guérie de sa lépre par les bouillons de *Vipere*, & eut ensuite plusieurs enfans bien sains.

On fait sécher au soleil le cœur & le foie de la *Vipere* ; on les pulvérise ensemble, & l'on appelle cette poudre *Bézoard-Animal*. Elle a les mêmes vertus que le corps de la *Vipere*, & se donne dans du bouillon, ou dans

quelque liqueur convenable. La Chymie fournit plusieurs autres préparations, qui sous une forme différente ont les mêmes propriétés : tels sont l'eau distillée, l'esprit, le sel volatil, & l'huile de *Vipere*. L'eau distillée ne manque gueres de faire suer. L'esprit & le sel volatil sont les remedes le plus en usage que fournisse la distillation de la *Vipere*. Ils possedent eux seuls les vertus les plus essentiels de l'animal. On s'en sert dans les fievres malignes, dans la petite vérole, dans l'apoplexie, dans l'épilepsie, dans la paralysie, dans les maladies hystériques, & contre la piquûre de toutes les bêtes venimeuses.

Quant à l'usage extérieur de la *Vipere*, sa graisse est un remede admirable dans les affections des parties nerveuses, spécialement des articulations, provenantes de quelques causes externes, comme contusions, plaies, piquûres & autres accidens semblables. La même graisse convient aux pustules, plaies & ulceres des yeux, & même à l'ophthalmie, comme l'on en a plusieurs observations : on en enduit doucement l'œil malade avec un petit pinceau, & ce liniment tient lieu des collyres les plus vantés contre les affections des yeux. Il y a, dit WOLFANG WEDEL, deux manieres de se servir de la graisse de *Vipere*. Lorsqu'il ne s'agit que de fortifier la vue & de dissiper la trop grande abondance d'humeurs qui affluent dans l'œil, & qui l'incommodent, on se contente d'oindre les paupieres avec ce liniment : mais lorsqu'il est question de remedier à des maladies plus pressantes, il faut alors en faire distiller une goutte ou deux dans l'œil. C'est un excellent linitif, un détersif, un consolidant. Par ce résolutif, continue WEDEL, j'ai souvent dissipé en très-peu de temps des rougeurs, des tubercules, des onglets, & j'ai guéri plusieurs autres maladies de cet organe. Ce remede est d'un grand secours dans les blessures des yeux; c'est un spécifique pour les taches ou taies, & les excroissances membraneuses que laisse souvent la petite vérole. Cette graisse a cela de particulier que, quoiqu'elle soit aussi liquide que de l'huile, lorsqu'elle a séjourné quelque temps dans l'œil, elle en sort épaisse & en forme de beurre blanc, parcequ'elle a apparemment la propriété d'absorber les humeurs âcres & salines, d'où il résulte une espece de savon ; ou qu'étant déters ive sans être mordicante, elle s'unit à toutes les impuretés qui s'y trouvent. L'Auteur la regarde enfin comme un excellent remede pour toutes les plaies & les ulceres des yeux, même pour la cataracte ; & il ne borne pas ses effets salutaires aux maladies des yeux : il dit en avoir fait prendre intérieurement & avec succès à des Phthisiques. Cette graisse est encore propre, suivant ETTMULLER à effacer les rides du visage, & à embellir le teint. On l'applique seule, ou bien on la mêle avec le baume du Perou. L'huile de *Vipere* est fort estimée contre les morsures des Serpens & des autres bêtes venimeuses. On s'en sert aussi en liniment pour guérir les dartres, la gratelle & les autres vices de la peau. On fait des colliers avec les têtes de *Vipere*, lesquels sont fort estimés dans la fausse squinancie.

Personne n'ignore, disent les Auteurs de la *Suite de la Matiere Médicale*, combien la morsure de la *Vipere* est dangereuse, & qu'elle peut même être suivie de la mort, si l'on n'y remedie promptement, & qu'on laisse le temps au venin de s'insinuer dans les vaisseaux, & d'y coaguler le sang. Les symptômes qui suivent cette morsure, sont d'abord une douleur aigue dans la partie blessée, avec une enflûre rouge & ensuite livide, qui gagne peu-à-peu les parties voisines. Ces accidens sont suivis de syncopes considérables, d'un pouls fréquent, profond, & quelquefois intercadent,

de ſoulevemens d'eſtomac, de vomiſſemens bilieux & convulſifs, de ſueurs froides, & quelquefois de douleurs dans la région ombilicale, & lorſqu'on differe d'y apporter quelque remede, de la mort même, comme on vient de le dire, à moins que la Nature n'ait aſſez de force pour ſurmonter ces accidens; & dans ce cas-là même l'enflûre continue encore quelque temps avec l'inflammation: il y a cependant des cas où elle eſt plus forte dans le déclin des ſymptômes qu'au commencement. La plaie rend ſouvent une liqueur ſanieuſe, & il s'éleve quelques petites puſtules tout autour: toute la peau devient jaune, de même que ſi le malade avoit la jauniſſe. Ces ſortes de ſymptômes ſont plus ou moins violens, ſelon la différence des climats, la chaleur plus ou moins grande de la ſaiſon, la colere plus ou moins forte de la *Vipere*, ſon plus ou moins de groſſeur, la quantité plus ou moins grande du venin qu'elle eſt en état de communiquer, & autres circonſtances ſemblables: mais ils ſe maniſeſtent ordinairement tous de la même maniere dans tous les ſujets, à moins que la morſure n'ait point été ſuivie de l'épanchement du venin qui eſt la cauſe des ſymptômes dont on vient de parler.

Le traitement, ſelon le rapport des Auteurs ci-deſſus cités, qui convient à la morſure de la *Vipere*, conſiſte à détruire le venin qui s'eſt inſinué dans la plaie. On emploie, pour cela, des remedes extérieurs & intérieurs. Les remedes extérieurs ſont de lier très-promptement, ſi l'on peut, la partie au-deſſus de la morſure, obſervant de bien ſerrer la ligature afin d'empêcher le venin de pénétrer: mais ſi la partie mordue ne peut pas être liée, il faut à l'inſtant appliquer deſſus la tête de la *Vipere* qui a fait le mal après l'avoir bien écraſée, ou à ſon défaut celle d'une autre *Vipere*; ou bien on fera rougir au feu un couteau, ou un autre morceau de fer plat, & on l'approchera bien près de la plaie pour en faire ſouffrir la chaleur le plus qu'il ſera poſſible; ou bien on fera brûler ſur la plaie un peu de poudre à canon; ou enfin on ſcarifiera la plaie, & l'on appliquera deſſus de la Thériaque ou de l'Ail, & du ſel armoniac pilés enſemble.

M. James, dans ſon *Dictionnaire de Médecine*, propoſe l'Axonge de *Vipere*, dont il faut frotter la plaie d'abord qu'on a été mordu. Il aſſure que ce remede ſuffit; qu'il l'a éprouvé pluſieurs fois, & que les preneurs de *Viperes* en Angleterre ne s'en ſervent pas d'autre. Comme cette Axonge eſt compoſée de parties gluantes & tenaces, plus pénétrantes & plus actives que celles de la plûpart des autres ſubſtances huileuſes, il y a tout lieu de penſer qu'elle enveloppe les ſels volatils du venin, & qu'elle en empêche le développement. Cette méthode eſt plus ſimple que la précédente, & moins pénible au malade, d'autant plus qu'il eſt inutile de le fatiguer par beaucoup de Thériaque & d'antidotes pris intérieurement, & qu'il ſuffit de lui donner quelques doſes de ſel volatil de *Vipere*, réïtérées ſuivant le beſoin, pour pouvoir faire ſuer le malade promptement. On peut ſubſtituer au ſel volatil de *Vipere* celui de corne de Cerf, ou celui d'urine, ou de crâne humain; ou bien de la Thériaque, pourvu qu'elle ſoit vieille, parceque l'*Opium* qui y entre, & qui dans la nouvelle n'a pas encore été aſſez raréfié par la fermentation, eſt plus capable d'arrêter le venin, & d'épaiſſir les humeurs, que de les raréfier, & d'évacuer la cauſe morbifique par les ſueurs.

On a encore propoſé en Angleterre, depuis quelques années, l'huile d'Olive ſeule, dont il faut ſimplement oindre la partie mordue; & ſi la bleſſure a été profonde, on enveloppe tout le membre dans un cerat de plomb

blanc, avec de la même huile : mais ce remede qui a été vérifié par Messieurs GEOFFROY & HUNAULD, dont on trouve les expériences dans les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences*, *année* 1737. n'a pas été trouvé aussi admirable & aussi spécifique qu'on le prétendoit : ainsi il faut s'en tenir aux différens remedes ci-dessus rapportés. Au reste, ajoutent Messieurs les Auteurs de la *Suite de la Matiere Médicale*, quelque méthode qu'on employe pour l'extérieur, il ne faut pas négliger les remedes internes : car le venin de la *Vipere* étant fort subtil, il en passe toujours dans le sang, quelque précaution qu'on apporte pour l'en empêcher & pour l'attirer au-dehors. Il faut donc faire prendre au malade des remedes qui puissent dissoudre le sang coagulé par le venin, exciter la circulation, & pousser par la transpiration & par les urines ce qui peut en être resté dans la masse des humeurs. Les sels volatils des animaux satisfont à toutes ces indications, parcequ'ils sont alcalis, fort volatils, raréfians, sudorifiques & apéritifs : tels sont, comme nous l'avons déjà dit, les sels de *Vipere*, de corne de Cerf, d'urine & de crâne humain ; la vieille Thériaque & autres antidotes, dont les sels volatils font la principale vertu. Moyennant quelques-uns de ces remedes pris intérieurement & réitérés, suivant le besoin, on est sûr de détruire le venin de la *Vipere*, & de le pousser au-dehors par les sueurs & une abondante transpiration.

Pour finir tout ce qui peut regarder la *Vipere*, voici une histoire, telle qu'on la lit dans la *Suite de la Matiere Médicale*, & extraite des *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences*, *année* 1747. Je vais la rapporter dans son entier. Le 23 Juillet 1747. M. BERNARD DE JUSSIEU étant à herboriser sur les buttes ou sur les hauteurs des environs de Montmorenci avec ses Éleves, un d'eux saisit avec la main un Serpent, qu'il prenoit pour une Couleuvre, & qui réellement étoit une *Vipere*. L'animal irrité le mordit en trois endroits, savoir au pouce, au doigt *index* de la main droite & au pouce de la gauche. Il sentit presque aussi-tôt un engourdissement dans les doigts & ils s'enflerent. L'enflûre gagna les mains & devint si considérable, qu'il ne pouvoit plus fléchir les doigts. Ce fut dans cet état qu'on le mena à M. DE JUSSIEU, qui étoit éloigné de quelques centaines de pas. L'inspection de l'animal le fit aussi-tôt reconnoître pour une *Vipere* très-forte & très-vive, & le malade qui avoit été effrayé, fut rassuré par l'espérance d'une prompte & sûre guérison. En effet, M. DE JUSSIEU s'étoit assuré, tant par le raisonnement que par un grand nombre d'expériences faites sur ces animaux, que l'alcali volatil étoit dans ces occasions un remede assuré, pourvu qu'il fût administré promptement. Il avoit heureusement sur lui un flacon rempli d'eau de Luce, qui, comme l'on sait, n'est qu'une préparation de l'alcali volatil uni à l'huile de Succin. Il en fit prendre au malade six gouttes dans un verre d'eau & en versa sur chaque blessure assez pour servir à les bassiner & à les frotter. Il étoit alors une heure après midi, & il faisoit fort chaud : sur les deux heures le malade se plaignit de maux de cœur, & tomba en défaillance. On voulut faire une ligature au bras droit, qui étoit très-enflé, mais M. DE JUSSIEU la fit défaire, & une seconde dose du même remede prise dans du vin, fit disparoître la défaillance. Alors le malade demanda à être conduit au lieu où il devoit passer la nuit : il y fut mené par deux Étudians en Médecine, qui se chargerent d'en avoir soin & de lui faire prendre le même remede, s'il lui survenoit quelque foiblesse. Il en eut effectivement deux dans la route. Étant au lit

il ſe trouva très-mal, donna même quelques marques de délire & vomit tout ſon dîner; mais tous ces accidens céderent à quelques nouvelles doſes d'alcali volatil. Après ſon vomiſſement, il reſta tranquille & dormit aſſez paiſiblement. M. DE JUSSIEU, qui arriva ſur les huit heures, le trouva beaucoup mieux, & ſeulement incommodé de l'abondante tranſpiration que le remede lui avoit cauſée. La nuit fut très-bonne. Le lendemain, les mains n'étant pas déſenflées, on fit une embrocation avec l'huile d'olive, dans laquelle on mêla un peu d'alcali volatil. L'effet de ce remede fut prompt: une demi-heure après le malade pouvoit fléchir librement les doigts. Il s'habilla & revint à Paris, après avoir déjeûné de très-bon appétit. Depuis il a été de mieux en mieux, & s'eſt trouvé entierement guéri au bout de huit jours. L'enflûre, l'engourdiſſement des mains & une jauniſſe qui s'étoit montrée dès le troiſieme jour ſur les deux avant-bras, ont été diſſipés par le même remede, dont il prenoit trois fois par jour deux gouttes dans un verre de boiſſon.

La poudre de *Vipere* entre dans l'Orviétan commun & dans la Thériaque céleſte, & la poudre & le ſel volatil dans l'Orviétan fin de la Pharmacopée de Paris. La gelée de *Vipere* entre dans la poudre des pattes d'Écreviſſes, & les trochiſmes, dans la Thériaque ordinaire de la Pharmacopée.

VIPERE CORNUE: Elle ſe trouve en Égypte & en Arabie. Elle eſt nommée par M. HASSELQUIST, dans les *Actes d'Upſal*, 1750. p. 27. *Coluber ſcutis abdominalibus CL. ſquamis caudalibus L. aculeis in vertice duobus, denticulis in palato.* Cette *Vipere* a la tête, le corps, les mâchoires, les yeux & la langue comme la *Vipere* d'Égypte des Apothicaires ci-deſſus décrite d'après le même Auteur. Elle n'a point de dents à la mâchoire ſupérieure. Il y a deux oſſelets dans le palais, longs, paralleles, garnis chacun de dix dents pointues, un peu arquées, recourbées vers le goſier, égales & courtes. La mâchoire inférieure eſt garnie de trois ou quatre petites dents de chaque côté. Il n'y en a ni à la baſe ni au bout. Au haut de la tête de chaque côté cet animal porte deux aiguillons en forme de corne, placés aux bords de l'orbite ſupérieur des yeux, élevés, ronds, pointus au bout, preſque arqués, un peu canelés, durs, couverts d'une peau, garnis à leur baſe d'un rang de petites écailles, & ces deux aiguillons ſont de la moitié de la longueur de l'orbite des yeux. La queue au-deſſous de l'anus eſt cylindrique, va peu-à-peu en diminuant juſqu'au bout, où elle eſt très-menue, & armée d'un aiguillon. Cette *Couleuvre* ou *Vipere cornue* eſt du double plus longue que la *Vipere* d'Égypte. Les écailles de la queue ſont au nombre de cinquante. Il y en a vingt-cinq qui ſont d'égale grandeur. La tête, le dos, les côtés, le deſſus de la queue ſont marqués de taches de couleur de rouille luiſante, & de taches brunes, amples & irrégulierement mêlangées. L'abdomen, le bas du goſier & le deſſous de la queue ſont blancs. Sa queue a deux pouces & demi de long, & eſt de la groſſeur d'une plume à écrire. La groſſeur au-deſſus de l'abdomen eſt d'un bon doigt. On trouve cette *Vipere* en Égypte, mais elle eſt beaucoup plus rare que l'autre. Les Égyptiens la regardent comme venimeuſe, quoiqu'elle n'ait pas de grandes dents.

Le Pere LABAT, dans ſa *Nouvelle Relation de l'Afrique Occidentale*, p. 318. dit qu'à Taubo il ſe trouve des *Viperes* qui ont près de neuf pieds de longueur, & quatre pouces ou environ de diametre, & que ces animaux habitent avec les Singes rouges ſur les arbres. Les Negres les craignent & les haïſſent autant qu'ils font les Singes; mais ils n'oſent leur faire de mal, par une ſorte de ſuperſtition, qui leur fait

croire que s'ils en avoient tué une, une autre *Vipere* ne souffriroit pas sa mort, sans en tirer vengeance, & qu'elle viendroit mordre le Meurtrier, ou quelque autre de sa maison.

On trouve dans SEBA les figures de différentes especes de *Viperes*, dont voici la notice.

La premiere, figurée *Thes. I. Tab.* 54. *n.* 2. lui fut envoyée de l'Isle de Madere, située dans la mer Atlantique. Il la représente entortillée dans un faisceau de poils. C'est la situation où sont les *Viperes*, lorsqu'elles s'assoupissent, la tête étendue, exposée à l'ardeur des rayons du soleil. La tête de ces *Viperes* est ordinairement longue & plate. Les mâchoires sont fort écartées en arriere. Elles ont le dessus du corps de couleur de plomb, revêtu d'écailles rhomboïdes, tachetées de jaune, & faites en chaînons; les écailles du ventre sont d'un cendré tirant sur le jaune, ombrées çà & là de noir, à la façon du marbre.

La seconde est une *Vipere* des Indes de l'Isle de Java, ou une *Couleuvre* de Jararaka. Elle est par tout le corps d'un brun roussâtre, varié de blanc. Ses écailles sont blanchâtres, assez grandes, entremêlées d'autres écailles plus petites d'un bai rouge, disposées sur le dos en façon de chaîne. Elle a la tête grosse & enflée. Ses yeux étincelans lui donnent un air hideux & féroce. Elle sert dans la Médecine. Cette sorte de *Vipere* se cache ordinairement sous les rejettons d'un arbre qu'on appelle *Acacia cornu*. Elle est figurée, *Thes. I. Tab.* 70. *n.* 12.

La troisieme est une *Vipere* mâle des Indes Orientales. Dans la figure que SEBA en donne, la lettre *A.* représente ses testicules pendans extérieurement hors du corps, armés de pointes, & semblables pour leur forme à deux Pois chiches blancs. Il sort de sa gueule deux défenses ou grandes dents, d'une médiocre grosseur, plantées dans la mâchoire supérieure, & qu'elle peut darder assez loin, quand elle veut. Outre ces deux dents, la gueule est encore garnie d'autres petites dents par toute l'étendue de l'une & de l'autre mâchoire. Son corps est singulierement tacheté : il est couvert d'écailles brunâtres, disposées dans un bel ordre, & marquetées de taches, dont les plus grandes s'étendent de l'une à l'autre, se joignent ensemble & vont en serpentant jusqu'au bout de la queue. On en voit la figure, *Thes. II. Tab.* 8. *n.* 4.

La quatrieme est une *Vipere* de Surinam, toute écailleuse, dont la peau est entierement & uniquement couverte de petites écailles rousses. Elle est figurée, *ibid. n.* 5.

La cinquieme est une *Vipere* de l'Amérique d'un beau tacheté. Cette espece singuliere de *Vipere*, en repliant & en tortillant son corps de la maniere dont SEBA le dépeint, présente son dos coloré d'un mélange de noir, de blanc & de rouge pâle. Son ventre est d'un cendré clair. Ses yeux sont vifs. Sa tête est assez large, mais comprimée. Le chignon de son col est marbré de taches, ou blanches, ou tirant sur le rouge. Son front est muni de grandes écailles grisâtres. Sa queue n'est pas aussi pointue que celle des autres *Viperes*. Elle est représentée, *Thes. II. Tab.* 35. *n.* 1.

La sixieme est une *Vipere* mâle de l'Amérique, peinte avec éclat. Un ami de SEBA lui a envoyé de l'Isle Saint Eustache cette *Vipere*, avec diverses especes de Serpens & de Lézards. Sa couleur est roussâtre. Sur toute sa longueur s'étend une chaîne faite de chaînons à quatre pointes, & marquetés au milieu d'une tache ovale. Sa gueule, comme dans toutes les *Viperes*, est garnie de petites dents, à proportion de la grandeur du corps. Ses testicules paroissent n'en former qu'un, qui est pendant hors du corps, & armé de piquans. *Thes. II. Tab.* 36. *n.* 1.

La septieme est une *Vipere* femelle

de l'Isle de Saint Eustache, d'une autre espece néanmoins que la précédente ; car elle n'en differe pas seulement par la couleur & par la madrure, mais elle a de plus la tête faite comme celle d'un Veau, fort large par derriere ; la gueule plus grande & le col plus délié : cependant le passage étroit de son gosier ne l'empêche pas d'avaler d'assez gros morceaux, comme des Grenouilles, des Crapauds, des Lézards. Sur tout le dessus de son corps couvert d'écailles roussâtres, s'étend une chaîne bai-brune. Sa tête est peinte & madrée joliment. *Thes. II. Tab.* 36. *n.* 2.

La huitieme est une autre *Vipere* femelle de l'Isle de Saint Eustache. Elle a aussi la gueule & la tête assez large, avec une couleur jaune autour du col, & sur la nuque deux taches noires. Son corps est couvert de grandes écailles roussâtres, au travers desquelles brille sur le dos un verd gai satiné. Son ventre est d'un jaune pâle, ombré de taches noirâtres, qui s'étendent en façon de petites flammes. *Thes. II. Tab.* 36. *n.* 3.

La neuvieme est encore une autre *Vipere* femelle de l'Isle de Saint Eustache, qui ne le cede point en beauté aux deux autres de ce pays. Ses écailles sur le dessus du corps sont d'un bleu vif: chacune d'elles est mouchetée d'une tache blanchâtre ; mais son ventre & les écailles qui le traversent sont de couleur de feuille morte. Cette *Vipere* a la tête faite de même que la précédente, excepté seulement qu'elle est couverte de grandes écailles bleues. *Thes. II. Tab.* 36. *n.* 4.

La dixieme est une *Vipere* femelle de l'Isle de Ceylan, qui a le nez large, applati, & le regard affreux. Son habillement est superbe, nuancé de blanc, de châtain & de roussâtre si admirablement diversifiés, qu'on prendroit cette parure pour être ouvragée au métier. Sa tête est grosse. Sa gueule est large. Cette *Vipere* forme un son étrange & singulier, qui imite la voix d'une personne qui chante. Elle porte aussi deux sonnettes, ou, pour mieux dire, deux castaignettes au bout de la queue, qu'elle fait raisonner au milieu de ses fredons, comme pour avertir les passans de s'éloigner. Elle se tient cachée dans les plants d'arbres & les forêts claires. *Thes. II. Tab.* 45. *n.* 4. C'est le Serpent à sonnettes. Voyez au mot BOICININGA.

L'onzieme est une autre *Vipere* de l'Isle de Ceylan d'une jolie figure. Cette petite *Vipere* est charmante, couverte, depuis la tête jusqu'à l'extrémité de la queue pointue, de petites écailles jaunes, rousses, ondées par-tout de taches d'un brun obscur. Sa tête dorée est munie de vastes écailles, eu égard à celles du corps. *Thes. II. Tab.* 48. *n.* 2.

La douzieme est une belle *Vipere* d'Anticyre. Son dos est marqué de taches annulaires, qui sont semées transversalement, & pour ainsi dire isolées. Leur couleur est d'un jaune paillé, avec une bordure bai-brune, qui regne tout autour. Sur les côtés du ventre s'étendent d'autres taches noires, ou de couleur de châtaigne, entrecoupées de raies jaunâtres, faites en croissant. Son front, de figure oblongue, est couvert de petites écailles, minces, safranées, rousses sur les bords, & partagées sur le milieu du front par une raie châtaigne, qui s'étend jusques sur le nez. Les mâchoires & le col sont d'un jaune clair. Les autres écailles du corps sont d'un cendré brun, mêlé de jaune. Les écailles du ventre sont d'un blanc de neige. *Thes. II. Tab.* 54. *n.* 3.

La treizieme est une *Vipere* du Japon, portant comme des empreintes de caracteres : effectivement les taches imprimées qu'elle a sur le corps ne ressemblent pas mal à des caracteres Hébraïques. Ces taches sont d'un jaune pâle, avec une bordure d'un beau châtain : elles regnent, depuis le derriere du col jusqu'au bout de la queue, sur tout le

dessus

dessus du corps, qui est couvert d'écailles roussâtres. Sa tête est revêtue de jolies petites écailles un peu bigarrées. Celles qui traversent sous le ventre sont cendrées-jaunes, vergetées sur les côtés de taches roussâtres. *Thes. II. Tab.* 54. *n.* 4.

La quatorzieme est une *Vipere cornue* d'Esclavonie, prise sur les bords du Golfe de Venise, espece de Céraste. Cette *Vipere* est artificieusement tachetée. Elle a la tête d'un Mâtin; les mâchoires grosses & larges, de même que la gueule, qui est toute garnie de dents acérées. Ses narines sont fort ouvertes. Son front est assez petit, portant comme l'empreinte d'une croix de pierreries, marquetée au milieu d'une tache ronde. Les anciens Écrivains ont pris mal-à-propos cette croix pour une corne, puisque bien-loin d'être relevée en bosse, elle est au contraire gravée sur une grande écaille plate & blanchâtre. Tout le dessus du corps de cette *Vipere* est chargé d'assez grandes écailles oblongues, cendrées-jaunes, tachetées d'un jaune roux, avec une bordure bai-brune. Ces larges taches sont entrecoupées çà & là par un mélange d'autres petites taches de couleur de châtaigne; ce qui produit un merveilleux ornement. Les écailles du ventre sont de couleur plombée, bigarrée de mouchetures. *Thes. II. Tab.* 55. *n.* 3.

La quinzieme est une *Vipere* de la Virginie, mouchetée de taches pourprées. Elle a le long du dos une tache purpurine, accompagnée de grandes & de petites taches de la même couleur. Les écailles du corps sont d'un cendré clair, & celles du ventre d'un jaune blafard. *Thes. II. Tab.* 71. *n.* 3.

La seizieme est une *Vipere* du Paragay, d'une grande beauté. Elle porte un habillement si riche, qu'on peut à peine le bien décrire. Sur toute l'étendue de son dos regne un mélange singulier de grandes & de petites taches bai-brunes, de couleur de châtaigne, nuancées de pourpre clair, cendrées-blanches, lesquelles vont par nuages, & qui sont en forme de chaînons liés ensemble bout à bout. Sa tête est chargée de minces & de petites écailles de diverses couleurs, arrangées & comparties avec un art admirable. Ses yeux sont petits. Son nez est marqué d'une tache blanche. Ses mâchoires sont larges, & son col est mince, rondelet & gras. Son corps est fort long. Sa peau est luisante, & ses écailles transversales sont magnifiquement variées. *Thes. II. Tab.* 74. *n.* 1.

Le *Jaracua* de Java, le *Nepa* d'Afrique, le *Cayata* du Brésil, le *Cobra* & le *Cencoalt* de l'Amérique, le *Jakama*, le *Tamachia*, l'*Echis* de l'Isle de Saint Laurent, le *Magoniza* de l'Isle de Ceylan, le *Marassus* de l'Arabie, le *Paraguajana* de l'Amérique Méridionale, le *Tetzaucoalt* de la Nouvelle Espagne, le *Prince Asmodée* du Japon, le *Zeboa* des Hébreux & bien d'autres, sont des especes de *Viperes*.

Il n'y a presque point de Naturalistes, tant anciens que modernes, ni de Voyageurs, qui n'ayent écrit sur les *Viperes*. Sans parler ici d'ARISTOTE & de PLINE, les plus connus, entre les Modernes, sont Messieurs CHARAS, REDI, JAMES, HASSELQUIST, JACOBÆUS, MENTZELIUS, WEDEL, ETTMULLER, &c. des observations desquels j'ai fait usage. On les trouve répandues les unes dans le *Dictionnaire de Médecine*, & dans les *Collections Académiques*, & les autres dans la *Suite de la Matiere Médicale*.

On peut encore consulter sur les différentes especes de *Viperes*, tant de France, que des pays étrangers, BELON, dans ses *Observations*, GESNER, *de Serpent. p.* 7. CHARLETON, *Exercit. p.* 32. ALDROVANDE, *Serpent. p.* 108. JONSTON, *de Serpent. p.* 7. SCHRODERUS, *p.* 309. & DALE, *Pharm. p.* 450. ainsi que SCHWENCKFELD, *Rept. Siles. p.* 166. MERRET, *Pin. p.* 208. RAY, *de Serpent. p.* 285. PETIVERT, *Mus.* 17. *n.* 103. les *Actes d'Upsal*, 1736. *p.* 11. *n.* 4. & les *Amphibies de Gyllemborg*. Il en est parlé dans les *Amœnitates* de M. LINNÆUS, dans la *Fauna Suecica* du même Auteur, *n.* 260. & enfin dans l'*Histoire de la France Antarctique* de M. BARRERE, &c.

VIPERE MARINE: Je crois que c'est l'ὄφις θαλάττιος d'ARISTOTE,

& le *Serpens marinus* des autres Naturaliſtes, qu'ARTEDI nomme *Muræna exactè teres, caudâ acutâ, apterygiâ.* Le péritoine de la *Vipere marine* eſt double, dit REDI, & forme comme un grand ſac, dont l'ouverture, qui eſt fort large, eſt tournée vers la queue. La cavité de ce ſac eſt diviſée par une cloiſon membraneuſe, qui le partage en deux dans toute ſa longueur. La rate qui eſt cachée au fond de l'un des deux ſacs formés par cette cloiſon, a quatre travers de doigt de longueur, & elle eſt un peu plus groſſe qu'une groſſe plume à écrire : du moins, ajoute REDI, je l'ai vue telle dans une *Vipere marine*, du poids de trente-quatre onces, & de la longueur de deux braſſes & un tiers. Sur cette rate s'élevoient quelques petites véſicules, dont chacune contenoit un très-petit Ver roulé en ſpirale. Tout le péritoine étoit parſemé de ces mêmes véſicules, ſur-tout à l'endroit où les deux membranes s'attachent à chaque côté de l'eſtomac. L'Obſervateur dit n'avoir jamais pu retrouver de ces Vers du péritoine, ou de la rate, dans le grand nombre de *Viperes marines* qu'il a diſſéquées pendant le cours de pluſieurs années. Il a ſouvent trouvé dans les mois de Janvier, de Février & de Mars, les inteſtins de ce poiſſon remplis d'une eſpece de bouillie blanchâtre, & tirant ſur la couleur jaune, épaiſſe, & de la conſiſtance du lait qui commence à ſe cailler. Cette matiere ſe condenſe en cuiſant dans l'eau, de la même maniere que les glaires d'œufs. On y voit ſouvent de petits Vermiſſeaux très-déliés, un peu longs, & tranſparens comme un cryſtal très-pur, excepté dans un ſeul endroit de leur corps, où l'on apperçoit un lacis de filamens blancs & très-fins, entortillés les uns dans les autres. Telles ſont les obſervations de REDI ſur les différentes parties internes de la *Vipere marine*, qu'on lit dans le *Tome IV.* des *Collections Académiques*, *p.* 524. d'où ce que je viens de rapporter a été tiré.

VIR

VIRGADELLE, nom qu'on donne à Narbonne, dit RUYSCH (*de Piſc. p.* 48.), à la petite Salpe, ou Saupe, poiſſon qui ſe trouve dans les étangs marins, & qui ne differe de la grande Salpe, ſelon RONDELET, que par l'âge. Voyez SALPE.

VIS

VIS, en Latin *Turbo*, ou *Strombus*, Coquillage univalve, dont M. D'ARGENVILLE compoſe ſa neuvieme famille. Sa bouche eſt tantôt longue, large, applatie, ronde, dentée, & tantôt ſans dents, diminuant vers ſa baſe; quelquefois à oreilles, & ſe terminant toujours en une longue pointe très-aigue. Cette famille eſt compoſée par l'Auteur de neuf eſpeces de *Vis*.

Dans la premiere, il y a la *Vis* à bouche longue & ſans dents, dont le fût eſt rayé; la *Vis*, nommée le *Clou* marqué de taches bleues; celle qui eſt appellée l'*Alêne*, chargée de petites lignes jaunes & droites; celle nommée le *Poinçon* entouré de points; l'*Aiguille* tachetée & cerclée; le *Perçoir* entouré de lignes & de points; la *Blanche* à réſeau & grainue; la *Vergetée*, entourée de cordelettes.

Il y a dans la ſeconde eſpece la *Vis* à bouche dentée, dont le fût eſt rayé; la *Vis* faſciée & étagée, & l'*Enfant en maillot*.

Dans la troiſieme eſpece ſont la *Vis* faite en pyramide; le *Téleſcope* ridé de ſillons en travers; la *Blanche*, entourée de lignes jaunes; la *Pyramide*, ou l'*Obéliſque Chinois;* la *Ridée*, remarquable par des cercles élevés & garnis de pointes; la *petite Tour*, entourée de lignes & grainue.

Le même M. D'ARGENVILLE met dans la quatrieme eſpece de ce genre de Coquillage, la *Vis* à bouche

qui s'étend en long ; la *Tarriere* ailée ; la *Tarriere* blanchâtre ; la *Bariolée ;* la *Vis* entourée de lignes fauves.

Dans la cinquieme eſpece, l'Auteur met la *Vis* à bouche applatie & fort étendue ; la *Chenille* étagée, à bec, à tubercules, marquée de taches brunes & bleues ; la *Blanche* à bec, entourée de cercles & de tubercules.

Dans la ſixieme eſpece, il range la *Vis* à bouche large & ovale ; le *Ruban* bariolé de veines noires, jaunes, & rouges ; la *Vis* de couleur d'agathe à ſommet bariolé ; la *Blanche* à ſommet coloré.

Dans la ſeptieme eſpece, il met la *Vis* à bouche ronde ; la *Vis de preſſoir* creuſée profondément ; celle de couleur d'os, à vingt tours tournés différemment ; la *Vis*, dont les tours épais ſont blancs & fauves ; la *Vis* qui a dix-ſept tours canelés ; la *Vis* entourée de vingt tours épais ; la *Brune* à quatorze tours rayés.

Dans la huitieme eſpece, il place l'*Eſcalier* de RUMPHIUS entouré de filets blancs.

Dans la neuvieme & derniere eſpece, l'Auteur met la *Vis* à oreilles de RONDELET.

A cette diſtribution des eſpeces de *Vis*, joignons les remarques de notre Conchyliologue François ſur ce genre de Coquillage. ALDROVANDE prétend, dit-il, qu'ARISTOTE ne fait aucune diſtinction des *Vis*, nommées *Turbines*, d'avec les *Turbinées ;* mais elles ſont cependant très-différentes. Les *Vis* ont une bouche longue, large & dentelée, qui diminue vers la baſe ; elles ſe terminent de plus en une pointe fort aigue. Les Coquilles, au contraire, appellées *Turbinées*, ou *Contournées*, ne ſont pas ſi pointues ; elles ont le corps gros, la bouche large, & ſouvent très-allongée comme celle des *Buccins*. Rien n'eſt plus aiſé que de confondre la *Vis* avec le *Buccin*. RONDELET & ALDROVANDE les ont confondus, & y ont joint l'épithete de *Muricatus ;* ce qui mêle trois familles enſemble, dit notre Conchyliologue.

Le vrai caractere de la *Vis* eſt d'avoir la figure extrêmement longue & menue, avec une pointe très-aigue, des ſpires qui coulent imperceptiblement, ſans aucune grande cavité, la baſe plate & petite, de même que l'ouverture de la bouche. Une figure qui imite le foret, où l'alêne détermine ſon caractere générique. LISTER, qui veut que toutes les Coquilles longues ſoient des *Buccins*, appelle une *Vis*, dont les intervalles de la ſpirale ſont très-profonds, *Buccinum intortum, teſtæ aperturâ planâ, ſeu ore plano, figurâ productiore*. FABIUS COLUMNA (*Aquat. & terreſt. p.* 59.) confond le *Sabot*, appellé *Trochus*, avec la *Vis ;* de ſorte que le *Turbo*, *Strombus*, *Rhombus* & *Trochus*, ſont les mêmes Coquillages, ſelon lui : cependant la vraie ſignification du mot *Rhombus* eſt une loſange, ou figure à quatre côtés égaux & à angles obliques. Les noms *Turbo* & *Strombus* qui viennent du Grec στρέφω, ſignifient une aiguille très-menue & très-longue, dont la bouche & la baſe ſont petites, & de peu d'étendue. Le *Trochus* a auſſi la bouche petite ; mais il a la baſe très-large & preſque plate ; ce qui le diſtingue des deux premiers. Sa figure conique eſt encore une des principales marques de ſon genre.

Les caracteres ſpécifiques les plus ſinguliers ſont la *Vis* appellée *Scalare* par RUMPHIUS, en François l'*Eſcalier*, dont la ſtructure des ſpirales, ſéparées par un petit jour, eſt remarquable. La rareté de cette eſpece n'eſt que dans la grandeur, & on la trouve facilement en petit dans le Golfe Adriatique, dit BONANNI, *Recreat. ment. & ocul. p.* 126. L'*Enfant en maillot* eſt encore particulier par ſa bouche, qui approche de celle de la précédente. Le *Ruban*, par la groſſeur de ſa baſe, mérite d'être remarqué.

Il y a des *Vis* d'eau douce, comme des *Vis* de mer, qui n'ont point d'autre caractere que leur figure même qui est faite en alêne.

Les noms Latins de *Turbo*, *Trochus* & *Buccinum* sont donnés à différentes especes de Coquillages, que M. DE RÉAUMUR comprend dans un seul article, & qu'il dit être revêtues d'une coquille d'une seule piece tournée en spirale, comme celle de nos Limaçons terrestres, quoique plus ou moins allongée. Aussi peut-on les appeller avec raison, dit-il, des especes de *Limaçons de mer*. Leur mouvement progressif s'exécute, comme celui des Limaçons, par le moyen d'une grosse partie musculeuse, à laquelle on donne le nom d'*empattement* dans les Limaçons. Voyez les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences*, *an.* 1710. *p.* 463.

Il y a aussi des *Vis terrestres*, & M. D'ARGENVILLE dit en avoir trouvé avec les *Buccins*. Il n'y a de différence que leur forme & leur bouche. Les animaux qui sont dans ces sortes de Coquillages, ainsi que dans les *Buccins*, ont le corps contourné comme leur coquille. Ils en sortent & marchent de la même maniere. On voit à la Planche XI. de la *Conchyliologie* du même Auteur différentes especes de *Vis*; & dans la seconde Partie, qui est la *Zoomorphose*, Planche IV. *lettres E. & F.* il en a fait figurer deux especes, avec les animaux logés dans leurs coquilles.

La premiere figure (*lettre E.*) est une *Vis* d'une longueur médiocre, terminée par une pointe très-fine. Son corps, médiocrement épais, est chargé de dix spires un peu renflées, qui composent la clavicule, & diminuent de grosseur jusqu'au sommet. La tête, qui est semblable à celle d'un Limaçon, n'a rien de particulier; elle est plus évasée que celle de la *Vis* suivante. On y voit un opercule au bout de sa plaque, lequel est peu capable de boucher l'ouverture de sa coquille. On compare l'animal de cette *Vis* à un Vermisseau solitaire, se contournant de même que sa coquille, qu'il parcourt, lorsqu'il est jeune, jusqu'à la plus petite extrémité. Sa tête a la forme d'un croissant, au sommet duquel sortent deux cornes fort pointues, avec deux points noirs, qui sont ses yeux, placés sur leur côté extérieur, & dans leur renflement. Une fente qu'on lui voit sur le haut de la tête lui sert de bouche, entourée d'un bourrelet, & qui a une petite frange au pourtour. Son pied ou plaque ordinairement n'est pas grand.

La seconde figure (*lettre F.*) représente une *Vis* très-longue, ayant dix-sept spirales saillantes & très-détachées, qui portent chacune plusieurs stries assez profondes. Cette *Vis* rempe sur une base charnue, à la maniere des autres Testacées, qui se traînent sur un pied; mais ce pied, au-lieu d'être rond, est découpé dans son pourtour, & la partie antérieure qui porte un bourrelet est transversalement coupée de petites rides, qui ne paroissent qu'autant que l'animal jouit de toute son étendue. Son col est très-long, & la tête est accompagnée de deux cornes assez grosses dans leur naissance & très-menues dans leurs extrémités. On voit les yeux placés à l'ordinaire, & assez gros dans leur base: le museau en dehors est bordé d'une petite frange brune, dont les filets ont un mouvement alternatif qui couvre la bouche, & la garantit de tout accident. L'opercule est extrêmement rond, de couleur brune, & nacrée: il se montre sur le côté tenant à sa base.

M. ADANSON place la *Vis* parmi les Limaçons univalves, de la famille de ceux qui ont deux cornes, & les yeux placés à leur racine, & sur leur côté externe, ou par derriere. C'est le neuvieme genre de ses Coquillages univalves. Il lui donne le nom de *Terebra* en Latin.

Quoique parmi les Coquillages qui portent le nom de *Vis*, il s'en trouve, dit-il, plusieurs especes dont la coquille s'éloigne de la forme de la *Vis*, étant beaucoup moins allongée, nous leur conserverons néanmoins ce nom, à cause de la parfaite ressemblance des animaux que renferment les unes & les autres. Les especes qu'il a observées sur les côtes du Sénégal sont au nombre de cinq, & il leur a donné les noms de *Miran*, *Rapel*, *Nifat*, *Arvan* & *Faval*. Voyez ces mots.

VISCACHA, ou VIZCACHA, espece de Lapin du Pérou. Il a la queue aussi longue que celle d'un Chat. Ces animaux sont petits & doux, de couleur de gris blanc, ou cendré, & s'engendrent dans les déserts pleins de neige. Sous l'Empire des Yncas, & même depuis, les habitans du pays en filoient le poil, dont ils faisoient de riches étoffes pour la beauté.

VISIBLE DE LOIN, en Latin *procul Spectabilis*. GOEDARD (*Part. I.*) donne ce nom à une espece de Chenille, qui se nourrit de feuilles de Saule, & qui ravage tous les ans le Peuplier blanc. Le Phalene dans lequel elle se métamorphose est nommé par M. LINNÆUS (*Fauna Suec. p.* 353. *n.* 822.), *Phalæna pectinicornis, elinguis, alis deflexis, albis, pedibus, antennisque nigris*. On le nomme dans les *Actes d'Upsal*, 1736. *p.* 124. *Papilio alis depressis, niveis, antennis pennatis, pedibus annulis nigris*.

VISON. C'est une espece de Belette de Canada, que M. BRISSON, *p.* 246. nomme *Mustela pilis coloris saturate castanei in toto corpore vestita*. Cet animal a depuis le bout du museau jusqu'à l'origine de la queue environ quinze pouces de long. Sa queue est longue de sept pouces. Ses oreilles sont très-courtes, larges & arrondies. Tout son corps est couvert de poils d'un marron foncé. On trouve cet animal au Canada, d'où il a été envoyé à M. l'Abbé AUBRY, Vicaire de Saint Eustache à Paris, qui le conserve dans son cabinet.

VIT

VIT DE MER, VERGE MARINE, ou MENTULE, espece de Zoophyte, ou Plante animale marine, dont deux especes, selon RONDELET (*Part. II. p.* 89.), qui ressemblent à la partie naturelle de l'homme. La premiere espece est couverte d'un cuir dur, qui s'enfle & & qui devient plus grand & plus gros, quand il est vivant. Dès qu'il est privé de vie, il devient tout flétri. Il a deux trous, un à chaque bout, pour tirer l'eau & la jetter. Les parties intérieures sont confuses.

La seconde espece est couverte d'une peau cartilagineuse, épaisse, transparente & remplie de rides. Elle a deux trous séparés l'un de l'autre, par lesquels l'eau jaillit, quand on les presse.

VIV

VIVE, ou DRAGON DE MER *, poisson à nageoires épineuses, *Piscis acanthopterygius*, nommé par ARTEDI (*Ichth. Part. V. p.* 70. *n.* 1.) *Trachinus maxillâ inferiore longiore, cirris distinctâ*. C'est le Δράκων d'ARISTOTE (*Hist. Anim. L. VIII. c.* 13.), d'ÉLIEN (*L. II. c.* 50.) & d'OPPIEN, *L. I. p.* 7. *& L. II. p.* 46. ÉLIEN (*L. II. c.* 41. *L. XIV. c.* 12. *p.* 816.) lui donne dans un autre endroit le nom de θαλάττιον. ISIDORE (*L. XII. c.* 6.), BELON, WOTTON (*L. VIII. c.* 178. *f.* 158.) & SALVIEN lui donnent, d'après PLINE (*Hist. Nat. L. IX. c.* 27.), le nom de *Draco marinus*, ainsi qu'ALDROVANDE (*L. II. c.* 50. *p.* 256.), JONSTON (*L. I. tit.* 3. *c.* 3.) & CHARLETON, *p.* 146. SCHONNEVELD, *p.* 16. CUBA (*L. III. c.* 3. *fol.* 71.) & plusieurs au-

* Ce poisson est nommé en Suédois & en Danois *Faerling*, & *Flaesling*. On l'appelle en Anglois *Werver*; en Italien, il porte le nom de *Pesce ragno*.

tres Naturalistes le nomment *Araneus*. Il paroît, selon Gesner (*de Aquat.*), qu'il y en a de deux especes, savoir le *Draco major* & le *Draco minor*. Rondelet (*L. X. c.* 10. *p.* 238. *Edit. Franç.*) en parle sous le nom d'*Araigne de mer*.

La *Vive* dont j'ai déjà parlé au mot DRAGON DE MER, suivant ce que Rondelet, notre Ichthyologue François en a écrit, est un poisson de mer, à-peu-près de la taille & de la figure d'un Maquereau; mais elle a la peau plus unie, la chair plus ferme & les arêtes plus piquantes. C'est un des poissons les plus sains & les plus exquis que l'on serve sur les tables. La chair en est tendre, blanche, ferme, courte, friable, peu chargée de sucs grossiers & d'un très-bon goût. Elle se digere facilement, charge peu l'estomac & nourrit beaucoup. Elle ne produit aucun mauvais effet, à moins qu'on n'en use avec excès. Elle convient en tout temps, à toute sorte d'âge & de tempérament.

Ce poisson est armé au haut du dos de petits aiguillons, ou de petits os tranchans, qui lui servent de défenses contre les Pêcheurs. S'ils en sont piqués, la partie s'enfle, & la tumeur est accompagnée ordinairement d'inflammation, de douleur & de fievre. Ces aiguillons n'ont pas même perdu tout leur venin, quand l'animal est mort; & quand par hasard les Cuisiniers en sont piqués, il leur arrive presque les mêmes accidens que si l'animal eût été vivant: c'est pourquoi il est ordonné par les Réglemens de Police aux Pêcheurs & aux Marchands de poissons de les couper.

On peut se servir pour remede, dit M. Lémery, de matieres âcres, volatiles, sulphureuses, comme d'esprit de vin, d'un mélange d'oignons & de sel, ou bien de la chair même de la *Vive*. Toutes ces matieres étant appliquées sur la plaie, ouvrent les pores de la peau, & elles donnent une issue plus libre aux parties venimeuses qui s'y étoient introduites. Quelques-uns ordonnent en cette occasion de réduire en cendres le cerveau de la *Vive* & d'en prendre intérieurement la poudre. Cependant par cette calcination on prive le cerveau de ce poisson de ses sels volatils, qui sont les plus efficaces pour détruire le venin, & on réduit ce cerveau en forme de matiere alcaline, propre seulement à absorber quelques pointes acides. Ainsi ce même Auteur conseille le cerveau de la *Vive* sans lui faire subir l'opération dont nous avons parlé.

M. Andry dit que, quand on est piqué d'une *Vive*, il n'y a qu'à prendre son foie, & après l'avoir écrasé, l'appliquer sur la blessure, & que c'est-là le remede le plus prompt & le plus sûr.

VIVELLE: Rondelet donne ce nom à un poisson cétacée des Indes, dont la chair est mauvaise. Son museau est fort long, armé d'aiguillons de côté & d'autre. Ils sont longs & forts, de couleur cendrée. Ce museau a la figure d'un marteau, ou plutôt d'une scie. C'est le Πρίϛης des Grecs, dont Pline & Gaza ont fait le nom Latin *Pristes*, qui vient de Πρίω, qui veut dire couper & scier. Ce Cétacée a, dit Rondelet, deux cents coudées de long dans les mers des Indes. C'est le poisson que les Voyageurs & les Naturalistes nomment aujourd'hui *Scie*. Voyez SCIE, & au mot BALEINE, parceque M. Anderson le met parmi les Cétacées au rang des Baleines.

VIVIPARE & OVIPARE: Par le premier de ces mots, les Naturalistes entendent les animaux dont les petits sortent tout formés du ventre de leur mere; par le second, ceux dont les petits proviennent de l'œuf par le moyen de l'incubation, ou éclosent par la chaleur du soleil, comme les petits des Tortues, des Crocodiles, & autres. Les *animaux vivipares* tiennent, sans con-

credit, le premier rang dans l'ordre du Regne Animal; & l'*Homme*, si, avec M. LINNÆUS, on le veut mettre à la tête des Quadrupedes, accompagné des *Singes* & des *Bradypes*, autrement dits *Paresseux*, à cause de la lenteur de leur marche, est le premier de tous, & il commande aux animaux, tant *vivipares* qu'*ovipares*, nés pour son usage, son utilité & ses plaisirs.

Le nombre des *animaux vivipares* n'égale pas celui des *ovipares*. Du nombre de ces derniers, on compte toute la classe des *Oiseaux*, ces habitans des airs, qui font l'ornement de nos bois & de nos campagnes : celle des *Poissons* proprement dits ; car je ne parle pas de l'Anguille que quelques Auteurs font *vivipare* : celle des *Reptiles*, dont la Vipere seule est *vivipare* : celle des *Insectes*, parmi lesquels on ne trouve que quelques especes de Mouches *vivipares* ; & celle des *Vers*, entre lesquels aussi quelques Naturalistes disent en avoir découvert de *vivipares*. Ainsi tous les *vivipares* se réduisent à tous nos Quadrupedes terrestres ; aux Poissons Cétacées, qui sont les différentes especes de Baleines, &c. à la Vipere seule parmi les *Reptiles*, & à quelques especes de Mouches parmi les *Insectes* ; & parmi les Vers à quelques-uns, qui peut-être ne font que se reproduire, quand on détache, ou que l'on coupe ces Vers en différentes parties, lesquelles deviennent autant de Vers ; tels sont les Polypes de mer de M. TREMBLAY, & le *Vitulus aquaticus*, ou *Gordius* de M. LINNÆUS, &c. Voyez l'histoire abrégée de tous ces animaux, tant *vivipares* qu'*ovipares*, aux mots génériques de QUADRUPEDES, OISEAUX, REPTILES, AMPHIBIES, CÉTACÉES, POISSONS, COQUILLAGES, CRUSTACÉES, INSECTES, VERS & ZOOPHYTES ; & pour leur description particuliere aux noms qu'ils ont.

UMBUA, nom qu'on donne dans le Royaume de Congo à une espece d'animal, nommé *Tamandua-Guacu*. Voyez ce mot.

UNA

UNAU, animal monstrueux, qui se trouve dans l'Isle de Marignan. Il a la tête longue, presque faite comme celle d'un homme ; le poil d'un Chien ; quatre pieds, trois ongles longs & trois orteils, avec lesquels il s'accroche aux arbres où il veut monter. Il n'en descend qu'après qu'il en a mangé tous les fruits & toutes les feuilles. Il est fort lent à se remuer, & si paresseux, que les Espagnols, à cause de la maniere lente dont il se remue & se traîne, lui ont donné le nom de *Paresseux*. LESCLUSE, qui a vu un de ces animaux qu'on avoit tué, dit que depuis le col jusqu'au bout du dos, il avoit un peu plus d'un pied de long, & que sa grosseur étoit d'environ autant. Son col étoit long d'un demi-pied & gros de quatre pouces, en y comprenant le poil. Les jambes de devant, jusqu'à la jointure de ses pieds, qui étoient plats comme ceux d'un Ours, avoient plus de sept pouces ; mais celles de derriere en avoient seulement six & demi, de sorte qu'il s'en falloit presque un bon pouce qu'elles n'eussent la même longueur que les jambes de devant. Ses pieds, tant ceux de devant que ceux de derriere, avoient trois pouces de long depuis leurs jointures jusqu'aux ongles ; mais ils étoient fort étroits, & c'est ce qui fait que cet animal a tant de peine à marcher. Chaque pied avoit trois ongles l'un proche de l'autre, longs de deux pouces & demi, blancs & fort aigus. Le dessus étoit courbé comme un arc, & le dessous étoit creux. Tout son corps, depuis le sommet de la tête jusqu'aux ongles, étoit couvert d'un poil long & épais, en partie noir, en partie cendré, comme celui d'un Blaireau, plus mol toutefois ; &

depuis le col, le long du dos, presque jusqu'aux jambes de derriere, il étoit marqué d'une ligne de poils noirs. Des crins noirs qui pendoient des deux côtés couvroient tout son col, depuis la tête jusqu'aux jambes de devant. Cette tête étoit petite & couverte d'un poil court, roussâtre, ainsi que la mâchoire d'en bas, & une partie de la gorge. Son museau ressembloit en quelque sorte à celui d'un Singe, dont il avoit les narines : il étoit plat, court & sans poils, garni de dents courtes & assez larges. Cet animal n'a pas la gueule fort grande. C'est le même que l'Ai ou le Paresseux. Celui-ci, dont parle LESCLUSE est de la grande espece. Voyez AI.

UNI

UNICORNE, ou LICORNE DE MER, poisson Cétacée. C'est le *Narhwal* des Islandois. Voyez au mot NARHWAL.

UNIQUE, nom donné à une espece de Coquille du genre des Murex, & de la classe des Univalves, à cause de sa bouche, qui est tournée contre l'ordinaire de droite à gauche, avec une clavicule aussi applatie. Sa queue est pointue. Ce Murex n'est pas commun. M. D'ARGENVILLE en parle dans sa *Conchyliologie*, *p.* 292. *Edit.* 1757.

UNIVALVES : C'est le nom François que nous donnons à des Coquilles d'une seule piece, appellées en Grec Μονόθυρα, & en Latin *Univalvia*. Les *Univalves* sont la premiere classe des Coquillages. L'Auteur de la *Conchyliologie* fait quinze familles d'*Univalves*. Une *Coquille univalve*, qui n'a aucun contour & qui forme un petit cône pointu, est de la premiere famille : ce sont les *Lépas* ou *Patelles*, Coquillages fort connus. Lorsqu'une Coquille a la figure extrêmement plate & ressemblante à l'oreille de l'homme, elle est de la seconde famille : telles sont les *Oreilles de mer*, appellées *Planæ*. Si une Coquille forme un tuyau ou canal, elle est de la troisieme famille : ce sont les *Coquilles faites en tuyaux* ou *Vermisseaux de mer*, & les *Tuyaux de mer*, *Conchæ canales*, *seu Tubuli & Vermiculi marini*. Les *Nautiles* qui imitent la figure d'un vaisseau, en Latin *Naviculæ*, sont de la quatrieme famille. La Coquille qui a la bouche exactement ronde, comme un ordre de Limaçons que les Latins nomment *Cochleæ lunares*, est de la cinquieme famille. Si sa bouche est à demi-ronde, c'est la sixieme famille, composée d'un autre ordre de Limaçons à bouche demi-ronde, nommés *semi-lunares*. Cette famille comprend les *Nérites*, qui en sont un genre. La Coquille qui approche de la figure conique, & qui s'élargit dans sa base, avec une bouche applatie ou ovale, à qui l'on a donné le nom de *Cochlea ore depresso*, appartient à la septieme famille, qui est le troisieme ordre des Limaçons. Quand une Coquille a la forme extérieure d'une trompe ou trompette, avec une grande queue, elle entre dans la huitieme famille ; ce sont les *Trompes* ou *Buccins*, appellés en Latin *Buccina*. Il y a des *Buccins* qui n'ont point de longues queues : c'est alors qu'on a recours à leur bouche, qui est plus large que celle des Murex ou Rochers, moins allongée, & dont le bas est fait en bec recourbé ; ce sont-là les caracteres essentiels qui distinguent cette famille, qui se trouve fort embrouillée chez les Auteurs, dit M. D'ARGENVILLE. La Coquille dont la base est menue, & qui diminue également jusqu'à l'autre extrémité qui est pointue, formant une figure allongée, compose la neuvieme famille de ce genre de Coquillages, & ce sont les *Vis*, nommées en Latin *Turbines*, *seu Strombi*.

Le même Auteur met dans la dixieme famille de ses *Univalves*, la Coquille qui forme un cône ou cornet ; telles sont les *Cornets* ou *Volutes*, nommés

més en Latin *Volutæ*, *ſeu Cuculli.* La Coquille dont une des extrémités eſt moins pointue, & qui approche de la largeur de ſon extrémité oppoſée, remplit l'onzieme famille : ce ſont les *Rouleaux*, *Cylindres*, ou *Olives*, appellés en Latin *Rhombi*, *Cylindri*, *ſeu Oleæ.* La Coquille en rouleau, dont la baſe eſt pointue, ſouvent garnie de boutons ou de pointes, avec le milieu du corps très-gros, armé pareillement de pointes ou de tubercules, dont la tête allongée a pluſieurs étages, la bouche oblongue, garnie de dents, & quelquefois une excroiſſance de matiere qui couvre cette même bouche ; cette Coquille fait la douzieme famille : c'eſt le *Murex*, qui eſt rendu en François par le mot *Rocher*. Les *Pourpres*, en Latin *Purpuræ*, ſont dans la treizieme famille des *Univalves* de M. d'Argenville : c'eſt un Coquillage en rouleau, qui, au-lieu d'avoir des boſſes, ou des pointes, ſe trouve découpé depuis le haut juſqu'en bas, telle que ſeroit une feuille de Chou, ou de Chicorée. Il a le corps plus compact, & plus détaché des autres parties, avec une petite bouche ronde, & ſouvent une grande queue recourbée, garnie de longues pointes, & canelée en dedans, en forme d'un petit tuyau. La Coquille qui a la forme ronde, eſt rapportée à la quatorzieme famille de celles de forme ſphérique, appellées *Conchæ globoſæ* en Latin, & en François *Tonnes*, ou *Conques ſphériques.* Cependant toutes les Coquilles qui paroiſſent rondes ne doivent pas, dit notre Conchyliologue François, ſans quelque attention, être placées dans cette quatorzieme famille. Le *Caſque*, par exemple, qui paroît rond, quoiqu'un peu triangulaire, n'en eſt pas : c'eſt un *Rocher* de la douzieme famille. Le ſommet de la tête, & les petites tubéroſités, déterminent, en cette occaſion, le caractere eſſentiel ; car les Coquilles de cette quatorzieme famille, pour être véritablement ſphériques, doivent être de forme ronde, enflée dans leur milieu, & avoir la tête peu garnie de tubercules, avec une bouche très-évaſée, qui ne ſoit point garnie de dents. Dans la quinzieme & derniere famille des *Univalves*, ſont les *Porcelaines*, en Latin *Porcellanæ*, ou *Venereæ*, Coquilles univerſellement connues. Quelquefois à leur ſommet il s'éleve une petite ſpirale ; quelquefois leur ouverture, ou leur fente, ne ſe trouve pas aiſément dans le milieu. On en trouve de légeres ; d'autres, d'une conſiſtance plus dure : c'eſt cependant toujours le même genre de *Coquilles univalves*, déterminé par la bouche.

Dans les *Coquillages fluviatiles*, ce ſont les mêmes familles & les mêmes genres, à la vérité en moindre nombre, puiſqu'on ne connoît parmi les *Univalves d'eau douce* que ſept familles ; ſavoir, le *Lépas*, le *Limaçon*, la *Nérite*, le *Sabot*, la *Vis*, le *Buccin* & la *Conque ſphérique*, auxquelles on a ajouté la famille des *Cornes d'Ammon*, qui ſe trouve rarement dans les *Coquillages de mer.*

La même méthode eſt obſervée pour les *Coquillages de terre.* S'ils ſont vivans, ils ſe réduiſent en tout à ſix familles, dont les *Lépas*, les *Limaçons*, les *Buccins*, les *Vis*, & les *Conques ſphériques*, ſe rapportent aux mêmes genres marins. Les *Limaces*, ſi faciles à diſtinguer, compoſent la ſixieme famille. Parmi les *Coquillages terreſtres* qui ſont morts, autrement dits *Foſſiles*, on trouve auſſi des *Univalves*, qui ſe renferment dans les quatorze familles qui ſuivent, & dont voici les noms ; ſavoir, le *Lépas*, les *Tuyaux de mer*, le *Nautille*, le *Limaçon*, la *Nérite*, le *Sabot*, le *Buccin*, la *Vis*, le *Cornet*, le *Rouleau*, le *Rocher*, la *Pourpre*, la *Conque ſphérique*, & la *Porcelaine* : il n'y manque que l'*Oreille de mer.* On parle de chacun de tous ces *Coquillages univalves*, ſoit de mer, ſoit de riviere, ou terreſtres vivans, à leurs arti-

cles, où je renvoie le Lecteur. Pour les *Coquillages fossiles*, voyez aux mots COQUILLAGES MORTS & FOSSILES.

M. ADANSON, qui a donné l'*Histoire Naturelle des Coquillages du Sénégal*, la divise en *Coquillages univalves*, *operculés*, *bivalves* & *multivalves*. Les *Coquillages univalves* & *operculés* composent la premiere famille, & les *Coquillages bivalves* & *multivalves* la seconde. La section des *Coquillages univalves*, auxquels on donne le nom de *Limaçons univalves*, pour les distinguer des *Limaçons operculés*, renferme les douze genres suivans, dont le premier est la Gondole, en Latin *Cymbium*; le second, le Bulin, *Bulinus*; le troisieme, le Coret, *Coretus*; le quatrieme, le Piétin, *Pedipes*; le cinquieme, le Limaçon, nommé en Latin *Cochlea*; le sixieme, le Lépas, appellé aussi *Lepas* en Latin; le septieme, l'Ormier, *Haliotis*; le huitieme, l'Yet, en Latin *Yetus*; le neuvieme, la Vis, *Terebra*; le dixieme, la Porcelaine, en Latin *Porcellana*; l'onzieme, le Pucelage, *Cypræa*, & le douzieme, le Mantelet, nommé *Peribolus* en langue Latine.

Parmi ces *Limaçons univalves*, (car l'Auteur donne le nom de *Limaçons* à tous les *Coquillages univalves* comme aux *operculés*), il y a de ces Coquillages qui n'ont ni yeux, ni cornes; tel est le genre de la *Gondole*. Les genres du *Bulin*, du *Coret* & du *Piétin*, ont deux cornes, & les yeux placés à leur racine & sur leur côté interne. Ceux du *Limaçon* & de l'*Ormier* ont quatre cornes, dont les deux extérieures portent les yeux sur leur sommet. Les genres du *Lépas*, de l'*Yet* & de la *Vis* ont deux cornes, & les yeux placés à leur racine, & sur leur côté externe & par derriere; & enfin les genres de *Porcelaine*, de *Pucelage* & de *Mantelet* ont deux cornes, & les yeux posés un peu au-dessus de leur racine & sur leur côté externe. Je renvoie aux remarques que l'Auteur a faites sur les *Limaçons univalves*, p. 80. de l'Ouvrage ci-dessus cité.

VOJ

VOJET, nom que M. ADANSON, *p.* 118. donne à un Coquillage operculé du genre des Pourpres à canal court, échancré & replié en dehors, qu'il a observé dans l'anse de l'Isle de la Magdelene, sur les côtes du Sénégal, où il en a trouvé beaucoup. Il l'a représenté à la Planche VIII. *n.* 13. & voici la description que l'Auteur en odnne.

La coquille du *Vojet* est grande, épaisse, pesante, ovoïde, & pointue aux extrémités. Elle a six à huit pouces de longueur, & une fois moins de largeur. Ce qui frappe le plus dans sa surface extérieure, c'est le périoste épais & membraneux qui la recouvre. Il laisse échapper par intervalles plusieurs membranes, semblables à autant de crêtes, qui s'étendent sur toute sa longueur. Ces membranes ont environ trois lignes de longueur. Le frottement qu'elles éprouvent sous les eaux use leurs bords & les coupe en plusieurs filets, qui rendent cette coquille velue.

Ses spires sont au nombre de dix bien distinguées, arrondies & renflées considérablement dans leur milieu. Leur surface extérieure est relevée de plusieurs grosses canelures ridées en long, & fort écartées, qui tournent avec elles au nombre de sept sur la premiere spire, & de deux seulement sur les autres. Ces canelures sont croisées à angles droits par d'autres canelures plus petites, lesquelles laissent un bouton ou tubercule assez gros dans l'endroit où elles viennent à se rencontrer. Il n'y a que deux rangs de ces tubercules dans chacune des spires du sommet, & l'on en voit quelquefois trois dans la premiere. On remarque encore sur la seconde spire un bourrelet con-

ſidérable au-deſſous de l'ouverture à gauche.

Le ſommet eſt pointu, auſſi long que large, & égal à la longueur de l'ouverture ſans ſon canal.

L'ouverture eſt elliptique, une fois plus longue que large, & terminée en haut par un canal cylindrique, arrondi, non échancré à l'extrémité, une fois plus long que large, une fois plus court que l'ouverture, & un peu recourbé en arriere. La fente de ce canal égale la quatrieme partie de ſon contour, & ſes deux bords ſont tranchans. L'extrémité inférieure de l'ouverture a auſſi une eſpece de canal arrondi, fort évaſé, & ſans échancrure.

La levre droite eſt relevée au-dehors d'un gros bourrelet arrondi, & qui eſt médiocrement creux en dedans, auſſi-bien que les ſept canelures du dehors de la coquille. Celles-ci forment ſur les bords intérieurs de la même levre ſept ondes ou crénelures conſidérables & arrondies, avec leſquelles ſept paires de rides ou de dents font l'alternative.

La levre gauche eſt ridée en travers du haut en bas par vingt à trente plis, qui ſemblent être autant de canelures irrégulieres, dont les deux plus baſſes ſont un peu plus groſſes que les autres.

La couleur du périoſte eſt rouſſe. Celle de la coquille qu'il recouvre eſt blanche dans quelques-unes, ſans mélange, ou avec des marbrures brunes. Dans d'autres elle eſt fauve, avec un bordé de brun autour de l'ouverture, & ſept grandes taches pourprées ou violettes ſur chacun des bourrelets.

Il y a de ces Coquilles qui, comme dit l'Auteur, ont huit pouces de longueur, quand elles ſont parvenues à leur juſte grandeur. Il y en a d'autres qui n'ont que trois à quatre pouces; d'autres un pouce & demi; d'autres enfin qui ne paſſent gueres un pouce. Elles prennent toutes deux bourrelets, conſtamment éloignés l'un de l'autre d'un tour de ſpirale, & qui ſe forment dans deux temps différens. Dans les Coquilles qui n'ont jamais plus d'un pouce de longueur, le premier bourrelet commence quand elles ont atteint neuf lignes. Il paroît à un pouce dans celles d'un pouce & demi, à deux ou deux pouces & demi dans celles de trois à quatre pouces, & à quatre ou cinq pouces dans celles de ſix à huit. De-là les nombreuſes variétés que l'on obſerve dans cette Coquille. Les petites ſont proportionnellement plus courtes que les grandes, & beaucoup moins renflées dans les mâles que dans les femelles.

Lorſque cette Coquille eſt arrivée à ſon dernier période d'accroiſſement, elle perd entierement ſon périoſte, & par conſéquent ſon velouté ou ſes poils. Il ſemble qu'à cet âge la Nature réſerve les ſucs nourriciers pour le ſoutien de l'animal: elle ne fournit plus à l'accroiſſement ni à l'entretien de la coquille. Pour-lors elle s'uſe, dépérit peu-à-peu, & devient ſujette aux Vers & aux Scolopendres qui la piquent, ſur-tout vers la pointe du ſommet.

L'animal reſſemble à celui de la premiere eſpece, qui eſt le *Sakem*. Son opercule eſt elliptique, aſſez épais.

Sa couleur eſt un jaune pâle, marqué d'un grand nombre de taches très-inégales & d'un noir tirant ſur le violet. Sa chair eſt tendre & blanche. L'animal rend beaucoup de cette couleur qu'on appelle *pourpre*.

M. ADANSON range ſous le nom de *Vojet* un bon nombre d'eſpeces de Coquillages, dont ont parlé les Auteurs; ſavoir,

Le *Buccinum*, dont parle RONDELET, *Piſc. Part. II. p.* 81. l'*Operculum Buccini* du même, *ibid. p.* 86. Le premier eſt nommé en François *Cor de mer*, & le ſecond, *Couvercle de mer*. BOSSUET, *Aquat. pars altera, p.* 39. GESNER, *Aquat. p.* 52. ALDROVANDE,

Exsang. p. 325. & 346. JONSTON, *Exsang. p.* 33. *Tab.* 10. *fig.* 8. font aussi mention de ces deux Coquillages.

Le *Buccinum villosum Neapolitanum* de COLUMNA, *Aquat. p.* 12. & 14. le *Buccinum alabastrite hirsutum*, en Grec Λειπτόρυγχος, du même, *p.* 53. & 57.

Le *Murex Indiæ Orientalis, fasciatus fasciis in æqualia fascia distributis, quinque orbium spiris comprehensus, labro oris altero leviter crispato, altero valvulis & strigis in adversâ facie, instar tuberculorum, tumescentibus eleganter exornato*, de BONANNI, *Recreat. p.* 154. *class.* 3. *n.* 289. & du *Musæum* de KIRKER, *p.* 468. *n.* 290.

Le *Turbo lapideis costis munitus, labro oris altero testæ incumbente, altero leviter crispato, colore ut plurimùm cinereo, terreo, conchyliato, diluto, vel caltheo*, du même, *ibid. p.* 126. *n.* 105. & de KIRKER, *p.* 455. *n.* 105.

Le *Buccinum rostratum, labro simplici, altè striatum ad intervalla*, de LISTER, *Hist. Conchyl. Tab.* 932. *fig.* 27.

Le *Buccinum rostratum, ventricosius, magnis striis intervallo donatum*, du même, *Tab.* 936. *fig.* 31.

Le *Buccinum rostratum, labro duplicato, superiori simile, ore angustiore, striis eminentibus & nodosis*, du même, *Tab.* 937. *fig.* 32. & de RUMPHIUS, *Mus. p.* 161. *Tab.* 49. *fig. J.*

Le *Buccinum majus, canaliculatum, rostratum, ore labioso, fimbriatum, striatum striis papillosis cancellatis, costulâ in unâquaque spirâ eminente, colligatum, ex albido subcinereum*, de GUALTIERI, *Ind. Tab.* & *pag.* 50. *litt. A.*

V O I

VOILIER, nom que quelques-uns donnent au Nautille, Coquillage univalve. Voyez NAUTILLE.

V O L

VOLUTE, ou CORNET, en Latin *Voluta, seu Cucullus*. Ce genre de Coquillage univalve, dont j'ai déjà dit quelque chose au mot CORNET, forme une des plus riches familles que nous ayons dans l'Histoire des Coquilles. RUMPHIUS les appelle *Volutæ eximiæ*. Ce genre de Coquillage a pris son nom de sa propre figure. Sa bouche est toujours allongée, le sommet élevé, souvent applati, & quelquefois couronné. M. D'ARGENVILLE en fait la dixieme famille de ses Univalves, & dans cette famille il en fait connoître de trois especes différentes.

Il y a dans la premiere espece le *Cornet* dont le sommet est élevé; le *grand Amiral*; le *Vice-Amiral*; l'*Amiral d'Orange*; le *Faux-Amiral*, ou le *Navet*; les *Spectres*; le *Cornet* qui est entouré de lignes fauves ou brunes; la *Flamboyante*; le *Grenu*, ou la *Peau de chagrin*; la *Guinée*, ou la *Spéculation*; le *Cornet* fascié à stries, & rougeâtre; celui entouré de points; l'*Hébraïque*; le *Brun*, entouré de deux fascies blanches; l'*Isabelle*; le *Drapeau*; le *Cornet* bariolé de deux zones à réseau; la *Chauve-Souris*; le *Blanc*, bariolé de points & de taches jaunes.

Dans la seconde espece, il y a le *Cornet* dont le sommet est applati; le *Léopard* noir; le jaune; le rouge; le *Damier*; celui à points bleus; le *Cornet* fascié de points jaunes & blancs; la *Tinne de beurre*; le *Cornet* tacheté de petites lignes de couleur d'agathe; le *Cornet* jaune, entouré d'une fascie blanche; le *Cierge brut*, ou l'*Onyx*; le *Découvert*, nommé aussi autrement l'*Onyx*, ou le *Cygne*; l'*Aile de Papillon*; le *Verdâtre*, entouré de points avec deux fascies bariolées.

Dans la troisieme espece, il y a la *Volute* dont le sommet est contourné; la *Couronne Impériale*; la *Volute* moins fasciée; la *Volute* bariolée de brun; la *Volute* marbrée de noir, & celle nommée *Moire*.

Cette famille, dit l'Auteur dans ses

Remarques, se confond aisément avec la famille des *Cylindres.* En examinant ces Coquillages dans leur figure extérieure, on observera que les *Cornets*, ou *Volutes*, sont faits en cônes, dont une des extrémités est de forme pyramidale, & l'autre se coupe à vives arêtes, pour former une clavicule applatie, ou une couronne dentelée. Le *Cylindre*, au contraire, est presque égal dans ses deux extrémités. Il ne faut pas s'arrêter à la bouche de la *Volute*, pour fixer son caractere générique. Sa figure qui s'allonge en pointe par le bas est tout ce qui le détermine, ainsi que sa tête applatie, & séparée du corps par une vive arête.

Les *Volutes*, ou *Cornets*, sont appellés *Rhombi* par plusieurs Conchyliologues : la vraie signification de ce mot est une losange. On leur a donné le nom de *Volute*, parceque dans l'Architecture les volutes d'un chapiteau vont en diminuant, jusqu'au point appellé l'*Œil de la Volute.* Le caractere spécifique, qui se distingue le plus dans cette famille, est dans la clavicule, dont il y en a de fort élevées, comme celle de la *Flamboyante ;* d'autres de très-plates, telle qu'est la clavicule de la *Moire.* La *Couronne Impériale* a aussi sa singularité ; c'est dans la couronne dentelée qui orne sa tête. Rien n'est au-dessus des beaux compartimens de l'*Amiral* & du *Vice-Amiral ;* l'éclat de leurs couleurs, l'émail de leur blancheur, & leur belle forme, les rendent encore plus recommandables que leur rareté. Les Hollandois sont si passionnément curieux de ces sortes de Coquilles, qu'il s'en est trouvé parmi eux qui les ont achetées jusqu'à cinq cents florins. Les fascies, ou les bandes, qui coupent leur robe en différens endroits, semblables en quelque sorte aux bandelettes, & aux flammes des Navires, paroissent leur avoir fait donner les noms d'*Amiral* & de *Vice-Amiral.* Quelques-uns veulent que les Hollandois distinguent une espece particuliere d'*Amiral* en l'appellant *Extr' Amiral*, (ce qui veut dire au-dessus de l'*Amiral*), quand les bandes ne se détachent point, & forment un compartiment continu. Cette Coquille, qui paroît alors moins belle & moins singuliere, fait douter à M. D'ARGENVILLE de cette remarque. Mais M. ADANSON, dans son *Histoire des Coquillages du Sénégal*, a mis les *Volutes*, ou *Cornets*, dans le genre des *Rouleaux*. Voyez ROULEAU.

VOM

VOMBARE, Papillon que l'on voit dans l'Isle de Madagascar, & qui est bigarré de différentes couleurs. Il y en a qui sont mêlés de couleur d'or, d'argent & d'autres.

VON

VOND-SIRA, petit animal de la même Isle, semblable à la Belette, d'une couleur rouge-brune, qui aime beaucoup le miel, & qui jette une forte odeur de musc.

VOR

VOROUCHITSI, oiseau blanc de la même Isle, qui suit toujours les Bœufs, & qui vit de Mouches. Les François établis dans l'Isle de Madagascar l'ont nommé *Aigrette de Bœuf*, parcequ'il a quelque ressemblance avec l'Aigrette, qui est une autre espece d'oiseau du même pays ; mais ses plumes n'ont pas la même beauté.

VOROUDOL, espece d'Orfraie de la même Isle, qui sent de loin un homme moribond, ou atténué de maladie, & qui vient faire des cris aux environs ou au-dessus de la case.

VORUPATRA, espece d'Autruche de la même Isle, qui se retire dans les lieux déserts, & qui fait ses œufs d'une singuliere grosseur.

VOS

VOSACY-Y, nom que les ha-

bitans de Sierra-Leona & de Rio-ſeſtos, en Afrique, donnent à des Perroquets bleus à queue rouge. Voyez PERROQUET.

VOSSE, animal qui ſe trouve dans l'Iſle de Madagaſcar, & qui eſt ſemblable au Blaireau. Il en veut aux Poulets, & il les mange. Sa chair n'a pas de mauvais goût, principalement celle des petits & des femelles.

VOT

VOTAROU-AMBA, oiſeau nocturne de la même Iſle, qui a le cri d'un petit Chien, & qui imite auſſi les plaintes d'un petit enfant nouveau né.

VOV

VOVAN, nom que M. ADANSON (*Hiſt. des Coquillages du Sénégal*, *p.* 253.), donne à un Coquillage bivalve, du genre de la Came, qu'il a fait figurer à la Planche XVIII. *n.* 10. Si cette eſpece ne ſe range pas naturellement avec la Muſole, le Jabet, l'Anadara, le Robet & le Fagan, cinq autres eſpeces du même genre, qu'il nomme ainſi, du moins on ne peut nier qu'elle en approche beaucoup. Sa coquille eſt exactement ronde, très-épaiſſe, du diametre de deux à trois pouces, & une fois moins profonde. Extérieurement elle eſt luiſante & polie, quoique canelée longitudinalement & tranſverſalement en un treillis fort régulier, mais qui n'eſt ſenſible qu'en faiſant uſage de la loupe de trois lignes de foyer.

Intérieurement les bords de ſes battans ſont marqués chacun de quarante à quarante-cinq petites dents fort courtes & arrondies, qui ſe prolongent par derriere en deux petites canelures auſſi fort courtes. Ils joignent parfaitement par-tout.

Les deux bords des ſommets ſe touchent l'un l'autre & ſont placés au milieu de leur largeur. Ils ſont arrondis, peu éminens, courbés légerement en bas, & ne laiſſent entr'eux qu'un petit eſpace applati & comme creuſé, ſur lequel eſt appliqué extérieurement un ligament arrondi, aſſez épais, & trois fois plus court que la coquille. Sa charniere n'eſt pas tout-à-fait rectiligne, comme dans les cinq premieres eſpeces, mais courbée légerement en arc, & ornée dans chaque battant de dix-huit à vingt petites dents arrondies, un peu élevées, à-peu-près égales, & diſpoſées ſur une même ligne.

Le fond de ſa couleur varie beaucoup extérieurement: tantôt il eſt blanc, & tantôt couleur de chair, ou fauve. J'ai de ces Coquilles, dit l'Auteur, dont le ſommet eſt blanc, fait en forme d'étoile, comme la variété dont parle BONANNI, pendant que le reſte de leur ſurface eſt traverſé par trois ou quatre larges bandes d'un fauve très-foncé. Les fonds blancs ou incarnats ſont traverſés par un grand nombre de petites lignes rougeâtres, pliées en zigs-zags d'une maniere biſarre, mais fort agréable. Sa ſurface intérieure eſt blanche, quelquefois tachetée de fauve vers le milieu & autour des attaches des muſcles.

L'Auteur a trouvé fréquemment ce Coquillage dans les ſables de l'Iſle de Gorée & du Cap verd. Il range ſous le nom de *Vovan* beaucoup de Coquillages, qui ſont:

La *Chama nigra*, *quæ fortè Antiquorum Glycimeris*, de BELON, *Aquat. p.* 408.

La *Concha nigra* de RONDELET, *Teſt. L. I. cap.* 32. *p.* 31. en François *Coquille noire*, dont il parle, *Edit. Franç. chap.* 27. *p.* 22. *&* 23. ainſi que BOSSUET, *Aquat. pars alt. p.* 24. GESNER, *Aquat. p.* 324. & ALDROVANDE, *Exſang. p.* 461. *&* 471.

La *Concha denticulata*, *marmoreâ ſubſtantiâ intùs candidâ*, *foris maculis fulvis ſerpentibus mirificè exornata*, *Ulyſſiponenſis*, de BONANNI, *Recreat. p.* 107. *claſſ.* 2. *n.* 60. & du *Muſæum* de KIRKER, *p.* 444. *n.* 59.

La *Concha pariter dentata, colore candido, quem lineæ subflavæ, undas maris referentes, bellè distinguunt, Ulyssiponensis*, du même BONANNI, *ibid. n. 61.* & de KIRKER, *p.* 445. *n.* 60.

La *Concha Ulyssiponensis littoris, nunquam aliundè ad me allata, aurei coloris præstantissimi, circà cardinem candidis notis ità dispositis signata, ut si binæ valvæ conjungantur, formetur quasi stella sex radios habens*, de BONANNI, *n.* 62. & de KIRKER, *n.* 61.

Le *Pectunculus magnus, veluti litterulis quibusdam rufis eleganter exaratus*, de LISTER, *Hist. Conchyl. Tab.* 246. *fig.* 80.

La *Chama Glycimeris* de BELON, *quæ Pectunculus ingens, variegatus ex rufo*, de l'Isle de Gernesey, du même, *Tab.* 247. *fig.* 82.

La *Chama litterata, rotunda*, de RUMPHIUS, *Mus. p.* 139. *art.* 7. *Tab.* 43. *fig. C.*

La *Concha crassa, lævis*, de LANGIUS, *Meth. p.* 61.

La *Concha crassa, lævis, subalbida, luteis maculis radiata, signata, fasciata & virgulata, intùs maculâ fuscâ obscurata*, de GUALTIERI, *Ind. Tab. & pag.* 72. *litt. G.*

La *Concha crassa, ponderosa, hirsuta, & serico villoso indumento fuliginosi coloris vestita*, du même, *Tab. & pag.* 73. *litt. A.*

La *Concha valvis æqualibus, inæquilatera, notabiliter umbonata & rectà incurvata, subrotunda, vulgaris, gradatìm striata, & albido & fusco fasciatìm colorata*, du même Auteur, *Tab. & pag.* 82. *litt. C. litt. D. & litt. E.*

L'*Isocordia striata, quæ stella, intùs per limbum denticulata, foris circinata, in limbo striata, circà cardinem conserti vertices colore albo stellam magnam ostendunt*, de M. KLEIN, *Tent. p.* 139. *sp.* 1. *n.* 3. *litt. L.*

L'Isocordia lævis, Bucardia, quæ Concha marmorata, fulvis serpentibus crassa, candida, intùs denticulata, du même, *p.* 140. *sp.* 2. *n.* 1. *litt. F.*

La *Chamelea circinata, sive concentricè sulcata, quæ Chama litterata, rotunda, umbone cardinum protenso, æqualiter expansa, plana, tenuis, suprà circinos nigris undis inscripta*, du même, *p.* 151. *sp.* 1. *n.* 2.

La *Chamelea circinata, sive concentricè sulcata, quæ Chama Glycimeris Bellonii, ingens, variegata ex rufo*, du même, *p.* 152. *sp.* 1. *n.* 13.

Et enfin la *Chamelea lævis, sive circinis umbratilibus, tactu levissimis, flammea, intùs dentata, candida, lineis undosis, subflavis bellè inscripta*, du même, *p.* 153. *sp.* 3. *n.* 9.

URE

URÉBEC, petit animal qui ronge les bourgeons des arbres. Il est appellé *Harbec* ou *Coupe-bourgeons*. Son nom dérive du verbe *urere*, brûler, parcequ'il brûle les bourgeons qu'il touche de son bec.

URO

UROW-FISCH, nom que l'on donne à Ratisbonne, disent WILLUGHBY & RAY, à un poisson un peu plus long que l'*Orfus*. Il a le dos brun, le ventre jaune; les nageoires du ventre & celles de l'anus un peu rouges, & les autres brunes; les écailles grandes & couleur d'argent. Au bas de l'iris est une tache sanguine. ARTEDI le met dans le rang des poissons à nageoires molles, & du genre des Carpes, *ex genere Cyprinorum*. Il le nomme *Cyprinus Urow-Fisch*. Voyez WILLUGHBY, *p.* 253. & RAY, *Synop. Pisc. p.* 118. *n.* 15.

URU

URUBITINGA, très-bel oiseau du Brésil, que RAY, *p.* 8. met dans le rang des Aigles. RUYSCH (*de Avib. p.* 146.) dit qu'il en a la ressemblance, & qu'il est de la grandeur d'une Oie de six mois. Il differe

de l'Urutaurauna, autre eſpece d'Aigle du Bréſil, 1°. par ſa couleur brune & noire; 2°. par ſes yeux d'Aigle; 3°. par ſes jambes nuancées de couleur jaune; 4°. par ſa queue de deux couleurs, dont le deſſous eſt blanc juſqu'aux troiſiemes ailes, & le reſte noir; & 5°. parcequ'il n'a point de hupe.

URUBU, Vautour du Bréſil, ou du Mexique, dit RAY, *p.* 10. ainſi nommé par MARC GRAVE; *Tzopiloth* par XIMENÈS, & *Aura* par NIEREMBERG. Il eſt de la grandeur du Corbeau. Sa queue eſt longue, & ſes ailes le ſont encore plus. Ses pennes ſont noires, & il a la tête petite.

URUS, ou URE, du Grec ὄρος, qui ſignifie montagne, parceque cet animal fréquente les montagnes. M. BRISSON le nomme *Aurochs*, d'après les Allemands. J'en ai donné ſous ce nom la notice. Voici ce que j'ai recueilli depuis ſur l'*Urus* dans différens Auteurs. Il eſt du genre des Quadrupedes ongulés, & de la famille de ceux que M. KLEIN (*Diſp. Quad. p.* 9.) nomme *Dichelons*, en Latin *Biſulca*. M. LINNÆUS (*Syſt. Nat.*) l'appelle *Bos cornibus teretibus flexis*. Suivant MASECOVIUS (*Diſſert. I. II.*), cet animal eſt particulier à la Pruſſe & à la Lithuanie. ALDROVANDE marque qu'on a de la peine à ſavoir des anciens Auteurs ce que c'eſt que l'*Urus*, à moins qu'on n'y faſſe attention; car pluſieurs le confondent avec le Biſon, ou avec le Bonaſus, & quelques autres avec le Buffle. CROMERUS (*Lib. I.*) dit que le Biſon eſt le même que l'*Urus*. La Ruſſie blanche, ou la Moſcovie, à laquelle joint une partie de la Lithuanie, nourrit des *Ures*. On en trouve ſur-tout dans cette partie de la forêt Hercinie, qui joint la Pruſſe. Les *Ures* ſont des animaux grands & féroces, que quelques-uns appellent *Biſons*. A la Diſſertation que MASECOVIUS a donnée del'*Urus*, il a joint la figure d'un Biſon, qu'un Baron d'Herbeſtein conſerve. Il paroît que ce Biſon eſt un *Urus*. Voici l'inſcription qu'on lui a donnée. *Je ſuis* Urus; *les Polonois m'appellent* Tur; *les Allemands*, Aurochs, *& les ignorans m'ont donné le nom de* Biſon.

Le 28 Février de l'an 1595. JEAN-SIGISMOND DE BRANDEBOURG, Duc de Pruſſe, tua un *Urus*, dont HENNEBERGERUS (*Hiſt. Groen. p.* 251.), Auteur Allemand, a donné la deſcription. Il en parle ainſi. La force de l'*Urus* eſt grande & terrible. Ses cornes ſont courtes & ont beaucoup de force; mais ſa plus grande vigueur réſide dans ſes épaules & dans le col, qui eſt court. Ses yeux ſont remplis de feu. Il a la langue fort rude. Les uns ont la barbe longue, les autres l'ont courte. Le poil de la tête & des épaules varie. Les poils crêpus du front ont une eſpece d'odeur de muſc. Son cuir eſt dur & épais. La plûpart des femelles ſont plus grandes que les Taureaux: cependant elles ont des mammelles ſi petites, qu'à peine les apperçoit-on. Voilà ce que M. KLEIN rapporte de l'*Urus*.

CÉSAR (*L. VI. de Bel. Gall.*), SOLIN (*L. XXXII.*) & PLINE (*Hiſt. Nat.*) parlent de cet animal. La jeuneſſe Gauloiſe s'exerçoit à la chaſſe de l'*Urus*, dit CÉSAR. Ils rapportoient les cornes de ces animaux, pour marque de leur victoire, & ceux qui en tuoient le plus acquéroient beaucoup de gloire. On attribue à des ceintures de cuir d'*Urus* la vertu d'aider les femmes en travail d'enfant, & leurs cornes ſervent auſſi à garnir les lanternes & à faire des vaſes propres à boire.

Outre les Naturaliſtes ci-deſſus cités, qui ont écrit ſur l'*Urus*, on peut encore conſulter le *Dictionnaire de Trévoux*, où il y a un morceau aſſez étendu ſur cet animal, tiré en partie des Commentaires de CÉSAR, de PLINE, de SOLIN, de SCALIGER, & de quelques autres.

URUTAURANA: C'eſt le nom d'une eſpece d'Aigle du Bréſil, ſelon

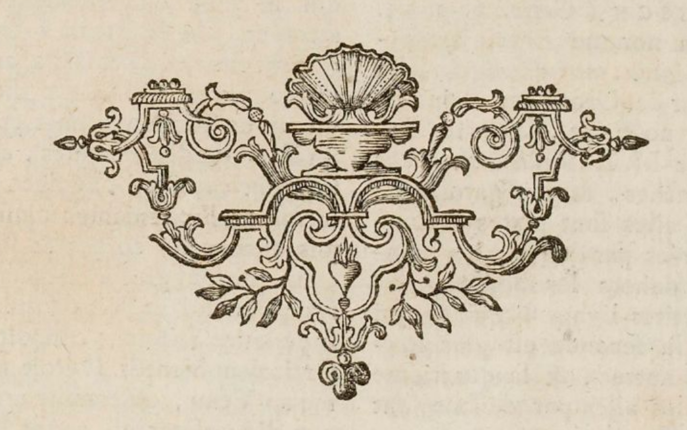
felon MARC GRAVE. Sa hupe eſt compoſée de quatre plumes noires ; les deux du milieu ſont hautes de deux doigts ; celles des côtés ſont plus petites. Le bec de cet oiſeau eſt noir, & ſes pieds ſont jaunes. Sa tête, les grandes plumes des ailes, & preſque tout le deſſus du corps, ſont de couleur brune. Il a la poitrine, le ventre, les cuiſſes & les jambes de couleur blanche ; le tout eſt varié de plumes noires, rangées en forme d'écailles. RAY en parle, *Synop. Meth. Av. p.* 8.

USQ

USQUIEPATLI, animal de la Province de Guatimala dans les Indes Orientales, qui reſſemble entierement au Renard pour la fineſſe. Il eſt long de deux palmes. Il a la gueule petite, de petites oreilles, les ongles courbés, la peau noire & velue. La queue, qu'il a fort longue, eſt mêlée de blanc & de noir. Il vit dans les cavernes entre les rochers, & ſe nourrit d'Eſcarbots, de Vers de terre, de Poules, & autres oiſeaux, dont il mange la chair, quand il peut en attraper. Son urine & ſa fiente ſont d'une puanteur inſupportable, & gâtent tout ce qu'elles touchent ; même le vent que cet animal lâche en fuyant a la même puanteur, & ce ſont les armes, dont il ſe défend contre les Chaſſeurs. Voilà un animal qui reſſemble bien à celui dont j'ai parlé ſous le nom de *Blaireau puant*. Voyez BLAIREAU PUANT.

UZA

UZAS, poiſſon teſtacée du genre des Cancres, qui eſt l'ordinaire & la plus commune nourriture, non-ſeulement des habitans du Bréſil, mais auſſi des Negres. Il eſt de bonne ſaveur, & ſain, ſi l'on boit de l'eau fraîche, après qu'on en a mangé. Ce Teſtacée ſe trouve dans la boue auprès du rivage, & en très-grande quantité.



W : C'eſt un Phalene, ou Papillon nocturne, auquel, dit M. LINNÆUS (*Fauna Suec. p.* 161. *n.* 845.), on donne ordinairement le nom de la lettre *double W*. Il le nomme *Phalæna pectinicornis, ſpirilinguis, alis patentibus albis, lineolis quatuor nigris, tranſverſis, marginalibus*. Il en eſt parlé dans les *Actes d'Upſal*, 1736. *p.* 23. *n.* 44. où il eſt nommé *Papilio alis planis, albidis, faſciis linearibus, nigricantibus*. GOEDARD (*Part. I.*), & LISTER ſur GOEDARD, *p.* 38. le nomment *Somnolentus*. C'eſt encore le même que celui que RAY (*Inſ. p.* 179.) nomme *Phalæna minor, alis amplis è cinereo albicantibus, interdùm fuſco-cinereis, quatuor in exteriorum margine maculis linearibus, è rufo nigricantibus*. La Chenille de laquelle ſort ce Phalene, eſt d'un jaune verd, avec des taches noires. M. FRISCH (*Germ.* 3. *p.* 15. *t.* 3. *f.* 1.) la nomme *Eruca Spithametra, viridi-lutea, maculis nigris*. Elle ſe trouve ſur le Groſeiller épineux. Ce Papillon nocturne, ſelon les obſervations de M. LINNÆUS, a des antennes blanches, & peu garnies de plumes; les ailes ſont plates, blanches & cendrées par déſſus; les grandes ont par dehors les bords garnis de quatre petites lignes blanches qui traverſent : la ſeconde eſt plus longue que les autres, & la quatrieme plus large : les ailes par deſſous ſont griſes. Le mâle a les antennes dentelées; la femelle les a ſoyeuſes, & ſeulement faites en forme de ſcie, dit le ſavant Naturaliſte Suédois, après l'avoir bien & ſuffiſamment examinée. Me MERIAN, dans ſon *Hiſtoire Générale des Inſectes de l'Europe*, *Planche XX*. parle de ce Phalene, ou Papillon nocturne, & de la Chenille d'où il eſt ſorti.

WAL

WALRUS, animal amphibie & fort monſtrueux, qui eſt une eſpece de Phoque ou Phocas, qu'on trouve en grand nombre dans les petites Iſles éparſes vers le golfe de Saint Laurent. Quand il eſt parvenu à ſa grandeur ordinaire, il ſurpaſſe quelquefois nos Bœufs en groſſeur. Il a la peau comme celle d'un Chien marin, & la gueule d'une Vache; ce qui l'a fait appeller par quelques-uns *Vache marine*. Il a deux dents qui ſortent en dehors, recourbées en bas, longues quelquefois d'une coudée. On les employe aux mêmes uſages que l'ivoire, & on les eſtime davantage, parcequ'elles ſont de la derniere blancheur. C'eſt un animal robuſte & fort ſauvage; ce qui le rend extrêmement difficile à attraper. On le prend à terre, & rarement ſur l'eau, & il n'a jamais qu'un ou deux petits. LAET dit qu'on en vit un en Hollande en 1412. C'étoit un Faon de dix ſemaines, comme l'aſſuroient ceux qui l'avoient apporté de la Nouvelle Zemble : ainſi il n'avoit pas encore les cornes & les dents de ceux qui ſont plus vieux; mais les boſſes qu'on lui voyoit dans la mâchoire ſupérieure faiſoient connoître qu'elles ſortiroient bientôt. Il étoit grand comme un Veau, ou comme un gros Dogue d'Angleterre, ayant la tête ronde, les yeux de Bœuf, les narines plates & ouvertes, qu'il fermoit & qu'il ouvroit quelquefois. Au lieu d'oreilles, il avoit un trou de chaque côté; l'ouverture de la gueule ronde & aſſez petite, & à la mâchoire ſupérieure une mouſtache d'un poil carti-

ſagineux, gros & rude. La mâchoire d'en bas étoit en forme de triangle. Il avoit la langue épaiſſe & courte, & le dedans de la gueule muni de dents plates de chaque côté. Ses pieds étoient larges, diviſés en cinq doigts, joints par une membrane épaiſſe. Il avoit ceux de devant tournés en devant & ſans ongles, & ceux de derriere tournés en arriere, & munis d'ongles. Le derriere de ſon corps reſſembloit tout-à-fait à celui d'un Phocas, & il n'avoit point de queue. Sa peau étoit épaiſſe, coriace, & couverte d'un poil court & délié de couleur cendrée. La partie de derriere rempoit plutôt qu'elle ne marchoit. Cet animal grondoit comme un Sanglier, & quelquefois il crioit d'une voix groſſe & forte. Il ſembloit, quand on le touchoit, que ce fût un animal robuſte & furieux. La reſpiration ſe faiſoit par les narines & étoit très-forte. On le nourriſſoit de bouillie, d'Avoine, ou de Mil, & il ſuçoit lentement, bien plus qu'il ne mangeoit. Quand ſon Maître lui préſentoit à manger, il approchoit de lui avec de grands efforts & en grondant, & tous les jours on le mettoit dans un tonneau rempli d'eau, l'eſpace d'une heure, pour s'y jouer. On montroit en même temps les têtes de deux grands *Walrus*, qui avoient chacun deux dents, leſquelles ſortoient en dehors, comme dans les Éléphans: elles étoient longues, groſſes & blanches, recourbées en bas vers la poitrine. Les Anglois qui les avoient apportées, diſoient que ces animaux ſe ſervoient de ces dents pour monter ſur des rochers, & qu'ils venoient par troupes ſur terre pour y dormir. Ils diſoient auſſi que leur pâture étoit de longues & grandes feuilles d'une certaine herbe qui croiſſoit au fond de la mer; qu'ils ne mangeoient ni chair, ni poiſſon, & que leurs cuirs peſoient quatre ou cinq cents livres. Les Danois & les autres Peuples du Nord vont à la pêche du *Walrus*. Cet animal paroît être la Vache marine. Voyez VACHE MARINE.

WALUHORA, nom que les habitans de l'Iſle de Ceylan donnent à une eſpece d'Oiſeau de Paradis, ou Manucodiata, dont la queue eſt très-longue.

WALVOGELS, ou OISEAU DE DÉGOÛT, nom que les Hollandois donnent à des oiſeaux de l'Iſle de Saint Maurice, nommée aujourd'hui *Iſle de France*. Ils ſont de la grandeur d'un Cygne. Ils ont la tête groſſe, munie par deſſus d'une peau en forme de capuchon. Trois ou quatre plumes noires leur tiennent lieu d'ailes. Leur queue n'eſt compoſée que de quatre ou cinq plumes griſâtres. Leur chair eſt dure & coriace. On mange plus facilement de celle de l'eſtomac. C'eſt ce qui les a fait appeller *Walvogels* par les Hollandois, ce qui ſignifie en François *Oiſeaux de dégoût*.

WAR

WARAKU-PEMPE, nom que les Negres du Cap de Bonne-Eſpérance donnent à une eſpece de Dauphin. Les Portugais le nomment *Dorado*. Voyez DAUPHIN.

WEI

WEIDFISCH: Les Allemands, dit GESNER (*de Aquat. Paral. p.* 1291), donnent ce nom à des poiſſons qui courent l'hiver dans des rivieres, beaucoup meilleurs que les Barbeaux, & qu'ils nomment auſſi *Laegerbarben*, parcequ'ils ſe retirent dans des trous. Il y a de ces poiſſons qui ſont ſtériles.

WHA

WHANG-YANG, nom que les Chinois donnent à des Chevres rouſſes, fort communes dans les plaines de Tartarie. Voyez CHEVRE DE TARTARIE.

WHANG-YU, poiſſon de la

Chine, qui pese plus de deux cents livres, & qui étant beaucoup plus gros que le Thon, ne laisse pas que d'avoir la chair très-ferme. La riviere qui coule devant Fuchem étant fort profonde, on y fait une grande pêcherie de ces poissons, qui est ménagée par des méthodes fort ingénieuses. On y voit des filets étendus sur quatre pieux courbés, qui s'abbaissent & se relevent par le moyen d'un pilier attaché à terre. An centre est un grand puits, d'où le poisson ne peut sortir, quand une fois il y est entré. On prend encore ces poissons avec une autre espece de filet.

W I M

WIMBA : Les Suédois donnent ce nom à une espece de poisson blanc, du genre des Carpes, *ex genere Cyprinorum*, & à nageoires molles, *Piscis malacopterygius*. ARTEDI (*Ichth. Part. V. n.* 32.) le nomme *Cyprinus rostro nasiformi, dorso acuminato, pinnâ ani ossiculorum viginti quatuor.*

W I N

WINDOVER, nom que les Anglois donnent à un oiseau, qui est le *Cenchris* d'ALDROVANDE, que nous rendons en François par le mot *Cercerelle*, ou *Quercerelle*. Voyez CERCERELLE.

W I T

WITE-MOUVEN, nom, dit DAPPER, que les Hollandois donnent à des oiseaux de mer du côté d'Afrique, qui sont des especes de Mouettes. Voyez MOUETTE.

WITTFISCH : C'est, dit M. ANDERSON (*Hist. Nat. de Groenl.* p. 148.), la derniere espece de Baleine, qui n'a des dents que par en bas. Les Groenlandois la nomment *Weissfich*, en Latin, selon RAY, *albus Piscis cetaceus*, qu'on pourroit aussi appeller, dit M. ANDERSON, *Balæna minor alba, in inferiore maxillâ tantùm dentata, sub pinnâ in dorso.* On prend ce poisson dans le Détroit de Davis, & principalement dans la Baye Méridionale, appellée *Sud-Bucht*. Il ressemble assez à la véritable Baleine, si non qu'il a la tête beaucoup plus pointue. Il porte sa bosse sur la tête, comme la Baleine. Il n'a point de nageoire au dos; mais il en a une de chaque côté, qui est passablement longue. Sa queue a aussi beaucoup de ressemblance avec celle de la Baleine. On prétend qu'il n'a qu'une seule ouverture pour rejetter l'eau. Il est vrai, dit M. ANDERSON, que je trouve manifestement deux trous dans le crâne d'un de ces poissons, que je conserve; mais il se peut qu'ils se réunissent dans un seul tuyau charnu, & que par conséquent ils ne forment qu'un seul jet d'eau. Ce poisson est d'un blanc jaunâtre. Il a deux ou trois fois la longueur d'un homme; mais il ne donne gueres qu'un ou deux tonneaux de graisse, qui est, outre cela, si molle, que le harpon n'y tient presque point, & quitte aisément ; ce qui est cause qu'on ne prend gueres la peine de lui donner la chasse : mais on est bien aise toutes les fois qu'on en rencontre, parcequ'on regarde son arrivée comme un bon présage d'une pêche abondante de Baleines. La mâchoire inférieure de ce poisson est garnie de chaque côté de huit petites dents un peu recourbées, applaties & arrondies par en haut, qui sont comme couchées sur le dos dans la gencive. MARTENS, dans son *Voyage de Spitzberg*, *Part. IV. chap. 6. n.* 5. parle de cette Baleine.

SIBBALD donne aussi la description d'une Baleine de cette espece ; mais elle est, dit M. ANDERSON, toute différente de celle-ci. La sienne a la tête ronde & des narines, au-lieu que celle-ci l'a pointue, avec une seule ouverture pour rejetter son eau. Pour en marquer la distinction, M. ANDERSON a ajouté le mot *alba*.

WITTLING, nom qu'on donne dans le Nord à une eſpece de Merlan, ainſi nommé de la couleur blanchâtre de ſon dos. C'eſt, dit M. ANDERSON (*Hiſt Nat. de l'Iſl. p.* 186.), l'*Aſellus mollis major*, *ſive albus* de WILLUGHBY, *p.* 179. le *Witting* des Hollandois, & le *Whiting* des Anglois. Les Pêcheurs de Hilgeland l'appellent *Gaatjens.* Ce poiſſon reſſemble plus au *Schelfiſch* ou *Églefin*, qu'au Cabéliau. Il a le corps allongé & les dents extrêmement pointues. Sa chair eſt fort délicate, mais elle reſſemble à celle du *Schelfiſch*, en ce que l'une & l'autre ne ſont pas propres pour faire du bon *Flacfiſch* & *Hengfiſch*, & qu'elles ſont de peu de débit, quand les autres ne manquent pas.

M. ANDERSON croit que le *Wittling* eſt la véritable Morue, quoiqu'on donne communément à Paris ce nom à la Morue qu'on pêche ſur les bancs de Terre-Neuve, & que RONDELET même confonde l'une avec l'autre. La Morue, Molue, ou Merluche, en Latin *Merlucius*, *quaſi maris Lucius*; en Anglois *Cod*, ou *Whitefiſch*; en Hollandois *Backeliauw*, eſt plutôt, dit-il, une eſpece de Cabéliau. Cependant, (ce ſont les termes de M. ANDERSON), je n'ai pu connoître juſqu'à préſent les marques caractériſtiques par leſquelles ce poiſſon ſe diſtingue de notre Cabéliau. Les Naturaliſtes ne fréquentent gueres ces endroits, & il eſt difficile de tirer des Pêcheurs quelque choſe d'exact & de ſuivi ſur la nature des poiſſons. Ce poiſſon inſatiable a reçu de la Nature un avantage ſingulier, que bien des gourmands ſouhaiteroient pouvoir partager avec lui; c'eſt que toutes les fois que ſon avidité lui a fait avaler un morceau de bois, ou quelque autre choſe d'indigeſte, il vomit ſon eſtomac, comme il a été déjà dit ailleurs, le retourne devant ſa bouche, & après l'avoir vuidé, & bien rincé dans l'eau de la mer, il le retire à ſa place, & ſe remet ſur le champ à manger. Cela eſt avéré entr'autres par DENIS, dans ſa *Deſcription des côtes de l'Amérique Septentrionale*, *Vol. II. p.* 281. où il décrit fort exactement toute la pêche & la préparation des poiſſons, comme elle ſe fait ſur les côtes de Terre-Neuve, en remarquant en même temps que la Morue verte ou blanche, & la Morue ſeche, ou Merluche, ſe font du même poiſſon, & que la différence de la dénomination ne vient que de la façon différente de le préparer. Il faut obſerver, après tout, que la Morue verte, que l'on embarque auſſi-tôt que le poiſſon eſt coupé, & que ſans l'entonner on range par couches avec du ſel dans le vaiſſeau, n'eſt autre choſe que le Cabéliau ſalé, & connu ſous le nom de *Labberdam.* La Morue ſeche reſſemble beaucoup au poiſſon nommé *Klippfiſch.* Celle-ci eſt plus petite que la Morue verte. Avant que de l'embarquer on la ſale ſur le bord de la mer. On la lave enſuite dans la mer même, & après avoir laiſſé dégoutter l'eau ſur des claies, on la range une à une ſur des bancs de pierre, & après cela en tas pour la laiſſer bien ſécher. On l'entaſſe enfin dans le vaiſſeau ſur des fagots, & on la tranſporte ainſi en France. Voyez aux mots MERLAN & MERLUCHE, ce que j'ai déjà dit de cette ſorte de poiſſon, d'après RONDELET, & les autres Naturaliſtes qui en ont écrit.



XALCUANI, oiſeau du Mexique, qui avale du ſable, & qui eſt un peu plus petit que le Canard. Il a le deſſus du bec de couleur livide ; le bas du bec noir, médiocrement large ; les jambes blanches ; le deſſus du corps & des ailes eſt de couleur verte, blanche, noire & brune ; le deſſous eſt blanc. Il a une bande verte, depuis l'occiput juſqu'aux yeux. La poitrine eſt fauve, avec des lignes blanches qui traverſent. RAY (*Synop. Meth. Av. p.* 176.), d'après HERNANDEZ, parle de cet oiſeau.

XAM

XAMPANTOTOTL, oiſeau du même pays, ſelon RAY (*ibid. p.* 173.), preſque égal au Chardonneret pour la grandeur. Ses couleurs ſont blanches, pourprées, jaunes & brunes.

XAN

XANDARUS, du mot Grec ξάνδαρος. C'eſt le nom d'un animal ſemblable au Bœuf, qui ſe trouve proche de la mer Atlantique, diſent HESYCHIUS & VARINUS. GESNER (*de Quad. L. I. p.* 142.) dit que c'eſt le même Quadrupede que le *Tarandus*, dont on a déjà parlé. Quelqu'un voudra peut-être que ce ne ſoit pas le même animal, parceque le *Xandarus* ne ſe trouve que du côté de la mer Atlantique, & le *Tandarus* dans la Scythie ; mais ce Naturaliſte répond que la Scythie tient aux frontieres maritimes de l'Aſie & de l'Europe, & que ces parties du Monde, avec la mer Atlantique, étoient compriſes dans l'Océan par les Anciens. Voyez TARANDUS.

* XANTIAS : C'eſt un nom que DIPHILUS donne à une ſorte de poiſſon. RONDELET dit qu'il n'a trouvé nulle part ce nom, & qu'il faut lire *Xiphias*. Voyez ce mot.

XAX

XAXABES, nom d'un petit Perroquet de la Jamaïque, ſelon le rapport d'OVIEDO & de SLOANE, qui parle très-diſtinctement. Cet oiſeau a le col rouge, le reſte du corps verd, & une queue courte & large. Voyez PERROQUET.

XAXALHUA, Serpent de la Nouvelle-Eſpagne, dit SEBA, qui en donne la figure, *Theſ. II. Tab.* 63. *n.* 2. Il a le front muni de grandes écailles, qui ſont d'un jaune pâle, & toutes picotées de points noirâtres. Sa gueule eſt étroite, & amenuiſée. Ce Reptile a le deſſus du corps rayé longitudinalement de lignes noires, blanches, & de couleur de châtaigne.

XAXATHUA, Couleuvre du Mexique. Le mâle eſt d'une admirable variété ; car ſes écailles, tantôt blanchâtres & tantôt d'un brun obſcur, ſont mélangées ſur le dos d'une marbrure de larges taches, dont la couleur eſt d'un alezan clair. Sa tête eſt aſſez large, très-belle, marquée de deux taches oblongues de couleur de châtaigne, qui paroiſſent comme façonnées au tour en forme de cornichons, d'où il eſt arrivé que les anciens Écrivains l'ont appellé *Serpent cornu*, quoiqu'il ſoit viſible qu'il ne porte point de cornes. Sa gueule eſt large & ronde. A la hauteur des yeux, il regne en travers un double cordon ſur le nez. On croiroit d'abord que cette Couleuvre n'a point de dents, parcequ'elles ſont fort petites & très-

profondément enfoncées dans leurs alvéoles Les deux testicules oblongs, représentés distinctement dans la figure que SEBA en donne par la *lettre B.* indiquent son sexe. *Thes. II. Tab. 77. n. 5.*

La femelle est encore parée plus magnifiquement que son mâle. Son front est couvert de grandes écailles blanches, chagrinées de petits points noirs. Son nez est traversé de deux raies noires. Sa peau est par-tout décorée d'enjolivemens singuliers. En effet les écailles qui la défendent sont blanches ; dans de certains endroits d'un brun sombre, & ailleurs d'un roux clair : toutes sont larges, & jointes les unes aux autres en maniere de chaînons : celles du dessous du ventre sont variées de roux & de jaune. Quelques Auteurs ont prétendu que les femelles de Serpens avoient la tête plus grande que le mâle ; cependant l'expérience enseigne au contraire que les mâles ont la tête non-seulement plus grande, mais plus grosse, & le regard plus féroce. SEBA, *Thes. II. Tab. 77. n. 5.*

X E

XÉ DES CHINOIS, ou ANIMAL MUSQUÉ, dont j'ai déjà parlé, en Latin *Animal moschiferum ;* en Anglois *Tusks*, comme qui diroit *Porc.* On en trouve la figure dans l'*Hist. Génér. des Voyages*, *Tome IX. in-4°. p.* 544. RAY (*Synop. Anim. Quad. p.* 127.) ne sait si on doit mettre cet animal au rang des Chevres, ou des Cerfs ; car il ne porte point de cornes. M. LINNÆUS (*Syst. Nat.*) l'avoit d'abord mis dans l'ordre des *Pecora*, & dans le genre des Cerfs ; depuis il en a fait un ordre particulier. Il le nomme *Cervus cornibus nullis, dentibus superioribus caninis exertis ;* en François, Cerf qui n'a point de cornes, dont les dents supérieures canines sont découvertes. On en conserve un dans le Cabinet curieux de la Société Royale de Londres. Voici la description qu'en donne M. GREW.

Depuis le haut de la tête jusqu'à la queue, il est long de trois pieds quelques pouces. Sa tête a un demi-pied de long. Son col est long du quart d'une aune, & son front a trois pouces de large. Il a le museau pointu, comme une espece de Chien de chasse, que les Anglois nomment *Grey-Hound.* Ses oreilles sont semblables à celles des Lapins : elles ont trois pouces de long, & elles sont droites. Il a les pieds très-fendus, garnis de deux ongles d'un pouce & un quart de long, & larges d'un quart de pouce. Ceux des pieds de derriere sont de la même grandeur & très-visibles. Le poil de la tête & des jambes est long d'un demi-pouce, ainsi que celui du dessous du ventre, & il n'est pas épais. Sur le dos & aux fesses il a trois pouces de long, & il est blanc & brun ; cependant le poil de la tête & des cuisses est brun, & celui du ventre & de la queue est blanc, comme crêpu, sur-tout celui du dos & du ventre. A chaque côté de la mâchoire inférieure il y a une touffe de poils gros, courts & rudes, égaux, longs de près d'un pouce. Le poil de la vessie où est enfermé le musc, est long de trois pouces, large de deux. Il a vingt-six dents, seize à la mâchoire inférieure, huit devant, qui sont petites, & quatre molaires de chaque côté ; à la mâchoire supérieure, un égal nombre de dents molaires ; à chaque mâchoire une dent canine, longue de plus de deux pouces, faite en forme de faulx.

La mollesse & la texture du poil de cet animal, singulierement arrangé, suffit pour lui conserver sa chaleur & le mettre à l'abri du froid. C'est pour cela qu'il a les poils très-longs sur le dos. Ses dents canines lui servent & & pour paître & pour se défendre contre ses ennemis. Par le moyen de ses dents, il arrache les racines de la terre, coupe & déchire les branches d'arbres, & les dépouille de leur écorce. Ses oreilles longues, comme il est

un animal timide, lui servent à entendre de loin son ennemi, afin de pouvoir s'enfuir & de n'être pas surpris, quand on approche de lui. Comme dans chacun de ces animaux, il n'y a qu'une seule vessie qui renferme le musc, il faut nécessairement, selon la remarque de RAY, qu'on en tue tous les ans un grand nombre, pour fournir tant de musc à l'Europe, à l'Asie & à toutes les autres Parties du Monde; mais il y a toute appparence que l'on a trouvé le secret de faire du musc qui imite celui de ces animaux, & qu'on fait passer pour en être. Cet animal est le *Xé* des Chinois, dont ils mangent la chair, & le *Capra mosche* de CHARLETON & des autres Naturalistes.

Ces animaux se trouvent à la Chine dans les Provinces de Kensi & de Sachuen. Ils sont de la grandeur du Chevreuil. Des Auteurs leur donnent quatre dents plus longues que les autres. On en tire de bon musc, non pas de leur sang, comme quelques-uns l'ont dit, mais d'une tumeur qui leur vient sous le ventre, quand la lune est pleine. Ce musc est le plus parfait & le plus odoriférant de tous.

XEQ

XEQUIPILES, Serpent d'Amérique à longues bandes. Il reçoit son nom d'une montagne de la Province de Guatimala, où l'on en trouve quantité de cette espece, de même que de plusieurs autres. Ses couleurs sont très-jolies. Depuis la tête jusqu'à l'extrémité de la queue, qui est pointue, regne sur le milieu du dos une bande un peu rouge, qu'accompagnent de chaque côté d'autres bandes d'un jaune pâle, ornées d'écailles rhomboïdes, & d'une fine raie de couleur de châtaigne. Le reste des écailles est d'un roux clair; mais celles du ventre sont de couleur de plomb, dit SEBA, qui en donne la figure, *Thes. II. Tab. 1. n. 9.*

XIPHIAS, poisson de mer, dont parle ÉLIEN, du mot Grec ξιφος, qui signifie épée, parcequ'il a le museau aigu, fait en forme d'épée. GESNER (*de Aquat. p.* 204.) le nomme *Gladius Piscis*, & dit qu'il a quelque chose de commun avec les Chiens de mer nommés *Galei*, & avec ceux nommés *Musteli*. C'est l'*Épée*, ou l'*Espadon*. Voyez ces mots.

XIQ

XIQUE, sorte de Vermine, qui est la même chose que la Chique. Voyez au mot CHIQUE, où il en est amplement parlé, d'après les Naturalistes qui en ont écrit.

XIQUIPILTOTOTL, très-petit oiseau du Mexique, dont le bec & le col sont marqués d'une tache noire : le reste est bleu & cendré. Cet oiseau chante, dit RAY, *p.* 173.

XOC

XOCHILTOTOLT, oiseau du même pays, de la grandeur & de la figure du Moineau, dont la couleur est variée, en partie pâle, en partie noire, en partie blanche & en partie fauve. Son nid est pendu aux branches d'arbres. RAY, *p.* 170. met cet oiseau au rang des Étourneaux.

XOCHITECANALT, autre oiseau du Mexique, dit RAY, *p.* 178. qui est de marais, qui a une palme & demie de long, le bec excepté, qui a presque huit pouces de long, & trois de large : il est dentelé, couleur d'écarlate vers le bout; aux autres parties il est d'un bleu d'azur, avec un blanc pâle. HERNANDEZ dit qu'il change de couleur presqu'à tous les momens; ce qui n'est pas croyable, comme le remarque RAY, qui ajoute qu'HERNANDEZ pourroit bien parler ici du Toucan-Pie du Brésil, quoiqu'il en parle ailleurs comme d'un oiseau qu'il dit n'avoir pas encore vu.

XOCHITOTOTL, oiseau du

du Mexique. HERNANDEZ donne ce nom à deux especes d'oiseaux. Le premier a le ventre, la poitrine & la queue en partie de couleur de safran, avec un mélange de noir. Le dessous des ailes est cendré, & le dessus est noir & mêlé de blanc. Le reste du corps, avec la tête, est noir. HERNANDEZ (*c.* 28.), dit RAY (*Synop. p.* 167.), appelle cet oiseau *Cotztototl* ou *Oiseau jaune*, & lui donne la grandeur du Serin de Canarie; car celui qu'il avoit étoit jeune. Il paroît aussi décrire le même dans un autre endroit, *p.* 140. & celui dont il parle dans un autre *chapitre*, *p.* 143. est tout jaune, marqué d'une tache noire sur la tête. Il a la queue & les ailes noires & pâles, & RAY pense que c'est le même oiseau que l'Etourneau.

L'autre *Xochitototl* est un oiseau du même pays, de la grandeur & de la figure du Moineau, mais il en differe pour la couleur. Ses plumes sont en partie pâles, en partie noires, en partie blanches, & en partie brunes, ou mélangées de ces diverses couleurs. Il suspend & fait son nid aux branches des arbres, comme un autre oiseau nommé *Xochiltotolt*, & qui est presque semblable à celui-ci. Voyez plus haut XOCHILTOTOLT.

XOL

XOLOITZEVINTLT, espece de Chien des Indes. Voyez au mot CHIEN.

XOLOTLAPECH, oiseau du Mexique, de la grandeur d'un Moineau, jaune en dessous, & brun en dessus, dit RAY (*Synop. Av. p.* 174.), d'après HERNANDEZ.

XOM

XOMOLT, espece de Canard du Mexique, dont le dos & le dessus des ailes sont noirs. La poitrine est brune. Quand cet oiseau est en colere, les plumes du dessus de sa tête forment une hupe. Les Indiens garnissent leurs vêtemens de ses plumes, dit RAY, *ibid. p.* 177.

SEBA en donne la figure, *Thes. II. Tab.* 65. *n.* 5. & dit que cet oiseau a la tête d'un rouge agréable, & ornée d'une belle hupe. Il a le bec jaune, terminé en une pointe très-aigue, & marqué par dessous d'une tache noirâtre, semblable à celles qui regnent au coin de ses yeux. Son dos & sa poitrine sont d'un rouge pâle. Le haut des ailes est d'un jaune clair, & le bas d'un rouge incarnat. On remarque ici quatre principales couleurs, qui sortent des petites plumes des ailes. Sa queue déployée en éventail est nuancée de couleurs d'un rouge éclatant, & d'un beau jaune à l'extrémité.

XOT

XOTLAPECH, oiseau du Mexique, selon RAY, *ibid. p.* 169. plus petit que l'Étourneau. Il a le dessus du corps brun, & le bas d'un bleu azur; une hupe sur la tête de couleur brune, mais tombante, dont l'extrémité descend sur le bec.

XOX

XOXOUKQUIHOATLI, petit Héron cendré & hupé du Mexique, dont la hupe est composée de sept plumes couleur de pourpre. Son nom lui vient du mot *hoho*, qu'il prononce. Il a le bec noir & dentelé, dit HERNANDEZ, *c.* 6. *&* *c.* 126. Son plumage, selon SEBA, est d'un pourpre foncé. Il a la tête d'un rouge bai-clair, & marquée de noir depuis le milieu du sommet jusqu'au col; le bec d'une longueur ordinaire; la poitrine, le ventre & la queue nuancés de plumes d'une couleur plus lavée; les pieds gros & courts à proportion des doigts, & les grosses plumes des ailes d'un rouge bai-foncé. SEBA en donne la figure, *Thes. I. Tab.* 64. *n.* 2.

XRO

XROMIS, ou XREMUS,

& XREMIS : GESNER (*de Aquat. p.* 264.) donne ces trois noms à un même poiſſon. RONDELET doute qu'ils conviennent au même. ATHÉNÉE en fait deux poiſſons différens. GESNER croit que c'eſt celui qu'on pêche du côté d'Antibe & de l'Iſle de Saint Honorat ou de Lérins, & qu'on nomme en Ligurie *Caſtagno*, à cauſe de ſa couleur de châtaigne. On en prend beaucoup dans l'été, & les Pêcheurs n'en font point de cas. BELON confond le *Chromis* avec le *Glaucus*. Le *Glaucus* a des lignes qui s'évanouiſſent en croiſſant. Il nomme le *Chromis* & le *Glaucus*, *Ombrine*, à cauſe de leur reſſemblance avec l'*Ombre de mer*. RONDELET dit que le *Xromis* eſt l'*Ombre*, à laquelle il ne donne point de dents, & BELON lui en donne. Pour GESNER, il diſtingue, d'après les Anciens, le *Xremis*, d'avec le *Xromis*. Il fait du premier une eſpece de Morue, & du ſecond un autre poiſſon. ARTEDI (*Ichth. Part. V. p.* 65. *n.* 1.) marque que le *Xromis* eſt l'*Ombre de mer*. Voyez OMBRE.

XUT

XUTAS, ſorte d'oiſeau des Indes Occidentales, que les Sauvages de la Province de Quito nourriſſent dans leurs habitations. Ces oiſeaux, ſelon le rapport des Voyageurs, ſont fort ſemblables aux Oies, & aſſez faciles à apprivoiſer.



Y : Albin donne ce nom à un Papillon ſorti d'une Chenille qui ſe nourrit de feuilles de Menthe. Selon le Docteur d'Herram, le Papillon, auquel on a donné le nom d'*Y Grec*, peut bien être le même que celui que Petivert appelle *Lambda*. Voyez LAMBDA & CHENILLE *qui ſe nourrit de feuilles de Menthe*.

YAC

YACA-CINTLI, oiſeau aquatique & fiſſipede du Mexique, qui a le bec très-long, les jambes vertes, la tête & le ventre d'un bleu d'azur, mais tirant ſur le pourpre, les ailes mêlées de brun & de noir, les yeux jaunes, ainſi que le bec qui tire ſur le pourpre à ſa naiſſance. Cet oiſeau eſt long de preſque trois doigts. Il a le devant de la tête fait comme celui des Foulques & des Poules d'eau, dont il eſt une eſpece, dit Ray, *Synop. Meth. Av. p.* 178.

YACAPATLAHOAC, Canard du Mexique à large bec, un peu plus petit que le Canard domeſtique. Cet oiſeau a les pieds, & le bec, à ſa partie inférieure, d'un rouge pâle. A l'extrémité le bec eſt d'un brun noir. Tout ſon corps eſt couvert de plumes qui font le demi-cercle : elles ſont brunes, noires & blanches, & entierement de couleur fauve au ventre. Le deſſus des ailes eſt en partie blanc & verd, & la plus grande partie eſt brune ; le deſſous eſt blanc.

YACAPITZAHOAC, autre Canard du Mexique, qui a le bec fait en forme de poignard, & que Ray (*ibid. p.* 177.) croit être le même que le petit Colymbe qu'on voit en Angleterre.

YACATEXOTLI, Canard ſauvage du Mexique, qui habite les marais. Il eſt de la grandeur du Canard domeſtique. Le deſſus du bec de cet oiſeau eſt d'un bleu d'azur : la partie ſupérieure du corps eſt en partie fauve, & en partie d'autre couleur ; le deſſous eſt d'un blanc argenté & noir. Le deſſous des ailes eſt cendré, & le deſſus noir, dit Ray (*ibid. p.* 175.), d'après Hernandez.

YACATLIL, autre oiſeau du même pays, qui a le bec noir. Ce bec eſt long d'un travers de doigt : à ſa naiſſance il eſt un peu gros, & il finit en pointe, d'où lui eſt venu le nom d'*Yacatlil*, ſelon le rapport de Ray, *ibid. p.* 169.

YACATOPIL, Pigeon du Mexique, de la grandeur du Pigeon ſauvage, ou Pigeon Ramier. Il a le bec de quatre doigts de long, menu, pâle, mais en plus grande partie noir, & les pieds rouges. Cet oiſeau paroît être une eſpece de Gelinotte, ou de petite Poule. Il a tout le corps, les ailes & la queue mêlés de blanc, de cendré, de noir & de brun ; mais le bas du corps, avec le deſſous de la queue, a du blanc. C'eſt un oiſeau, dit Ray (*ibid. p.* 175.), qui voltige autour des eaux.

YACONDA, poiſſon tout-à-fait couvert d'un teſt, & long de trois pieds. Il ſe pêche dans les mers des Indes Occidentales. Il eſt tout rayé de lignes jaunes, rouges & blanches.

YAN

YANDON, nom que donnent les habitans de l'Iſle de Madagaſcar à une certaine eſpece d'Autruche. Ce ſont des oiſeaux qu'on peut dire voler, moins qu'ils ne ſont portés ſur

terre. Ils ſont plus grands que les hommes, & ont une légereté ſurprenante. C'eſt le même oiſeau qu'on appelle *Yandeu*, dit Laet (*L. XVI. c.* 14.), dans l'Iſle de Maragnana.

YAP

YAPA, ſorte d'oiſeau du Bréſil, qui reſſemble à une Pie, qui a tout le corps noir, à l'exception de la queue qui eſt jaunâtre. Il a les yeux bleus, & le bec jaune, trois plumes ſur la tête qu'il dreſſe comme ſi c'étoient des cornes. C'eſt un oiſeau qui fait grand plaiſir à voir; mais il rend une mauvaiſe odeur, quand il eſt fâché. Il uſe d'un fort grand ſoin pour chercher ſa vie, & il fait ſa nourriture ordinaire des Araignées, Eſcarbots & Grillons, qu'il ſait tirer de leurs trous dans tous les coins des maiſons; mais il y a du péril à le tenir ſur le poing, parceque l'inſtinct qu'il a reçu de la Nature le porte à fourrer ſon bec dans la prunelle.

YAT

YATU, Perdrix du Pérou, que les habitans du pays appellent ainſi à cauſe de ſon chant. Il y en a de deux eſpeces: les unes ſont groſſes & approchent de la groſſeur de nos Poules, & qui ne ſe trouvent que dans les lieux qui ſont éloignés de toute fréquentation de la part des hommes: les autres ſont plus petites que nos Perdrix, mais d'une chair bien plus délicate. Les unes & les autres ſont de couleur griſe, & ont le bec blanc, ainſi que les pieds.

YAY

YAYAUHQUITOTOTL, oiſeau du Mexique, de la grandeur de l'Étourneau, dont les plumes ſont de couleur verte, de bleu d'azur, de couleur fauve & cendrée. Il a deux plumes qui pendent au bout de la queue. Les autres ſont plus longues. Ray (*Synop. Meth. Av. p.* 168.) croit que c'eſt le *Guira-Guainumbi* de Marc Grave. Cet oiſeau a été décrit par Fernandez, ſelon Seba, qui en donne la figure, *Theſ. I. Tab.* 51. *n.* 7. C'eſt un fort bel oiſeau. Il reſſemble aſſez de figure à l'Étourneau. Il eſt ſeulement plus délié. Il ſort de ſa queue deux plumes très-grandes d'un bleu céleſte magnifique. Le jabot, le contour des yeux, & le deſſus du corps, ſont de la même couleur, mais un peu plus foncée. Les ailes brillent d'un beau verd pâle; le dos & les petites plumes de la queue ſont d'un verd obſcur; le ventre eſt d'un cendré gris. Le bec, qui eſt long & crochu, tire ſur le jaune, de même que les pieds.

YCH

YCHO, ou ICHO, nom qu'on donne au Pérou au *Llma*, ou *Glama*, eſpece de Chameau. Voyez au mot GLAMA.

YET

YET: Les Anciens, dit M. Adanson, *p.* 43. ont connu ſous le nom Latin de *Concha Perſica*, un Coquillage qu'ils recevoient fréquemment du Golfe Perſique. Quelques Modernes lui ont conſervé ce nom, que les François ont rendu dans leur langue par celui de *Conque Perſique.* Mais il nous vient tant de Coquilles & tant d'autres raretés de ce Golfe, que ce ſeroit embrouiller nos idées que de leur donner à chacun en particulier ce ſeul nom de *Perſique* ou *Perſienne*, qui leur convient également à toutes. C'eſt pour ne pas tomber dans ce défaut que j'ai conſervé à la premiere eſpece de ce genre le nom d'*Yet*, ſous lequel il eſt connu chez les Negres voiſins du Cap verd.

Ce Coquillage a beaucoup embarraſſé les Modernes dans leurs combinaiſons méthodiques, & ils n'ont pu ranger ſa coquille dans aucune claſſe, faute d'en avoir vu l'animal. La côte du

Sénégal m'a fournie les moyens de l'examiner. Elle en nourrit une prodigieuſe quantité, ſur-tout dans la partie ſablonneuſe qui s'étend depuis le village de Rufisk juſqu'à celui de Ben. Là, tous les ans, les groſſes mers du mois d'Avril en rejettent un ſi grand nombre, que le rivage en paroît quelquefois tout couvert. On y en trouve de deux différentes eſpeces de toutes les grandeurs.

L'*Yet* eſt le huitieme genre des Coquillages univalves de M. ADANSON, & il a conſervé le nom d'*Yet* à la premiere eſpece, qu'il décrit en ces termes.

La coquille de l'*Yet*, dit l'Auteur, eſt une des plus grandes que j'aie jamais obſervées ſur la côte du Sénégal. Elle a neuf à dix pouces de longueur, ſur ſept à huit pouces de largeur, & une fois moins de profondeur de deſſus en deſſous. On peut la regarder comme une portion d'ovoïde obtus, coupé par la moitié dans ſon grand diametre, & dont la longueur ſurpaſſe la largeur d'environ une quatrieme partie. Ses extrémités ſont arrondies & fort obtuſes, & ſon épaiſſeur n'eſt pas fort conſidérable.

Elle eſt liſſe au-dehors, & formée de trois ſpires, qui tournent de droite à gauche & horiſontalement ſur elles-mêmes. La premiere de ces ſpires compoſe elle ſeule preſque toute la coquille.

Les deux autres ſpires forment un ſommet arrondi & caché dans la cavité que forme en bas la premiere ſpire. Les bords de cette cavité ſont extrêmement aigus & rentrent en dedans par une ſurface très-oblique, qui ſe termine à la racine du ſommet.

L'ouverture de cette coquille eſt des plus évaſées que l'on connoiſſe. C'eſt une elliptique obtuſe à ſes extrémités, qui ſont terminées par une échancrure conſidérable, creuſée dans la coquille. L'échancrure d'en haut reſſemble à une crenelure ou demi-lune plus large que profonde ; & celle d'en bas forme un canal plus long ou plus profond qu'il n'eſt large. La longueur de cette ouverture eſt double de ſa largeur : elle eſt égale & preſque parallele à celle de la coquille : ſa largeur eſt preſque égale à la ſienne dans ſa moitié ſupérieure.

La levre droite eſt très-ample, mince & tranſparente, ſans bordure. La gauche au contraire eſt renflée, & arrondie dans le bas, ſimple dans le haut, quoiqu'épaiſſe & obtuſe : elle eſt ornée un peu au-deſſus de ſon milieu de quatre dents, qui tournent en ſpirale, & dont la ſupérieure eſt trop rentrée en dedans de la coquille, pour être facilement apperçue. Elle laiſſe voir encore au-dehors une large trace ridée, qui s'étend depuis ſes dents juſqu'à l'échancrure ſupérieure, qu'elle va gagner en ſerpentant ſur le dos de la coquille.

La ſurface intérieure de cette coquille eſt blanche, & du poli le plus brillant. A l'extérieur elle eſt fauve, & quelquefois marbrée de taches blanches.

Les variétés qu'on obſerve dans les différens individus de cette Coquille, dépendent de leur âge. Les jeunes ſont ordinairement un peu plus longues. Leur largeur eſt de moitié moindre que leur longueur. Leur ſommet eſt applati : celui des moyennes eſt arrondi ; mais l'intervalle qui les ſépare depuis le tranchant de la premiere ſpire eſt creuſé obliquement. Dans les vieilles au contraire le ſommet eſt applati, ou bien il rentre un peu en dedans, & l'eſpace qui ſépare les ſpires eſt applati ou horiſontal. On ne voit communément que trois ou quatre dents à la levre gauche de l'ouverture. J'ai cependant, ajoute l'Auteur, une moyenne de ces Coquilles, qui fait exception à cette regle. Elle en a cinq très-bien diſtinguées, & que l'on voit facilement au-dehors.

La tête de l'animal eſt extrêmement

grande, faite en demi-lune, & de moitié auſſi large que ſa coquille. Elle eſt plane en deſſous, convexe par deſſus & tranchante ſur ſes bords.

Ses cornes ont la forme de deux languettes triangulaires, applaties, trois fois plus longues que larges, & trois fois plus courtes que la tête. Elles y ſont attachées en deſſus à une diſtance aſſez grande, & à-peu-près égale, de ſon extrémité & de ſes côtés.

Les yeux ſont placés à-peu-près au milieu de la longueur de la tête, vers le côté extérieur des cornes; mais ils ſont éloignés derriere elles d'une diſtance égale à leur largeur. Ils ſont médiocrement grands, noirs, arrondis & légerement élevés.

On reconnoît facilement la bouche par un long tuyau ou trompe qui en ſort très-ſouvent. Cette trompe eſt cylindrique, d'une longueur égale à celle de la tête. Son extrémité eſt percée & garnie de petites dents en forme de crochets. Elle ſert à cet animal pour percer les autres Coquillages & en ſucer la chair, qui lui ſert de nourriture.

Son manteau recouvre les parois intérieures de la coquille, ſans ſortir au-dehors. A ſon extrémité antérieure il ſe replie pour former un tuyau de la longueur de la tête, ſur laquelle il paſſe entre les cornes. Ce tuyau eſt cylindrique, fort épais & coupé par devant dans toute ſa longueur. Il paroît à ſes côtés une membrane épaiſſe, charnue & quarrée, qui s'étend ſur toute ſa longueur.

Le pied de l'*Yet* eſt la partie la plus conſidérable de ſon corps. Il eſt ſi monſtrueux, que la coquille en couvre à peine la quatrieme partie, quand il veut y entrer. Alors il ſe replie en deux dans toute ſa longueur, & forme un long canal dans ſon milieu. Lorſqu'il eſt étendu pour marcher, il prend la figure d'une ellipſe, obtuſe aux extrémités, & qui s'avance aſſez pour cacher toute la tête en deſſous. Il a alors une fois plus de largeur, & moitié moins de longueur que la coquille. Son grand diametre ſurpaſſe auſſi d'un tiers le petit.

Son épaiſſeur eſt conſidérable, ſur-tout dans la partie poſtérieure qui déborde la coquille. Il eſt relevé en cet endroit d'une vive arête, qui eſt ſillonnée & comme coupée de rides très-profondes. Dans les nouveaux nés ce pied ſe loge entierement dans la coquille.

Tout le corps de cet animal eſt d'un brun tirant ſur le noir. Ses yeux ſont noirs, & l'on voit un cercle blanc à l'extrémité du tuyau que forme le manteau.

Quoiqu'il ne me ſoit pas arrivé de ſurprendre l'*Yet* en accouplement, continue l'Auteur, on peut préſumer qu'il eſt hermaphrodite, parceque j'ai trouvé des petits vivans dans le corps de la plûpart, ſur-tout pendant les mois d'Avril & de Mai. L'analogie qui eſt entre ce Coquillage & quelques autres, qui ſont des hermaphrodites de cette eſpece, pourroit encore confirmer mon opinion. Mais ce que je puis affirmer avec plus de certitude, c'eſt qu'il eſt vivipare, & que ſes petits, en naiſſant, portent des coquilles qui ont déjà un pouce de longueur. Je n'en ai trouvé que quatre ou cinq dans chaque animal, & peut-être les ſevre-t-il pendant les premiers mois. Ce qui me donne lieu de le penſer, c'eſt que j'en ai vu pluſieurs qui portoient leurs cinq petits dans les plis de leur pied; cependant ceux-ci avoient déjà un pouce & demi de longueur à la coquille.

Voilà des enfans d'une taille prodigieuſe pour un Coquillage, & on peut croire que les peres & meres qui leur ont donné naiſſance doivent être d'une groſſeur conſidérable: auſſi en voit-on qui peſent ſept à huit livres. Leur chair, ſur-tout celle du pied, eſt coriace & d'une grande dureté: elle eſt néanmoins d'une grande reſſource aux ha-

bitans de la côte, qui, dans les temps de famine, les boucannent & les font sécher au soleil, pour s'en nourrir & suppléer à la disette, ou pour les aller vendre avec leur poisson aux gens qui demeurent dans l'intérieur des terres. Ceux-ci les font cuire avec de l'eau de Riz ou de Mil pour les amollir, & les mangent avec plaisir. L'*Yet* est figuré dans l'*Histoire des Coquillages du Sénégal*, *Planche III. n. 7.*

L'Auteur range sous ce même nom les Coquillages suivans; savoir,

La *Concha maxima exotica*, *Neritodes*, *candida*, de COLUMNA, *Aquat. p. 68. & 69.* Une autre du même, nommée *Concha altera*, *lutea*, *minor*, & une troisieme, nommée *Concha Natatilis minima*, *Persicæ dictæ recentiorum congener*, du même, *Purp. p. 28. & 30.*

La *Concha Persica major & minor* d'ALDROVANDE, *Exsang. p. 560.* & de JONSTON, *Exsang. L. IV. Tab. 17.*

La *Cochlea è littore Iberico*, *colore varia*, de BONANNI, *Recreat. p. 113. class. 3. n. 6.*

Le *Buccinum Persicum majus*, *claviculâ pulvinatâ papillarum*, de LISTER, *Hist. Conchyl. Tab. 794. fig. 1.*

Le *Buccinum Persicum parvum*, *ex rufo nebulatum*, *claviculâ obtusâ*, du même Auteur, *Tab. 595. fig. 2.* & deux autres especes du même, *Tab. 796. fig. 3. & Tab. 802. fig. 8.*

La *Cochlea è littore Iberico*, *colore varia*, du *Musæum* de KIRKER, *p. 450. n. 6.*

La *Cochlea longa*, *pyriformis*, *major*, *intorta*, *cylindroïdea*, *umbonata*, *lævis*, *ore ampliore*, de LANGIUS, *Meth. p. 21.*

La *Tonne*, ou *petite Conque sphérique*, de M. D'ARGENVILLE.

La *Cochlea longa*, *pyriformis*, *intorta*, *integra*, *maxima*, *umbonata*, *lævis*, *insigniter ventricosa*, *subalbida*, de GUALTIERI, *Ind. pag. & Tab. 27. litt. A. A.*

La *Cochlea longa*, *pyriformis*, *intorta*, *cylindroïdea*, *umbonata*, *umbone sinuoso*, *lævis*, *fusca*, *maculis nigricantibus aliquandò donata*, du même, *ibid. pag. & Tab. 29. litt. A.*

Le *Cymbium mamillare*, *pro turbine maxillam exerens*, *Ibericum*, *coloris modò albidi*, *modò lividi*, *modò carnei*, *vel figulini*, *maculis nigris*, de M. KLEIN, *Tent. p. 81. spec. 2. Tab. 5. fig. 97.*

Le *Cymbium auritum*, *labio concavo*, *instar auris in duas extremitates acutas terminante*, *altero latere voluto*, *turbine infra basim*, *quod Buccinum Persicum ex rufo nebulatum*, *claviculâ profundè sulcatâ*, *ejusque margine acutâ*, du même, *spec. 3. n. 3.*

Le *Cymbium auritum aliud*, *parvum*, *claviculâ obtusâ*, *labio crassiore*, du même Auteur, *ibid. spec. 3. n. 3.*

YETIN, nom donné au Brésil à une sorte d'insecte, engendré, dit-on, par l'air trop subtil de l'Amérique. C'est un Moucheron qui pique d'une telle sorte que, pour peu qu'on ne soit que légerement habillé, l'on s'en trouve fort incommodé. Il semble que ses aiguillons soient des aiguilles très-pointues.

YEX

YEXIXOUHQUI, petit oiseau du Brésil, qui est de la grandeur d'un Moineau. Il a les pieds bleus. Il est très-semblable, dit RAY (*Synop. Meth. Av. p. 170.*), à un oiseau que les Espagnols à Tolede nomment *Andario*; mais sa tête est couverte de plumes blanches, & le bec n'est pas si tortu à la partie supérieure qu'ailleurs.

YIY

YIYA & CARIGUIBEJU, noms que MARC GRAVE donne à la Loutre du Brésil. Voyez aux mots CARIGUIBEJU & LOUTRE DU BRÉSIL.

YLL

YLLAMOTOTOTL, oiseau

du Mexique, ſemblable à un Moineau, mais cependant un peu plus grand. La queue en deſſous eſt jaune. Il a le ventre blanc, la poitrine rouſſe, ainſi que le bas du col, dit RAY, *ibid. p.* 170.

Y O H

YOHALCOACHILLIN, eſpece de Foulque du Mexique, qui reſſemble à la nôtre, & à la Macreuſe, ou Diable de mer de BELON, pour la couleur, dit RAY, *ibid. p.* 117. *n.* 3. Cet oiſeau a le bas du corps, de même que les environs de la tête & du col, de couleur de pourpre. Il a le deſſus d'un verd pâle, mêlé de bleu d'azur & de couleur fauve. Son bec eſt d'un blanc de neige, & proche de la pointe, ce même bec eſt de couleur jaune.

YOHALTECOTOTL, oiſeau nocturne du Mexique. C'eſt un Hibou qui n'a point d'oreilles, & qui eſt ſemblable au Chat-Huant pour la grandeur & pour la couleur.

YOHUALQUACHILI, oiſeau aquatique & fiſſipede du Mexique, qui va prendre ſa nourriture dans les lacs ſalés. Il eſt preſque de la grandeur d'un Étourneau. Il a la tête petite; le col menu & long; le bec long & jaune; les jambes, ainſi que les doigts des pieds qui ſont fort longs, ſont de couleur cendrée; les ongles ſont jaunes. A la naiſſance du bec, il s'éleve une couronne à trois pointes qui ſont d'un jaune rouge. A la partie intérieure des ailes, il a deux aiguillons tortus ou courbés. C'eſt, dit RAY (*Synop. Meth. Av. p.* 178.), une eſpece de Poule d'eau, ou de Macreuſe décrite par MARC GRAVE, & peut-être la même.

YOHUALTOTOTL, oiſeau du Mexique, de la grandeur d'un Moineau. Il a le bec court; la partie inférieure du corps eſt d'un blanc tirant ſur le jaune; le deſſus du corps eſt d'un bleu d'azur, & les ailes ſont noires, ſelon le rapport de RAY, *ibid. p.* 171.

Y P A

YPAPIA, nom qu'on donne au Bréſil au Triton, eſpece de Monſtre marin. Voyez TRITON.

Y S A

YSARD, ſorte de Chevre ſauvage, qui ſe trouve particulierement dans les Pyrénées. Comme cet animal ne ſe plaît que ſur les plus hauts rochers, les Latins l'ont appellé *Rupicapra.* On l'appelle auſſi en François *Chamois.* Il eſt de la grandeur d'une Chevre domeſtique, & ne ſe nourrit le plus ſouvent que du Doronic Romain. Il a des cornes fort petites, qui ſont noires, recourbées, & fort aigues; ce qui fait que quelquefois en ſe voulant gratter le derriere, il ſe les enfonce dans les feſſes, dont il emporte un morceau, ou bien il meurt à force de les enfoncer. Sa queue n'a gueres que trois pouces de longueur. Ses yeux ſont grands, & ſon poil eſt de couleur fauve, avec une raie tout le long du dos. Jamais cette Chevre ne marche que ſur la plante du pied. La veſſie de cet animal renferme quelquefois des pierres de différentes couleurs & groſſeurs, que les Allemands, qui leur attribuent les propriétés du Bézoard Oriental, appellent *Bézoard d'Allemagne.* Voyez aux mots CHAMOIS & CHEVRE SAUVAGE.

Y V I

YVIANA, ou IVIANA, eſpece de Lézard de l'Amérique. Voyez IVIANA.

Y V O

YVOIL, nom que RONDELET donne à un poiſſon qui eſt une eſpece d'*Atherina.* Les Anciens en ont parlé ſous différentes dénominations. ARISTOTE, OPPIEN & ATHÉNÉE l'ont connu ſous le nom d'Ἀθερίνα. Ce dernier

dernier Auteur en parle encore sous celui d'ἔφητος. C'est une espece d'*Aphys*, que les Vénitiens, selon le rapport de WILLUGHBY, *p.* 209. & de RAY (*Synop. Meth. Pisc. p.* 79.), nomment *Anguella.* Mais l'*Atherina* d'ARISTOTE, de RONDELET & de BELON differe de ce poisson par quelques variétés, selon que le remarque ARTEDI, *Ichth. Part. V. p.* 117. *n.* 1. L'*Yvoil* est de la grandeur du doigt, blanc comme de l'argent, & transparent par le corps, excepté au trait qu'il a depuis les ouies jusqu'à la queue. Il a les yeux enfoncés & grands ; la bouche bien fendue, & faite de façon que la mâchoire inférieure est plus longue que la supérieure, & lui sert comme de couvercle. Voilà ce que dit RONDELET (*L. VII. c.* 8. *p.* 179.) de l'*Yvoil.*

Y X A

YXAMATZCATLTOTOLT, oiseau du Mexique, de la grandeur d'un Moineau, & qui en a la voix. Il est d'une couleur pâle sous le ventre. Aux environs des ailes & de la queue il est blanc, & on lui voit la même couleur autour des yeux. Il a le bec & les pieds d'une belle couleur bleue d'azur.

YXAMAZCATL, oiseau de la grandeur d'un Étourneau, qui a le bec de moyenne grandeur, un peu courbé, & de couleur cendrée. Les yeux ont l'iris bleue. Il a les plumes d'un brun tirant sur le verd, la poitrine jaune, le ventre blanc, & les pieds tirant sur le brun.

Y X T

YXTEZCATOTLT, oiseau de la grandeur d'un Moineau, qui est cependant varié de couleur cendrée, brune & noire.

Y Z A

YZAUPAN, oiseau du Mexique, que quelques-uns croyent être la femelle du *Cencontlatolli.* Il est, dit RAY, de pareille grandeur. Il lui ressemble par le chant & par la figure, si ce n'est que les plumes d'en bas sont blanches, cendrées & noires ; celles de dessus sont d'un gris obscur, noires & blanches.

Y Z C

YZCUICUIL, oiseau qui est de la grandeur d'un Moineau, & de la même couleur ; cependant il a les plumes supérieures plus fauves : il en a quelques-unes noires autour du bec & de la tête ; d'autres sont d'un blanc pâle.

Y Z Q

YZQUAUHTLI, genre d'Aigle hupé du Mexique, dont le bec est jaune à la racine, ensuite noir. Il a les pieds pâles : le ventre est blanc & noir : le col, le dos, & la queue sont noirs & bruns. Il imite la hardiesse des animaux terrestres. Si apprivoisé, on l'irrite, quoique pour une légere cause, il se jette sur l'homme ; cependant il s'assoupit, & il est susceptible d'instruction.

L'*Yzquauhtli*, que SEBA nomme *Ytzquauhtli*, est, dit-il, un Aigle de la Nouvelle-Espagne, qui approche assez du Corbeau, excepté par le plumage de cet oiseau qui est d'un roux cendré. Il a les ailes & la queue d'un verd foncé ; quelques-unes des petites plumes sont ombrées, d'un roux clair, & comme découpées. Le bec est recourbé, très-pointu, cendré & jaune. SEBA ajoute que c'est une espece d'Aigle qu'il faut mettre au rang des oiseaux de proie ; car il se jette sur les Liévres, les Lapins & d'autres animaux. Il en donne la figure, *Thes. I. Tab.* 61. *n.* 2.

Il y a une autre espece d'Aigle du Mexique, qui est de la grandeur de l'Autour. Sa couleur est brune & cendrée. On le nomme *Ylacoquauhtli* dans ce pays.

Il y en a encore un autre du même pays & du même nom, qui eſt de médiocre grandeur. Cet oiſeau a le dos en partie fauve & en partie noir: le bas eſt d'une couleur plus pâle & fauve. Ses pieds ſont jaunes. Ray doute ſi ce n'eſt pas le *Balbuzard*, ou l'*Haliaëtos*, ou le *Milvus æruginoſus*. Voyez AIGLE.

YZT

YZTAC, ou MACCAME, noms que les Indiens de la Nouvelle-Eſpagne donnent à des eſpeces de Cerfs, dont les uns ſont blancs, & les autres rouges. Voyez CERF.

YZTACZON-YAYAUHQUI, ou YZONYAYAUHQUI, Canard du Mexique, qui eſt preſque de la grandeur de notre Canard domeſtique, & qui lui eſt à-peu-près ſemblable. Cet oiſeau a le bec large, le deſſus bleu, & proche de l'extrémité il a une tache blanche en forme de cordon. Ses pieds ſont bleus. Il a le corps blanc & de couleur fauve; la tête eſt groſſe, & le haut noir.

Ray, d'après Hernandez, donne le même nom à une autre eſpece de Canard du même pays. Il a le bec noir, & médiocrement large. Cet oiſeau a preſque tout le corps blanc, noir & cendré; mais il a la tête & le col pourprés, blancs, d'un bleu d'azur & verds, & à la réverberation du ſoleil, ſon plumage eſt auſſi brillant que celui du Paon. Ses pieds ſont rouges, & propres ſeulement à nager & non à marcher; car ils ſont placés au bout du corps, comme aux Colymbes. C'eſt un oiſeau aquatique. On en voit dans le lac de Mexico.



ZAAGVISCH: Les Hollandois donnent ce nom à un de ces poiſſons volans des Indes, dont j'ai parlé au mot POISSON VOLANT.

Celui-ci a dans la bouche une trompe dentelée qui reſſemble à de l'ivoire; elle eſt claire & dure en dedans. Il ſe ſert de ſes nageoires pour voler; elles ſont longues & larges: mais comme il a le corps plus long & plus gros que ne le ſont d'ordinaire les autres poiſſons volans, il ne peut longtemps ſe ſoutenir en l'air; il retombe alors dans l'eau, où il faut qu'il reſte un long intervalle pour reprendre ſes forces. Il a quelques aiguillons ſur le dos, & deux eſpeces d'ailerons ſous les ouies. Il a auſſi d'autres nageoires ſur le dos, & ſous le ventre: celles du ventre ſont beaucoup plus longues que celles du dos. RUYSCH, *Tome I. p.* 12. *n.* 1.

ZAM

ZAMURO, nom que l'on donne dans les lieux maritimes du Mexique à un Corbeau nommé *Aura*. Voyez AURA.

ZEB

ZEBOA, Vipere Orientale, ainſi nommée par les Hébreux. Elle eſt appellée *Hyæna* par les Grecs. C'eſt une Vipere de l'Iſle de Nera, ſituée près de Banda, dans l'Océan Oriental. Elle eſt magnifiquement mouchetée ſur toute l'étendue des côtés du ventre de taches rondes & rouſſâtres. Ses écailles jauniſſantes ſur le dos ſont tapiſſées de grandes taches, qui ſont d'un châtain clair, qui forment une eſpece de chaîne. Sa tête, ſemblable à celle du Céraſte, porte comme l'empreinte d'un bouclier tirant ſur le rouge, & finiſſant en deux eſpeces de cornichons, qui vont juſqu'au derriere du col; mais ces deux eſpeces de cornichons ſont applatis, & ne pouſſent point au-dehors, ainſi que les anciens Naturaliſtes l'ont cru fauſſement; d'où il eſt arrivé qu'ils les ont dépeints comme des cornes ſortantes de la tête; ce qui n'eſt rien moins que vrai-ſemblable, ſuivant ce que nous l'avons remarqué, dit SEBA. Le Rabbin JOSEPH, dans ſon *Livre ſur le Talmud, chap.* 1. *p.* 16. dit que la Vipere s'appelle en Hébreu *Tſeboa*, & quelquefois *Seboim*. NICANDER prétend que la morſure de cette eſpece de Vipere eſt non-ſeulement très-dangereuſe, mais incurable. C'eſt pourquoi elles ſont principalement recommandées par ANDROMAQUE dans la compoſition de la Thériaque, comme étant un ſouverain contre-poiſon. Cependant les Hollandois employent dans cette compoſition les Viperes d'Hollande, ce que font pareillement les Italiens & les Allemands; & certes avec beaucoup de raiſon, puiſque les Viperes de tous les endroits du monde étant mortes, ſéchées & dépouillées, n'ont aucune vertu particuliere qui les diſtingue les unes des autres. Voyez VIPERE. SEBA donne la figure de celle-ci, *Theſ. II. Tab.* 78. *n.* 1.

ZEBRE, ou ÂNE RAYÉ, animal du genre des Chevaux, *genus Equinum*, dont le caractere eſt d'avoir ſix dents inciſives à chaque mâchoire, & la corne du pied d'une ſeule piece. Il eſt nommé par M. LINNÆUS (*Syſt. Nat. Edit.* 6. *gen.* 27. *ſp.* 3.), *Equus lineis verſicoloribus*; par M. KLEIN (*Diſp. Quad. p.* 5.), *Equus ferus, genere Suo*;

par M. Brisson, *p.* 101. *Equus auriculis brevibus erectis, jubâ brevi, lineis transversis, versicolor.* Le *Zebre,* suivant ce dernier Auteur, est à-peu-près de la grandeur d'un petit Cheval. Ses oreilles sont un peu plus longues que celles du Cheval. Sa criniere est courte. Tout son corps est rayé de lignes transversales, alternativement noires & jaunes dans le mâle, & alternativement noires & blanches dans la femelle. On le trouve en Afrique, au Cap de Bonne-Espérance & dans le Royaume de Congo, mais plus souvent dans certaines Provinces de la Barbarie. Lopez qui rend ce témoignage, ajoute qu'il a la forme de la Mule, sans qu'on puisse le ranger dans cette espece, parcequ'il a toutes les qualités nécessaires à la propagation. Les Jésuites ont trouvé dans la Tartarie une espece de Mules, qui sont capables de propagation, & qui sont peut-être de la même espece. La peau de cet animal n'a point de ressemblance avec celle d'aucun animal connu. Elle est marquetée dans toutes ses parties de taches rondes, qui sont alternativement blanches, noires & brunes. Chacune a environ trois pouces de largeur. La tête, les oreilles, les jambes, le col & son crin qui n'a rien de remarquable par la grandeur, sont parsemés aussi régulierement des mêmes taches. Les pieds, le sabot & la queue ressemblent à ceux de la Mule; mais la queue est fort épaisse & d'un fort beau gris. Toutes les autres qualités du *Zebra* ou *Zebre* tiennent beaucoup du Cheval. On ne doute point que, s'il étoit apprivoisé, il ne pût servir aux mêmes usages. Cet animal est robuste & doux. Il produit chaque année. Sa course est d'une légereté & d'une si grande promptitude, qu'elle est passée en proverbe parmi les Espagnols & les Portugais, qui disent, *léger comme le Zebra.*

Battel assure qu'à l'exception de la queue, des crins, du col & de cette variété de couleurs dans les taches, les *Zebres* ressemblent parfaitement aux Chevaux. Ils marchent ordinairement par troupes, & quoique sauvages, non-seulement ils se laissent approcher à la portée de l'arc ou du fusil, mais ils se laissent tirer même deux ou trois fois avant que de prendre la fuite.

Suivant Dapper, le *Zebra*, qu'il appelle aussi *Zebro*, habite les forêts du Royaume d'Angola, & se trouve rarement dans d'autres Régions. Il est si prompt à la course, qu'on le prend difficilement en vie. On ne l'apprivoise pas plus aisément lorsqu'il est pris. Cependant les Portugais se vantoient d'en avoir envoyé depuis quelques années quatre à Lisbonne, où le Roi les employoit à traîner son carrosse. Celui qui les avoit transportés en Portugal, obtint pour récompense un office de Notaire, qui devoit subsister perpétuellement dans sa famille.

Carti veut que le *Zebra*, par la taille & par la force, ressemble exactement à la Mule. Il parle avec admiration de ses taches blanches, noires & jaunes, qui descendent régulierement dans toutes les parties du corps, & qui sont si belles, dit-il, qu'on les prendroit pour l'ouvrage de l'art.

Merolla dit à-peu-près dans les mêmes termes qu'on prendroit moins la peau du *Zebra* pour un cuir, que pour une belle étoffe de soie, rayée de lignes de plusieurs couleurs, blanches, noires, bordées de jaune & de roux, & de grandeur égale. Il assure que l'extrême légereté de cet animal ne le rend pas moins estimable que sa beauté, lorsqu'on est parvenu à l'apprivoiser. On dit que le Pere de Romano, Supérieur Général de la Mission, envoya un présent de plusieurs peaux de *Zebra* au Grand Duc de Toscane. *Hist. Générale des Voyages, L. XIII. Tome XVII. p.* 237.

Il se trouve aussi de ces animaux au Royaume de Loango. M. Klein dit

que le *Zebra* est nommé *Burro do Matto* par les Portugais.

Les Auteurs qui ont écrit sur cet animal sont RAY, *Quad. p.* 64. *n.* 4. NIEREMBERG, *p.* 168. ALDROVANDE, *Quad. Soliped. p.* 416. JONSTON, *Quad. p.* 17. CHARLETON, *Exercit. p.* 4. & KOLBE, *Tome III. p.* 22.

ZEE

ZEEBOT-JE, poisson des Indes fort singulier. Il en est parlé chez WILLUGHBY. Selon RUYSCH (*Tome I. p.* 18. *n.* 10.), il nage d'une vîtesse extraordinaire. Il a des nageoires longues & très-fortes. Les deux du ventre sont si dures, qu'on peut dire même que ce sont des os. Il s'en sert avec adresse pour nager, pour s'arrêter, ou pour attaquer d'autres poissons; car il peut, comme il lui plaît, faire aller ses nageoires en avant, en arriere & de côté, & par leur moyen arrêter ou continuer son action de nager.

ZEEDRAAK, ou DRAGON MARIN, poisson des Indes Orientales, tout-à-fait différent de notre Dragon marin, qui est la Vive. RUYSCH (*T. I. p.* 12. *n.* 2.) donne à la Vive un bec osseux, mais non dentelé comme au précédent. Les nageoires que le *Zeedraak* a sous les ouies lui servent d'ailes. Elles sont d'un verd clair, mais rouges à leurs extrémités; ce qui produit un fort bel effet. Il a deux aiguillons à la queue. Les nageoires des deux côtés sont molles & flexibles. Il n'y a que les pauvres Indiens qui mangent ce poisson. La chair en est insipide. Il est si cartilagineux, qu'en l'écorchant il lui reste peu de chair.

ZEEHOONT, nom qu'on donne en Flandres, dit RONDELET, au Veau marin. Voyez PHOCAS.

ZEE-KREEFT, nom que les Hollandois donnent à une espece de Cancre du Brésil, nommé aussi *Potiguiguiya*.

ZEN

ZENDEL, ZINGEL & KOLEZ, différens noms Allemands & Hongrois d'un poisson du Danube, fort estimé, dit RONDELET. Il en parle sous le nom de *Lacertus peregrinus*. La chair en est délicate & se sert sur la table des Riches. Le fleuve Isen & d'autres de Baviere en fournissent beaucoup. On en voit à Vienne. Ce poisson est de la grandeur de la Carpe, mais large, épais, blanc, semblable à la Truite saumonnée. Il a des écailles comme la Carpe. On en prend dans plusieurs lacs & rivieres d'Allemagne, dit GESNER, *de Aquat. Paral. p.* 1278.

ZER

ZERTA, nom que les Polonois donnent à un poisson excellent, dont GESNER parle sous le nom de *Capito Anadromus*, poisson à grosse tête. C'est une espece de Barbeau. Voyez aux mots BARBEAU, CAPITO & VILAIN.

ZEU

ZEUS, nom générique qu'ARTEDI donne à des poissons à nageoires épineuses: tels sont la *Dorée*, l'*Abacutaja* des Portugais, & l'*Aper* ou *Apron* de RONDELET. Voyez ces mots.

ZIB

ZIBELINE, animal sauvage, du genre des Belettes, dont la peau est d'un très-beau noir, & quelquefois d'un blanc fort luisant. Sa peau très-estimée, est employée pour des fourrures. Les femmes des Lapons s'en parent les jours de leurs noces, quoique ces peaux soient rares dans la Laponie. Des Auteurs disent que la *Zibeline* ressemble à la Belette: d'autres veulent que ce soient les Martres avec lesquelles elle a bien plus de rapport, tant à cause de sa grandeur, qu'à cause de sa figure. Les Italiens nomment la *Zibeline*, *Zibelini*, & OLAUS MAGNUS, *Zibelinis* & *Zecelius*. M. LINNÆUS

(*Fauna Suec. p. 4. n. 9.*) met cet animal dans l'ordre des *Feræ*. Voyez au mot MARTRE ZIBELINE, où j'ai rapporté ce qu'en ont dit les Naturalistes & les Voyageurs.

Z I C

ZIC-ZAC, ou ZIG-ZAG: M. DE RÉAUMUR donne le nom de *Zic-zac*, ou *Zig-zag* à une Chenille, à cause de toutes les inflexions bisarres & différentes que son corps prend à son gré. Voyez le second Tome des *Mémoires* de M. DE RÉAUMUR, pour servir à l'*Histoire des Insectes*, où l'on trouvera la description d'une autre Chenille, remarquable par son derriere, qui porte deux tuyaux assez longs, immobiles, dirigés à-peu-près selon la longueur du corps, & creux, puisqu'il en sort, quand l'animal le veut, une espece de queue longue, flexible, qui se tourne également de tous côtés, & qui paroît devoir servir à l'animal pour ôter de dessus son corps tout ce qui l'incommoderoit.

Z I D

ZIDRAC: Des Auteurs obscurs, dit GESNER, ont donné ce nom à un insecte de mer, qui n'est autre que l'*Hippocampe*. Voyez ce mot.

Z I I

ZIISS-MUS, nom qu'on donne en Suisse, dit GESNER, à la Musaraigne, petit animal qui est de la grosseur d'une Souris. Voyez au mot MUSARAIGNE, où il est amplement parlé de cet animal, d'après les Naturalistes qui en ont écrit.

Z I M

ZIMBIS, ou SIMBOS, espece de petit Coquillage, qui se trouve dans l'Isle de Loanda, au Royaume d'Angola, & qui sert de monnoie. La pêche des *Zimbis* étoit anciennement un droit réservé aux Rois de Congo; mais les Portugais l'ont usurpé, suivant MEROLLA, *Hist. Gén. des Voyages, Tome XVII. p. 46. Edit. in-12.*

Z I P

ZIPHIUS, énorme poisson marin, selon GESNER (*de Aquat. p. 249.*), qu'on croit être le *Bélier* des Anciens. CARDAN en parle. ALBERT LE GRAND dit qu'il est le plus formidable de tous les poissons marins. Il est d'une forme singuliere. Sa tête est monstrueuse. Sa gueule est un gouffre. Sa figure est le visage de la mort. Ses yeux sont horribles. On n'a rien vu de semblable, si l'on considere le reste du corps. C'est à-peu-près dans ces termes que GESNER en parle: mais cela ne nous instruit gueres de ce Monstre marin vrai ou fabuleux.

ZIP-ZIP, petit oiseau du Brésil, de la grandeur & de la figure du Moineau, qui est noir sur le corps, blanc sur la tête, & noir & gris autour de la tête. Il crie *zip-zip*, d'où lui est venu son nom, dit RUYSCH (*de Avib. p. 140.*), d'après MARC GRAVE.

Z I V

ZIVOLA, nom qu'OLINA, *p. 56.* donne à une espece d'Ortolan, à cause de son cri *zi, zi, zi*, que les autres Ortolans prononcent aussi. C'est le *primum genus Luteolæ, Emberiza*, ou *Cirolus* d'ALDROVANDE, dont parle WILLUGHBY (*Ornith. p. 196.*), & que FRISCH nomme en Allemand *Fettammer*. Voyez ORTOLAN.

Z O M

ZOMPO, nom qu'on donne en Hongrie à la troisieme espece de Capito, poisson de riviere de couleur bleue, *cæruleus*. Voyez au mot VILAIN les différentes especes de Capito, où j'ai rapporté tout ce que les Naturalistes, Historiens & Voyageurs en ont écrit.

Z O N

ZONES: Les Conchyliologues

nomment ainſi les bandes ou faſcies des Coquillages.

ZOO

ZOOMORPHOSE : C'eſt la figure ou repréſentation des animaux. La ſeconde Partie de la derniere Édition de la *Conchyliologie* de M. D'ARGENVILLE contient la *Zoomorphoſe*, ou *Repréſentation des Animaux à coquilles*, avec leurs explications. M. ADANSON, dans ſon *Hiſtoire des Coquillages du Sénégal*, en décrivant les Coquilles, y a joint la *Zoomorphoſe*, c'eſt-à-dire la deſcription des animaux qui les habitent.

ZOOPHAGES, nom qu'on donne à des Mouches qui ſe nourriſſent ſur les corps des animaux & les ſucent. On donne le nom d'*Azoophages*, dit CHARLETON, à d'autres Mouches qui vivent, ou du ſuc de la terre, ou de celui des Plantes.

ZOOPHYTES, poiſſons dont la nature tient de la Plante & de l'Animal, nommés conſéquemment *Plantes-Animales*. Les Naturaliſtes appellent ainſi un quatrieme genre d'animaux aquatiques qui n'ont point de ſang : ce ſont l'*Ortie de mer*, nommée en Latin *Urtica*, parceque, quand on la touche, elle brûle & pique comme les Orties ; le *Poumon marin*, en Latin *Pulmo marinus*, qui a la figure de nos poumons ; l'*Holuthurie*, appellé en Latin *Holuthurium*, dont RONDELET parle ; la *Tethye*, nommée en Latin *Tethya*, ou *Tethæa*, ſelon PLINE, qui eſt une eſpece de Coquillage, & dont ALDROVANDE compte ſix différentes eſpeces ; la *Verge marine*, en Latin *Mentula marina*, en Grec θόρας, *genitura*, parceque ce poiſſon reſſemble à la partie virile de l'homme ; la *Pomme de Grenade*, nommée en Latin *Malum Granatum* ; le *Champignon marin*, en Latin *Fungus marinus* ; la *Poire marine*, appellée en Latin *Pyrum marinum* ; ces trois dernieres ſortes de poiſſons tirent leurs noms de leurs figures ; l'*Aile* ou la *Plume marine*, nommée en Latin *Penna marina*, & qui brille la nuit ; la *Grape marine*, en Latin *Uva marina* ; la *Pomme folle de mer*, en Latin *Malum inſanum marinum* ; la *Main de mer*, en Latin *Manus marina*, qui a la figure d'une main ; & le *Concombre marin*, appellé en Latin *Cucumis marinus*, dont parle RONDELET. Voilà les *Zoophytes*, ou *Plantes-Animales*, que RUYSCH a raſſemblées à la fin du premier Volume de ſon *Hiſtoire Naturelle*.

M. LINNÆUS (*Syſt. Nat. Edit. 6. p. 72.*) diviſe les différentes eſpeces de *Zoophytes* en pluſieurs genres : ſavoir, ſous le nom d'*Amphitrite* il comprend l'*Adamus marinus* ; ſous celui de *Tethys*, le *Tethya* & l'*Holothurie* ; ſous celui de *Nereis*, la *Scolopendre marine* ; ſous celui de *Limax*, les différentes eſpeces de *Limaces*, comme la *Limace noire* qui ſe trouve dans les bois, la *Limace rouſſe* qui ſe trouve dans les lieux ombragés, la *Limace cendrée d'Œlande* commune dans les lieux humides des forêts d'Œlande, une autre *petite Limace cendrée* qui ſe trouve dans les prés, & dans les jardins parmi les Plantes potageres, une autre *Limace jaune & tachetée* qui ſe trouve dans les lieux ombragés & parmi les Plantes. Le ſavant Naturaliſte Suédois comprend ſous le nom de *Lernæa*, le *Liévre marin*, & un petit inſecte de mer qui ſuce le ſang ; il entend auſſi parler ſous le même nom d'un poiſſon blanc qui ſe trouve dans les lacs bourbeux de Suede, où il eſt appellé *Ruda*. Ce poiſſon nommé par M. LINNÆUS (*Fauna Suec. p. 122. n. 322.*), *Cyprinus pinnâ ani oſſiculorum viginti, lineâ laterali rectâ*, eſt le *Charax* de GESNER, le *Cyprinus latus alius* des autres Naturaliſtes, & le *Caraſſius* de RAY. Les autres *Zoophytes*, ſelon M. LINNÆUS, connus ſous différens noms ſont ceux qui ſuivent : il comprend ſous le nom d'*Hydra*, l'*Hydre*, nommée vulgaire-

ment *Polype ;* sous celui de *Sepia*, la *Seche* & le *Cornet ;* sous celui de *Triton*, le *Triton ;* sous celui de *Salacia*, le *Physalus ;* sous celui d'*Aphrodita*, ou *Mus marinus*, l'*Aphrodite*, espece de Chenille de mer ; sous celui de *Medusa*, l'*Ortie de mer*, le *Poumon marin*, l'*Ortie chevelue*, & l'*Ortie Astrophyte ;* sous celui d'*Asterias*, les différentes especes d'*Étoiles de mer*, & la *Comette marine ;* & sous celui d'*Echinus*, toutes les différentes especes d'*Oursins de mer*. Voyez pour leurs descriptions à leurs articles particuliers.

M. DONATI, dans son *Histoire Naturelle de la mer Adriatique*, p. 54. après avoir fait voir le Chaînon qui réunit les Polypiers avec ces corps marins qu'il appelle *Zoophytes*, divise la classe des *Zoophytes* en deux légions particulieres. La premiere contient les *Zoophytes* immobiles ; ce sont ceux qui ne peuvent pas se transporter d'eux-mêmes d'un lieu à l'autre. Cette légion est divisée en trois centuries : la premiere regarde les *Zoophytes* dont la substance est entierement charnue : la seconde centurie embrasse les *Zoophytes* qui sont composés de deux substances, dont l'une est molle & charnue, & l'autre ferme & tendineuse : la troisieme centurie est pour les *Zoophytes* qui sont charnus & osseux. A l'égard de la seconde légion des *Zoophytes* de l'Auteur, voyez l'Ouvrage ci-dessus cité.

ZOS

ZOSE, poisson antacée du Danube, le même que le *Husen* des Allemands. GESNER (*de Aquat. p. 61.*) dit que quand sa chair est salée, elle a le goût de celle du Porc. On en mange les œufs. Voyez HUSEN.

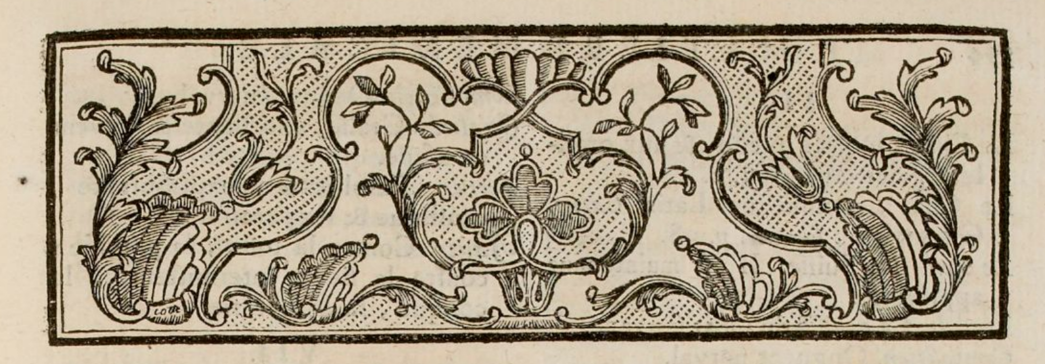
ZUR

ZURAFA, nom que les Arabes donnent au Caméléopard. Voyez au mot CAMÉLÉOPARD.

ZYG

ZYGENE, du Grec Ζύγαινα ; nom d'un poisson que GAZA a traduit par *Libella*, & qu'ARTEDI (*Ichth. Part. V. p. 96. n. 7.*) met parmi les poissons à nageoires cartilagineuses. Il le nomme *Squalus capite latissimo, transverso mallei instar.* C'est un poisson cétacée, dit GESNER (*de Aquat. p. 1255.*), dont l'aspect fait peur. Les Mariniers le craignent. Sa chair est dure, & d'un goût désagréable. On le nomme à Rome *Jambetta ;* ailleurs, *Martello ;* dans d'autres endroits de l'Italie, *Pesce Balestra.* Nous le nommons en François *Marteau*. Voyez MARTEAU.

Fin du Dictionnaire raisonné & universel des Animaux.



MATIERE MÉDICALE

TIRÉE DU REGNE ANIMAL,

Par M. Linnæus, *Syst. Nat. Edit. 6.* & *Amœnit. Tome II. p. 307. & suiv.*

PREMIERE CLASSE.

LES QUADRUPEDES.

I.



L'HOMME. *Syst. Nat. Edit. 6. p. 3.*

Le lieu. Il naît & habite par toute la terre. La Mumie, ou Momie, se trouve en Égypte.

Remedes. Le crâne de l'Homme rapé & préparé ; le sel de ce crâne ; les os ; la graisse (*) ; le sel du sang ; le sel & l'esprit de l'urine.

Remedes composés. Poudre de Guttete ; poudre arthétique ; spécifique céphalique ; Mumie ou Momie.

Qualités. Insipide, sans odeur, terreuse, gélatineuse, grasse, & hors d'usage.

Vertus. Absorbante, émolliente.

Usage. Contre l'épilepsie.

II.

L'Ours à courte queue. *Syst. Nat. p. 4.*

L'Ours. Gesner, *Quadr. 14.*

Le lieu. L'Europe Septentrionale, & la Suede.

Remedes. Son fiel épaissi, sa graisse.

Remede composé. Onguent martial.

Qualités. Amere, grasse, excellente, & fort en usage.

Vertus. Stomachique, cosmétique, propre à farder, émolliente.

Usage. Contre les dégoûts ou manquemens d'appétit.

(*) Il faut observer par rapport aux graisses que les plus liquides sont les plus pénétrantes, que les graisses nouvelles sont émollientes, & que celles qui commencent à être rances sont résolutives. En général, toutes les différentes especes de graisses ont une vertu émolliente & lénitive, sur-tout celle du Canard, de l'Oie, du Chien, du Chapon, du Castor, de la Poule, de l'Homme, & du Pourceau. Celle du Chat sauvage, du Loup, des Serpens, du Taisson, des Viperes, de l'Ours & du Renard est atténuante & résolutive. Celle du Brochet a une vertu échauffante, détersive & caustique.

III.

Le Chat à longue queue, & aux oreilles égales. *Syst. Nat. p.* 4.

Le Chat, nommé en Latin *Catus*. GESNER, *Quadr. p.* 98.

Le lieu. La Suisse. Il est maintenant apprivoisé.

Remede. La graisse du Chat sauvage.

Composition. Onguent nerval.

Qualités. Grasse, superflue.

Vertu. Émolliente.

IV.

Le Chien à la queue courbée. *Syst. Nat. p.* 5.

Le Loup. ALDROVANDE, *Quad. p.* 144.

Le lieu. L'Europe Septentrionale.

Remedes. Dent de Loup, son foie, sa graisse.

Qualités. Dure, grasse, superflue.

Vertu. Émolliente.

Usages. Pour les petits enfans à qui les dents poussent, pour l'hydropisie, pour l'atrophie ou maigreur.

V.

Le Chien à la queue droite, dont l'extrémité est blanche. *Syst. Nat. p.* 5.

Le Renard. GESNER, *Quad. p.* 55.

Le lieu. L'Europe.

Remedes. Les poumons du Renard préparés, sa graisse.

Compositions. Lohoc du poumon de Renard, onguent nerval, huile cuite de Renard.

Qualité. Grasse.

Vertus. Béchique ou pectorale, émolliente.

Usage. Contre la phthisie.

VI.

Le Chien à la queue recourbée. *Syst. Nat. p.* 5.

Le Chien de Compagnie & fidele. GESNER, *Quad. p.* 91.

Remedes. La graisse du Chien, ses excrémens, qu'on appelle *Album Græcum.*

Composition. Onguent nerval.

Qualités. Grasse, excellente & souvent en usage.

Vertus. Émolliente, expectorante, caustique & suppurative.

Usages. Contre la toux, la phthisie; contre la fievre intermittente, la colique, la dysenterie.

VII.

Le Blaireau dont les ongles sont fort longs aux pattes de devant. *Syst. Nat. p.* 6.

Le Taisson. ALDROVANDE, *Digit. p.* 264.

Le lieu. La Suede & différentes contrées de l'Europe.

Remede. Graisse de Taisson.

Qualités. Grasse, superflue.

Vertu. Emolliente.

VIII.

Le Blaireau aux ongles uniformes.

La Civette. HERNANDEZ, *Mex. p.* 538. *t.* 580.

Le lieu. Les deux Indes.

Remede. Le parfum qu'on appelle *Civette.*

Compositions. Poudre pour les dents, baume apoplectique.

Qualités. Cet animal a une grande poche velue entre l'anus & les parties de la génération, où est renfermé le parfum appellé *Civette*, qui est une matiere sébacée, huileuse & d'une odeur fort suave, excellente & employée fréquemment.

Vertus. Diaphorétique, exanthematique, nervale, assoupissante, aphrodisiaque & utile pour la génération.

Usages. Pour les éruptions de la peau, la petite vérole, la rougeole, la gale & la colique.

IX.

Le Liévre à courte queue & aux paupieres noires. *Fauna Suec. p.* 19.

Le Liévre. GESNER, *Quad. p.* 69.

Le lieu. L'Europe.

Remede. Les os du talon du Liévre.

Composition. Poudre pleurétique.

Qualités. Le premier os du métatarse au pli de derriere; superflue.

Vertus. Absorbante, expulsive.

Usages. Dans la colique, la pleurésie, l'épilepsie & les accouchemens laborieux.

X.

Le Castor à la queue ovale & applatie. *Fauna Suec. p.* 23.

Le Biévre ou Castor. SCHONNEVELD, *Ichth. p.* 34.

Le lieu. La Laponie, la Sibérie, le Canada.

Remedes. Le *Castoreum* ou Castor choisi, desséché, la poudre, l'extrait, la teinture, la graisse qui se trouve dans la poche de l'animal.

Compositions. Le baume de vie, l'électuaire de bayes de Laurier, le Mithridate, le *Philonium*, la Thériaque d'Andromaque, l'élixir utérin, l'emplâtre hystérique, le *Laudanum* opiatique, l'huile cuite de Castor, les pilules de gomme, l'onguent potable rouge.

Qualités. Matiere fétide, onctueuse, renfermée dans une poche près de l'anus, grasse, excellente.

Vertus. Carminative ou contre les vents, antispasmodique, nervale, anodine, emménagogue ou propre à provoquer les regles; émolliente.

Usages. Contre la passion hystérique, la colique, les vertiges, l'épilepsie, l'apoplexie, la léthargie.

XI.

Le Rat à la queue longue & presque sans poils, au corps d'un brun cendré, & au ventre tirant sur le blanc. *Fauna Suec. p.* 31.

Le Rat domestique vulgaire, ou le petit Rat. RAY, *Quad. p.* 218.

Le lieu. Cet animal se trouve par-tout en Europe.

Remedes. Le Rat brûlé, ses excrémens noirs.

Qualité. Fétide.

Vertu. Purgative.

Usages. Dans la strangurie ou difficulté d'uriner, contre les Vers.

XII.

L'Éléphant. *Syst. Nat. p.* 11.

L'Éléphant. RAY, *Quad. p.* 123.

Le lieu. Les Indes, ainsi que l'Isle de Ceylan.

Remedes. L'ivoire, ou les dents de l'Éléphant, crues, rapées, préparées; le *spodium* ou l'ivoire brûlé.

Compositions. Poudre arthetique; poudre de Xalyabbas; poudre épileptique du Marquis; poudre de Pannonic; poudre rouge; spécifique céphalique; confection d'Hyacinte, d'Émeraudes; cérat santalin; spécifique cordial, tempéré; spécifique d'Hyacinthe; diarrhodon de l'Abbé; *diatrium* santalin.

Qualités. Insipide, sans odeur, terreuse, gélatineuse, en usage.

Vertus. Absorbante, astringente.

XIII.

L'Hippopotame. *Syst. Nat. p.* 11. ALPINUS, *Ægypt. p.* 245. *t.* 22. COLUMNA, *Nephr. XXVIII. t.* 30.

Le lieu. Le Nil.

Remede. Dents d'Hippopotame.

Qualités. Insipide, sans odeur, terreuse, gélatineuse, superflue.

Vertus. Absorbante, astringente, méchanique, antispasmodique.

Usages. Contre les hémorrhagies, l'épilepsie, la pleurésie.

XIV.

Le Cheval à la queue par-tout garnie de crins. *Fauna Suec. p.* 34.

Le Cheval, le Poulain, la Cavale. GESNER, *Quad. p.* 132.

Le lieu. L'Europe.

Remede. Les testicules du Cheval.

Qualité. Superflue.

Vertu. Emménagogue.

Usages. Pour la colique, pour provoquer les regles & pour les accouchemens difficiles.

XV.

Le Pourceau au dos garni de soie en devant & à la queue velue. *Fauna Suec. p.* 36.

Le Sanglier. GESNER, *Quad.* 146. ALDROVANDE, *Bisulc. p.* 1013.

Le Cochon. GESNER, *Quad. p.* 872. ALDROVANDE, *Bisulc. p.* 937.

Le lieu. L'Œlande & l'Europe Méridionale. Le Cochon est privé en tout lieu.

Remedes. La dent du Sanglier entiere préparée, sa graisse; les excrémens du Porc, sa graisse.

Composition. Poudre pleurétique.

Qualités. Insipide, sans odeur, terreuse, gélatineuse, grasse, fétide, en usage.

Vertus. Absorbante, émolliente.

Usages. Contre la pleurésie, contre les pertes de sang.

XVI.

La Gazelle. *Syst. Nat. p.* 13.

L'animal qui porte le musc. RAY, *Quad. p.* 127. GESNER, *in Dissert.*

Le lieu. La Chine, la Tartarie.

Remedes. Le musc Oriental, l'essence de musc.

Compositions. Poudre pour les dents; poudre pour l'épitheme cordial; poudre de Guttete; élixir de vie; baume apoplectique; confection d'Alkermès; confection d'Hyacinthe; essence ambrée; spécifique aromatique rosat; cordial tempéré; cordial d'Hyacinthe; cordial de l'Empereur; le diamoschon doux; le diarrhodon de l'Abbé; le trochisque de Cachou, &c.

Qualités. L'animal a sous le nombril une poche qui produit le musc, qui est une substance onctueuse & un peu grasse, brune, un peu âcre & d'une odeur agréable, excellente.

Vertus. Nervale, cordiale, exanthematique, restaurante, aphrodisiaque.

Usages. Contre les palpitations, les foiblesses, le mal de tête, la colique, la passion hystérique.

XVII.

Le Cerf aux cornes & aux oreilles larges d'une palme. *Fauna Suec. p.* 37.

L'Élan. GESNER, *Quad. p.* 39.

Le lieu. La Suede Septentrionale, la Prusse.

Remedes. La corne d'Élan crue, rapée & préparée; la corne de son pied préparée.

Compositions. Spécifique céphalique; poudre épileptique du Marquis; poudre de Guttete.

Qualités. Insipide, sans odeur, terreuse, gélatineuse.

Vertus. Absorbante, anodine absorbante.

Usage. Contre l'épilepsie.

XVIII.

Le Cerf aux cornes branchues, rondes en longueur & courbées. *Fauna Suec. p.* 38.

Le Cerf, la Biche, le Faon. GESNER, *Quad. p.* 79.

Le lieu. L'Europe.

Remedes. La corne de Cerf un peu tendre, crue, rapée; sa corne préparée; sa corne brûlée; le sel, l'esprit, l'huile, la gelée, l'os du cœur, le priape, le sang, la moëlle, le suif.

Compositions. Liqueur de corne de Cerf avec le succin; spécifique céphalique; poudre de Bézoard; poudre cachectique; poudre contre la dysenterie des enfans; confection d'Hyacinthe; spécifique cordial tempéré; spécifique d'Hyacinthe; diarrhodon de l'Abbé; diamercure de Mynsicht; ptisanne alexipharmaque; trochismes de Carabée; décoction blanche de Sydenham; eau de corne de Cerf; citrine de Waldsch; eau de Typhis.

Qualités. Insipide, sans odeur, terreuse, gélatineuse, grasse, huileuse, en usage.

Vertus. Absorbante, adoucissante absorbante, un peu astringente, vermi-

fuge, cordiale, antiépileptique, alexipharmaque, épaississante, aphrodisiaque, émolliente, lénitive.

Usages. Contre la diarrhée, la dysenterie ; contre les Vers ; contre la dysurie, ou difficulté d'uriner ; contre le scorbut ; contre les écorchures.

XIX.

Le Cerf aux cornes rameuses, rondes en longueur, & dont les sommités sont de la largeur d'une palme. *Fauna Suec. p.* 39.

Le Renne. GESNER, *de Quad. p.* 130.

Le lieu. La Laponie.

Remede. La corne de Renne râpée.

XX.

La Chevre aux cornes faites en forme de carine & courbées. *Fauna Suec. p.* 42.

Le Chevreau. ALDROVANDE, *Quad. Bisulc. p.* 619.

Le lieu. Les lieux élevés des pays Orientaux.

Remedes. Le sang du Bouc, son suif, le suif du Chevreau.

Vertus. Sudorifique, fondante.

Usages. Contre la pleurésie, les contusions ; contre la toux.

XXI.

La Brebis aux cornes abbaissées & courbées en demi-lune. *Fauna Suec. p.* 43.

La Brebis. GESNER, *Quad. p.* 138.

Le lieu. Les environs de la Tartarie & du Mogol.

Remedes. Les excrémens de la Brebis, l'œsype ou surpoint.

Qualité. Fétide.

Usages. Contre l'ictéritie ou jaunisse, la brûlure ; pour les luxations, les contusions.

XXII.

Le Bœuf aux cornes rondes en longueur & courbées. *Fauna Suec. p.* 44.

Le Bœuf. GESNER, *Quad. p.* 25.

Le lieu. La Prusse, la Pologne, &c.

Remedes. La moëlle du Bœuf, l'eau de ses excrémens, qu'on appelle *eau de mille fleurs ;* le priape du Taureau, son fiel épaissi ; la moëlle de Veau ; le beurre, le fromage, le petit lait.

Compositions. L'onguent d'Arthanit, l'onguent contre les Vers.

Qualités. Grasse, huileuse, amere, fort en usage.

Vertus. Émolliente, lénitive, rafraîchissante, incrassante, stomachique.

Usages. Contre le scorbut ; contre le rhumatisme & les fiévres ; contre la diarrhée & la dysenterie ; contre le tintement d'oreilles, le dégoût, & les Vers.

SECONDE CLASSE.

LES OISEAUX.

XXIII.

Le Corbeau à la queue faite en forme de coin. *Fauna Suec. p.* 76.

La Pie à longue queue & de diverses couleurs. WILLUGHBY, *Ornith. p.* 87. *t.* 19.

Le lieu. Par-tout dans les Villages de la Suede.

Remede tiré de la Pie. Eau de Pie composée.

XXIV.

Le Canard au bec en demi-cylindre, au dos cendré, au ventre blanchâtre, & dont les principales plumes de la queue sont bordées de blanc. *Fauna Suec. p.* 90.

L'Oie domestique. GESNER, *Av. p.* 141.

Le lieu. La Suede Septentrionale. L'Oie est maintenant apprivoisée par-tout.

Remedes. Fiente d'Oie, graisse d'Oie.

Composition. Onguent résomptif.

Qualité. Grasse, en usage.

Vertu. Émolliente.

Usage. Contre la jaunisse.

XXV.

Le Canard dont les principales plumes

du milieu à la queue ſont retrouſſées. *Fauna Suec. p.* 97.

Le grand Boſchas. ALBIN, *Ornith.* 2. *p.* 89. *t.* 100.

Le lieu. Cet oiſeau ſe trouve par-tout, ſur les lacs & les étangs. Il eſt maintenant apprivoiſé.

Remede. Graiſſe de Canard.

Compoſitions. Onguent pectoral, onguent réſomptif.

XXVI.

L'Autruche. *Syſt. Nat. p.* 27.

L'Autruche-Chameau. WILLUGHBY, *Ornith. p.* 100.

Le lieu. Les déſerts de l'Arabie.

Remede. La coque des œufs d'Autruche.

Qualités. Inſipide, ſans odeur, de la nature de la chaux.

Vertu. Abſorbante.

Uſage. Contre le calcul.

XXVII.

Le Paon à la queue longue. *Fauna Suec. p.* 163.

Le Paon. GESNER, *Av. p.* 656.

Le lieu. L'Iſle de Ceylan & les Indes Orientales. Cet oiſeau eſt maintenant privé.

Remede. Fiente de Paon.

Qualités. Blanche, bonne.

Vertu. Nervale.

Uſage. Contre les vertiges & l'épilepſie.

XXVIII.

Le Coq à la queue relevée & courbée. *Fauna Suec. p.* 165.

Le Coq gallinacée & la Poule domeſtique. WILLUGHBY, *Ornith. p.* 109. *t.* 26.

Le lieu. Les Indes. Cet oiſeau eſt apprivoiſé.

Remedes. Coques d'œufs de Poule préparées, calcinées; jaune d'œuf; graiſſe de Poule, graiſſe de Chapon.

Compoſitions. Onguent blanc de Céruſe; onguent martial; onguent pectoral; onguent réſomptif; onguent lithontriptique de Mademoiſelle STEPHENS.

Qualités. Inſipide, ſans odeur, de nature de chaux, graſſe, bonne, ſuperflue.

Vertus. Abſorbante en calcination, aſtringente, réſolutive, diurétique, adouciſſante, nourriſſante, émolliente.

Uſages. La coque d'œuf calcinée eſt bonne contre le calcul; le jaune d'œuf, contre la dyſenterie, la toux & l'enrouement.

XXIX.

Le Coq de Bruyere, qui a une marque rouge & ſans plumes derriere les yeux, & les principales plumes de la queue brunâtres.

La Perdrix griſe. JONSTON, *Av. p.* 68. *t.* 27. *f.* 1.

Le lieu. Les champs cultivés de l'Europe.

Remede. Plumes de Perdrix.

Qualité des plumes brûlées. Fétide.

Uſages. La fumée de ces plumes brûlées eſt bonne contre l'épilepſie & les paſſions hyſtériques.

XXX.

La Colombe de bleu de mer au col luiſant & aux ailes marquées de deux taches tirant ſur le noir. *Fauna Suec. p.* 174.

Le Pigeon domeſtique ou vulgaire. WILLUGHBY, *Ornith. p.* 130.

Le lieu. Les forêts de l'Europe, de l'Aſie & de l'Amérique Septentrionale. Cet oiſeau eſt privé par-tout.

Remede. Fiente de Pigeon.

Vertu. Douteuſe.

XXXI.

L'Hirondelle au dos noir tirant ſur le bleu de mer, & dont les principales plumes de la queue ſont ſans taches. *Fauna Suec. p.* 245.

L'Hirondelle ſauvage. GESNER, *Av. p.* 564.

Le lieu. On en trouve par-tout dans les Villages de la Suede.

Remede. L'Hirondelle.

Compoſition. Eau d'Hirondelle.
Vertu. Douteuſe.

TROISIEME CLASSE.

LES AMPHIBIES.

XXXII.

La Grenouille aux pattes de devant garnies de quatre doigts ſéparés, & aux pattes de derriere garnies de ſix doigts unis par une membrane, dont le gros doigt eſt plus long que les autres. *Fauna Suec. p.* 250.

La Grenouille aquatique ou ſans venin. GESNER, *Ovip. p.* 46.

Le lieu. Tous les marais de l'Europe.

Remedes. Le ſperme de Grenouille deſſéché; l'eau ou l'huile de ſperme, &c.

Compoſitions. Emplâtre de ſperme, &c. emplâtre du même avec le mercure; cataplaſme.

Vertus. Rafraîchiſſante, & répercuſſive dans le ſperme de Grenouilles frais. L'eau en eſt cauſtique & rafraîchiſſante.

Uſage. Le ſperme de Grenouilles récent eſt bon contre les inflammations, l'éréſypele & la brûlure.

XXXIII.

La Grenouille aux pattes de devant qui ont quatre doigts ſéparés, & aux pattes de derriere qui en ont ſix unis par une membrane, mais dont le gros doigt eſt plus petit que les autres. *Fauna Suec. p.* 253.

Le Crapaud. RONDELET, *Aquat.* 2. *p.* 221.

Le lieu. Les lieux ſombres de l'Europe.

Remede. Crapauds deſſéchés.

Uſages. Contre les panaris, l'hémorrhagie & les engorgemens dans la tête.

XXXIV.

Le Lézard à la queue ronde en longueur, au col de la groſſeur de ſa tête, & aux pattes munies de cinq doigts, qui ont des rebords.

Le Scinc ou Crocodile de terre, en Latin *Scincus.* RONDELET, *Piſc.* 2. *p.* 231.

Le lieu. L'Égypte.

Remede. Les Scincs de mer.

Compoſitions. Électuaire de Diaſatyrion, mithridate.

Vertus. Aphrodiſiaque, diurétique.

Uſage. Contre l'apoximeron.

XXXV.

Le Serpent au ventre garni de plaques en forme de boucliers, au nombre de cent ſoixante-ſeize, & à la queue couverte d'écailles, au nombre de ſoixante. *Syſt. Nat. p.* 34.

Le Natrix à collier. RAY, *Quad. p.* 334.

Le lieu. Les fumiers de la Scandinavie.

Remedes. L'épine du dos des Serpens; leur dépouille, leur graiſſe.

Vertus. Abſorbante, diurétique.

Uſages. Dans les accouchemens laborieux; contre l'hydropiſie & les bleſſures.

XXXVI.

Le Serpent au ventre couvert de plaques en forme de boucliers, au nombre de cent quarante-cinq, & à la queue couverte d'écailles, au nombre de trente-ſix. *Syſt. Nat. p.* 34.

La Vipere. GESNER, *Serp. p.* 124.

Le lieu. La Suede.

Remedes. Viperes deſſéchées; poudre, trochiſques; ſel de Viperes, leurs os, leur graiſſe.

Compoſitions. Thériaque d'ANDROMAQUE; onguent de Tutie de M. SLOANE.

Vertus. Alexipharmaque, diurétique, reſtaurante, abſorbante.

Uſages. Contre la groſſe vérole, la lepre, la mauvaiſe gale, les ulceres malins, les poiſons; contre l'ophthalmie ou l'inflammation des yeux.

QUATRIEME CLASSE.

LES POISSONS.

XXXVII.

La Baleine qui a une eſpece de tuyau

au milieu de la tête, & dont le dos ſe termine en pointe vers la queue. ARTEDI, *gen.* 76. *Synon.* 106. *ſpec.* 106.

La Baleine ainſi appellée vulgairement. GESNER, *Aquat. p.* 114.

Le lieu. La mer Atlantique, la Groenlande.

Remede. Priape de Baleine.

Vertus. Aphrodiſiaque, aſtringente.

Uſage. Contre le flux.

XXXVIII.

Le Monodon. ARTEDI, *gen.* 78. *Synon.* 118.

La Baleine, nommée en certains endroits *Narhwal* par les Pêcheurs. SCHONNEVELD, *Ichth.* 28.

Le lieu. La mer Atlantique.

Remedes. Corne du Monodon, crue, rapée, préparée.

Compoſitions. Spécifique céphalique; poudre épileptique du Marquis.

Qualités. Inſipide, ſans odeur, terreuſe gélatineuſe.

Vertus. Abſorbante, calmante.

XXXIX.

Le Catodon qui a un tuyau ſur la tête. ARTEDI, *Synon.* 108.

La Baleine. CLUSIUS, *Exot. L. VI. cap.* 17.

Le lieu. La mer de Groenlande.

Remedes. Sperme, ou blanc de Baleine.

Compoſitions. Poudre pour les chutes; emplâtre de blanc de Baleine; onguent potable rouge.

Qualités. Graſſe, ſeche, écailleuſe, blanche, bonne, molle. Le blanc de Baleine ſe tire des ventricules du cerveau de l'animal.

Vertus. Émolliente, lénitive, thorachique, fondante, coſmétique.

Uſages. Contre la toux, la diarrhée, la dyſenterie.

XL.

L'Acipenſer, ou Eſturgeon qui n'a point de tubercules. ARTEDI, *Synon.* 92.

Le Huſo des Allemands. WILLUGHBY, *Ichth. p.* 243.

Le lieu. Les plus grands fleuves de l'Aquitaine, de Finlande.

Remede. Colle de ce poiſſon.

Qualité. C'eſt une colle tirée des nageoires, des inteſtins, & de la premiere peau du poiſſon, que l'on cuit & que l'on mêle enſemble; après quoi on la laiſſe refroidir, & on l'étend en forme de pellicule. Elle eſt en uſage.

Vertus. Agglutinative, incraſſante.

Uſage. Contre la dyſenterie.

XLI.

La Perche aux nageoires dorſales ſéparées, dont la ſeconde nageoire a ſeize rayons. *Fauna Suec. p.* 284.

La Perche de riviere. SALVIEN, *Piſc. p.* 226. *f.* 224.

Le lieu. On en trouve par-tout dans les lacs & dans les rivieres.

Remede. Pierres de Perche préparées.

Compoſitions. Spécifique céphalique; poudre contre la pleuréſie.

Vertu. Abſorbante.

Uſages. Contre la pleuréſie, la colique.

XLII.

L'Eſox au muſeau large & oblique. ARTEDI, *ſpec.* 53. *Fauna Suec. p.* 204.

Le Brochet. SALVIEN, *Piſc.* 2. *p.* 188.

Le lieu. On en trouve dans tous les étangs & les fleuves.

Remedes. Mâchoires de Brochet préparées; graiſſe de Brochet.

Compoſitions. Poudre contre la dyſenterie; poudre contre la pleuréſie.

Vertu. Abſorbante.

Uſages. Contre la pleuréſie, & pour les bleſſures.

XLIII.

La Carpe qui a quatre antennes ou petites cornes, & dont le troiſieme os des nageoires du dos & de celles près de l'anus eſt crochu. ARTEDI, *Syn.* 3. *Fauna Suec. p.* 317.

La

La Carpe. RONDELET, *Pisc.* 2. *p.* 150.

Le lieu. Les viviers de Scandinavie, & les pays les plus Méridionaux en Europe.

Remede. Pierres de Carpe.

Vertu. Absorbante.

Usages. Contre l'épilepsie, la pleurésie, la colique, le calcul.

CINQUIEME CLASSE.

LES INSECTES.

XLIV.

L'Escarbot aux deux cornes mobiles & égales, fourchues à leur sommet, & garnies en dedans d'un rameau & de petites dents. *Fauna Suec. p.* 337.

Le Taureau volant. OLEARIUS, *Mus.* 27. *t.* 16. *f.* 5.

Le lieu. Les bois plantés de Chêne, dans les contrées de Suede les plus Méridionales.

Remede. Cornes d'Escarbot.

Vertu. Absorbante.

Usage. Dans les accouchemens pénibles.

XLV.

La Cantharide à la couleur de verd de mer, & au *thorax* un peu rond ou cylindrique.

La Cantharide vulgaire officinale. RAY, *Insect. p.* 276.

Le lieu. Les Troënes & les Frênes de la Scandinavie Méridionale, & autres lieux.

Remede. Poudre de Cantharides.

Composition. Emplâtre vésicatoire.

Vertus. Diurétique & aphrodisiaque intérieurement, corrosive, caustique, stimulante & révulsive extérieurement.

Usages. Étant prise intérieurement, elle est bonne contre la suppression d'urine, la rage, l'hydropisie, la gonorrhée virulente; & appliquée extérieurement, elle est utile contre les pustules malignes des fievres; dans les maladies soporeuses; dans l'ophthalmie, ou inflammation des yeux, la paralysie, &c.

XLVI.

Le Coccus du Cactus.

L'Escarbot tirant sur le noir, aux ailes bordées de rouge. Me MERIAN, *Hist. Gén. des Insectes de Surinam*, *p.* 2.

L'Escarbot hémisphérique, en Latin *Cochineclifer.* PETIVERT, *Gazoph. t.* 1. *f.* 5.

Le lieu. L'arbre nommé *Cactus*, bas, noueux, rameux, dont les nœuds sont ovales, oblongs & peu hérissés. HOFF. *Ups. p.* 121. *in Americ.*

Remede. Les Chrysalides du Coccus.

Composition. Teinture sacrée d'Édimbourg.

Qualité. C'est de teindre en rouge.

Vertus. Diurétique & légerement stimulante.

Usages. Contre l'hydropisie & la rétension d'urine.

XLVII.

Le Coccus de l'Yeuse. *Syst. Nat. Edit.* 6. *p.* 61. *n.* 7.

Le Kermès. M. DE RÉAUMUR, *Ins.* 4. *t.* 5.

Le lieu. Le Chêne aux feuilles ovales, dentelées, épineuses. ROY. *Lugdb. p.* 81.

Remedes. Grains de Kermès, son suc épaissi, sa teinture.

Compositions. Confection d'Alkermès; confection d'Hyacinthe; confection d'Émeraudes; teinture; bézoard des Plantes; spécifique d'Hyacinthe.

Vertus. Un peu astringente, fortifiante, restaurante, aphrodisiaque.

Usage. Contre l'avortement.

XLVIII.

Le Phalene au peigne de corne, sans langue, appellé *Bombyx. Fauna Suec. p.* 832.

Le Bombyx, ou Ver à soie. TRIEWALD, *Actes de Stockolm*, 1745.

Le lieu. La Chine. Cet inſecte ſe trouve maintenant dans les jardins des Curieux.

Remedes. Soie crue, ſoie brûlée.

Compoſitions. Spécifique cordial tempéré ; ſpécifique d'Hyacinthe ; diamoſchon doux.

Vertus. Antiépileptique, aſtringente.

Uſages. Contre l'épilepſie, contre les hémorrhagies.

XLIX.

Le Cynips, ou Moucheron de Chêne. *Syſt. Nat. p. 64. n.* 3.

Le Tenthredo, ou Ver de la Noix de galle liſſe des feuilles de Chêne. *Fauna Suec. n.* 947.

Le lieu. Le Chêne toujours verd de Turquie.

Remede. Noix de galle de Turquie.

Vertus. Styptique, aſtringente, incraſſante, fortifiante.

Uſage. Contre les hémorrhagies.

L.

Le Cynips ou Moucheron de la Roſe. *Syſt. Nat. p. 64. n.* 1.

Le Tenthredo aux antennes à douze nœuds noirs, au ventre brun en deſſous, aux pattes jaunes & aux ailes ſans tache. *Fauna Suec. n.* 938.

Le lieu. L'Églantier, ou Roſier ſauvage de Suede.

Remede. Éponge de Roſes.

Vertus. Narcotique, ſtyptique.

Uſage. Contre les hémorrhagies.

LI.

L'Abeille qui vit en communauté. *Fauna Suec. p.* 1003.

L'Abeille. Mᵉ MERIAN, *Hiſt. Gén. des Inſectes de l'Europe, p.* 2. *& p.* 19. *t.* 1.

Le lieu. La Pologne. Elle eſt privée maintenant par-tout.

Remedes. Miel commun, miel vierge, miel écumé ou rafiné ; eſprit de miel ; cire jaune ; cire blanche ; huile de cire ; le propolis, ou maſtic des Abeilles.

Compoſitions. Miel anthos, miel mercurial, miel roſat, miel violat ; oxymel ſimple ; ſcillitique ; avec l'ail ; cire rouge, verte, noire, & à cacheter ; cire d'arbre ; cire pour la barbe.

Qualités. Douce, excellente.

Vertus. Adouciſſante, déterſive, diurétique, maturative, expectorante, digeſtive, émolliente.

LII.

La Fourmi rouſſe. *Fauna Suec. n.* 1020.

La Fourmi rouge au milieu du corps. RAY, *Inſ.* 69.

Le lieu. Par-tout dans les bois.

Remedes. Sel, huile, eſprit de Fourmis.

Qualités. Acide, eſſentielle, volatile ; excellente.

Vertu. Stimulante.

LIII.

L'Araignée brune au dos, marquée de cinq taches longitudinales, preſque contigues & noires, dont les antérieures ſont plus longues que les autres. *Fauna Suec. n.* 1215.

L'Araignée tirant ſur le jaune, hériſſée de poils, & aux pattes longues, laquelle eſt domeſtique. LISTER, *Aran. p.* 59. *n.* 17.

Le lieu. Par-tout aux fenêtres des maiſons.

Remede. Toile d'Araignée.

Uſage. Pour les bleſſures.

LIV.

Le Scorpion aux dents de peigne, au nombre de trente. *Syſt. Nat. p.* 68. *n.* 3.

Le Scorpion. ALDROVANDE, *Inſ.* 577. RAY, *Inſ.* 9.

Le lieu. Les murailles en Italie, & en Afrique. Cet inſecte eſt ſauvage.

Remedes. Scorpions d'Afrique deſſéchés ; huile de Scorpions.

Compoſition. Grande infuſion d'huile de Scorpion.

Uſage. Pour la piquûre de l'animal.

LV.

Le Cancre, ou l'Écreviſſe à courte queue, & aux doigts des pattes de devant noirs. *Fauna Suec. n.* 1244.

Le Cancre marin, ou le Homard. JONSTON, *Exſang. t.* 5. *f.* 2.

Le lieu. La mer de Bahuſie.

Remedes. Pattes d'Écreviſſe (*) préparées.

Compoſition. Poudre de Bézoard d'Angleterre.

Qualités. Inſipide, ſans odeur, de la nature de la chaux.

Vertu. Abſorbante.

Uſage. Contre l'affection hypochondriaque.

LVI.

Le Macrourus, ou Écreviſſe à longue queue, au muſeau dentelé au-deſſus en forme de ſcie, & à la baſe, de chaque côté, garni de dents ſimples. *Fauna Suec. n.* 1249.

L'Écreviſſe de riviere. RONDELET, *Piſc.* 2. *p.* 210.

Le lieu. Les lacs & les fleuves les moins rapides dans la Suede & dans toute l'Europe.

Remedes. Les yeux, ou plutôt les pierres d'Écreviſſe; leur diſſolution.

Compoſitions. Poudre contre la pleuréſie; poudre ſtomachique.

Qualités. Inſipide, ſans odeur, de la nature de la chaux, fort en uſage.

Vertu. Abſorbante.

Uſages. Contre le mal de tête, & la paſſion hypochondriaque.

LVII.

Le Cloporte à la queue obtuſe & fourchue. *Fauna Suec. n.* 1257.

Le Cloporte vulgaire, nommé en Latin *Aſellus Aſininus.* RAY, *Inſ.* 41.

Le lieu. Les vieilles murailles.

Remede. Cloportes préparés.

Compoſitions. Pilules ſcillitiques d'Édimbourg.

Vertus. Diurétique, inciſive.

Uſages. Contre la jauniſſe, l'aſthme, la difficulté d'uriner & la colique néphrétique.

SIXIEME CLASSE.

LES VERS.

LVIII.

Le Ver à la peau liſſe. *Fauna Suec. p.* 1271.

Le grand Ver de terre. RAY, *Inſ.* 1.

Le lieu. Par-tout dans les terres un peu profondes & ſpongieuſes.

Remedes. Vers deſſéchés, préparés; poudre, ſel, eſprit, huile de Vers.

Compoſitions. Emplâtre de ſperme de Grenouilles avec le mercure, onguent nerval.

Vertus. Antiſpaſmodique, tempérante, diurétique.

Uſages. Contre les convulſions & la goutte ſcorbutique.

LIX.

La Sangſue applatie & brune, & aux flancs bordés de jaune. *Fauna Suec. p.* 1272.

La Sangſue qui eſt très-commune en Angleterre. RAY, *Inſ.* 3.

Le lieu. Les eaux croupiſſantes.

Remede. La Sangſue vive.

Vertu. Topique.

Uſage. Pour les hémorrhoïdes.

(*) Les abſorbans tirés du Regne Animal peuvent être réduits à deux claſſes. Dans la premiere claſſe ſeront mis les remedes qui véritablement ſont abſorbans, mais qui ſont en même temps adouciſſans à cauſe des parties gélatineuſes qu'ils contiennent; tels ſont les os, les cornes & les dents des animaux. Dans la ſeconde claſſe on mettra les remedes qui n'ont pas ces parties gélatineuſes comme les coques d'œuf, les pattes & les yeux d'Ecreviſſe, les Coquilles ou Coquillages, les Dentales, les Huîtres, & même les os, les cornes & les dents des animaux, lorſque par art & par diverſes préparations on les a privés de leurs parties gélatineuſes: ces ſortes d'abſorbans ne produiſent pas de grands effets, à moins qu'ils n'ayent été imprégnés de quelque acide végétal, ou qu'ils ne rencontrent un autre acide dans les premieres voies; car alors non-ſeulement ils

L X.

La Seche au corps ovale. *Fauna Suec. p.* 1281.
La Seche. BELON, *Aquat. p.* 336.
Le lieu. L'Océan.
Remede. Os de Seche.
Composition. Poudre pour les dents.
Vertus. Absorbante, astringente.
Usages. Contre la gonorrhée, les fleurs blanches & les fievres intermittentes.

L X I.

L'Escargot, ou le Limaçon à la coquille ovale & à cinq vis, appellé *Pomatia*, ou *Limaçon des jardins. Fauna Suec. n.* 1293.
L'Escargot, nommé *Pomatia*, bon à manger, de GESNER. LISTER, *Exercit. Anat.* 1. *p.* 162. *t.* 1.
Le lieu. On en nourrit dans les jardins de Suede, & il s'en trouve dans les pays Méridionaux de l'Europe.
Remede. Coquilles d'Escargot.
Qualités. Insipide, sans odeur, & qui participe de la chaux.
Vertu. Absorbante.

L X I I.

Le Dentale à la coquille un peu cylindrique, lisse, en arc, & plus étroite d'un côté.
Le Dentale lisse, blanc, & tirant sur le roux à une de ses extrémités. LISTER, *Hist.* 4. *f.* 2. *n.* 2.
Le lieu. L'Océan de Suede.
Remede. Coquilles du Dentale.
Qualités. Insipide, sans odeur, de la nature de la chaux.
Vertu. Absorbante.

L X I I I.

La Conque au Coquillage un peu rond, ridé & un peu crenelé, & aux valvules inégales dont la charniere est tout-à-fait effacée. *Fauna Suec. n.* 1338.
L'Huître. GESNER, *Aquat.* 2. *p.* 33.
Le lieu. L'Océan.
Remede. Conques citronnées.
Qualités. Insipide, sans odeur, de la nature de la chaux.
Vertu. Absorbante.

L X I V.

La Conque aux valvules égales, relevées au milieu par une petite bosse inégale & polie. LANGIUS, *Test. p.* 69.
La Conque qui porte les Perles. BELON, *Aquat.* 402.
Le lieu. La mer Méditerranée.
Remede. Nacre de Perle, crue, préparée.
Compositions. Emplâtre sciatique, onguent de *Nihili* pour les yeux.
Qualités. Insipide, sans odeur, de la nature de la chaux.
Vertu. Absorbante.

L X V.

Le Madrepore simple, rameux, aux branches lisses, tubuleuses, & aux lames entieres. HORTENSIUS, *Cliff.* 481.
Le Corail blanc & parsemé d'yeux, officinal. BAUHIN, *Hist.* 3. *p.* 573.
Le lieu. La mer de Toscane.
Remede. Les Coraux blancs & préparés.
Compositions. Poudre cachectique; poudre de Pannonie rouge; emplâtre stictique; spécifique cordial tempéré; diamargariton froid.
Qualités. Insipide, sans odeur, participant de la chaux. Ce remede est en usage.
Vertus. Absorbante, un peu astringente.

L X V I.

Le Millepore rouge aux canelures irrégulieres & tortueuses.
Le Corail rouge. BAUHIN, *Pin.* 366.
Le lieu. La mer Méditerranée.

l'absorbent & le détruisent, mais encore ils peuvent avoir une vertu tempérante, doucement résolutive, diaphorétique & diurétique, c'est-à-dire, qu'ils poussent au-dehors la cause morbifique par la transpiration & par les urines.

Remedes. Coraux rouges préparés ; teinture de ces Coraux.

Compositions. Spécifique céphalique ; poudre de Bézoard ; poudre de Sennert ; poudre pour les dents ; poudre épileptique du Marquis ; poudre de Guttete ; poudre de Pannonie ; poudre rouge ; confection d'Hyacinthe ; confection d'émeraudes ; emplâtre stiptique ; spécifique cordial tempéré ; spécifique d'Hyacinthe ; diamargariton froid ; diamoschon doux ; trochisques de Carabée.

Qualités. Insipide, sans odeur, de la nature de la chaux. Souvent en usage.

Vertus. Absorbante, légerement astringente.

Usages. Contre le flux de sang, & contre les fleurs blanches des femmes.

LXVII.

Le Sertulaire aux branches rondes en longueur, & aux nœuds cylindriques, pierreux, égaux. FLACOURT, *Lap.* 536.

La Mousse coralloïde, couverte d'écailles. BAUHIN, *Pin.* 364.

Le lieu. La mer Atlantique, & la mer de Norwege.

Remede. Les Corallins.

Compositions. Poudre vermifuge ; spécifique diamercurion de Mynsicht.

Qualités. Insipide, sans odeur, de la nature de la chaux. En usage.

Vertus. Absorbante, légerement astringente, vermifuge.

Usage. Contre les Vers.

REMEDES OFFICINAUX DE SUEDE

TIRÉS DES ANIMAUX.

SOLIDES.

En tout.

Mumie, ou Momie.
Rat.
Pie ; eau de Pie.
Grenouille.
Crapaud.
Lézard.
Vipere ; poudre, & sel de Vipere.
Cantharide ; poudre de Cantharide.
Fourmi ; esprit, sel, & huile de Fourmi.
Scorpion ; huile de Scorpion.
Cloportes.
Ver de terre ; esprit, sel, & huile de Ver de terre.
Sangsue.

En partie.

Cerveau d'Homme.
Yeux de Brochet.
Poumon de Renard.
Foie de Loup.
Testicules de Cheval.
Priape de Cerf.
de Taureau.
de Baleine.
Plumes de Perdrix.
Dépouilles de Serpens.
Œnype, ou Surpoint.
Colle de poisson.
Soie.
Toiles d'Araignées.
Chermès, ou Kermès.
Cochenille.
Noix de galles de Turquie.
Bédeguar de Roses.

GRAS.

Graisse d'Homme.
d'Ours.
de Chat sauvage.
de Chien.

Graisse de Loup.
de Renard.
de Blaireau.
de Liévre.
de Lapin.
de Porc.
de Sanglier.
d'Oie.
de Canard.
de Poule.
de Chapon.
de Serpent.
de Vipere.
de Brochet.
Suif de Cerf.
de Bouc.
de Chevreau.
de Brebis.
Moëlle de Cerf.
de Bœuf.
de Veau.
Blanc de Baleine.

SECS.

Os d'Homme.
Son crâne; sel, & esprit de crâne d'Homme.
Os du talus de Liévre.
Os du cœur de Cerf.
Mâchoires de Brochet.
Os de Seche.
Dents d'ivoire.
de Rosmarin.
d'Hippopotame.
de Loup.
Corne de Cerf; sel, esprit, & eau-de-vie de corne de Cerf.
Corne d'Élan.
Pied de Renne, ou de Rhenne.
Corne de Scarabée.
Coquilles des œufs d'Autruche.
des œufs de Poule.
de l'Escargot.
de l'Ongle odorant.
de la Conque.
de Nacre de Perle.
d'Huître.
de l'Ental.
du Dentale.
Pierres de Perche.
de Carpe.

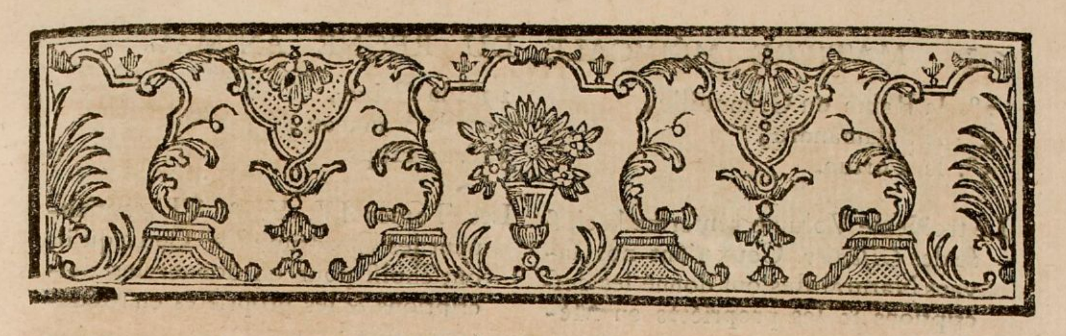
SUCS.

Sang d'Homme.
de Cerf.
de Bouc.
Fiel d'Ours.
de Taureau.
de Brochet.
Urine d'Homme; sel, & esprit de l'urine d'Homme.
Fiente de Chien; blanc Grec.
de Brebis.
de Bœuf; eau de toutes fleurs.
de Rat.
de Paon.
de Pigeon.

SÉCRÉTIONS.

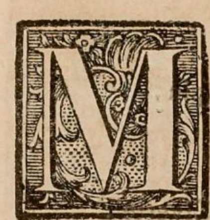
Castor; poudre, huile, & teinture de Castor.
Musc; teinture de musc.
Civette.
Frai de Grenouilles; eau, & huile de frai de Grenouilles.
Miel.
Cire.
Propolis.
Gomme lacque.
Jaunes d'œufs; huile d'œufs.





MATIERE MÉDICALE
DU REGNE ANIMAL,

Pour servir de suite à celle de M. GEOFFROY.



Messieurs ARNAULT DE NOBLEVILLE & SALERNE, tous deux Médecins à Orléans, ont publié six Volumes *in-12.* sur la Matiere Médicale du Regne Animal.

Le premier Volume contient les *Insectes*, que ces Auteurs divisent en deux sections.

PREMIERE SECTION.

1°. le Limaçon,
2°. l'Huître,
3°. le Dentale,
4°. la Sangsue,
5°. le Ver de terre,
6°. la Moule,
7°. la Seche,
8°. la Pinne marine, dont ils donnent les descriptions, avec les propriétés en Médecine.

SECONDE SECTION.

1°. l'Abeille,
2°. l'Araignée,
3°. le Ver à soie,
4°. le Cancre,
5°. la Cantharide,
6°. la Cigale,
7°. la Punaise,
8°. la Fourmi,
9°. le Grillon,
10°. la Sauterelle,
11°. le Cloporte,
12°. le Pou,
13°. le Scarabée,
14°. le Scorpion.

Pour le second Volume, où l'on trouve la classe des *Poissons*, & celle des *Amphibies*, les Auteurs ont choisi, entre les uns & les autres, ceux qui, comme parmi les *Insectes*, ont le plus de propriétés en Médecine; savoir,

Parmi les Poissons :

1°. l'Esturgeon,
2°. l'Anguille,
3°. la Morue & le Merlan,
4°. la Baleine,
5°. le Requin,
6°. l'Alose & le Hareng,
7°. la Carpe & la Tanche,
8°. le Brochet,
9°. la Perche,
10°. le Saumon & la Truite.

Parmi les Amphibies :

1°. la Vipere & le Serpent à collier,
2°. la Grenouille & le Crapaud,

3°. la Raine ou Grenouille,
4°. la Salamandre,
5°. la Tortue.

Le troisieme Volume renferme la classe des *Oiseaux*. Ceux dont nos savans Naturalistes ont donné les descriptions & les propriétés en Médecine, sont :

1°. l'Épervier,
2°. l'Alouette,
3°. le Martin Pêcheur,
4°. le Canard,
5°. l'Oie,
6°. l'Aigle,
7°. le Héron,
8°. la Cigogne & la Gruë,
9°. le Chardonneret,
10°. le Pigeon & la Tourterelle,
11°. le Corbeau,
12°. la Caille,
13°. le Coucou,
14°. le Cygne,
15°. le Coq,
16°. l'Hirondelle,
17°. le Merle,
18°. le Hoche-Queue,
19°. la Frésaye,
20°. l'Outarde,
21°. la Mésange,
22°. le Moineau & le Roitelet,
23°. le Paon,
24°. la Perdrix,
25°. le Faisan,
26°. la Pie,
27°. le Pic verd ou Piverd,
28°. l'Autruche,
29°. la Grive,
30°. le Vanneau,
31°. la Hupe.

Les Tomes IV. V. & VI. contiennent les Quadrupedes. Ceux qu'ils ont choisi pour en donner les descriptions & les propriétés en Médecine, sont :

1°. le Bœuf & la Vache,
2°. le Chameau,
3°. le Chien, le Loup & le Renard,
4°. le Castor,
5°. le Cerf, le Renne & l'Élan,
6°. l'Hérisson,
7°. l'Éléphant,
8°. le Cheval,
9°. le Chat,
10°. l'Hippopotame,
11°. le Lion,
12°. le Liévre & le Lapin,
13°. la Loutre,
14°. le Lamantin,
15°. la Martre,
16°. le Blaireau & la Civette,
17°. la Souris, le Rat & la Marmotte,
18°. la Brebis,
19°. le Veau marin,
20°. le Rhinoceros,
21°. le Singe,
22°. le Cochon & le Sanglier,
23°. la Taupe,
24°. l'Ours.

Messieurs ARNAULT DE NOBLEVILLE & SALERNE finissent par l'Homme ce Traité de la Matiere Médicale.



DIVISION



DIVISION GÉNÉRALE DU REGNE ANIMAL, *PAR M. LINNÆUS.*



L'HISTOIRE Naturelle doit beaucoup aux curieuses recherches & aux observations de M. LINNÆUS. Que n'a-t-il point observé ? De quoi n'a-t-il point écrit ? Les trois Regnes ont toujours été & sont encore l'objet de ses études. Ce savant Naturaliste divise les animaux en six différentes classes (*).

La premiere comprend ceux qui ont le corps couvert de poil & quatre pieds ; les femelles sont vivipares & allaitent leurs petits : *Corpus pilosum, pedes quatuor, fœminæ viviparæ, lactiferæ :* ce sont les Quapedes.

La seconde, ceux qui ont le corps couvert de plumes, deux pieds, deux ailes & un bec osseux ; ils sont ovipares, & les œufs des femelles sont crustacées : *Corpus plumosum, pedes duo, alæ duæ, ova crustacea, rostrum osseum :* ce sont les Oiseaux.

La troisieme, ceux qui ont le corps nud, ou écailleux, des dents pointues, point de dents molaires, ni de nageoires à rayons : *Corpus nudum, aut squamosum, dentes molares nulli, omnes acuti, pinnæ nullæ radiatæ :* ce sont les Amphibies.

La quatrieme, ceux dont le corps est écailleux, ou nud, qui ont des nageoires à rayons au lieu de pieds & d'ailes : *Corpus squamosum, aut nudum, pinnæ radiatæ loco pedum, vel alarum :* ce sont les Poissons.

La cinquieme, ceux qui ont le corps couvert d'une peau osseuse, & des antennes à la tête : *Corpus cute osseâ tectum, antennæ capiti insidentes :* ce sont les Insectes, parmi lesquels se trouvent les Crustacées.

La sixieme, ceux dont les muscles du corps n'ont qu'un seul point solide, qui leur facilite leur mouvement d'extension & de contraction : *Mus-*

(*) Il a paru différentes Editions de son *Systême de la Nature* en France, divisé en six classes, & ces classes le sont en ordres, genres & especes. Je viens d'apprendre, comme je l'ai dit dans l'Avertissement qui se trouve à la tête de ce quatrieme Volume, qu'il en paroissoit une nouvelle Edition à Stockolm, dans laquelle cette division est entierement changée : c'est ce qui m'empêche de remplir totalement mes engagemens. Je me contente de donner ici sommairement le Systême de la Nature de ce savant Auteur, tel qu'il est connu aujourd'hui : mais je me propose, dès qu'il sera possible, d'avoir en France cette nouvelle Edition, de la traduire & d'en faire part au Public.

culi corporis unico puncto solido affixi: ce sont les Vers, parmi lesquels sont rangés les différentes familles, genres & especes de Coquillages.

PREMIERE CLASSE.

LES QUADRUPEDES.

L'Auteur divise cette classe en six ordres; savoir,

I.

Les Anthropomorphites, ou Quadrupedes à figure humaine, *Anthropomorpha*, comprennent trois genres différens.

Le premier, l'Homme, *Homo*, le Roi de tous les animaux.

Le second, les Singes, *Simia*, dont seize especes.

Le troisieme, les Bradypes, *Bradypus*, autrement nommés *Paresseux*, dont deux especes.

II.

Les Quadrupedes féroces, *Feræ*, comprennent onze genres.

Le premier, celui de l'Ours, *Ursus*, dont deux especes.

Le second, celui du Chat, *Felis*, dont huit especes.

Le troisieme, celui de la Belette, *Mustela*, dont neuf especes.

Le quatrieme, celui de la Loutre, *Lutra*, dont deux especes.

Le cinquieme, celui du Chien, *Canis*, dont sept especes, sans les variétés.

Le sixieme, celui du Phocas, *Phoca*, dont deux especes.

Le septieme, celui du Blaireau, *Meles*, dont trois especes.

Le huitieme, celui du Hérisson, *Erinaceus*, dont deux especes.

Le neuvieme, celui du Dasype, ou Armandille, *Dasypus*, dont sept especes.

Le dixieme, celui de la Taupe, *Talpa*, dont deux especes.

L'onzieme, celui de la Chauve-Souris, *Vespertilio*, dont cinq especes.

III.

Les Quadrupedes sauvages, *Agriæ*, comprennent deux genres.

Le premier, celui des Myrmecophages, ou Fourmilliers, *Myrmecophaga*, dont trois especes nommées *Tamandua* au Brésil.

Le second, celui du Manis, ou Lézard écailleux, *Manis*, *seu Lacertus squamosus*, dont une espece.

IV.

Les Quadrupedes, nommés *Loirs* par l'Auteur, *Glires*, comprennent sept genres.

Le premier, celui du Porc-Épic, *Hystrix*, dont quatre especes.

Le second, celui de l'Écureuil, *Sciurus*, dont trois especes.

Le troisieme, celui du Liévre, *Lepus*, dont quatre especes.

Le quatrieme, celui du Castor, *Castor*, dont trois especes.

Le cinquieme celui du Rat, *Mus*, dont onze especes.

Le sixieme, celui du Sorex, *Sorex*, dont une espece, qui est la Musaraigne.

Le septieme, celui du Didelphe, ou Philander, *Didelphus*, dont trois especes.

V.

Les Quadrupedes, ou Bêtes de charge, *Jumenta*, comprennent cinq genres.

Le premier, celui de l'Éléphant, *Elephas*, dont une espece.

Le second, celui du Rhinoceros, *Rhinoceros*, dont deux especes.

Le troisieme, celui de l'Hippopotame, *Hippopotamus*, dont une espece.

Le quatrieme, celui du Cheval, *Equus*, dont trois especes.

Le cinquieme, celui du Porc, *Sus*, dont quatre especes.

VI.

Les Quadrupedes, nommés *Pecora*, Bétail, comprennent six genres.

Le premier, celui du Chameau, *Camelus*, dont quatre eſpeces.
Le ſecond, celui du Muſc, *Moſchus*, dont une eſpece.
Le troiſieme, celui du Cerf, *Cervus*, dont ſix eſpeces.
Le quatrieme, celui de la Chevre, *Capra*, dont onze eſpeces.
Le cinquieme, celui de la Brebis, *Ovis*, dont trois eſpeces.
Le ſixieme celui du Bœuf, *Bos*, dont quatre eſpeces.

SECONDE CLASSE.

LES OISEAUX.

Cette claſſe eſt également diviſée en ſix ordres; ſavoir,

I.

Les Oiſeaux de proie, *Accipitres*, comprennent trois genres.
Le premier, celui des Oiſeaux de nuit, *Strix*, dont dix eſpeces.
Le ſecond, celui du Faucon, où ſont compris les Aigles, les Vautours, &c. dont quinze eſpeces.
Le troiſieme, celui du Perroquet, *Pſittacus*, dont cinq eſpeces.

II.

Les Oiſeaux nommés *Picæ* comprennent neuf genres.
Le premier, celui du *Ramphaſtos*, qui ſont les Pies du Bréſil, dont quatre eſpeces.
Le ſecond, celui du *Buceros*, qui ſont des Corbeaux étrangers, dont trois eſpeces.
Le troiſieme, celui du Corbeau, *Corvus*, dont dix eſpeces.
Le quatrieme celui du Pic, *Picus*, dont onze eſpeces.
Le cinquieme, celui du Turcot, *Jynx*, dont une eſpece.
Le ſixieme, celui du Coucou, *Cuculus*, dont une eſpece.
Le ſeptieme, celui des Oiſeaux de Paradis, *Paradiſæa*, dont deux eſpeces.
Le huitieme, celui de la Hupe, *Upupa*, dont deux eſpeces.
Le neuvieme, celui des Guêpiers, *Ipſida*, dont deux eſpeces.

III.

Les Oiſeaux aquatiques nommés *Anſeres* comprennent huit genres.
Le premier, celui du Phénicoptere, *Phœnicopterus*, dont deux eſpeces.
Le ſecond, celui du Canard, *Anas*, dont vingt-cinq eſpeces.
Le troiſieme, celui du Plongeon, *Mergus*, dont trois eſpeces.
Le quatrieme, celui du Pélican, *Pelicanus*, dont trois eſpeces.
Le cinquieme, celui du Colymbe, *Colymbus*, dont quatre eſpeces.
Le ſixieme, celui de l'*Alca*, qui ſont la Pie de mer du Nord, & le Penguin, dont trois eſpeces.
Le ſeptieme, celui des Lares, ou Mouettes, *Larus*, dont quatre eſpeces.
Le huitieme, celui de l'Hirondelle de mer, *Sterna*, dont deux eſpeces.

IV.

Les Oiſeaux à long bec, *Scolopaces*, comprennent ſept genres.
Le premier, celui des Hérons, *Ardea*, dont ſix eſpeces.
Le ſecond, celui du Bec recourbé, *Recurviroſtra*, dont une eſpece.
Le troiſieme, celui de la Pie de mer, *Hæmatopus*, dont une eſpece.
Le quatrieme, celui du Râle, *Ortygometra*, dont deux eſpeces.
Le cinquieme, celui des Corlieux, Bécaſſes, &c. *Numenius*, dont ſix eſpeces.
Le ſixieme, celui des Vanneaux, Oiſeaux de combat, &c. *Tringa*, dont onze eſpeces.
Le ſeptieme, celui du Pluvier, *Charadrius*, dont cinq eſpeces.

V.

Les Oiſeaux nommés *Gallinæ* comprennent dix genres.

Le premier, celui de l'Autruche, *Struthio*, dont une espece.

Le second, celui du Casoard, ou Émeu, *Casoarius*, dont une espece.

Le troisieme, celui de l'Outarde, *Otis*, dont une espece.

Le quatrieme celui du Paon, *Pavo*, dont deux especes.

Le cinquieme, celui du Coq Indien, *Crax*, dont trois especes.

Le sixieme, celui du *Meleagris*, ou Coq d'Inde, dont deux especes.

Le septieme, celui du Coq, *Gallus*, dont deux especes.

Le huitieme, celui du Faisan, *Phasianus*, dont deux especes.

Le neuvieme, celui du Coq de Bruyere, Perdrix, &c. *Tetrao*, dont huit especes.

Le dixieme, celui de la Foulque, *Fulica*, dont deux especes.

VI.

Les Oiseaux nommés *Passeres* comprennent quatorze genres.

Le premier, celui de la Colombe, ou du Pigeon, *Columba*, dont quatre especes.

Le second, celui de la Grive, *Turdus*, dont neuf especes.

Le troisieme, celui de l'Étourneau, *Sturnus*, dont une espece.

Le quatrieme, celui de l'Alouette, *Alauda*, dont quatre especes.

Le cinquieme, celui du Roitelet, *Trochilus*, dont trois especes.

Le sixieme, celui du Torchepot, *Sitta*, dont une espece.

Le septieme, celui du Geai de Bohême, &c. *Ampelis*, dont trois especes.

Le huitieme, celui du Gros-Bec, *Loxia*, dont trois especes.

Le neuvieme, celui des Chardonnerets, Linots, Serins, &c. *Fringilla*, dont douze especes.

Le dixieme, celui des Verdiers, Ortolans, &c. *Emberiza*, dont six especes.

L'onzieme, celui des Hoche-Queues, *Motacilla*, dont vingt-quatre especes.

Le douzieme, celui des Mésanges, *Parus*, dont six especes.

Le treizieme, celui des Hirondelles, *Hirundo*, dont cinq especes.

Le quatorzieme, celui du Pinçon de mer, *Procellaria*, dont une espece.

TROISIEME CLASSE.

LES AMPHIBIES.

Cette classe est divisée en deux ordres; savoir,

I.

Les Serpens, *Serpentia*, comprennent six genres.

Le premier, celui de l'Anvoye, *Cecilia*, dont une espece.

Le second, celui de l'Amphisbene, *Amphisbæna*, dont une espece.

Le troisieme, celui du Scytale, *Anguis*, dont deux especes.

Le quatrieme, celui de la Couleuvre, *Coluber*, dont vingt-six especes.

Le cinquieme, celui du Boiguacu, *Cenchris*, dont une espece.

Le sixieme, celui du Serpent à sonnette, *Crotalophorus*, dont deux especes.

II.

Les Amphibies Reptiles, *Reptilia*, comprennent quatre genres.

Le premier, celui du Dragon volant, *Draco*, dont une espece.

Le second, celui du Lézard, *Lacerta*, dont vingt especes.

Le troisieme, celui de la Grenouille, *Rana*, dont huit especes.

Le quatrieme, celui de la Tortue, *Testudo*, dont trois especes.

QUATRIEME CLASSE.

LES POISSONS.

Cette classe est divisée en cinq ordres; savoir,

I.

Les Plagiures, ou Cétacées, nommés

Plagiuri, comprennent ſix différens genres.

Le premier, celui du Lamantin, *Trichecus*, dont une eſpece.

Le ſecond, celui du Cachalot, *Catodon*, dont deux eſpeces.

Le troiſieme, celui de la Licorne de mer, *Monodon*, ou *Monoceros*, dont une eſpece.

Le quatrieme, celui de la Baleine, *Balæna*, dont trois eſpeces.

Le cinquieme, celui du Dauphin, *Delphinus*, dont trois eſpeces.

Le ſixieme, celui du Souffleur, *Phyſeter*, dont deux eſpeces.

I I.

Les Poiſſons à nageoires cartilagineuſes, *Chondropterygii*, comprennent quatre genres.

Le premier, celui de la Raie, *Raia*, dont dix eſpeces.

Le ſecond, celui du Chien de mer & autres, *Squalus*, dont quatorze eſpeces.

Le troiſieme, celui de l'Éturgeon, *Acipenſer*, dont trois eſpeces.

Le quatrieme, celui de la Lamproie, *Petromyzon*, dont trois eſpeces.

III.

Les Poiſſons qui ont les ouies couvertes, *Branchyoſtegi*, comprennent quatre genres.

Le premier, celui de la Grenouille Pêcheuſe, *Lophius*, dont deux eſpeces.

Le ſecond, celui du Lumpus, *Cyclopterus*, dont une eſpece.

Le troiſieme, celui des Poiſſons ronds, *Oſtracion*, dont vingt-deux eſpeces.

Le quatrieme, celui du Guaperua, *Baliſtes*, dont ſix eſpeces.

I V.

Les Poiſſons à nageoires épineuſes, *Acanthopterygii*, comprennent dix-neuf genres.

Le premier, celui de l'Ombre, *Sciæna*, dont deux eſpeces.

Le ſecond, celui du Spare, *Sparus*, dont ſeize eſpeces.

Le troiſieme, celui de la Tanche & des Labres, &c. *Labrus*, dont dix-ſept eſpeces.

Le quatrieme, celui du Meſoro, &c. *Blennius*, dont neuf eſpeces.

Le cinquieme, celui de la Donzelle, &c. *Ophidion*, dont deux eſpeces.

Le ſixieme, celui de l'Acarauna, &c. *Chœtodon*, dont onze eſpeces.

Le ſeptieme, celui du Cabot, *Mugil*, dont une eſpece.

Le huitieme, celui de la Dorée, &c. *Zeus*, dont trois eſpeces.

Le neuvieme, celui du Tamoata, *Callicthys*, dont une eſpece.

Le dixieme, celui du Mulet, &c. *Trigla*, dont dix eſpeces.

L'onzieme, celui du Maquereau, &c. *Scomber*, dont ſix eſpeces.

Le douzieme, celui du Boulerot, &c. *Gobius*, dont quatre eſpeces.

Le treizieme, celui de l'Eſpadon, *Xiphias*, dont une eſpece.

Le quatorzieme, celui du Bague, *Aſpredo*, dont une eſpece.

Le quinzieme, celui du Goujon, *Cottus*, dont cinq eſpeces.

Le ſeizieme, celui du Scorpeno, *Scorpæna*, dont deux eſpeces.

Le dix-ſeptieme, celui du Dragon de mer, &c. *Trachinus*, dont cinq eſpeces.

Le dix-huitieme, celui de la Perche, *Perca*, dont ſix eſpeces.

Le dix-neuvieme, celui de l'Orchere, &c. *Gaſteroſteus*, dont trois eſpeces.

V.

Les Poiſſons à nageoires molles, *Malacopterygii*, comprennent vingt genres.

Le premier, celui des Carpes & autres Poiſſons blancs, *Cyprinus*, dont trente-huit eſpeces.

Le ſecond, celui des Morues, *Gadus*, dont quinze eſpeces.

Le troiſieme, celui des Poiſſons plats, *Pleuronectes*, dont onze eſpeces.

Le quatrieme, celui du Lampugo, *Coryphæna*, dont trois eſpeces.

Le cinquieme, celui de l'Aloſe, *Clupea*, dont quatre eſpeces.

Le ſixieme, celui du Saumon, *Salmo*, dont huit eſpeces.

Le ſeptieme, celui de l'Éperlan, *Oſmerus*, dont deux eſpeces.

Le huitieme, celui du Lavaret, *Coregonus*, dont ſix eſpeces.

Le neuvieme, celui du Brochet, *Eſox*, dont trois eſpeces.

Le dixieme, celui du Remora, *Echeneis*, dont une eſpece.

L'onzieme, celui de l'Exocet, *Exocetus*, dont une eſpece.

Le douzieme, celui du Hautin, &c. *Argentina*, dont deux eſpeces.

Le treizieme, celui de la Loche, &c. *Cobitis*, dont trois eſpeces.

Le quatorzieme, celui du Tamoald, *Stromateus*, dont une eſpece.

Le quinzieme, celui du Carapo, *Gymmotus*, dont une eſpece.

Le ſeizieme, celui du Loup marin, *Anarchicas*, dont une eſpece.

Le dix-ſeptieme, celui de l'Ammodyte, *Ammodytes*, dont une eſpece.

Le dix-huitieme, celui de l'Anguille, Murene, &c. *Muræna*, dont ſix eſpeces.

Le dix-neuvieme, celui de l'Anonyme d'ARTEDI, *Anableps*, dont une eſpece.

Le vingtieme, celui de l'Hippocampe & autres, *Syngnatus*, dont quatre eſpeces.

Nota. M. LAURENT-THÉODORE GRONOVIUS, fils de JEAN-FRÉDÉRIC, a donné, ſous le titre de *Muſæum Ichthyologicum*, le Catalogue de tous les Poiſſons qui ſe trouvent en Hollande, publié par ſon Pere dans les Actes d'Upſal de l'année 1741. Il a augmenté ce Catalogue de pluſieurs Poiſſons étrangers, & ſuivi la méthode d'ARTEDI; mais il croit les avoir mis dans un meilleur ordre. Il ne parle point des Poiſſons cétacées. Ce Savant partage ſon Ichthyologie en quatre claſſes. Chaque claſſe eſt diviſée en genres & en eſpeces. Il s'eſt ſervi des noms génériques adoptés par ARTEDI & par M. LINNÆUS. Il a ajouté de nouveaux genres ſous différens noms; ſavoir,

Dans l'ordre des Poiſſons à nageoires molles, *Malacopterygii*, les genres nommés *Silurus*, *Solenoſtomus*, *Gymnogaſter*, *Charax*, *Callicthys* & *Aſpredo*.

Dans celui des Poiſſons à nageoires épineuſes, *Achanthopterygii*, les genres nommés *Polynemus*, *Myſtus* & *Holocentrus*.

Dans celui des Poiſſons à nageoires cartilagineuſes, *Chondropterygii*, le genre de *Callorhynchus*.

Ce Naturaliſte a ajouté aux eſpeces les ſynonymes qui ne ſe trouvent point dans ARTEDI, & dont FRANÇOIS VALENTYN fait mention dans ſon *Recueil des Poiſſons d'Amboine*. ARTEDI ne fait pas de cas de l'Ouvrage de VALENTYN; mais M. GRONOVIUS dit qu'en examinant ſans partialité les figures des Poiſſons que cet Auteur a données, ARTEDI auroit vu qu'elles ſont gravées avec ſoin.

Dans les deſcriptions que M. GRONOVIUS donne de quatre-vingts Poiſſons, la plûpart étrangers, il a marqué leur longueur, largeur & hauteur. Son *Muſæum Ichthyologicum* eſt une eſpece de ſupplément à l'Ichthyologie d'ARTEDI.

CINQUIEME CLASSE.

LES INSECTES.

Cette claſſe eſt diviſée en ſept ordres; ſavoir,

En Inſectes Coléopteres, *Coleoptera*, parcequ'ils ont par deſſus les ailes des fourreaux de la ſubſtance de la corne.

En Hémipteres, *Hemiptera*, parcequ'ils ont les ailes croiſées de façon qu'il n'en paroît que la moitié.

En Neuropteres, *Neuroptera*, parcequ'ils ont les ailes nerveuſes.

En Lépidopteres, *Lepidoptera*, parcequ'ils ont les ailes couvertes de pouſſiere fine.

En Hyménopteres, *Hymenoptera*, parcequ'ils ont les ailes membraneuſes.

En Dypteres, *Dyptera*, parcequ'ils n'ont que deux ailes.

En Apteres, *Aptera*, parcequ'ils ne deviennent point des Inſectes ailés.

I.

Les Coléopteres comprennent vingt-deux genres.

Le premier, celui des grands Scarabées, *Scarabæus*, tels que le Cerf volant, le Naſicorne, &c. dont ſept eſpeces.

Le ſecond, celui des Scarabées diſſéqueurs, *Dermeſtes*, dont trois eſpeces.

Le troiſieme, celui de la Tortue, *Caſſida*, dont trois eſpeces.

Le quatrieme, celui de la Coccinelle, *Coccinella*, dont cinq eſpeces.

Le cinquieme, celui de la Chryſomele, *Chryſomela*, dont dix eſpeces.

Le ſixieme, celui du Charençon, *Curculio*, dont treize eſpeces.

Le ſeptieme, celui du Capricorne, *Cerambix*, dont quatre eſpeces.

Le huitieme, celui du Leptura, *Leptura*, dont ſix eſpeces.

Le neuvieme, celui du Scarabée des Jardiniers, *Carabus*, dont deux eſpeces.

Le dixieme, celui du Scarabée ſauteur, *Mordella*, dont trois eſpeces.

L'onzieme, celui de la Cicindele, *Cicindela*, dont trois eſpeces.

Le douzieme, celui du Bupreſte, *Bupreſtis*, dont trois eſpeces.

Le treizieme, celui du Scarabée d'eau, *Dytiſcus*, dont quatre eſpeces.

Le quatorzieme, celui du Reſſort, dit le *Maréchal*, *Elater*, dont quatre eſpeces.

Le quinzieme, celui de la Cantharide, *Cantharis*, dont quatre eſpeces.

Le ſeizieme, celui du Scarabée noir, *Tenebrio*, dont une eſpece.

Le dix-ſeptieme, celui du Perroquet d'eau, *Necydalis*, dont une eſpece.

Le dix-huitieme, celui du Scarabée des Maréchaux, *Meloë*, dont une eſpece.

Le dix-neuvieme, celui du Perce-oreille, *Forficula*, dont une eſpece.

Le vingtieme, celui du Courtille, ou Courtillier, *Staphylinus*, dont deux eſpeces.

Le vingt-unieme, celui de la Blatte, *Blatta*, dont deux eſpeces.

Le vingt-deuxieme, celui du Grillon, *Gryllus*, dont huit eſpeces.

II.

Les Hémipteres comprennent huit genres.

Le premier, celui des Pro-Cigales de M. DE RÉAUMUR, *Cicada*, dont huit eſpeces.

Le ſecond, celui des Punaiſes, *Cimex*, dont quatorze eſpeces.

Le troiſieme, celui de la Punaiſe à avirons, *Notonecta*, dont trois eſpeces.

Le quatrieme, celui du Scorpion aquatique, *Nepa*, dont deux eſpeces.

Le cinquieme, celui du Chermès, ou Kermès, *Chermes*, dont neuf eſpeces.

Le ſixieme, celui des Pucerons, *Aphis*, dont ſeize eſpeces.

Le ſeptieme, celui de la Cochenille de Pologne, *Coccus*, dont ſept eſpeces.

Le huitieme, celui du Thrips, ou Amafleur, *Thrips*, dont une eſpece.

III.

Les Neuropteres comprennent ſix genres.

Le premier, celui de la Mouche-Scorpion, *Panorpa*, dont une eſpece.

Le ſecond, celui du Rhaphidia, *Rhaphidia*, dont une eſpece.

Le troiſieme, celui du Fourmi-Lion, *Hemerobius*, dont trois eſpeces.

Le quatrieme, celui du Phryganea, *Phryganea*, dont une eſpece.

Le cinquieme, celui de l'Éphémere, *Ephemera*, dont deux eſpeces.
Le ſixieme, celui des Demoiſelles, *Libellula*, dont trois eſpeces.

IV.

Les Lépidopteres comprennent deux genres.
Le premier, celui des Papillons diurnes, *Papilio*, dont quatre eſpeces.
Le ſecond, celui des Papillons nocturnes, *Phalæna*, dont quatre eſpeces.

V.

Les Hyménopteres comprennent cinq genres.
Le premier, celui de la Mouche à ſcie, *Tenthredo*, dont ſix eſpeces.
Le ſecond, celui des Inſectes qui ſe forment dans des galles, *Cynips*, dont cinq eſpeces.
Le troiſieme, celui de l'Ichneumon, *Ichneumon*, dont cinq eſpeces.
Le quatrieme, celui des Abeilles, *Apis*, dont onze eſpeces.
Le cinquieme, celui de la Fourmi, *Formica*, dont quatre eſpeces.

VI.

Les Dypteres comprennent ſept genres.
Le premier, celui des Mouches qui incommode les Bœufs, &c. *Œſtrus*, dont quatre eſpeces.
Le ſecond, celui des Mouches Aſyles, *Aſylus*, dont quatre eſpeces.
Le troiſieme, celui de la Mouche de Brebis, *Hippoboſca*, dont deux eſpeces.
Le quatrieme, celui du Taon, *Tabanus*, dont deux eſpeces.
Le cinquieme, celui de la Mouche, *Muſca*, dont onze eſpeces.
Le ſixieme, celui du Couſin, *Culex*, dont quatre eſpeces.
Le ſeptieme, celui de la Tipule, *Tipula*, dont ſept eſpeces.

VII.

Les Apteres comprennent onze genres.
Le premier, celui du Pou, *Pediculus*, dont quinze eſpeces.
Le ſecond, celui de la Puce, *Pulex*, dont une eſpece.
Le troiſieme, celui du Pou ſauteur, *Podura*, dont quatre eſpeces.
Le quatrieme, celui du Perroquet d'eau, *Monoculus*, dont quatre eſpeces.
Le cinquieme, celui du Ciron, *Acarus*, dont neuf eſpeces.
Le ſixieme, celui de l'Araignée, *Aranea*, dont ſix eſpeces.
Le ſeptieme, celui du Scorpion, *Scorpio*, dont quatre eſpeces.
Le huitieme, celui du Cancre, *Cancer*, dont huit eſpeces.
Le neuvieme, celui du Cloporte, *Oniſcus*, dont trois eſpeces.
Le dixieme, celui de la Scolopendre, *Scolopendra*, dont quatre eſpeces.
L'onzieme, celui du Julus, *Julus*, dont trois eſpeces.

SIXIEME CLASSE.

LES VERS.

Cette claſſe eſt diviſée en quatre ordres; ſavoir,
En Reptiles, *Reptilia.*
En Zoophytes, *Zoophyta.*
En Teſtacées, *Teſtacea.*
En Litophytes, *Litophyta.*

I.

Les Reptiles comprennent ſix différens genres.
Le premier, celui du Gordius, ou Soie aquatique, *Gordius*, dont une eſpece.
Le ſecond, celui de l'Aſcaris, *Aſcaris*, dont une eſpece.
Le troiſieme, celui du Lombric, ou Ver de terre, *Lumbricus*, dont deux eſpeces.
Le quatrieme, celui du Tænia, ou Ver ſolitaire, *Tænia*, dont une eſpece.
Le cinquieme, celui de la Sangſue-Limace, *Faſciola*, dont une eſpece.

Le sixieme, celui de la Sangsue, *Hirudo*, dont deux especes.

II.

Les Zoophytes comprennent treize genres.

Le premier, celui de l'Amphitrite, *Amphitrita*, dont une espece.

Le second, celui de la Téthie, *Tethys*, dont deux especes.

Le troisieme, celui de la Néréïde, ou Scolopendre marine, *Nereïs*, dont une espece.

Le quatrieme, celui de la Limace, *Limax*, dont une espece.

Le cinquieme, celui du Lernea, *Lernea*, dont trois especes.

Le sixieme, celui de l'Hydre, *Hydra*, dont deux especes.

Le septieme, celui de la Seche, *Sepia*, dont deux especes.

Le huitieme, celui du Triton, *Triton*, dont une espece.

Le neuvieme, celui du Salacia, *Salacia*, dont une espece.

Le dixieme, celui de l'Aphrodite, *Aphrodita*, dont une espece.

L'onzieme, celui de la Méduse, *Medusa*, dont quatre especes.

Le douzieme, celui de l'Étoile de mer, *Asterias*, dont six especes.

Le treizieme, celui de l'Oursin de mer, *Echinus*, dont trois especes.

III.

Les Testacées comprennent neuf genres.

Le premier, celui de la Patelle, *Patella*, dont quatre especes.

Le second, celui des Limaçons, *Cochlea*, dont dix-sept especes.

Le troisieme, celui de la Coquille de Venus, *Cypræa*, dont deux especes.

Le quatrieme, celui de l'Oreille de mer, *Haliotis*, dont une espece.

Le cinquieme, celui du Dentale, dont sept especes.

Le sixieme, celui du Nautille, dont quatre especes.

Le septieme, celui des Conques ou Coquilles bivalves, *Concha*, dont douze especes.

Le huitieme, celui du Lépas, ou Patelle, *Lepas*, dont trois especes.

Le neuvieme, celui du Microcosme, *Microcosmus*, dont une espece.

IV.

Les Lithophytes comprennent quatre genres.

Le premier, celui des Tubipores, ou Orgues marines, *Tubipora*, dont une espece.

Le second, celui des Madrepores, *Madrepora*, dont trois especes.

Le troisieme, celui des Millepores, *Millepora*, dont trois especes.

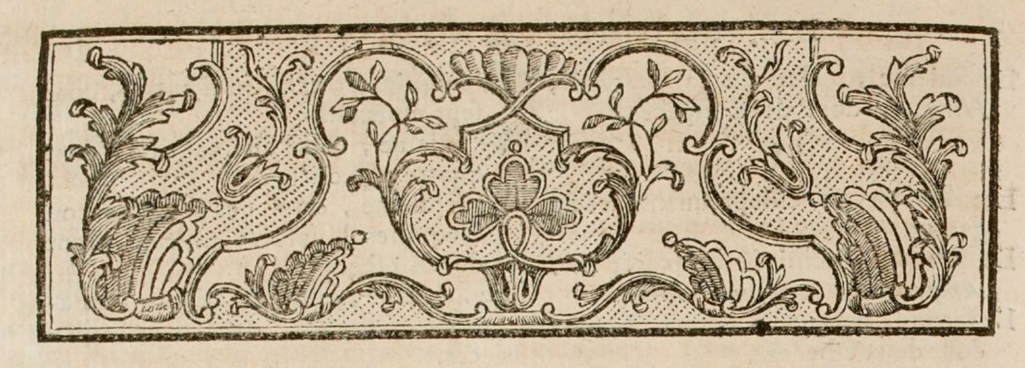
Le quatrieme, celui des Coralines, *Sertularia*, dont neuf especes.

Telle est la Division générale du Regne Animal par M. LINNÆUS.

M. KLEIN est aussi un Naturaliste connu de tous les Savans. Il a donné deux ordres méthodiques, l'un des Quadrupedes, & l'autre des Oiseaux : ils ont paru séparément : celui des Oiseaux imprimé à Lubeck, en 1750. *in*-4°. sous le titre d'*Historiæ Avium Prodromus*, &c. celui des Quadrupedes aussi *in*-4°. à Léipsick en 1751. sous le titre de *Quadrupedum dispositio.*

Je ne parle point de ses autres Ouvrages, comme de son *Essai méthodique des Coquillages*, de son *Ordre Naturel des Oursins*, & de ses *Missus* contenant des observations sur plusieurs especes de Poissons.





DIVISION GÉNÉRALE DES QUADRUPEDES,

PAR M. KLEIN.



'AUTEUR divise les Quadrupedes en trois ordres.

Le premier ordre contient les Quadrupedes ongulés.

Le second comprend les Quadrupedes digités.

Le troisieme, les Quadrupedes digités sans poil, tous ovipares : ce sont les Amphibies de M. Linnæus, & des autres Naturalistes.

Chaque ordre est partagé en différentes familles, les familles en genres, les genres en especes, & les especes en variétés.

PREMIER ORDRE.

Les Quadrupedes ongulés, *Quadrupedia ungulata.*

Famille I.

Les Quadrupedes solipedes, *Quadrupedia monochela*, ou *solipedia*, comprennent deux genres.

Le premier, celui des Solipedes à oreilles élevées, *auribus erectis*, dont deux especes, le Cheval & le Zebre.

Le second, celui des Solipedes à oreilles pendantes, *auribus neglectis*, dont trois especes, l'Âne, l'Âne sauvage & le Mulet.

Famille II.

Les Quadrupedes aux pieds fourchus, *Quadrupedia dichela*, comprennent quatre genres.

Le premier, celui du Taureau, *Taurus*, dont deux especes.

Le second, celui du Bélier, *Aries*, dont six especes.

Le troisieme, celui du Bouc, *Tragus*, dont douze especes, sans les variétés.

Le quatrieme, celui du Cerf, *Cervus*, dont cinq especes.

Famille III.

Les Quadrupedes à pieds fourchus, ou fendus en deux, sans cornes à la tête, *Acornia*, ne comprennent que le genre du Porc, *Porcus*, dont quatre especes.

Famille IV.

Les Quadrupedes dont le pied est partagé en trois, *Trichelon*, ne comprennent qu'un genre, qui est celui du Rhinoceros à une corne & à deux cornes.

FAMILLE V.

Les Quadrupedes dont les pieds ſont partagés en quatre, *Tetrachelon*, ne contiennent que le genre de l'Hippopotame, ou Cheval marin, *Hippopotamus*.

FAMILLE VI.

Les Quadrupedes dont les pieds ſont partagés en cinq, *Pentachelon*, ne comprennent que le genre de l'Éléphant, *Elephas*.

SECOND ORDRE.

Les Quadrupedes digités, couverts de poils, tous vivipares, *digitata, piloſa, vivipara.*

FAMILLE I.

Les Quadrupedes didactyles, ou qui ont deux doigts aux pieds, *didactyla*, comprennent deux genres.

Le premier, celui du Chameau, *Camelus*, dont cinq eſpeces.

Le ſecond, celui du Silene, *Simia perſonata*, dont une eſpece.

FAMILLE II.

Les Quadrupedes à trois doigts aux pieds, *tridactyla*, comprennent deux genres.

Le premier, celui du Pareſſeux, *Ignavus*, dont deux eſpeces, celui des Indes Orientales & celui de l'Amérique.

Le ſecond, celui du Fourmillier, *Tamandua*, dont trois eſpeces.

FAMILLE III.

Les Quadrupedes à quatre doigts aux pieds, *tetradactyla*, comprennent deux genres.

Le premier, celui des Quadrupedes cuiraſſés, ſans poils, *loricata nec piloſa*, qui ſont les Tatous, ou Armandilles, dont trois eſpeces.

Le ſecond, celui des Quadrupedes dont le corps eſt hériſſé de poils, *hirſuta*, dont deux eſpeces, la premiere à poils liſſes *lævia*, ce ſont les Cavia; la ſeconde à poils en forme d'aiguillons ou de pointes, *dorſo aculeato*, qui eſt le Cavia de la Baye d'Hudſon.

FAMILLE IV.

Les Quadrupedes à cinq doigts aux pieds, *Pentadactyla*, comprennent douze genres.

Le premier, celui du Liévre, *Lepus*, dont cinq eſpeces.

Le ſecond, celui des Quadrupedes rongeans, *Sorices*, ou *Roſores*, dont quatre eſpeces, qui ſont les Écureuils, *Sciuri*, les Loirs, *Glires*, les Rats, *Mures*, les Taupes, *Talpæ*, les Chauves-Souris, *Veſpertiliones*, & ces eſpeces contiennent pluſieurs variétés.

Le troiſieme, celui de la Belette, *Muſtela*, dont treize eſpeces.

Le quatrieme, celui du Hériſſon & du Porc-Épic, *Acanthia*, dont ſix eſpeces.

Le cinquieme, celui du Chien, *Canis*, dont ſept variétés, ſans compter les Chiens d'Afrique, du Mexique & d'Amérique.

Le ſixieme, celui du Loup, *Lupus*, dont quatre eſpeces.

Le ſeptieme, celui du Renard, *Vulpes*, dont deux eſpeces.

Le huitieme, celui du Coati, dont ſept eſpeces.

Le neuvieme, celui du Chat, *Feles*, dont huit variétés; du Lynx, dont ſix variétés; du Léopard, *Pardus*, dont deux variétés; du Tigre, *Tigris*, dont quatre variétés; du Lion, *Leo*, dont deux variétés.

Le dixieme, celui de l'Ours, *Urſus*, dont deux eſpeces.

L'onzieme, celui du Goulu, *Gulo*, dont une eſpece.

Le douzieme, celui du Satyre, *Satyrus*, dont cinq eſpeces, ſans compter les variétés des Singes.

FAMILLE V.

Les Quadrupedes à cinq doigts, *pen-*

tadactyla, mais dont les pieds ſont irréguliers, *anomalopedia*, comprennent ſix genres.

Le premier, celui de la Loutre, *Lutra*, dont deux eſpeces.

Le ſecond, celui du Caſtor, *Caſtor*, dont deux eſpeces.

Le troiſieme, celui de la Vache marine, *Roſmarus*, dont une eſpece, animal amphibie, ainſi que les trois ſuivans.

Le quatrieme, celui du Veau de mer, ou Loup de mer, *Phocas*, dont une eſpece.

Le cinquieme, celui du Bœuf marin, *Manati*, dont une eſpece.

Le ſixieme, celui du Lion marin, *Leo marinus*, dont une eſpece.

TROISIEME ORDRE.

Les Quadrupedes digités, ſans poils, tous ovipares, *digitata*, *depilata*, *omnia ovipara*.

FAMILLE I.

Les Quadrupedes voûtés, *Quadrupedia teſtudinata*, comprennent deux genres.

Le premier, celui des Tortues à doigts ſéparés, *digitis diſcretis*, dont onze eſpeces.

Le ſecond, celui des Tortues à pieds irréguliers, *pedibus anomalis*, dont quatre eſpeces.

FAMILLE II.

Les Quadrupedes digités, ſans poils, cuiraſſés, *digitata*, *depilata*, *cataphracta*, ne comprennent qu'un genre, qui eſt le Crocodile, *Crocodilus*, dont trois eſpeces.

FAMILLE III.

Les Quadrupedes digités, ſans poils, nuds, *Quadrupedia digitata*, *depilata*, *nuda*, comprennent quatre genres.

Le premier, celui des Lézards, *Lacerti*, ou *Lacertæ*, à dos uni, *dorſo lævi*, dont pluſieurs variétés; à dos dentelé, *dorſo pectinato*, dont pluſieurs variétés; de la figure des Salamandres, *Lacertæ Salamandrinæ*, dont auſſi pluſieurs variétés.

Le ſecond, celui des Salamandres, *Salamandræ*, qui comprend les Gekkos, *Gekko*, le Scinque, *Scincus*, & le Seps, *Lacerta Chalcidica*, dont pluſieurs variétés.

Le troiſieme, celui du Caméléon, *Chamæleo*, dont ſept eſpeces.

Le quatrieme, celui des Grenouilles & Crapauds, *Ranæ*, *Bufones*, dont trois eſpeces de Grenouilles; ſavoir la Grenouille terreſtre, l'aquatique, & celle d'arbre, qui renferment pluſieurs variétés, ainſi que le Crapaud.



DIVISION GÉNÉRALE DES OISEAUX,

PAR M. KLEIN.

VOici comme M. KLEIN a fait la distribution de la Division générale de ses Oiseaux, dont il a formé des familles, des genres, des tribus, des especes & des variétés.

FAMILLE I.

Les Oiseaux qui ont deux doigts aux pieds, *Aves didactylæ*, ne comprennent qu'un genre, qui est l'Autruche, *Struthio Camelus*.

FAMILLE II.

Les Oiseaux qui ont trois doigts aux pieds, *Aves tridactylæ*, comprennent six genres.

Le premier, celui de l'Autruche de l'Amérique, *Struthio Nothus*, dont une espece, nommé *Nhanduguacu* par MARC GRAVE.

Le second, celui du Casoard, ou Émeu, *Casoard*, dont une espece.

Le troisieme, celui de l'Outarde, *Tarda*, dont quatre especes.

Le quatrieme, celui du *Gavia*, dont dix especes, parmi lesquelles se trouvent les Vanneaux & Pluviers.

Le cinquieme, celui de la Pie de mer, *Hæmantopus*, dont une espece.

Le sixieme, celui du Preneur d'Huîtres de CATESBY, *Ostralega*, dont une espece.

FAMILLE III.

Les Oiseaux tétradactyles, qui ont deux doigts devant, & autant derriere, *Aves tetradactylæ, digitis duobus anticis, totidem posticis*, comprennent six genres.

Le premier, celui du Perroquet, *Psittacus*, dont vingt-cinq especes.

Le second, celui du Pic, *Picus*, dont dix-sept especes.

Le troisieme, celui du Coucou, *Cuculus*, dont huit especes.

Le quatrieme, celui de l'Alcyon, *Alcedo*, ou *Ipsida*, dont neuf especes.

Le cinquieme, celui du Roi de Guinée, *Tauraco*, *Regia Avis*, *Guineensis Rex*, dont une espece.

Le sixieme, celui de la Pie du Brésil, *Nasutus simpliciter*, & du Topeau de WORMIUS, *Nasutus Rhinoceros*, dont une espece.

FAMILLE IV.

Les Oiseaux tétradactyles, garnis de simples doigts aux pieds, dont trois devant & un derriere, *Tetradactyli, digitis simplicibus, unico postico*, comprennent vingt différens genres.

Le premier, celui des Oiseaux de proie, *Accipitres*, qui compose quatre tribus.

La premiere, celle de l'Aigle, *Aquila*, dont huit especes.

La seconde, celle des Vautours, *Vultures*, dont neuf especes.

La troisieme, celle des Faucons, *Falcones*, dont vingt-six especes, sans compter les Laniers, *Lanii*.

La quatrieme, celle des Oiseaux

de nuit, *Striges*, dont dix eſpeces.

Le ſecond, celui du Corbeau, *Corvus*, diviſé en Corbeaux & Corneilles, dont treize eſpeces.

Le troiſieme, celui des Pies, *Picæ*, dont onze eſpeces, & douze des Oiſeaux de Paradis, *Manucodiata*.

Le quatrieme, celui des Étourneaux, *Sturni*, dont quatre eſpeces.

Le cinquieme, celui des Grives & des Merles, *Turdi* & *Merulæ*, dont trente-ſept eſpeces.

Le ſixieme, celui des Alouettes, *Alaudæ*, dont ſept eſpeces.

Le ſeptieme eſt diviſé en trois différentes tribus.

La premiere contient le Roſſignol, la Fauvette, le Becfigue, ſous les noms de *Luſcinia*, *Curuca*, &c. dont dix-ſept eſpeces.

La ſeconde, le Roitelet, *Regulus*, *Trochlodytes*, dont trois eſpeces.

La troiſieme, la Rouge-Gorge, &c. *Sylvia*, &c. dont vingt-ſix eſpeces.

Le huitieme, qui eſt celui de l'Hirondelle, *Hirundo*, eſt diviſé en deux tribus.

La premiere contient les Hirondelles à queue égale, *caudâ æquabili*, dont quatre eſpeces.

La ſeconde, les Hirondelles à queue diviſée, *caudâ diviſâ*, dont ſept eſpeces.

Le neuvieme, celui de la Méſange, *Parus*, dont quinze eſpeces.

Le dixieme, celui des Oiſeaux nommés du nom générique *Paſſeres*, diviſé en cinq tribus.

La premiere contient les Moineaux, Serins, *Paſſeres propriè dicti*, dont vingt-deux eſpeces.

La ſeconde, les Ortolans, *Emberizæ*, dont dix eſpeces.

La troiſieme, les Linots, ou Linotes, *Linariæ*, dont huit eſpeces.

La quatrieme, les Gros-Becs, *Coccothrauſtes*, dont treize eſpeces.

La cinquieme, les Pinçons & les Chardonnerets, *Fringillæ*, dont dix-ſept eſpeces.

L'onzieme, celui des Bécaſſes & des Bécaſſines, *Scolopaces*, dont ſix eſpeces.

Le douzieme, celui des Chevaliers & autres Oiſeaux nommés *Glareolæ* par l'Auteur, dont douze eſpeces.

Le treizieme, celui des Râles, *Ralli*, dont ſept eſpeces.

Le quatorzieme, celui des Colibri, ou Suceurs de miel, *Melliſugæ*, dont ſept eſpeces.

Le quinzieme, celui des Oiſeaux dont le bec eſt fait en forme de faulx, *Aves roſtro falciformi*, *falcatores*, diviſé en deux tribus.

La premiere contient le Grimpereau, *Falcinellus*, dont neuf eſpeces.

La ſeconde, les Oiſeaux nommés *Arquata* & *Falcatores terreſtres*, tels ſont :

1°. les Courlieux, ou Corlieux, *Numenii*, dont neuf eſpeces ;

2°. les Guêpiers, *Meropes*, dont quatre eſpeces ;

3°. les Hupes, *Upupæ*, dont trois eſpeces.

Le ſeizieme, celui du genre des Poules nommés *Aves Gallinaceæ* par l'Auteur, tels ſont :

1°. les Coqs & les Poules domeſtiques, *Alectores* & *Gallinæ domeſticæ*, dont quatre eſpeces ;

2°. le Paon, *Pavo Gallinaceus*, dont une eſpece ;

3°. le Coq d'Inde, *Meleagrides*, dont deux eſpeces ;

4°. le Faiſan, *Phaſianus*, dont ſix eſpeces ;

5°. la Perdrix, *Perdix*, dont ſix eſpeces ;

6°. les Cailles, *Coturnices*, dont deux eſpeces ;

7°. les Coqs de Bruyere, *Lagopi*, dont ſept eſpeces.

Le dix-ſeptieme eſt celui des Pigeons, *Columbi*, & des Tourterelles, *Turtures*, dont vingt-ſept eſpeces.

Le dix-huitieme, celui des Grues, *Grues*, dont six especes.

Le dix-neuvieme, celui des Oiseaux nommés *Hamiotæ*, divisé en trois tribus.

La premiere contient les Hérons, *Ardeæ*, *Herodiades*, *Arduæ*, dont quatorze especes.

La seconde, les Cigognes, *Ciconiæ*, dont trois especes.

La troisieme, les Oiseaux à bec irrégulier, *Aves anomalorostræ*, tels sont :

1°. la Palette, *Platea*, dont trois especes ;

2°. le Flamand, ou Phénicoptere, *Phœnicopterus*, dont une espece.

3°. le Tantale, ou Pélican d'arbre, *Tantalus*, dont deux especes.

Le vingtieme, celui des Harponniers, *Jaculatores*, dont trois especes.

FAMILLE V.

Les Oiseaux palmipedes, tétradactyles, dont le doigt de derriere est simple, *Aves plotæ, id est palmatæ, tetradactylæ, digito postico simplici*, comprennent deux différens genres.

Le premier est celui des Oiseaux à bec plat, ou bec large, *Aves latirostræ, seu platirostræ*, divisé en deux tribus.

La premiere contient les Oies, *Anseres*, dont treize especes.

La seconde, les Canards, *Anates*, dont trente-quatre especes.

Le second est celui des Oiseaux à bec en forme de cône, *Aves cornirostræ*, divisé en quatre tribus.

La premiere contient les Lares, ou Mouettes, *Lari*, dont dix-huit especes.

La seconde, les Oiseaux à bec dentelé comme une scie, *Ploti serratores*, dont quatre especes.

La troisieme, les Oiseaux à pieds irréguliers, nommés *anomalopedes*, qui sont les Plongeons, *Mergi*, dont trois especes.

La quatrieme, les Oiseaux à bec irrégulier, *Aves anomalorostræ*, dont deux especes, telles que l'*Avosetta* des Italiens, & le *Coupeur d'eau* de CATESBY.

FAMILLE VI.

Les Oiseaux tétradactyles palmipedes, dont tous les doigts tiennent à une membrane, *Aves tetradactylæ, omnibus digitis conjunctis, palmipedes*, nommés en Latin *Planci*, comprennent sept especes, qui sont :

1°. l'Onocrotale, ou Grand Gosier, *Plancus Gulo*, & *Onocrotalus* ;

2°. l'Oie de Solan, *Anser Bassanus* ;

3°. le petit Fou, *Plancus morus* ;

4°. le Cormoran, *Plancus Corvus, lacustris, aquaticus*, &c.

5°. le petit Corbeau aquatique, *Plancus Corvus minor* ;

6°. l'Oiseau du Tropique, *Plancus Tropicus* ;

7°. l'Anhinga du Brésil, *Plancus Brasiliensis*.

FAMILLE VII.

Les Oiseaux tridactyles palmipedes, qui n'ont point de doigts derriere, *Aves tridactylæ, palmipedes, digito nullo postico*, dont quatorze especes, telles que la Colombe, ou Pigeon de Groenland, le Guillemot, ou Lomwia, la Pie de mer à long bec, le Penguin, l'Alka, &c.

FAMILLE VIII.

Les Oiseaux dactylobes, tétradactyles, *dactylobæ Aves, tetradactylæ, digitis lobatis, seu dicroatæ Aves, digitis utrinque fimbriatis, plerumque & postico*, comprennent deux tribus.

La premiere contient les Colymbes, *Colymbi*, dont sept especes.

La ſeconde, les Foulques, *Fulicæ*, dont trois eſpeces.

Telle eſt la Diviſion générale des Oiſeaux par M. KLEIN.

M. PAUL-HENRI-GÉRARD MŒRHING, Médecin du Prince d'ANHALT, a publié dans l'année 1752. une Brochure *in*-8°. laquelle, avec la Préface, contient quatre-vingt-huit pages, où ſont déſignés tous les caracteres des Oiſeaux. Ils ſont diſtribués en quatre claſſes.

Dans la premiere ſont les Oiſeaux dont les pieds ſont garnis d'une membrane, *Hymenopodes*.

Dans la ſeconde, les Oiſeaux, dont les pieds ſont garnis d'une peau, *Dermalopodes*.

Dans la troiſieme, les Oiſeaux à courtes ailes, *Brachypteræ*.

Dans la quatrieme, les Oiſeaux aquatiques, *Hydrophilæ*.



DIVISION



DIVISION GÉNÉRALE DU REGNE ANIMAL,

PAR M. BRISSON.



CET Écrivain a été pendant plusieurs années Démonstrateur du Cabinet d'Histoire Naturelle de feu M. DE RÉAUMUR. Dans la place qu'il occupoit auprès de ce célebre Académicien, il a eu, (comme il le dit lui-même journellement), sous les yeux la plus riche Collection des productions de la Nature, qui ait jamais été faite; ce qui lui a donné la facilité de faire un grand nombre d'observations sur le Regne Animal; de comparer entre eux les Êtres animés qui lui appartiennent, & d'en examiner les rapports les plus prochains & les plus éloignés. Cette étude l'a conduit ou lui a fourni l'idée de disposer les animaux dans un ordre différent de ceux où on les a mis jusqu'à présent.

Cet Éleve d'un grand Maître a partagé le Regne Animal en neuf classes.

La premiere comprend les animaux qui ont du poil, au moins à quelque partie du corps, & quatre pieds. Ce sont les Quadrupedes qui ont du sang, respirent par les poumons, ont deux ventricules au cœur, & dont les femelles, qui sont vivipares, alaitent leurs petits.

La seconde classe renferme les Cétacées, bêtes marines qui vivent toujours dans la mer. Leurs femelles sont vivipares & alaitent leurs petits. Ces Cétacées ont le corps nud & allongé, des nageoires charnues, la queue plate horisontalement. Ils ont du sang, respirent par les poumons, & ont deux ventricules au cœur.

Dans la troisieme, l'Auteur place ceux qui ont le corps couvert de plumes, un bec analogue à la corne, deux ailes & deux pieds. Ces animaux ont du sang, deux ventricules au cœur, & leurs femelles sont ovipares. On les appelle *Oiseaux*.

La quatrieme classe contient les animaux qui ont le corps nud & quatre pieds, ou le corps couvert d'écailles & quatre pieds, ou point de pieds, & qui respirent par des poumons. Tous ceux-là ont du sang, & n'ont qu'un ventricule au cœur. Quelques-unes de leurs fe-

melles ſont vivipares ; les autres ſont ovipares. Toutes ces femelles cependant ont des œufs ; mais dans quelques-unes l'incubation ſe fait dans le corps de l'animal, qui fait enſuite ſes petits vivans, & dans d'autres, l'incubation ſe fait hors du corps. Tous les animaux de cette claſſe rempent, c'eſt pourquoi M. BRISSON leur a donné le nom de *Reptiles*.

La cinquieme claſſe renferme les animaux qui ont des nageoires cartilagineuſes, & qui reſpirent par des ouies, vis-à-vis deſquelles ſont ouverts des trous. Ils ont du ſang, & vivent toujours dans l'eau : quelques-unes de leurs femelles ſont vivipares ; les autres ſont ovipares : toutes cependant ont des œufs, dont l'incubation ſe fait dans quelques-unes dans le corps de l'animal, qui fait enſuite ſes petits vivans, & dans d'autres l'incubation ſe fait hors du corps. On les appelle *Poiſſons cartilagineux*.

Dans la ſixieme claſſe ſont les animaux qui ont des nageoires compoſées d'oſſelets, & qui reſpirent par des ouies, ſur leſquelles ſont des couvercles mobiles compoſés de parties oſſeuſes. Tous ceux-là, comme les précédens, ont du ſang, & vivent toujours dans l'eau. Preſque toutes leurs femelles ſont ovipares : elles ont des œufs extrêmement petits, auxquels on a donné le nom de *frai*. M. BRISSON appelle les animaux de cette claſſe, *Poiſſons proprement dits*.

Dans la ſeptieme claſſe ſont ceux qui ont des antennes à la tête, & au moins huit pieds. Leur corps eſt couvert d'une enveloppe qui ſe renouvelle, c'eſt-à-dire que, lorſque par l'accroiſſement du corps de l'animal elle eſt devenue trop petite pour le contenir, elle ſe détache naturellement du corps, ſur lequel il s'en eſt produit une nouvelle ; c'eſt ce qu'on appelle *changer de peau*. Les animaux de cette claſſe ſont nommés *Cruſtacées*.

La huitieme claſſe eſt compoſée des animaux qui ſubiſſent pluſieurs métamorphoſes, avant que d'être parvenus à leur accroiſſement parfait, c'eſt-à-dire, qui naiſſent ſous une forme différente de celle qu'ils doivent avoir dans la ſuite. Ce n'eſt qu'après avoir ſubi la derniere métamorphoſe, qu'ils ſont en état de multiplier leur eſpece. Tous ces animaux différens ont avant leur derniere métamorphoſe pluſieurs ſtigmates, ou organes de la reſpiration ; & après leur derniere métamorphoſe, ils ont des antennes à la tête ; toujours ſix pieds, & jamais davantage. Ils changent de peau, comme les Cruſtacées. Ces changemens ſe font dans le plus grand nombre, avant d'avoir ſubi la derniere métamorphoſe. Il y en a très-peu qui les éprouvent, après avoir pris la derniere forme. Ces animaux ſont les ſeuls auxquels M. BRISSON donne le nom d'*Inſectes*.

Dans la neuvieme & derniere claſſe, ſont tous les animaux qui ont le corps, ou du moins quelque partie du corps capable d'un mouvement de contraction & d'extenſion, de ſorte que ce corps, ou cette partie du corps puiſſe occuper plus ou moins d'eſpace à volonté, & qui n'ont ni antennes, ni ſtigmates. On a donné à ces animaux le nom de *Vers*.

Ainſi Quadrupedes, Cétacées, Oiſeaux, Reptiles, Poiſſons cartilagineux, Poiſſons proprement dits, Cruſtacées, Inſectes & Vers, telle eſt la diviſion du Regne Animal par M. BRISSON. Les deux premieres claſſes, celles des Quadrupedes & des Cétacées ont paru en 1756. en un Volume *in*-4°. avec figures, chez le même Libraire qui a le débit de ce *Dictionnaire raiſonné & univerſel des Animaux*. Elles ſont

désirer les autres. Celle des Oiseaux est actuellement sous presse. Voici les deux Divisions générales de ses Quadrupedes & de ses Cétacées.

DIVISION GÉNÉRALE DE LA CLASSE DES QUADRUPEDES,

Selon l'ordre dans lequel ils sont rangés dans le Regne Animal de M. Brisson, *ci-devant Démonstrateur du Cabinet de l'Histoire Naturelle de feu M.* de Réaumur.

PREMIER ORDRE.

Les Quadrupedes qui n'ont point de dents : *Quadrupeda edentula.*

Section I.

Ceux qui ont le corps couvert de poils, *ea quæ sunt corpore piloso.*

I.

Le genre du Fourmillier, *genus Myrmecophaga*, dont quatre différentes especes.

Section II.

Ceux qui ont le corps couvert d'écailles, *ea quæ sunt corpore squamoso.*

II.

Le genre du Pholidote, *genus Pholidoti*, dont deux especes.

SECOND ORDRE.

Les Quadrupedes qui n'ont que des dents molaires : *Quadrupeda dentibus molaribus tantùm donata.*

Section I.

Ceux qui ont le corps couvert de poils, *ea quæ sunt corpore piloso.*

III.

Le genre du Paresseux, *genus Tardigradi*, dont deux especes.

Section II.

Ceux qui ont le corps couvert d'un test osseux, *ea quæ sunt corpore tegmine osseo tecto.*

IV.

Le genre de l'Armandille, *genus Cataphracti*, dont sept especes.

TROISIEME ORDRE.

Les Quadrupedes qui n'ont point de dents incisives, mais qui en ont des canines & des molaires : *Quadrupeda dentibus incisoribus nullis, caninis & molaribus præsentibus donata.*

V.

Le genre de l'Éléphant, *genus Elephantis*, dont une espece.

VI.

Le genre de la Vache marine, *genus Odobeni*, dont deux especes.

QUATRIEME ORDRE.

Les Quadrupedes qui n'ont point de dents incisives à la mâchoire supérieure, & qui en ont six à l'inférieure : *Quadrupeda dentibus incisoribus in maxillâ superiore nullis, in inferiore sex donata.*

VII.

Le genre du Chameau, *genus Cameli*

num, dont quatre especes différentes.

CINQUIEME ORDRE.

Les Quadrupedes qui n'ont point de dents incisives à la mâchoire supérieure, & qui en ont huit à l'inférieure, & le pied fourchu : *Quadrupeda dentibus incisoribus in maxillâ superiore nullis, in inferiore octo, & pede bisulco donata.*

SECTION I.

Ceux qui ont les cornes simples, *ea quorum cornua sunt simplicia.*

VIII.

Le genre de la Giraffe, *genus Giraffæ*, dont une espece.

IX.

Le genre du Bouc, *genus Hircinum*, dont quinze especes.

X.

Le genre du Bélier, *genus Arietis*, dont cinq especes.

XI.

Le genre des Bœufs, *genus Bovinum*, dont huit especes.

SECTION II.

Ceux dont les cornes sont branchues, *ea quorum cornua sunt ramosa.*

XII.

Le genre des Cerfs, *genus Cervinum*, dont neuf especes.

SECTION III.

Ceux qui n'ont point de cornes, *ea quæ sunt acornia.*

XIII.

Le genre du Chevrotain, *genus Traguli*, dont cinq especes.

SIXIEME ORDRE.

Les Quadrupedes qui ont des dents incisives aux deux mâchoires, & la corne du pied d'une seule piece : *Quadrupeda dentibus incisoribus in utrâque maxillâ, & pede solidungulo donata.*

XIV.

Le genre du Cheval, *genus Equinum*, dont cinq especes.

SEPTIEME ORDRE.

Les Quadrupedes qui ont des dents incisives aux deux mâchoires, & le pied fourchu : *Quadrupeda dentibus incisoribus in utrâque maxillâ, & pede bisulco donata.*

XV.

Le genre du Cochon, *genus Suillum*, dont six especes.

HUITIEME ORDRE.

Les Quadrupedes qui ont deux dents incisives aux deux mâchoires, & trois doigts ongulés à chaque pied : *Quadrupeda dentibus incisoribus in utrâque maxillâ, & tribus digitis ungulatis in singulis pedibus donata.*

XVI.

Le genre du Rhinoceros, *genus Rhinocerontis*, dont une espece.

NEUVIEME ORDRE.

Les Quadrupedes qui ont deux dents incisives à chaque mâchoire, & quatre doigts ongulés aux pieds de devant, & trois à ceux de derriere : *Quadrupeda dentibus incisoribus in utrâque maxillâ duobus, & quatuor digitis ungulatis in pedibus anticis, & tribus in posticis donata.*

XVII.

Le genre du Cabiai, *genus Hydrocheri*, dont une espece.

DIXIEME ORDRE.

Les Quadrupedes qui ont dix dents incisives à chaque mâchoire, &

quatre doigts ongulés aux pieds de devant, & trois à ceux de derriere: *Quadrupeda dentibus inciſoribus in utrâque maxillâ decem, & quatuor digitis ungulatis in pedibus anticis, & tribus in poſticis donata.*

XVIII.

Le genre du Tapir, ou Manipouris, *genus Tapiri*, dont une eſpece.

ONZIEME ORDRE.

Les Quadrupedes qui ont des dents inciſives aux deux mâchoires, & quatre doigts ongulés à chaque pied: *Quadrupeda dentibus inciſoribus in utrâque maxillâ, & quatuor digitis ungulatis in ſingulis pedibus donata.*

XIX.

Le genre de l'Hippopotame, *genus Hippopotami*, dont une eſpece.

DOUZIEME ORDRE.

Les Quadrupedes qui ont deux dents inciſives à chaque mâchoire, & les doigts ongulés: *Quadrupeda dentibus inciſoribus in utrâque maxillâ duobus, & digitis ungulatis donata.*

SECTION I.

Ceux qui n'ont point de dents canines, & qui ont des piquans ſur le corps, *ea quæ dentibus caninis carent, quæque corpus aculeatum habent.*

XX.

Le genre du Porc-Épic, *genus Hyſtricis*, dont ſix eſpeces.

SECTION II.

Ceux qui n'ont ni dents canines, ni piquans ſur le corps, *ea quæ dentibus caninis carent, & corpus aculeis deſtitutum habent.*

XXI.

Le genre du Caſtor, *genus Caſtoris*, dont quatre eſpeces.

XXII.

Le genre du Liévre, *genus Leporinum*, dont ſept eſpeces.

XXIII.

Le genre du Lapin, *genus Cuniculi*, dont huit eſpeces.

XXIV.

Le genre de l'Écureuil, *genus Sciuri*, dont quatorze eſpeces.

XXV.

Le genre du Loir, *genus Gliris*, dont huit eſpeces.

XXVI.

Le genre du Rat, *genus Muris*, dont douze eſpeces.

SECTION III.

Ceux qui ont des dents canines, & qui n'ont point de piquans ſur le corps, *ea quæ dentibus caninis donantur, & corpus aculeis deſtitutum habent.*

XXVII.

Le genre de la Muſaraigne, *genus Muſaranei*, dont deux eſpeces.

SECTION IV.

Ceux qui ont des dents canines & le corps couvert de piquans, *ea quæ dentibus caninis donantur, & corpus aculeatum habent.*

XXVIII.

Le genre du Hériſſon, *genus Erinacei*, dont quatre eſpeces.

TREIZIEME ORDRE.

Les Quadrupedes qui ont quatre dents inciſives à chaque mâchoire, & les doigts onguiculés: *Quadrupeda dentibus inciſoribus in utrâque maxillâ quatuor, & digitis unguiculatis donata.*

SECTION I.

Ceux dont tous les doigts ſont ſépa-

rés les uns des autres, *ea quorum digiti omnes à se invicem separati sunt.*

XXIX.

Le genre du Singe, *genus Simiæ*, qui est partagé en cinq races.

RACE I. *Stirps I.*

Ceux qui n'ont point de queue, & qui ont le museau court, *eæ quæ sunt ecaudatæ, rostro brevi*, dont trois especes.

RACE II. *Stirps II.*

Ceux qui n'ont point de queue, & qui ont le museau allongé, *eæ quæ sunt ecaudatæ, rostro productiore*, dont deux especes.

RACE III. *Stirps III.*

Ceux qui ont une queue très-courte, *eæ quæ caudam habent brevissimam*, dont une espece.

RACE IV. *Stirps IV.*

Ceux qui ont la queue longue & le museau court, *eæ quæ caudam habent longam & rostrum breve*, dont vingt-neuf especes.

RACE V. *Stirps V.*

Ceux qui ont la queue longue & le museau allongé, *eæ quæ caudam habent longam & rostrum productius*, dont trois especes.

SECTION II.

Ceux dont les doigts des pieds de devant sont joints ensemble par une membrane étendue en aile, *ea quorum digiti pedum anteriorum membranâ in alas expansâ inter se connectuntur.*

XXX.

Le genre de la Roussette, *genus Pteropi*, dont trois especes.

QUATORZIEME ORDRE.

Les Quadrupedes qui ont quatre dents incisives à la mâchoire supérieure, & six à l'inférieure, & les doigts onguiculés : *Quadrupeda dentibus incisoribus in maxillâ superiore quatuor, in inferiore sex, & digitis unguiculatis prædita.*

SECTION I.

Ceux dont les doigts sont séparés les uns des autres, *ea quorum digiti omnes à se invicem separati sunt.*

XXXI.

Le genre du Maki, *genus Prosimiæ*, dont quatre especes.

SECTION II.

Ceux dont les doigts des pieds de devant sont joints ensemble par une membrane étendue en aile, *ea quorum digiti pedum anteriorum membranâ in alas expansâ inter se connectuntur.*

XXXII.

Le genre de la Chauve-Souris, *genus Vespertilionis*, dont six especes.

QUINZIEME ORDRE.

Les Quadrupedes qui ont six dents incisives à la mâchoire supérieure, & quatre à l'inférieure, & les doigts onguiculés : *Quadrupeda dentibus incisoribus in maxillâ superiore sex, in inferiore quatuor, & digitis unguiculatis prædita.*

XXXIII.

Le genre du Phocas, *genus Phocæ*, dont une espece.

SEIZIEME ORDRE.

Les Quadrupedes qui ont six dents incisives à chaque mâchoire, & les doigts onguiculés : *Quadrupeda dentibus incisoribus in utrâque maxillâ sex, & digitis unguiculatis prædita.*

SECTION I.

Ceux dont les doigts sont séparés les

uns des autres, *ea quorum digiti à se invicem sunt separati.*

XXXIV.

Le genre de l'Hyene, *genus Hyena*, dont une espece.

XXXV.

Le genre du Chien, *genus Caninum*, dont huit especes.

XXXVI.

Le genre de la Belette, *genus Mustela*, dont treize especes.

XXXVII.

Le genre du Blaïreau, *genus Melis*, dont quatre especes.

XXXVIII.

Le genre de l'Ours, *genus Ursinum*, dont six especes.

XXXIX.

Le genre du Chat, *genus Felinum*, dont quinze especes.

SECTION II.

Ceux dont les doigts sont joints ensemble par des membranes, *ea quorum digiti membranis inter se connectuntur.*

XL.

Le genre de la Loutre, *genus Lutra*, dont deux especes.

DIX-SEPTIEME ORDRE.

Les Quadrupedes qui ont six dents incisives à la mâchoire supérieure, & huit à l'inférieure, & les doigts onguiculés: *Quadrupeda dentibus incisoribus in maxillâ superiore sex, in inferiore octo, & digitis unguiculatis prædita.*

XLI.

Le genre de la Taupe, *genus Talpæ*, dont six especes.

DIX-HUITIEME ORDRE.

Les Quadrupedes qui ont dix dents incisives à la mâchoire supérieure, & huit à l'inférieure, & les doigts onguiculés: *Quadrupeda dentibus incisoribus in maxillâ superiore decem, in inferiore octo, & digitis unguiculatis donata.*

XLII.

Le genre du Philandre, *genus Philandri*, dont neuf especes.



DIVISION GÉNÉRALE DE LA CLASSE DES CÉTACÉES,

PAR M. BRISSON.

PREMIER ORDRE.

LEs Cétacées qui n'ont point de dents : *Cetacea edentula.*

I.

Le genre de la Baleine, *genus Balæna*, dont sept especes.

SECOND ORDRE.

Les Cétacées qui ont des dents à la mâchoire inférieure seulement : *Cetacea dentata in maxillâ inferiore tantùm.*

II.

Le genre du Cachalot, *genus Ceti*, dont sept especes.

TROISIEME ORDRE.

Les Cétacées qui ont des dents à la mâchoire supérieure seulement : *Cetacea dentata in maxillâ superiore tantùm.*

III.

Le genre du Narhwal, *genus Ceratodontis*, dont une espece.

QUATRIEME ORDRE.

Les Cétacées qui ont des dents aux deux mâchoires : *Cetacea dentata in utrâque maxillâ.*

IV.

Le genre du Dauphin, *genus Delphini*, dont cinq especes.





DIVISION GÉNÉRALE
DES COQUILLAGES,
PAR M. D'ARGENVILLE.



LES Coquillages de mer de ce Conchyliologue ſont diviſés en trois claſſes. La premiere eſt celle des Univalves ; la ſeconde, celle des Bivalves ; la troiſieme, celle des Multivalves.

La claſſe des Univalves contient quinze familles.

L'Auteur place dans la premiere les Coquilles dites *Lépas* ou *Patelles*, *Conchæ dictæ Patellæ*, ou *Lepades*, dont ſept eſpeces.

Dans la ſeconde, les Oreilles de mer, *Conchæ planæ*, *Aures marinæ dictæ*, dont quatre eſpeces.

Dans la troiſieme, les Coquilles faites en tuyaux, ou Vermiſſeaux de mer, *Conchæ canales*, *ſeu Tubuli & Vermiculi marini*, dont huit eſpeces.

Dans la quatrieme, les Coquilles imitant le vaiſſeau, *Naviculæ*, *ſeu Conchylia naviculam exhibentia*, *Nautili dicta*, dont ſix eſpeces.

Dans la cinquieme, les Limaçons à bouche ronde, *Cochleæ lunares*, dont douze eſpeces.

Dans la ſixieme, les Coquilles, ou Limaçons à bouche demi-ronde, ou ceintrée, *Cochleæ ſemi-lunares*, dont ſix eſpeces.

Dans la ſeptieme, les Limaçons à bouche applatie, *Cochleæ ore depreſſo*, dont neuf eſpeces.

Dans la huitieme, les Coquilles en forme de trompe, appellées *Buccins*, *Buccina*, dont ſix eſpeces.

Dans la neuvieme, les Coquilles faites en vis, *Turbines*, *ſeu Strombi*, dont neuf eſpeces.

Dans la dixieme, les Coquilles faites en cornets, ou volutes, *Volutæ*, *ſeu Cuculi*, dont cinq eſpeces.

Dans l'onzieme, les Coquilles faites en rouleaux, Cylindres, ou Olives, *Rhombi*, *Cylindri*, *ſeu Oleæ*, dont trois eſpeces.

Dans la douzieme, les Coquilles imitant le Rocher, *Murices*, dont cinq eſpeces.

Dans la treizieme, les Coquilles appellées *Pourpres*, *Purpuræ*, dont ſix eſpeces.

Dans la quatorzieme, les Conques ſphériques, ou Tonnes, *Conchæ globoſæ*, dont ſept eſpeces.

Dans la quinzieme, les Coquilles appellées *Porcelaines*, *Porcellanæ*, *ſeu Venereæ*, dont cinq eſpeces.

La claſſe des Coquilles bivalves contient ſix familles.

Dans la premiere, M. D'ARGENVILLE place les Huîtres, *Oſtrea*, dont ſept eſpeces.

Dans la ſeconde, les Cames, *Chamæ*, dont cinq eſpeces.

Dans la troiſieme, les Moules, *Muſculi, ſeu Mutili*, dont ſix eſpeces.

Dans la quatrieme, les Cœurs, ou Boucardes, *Bucardia*, *ſeu Cordiformia*, dont ſept eſpeces.

Dans la cinquieme, les Coquilles faites en peigne, *Pectines*, dont trois eſpeces.

Dans la ſixieme, les Manches de couteau, *Solenes*, *ſive Ungues*, dont deux eſpeces.

La claſſe des Coquilles de mer de pluſieurs pieces, appellées *Polyvalves*, ou *Multivalves*, ou *Polyconques*, renferme auſſi ſix différentes familles.

Dans la premiere on trouve les Ourſins, ou Boutons de mer, *Echini*, dont ſix eſpeces.

Dans la ſeconde, les Lépas à huit côtes, *Oſcabrion*, dont deux eſpeces.

Dans la troiſieme, les Glands de mer, *Balani*, dont deux eſpeces.

Dans la quatrieme, les Poucepieds, *Pollicipedes*, dont une eſpece.

Dans la cinquieme, les Conques anatiferes, *Conchæ anatiferæ*, dont trois eſpeces.

Dans la ſixieme, les Pholades, *Pholades*, dont trois eſpeces.

A la ſuite des Coquillages de mer, M. d'Argenville donne la maniere de diſtribuer les Coquillages d'eau douce, ſuivant leurs caracteres génériques & ſpécifiques, dans les claſſes qui leur conviennent; & il fait deux claſſes de ces Coquillages d'eau douce, ou fluviatiles; ſavoir, celle des Univalves & celle des Bivalves; car il n'y a point de Multivalves.

Il donne huit familles de ſes Univalves.

On trouve dans la premiere la Patelle à bec; dans la ſeconde, le Limaçon blanc; dans la troiſieme, la Nérite bariolée de gris; dans la quatrieme, le petit Sabot; dans la cinquieme, la Vis à ſimple liſtel; dans la ſixieme, le Buccin verd; dans la ſeptieme, la Conque ſphérique, ou Tonne griſe, & dans la huitieme, le Plan-Orbis.

La claſſe des Coquillages bivalves fluviatiles, ou d'eau douce, contient trois familles. Il y a dans la premiere la Came toute blanche; dans la ſeconde, la Moule à taches brunes, & dans la troiſieme, la Moule avec une Perle.

Il faut remarquer qu'il n'y a point d'eſpeces de Coquillages de mer ou fluviatiles, ſoit univalves, ou bivalves, qui n'aient beaucoup de variétés.

Pour les Coquillages terreſtres, M. d'Argenville les diviſe en vivans & en morts. Il ſubdiviſe les Coquillages terreſtres vivans en ceux qui ſont couverts de coquilles, & en ceux qui ſont nuds.

Les animaux vivans, couverts de coquilles, ſont, 1°. les Limaçons à bouche ronde; 2°. les Limaçons à bouche demi-ronde; 3°. les Limaçons à bouche plate; 4°. les Buccins; 5°. la Vis.

Les autres familles manquent, dit l'Auteur.

Parmi les animaux vivans ſans coquilles, on trouve les Limas, ou Limaces. Les animaux de ces deux claſſes ſont univalves.

Il y a des Coquillages morts, autrement dits *Foſſiles*, qui ſont univalves, bivalves & multivalves.

Les Foſſiles univalves ſont, 1°. le Lépas, ou Patelle; 2°. la famille de l'Oreille de mer manque; 3°. les Tubulites, ou Vermiſſeaux; 4°. le Nautille; 5°. le Limaçon; 6°. la Nérite; 7°. le Sabot; 8°. le Buccinite; 9°. la Vis, ou Turbunite; 10°. le Rouleau; 11°. le Murex, ou Rocher; 12°. la Pourpre; 13°. la Tonne; 14°. la Porcelaine; 15°. la Corne d'Ammon.

Les Fossiles bivalves sont, 1°. l'Huître; 2°. la Came; 3°. la Moule; 4°. le Cœur; 5°. le Peigne; 6°. le Manche de couteau.

Les Fossiles multivalves sont, 1°. l'Oursin, ou Échinite; 2°. la Pholade; 3°. les Glands de mer. Les Poucepieds, les Conques anatiferes & l'Oscabrion ne se trouvent point parmi les Fossiles.

DIVISION GÉNÉRALE DES COQUILLAGES DU SÉNÉGAL,

Par M. ADANSON, Correspondant de l'Académie Royale des Sciences.

CEt Auteur divise tous les Coquillages qu'il a observés au Sénégal, en Limaçons univalves, en Limaçons operculés, en Conques bivalves, & en Conques multivalves.

Les Limaçons univalves & les Limaçons operculés composent la premiere famille.

Les Conques bivalves & les Conques multivalves composent la seconde.

Dans la section des Limaçons univalves, il établit douze genres; savoir,

1°. La Gondole, *Cymbium*, dont deux especes.

2°. Le Bulin, *Bulinus*, dont une espece.

3°. Le Coret, *Coretus*, dont une espece.

4°. Le Pietin, *Pedipes*, dont une espece.

5°. Le Limaçon, *Cochlea*, dont deux especes. Ces cinq premiers genres sont figurés à la Planche I.

6°. Le Lépas, *Lepas*, dont onze especes, figurées à la Planche II.

7°. L'Ormier, *Haliotis*, dont deux especes, figurées à la Planche II.

8°. L'Yet, *Yetus*, dont deux especes, figurées à la Planche II.

9°. La Vis, *Terebra*, dont cinq especes.

10°. La Porcelaine, *Porcellana*, dont sept especes, figurées avec les especes de Vis à la Planche IV.

11°. Le Pucelage, *Cypræa*, dont trois especes.

12°. Le Mantelet, *Peribolus*, dont quatre especes, figurées avec celles du Pucelage, à la Planche V.

La section des Limaçons operculés compose neuf genres, qui sont,

1°. Le Rouleau, *Strombus*, dont huit especes, figurées à la Planche VI.

2°. La Pourpre, *Purpura*, dont trente-cinq especes, figurées aux Planches VII. VIII. & IX.

3°. Le Buccin, *Buccinum*, dont sept especes, figurées à la Planche X.

4°. Le Cérite, *Cerithium*, dont sept especes, figurées à la Planche X.

5°. Le Vermet, *Vermetus*, dont six especes, figurées à la Planche XI.

6°. La Toupie, *Trochus*, dont quatre especes, figurées à la Planche XII.

7°. Le Sabot, *Turbo*, dont dix especes, figurées à la Planche XII.

8°. La Natice, *Natica*, dont quatre especes, figurées à la Planche XIII.

9°. La Nérite, *Nerita*, dont cinq especes, figurées à la Planche XIII.

Il y a dans la section des Conques bivalves sept différens genres, qui sont,

1°. L'Huître, *Ostreum*, dont sept especes, figurées à la Planche XIV.

2°. Le Jataron, *Jataronus*, dont une espece, figurée à la Planche XV.

3°. Le Jambonneau, *Perna*, dont huit especes, figurées à la Planche XV.

4°. La Came, *Chama*, dont vingt-une especes, figurées aux Planches XVI. & XVII.

5°. La Telline, *Tellina*, dont cinq especes, figurées à la Planche XVIII.

6°. Le Pétoncle, *Petunculus*, dont dix especes, figurées à la Planche XVIII.

7°. Le Solen, *Solen*, dont trois especes, figurées à la Planche XIX.

Les Conques multivalves ne composent que deux genres, qui sont,

1°. La Pholade, *Pholas*, dont deux especes, figurées à la Planche XIX.

2°. Le Taret, *Teredo*, dont deux especes, figurées à la Planche XIX.

Tels sont les différens genres de Coquillages univalves, operculés, bivalves & multivalves, que M. Adanson a observés en Afrique, sur les côtes du Sénégal.

Je ne parle point d'un nouvel arrangement des Coquillages par M. Klein, qu'il a donné, sous le titre de *Tentamen Methodi Ostracologicæ, sive Dispositio Naturalis Cochlidum & Concharum*, à Leyde 1753. in-4°. avec des figures, qui ne sont pas fort estimées. Pour les Méthodes de Langius, de Lister & des autres, elles sont trop connues, pour en parler ici.

Fin du quatrieme & dernier Volume.

De l'Imprimerie de Gissey.

ERRATA des quatre Volumes du Dictionnaire des Animaux.

DAns tout le cours du premier Alphabet du premier Volume, *avant* ou *après le mot* paroi *ou* parois, *lisez* l'article ou l'adjectif *au féminin.*
Même Volume & Volumes suivans, *lisez toujours* NIEREMBERG, *où vous trouverez* NERIEMBERG.
Ibid. lisez dans les citations, *Ichth.* où vous trouverez *Ict.* ou *Icth.*
Ibid. lisez BONANNI, *au lieu de* BONNANI; *&* LANGIUS, *où vous trouverez* LANGHIUS.

TOME PREMIER.

PAge 28. *col.* 2. *lig.* 35. ces sortes d'Abeilles Maçonnes sont, &c. *lisez* ce sorte d'Abeille Maçonne est plus courte & plus grosse.
Page 43. *col.* 2. *lig.* 1. n'y a pas ajouté foi, *lis.* il n'y a pas ajouté foi.
Page 47. *col.* 1. *lig.* 36. les femelles. Celle-ci, *lis.* la femelle.
Page 48. *col.* 1. *lig.* 16. principalement tous les habits, *lis.* principalement habits.
Page 53. *col.* 1. *lig.* 18. & inconnus pour nous, *lis.* & inconnu pour nous.
Page 95. *col.* 2. *lig.* 13. en tuerent un, *lis.* en tue un.
Ibid. lig. 20. il n'est point surprenant qu'elle peut, *lis.* qu'elle puisse.
Page 122. *col.* 2. *lig.* 15. méritent, *lis.* mérite.
Page 131. *col.* 2. *lig.* 6. peau pulvérisé, *lis.* pulvérisée.
Page 153. *col.* 1. *lig.* 14. l'Ateur, *lis.* l'Auteur.
Page 162. *col.* 1. *lig.* 31. garnie, *lis.* garni.
Page 237. *col.* 1. *lig.* 10. il jette, *lis.* elle jette.
Page 239. *col.* 2. *lig.* 27. ils semblent, *lis.* il semble.
Page 243. *col.* 1. *lig.* 45. elle a, *lis.* elles ont.
Page 307. *col.* 1. *lig.* 15. de la même hauteur, *lis.* de la hauteur & longueur d
Page 367. *col.* 2. *lig.* 25. préparent avec œufs, *lis.* avec des œufs.
Page 389. *col.* 2. *lig.* 42. & different, *lis.* & differe.
Page 440. *col.* 2. *lig.* 47. elles étoient de couleur d'un gris tanné, *lis.* elles étoient d'un gris tanné.
Page 451. *col.* 2. *lig.* 40. très-coriace, *lis.* trop coriace.
Page 471. *col.* 1. *lig.* 39. elle est aussi d'une odeur, *lis.* qu'en aucune autre saison; elle est aussi d'une odeur plus forte, &c.
Page 493. *col.* 1. *lig.* 13. le haut de la tête est noire, *lis.* est noir.
Page 497. *col.* 1. *lig.* 45. les mâchoires presque plus longues, *lis.* souvent plus longues.
Page 505. *col.* 2. *lig.* 49. & de petites griffes qui ne paroissent pas, pour arrêter le gibier, *lis.* faites pour arrêter, &c.
Page 513. *col.* 1. *lig.* 38. CLUSIUS en a décrite une, *lis.* CLUSIUS en a décrit une.
Page 591. *col.* 1. *lig.* 44. On en voit quelquefois des troupes de cinq ensemble, *lis.* de cinq cents ensemble.
Page 643. *col.* 1. *lig.* 17. la poitrine & les cuisses sont blancs, *lis.* blanches.
Page 687. *col.* 2. *lig.* 13. rempli, *lis.* remplie.

Page 702. *col.* 2. *lig.* 49. font marqués de lignes blanches & doires, *lis.* blanches & noires.|
Page 770. *col.* 2. *lig.* 29. les Suédois le nomme, *lis.* le nomment.
Page 784. *col.* 2. *lig.* 20. il faut que les Negres ne trouve, *lis.* ne trouvent.
Page 803. *col.* 2. *lig.* 25. les deux premieres dents qu'ils ont leur sert, *lis.* leur servent.
Page 815. *col.* 1. *lig.* 27. le fut, *lis.* le fût.

TOME SECOND.

PAge 3. *col.* 2. *lig.* 42. trois, *lisez* deux.
Page 8. *col.* 1. *lig.* 8. *ajoutez*, Voyez VANDOISE.
Page 98. *col.* 1. *lig.* 31. *ajoutez*, Voyez au mot ORTOLAN.
Page 158. *col.* 1. *Fasciola*, *ajoutez* Sangsue-Limace.
Page 197. *col.* 2. *lig.* 37. *ajoutez*, FOUILLE-MERDE. Voyez SCARABÉE PILULAIRE.
Page 247. *col.* 1. *lig.* 28. Chame, *lis.* Came.
Page 248. *col.* 1. *lig.* 36. Gattorigine, *lis.* Gattorugine.
Page 275. *col.* 2. *lig.* 11. Truquet, *lis.* Traquet.
Page 287. *derniere ligne*, *ajoutez*, & Nekko, nom que lui donnent les Siamois, dit le Pere TACHARD.
Page 341. *col.* 2. *lig.* 5. *ajoutez*, GRIVE, espece de Nérite, dont la bouche est ceintrée. Voyez NÉRITE.
Page 355. *col.* 1. *lig.* 5. *ajoutez*, M. GRONOVIUS (*Mus. Ichth. p.* 24.) fait du *Guacari* un genre de poisson, auquel il donne le nom de *Plecostomus*. Voyez ce mot.
Page 358. *col.* 2. *lig.* 47. *ajoutez*, GUARIBA, Singe du Brésil, espece de Sapajou. Voyez SINGE *de la quatrieme race.*
Page 492. *col.* 1. *lig.* 32. son Bissus, *lis.* son Gluten.
Page 599. *col.* 1. *après la ligne* 6. *ajoutez*, LANTERNE, nom qu'on donne à une Mouche toute blanche des plus singulieres, figurée à la Planche XXII. *lettre* R. de la *Conchyliologie* de M. D'ARGENVILLE, *Part. I. Edit.* 1757.

TOME TROISIEME.

PAge 12. *col.* 2. *lig.* 20. le noir & le blanc sont mêlés, *lis.* son plumage noir & blanc est mêlé.
Page 38. *col.* 2. *lig.* 16. *ajoutez*, Voyez PANTOUFLIER.
Page 49. *col.* 1. *après la ligne* 45. *ajoutez*, MELOË. Voyez SCARABÉE ONCTUEUX.
Page 57. *col.* 2. *lig.* 48. les nageoires, *lis.* les mâchoires.
Page 72. *col.* 1. *pénultieme lig.* ou capuchon noir, *lis.* au capuchon noir.
Page 84. *col.* 1. *lig.* 7. Ceylon, *lis.* Ceylan.
Page 94. *col.* 1. *lig.* 32. en compose le sixieme ordre des *Aves Passeres*, *lis.* compose le sixieme ordre de ses Oiseaux des *Aves Passeres.*
Page 99. *col.* 1. *lig.* 39. Moineau à tête rouge, *lis.* Moineau à tête noire.
Page 216. *col.* 2. *lig.* 13. dans ALDROVANDE, *lis.* ALDROVANDE.

Ibid. lig. 14. dans CHARLETON, *lis.* CHARLETON.
Ibid. lig. 15. dans PETIVERT, *lisez* PETIVERT.
Page 296. *col.* 1. *après la ligne* 41. *ajoutez* OVIPARES. Voyez VIVIPARES.
Page 354. *col.* 1. *après la ligne* 35. *ajoutez* Voyez BABOUIN, & SINGES *de la troisieme Race.*
Page 362. *col.* 2. *après la ligne* 24. *ajoutez* PEGUANA, ou LEGUANA. Voyez SOA-JER.
Page 591. *col.* 2. *lig.* 11. POUSSEPIED, *lis. dans tout cet article* Poucepied.
Page 692. *col.* 2. *lig.* 25. ANTOINE LE PIEUX, *lis.* ANTONIN LE PIEUX.

TOME QUATRIEME.

Page 5. *col.* 1. *lig.* 1. evre, *lis.* levre.
Page 29. *col.* 1. *lig.* 1. une, *lis.* un.
Page 33. *col.* 2. *lig.* 26. l'esprit de cornes de Cerf, *lis.* l'esprit de corne de Cerf.
Page 36. *col.* 2. *ligne derniere*, CRANSIUS, *lis.* CRANTZIUS.
Page 50. *col.* 2. *lig.* 15. plus vrai-semblable, *lis.* peu vrai-semblable.
Page 62. *col.* 2. *lig.* 18. avec ses, *lis.* avec les.
Page 68. *col.* 2. *lig.* 34. couvroient, *lis.* nous couvroient.
Page 75. *col.* 2. *lig.* 29. *Melaoocyanei*, *lis. Melanocyanei.*
Page 107. *col.* 1. *lig.* 19. noirâtres, *lis.* noirâtre.
Page 113. *col.* 1. *lig.* 15. souffert, *lis.* soufferte.
Page 125. *col.* 2. *lig.* 36. dans cette sorte de vessie, *lis.* dans la vésicule de cette liqueur.
Page 128. *col.* 1. *lig.* 27. revêt, *lis.* revêtit.
Page 140. *col.* 2. *lig.* 45. revêtent, *lis.* revêtissent.
Page 144. *col.* 2. *lig.* 9. marquées, *lis.* marqués.
Page 180. *col.* 2. *lig.* 23. vingt-trois, *lis.* vingt-cinq.
Page 182. *col.* 1. *lig.* 36. seroient pointillés, *lis.* sont pointillés.
Page 206. *col.* 2. *lig.* 10. car ils, *lis.* car ceux-ci.
Page 279. *col.* 1. *lig.* 4. *Armadillo*, *lis. Armandillo.*
Page 381. *col.* 1. *lig.* 45. *après* du trou, *mettez deux points.*
Ibid. lig. 46. de sa tête, *lisez* de la tête.
Page 457. *col.* 1. *derniere ligne*, *à la Note*, ἀσχὴν, *lis.* ἀχὴν.
Page 581. *col.* 2. *lig.* 36. à chacun, *lis.* à chacune.

APPROBATION DU CENSEUR ROYAL.

J'Ai lu par ordre de Monseigneur le Chancelier un Manuscrit intitulé : *Dictionnaire raisonné & universel des Animaux*, *&c.* par M. D. L. C. D. B. Cet Ouvrage est un abrégé de ce que les Voyageurs & les Naturalistes ont dit sur les Quadrupedes, les Oiseaux, les Poissons, les Insectes, &c. On y trouve de plus les noms que ces animaux portent ou ont porté dans les différens pays où ils vivent. Un Ouvrage qui, en ce genre, renferme des avantages si réels, ne peut qu'être très-utile pour l'intelligence & la concordance des Auteurs qui ont parlé ou traité des animaux; on peut par conséquent en permettre l'impression. A Paris, ce 25 Octobre 1758. *Signé*, GUETTARD.

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé JEAN-BAPTISTE-CLAUDE BAUCHE, Libraire à Paris, Nous a fait expoſer qu'il déſireroit faire imprimer & réimprimer & donner au Public des Ouvrages qui ont pour titres : *Le Nouveau Recueil des Ordonnances commencé par* NERON *& continué par M.* RICHER, *Avocat*; LE DICTIONNAIRE RAISONNÉ ET UNIVERSEL DES ANIMAUX; *Abrégé du même Dictionnaire*; *Différens Tarifs concernant les Regles d'Alliage pour les matieres d'or & d'argent*, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce néceſſaires : A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes de faire imprimer & réimprimer leſdits Ouvrages autant de fois que bon lui ſemblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de *douze années* conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes : Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance, comme auſſi d'imprimer ou faire imprimer, réimprimer ou faire réimprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire leſdits Ouvrages, ni d'en faire aucuns Extraits, ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts ; à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impreſſion & réimpreſſion deſdits Ouvrages ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée & attachée pour modele ſous le contreſcel des Préſentes ; que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725. qu'avant de les expoſer en vente, les Manuſcrits qui auront ſervi de copie à l'impreſſion & réimpreſſion deſdits Ouvrages, ſeront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON, & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON ; le tout à peine de nullité des Préſentes : Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant, ou ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie des Préſentes qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi ſoit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier Huiſſier ou Sergent ſur ce requis de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & néceſſaires ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : CAR tel eſt notre plaiſir. Donné à Verſailles le douzieme jour du mois de Novembre l'an de grace mil ſept cent cinquante-huit. Et de notre Regne le quarante-quatrieme. Par le Roi en ſon Conſeil, LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XIV. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, num. 427. fol. 379. conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris le 15 Novembre 1758.

Signé P. G. LE MERCIER, *Syndic.*





